



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

LIBRARY

922

C69g

v. 3

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1872

922
C608
V.3

GRANDE

VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE FÉVRIER.

Saint Ignace, évêque d'Antioche, martyr. — Saint Pionius, prêtre de Smyrne, martyr, avec sainte Sabine et saint Asclépiade. — Saint Ephrem, diacre d'Edesse. — Saint Cecilius, premier évêque d'Elvire, martyr. — Saint Polycarpe, évêque de Brague, et saint Sérénien son successeur. — Saint Pierre le Galate, solitaire. — Saint Liène, disciple de saint Hilaire. — Saint Sévère, évêque de Ravenne. — Saint Sever, évêque d'Avranches. — Saint Paul de Trois-Châteaux, évêque. — Saint Eubert, patron de Lille. — Sainte Galla. — Sainte Brigitte de Kildare. — Sainte Brigitte de Fiésolè. — Sainte Kenny, vierge d'Irlande. — Saint Cartier ou Chartier, prêtre. — Saint Agrève, évêque du Puy et son diacre saint Ursicin. — Saint Sigebert, roi d'Austrasie. — Saint Ours, prêtre d'Aoste. — Saint Clair de Salengestadt. — Saint Clair le martyr. — Saint Basile de Crète, évêque de Thessalonique. — Saint Aubert. — Saint Jean de la Grille, évêque de Saint-Malo. — La Bienheureuse Viridiane ou Véridienne, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Bienheureux Antoine, le Pèlerin. — Le Bienheureux André, des comtes de Ségni, Frère Mineur. — Marie-Louise de Fumel, comtesse d'Agicourt, martyre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT IGNACE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, MARTYR ¹.

Saint Ignace, surnommé *Théophore* ², était, selon les Actes de son martyre, disciple de saint Jean l'Évangéliste ³. Les Apôtres

¹ Tiré de ses lettres, et des actes de son martyre; d'Eusèbe, *Hist.*, l. III, c. xxxvi; de saint Chrysostome, *Hom. in S. Ignat. Mart.*, t. II, p. 592, édit. Ben. Voyez Tillemont, t. II, p. 490; Cave, t. I, p. 400; D. Ceillier, t. I, p. 620; D. Maréchal, *Concordance des Pères grecs et latins*, t. I, p. 58.

² Le mot grec *Theophtoros* signifie *Porte-Dieu*, lorsque l'accent est sur la pénultième syllabe, comme dans les actes du Saint; mais s'il a l'accent sur l'antépénultième, sa signification est passive, et il veut dire *Porté de Dieu*.

³ Saint Grégoire, l. IV, ep. xxxvii, le fait disciple de saint Pierre. L'auteur

l'élevèrent sur le siège d'Antioche après la mort de saint Evode : et nous apprenons de saint Chrysostome ¹, qu'il fut un modèle de toutes les vertus épiscopales pendant quarante ans qu'il gouverna cette église. Il ne cessa, durant la persécution de Domitien, de veiller à la garde de son troupeau, et de le soutenir par ses exhortations et ses prières. La paix ayant été rendue à l'Église, par la mort du persécuteur, il s'en réjouit pour l'amour des fidèles, mais il s'attrista en même temps de n'avoir pas été jugé digne de souffrir pour le Seigneur. Il concluait de ce qu'il n'avait pas eu le bonheur de sceller sa foi par l'effusion de son sang, qu'il n'était pas encore parvenu à cette charité parfaite qui caractérise le vrai disciple de Jésus-Christ.

La paix dont jouissaient les chrétiens ne fut point troublée durant les quinze mois que régna Nerva ; mais la persécution se ralluma dans quelques provinces sous l'empereur Trajan, comme nous l'apprenons de la lettre écrite à ce prince par Pline le jeune, gouverneur de Bithynie ; ainsi, quoiqu'il fût défendu de rechercher les chrétiens, on ne laissait pas de les condamner à mort lorsqu'ils étaient dénoncés. Il faut convenir que Trajan avait de belles qualités, et plusieurs vertus morales ; mais il en ternit

des Constitutions apostoliques prétend, l. VII, c. XLVI, qu'il fut aussi disciple de saint Paul. Saint Chrysostome, *Hom. in S. Ignat.*, et Théodoret, *Dial.* I, donnent pour certain qu'il fut fait évêque par le choix et par l'imposition des mains de saint Pierre et de saint Paul, qui avaient conjointement planté la foi à Antioche. Selon saint Chrysostome, saint Pierre éleva saint Ignace sur le siège d'Antioche, lorsqu'il le quitta. Origène, *Hom. VI in Luc.*, saint Athanase, *de Syn.*, p. 922, Facundus, etc., paraissent avoir été du même sentiment. Mais l'autorité d'Eusèbe cause un embarras. Cet auteur dit dans son Histoire, l. III, c. XXII, XXXVI, que saint Evode fut le successeur immédiat de saint Pierre ; et dans sa Chronique, il met l'intronisation du même saint à l'an 43 de Jésus-Christ. Il ajoute qu'il mourut en 68, et que saint Ignace lui succéda. Baronius, pour lever la difficulté, suppose qu'il y avait à Antioche deux évêques, l'un pour les juifs et l'autre pour les gentils ; et que saint Ignace, évêque des premiers, fut aussi chargé de la conduite des seconds après la mort de saint Evode. Quelques critiques ont prétendu que le savant cardinal s'était trompé dans l'indication de l'année de la mort de saint Evode, et ils la mettent avant le martyre de saint Pierre, qui lui donna saint Ignace pour successeur. (Voyez Cotelier, not. p. 229 ; et Tillemont, not. 1, pag. 576.) Saint Evode est nommé le 7 de septembre dans les Menées.

¹ *Hom. in S. Ignat.*, l. II, p. 592 ; Théodoret., *Dial.* I, p. 33.

l'éclat par des vices honteux, et par les cruautés qu'il exerça contre les adorateurs du vrai Dieu. Il devint persécuteur par une prétendue reconnaissance envers ses divinités imaginaires, auxquelles il se croyait redevable des victoires qu'il avait remportées sur les Daces et sur les Scythes dans les années 101 et 105. Persuadé que rien ne pourrait plus résister à l'effort de ses armes, il résolut de les tourner contre les Parthes, qui avaient souvent donné de l'inquiétude à l'empire ; il partit donc pour l'Orient l'an 106 de Jésus-Christ, qui était le neuvième de son règne. Il vint à Antioche l'année suivante, et y fit son entrée le 7 de janvier avec beaucoup de magnificence. Son premier soin, en arrivant dans cette ville, fut de pourvoir à la gloire de ses dieux ; ce qui le porta à exiger des chrétiens qu'ils les adorassent, et à prononcer la peine de mort contre ceux qui refuseraient de le faire.

Ignace, qui ne craignait que pour son troupeau, se laissa généreusement conduire devant l'empereur, qui lui dit en le voyant : « C'est donc vous, mauvais démon, qui osez enfreindre mes ordres et persuader aux autres de périr misérablement ? *Ignace* répondit : Personne n'appelle Théophile un mauvais démon. *Trajan*. Et qui est Théophile ? *Ignace*. Celui qui porte Jésus-Christ dans son cœur. *Trajan*. Vous croyez donc que nous n'avons pas dans nos cœurs les dieux qui nous aident à vaincre nos ennemis ? *Ignace*. C'est une erreur d'appeler dieux les démons que vous adorez ; car il n'y a qu'un seul Dieu qui ait fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent, et un Jésus-Christ son fils unique, dans le royaume duquel je désire ardemment d'être admis. *Trajan*. Vous voulez sans doute parler de celui qui fut crucifié sous l'once-Pilate ? *Ignace*. C'est celui-là même qui, par sa mort a crucifié le péché avec l'auteur du péché, qui a triomphé de la malice des démons, et qui les a assujettis sous les pieds de ceux qui le portent dans leur cœur. *Trajan*. Vous portez donc le Christ en vous ? *Ignace*. Oui ; car il est écrit : J'habiterai et me reposerai en eux. » *Trajan*, irrité de la fermeté avec laquelle le saint Evêque avait confessé sa foi, prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Ignace, qui dit porter en lui le Crucifié, soit lié et con-

duit à Rome pour y être dévoré par les bêtes, et y servir de spectacle au peuple. » Le Martyr ayant entendu l'arrêt de sa mort, s'écria dans un transport de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez donné un parfait amour pour vous et de ce que vous permettez que je sois lié de chaînes comme Paul votre Apôtre. » En achevant ces paroles, il mit lui-même ses chaînes ; puis il pria pour son Église, et la recommanda à Dieu avec larmes. Il se livra ensuite aux soldats chargés de le conduire à Rome.

Étant arrivé à Séleucie, il s'embarqua sur un vaisseau qui devait longer les côtes de l'Asie-Mineure ; cependant on choisit une autre route, qui allongeait de beaucoup le voyage, et l'on n'en sait pas bien la raison ; peut-être voulait-on montrer le Saint en plus de lieux, afin que la connaissance du supplice qu'on lui destinait effrayât les chrétiens, et tous ceux qui auraient envie de le devenir. Quoi qu'il en soit, cette longue navigation fut permise par la Providence, pour que la vue d'Ignace servit à consoler et à édifier plusieurs églises. Le Saint fut accompagné depuis la Syrie jusqu'à Rome, par Philon, diacre, et Agathopode, que l'on croit être les auteurs des Actes de son martyre. Il y eut encore d'autres chrétiens d'Antioche qui le devancèrent, et l'allèrent attendre à Rome. Ignace était gardé nuit et jour, sur terre comme sur mer, par dix soldats, auxquels il donna le titre de léopards, à cause de leur cruauté, et parce que sa patience et sa douceur ne faisaient que les aigrir de plus en plus.

Quoique le saint Martyr fût observé de près par ses gardes, il ne laissait pas de trouver le moyen de confirmer dans la foi les Églises des villes par où il passait. Dans les instructions qu'il leur donnait, il insistait particulièrement sur la suite des schismes et des hérésies, et sur la nécessité de s'attacher inviolablement à la tradition des Apôtres. Saint Chrysostome ajoute qu'il exhortait encore avec une onction toute divine, à mépriser la vie présente, à ne soupirer qu'après les biens futurs, et à ne jamais craindre des maux passagers. Les fidèles, dans le voisinage desquels il passait, accouraient en foule pour le voir, et pour lui rendre tous les services qui dépendaient d'eux, espérant par là se rendre

dignes de participer à la plénitude de sa bénédiction. Les Églises d'Asie, non contentes de députer vers lui, par honneur, des évêques et des prêtres, chargèrent encore plusieurs fidèles de l'accompagner le reste du voyage ; ce qui faisait dire au Saint qu'il avait avec lui plusieurs Églises. Tous étaient remplis d'une grande consolation en voyant Ignace porter l'amour des souffrances au plus haut degré ; car les fatigues d'un voyage aussi long que pénible ne faisaient qu'augmenter sa force et son courage.

Saint Ignace étant arrivé à Smyrne profita de la liberté qu'on lui donna de descendre du vaisseau, pour aller saluer saint Polycarpe, qui était évêque de cette ville, et qui, comme lui, avait été disciple de saint Jean l'Évangéliste. Il l'entretint des choses de Dieu, et lui témoigna combien il se tenait honoré d'être chargé de chaînes pour le nom de Jésus-Christ. Il reçut dans la même ville les députés de diverses Églises. Celle d'Éphèse avait envoyé son évêque nommé Onésime, avec Burrhus, diacre, Crocus, Euplus et Fronton ; celle de Magnésie était représentée par Damas, son évêque, Bassus et Apollon, prêtres, et Sotion, diacre ; Polybe, évêque de Tralles, représentait son Église. Saint Ignace écrivit de Smyrne quatre lettres, qui toutes portent l'empreinte d'un esprit vraiment apostolique. La première est adressée aux Éphésiens. Le Saint, après avoir fait l'éloge de l'évêque Onésime, et de ceux qui l'avaient accompagné, exhorte les Ephésiens à glorifier Jésus-Christ en toutes choses, et à se soumettre avec docilité à l'évêque et aux prêtres. « Si je vous donne cet avis, continue-t-il, ce n'est pas que je m'estime quelque chose, car je vous regarde tous comme mes maîtres : aussi était-ce de vous que je devais recevoir des instructions ; mais la charité dont je brûle pour vous ne m'a pas permis de garder le silence. » Il revient encore sur la soumission à l'évêque, et recommande fortement la fuite des hérétiques. « J'ai su, dit-il, qu'il a passé des hommes qui tiennent une mauvaise doctrine ; mais vous vous êtes bouché les oreilles pour ne les pas entendre. Je me réjouis de ce que vous priez sans cesse pour les autres hommes ; vous pouvez aussi les instruire par vos actions. Opposez la douceur à leurs emporte-

ments, l'humilité à leur orgueil, la prière à leurs injures et à leurs outrages. » Il dit ensuite, en parlant de Jésus-Christ : « C'est pour lui que je porte mes chaînes; puissé-je ressusciter avec elles par la vertu de vos prières ! Je sais qui je suis, et à qui j'écris : je suis condamné, vous avez trouvé miséricorde, je suis dans le péril, vous êtes affermis dans la grâce. » Il insiste sur la nécessité des bonnes œuvres, sans lesquelles la foi ne sert de rien pour le salut. C'était une exhortation indirecte aux Ephésiens qu'il avait loués plus haut, de ce que, par la pureté de leurs motifs, ils rendaient saintes et spirituelles leurs actions, même les plus indifférentes. Ensuite, parlant des erreurs de son temps, il dit que Jésus-Christ notre Dieu, conçu de Marie du sang de David, et du Saint-Esprit, est né, et a voulu être baptisé pour purifier l'eau, et que le démon a ignoré la virginité de Marie, son enfantement et la mort du Seigneur. Il enseigne plus bas que le pain sacré de l'Eucharistie est un antidote assuré contre la mort et un gage d'immortalité. « Je donnerais volontiers ma vie pour vous, continue-t-il, et pour ceux que vous m'avez envoyés. Souvenez-vous de moi. Priez pour l'Eglise de Syrie, d'où l'on m'emmène à Rome chargé de fers, moi qui suis le dernier de cette Eglise. Je vous salue en Dieu le Père, et en Jésus-Christ notre commune espérance. » Les admirables instructions répandues dans la lettre que nous venons d'analyser, se retrouvent encore dans celles que le Saint écrivit aux Eglises de Magnésie et de Tralles¹, et elles y sont présentées toujours avec la même force

¹ Le saint dans sa lettre aux Magnésiens, leur témoigne, après les avoir salués, la joie que lui causent leur foi et leur charité ; puis il ajoute : « Etant honoré d'un nom d'une dignité divine, à cause des chaînes que je porte, je publie la gloire des églises, et je leur souhaite l'union selon la chaire et l'esprit de Jésus-Christ qui est notre éternelle vie, l'union de la foi et de la charité à laquelle rien n'est comparable ; mais surtout l'union de Jésus-Christ et du Père, qui, en nous fortifiant contre le prince de ce monde, et en nous faisant triompher de ses assauts, nous procurera la possession de Dieu. » Il donne de grands éloges à Damas leur évêque, et les exhorte à lui obéir avec une docilité parfaite, malgré sa jeunesse. Il leur met devant les yeux la brièveté de la vie, ainsi que l'incertitude du moment de la mort ; et il leur rappelle que nous devons porter, non la marque du monde, mais celle de Jésus-Christ, qui est la charité. « Si nous ne sommes pas disposés, dit-il, à mourir pour imiter sa Passion, sa vie n'est point en nous.... Je vous exhorte à faire toutes choses avec cet esprit de

et la même onction. Un des points sur lesquels le saint Martyr insiste le plus, est l'horreur qu'un vrai chrétien doit avoir du schisme et de l'hérésie. Rien n'est plus touchant que la manière avec laquelle il demande des prières aux fidèles, tant pour lui que pour l'Église de Syrie dont il se juge indigne d'être membre.

Saint Ignace, qui connaissait tout le pouvoir qu'ont les Saints auprès de Dieu, appréhendait que l'on ne demandât et que l'on n'obtint sa délivrance; il conjura donc saint Polycarpe et les autres fidèles de réunir leurs prières aux siennes, afin que Dieu lui fit la grâce d'être dévoré par les bêtes, et d'aller ainsi à Jésus-Christ. Ce fut encore dans cette vue qu'il écrivit de Smyrne aux chrétiens de Rome, qui auraient pu demander sa grâce, et lui ravir la couronne du martyre, si les bêtes l'épargnaient miracu-

concorde qui vient de Dieu, et à regarder l'évêque comme tenant la place de Dieu même au milieu de vos assemblées; les prêtres comme représentant le collège des Apôtres; et les diacres qui me sont si chers, comme ceux à qui est confié le ministère de Jésus-Christ, lequel était avec le Père avant tous les siècles, et s'est enfin montré au monde en ces derniers temps. Ayez donc tous les mêmes sentiments; honorez-vous les uns les autres; que personne ne considère son prochain selon la chair; aimez-vous mutuellement en Jésus-Christ. Comme le Seigneur n'a rien fait sans le Père, de même ne faites rien sans l'évêque et les prêtres.... Lorsque vous vous assemblez, n'ayez qu'une même prière, un même esprit, une même espérance; vivez dans la charité, et dans une joie exempte de reproches... Venez tous ensemble comme à un seul temple de Dieu, comme à un seul autel, comme à un seul Jésus-Christ qui procède d'un seul Père, qui existe en lui seul, et qui retourne à lui dans l'unité. » Le saint Martyr, après avoir précautionné les Magnésiens contre l'erreur de ceux qui tenaient aux pratiques de la loi ancienne, et contre l'hérésie des docètes, continue ainsi : « J'aurai le bonheur de partager vos mérites, si toutefois j'en suis digne; car quoique je sois prisonnier pour la foi, je ne mérite pas d'être comparé à personne d'entre vous qui êtes libres. Je sais que vous n'êtes point corrompus par l'orgueil, parce que vous avez Jésus-Christ en vous; et tandis que je vous donne des louanges, votre modestie devient plus grande, selon qu'il est écrit : Le juste est lui-même son propre accusateur. *Prov., xviii, 17.* » Il revient encore sur la concorde et l'union, ainsi que sur la soumission à l'évêque; puis il continue : « Souvenez-vous de moi dans vos prières, afin que je parvienne à la possession de mon Dieu. Souvenez-vous aussi de l'Église de Syrie (d'Antioche) dans laquelle je ne mérite pas d'être compté. J'ai besoin de l'union de vos prières et de votre charité, afin que Dieu daigne arroser cette Église par les douces influences de la vôtre. » L'épître aux Tralliens commence ainsi : « Je sais que la pureté de vos sentiments, et l'union de vos cœurs dans les travaux que vous souffrez, ne sont point en vous des vertus passagères, mais qu'elles y sont comme naturelles, ainsi que je l'ai appris de Polybe votre

leusement comme elles avaient déjà épargné d'autres Martyrs. La lettre dont nous parlons, qui est peut-être unique dans son genre, est en même temps l'expression d'un cœur embrasé de la plus ardente charité : nous la rapporterons presque en entier pour l'édification du lecteur.

« Je crains, dit le saint Martyr aux Romains, que votre charité ne me nuise ; car il vous est aisé de faire ce que vous voulez, et il me sera difficile d'arriver à Dieu si vous m'épargnez..... Non, jamais je n'aurai une si belle occasion d'aller à lui..... Si vous ne parlez point de moi, je serai réuni à Dieu ; mais si vous m'aimez selon la chair, je retournerai à la source. Vous ne pouvez donc me donner une plus grande preuve de votre tendresse, que de me laisser immoler à Dieu tandis que l'autel est préparé. Toute

évêque, qui m'a félicité dans les chaînes que je porte pour Jésus-Christ, et qui m'a tellement comblé de consolation, que j'ai cru voir en lui votre multitude. En recevant par lui le témoignage de la bienveillance que Dieu vous a inspirée pour moi, je me suis réjoui de vous voir les imitateurs de ce même Dieu. Etant soumis à l'évêque comme à Jésus-Christ, vous ne paraissez pas vivre selon l'homme, mais selon Jésus-Christ qui est mort pour vous. » Le Saint, après les avoir exhortés à respecter les diacres comme les ministres des Mystères sacrés établis par l'ordre du Sauveur, les prêtres comme le sénat de Dieu, et l'évêque comme son représentant, ajoute : « Sans eux on ne doit point parler d'église... Je sais plusieurs choses en Dieu, mais je me mesure à ma faiblesse, de peur que je ne périsse par la vaine gloire. J'ai plus à craindre présentement que jamais, et je ne dois point écouter ceux qui parlent avantageusement de moi : car les louanges qu'ils me donnent m'affligent. A la vérité, je désire souffrir ; mais je sais si j'en suis digne... Quoique je sois chargé de chaînes, que je connaisse les choses célestes, les rangs des Anges et des Principautés, les choses visibles et invisibles, suis-je pour cela un vrai disciple ? Il nous faut encore bien des choses, pour que nous ne soyons point séparés de Dieu. Je vous conjure, non pas moi, mais la charité de Jésus-Christ, de n'user que de la nourriture chrétienne, et de rejeter les fruits empoisonnés de l'hérésie. Les hérétiques joignent Jésus-Christ à ce qui est souillé ; ils donnent du poison dans une liqueur agréable, et ceux qui en boivent avec plaisir y trouvent la mort. Gardez-vous de ces maîtres dangereux. Le moyen de ne pas vous laisser corrompre, est de rester unis à Dieu, à Jésus-Christ, à l'évêque, et d'être inviolablement attachés à la doctrine des Apôtres. Celui qui est dans l'enceinte de l'autel est pur ; mais celui qui est hors de cette enceinte, c'est-à-dire, sans l'évêque, n'est point pur. » Le saint Martyr exhorte ensuite les Tralliens à l'union, et leur demande le secours de leurs prières, tant pour lui que pour son église dont il ne se croit pas digne d'être membre. « Puisse mon esprit, dit-il en finissant, vous sanctifier non-seulement à présent, mais lorsque je serai en possession de mon Dieu ! »

la grâce que je vous demande, c'est que formant tous ensemble un chœur uni par la charité, vous chantiez un cantique d'actions de grâces à Dieu le Père, de ce que, par les mérites de Jésus-Christ, il a fait passer l'évêque de Syrie d'Orient en Occident, afin de le transporter de ce monde dans le sein de sa gloire. Vous n'avez jamais été envieux de personne : vous avez instruit les autres ; agissez donc conformément aux instructions que vous avez données. Obtenez-moi par vos prières la force dont j'ai besoin au-dedans et au-dehors, afin que je ne dise pas seulement, mais que je veuille ; que l'on ne me nomme pas seulement chrétien, mais qu'on me trouve tel... ; car ce qui fait le chrétien, ce ne sont pas les apparences, c'est la solidité de la vertu, et la grandeur d'âme dans les épreuves. J'écris aux Églises, et leur mande à toutes que je vais mourir pour Dieu, si vous ne m'en empêchez. Ne vous laissez donc pas aller à une fausse compassion pour moi. Souffrez que je sois la pâture des bêtes, afin que je jouisse de Dieu. Je suis le froment de Dieu, et il faut que je sois moulu par les dents des bêtes, pour devenir un pain tout pur de Jésus-Christ. Flattez plutôt les bêtes, afin qu'elles soient mon tombeau, et qu'elles ne laissent rien de mon corps, de peur qu'après ma mort je ne devienne à charge à quelqu'un. Je serai véritablement disciple de Jésus-Christ lorsque le monde ne verra plus mon corps. Priez le Seigneur pour moi que je sois une victime digne de Dieu. Je ne vous ordonne pas comme Pierre et Paul : c'étaient des apôtres, et je ne suis qu'un condamné. Ils étaient libres, je suis encore esclave ; mais si je souffre, je serai l'affranchi de Jésus-Christ, et il me ressuscitera dans une parfaite liberté. Dès aujourd'hui j'apprends, dans les chaînes que je porte pour lui, à ne rien désirer de temporel ou de vain.

« Dans mon voyage de Syrie à Rome, il me faut combattre nuit et jour contre les bêtes féroces, et sur terre et sur mer, étant enchaîné avec dix léopards, c'est-à-dire avec dix soldats que le bien que je tâche de leur faire rend encore plus méchants ; mais leurs mauvais traitements m'instruisent de plus en plus, et je ne suis pas pour cela justifié¹. Je soupire après les bêtes qui me sont

¹ Cor., IV, 4.

préparées : puissent-elles me mettre en pièces sur-le-champ ! Je les irriterai, afin qu'elles me dévorent promptement, et qu'il n'en soit pas de moi comme de quelques-uns qu'elles n'ont osé toucher. Si elles ne le veulent pas, je les y forcerai¹. Pardonnez-le moi, je sais ce qui m'est utile. Je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ. Les choses visibles et invisibles, tout m'est indifférent. Je ne désire que le bonheur d'être réuni à Jésus-Christ. Oui, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ, je ne crains ni le feu, ni la croix, ni les bêtes, ni la séparation de mes os, ni la division de mes membres, ni la destruction de mon corps, ni tous les tourments que la rage du démon peut inventer. Tous les plaisirs du monde et tous les royaumes de la terre ne me serviraient de rien ; je soupire après Celui qui est mort et ressuscité pour nous. Encore une fois ne m'empêchez pas d'aller à la vie, puisque Jésus-Christ est la vie des fidèles. Ne me rendez pas au monde, quand je veux être à Dieu ; laissez-moi parvenir à la pure lumière. Lorsque j'en jouirai, je serai véritablement un homme de Dieu. Permettez-moi d'être l'imitateur des souffrances de Jésus-Christ mon Dieu. Si quelqu'un le possède en lui-même, il comprendra ce que je désire, et connaissant ce que j'éprouve intérieurement, il aura pitié de moi.

« Le prince de ce monde veut m'enlever, et corrompre ma volonté attachée à Dieu : que personne d'entre vous ne prenne son parti ; prenez plutôt le mien, c'est-à-dire celui de Dieu. Gardez-vous de parler de Jésus-Christ, si vous aimez le monde. Bannissez l'envie de vos cœurs. Si je vous priais d'autre chose, étant présent, ne m'écoutez pas, croyez plutôt ce que je vous écris. Je vous écris vivant, mais je désire mourir. Mon amour est crucifié. Je n'ai point en moi un feu matériel et grossier, mais une eau vive qui me dit intérieurement : Allons au Père. Je ne suis sensible ni à la nourriture corruptible, ni aux plaisirs de cette vie. Je désire le Pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ, je

¹ Il faut supposer dans le saint Martyr une inspiration particulière, autrement il ne pourrait irriter les bêtes contre lui pour s'en faire dévorer. Les expressions dont il se sert marquent la fermeté de son courage et la vivacité du désir qu'il avait d'être réuni à Jésus-Christ.

désire pour breuvage le sang du même Jésus-Christ, qui est la charité incorruptible. Je ne veux plus vivre parmi les hommes, et mes vœux seront exaucés si vous le permettez... Joignez vos prières aux miennes, afin que j'arrive heureusement au terme de la carrière... Si je souffre, je me croirai aimé de vous ; mais si je suis rejeté, je me regarderai comme l'objet de votre haine. Souvenez-vous dans vos prières de l'Église de Syrie, qui a Dieu pour pasteur à ma place. Pour moi, j'ai honte d'être compté parmi ses membres ; je n'en suis pas digne, étant le dernier de tous, et un avorton ; mais par la miséricorde de Dieu, je suis quelque chose, si je puis arriver à lui. »

Le saint Martyr se glorifiait de ses souffrances comme du plus grand honneur qui eût pu lui arriver, et il regardait ses chaînes comme des pierres précieuses. Elevé par la grâce au-dessus de toutes les choses terrestres, il ne lui en coûtait pas plus de quitter la vie, dit saint Chrysostome, qu'il n'en coûterait à un autre homme de quitter ses vêtements. Il ne désirait que le moment où il serait livré à la fureur des bêtes ; et cet horrible genre de supplice, si capable de déconcerter les âmes les plus intrépides, ne faisait pas sur lui la moindre impression. Il avait su mourir à lui-même de la manière la plus parfaite, afin de ne plus vivre que pour Dieu. Mon amour est crucifié, disait-il : paroles infiniment énergiques, dont le sens est qu'il était parvenu à cet heureux état où l'on a plus que de l'indifférence et du mépris pour le monde, pour ses biens et ses plaisirs.

Pendant saint Ignace partit de Smyrne, et s'embarqua pour la Troade. Il apprit dans cette ville que Dieu avait rendu la paix à l'Église d'Antioche. Cette nouvelle calma ses inquiétudes, occasionnées par la crainte qu'il ne se trouvât quelques personnes faibles dans son troupeau. De la Troade, il écrivit aux Églises de Philadelphie et de Smyrne, et à saint Polycarpe ¹. On trouve aussi

¹ Nous avons analysé les lettres à l'église de Smyrne et à son saint évêque, dans la vie de saint Polycarpe. Toutes les épîtres de saint Ignace, à l'exception de celle qui est adressée aux Romains, portent le même titre : « A l'Église bienheureuse qui est à Ephèse, à Magnésie, à Tralles, etc. Mais il change de style quand il écrit aux Romains, et commence ainsi : « A l'Église bien aimée, qui est éclairée (par Celui qui ordonne toutes choses con-

dans ces trois lettres le même esprit que dans les précédentes. L'auteur, sans s'astreindre aux règles grammaticales, suit l'impétuosité de l'amour divin dont la flamme le consume. Sa plume ne saurait trouver d'expressions assez énergiques pour rendre toute la sublimité de ses pensées. Chaque mot est un trait de feu qui éclaire l'esprit et qui chauffe le cœur. Partout le saint Martyr fait éclater une humilité profonde et un souverain mépris de lui-même ; partout il se montre brûlant de zèle pour l'Église, et plein d'horreur pour le schisme et l'hérésie ; partout il donne les preuves les plus touchantes de son amour pour Dieu et le prochain, et de sa tendresse pour son troupeau. Il sollicite les prières de tous ceux auxquels il écrit, en faveur de l'Église d'Antioche, et les conjure d'y envoyer des députés pour la consoler et l'affermir dans la foi.

Il eût bien voulu écrire aussi aux autres Églises d'Asie ; mais ses gardes ne lui en donnèrent pas le temps : il pria saint Polycarpe de le faire pour lui. De Troade, il passa à Napoli en Macédoine, et de là à Philippes. On l'obligea de traverser à pied la Macédoine et l'Épire. Il se rembarqua à Epidamne en Dalmatie, passa auprès de Reggio et de Pouzzoles, et arriva enfin au port de Rome¹. Il aurait pris terre à Pouzzoles, afin d'imiter saint Paul, qui, de cette ville, alla à pied jusqu'à Rome ; mais un gros vent qui survint l'en empêcha. « Nous étions pénétrés de douleur, disent les auteurs de ses Actes qui l'accompagnaient, en considérant que nous allions être séparés de notre cher Maître. Lui, au contraire, se réjouissait de toucher à la fin de sa course. » Cepen-

formément à la charité de Jésus-Christ notre Dieu), qui préside dans le pays des Romains, digne de Dieu, digne d'honneur, qui mérite d'être heureuse, d'être louée, qui est conduite et gouvernée avec sagesse, qui est pure, qui préside avec charité, etc. » Le Père Orsi a observé que cette différence de style était fondée, et il en tire une preuve de la suprématie universelle de l'Église romaine. Les sept épîtres de saint Ignace, telles que nous les avons, sont citées par saint Irénée, Eusèbe, saint Athanase, saint Chrysostome, Théodoret, etc. Nous en avons plusieurs éditions, dont les meilleures sont celles d'Ussérius, de Vossius et de Cotelier. Wake, archevêque de Cantorbéry, en donna une traduction anglaise en 1710. Elles ont aussi été traduites en français par différentes plumes.

¹ Situé près d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, et à seize milles de Rome.

dant les soldats le pressaient de se hâter, parce que les jeux étaient près de finir. Le bruit s'étant répandu qu'Ignace était sur le point d'arriver, les chrétiens de Rome allèrent au-devant de lui. D'un côté, ils étaient charmés de s'entretenir avec Théophore, et de l'autre, ils ne pouvaient penser, sans une extrême douleur, que la mort allait le leur enlever : ils souhaitaient que le peuple pût obtenir sa grâce. Le Martyr, qui, par une lumière surnaturelle, vit ce qui se passait dans leurs cœurs, les conjura, avec encore plus de force qu'il n'avait fait dans sa lettre, de ne pas s'opposer à sa félicité ; il se mit ensuite à genoux avec les frères pour prier le Fils de Dieu d'avoir pitié de l'Église, de mettre fin à la persécution, et de conserver la charité entre les fidèles. Il arriva à Rome le 20 décembre, qui était le dernier jour des jeux publics, et fut conduit à l'amphithéâtre dès que le préfet eut lu la lettre que les soldats lui remirent de la part de l'empereur. Il n'eut pas plus tôt entendu les rugissements des lions, qu'il s'écria : « Je suis le froment du Seigneur ; il faut que je sois moulu par les dents de ces animaux, pour que je devienne le pain pur de Jésus-Christ. » A peine eut-il achevé ces paroles, que deux lions se jetèrent sur lui, et le dévorèrent en un moment, sans rien laisser de son corps que les plus gros et les plus durs de ses os. Ainsi fut exaucée la prière qu'il avait faite à Dieu. « A ce triste spectacle, disent les auteurs de ses Actes, nous fondions tous en larmes. Nous passâmes la nuit suivante dans la prière et les veilles, conjurant le Seigneur de nous consoler de cette mort, en nous donnant quelque gage assuré de la gloire qui l'avait suivie. Le Seigneur nous exauça ; car quelques-uns d'entre nous s'étant endormis, virent Ignace, les uns dans la sueur du combat, les autres auprès du Seigneur dans une gloire ineffable. Nous avons marqué le jour de sa mort afin que tous les ans nous puissions nous assembler pour honorer son martyre¹. » Nous lisons dans les

¹ Il est marqué au 17 décembre dans le martyrologe de Bède ; mais il est mis au 20 du même mois dans les manuscrits d'une homélie composée dans le sixième siècle, laquelle se trouve parmi les œuvres de saint Chrysostome. Il arriva, selon l'opinion commune, l'an 107 de Jésus-Christ. Le Père Antoine Pagi le recule jusque vers la fin de l'an 116, et cela d'après une lettre de Loyde, évêque de Saint-Asaph, lequel se fonde sur l'autorité de Jean Malalas d'An-

mêmes Actes, qu'on recueillit avec respect les os du Saint, lesquels furent portés à Antioche, et gardés comme un trésor inestimable.

On lit dans saint Chrysostome que les reliques de saint Ignace furent rapportées comme en triomphe de Rome à Antioche, sur les épaules des chrétiens de toutes les villes qui se rencontrèrent sur le passage. On les déposa d'abord dans le cimetière qui était hors de la porte de Daphné; mais sous le règne de Théodose le Jeune, on les porta solennellement dans une église de la ville, qui avait été autrefois un temple de la Fortune, et à qui cette translation fit depuis donner le nom de Saint-Ignace¹. Saint Chrysostome exhortait fortement les chrétiens d'Antioche à visiter les ossements du saint Martyr, et il donnait une nouvelle force à ses exhortations, en montrant les merveilleux avantages que les fidèles retireraient de cette visite, tant pour le corps que pour l'âme². Les reliques du Saint sont maintenant à Rome dans l'église de Saint-Clément, Pape et Martyr; elles y furent apportées sous le règne d'Héraclius, vers le temps où la ville d'Antioche tomba entre les mains des Sarrasins³. Il y a quelques parcelles des ossements de saint Ignace chez les Chanoines réguliers d'Arouaise près Bapaume en Artois, chez les Bénédictins de Liessies

tioclie. Selon cet auteur, le grand tremblement de terre que la ville d'Antioche éprouva, et qui pensa coûter la vie à Trajan, comme nous l'apprenons de Diou Cassius, arriva lorsque ce prince condamna saint Ignace à mort. Reste à savoir si on placera ce tremblement de terre dans le premier ou dans le second voyage de Trajan à Antioche; car il passa deux fois par cette ville: 1^o au commencement de l'année 107; 2^o en 116. Or, selon le même écrivain, on doit placer ce tremblement de terre dans le second voyage de Trajan à Antioche. Ce fut donc en 116 que l'empereur condamna saint Ignace, qui, ayant été conduit à Rome, y souffrit le martyre vers la fin de la même année. Le Père Le Quien, *Or. Christ.*, t. II, p. 700, préfère ce sentiment, comme s'accordant mieux avec la chronologie des successeurs de saint Ignace jusqu'à Théophilas; mais ces raisons ne suffisent pas pour faire rejeter une date que les actes de saint Ignace confirment de la manière la plus expresse. On y lit en effet qu'il consumma son martyre, *Præsidentibus apud Romanos Sura et Senecione secundo*, c'est-à-dire, sous les consuls Sura et Senecion, qui sont ceux de l'an 107.

¹ Evagr., *Hist. eccles.*, l. I, c. xvi, ed Vales.

² *Or. in S. Ignat.*, II, p. 600.

³ Baron., *Annal.*, ad an. 637, et not. *ad Mart. rom.*, ad 17 decemb.

en Hainaut, et dans quelques autres églises. La fête de saint Ignace est d'obligation chez les Grecs, qui la célèbrent le 20 décembre, jour auquel il fut martyrisé.

Pour peu qu'on lise attentivement les épîtres de saint Ignace, on voit jusqu'à quel degré de perfection il porta la douceur, l'humilité, la patience, le détachement du monde, l'amour de Dieu et du prochain, le désir du martyre. Cette lecture est pour nous une source d'instructions salutaires. Pouvons-nous en effet ne pas être pénétré de confusion, lorsque notre lâcheté est mise en contraste avec la ferveur des Saints de la primitive Église ? Mais écoutons saint Ignace lui-même, et finissons sa vie par l'analyse de son épître aux Philadelphiens. Il la commence par recommander fortement l'union avec l'évêque, les prêtres et les diacres. « Notre évêque, dit-il, est solidement établi dans l'humilité et dans l'amour de Jésus-Christ. La gravité de ses mœurs est telle, que son silence seul a plus de force pour persuader que les vains discours des autres. Son âme est ornée de toutes sortes de vertus, et possède la douceur du Dieu vivant, qui la rend supérieure aux mouvements de la passion et de la colère. » Il exhorte ensuite les Philadelphiens à fuir le schisme et l'hérésie. « Ce sont, continue-t-il, des plantes pernicieuses que Jésus-Christ ne cultive point, parce qu'elles n'ont pas été plantées de la main du Père... Qui-conque appartient véritablement à Dieu et à Jésus-Christ, demeure attaché à l'évêque... Si quelqu'un se rend partisan du schisme et de l'erreur, il n'aura point de part à l'héritage de Dieu... Usez d'une seule Eucharistie ; car il n'y a qu'une seule chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et un seul calice qui nous unit tous en son sang ; il n'y a qu'un autel, comme il n'y a qu'un évêque, avec le collège des prêtres et des diacres, qui partagent le ministère avec nous. En agissant ainsi, vous ferez tout conformément à la volonté de Dieu. Ce que je dis, mes frères, ne part que de l'ardent amour que je vous porte ; je cherche à vous précautionner contre les pièges que l'on pourrait tendre à votre foi. Ce n'est point moi qui vous parle, mais Jésus-Christ même, dont je redoute les jugements plus que jamais, quoique je sois chargé de fers pour son nom, parce que je me trouve encore très-impar-

fait ; mais j'espère obtenir, par le secours de vos prières, tout ce qui manque à ma faible vertu, afin que j'entre en possession de l'héritage que la Miséricorde divine me prépare. »

Saint Ignace, après s'être élevé contre ceux qui adoptaient les cérémonies judaïques, et qui semaient des divisions, continue ainsi : « Lorsque j'étais parmi vous, je criais à haute voix, et par le mouvement de l'Esprit de Dieu : Attachez-vous à l'évêque, aux prêtres et aux diacres. Vous vous imaginez alors que je ne parlais ainsi qu'en vue de quelque division qu'il m'était aisé de prévoir ; mais je prends à témoin Celui pour qui je suis chargé de chaînes, qu'à cet égard mes connaissances n'ont eu rien d'humain. C'est l'Esprit qui vous a dit par ma bouche : Ne faites rien sans l'évêque ; gardez vos corps comme le temple de Dieu ; aimez l'unité, fuyez les divisions, et soyez les imitateurs de Jésus-Christ, comme il l'a été lui-même de son Père. J'ai fait tout ce que j'ai pu, comme un homme amateur de l'union et de la paix : car Dieu n'habite point là où règnent la division et la colère ; il pardonne pourtant à tous ceux qu'un repentir sincère ramène à leur devoir. » Il finit en conjurant les Philadelphiens d'envoyer quelqu'un de leur Eglise pour féliciter celle d'Antioche sur la paix qui lui avait été rendue. (GODESCARD.)

SAINT PIONIUS,

PRÊTRE DE SMYRNE, MARTYR AVEC SAINTE SABINE ET SAINTE ASCLEPIADE.

Saint Pionius ou saint Pione, l'illustre Martyr, est appelé un homme apostolique, non pour avoir été disciple de l'un des Apôtres, ou pour avoir vécu du temps de saint Polycarpe, ou de leurs autres disciples, puisqu'il ne mourut qu'au milieu du troisième siècle de l'Eglise, mais pour avoir fait la fonction d'un Apôtre, en communiquant la lumière de l'Evangile à un grand nombre de Gentils, qu'il convertit à la foi de Jésus-Christ. La pureté de mœurs qu'il conserva depuis sa première jeunesse dans un célibat perpétuel, et sa grande probité jointe à une rare érudition et à une capacité d'esprit extraordinaire, formèrent en lui un mérite si solide, qu'ayant été jugé digne du sacerdoce, il

fut fait prêtre de l'Église de Smyrne, devenue alors l'une des plus considérables de l'Asie par l'épiscopat et le martyre de saint Polycarpe. Il employa les grands talents qu'il avait pour la parole et la persuasion, avec tant de succès, qu'il rendit chrétiens un nombre presque infini de païens, et qu'il affermit dans la foi beaucoup de fidèles que la tempête des persécutions ébranlait.

La sainteté de sa vie contribua encore plus que ses prédications au salut des autres par la force de ses exemples et la sagesse de toute sa conduite, où l'humilité accompagnait une grandeur d'âme extraordinaire et lui attirait les respects de ceux-mêmes des idolâtres à qui Dieu n'accordait pas la grâce de la conversion¹... Nous allons extraire les principaux traits de son martyre des Actes sincères de Dom Thierry Ruinart.

Comme Pionius, Sabine et Asclépiade célébraient à Smyrne la fête du Bienheureux Polycarpe, ils furent arrêtés. Pionius avait eu la veille une vision où il voyait qu'ils devaient être pris le lendemain ; et la vision était si claire, qu'il avait fait faire trois chaînes, une pour lui, une pour Sabine et une pour Asclépiade. Ils se les mirent au cou, afin que lorsque ceux qui avaient l'ordre de les arrêter les trouveraient ainsi enchaînés, ils reconnussent qu'on ne devait pas attendre d'eux qu'ils eussent comme beaucoup d'autres la complaisance de goûter des viandes offertes aux idoles, et que ces fers qu'ils avaient pris d'eux-mêmes étaient une marque de la pureté de leur foi, et de la résolution où ils étaient de mourir plutôt que d'y renoncer.

Ayant donc fait la prière solennelle et pris le pain sanctifié, ils virent arriver Polémon, l'un des gardes d'un temple d'idoles, accompagné d'une troupe d'archers que le magistrat de la ville lui avait donnés pour se saisir des chrétiens. Il n'eut pas plus tôt aperçu Pionius, qu'il lui dit : Savez-vous qu'il y a un commandement de l'empereur qui vous enjoint de sacrifier aux dieux ? — Nous n'ignorons pas, répondit Pionius, qu'il y a un commandement, mais c'est celui qui nous ordonne d'adorer un seul Dieu. Le garde répliqua : Suivez-moi donc, et vous connaîtrez que ce que je vous ai dit est vrai. Comme on les conduisait à la place, le peuple,

¹ Adrien Baillet.

voyant les chaînes qu'ils portaient, fut frappé de cette nouveauté ; il se mit à les suivre, et la foule grossissant toujours, ceux qui marchaient les premiers étaient poussés par ceux qui venaient après, poussés à leur tour par les derniers ; en sorte que lorsqu'on fut arrivé à la place, il s'y trouva une si prodigieuse multitude de monde, qu'elle fut bientôt remplie, et jusqu'aux toits des logis et des temples qui l'environnaient, tout fut couvert de peuple. Il y vint aussi des troupes innombrables de femmes, parce qu'il était jour de sabbat, qui faisait cesser le travail des femmes juives.

Pionius, à qui le peuple paraissait s'intéresser, fit un discours qui fut écouté avec grande attention, quoiqu'il reprochât aux païens et aux Juifs leurs tristes égarements. Polémon qui le voyait si respecté lui dit : Votre probité, Pionius, fait que nous vous jugeons digne de vivre. Croyez-nous, il est bon de respirer et de voir la lumière. — Et moi aussi, reprit Pionius, je dis qu'il est bon de vivre et de voir la lumière ; je le dis de celle que nous désirons. Nous n'avons point de mépris pour ces présents de Dieu ; mais ce que nous leur préférons est beaucoup meilleur. Au reste, je vous loue de l'affection que vous me témoignez, mais j'y soupçonne de l'artifice ; la haine déclarée est moins nuisible que des caresses trompeuses.

Alors un certain Alexandre lui dit, d'un ton railleur : — Mais Pionius, que veulent dire ces chaînes que vous portez ? — Nous les portons, répondit Pionius, afin qu'en nous voyant passer par la ville on ne croie pas que nous allons sacrifier, et afin que vous ne nous meniez pas aux temples comme les autres ; pour vous montrer aussi qu'il n'est pas besoin de nous interroger, puisque nous allons de nous-mêmes à la prison.

Comme Pionius demeurait ferme, et parlait des choses futures avec force et véhémence, Alexandre dit : Qu'est-il besoin de tant de discours, puisque vous ne sauriez vivre, ni vous empêcher de périr ?

Polémon dit alors à Pionius : — Obéissez. Pionius répondit : Si vous avez ordre de persuader ou de punir, vous devez punir, puisque vous ne pouvez persuader. Polémon, piqué de la sécheresse de ce discours, dit : Sacrifie. — Pionius répondit : Je

n'en ferai rien. — Pourquoi non? reprit Polémon. — Parce que je suis chrétien, répliqua Pionius. — Quel Dieu adores-tu? dit Polémon. — Pionius répondit : Le Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre, et tout ce que le ciel et la terre contiennent; qui nous a faits tous, qui nous donne abondamment toutes choses; et que nous connaissons par Jésus-Christ son Verbe. — Sacrifie du moins à l'empereur, dit Polémon. — Je ne sacrifie pas à un homme, répondit Pionius.

Alors Polémon interrogea les trois Martyrs, qui déclarèrent leurs noms et leur attachement inébranlable à l'Église catholique. Après cela on les mena en prison. Les geôliers avides, voyant que ces trois chrétiens ne leur donnaient rien, les jetèrent dans le cachot pour les tourmenter par l'obscurité et la puanteur. Ils s'y laissèrent mettre en louant Dieu, et donnèrent aux gardes ce qu'on avait accoutumé de donner. Le geôlier en fut étonné, et les voulut remettre à la première place : mais ils demeurèrent, disant : — Dieu soit loué, nous nous en trouvons bien : nous sommes en liberté de méditer et de prier jour et nuit.

Plusieurs païens vinrent aussi les visiter, et ils furent étonnés de leur constance. Polémon y vint encore, avec Lépide, qui commandait la cavalerie. Ils leur annoncèrent que l'évêque de Smyrne, Eudémon, venait de sacrifier aux dieux; et ils leur dirent : Venez aussi; Lépide et Eudémon vous interrogeront dans le temple. Pionius répondit : Ceux qui sont en prison doivent attendre la venue du proconsul; pourquoi voulez-vous faire sa charge?

Après ce refus, ils se retirèrent. Mais ils revinrent avec une plus grande troupe, et le chef de la cavalerie leur dit artificieusement : Le proconsul nous a envoyés ici avec ordre de vous amener à Éphèse; — Pionius dit : Que celui qui est chargé de l'ordre vienne, et nous sortons sans délai.

Le chef de la cavalerie dit : Si tu refuses d'obéir à l'ordre, tu sentiras mon pouvoir. Et à l'instant il lui mit une corde au cou, le pressant si fort qu'il pensa l'étrangler. Il le mit donc entre les mains des gardes, qui le menèrent à la place avec Sabine et les autres. Ils criaient tous à haute voix qu'ils étaient chrétiens, et se couchaient à terre, de peur d'entrer dans le temple des idoles.

Mais six soldats enlevèrent Pionius, qui résistait si fort qu'ils eurent bien de la peine à le pousser dedans, lui donnant des coups de pieds dans les côtes, sans qu'il s'en émût; au contraire, il se rendait plus pesant. Ils appelèrent donc du secours, et le portant avec grande joie, ils le mirent à terre devant l'autel comme une victime. Eudémon y était encore debout après avoir sacrifié.

Lépide, qui était un juge, dit d'une voix sévère : — Pourquoi ne sacrifiez-vous pas, vous autres? — Parce que nous sommes chrétiens, répondit Pionius. — Lépide ajouta : Quel Dieu adorez-vous? — Pionius répondit : Celui qui a fait le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent. — Lépide dit : Parles-tu de celui qui a été crucifié? — Celui, dit Pionius, que Dieu a envoyé pour le salut du monde.

Les juges disaient entre eux, mais en sorte que Pionius pouvait l'entendre : — Il faut les contraindre de dire ce que nous voulons. — Et Pionius répondit : Rougissez, adorateurs des dieux, ayez quelque égard à la justice, obéissez à vos lois; elles ne vous ordonnent pas de faire violence à ceux qui résistent, mais de les faire mourir.

Le peuple se moquait d'eux, et leur donnait des soufflets. Il y en eut un qui dit à Sabine : — Ne pouvais-tu pas mourir en ton pays? — Elle répondit : Quel est mon pays? Je suis sœur de Pionius.

Peu de jours après, le proconsul Quintilien revint à Smyrne, selon la coutume; et étant assis sur son tribunal, il fit amener Pionius, et lui demanda son nom. Il répondit : Pionius. — Le proconsul lui dit : De quelle secte es-tu? — Pionius répondit : De la catholique. — De quelle catholique? dit le proconsul. — Pionius répondit : De l'Église catholique. — Le proconsul dit : Tu étais leur docteur? — Je les instruisais, répondit-il. — Tu leur enseignais la folie? — Non, la piété. — Quelle piété? — Celle qui regarde Dieu qui a fait le ciel, la terre et la mer. — Sacrifie donc, dit le proconsul. — J'ai appris, répondit Pionius, à adorer le Dieu vivant.

Le proconsul le voyant si ferme, délibéra quelques instants

avec son conseil ; puis il condamna le saint Prêtre à être brûlé vif. Le Martyr se rendit gaiement au lieu du supplice. Il s'étendit sur le bois et donna ses pieds et ses mains à l'exécuteur qui devait les clouer.

Après qu'il fut attaché, l'exécuteur lui dit : — Reviens à toi, et change d'avis ; on ôtera les clous. Il répondit : — Je les ai bien sentis. Et après être demeuré quelque temps pensif, il s'écria : Je me presse, Seigneur, pour me relever plus tôt. Il marquait la résurrection par ces paroles.

On l'éleva donc attaché au bois, avec un nommé Métrodore, de la secte des Marcionites. Ils étaient tous deux tournés vers l'Orient, Pionius à droite et Métrodore à gauche. On entassa tout autour une grande quantité de bois ; et comme Pionius fermait les yeux, le peuple crut qu'il était mort. Mais il priait en secret. Ayant fini sa prière, il ouvrit les yeux, regarda le feu d'un visage gai, dit : Amen, et expira par un léger soupir, en disant : Seigneur, recevez mon âme.

Après que le feu fut éteint, les fidèles qui étaient présents trouvèrent son corps entier et comme en pleine santé, les oreilles molles, les cheveux tenant à la tête, la barbe belle, tout le visage éclatant. Les chrétiens étaient confirmés dans la foi ; les infidèles se retiraient épouvantés, et agités des reproches de leur conscience ¹.

Sabine et Asclépiade, aussi fermes dans leur foi que Pionius, furent brûlés avec lui et quinze autres chrétiens, le même jour et sans doute sur le même bûcher, en l'an de Notre-Seigneur 250. L'Église les honore le 1^{er} février.

¹ Gorres dans sa *Mystique*, t. I, p. 56, dit : « Le saint Martyr Pionius parut, après sa mort, comme avoir reçu de nouveaux membres. Ses cheveux étaient plus beaux ; sa barbe était florissante ; et il avait l'apparence d'un jeune homme, car le feu avait rajeuni son corps, une grâce merveilleuse respirait sur tous ses traits ; de sorte qu'il était un sujet de confiance et d'admiration pour les chrétiens et d'effroi pour les païens. » Le même savant cite d'autres merveilles : « Aux martyrs de Lyon, des chaises embrasées sur lesquelles on faisait rôtir à petit feu les Martyrs, s'échappait une odeur insupportable pour les païens et délicieuse pour les chrétiens. »

SAINT EPHREM,

DIACRE D'ÉDESSE.

Saint Ephrem naquit à Nisibe, en Mésopotamie, de parents pauvres, mais qui avaient eu des Martyrs dans leur famille, et qui l'élevèrent chrétiennement. Il ne fut cependant pas exempt des vices ordinaires à la jeunesse ; il s'accuse de beaucoup de défauts qu'il avait dès lors, comme d'être querelleur et envieux, toujours prêt à se mettre en colère pour les moindres choses. Il dit aussi, qu'il avait douté de la Providence et avait presque été persuadé que les événements de la vie n'arrivent que par hasard. Il déplore encore une action qu'il attribue à sa malice, et dont Dieu ne tarda pas de le punir, pour lui faire connaître que rien n'échappe à sa sagesse et à sa justice.

« Mes parents, dit-il, m'envoyèrent un jour, lorsque j'étais encore jeune, à la campagne. En y allant, je passai par la forêt, où je vis sur le soir la vache d'un pauvre homme qui était pleine et prête à mettre bas, et qui paissait tranquillement. Je pris des pierres et je me mis à la poursuivre longtemps, jusqu'à ce qu'elle tombât et mourût ; de sorte que les bêtes la dévorèrent dans la nuit. Je rencontrai ensuite le pauvre à qui elle appartenait, qui me demanda si je ne l'avais point vue ; mais je ne lui répondis que par des injures. »

Telles furent les fautes de sa jeunesse, dont il s'accusait en présence des Frères quand il eut embrassé la vie monastique, et qu'il déplora toujours amèrement.

Le Saint nous raconte ensuite comment Dieu l'en punit. En effet, environ un mois après, ses parents l'ayant de nouveau envoyé à leur maison des champs, la nuit le surprit, et un berger l'invita à s'arrêter chez lui ; mais ce berger s'étant enivré, des loups entrèrent dans la bergerie pendant qu'il dormait et dispersèrent le troupeau. Ceux à qui il appartenait se saisirent d'Ephrem ainsi que du berger, le lièrent et le menèrent devant le juge, l'accusant d'avoir fait entrer pendant la nuit des voleurs dans la bergerie, qui avaient enlevé leur troupeau ; et il y a ap-

parence que le berger le leur avait fait croire ainsi pour se disculper lui-même.

Nonobstant les serments que fit Éphrem qui se sentait innocent, le juge le fit mettre en prison avec le berger, mais séparés l'un de l'autre, en attendant que le fait pût être éclairci. Il trouva dans la prison où on l'enferma, un bourgeois et un paysan, qu'on y détenait comme coupables de deux crimes d'un ordre différent, mais tous deux graves. Ils étaient pourtant innocents de ces crimes; mais ils ne l'étaient pas devant Dieu d'autres crimes qu'ils avaient commis, et pour lesquels sa justice les poursuivait; car le bourgeois avait rendu pour cinquante écus un faux témoignage contre une jeune veuve fort pieuse, en l'accusant de mauvaise conduite pour favoriser la cupidité de ses deux frères, qui voulurent la faire priver par cette noire calomnie de la portion qui lui revenait légitimement de la succession de son père, et ils y avaient malheureusement réussi : et le paysan ayant vu un homme qui se noyait, l'avait laissé périr, quoique ce pauvre homme l'appelât à son secours, et qu'il l'eût pu sauver en lui donnant seulement la main.

Dieu permit que saint Ephrem se trouvât dans la même prison avec ces deux hommes, et ensuite avec d'autres qu'on amena quelque temps après, et qui étaient à peu près dans des cas semblables, afin de le convaincre toujours plus par ces exemples que rien n'échappe à sa Providence. Il passa ainsi sept jours, et le huitième il vit en dormant un personnage d'un aspect terrible, mais qui lui demanda avec beaucoup de douceur ce qu'il faisait dans cette prison. Il lui en dit en pleurant le sujet; et ce personnage, qui ne pouvait être qu'un Ange, lui dit en souriant, qu'à la vérité il était innocent du crime pour lequel on l'avait arrêté; mais qu'il devait se souvenir de ce qu'il avait fait depuis peu de jours, et des pensées qu'il avait eues contre la Providence. Il lui fit connaître aussi que ceux qui étaient avec lui n'étaient point coupables non plus des crimes dont on les avait accusés; mais que Dieu voulait les punir pour d'autres crimes inconnus aux juges, et qu'ils n'avaient pu cacher à ses yeux.

Éphrem s'étant éveillé n'eut pas de peine à se ressouvenir de

la vache dont nous avons parlé. Il rapporta ce songe aux autres, qui ne purent désavouer leur crime caché, et ce qu'ils lui dirent lui fit encore mieux comprendre que ce n'était pas un songe ordinaire qu'il avait eu, mais une instruction que Dieu lui avait donnée par le ministère d'un Ange sur l'équité de ses jugements. Le même personnage lui apparut la nuit suivante, et lui dit ces paroles : « Vous verrez demain ceux qui vous font souffrir par leurs calomnies. » Cela le rendit fort triste, ne sachant ce qui lui en arriverait. Ceux qui étaient avec lui l'interrogèrent sur le sujet de sa tristesse, et quand il le leur eut dit, ils ne craignirent pas moins que lui.

Le jour étant venu, le gouverneur s'assit sur son tribunal, se fit amener Éphrem avec les deux autres, qu'on lui présenta chargés de chaînes. Ces deux-ci furent appliqués à la question avec cinq autres qu'on avait saisis, parmi lesquels se trouvaient les deux frères de la jeune veuve dont nous avons parlé, et contre laquelle le bourgeois prisonnier avait porté un faux témoignage, Dieu manifestant toujours plus à Éphrem, par ces différents exemples multipliés, l'équité de sa Providence. Il fut spectateur des tortures qu'on leur fit souffrir et il fondait en larmes, croyant qu'on le tourmenterait aussi. Par surcroît d'affliction les assistants se moquaient de lui, et lui disaient qu'il n'était plus temps de pleurer, que son tour viendrait, et qu'il aurait dû plutôt craindre de commettre le crime.

Cependant on ne lui fit rien souffrir, et on le ramena en prison avec les autres. Comme il devait venir un nouveau gouverneur, ce changement fut cause qu'ils furent encore environ deux mois tous ensemble. L'Ange lui apparut une troisième fois, et lui dit : « Eh bien, Éphrem, reconnaissez-vous à présent que Dieu gouverne le monde par un jugement très-équitable? — Oui, Seigneur, répondit-il en pleurant; mais puisque vous m'avez fait la grâce de le connaître, ayez encore pitié de votre serviteur, et tirez-moi de cette prison, afin que je puisse me faire moine et servir Jésus-Christ mon Seigneur. — Vous serez interrogé encore une fois, lui dit l'Ange, et puis délivré. » Éphrem lui représenta qu'il ne pouvait pas soutenir les menaces du juge, ni

les douleurs de la question. Mais l'Esprit bienheureux lui répondit qu'il eût mieux valu ne rien faire contre son devoir. Il le rassura pourtant, et lui dit que le gouverneur qui devait venir lui rendrait la liberté.

Au bout de soixante et dix jours le nouveau gouverneur se fit amener les prisonniers, et les jugea tous selon qu'ils le méritaient. Éphrem lui fut présenté étant presque nu et chargé de chaînes, et il se trouva que le juge, qui était de son pays et connaissait très-particulièrement ses parents, le reconnut aussitôt. Il eût bien voulu lui donner des marques d'affection ; mais comme il fallait agir selon les lois, il l'interrogea, et apprit de lui comment il avait été mis en prison. Sur sa réponse, il fit appliquer le berger à la question, où les coups de fouet l'obligèrent de confesser la vérité : ainsi l'innocence d'Éphrem fut reconnue, et le juge le renvoya absous.

La nuit suivante le même Esprit lui apparut, et lui dit : « Retournez chez vous et faites pénitence de votre péché. Apprenez par ce qui vous est arrivé qu'il y a un œil qui voit tout. » Il lui fit ensuite des menaces terribles, et ce fut la dernière fois qu'il lui parla. Le Saint racontait tout ceci dans un plus grand détail à ses Religieux, et Dieu, qui lui préparait de très-grandes grâces, et qui l'avait destiné pour porter sa parole de salut aux hommes, voulut par ces événements l'établir dans une profonde humilité, et imprimer bien avant dans son cœur la crainte de ses jugements, afin qu'il vécût dans la componction, et qu'il en inspirât les salutaires sentiments aux autres.

Il ne différa pas d'un moment à exécuter l'ordre qu'il avait reçu et la promesse qu'il avait faite. Il se retira sur la montagne auprès d'un saint vieillard qui y vivait en solitude ; et s'étant prosterné à ses pieds, il lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et obtint de lui de le prendre sous sa conduite. Il y fit des progrès rapides dans toutes les vertus. Il n'avait pas étudié la philosophie des hommes ; mais il apprit celle de Dieu. Il se renferma dans sa solitude pour y acquérir, à la faveur du repos de la retraite, cette vie parfaite à laquelle il aspirait de toute l'affection de son cœur. Il vécut dans un si grand dépouillement de toutes

choses que , quoique son humilité le portât à dire toujours du mal de lui-même, aussi sincère dans ses paroles qu'il était humble dans ses sentiments, il put assurer dans la vérité, comme il le déclara à ses disciples dans la suite lorsqu'il était prêt de mourir, qu'il n'avait jamais eu ni bourse, ni bâton, ni besace, ni or, ni argent, ni aucune autre possession sur la terre, comme il l'avait appris de ce que Jésus-Christ avait dit à ses disciples : aussi, compare-t-on sa pauvreté à celle que les Apôtres avaient pratiquée, et on le regarda comme un modèle parfait de cette vertu.

Il joignit à ce dénûment de toutes choses le combat contre lui-même, mâtant son corps par de grandes austérités pour le soumettre à la raison, et domptant par les jeûnes, les veilles et les autres travaux, les affections déréglées. Il lui était assez ordinaire de passer plusieurs jours de suite sans manger. Il était ennemi du sommeil, et n'en prenait qu'autant qu'il était nécessaire pour vivre ; le regardant comme un ennemi, et employant, pour tâcher de le vaincre, tout ce que lui inspirait le désir ardent qu'il avait de s'avancer dans la vertu. C'était pour cela qu'il couchait à terre, et ajoutait bien d'autres mortifications. Il s'accuse dans sa confession de ne s'être pas appliqué au travail des mains ; mais c'est un effet de son humilité qui lui faisait exagérer ses moindres imperfections comme de grandes fautes ; car s'il ne s'y appliqua pas aussi fortement que d'autres solitaires ont pu le faire, il ne fut jamais à charge à personne pour sa subsistance ; et il recommande si souvent dans ses ouvrages ce saint travail, qu'on voit aisément que, voulant en inspirer la pratique aux autres, il ne s'en dispensait pas lui-même.

Dieu bénit sa pénitence par le don de chasteté, dont il le favorisait particulièrement. Son amour pour cette vertu angélique l'a fait comparer au patriarche Joseph, et elle paraissait autant en son corps qu'elle décorait son âme. Il était naturellement sujet à la colère, mais il vint à bout de la vaincre, et il passa pour être très-doux, patient et paisible. Sozomène et les *Vies des Pères des déserts* nous rapportent ce trait de sa modération. Il avait jeûné plusieurs jours, et comme ensuite il voulut prendre quelque nourriture, celui qui lui portait le pot de terre où était ce qu'il

lui avait préparé, le laissa tomber et le cassa. Le Saint le voyant tout honteux, lui dit pour le consoler : « Ne vous affligez pas, mon frère ; puisque le souper ne vient pas à nous, allons-nous-en à lui, » et s'étant assis auprès du pot cassé, il mangea d'un air gai ce qu'il put en tirer.

Passant un jour par une ville, quelques personnes qui le virent voulant éprouver sa vertu, dirent à une femme de mauvaise vie de l'aborder. Elle le fit effrontément, et lui dit quelques paroles peu décentes. Il lui répondit sans s'émouvoir : « Suivez-moi ; » et lorsqu'ils furent à un endroit où il y avait le plus de peuple, il lui fit en peu de mots une leçon qui la remplit d'étonnement : elle se retira toute confuse, sans avoir pu lui donner le moindre mouvement de colère.

Quoiqu'il pratiquât toutes les vertus à un éminent degré, celle dans laquelle il excella davantage fut l'humilité. Toute son espérance était en Dieu, et par la confiance qu'il avait en lui, il n'y avait rien sur la terre qui le touchât que sa pure gloire. Il fuyait tellement celle des hommes, qu'on ne pouvait le louer qu'il n'en souffrit étrangement dans son cœur. Saint Grégoire de Nysse, qui rapporte ceci, dit à ce propos qu'une personne le louant en sa présence, la peine qu'il en eut parut d'abord sur son visage : on le vit changer de couleur, baisser les yeux contre terre, demeurer interdit et couvert de confusion, et suer par tout le corps. Sozomène nous apprend aussi qu'ayant été élu évêque d'une ville qu'il ne nomme point, comme on cherchait le moyen de l'emmenner pour le faire consacrer, à peine l'eut-il appris qu'il s'en alla au milieu de la place, contrefaisant la démarche d'un fou, déchirant ses habits et mangeant devant tout le monde : et il le fit si bien, que ceux qui voulaient le prendre crurent qu'il avait réellement perdu l'esprit, ce qui les détermina à se retirer. Quand il vit qu'ils s'en allaient, il prit aussi son temps pour s'enfuir, et se tint caché jusqu'à ce qu'il sut qu'on en avait élu et sacré un autre.

Mais pour être convaincu de sa profonde humilité, il ne faut que lire ses ouvrages, où il n'a rien oublié pour persuader tout le monde qu'il était un très-grand pécheur ; et cela paraît en-

core en particulier de celui que nous avons de sa confession et de sa conversion à Dieu, où il entre dans le détail de ses défauts et de ses fautes, dans le temps même qu'il était honoré de tout le monde, et qu'il avait déjà beaucoup écrit pour le bien des âmes, comme s'il eût voulu détruire par là les idées avantageuses qu'il avait si justement méritées. Il se soutint dans les mêmes sentiments jusqu'à la fin de sa vie ; et son testament, dont nous parlerons en son lieu, en est une preuve non moins évidente qu'édifiante.

On peut regarder comme un effet de son humilité ses soupirs et ses larmes, dont il avait reçu le don avec tant d'abondance, qu'elles étaient intarissables. Saint Grégoire de Nysse dit là-dessus : « On ne peut parler de ses larmes sans en verser soi-même. » Il lui était aussi ordinaire d'en répandre, qu'il était naturel aux hommes de respirer. Il pleurait nuit et jour, et il n'était pas un seul moment sans pleurer, hors le peu de temps qu'il donnait au sommeil. Tantôt il pleurait les péchés des hommes, et tantôt les siens propres.

Il était encore à Nisibé lorsqu'en 350 Sapor, roi des Perses, assiégea cette ville, dont saint Jacques était évêque ; et ce fut lui qui fit monter ce Saint sur la muraille pour maudire les ennemis. Il y a apparence qu'il fut son disciple, ou tout au moins qu'étant à portée de le voir souvent, il en profita pour s'instruire toujours plus dans la vertu. Quelque temps après, il alla de Nisibé à Édesse, afin, dit saint Grégoire de Nysse, d'y honorer les reliques de l'Apôtre saint Thomas qu'on y révérait, et de conférer avec un grand personnage pour profiter de ses lumières. Saint Grégoire ne nomme point ce personnage ; mais il y en avait de très-illustres à Édesse et aux environs, comme saint Barsès qui mourut en 379, et qui pouvait bien être évêque en 350, saint Julien Sabas, etc.

En approchant de la ville, il pria le Seigneur que le premier qu'il rencontrerait fût quelqu'un qui lui parlât des saintes Écritures. Mais il fut bien étonné quand, au lieu d'une personne de science et de piété, il trouva une mauvaise femme à la porte même. Il en détourna ses yeux avec quelque chagrin, et se plai-

gnit intérieurement à Jésus-Christ de ce qu'il n'avait pas exaucé sa prière, n'y ayant point d'apparence que cette créature entrât en discours avec lui sur des sujets des Livres saints. Cette personne pourtant s'arrêta et le regarda fixement. Éphrem s'en aperçut et l'en reprit ; mais elle lui répondit : « Je fais ce que je dois en vous regardant, puisque je suis femme et que j'ai été tirée de vous qui êtes homme : mais vous, au lieu de me regarder, regardez la terre d'où vous avez été tiré. » Le Saint admira cette répartie, et loua la puissance incompréhensible de Dieu, qui nous accorde quelquefois par les voies qui nous paraissent les moins propres les grâces que nous lui demandons ; et il avoua qu'il avait beaucoup trouvé à profiter de cette réponse. Sozomène, qui raconte aussi cette histoire, dit que le Saint fit là-dessus un livre qui fut un de ceux que les Syriens estimaient le plus ; mais il n'est point parvenu jusqu'à nous.

La maison où il logea était vis-à-vis de celle d'une autre créature semblable, et il ne le savait point. Après qu'il y eut passé plusieurs jours, cette femme lui dit : « Mon Père, donnez-moi votre bénédiction. » Il tourna les yeux vers la fenêtre pour voir qui c'était, et l'ayant aperçue, il lui répondit : Je prie Dieu qu'il vous bénisse. — Mais, répliqua la femme, vous manque-t-il quelque chose dans votre hôtellerie ? — Il ne manque, lui dit-il, que quelques pierres et un peu de terre pour boucher la fenêtre par laquelle vous voyez ici. — Vous me traitez bien durement, lui dit cette femme, pour la première fois que je vous parle ; » et tout de suite elle lui tint un langage tel qu'on pouvait l'attendre d'une semblable créature. Le Saint lui demanda d'agir au milieu de la ville comme elle agissait chez elle. Elle se récria sur la honte qu'il y aurait à le faire, et le Saint en prit occasion de lui représenter que si elle craignait la vue des hommes, elle devait rougir à plus forte raison sous les yeux de Dieu qui est présent partout, et qui, au jour du jugement, rendra à chacun selon ses œuvres. Cette femme fut si touchée de sa remontrance, qu'elle vint se jeter à ses pieds, fondant en larmes, et lui dit : « Serviteur de Jésus-Christ, mettez-moi, je vous en conjure, dans la voie du salut, afin que Dieu me pardonne tous

les crimes que j'ai commis. » Le Saint la confirma par plusieurs paroles qu'il lui dit de la sainte Écriture, dans le désir de faire pénitence. Il la mit dans une maison religieuse, et par là hors des occasions du péché.

Pour lui il continua ses exercices de la vie solitaire et se retira dans un monastère ; mais il n'y put demeurer caché, soit que sa réputation l'eût annoncé à Édesse avant qu'il y vint, soit que son mérite, quand il y fut arrivé, y fût aussitôt connu ; car on l'obligea de se partager entre le repos de la cellule et le ministère de la parole, non-seulement pour donner des instructions particulières à ceux que la confiance si bien fondée en ses lumières et sa piété attirait auprès de lui, mais encore pour prêcher publiquement au peuple. Il fut élevé au diaconat et fut attaché à l'église d'Édesse, ce qui l'y fixa tout à fait : c'est pour cela qu'il est toujours qualifié diacre d'Édesse. Quoique le ministère de la prédication ne fût pas une fonction ordinaire de son ordre, l'obéissance qu'il devait à son évêque l'y obligea, et d'ailleurs sa charité ne lui permit point de s'en excuser, bien qu'il craignît toujours d'être davantage condamné devant Dieu pour avoir annoncé les maximes évangéliques, que son humilité lui faisait croire qu'il ne pratiquait pas lui-même.

Saint Ephrem n'avait pas été élevé dans les sciences humaines. Il ignorait les sciences des Grecs ; il ne parlait que sa langue naturelle, qui était la syriaque ; mais il en acquit toute la pureté : il l'enrichit même par diverses poésies qu'il composa. Il étudia aussi la logique et les règles du raisonnement, se fixant pourtant à ce qui pouvait lui être utile, et laissant ce qui lui parut superflu. Mais sa principale étude fut de la sainte Écriture, des dogmes de l'Église, et des fausses opinions des hérétiques, pour les réfuter comme il devait : voilà ce qui concerne les secours extérieurs.

. Ce qui contribua à le faire réussir dans son ministère fut la pureté de son cœur, par laquelle il mérita de recevoir de Dieu le don de la science et le don de la parole d'une manière miraculeuse, et qui le fit admirer, comme on l'a admiré dans tous les temps, et que nous le faisons encore aujourd'hui dans ce qui

nous reste de ses ouvrages. Son humilité lui a fait dire qu'il n'avait pu apprendre la philosophie des hommes ; mais Dieu montra qu'il l'avait partagé avantageusement de sa sagesse, comme nous le dirons plus bas.

C'était principalement aussi par ces dons merveilleux qu'il discernait avec plus de pénétration la vérité de l'erreur, et ce qui était plus propre à convaincre et à toucher ses auditeurs, que ce qui pouvait moins y servir. Et que ne devait pas faire un homme qui faisait son étude presque continuelle des Livres saints, et son exercice de l'oraison, et qui s'y portait avec un cœur excellentement disposé à recevoir les lumières que Dieu communique à ceux dont il ouvre l'esprit pour comprendre ses plus sublimes vérités ?

Il ne s'engageait point à ce ministère sans avoir invoqué la parole éternelle qui donne aux autres la grâce de la parole. Il s'y préparait par la prière et par les larmes, et suppliait ses auditeurs d'y joindre aussi les leurs, afin d'obtenir de Dieu la grâce de leur rendre ses discours utiles, persuadé par son humilité qu'ils étaient plus dignes que lui d'être exaucés du Père de lumière. Il mêlait quelquefois dans ses discours des élévations à Dieu, et les terminait aussi par des prières : ce qui fait qu'on en trouve encore de si touchantes dans ceux de ses ouvrages qui nous restent.

Voici, par exemple, une prière qu'il adresse à Dieu au milieu d'un discours qu'il a fait sur la componction : « Dieu de bonté et de miséricorde, je vous en conjure par vos miséricordes, ne me placez pas à votre gauche avec les boues, parmi ceux qui vous ont irrité, et ne me dites pas : Je ne vous connais point ; mais que votre clémence donne à mes yeux une source de larmes, afin que je ne cesse point de pleurer et de gémir. Percez, brisez mon âme de douleur et de componction ; abaissez mon esprit et humiliez mon cœur, et faites-en le temple de votre sainte grâce ; car encore que je sois un pécheur, que j'aie commis l'iniquité, que j'aie fait des actions impies, je frappe néanmoins continuellement à votre porte ; encore que je sois lâche et négligent, je marche pourtant toujours dans votre voie. »

La pureté d'intention avec laquelle ce grand Saint exerçait le ministère de la parole mérite d'être remarquée. Outre l'obéissance qui l'avait engagé dans sa mission, c'était un ardent amour de Dieu et une charité très-pressante pour le salut du prochain, qui le guidait et qui l'animait à le faire. Son humilité qui l'accompagnait partout, lui rendait en quelque façon ce ministère onéreux, parce qu'il eût mieux aimé recevoir des instructions que d'en donner, et qu'il craignait de se condamner lui-même en combattant les vices des autres. Mais son zèle pour la gloire de Dieu, et sa compassion pour les âmes, qu'il ne pouvait voir périr sans être pénétré d'une amère douleur, lui faisaient surmonter sa crainte, et le rendaient saintement courageux pour annoncer les vérités évangéliques.

« Eh quoi, dit-il dans un de ses discours, me tairai-je de peur de me condamner ! Et quel autre moyen ai-je, mon Dieu, de vous témoigner mon zèle et mon amour ? Je parlerai donc et je ne cesserai de parler ; car j'aime mieux être condamné, pourvu que j'accomplisse le ministère que vous m'avez confié. Je veux bien mourir, pourvu que vous soyez glorifié. Que les païens connaissent par là la force et la puissance de l'amour. Que les Juifs voient quelle est l'ardeur du zèle que j'ai pour vous, et que je puis mourir pour vous, sans que ni le fer, ni le feu, ni les autres supplices m'ôtent la vie. »

On voit aussi dans ses différents discours, qu'il regardait comme une de ses principales obligations de faire profiter le talent de la parole que Dieu lui avait donné. Il ne pouvait se résoudre à voir périr ses frères, ou par ignorance de leurs devoirs, ou par les mauvais conseils, ou par la séduction des faux docteurs, sans faire tout ce qu'il pouvait pour les sauver. Il croyait qu'il gagnerait beaucoup pour lui en étant utile aux autres ; et que comme on se perd en perdant ses frères, il expierait ses propres péchés en guérissant ceux des autres. Enfin, il s'efforçait de sortir de la langueur où il se plaignait d'être en tâchant d'animer les hommes à la vertu.

On remarque encore qu'il parle dans ses discours d'une manière pleine de tendresse et d'affection, en suppliant, en pres-

sant, en conjurant ; mais il ne laisse pas d'y joindre quelquefois la force et des repréhensions véhémentes. Un seul exemple sur une infinité d'autres que nous en pourrions rapporter, suffira pour le faire voir. « Mon affliction, dit-il, m'oblige de parler ; mais mon indignité me ferme la bouche. Ma douleur me presse de faire éclater ma voix ; mais mes péchés m'ordonnent de me taire. Puis donc que je me trouve pressé des deux côtés, il me sera plus avantageux de rompre le silence que de le garder. Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer nuit et jour les plaies de mon âme et l'extrême relâchement de la vie religieuse : relâchement qui se répand et se fortifie tous les jours ?

« Nos pères ont fait fleurir dans leur temps la vie religieuse : ils l'observaient parfaitement. Ces grands modèles de vertus étaient comme des astres lumineux qui répandaient une lumière éclatante dans tout le monde. Ils menaient une vie sainte au milieu même des hérétiques et des impies. Ils forçaient, en quelque façon, leurs ennemis et leurs persécuteurs d'admirer leur innocence et la pureté de leurs mœurs, et les rendaient leurs imitateurs. Aujourd'hui nous menons une conduite toute différente. Il n'y a plus parmi nous de ces hommes doux, pacifiques, qui souffrent patiemment les injures et les outrages. Tous, au contraire, sont colères, emportés, querelleurs ; tous sont lâches, paresseux, dédaigneux ; tous cherchent la propreté et la vanité dans les habits ; tous ambitionnent la vaine gloire ; tous sont amateurs d'eux-mêmes, etc. »

Saint Grégoire de Nysse nous fait admirer cette source merveilleuse de science que l'Esprit-Saint avait mise dans son esprit ; « En sorte, dit-il, que quoique les paroles coulissent de sa bouche comme un torrent, elles étaient trop lentes pour exprimer ses pensées. Quelque prompt que fût sa langue, elle succombait à cette foule d'idées que son esprit lui fournissait : elle égalait la vitesse des autres esprits, mais non pas la rapidité du sien. C'est pourquoi il pria Dieu de modérer ce fonds inépuisable qu'il lui avait donné, en lui disant : « Retenez, Seigneur, les flots de votre grâce ; » car cette mer de science qui cherchait à se décharger

par sa langue, l'accablait en quelque façon, les organes de la parole ne pouvant suffire à ce que son esprit lui présentait pour l'instruction des autres. »

Cette fécondité admirable de la science que l'Esprit-Saint lui communiquait, avait été manifestée dans une vision à un vieillard respectable par sa piété. C'est encore saint Grégoire qui le rapporte. « Un vieillard très-éclairé, dit-il, aperçut une troupe d'AnGES, qui, en descendant du ciel, tenaient un livre écrit dedans et dehors, et s'entretenaient : A qui faut-il donner ce livre ? Les uns nommaient une personne, les autres en nommaient une autre d'entre ceux qui paraissaient les plus saints de ce temps-là ; et après les avoir examinés, ils disaient tous ensemble : Il est vrai qu'ils sont saints et de véritables serviteurs de Dieu ; mais on ne peut pas leur donner ce livre. Enfin après en avoir nommé beaucoup d'autres également saints, ils s'accordèrent tous à dire : Ce livre ne peut être confié qu'à Ephrem, si doux et si humble de cœur ; et ils le lui donnèrent aussitôt. Ce vieillard ayant vu ceci, se hâta de se rendre à l'église, où il entendit saint Ephrem qui prêchait alors avec tant de grâces et de fruit, qu'il reconnut la vérité de la vision qu'il avait eue. Il ne put douter que le Saint-Esprit ne lui inspirât ce qu'il disait, et admira la grâce si abondante qu'il avait reçue. » Sozomène rapporte la même histoire, qu'on trouve aussi dans les *Vies des Pères des déserts*. On remarque une autre vision à peu près semblable dans l'histoire de sa vie, que nous ne rapportons point pour abrégér.

Nous nous sommes étendus sur l'œuvre de saint Ephrem comme prédicateur, parce que ce fut là une des œuvres les plus considérables de sa vie. Avec quelle disposition de cœur il parlait ! quelle droiture dans ses intentions ! quel zèle pour la gloire de Dieu, et quel désir du salut des âmes ! Combien était-il éloigné de se complaire en lui-même de la grandeur du talent qu'il avait reçu de Dieu ! Avec quelle douceur, quelle tendresse, et en même temps quelle véhémence s'exprimait-il ! Quelle sublimité dans ses pensées, quelle grandeur dans ses sentiments, quelle noblesse dans ses expressions, quelle effusion de cœur dans son zèle ! Il avait toutes les qualités extérieures qui font le prédicateur par-

fait, et toutes les vertus intérieures qui doivent accompagner la sainteté de son ministère. Il ébranlait, il ramollissait, il renversait, il brisait les cœurs. Rien ne lui résistait. Mais il touchait, parce qu'il était puissamment touché lui-même ; et c'est ainsi que Dieu bénissait les travaux qu'il soutenait pour sa gloire et pour son amour.

Quoique nous ayons dit que saint Ephrem eût corrigé son naturel porté à la colère dans sa jeunesse par la grande douceur qu'il acquit en travaillant efficacement à se modérer, cependant comme cette douceur était en lui une vertu de charité, qui ne ralentissait point l'ardeur de son zèle lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et du bien des âmes, il s'élevait avec une force et une vigueur apostolique plus particulièrement contre les ennemis de la foi. Aussi tant qu'il vécut il ne cessa de poursuivre les hérétiques, qui étaient de son temps en grand nombre, et il réussit à retirer de leurs pièges quantité de personnes qu'ils avaient séduites. Saint Grégoire dit que, quand il les attaquait, il paraissait à leur égard comme un athlète expérimenté et victorieux contre un enfant qui est sans force.

Aucune considération humaine, aucune crainte ne pouvaient l'empêcher de se déclarer hautement pour la doctrine catholique. Quoique l'impiété d'Arius dominât de son temps en Orient, et qu'elle fût protégée par les puissances du siècle, il se montra toujours dans ses paroles et dans ses écrits le défenseur intrépide du dogme de la Trinité sainte, incréée et consubstantielle, et de la divinité de Jésus-Christ. Il combattait les anciennes hérésies et celles qui paraissaient de son temps. Il ruina même par avance celles qui devaient naître après lui, comme de Nestorius et d'Eutychès, Dieu les lui ayant fait connaître par la lumière de la prophétie. Nous verrons encore ceci plus particulièrement en parlant de son testament. Il ne poursuivit pas les païens avec moins de force ; et enfin, sans avoir besoin de l'érudition des Grecs, et par la grâce qu'il avait reçue de Dieu, il lançait de si terribles traits en sa langue naturelle contre tous ces adversaires de la foi, qu'il les accablait sous ses coups puissants.

Un hérétique nommé Bardesane, qui avait donné son nom à sa

secte , et son fils Harmonie , s'étaient rendus célèbres dans l'Osrhoëne et l'avaient infectée de leurs erreurs. Pour les mieux faire glisser dans les esprits, Harmonie, instruit dans les sciences des Grecs, s'en était servi pour faire, à leur imitation, des poésies en langue syriaque, qu'il avait mises en musique, et qui avaient paru d'autant plus agréables aux Syriens, qu'on croit qu'avant cet hérétique on n'avait point d'usage de semblables chants. Saint Ephrem voyant le préjudice que cela pouvait porter à la foi, se servit du talent que Dieu lui avait donné de la poésie, et ayant bien étudié les mesures qu'Harmonie avait observées, il composa sur les mêmes airs des hymnes pleines des vérités catholiques, tant en l'honneur de Dieu et de ses Saints, que sur divers autres points de doctrine ; de sorte que le peuple y trouvant la même harmonie, et s'instruisant des vérités qu'il devait apprendre, laissa les chansons de l'hérétique et ne chanta plus que celles du Saint ; ce qui servit même dans la suite à rendre les fêtes des Martyrs plus solennelles et plus gaies, comme nous l'apprenons de Théodore et de Sozomène.

Quoique saint Ephrem fût très-occupé dans le ministère de la prédication et dans les fonctions de son Ordre, il ne laissait pas de vivre en retraite et dans sa solitude autant qu'il le pouvait. Son état de solitaire lui était infiniment cher, et il en conservait toujours l'habit et les pratiques. Il faisait son séjour ordinaire dans son monastère et dans sa cellule, d'où il ne sortait que pour remplir les devoirs de sa mission et de la place qu'il avait dans le clergé. C'était dans ce monastère qu'il recevait tous ceux qui venaient s'édifier auprès de lui et écouter ses excellentes instructions.

Il y a parmi ses ouvrages une lettre qui porte son nom, et qui est très-digne de lui, par laquelle il paraît qu'il avait été supérieur de ce monastère ; mais comme il était souvent obligé de se trouver à Edesse, pour satisfaire aux devoirs du diaconat, il en avait remis le gouvernement à un Frère nommé Jean, et y avait vécu depuis en simple religieux. Cela fait qu'un nommé Théodose l'ayant extrêmement pressé de le recevoir dans son monastère, il l'avait renvoyé à Jean comme à l'abbé, et qu'il ne recevait per-

sonne avec lui sans le consulter auparavant, en quoi l'on voit quelle était son humilité. Par cette même vertu il honorait les différentes pratiques, même extraordinaires, de quelques solitaires de ce temps-là, par lesquelles ils abattaient leur corps pour sauver leur âme, et il s'anéantissait en disant que sa lâcheté l'empêchait de rien faire de semblable.

Nous avons dit que saint Ephrem avait quitté Nisibe sa patrie pour demeurer à Édesse, et qu'il ne l'avait fait que par le mouvement du Saint-Esprit ; c'est saint Grégoire de Nysse qui nous l'assure, et il ajoute que ce fut par le même Esprit qu'il fit le voyage d'Édesse à Césarée en Cappadoce, pour y voir le grand saint Basile qui en était évêque. Tout ce qui lui arriva dans cette visite prouve manifestement que c'était Dieu qui la lui avait inspirée. Saint Basile le connaissait déjà de réputation, soit lorsqu'il avait été en Mésopotamie vers l'an 357, soit par ce que lui en avait dit Eusèbe de Samosate qu'il visita en 372.

Saint Ephrem, qui nous rapporte lui-même en partie ce qui lui arriva, dit que s'étant trouvé à la ville (c'était Césarée) et Dieu voulant lui manifester les effets de sa miséricorde, il entendit une voix qui lui dit : « Levez-vous, Ephrem, et allez recevoir des pensées et des instructions dont vous pouvez vous nourrir. » Il répondit d'abord avec empressement ce que son ardent désir pour le bien lui inspirait : « Seigneur, où le pourrai-je trouver ? » Et la même voix répondit : « J'ai dans ma maison un vase qui brille et qui est magnifique, il vous fournira cette nourriture. » A ces paroles, saisi d'étonnement et d'admiration, il se rendit à l'église, et à peine était-il au vestibule que le désir de le voir lui fit aussitôt regarder par la porte dans le saint temple, et il découvrit dans le sanctuaire saint Basile, ce vase d'élection exposé en présence de son troupeau, dont tous les yeux étaient fixés sur lui, et qui lui présentait avec la majesté d'une éloquence céleste le divin pâturage, c'est-à-dire la loi évangélique, la doctrine de saint Paul, et tout ce qui peut inspirer du respect pour nos sacrés Mystères. Mais Dieu lui ouvrant les yeux d'une manière miraculeuse pour manifester des choses plus cachées, ou plutôt la source qui fournissait à ce saint Docteur ces eaux de vie qu'il répandait sur ses

heureuses ouailles, il aperçut une colombe blanche comme de la neige, et resplendissante de lumière, assise sur son épaule, qui lui disait à l'oreille les choses qu'il prêchait à son peuple. Ephrem se mit alors à louer hautement la sagesse de ce saint Docteur, et la magnificence de Dieu qui sait si bien glorifier ceux qui le glorifient.

Comme il s'exprimait en syriaque, on pouvait ouïr sa voix sans entendre ce qu'il pouvait dire ; mais quelques-uns des assistants à qui cette langue n'était pas inconnue le comprirent et demandèrent qui était cet étranger qui louait ainsi leur évêque. Dieu fit connaître en même temps à saint Basile que c'était saint Ephrem, et après la fin de l'assemblée l'ayant fait appeler, il lui demanda par un interprète pourquoi il l'avait ainsi loué devant tout le monde ; il ajouta : « Vous êtes donc Ephrem qui avez si généreusement baissé le cou sous le joug salutaire de Jésus-Christ ? » — « Ah ! répondit-il, je suis plutôt cet Ephrem qui me suis écarté de la voie du salut. »

Saint Basile le prit alors par la main, l'embrassa et lui présenta une table chargée, non de viandes corruptibles, mais de vérités éternelles. Il lui parla des moyens de se rendre agréable à Dieu, d'éviter le péché, de dompter les passions, de se rendre favorable le souverain Juge et d'arriver à la perfection évangélique. Mais il le fit avec tant d'onction, qu'Ephrem ne pouvant plus contenir les effets que ses paroles avaient faits dans son cœur, s'écria en fondant en larmes : « O mon Père ! n'abandonnez pas un lâche et un paresseux : mettez-moi dans le droit chemin ; ramollissez mon cœur de pierre. Dieu m'a conduit à vous afin que vous preniez soin de mon âme, et que, comme un pilote expérimenté conduit heureusement son vaisseau, ainsi vous me conduisiez au port du salut. »

Ils s'entretenirent ainsi quelque temps avec cette satisfaction et cette joie mutuelle que goûtent les Saints quand ils discutent ensemble des choses célestes. Saint Ephrem assure qu'il en ressentit une telle vigueur dans son âme, qu'elle en fut toute renouvelée. Comme il parle au long dans l'éloge qu'il fait de saint Basile du démêlé que ce Saint avait eu avec l'empereur Valens pour

le soutien de la foi catholique, il y a apparence qu'il en apprit de lui le détail. Ce saint docteur lui raconta aussi l'histoire des quarante soldats martyrisés à Sébaste sous Licinius, et l'exhorta à en faire l'éloge ; ce qu'il fit. On voit dans celui de saint Basile, qu'il fait un continuel parallèle de sa fermeté à soutenir la foi contre les efforts de l'empereur Valens, et de la constance de ces saints Martyrs contre les violences de Licinius. Outre ce que nous venons de rapporter, et que nous avons tiré de saint Grégoire de Nysse et des œuvres de saint Ephrem, on peut voir aussi les Monuments de l'Église grecque de Cotellier.

Tillemont remarque que de la manière dont saint Ephrem parle de l'empereur Valens dans l'éloge de saint Basile, il y a apparence que ce prince était mort depuis peu, et que saint Basile vivait encore. Valens mourut le 9 d'août 378, et on ne peut guère étendre la vie de saint Ephrem au delà du mois de septembre de la même année. Mais avant d'en venir à son bienheureux décès, nous avons encore à marquer quelques circonstances de sa vie.

Dieu l'avait favorisé d'un don éminent d'oraison. Outre les visions qu'il eut et que nous avons rapportées, saint Grégoire de Nysse le compare à Moïse, et dit qu'il avait joui comme lui de la vue de Dieu autant qu'un homme en est capable, et qu'il eut aussi comme les Prophètes diverses révélations ; et il remarque en particulier, que méditant un jour sur un de nos mystères, il avait vu une colonne de feu qui allait jusqu'au ciel, et qui lui exprimait par cette élévation merveilleuse, la sublimité de ce mystère.

Une autre fois, lorsqu'il était déjà vieux, étant assis tout seul dans un lieu tranquille, et méditant sur les misères de cette vie et sur la négligence avec laquelle nous la passons, il leva les yeux au ciel, et étant comme ravi hors de lui-même, Dieu se fit voir aux yeux de son cœur, assis sur un trône de gloire, et lui fit de grands reproches. Il en fut saisi d'une telle crainte, que ne pouvant plus soutenir le poids de cette divine Majesté, il cherchait où il pouvait se cacher. Il se jeta enfin aux pieds du Seigneur, et le supplia par une prière très-vive et très-humble, d'avoir pitié

de lui. Dieu exauça ses larmes, et rendit la paix à son cœur. Pour lui, il mit par écrit ce qui lui était arrivé, et le raconta à ses frères, leur disant que toutes les fois qu'il s'en rappelait le jour et l'heure, tout son corps en tremblait sans pouvoir retenir ses larmes ; et il le leur disait pour les porter à lui obtenir la miséricorde de Dieu par leurs prières.

Étant sorti aussi d'Édesse avant le jour avec quelques-uns de ses disciples, leva les yeux au ciel, et la clarté des étoiles qui brillaient, le fit penser à la gloire qui paraîtra dans les corps glorieux des Saints, lorsqu'ils seront placés à la droite de Jésus-Christ, au jour du jugement universel. L'idée de ce jugement si redoutable le frappa aussitôt : il trembla et versa un torrent de larmes. Ses disciples lui en demandèrent le sujet, et il leur répondit : « Je crains fort, mes très-chers frères, que ceux qui, ne jugeant de moi que par ce qui paraît au dehors, me font passer pour un bienheureux, et louent les bonnes œuvres que je n'ai qu'en apparence, ne se moquent de moi quand ils me verront plongé dans les flammes éternelles ; car je ne sais que trop combien je suis négligent. »

Dieu voulut qu'un an avant sa mort il ajoutât à la couronne que son humilité et ses autres vertus lui avaient acquise, celle qu'il réserve à ceux qui ont exercé la miséricorde. La ville d'Édesse fut alors affligée d'une très-grande famine, et les gens de la campagne en souffraient plus que les autres. La compassion qu'il en eut l'obligea de quitter sa cellule, d'où, comme nous avons dit, il ne sortait que pour ses fonctions ecclésiastiques. Il vint dans la ville, et reprit sévèrement les riches de ce que, dans ce besoin public, ils négligeaient de secourir les pauvres, leur faisant voir que c'était de leur part une dureté et une avarice qui tourneraient un jour à la perte de leur âme, dont ils devaient préférer le salut à la conservation des biens temporels.

Les riches, qui d'ailleurs avaient une grande vénération pour sa piété, voulurent d'abord s'excuser, donnant pour raison qu'ils n'étaient point attachés à leurs richesses, mais qu'ils ne savaient à qui confier leurs aumônes, parce qu'ils craignaient que ceux qu'ils en chargeraient ne s'en servissent pour eux-mêmes, au lieu

d'en faire une sage distribution. Alors saint Ephrem, cet homme aussi charitable qu'il était humble, profitant de la bonne opinion qu'ils avaient de lui pour la faire servir au soulagement des pauvres, leur dit : « Et moi, pour qui me prenez-vous ? Que pensez-vous de moi ? » Ils lui répondirent selon leurs véritables sentiments, qu'ils le tenaient pour un homme de Dieu et d'une probité irrépréhensible. « Puis donc que vous me croyez tel, répliqua-t-il, confiez-moi le soin des pauvres. » — « Plût à Dieu, lui dirent-ils, que vous voulussiez en prendre la peine ! » — « Oui, leur ajouta-t-il, je le ferai très-volontiers pour l'amour de vous : je me charge dès aujourd'hui de l'administration et de la nourriture des pauvres. »

Quand il eut reçu leur argent, il fit disposer trois cents lits dans les galeries publiques qu'il avait fait fermer, et il y nourrit les pauvres ; pansa les malades ; fournit de l'argent qu'on lui donnait, aux besoins de tous ceux qui y venaient, tant de la campagne que de la ville, et ensevelit les morts, se prêtant à tout avec un zèle et une charité infatigable. Il s'employa pendant un an à ce saint exercice, après quoi, l'abondance des grains étant revenue, et chacun étant retourné chez soi, il retourna dans sa cellule, où il mourut au bout d'un mois d'une maladie qui dura peu de temps.

Toute la ville accourut au bruit qui se répandit de sa maladie, et fut témoin de ses derniers sentiments et de sa mort qu'elle accompagna de ses larmes. Dieu nous a conservé ses pieuses dispositions par le moyen de son testament, que saint Grégoire de Nysse cite souvent dans son éloge. C'est un monument très-respectable, qui nous présente l'esprit et le cœur de saint Éphrem avec des traits qui le feront toujours admirer. Cet homme de Dieu, environné de ses disciples et d'une foule d'habitants d'Édesse, comme Jacob mourant au milieu de ses enfants, ouvrit pour la dernière fois, malgré sa faiblesse et les douleurs qu'il sentait, sa bouche accoutumée à ne prononcer que des oracles, et plein de l'esprit de Dieu qui l'avait toujours guidé dans ses bonnes œuvres, il les exhorta tous à mettre à profit les instructions qu'il leur avait données durant sa vie, à en faire la règle

de leur conduite, et à se conserver dans la pureté de la foi. Il insista principalement sur ce dernier point à cause des hérésies qui infectaient alors le monde, et il le fit avec des paroles puissantes, pour en graver plus profondément les sentiments dans leurs cœurs. Il donna nommément sa malédiction aux ariens, aux manichéens, aux novatiens, aux ophites, aux marcionites, aux eunomiens, aux paulianistes, disciples de Paul de Samosate, aux valentiniens, aux apollinaristes, aux infâmes borboriens ou gnostiques, à tous ceux qui adorent du bois, des pierres, le soleil et la lune, ou toute autre créature ; à ceux qui s'arrêtent aux augures et à l'astrologie judiciaire ; et enfin aux messaliens dont quelques-uns, comme nous l'avons dit ailleurs, sous l'habit de moines et les apparences d'une prière continuelle, renouvelaient les impiétés des manichéens. Il recommanda donc à tous de se donner de garde de tous ces ouvriers d'iniquité, qu'il traite également d'insensés et de séducteurs, et les exhorta à demeurer fermes dans la foi de l'Eglise, qu'il appelle l'agneau que le loup infernal ne saurait dévorer, et la colombe que l'ennemi ne saurait prendre dans ses pièges.

« Ainsi, dit-il, comme mes disciples bien-aimés, et il pouvait appeler de même tous les habitants d'Édesse, ainsi, vous souvenant de mes recommandations et de la doctrine que je vous ai enseignée, et que j'ai conservée fidèlement depuis mon enfance, gardez-vous bien de vous écarter en aucun point de la foi catholique, et de vous laisser aller à aucun doute, ni sentiment de schisme et de séparation ; et si quelqu'un s'élève contre l'Eglise, ou combat ses dogmes sacrés par une malheureuse désertion, je prie Dieu qu'il le frappe de la terreur de Caïn et qu'il vive comme lui sur la terre, ou qu'il tombe tout vivant dans les abîmes, ou qu'il périsse par les liens d'iniquité dont se servit le traître Judas pour se donner la mort. La foi qu'on m'a apprise est celle qui est venue des Apôtres ; ils n'en ont point annoncé d'autre dans toute la terre. C'est donc une témérité intolérable et un crime qu'on ne peut rejeter avec trop d'horreur, que d'oser blasphémer contre Dieu : or c'est blasphémer contre lui que d'abjurer la foi. » Enfin, il s'attacha si fort à inculquer ceci dans l'esprit de ses dis-

ciples et de tous ceux qui étaient présents, qu'on eût dit qu'il n'avait que cette recommandation à leur faire. Cela nous fait voir quels terribles maux sont le schisme et l'hérésie; l'horreur que les Saints en ont eue, et les soins qu'ils se sont donnés pour les écarter des peuples dont l'instruction et la conduite leur étaient confiées.

L'humilité, dont il fit profession toute sa vie, l'accompagna jusqu'à la mort, comme il paraît encore par ce testament. Quoiqu'il semble y parler dans quelque endroit favorablement de lui-même, on voit que c'est plutôt pour animer ses disciples à suivre les avis qu'il leur avait donnés que par une propre estime. Il le fait comme Samuël l'avait fait autrefois en se démettant de la conduite du peuple de Dieu, et saint Paul à Milet, en disant adieu aux chrétiens d'Asie. D'ailleurs, revenant toujours à s'accuser de ses péchés, il ne se reconnaît et ne veut qu'on le regarde que comme un pécheur qui a tout sujet de craindre la justice de Dieu; qui ne va se présenter qu'en tremblant devant son tribunal; qui implore avec larmes sa très-grande miséricorde, et qui n'a mis son espérance que dans son infinie bonté.

C'est aussi pour cette raison que se croyant indigne de toute louange et de tout honneur, il emploie une grande partie de son testament à défendre fort sévèrement qu'on lui rende aucun honneur après sa mort. Il entre là-dessus dans un grand détail, disant qu'il ne veut point absolument qu'on revête son corps de riches habits, ni qu'on l'embaume, ni qu'on le conduise avec pompe à la sépulture, ni qu'on l'enterre sous l'autel, ou en quelque autre endroit du temple de Dieu, ou avec les Saints, étant indigne de leur compagnie; ni qu'on allume des cierges; ni qu'on le place dans un tombeau particulier, ni qu'on prenne rien de ses habits pour le garder comme des reliques. Mais il veut qu'on se contente de le revêtir de la tunique et du manteau qu'il portait ordinairement, qu'on le porte ainsi sur les épaules, et qu'on se hâte de l'enterrer comme un homme de néant dans le cimetière avec les étrangers, sans autre cérémonie que celle de réciter des psaumes et des prières. Il demande pourtant avec beaucoup d'instances qu'on ait soin de se souvenir de lui dans les prières,

qu'on fasse aussi pour lui de fréquentes oblations, et qu'on fasse encore mémoire de lui le trentième jour après sa mort.

Il fait les défenses que nous venons de marquer avec des fulminations terribles contre ceux qui y manqueront, tout son dessein étant de s'anéantir comme un très-grand pécheur, et voulant que tout le monde en soit convaincu, autant qu'il en était persuadé dans son âme par la plus profonde et la plus sincère humilité. Aussi, tous ceux qui voudront apprendre à acquérir cette grande vertu, qui élève autant l'âme à Dieu qu'elle s'abaisse davantage, trouveront dans ce monument de la sienne un modèle des plus parfaits qu'ils puissent imiter.

Mais tandis qu'il s'efforçait de se déprimer en présence du peuple d'Édesse, qui était prévenu à si juste titre d'une vénération extraordinaire pour sa piété, Dieu le fit paraître dans ces mêmes circonstances comme un prophète, et le fit parler avec l'autorité des anciens patriarches, dont, selon la remarque de saint Grégoire de Nysse, il avait retracé en lui la foi vive, et toutes les autres vertus. Ayant donc tous les témoins de ses derniers sentiments sous ses yeux et comme sous ses mains, et les appelant ses pères, ses frères et ses enfants, après les avoir conjurés par le nom de Jésus-Christ de distribuer aux pauvres ce qu'ils avaient résolu d'employer pour sa sépulture, comme plus utilement appliqué au bien de leurs âmes et de la sienne, il leur donna sa bénédiction en ces termes : « Que le Seigneur reçoive le don que vous lui ferez, comme il reçut le sacrifice du juste Noé, et d'Abraham notre père selon la foi. Que votre ville soit bénite, que tous ses habitants soient bénis avec elle ; car Édesse est la cité et la mère des véritables sages, qui a été bénie de Jésus-Christ par ses disciples qui en ont été les apôtres. »

Il donna ensuite sa bénédiction à ses disciples, tant en général qu'en particulier, comme Jacob avait fait à ses enfants, et ces bénédictions furent autant de prophéties.

Dieu confirma dans le même temps par un miracle les fulminations qu'il avait faites contre ceux qui oseraient aller contre ses intentions au sujet de ses funérailles. Un homme opulent qui se trouvait présent et avait apporté une riche étoffe pour enve-

lopper son corps, entendant qu'il voulait qu'on donnât aux pauvres ce qu'on avait destiné pour cela, dit en lui-même : « Je garderai ce riche habit, puisque j'ai d'ailleurs assez d'argent pour faire l'aumône ; » mais il fut dans le moment possédé du démon, qui le fit tomber et rouler à terre aux pieds de son lit en écumant et en jetant de grands cris. Le Saint lui reprocha d'être tombé dans ce malheur par sa faute, et voulut qu'il la confessât publiquement, ce qu'il fit : après quoi il pria pour lui, lui imposa les mains et le guérit.

Pendant qu'il parlait en pleurant, et que le peuple qui l'environnait pleurait aussi, une jeune dame nommée Lampriotate fendit la presse, vint se jeter à ses pieds, et le conjura de souffrir du moins qu'elle lui fit faire un petit cercueil. Il le lui accorda, à condition qu'on ne lui ferait point un tombeau de marbre. Il lui donna aussi pour avis de ne point aller dans des chaises portées par des hommes, lui représentant que cela n'était pas conforme à la piété. Elle le lui promit, et le Saint en lui donnant sa bénédiction, lui fit espérer non-seulement la gloire du ciel, mais encore que la vraie foi subsisterait dans sa postérité.

Enfin, après avoir dit ces choses et beaucoup d'autres, il expira dans la paix du Seigneur, et comme il est marqué dans son testament, il rendit son âme à Dieu dans l'état le plus heureux qu'on puisse souhaiter. On l'enterra de la manière qu'il l'avait recommandé. On met sa mort vers l'an 378 suivant l'autorité de saint Jérôme. Les Grecs marquent sa fête le 28 de janvier et les Latins le 1^{er} février. Il n'y a pourtant point d'apparence qu'il soit mort en l'un ou en l'autre de ces jours, puisque Pallade paraît rapporter sa dernière maladie à la saison de la moisson : à quoi le Martyrologe de Bède est conforme, en mettant le jour de sa déposition, c'est-à-dire de sa mort ou de sa sépulture, au 9 de juillet. On ne sait pas combien de temps il a vécu ; mais on l'appelle communément le vieillard, dans l'histoire de sa vie.

Sa mémoire fut aussitôt honorée dans l'Église, puisque saint Grégoire de Nysse, qui ne vécut pas jusqu'au cinquième siècle, prononça publiquement son panégyrique au jour de l'anniversaire de sa mort, qu'on célébrait déjà en Cappadoce. Il remarque

qu'on voyait sur le visage du Saint la simplicité, la douceur et un caractère de probité joint à la majesté d'un Ange; de sorte que quand même il gardait le silence, il suffisait de le voir pour être porté à la miséricorde et à la charité. (MARIN.)

SAINT CÉCILIOUS,

PREMIER ÉVÊQUE D'ELVIRE, MARTYR.

Saint Cécilius eut pour père un des chefs ou rois des Arabes. Il vint au monde l'année que Notre Seigneur naquit à Béthléem, mais lorsqu'il commença à marcher, on vit qu'il était sourd et muet. Sa mère, deux ans après lui, lui donna un frère, infirme aussi, car il était aveugle. Leur père ne trouva chez les Arabes aucun médecin qui pût rendre à ces deux enfants les organes qui leur manquaient. Cécilius avait trente ans et Ctésiphon vingt-huit, lorsque le bruit des miracles que faisait Notre-Seigneur dans la Judée et la Galilée, pénétra jusque chez les Arabes; Calès, le père des deux jeunes hommes, partit aussitôt avec eux pour Jérusalem; et dès qu'il vit Notre-Seigneur, il se jeta à ses genoux, tout en pleurs, le suppliant d'avoir pitié de ses deux fils. Le Dieu qui passa au milieu de nous en faisant le bien, touché de compassion pour cette douleur et pour le triste sort de ses deux enfants ¹, rendit l'ouïe avec la parole à Cécilius, et la vue à Ctésiphon.

Dès lors, les trois hommes ne voulurent plus se séparer de Celui qui était leur sauveur et leur Dieu, ils le suivirent partout, furent témoins de sa mort, de sa résurrection, de son ascension et de la descente du Saint-Esprit; et lorsque les Apôtres se partagèrent le monde, emmenant avec eux des disciples, Cécilius et Ctésiphon se joignirent à dix autres, qui partaient pour l'Espagne avec saint Jacques le Majeur.

Ils prêchèrent la foi avec succès, bravant tous les dangers. Cécilius fut laissé enfin à Elvire, qui voit en lui son premier évêque; on retrouvera son frère Ctésiphon le 15 mai. Mais les idolâtres, en Espagne comme partout, ne se soumettaient pas faci-

¹ *Juvenum miseriæ misertus*. Salazar., *Martyrologium hispanum*.

lement au joug de l'Évangile, les riches surtout ne comprenaient pas la loi du renoncement aux vanités de la terre. En l'an de Notre-Seigneur 71, sur les instances des principaux habitants d'Elvire, Cécilius fut arrêté et condamné à mourir par le feu. Ce martyre eut lieu le 1^{er} février de cette même année.

SAINT POLYCARPE,

ÉVÊQUE DE BRAGUE,

ET SAINT SÉRÉNIEN, SON SUCCESSEUR.

Polycarpe, né dans la grande Grèce qui est aujourd'hui le pays de Naples, fut exilé en Sicile, sous le règne de Néron. Il était chrétien; il trouva, dans cette île, un saint Ovide, qui annonçait et répandait la foi en Jésus-Christ. S. Ovide apprécia les mérites et les vertus de Polycarpe qu'il fit son archidiaque. Mais trouvant dans la Sicile trop d'obstacles, il partit avec lui pour le Portugal. La foi avait partout des ennemis, parce qu'elle condamnait toutes les sensualités. Saint Ovide, qui nous paraît avoir été le premier évêque de Brague, eut le sort de tous ceux qui ont porté au monde le salut. Il sortit d'ici-bas par le martyre en l'an du salut 130, et saint Polycarpe fut fait après lui évêque de Brague. Il siégea cinquante ans, en lutte avec l'idolâtrie et les hérésies qui se succédaient, mais il mourut en paix, ayant fait d'innombrables conversions, et il alla recevoir la récompense du bon serviteur. C'était en l'an 180.

Un jeune homme de noble famille, de la famille des Serènes, s'était attaché à lui et à la foi chrétienne. On l'appelait Sérénien. Polycarpe vieillissant, avait suivi l'exemple de saint Ovide; il avait fait Sérénien son archidiaque. Ce jeune prêtre était si saint et si doux qu'il avait conquis tous les cœurs; et à la mort de Polycarpe, tous les fidèles le choisirent pour lui succéder. Comme son maître, il augmenta le saint bercail, et comme lui, après avoir siégé cinquante ans, il s'éteignit doucement pour se réveiller dans la gloire, en l'an 230.

On ne trouve pas d'autres détails sur ces saints évêques. Saint

Polycarpe et saint Sérénien sont tous deux fêtes le 1^{er} février. On retrouvera saint Ovide le 12 novembre. Il était autrefois honoré à Paris le 31 août. On avait de lui une relique, et une foire de la fin d'août s'appelait la foire de Saint-Ovide. Elle se faisait aux lieux qu'occupe aujourd'hui la place Vendôme.

SAINT PIERRE LE GALATE,

SOLITAIRE.

Né en Galatie, comme son nom l'indique, Pierre le Galate mérita, dès son enfance, le titre auguste de Saint. Ses premières pensées et ses premières démarches l'entraînèrent à Dieu. Il n'avait que sept ans, lorsque, décidé si jeune à ne vivre qu'avec Dieu et pour Dieu, il quitta la maison paternelle et fit courageusement le pèlerinage de la Terre-Sainte. Après avoir prié dans les lieux où nous avons été rachetés, il chercha une cellule abandonnée, une grotte pour mener dans la solitude la vie méditative, à un âge où les enfants ne songent guère qu'aux frivolités. Il trouva auprès d'Antioche un sépulcre vide dont il fit sa demeure.

Il vécut là, méditant, contemplant, priant. Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait qu'un peu de pain, que les passants lui donnaient. Sa prière était agréable à Dieu, qui lui accordait des grâces et des guérisons. Ainsi Théodoret raconte que sa mère fut guérie par lui d'un grand mal qu'elle avait à l'œil en l'an 386, et qu'en la guérissant, comme il la vit parée avec une certaine vanité, avec du fard sur le visage, il lui recommanda d'éloigner d'elle ces recherches peu chrétiennes, leçon qu'elle suivit désormais.

Sept ans après, cette même dame, après avoir accouché de Théodoret, fut atteinte d'une maladie dangereuse; elle fit appeler de nouveau le solitaire du sépulcre, qui la guérit de nouveau.

On ne sait guère autre chose de saint Pierre le Galate, sinon que sa vie austère fut longue, puisqu'il ne sortit de ce monde qu'à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans.

SAINT LIÈNE,

DISCIPLE DE SAINT HILAIRE.

On croit que ce saint, dont le nom était Léonius, était né à Poitiers ; mais au moins c'est à Poitiers qu'il est né pour le ciel. Saint Hilaire fut si charmé de la pureté de ses mœurs, de sa droiture et de ses succès dans les sciences divines et humaines, qu'il l'éleva au sacerdoce et qu'il fit de lui son ami.

« Saint Liène fut sans doute du nombre de ces fidèles sur lesquels le saint évêque s'appuya, du fond de son lointain exil, pour maintenir les peuples dans la foi, et dont il disait : — Quoique absent, je gouverne mon Église par les prêtres. — Il dut être aussi des premiers à bénir le pasteur revenu à son troupeau bien-aimé, puisque ce retour lui ramenait un père et un ami.

« Il eut le privilège, avec saint Just, autre disciple de saint Hilaire, de recueillir le dernier soupir de son maître, et de voir la lumière miraculeuse sous l'enveloppe de laquelle l'âme du bienheureux défenseur de la foi s'enleva au ciel. »

Vers la fin du quatrième siècle, Liène accablé d'années s'endormit dans le Seigneur au jour précis que son saint évêque lui avait annoncé.

Il fut enterré dans une chapelle attenante au monastère de Saint-Hilaire. Ses restes, plus tard, furent placés dans une châsse d'argent, et devinrent, par suite de nombreux miracles, l'objet d'une vénération très-grande de la part des fidèles.

Saint Liène est invoqué pour plusieurs maladies, mais plus spécialement pour la goutte et la fièvre ¹.

SAINT SÈVÈRE,

ÉVÊQUE DE RAVENNE.

Sèvre était d'une famille d'humble condition et lui-même gagnait sa vie à épurer les laines.

Or, le siège épiscopal de Ravenne étant devenu vacant, il s'en

¹ Emprunté à M. Ch. de Chergé, dans son excellent recueil de la Vie des saints du Poitou.

alla, comme plusieurs autres, à la cathédrale où une colombe devait descendre d'en haut et désigner le nouvel évêque en se reposant sur sa tête.

On raconte que ce prodige s'était reproduit plusieurs fois à Ravenne, quand le peuple ne savait qui élire.

Étant donc entré dans l'Église, Sévère se blottit dans un coin, car il était pauvrement vêtu; et là, il pria Dieu de donner au diocèse de Ravenne un bon évêque. Tout à coup une colombe descendit sur sa tête; troublé par cette faveur, il la repoussa trois fois, et trois fois elle revint à lui.

Cette troisième fois, la foule remarqua avec étonnement que la colombe mettait son bec dans l'oreille de Sévère. Après quoi, elle s'envola et se perdit dans les airs. Le peuple aussitôt demanda Sévère pour évêque, le clergé le dépouilla de ses pauvres habits et le revêtit des ornements épiscopaux.

Par un nouveau miracle, ce pauvre homme, qui n'avait fait aucune étude, monta en chaire et fit un discours qui électrisa l'assemblée. On vit là une merveille, et qui montrait clairement la volonté de Dieu.

Devenu ainsi évêque, il continua sa vie humble, fut le père des pauvres et dirigea très-sagement son clergé. Dieu donne sa lumière aux humbles : il accorda de nombreux miracles à Sévère; et ce pauvre épurateur de laines fut un grand évêque. Il brilla avec éclat au Concile de Sardique, réuni par saint Athanase en 347. Il est cité dans les actes de ce Concile, parmi ceux qui ont le mieux combattu l'arianisme.

Il gouverna assez longtemps son diocèse et mourut en paix. — On l'honore le 1^{er} février.

SAINT SÉVER,

ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

Saint Séver naquit dans le diocèse de Coutance, de parents fort pauvres. Ils furent obligés de le mettre au service de Corbein, un des seigneurs les plus distingués du pays, qui était encore dans les ténèbres du paganisme. Le jeune Séver, chargé des travaux les plus pénibles de la maison de son maître, les exécutait

avec la plus exacte fidélité. Malgré ses laborieuses occupations, il savait encore ménager des moments pour la prière. Il joignait à ce saint exercice la pratique de la charité la plus exemplaire ; car il donnait aux pauvres le peu qu'il pouvait gagner à la sueur de son front.

Dieu bénit une vie si sainte, et accorda à son serviteur le don de faire des miracles si surprenants, qu'ils étonnèrent Corbecin son maître.

Ce seigneur, forcé de reconnaître une vertu divine dans ces actions miraculeuses, prenait plaisir à entendre parler du Dieu de Séver ; et il embrassa avec toute sa famille la religion de Jésus-Christ. Une conversion de cette importance fit grand bruit dans le pays. Chacun voulait être témoin des vertus de Séver ; mais comme il ne cherchait qu'à échapper à la foule des admirateurs, il se retira secrètement dans la solitude la plus épaisse qu'il put trouver. Il ne put tellement s'y cacher, que ses vertus ne se fissent jour ; elles lui attirèrent un grand nombre de disciples. Il leur donna de saintes règles, et il forma un monastère qu'il mit sous la protection de la très-sainte Vierge.

L'évêché d'Avranches étant venu à vaquer, on jeta les yeux sur le saint Solitaire. On le pressa tellement, qu'il ne put se défendre de se charger de ce ministère : il s'appliqua à former son troupeau selon le cœur de Dieu, et à lui donner des leçons de la vertu la plus parfaite. Après avoir assez longtemps rempli tous les devoirs de l'épiscopat, il retourna à sa chère solitude, pour s'y livrer tout entier à la contemplation, et se préparer à sa fin. Là, malgré les infirmités d'un corps épuisé d'années et de travaux, il s'imposa encore les exercices les plus pénibles, des veilles et des austérités. Il ne cessa d'instruire ses chers disciples, qu'il laissa par sa mort dans la plus vive douleur. On inhuma son corps dans l'Église qu'il avait fait bâtir, et il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles.

La crainte des Danois fit transporter ses reliques dans la cathédrale de Rouen, où elles sont conservées avec une grande vénération.

SAINT PAUL DE TROIS-CHATEAUX,

ÉVÊQUE.

Saint Paul naquit à Reims, en Champagne, vers le milieu du iv^e siècle, et Dieu permit qu'il eût d'honnêtes parents, c'est-à-dire bons chrétiens.

Dès son enfance, il donna des marques de la sainteté à laquelle il devait parvenir : ainsi, il s'occupait d'études sérieuses, et au lieu de se livrer à ces amusements qui occupent tous les enfants ordinaires, il pratiquait l'humilité et l'obéissance, soulageait les misères des pauvres selon son petit pouvoir, et fuyait avec soin les compagnies dissolues.

Lorsqu'il eut atteint l'âge où les enfants deviennent des hommes, ses parents le marièrent à une honnête jeune fille. Sur ces entrefaites (c'était vers le milieu du iv^e siècle), les Vandales entrèrent dans les Gaules comme un torrent impétueux, menaçant de mettre tout à feu et à sang. Pour éviter ces barbares, Paul et sa pieuse épouse prirent la fuite, s'en allèrent chercher quelque solitude qui pût les mettre à l'abri de l'invasion. Ils arrivèrent à Lyon, et, de là, s'embarquant sur le Rhône avec leur mère qui les a suivis, ils prennent terre à Tarascon et cherchent à s'y fixer. Mais comme ce pays ne leur offrait pas des déserts assez profonds pour les dérober au monde, ils se dirigèrent vers une montagne nommée Macerius, dans le territoire d'une petite, mais très-ancienne ville de Provence. Dans ce lieu solitaire Paul voulait vivre inconnu des hommes, et connu seulement de Dieu. Là, pour gagner sa vie, il fut obligé de se livrer à la culture des champs, en qualité de simple serviteur à gages. Mais Dieu qui l'avait destiné à de plus grands travaux, enleva de ce monde le saint évêque Torquatus. L'Eglise du peuple tricastin, privée de pasteur, s'assembla selon la coutume d'alors, pour demander à Dieu par de ferventes prières, de faire connaître celui que sa Providence avait choisi. Il révéla à quelques personnes pieuses sa volonté d'élever Paul à l'épiscopat. Aussitôt on envoya partout des messagers à sa recherche. On le trouve conduisant une charrette au pied de la montagne dont nous avons parlé.

— Quel est votre nom ? lui demandent ces envoyés.

— Je m'appelle Paul, leur répond-il avec simplicité.

— Nous venons vous annoncer que le clergé et le peuple du pays tricastin vous ont choisi pour leur premier pasteur.

— Vous vous trompez : je suis trop indigne de l'honneur que vous m'offrez. Allez ; je ne suis pas ce Paul que vous demandez.

Les députés insistent, mais ils reçoivent toujours la même réponse.

A la fin cependant, le modeste laboureur, voyant qu'ils s'obstinent à vouloir lui persuader qu'ils n'en veulent pas d'autre que lui, et à dire qu'il est celui que Dieu même a choisi, prend la verge sèche dont il se servait pour exciter ses bœufs, l'enfonce dans la terre en disant : — Quand cette verge produira des feuilles et des fleurs, j'accepterai l'offre que vous me faites....

Chose admirable ! à l'instant, cette verge, comme celle d'Aaron, se couvre de verdure et de fleurs.

Ce prodige ouvre les yeux de Paul, en même temps qu'il détermine sa volonté. Il reconnaît que son élection vient de Dieu et non des hommes, et cette charge éminente qu'il a refusée par humilité, il l'accepte par obéissance.

Sa pieuse épouse y consent avec joie, et connaissant les dangers qu'il y a au milieu du monde, elle entre dans un couvent de religieuses à Arles, où elle mourut plus tard en odeur de sainteté.

Paul, ayant fait disparaître tous les empêchements qui pouvaient s'opposer à son élection miraculeuse, dit adieu à ses champs et à ses bœufs, et se laisse conduire dans la cité des Tricastins, où il entre au milieu de la joie universelle. Lui seul est humilié de son élévation, lorsqu'on le consacre prêtre et évêque, aux applaudissements de tous. Le sentiment de son indignité est tel, qu'il passe la nuit suivante dans l'oraison et dans les larmes, pour obtenir de Dieu la rémission de ses péchés. Touché de sa vive douleur et de son humilité profonde, Dieu lui fait connaître qu'ils lui sont pardonnés.

Dès lors, il commence à faire valoir les talents que le Seigneur lui a confiés, et qui avaient été jusque-là enfouis. Mais avant

d'enseigner les vérités de la foi par ses paroles, il les enseigne plus efficacement par ses œuvres, en devenant, ainsi que l'Apôtre dont il porte si dignement le nom, l'exemple des fidèles par sa conversation, par sa charité, par sa foi et par toutes ses vertus.

Il parut avec éclat dans le premier concile provincial qui se tint à Valence, pour rétablir la discipline ecclésiastique. Vingt-un évêques assistèrent à ce concile, parmi lesquels saint Paul se trouve nommé à la fin des canons qu'ils y dressèrent, ainsi que dans la lettre synodale que cette assemblée écrivit au clergé et au peuple de Fréjus, pour leur annoncer que le concile avait décidé que ceux qui, pour n'être pas faits, ou diacres, ou prêtres, ou évêques, se seraient eux-mêmes accusés d'un péché capital, ne seraient point ordonnés, parce que, disait-on justement, ou ils sont coupables des fautes dont ils s'accusent, ou ils disent un mensonge contre leur propre réputation : dans l'un et dans l'autre cas, ils méritent l'exclusion. C'est ce que l'assemblée fit à l'égard d'Acceptus, évêque de Fréjus, qui s'était accusé lui-même d'un crime inconnu, pour être déchargé de la dignité épiscopale, ainsi que l'atteste le dernier des quatre canons qu'on fit dans ce concile, présidé par Phœbadius, évêque d'Agén.

Le Saint mourut au commencement du v^e siècle, après avoir gouverné son église environ quarante ans. Tous les Martyrologes font mention de lui. Dans le romain on lit ces paroles : *In civitate Tricastina, in Gallia, S. Pauli episcopi, cujus vita virtutibus claruit, et mors pretiosior miraculis commendatur.*

Ses saintes reliques, renfermées dans une châsse d'argent enrichie de pierres précieuses, furent exposées chaque année, aux principales fêtes, à la vénération des habitants et des étrangers qui accouraient en foule pour les honorer, jusqu'en 1535, où un comte de la Marche, huguenot sans doute, enleva un si riche trésor. C'est à la même époque probablement, que disparut la verge miraculeuse qui avait fleuri à l'élection de saint Paul, et qui était religieusement conservée à Saint-Remy. Quoi qu'il en soit, c'est en mémoire de ce fait extraordinaire, que tous les ans, à Saint-Paul-Trois-Châteaux, le 1^{er} février, fête de ce saint Patron, on porte solennellement à la procession une verge appe-

lée vulgairement *aguillado*, entourée de rubans, de verdure et de fleurs d'amandier, ou de tout autre fleur, quand celles-là font défaut ¹.

SAINT EUBERT,

PATRON DE LILLE.

Saint Eubert est un des Apôtres de la Flandre. Il évangélisait cette contrée, en même temps que saint Piat et saint Chrysole qu'on appelle aussi Chryseuil. Pendant que saint Piat semait la foi à Tournay, saint Chrysole à Commines, saint Eubert, qui résidait ordinairement à Séclin, convertissait à la foi catholique la belle contrée où domine Lille. On croit qu'il était un des Francs établis depuis vingt ans dans les Gaules. Son nom l'indique. Ceux qui, voulant faire de la science, l'ont appelé Eugène, n'ont fait que traduire son nom franc en grec.

On croit aussi qu'il était évêque régional, comme il y en avait aux premiers siècles. Lorsqu'ils avaient amené toute une contrée à la foi, ils devenaient évêques stables. Mais il ne paraît pas que saint Eubert ait eu de siège fixe.

On croit enfin, selon une tradition très-ancienne, qu'il a été martyrisé vers la fin du III^e siècle. Mais quelques-uns ont écrit qu'il mourut de maladie à Séclin. C'est de là que ses reliques vénérées furent transférées, sous le comte de Flandre Baudouin le Pieux, dans l'église collégiale de Saint-Pierre, qu'il venait de bâtir à Lille.

Parmi les outrages faits à Dieu pendant la révolution de 1793, l'église de Saint-Pierre fut abattue et les reliques de saint Eubert odieusement dispersées.

SAINTE GALLA.

Saint Eucher, que Dieu destinait à briller glorieusement sur le siège archiepiscopal de Lyon, épousa d'abord sainte Galla, d'une illustre famille des Gaules. Cette union, bénie par l'Eglise, eut lieu aux premières années du V^e siècle; et Galla, la pieuse épouse

¹ Extrait de la *Revue des bibliothèques paroissiales*, publiée à Avignon.

devint mère d'enfants qui, comme elle et comme leur père, eurent le bonheur de devenir des Saints.

Après avoir élevé leurs enfants dans l'amour du Seigneur, Eucher et Galla convinrent de se séparer, pour n'être plus qu'à Jésus-Christ. Eucher alla prendre l'habit monastique à Lérins, en même temps que ses fils Salone et Véran, tandis que ses filles Consorce et Tullie entraient dans la vie monastique ¹ avec leur pieuse mère qui était heureuse de ne plus vivre qu'en Dieu. Elle quitta ce monde au milieu du v^e siècle, et on l'honore le 1^{er} février ².

SAINTE BRIGIDE DE KILDARE,

VIERGE.

Sainte Brigide, fille de l'un des seigneurs de l'Irlande, fut une des célébrités chrétiennes du v^e siècle. Elle naquit dans le diocèse d'Armargh, et fut heureusement conduite dès son plus jeune âge dans la voie des enfants de Dieu.

Elle était modeste, obéissante et douce ; elle avait tant de compassion pour les pauvres , qu'elle ne songeait qu'à trouver les moyens de leur faire du bien. Ces vertus étaient relevées par une beauté qui la fit rechercher en mariage. Mais Brigide avait pris la ferme résolution de consacrer sa virginité à Jésus-Christ, l'Époux des vierges chrétiennes.

Comme néanmoins son père voulait la marier à un jeune homme qui la demandait avec instance, Brigide, persuadée que la beauté qui éclatait sur son visage était la principale cause de cet empressement, supplia Jésus, son divin Époux, de l'affliger de quelque difformité qui éloignât le mari qu'on lui destinait. Sa prière fut exaucée. La perte d'un œil changea tellement sa figure, que le jeune homme ne voulut plus l'épouser ; de sorte que son père lui permit d'entrer dans un monastère, et de prendre le voile comme elle en avait le désir.

¹ Saint Salone est honoré le 28 septembre, saint Véran le 9 septembre, sainte Consorce le 22 juin, sainte Tullie le 5 octobre, saint Eucher le 6 novembre.

² Ou fête le même jour, en Dauphiné, sainte Jalle, en latin *Galla*. On l'honore comme vierge dans le diocèse de Valence, qui a une église sous son patronage.

Trois autres jeunes vierges se joignirent à elle dans le dessein de se donner pareillement à Dieu. Elles allèrent ensemble trouver l'évêque saint Mel, disciple de saint Patrice, dans le comté de Méath. Ce prélat, assisté de deux autres évêques ses voisins, reçut leur profession de virginité perpétuelle, et leur donna un voile, avec un habit particulier qui pût servir à les distinguer des autres vierges du pays.

La profession de sainte Brigide fut, dit-on, accompagnée de plusieurs miracles, dont le plus admirable sans doute est, qu'au moment où elle se dévoua à Jésus-Christ, son œil se trouva guéri et son visage reprit sa première beauté ; le divin Époux ne voulant pas que celle qui avait désiré perdre les grâces de la figure par amour pour la pureté de l'âme conservât la moindre difformité.

Outre ces faveurs, Brigide reçut de Dieu le don des miracles, et ses prières en opérèrent plusieurs. Nous n'en citerons que quelques-uns. Une jeune fille, âgée de treize ans et muette de naissance, fut amenée par sa mère à sainte Brigide, qui lui demanda si elle ne voudrait pas, pour l'amour de Jésus-Christ, garder une virginité perpétuelle. Alors la muette déliant sa langue, promit de demeurer vierge et de vivre sous la conduite de sainte Brigide. Depuis ce moment, elle conserva l'usage de la parole.

Brigide rendit la santé à une foule de malades ; elle délivra plusieurs possédés des obsessions du démon ; elle sauva miraculeusement des jeunes filles en danger de se perdre, et rendit son nom vénérable dans toute l'Irlande.

Le nombre des vierges qui s'étaient mises sous sa direction s'accroissait de jour en jour, par l'émulation sainte que leur exemple excitait dans le pays ; ce qui l'obligea à fonder plusieurs monastères. Le plus considérable, celui où elle résidait ordinairement, était l'abbaye de Kildare, à neuf lieues de Dublin. La réputation de sa sainteté et de ses miracles rendit ce lieu si célèbre et si fréquenté, que le grand nombre des édifices qu'on bâtit de son vivant même, autour du monastère, y forma une ville qui devint considérable dans la suite.

Parmi toutes les vertus qui la sanctifièrent, sainte Brigide pos-

sédait à un degré éminent le détachement de toutes les choses d'ici-bas, et, comme nous l'avons dit, la charité pour les pauvres. Son humilité était aussi grande que les grâces dont Jésus-Christ la comblait.

Quand le temps de la récompense fut arrivé, après avoir heureusement terminé sa course, sainte Brigide s'endormit dans le Seigneur, et son tombeau fut honoré par d'éclatants miracles. Elle avait quitté la terre à l'âge de soixante-dix ans, le 1^{er} février de l'an 523. Son corps fut enterré à Kildare, où ses religieuses, pour honorer plus solennellement sa mémoire, instituèrent un feu perpétuel qu'elles appelèrent *le feu sacré de sainte Brigide*. Elles l'entretinrent jusqu'à l'an 1220. Mais alors l'évêque de Dublin l'éteignit, parce qu'il donnait lieu à quelques superstitions.

SAINTE BRIGITTE DE FIÉSOLE.

Cette Sainte était sœur de saint André le Scot ou l'Écossais, comme lui elle s'était consacrée à Dieu. André son frère ayant quitté son pays pour visiter Rome la ville sainte, s'était ensuite fixé à Fiésole où il était diacre. Un jour, Brigitte sa sœur fut avertie, par une inspiration divine sans doute, que son frère était gravement malade d'une maladie qui devait l'enlever à la terre. Elle partit sur-le-champ, et, par la grâce de Dieu, elle arriva heureusement pour assister aux derniers moments de son frère.

Lorsqu'il eut reçu les honneurs des funérailles que l'on accorde aux Saints, Brigitte sa sœur, ne voulant plus s'éloigner de sa tombe, se fit bâtir une hutte dans le bois qui avoisinait Fiésole ; elle y passa sa vie devant Dieu, dans les austérités et la prière continuelle. Sa vie angélique se prolongea jusqu'à une longue vieillesse ; et lorsqu'elle s'endormit dans le Seigneur, des guérisons et des grâces nombreuses illustrèrent sa tombe, au point qu'on bâtit une église au lieu où elle s'était sanctifiée, et que le 1^{er} février, jour de sa mort, il s'y fait encore un pèlerinage.

Saint André et sainte Brigitte florissaient à la fin du viii^e siècle.

SAINT KENNY,

VIERGE D'IRLANDE.

Il est rare qu'on sache la vie des Vierges qui se consacrent à Dieu et quittent tout à fait le monde où elles ne désirent que l'oubli. On sait donc peu de choses de cette Sainte, que l'Irlande a toujours vénérée. Elle était née aux premiers jours du v^e siècle ; elle fut baptisée par saint Patrice. Elle passa ses jeunes années dans une retraite où elle ne s'occupait que de Dieu, jusqu'au jour où saint Patrice reçut ses vœux et lui donna le voile.

Elle s'en alla sans bruit au séjour de la paix ; et les miracles obtenus devant ses reliques à Lowth, dans la partie méridionale de l'Ultonie, ont seuls fait vivre ici-bas son nom, qui a de l'éclat dans le ciel.

SAINT CARTIER OU CHARTIER,

PRÊTRE.

Sous l'épiscopat de saint Sulpice le Sévère, on vénérât, vers la fin du vi^e siècle, un fidèle Serviteur de Dieu, qui s'appelait Cartier (*Carterius*). Il était prêtre, et il édifiait, auprès de La Châtre en Berry, le bourg de Lugny, qui après sa mort, par vénération pour sa sainteté et par reconnaissance des grâces que ses prières avaient obtenues de Dieu dans sa paroisse, a pris et conservé le nom de Saint-Cartier. C'est à présent une petite ville.

On conservait ses reliques dans l'église paroissiale qui lui était dédiée ; mais les sacrilèges de 1793 ont brûlé ces restes vénérables.

Saint Cartier portait le nom d'un autre prêtre modèle (*Carterius*), martyr en Cappadoce et honoré le 8 janvier.

SAINT AGRÈVE,

ÉVÊQUE DU PUY,

ET SON DIACRE SAINT URSICIN, MARTYRS.

Saint Agrève, en latin *Agripanus*, était espagnol de naissance. Ses historiens disent qu'il pria toujours, ce qui devrait être la

vie des chrétiens, du moins la vie de leur âme. Comme il était de grande maison, ses parents, désirant l'établir, cherchaient pour lui une alliance convenable. Dès qu'il apprit qu'on voulait le marier, il s'enfuit et gagna Rome. Le saint Pape Martin, premier du nom, siégeait alors sur la chaire de saint Pierre. En peu d'années (c'était au milieu du VII^e siècle), la science et la sainteté d'Agrève, que l'on savait décidé à se donner tout à Dieu, produisirent un effet tel, que le saint Pape, le jugeant digne d'occuper un poste éminent, le consacra évêque et l'envoya au diocèse du Puy, vacant par la mort de saint Bénigne, son seizième pasteur.

Cette contrée était alors très-agitée.

Agrève partit. A son avènement, dit Jacques Branche, il trouva deux monstres furieux qui répandaient leur venin dans son diocèse. L'idolâtrie n'en était pas encore entièrement bannie, et les chrétiens étaient infectés par la double hérésie des Ariens et des Sabelliens qui s'efforçaient d'anéantir le Mystère adorable de la très-sainte Trinité. Agrève, préparé par la prière, les mortifications et le jeûne, parvint par ses prédications et ses conférences, à retirer de leurs erreurs un nombre infini de ses diocésains, et l'on vit de jour en jour la vraie foi se ranimer.

Mais de tels succès lui suscitèrent des ennemis secrets, qui, n'osant l'attaquer publiquement, lui dressèrent des embûches criminelles. Ainsi ils avaient suborné, à prix d'argent, son chirurgien, qui leur avait promis de le tuer ; un jour qu'il se préparait à le faire, le Saint, divinement averti, lui dit : « Vous ne pourrez pas aujourd'hui exécuter votre dessein. » Le traître fut si étonné de ces paroles, qu'il renonça à son crime et fit pénitence.

Agrève retourna à Rome, selon la coutume ancienne des évêques, pour rendre compte au Souverain Pontife de ce qu'il avait fait. A son retour il passa par Chinias, qu'on a depuis appelé Saint-Agrève, aux limites des évêchés de Viviers et du Puy. Comme il y prêchait le saint Évangile aux pauvres idolâtres, bien secondé par Ursicin, son diacre fidèle, la dame du lieu, qu'on jugera d'après ses actes, fit constituer prisonniers l'évêque et son diacre ; et après avoir exercé sur eux toute sa fureur pendant trois jours, elle leur fit trancher la tête sur la montagne où son manoir était bâti.

La tête d'Ursicin roula jusqu'en bas ; et au lieu où elle s'arrêta sourdit une fontaine, dont l'eau servit à baptiser tous ceux que les deux Saints avaient ramenés à la foi.

Dulcidius, le successeur de saint Agrève, obtint de l'évêque de Viviers la permission de relever les corps des deux Saints ; il les transporta solennellement au Puy, où ils furent illustrés d'un grand nombre de miracles.

SAINT SIGEBERT,

ROI D'AUSTRASIE.

Sigebert était fils de Dagobert 1^{er}, roi des Francs. Dagobert, qui avait mené quelque temps une vie assez déréglée, fut si touché de la grâce que Dieu lui faisait en lui donnant un fils, que pour reconnaître cette faveur il conçut le dessein de se corriger entièrement. Résolu de faire baptiser ce fils par le plus saint Prélat de son royaume, il jeta les yeux sur saint Amand, évêque de Maëstricht, qu'il avait auparavant exilé, à cause de la généreuse liberté avec laquelle il le reprenait de ses désordres. L'ayant donc fait venir à Clichy, près de Paris, il se prosterna à ses pieds, lui demanda pardon de l'injustice qu'il avait commise à son égard, et le détermina, avec l'aide de saint Ouen et de saint Eloi, qui n'étaient encore que laïcs, à conférer à son fils le sacrement de la régénération. La cérémonie du baptême se fit avec une grande pompe à Orléans, où Charibert, roi d'une partie de l'Aquitaine, se rendit pour être le parrain de son neveu.

L'éducation du petit prince fut confiée au bienheureux Pépin de Landen, maire du palais, qui, contraint de céder à l'envie de la noblesse, se retira avec lui dans les états de Charibert, où il possédait plusieurs terres du chef de la bienheureuse Itte, sa femme. Dagobert rappela Pépin au bout de trois ans, et déclara son fils Sigebert roi d'Austrasie ; c'était en 633. Il lui donna en même temps pour ministres saint Cunibert, archevêque de Cologne, avec le duc Adalgise, et il confia l'administration de tout le royaume à Pépin, qu'il retint néanmoins toujours auprès de lui.

L'année suivante, Dagobert eut un second fils, connu sous le

nom de Clovis II. La crainte qu'il ne s'élevât des divisions entre les deux frères, le porta à partager entre eux ses états. Il confirma Sigebert dans le royaume d'Austrasie, et donna à Clovis celui de Neustrie ou de la France occidentale.

Après la mort de Dagobert, arrivée en 638, les deux frères vécurent dans la plus parfaite union. Sigebert aidé des conseils du B. Pépin, qui l'aimait comme son fils, et qui continua d'exercer auprès de lui la charge de maire du palais, fit bientôt connaître qu'il avait parfaitement répondu aux soins que cet habile maître avait pris de le former à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et royales.

La mort lui ayant enlevé Pépin en 640, il choisit Grimoald pour être maire du palais à la place de son père. Sa piété, sa prudence et sa valeur lui concilièrent l'amour et le respect de ses sujets et rendirent son nom redoutable à ses ennemis. Les Thuringiens furent les seuls qui prirent les armes contre lui, mais il sut les faire rentrer dans le devoir, et cette guerre, la seule où il se soit trouvé engagé, n'eut point d'autres suites.

Les dispositions pacifiques de son cœur, soutenues d'une prière continuelle, et de la pratique des pieux exercices de la religion, ne pouvaient manquer d'attirer sur lui les grâces les plus abondantes. Il employa une grande partie de ses revenus à soulager les misères des pauvres, à bâtir et à doter des hôpitaux, des églises et des monastères.

Ce vertueux prince ne vécut pas longtemps, si toutefois on doit appeler courte une vie aussi remplie de bonnes œuvres. Il mourut le 1^{er} février 656, à la vingt-cinquième année de son âge. On l'enterra dans l'abbaye de Saint-Martin, près de Metz ; et il est honoré d'un culte public dans la plus grande partie des pays sur lesquels il a régné, ainsi que dans les églises et les monastères dont il avait été le fondateur.

Son corps ayant été trouvé sans corruption en 1063, fut levé de terre, et placé à côté du grand autel. On le mit dans une châsse d'argent en 1170.

François de Lorraine, duc de Guise, ayant été obligé en 1552, de démolir tous les monastères des faubourgs de Metz, que Charles-

Quint assiégeait, les reliques de saint Sigebert furent déposées dans l'église des Dominicains de la même ville, puis portées à la collégiale de Notre-Dame de Nancy ¹.

SAINT OURS,

PRÊTRE D'AOSTE.

Saint Ours, élevé par saint Gratus évêque d'Aoste, devint le prieur d'une église qui depuis lui a été consacrée. Plusieurs miracles ont illustré sa vie ; et la cité d'Aoste, qui n'oublie pas sa sainteté, l'invoque dans toutes ses calamités. Le Martyrologe de Ferrari rapporte que toutes les fois que les habitants sont en grand danger de perdre leurs récoltes par la pluie ou par la sécheresse, ils obtiennent par son intercession, presque toujours ce qu'ils demandent à Dieu.

SAINT CLAIR DE SALENGESTAD.

Clair, élevé dans le monastère de Salengestad, au diocèse de Mayence, trouva tout jeune tant d'attraits à la vie monastique, qu'il prit l'habit et devint par ses vertus et sa douceur l'admiration de tous ses frères. Lorsqu'il ne priait pas, il étudiait l'Écriture sainte et il s'en pénétrait si bien qu'on venait le consulter de tous les environs. Son humilité en souffrait ; il demanda la faveur de se retirer dans une solitude.

Quoique son abbé sentit le prix de ses connaissances et de ses vertus, il ne crut pas devoir l'empêcher d'être tout à Dieu. Clair se réfugia donc dans une sorte de désert, où, pendant trente ans, il se livra à la vie austère et à la contemplation.

• Cependant de bonnes gens venaient de temps en temps le consulter sur leurs affaires. Il ne répondait que par ces paroles de saint Paul : « Qu'il ne connaissait plus rien que Jésus crucifié. » Puis il ajoutait quelques mots d'encouragement et les visiteurs s'en retournaient en bénissant Dieu.

Ce pieux solitaire mourut très-saintement le 1^{er} février de l'an 1045. Sa mémoire est honorée dans le diocèse de Mayence.

¹ Emprunté à Godescard.

SAINT CLAIR,

MARTYR.

Ce Saint naquit à Rochester en Angleterre. Ayant quitté sa patrie après avoir été ordonné prêtre, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans le Vexin, au diocèse de Rouen, où il vécut plusieurs années dans la pratique des plus héroïques vertus. Souvent il sortait de la retraite qu'il s'était choisie pour aller prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la chasteté, ayant été massacré par deux assassins envoyés par une femme qui n'avait pu le faire consentir à sa passion. On met sa mort vers l'an 894. Son culte est célébré dans plusieurs diocèses de France.

On l'honore le 1^{er} février.

SAINT BASILE DE CRÈTE,

ÉVÊQUE DE THESSALONIQUE.

Basile, quoique athénien de naissance, porta le nom de Basile de Crète, parce qu'il habitait cette île, lorsqu'il fut élu évêque de Thessalonique. On lui donna alors le surnom de David. Il prit courageusement la défense de saint Ignace, patriarche de Constantinople, persécuté ; et en même temps il reprochait intrépidement à l'empereur Michel III ses impiétés et ses sacrilèges.

Ce digne prélat, qui est compté parmi les Confesseurs de la foi, mourut vers l'an 869, et l'Église l'honore le 1^{er} février.

SAINT AUBERT.

Saint Aubert (*Albertus*), moine de Landevenec en Bretagne, signalé par sa piété et son mérite fut encouragé par Alain Fergent, duc de Bretagne, à fonder à trois lieues de Rennes l'abbaye de Saint-Sulpice pour recueillir les jeunes vierges chrétiennes. La princesse Marie de Bretagne en fut la première abbesse et saint Aubert le chapelain. Il mourut le 1^{er} février de l'an 1129.

SAINT JEAN DE LA GRILLE,

ÉVÊQUE DE SAINT-MALO.

Saint Jean de la Grille n'est pas né à Blois, comme l'ont dit quelques historiens, mais dans la petite Bretagne, en l'an 1098.

Il était issu de parents qui avaient quelques biens et qui l'envoyèrent faire ses études à Paris; ce qu'il fit avec de grands succès. Il eut le bonheur de connaître saint Bernard, et fut un certain temps parmi ses disciples.

En 1130, saint Bernard l'envoya au comte Etienne de Penthièvre, qui construisait à Guingamp un monastère. Jean en fut le premier abbé; et il le gouverna si bien, aux applaudissements de tous, que les sièges épiscopaux de Saint-Malo et de Tréguier vaquant en 1140, Jean fut élu par les deux diocèses à la fois.

Jusque-là les évêques de Saint-Malo avaient siégé à Aleth, qui n'était séparée de l'île de Saint-Malo que par une petite langue de mer, où l'on a fait plus tard une chaussée pour relier la ville à la terre ferme, Jean voulut transporter son siège à Saint-Malo. Mais l'église de cette ville, dont il voulait faire sa cathédrale, avait été donnée à l'abbaye de Marmoutiers, qui refusait de s'en dessaisir. Il lui fallut aller à Rome, avec des lettres de saint Bernard, réclamer l'appui du Souverain Pontife. Eugène III lui donna gain de cause, et dès lors il fut le premier évêque qui résida à Saint-Malo. Il y appela de Paris des chanoines de Saint-Victor, siégea saintement et glorieusement et mourut en odeur de sainteté le 1^{er} février 1163.

On lui érigea, dans sa cathédrale, un tombeau entouré d'une grille, et c'est à cet hommage posthume qu'il doit d'être appelé saint Jean de la Grille. Ses reliques, qui avaient été enlevées pendant la Révolution, ont été restituées en 1839 et sont très-vénérées.

LA BIENHEUREUSE VIRIDIANE OU VÉRIDIENNE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Cette pieuse Vierge, contemporaine de saint François d'Assise, naquit auprès de Florence, de parents assez fortunés; ce qui ne l'empêcha pas de ne se proposer que la vie austère. Dès sa première adolescence elle portait sur sa peau un cilice. Elle ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau, pour donner aux pauvres

tout ce qu'elle se retranchait. Elle débutait par des austérités si grandes que son confesseur dut la modérer.

Un de ses oncles, qui l'admirait et qui comprenait son mérite, lui confia le gouvernement de sa maison. Elle s'en acquitta pendant un certain temps avec toute l'exactitude qu'il devait attendre de sa fidélité et de sa sagesse. Mais une famine qui survint dans le pays de Florence, lui fournit un motif d'exercer dans toute son étendue, sa charité envers les pauvres. Elle donna à tous ceux que la misère accablait ; le nombre en était grand, et dans la ferveur de son zèle, elle disposa non-seulement de ce qui lui appartenait, mais encore de toutes les provisions de la maison.

Son oncle, qui s'en aperçut, en fut offensé et lui en fit une sévère réprimande : dans sa douleur amère la sainte Fille eut recours au Seigneur, qui récompensa sa foi et manifesta sa divine puissance, en remplaçant miraculeusement ce qu'elle avait si largement distribué aux pauvres, pour l'amour de lui. Ce prodige changea tellement le cœur de l'oncle de Viridiane, qu'il lui permit de donner à sa volonté tous ses biens.

Peu satisfaite de ses pratiques ordinaires de piété, Viridiane entreprit le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, et celui du tombeau des Apôtres à Rome. Après qu'elle les eut accomplis, elle revint dans sa patrie, où elle se fit construire une petite cellule dans laquelle elle a demeuré quarante-deux ans, toujours occupée de l'oraison et de la lecture des livres spirituels.

Saint François, dont l'Ordre florissait alors, l'alla visiter dans cette solitude, l'instruisit et lui donna l'habit du troisième Ordre, dans lequel elle n'a dès lors cessé de vivre avec une piété exemplaire, jusqu'au moment où elle alla recevoir la récompense due à ses éminentes vertus.

Elle eut dans sa retraite de rudes et fréquents combats à soutenir contre l'ennemi de notre salut ; mais le Seigneur, en qui elle avait mis toute sa confiance, l'en fit toujours sortir victorieuse.

Enfin elle eut révélation de l'heure de sa mort : alors, remplie d'une sainte allégresse, elle répéta souvent ces paroles : « Mon âme a tressailli de joie à la nouvelle qui m'a été annoncée,

que nous irions dans la maison du Seigneur ; » et s'étant mise les genoux en terre, les yeux et les mains élevés vers le ciel, elle expira le premier jour de février 1242.

Son corps fut transporté dans la principale église, où il demeura exposé pendant dix-sept jours, exhalant une agréable odeur.

Elle a fait plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Clément VII les fit vérifier, les approuva et par son bref du 20 octobre 1338, il permit de l'honorer comme Sainte. Ensuite Jules II accorda cent jours d'indulgence à perpétuité, à ceux qui visiteraient son tombeau avec les dispositions requises par les saints canons ; et en l'an 1694, le Pape Innocent XII permit aux religieux de l'Ordre de Saint-François d'en réciter l'office.

LE BIENHEUREUX ANTOINE LE PÉLERIN.

Antoine le Pèlerin fut appelé ainsi parce qu'il passa toute sa vie à visiter les saints lieux, en commençant par la Terre-Sainte et se rendant de là à tous les sanctuaires du monde chrétien, qui attiraient les âmes pieuses. Lorsque la vieillesse eut usé ses forces, il revint enfin à Padoue, sa patrie, et il rendit là son âme à Dieu, sans laisser autre chose que son nom. Mais ses reliques, que Dieu illustra par des miracles, firent faire des recherches sur sa vie que l'on reconnut avoir été toute sainte. On l'honora, dès lors le 1^{er} février, jour de sa mort en 1267.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ, DES COMTES DE SEGNI,

FRÈRE MINEUR.

Ce bienheureux, qu'on appelle en Italie André de Conti, est un modèle remarquable de modestie et d'humilité. Quoiqu'il sortit de l'illustre maison des comtes de Segni en Italie, qu'il fût neveu du Souverain Pontife Alexandre IV et qu'il pût prétendre aux premières charges de l'État ou de l'Église, il embrassa de bonne heure l'Ordre de Saint-François, dans lequel il pratiqua constamment une profonde humilité et l'observance exacte de la plus étroite pauvreté en qualité de Frère lai.

Sa conduite manifestait un caractère si marqué de sainteté, et tant de miracles accompagnaient ses actions, que le Pape Boniface VIII disait : « Si Dieu permet que je lui survive, je le canoniserai. » La première année de son pontificat, Alexandre IV, son oncle, lui envoya la pourpre romaine ; mais André la refusa, préférant l'état de Frère Mineur, à toutes les grandeurs de la terre.

André mourut en 1302, dans le couvent du Chapeau, de la province de Rome, situé près de la ville d'Agnani, qui l'avait vu naître. Les prodiges qu'il a opérés de son vivant et après sa mort, et la puissance particulière qu'il a sur les démoniaques, qui sont délivrés à son tombeau, l'ont fait placer au rang des Bienheureux, dont le Siège apostolique permet de célébrer l'office.

MARIE-LOUISE DE FUMEL, COMTESSE D'ARGICOURT,

MARTYRE.

Marie-Louise de Fumel, comtesse d'Argicourt, née à Paris en 1748, avait montré dès son enfance le caractère le plus doux et le cœur le plus pieux, avec beaucoup d'esprit et une figure charmante ; elle brilla à la cour et dans les sociétés où son mari la fit paraître. Mais elle n'oublia pas qu'il faut vivre pour un autre monde. Sa piété ne se démentit jamais. Devenue veuve, elle perdit encore son fils, le seul fruit d'un heureux mariage. Elle ne murmura point contre les rigueurs de la Providence, qui la préparait, par des coups si sensibles, à un autre sacrifice. Elle fit de sa maison une espèce de monastère où Dieu était honoré par tous ceux qui l'habitaient, où tous les exercices du chrétien se faisaient en commun. Le travail des mains, la méditation, la prière, les œuvres de charité occupaient tous les instants de sa vie. Elle fut arrachée de sa pieuse solitude par la commission militaire de Bordeaux et condamnée à mourir pour la religion auguste qu'elle refusait de renier. Lorsqu'elle entendit prononcer son arrêt de mort, elle s'écria : « O mon Dieu ! » Les juges lui reprochèrent avec un sourire féroce de manquer de fermeté. « Ce n'est pas sur moi que je pleure, répondit-elle. Mon bonheur est grand puisque

je suis digne de mourir pour mon Dieu. C'est sur vous que je verse les larmes que vous me voyez répandre. »

Après ses mots, elle se mit à genoux ; on lui coupa les cheveux ; puis on voulut la faire monter sur la charrette qui devait la conduire à la guillotine. Mais quoique épuisée elle voulut aller à pied. « Jésus mon divin Sauveur est allé au Calvaire chargé de sa Croix, dit-elle ; si j'ai trop peu suivi ses traces durant ma vie, j'espère qu'il m'accordera la force de l'imiter dans mes derniers instants. » Elle monta avec un front serein les degrés de l'échafaud, et comme le bourreau voulut lui ôter son fichu, elle s'y opposa, plus occupée de la pudeur que de la crainte de la mort. Elle présenta ensuite sa tête au fer sacrilège, et passa de ce monde misérable à l'éternité bienheureuse, le 1^{er} février 1794. Elle avait quarante-six ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Pèlerinage en ce jour, veille de la Purification de la très-sainte Vierge, à plusieurs sanctuaires chers aux chrétiens, notamment à Notre-Dame-d'Einsiedeln, plus connu sous le nom de Notre-Dame-des-Ermites. On en a lu quelques mots le 21 janvier dans la vie de saint Meinrad ; mais nous nous y arrêterons encore aujourd'hui.

Au ix^e siècle un enfant de la maison de Hohenzollern, Meinrad, comte du Sulgau, bâtit dans un lieu désert de la Suisse, lieu qu'on appelait alors la forêt ténébreuse, un humble ermitage. Il avait été élevé dans l'abbaye de Richenau. Mais la grandeur de sa famille lui attirant trop de considération, il se retira dans cet ermitage, où il n'avait pour compagnie que deux corbeaux. Il n'avait emporté avec lui qu'une statue de la très-sainte Vierge, haute de trois pieds, que lui avait donnée la princesse Hildegarde petite fille de Louis le Débonnaire. Cette princesse apprenant sa retraite lui fit bâtir, auprès de son ermitage, une petite chapelle. Il vivait là depuis longtemps, lorsque le 21 janvier de l'an 863, deux voleurs qu'il hébergeait avec charité pendant la nuit, l'assassinèrent, pensant trouver chez lui un trésor : ils n'y trouvèrent

qu'un cilice. Ils s'enfuirent désappointés. Mais les deux corbeaux les suivirent et les poursuivirent de leurs cris jusqu'à Zurich. L'aubergiste chez qui ils entrèrent fut frappé de cette circonstance, et c'est ainsi qu'on arrêta les assassins du saint Ermite. L'auberge porte encore pour enseigne les deux corbeaux, qui ont eu place aussi dans les armoiries du couvent de Notre-Dame-des-Ermites.

En l'an 907, Benna, parent du roi des Burgondes, dégoûté du monde, releva l'ermitage de saint Meinrad, résolu d'y passer sa vie ; d'autres pieux personnages se firent des cellules auprès de la sienne, et en 934, le noble Eberhard s'unit à eux. Il employa sa fortune à bâtir là un monastère et une église. C'est le monastère et l'église d'Einsiedeln. Les solitaires se mirent sous la règle de Saint-Benoit ; et en 948 ils prièrent saint Conrad évêque de Constance, saint Ulric d'Augsbourg de venir consacrer leur église. La petite chapelle de Meinrad où siégeait l'auguste image de Notre-Dame devant laquelle il avait tant prié, avait été conservée dans la grande église qui venait de se terminer. Or dans la nuit du 13 au 14 septembre, comme les deux saints Evêques et les bons religieux qui les accompagnaient se levaient à minuit pour dire les matines, ils virent tout à coup l'église splendidement illuminée. La sainte image de Notre-Dame étincelait, et devant elle Notre-Seigneur Jésus-Christ célébrait le Saint-Sacrifice, assisté des quatre Évangélistes et de la Cour céleste. La consécration se fit ainsi ; et quand, le matin venu, les pieux témoins de ce prodige en firent le récit, on hésitait à les croire. Mais une voix venue du ciel cria trois fois que l'église était divinement consacrée. Plusieurs témoignages des plus imposants ont attesté ce fait ; et depuis bientôt mille ans, le sanctuaire de Notre-Dame-des-Ermites est fréquenté par de nombreux pèlerins, qui viennent y chercher des consolations, des guérisons et des grâces ¹.

¹ Voyez, avec tous ses détails, l'histoire de Notre-Dame des Ermites dans les légendes des saintes images.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La fête de saint Ignace, martyr, qui fut le troisième évêque d'Antioche après saint Pierre. Ayant été condamné aux bêtes dans la persécution de Trajan, il fut, par l'ordre de ce prince, chargé de chaînes et envoyé à Rome, où, en présence du sénat, après d'horribles supplices, on l'exposa aux lions, qui, l'ayant mis en pièces avec leurs dents, en firent une victime de Jésus-Christ.

A Smyrne, saint Pione, prêtre et martyr, qui, après avoir composé plusieurs apologies pour la foi chrétienne, demeura longtemps dans une prison infecte, où il encouragea un grand nombre de chrétiens à souffrir le martyre ; enfin, après de cruelles tortures, il fut percé de clous et mis sur un bûcher ardent, où il trouva une sainte et heureuse mort : quinze autres chrétiens souffrirent avec lui.

A Ravenne, saint Sévère, évêque, qui, à cause de ses grands mérites, fut élevé à l'épiscopat, une colombe s'étant reposée sur lui.

A Trois-Châteaux, en France, saint Paul, évêque, célèbre pendant sa vie par l'éclat de ses vertus, et dont la mort précieuse est attestée par ses miracles.

1

KALENDIS FEBRUARII.

Natalis sancti Ignatii episcopi et martyris, qui tertius post beatum Apostolum Petrum Antiochenam rexit Ecclesiam, atque in persecutione Trajani damnatus ad bestias, Romam vinctus mittitur, jubente Trajano, ubi, circumsedente senatu, immanissimis poenarum suppliciis primo affectus, leonibus dehinc objicitur ; quorum dentibus præfocatus, hostia Christi efficitur. — Smyrnæ, sancti Pionii presbyteri et martyris, qui post apologias pro fide christiana conscriptas, post squalorem carceris, ubi multos fratrum ad martyrii tolerantiam suis exhortationibus roboravit, cruciatibus multis vexatus, clavis confixus, et ardenti rogo superpositus, beatum pro Christo finem sortitus est : cum quo et alii quindecim passi sunt. — Ravennæ, sancti Severi episcopi, qui ob præclara merita signo columbæ fuit electus. — In Gallia civitate Tricassina, sancti Pauli episcopi, cujus vita virtutibus claruit, et mors pretiosa miraculis commendatur. — Eodem die, sancti Ephræm Edessæ Ecclesiæ Diaconi, qui post multos labores pro fide Christi susceptos, sub Valente Imperatore sanctitate et doctrina conspicuus quievit in Domino. — In Scotia, sanctæ Brigidæ Virginis, quæ cum lignum altaris tetigisset, in testimonium virginitatis suæ, statim viride factum est. — Apud Castrum Florentinum in Etruria, beatæ Veridianæ Virginis reclusæ Ordinis Vallisumbrosæ.

Le même jour saint Ephrem, diacre de l'église d'Édesse, aussi illustre par sa sainteté que par sa doctrine, lequel, après beaucoup de travaux entrepris pour maintenir la foi chrétienne, sous l'empereur Valence, alla jouir du repos du Seigneur.

En Irlande, sainte Brigide, vierge, qui, pour preuve de sa virginité, ayant touché le bois de l'autel, le fit tout à coup reverdir.

A Castel-Florentin en Toscane, la bienheureuse Véridienne, vierge, recluse, de l'Ordre de Vallombreuse.

Additions des autres martyrologes.

A Gap, le décès de saint Terrèdes, évêque.

Saint Ansalogue, évêque de Salzbourg, qui florissait au vi^e siècle.

Sainte Dorlaie (*Dordulaca*), vierge irlandaise du v^e siècle. Elle est honorée à Kildare.

Le vénérable Volfhem, prêtre dont nous ignorons l'histoire, mais dont le tombeau est honoré à Hohenvart en Bavière.

Au diocèse de Valence en Dauphiné, sainte Jalle, vierge.

Saint Vindemiol, martyr sous Hunéric.

Saint Elie le Jeune, martyrisé au viii^e siècle à Damas, par les Sarrasins.

Saint Godremont, évêque en Islande, où il est fêté le 1^{er} février.

La bienheureuse Ela, comtesse de Salisbury, entra dans l'Ordre de Cîteaux où elle édifia l'Angleterre. Sa mort eut lieu en l'an 1200.

Le bienheureux Evrard, archevêque de Sens, n'était pas comme quelques-uns l'ont dit, abbé de Sainte-Colombe, mais seulement prévôt de cette abbaye, lorsqu'il fut élu par la voix de tous pour occuper le siège épiscopal de Sens en l'an 884. Cinq ans après les Normands dévastèrent son diocèse; et il passa de ce monde au milieu de ces revers le 1^{er} février 890.

Sainte Hélène, l'une des compagnes de sainte Ursule, dont elle était parente et dont elle partagea le martyre. On l'honore le 1^{er} février à Cologne, où ses reliques vénérées reposent dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

Le vénérable Abraham le Mégasyrien , disciple de saint Ephrem.

Saint Précorz (*Præcordius*), confesseur, qui florissait au vi^e siècle à Vesly-sur-l'Aine et dont les reliques sont conservées dans l'église autrefois abbatiale de Corbie.

Le bienheureux Raymond, abbé de Hitéro en Espagne, fondateur de l'Ordre militaire de Calatrava, mort auprès de Tolède en 1163. Honoré dans l'Ordre de Cîteaux, le 1^{er} février.

Sainte Sapience, compagne de sainte Ursule, martyrisée avec elle. Ses reliques sont vénérées à Cologne dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

Saint Sour (*Sorus*), solitaire en Périgord au vi^e siècle. Il était très-honoré de saint Subran, abbé de grande sainteté qui florissait alors à Périgueux. Il était vénéré de saint Gontran, l'un de nos rois.

Saint Théion, martyr chez les Grecs avec deux enfants, au v^e siècle.

Saint Vendemien, mort à genoux en Bithynie vers l'an 500. C'était un pieux solitaire très-aimé.

Saint Triphon de Nicée, martyr, fêté le 1^{er} février. Il avait deux églises à Constantinople.

Saint Tujan, abbé de Braspars en Bretagne au vi^e siècle.

Saint Vincent et saint Lucien, martyrs à Carthage.

Le vénérable Henri Morse, martyr de la foi catholique en Angleterre, le 1^{er} février 1645.

Le vénérable Ansbert, évêque d'Autun, mort saintement après une vie sainte, vers l'an 696.

Le vénérable Zegher, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui fit à Ypres de grandes conversions et qui est vénéré en Belgique.

Le vénérable Guinand, du même Ordre, qui a laissé à Utrecht des souvenirs de sa sainteté.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Gaudin, prêtre du diocèse d'Angers, qui ne fit pas le serment schismatique, arrêté en 1797, embarqué en 1798 pour Sinamary où il mourut de misère, le 1^{er} février 1799.

DEUXIÈME JOUR DE FÉVRIER.

La Purification de la très-sainte Vierge et la Présentation de l'Enfant Jésus au Temple. — Saint Corneille le Centenier, évêque de Césarée. — Saint Apronien, martyr. — Sainte Julie, martyre. — Saint Marc, solitaire. — Saint Floscule ou saint Flou, évêque d'Orléans. — Sainte Sicaire, vierge. — Saint Laurent, archevêque de Cantorbéry. — Saint Goau. — Les Saints Martyrs d'Ebbeckstorp. — Saint Adalbad ou Adalbaud, duc de Douai. — Sainte Halloie, abbesse. — Le Bienheureux Jean Parent, Frère mineur. — Le Bienheureux Théodoric de Munster, Frère mineur. — Le vénérable Père Pierre-Ferdinand de Guadajajara, fondateur des Ermites de Saint-Jérôme ou Hiéronymites d'Espagne. — Le vénérable Père François Antoine, Frère mineur. — La vénérable Jeanne de Lestonac, fondatrice de la Compagnie de Notre-Dame. — Le vénérable Père Libermann, fondateur de la Société du Saint et Immaculé Cœur de Marie. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA PURIFICATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

ET LA PRÉSENTATION DE L'ENFANT JÉSUS AU TEMPLE.

Quarante jours après la naissance de l'enfant Jésus, le temps étant accompli où Marie sa Mère devait, selon la loi de Moïse, se purifier et en même temps offrir son fils au Seigneur, Joseph et Marie portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Temple, comme il était prescrit dans la loi : « Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur » ; et pour faire l'offrande légale, qui était, pour les pauvres, de deux tourterelles ou deux petits de colombe.

Il était ordonné dans la loi d'offrir et de consacrer à Dieu les premiers-nés, en reconnaissance de ce que les premiers-nés des Égyptiens ayant été frappés de mort par l'Ange exterminateur, ceux des Israélites avaient été épargnés. Par une suite de cette consécration, les premiers-nés appartenaient au Seigneur comme holocauste. Mais Dieu, ne voulant point qu'on lui immolât des hommes, avait ordonné que les garçons seraient rachetés au prix

de cinq sicles, et les filles au prix de trois sicles ¹. Dieu avait déclaré en outre qu'il choisissait, dans les douze tribus d'Israël, la tribu de Lévi pour le servir en la place des aînés.

Jésus fut donc porté au Temple pour y être offert à Dieu et racheté comme les autres enfants.

L'autre loi que mentionne aujourd'hui l'Évangile ordonnait à la femme qui serait accouchée d'un garçon de rester quarante jours séparée, comme étant impure, sans toucher rien qui fût consacré à Dieu et sans entrer dans le temple. Ce temps expiré, elle devait se présenter au Temple, apportant un agneau d'un an qu'elle offrait en holocauste, et qui devait être entièrement consumé par le feu; c'était le sacrifice de l'action de grâces; elle apportait aussi un pigeon ou une tourterelle, qu'elle donnait au prêtre afin qu'il priât pour elle et qu'elle fût purifiée. Si elle était trop pauvre pour offrir un agneau, elle donnait à la place un autre pigeon ou une autre tourterelle.

Quoique la très-sainte Vierge n'eût rien de commun dans sa maternité avec les autres femmes, elle se soumit cependant à l'humiliation de la loi, et elle fit l'offrande des pauvres, bien qu'elle fût de la race de David.

Il y avait à Jérusalem un homme juste et vivant dans la crainte de Dieu. Il se nommait Siméon; il vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit, dit l'Évangile, était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il alla au Temple par un mouvement de l'Esprit de Dieu; et, comme le Père et la Mère de l'enfant Jésus le présentaient en accomplissement de ce que la loi avait ordonné, il le prit entre ses bras, et bénissant Dieu, il s'écria : « Maintenant, Seigneur, vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre promesse, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous envoyez, et qui brillera devant tous les peuples, comme la lumière destinée à éclairer les nations et comme la gloire de votre peuple d'Israël. »

Joseph et Marie étaient dans l'admiration de ce que Siméon

¹ Le sicle valait à peu près 2 francs d'aujourd'hui.

disait de Jésus. Le saint vieillard les bénit, et il dit à Marie sa Mère : « Cet Enfant que vous voyez est venu pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs ; il sera en butte à la contradiction des hommes, et vous-même vous aurez l'âme percée d'un glaive lorsque les secrètes pensées de plusieurs se manifesteront. »

Il y avait aussi dans Jérusalem une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Asor ; elle était veuve et âgée de quatre-vingt-quatre ans. Elle demeurait sans cesse dans le Temple, servant Dieu jour et nuit, dans le jeûne et dans la prière. Étant survenue en ce même instant, elle se mit à louer le Seigneur et à parler du Messie à tous ceux qui attendaient la rédemption.

Les Grecs, dit Giry, appellent cette fête *Hypapanté*, c'est-à-dire, *Rencontre*, à cause de l'heureuse rencontre que firent saint Siméon et sainte Anne en allant au Temple. Ce que l'Église semble vouloir rappeler par ces paroles de l'office de ce jour : « Voici que le Seigneur dominateur vient en son saint Temple ; réjouis-toi, Sion, et tressaille d'allégresse, allant au-devant de ton Dieu. » En effet, je remarque qu'il s'est fait en ce jour, non pas une seule, mais plusieurs rencontres très-heureuses. Car, premièrement, Joseph et Marie se sont rencontrés avec Siméon et Anne dans le Temple, ayant l'Enfant Jésus au milieu d'eux, et le portant chacun à leur tour. De plus, la grâce et la loi se sont trouvées concourir dans ce divin mystère : celle-ci ayant été observée dans toute sa rigueur et celle-là s'y étant répandue très-abondamment. Enfin, par une troisième rencontre on y a vu les larmes mêlées avec la joie, et les appréhensions avec des transports d'allégresse, par les différentes prédictions du saint Vieillard à la très-sainte Vierge, qui les conserva dans son cœur tout le reste de sa vie.

Remarquons aussi que Siméon a aujourd'hui une union toute pleine de consolation avec l'Enfant Jésus. Car si ce saint Vieillard porte Jésus enfant, Jésus néanmoins gouverne le Vieillard. Le Vieillard porte l'Enfant entre ses bras, et l'Enfant donne des forces au Vieillard, afin de se soutenir. Le Vieillard embrasse l'Enfant ; et l'Enfant donne au Vieillard des grâces de tendresse et de dilection. Le Vieillard verse des larmes de joie sur les joues

de l'Enfant; et l'Enfant jette un souris amoureux qui dilate le cœur du Vieillard. Le Vieillard presse l'Enfant contre son sein, comme s'il le voulait enfermer dans son cœur afin d'avoir une nouvelle vie; et l'Enfant s'élance dans le cœur du Vieillard pour lui donner la vie qui n'est point sujette à la mort. Heureuse donc la rencontre de Siméon et de Jésus : des larmes de Siméon avec les souris de Jésus; des désirs de Siméon avec l'amour de Jésus, et enfin de l'âme de Siméon avec l'âme de Jésus.

Cette grande fête, ajoute Giry, est encore appelée « la Présentation de Jésus dans le Temple, » d'après les paroles de l'Évangile : « Que ses parents le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. » Et ce fut alors que, selon la prophétie d'Aggée, ce Temple que les Juifs avaient bâti depuis leur retour de la captivité de Babylone, reçut incomparablement plus de gloire, que n'en avait jamais eu celui que Salomon avait édifié avec tant de magnificence : premièrement, parce qu'au lieu que Dieu n'avait été servi dans celui-ci que par des hommes sujets au péché et dont la plupart étaient effectivement pécheurs et criminels, il fut servi dans celui-là par des âmes très-pures et très-innocentes, savoir : par saint Joseph, qui était un homme juste et craignant Dieu; par la très-sainte Vierge Marie, toujours toute pure et toute immaculée; enfin, par Jésus-Christ même son Fils unique, qui était le grand Prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et un Pontife tel que nous le pouvions désirer, « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les Cieux¹. »

De plus, le Temple de Jérusalem reçut en ce jour plus de gloire qu'il n'avait encore fait depuis qu'il était bâti, à cause de l'offrande qui y fut présentée; je veux dire Jésus-Christ, le premier né et le Fils unique de la très-sainte Vierge, qu'elle offrit à son Père éternel : oblation nouvelle qui n'a jamais eu de semblable sur la terre et qui n'en aura jamais; la seule que le Père Éternel ait jamais regardée de bon œil, entre toutes celles qu'on lui a faites depuis que le monde est sorti de son néant. Donation si excellente, que toutes les autres, quelque rares et précieuses

¹ *Hebr.*, VII, 26.

qu'elles soient, ne sauraient agréer à Dieu, si elles n'en sont accompagnées. Comme au contraire il n'est rien, si petit qu'il soit, quand même ce ne serait qu'une goutte d'eau froide, qui ne soit capable d'apaiser la colère de Dieu, pourvu qu'elle soit unie à cette offrande de Notre-Dame. Aussi est-ce proprement en ce jour que la justice de Dieu a modéré sa rigueur et qu'elle s'est adoucie par la très-suave odeur du sacrifice, non plus de la chair des boucs et des taureaux, mais bien de l'Agneau immaculé qui lui fut offert par les mains toutes pures de Marie. Ce fut alors que ce Dieu Eternel, pour exécuter le pacte qu'il avait fait longtemps auparavant avec son serviteur Noé, de ne plus envoyer un déluge d'eau pour abîmer le genre humain, versa sur les hommes un déluge de feu, afin d'embraser leurs cœurs de son amour : car en ce jour l'Arc de son alliance paraît entre les bras de sa Mère, comme dans les nuées du ciel, pour marquer l'abondance de ses grâces. C'est ce qui a fait donner à cette fête le nom de « la Présentation de Jésus dans le Temple. » Aussi, dans l'office de ce jour, toutes les paroles s'adressent plus expressément à Notre-Seigneur, comme aux fêtes instituées à son honneur.

Néanmoins, le titre « de la Purification de la Vierge » est demeuré comme propre et particulier à cette solennité, que l'on met pour ce sujet au rang de ses cinq plus grandes fêtes. Car bien qu'il n'y ait jamais eu rien à purifier en Marie, qui a toujours été très-pure et sans tache, comme son Époux l'a déclaré lui-même dans le Cantique des Cantiques, son humilité cependant l'a portée à se soumettre aux cérémonies de la purification des femmes, ne jugeant pas devoir s'en exempter puisque son Fils n'avait pas refusé la circoncision des hommes et n'ayant point de honte de paraître comme une femme du commun et d'être estimée impure, puisque son Fils paraissait au milieu des hommes comme un pécheur. Mais comme il est digne de Dieu de relever les humbles par cela même qui semble les abaisser, il a inspiré aux Fidèles de donner le titre de « Purification » à cette fête, pour tirer les grandeurs de Marie de ses propres abaissements. Donc ces paroles : « Les jours de la Purification de Marie, » ne signifient qu'une nouvelle infusion de grâce et de

sainteté intérieure dans l'âme de la très-sainte Vierge, qui s'épurait et se sanctifiait toujours de plus en plus par la réception des nouvelles faveurs qu'elle méritait par toutes ses actions, et qu'elle a méritées particulièrement en cette oblation de son Fils, dont en quelque façon elle se privait en l'offrant au Père Eternel pour la rédemption des hommes.

La fête de la Purification remonte aux premiers siècles. L'empereur Justinien en ordonna l'observation en 511, à l'occasion d'une peste terrible qui ravagea l'empire. Ce fut le patriarche et le clergé de Constantinople qui l'engagèrent à recourir de la sorte à l'intercession de la très-sainte Vierge; et la maladie cessa aussitôt par toute la ville.

L'usage de porter à la procession des cierges allumés et bénits, usage qui a fait donner à cette fête le nom de la *Chandeleur*, est déjà ancien dans l'Eglise. On a écrit qu'il avait été institué pour détruire une cérémonie superstitieuse observée par les païens, qui portaient des flambeaux dans une fête célébrée au même mois de février. Mais sa date est plus récente, comme on le verra tout à l'heure dans la note sur la Vénérable Icélie ¹.

Le dessein de l'Eglise, dans cette cérémonie, est principalement de nous exciter à renouveler notre foi envers Jésus-Christ et de nous avertir qu'il est notre vraie lumière. Elle demande à Dieu,

¹ Cyrille de Scythopolis, qui donne à la vénérable Icélie le nom de sainte, raconte que c'est elle qui amena à Constantinople l'usage de célébrer avec des cierges l'hypapante, vers le cinquième siècle. Elle fit venir pour cela à l'église de Notre-Dame le jeune Théodose et les autres religieux qu'elle avait sous sa conduite, ce qui ferait croire qu'il y avait dès lors à Constantinople un gouvernement pareil à celui de l'abbesse de Fontevault, si on ne trouvait pas dans Théodore de Pétra que la vénérable Icélie était la femme du préfet, qu'elle était très-pieuse et très-riche, ce qui permet de penser que le bien qu'elle faisait à cette église lui avait acquis quelque autorité sur ceux qui la desservaient. Cette église était au lieu qu'on appelait le Vieux-Siège, sur une voie qui se nommait le chemin de Jérusalem à Béthléem. « Ce fut donc apparemment dans cette église que commença la cérémonie des cierges à la fête de l'hypapante ou de la Chandeleur; cérémonie adoptée en peu de temps par toutes les autres églises jusqu'au fond de l'Occident, puisque nous la voyons non-seulement à Rome, mais à Tolède, à Noyon et en beaucoup d'autres lieux, dès le septième siècle, comme on peut le lire dans les sermons de saint Ildéfonse et dans ceux de saint Éloi, qui n'en parlent pas comme d'un établissement nouveau, et témoignent qu'elle était en usage dans toutes les autres églises.

dans la bénédiction des cierges, que nos cœurs soient éclairés et embrasés par son esprit, afin que, purifiés de la contagion des vices, et pleins de bonnes œuvres, nous méritions de lui être présentés dans sa gloire et d'y jouir de cette lumière qui ne s'éteindra jamais ¹.

Disons aussi un mot de la pratique observée dans l'Église chrétienne concernant les relevailles des femmes. Voici comment s'exprime à ce sujet le saint Pape Innocent III :

« Si les femmes désirent entrer dans l'Église immédiatement avant cette cérémonie, elles ne pèchent pas en y entrant, et on ne

¹ La coutume d'allumer des cierges dans l'église pendant la célébration des divins mystères, la lecture de l'évangile et l'administration des sacrements, date des premiers siècles du christianisme ; elle fut introduite par le désir de rendre aux choses saintes l'honneur et le respect qui leur sont dus : c'était aussi pour cela que chez les Juifs on allumait des lampes devant le Seigneur dans le tabernacle et dans le temple. (*Exod.*, xxviii, 20.) Anciennement on recevait les grands avec des flambeaux allumés, comme nous l'apprenons du deuxième livre des Machabées, c. iv, v. 22, où nous voyons que le roi Antiochus fut reçu de la sorte à Jérusalem. Les illuminations sont aussi le symbole de la joie ; de là vient qu'on en faisait autrefois à l'arrivée des empereurs romains, et dans les événements où l'on voulait exprimer l'allégresse publique : ceci se pratique encore aujourd'hui. Mais pour revenir à l'usage des lumières dans l'église, on ne peut douter qu'il ne soit de la plus haute antiquité. Les canons apostoliques parlent de l'huile destinée à l'entretien des lampes qui brûlaient dans l'église. (*Can.* III.) Plusieurs chrétiens allumaient aussi des lampes devant les corps des Saints : ce dernier fait est attesté par Prudence (*Hymn.* II) et par saint Paulin (*Nat.* III, v. 98). N'est-il pas juste, en effet, que les créatures corporelles que Dieu a créées pour notre usage, servent aussi à son honneur et à sa gloire ? Elles contribuent d'ailleurs à exciter la dévotion dans nos âmes ; car elles sont à nos yeux ce que les paroles sont à nos oreilles ; l'impression qu'elles font sur nos organes remue les affections de nos cœurs. (Voyez le *Traité des devoirs d'un pasteur*, par M. Butler, évêque de Durham.) Nous avouons que la piété est quelque chose d'intérieur et de spirituel, et qu'elle consiste dans la ferveur de l'âme ; mais on doit avouer en même temps que les signes sensibles contribuent beaucoup à la soutenir et à l'animer. Ce serait donc être bien téméraire que de condamner certaines cérémonies que l'Église a instituées pour de très-bonnes raisons, c'est-à-dire, pour donner de la décence et de la majesté au culte extérieur, et pour aider notre faiblesse, qui a besoin de quelque chose de sensible, afin de s'élever jusqu'à Dieu. Condamner l'Église en ceci, ne serait-ce pas condamner en quelque sorte Jésus-Christ lui-même, qui se servit de signes sensibles dans l'institution des sacrements, ainsi que dans plusieurs des guérisons miraculeuses qu'il opéra parmi les Juifs ?

(NOTE DE GODESCARD).

doit pas les en empêcher. Mais si, par respect, elles aiment mieux s'en tenir éloignées pour quelque temps, nous ne pensons pas qu'on doive blâmer leur dévotion. »

Ce temps est limité dans plusieurs diocèses à un certain nombre de jours. Dans les lieux où rien n'est statué sur cet article, une mère chrétienne ne doit pas oublier que l'ingratitude tarit la source des grâces et que nous ne sommes pas moins obligés de remercier Dieu que de le louer et de l'aimer. Il est donc juste que la première visite d'une mère soit pour l'Eglise, où elle va rendre grâce à Dieu de son heureuse délivrance, en le priant de répandre ses bénédictions sur elle et sur son enfant.

SAINT CORNEILLE LE CENTENIER,

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE.

Corneille, centenier ou capitaine d'une compagnie de soldats, dans la cohorte appelée l'Italienne, demeurait à Césarée en Palestine, où était son quartier du temps de l'empereur Tibère. Quoiqu'il fût du nombre des Gentils, il eut le bonheur de connaître Dieu et ce fut sans doute un effet de la grande communication qu'il eut avec les Juifs parmi lesquels il faisait son séjour. L'Écriture sainte nous apprend qu'il servait Dieu dès lors avec beaucoup de piété, qu'il faisait d'abondantes aumônes au peuple, qu'il priait incessamment, qu'il jeûnait fréquemment, et que toute sa maison vivait comme lui dans la crainte du Seigneur. Il semble même qu'il avait des temps réglés pour ses prières et ses autres exercices de piété. De sorte que, bien qu'il n'observât pas la loi, les Juifs rendaient témoignage à sa piété et à sa vertu.

Dieu, qui voulait faire en lui les prémices de la vocation des Gentils, l'avait prévenu de sa grâce, et lui avait donné les premières semences de sa foi. Cette foi, néanmoins n'eût pu le sauver, s'il n'y eût ajouté la connaissance de Jésus-Christ, et ce fut par le ministère de saint Pierre que Dieu lui fit cette nouvelle grâce.

Un jour qu'il était en prières sur les trois heures après midi, il vit entrer dans sa chambre un Ange sous la forme d'un homme vêtu d'une robe éclatante, et cet Ange l'appela par son nom. Il fut saisi de

frayeur ; dans la surprise où il était, il dit : « Qu'y a-t-il, Seigneur ? que souhaitez-vous de moi ? » L'Ange lui répondit : « Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'à Dieu, et il s'en est souvenu. Envoyez donc promptement à Joppé, et faites venir Simon-Pierre : c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez pour vous sauver, vous et toute votre famille. »

Il ne lui en dit pas plus, et lui ayant enseigné où saint Pierre demeurait, il se retira.

Corneille appela aussitôt deux de ses domestiques, et un soldat de sa compagnie. Il leur conta ce qui lui arrivait, et les envoya à Joppé prier saint Pierre de venir. Ils partirent sur-le-champ, et ils arrivèrent le lendemain à Joppé vers l'heure de midi. Pierre qui logeait chez un corroyeur nommé Simon, près de la mer, était monté à une chambre haute pour prier à l'écart, pendant qu'on lui préparait à manger. Il eut un ravissement d'esprit où il vit le ciel ouvert, et une grande nappe qu'on tenait par les quatre coins, et qui descendait du ciel jusqu'à lui. La nappe était pleine de toutes sortes de bêtes, de reptiles et d'oiseaux, et il entendit une voix qui lui dit : « Levez-vous, Pierre, tuez et mangez. » — A Dieu ne plaise, répondit-il ; jamais il ne m'est arrivé de rien manger qui fût impur.

Il parlait des animaux que la loi avait déclaré immondes, dont elle avait interdit l'usage aux Juifs, et dont la nappe qui se présentait à lui dans ce ravissement, était néanmoins chargée.

La voix qu'il avait entendue lui répartit : « N'appellez pas impur ce que Dieu a purifié. » La même chose se fit par trois fois, puis la nappe fut retirée dans le ciel.

Pierre ne comprit pas d'abord le sens de cette vision, et il le cherchait encore lorsque les trois hommes envoyés par Corneille vinrent frapper à sa porte et le demander. Le Saint-Esprit lui fit connaître que c'était lui qui avait envoyé les trois personnes qui le demandaient, et qu'il ne devait pas hésiter d'aller avec eux. Il descendit donc pour les recevoir, et leur dire qu'il était celui qu'ils cherchaient.

Dès qu'il sut le sujet de leur voyage, il les fit entrer et les retint ce jour-là. Le lendemain il partit avec eux, accompagné

de six chrétiens de la ville de Joppé, et ils arrivèrent le jour d'après à Césarée.

Corneille attendait saint Pierre, et il avait rassemblé pour cela sa famille, ses parents, et ses plus intimes amis, qu'il savait dans les mêmes dispositions que lui. Lorsqu'il apprit qu'il approchait de sa maison, il alla au-devant de lui et se prosterna pour lui témoigner sa profonde vénération. Pierre le releva aussitôt, lui faisant entendre qu'il n'était qu'un homme comme lui. Ils entrèrent ensemble, et l'Apôtre, trouvant beaucoup de monde assemblé dans la salle, exprima le désir d'être informé du sujet pour lequel on le faisait venir. Corneille lui fit l'histoire de l'apparition de l'Ange, dans toutes ses circonstances, et il ajouta que toute la compagnie était assemblée pour apprendre de sa bouche ce que Dieu lui avait ordonné de leur dire de sa part.

Alors Pierre ouvrit la bouche et dit : « En vérité, je vois bien que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. C'est ce que Dieu a fait entendre aux enfants d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui est arrivé dans toute la Judée, commençant par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché ; vous savez Jésus de Nazareth comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force, lui qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée et dans Jérusalem. Cependant ils l'ont fait mourir, l'attachant à une croix. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a voulu qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins préordonnés de Dieu ; à nous, qui avons mangé et bu avec lui depuis qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a commandé de prêcher au peuple et de témoigner que c'est lui qui a été établi par Dieu le juge des vivants et des morts. Tous les Prophètes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui, reçoivent par son nom la rémission des péchés. »

Pierre parlait encore, lorsque le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutaient la parole. Et les fidèles circoncis, qui

étaient venus avec Pierre, furent frappés d'étonnement, de voir que la grâce du Saint-Esprit se répandait aussi sur les nations ; car ils les entendaient parler plusieurs langues et glorifier Dieu. Alors Pierre dit : « Peut-on refuser l'eau du Baptême à ceux qui ont déjà reçu le Saint-Esprit comme nous ? » Et il commanda qu'on les baptisât au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer avec eux quelques jours.

Ainsi, le premier de la gentilité qui entra dans l'Eglise chrétienne, fut un homme de guerre, un centurion romain. Son nom est le nom de la famille des Scipions et de la mère des Gracques, dont nous verrons la postérité produire une foule de saints. Et c'est Pierre qui lui ouvre la porte de l'Eglise et du ciel. C'est à Pierre seul que Dieu révèle d'abord le mystère de la réunion des juifs et des gentils dans une même Eglise, dans un même bercail.

Ainsi commencèrent à s'accomplir ces paroles du Seigneur : « J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène ; elles écouteront ma voix et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur ¹. » Saint Pierre, fit saint Corneille évêque de Césarée, où il y avait, du temps de saint Jérôme, une église bâtie sur l'emplacement de la maison du centenier, et que sainte Paule visita en 385. — Les Grecs honorent saint Corneille le 13 septembre.

SAINT APRONIEN,

MARTYR.

On sait peu de choses de saint Apronien, si ce n'est qu'il était géôlier à Rome sous Dioclétien, et qu'il était païen, par conséquent ennemi des chrétiens. On le chargeait souvent d'extraire de la prison dont il avait la garde, les chrétiens accusés et de les mener aux juges, c'est-à-dire au martyre, ce qu'il faisait avec certains égards compatissants. Un jour de la fin de l'année 303, il fut chargé de tirer de la prison un saint diacre Sisinne (*Sisinnius*), et de le conduire au préfet Laodice. Comme il s'occupait de cette commission, il entendit dans les airs une voix qui venait du

¹ Joan., x, 16.

ciel et qui disait, à propos de Sisinnius et de Sarturnin son compagnon que l'on conduisait à la mort : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

Ces paroles le frappèrent tellement, ému qu'il était déjà de la constance des fidèles, qu'il s'écria : Et moi aussi, je suis chrétien ! Il reçut le Baptême ; on y fit peu d'attention, mais lorsqu'on vit qu'il persévérait, on mit la main sur lui. Il eut la tête tranchée, le 2 février.

SAINT JULIE,

MARTYRE.

On honore aujourd'hui sainte Julie, qui fut martyrisée en Afrique avec saint Victor, saint Marin, sainte Perpétue, et soixante-quatorze compagnons de leur combat et de leur gloire ; mais la ville de Lyon honore aussi une autre sainte Julie, qui fit partie des courageux Lyonnais immolés avec saint Pothin et sainte Blandine. Ces admirables chrétiens, tout couverts de blessures et de cicatrices, ne croyaient pas mériter le nom de martyrs, et lorsqu'on le leur donnait, soit en les visitant dans leur prison, soit en leur écrivant, ils s'en fâchaient comme d'une offense faite à Dieu, à qui seul appartient toute gloire. Aussi généreux qu'ils étaient humbles, ils pardonnèrent à leurs ennemis et à leurs bourreaux, et après nous avoir exhortés à la paix, dit la lettre des Églises de Vienne et de Lyon, ils méritèrent de mourir en paix pour Jésus-Christ.

SAINT MARC,

SOLITAIRE.

Saint Marc, disciple de l'abbé Sylvain, habitait le désert de Scété. Il était cher à son maître à cause de ses vertus, surtout de son obéissance, et l'on rapporte qu'ayant été appelé auprès de lui avec les autres solitaires, il cessa à l'instant même d'écrire la copie qu'il faisait, en sorte qu'il laissa une lettre inachevée. Sa mère, qui était de haute condition, l'étant venue voir avec une suite nombreuse, saint Marc, sur l'ordre de son maître, l'alla

saluer. Comme il faisait en ce moment la cuisine pour les Frères, il parut tel qu'il était, et se retira bientôt, en sorte qu'il ne fut point reconnu des siens dans ce pauvre accoutrement. Sa mère se plaignant de ne pas voir son fils, le Saint pria l'abbé de ne point l'exposer de nouveau au péril de regretter le monde et les joies de la famille, auxquelles il avait eu quelque peine à renoncer.

Dieu le récompensa de son détachement par la familiarité des saints Anges, qui plusieurs fois lui donnèrent la sainte Communion d'une manière visible, puisque la main et le bras qui tenaient l'Hostie étaient vus des assistants.

Les barbares ayant fait irruption dans le désert de Scété, les solitaires furent obligés de chercher une autre retraite. L'abbé Sylvain allait partir, lorsque saint Marc le pria d'attendre encore trois jours afin de l'assister dans ses derniers moments. Il mourut, en effet, au temps qu'il avait marqué, le 2 février, et fut regretté de tous pour son aimable douceur, sa pureté, son abstinence, ses austérités, son amour du travail et de la prière.

SAINT FLOSCULE OU SAINT FLOU,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Saint Floscule, sixième successeur de saint Aignan, sur le siège d'Orléans, vivait en 480. Mais on ne sait presque rien de sa vie; on ignore même l'année de sa mort. On sait seulement qu'il mourut en odeur de sainteté. Ses reliques, vénérées pour plusieurs miracles, furent mises dans un reliquaire par ordre de notre roi Robert-le-Pieux en 1029, et placées dans l'église de Saint-Aignan. Il est patron d'une paroisse d'Orléans, où on l'appelle saint Flou.

SAINTE SICAIRE,

VIERGE.

Il ne faut pas confondre cette bienheureuse qu'on appelle à Orléans, où elle est honorée, Sicaire ou Sicarie, avec saint Sicaire, un des saints Innocents honoré à Brantôme, près de Périgueux,

et invoqué dans les litanies des Saints de ce diocèse. On fait dériver son nom du poignard, Sica, qui trancha ses jours.

Un autre bienheureux Sicaire était un moine cistercien de Carbon-Blanc, près de Bordeaux. Il fut le fondateur et le premier abbé de l'abbaye de Bonlieu ou des Gracelles, en 1141, à l'extrême limite de la paroisse de Sainte-Eulalie d'Ambarès. Il mourut en 1162. Sa tombe et ses cendres sont aujourd'hui dans l'église de Bassens, paroisse du même diocèse de Bordeaux.

Sainte Sicarie ou sainte Sicaire, honorée à Orléans, est une vierge qui se consacra à Dieu sous le patronage de Marie la Reine des vierges, mais nous ignorons son histoire.

SAINT LAURENT,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Laurent, dont on ne connaît ni le pays natal ni la famille, était religieux et prêtre à Rome, dans le monastère de saint Grégoire le Grand, lorsqu'il fut envoyé en Angleterre par ce saint Pape, avec saint Augustin, et les autres missionnaires apostoliques, pour y porter la lumière de l'Évangile. Après un an ou environ de travaux dans ce vaste champ, saint Augustin, chef de cette célèbre mission, le renvoya à Rome informer saint Grégoire de l'état de l'Église nouvellement établie dans le royaume de Kent, le consulter sur divers points, et lui demander un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. Le saint Pape, comblé de joie par ces grands succès, satisfait à tout ce qu'on souhaitait avec beaucoup de zèle et de charité, et en l'an 601, il renvoya Laurent en Angleterre, chargé de vases sacrés, d'ornements, de reliques et de livres.

A la mort de saint Augustin, qui arriva six ans après ce retour, Laurent fut choisi pour lui succéder au siège de Cantorbéry, centre de toute la mission d'Angleterre, d'où partait tout ce qui se répandait de grâces dans le pays, et où se réunissaient les nouveaux évêques et les autres ouvriers évangéliques, pour reprendre de nouvelles forces et puiser de nouvelles lumières. La mission n'était, à proprement parler, que pour l'Angleterre, c'est-à-dire, ce pays qui avait été occupé depuis peu par les Angles et les

Saxons, peuples idolâtres venus d'Allemagne ; ils avaient chassé les Bretons qui s'étaient retirés dans les pays de Galles et de Cornouailles, en Écosse, en Irlande et même en France ; leur exil avait entièrement éteint le christianisme dans les sept royaumes¹ dont ils avaient fait le partage. Mais ces bornes n'étaient pas faites pour le zèle de saint Laurent, qui s'étendit encore sur les anciens chrétiens d'Écosse et des autres extrémités de cette île. Sa charité ne trouva pas moins d'exercice dans la réforme des désordres où étaient tombées les Églises des anciens Bretons, établies dans ces provinces. Il tâcha d'y rétablir non-seulement la pureté des mœurs, avec celle de la foi, mais de mettre encore l'uniformité dans la discipline, et de les réunir à l'Église universelle dans l'observation de diverses pratiques, dont la principale était celle de la Pâque, qu'on s'obstinait à célébrer le quatorze de la lune, quand il arrivait le dimanche, malgré le règlement du concile de Nicée, qui avait réuni les Églises d'Orient et d'Occident pour établir ce point. Il eut à souffrir pour ce seul sujet de la part des anciens chrétiens en Écosse et en Irlande, qui avaient d'ailleurs de la piété, mais qui par un entêtement pareil à celui des Asiatiques du temps du Pape Victor, manifestaient trop d'amour-propre pour leurs usages. Ce qui acheva de l'abattre, fut la révolution survenue aux nouvelles Églises d'Angleterre par la mort du pieux Ethelbert, roi de Kent, et de Serberth son neveu, roi d'Essex, dont les successeurs ruinèrent l'ouvrage de l'Évangile dans leurs états et firent revenir avec les ténèbres de l'idolâtrie, les désordres honteux dont on était venu à bout de purger le pays, avec l'assistance de ces princes convertis.

Mellit, évêque de Londres, et Juste, évêque de Rochester, ordonnés par saint Augustin, se retirèrent en France, voyant qu'on ne les voulait plus écouter. Laurent, désespérant de la conversion d'Eadbald, fils et successeur de saint Ethelbert au royaume de Kent, se disposait à les suivre. Mais s'étant mis en prières, la nuit d'avant son départ, pour recommander à Dieu l'Église qu'il abandonnait, il fut sévèrement repris durant son sommeil par l'Apôtre saint Pierre, et si rudement flagellé, qu'il en eut le corps

¹ Kent, Sussex, Eslange, Essex, Westsex, Mercie et Northumberland.

tout couvert de plaies. Il alla se présenter devant Eadbald en cet état, pour prendre congé de lui. Le prince, surpris de cet affreux spectacle, voulut savoir qui l'avait ainsi maltraité. Alors ce prélat lui déclara que c'était l'Apôtre saint Pierre, qui s'opposant de la part de Dieu au dessein qu'il avait pris de se retirer de l'Angleterre, l'avait puni de sa lâcheté et voulait le forcer de demeurer, pour travailler au salut de sa majesté et à celui de tous ses sujets. Le roi, frappé de ce discours, se sentit à l'instant si vivement touché de l'Esprit de Dieu, qu'il promit de renoncer aux superstitions du paganisme et aux désordres de sa vie, pour embrasser la foi de son père. Il reçut le Baptême des mains de Laurent, et il répara en peu de temps les maux qu'il avait faits à l'Eglise, par l'ardeur avec laquelle il s'employa à faire régner Jésus-Christ dans ses états. On fit revenir de France Mellit et Juste, qui reprirent leurs fonctions apostoliques, et tous deux passèrent successivement, dans la suite des temps, sur le siège de Cantorbéry, où le Pape saint Grégoire avait attaché la primatie de toute l'Eglise en Angleterre.

Laurent ne survécut pas beaucoup à cet heureux rétablissement de la religion chez les Anglais. Il consuma le reste de ses forces et de sa vie à y faire fleurir la sainteté des lois de l'Evangile, et il alla recueillir les fruits de ses grands travaux par une sainte mort qui l'ôta de ce monde en 619, après avoir gouverné l'Eglise de Cantorbéry pendant près de onze ans. La plupart des Martyrologes font mémoire de lui le 2 février ; quelques-uns le mettent au 12 novembre.

SAINT GOAU.

Saint Goau, qui a pris place parmi les Solitaires d'Occident, était un breton de grande famille qui vivait au VII^e siècle. Attaché sincèrement à la foi chrétienne, il fut fait prêtre, puis évêque régional. L'odeur de sa sainteté lui conquit les cœurs chrétiens. Mais après quelques années consacrées à la sanctification des autres, il céda au vif désir de se sanctifier lui-même et de se mettre en état de paraître devant Dieu. Il se réfugia dans un monastère voisin de l'Océan, où il vécut de la manière la plus exem-

plaire. Puis apercevant de sa cellule un rocher inhabité dans la mer, il se retira dans cette solitude, avec un seul disciple. Bientôt cent quatre-vingt-huit chrétiens vinrent se mettre sous sa direction. Ne trouvant pas là assez de ressources, il s'embarqua avec tous ses disciples sur quatre grandes barques et s'en alla sur les terres d'un chrétien nommé Mélor, qui le reçut avec sa suite et lui donna un vaste terrain, où il put vivre et faire vivre ses compagnons, qui formèrent là un couvent. Il mourut plein de sainteté, car Dieu lui accorda plusieurs miracles.

On l'honore le 2 février.

LES SAINTS MARTYRS D'EBSDORP.

En l'an 880 ou 882, la Saxe fut ravagée par les Normands, vainqueurs des troupes royales. A la suite d'une grande bataille, ces païens égorgèrent saint Théodoric, évêque de Minden, saint Marquard, évêque d'Hildesheim, saint Erluf, évêque de Ferden, et saint Goshert, évêque d'Osnabruck. Ils massacrèrent encore, en haine de la foi, saint Bruno, duc de Saxe, plusieurs comtes, et un grand nombre de gardes et de serviteurs du roi de Germanie. Mais le Seigneur illustra ces saintes victimes par beaucoup de miracles. Les Bollandistes rapportent qu'en 1243, il coula de leurs ossements une huile abondante au jour anniversaire de leur martyre, dans l'église de l'abbaye d'Ebbeckstorp, où on honorait leurs saintes reliques.

SAINT ADALBALD OU ADALBAUD,

duc de douai.

Adalbold, qu'on appelle aussi Adalbaud, sortait d'une des grandes familles qui brillaient sous notre première dynastie. Il était l'un des trois fils de sainte Gertrude, fondatrice du monastère d'Hamage, près de Marchiennes. Un de ses frères, Erchinoald ou Archambaud, allait être bientôt maire du palais de Clovis, pendant que lui, Adalbold, prenait part aux expéditions que les Francs du Nord faisaient souvent contre les populations turbulentes de la Gascogne. C'est dans une de ces courses que, bien

reçu chez le noble seigneur Ernold, au pays de Toulouse, il obtint sa fille en mariage, la pieuse Rictrudé.

Leur union fut bénie par saint Amand. Elle fut heureuse ; car les quatre enfants qui en furent les fruits marchèrent tous, comme Adalbald et Rictrude, dans les voies de la sainteté. Ces quatre enfants furent saint Mauront, sainte Clotsende, sainte Adalsinde et sainte Eusébie, qu'on appelle aussi sainte Ysoie.

Il y avait seize ans qu'il vivait en paix dans son heureuse et sainte famille, lorsqu'il lui fallut faire un nouveau voyage en Gascogne. Était-ce pour une expédition militaire ou plus vraisemblablement pour des intérêts de famille ? On l'ignore. Mais on sait que sainte Rictrude, son épouse dévouée, le vit s'éloigner avec une vive peine et une grande inquiétude. Ses pressentiments ne la trompaient pas. Adalbald, traversant des plaines solitaires dans le Périgord, fut attaqué par des scélérats, — des membres, dit-on, de la famille d'Ernold. Il succomba sous leurs poignards. En apprenant l'horrible nouvelle, Rictrude et ses enfants se désolèrent ; et toutes les familles du pays de Douai prirent part à leur douleur, car leur duc était aimé de tous. Enfin la religion apporta son baume sur ces plaies. Rictrude comprit qu'elle retrouverait bientôt son mari dans le Ciel.

Une expédition pacifique alla rechercher le corps de saint Adalbald. On le rapporta, et il fut inhumé dans le monastère de Saint-Amand, où Dieu fit connaître par des miracles la sainteté de son serviteur. Mais la famille d'Ernold avait gardé sa tête, qui est restée quelque temps en Aquitaine et que saint Mauront fit revenir à Douai ¹.

SAINTE HALLOIE (ADÉLOGA),

ABBESSE.

Sainte Adéloga, que nos pères appelaient sainte Halloie, était fille d'une illustre famille de la Franconie. Des alliances principales lui étaient offertes, dans ce VIII^e siècle où les Francs vivaient mêlés ou en luttes avec les Germains. Mais elle avait entendu les

¹ Sainte Rictrude est honorée le 12 mai.

paroles saintes que les évêques régionnaires et les autres missionnaires dévoués répandaient sur l'Allemagne ; elle avait reçu la grâce de les comprendre ; enfin, elle était chrétienne, et elle s'était engagée tacitement à mener la vie des vierges. Elle se confiait à l'auguste Mère de Dieu et se mettait sous sa protection.

Les Bollandistes rapportent qu'un jour, considérant sa belle chevelure qui la faisait admirer, elle se la fit couper par une de ses servantes et la porta sur l'autel de la très-sainte Vierge. Elle fit en même temps le vœu de chasteté perpétuelle. Puis, comme elle était vivement recherchée par un jeune seigneur, elle s'enfuit avec quelques autres vierges, emmenant aussi son vieux chapelain. Elle s'arrêta dans une forêt, en un lieu appelé Kisingen, où elle fonda un monastère dont elle fut la première abbesse.

Un incident explique ce nom. Comme elle traçait le plan des cellules qu'elle mettait sous la protection de la Reine des Vierges, un berger passait près de là avec ses brebis ; mais un loup survint, qui en emporta une. Aussitôt Adéloga, son chapelain et ses compagnes tombèrent à genoux, suppliant la Mère de Dieu de délivrer l'innocente brebis. Le loup s'enfuit, lâchant sa proie. Or le berger s'appelait Kising, et son aventure donna son nom au monastère, qui a longtemps édifié la contrée.

LE BIENHEUREUX JEAN PARENT,

FRÈRE MINEUR.

Jean Parent était né à Carnignano, en Toscane, et la réputation qu'il s'acquît dans la jurisprudence lui mérita le droit de citoyen romain. Un événement singulier, mais qui suppose d'ailleurs que Jean était prévenu de la miséricorde de Dieu, devint le motif apparent de sa conversion à la vie pénitente. Un jour qu'il se promenait, sur le soir, il vit un porcher qui, fort embarrassé pour faire rentrer son troupeau dans l'étable, leur dit d'un ton d'impatience : « Entrez, pourceaux, comme les juges entrent dans l'enfer ; » et il remarqua qu'aussitôt ces animaux se précipitèrent dans l'étable, avec une vitesse qui ne leur est pas naturelle.

L'état de jurisconsulte a tant de rapport avec celui de juge, que Jean ne put s'empêcher de faire de sérieuses réflexions sur le

danger qu'il courait dans l'exercice du sien. Il crut hasarder son salut, s'il le continuait ; et un examen scrupuleux de sa vie passée, le toucha si vivement et lui inspira tant de crainte, qu'il résolut de quitter sa profession. Il se rendit à Florence, où, ayant eu occasion de connaître saint François, il fut si pénétré d'admiration pour ses vertus, qu'il s'unit à lui, avec son fils, après avoir distribué ses biens aux pauvres.

Saint François, assuré de la vocation de Jean Parent, et lui voyant de grands talents pour la propagation de l'Évangile, l'envoya, avec dix autres religieux, en Aragon. Ils arrivèrent à Saragosse vers la fête de l'Assomption, et furent très-bien reçus de l'évêque et des magistrats de cette ville.

Jean fit dans cette circonstance un discours sur la fin que s'était proposée le saint Patriarche dans l'institution de son Ordre, sur la distribution qu'il faisait de ses enfants dans toutes les parties du monde, et sur l'approbation et la confirmation données à leur Règle par le Pape Innocent III, et confirmées par Honorius III. Les missionnaires montrèrent ensuite des lettres écrites par plusieurs cardinaux, en leur faveur ; sur quoi l'évêque et les assistants ayant demandé s'ils n'en avaient pas de leur Père, Jean leur présenta la copie de deux lettres dont saint François les avait chargés. Toute l'assemblée fut si satisfaite de la lecture de ces lettres, et de l'esprit d'humilité et de modestie qui éclatait dans ces Religieux, qu'après les avoir comblés de louanges, on leur assigna une place pour s'y établir ; et c'est de cette première maison que l'Ordre séraphique se répandit bientôt dans toute l'Espagne.

Le malheureux penchant qu'avait pour le relâchement le Frère Élie, premier Vicaire général de l'Ordre, ne put pas entraîner tous les Religieux ; Dieu permit qu'il se trouvât dans le nombre de zélés défenseurs de la pureté de la Règle, qui s'adressèrent à Grégoire IX et le supplièrent d'interposer son autorité pour le maintien de la discipline primitive. Le Pontife donc, ayant entendu les parties, déposa Frère Élie, et confirma par une Bulle de 1230 l'élection de Jean Parent, qui fut appelé d'une voix unanime au généralat.

Le nouveau Général, connaissant le mal qu'avait causé son prédécesseur, s'appliqua à le réparer et fit des Constitutions excellentes, dont l'objet était de le prévenir. D'ailleurs les circonstances le forçant à s'armer de rigueur, il ne voulut pas même pardonner à son propre fils une faute qu'il avait commise ; mais ses corrections étaient accompagnées d'une grande prudence, et il n'était pas moins sévère envers lui qu'envers ses Frères ; joignant toujours l'exemple au précepte, et faisant les visites de toutes les provinces à pied, afin de montrer que l'élévation aux premières charges d'un Ordre n'est pas un prétexte de se procurer des aises que les autres membres n'ont pas.

Le Pape revenant d'Assise à Pérouse, en 1235, envoya Jean Parent à Rome, pour qu'il tâchât d'apaiser la sédition que le sénateur Hannibal y avait excitée. Le Général n'oublia rien pour rétablir la paix ; mais voyant que les insurgés s'opiniâtraient dans leur révolte, il leur annonça les fléaux dont ils seraient frappés, s'ils ne rentraient pas dans le devoir. L'événement vérifia la prédiction ; et les rebelles, forcés de reconnaître leur faute, députèrent au Pape, pour demander un pardon, que sa Sainteté leur accorda.

La déposition de Frère Élie n'avait pas rendu un calme parfait à l'Ordre. Jean Parent ayant indiqué un Chapitre général à la Pentecôte, qui tombait cette année-là le 17 mai, lorsque les vocaux furent assemblés, Élie, et plusieurs religieux de son parti, entrèrent en tumulte dans le Chapitre et y causèrent un si grand trouble, qu'il n'était plus possible de délibérer. Ce que voyant, le Général se prosterna devant l'assemblée, demanda pardon des fautes qu'il avait pu commettre dans le gouvernement de l'Ordre, et renonça à ses fonctions.

Depuis cet acte d'humilité, il ne voulut absolument passer par aucune charge, et se retira dans l'île de Corse, où il avait été autrefois envoyé par le saint Patriarche. Ses paroles et ses exemples produisirent de merveilleux fruits dans cette île, par la rentrée des hérétiques nombreux au sein de l'Église, et par la conversion de plusieurs pécheurs. Il y mourut avec la réputation d'un saint Religieux, en l'an 1270.

LE BIENHEUREUX THÉODORIC DE MUNSTER,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Théodoric, originaire de Westphalie, et sans doute du territoire de Munster ou de cette ville même dont il a retenu le nom, s'acquit beaucoup de réputation par sa piété et par ses prédications, dans l'Ordre de Saint-François, qu'il embrassa en quittant celui de Saint-Augustin, dans lequel il s'était d'abord consacré au service de Dieu. Le désir de contribuer aux Missions et de sanctifier son âme par les travaux de l'apostolat, fut l'unique cause de ce changement, et la suite fit bien voir que la légèreté d'esprit n'y entraînait pour rien.

Dès l'an 1350, la faction des Hoeks et celle des Cabeliars avaient troublé la tranquillité des Pays-Bas. Après avoir demeuré longtemps assoupies, ces factions renouvelèrent leur fureur dans les provinces de la Hollande en l'an 1444, et ne se calmèrent que par la prudence et la sagesse de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On craignait de nouveaux ravages de la part de ces turbulents, quand Théodoric s'avisa d'un moyen qui fut efficace. Ce zélé Religieux parcourut toutes les villes du Brabant septentrional, monté sur un chariot rempli des ossements et des crânes de ceux qui avaient perdu la vie dans les précédentes séditions : et ce triste spectacle, dont il relevait encore l'horreur par un discours véhément, fit sur les peuples toute l'impression qu'on en devait attendre. Tous ceux qui en furent témoins et qui entendirent le Prédicateur, ne purent retenir leurs larmes ; et l'esprit d'union et de charité remplaçant l'esprit de révolte que des chefs intéressés entretenaient, il fut aisé d'affermir la paix et de faire naître la tranquillité parmi des hommes qui, un peu auparavant, ne respiraient que le feu et le sang.

La peste avait fait un si grand ravage dans Bruxelles en 1489, qu'il ne s'y trouvait plus de prêtres pour administrer les Sacrements aux mourants : Théodoric eut le courage de s'enfermer dans cette ville, et, de son propre mouvement, exposa sa vie au plus imminent danger pour le salut des âmes. Le mal était porté

à ce point qu'il était obligé de célébrer les divins Mystères sur un autel dressé au milieu de la place publique.

Cependant, il entra dans toutes les maisons pour y visiter les pestiférés et leur procurer les secours spirituels et temporels. On rapporte que, par une voie extraordinaire, il avait une connaissance certaine de ceux qui étaient en danger de mort ; ce qui le mettait à portée d'empêcher qu'ils ne trépassassent sans avoir satisfait aux devoirs du chrétien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que de trente-trois mille personnes qui périrent dans Bruxelles, pendant que Théodoric y résidait, il y en eut près de trente-deux mille auxquels il administra les derniers Sacrements.

Le jeune homme qui servait de clerc à Théodoric fut attaqué de la peste et en mourut ; alors le Religieux fut obligé de satisfaire à tout. Mais le zèle dont il était enflammé était si grand, qu'il se multipliait, et que, quoique seul, il remplissait avec autant d'exactitude tous les devoirs qu'il s'était imposés.

Théodoric, dont les lumières n'étaient pas moins recommandables que la piété, avait été Supérieur de différents couvents de son Ordre, et il s'était acquis le respect et l'affection de ses Frères, par sa sagacité et sa douceur.

Il était gardien du couvent de Louvain, dans lequel il avait établi la Réforme, lorsqu'un jour en prêchant il annonça le moment de sa mort. L'effet suivit la prédiction, et il décéda le second jour de février de l'an 1515.

Ce n'est pas la seule circonstance où cet excellent Religieux a paru avoir une connaissance assurée de l'avenir ; et sa conduite sur la terre, et les écrits qu'il a laissés, semblent justifier l'opinion où sont les peuples des Pays-Bas sur sa béatitude, quoique l'Église n'ait pas encore prononcé canoniquement sur cet objet.

Aujourd'hui, et depuis l'an 1518, les reliques de Théodoric reposent dans la chapelle de l'infirmerie du couvent de Louvain, où on les a placées en les relevant de sa première sépulture.

LE V. P. PIERRE-FERDINAND DE GUADALAJARA,

FONDATEUR DES ERMITES DE SAINT-JÉRÔME, OU HIÉRONYMITES D'ESPAGNE.

Le Tiers-Ordre de Saint-François se glorifie avec raison d'avoir donné naissance à celui des Ermites de Saint-Jérôme en Espagne, puisque ce furent quelques disciples du bienheureux Thomas de Sienné ou Tomasuccio, profès du Tiers-Ordre de Saint-François, qui passèrent en Espagne et s'y retirèrent d'abord dans divers ermitages. Ces retraites furent en peu de temps peuplées d'un grand nombre de personnes qui les voulurent imiter, et qui tous ensemble formèrent quelque temps après un Ordre religieux approuvé par le Pape Grégoire XI sous le nom de saint Jérôme, qu'ils avaient choisi pour leur protecteur et leur modèle, ayant voulu imiter la vie pénitente et retirée que ce saint docteur pratiqua dans le monastère de Bethléem.

Le bienheureux Tomasuccio avait un grand nombre de disciples, qui demeuraient en divers ermitages sur une montagne des Alpes ; et si l'on en croit les historiens de l'Ordre de Saint-Jérôme, il leur disait toujours qu'il voyait descendre le Saint-Esprit sur l'Espagne ; c'est ce qui donna lieu à quelques-uns d'entre eux de quitter l'Italie pour passer en Espagne. Ils arrivèrent en Espagne sous le règne d'Alphonse XI, père de Pierre le Cruel. Ils se retirèrent d'abord en deux différents ermitages, les uns à Notre-Dame de Villascua, proche d'un lieu appelé Orusco, sur la rivière de Taxunna, et les autres à Notre-Dame de Castannal, dans les montagnes de Tolède. Leur nombre augmentant, ils multiplièrent leurs ermitages : il y en eut qui allèrent dans le royaume de Valence, près de la ville de Gandia, et d'autres passèrent en Portugal, n'ayant tous qu'un même dessein, d'imiter saint Jérôme, qu'ils prirent dès lors pour leur protecteur.

Entre les personnes qui se joignirent à eux, il y en eut quelques-unes de distinction, dont les principales furent Pierre-Ferdinand Pecha, chambellan du roi dom Pierre ; son frère Alphonse Pecha, évêque de Jaen, qui renonça à cette dignité pour le suivre dans la solitude, et dom Ferdinand Yanez de Figuera, chanoine de Tolède et chapelain majeur de la chapelle des anciens rois.

C'est ce Pierre-Ferdinand Pecha qui est reconnu pour le fondateur des Ermites de Saint-Jérôme, tant pour avoir obtenu la confirmation de cet Ordre, et y avoir prescrit des règlements, que pour y avoir fait le premier des vœux solennels entre les mains du Pape. Il était fils de Ferdinand Rodriguez Pecha, chambellan du roi Alphonse XI, et d'Elvire Martinez. Il succéda à son père dans la charge de chambellan du roi, et après la mort de ce prince, il eut le même emploi auprès du roi dom Pierre, qui, à cause de son esprit farouche, car il n'aimait que le sang et le désordre, fut surnommé le Cruel. Les cruautés que ce prince exerçait tous les jours sur les personnes mêmes qui le touchaient de plus près, obligèrent Pierre-Ferdinand à quitter la cour et à renoncer à toutes les vanités du monde, pour se retirer dans l'ermitage de Notre-Dame de Villascua. Ferdinand Yanès, qui n'eut pas moins d'horreur que lui des cruautés du roi, dont son propre frère le prince Frédéric et deux infants d'Aragon n'avaient pu être à l'abri, suivit bientôt Ferdinand Pecha dans sa solitude; et, peu de temps après, le frère de Ferdinand Pecha, dom Alphonse Pecha, évêque de Jaen, s'étant démis de son évêché, se vint joindre à eux.

Il y avait près de cet ermitage une église connue sous le nom de Saint-Barthélemy, qui avait été bâtie depuis environ quarante ans par dom Didace Martinez, qui était aussi chambellan du roi Alphonse XI et oncle des deux Pecha. Ils y allaient souvent faire leurs prières, et même entendre la messe, parce qu'ils n'avaient pas de chapelle à Villascua. La situation de cette église, qui était dans un lieu retiré, et où l'on pouvait bâtir des ermitages aux environs, leur fit concevoir le dessein d'y demeurer. Comme c'était un de leurs oncles qui en avait été le fondateur, ils crurent qu'ils pourraient en obtenir facilement la permission. En effet, les consuls et le conseil de Lupiana, à qui le fondateur avait donné le droit de nommer aux chapellenies, y consentirent, aussi bien que l'archevêque de Tolède, qui était pour lors dom Gomez Menrique. Non-seulement ils donnèrent cette église, mais encore les chapellenies et les revenus qui en dépendaient, et ils en prirent possession l'an 1370. Ils bâtirent plusieurs cellules aux

environs de cette église, où ils demeuraient séparés les uns des autres ; et ce fut alors qu'ils tâchèrent d'imiter la vie solitaire et retirée que saint Jérôme avait pratiquée dans la Palestine. Mais quelques personnes malintentionnées, jalouses de ce que les saints Ermites commençaient à être en réputation, et que le peuple des environs avait de l'estime pour eux, les décrièrent, en publiant qu'ils étaient infectés des erreurs des Béghards, et que leur manière de vie n'était pas approuvée par le Saint-Siège. C'est pourquoi ces Ermites convinrent entre eux que, pour se mettre à couvert de ces calomnies, il fallait aller trouver le Pape et obtenir la confirmation de leur nouvel Ordre, en approuvant aussi la résolution qu'ils prirent pour lors de changer la vie solitaire et érémitique en cénobitique, comme étant la plus assurée et celle où on est moins exposé aux périls et aux tentations, se remettant à la volonté du Pape pour leur prescrire telle règle qu'il voudrait leur donner. Ils jetèrent pour ce sujet les yeux sur Pierre-Ferdinand Pecha, à qui ils donnèrent pour compagnon Pierre de Rome, qui était un des premiers Ermites qui avait passé d'Italie en Espagne. Ils allèrent à Avignon, où le Pape faisait alors sa résidence. C'était Grégoire XI, qui leur accorda ce qu'ils souhaitaient par une bulle du 18 octobre 1373, ayant confirmé leur Ordre sous le titre de Saint-Jérôme, et, outre la règle de Saint-Augustin, qu'il leur prescrivit, il leur donna encore les constitutions que l'on observait dans le monastère de Sainte-Marie du Sépulcre, hors des murs de Florence, qui était de l'Ordre de Saint-Augustin.

Le Pape Grégoire XI leur prescrivit encore quelle serait la forme et la couleur de leur habillement, qui consistait en une tunique de drap blanc, un scapulaire couleur tannée, un petit capuce et un manteau de même couleur, le tout de couleur naturelle et non teinte, et d'un prix vil et médiocre. Ce pontife ne se contenta pas d'avoir ainsi prescrit l'habillement de ces nouveaux Ermites de Saint-Jérôme, il le voulut encore donner de ses propres mains à Pierre-Ferdinand Pecha et à Pierre de Rome ; et, comme ils furent les premiers revêtus de l'habit de la religion, ils firent aussi les premiers les vœux solennels entre les

main du Pape, qui ordonna de plus que l'église de Saint-Barthélemy de Lupiana, avec les ermitages qui étaient aux environs, serait érigée en monastère de cet Ordre, dont il fit premier prieur Ferdinand Pecha, que nous appellerons dorénavant Ferdinand de Guadalajara, ayant quitté le nom de sa famille pour prendre celui du lieu de sa naissance, ce qui s'est toujours pratiqué dans cet Ordre, où les religieux, aussi bien que dans plusieurs Congrégations, quittent leurs noms pour prendre celui de quelque Saint, ou du lieu où ils sont nés. Le Pape voulut encore que l'on reçût dans ce monastère autant de religieux que les revenus seraient suffisants pour les entretenir, et que les prieurs seraient triennaux. Il accorda encore à Ferdinand de Guadalajara la permission de fonder quatre autres monastères du même Ordre de Saint-Jérôme, de les unir à celui de Saint-Barthélemy de Lupiana, et de recevoir à la profession solennelle les autres Ermites de sa Congrégation qui étaient restés en Espagne.

Ferdinand de Guadalajara, muni de toutes ces permissions, s'en retourna en Espagne avec son compagnon Pierre de Rome, et arriva à Saint-Barthélemy de Lupiana, le 1^{er} février 1374. Il reçut à la profession les autres Ermites, fit travailler à la construction d'un monastère, et prescrivit des règlements pour le maintien de l'observance régulière, tels qu'ils ont toujours été observés dans la suite. En moins d'un an, les bâtiments furent achevés, à quoi contribuèrent beaucoup les parents de Ferdinand, qui, pour les grands biens qu'ils y firent, en ont toujours été reconnus comme principaux bienfaiteurs. Après cela, Ferdinand de Guadalajara, qui n'avait accepté l'office de prieur que pour obéir au Pape, qui lui avait en même temps permis de s'en démettre quand il le jugerait à propos, renonça à cette dignité, et fit élire en sa place Ferdinand Yanez de Caceres, qui était alors le seul prêtre qui fût dans l'Ordre : car, avant la confirmation du Pape Grégoire XI, Alphonse Pecha, évêque de Jaen, avait quitté l'Espagne pour aller en pèlerinage à Rome, où il fit une cession de tous ses biens en faveur du monastère de Saint-Barthélemy de Lupiana. Après cette élection, Ferdinand de Guadalajara alla fonder d'autres monastères. Le premier fut celui de Notre-Dame

de la Syssa, près de la ville de Tolède; et, pendant qu'il faisait travailler aux bâtiments, il se fit encore deux ou trois établissements à Guilando, Corral, Ruccio et Sainte-Anne de la Oliva; et, ne pouvant y aller en personne, il envoya les pouvoirs nécessaires pour les incorporer à l'Ordre en vertu de la bulle de Grégoire XI qui lui permettait de fonder cinq monastères.

Ces premiers Ermites venus d'Italie, qui, comme nous l'avons dit, avaient passé dans le royaume de Valence, voyant que ceux qui étaient restés en Castille avaient pris la vie commune et qu'ils avaient fondé l'Ordre de Saint-Jérôme, voulurent aussi les imiter en quittant la vie solitaire pour prendre la vie cénobitique selon leurs mêmes observances. Ils en obtinrent aussi la permission du Pape Grégoire XI, qu'ils furent trouver à Avignon l'an 1374; et, après avoir fait les vœux solennels, ils songèrent de leur côté à fonder des monastères dans le royaume de Valence. Le premier fut à Gandia; mais, ayant été obligés peu de temps après de l'abandonner, ils firent une autre fondation à Catalua. Ferdinand Yanez, prieur de Saint-Barthélemy de Lupiana, obtint, l'an 1389, le célèbre monastère de Notre-Dame de Guadeloupe dans l'Estramadure, qui, à cause de la sainteté de ce lieu, où les pèlerins abordent de tous côtés pour y révéler une image miraculeuse de la très-sainte Vierge, tient le second rang dans cet Ordre, quoiqu'il y en ait d'autres de plus ancienne fondation.

Parmi les disciples du bienheureux Tomasuccio, qui vinrent en Espagne, il y en avait un nommé Frère Vasco. A peine y fut-il arrivé, qu'il passa en Portugal, où il avait pris naissance, et il fit sa demeure avec quelques autres dans un ermitage nommé Penalonga; mais, voyant que ses compagnons avaient embrassé en Espagne la vie cénobitique, il en voulut faire de même avec ceux qui s'étaient joints à lui en Portugal. Il s'adressa pour cet effet à Boniface IX, qui était reconnu pour Pape légitime en ce royaume dans le temps du schisme, et il en obtint la permission d'ériger son ermitage de Penalonga en monastère de l'Ordre de Saint-Jérôme sous la règle de Saint-Augustin, et de jouir des mêmes privilèges qui avaient été accordés par le Pape Grégoire XI à ceux de Castille et de Valence. Dans le même temps, d'autres

Ermîtes qui demeuraient en Catalogne firent la même chose en 1393, avec la permission de l'antipape Clément VII, qui y était reconnu pour souverain pontife, et qui en avait été sollicité par la reine Yolande d'Aragon, qui fit bâtir à ces religieux le monastère de Valhebron. L'an 1396, cet Ordre fut augmenté par le don qui lui fut fait du monastère de Saint-Blaise de Villaviciosa, qui appartenait à des Chanoines réguliers qui, ne portant que le nom de réguliers et vivant dans un grand désordre, en furent chassés par l'archevêque de Tolède don Pierre Tenorio. Comme le Tiers-Ordre de Saint-François avait donné commencement à l'Ordre de Saint-Jérôme, il lui donna aussi un nouvel accroissement, les religieux du monastère de la Mejorada, qui étaient du Tiers-Ordre de Saint-François, ayant embrassé celui de Saint-Jérôme. Leur supérieur Ferdinand de Villalobos avec deux autres religieux furent trouver Ferdinand de Guadalajara, qui était regardé comme premier fondateur de l'Ordre de Saint-Jérôme, pour recevoir de ses mains l'habit de son Ordre ; et, après l'avoir reçu, ils retournèrent à la Mejorada, où ils donnèrent le même habit à ceux qui le voulurent recevoir, et obligèrent d'en sortir ceux qui s'opposaient à ce changement ; ce qui arriva, selon Siguencia, vers l'an 1397, ayant obtenu la confirmation de cette translation d'Ordre de l'antipape Benoît XIII, qui était reconnu comme légitime en Espagne. Ainsi les religieux du Tiers-Ordre de Saint-François avaient des couvents longtemps avant l'an 1441, contre le sentiment du P. Hermenegilde de Saint-Paul, de l'aveu même des historiens de son Ordre. Ferdinand de Guadalajara eut encore part à l'établissement d'un autre monastère qui se fit la même année à Talavera, qui est le dernier qui se fit de son vivant.

Il avait été fait prieur du couvent de Notre-Dame de la Sysla après sa fondation, et il exerça cet emploi pendant vingt-deux ans. Son humilité était telle que, quoiqu'il fût très-versé dans la langue latine et dans la science de l'Écriture sainte, il ne voulut jamais prendre les ordres sacrés, quelques instances qu'on lui en fit. Ses austérités étaient très-grandes, il ne dormait jamais qu'à terre sur un peu de paille, il portait continuellement la haire

et le cilice, et ses abstinences et ses jeûnes étaient presque continnels. Sa sœur Mayor Ferdinande Pecha, qui avait épousé Arias Gonsalve de Voldes, seigneur de Velena, étant devenue veuve, prit la résolution d'exécuter le dessein qu'elle avait depuis longtemps de se consacrer entièrement au service de Dieu. Elle avait une singulière dévotion à Notre-Dame de Guadeloupe : c'est pourquoi elle voulut se retirer dans cette sainte maison, pour y servir Dieu en qualité d'oblate et y finir ses jours. Elle vint pour cet effet à Notre-Dame de la Sysla, trouver son frère qui non-seulement la fortifia dans son dessein, mais voulut encore l'imiter. Ce fut alors qu'il se démit de son office de prieur de ce monastère pour aller finir ses jours dans celui de Notre-Dame de Guadeloupe, dans la compagnie de Ferdinand Yancz, son ancien ami, qui en était prieur. Il y fut reçu avec sa sœur, et y demeura encore quelques années. Nonobstant ses grandes infirmités et son grand âge, il était toujours le premier à tous les exercices réguliers, tant de jour que de nuit ; et ce fut dans ces saints exercices qu'il termina sa vie par une mort glorieuse, le 2 février de l'an 1402. Sa sœur le suivit peu de temps après, et fut enterrée avec lui revêtue de l'habit de l'Ordre de Saint-Jérôme, comme oblate et comme principale bienfaitrice, ayant beaucoup contribué à l'édifice du couvent de Saint-Barthélemy de Lupiana. (HÉLYOT.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE FRANÇOIS-ANTOINE,

FRÈRE MINEUR.

Tout ce que nous apprend l'histoire sur le vénérable serviteur de Dieu, François-Antoine, c'est qu'il fut célèbre prédicateur, et qu'il se distingua dans l'Ordre de Saint-François, par sa piété, par sa science et par son zèle pour l'exacte observance de tous les points de sa règle.

L'innocence de sa vie lui mérita la révélation de l'heure de sa mort : il en fit part à Pierre de Villeneuve, religieux du même Ordre et son intime ami, dans le temps qu'il était en pleine santé, et lui promit de lui apparaître après sa mort, qui arriva au couvent de Sainte-Marie de Jésus, à Valence, en Espagne, le second

jour de février de l'an 1539. L'année suivante François apparut à son ami, ainsi qu'il le lui avait promis, lorsque celui-ci était au couvent de Ségorbe, dans le royaume de Valence.

LA VÉNÉRABLE JEANNE DE LESTONAC,

FONDATRICE DE LA COMPAGNIE DE NOTRE-DAME.

Au xvi^e siècle, l'hérésie de Luther et de Calvin désolait la France et les provinces au delà de la Loire. Chaque jour les cloîtres se dépeuplaient par les soins que prenaient les hérétiques d'y glisser leur venin ; la jeunesse ne trouvait plus d'asile contre l'erreur ; mais Dieu qui veille toujours sur son Église, suscita, contre ses dangers, une femme forte dans le sein même de l'hérésie, pour faire reflourir la solitude et donner un abri à l'innocence et à la vertu.

Cette âme choisie fut la Vénérable Jeanne de Lestonac. Elle naquit à Bordeaux en 1536. Son père, Richard de Lestonac, conseiller au parlement, était aussi remarquable par sa naissance que par sa foi et sa piété. Sa mère, Jeanne d'Eyquem de Montaigne ¹, avait embrassé la nouvelle religion. Elle se montra aussi ardente pour le calvinisme que son mari était zélé pour la foi catholique. On peut juger par là de l'éducation qu'elle tâcha de donner à sa fille. N'osant trop ouvertement lui inspirer ses sentiments par la crainte de son époux, qui s'y serait fortement opposé, elle confia Jeanne à une de ses tantes qui professait secrètement l'hérésie. L'une et l'autre employèrent tous les genres de séduction pour corrompre la foi de cette jeune enfant ; mais tout fut inutile. Dieu, qui avait pris une entière possession de son cœur, la garantit du péril par une grâce spéciale : Jeanne conserva sa foi toujours pure et intacte. Ce fut par ces victoires qu'elle préluda aux grandes conquêtes qu'elle devait faire un jour de plusieurs manières sur les ennemis de l'Église.

Aux lumières d'une grâce prématurée, à un grand fonds de raison et de sagesse, Dieu ajouta un secours qui ne servit pas peu à fortifier sa foi naissante. Son jeune frère François de Les-

¹ Elle était sœur du célèbre Montaigne.

tonac étudiait au collège des Jésuites de Bordeaux. Il se faisait un devoir de charité de répéter à sa sœur les instructions qu'il recevait de ses maîtres sur les points controversés. Ces enseignements furent fort utiles à Jeanne, et lui servirent à lui-même d'essai pour les fonctions de zèle qu'il exerça plus tard avec tant de fruit dans la Compagnie de Jésus, où il entra fort jeune. Il réussit si bien auprès de sa sœur qu'elle se sentit assez de force et de courage pour essayer d'éclairer sa mère. Mais son zèle ne servit qu'à lui attirer son inimitié, au point d'étouffer dans son cœur les sentiments de la tendresse maternelle. Que n'eut pas alors à souffrir cette héroïque enfant ! Mais rien ne put jamais altérer dans son âme le respect et l'amour qu'elle devait à sa mère. Elle lui fut toujours soumise en tout ce qui n'intéressait pas sa conscience, et complaisante à ses moindres volontés sans jamais déplaire à son Dieu.

Sa fidélité au milieu de tant de pièges, de persécutions dans un âge si tendre, lui mérita les faveurs de Dieu et ses communications les plus intimes. Dès l'âge de douze ans, elle reçut un don d'oraison qui lui fit faire de rapides progrès dans la vertu. La très-sainte Vierge, qui l'avait choisie pour fonder un Ordre qui lui serait consacré, lui inspirait déjà de grands attraites pour la vie religieuse ; mais l'hérésie qui avait pénétré dans les monastères, ne lui permit pas de suivre ses désirs. Elle n'osa pas même les manifester à son père. Dieu ne lui donna ces forts mouvements de retraite, qu'afin de se l'attacher plus étroitement par la pratique de toutes les vertus, et de la disposer aux grands desseins qu'il avait sur elle. Il lui donna même des vues confuses de ce qu'elle serait un jour. L'exemple de sainte Thérèse en Espagne, alluma les premières étincelles de ce zèle qui devait un jour produire de si grands fruits. Le temps en était encore bien éloigné. Dieu l'appelait auparavant à un genre de vie tout opposé ; et, malgré ses répugnances, elle céda aux volontés de son père, qui l'unit, à l'âge de dix-sept ans, à Gaston, marquis de Montferrant, descendu des premiers barons de Guienne.

La jeune marquise se comporta dans son nouvel état comme dans le premier, dont elle ne retrancha que ce qui était absolu-

ment incompatible avec les engagements qu'elle venait de contracter. Elle eut sept enfants, dont trois moururent fort jeunes. Elle perdit son époux après vingt-quatre ans d'union : c'était, ce semble, le plus rude coup dont Dieu pût la frapper, et elle y fut très-sensible, mais sans se laisser abattre. Au contraire, Dieu ayant rompu ses liens, elle reprit sa première résolution de se consacrer au Seigneur, attendant toutefois, pour l'accomplir, que ses devoirs de mère ne la retinssent plus au milieu du monde. Dieu prit soin de lui rendre sa liberté. Deux de ses filles se firent religieuses Annonciades. Elle envoya son fils à Rome pour y achever ses études. Il ne resta près d'elle que la plus jeune de ses filles.

La marquise ayant formé son plan de vie, devint le plus parfait modèle des veuves chrétiennes. Elle partagea son temps entre la prière et les bonnes œuvres. Elle s'interdit toute visite inutile, et jamais elle ne parut en public qu'avec l'extérieur le plus modeste. On voyait à Bordeaux une femme de la première qualité, chercher à voiler, sous les dehors les plus simples, un air de grandeur qui se répandait malgré elle dans toute sa personne. Après six années passées ainsi, elle crut pouvoir suivre l'attrait qu'elle avait toujours nourri dans son cœur. Le célèbre couvent des Feuillantines de Toulouse jouissait d'une haute réputation de sainteté. Son âme généreuse crut que la vie austère et pénitente qu'on y pratiquait, était l'unique moyen de s'attacher à la Croix qu'elle avait toujours aimée avec prédilection. Elle forma donc le dessein d'y entrer.

Son fils était revenu de Rome, et pouvait dès lors se suffire à lui-même. Quand elle eut réglé toutes ses affaires, elle lui fit part de sa détermination, et lui confia sa jeune sœur pour qu'il lui tint lieu de père. La tendresse que le marquis avait pour sa mère le porta à employer, pour la détourner de son dessein, toutes les raisons que la nature et sa douleur lui suggérèrent. L'attaque fut vive aussi de la part de sa fille, qui n'apprit la résolution de la marquise que par les cris des domestiques dont toute la maison retentissait après son départ. Suivant les premiers mouvements de sa tendresse pour cette chère mère qui la fuyait,

elle sort tout en désordre, elle court vers le rivage sans être accompagnée de personne, et va se jeter à ses pieds, l'inondant de ses pleurs et la conjurant par sa tendresse maternelle de ne point l'abandonner. Le courage de la marquise en est ébranlé, elle accorde à la nature un regard, une parole, une larme ; mais la grâce la rendant victorieuse de son propre cœur, elle ordonne le départ.

La même scène se renouvelle à Toulouse à la porte du monastère, vis-à-vis de son fils qui l'y avait précédée. Les ordres les plus précis de sa mère n'avaient pu le retenir, il rouvrit une plaie qui saignait encore. Tout ce que l'esprit et la tendresse la plus ingénieuse peut imaginer fut mis en œuvre pour engager la marquise à abandonner son entreprise. Mais sa présence et ses discours furent une nouvelle matière aux triomphes de cette femme forte ; elle sacrifia, jusqu'aux portes de la maison de Dieu, ce qu'elle avait de plus cher au monde. Elle entra dans le couvent des Feuillantines et y prit l'habit de Saint-Bernard, le 11 juin 1603.

Par son humilité, son exactitude, sa ferveur, elle servit de modèle aux novices et d'exemple à toute la communauté ; mais ses forces, ne répondant pas à son courage, se trouvèrent épuisées au bout de six mois ; et elle se vit contrainte de quitter sa chère solitude. Dieu n'avait voulu la cacher quelque temps au monde que pour la produire dans la suite par les fonctions du zèle, et la faire travailler à lui gagner des âmes. Mais il fallait, pour la rendre propre à un si haut ministère, qu'elle jetât des fondements solides de la vie spirituelle, qu'elle apprît à oublier le monde pour prendre l'esprit de Jésus-Christ par la pratique de toutes les vertus religieuses. La fervente novice ignorait tout cela : elle ne désirait que mourir sur la Croix où Dieu l'avait attachée. La déclaration du médecin et des supérieurs sur la nécessité de sa sortie la plongeait dans la plus vive douleur. Elle obéit cependant et ne chercha de soulagement à sa peine que dans la prière. La consolation ne se fit pas attendre. Le Seigneur qui la conduisait, lui manifesta plus clairement ses desseins. Il lui fit voir un grand nombre d'âmes sur le penchant de l'abîme, en grand danger d'y

tomber si elles n'étaient promptement secourues. Il lui fit comprendre en même temps qu'il l'avait choisie pour leur tendre la main. L'idée d'un Ordre de religieuses qui s'emploieraient à l'éducation des jeunes personnes, sous la protection et à l'imitation de la très-sainte Vierge, lui fut imprimée dans l'esprit. Elle vit qu'elle réparerait dans cet Ordre toutes les injures que les hérétiques ont faites à cette divine Mère. Dieu lui représenta en même temps une image des grandeurs et des vertus de cette Reine des Anges et des hommes.

Cette vision porta dans son cœur la paix, la joie et un ardent désir d'exécuter la volonté de Dieu. Cette faveur céleste fut comme l'époque du grand ouvrage qui devait s'opérer par son moyen dans la Compagnie de Notre-Dame. Aussitôt qu'elle eut quitté l'habit des Feuillantines, elle fut parfaitement guérie et rétablie dans sa première vigueur. Elle revint à Bordeaux, emportant les regrets de toutes les religieuses que ses grandes vertus et ses brillantes qualités avaient charmées. On avait une si haute idée de sa sagesse, que sa sortie ne diminua rien de l'estime qu'on avait pour elle. Chacun s'empressait de venir lui rendre hommage, heureux de retrouver en elle une confidente, un conseil, une amie, un modèle.

A peine eut-elle satisfait à tous les devoirs de bienséance, qu'elle songea de nouveau à se retirer du monde. Mais d'abord elle voulut lever un obstacle qui aurait pu retarder l'exécution de son projet et troubler ensuite son repos. Elle unit sa fille au baron d'Arpaillant, gentilhomme du Périgord. La marquise alla l'établir elle-même dans sa maison. Dieu avait ménagé ce voyage pour le salut et la sanctification de plusieurs jeunes personnes de qualité qu'elle arracha à l'hérésie, et qui devinrent plus tard ses plus fidèles coopératrices dans l'exécution des œuvres de Dieu. C'étaient les filles des seigneurs de Briançon et de Puyferrat.

Libre désormais de tout soin, la marquise put suivre son attrait pour la solitude. Elle choisit sa terre de Lamothe, et y passa deux ans. C'est là que, dégagée de tout embarras, de toute sollicitude, elle forma le plan de la société qu'elle se proposait de

fonder pour venir au secours des jeunes personnes, toujours exposées au milieu du monde, et poursuivies alors par l'esprit de mensonge et d'erreur. Dans les étroites communications qu'elle eut avec Dieu, elle le conjurait de lui manifester ses divines volontés. Pour obtenir les lumières d'en haut, elle se livra tout entière à sa ferveur, en pratiquant les hautes vertus du cloître et s'adonnant à toutes les bonnes œuvres. Dieu ne tarda pas à l'exaucer ; et le même esprit qui l'avait conduite dans la solitude l'en fit sortir, afin qu'elle portât plus loin le feu qui l'embrasait, et qu'elle le communiquât à toutes les personnes qui devaient suivre ses exemples ou concourir à son dessein. La divine Providence lui avait ménagé plusieurs secours. Les Jésuites venaient d'être rétablis en France. Comme son projet avait beaucoup de rapport avec le principal objet de leur institut, elle revint à Bordeaux pour les consulter. Elle s'adressa à quelques Pères de cette Compagnie. Ils jugèrent bien qu'elle était prévenue de quelque grâce extraordinaire, mais ils ne donnèrent pas dans son sentiment touchant la fondation qu'elle projetait. Pendant ce temps d'épreuves, elle redoublait ses prières et ses bonnes œuvres. Déjà plusieurs jeunes personnes, attirées par l'éclat de ses vertus et le charme de ses entretiens, s'attachèrent à elle, sans autre dessein que de seconder sa charité et de se former par ses conseils et ses exemples ; mais la Providence avait d'autres vues, et les destinait à être les premières pierres vivantes de cet édifice spirituel qui devait bientôt s'élever à la gloire de Dieu.

Un jour, les ayant assemblées et se regardant comme leur mère, par le seul mouvement du Saint-Esprit, qui sait donner de l'autorité aux grandes âmes qu'il anime, elle leur fit un discours plein de feu sur les vues que le Seigneur lui avait inspirées, et elle fit passer dans leur cœur le zèle qui la pressait fortement de les accomplir. Mais, afin qu'il parût que ce ne serait pas un ouvrage de la sagesse et de l'industrie humaines, Dieu voulut faire concourir les prodiges à l'exécution de ce grand dessein. Il y avait alors au collège de Bordeaux deux Jésuites d'une grande vertu : les PP. de Bordes et Raymond. Tous les deux gémissaient depuis longtemps sur les maux que l'hérésie causait à leur pa-

trie, et ils faisaient d'instantes prières pour obtenir une femme forte qui fit près des jeunes filles, ce que les Jésuites faisaient avec tant de succès dans leurs collèges. Dieu exauça leurs vœux et les éclaira de ses divines lumières. Le même jour, fête de sainte Thècle, 23 septembre 1603, comme ils célébraient les saints Mystères, ils conçurent l'idée d'un Ordre de religieuses sur le modèle de la Compagnie de Jésus, dont elles imitèrent la fin et les pratiques de la manière qu'elles en seraient capables, et conformément à leur état. Mais ils ne connurent pas encore celle que Dieu avait choisie; et, quoiqu'elle ne fût pas aussi éloignée d'eux qu'ils le pensaient, ils ne la rencontrèrent pas d'abord.

Après plusieurs essais inutiles, et continuant toujours de prier, ils entendirent parler de la marquise. On la leur dépeignit comme une femme d'un rare mérite, d'une vertu éminente, d'une sagesse et d'un courage bien au-dessus de son sexe. Les Pères comprirent que cette dame était sans doute celle que Dieu avait formée lui-même pour cette entreprise, et cherchèrent l'occasion de lui parler. Ils prièrent le P. de Lestonac, qui était dans le même collège, de leur ménager une entrevue avec sa mère. L'ayant obtenue, ils en insinuèrent bientôt le principal motif. Elle ne leur parut pas aussi surprise qu'ils s'y étaient attendus. La joie qu'elle sentait secrètement de voir les effets de ses visions se réaliser, se répandait malgré elle sur son visage et dans ses discours, quelles que fussent les précautions de son humilité. Cependant on ne conclut rien dans cette première visite. Le délai ne fut pas long, car Dieu qui conduisait l'ouvrage, voulut bien s'expliquer par un second prodige sur le choix auquel il fallait se déterminer. Peu de jours après, le P. de Bordes disant la messe à laquelle la pieuse veuve assistait, saint Pierre lui apparut, et lui montra de la main droite la marquise, agenouillée à un bout du balustre. Elle, de son côté, se sentit comme investie d'une lumière céleste, et entendit une voix intérieure qui lui ordonnait d'acquiescer au choix dont on voulait l'honorer.

Dieu traita la fondatrice de la Compagnie de Notre-Dame de la même manière qu'il avait traité le fondateur de la Compagnie de Jésus; car le Prince des Apôtres s'est rendu visible à l'un et à

l'autre, sans doute pour marquer la part qu'il prenait en qualité de Chef de l'Église au zèle avec lequel ils devaient la défendre et la soutenir. Cependant le P. de Bordes ignorait que M^{me} de Montferrant eût d'aussi fortes preuves que lui de sa vocation, et un ordre exprès de la remplir. Il crut donc devoir agir le premier. Il lui rendit une seconde visite, dans laquelle on conclut qu'il fallait agir.

Quelle fut la joie de M^{me} de Montferrant lorsqu'elle vit un chemin ouvert à son zèle ! Quelle consolation elle éprouva surtout, de trouver du secours dans une Compagnie qu'elle voulait prendre pour modèle ! Elle laissa au P. de Bordes toute la conduite de l'entreprise aussi bien que de sa conscience, et elle le regarda comme un guide que le Ciel lui avait donné pour le dessein de sa fondation. Ils s'en firent l'un et l'autre une affaire commune. La marquise s'était associé plusieurs jeunes personnes de familles distinguées, et d'une grande vertu, qui partageaient en tout ses vues et ses sentiments. Elles se mirent également sous la conduite du P. de Bordes, qui leur fit faire les exercices de saint Ignace. Elles étaient au nombre de dix. Tels furent les faibles commencements de la Compagnie de Notre-Dame. Il ne suffisait pas d'avoir rassemblé un certain nombre de sujets propres à s'employer au ministère de l'apostolat, il fallait les former à la vertu avant de les instruire du dessein que l'on méditait. La fondatrice, qu'elles révéraient déjà et chérissaient comme leur mère, les rassemblait très-souvent pour les unir étroitement ensemble, et leur donner les instructions propres à leur avancement spirituel.

Après les exercices de la retraite, elle jugea qu'elle ne devait plus user de réserve. Les ayant réunies, elle leur développa l'esprit du nouvel institut. Elle leur dit qu'il serait une imitation de la Compagnie de Jésus ; que, comme cette Compagnie avait le Fils de Dieu pour chef, elles auraient sa Mère pour patronne et pour modèle ; qu'elles feraient une profession particulière d'entendre son culte, d'honorer ses grandeurs et d'imiter ses vertus ; que les deux Ordres auraient pour objet commun d'être tout à Dieu et au prochain, et d'unir l'action à la contemplation ; que la

différence qu'il y aurait entre eux, c'est que l'un exerçait son zèle sur les personnes de tout état, de tout pays, de tout âge, au lieu que l'autre se bornerait à former les jeunes personnes par l'instruction et par l'exemple.

Tandis que la fondatrice préparait ainsi ses filles avec la sagesse que le Saint-Esprit répandait en elle, le P. de Bordes les assemblait souvent aussi dans le même but, et rédigeait, de concert avec la fondatrice, les règles du nouvel Institut, sur le modèle des constitutions de saint Ignace, dont ils prirent la fin, l'esprit et les pratiques autant qu'elles pouvaient convenir à des religieuses. Les règles étant écrites, la fondatrice les présenta, le 7 mars 1606, au cardinal de Sourdis, alors archevêque de Bordeaux, pour qu'il daignât les autoriser. Ce prélat qui la connaissait déjà de réputation, la reçut avec bonté, approuva son dessein et lui promit de le favoriser de tout son pouvoir auprès du Pape, dont l'autorisation était nécessaire pour ériger sa congrégation en Ordre religieux. Il en conféra avec son conseil qui approuva le nouvel Institut. L'acte d'approbation fut signé le 23 mars 1606.

Une affaire conduite sous les auspices de la très-sainte Vierge et pour sa gloire, et à laquelle le jour de l'Annonciation avait servi d'un heureux présage, ne pouvait manquer de réussir à Rome. Le député choisi par la Fondatrice et approuvé par le Cardinal, partit de Bordeaux le 4 août 1606, chargé de lettres pour Sa Sainteté et pour plusieurs cardinaux. Ayant trouvé de fortes protections dans les cardinaux Bellarmin et Baronius, il eut une audience favorable du Pape Paul V qui, après avoir entendu le rapport de la Congrégation établie pour les affaires des Réguliers, examina lui-même les règles et constitutions, y ajouta de son propre mouvement quelques points importants, les honora de ses louanges et confirma cet Institut par un bref qui fut expédié le 7 avril 1607.

Pendant que l'affaire se traitait à Rome, la Fondatrice redoubla ses jeûnes et ses prières pour son heureux succès. Le Seigneur daigna exaucer sa fidèle servante, et lui en donna même l'assurance le jour de l'expédition du bref, par une vision extraordinaire. Étant en oraison, elle se vit tout à coup environnée

d'une grande lumière, au milieu de laquelle parut le Disciple bien-aimé, qui lui fit entendre sensiblement sa voix, et lui dit que le bref venait d'être accordé par le Vicaire de Jésus-Christ. Cette faveur augmenta la dévotion que la Vénérable Fondatrice avait eue depuis son enfance pour ce grand Saint. Elle le regarda dès ce moment comme le protecteur de son Ordre, qui continue toujours de l'honorer d'une manière spéciale.

Le député partit de Rome après avoir reçu la bénédiction de Sa Sainteté qui lui dit : « Je mourrai content après avoir établi un Ordre de religieuses dont la fin est le salut des âmes. »

Il ne s'agissait plus que de trouver un local pour la nouvelle communauté. Le Cardinal ayant fait don de la chapelle du Saint-Esprit, la Fondatrice acheta quelques bâtiments voisins. Comme le bref de Paul V prescrivait l'agrégation du nouvel Institut à l'un des quatre anciens Ordres, le Cardinal l'unit à celui de Saint-Benoît, le 9 janvier 1608.

Toutes les formalités étant remplies, il ne restait plus qu'à donner l'habit à la vertueuse Fondatrice et à ses filles. Le Cardinal voulut y donner un grand éclat pour l'édification des fidèles et la confusion des hérétiques. Ce grand Prélat les avait déjà humiliés le jour de son élévation à l'archiépiscopat par une procession générale où il porta le très-saint Sacrement avec une pompe extraordinaire, pour faire connaître le trône de Jésus-Christ en lui soumettant le sien. Le même zèle qui le portait à honorer le Fils, l'excita à prendre les intérêts de la Mère par une action d'éclat. Un jour de grande solennité, il fit faire une lecture publique du bref d'institution de l'Ordre de Notre-Dame. Il en prit occasion de relever la gloire de la très-sainte Vierge et le mérite de la virginité avec une éloquence digne des saints Pères. Il termina par une magnifique exhortation sur l'amour des conseils évangéliques, et sur l'estime de la véritable religion qui inspire et produit des vertus si héroïques. Il indiqua enfin le lieu de la prise de voile, en invitant son peuple à y assister.

Ce digne pontife fit lui-même la cérémonie le 1^{er} mai 1608. La Fondatrice reçut le voile noir et fut établie supérieure de cette première maison. Ce jour mémorable entre tous les autres est

célébré chaque année avec beaucoup de solennité dans toute la Compagnie de Notre-Dame. La Mère de Lestonac était alors âgée de cinquante-cinq ans ; mais elle n'avait rien perdu de ses forces physiques ; la joie sensible qu'elle eut de se voir au terme de ses desirs l'enflamma d'une sainte ardeur pour travailler à la gloire de Dieu et de sa très-sainte Mère.

Les œuvres de Dieu sont toujours traversées. L'Ordre de la très-sainte Vierge devait aussi avoir ce cachet. Dès son commencement, il fut tout à coup assailli d'une furieuse tempête. Il devint un objet de censure dans toute la ville. Durant cet orage, la Mère de Lestonac n'opposa que la prière. Son silence, sa douceur et sa sagesse lui attirèrent l'admiration de ses adversaires mêmes, qui changèrent de langage. Cette bonne Mère, persuadée que tout le bien d'une maison religieuse dépend de la régularité, commença par l'établir dans sa communauté sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Le Provincial de Guienne lui désigna en particulier son ancien directeur comme le plus propre à cet emploi. Sous une sage direction, la vie religieuse semblait renaître à Bordeaux dans la maison du Saint-Esprit. La plus grande ferveur y régnait. On y commença dès lors à exercer le but de l'institut près d'une nombreuse jeunesse. La supérieure s'y employait elle-même, et était la première à tout. La fête de l'Immaculée Conception fut choisie pour une seconde cérémonie. Cinq novices reçurent le voile des mains du Cardinal. La Mère de Lestonac choisit ce jour pour consacrer son Ordre à la très-sainte Vierge, et le mettre pour toujours sous sa protection.

Henri IV ayant accordé des lettres-patentes à l'Ordre de Notre-Dame, au mois de mars 1609, et le temps d'épreuve des premières novices étant près d'expirer, la Mère de Lestonac fit prier le Cardinal de les admettre à la profession solennelle. Le Prélat, qui déjà avait voulu confondre ce nouvel Institut avec celui de Sainte-Ursule, revint à ce projet. Oubliant tout ce qu'il avait fait jusqu'alors pour cette communauté, il se contenta de répondre qu'il y penserait. Une réponse si sèche et si peu conforme aux manières gracieuses qu'il avait eues jusqu'alors, donna beau-

coup à penser à la Supérieure ; mais elle n'entrevit encore qu'une partie du malheur qui la menaçait, et elle n'aurait jamais supposé que le protecteur déclaré du nouvel Institut s'arrêtât à une idée qui en devait procurer la ruine. Le Cardinal la laissa longtemps dans la plus cruelle perplexité. Il vint enfin, et la Supérieure lui ayant renouvelé sa demande, il lui répondit qu'il n'y accèderait que quand elle et ses filles se seraient soumises à ce qu'il désirait. La Mère de Lestonac lui répondit respectueusement qu'elles ne pouvaient changer d'état sans se montrer infidèles à Dieu, et que le bref du Pape, les lettres du roi, l'agrégation à l'Ordre de Saint-Benoît, ne leur laissaient plus la liberté du changement. Le Cardinal s'offensa du discours de la Mère de Lestonac et la quitta en lui disant que sa résolution était prise, et qu'il ne changerait jamais.

Sentant toute l'amertume de sa situation, cette bonne Mère alla déposer ses peines dans le sein de Celui qui la soumettait à une si rude épreuve. Dieu ne délaisse jamais ceux qui se confient en lui. Il inspira à la Mère de Lestonac un courage proportionné à l'épreuve où elle était, et une foi qui lui fit espérer contre toute espérance. Elle exhorta ses chères filles à mettre toute leur confiance en Dieu. Les ferventes novices n'avaient pas besoin d'être exhortées à la persévérance. Dieu avait tellement affermi leur cœur contre cet orage, qu'elles n'en furent point ébranlées. Elles promirent de ne jamais se séparer de leur mère. » Nous n'en serons pas moins à Dieu, disaient-elles ; nous ne ferons point de vœux, puisqu'on ne veut pas les recevoir, mais nous les garderons comme si nous les avions faits. » Plusieurs personnes puissantes s'intéressèrent pour elles ; mais le cardinal demeura inflexible. Le Ciel s'était réservé la gloire d'un changement qu'il pouvait seul opérer, et qui effectivement lui coûta un miracle.

M^{re} de Sourdis devait partir pour Rome. Mais auparavant, pour justifier sa conduite, il fit faire une seconde sommation à la Mère de Lestonac. Cette nouvelle tentative n'ayant pas réussi, il prit le parti de se mettre en route. Il se rendit à son château de Lormont et y fit quelque séjour. Un jour, pendant qu'il était en

prières, une lumière extraordinaire l'éclaire tout à coup sur l'irrégularité de l'union projetée entre les deux Ordres. Il envisage cette affaire sous un tout autre aspect : ce qu'il avait cru raisonnable ne lui paraît plus qu'une illusion. Convaincu qu'il avait eu tort, et qu'il allait contre la volonté de Dieu, il n'hésite point à se soumettre, et il dit comme Saul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Au même instant son cœur est changé. Il prend la résolution de contenter au plus tôt celles qu'il a si vivement contristées. Une soumission si prompte est récompensée au moment même. La très-sainte Vierge lui apparaît environnée de gloire, et, sans lui adresser aucun reproche sur le traitement qu'il avait fait aux filles de son Ordre, elle se contente de les lui recommander, et lui inspire pour elles les sentiments d'une affection toute particulière. En même temps elle lui mit au cou une riche étole. A l'heure même il retourne à Bordeaux. Dès le lendemain il se rend à la communauté de Notre-Dame et demande M^{me} de Lestonac. Celle-ci se présente, ne sachant si elle doit s'attrister ou se réjouir. Du plus loin qu'il l'aperçoit : « Ma Mère, lui dit-il avec un air plein de douceur et d'affabilité, je viens recevoir vos vœux et ceux de vos chères Sœurs. Dieu veut que je vous accorde cette grâce, et il ne m'est plus possible de vous refuser. Préparez-vous à votre sacrifice. Je me rendrai demain dans votre chapelle pour y dire la sainte Messe et attirer sur vous les bénédictions célestes. »

Cette cérémonie se fit en effet le lendemain, jour de la fête de la Conception de la très-sainte Vierge, en l'année 1610. Ainsi s'établit parmi tant de contradictions le saint Ordre de la Compagnie de Notre-Dame. Les secours humains n'y contribuèrent en rien. Dieu seul conduisit l'ouvrage, et de prodiges en prodiges le mena à sa fin.

Cette communauté fit des progrès rapides ; un grand nombre de sujets se présentèrent. Les deux filles de M^{me} de Lestonac, qui étaient depuis vingt ans dans le couvent des Annonciades, demandèrent leur translation dans le couvent de Notre-Dame et l'obtinrent. Ce fut une consolation bien sensible pour la fondatrice et une grande joie pour toutes les religieuses, car il leur semblait

que ces deux nouvelles plantes ne changeaient de sol et de culture, que pour faire vivre plus longtemps les vertus et le nom de leur mère, et pour succéder à son rang et à ses emplois, particulièrement la plus jeune, que ses brillantes qualités faisaient considérer comme une seconde colonne de la religion.

La réputation de cet Ordre naissant se répandit bientôt au loin. L'opinion qu'on avait des éminentes qualités et de la sainteté de la fondatrice, contribua beaucoup à sa fécondité. Elle eut la consolation de voir pendant sa vie plus de trente maisons de son Ordre. Elle en fonda neuf elle-même, outre Bordeaux, à savoir : Béziers, Poitiers, le Puy, Toulouse, Périgueux, Agen, Riom, Saintes et Pau.

Sa longue carrière fut un modèle parfait de toutes les vertus. Son cœur était embrasé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Elle ne se proposait dans toutes ses actions que l'honneur de la Majesté divine. Sa devise était : « A la plus grande gloire de Dieu. »

Cet esprit de zèle lui faisait désirer de pouvoir concourir à la conversion des infidèles, et elle se plaignait de la condition de son sexe qui l'empêchait d'aller prêcher l'Évangile au delà des mers. On l'entendit un jour s'écrier : « Que ne m'est-il permis, divin Jésus, d'aller par tout l'univers pour persuader votre amour à tous les hommes ! » Elle y suppléait en priant pour les prédicateurs de l'Évangile, et en communiquant à tout son Ordre cet esprit apostolique dont elle était animée, et qui était sa vertu dominante. Elle-même, en effet, en donnait des preuves admirables. Tout Bordeaux fut charmé de voir la veuve de son gouverneur dans la poussière des classes, faire des catéchismes à des petites filles pauvres. Les douceurs mêmes de l'oraison la faisaient souffrir si elles traversaient ses entreprises ; et, comme saint Paul, elle comptait au nombre de ses tribulations ses extases et ses ravissements, parce que Dieu même l'empêchait de travailler pour Dieu. Souvent on l'a vue à son oratoire élever les bras comme Moïse pour le salut du peuple. Quand on lui demandait la cause des soupirs qui lui échappaient quelquefois : « Hélas ! » répondait-elle, « si vous saviez, mes chères filles, combien une seule

âme coûte à Dieu, vous seriez ravies de donner vos industries, vos talents, votre vie même pour ce divin emploi. » D'autres fois elle disait : « Ah ! que le bien d'une âme est d'un grand prix ! J'en suis affamée. » Ce grand zèle était la source de cette force chrétienne qui la rendait intrépide au milieu des contradictions dont sa vie fut mêlée. Quand elle avait entrepris quelque chose pour la gloire de Dieu, les difficultés qu'elle rencontrait dans l'exécution ne la rebutaient jamais. L'histoire de ses fondations le montre à chaque page.

La vénérable Mère de Lestonac sut admirablement allier la vie cachée à la vie publique. Elle a donné un exemple parfait de l'une et de l'autre. La foi la plus vive fut le fondement de sa vie intérieure. Cette vertu parlait si fortement à cette âme privilégiée qu'elle éclatait jusque sur son visage et dans tout son extérieur. Elle s'était fait une si grande habitude d'agir dans l'esprit de la foi, qu'elle regardait toutes choses à de sa lumière. Elle voyait Dieu continuellement comme un flambeau qui l'éclairait et comme un témoin qui l'observait dans toutes ses actions. Cette foi éclata d'une manière héroïque dans sa parfaite conformité à la volonté de Dieu au milieu des événements les plus fâcheux. En apprenant la mort de son fils, qui n'était encore qu'à la fleur de son âge, elle ne dit que ces paroles : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté ; que son saint Nom soit béni. » Elle vit avec une pareille tranquillité mourir presque toutes les personnes de sa famille, malgré les circonstances douloureuses dont quelques-unes de ces morts furent accompagnées. Une vertu moins parfaite que la sienne eût succombé à de si cruelles épreuves. Elle était arrivée à cet état où rien ne vit plus en nous que Jésus-Christ et sa divine grâce.

Cependant le plus amer de tous les calices lui était encore réservé : la mort de sa mère, que rien ne put jamais détacher du calvinisme. Cette nouvelle fut bien terrible pour une fille remplie des plus hauts sentiments de sa religion, et qui n'avait pu vaincre dans l'esprit de sa mère l'erreur qu'elle combattait si heureusement ailleurs. Mais son cœur s'élevant au-dessus des sentiments de la nature et n'écoutant que sa foi, elle adora par un humble

silence la profondeur des jugements de Dieu. Elle n'était parvenue à ce grand abandon d'elle-même et à cette héroïque résignation, que par une mortification continuelle, car son naturel était vif et ardent.

Une vie si pleine de mérites et de vertus devait être récompensée. La Mère de Lestonac avait achevé ce grand ouvrage pour lequel le Seigneur l'avait choisie. La fête de la Purification approchait. Depuis longtemps elle sollicitait la grâce de mourir ce jour-là, et Dieu lui en avait donné de forts pressentiments.

Plus elle voyait le temps s'avancer, plus il lui était cher. Elle retrancha de ses occupations tout ce qui ne regardait pas directement le service de Dieu, ne voulant plus penser qu'à Celui qu'elle était à la veille de posséder. Comme un flambeau qui, sur le point de s'éteindre, brille d'un plus vif éclat, son esprit recevait un nouvel accroissement de l'ardeur de sa charité à mesure que ses forces diminuaient. Le jour du Seigneur vint enfin ; mais il vint sans bruit et sans s'annoncer : il ne fut précédé par aucune maladie.

Le vingt-neuf janvier, la communauté commençait la retraite qui précède la rénovation de la Purification. La vénérable Mère qui depuis longtemps n'exerçait plus les fonctions du supérieurat, réveilla toute sa ferveur pour s'acquitter dignement de ce pieux devoir. Le 30, au soir, elle remercia Dieu de lui avoir donné la force de faire tous ses exercices. Ensuite elle pria la Sœur qui la visitait chaque nuit, pour lui apporter quelque soulagement à cause de son grand âge, de la laisser reposer. Malgré cette défense, la Sœur vint selon sa coutume ; mais elle la trouva sans mouvement et sans parole. Alors elle appelle les religieuses voisines. La supérieure accourt aussitôt et fait appeler le médecin, qui déclare que la malade est atteinte d'une apoplexie. Elle donna par intervalles quelques signes de connaissance dont on profita pour lui conférer l'Extrême-Onction. Elle demeura dans cet état un jour et deux nuits, et fut assistée par son confesseur ordinaire, et treize Pères de la Compagnie de Jésus qui se relevaient successivement.

Après l'action de grâces, toutes les religieuses se rendirent

promptement auprès de leur bien-aimée Mère. Le Père qui avait dit la Messe arriva le premier, et, montrant de la main à la mourante la communauté entière qui entraît dans sa chambre, lui dit : « Voici toutes vos chères filles qui viennent assister à votre dernier passage pour vous marquer leur attachement et leur reconnaissance. Elles vous prient, ma chère Mère, d'ajouter à tant d'autres grâces qu'elles ont reçues de vous, celle de votre dernière bénédiction. » Elle répondit par un signe des yeux qu'elle tourna affectueusement vers ses chères filles, qu'elle regardait les unes après les autres à mesure qu'elles entraient, suspendant ainsi son dernier soupir jusqu'à ce qu'elles fussent toutes assemblées. Après quoi elle rendit doucement son esprit à son Créateur dans la pratique de l'obéissance et dans l'amour de ses chères Filles, le jeudi 2 février 1640, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

Ainsi mourut, pleine de jours et de mérites, et trente-deux ans après la fondation de son Ordre, la vénérable Jeanne de Lestonac, fondatrice et première religieuse de la Compagnie de Notre-Dame, illustre par ses éminentes vertus, par un zèle ardent et infatigable de la gloire de Dieu, favorisée de plusieurs dons célestes, exacte observatrice des règles, dont elle porta la pratique jusqu'au dernier soupir. On laissa cinq jours son corps exposé dans une chapelle ardente pour satisfaire la dévotion publique. Il exhalait une odeur très-agréable, qui se faisait sentir au loin et parfumait tout le lieu où il était exposé. La cérémonie de ses funérailles eut plus l'air d'un triomphe que d'une pompe funèbre. La Messe fut chantée en musique et le Père Champeils prononça son oraison funèbre. On fut obligé de distribuer comme reliques tout ce qui avait appartenu à cette vénérable Mère. Le bruit des miracles qui s'opérèrent en divers lieux par son intercession ne contribua pas peu à augmenter sa réputation de sainteté, que le temps n'a point affaiblie, surtout à Bordeaux.

Le Ciel a daigné honorer sa servante d'une faveur qui n'a été accordée qu'à un petit nombre de Saints : c'est celle de l'incorruptibilité de son corps. Il s'est conservé jusqu'à la révolution de 93.

En 1680, quarante ans après son inhumation, ce bienheureux

corps fut trouvé tel qu'il était au moment de la sépulture. Chaque année, le 1^{er} mai, on changeait son vestiaire pour satisfaire à la piété des communautés de l'Ordre et à celle des fidèles qui réclamaient ces précieuses dépouilles, lesquelles ont souvent produit des guérisons surprenantes.

Au moment de la tourmente révolutionnaire, les religieuses de Notre-Dame, avant que la force armée ne les arrachât de leur saint asile, voulurent soustraire leur vénérable Mère à la persécution. Elles la déposèrent chez M. de Galethau, son parent ; mais celui-ci fut mis en arrestation. Les sentinelles s'aperçurent qu'une caisse était cachée chez lui, avec ce titre : « Dépôt des religieuses de Notre-Dame, rue du Hà. » Ils dénoncent cette découverte à la Commune, qui fait transporter la caisse sous bonne escorte à la mairie. Cette grande affaire est renvoyée par Isabeau, représentant du peuple, au comité de surveillance. Ils sont embarrassés de leur prise sacrilège, et dans le long espace de leurs délibérations, ils la laissent, sans s'en douter, à la vénération publique. On accourt de toutes parts à ce cri : « Allons voir la Sainte ; » chacun veut des reliques. A peine lui laisse-t-on de quoi la couvrir.

Pour arrêter ce mouvement, qui fut qualifié de fanatisme, on décida qu'on jetterait le squelette de la ci-devant religieuse dans une fosse que l'on fit creuser dans le jardin de la Commune. Pour en faire perdre jusqu'au souvenir, on ordonna qu'un cheval serait jeté dans la même fosse ; mais Dieu permit que ce sacrilège ne fût point consommé, et le corps de sa servante fut enterré séparément, et à plus de huit pieds de distance.

Vingt-huit ans s'étaient écoulés, lorsqu'en 1822, ses Filles, qui venaient de se réunir, tournèrent leurs regards vers le tombeau de leur Mère, et obtinrent que l'on fit des fouilles pour rechercher le précieux corps. Les autorités facilitèrent les travaux, qui durèrent dix jours. Pendant tout ce temps, une multitude innombrable assiége les travailleurs et veut avoir des reliques de la Sainte. Les soldats, animés d'un pieux respect, disaient qu'ils donneraient une portion de leur solde pour la découvrir. Celui qui avait été chargé de l'enfouir et qui, pour avoir des reliques,

avait gardé son voile, donne des indications. Bientôt le squelette du cheval annonce que le précieux dépôt n'est pas éloigné. On le trouve enfin ; mais tout fait craindre qu'à cause du laps de temps et de l'humidité du lieu, les restes de la servante de Dieu ne soient réduits en poudre. On continue avec précaution le travail, on aperçoit le corps enveloppé comme dans un drap de terre qui le dérobe encore aux yeux. Il se fait un religieux silence. Deux de ses Filles qui président aux travaux tombent à genoux. Un prêtre qui était accouru, suit leur exemple. Toute la foule paraît émue et chacun implore la Sainte. Malgré les précautions prises pour retirer en entier le saint corps, il fut beaucoup endommagé.

Par ordonnance de M^{sr} Daviau, archevêque de Bordeaux, une commission d'enquête procéda à la reconnaissance de l'identité des restes de la fondatrice.

Le procès-verbal de la commission d'enquête terminé, Monseigneur, assisté de MM. Desèze et Barrès, vicaires-généraux, se transporta à l'hôtel de la mairie, pour apposer son sceau sur la caisse qui contenait les ossements de la vénérable Mère.

Le 28 décembre 1822, jour indiqué pour la translation de son corps, tout le clergé de la ville, plusieurs membres des communautés non cloîtrées, auxquels se joignirent les autorités civiles et les personnes les plus distinguées de la ville, se rendirent à la maison commune, sur l'invitation de M^{sr} l'archevêque de Bordeaux ; huit religieuses de l'Ordre de Notre-Dame s'y trouvèrent aussi pour avoir l'honneur de porter le corps de leur vénérable fondatrice ; une immense population y accourut également. Au moment du départ, M. le curé de Saint-Éloi (dans la paroisse duquel la Vénérable avait été trouvée), fit les cérémonies religieuses d'usage. Le cortège se mit en marche vers la métropole ; le clergé précédait, ayant en tête les Croix des douze paroisses de la ville ; les personnes invitées suivaient le cercueil, qui était entouré de huit religieuses, dont quatre le portaient alternativement, les autres portaient des cierges ; quatre demoiselles de la famille de M^{mo} de Lestonac tenaient les glands.

Le *Benedictus* fut chanté dans toute la route. Lorsque le cortège

arriva à la porte de l'église, le vénérable prélat, qui l'y attendait, apercevant le cercueil, le bénit, leva les yeux au ciel, et sembla plutôt invoquer celle qui y était renfermée que prier Dieu pour elle. Il l'accompagna jusqu'au milieu de l'église, où il fut placé sur un catafalque préparé à cet effet. Les prières d'usage étant terminées, on reprit la marche dans le même ordre, le digne prélat se joignit à son clergé jusqu'à la nouvelle communauté. Le peuple avait toujours suivi dans le même recueillement, le silence n'étant interrompu que par ces mots : « On porte une Sainte. »

Quand le cortège arriva à la porte du couvent où des gardes à cheval étaient placés pour écarter la foule qui voulait entrer, il fallut donner l'espoir au peuple qu'il contenterait sa dévotion lorsque le clergé et les personnes invitées seraient sortis. L'entrée et le cloître étaient tapissés en blanc, avec le chiffre de l'Ordre (un *Maria* sur un fond bleu de ciel entouré de noir). Ces couleurs étaient le symbole de l'innocence et de la fidélité à la grâce, vertus qui furent toujours reconnues dans celle qui faisait le sujet de la solennité. Son précieux corps fut mis dans un lieu préparé au milieu de la chapelle, et Monseigneur fit les aspersions et les prières accoutumées. Le clergé s'étant retiré, fit place au peuple, impatient de faire toucher des chapelets, des croix, des médailles et autres objets précieux, tant le récit de sa vie donnait la confiance qu'elle jouissait de là gloire. Ce concours dura quatre ou cinq jours ; il eût été d'une plus longue durée, si la régularité de la clôture l'eût permis.

Ses pieuses Filles l'ont placée d'abord dans leur sacristie, où elles ont la consolation d'aller puiser dans le souvenir de sa sainte vie et dans les grands exemples qu'elle leur a donnés, les vertus propres de leur état, en attendant le bonheur, dont elles conservent l'espérance, de la voir un jour honorée sur les saints autels.

En 1826, Monseigneur ordonna qu'on fit un double procès sur le non-culte et sur l'opinion de sainteté. Plus de quarante témoins furent entendus. Ces deux questions restent prouvées et légalement constatées.

M^{sr} Daviau-Dubois de Sanzay, archevêque de Bordeaux, par

une lettre en date du 9 juillet 1826, conjure le Souverain Pontife Léon XII d'exaucer ses désirs et ceux de son diocèse en offrant à la vénération de l'Église la servante de Dieu Jeanne de Lestonac.

Le successeur de ce saint prélat, M^{sr} de Cheverus, s'unit à S. Em. le cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse ; M^{sr} de Quélen, archevêque de Paris ; M^{sr} Brault, archevêque d'Alby ; NN. SS. les évêques d'Aire, de Fréjus, d'Agen, de Pamiers, pour solliciter cette faveur.

Leurs vœux reçurent un commencement d'exécution : la très-révérrende Mère Jeanne de Lestonac a été déclarée vénérable le 6 septembre 1834.

(BADICHE.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE LIBERMANN,

FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ DU SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE.

Le Rérévênd Père Libermann fut l'un des hommes les plus vénéérés parmi ceux que Dieu s'est plu, en notre siècle, à remplir de son Esprit. Fils d'un rabbin renommé d'Alsace, Jacob Libermann naquit à Saverne, le 4 mars 1803. Il eut dès son bas âge une santé frêle ; de précoces infirmités lui imprimèrent de bonne heure le cachet des âmes aimées de Dieu : le sceau de la souffrance, que cet homme de douleurs a constamment porté en lui et dans ses œuvres les plus chères. Il montrait déjà une douceur et une paix sereine, qui révélaient un cœur généreux. Destiné dès son enfance aux études rabbiniques par un père qui rêvait pour lui les honneurs de la Synagogue, il devint, par un enchaînement tout providentiel de circonstances, élève du collège Stanislas, à Paris. Là, livré à mille perplexités au sujet de ses croyances religieuses, ne trouvant aucune issue pour sortir du dédale de ses hésitations entre le déisme, le judaïsme et la foi chrétienne, il se souvient du Dieu de ses pères, se jette à genoux, et, les yeux baignés de larmes brûlantes, il le prie, le conjure d'éclairer ses profondes ténèbres : « Si la croyance des chrétiens est vraie, ô mon Dieu, faites-le moi connaître ; sinon, je vous prie de m'en éloigner tout aussitôt. » La lumière de la vérité, qu'il cherchait dans toute la droiture et la sincérité de son âme, brilla soudain à ses yeux vive et ardente ;

la foi chrétienne pénétra profondément son esprit et son cœur ; elle le conduisit d'abord au saint Baptême, où il reçut les noms de Marie-Paul-François, puis à la Table Sainte, et enfin dans la pieuse retraite du Séminaire de Saint-Sulpice, où une bourse lui fut accordée par M^{re} de Quélen.

Joyeux, après tant d'agitations, d'aborder à un port si tranquille, où il respirait à l'aise dans une atmosphère toute de régularité, de silence et de ferveur, sa joie ne tarda pas à être assombrie par de rudes épreuves.

Des spasmes nerveux, qui prirent bientôt le caractère d'une véritable épilepsie, et d'excessives douleurs vinrent accabler son corps, interdire à son esprit toute application à l'étude, et jeter son âme dans de grandes désolations intérieures et une mélancolie telle, qu'elle lui inspira plus d'une fois la tentation d'en finir avec ses souffrances. « Je puis à peine traverser un pont, disait-il un jour à un séminariste, en proie aux plus violentes peines d'esprit, sans que la pensée de me jeter à l'eau ne me vienne, mais la vue de mon Jésus me soutient et me rend patient. »

Il était heureux pourtant, surtout quand venait l'heure de l'oraison, d'une visite au Saint-Sacrement, d'une communion : on le voyait alors dans une sorte d'extase, la poitrine gonflée de soupirs ardents, le visage enflammé, les yeux entr'ouverts, d'où s'échappaient de douces larmes, tel à peu près qu'on représente saint Louis de Gonzague au pied des autels. De pieux condisciples usaient souvent d'innocents stratagèmes pour se trouver alors à ses côtés, et s'exciter à l'amour divin par cet édifiant spectacle.

Cinq années se passèrent ainsi pour le Père Libermann. Il fut soumis, vers l'an 1833, à des épreuves plus poignantes encore : son vieux père mourut alors, et le laissa maudit et déshérité. Promu aux ordres mineurs, mais rendu, par sa maladie, irrégulier pour les ordres sacrés, vint un moment où les vénérables supérieurs de Saint-Sulpice durent lui demander à lui-même ce qu'il allait devenir. « Je ne puis rentrer dans le monde, » dit-il ; « Dieu, je l'espère, voudra bien pourvoir à mon sort. » Cette réponse fut accompagnée de tant de calme et de sérénité, que ses bons supérieurs ne purent aller plus loin. Il fut décidé qu'il pas-

serait à la maison de philosophie, à Issy, et y vivrait aux frais de la Compagnie, aussi longtemps qu'il plairait à Dieu. Entré par commisération, l'humble minoré se considéra comme un homme de charge, et sollicita les plus humbles offices. Celui qui s'humilie sera exalté. De cet état d'abjection et sous la conduite de saints directeurs, il se répandit sur son âme une douce lumière, qui rejaillit autour de lui. Dès lors se révéla cette douceur angélique, ce calme inaltérable, ce parfum de vie toute en Dieu et pour Dieu, ce zèle ardent, mais toujours pur et paisible, qui charmait tous ceux qui vivaient avec lui. Des groupes nombreux le suivaient pour prendre part à ses conversations, si douces, si pénétrantes, où Dieu répandait tant de grâces, qu'au dire de ses anciens disciples, on en sortait souvent recueilli et fervent comme on sort d'une bonne oraison. Il ne plaisait cependant pas toujours à tout le monde, et ses principes de perfection paraissaient quelquefois bien durs à plusieurs. Un jour, l'un d'eux lui dit brusquement : « Si vous saviez combien je vous déteste ! — Et vous, répondit paisiblement le P. Libermann, si vous saviez combien je vous aime ! » Ce mot lui valut un ami de plus et une conquête des plus édifiantes. Ce fut aussi à cette époque qu'il fit plusieurs opuscules de piété et que commença sa nombreuse correspondance de direction spirituelle ¹. Près de lui et au loin, c'était à qui s'édifierait de ces lignes si suaves et si entraînantes, remplies des maximes d'une si haute perfection, et pourtant si propres à encourager les âmes, et où se révèlent si abondamment cet esprit de foi et cette connaissance des voies intérieures et spirituelles, que leur auteur avait surtout puisés dans l'oraison et à l'école du Calvaire.

Dans le même temps, deux élèves du séminaire de Saint-Sulpice, qui donna naissance à tant de saintes vocations et de saintes œuvres, MM. Le Vasseur et Tisserand, originaires de parents créoles, l'un de Bourbon et l'autre de Saint-Domingue, formaient, chacun de son côté, le généreux dessein de vouer leur vie au salut des noirs esclaves de leur pays d'origine. Faire revivre au

¹ Ces opuscules et ces lettres spirituelles, ainsi que celles qu'il écrivit plus tard jusqu'à la fin de sa vie, sont recueillies soigneusement dans les archives de la Société.

milieu de ces âmes infortunées, privées de toute consolation humaine et de tout secours religieux, le zèle consolateur et vivifiant du bienheureux Claver, l'esclave des nègres, tel était le plus ardent désir de leur cœur. Notre-Dame-des-Victoires, qui avait vu s'établir deux ans auparavant dans son sanctuaire, devenu depuis si célèbre, l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, pour la conversion des pécheurs, fut la première confidente de leur projet.

Le 2 février 1839, fête de la Purification de la très-sainte Vierge, l'un et l'autre, sans s'être donné le mot, se sentirent pressés de faire recommander aux prières des associés les pauvres noirs de Saint-Domingue et de Bourbon. Alors, pour la première fois, le vénérable fondateur de l'Archiconfrérie, M. Desgenettes, implora publiquement, pour le salut de la race noire, la commisération du saint et immaculé Cœur de Marie, et il s'estima si heureux de ces recommandations, qu'il en écrivit une lettre de remerciements aux futurs Missionnaires des noirs.

A partir de ce moment, l'œuvre parut agréée du Ciel. MM. Tisserand et Le Vasseur s'ouvrent l'un à l'autre de leur mutuel désir. Les respectables directeurs de leur conscience l'approuvent, et plusieurs autres élèves du séminaire Saint-Sulpice, choisis parmi l'élite de cette sainte Maison, veulent aussi devenir les Missionnaires des noirs.

L'ami, le confident, le zéléteur de tous était le P. Libermann ; Dieu, à son insu, achevait alors de le préparer par de nouvelles croix, à devenir non-seulement leur guide dans cette entreprise si difficile, mais le fondateur même de l'œuvre de l'Apostolat des noirs.

Après dix années de séjour et d'épreuves à Saint-Sulpice, la divine Providence l'avait fait passer en Bretagne, pour y prendre la direction du noviciat de l'Institut renaissant des Eudistes. Arrivé à Rennes dans l'été de 1837, il crut reconnaître, après deux années de travaux et de tribulations étranges, mais bénies du Ciel, que là encore n'était pas le terme final où Dieu voulait fixer son existence déjà tant ballottée par le flot des épreuves. Quel était ce terme ? Il l'ignorait. Mais bientôt la lumière se fait vive et

brillante dans son âme ; il se voit clairement appelé à l'évangélisation des noirs, et ne pouvant résister à l'une de ces impulsions intérieures par lesquelles Dieu se manifeste souvent à ses Saints, il quitte Rennes en la fête de saint François-Xavier 1839, non toutefois sans une peine bien profonde, qu'augmentaient encore les vifs regrets du digne M. Louis, alors Supérieur des Eudistes. De retour à Paris, il fut député par les premiers zéloteurs de l'œuvre, en compagnie de M. de la Brunière, l'une de ses plus grandes espérances, pour aller à Rome en négocier l'entreprise. Là, il choisit pour s'abriter une mansarde au quatrième étage, dans une petite maison près de Saint-Louis des Français. Il couchait sur la dure et avait à peine un siège pour écrire sur ses genoux. Son temps était partagé entre la prière, de pieux pèlerinages aux saintes basiliques, la visite des hôpitaux et des prisons, l'obscur apostolat des pauvres, la rédaction des règles du nouvel Institut et d'un Commentaire sur saint Jean, qui semble parfois tenir de l'inspiration ¹.

Après une longue attente de presque toute une année passée sous le poids d'un délaissement complet, à commencer par la défection subite de son compagnon ² de voyage, il reçut enfin des encouragements très-honorables de la sacrée Congrégation de la Propagande, pour la poursuite de l'œuvre des noirs.

Toutefois, ne voulant pas paraître élever autel contre autel,

¹ Le P. Libermann eut alors une audience du Pape. « Le 17 février 1840, » dit M. le chevalier Drach, dans une note écrite et signée de sa main, « je présentai à Grégoire XVI l'abbé Libermann, et son ami l'abbé de la Brunière, mort depuis évêque-martyr. Le Souverain Pontife passa la main sur la tête de l'abbé Libermann en appuyant avec une visible émotion. Quand les deux jeunes ecclésiastiques eurent été congédiés, le Pape me demanda d'une voix émue : « Qui est celui dont j'ai touché la tête ? » Je fis à S. S. en peu de mots l'histoire du néophyte, et j'étais bien loin de connaître tout ce qu'en a révélé le volume de sa vie. Le Pape dit alors ces propres paroles : « *Sara un santo.* » Paroles prophétiques, dont constatent l'accomplissement tous ceux qui ont connu le P. Libermann.

² M. de La Brunière, quoique toujours plein de vénération pour le Père Libermann et très-attaché à son œuvre, avait cru devoir passer dans la Société des Missions Etrangères, où il trouva quelques années après un glorieux martyre en Chine, pendant que M^r Vérolles lui apportait d'Europe la dignité de coadjuteur et le titre d'évêque de Tremta.

mais désirant au contraire se ménager la bienveillance et la protection de la Congrégation du Saint-Esprit, déjà en possession depuis près d'un siècle de l'œuvre coloniale, le P. Libermann et ses premiers disciples, avant de passer outre, crurent devoir s'offrir à M. Fourdinier, alors supérieur de l'Institut, pour aller travailler de concert avec ses prêtres, en nombre trop restreint pour pouvoir s'occuper de l'évangélisation des esclaves. Ils mettaient toutefois pour condition : de s'employer uniquement au salut des pauvres nègres, de vivre en communauté et sous une Règle qui pût maintenir parmi eux la ferveur sacerdotale et l'esprit apostolique. Mais Dieu permit que M. Fourdinier ne crût pas devoir accéder à cette offre ; c'est que, dans les desseins cachés de la Providence, ce n'était point une simple coopération ou union d'action qui devait avoir lieu entre les membres des deux sociétés, mais bien une fusion entière et complète, ainsi qu'on verra la chose s'accomplir, pour un plus grand bien, quelques années plus tard. Le P. Libermann et les siens, après cette démarche, faite en partie pour mieux s'assurer de la divine volonté, et aussi par déférence pour les conseils de leurs directeurs et autres personnes sages, se mirent plus que jamais en devoir de poursuivre la fondation de la nouvelle Société.

Cependant, pour réaliser ce dessein, le P. Libermann devait être revêtu du sacerdoce, et sa maladie l'en excluait. Notre-Dame-de-Lorette, qu'il alla visiter alors dans les plus rigoureuses conditions de mendicité et d'humiliation, lui rendit comme miraculeusement la santé. De retour en France, il put recevoir des mains de M^{re} Roess les deux premiers ordres sacrés, au séminaire de Strasbourg, où son court passage fut marqué par un redoublement de ferveur, et où la Providence lui préparait à son insu, parmi ses compatriotes, des coopérateurs de choix, dont l'un devait même lui succéder dans la direction de l'Institut. Étant passé de Strasbourg à La Neuville, près Amiens, où des amis avaient préparé le berceau de l'œuvre, il y ouvrit, en septembre 1841, n'étant encore que diacre, avec M. Le Vavasseur et un autre élève de Saint-Sulpice, M. Collin, le premier noviciat de la Société. Ils crurent devoir placer l'Institut naissant sous le vo-

cable du saint et immaculé Cœur de Marie, tant pour suivre leur attrait intérieur que par reconnaissance pour Notre-Dame-des-Victoires, où l'œuvre aimera toujours à reconnaître le lieu sacré de son origine. Ce fut là aussi que le P. Libermann, ordonné prêtre à Amiens par M^{sr} Mioland, depuis archevêque de Toulouse, célébra la première messe de communauté, assisté du vénérable M. Desgenettes. Étaient présents, avec MM. Le Vasseur et Collin, M. Tisserand, sous-directeur de l'Archiconfrérie, le novice dont on vient de parler, et quelques autres élèves de Saint-Sulpice.

Les commencements de la société du Saint-Cœur-de-Marie furent bien faibles, et ses moyens d'existence d'abord absolument nuls. Dieu seul était sa force et son soutien, la divine Providence son unique ressource, et le saint Cœur de Marie sa seule espérance ; les hommes traitaient cette entreprise de folie. Les personnes même les plus dévouées aux Missionnaires de la Neuville hésitaient entre la crainte et l'espérance. Il fallait à ceux-ci la puissante impulsion que leur donnait la vue de tant d'âmes délaissées, accablées par le malheur, et croupissant dans l'ignorance et dans le vice, pour oser se livrer à une entreprise aussi dépourvue de tout secours terrestre et aussi peu conforme à la prudence humaine. La grâce de Dieu ne les abandonna pas. A peine avaient-ils passé quelque temps dans leur obscure solitude, que déjà ils eurent à rendre des actions de grâces à la Providence pour ses soins inattendus : elle leur vint en aide au delà de leurs espérances, et son attention maternelle allait toujours croissant, à mesure que croissait le nombre des membres de la petite famille.

Dès la deuxième année, la Congrégation du Saint et Immaculé Cœur de Marie se trouva en état de commencer son œuvre de prédilection, de l'apostolat des noirs esclaves. L'île Maurice (colonie anglaise) et l'île Bourbon lui furent alors ouvertes d'une manière toute providentielle, et ce fut là le théâtre des premiers travaux de ses missionnaires, ainsi que de leurs premières conquêtes sur le démon parmi ces âmes infortunées. Le Ciel bénit ces deux missions, et depuis lors jusqu'à ce jour, elles n'ont cessé de produire des fruits abondants de salut auprès des noirs.

Vers la fin de la même année 1843, M^{sr} Barron, prélat américain, étant venu de Rome à Paris, avec le titre de Vicaire apostolique des deux Guinées et de la Sénégambie, et s'étant adressé à Notre-Dame des Victoires pour obtenir la coopération des missionnaires des noirs, dont on lui avait parlé à la Propagande, sept autres membres de la Société partirent, sur sa demande et avec l'agrément du Saint-Siège, pour aller fonder cette importante mission depuis si longtemps abandonnée, bien qu'aux portes de plusieurs nations catholiques, et menacée de devenir la proie de la propagande protestante des missionnaires américains. Mais, au moment où tout semblait marcher au gré de l'Institut naissant, une épreuve bien douloureuse vint tout à coup renverser toutes ses espérances, sinon compromettre son existence même.

En effet, sur les sept missionnaires dont nous venons de parler, cinq ne tardèrent pas à être moissonnés par la maladie et la mort dans ces climats brûlants ; un sixième perdit courage, ainsi que le Vicaire apostolique lui-même, qui sur sa demande au Saint-Siège, reçut une autre destination, et le septième, resté seul, sans secours, sans nouvelles d'Europe, pendant plus d'une année, n'attendait plus, chaque jour, que le sort de ses heureux compagnons, morts victimes de leur dévouement. La Congrégation de son côté, n'entendant plus aucunement parler de lui, le comprit pendant dix-huit mois dans la mémoire de ses défunts.

Effrayée par ces pertes nombreuses et inattendues, et ne sachant pas encore exactement à quelle cause les attribuer, la petite Société se vit forcée de suspendre momentanément son œuvre ; elle conservait toutefois l'espérance que la mort de ces Martyrs de la charité attirerait tôt ou tard les regards de Dieu sur cette terre désolée. En attendant, la grâce d'en haut lui vint en aide pour soutenir son courage, et cette épreuve, loin de l'abattre, ne servit qu'à lui inspirer un plus grand abandon entre les bras de la divine Providence.

L'année suivante, cinq prêtres du Saint-Cœur de Marie furent mis à la disposition de la sacrée Congrégation de la Propagande, pour la mission d'Haïti (Saint-Domingue), où cinq cent mille âmes remplies d'excellentes dispositions, étaient livrées comme

en proie à quelques prêtres indignes accourus de différents pays, et dont la vie toute mondaine était un scandale permanent ; mais le temps marqué par les desseins de Dieu pour le salut de ce peuple n'était pas encore venu, et cette nouvelle tentative du zèle des missionnaires du Saint-Cœur de Marie fut une épreuve de plus pour la Congrégation. Le gouvernement haïtien était alors animé de dispositions malveillantes envers le Saint-Siège ; ses exigences schismatiques obligèrent les missionnaires, à peine arrivés, de quitter le pays. Après mille tracasseries, par lesquelles on semblait vouloir punir leur dévouement au Vicaire de Jésus-Christ, ils durent partir, laissant dans la consternation les malheureux habitants, qui n'avaient pas tardé à les distinguer d'avec les prêtres mercenaires dont on vient de parler.

Sur ces entrefaites, de douces espérances renaissaient pour la mission des deux Guinées : M. Bessieux, qu'on avait cru mort pendant si longtemps, donnait signe de vie ; non-seulement Dieu l'avait gardé, mais on apprenait de lui que les Européens pouvaient plus impunément qu'on ne le pensait, s'établir sur ces côtes, moyennant toutefois certaines précautions exigées par ces climats brûlants. Ce fut donc une grande consolation pour la Société du Saint-Cœur de Marie de pouvoir reprendre, vers le milieu de 1845, cette œuvre momentanément suspendue. Mais ce nouvel essai devait encore lui coûter bien cher ; l'un de ses trois premiers fondateurs, le P. Tisserand, nommé par la sacrée Congrégation de la Propagande, préfet apostolique de la mission, périt avant d'y arriver, dans le naufrage du *Papin*, le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge. Les feuilles publiques de l'époque retentirent du courage héroïque de ce fervent Missionnaire du Saint-Cœur de Marie, que l'on vit au milieu des flots mugissants, prendre en brave le commandement du bateau en ruines, pour sauver les âmes s'il ne pouvait sauver les corps ; puis, fortifié par une prière fervente, sommer tous les passagers de se préparer à paraître devant le tribunal du souverain Juge, leur donner une dernière absolution, et disparaître dans l'abîme avec soixante passagers, au moment où il venait encore de convertir et baptiser un pauvre Juif.

Quelque temps après, la mission des deux Guinées ayant déjà obtenu quelques résultats malgré de nouvelles pertes, Rome lui donna un vicaire apostolique dans la personne de l'un de ses membres, M^{sr} Truffet, originaire de Savoie, ancien professeur distingué de rhétorique, qui avait comme miraculeusement trouvé sa vocation à l'apostolat des noirs, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, où il fut également sacré le 23 janvier 1847, fête de la Conversion de saint Paul.

Sur lui reposaient de grandes espérances. Cependant une année ne s'était pas encore écoulée, que déjà la Congrégation déplorait la perte de ce savant et pieux Évêque.

Telles sont les pertes et épreuves par lesquelles la divine Providence préparait la Société du Saint-Cœur de Marie à entrer dans une phase nouvelle de son existence, soit en la sanctifiant par là davantage, soit en lui faisant prendre, malgré ces revers, plus de consistance et de développement. En effet, le local, bien qu'agrandi, de la Neuville, ne pouvant plus contenir le nombre toujours croissant des aspirants, on avait dû ouvrir une nouvelle maison dans la ville d'Amiens, puis à quelques lieues de là, dans l'ancienne abbaye de Notre-Dame du Gard, afin de séparer les différentes espèces de sujets, novices, scolastiques, frères, tous primitivement réunis à la Neuville. Le moment parut donc venu, où devait s'accomplir sa réunion avec la Congrégation du Saint-Esprit, depuis longtemps pressentie par le vénérable M. Desgenettes, qui avait suivi avec beaucoup d'attention et d'intérêt les phases diverses des deux Sociétés. Seulement, ce qui eut lieu alors, ce ne fut plus cette simple union d'action proposée par les premiers fondateurs de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie plusieurs années auparavant, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, mais bien une véritable et entière fusion. Cette réunion fut amenée comme tout naturellement, lorsqu'on s'y attendait le moins, c'est-à-dire au moment où M. Leguay, ancien vicaire général de Perpignan, et supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit depuis la mort de M. Fourdinier, semblait lui avoir donné un nouvel essor, et lui faire présager un avenir florissant, surtout après avoir obtenu du Saint-Siège une nouvelle approbation des Règles.

Et, chose digne de remarque, ce furent les événements de 1848 qui levèrent tous les obstacles, et fournirent l'occasion de cette fusion complète.

M. Monet, qui pendant longtemps avait vu de près, à Bourbon, le zèle des Pères du Saint-Cœur de Marie pour l'œuvre des noirs, vint à être élu supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit. Voyant la moisson devenir plus abondante que jamais dans les colonies, par suite surtout de l'abolition de l'esclavage qu'on venait de promulguer, il crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire pour répondre à tant de besoins, que de réunir le personnel des deux Sociétés, pour n'en former plus qu'une seule et même Congrégation. Nommé, sur ces entrefaites, vicaire apostolique de la mission de Madagascar, où il mourut en mettant le pied sur ces rivages, il se démit de la supériorité en faveur du P. Libermann, fondateur de la Société du Saint-Cœur de Marie, qui fut élu à l'unanimité des suffrages, supérieur général des deux Congrégations réunies.

Le Saint-Siège apostolique, qui avait vu avec plaisir et encouragé cette fusion, l'approuva et la confirma par un décret en date du 26 septembre 1848. En outre, pour perpétuer le souvenir de chacune de ces deux Congrégations primitivement distinctes, il autorisa la nouvelle Société à substituer le nom de l'Immaculé Cœur de Marie à celui de l'Immaculée Conception, et par suite à n'être plus désignée désormais que sous le vocable de Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie.

Le R. P. Libermann ne survécut que de quatre années à peine à cette fusion, où il déploya le plus grand désintéressement et la plus rare prudence. Il vécut toutefois encore assez pour achever de l'affermir et de la cimenter ; dissiper les préjugés qui, jusque-là, comme on l'a vu plus haut, n'avaient pas laissé de planer toujours un peu sur l'ancienne Société du Saint-Esprit ; préparer une nouvelle rédaction des règles et constitutions de la Congrégation pour les faire harmoniser avec le nouvel état de choses provenant de la réunion des deux Sociétés ; donner un nouvel essor et pourvoir d'une manière durable aux intérêts religieux des colonies, par la création de trois sièges épiscopaux à la Mar-

tinique, la Guadeloupe et l'Ile de la Réunion, œuvre capitale dont il fut le premier et principal instrument, non moins par sa rare prudence que par son zèle, bien secondés d'ailleurs par les circonstances ; enfin affermir et développer, tant en France qu'au delà des mers, les œuvres entreprises, sans oublier le bien spirituel de ses enfants, pour lesquels il composa une série d'instructions admirables, sous le titre d'*Instructions aux missionnaires*, outre un petit traité sur l'épiscopat pour les évêques missionnaires de l'Institut, que la mort ne lui permit pas d'achever.

Entre autres faits accomplis dans cette dernière période pour la consolidation et le développement des œuvres de la Congrégation, il faut mentionner la nomination par le Saint-Siège, après la mort de M^{sr} Truffet, de deux nouveaux évêques de la Société, préposés à la mission des deux Guinées, à savoir : M^{sr} Bessieux, vicaire apostolique, qu'on a vu survivre seul aux six premiers missionnaires d'Afrique, et M^{sr} Kobès, son coadjuteur, jeune prêtre distingué du diocèse de Strasbourg.

Cependant le R. P. Libermann touchait à la fin de sa carrière si pleine et si sainte. Au terme d'une cruelle maladie, supportée avec cette patience et cette suavité d'âme qu'on avait toujours admirées dans cet homme de douleurs ; après avoir exhorté les siens de ses lèvres mourantes, à la ferveur, à la charité, à l'union, à l'esprit de sacrifice, à la confiance en Dieu, au zèle de sa gloire et du salut des âmes, et désigné entre deux membres qui se défendaient à ses côtés du fardeau de la supériorité, dont l'un ou l'autre était menacé, celui qui devrait se sacrifier après lui, il s'endormit dans le Seigneur, à la suite d'une espèce de ravissement ou extase, qui fit couler de tous les yeux des larmes de joie et sembla, pendant plus d'une heure, avoir changé sa chambre mortuaire en vestibule du ciel. C'était le 2 février 1852, jour où l'Église célèbre la fête de la Purification de la très-sainte Vierge et de la Présentation de Jésus au temple¹. La communauté chan-

¹ Il est à remarquer ici que le grand nombre des sujets que la Société a perdus jusqu'à ce jour, sont morts, comme le R. P. Libermann, un jour de fête de la très-sainte Vierge, ou du moins un samedi, jour consacré à Marie par la piété des fidèles.

tait au chœur les Vêpres de la fête. Lorsqu'on fut arrivé à ces paroles très-distinctement entendues du cantique de Marie : *Et exaltavit humiles*, sa sainte âme s'envola dans les cieux. Ses enfants qui l'entouraient l'embrassèrent une dernière fois, en disant avec le chœur le *Gloria Patri* du saint cantique.

Sa vie a été écrite depuis par le R. P. dom Pitra, religieux bénédictin de Solesmes. C'est elle qui nous a fourni les principaux matériaux de cette notice.

Le P. Libermann n'avait que quarante-neuf ans d'âge et douze ans de sacerdoce quand il mourut, au milieu d'un deuil général et de regrets profonds dans tous les rangs de la société laïque et ecclésiastique. On ne pouvait se familiariser avec l'idée d'une mort si prématurée, tellement on regardait ce saint fondateur comme encore nécessaire et indispensable à la Congrégation, dont il était l'âme et la vie. Toutefois on ne tarda pas à s'apercevoir que le vénéré Père, ainsi que ses enfants se plurent dès lors à l'appeler, ne serait pas moins utile aux siens du haut du ciel, qu'il ne l'avait été naguère sur la terre. Bientôt, en effet, on éprouva sensiblement les effets de sa protection tant sur la Congrégation elle-même que sur celui qu'il avait désigné sur son lit de mort pour lui succéder après lui avoir, de son vivant, communiqué son esprit, et l'avoir initié à l'administration de l'Institut.

En effet, depuis la nomination du R. P. Schwindenhammer, élu, à l'unanimité des suffrages, supérieur général actuel de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, qui, lui aussi, avait trouvé sa vocation à Notre-Dame des Victoires, alors qu'il y remplaçait le P. Tisserand en qualité de sous-directeur de l'Archiconfrérie, l'Institut a reçu une nouvelle approbation de ses règles, désormais en parfaite harmonie avec sa nouvelle situation; le personnel de ses membres, Pères et Frères, s'est considérablement augmenté; de nouvelles fondations et œuvres se sont ajoutées aux anciennes, telles que : un séminaire à Rome pour les jeunes ecclésiastiques français, deux petits-séminaires en France pour le recrutement des sujets de la Congrégation, sans parler de plusieurs autres nouveaux établissements créés à la Guyane, à la Martinique, à la Guadeloupe, au Sénégal, etc. (BADICHE.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Fête à Lille de Notre-Dame de la Treille, qui en 1641 et 1645, a délivré cette bonne ville des ennemis qui l'assiégeaient.

Fête à Bamberg de Notre-Dame Consolatrice des affligés.

Fête à Messine de Notre-Dame de la Lumière, qui en ce jour a rendu la vue à un enfant aveugle.

Fête en ce jour de Notre-Dame de Tongres, dont voici l'histoire :

Tongres, dont il s'agit ici, n'est pas la vieille capitale des *Tongri* dans le pays de Liège et dans le voisinage de Maëstricht, mais un village du Hainaut, entre Atti et Mons. On l'appelle Tongres-Notre-Dame, et il a une annexe qui a conservé le nom de Tongres-Saint-Martin, parce que le saint Apôtre des Gaules au iv^e siècle, est venu et a laissé des traces dans cette contrée.

Or, dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1081, le bourg de Tongres, en Hainaut, fut frappé ainsi que ses environs, d'une très-grande merveille. Tongres et toute la contrée s'éclairèrent d'une vive lumière qui s'élevait jusqu'aux cieux et dont le foyer semblait être dans le jardin du noble et vaillant Hector, seigneur de Tongres. Son château était illuminé, comme dans un beau jour de juin et il n'était pas en février une heure du matin. Tout le voisinage fut réveillé par cette splendeur. Tous se croyaient en plein midi d'été, et tous admiraient dans le jardin du château une gracieuse petite statue de Notre-Dame qui ne pouvait avoir été apportée là que par les Anges, car c'était d'elle que jaillissait la lumière immense dont on était ébloui. Le seigneur Hector, qui était depuis trois mois aveugle et fort malade, n'eut pas plutôt appris ce prodige qu'il demanda qu'on apportât la sainte statue dans sa chambre, et il se trouva guéri dès qu'il l'eut touchée. Il ordonna qu'on la transportât dans l'église de Saint-Martin, ce qu'on fit ; mais au soleil levé, on la retrouva dans le jardin où elle avait été déposée. Il envoya annoncer le miracle à l'évêque de Cambrai, qui arriva peu après avec un grand concours d'ecclésiastiques. On avait laissé la sainte statue dans le jardin, au lieu qu'elle avait choisi, mais que protégeait maintenant une

tente. On décida qu'il fallait y bâtir un sanctuaire, qui fut dès lors illustré de miracles et est toujours un pèlerinage très-fréquenté.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La Purification de la bienheureuse Vierge Marie, que les Grecs appellent la Rencontre du Seigneur.

A Rome, sur la voie Salaria, le martyr de saint Apronien, géolier, qui, étant encore païen, et tirant de prison saint Sisinius pour le faire comparaître devant le préfet Laodicius, entendit ces paroles prononcées par une voix venue du ciel : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. » Aussitôt il crut, et reçut le baptême ; et persévérant dans la suite à confesser Notre-Seigneur, il fut condamné à avoir la tête tranchée.

A Rome encore, les saints martyrs Fortunat, Félicien, Firme et Candide.

A Césarée, en Palestine, saint Corneille le Centurion, que saint Pierre baptisa et fit évêque de cette ville.

A Orléans, saint Floscule, vulgairement saint Flou, évêque.

A Cantorbéry en Angleterre, saint Laurent, évêque, qui gouverna cette église après saint Augustin et convertit le roi à la foi de Jésus-Christ.

¹.

QUARTO NONAS FEBRUARIJ.

Purificatio beatæ Mariæ Virginis, quæ a Græcis Hypapante Domini appellatur. — Romæ via Salaria, passio sancti Aproniani Commentariensis, qui adhuc gentilis, cum sanctum Sisinium e carcere educeret ut Laodicio præfecto præsentaret, vocemque e cælo factam audiret: Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum, quod vobis paratum est a constitutione mundi. Credens baptizatur, et postea in confessione Domini finem vitæ capitali sententia accepit. — Item Romæ, sanctorum Martyrum Fortunati, Feliciani, Firmi et Candidi. — Cæsareæ in Palæstina, sancti Corneli Centurionis, quem beatus Petrus Apostolus baptizavit, et apud præfatam urbem episcopali honore sublimavit. — Aurelianis, sancti Flosculi episcopi. — Cantuariæ in Anglia, natalis sancti Laurentii episcopi, qui post sanctum Augustinum eam ecclesiam gubernavit, et regem ipsum ad fidem convertit.

Additions des autres Martyrologes.

Les saints martyrs Laurence et Hippolyte, qui souffrirent à Fossombrone en Italie.

Les saints martyrs de Cartère, en Afrique, dits les Cartériens. Saint Victor de Vite a fait leur éloge en célébrant leur fête.

Saint Mégingaud, successeur de saint Burcard au siège de Vurzburg. Après quinze ans d'épiscopat, il se retira dans une solitude pour se préparer à la mort. On croit qu'il mourut le 2 février 780.

Saint Lothaire, comte et seigneur en Saxe, est honoré comme martyr dans son pays, le 2 février. C'est tout ce que nous savons de lui.

Saint Damien, soldat romain en Afrique, martyr de Jésus-Christ.

Saint Gutval, évêque régional en Bretagne au vii^e siècle. A la fin de sa vie il se retira dans la presqu'île de Quiberon, où il mena une vie angélique. Il mourut très-saintement vers l'an 640.

Saint Laurélien, martyr à Rome, sous Décus. Son corps, qu'on avait enterré dans le cimetière de Saint-Callixte, a été ensuite transporté à Pavie, où il est toujours honoré.

Saint Rhodippe, évêque de Léontini en Sicile, où il succéda à saint Néophyte, premier évêque de cette ville. Il siégea dix-huit ans.

Sainte Théodica, honorée à Mayence, dans l'église de Saint-Pierre. Son culte est très-ancien. Elle était née dans la Hesse.

Martyrologe de la dernière persécution.

Simon Avé, chanoine à Villefranche en Beaujolais, condamné à mort à Lyon, comme prêtre fanatique, c'est-à-dire pieux, le 2 février 1794.

André Blanchard, prêtre du diocèse de Vire, condamné à Lyon pour le même chef, et le même jour. Il avait soixante-quatre ans.

Pierre Goyet, chanoine aussi à Villefranche, condamné à Lyon, parce qu'il prêchait la foi, mis à mort le 2 février 1794. Il avait soixante-dix ans.

Pierre Gilbert, prêtre du diocèse de Toul, arrêté à Metz comme insermenté, condamné à mort le 2 février 1794.

Pierre David, prêtre du diocèse d'Angoulême et chanoine de Sainte-Geneviève, n'ayant pas fait de serment, fut arrêté en 1798, et transporté à Sinnamary, où il mourut de la peste, le 2 février 1799.

Benoît Deroche, prêtre, chanoine de Villefranche, arrêté à Lyon, pour avoir prêché dans les campagnes, guillotiné le 2 février 1794.

Joseph Mirailié, jeune prêtre du diocèse de Belley, qui s'était réfugié à Lyon, pour éviter le serment schismatique, mis à mort le 2 février 1794.

Jacques Poirat, prêtre né à Lyon, chanoine de Saint-Nizier dans cette ville, ayant refusé le serment, fut guillotiné à Lyon le même jour.

Jacques Mollière, prêtre né aussi à Lyon, arrêté après le siège de cette ville et refusant le serment, fut jugé par une commission militaire et fusillé le 2 février 1794.

TROISIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Blaise, évêque et martyr. — Saint Blaise d'Espagne, évêque et martyr. — Saint Célerin, confesseur, sainte Célerine, saint Ignace et saint Laurentin. — Saint Hadelin, abbé de Celles au diocèse de Liège. — Saint Anscaire, archevêque de Hambourg et de Brême. — Sainte Wéréburge, abbesse et patronne de Chester. — Sainte Nonna et sainte Berlande, sœur et nièce de saint Amand. — Saint Anatole, évêque d'Adana. — Saint Laurence, évêque de Spolète. — Saint Morbed. — Saint Elinand, moine de Froidmond. — Le Bienheureux Bonocontre, Frère Mineur. — Le Bienheureux Guillaume de Sproncata, évêque. — Le Bienheureux Ubalde, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le vénérable Père Henri Loonès, Chartreux. — Le vénérable prêtre Guillaume Montan, confesseur de la Foi. — Le prophète Azarias, fils d'Oded. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BLAISE, ÉVÊQUE ET MARTYR ¹.

Saint Blaise était probablement né à Sébaste en Arménie et il habitait cette ville. Jeune, il s'appliqua à l'étude de la philosophie avec succès ; il réussit également dans la médecine, mais la science des Saints, c'est-à-dire, de l'amour divin, eut encore plus d'attraits pour lui ; aussi, plein de charité, il allait de côté et d'autre secourir les pauvres et les malades.

Après la mort de l'évêque de Sébaste, les chrétiens, qui connaissaient la sainteté des mœurs et la science de Blaise, l'élurent d'une voix unanime pour le premier Pasteur et leur père.

Il accepta la charge dont on l'honorait, pour ne pas s'opposer à la volonté de Dieu si clairement manifestée dans son élection ; et, conservant néanmoins l'amour de la solitude à laquelle il avait toujours été enclin, il se retira dans une grotte du mont Argée, près de la ville. Dieu se plut à honorer ce lieu par plu-

¹ Cette vie est empruntée à saint Alphonse de Liguori, dans ses *Victoires des Martyrs*, § 53.

sieurs miracles, qui mirent en évidence la sainteté de son serviteur et l'on y vit accourir des gens de tout pays qui venaient y chercher les remèdes du corps et de l'âme.

Vers l'an 315, Agricola gouverneur de la Cappadoce et de la petite Arménie, vint à Sébaste, chargé par l'empereur Licinius de mettre à mort tous les chrétiens. A son arrivée, il ordonna que tous ceux d'entre ces fidèles qui étaient détenus en prison fussent exposés aux bêtes. Pour cela, ses émissaires coururent à la forêt voisine et se mirent à la recherche des bêtes féroces. Leur étonnement fut grand d'en trouver une multitude réunie à l'entrée de la caverne, et le Saint, au milieu d'elles, faisant tranquillement sa prière¹. Ils rapportèrent le prodige à Agricola, qui partagea leur étonnement, et n'en ordonna pas moins de saisir Blaise. Lorsqu'ils lui intimèrent l'ordre du gouverneur, le Saint répondit d'un air satisfait : « Marchons, allons sacrifier notre vie pour Jésus-Christ. » Il les assura qu'il désirait depuis longtemps le martyre, et que la nuit précédente, Dieu avait daigné lui découvrir qu'il acceptait le sacrifice de sa vie.

Dès que les habitants de Sébaste apprirent que leur saint Evêque était emmené par ordre du gouverneur, ils se portèrent en foule sur son passage, et, les larmes aux yeux, lui demandèrent sa bénédiction. On remarqua surtout une femme qui posa à ses pieds son enfant prêt à être étranglé par une épine arrêtée dans son gosier, et qui implorait son secours avec confiance. Blaise attendri par les larmes de la mère, se mit en prières, et demanda au Seigneur non-seulement la guérison de l'enfant, mais encore observe l'un des historiens de son martyre, la guérison de ceux qui auraient recours à son intercession en pareil cas.

A peine eut-il fini sa prière, que l'enfant se trouva guéri, et de là vient la dévotion particulière de tous les peuples à saint Blaise pour les maux de gorge.

Le gouverneur, aussitôt que saint Blaise se présenta, lui ordonna de sacrifier aux dieux immortels. Le Saint répondit :

¹ On a vu, dans la vie de saint Antoine et dans quelques autres, que les lions, les ours, les loups et d'autres animaux sauvages ou féroces respectaient les Saints.

« Juste ciel ! quel nom donnez-vous à des démons qui ne peuvent faire que du mal ? Il n'y a qu'un Dieu immortel, c'est celui que j'adore. »

Cette réponse irrita Agricola, qui fit sur-le-champ flageller cruellement le bon Saint. On crut qu'il perdrait la vie dans ce supplice, mais il en sortit avec un visage serein. On le reconduisit en prison ; là il opéra tant de miracles, que le gouverneur le fit déchirer horriblement avec des crochets de fer. Le sang-coulait de tous ses membres. Quelques femmes pieuses le recueillirent et cette action louable reçut bientôt sa récompense ; on les saisit avec leurs enfants, et on les amena au gouverneur, qui leur ordonna de sacrifier aux dieux sous peine de mort.

Les saintes Femmes demandèrent des idoles, on crut que c'était pour sacrifier ; à peine les eurent-elles dans les mains qu'elles les jetèrent dans le lac. Sur-le-champ elles furent décapitées.

Agricola, plein de confusion, épuisa sa rage contre saint Blaise. Un historien ajoute que, non content des tourments infligés au Saint, il le fit étendre sur le chevalet. Après que ses chairs eurent été déchirées avec des peignes de fer, on le revêtit d'une cuirasse ardente. Enfin le tyran, désespérant de le vaincre, ordonna qu'on le jetât dans le lac. Blaise ayant fait le signe de la Croix, marcha sur les eaux, s'arrêta au milieu du lac, et de là défia les idolâtres de s'en rapporter à la puissance de leurs dieux pour l'imiter.

Quelques-uns eurent la témérité de l'essayer, et se noyèrent. Pour lui, au contraire, entendant une voix céleste qui lui disait de sortir du lac et d'aller recevoir le martyre, il revint à terre, et fut décapité par ordre du gouverneur, l'an 319.

La ville de Raguse et plusieurs autres cités ont choisi saint Blaise pour leur patron.

Ce saint Martyr est si célèbre et tant de grâces ont été obtenues par son intercession, que de tous côtés on a voulu avoir de lui quelques reliques ; et comme un certain nombre d'églises en possèdent, Baillet a cru trancher la difficulté en disant que « pour ne pas contrister les peuples ou mettre du trouble dans leurs dévotions, on s'est trouvé réduit à imaginer plusieurs Saints du nom de Blaise. »

C'est supposer une supercherie qui n'a pas en lieu. D'ailleurs l'Église ne reconnaît que trois Saints de ce nom : saint Blaise de Sébaste, saint Blaise des Orétains dans la nouvelle Castille, fêté ce même jour 3 février, et saint Blaise de Verulle à présent Véroli, fêté le 29 novembre. Mais les critiques se sont scandalisés de ce qu'il y a des reliques de saint Blaise à Saint-Marcel de Rome, dans d'autres églises de cette ville et du royaume de Naples, comme aussi à Brindes, à Volterra, à Raguse, à Palerme, à Lisbonne, à Malines, à Anvers, à Paris, à Melun, à Mende, à Maubeuge, à Cambrai, à Cologne, à Luxembourg, à Utrecht, à Gand, à Bruges, à Tournay, à Montpellier ; et sans doute ailleurs encore. Ils n'ont pas lu sans doute que les reliques du Saint, martyrisé à Sébaste en l'an 315, avaient été plus tard apportées en Europe par les chrétiens, qui voulaient les soustraire aux sectateurs de Mahomet. Or le corps humain est composé de tant d'ossements qu'il peut se partager aisément entre deux cents églises et plus encore. Ainsi Naples, Montpellier, Saint-Maximin en Provence et Orbitello vous diront que leur église possède la tête de saint Blaise, quoique chacune de ces villes n'ait que des portions de cette sainte tête, dont quelques autres parties sont à Douai, à Paris, à Bourbon-l'Archambaud et ailleurs.

Ainsi Saint-Pierre de Rome, Milan, Capoue, Notre-Dame de Paris, Compostelle en Galicie, l'ancienne abbaye de Dilighem en Brabant, l'abbaye de Basse-Fontaine en Champagne, et Marseille enfin se glorifiaient de posséder un bras de saint Blaise, quoique ces huit châsses ne continssent que des portions d'un seul bras. Les doigts et les phalanges des doigts, les dents, les nombreux ossements des pieds sont en d'autres lieux où les peuples disaient avec joie : « Nous avons des reliques de saint Blaise. »

Cette simple remarque suffit à faire justice de l'incrédulité cachée sous le masque de la critique.

SAINT BLAISE D'ESPAGNE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Le Martyrologe de Salasar rapporte que ce Saint fut consacré évêque par un disciple de l'Apôtre saint Jacques. Il siégeait chez

les Orétains, peuples qui habitaient une partie de la contrée qu'on a appelée depuis la Nouvelle-Castille. Il souffrit le martyre dans la persécution soulevée par Néron et passa de ce monde le 3 février de l'an 68.

SAINT CÉLERIN, CONFESSEUR,

SAINTE CÉLERINE, SON AÏEULE, SAINT IGNACE ET SAINT LAURENTIN,
SES ONCLES.

Nous ignorons la patrie de saint Célerin. Jeune, il eut la gloire de confesser Jésus-Christ, dans la persécution de Décius, l'an 250. Il était à Rome. Il y fut arrêté et conduit au persécuteur, qui, pour abattre le grand courage qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer dans un jeune homme, le fit jeter dans une obscure prison. Il y demeura dix-neuf jours, tourmenté par la faim et par la soif, car c'était un des stratagèmes infâmes des païens, d'atténuer, par des privations cruelles, les forces des vaillants athlètes de Jésus-Christ. Le corps de Célerin devint d'une maigreur affreuse ; ses membres meurtris étaient ulcérés par les fers, et il en porta toute sa vie les marques. La cruauté des tyrans n'alla pas plus loin. Il fut délivré de prison, sans doute parce qu'on eut égard à sa grande jeunesse. Quoi qu'il en soit, la suite a fait voir que le dessein de Dieu, en lui conservant la vie, était qu'après avoir édifié l'Église par une confession si glorieuse, il honorât encore l'état ecclésiastique par la sainteté de ses mœurs.

Il avait une sœur qui demeurait à Rome, et qui eut le malheur de succomber à la crainte des supplices et de sacrifier aux idoles. Dans la douleur qu'une telle chute lui causa, il se revêtit d'un cilice, se couvrit de cendres, et passa les jours et les nuits en pleurs, sans interrompre même sa pénitence pour les réjouissances de la fête de Pâques, résolu de la continuer jusqu'à ce qu'il eût obtenu la grâce de sa sœur par la miséricorde de Jésus-Christ et par l'intercession des Martyrs. Il en écrivit à un de ses amis nommé Lucien, qui était dans les fers à Carthage pour la foi. Après l'avoir instruit de l'affreuse infortune de sa sœur, il la recommanda à ses prières, à celles des autres confesseurs, et leur

demanda la grâce de l'indulgence pour elle et pour deux autres femmes, à qui le même malheur était arrivé. L'histoire ecclésiastique nous apprend que plusieurs de ceux qui étaient séparés de la communion, pour avoir sacrifié aux idoles, avaient recours alors à l'intercession des Martyrs, pour obtenir que les évêques leur accordassent la paix, c'est-à-dire l'absolution et la communion, quoiqu'ils n'eussent pas encore achevé le temps de la pénitence : cela s'appelait la grâce de l'indulgence. Les évêques avaient égard aux supplications des Saints qui souffraient pour le nom de Jésus-Christ, et en leur considération, ils modéraient la rigueur de la discipline de l'Église envers ceux qui pleuraient leurs péchés, et qui avaient accompli avec ferveur une partie de la pénitence imposée. Saint Cyprien ayant vu la lettre adressée à Lucien, loua hautement la modestie et l'humilité du saint et généreux confesseur ; il s'en servit avec succès pour l'opposer à la trop grande facilité de plusieurs qui accordaient indifféremment l'indulgence.

Saint Célerin, étant venu à Carthage sur la fin de la même année, alla trouver saint Cyprien dans sa retraite, car la persécution l'avait obligé de se cacher. Le saint évêque regarda l'arrivée de Célerin comme une favorable occasion que Dieu lui présentait d'honorer son Église en engageant un si illustre confesseur dans le ministère ecclésiastique. Il l'ordonna lecteur de l'Église de Carthage. Célerin s'y opposa tant qu'il put ; quelque vénération qu'il eût pour saint Cyprien, il ne pouvait se soumettre en ce point à sa volonté, si Dieu même, dans une vision, ne lui en eût fait un commandement exprès. Saint Cyprien en donna aussitôt avis à son clergé et à son peuple, par une belle lettre remplie des éloges de Célerin.

L'usage de l'Église de Carthage était de faire lire l'Évangile par des lecteurs ; et saint Cyprien avait donné cette qualité à Célerin, afin qu'on entendit tous les jours les paroles de Jésus-Christ, de la bouche même qui l'avait si généreusement confessé, afin aussi que les fidèles fussent portés à la pratique des préceptes évangéliques, en les entendant lire par un homme qui les gardait avec tant de courage et de fidélité. Il destinait Célerin à la pré-

trise, lorsqu'il serait dans un âge plus avancé ; et il voulait qu'en attendant il jouît des mêmes attributions que les prêtres. Mais c'est tout ce que nous savons de certain, touchant saint Célerin : on ignore l'année et le jour de sa mort.

L'Église honore en ce même jour, saint Laurentin, oncle paternel de Célerin, saint Ignace, son oncle maternel, et sainte Célerine, son aïeule, qui avaient reçu avant lui la couronne du martyre en Afrique, et qui sont loués dans la lettre de saint Cyprien.

Saint Célerin, dont nous venons de résumer l'histoire, est appelé généralement Célerin de Carthage, pour le distinguer d'un autre Célerin, qui était du clergé de Rome, et qu'on appelait Célerin et Macaire. Celui-là se laissa surprendre aux séductions de Novatien, et il serait tombé dans l'hérésie, si Dieu n'était pas venu à son secours. On le trouvera au 28 février.

SAINT HADELIN,

ABBÉ DE CELLES AU DIOCÈSE DE LIÈGE.

Saint Hadelin, gentilhomme d'Aquitaine, quitta son pays, sa famille, sa fortune pour l'amour de Jésus-Christ ; en quoi il imita beaucoup de Saints de sa province, entre autres saint Agrice, saint Maximin, saint Paulin, évêques de Trèves, saint Goar, prêtre, saint Amand, saint Remacle, évêque de Maëstricht, et d'autres encore qui se retirèrent de leur pays au septentrion de la France, où les bois et les déserts d'entre le Rhin et la Meuse fournissaient des retraites favorables au désir qu'avaient ceux qui renonçaient au monde d'embrasser la pénitence. Il s'attacha particulièrement à saint Remacle, alors abbé de Solignac en Limousin, qui se chargea de sa conduite, et qui l'emmena vers l'an 646, avec lui en Austrasie, où le saint roi Sigebert attirait beaucoup de personnes de piété. Hadelin n'avait guère que vingt ans, et il demeura à Metz ou aux environs sous la discipline de ce saint Abbé, jusqu'à ce que Sigebert choisit Remacle pour être le supérieur d'une abbaye qu'il avait fondée à Cougnon¹ sur la rivière de Sémoy, qui devint ensuite un prieuré situé entre Chini

¹ *Lat. Casæcongidunus.*

et Bouillon, et annexé par le roi d'Espagne au collège des Jésuites de Luxembourg. Hadelin alla aussitôt se renfermer dans cette solitude, où il crut devoir trouver plus de liberté pour ses exercices de pénitence, et l'étude des saintes Écritures. Mais deux ou trois ans après, saint Remacle ayant été fait évêque de Maëstricht, dont le siège vaquait par la démission de saint Amand, voulut qu'il lui tint compagnie pour édifier son peuple par les exemples de sa vie. Il l'éleva même au sacerdoce, afin de l'employer au ministère de son Église, et de faire en sorte par ce moyen que ses lumières et ses vertus pussent servir également à la sanctification des autres comme à la sienne. Lorsqu'il quitta son évêché en 661, pour se retirer dans la nouvelle abbaye de Stavelo, que Sigebert venait de bâtir à sa sollicitation sur les confins de son diocèse, Hadelin ne put se résoudre à demeurer à Maëstricht, et il voulut être encore le compagnon de sa pénitence dans ce lieu. Il paraît même qu'il l'accompagna dans le voyage de piété qu'il fit à Rome, afin de ne point perdre de vue ce modèle de mortification et de sainteté qu'il s'était proposé d'imiter.

Remacle le trouvant fort avancé dans la perfection de la vie spirituelle, et jugeant que sa présence ne lui était plus nécessaire, le fit résoudre enfin à se séparer pour aller prendre ailleurs la conduite de quelques personnes d'entre ceux qui venaient en foule chercher Dieu dans les déserts des diocèses de Maëstricht, de Cologne, de Metz et de Trèves. Il lui conseilla d'aller s'établir vers la rivière de Lesch, et lui permit néanmoins de revenir de temps en temps à Stavelo, afin qu'ils pussent ensemble renouveler de plus en plus leur ferveur et se communiquer leurs lumières. Hadelin obéit et se retira avec quelques solitaires dans ce désert appelé le Mlieu des quatre Monts. Il y bâtit à trois quarts de lieue du Lesch, et à une demi lieue de Dinant, de petites cellules propres seulement à garantir sa nouvelle communauté des plus grosses injures de l'air et de l'incursion des bêtes farouches. Là il vécut dans la prière et les austérités continuelles comme un homme entièrement mort au monde, qui n'avait plus d'habitudes qu'au ciel. Cela n'empêcha pas que sa réputation ne lui attirât souvent des visites assez importunes, sous prétexte de donner de

l'exercice à sa charité. Pépin¹ maire du palais, ou plutôt le maître du royaume, voulut l'y aller voir avec sa femme Plectrude. Ils furent très-édifiés de tout ce qu'il leur dit de la vanité des choses du monde, et des obligations qu'ont les grands de demeurer toujours parfaitement soumis à Dieu, et de se régler eux et leurs sujets sur les maximes de l'Évangile. Ils lui donnèrent quelques terres, auxquelles trois gentilshommes du voisinage qui étaient frères, et qui renoncèrent au siècle sous sa conduite, joignirent le fonds de leur patrimoine. Avec ce secours Hadelin bâtit le monastère de Celles en Ardennes, du nom des petites cellules qu'il y avait dressées auparavant, où il s'est formé un bourg par la suite des temps, l'abbaye ayant été convertie en un chapitre de chanoines. Il conduisit ses religieux pendant plusieurs années dans une observance étroite des conseils de l'Évangile, commençant toujours par ses propres exemples les instructions qu'il leur donnait. Il mourut vers l'an 696, consumé par les travaux de la pénitence, et Dieu fit connaître par divers miracles combien la vie de ce fidèle Serviteur lui avait été agréable, et combien sa mort lui était précieuse.

Son corps demeura à Celles pendant près de six cent quarante ans. Mais en 1338 il fut transporté dans la petite ville de Wiset sur la Meuse, entre Liège et Maëstricht, par les chanoines de son église, qui allèrent s'y établir pour se délivrer des vexations de l'avoué de Celles. Le corps ayant été déposé en chemin dans l'église de Saint-Lambert de Liège, y avait été visité par l'évêque Adolphe de la Marck, assisté de tout son chapitre. Les os y avaient été trouvés assez entiers. Il y manquait seulement un bras qui était dans l'abbaye de Stavelo depuis plusieurs années, un os de l'autre bras qu'on gardait à Hublin au delà de Chini, et un os de la jambe, avec quelques autres petits ossements qui étaient demeurés à Celles, parce qu'on les avait séparés du corps longtemps auparavant. La fête de cette translation faite de Celles à Wiset, se solemnise le 11 octobre, qui est le jour où les reliques y furent reçues en 1238 : mais on la célèbre à Celles² le dimanche dans

¹ C'est le père de Charles Martel.

² Il y avait anciennement dans le Palatinat du Rhin un monastère ou ermitage

l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge, qui est peut-être le jour auquel elles en avaient été enlevées. Longtemps avant cette translation on faisait publiquement la mémoire de saint Hadelin le 3 février, qu'on croit être le jour de sa mort, et l'on trouve son nom dans les plus anciens exemplaires du Martyrologe d'Adon.

(BAILLET.)

SAINT ANSCAIRE,

ARCHEVÊQUE DE HAMBOURG ET DE BRÈME.

Dans les commencements du neuvième siècle, la Providence ouvrit les portes de la foi et de l'Église aux peuples du Nord. Chez les Danois et les Normands, comme chez les autres barbares, les révolutions politiques étaient fréquentes et sanglantes. Par suite d'une de ces révolutions, Hériold ou Harold, roi des Danois, ayant été détrôné par les fils de Godefrède, un de ses prédécesseurs, s'était réfugié depuis plusieurs années à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire, qui le reçut avec bonté et l'exhorta à se faire chrétien, afin que les Francs portassent plus volontiers les armes pour son service. Au mois de juin 826, comme Louis tenait les états à Ingelheim, Harold se convertit et reçut le baptême avec la reine sa femme, les princes ses enfants, et un grand

qui portait aussi le nom de Celles. Un saint ermite, nommé Philippe, en avait été le fondateur. Voulant vivre inconnu aux hommes, il se retira dans le lieu appelé depuis Zellerthal près de Worms, dans le Palatinat; il y bâtit une cellule pour lui et pour un compagnon, au huitième siècle. Sa sainteté lui attira des disciples qui menèrent une vie très-édifiante. Leurs successeurs les imitèrent pendant plusieurs siècles. Leur ermitage, auquel des personnes pieuses avaient donné des biens considérables, devint une collégiale au milieu du treizième siècle. Les chanoines tombèrent insensiblement dans le relâchement, et finirent par négliger leurs devoirs les plus essentiels. Ces raisons, jointes à la vétusté de l'église qui tombait en ruines, portèrent l'électeur palatin Frédéric II, à transporter, du consentement du Pape, les revenus du chapitre à l'université d'Heidelberg pour son entretien. Le culte de saint Philippe de Celles était autrefois très-célèbre en Allemagne; mais il était presque entièrement aboli dans ces derniers temps. Voyez l'ouvrage intitulé : *S. Philippus Cellensis in Palatinatu ad Rhenum cultu olim celebris, hodie ferme ignotus, sed oblivioni ereptus*, Aut. Jung. Profes. Hist. eccles. in universitate Heidelberg. Cet ouvrage a été imprimé à Heidelberg en 1780. On en trouve l'extrait dans l'*Esprit des journaux*, au mois de septembre de l'année 1780, p. 399.

(NOTE DE GODESCARD.)

nombre de ses sujets, qui l'avaient suivi. La cérémonie s'en fit à Mayence, dans l'église de Saint-Alban. L'empereur fut le parrain du roi, et l'impératrice Judith fut la marraine de la reine.

Harold étant sur le point de retourner en Danemark, souhaita d'emmener avec lui un missionnaire qui le fortifiât dans la foi et qui la prêchât à son peuple. L'empereur qui ne le souhaitait pas moins, en parla aux évêques et aux seigneurs de l'assemblée qu'il tint à la mi-octobre de la même année 826, et les pria de chercher quelque homme apostolique qui eût la bonne volonté et les talents nécessaires pour cette entreprise. Presque tous répondirent qu'ils ne savaient personne qui eût assez de zèle et de courage pour se consacrer à une si laborieuse mission. Mais Vala, abbé de Corbie, prenant la parole, dit qu'il connaissait un moine qui avait toutes les qualités d'un apôtre et surtout un grand désir de souffrir pour Jésus-Christ; qu'il n'osait cependant assurer qu'il voulût se sacrifier à une expédition si pénible et si dangereuse.

Il parlait d'Anscaire, moine de l'ancienne Corbie, qui demeurait alors à la nouvelle Corbie, où il avait été envoyé pour y enseigner les jeunes religieux et faire en même temps des prédications au peuple. Il était natif de l'ancienne Corbie, ou du moins des environs. Il fut dès sa jeunesse favorisé de plusieurs grâces extraordinaires qui jetèrent dans son cœur les semences des vertus dont on vit dans la suite de si précieux fruits. Il prit, dans un âge encore tendre, l'habit religieux au monastère de Corbie, et il montra d'abord une grande ferveur dont il parut cependant un peu se démentir dans la suite; la nouvelle de la mort de Charlemagne, un si grand prince, le fit rentrer en lui-même, et sa négligence momentanée devint pour lui un nouveau motif de tendre à la plus haute perfection. Il étudia sous le célèbre Pascase Radbert, et fit tant de progrès dans les sciences, qu'il gouverna l'école de l'ancienne Corbie durant l'absence de son maître. Il n'en fut tiré que pour faire la même fonction dans la nouvelle Corbie. Ses supérieurs ayant connu ses talents et son zèle, le chargèrent, outre le soin de l'école, d'annoncer la parole de Dieu au peuple : ce qu'il fit avec de grands fruits.

Sur le récit que l'abbé Vala fit des vertus de ce saint religieux, il eut ordre de le faire venir à la cour. Dès qu'il y fut arrivé, Vala lui proposa la mission de Danemark, en lui déclarant cependant qu'il ne voulait rien lui ordonner là-dessus, et qu'il le laissait absolument le maître d'accepter ou de refuser une si pénible mission. Anscaire, qui ne cherchait que l'occasion de procurer la gloire de Dieu, répondit sans délibérer qu'il l'acceptait avec joie. Aussitôt il fut présenté à l'empereur, qui fut aussi satisfait qu'édifié de sa résolution ; mais quand le parti qu'il prenait fut devenu public, on en parla diversement. Quelques-uns ne pouvaient assez admirer le courage du saint religieux, qui s'arrachait à sa patrie et à ses études pour se confiner parmi des barbares idolâtres, sans autre dessein que de les gagner à Dieu ; les autres, en lui prêtant des intentions moins pures, le blâmaient hautement ; quelques-uns même tâchaient ouvertement de le détourner de sa résolution. C'est ainsi que l'œuvre de Dieu trouve partout des contradictions ; on est quelquefois fâché de voir faire par d'autres un bien qu'on n'a pas le courage de faire soi-même.

Anscaire, pour s'exempter de répondre à ces vains discours et pour se préparer à l'apostolat par la solitude, se retira dans une vigne voisine d'Aix-la-Chapelle, où il vaquait en repos à la prière et à la lecture. Un moine de l'ancienne Corbie, nommé Aubert, qui accompagnait Vala à la cour, alla l'y trouver et lui demanda s'il avait bien pensé à l'engagement qu'il avait pris. Anscaire, persuadé qu'il ne venait que pour le contredire, lui répondit : « Quel besoin avez-vous de venir me troubler dans ma résolution ? » Aubert lui protesta que tel n'était pas son dessein, mais seulement de savoir s'il persévérait dans sa bonne volonté. Anscaire, le remerciant de sa bienveillance, lui dit alors : « On m'a demandé si, pour l'amour de Dieu, je voulais aller chez les nations étrangères annoncer l'Évangile du Christ. Je n'ai osé rejeter une pareille proposition ; au contraire, je souhaite de toutes mes forces pouvoir y aller, et personne ne pourra me faire changer à cet égard. — C'en est assez, répartit Aubert, Je ne vous laisserai point aller seul ; mais, pour l'amour de Dieu, je veux partir avec vous ; et obtenez-moi seulement la permission du seigneur abbé. »

Anscaire alla au-devant de Vala quand il revint du palais, et lui dit qu'il avait trouvé un compagnon pour son voyage. Quand il eut nommé Aubert, l'abbé resta surpris comme d'un miracle, ne pensant pas qu'un homme d'une aussi grande naissance, de ses plus confidents et procureur de son monastère, nourrit des pensées semblables. Il l'interrogea lui-même et lui accorda la permission ; mais il déclara à l'un et à l'autre, qu'il ne leur donnerait personne de sa famille pour les servir, s'il n'y voulait aller de bon gré, trouvant de l'inhumanité à envoyer quelqu'un malgré soi parmi les païens.

Il les mena tous deux à l'empereur, qui, ravi de leur bonne volonté, leur donna des meubles de chapelle, des coffres, des tentes et les autres secours nécessaires pour un si grand voyage, et leur recommanda d'avoir soin d'affermir dans la foi le roi Harold et les siens, de peur qu'ils ne retournassent à leurs anciennes erreurs, et de travailler à en convertir d'autres. Ils partirent donc sans avoir personne pour les servir ; car Harold, encore néophyte et grossier, ne savait point comment on devait les traiter ; et les siens, élevés comme lui dans des mœurs différentes, n'avaient pas grande attention pour ces deux étrangers. Ainsi, ils souffrirent beaucoup dans ce commencement de voyage. Quand ils arrivèrent à Cologne, l'archevêque Hadebalde en eut compassion, et leur donna, pour porter leur bagage, une très-bonne barque, où il y avait deux chambrés. Le roi Harold la trouva si commode, qu'il y passa avec les religieux, prit pour lui une des chambres et leur laissa l'autre, ce qui augmenta entre eux la familiarité, et ses gens en servirent un peu mieux les moines. Ils descendirent ainsi le Rhin jusqu'à la mer, et ayant passé la Frise, arrivèrent aux frontières du Danemark. Mais Harold ne pouvant encore y être paisible, demeura en Frise, dans une terre que l'empereur lui avait donnée.

Anscaire et Aubert y demeurèrent avec lui, tantôt parmi les chrétiens, tantôt parmi les païens, prêchant et instruisant ceux qu'ils pouvaient. Il s'en convertit plusieurs, et le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Les deux missionnaires cherchaient surtout à acheter de jeunes esclaves, pour les élever dans

le service de Dieu, et, par eux, convertir leurs compatriotes ; le roi Harold leur en donna des siens à instruire, et leur école fut bientôt de douze enfants et plus. Tel fut le commencement de la conversion des Danois au christianisme. Leurs apôtres travaillèrent ainsi plus de deux ans, après lesquels Aubert tomba malade et ayant été conduit en Saxe, à la nouvelle Corbie, il y mourut saintement.

Vers l'an 829, l'empereur Louis reçut des ambassadeurs des Suénoles ou Suédois, qui, entre autres affaires dont ils étaient chargés, lui déclarèrent que plusieurs personnes de leur nation désiraient embrasser la religion chrétienne, le priant d'envoyer des prêtres pour les instruire, et assurant que leur roi était disposé à le permettre. L'empereur, ravi de cette proposition, chercha qui il pourrait envoyer pour reconnaître la vérité, et demanda à l'abbé Vala si l'un de ses moines voudrait aller en Suède, principalement Anscaire, qui était déjà auprès de Harold, roi de Danemark. On le fit venir à la cour ; et, comme il se douta du sujet, il se souvint d'une vision qu'il avait eue à Corbie, où il avait reçu ordre d'aller prêcher aux païens. Etant donc arrivé devant l'empereur, il accepta la mission. L'abbé Vala lui donna pour compagnon Vitmar, moine de Corbie, et députa Gislemar pour demeurer auprès du roi Harold, à la place d'Anscaire.

Saint Anscaire et Vitmar s'embarquèrent pour passer en Suède. Mais environ à mi-chemin, ils rencontrèrent des pirates qui, malgré la résistance des marchands qui les conduisaient, prirent leurs vaisseaux et tout ce qu'ils avaient, en sorte qu'à peine purent-ils gagner la terre et se sauver à pied. En cette occasion, ils perdirent les présents de l'empereur et environ quarante volumes qu'ils avaient rassemblés pour le service de Dieu ; il ne leur resta que le peu qu'ils purent emporter en descendant du vaisseau. Quelques-uns étaient d'avis de retourner, mais Anscaire ne put s'y résoudre.

Ils firent donc à pied un très-long chemin avec une extrême difficulté, passant de temps en temps sur des barques quelques bras de mer. Enfin ils arrivèrent à Birche, qui était alors la capitale et le port du royaume de Suède, dans une île à deux journées

d'Upsal, vers le lieu où est Stockholm ; car cette ancienne ville ne subsiste plus. Le roi, nommé Bern ou Biorn, ayant appris des ambassadeurs qu'il avait envoyés en France le sujet de la venue des missionnaires, les reçut favorablement. L'affaire fut examinée dans son conseil, et on leur accorda tout d'une voix la permission de demeurer dans le pays et d'y prêcher l'Évangile, ce qu'ils commencèrent avec succès. Plusieurs chrétiens captifs avaient bien de la joie de pouvoir enfin participer aux saints Mystères, et on reconnut la vérité de tout ce que les ambassadeurs de Suède avaient dit à l'empereur Louis. Quelques Suédois demandèrent et reçurent le Baptême, entre autres Hérigaire, gouverneur de la ville et fort chéri du roi. Ce seigneur fit bâtir une église dans son héritage, s'exerça sérieusement à la piété, et persévéra très-constamment dans la foi.

Saint Anscaire et Vitmar, ayant demeuré six mois en Suède revinrent en France avec des lettres écrites de la main du roi suivant l'usage de la nation, et racontèrent à l'empereur Louis les grâces que Dieu avait faites, et comment il leur avait ouvert la porte pour la conversion des païens. L'empereur en fut ravi, et songea comment il pourrait établir un siège épiscopal à cette frontière de son empire, pour faciliter et affermir ces conversions.

Il établit à Hambourg un siège archiepiscopal, à qui serait soumise toute l'église des Nordalbingues, c'est-à-dire des peuples qui étaient au nord de l'Elbe, et tout le reste des pays septentrionaux, pour y envoyer des évêques et des prêtres. Il fit donc consacrer solennellement saint Anscaire archevêque, par les mains de son frère Dregon, évêque de Metz, en présence de trois archevêques. Comme le nouveau diocèse de Hambourg était petit et exposé aux courses des barbares, l'empereur y unit un monastère de Gaule, nommé Turholt en Flandre ; et, pour assurer à perpétuité l'érection du siège de Hambourg, il envoya saint Anscaire à Rome, avec deux évêques, un comte, en demander la confirmation au Pape Grégoire IV. Le Pape autorisa le tout par un décret, donna le pallium à saint Anscaire, le nomma légat apostolique pour les Suédois, les Danois, les Slaves et les autres nations sep-

tentrionales, entre autres l'Islande et le Groënland, conjointement avec Ebbon, archevêque de Reims, qui avait déjà reçu cette légation précédemment. Il lui accorda, devant le corps de saint Pierre, l'autorité publique de prêcher l'Évangile, et frappa d'anathème quiconque y mettrait opposition. Ce sont les paroles du biographe contemporain de saint Anscaire. Les nations septentrionales n'auraient jamais dû oublier d'où leur sont venus les prédicateurs légitimement envoyés de l'Évangile, et leurs pères dans la foi.

Une particularité bien remarquable, c'est que dans la légation apostolique de saint Anscaire et de l'archevêque Ebbon, se trouve non-seulement l'Islande, mais encore le Groënland, qui fait partie de l'Amérique septentrionale. Le Pape Grégoire IV nous apprend dans sa bulle à saint Anscaire, que Charlemagne avait déjà eu intention de faire remplir cette mission lointaine. Ainsi donc, à la fin du VIII^e et au commencement du IX^e siècle, on connaissait assez, non-seulement l'Islande, mais encore le Groënland ou la partie septentrionale de l'Amérique, pour songer efficacement à y envoyer des missionnaires.

Ebbon et saint Anscaire, conférant ensemble de cette légation, jugèrent nécessaire qu'il y eût un évêque qui résidât en Suède. Ainsi du consentement de l'empereur, Ebbon choisit un de ses parents nommé Gauzbert, qu'il fit ordonner évêque, lui donnant abondamment, tant du sien que de la libéralité de l'empereur, tout ce qui était nécessaire pour le service de l'Église ; et il l'envoya comme son vicaire en Suède, pour exercer la légation qu'il avait reçue du Saint-Siège. Ebbon lui fit donner par l'empereur le monastère que lui-même avait fondé à Vedel, comme un lieu de retraite. Gauzbert fut nommé Simon à son ordination, à l'exemple de quelques autres évêques, comme saint Boniface ; et, étant arrivé en Suède, il fut reçu avec honneur par le roi et par le peuple, et commença à bâtir une église et à prêcher publiquement l'Évangile, en sorte que le nombre des fidèles croissait de jour en jour. Saint Anscaire réussit de même à Hambourg. Il acheta des enfants parmi les Danois et les Slaves, il en racheta d'autres qui étaient captifs, les instruisit dans le service de Dieu,

les envoya dans le monastère de Turholt, et même dans celui de Corbie, où ils furent élevés de manière à devenir de zélés missionnaires à leur tour ¹.

L'an 845, saint Anscaire fut classé de Hambourg par l'incursion des Normands ; il ne laissa pas que d'exercer sa mission en Saxe. Il tirait sa subsistance du monastère de Turholt en Belgique, que Louis le Débonnaire lui avait donné à cette fin. Mais le roi Charles le Chauve, dans les États duquel se trouva ce monastère après le partage des royaumes, le donna à un seigneur ; ce qui réduisit saint Anscaire à une extrême pauvreté. Les moines de l'ancienne Corbie, qui l'avaient suivi, retournèrent à leur monastère, et plusieurs l'abandonnèrent ; mais avec le peu de disciples qui lui restait, il ne laissa pas de continuer ses fonctions. Plus tard, pour lui procurer la subsistance nécessaire, l'on unit, en 849, l'évêché de Brême à celui de Hambourg, qui était fort petit, n'ayant que quatre églises baptismales, et d'ailleurs fort exposé aux incursions des barbares.

Cependant l'église de Suède était demeurée sans prêtre, depuis que l'évêque Gauzbert, autrement nommé Simon, en avait été chassé. Au bout de sept ans, c'est-à-dire vers l'an 852, saint Anscaire y envoya un prêtre anachorète, nommé Ardgair, pour consoler ce qui restait de chrétiens, principalement un saint homme, nommé Hérigair, qui avait soutenu cette Église pendant qu'elle manquait de prêtres, et avait beaucoup souffert de la part des infidèles ; mais Dieu le soutenait par des miracles. Un jour, tenant leur assemblée en pleine campagne, ils louaient leurs dieux, dont ils prétendaient avoir reçu de grandes faveurs, et reprochaient à Hérigair qu'il était seul engagé dans une vaine créance. Alors il leur dit : « Eprouvons par des miracles qui est le plus puissant, vos dieux ou le mien. Il va pleuvoir, comme vous voyez ; priez vos dieux qu'il ne tombe point de pluie sur vous, et je demanderai la même grâce à mon Seigneur Jésus-Christ. » Ils s'assirent tous d'un côté, et lui avec un valet de l'autre : ils furent tellement trempés de la pluie, qu'il semblait qu'on les eût jetés tout vêtus

¹ *Vita S. Ansc.*, *Acta Bened.*, sec. IV, pars II. It. *Acta SS.*, 3 febr.

dans la rivière ; mais il ne tomba pas une goutte de pluie sur lui ni sur son valet ; ainsi les païens demeurèrent confus. Il lui vint un mal de jambe qui l'empêchait de marcher. Plusieurs le venaient voir : les uns lui conseillaient de sacrifier aux dieux, pour obtenir sa guérison ; les autres lui disaient qu'il n'avait pas de santé, parce qu'il n'avait pas de Dieu. Ne pouvant plus supporter leurs reproches, il se fit porter à son église, et dit devant tous les assistants : « Jésus-Christ, mon Seigneur, rendez-moi tout à l'heure la santé, afin que ces pauvres gens connaissent que vous êtes le seul Dieu, et qu'ils se convertissent à vous ! » Aussitôt il fut si parfaitement guéri, qu'il sortit de l'église sans secours.

Un roi des Suéonones ou Suédois, chassé de son royaume, était venu assiéger Birch avec le secours des Danois ; ils étaient prêts à prendre la ville et à la piller. Les habitants, riches marchands pour la plupart, n'étant pas en état de se défendre, avaient recours à leurs dieux. Hérigaire, qui était gouverneur de la ville, leur dit en colère : « Jusqu'à quand voulez-vous servir les démons et vous ruiner par de vaines superstitions ? Vous avez fait de grandes offrandes à vos dieux et leur en avez promis encore de plus grandes ; de quoi vous ont-elles servi ? » Les habitants remirent leur salut entre ses mains, et par son conseil, ils vouèrent à Jésus-Christ un jeûne et des aumônes. Cependant le roi qui les assiégeait dit à ses Danois : « Il y a là-dedans plusieurs dieux et une église autrefois dédiée à Jésus-Christ, qui est le plus puissant de tous. Cherchons par le sort, si c'est la volonté divine que vous preniez cette ville. » Ils ne purent le refuser, car c'était leur coutume ; et ils trouvèrent que leur entreprise ne pouvait réussir. Ainsi ils se retirèrent, et Birch fut délivrée. Hérigaire profita de ce succès pour exhorter les habitants à se convertir, et pour prêcher hardiment la foi partout où il se rencontrait. Il persévéra jusqu'à la fin ; étant tombé malade, il fut assisté à la mort par le prêtre Ardgair, qui lui donna le Viatique.

Il le donna aussi à une sainte femme nommée Friburge, l'un des principaux ornements de cette église naissante. Elle résista avec une fermeté inébranlable à toutes les attaques des infidèles disant : « Si l'on doit garder la foi aux hommes, combien plus

doit-on la garder à Dieu ? Mon Seigneur Jésus-Christ est tout-puissant ; il peut, si je lui suis fidèle, me donner tout ce qui me sera nécessaire. » Comme elle était âgée et qu'il n'y avait plus de prêtres en Suède, se croyant proche de la mort, elle recommanda à sa fille un peu de vin qu'elle avait fait réserver, et lui ordonna de lui en mettre dans la bouche quand elle la verrait près de sa fin, parce qu'elle n'avait pas fait le sacrifice, qu'elle savait être le Viatique des chrétiens. Ce vin se garda environ trois ans ; et l'on voit, par cet exemple, que le Viatique se donnait encore sous l'espèce du vin.

Le prêtre Årdgaire arriva dans l'intervalle et assista cette sainte femme à la mort. Comme Fridburge était riche et affectionnée à l'aumône, elle ordonna à sa fille de distribuer, après sa mort, tous ses biens aux pauvres. « Et parce que, lui dit-elle, nous avons peu de pauvres ici, vendez tout et portez l'argent à Dorstat, où il y a plusieurs églises et des pauvres en grand nombre. » La fille exécuta cet ordre fidèlement, et trouva à Dorstat des femmes pieuses qui l'instruisirent du meilleur emploi de ses aumônes. Un jour, étant revenue à son logis, elle mit à part le sac où elle avait porté son argent, et qui était vide ; mais quelque temps après, elle le trouva plein, et, ayant appelé ces pieuses femmes, elle compta l'argent avec elles et en trouva autant qu'elle en avait apporté, excepté quatre deniers qu'elle avait employés pour avoir un peu de vin dans un moment de fatigue. Elle rapporta ce miracle aux prêtres les plus estimés, qui lui dirent : « C'est le fruit de votre obéissance et de votre fidélité ; croyez fermement que votre mère est sauvée, et ne craignez point de donner aussi votre bien à Jésus-Christ. »

Ces miracles sont dignes de foi, s'il y en eut jamais, étant rapportés, dans la *Vie de saint Anscaire*, par saint Rembert, son disciple et son successeur ; et s'il est permis de dire que Dieu ait jamais dû quelquefois faire des miracles, c'est sans doute pour les églises naissantes. Au reste, il semblait que le prêtre Årdgaire ne fût allé en Suède que pour assister à la mort de ces deux saintes personnes ; car, après celle d'Hérigaire, il retourna à sa chère solitude, et cette Église demeura encore sans prêtre.

Mais saint Anscaire travaillait à introduire la foi dans le Danemark. Horic ou Eric y régnait alors seul, et il était fils de Godefroi, tué l'an 810. Anscaire le visitait souvent et s'appliquait à gagner son amitié par ses présents et par toutes sortes de services, afin d'obtenir la permission de prêcher dans son royaume. Quelquefois le roi Louis de Germanie l'envoyait en ambassade vers Horic, soit pour traiter de la paix, soit pour d'autres affaires, dont il s'acquittait avec beaucoup de capacité et de fidélité. Le roi Horic, connaissant par là sa probité, commença à le respecter et à l'aimer, à vivre familièrement avec lui et à lui donner entrée dans ses conseils les plus secrets. Il voulait toujours l'avoir pour garant des traités qu'il faisait avec les Saxons, disant qu'il ne tenait rien de si sûr que sa parole.

Saint Anscaire profita donc de cette amitié du roi pour l'exhorter à se faire chrétien. Il écoutait volontiers ce que l'évêque lui rapportait de l'Écriture-Sainte, et demeurait d'accord que cette doctrine était bonne et salutaire. Enfin, le saint évêque lui demanda permission de bâtir une église dans son royaume, et d'y établir un prêtre qui prêchât la parole de Dieu et administrât le Baptême à tous ceux qui le désiraient. Le roi l'accorda avec plaisir, permit de bâtir une église à Slesvic, qui était dès lors un port très-fréquenté par les marchands. Le saint évêque l'exécuta aussitôt et y mit un prêtre qui travailla avec grand fruit ; car il y avait déjà en ce lieu-là plusieurs chrétiens, même des principaux de la ville, qui avaient été baptisés à Dorstat ou à Hambourg ; et ils étaient ravis d'avoir chez eux le libre exercice de leur religion. Plusieurs infidèles de l'un et de l'autre sexe se convertissaient à leur exemple ; la joie était grande et l'intérêt même temporel s'y rencontrait ; car, à cette occasion, les marchands de Dorstat et de Hambourg voyant la sûreté établie, venaient plus volontiers à Slesvic. Mais la plupart de ces nouveaux chrétiens se contentaient de recevoir le signe de la Croix et d'être catéchumènes, pour entrer dans l'église et assister aux divins Offices ; ils différèrent le Baptême jusqu'à la fin de leur vie, croyant plus avantageux de sortir entièrement purifiés. Plusieurs malades, ayant inutilement sacrifié à leurs idoles pour recouvrer la santé, promettaient de se

faire chrétiens, appelaient le prêtre, recevaient le baptême et guérissaient aussitôt. Ainsi se convertit une grande multitude de Danois.

Cependant saint Anscaire, affligé de ce que la Suède était encore une fois sans prêtre, depuis la retraite d'Ardgaire, pria le roi Horic de lui aider à rentrer dans ce pays. Il en parla aussi à l'évêque Gauzbert, qu'il y avait autrefois envoyé, craignant que la foi qui avait commencé à s'y établir ne périclît par leur négligence. Gauzbert dit que, pour lui, en ayant été une fois chassé, il craignait que sa présence n'irritât de nouveau les infidèles. « Il vaut mieux, ajouta-t-il, que vous y retourniez vous-même, vous qui, ayant été chargé le premier de cette mission, y avez été très-bien reçu ; j'enverrai avec vous mon neveu, qui demeurera pour y faire les fonctions de prêtre, s'il y a lieu d'y prêcher. » Cette résolution prise, ils allèrent demander la permission au roi Louis le Germanique, qui l'accorda volontiers, et donna la commission à l'évêque Anscaire d'aller en Suède comme son ambassadeur.

Horic, roi de Danemark, en envoya un de son côté, pour l'accompagner et dire au roi de Suède Olef ou Olave, qu'il connaissait parfaitement le serviteur de Dieu que le roi Louis lui envoyait, et qu'il n'avait jamais vu un si homme de bien, ni trouvé en personne tant de bonne foi. « C'est pourquoi, ajouta-t-il, je lui ai permis dans mon royaume tout ce qu'il a voulu pour y établir la religion chrétienne ; et je vous prie d'en user de même, car il ne cherche qu'à faire du bien. » Après vingt jours de navigation, saint Anscaire arriva à Birch, où il trouva le roi et le peuple fort troublés ; car il était venu un homme qui disait avoir assisté à l'assemblée des dieux que l'on croyait maîtres du pays. Il prétendait que ces dieux l'avaient envoyé dire au roi et au peuple : « Nous vous avons longtemps été favorables, et nous avons donné l'abondance et la prospérité dans la terre que vous habitez. De votre part, vous vous êtes bien acquittés des sacrifices et des vœux que vous nous deviez, et votre service nous a été agréable. A présent, vous manquez aux sacrifices ordinaires et faites moins de vœux ; et ce qui nous déplaît davantage, vous voulez introduire un dieu étran-

ger. Gardez-vous de recevoir ce culte contraire au nôtre, si vous voulez que nous vous soyons propices. Que si vous voulez quelque dieu nouveau, nous recevons volontiers en notre compagnie Eric, jadis votre roi. » Les Suédois, touchés de cet avertissement de leurs dieux, dressèrent un temple en l'honneur de ce roi Eric, et lui offrirent des vœux et des sacrifices.

Le saint Évêque, étant arrivé, demanda à ses anciens amis comment il pourrait faire au roi sa proposition. Tous répondirent qu'il ne pouvait rien espérer pour ce voyage, et que s'il avait quelque chose à donner, il l'employât à racheter sa vie. Il leur dit que si Dieu en avait ainsi disposé, il était prêt à souffrir les tourments et la mort. Enfin par leur conseil, il invita le roi à venir chez lui, lui donna à manger, lui fit des présents et lui expliqua le sujet de son ambassade. Le roi, très-content de la réception de l'évêque, lui dit : « Je consentirais volontiers à ce que vous désirez ; mais je ne puis rien accorder, que je n'aie consulté nos dieux par le sort, et que je ne sache la volonté du peuple, qui est plus maître que moi des affaires publiques. Envoyez quelqu'un de votre part à la prochaine assemblée, je parlerai pour vous et vous ferai savoir la résolution. » Après cette réponse, l'évêque recommanda l'affaire à Dieu par des jeûnes et des prières, et Dieu lui fit connaître intérieurement que le succès en serait heureux.

Le roi Olef assembla d'abord les seigneurs, et leur expliqua la proposition de l'évêque. Ils dirent qu'il fallait consulter les dieux, sortirent en campagne, suivant la coutume, jetèrent le sort, et trouvèrent que c'était la volonté divine, que la religion chrétienne s'établît chez eux. Aussitôt un des seigneurs, ami de l'évêque, alla lui porter cette bonne nouvelle. Le jour de l'assemblée générale étant venu, elle se tint à Birch ; et le roi, suivant la coutume, fit publier par un héraut le sujet de l'ambassade. Il s'émut un grand murmure parmi le peuple, partagé en divers sentiments. Mais un vieillard se leva et dit : « Roi et peuple, écoutez-moi. Nous connaissons déjà le service de ce Dieu, et qu'il est d'un grand secours à ceux qui l'invoquent : plusieurs d'entre nous l'ont éprouvé dans les périls de mer et en d'autres occasions ; pourquoi donc le rejetons-nous ? Autrefois, quelques-uns allaient à Dorstat embrasser

cette religion, dont ils connaissaient l'utilité : maintenant ce voyage est dangereux, à cause des pirates ; pourquoi ne recevons-nous pas ce bien, que l'on vient nous offrir chez nous ? » Le peuple, persuadé par ce discours, consentit unanimement à l'établissement des prêtres et de la religion chrétienne. Le roi en donna aussitôt avis à l'évêque, ajoutant toutefois qu'il ne pouvait encore lui accorder une entière permission, jusqu'à ce qu'il eût le consentement d'une assemblée qui devait se tenir dans une autre partie du royaume ; mais elle fut aussi favorable que la première.

Alors le roi appela l'évêque, et ordonna que l'on bâtirait des églises, que l'on recevrait des prêtres, et que quiconque voudrait pourrait se faire librement chrétien. Saint Anscaire recommanda au roi le prêtre Erimbert, qui était le neveu de l'évêque Gauzbert. Le roi lui donna une place à Birch pour bâtir une église, et promit de protéger en tout la religion chrétienne. Ainsi saint Anscaire, ayant heureusement accompli son dessein, retourna en Saxe. Quelque temps après, le roi Olef attaqua les Cores, peuple autrefois sujet aux Suédois, et dont le pays est la Courlande. Il assiégea une de leurs villes, où ses troupes trouvèrent un grand péril ; et, ayant jeté le sort, aucun de leurs dieux ne leur promettait du secours. En cette extrémité, quelques marchands, se souvenant des instructions de saint Anscaire, exhortèrent les Suédois à invoquer le Dieu des chrétiens. Ayant jeté le sort, et trouvé que Jésus-Christ devait les secourir, ils reprirent cœur et marchèrent au combat. Mais les Courlandais, sans les attendre, rendirent la ville à des conditions plus avantageuses que les assiégeants ne demandaient.

Après cette victoire, les Suédois demandèrent quel vœu ils devaient faire à Jésus-Christ. Les marchands leur conseillèrent de lui promettre des jeûnes et des aumônes, savoir : qu'à leur retour après avoir demeuré sept jours chez eux, ils s'abstiendraient de chair pendant les sept jours suivants ; et qu'après quarante autres jours, ils feraient la même abstinence quarante jours durant. Ils l'observèrent de bon cœur, et commencèrent à assister toute espèce de pauvres, ayant su que c'était une chose agréable à Jésus-

Christ, et depuis ce temps, le prêtre Erimbert exerça librement ses fonctions, et la religion chrétienne fit de grands progrès en Suède.

Mais en Danemark il y eut une grande révolution ; car les Normands, qui en étaient sortis et avaient ravagé la France pendant vingt années de suite, se rassemblèrent et retournèrent en leur pays. Là il s'émut une querelle entre le roi Horic et son neveu Guturm, qu'il avait chassé de son royaume, et qui avait jusque-là vécu en pirate. Ils en vinrent aux mains, et le carnage fut si grand qu'il périt un peuple innombrable, Dieu vengeance ainsi la mort de tant de chrétiens que les Normands avaient égorgés. Le roi Horic fut tué, et de la race de Godefroi, son père, il ne resta qu'un enfant, aussi nommé Horic, qui fut reconnu pour roi. Mais les seigneurs qui l'environnaient, et qui n'étaient guère connus de saint Anscaire, conseillèrent à ce jeune prince d'abolir le christianisme, disant que le désastre qui venait de leur arriver était un effet de la colère des dieux, pour avoir reçu le culte d'un dieu inconnu. Le plus ennemi du christianisme était le gouverneur de Slesvic, nommé Hovy, qui fit fermer l'église et défendit l'exercice de la vraie religion : ce qui obligea le prêtre qui y résidait à se retirer.

Saint Anscaire, pénétré de douleur, ne savait à qui s'adresser, n'ayant auprès du nouveau roi aucun de ceux dont il avait gagné l'amitié par ses libéralités. Abandonné des hommes, il eut recours à Dieu, suivant sa coutume, et ce ne fut pas en vain. Comme il se disposait à aller trouver le roi, ce prince, ayant chassé et disgracié le gouverneur de Slesvic, pria de lui-même le saint Evêque de renvoyer le prêtre à son église, disant qu'il ne voulait pas moins mériter la protection de Jésus-Christ et l'amitié de l'évêque, que le roi, son prédécesseur. Saint Anscaire alla trouver le roi ; il lui fut présenté par le comte Burchard, parent de l'un et de l'autre prince. Le jeune Horic reçut très-bien le saint Evêque ; renouvela toutes les anciennes concessions et accorda même aux chrétiens d'avoir une cloche pour leur église, ce qui, auparavant, paraissait abominable aux païens. Il permit aussi de bâtir une autre église dans la ville de Ripa, et d'y établir un prêtre.

Cependant l'évêque Gauzbert envoya en Suède un prêtre nommé Anfrid, Danois de naissance, et élevé dans le service de Dieu par Ebbon, autrefois archevêque de Reims. A son arrivée, le prêtre Erimbert en revint. Anfrid y demeura plus de trois ans, chéri de tout le monde ; mais ayant appris la mort de l'évêque Gauzbert, il quitta le pays, et mourut lui-même quelque temps après. Saint Anscaire, ne voulant pas laisser périr l'église de Suède, y envoya un prêtre, nommé Ragimbert, qui fut pillé en chemin par des pirates danois, et mourut. Le saint Evêque, sans se rebuter, ordonna exprès pour cette mission un autre prêtre, nommé Rimbert, Danois de nation. Ce dernier fut bien reçu par le roi et par le peuple, et exerçait encore ses fonctions en toute liberté quand le successeur de saint Anscaire écrivait sa vie. Le saint évêque recommandait à tous ces prêtres, qu'il envoyait chez les païens, de ne demander rien à personne, mais de travailler de leurs mains, à l'exemple de l'Apôtre saint Paul, et de se contenter du vivre et du vêtement. Il ne laissait pas, tant qu'il pouvait, de fournir abondamment à leurs besoins, et de leur donner de quoi gagner des amis. Tels furent les commencements des églises de Suède et de Danemark ¹.

L'an 858, le Pape saint Nicolas confirma l'union des églises de Hambourg et de Brême en faveur de saint Anscaire. Depuis cette époque saint Anscaire vécut encore six ans, s'appliquant sans relâche au gouvernement de son troupeau. Il mêlait dans ses prédications la sévérité et la douceur ; en sorte que, par son visage et ses paroles, il était terrible aux pécheurs, principalement aux puissants et aux rebelles ; mais il était doux aux bons, affable aux gens médiocres comme un frère, et aux pauvres comme un père. Ses aumônes étaient immenses. Il fonda à Brême un hôpital où l'on traitait les malades et recevait les passants. Il avait un soin particulier des anachorètes, hommes et femmes, et les visitait souvent. Le carême, il nourrissait quatre pauvres tous les jours et, dans ses visites, il ne se mettait point à table qu'il ne les eût servis.

¹ *Vita S. Ansc., Acta SS.*, 3 febr.

Il avait un zèle particulier pour racheter les captifs. Des Nordalbingues, quoique chrétiens, prenaient ceux qui, se sauvant de chez les païens, se retiraient chez eux. Ils s'en servaient comme d'esclaves ou les revendaient même à des païens. Saint Anscaire, l'ayant appris, était en peine comment il pourrait empêcher ces crimes, dont plusieurs des puissants et des plus nobles étaient coupables. Toutefois, encouragé par une vision qu'il crut venir de Dieu, il y alla et trouva dans les plus fiers une telle soumission, que l'on chercha de tous côtés ces pauvres captifs et qu'on les mit en liberté. Ce saint prélat avait le don des miracles, et guérissait un grand nombre de malades par la prière et l'onction de l'huile. Et comme on en parlait un jour devant lui, il dit à un de ses amis : « Si j'avais du crédit auprès de Dieu, je le prierais de m'accorder un seul miracle, de faire de moi, par sa grâce, un homme de bien. »

Il se proposait d'imiter tous les Saints, mais particulièrement saint Martin. Il portait jour et nuit un cilice sur la chair. Tant qu'il fut vigoureux, il vivait souvent de pain et d'eau, encore les prenait-il au poids et à la mesure, principalement quand il se retirait en solitude, dans un logement qu'il avait bâti exprès, pour y être en repos et y pleurer en liberté pendant les intervalles de ses fonctions pastorales. Quand la vieillesse l'obligea d'augmenter sa nourriture, il continua de ne boire que de l'eau et compensait l'abstinence par des aumônes. Pour exciter sa dévotion, il recueillit quantité de sentences de l'Écriture, dont il remplit de gros livres écrits en notes de sa main. Il en tirait des oraisons, qu'il disait à la fin de chaque psaume, comme on en trouve encore dans quelques anciens psautiers. Tous les matins il faisait dire devant lui trois ou quatre messes, pendant qu'il récitait son office, et ne laissait pas de chanter la grand-messe à l'heure convenable, s'il n'était empêché par quelque incommodité. Souvent en disant les psaumes, il travaillait de ses mains et faisait des filets.

Il avait toujours espéré de finir par le martyre ; aussi, quand il se vit attaqué de la maladie dont il mourut, il était inconsolable et imputait à ses péchés de se voir trompé dans cette espérance.

Sa maladie fut une dyssenterie continuelle pendant quatre mois, qui l'épuisa tellement qu'il n'avait plus que la peau et les os, et il la souffrait avec une extrême patience. Il régla les affaires de son diocèse et fit recueillir tous les privilèges du Siège apostolique, concernant la légation ; on envoya des copies à tous les évêques du royaume de Louis et au roi lui-même, le priant d'en favoriser l'exécution. Se voyant près de sa fin, la veille de la Purification, 1^{er} février 865, il fit faire trois grands cierges dont l'un fut allumé devant l'autel de la très-sainte Vierge, un autre devant l'autel de saint Pierre, et le troisième devant l'autel de saint Jean-Baptiste, pour se recommander à leurs prières en ce terrible passage. Le jour de la fête, tous les prêtres qui se trouvèrent présents célébrèrent pour lui des messes, comme ils faisaient tous les jours. Il donna ordre que l'on fit un sermon, et ne voulut rien prendre que la messe solennelle ne fût finie. Après avoir pris un peu de nourriture, il employa tout le reste du jour et la nuit suivante à exhorter ses disciples, tantôt en commun, tantôt en particulier, pour les animer au service de Dieu, mais principalement à soutenir sa mission chez les païens. Comme on disait pour lui les litanies et les psaumes des agonisants, il y fit ajouter le *Te Deum* et le symbole de saint Athanase. Le jour venu, tous les prêtres célébrèrent encore la messe pour lui ; il reçut le corps et le sang de Notre-Seigneur, éleva les mains et pria pour tous ceux qui l'avaient offensé, répéta plusieurs versets de psaumes, et mourut ainsi le troisième jour de février 865, âgé de soixante-quatre ans, dont il en avait été trente-quatre évêque. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa vie a été écrite par saint Rembert, son disciple et son successeur.

(ROHRBACHER.)

SAINTÉ WÉRÉBURGE,
ABBESSE ET PATRONNE DE CHESTER.

Sainte Wéréburge florissait au vii^e siècle. Elle était fille de Wulfère, roi de Mercie, et de sainte Erménilde, et petite-fille de sainte Sexburge, reine de Kent. Elle eut le bonheur de ne point

s'enorgueillir de l'éclat de sa naissance, avantage que le monde estime tant, parce qu'elle apprit, dès son enfance, à mépriser les grandeurs humaines. Sainte Erménilde, sa vertueuse mère, n'avait rien négligé pour cultiver les jeunes plantes que le ciel lui confiait : aussi eut-elle la consolation de voir ses enfants croître en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Wéréburge surtout répondit à ses soins. Son humilité, son obéissance et sa douceur avaient quelque chose d'extraordinaire. Elle assistait régulièrement aux offices de l'Eglise avec sa mère ; et la prière publique ne suffisant pas à la ferveur de sa dévotion, elle en faisait dans sa chambre de particulières, qui duraient souvent des heures.

Elle avait une sainte avidité pour les exhortations et les discours de piété, et dans l'âge où l'on n'a d'ardeur que pour les amusements et les vanités du siècle, on remarquait en elle cette gravité, cette décence et cet esprit de mortification qui caractérisent les âmes parfaites. Toute autre joie que celle qui vient du témoignage d'une bonne conscience lui était insipide. Son amour pour la pureté s'alarmait à la vue du moindre danger. Elle conservait cette vertu par une vigilance exacte, par des jeûnes rigoureux et par une prière fervente et continuelle.

Une rare beauté, jointe à de grandes qualités et d'éminentes vertus, la fit rechercher en mariage par les partis les plus considérables ; mais elle resta inébranlable dans la résolution qu'elle avait prise de consacrer à Dieu sa virginité. Le prince des Saxons occidentaux ayant envoyé de riches présents pour l'engager à l'épouser, elle les refusa, en lui disant qu'elle avait choisi pour époux le Seigneur Jésus, Rédempteur des hommes. Elle triompha avec encore plus de gloire des desseins de Werbode, un des plus puissants seigneurs de la cour. Le roi, qui l'aimait beaucoup, lui promit sa fille en mariage, à condition toutefois qu'elle y consentirait. Cette promesse affligea sensiblement la reine et les deux frères de Wéréburge, Wulfade et Rufin, qui venaient d'embrasser la vie chrétienne. Le perfide Werbode, qui savait que les deux princes étaient opposés à ses desseins, excita contre eux la colère du roi, et les fit mettre tous deux à mort, sous prétexte de trahi-

son. Mais Dieu ne tarda pas à lui infliger le châtiment de ses crimes ; il fut puni, et le roi, reconnaissant ses erreurs, fit pénitence de son crime, fonda plusieurs monastères, et étendit le culte de Dieu par son zèle et ses exemples.

Wéréburge ne craignit plus alors de découvrir à son père l'ardent désir qu'elle avait d'embrasser l'état monastique. Le roi refusa d'abord son consentement ; mais il fut enfin obligé de céder aux instances réitérées de sa fille. Il se mit donc au-dessus des mouvements de la nature, et fit généreusement à Dieu le sacrifice qu'il exigeait de sa tendresse. Il conduisit lui-même sa fille au monastère d'Ely, étant accompagné de toute sa cour. Sainte Audry, abbesse de ce monastère et grand'tante de Wéréburge, vint processionnellement, avec toutes ses religieuses, recevoir la princesse à la porte. Wéréburge demanda à genoux la grâce d'être admise dans la communauté en qualité de pénitente, ce qui lui fut accordé. L'humilité et la patience avec lesquelles elle soutint les épreuves ordinaires prouvèrent évidemment que sa vocation venait de Dieu. Elle n'eut plus de volonté, ou plutôt elle n'agit plus que par l'impression de celle de sa supérieure. Le roi assista à la cérémonie de sa profession, avec plusieurs autres princes.

Wéréburge devint l'exemple de ses sœurs par son exactitude à observer la règle, par son amour pour la prière, la contemplation et la pénitence. Elle quitta dans la suite le monastère d'Ely, à la sollicitation de son oncle Ethelred, qui, étant devenu roi par la mort de Wulfère, chargea Wéréburge de rétablir la discipline monastique chez toutes les religieuses de son royaume, et lui fournit des fonds suffisants pour bâtir trois monastères.

La sainte princesse ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification des âmes confiées à ses soins. Sa conduite était une leçon continuelle de toutes les vertus. Indépendamment de l'office canonial, elle récitait chaque jour le psautier. Après matines, elle restait à l'église et y priait jusqu'au lever de l'aurore, se tenant souvent le visage prosterné. Sa dévotion était si tendre, qu'on voyait fréquemment ses yeux baignés de larmes.

Elle trouvait un plaisir incroyable à lire les vies des Pères du

désert, et s'excitait de plus en plus à imiter leur zèle pour la perfection évangélique : de là cet amour de la mortification qu'on remarquait en elle. Sa nourriture n'avait rien que de très-commun ; encore ne faisait-elle qu'un seul repas chaque jour.

Dieu lui ayant fait connaître le moment de sa mort, elle le prédit à ses sœurs. Elle entreprit ensuite la visite de ses monastères pour y donner ses derniers ordres, et mourut à Trentham le 3 février, vers la fin du vii^e siècle. On l'enterra à Hamburg, comme elle l'avait désiré.

En 708, son corps fut levé en présence du roi Coëlfred, de ses ministres et de plusieurs évêques. Comme on l'avait trouvé entier et sans aucune marque de corruption, on le mit dans une chässe fort riche. Il resta deux cents ans en cet état ; mais il tomba en poussière durant les incursions des Danois. En 875, la chässe de la Sainte fut portée à West-Chester, et déposée dans une magnifique église qui devint ensuite cathédrale.

Nous lisons dans Bradshaw le détail de plusieurs miracles opérés par l'intercession de sainte Wéréburge. Ce sont des guérisons supérieures aux forces de la nature, la délivrance de Chester, assiégée en 1180 par les Gallois, les Danois et les Écossais, et l'extinction d'un horrible incendie qui cessa tout à coup lorsqu'on fut sorti processionnellement avec la chässe de la Sainte.

SAINTE NONNA ET SAINTE BERLENDE,

SŒUR ET NIÈCE DE SAINT AMAND¹.

Sainte Nonna, sœur de l'Apôtre saint Amand, et mère de sainte Berlende, n'est presque point connue. C'est à peine si les auteurs révèlent son nom dans leurs écrits. Il paraît très-vraisemblable que ce silence tient surtout à la vie calme et ignorée qu'elle mena dans le château de son père, auprès de Nantes, et au peu de temps que dura son union avec le noble seigneur Odelard.

Née, comme son frère, dans le comté d'Herbauge, auprès des rives de la Loire, on ne signale point les circonstances qui ont pu la déterminer à venir se fixer dans ces contrées. Il est permis de

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes dans ses *Vies des Saints de l'Artois et du Cambrésis*.

penser que ce fut la mort de ses parents et le désir bien naturel de se rapprocher des lieux où son vénérable frère habitait le plus souvent. Quoi qu'il en soit, c'est dans le Hainaut qu'on la voit épouser un noble leude, comme elle d'une très-illustre naissance, homme sage et prudent, distingué par ses richesses et ses talents militaires, et encore plus par sa piété et les nobles qualités de son cœur. Il s'appelait Odelard, et gouvernait en qualité de comte, si l'on en croit le docte Ghesquière, la province qu'on appelait autrefois l'ancien Brabant, sur la rive droite de l'Escaut.

C'est tout ce que l'on peut dire sur sainte Nonna, qu'un auteur nous représente comme « une épouse aimable, modeste et réservée dans sa conduite, d'une chasteté admirable, et très-versée dans la science de la religion. » Après avoir vécu douze ans avec son époux dans la plus parfaite concorde et l'accomplissement de tous les devoirs de la piété chrétienne, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, laissant deux enfants, Eligard, qui fut massacré plus tard par les barbares dans une de leurs invasions, et sainte Berlende, sur laquelle seule les auteurs donnent quelques détails.

Elle naquit au village de Morbecque, près de Ninove, où Odelard faisait sa résidence ordinaire. La mort lui ravit bientôt sa mère, mais la prudence et la piété de son père suppléèrent à cette privation douloureuse, et la jeune enfant fit sous sa conduite de rapides progrès dans le bien. Aussi distinguée par ses belles qualités que par ses vertus naissantes, elle faisait toute sa joie et sa consolation, et lui rendait tous les devoirs du plus affectueux attachement. La Providence allait lui fournir une nouvelle, mais bien pénible occasion de manifester les beaux sentiments de sa piété filiale.

Odelard, en effet, ayant été vers ce temps attaqué d'une longue infirmité, le mal dégénéra peu à peu en une lèpre qui lui couvrait le corps. Il plaisait à Dieu d'envoyer encore cette épreuve à cet homme juste et droit pour faire éclater sa patience et lui préparer de plus grands mérites. Bientôt chacun se retira de lui, et la plupart de ses serviteurs l'abandonnèrent. Pour Berlende, elle ne le quittait jamais, et lui procurait, avec une touchante sollicitude,

tous les secours qui étaient en son pouvoir. C'était presque la seule compagnie d'Odclard, et sa seule consolation au milieu de ses souffrances.

Une fois seulement, soit par oubli, soit par inadvertance ou par une répugnance qu'elle ne dissimula pas assez, Berlende contrista son père, que la maladie rendait plus sensible à cette faute bien légère. La jeune Vierge en conçut aussitôt une grande douleur qui la fit pleurer amèrement. Depuis ce moment, elle se fit à elle-même une extrême violence pour surmonter ses dégoûts, et se porta avec joie et empressement aux occupations les plus rebutantes pour la nature. Dieu récompensa par des grâces abondantes ces efforts d'une vertu courageuse, que nul sacrifice ne paraissait désormais capable d'arrêter; Berlende avança rapidement dans la vertu, continua d'être le soutien et la consolation de son vertueux père, qui vraisemblablement guérit peu de temps après de son infirmité.

C'est alors qu'elle demanda à entrer dans la communauté des vierges pieuses qui servaient Dieu au monastère de Morselle, sur les rives de la Meuse : sa prière ayant été agréée, elle reçut le voile dans cette sainte maison, où elle désirait consacrer le reste de ses jours aux œuvres de piété et de charité.

Elle en sortit quelque temps après pour aller rendre à son vertueux père les honneurs de la sépulture. Par son ordre on déposa son corps auprès de celui de sainte Nonna sa mère, dans une église dédiée à saint Pierre, et que le noble Odclard lui-même avait fait bâtir dans le village de Morbecque.

Après avoir rempli ce pieux devoir, et adressé au Ciel de ferventes prières pour le repos de l'âme de son père, sainte Berlende se disposa à retourner dans sa retraite de Morselle; mais elle apprit, dans ce moment, qu'une tribu de barbares s'était jetée à l'improviste sur la contrée, et y avait causé les plus grands ravages. Le monastère, où elle avait espéré de terminer ses jours en paix, avait été pillé et détruit.

Elle resta alors dans le village de Morbecque, et s'y appliqua à toutes sortes de bonnes œuvres. Sa charité envers les pauvres et les malheureux, les secours et les consolations qu'elle leur procu-

rait leur inspiraient pour elle le plus profond respect. Ses paroles exerçaient toujours la plus salutaire influence sur les cœurs, et nul de ceux qui la voyaient ou qui l'entendaient ne pouvait s'empêcher d'admirer ses vertus et sa sincère piété. Aussi était-elle aimée et vénérée des indigents, des infirmes, des malheureux et de tous les autres habitants du pays. Non contente de ces œuvres de charité auxquelles elle se portait avec tant de zèle et de persévérance, sainte Berlende s'imposait encore à elle-même de grandes mortifications. Elle ne prenait de nourriture que deux fois la semaine, et cette nourriture se réduisait à un morceau de pain trempé dans l'eau : elle portait en tout temps un rude cilice qui tenait son corps dans la contrainte; et durant la nuit, elle n'avait pour se reposer qu'un lit de joncs, et une pierre sur laquelle elle appuyait la tête.

Telle fut la vie de l'admirable vierge Berlende qui remit paisiblement son âme à Dieu, vers la fin du VII^e siècle, un troisième jour de février. Par les soins de ses proches et de tous les habitants de Morbecque, son corps fut déposé auprès de ceux de son père et de sa mère, et nous voyons que plus tard les restes de deux Vierges, Nonna et Celse, y furent également placés. Les auteurs croient généralement que c'étaient ses deux nièces, qu'elle forma elle-même à la piété après la mort de son frère Enphard.

De nombreuses guérisons ont été opérées au tombeau de la pieuse et charitable Berlende, et elles ont inspiré, en tout temps, aux habitants de la contrée, une grande confiance dans leur sainte patronne.

Son corps fut levé de terre trente ans après sa mort par les soins de saint Hadulphe, évêque de Cambrai et d'Arras, et de saint Floribert, évêque de Liège ¹.

¹ Le siège de Maëstricht fut transporté à Liège par saint Hubert, prédécesseur de saint Floribert. (*Acta SS. Belgii*, t. V, p. 161.) — C'est par erreur que quelques auteurs attribuent cette élévation des reliques de sainte Berlende à saint Aubert, qui était mort depuis un demi-siècle, et à un saint Florbert, évêque de Tournai et de Noyon, qu'on ne trouve pas dans le catalogue des pontifes de ces Églises.

SAINT ANATOLE,

ÉVÊQUE D'ADANA.

Anatole était un prêtre pieux et fidèle que son mérite et ses vertus élevèrent sur le siège épiscopal d'Adana en Cilicie, dans l'Asie mineure. C'était aux premiers jours du v^e siècle. Mais déjà des orages se préparaient contre saint Jean Chrysostome, dont l'impératrice Eudoxie ne supportait pas les graves enseignements. Elle encouragea contre lui un parti qui l'obligea à quitter Constantinople. On mit sur son siège un certain Arbène qui fut remplacé bientôt par un autre intrus nommé Atticus. Voyant l'Église déchirée ainsi, Anatole, qui ne reconnaissait que saint Jean Chrysostome, ne voulant pas communiquer avec les intrus, ne crut pas pouvoir demeurer sous les ordres de patriarches sans mission, quitta son siège et s'en vint dans les Gaules; il trouva auprès de Salins, dans la Franche-Comté, une solitude qui lui plut; il s'y fit un ermitage où il acheva saintement sa vie. Il est honoré à Salins comme un des patrons de la contrée.

SAINT LAURENCE,

ÉVÊQUE DE SPOLETTE.

Laurence était un des trois cents personnages qui, sous l'empereur Justinien, vinrent de l'Orient habiter Rome. Le Pape Vigile l'admit dans son clergé. Or, la sainteté de sa vie était si éminente et sa foi si pure, que le Souverain Pontife, apprenant la mort du bienheureux Jean, évêque de Spolète, et ne voulant pas laisser cette Église dans le veuvage, lui donna pour Évêque le pieux Laurence.

Les habitants de Spolète qui avaient l'habitude d'élire eux-mêmes leur Évêque, ne souffrirent pas volontiers qu'on le leur imposât. En conséquence, lorsque Laurence, préconisé par le Saint-Siège, voulut faire son entrée à Spolète, il en trouva toutes les portes fermées. Mais Dieu ne pouvait souffrir que l'élection faite par son Vicaire ici-bas fût méconnue. Les portes de Spolète parfaitement closes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et l'évêque Laurence entra par l'autorité de Dieu. Le peuple frappé de ce pro-

dige le reçut dignement. Sa piété et son amour pour son peuple lui conquièrent tous les cœurs. Après avoir gouverné onze ans l'Église de Spolète, il se retira pour se préparer à la mort, dans un monastère, qu'il avait bâti avec l'aide d'un riche bourgeois. Il fut là le père en même temps que le supérieur de ses moines, au milieu desquels il mourut riche de vertus et de mérites.

Il fut inhumé dans la cathédrale de Spolète, et plusieurs miracles attestèrent son pouvoir auprès de Dieu ¹.

SAINT MORBED.

Morbed ou Morbret vivait à Landevennec, à la fin du v^e siècle. Dirigé par saint Guénolé, il fit des progrès rapides, et animé du même esprit, il devint à son tour le maître et l'exemple d'une foule de Saints.

Le comte Éven, père de sainte Azenore, lui ayant fait une donation considérable, vers l'an 530, il brilla dès lors plus que jamais par l'humilité, par l'aumône, par des instructions pathétiques, par l'amour de la régularité. Une vie si bien employée fut terminée par une mort précieuse devant le Seigneur, vers l'an 540.

SAINT ÉLINAND,

MOINE DE FROIDMOND.

Le père de saint Élinand ayant été obligé de quitter la Flandre sa patrie, à cause des troubles de ce pays, se réfugia à Pontlevoy dans le diocèse de Beauvais. Son fils, rempli de talent, devint un poète célèbre, cher au roi Philippe-Auguste, dont il suivait la cour et partageait les plaisirs. Mais les prédications de quelques hommes de Dieu l'ayant fait rentrer en lui-même, saint Élinand prit l'habit religieux à l'abbaye de Froidmont, de l'Ordre de Cîteaux. Il y vécut avec une grande austérité, et eut le bonheur de gagner à Dieu son frère Guillaume, qui vint le rejoindre dans son monastère. Devenu prêtre, il prêcha la parole de Dieu avec succès et retira du monde un grand nombre de pécheurs. Il

¹ Voyez, au jour suivant, saint Laurence, évêque de Sabine.

était très-dévoth à la Passion de Notre-Seigneur et à la très-sainte Vierge. Saint Élinand alla recevoir la récompense de ses travaux le 3 février de l'an 1237, et sa sainteté se manifesta par plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX BONOCONTRE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Bonocontre fut un des disciples de saint François que Guillaume de Calviniac, seigneur de Châteauroux, en Berry, revenant d'Italie emmena avec lui, pour établir un couvent de Frères-Mineurs en cette ville.

C'est à peu près ce que nous savons de sa vie, qu'il a passée dans la pratique de toutes les vertus, et qui a été illustrée par des miracles.

Il mourut à Châteauroux, dans le cours de l'année 1230. Son corps reposa dans la nef de l'église du couvent qu'il y avait établi, et les malades et les affligés y ont souvent reçu du soulagement par son intercession.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE SPRONCATA,

ÉVÊQUE.

Le bienheureux Guillaume de Sproncata naquit à Touan, dans l'île de Corse. Après de solides études, il fut docteur en théologie, en l'un en l'autre droit, puis Vicaire provincial de la province de Corse. Alors Sixte IV le nomma à l'évêché de Sagone, ville de la même île, et le créa en même temps Vicaire de Sainte-Marie-Majeure.

Soit que l'on considère Guillaume comme religieux, soit qu'on examine sa conduite comme Pasteur des âmes, on le voit orné de toutes les vertus qui font les Saints. Il était également humble, obéissant, charitable et zélé pour le salut des hommes et pour la gloire de Dieu, qui lui accorda des récompenses anticipées, en lui donnant le pouvoir d'opérer des miracles et de prévoir les événements futurs.

On place au nombre des prodiges qu'il fit pendant sa vie, la justification d'une femme de qualité, soupçonnée d'adultère sur

un accouchement singulier. Ce fait qui arriva à Sassari, en Sardaigne, aux yeux d'une multitude, mit Guillaume, qui n'était encore que simple religieux, en grande réputation de sainteté.

Il avait éprouvé tant de désagréments en Corse, sur la présomption qu'il favorisait le prince régnant de cette île, Jean-Paul de Legha, qu'il s'était vu obligé d'en sortir. D'un autre côté, il perdait toute espérance de pouvoir réformer son clergé : toutes ces raisons le déterminèrent à aller à Rome, pour remettre son évêché de Sagone au Souverain Pontife. Quand il eut abdiqué, il rentra dans son cloître, où il reprit l'exercice de la prédication avec beaucoup de fruit.

Il mourut saintement à Rome, dans un âge avancé, en l'année 1294, et il fut inhumé au couvent de Saint-Jérôme de la Ville Sainte.

LE BIENHEUREUX UBALDE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le bienheureux Ubalde, originaire du bourg de San-Geminiano en Toscane, fut disciple du bienheureux Bartolo. Les exhortations et les édifiants exemples de ce pieux ecclésiastique, auquel il rendit de grands services pendant sa longue maladie, le touchèrent tellement qu'il renonça aux vanités du monde et prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François.

Imitateur fidèle de son maître, Ubalde quitta sa patrie et ses parents, et se retira dans un bois où il se construisit dans le tronc d'un châtaignier, une cellule si petite qu'à peine pouvait-il y demeurer à genoux. Il y passa le reste de ses jours dans une austère pénitence, partageant son temps entre la prière et la réparation des petites fautes de ses premières années.

La mort de ce fervent Religieux, en l'an 1300, fut accompagné de circonstances remarquables ; aussitôt qu'il eut rendu l'âme, les cloches de Montana sonnèrent d'elles-mêmes. Le clergé vint prendre son corps et l'inhuma avec pompe, sous le maître-autel de l'église, et Dieu a fait éclater sa béatitude par de nombreux miracles, qui lui ont attiré la vénération des peuples.

LE VÉNÉRABLE PÈRE HENRI LOONÈS,

CHARTREUX.

En ce jour 3 février de l'an 1481, entre sept et huit heures du matin, à Capelle près d'Enghien, le vénérable Père Henri Loonès¹ est allé devant Dieu par une sainte mort. Il avait soixante-quinze ans.

Depuis quarante ans, il était l'honneur de l'Ordre des Chartreux, et leur plus célèbre théologien ; beaucoup s'efforçaient à le suivre ; mais bien peu l'égalaient.

Il avait professé avec éclat à l'Université de Louvain, il était visiteur des monastères de sa province, où tout le monde l'appelait : Mon Père. On le voyait constamment si humble, si doux, si prévenant, qu'au sortir de son noviciat on l'élut unanimement vicaire, et peu après prieur.

Austère à lui-même et bienveillant pour les autres, il parlait savamment, écrivait avec élégance et rougissait au moindre éloge qu'on faisait de lui. Il n'exerçait son autorité que par une douce persuasion.

Lorsqu'il allait visiter les maisons de son Ordre, il n'avait pour monture qu'un âne, et si les enfants le raillaient, il se disait : J'ai ce que je mérite.

Lorsqu'il s'apercevait de quelque discorde, de quelque contention entre ses frères, il ne pouvait dormir qu'après les avoir remis en paix ; s'il en voyait un ou triste, ou tenté, ou inquiet, il s'asseyait auprès de lui et ne le quittait qu'après avoir calmé sa peine.

Il vivait si intimement uni à Dieu, qu'on l'a vu plusieurs fois, en célébrant la sainte Messe, élevé au-dessus de terre.

Ayant voulu mourir à Capelle, dans la maison où il avait fait ses vœux, c'est là qu'il dit sa dernière Messe ; après qu'il eut donné sa bénédiction, il se pencha pour baiser l'autel et son âme s'échappa en ce moment, à l'heure que nous avons dite, le lendemain de la Purification de la très-sainte Vierge.

¹ En latin Loenius ou Loonius.

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE GUILLAUME MONTAN,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Les calvinistes comme les luthériens ont fait de nombreux Martyrs. Guillaume Montan, prêtre hollandais, fut au seizième siècle une de leurs victimes. Il vivait pieusement dans un village ; et une nuit qu'il était au lit, il entendit que des Gueux ¹ forçaient sa maison. Il sortit par une fenêtre, et chercha à disparaître. Mais les calvinistes, secondés par un chien de chasse qu'ils avaient acheté pour leurs expéditions, s'emparèrent de lui, l'accablèrent d'injures et le sommèrent de renier la foi catholique. Son cœur fidèle se révolta ; comme il résistait, on lui serra les pouces dans des menottes qui firent jaillir son sang.

Arnold de Raisse, qui raconte sommairement cette passion ², dit avec tristesse : Hélas ! de quelles injures, de quelles avanies, de quels tourments ils l'accablèrent ! qui pourrait les exprimer ! Le patient resta ferme ; l'honneur du sacerdoce allait être décoré en lui de la palme du martyre ; il le sentait et ne se trompait pas. Il fut immolé cruellement dans une sablière où son sang fut plus tard découvert.

On honore sa mémoire dans les Pays-Bas, le 3 février.

LE PROPHÈTE AZARIAS,

FILS D'OBED.

Ce Prophète, dont les Grecs honorent la mémoire le 3 février, vivait du temps d'Aza, roi de Juda, qui se rendit l'imitateur de la piété de David, son trisaïeul. Après que ce prince eut gagné, avec l'assistance spéciale du Seigneur, une bataille contre les Éthiopiens, dont l'armée était composée d'un million d'hommes et de trois cents chariots de guerre, Azarias, rempli de l'Esprit de Dieu, alla au-devant de lui pour le féliciter et l'exciter encore à la reconnaissance des grâces que le Seigneur lui faisait. Il lui dit et à ceux qui l'environnaient :

¹ C'est le nom qu'on donnait en Belgique et en Hollande aux Calvinistes.

² *Passio Guillelmi Montani Isbrandi filii.*

« Ecoutez-moi, Asa, et vous tous, enfants de Juda et de Benjamin. Le Seigneur vous a assistés parce que vous vous êtes tenus attachés à lui. Si vous le cherchez, vous le trouverez, mais si vous le quittez, il vous abandonnera. Il se passera un long temps pendant lequel Israël sera sans Dieu, sans prêtres, sans docteurs et sans loi. Si dans leur affliction ils reviennent au Seigneur le Dieu d'Israël et qu'ils le cherchent, ils le trouveront. Dans ces temps (malheureux) ils ne pourront point aller et venir sûrement. La terreur sera de toutes parts parmi les habitants de la terre. Une nation se soulèvera contre une nation, et une ville contre une ville, parce que le Seigneur jettera le trouble parmi eux, et les réduira aux dernières extrémités. Prenez donc courage : que vos mains ne s'affaiblissent point, et votre persévérance sera récompensée. »

Asa ayant entendu ce discours du Prophète Azarias se sentit animé d'une ardeur toute nouvelle pour le service de Dieu. Il extermina les idoles de toutes les terres de sa domination, il rétablit l'autel du Seigneur devant le temple, lui offrit de grands sacrifices, et renouvela solennellement l'alliance avec le Dieu de ses Pères. Il ôta l'autorité souveraine à sa mère Maacha, qui soutenait l'idolâtrie, il mit en pièces son idole, la brûla et jeta ses cendres dans le torrent de Cédron, mais il ne persévéra pas jusqu'au bout de son règne, qui dura quarante et un ans. Pourtant il sentit qu'il avait péché en cherchant d'autres appuis que le Seigneur, et il mourut repentant l'an 914 avant Jésus-Christ. Azarias l'avait précédé devant Dieu.

En France on appelle ce Prophète Azarie. Il y a une sainte Azarie, qui a sous son patronage une chapelle à Glane, dans l'ancien diocèse de Laon. Mais nous ne savons rien de cette Sainte.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÈ VIERGE.

Pèlerinage en ce jour à Notre-Dame de Lacroma, village de Dalmatie, à mille pas de Raguse. On y offrait autrefois à la très-sainte Vierge un dragon artificiel, pour rappeler le miracle qu'a-

vait fait un saint ermite, serviteur de Marie, en chassant de la contrée par ses prières le démon qui, sous cette forme hideuse, effrayait les campagnes autour de Raguse.

On visite aujourd'hui à Narbonne, dans la belle église métropolitaine, la gracieuse statue de Notre-Dame de Bethléem, donnée autrefois par l'archevêque François de Gonzié. On y vénérât aussi un morceau du voile de la très-sainte Vierge.

Rappelons encore un dernier miracle accompli le jour de la fête que nous célébrions hier.

Près de Castelnau, sur les bords de la Dordogne, il y a une chapelle vénérée dans tous les environs et bien chère à toutes les âmes fidèles ; elle fut bâtie, il y a plusieurs siècles, par un marchand muletier, comme un témoignage de sa gratitude envers Marie, qui en ce lieu avait miraculeusement sauvé sa vie.

C'était le 2 février ; il revenait de l'Auvergne ; un froid très-intense avait durci la surface des eaux ; il la crut assez solide pour le porter lui et tous les chevaux qu'il conduisait : il se hasarde ; mais il ne tarde pas à s'apercevoir du danger qui le menace ; la glace trop fragile s'ébranle, les chevaux sont effrayés ; alors il se souvient de Marie, le secours des chrétiens ; il invoque Marie, et promet d'être reconnaissant toute sa vie si elle daigne le sauver du danger. Il avance, la glace se raffermît : il passe heureusement ; Celle qu'on n'invoque jamais en vain l'a exaucé, et afin qu'il ne doute pas de sa miséricordieuse intervention, le pont fragile qui l'a soutenu sur les eaux s'écroule tout entier dès qu'il est sur l'autre bord.

Ce que je viens de raconter, dit M. Bilière, il n'y a personne à Beaulieu qui l'ignore : ce fait a passé de bouche en bouche. C'est une des traditions les plus chères aux habitants ; il passera aux générations futures pour la gloire de Marie.

La chapelle dédiée à Notre-Dame-du-Port-Bas est un monument qui atteste et la protection de la bonne Vierge et la reconnaissance de celui qui en fut l'objet.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Sébaste en Arménie, le martyr de saint Blaise, évêque, qui, après avoir opéré plusieurs miracles, subit une longue flagellation sous le président Agricolaüs, puis fut attaché à un poteau, où on lui déchira la chair avec des peignes de fer, ensuite enfermé dans un horrible cachot, et jeté dans un lac, d'où il sortit parfaitement sain ; enfin, par l'ordre de ce juge, il eut la tête tranchée, avec deux enfants. Avant lui, sept femmes, qui recueillaient les gouttes de sang qui découlaient de son corps pendant son supplice, furent par là reconnues chrétiennes, endurèrent de cruels supplices, et furent décapitées.

En Afrique, saint Célerin, diacre, qui, ayant passé dix-neuf jours étroitement emprisonné, chargé de fers, lié par les pieds et par le cou, et condamné à plusieurs autres sortes de peines, devint par là un glorieux confesseur de Jésus-Christ : et en triomphant de l'ennemi, par son invincible fermeté, il fraya aux autres le chemin de la victoire.

De plus, saint Laurentin,* son oncle paternel, saint Ignace, son oncle maternel, et sainte Célerine, son aïeule, qui avaient reçu

1

TERTIO NONAS FEBRUARIJ.

Sebaste in Armenia, passio sancti Blasii episcopi et martyris, qui multorum patrator miraculorum, sub Agricolaö Præside post diutinam cæSIONem, atque in ligno suspensionem, ubi ferreis pectinibus carnes ejus disruptæ sunt; post teterrimum carcerem, et in lacum demersionem, unde salvus exivit, jubente eodem judice una cum duobus pueris capite truncatur : Ante eum vero septem mulieres, quæ guttas sanguinis ejus defluentes, dum torqueretur, colligebant, deprehensæ quod essent Christianæ, post dira tormenta gladio percussæ sunt. — In Africa, sancti Celerini Diaconi, qui decem et novem dies custodia carceris septus, in nervo et ferro, variisque pœnis gloriosus fuit Christi Confessor : et dum inexpugnabili firmitate certaminis sui adversarium vicit, vincendi cæteris viam fecit. — Item, sanctorum martyrum, Laurentini ejus patrui, Ignatii avunculi, et Celerinæ aviæ, qui antea martyrio coronati fuerant : de quorum omnium gloriosis laudibus extat beati Cypriani epistola. — Ibidem, sanctorum martyrum Felicis, Symphronii, Hippolyti, et sociorum. — In oppido Vapingo, sanctorum Tigidis et Remedii episcoporum. — Lugduni, sanctorum Lupicini et Felicis itidem episcoporum. — Eodem die, sancti Anscharii Bremensis episcopi, qui Suevos et Danos ad fidem Christi convertit.

avant lui la couronne du martyr : il nous reste une lettre de saint Cyprien à la louange de tous ces saints.

Dans la même province, les saints martyrs Félix, Symphrone, Hippolyte et leurs compagnons.

A Gap en Dauphiné, les saints Terrède et Ramezy, évêques.

A Lyon, les saints Lupicin et Félix, aussi évêques.

Le même jour, saint Anschaire, évêque de Brême, qui convertit les Suédois et les Danois à la foi de Jésus-Christ.

Additions des autres martyrologes.

Saint Dié ou Déodat (*Deodatus*), moine du monastère de Lagny, à sept lieues de Paris. Il florissait par sa sainteté éminente à la fin du huitième siècle ; son corps, levé de terre deux cents ans après, devint un but de pèlerinage.

S. Evence, évêque de Vienne en Dauphiné, mort en odeur de sainteté le 3 février 586.

Saint Glorioso (*Gloriosus*), prêtre du diocèse de Soissons, honoré le même jour, mais nous ignorons sa vie.

Saint Ravercin ou Raverène (*Raverenus*), quatorzième évêque de Séez, mort en l'an 682, honoré le 3 février.

Au territoire de Chaumont, près de Château-Porcien, dans les Ardennes françaises, sainte Olive, vierge, patronne d'une église du diocèse de Belley.

Le B. Gaules, religieux dominicain, qui fut évêque de Brescia, se démit de son évêché et mourut saintement dans une solitude : honoré le 3 février.

Le vénérable Julien Nelson, martyr de la foi catholique sous Elisabeth, le 3 février 1572.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Drivon, prêtre du diocèse de Lyon, n'ayant pas fait le serment schismatique, condamné à mort comme prêtre réfractaire par la commission révolutionnaire de Lyon, exécuté le 3 février 1794.

Joseph Godet, prêtre du même diocèse, condamné pour le même motif, exécuté le même jour.

Gaspard-Joseph Sarguin, curé du même diocèse, condamné par la même commission, exécuté le même jour.

Gombaud (prénom inconnu), curé de Saint-Gilles, à Caen, pour avoir refusé le serment, condamné par le tribunal du Calvados, guillotiné le 3 février 1793.

Matthieu Gachet, prêtre et religieux de l'Ordre des Feuillants, condamné comme prêtre réfractaire à Lyon, guillotiné le même jour, 3 février 1794.

QUATRIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint André Corsini, évêque de Fiésole. — Sainte Jeanne de Valois, fondatrice de l'Ordre de l'Annonciation ou des dix vertus de Notre-Dame. — Saint Philéas, évêque, et saint Philorome, martyrs. — Saint Philorome de Galatie. — Saint Isidore de Peluse. — Saint Aventin de Troyes. — Saint Aventin de Chartres. — Saint Théophile le Pénitent. — Sainte Véronique de Jérusalem. — Saint Eutyche, martyr à Rome. — Saint Gélase, enfant. — Saint Obice, confesseur à Brescia. — Saint Laurence l'Illuminateur, évêque de Sabine. — Saint Gemmule ou Gemble. — Saint Lifard de Gonnellieu. — Saint Modan, abbé. — Saint Vulgise, évêque régional. — Saint Raban-Maur, archevêque de Mayence. — Saint Rembert, archevêque de Hambourg. — Saint Nicolas Studite. — Le Vénérable Thierry d'Alsace. — Le Vénérable Geoffroy de Monthray, évêque de Coutances. — Saint Gilbert de Sempringham. — Saint Joseph de Léonissa, Frère mineur, Capucin. — Le Bienheureux Jean de Britto, de la Compagnie de Jésus, martyr. — Le Vénérable chanoine Nicolas Laurent, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT, ANDRÉ CORSINI, ÉVÊQUE DE FIÉSOLE EN TOSCANES.

Florence comptait parmi ses plus nobles familles celle des Corsini. Nicolas Corsini et sa femme Pélerine étaient aussi pieux que nobles, mais ils n'avaient point d'enfants. Ayant entendu un prédicateur rappeler ces paroles de l'Exode : « Tu ne tarderas pas d'offrir à Dieu les dîmes et les prémices, » ils promirent à Dieu de lui consacrer le premier de leurs enfants, s'il lui plaisait de leur en donner. Ils firent ce vœu, à l'insu l'un de l'autre, dans l'église des Carmes, devant une image de la très-sainte Vierge, que l'on appelait Notre-Dame-du-Peuple. De retour à la maison, s'étant communiqué réciproquement ce qu'ils avaient fait, ils se mirent tous deux à genoux, et renouvelèrent ensemble leur promesse. Devenue féconde, Pélerine pria Dieu que son enfant pût lui être agréable. La veille de son enfantement, il lui semblait en songe qu'elle accouchait d'un loup ; elle en était excessivement affligée et s'en plaignait à la très-sainte Vierge, lorsqu'elle vit ce loup

entrer dans une église et devenir aussitôt un agneau tout blanc. S'étant éveillée là-dessus, elle pensait quelle pouvait être la cause de ce songe, mais elle n'osa le dire à personne. Le lendemain, jour de saint André, 30 novembre 1302, elle mit au monde un très-beau garçon qui reçut au baptême le nom d'André.

A l'âge de douze ans, comme il était très-bien fait et de beaucoup d'esprit, ses parents l'aimaient à l'excès, quoiqu'ils eussent eu plusieurs autres enfants après lui. André devint indocile, faisant toujours le contraire de ce que voulaient ses parents, occasionnant chaque jour des querelles et des disputes, n'aimant que le jeu, les armes et la chasse, et se souciant fort peu des églises et de la religion. Ses parents craignaient qu'il n'eût une mauvaise fin, mais ne savaient qu'y faire. Un jour comme il avait quinze ans et devenait chaque jour plus mauvais, ils l'appelèrent tous deux ; mais il refusa de venir, ajoutant même des paroles de mépris. Alors sa mère dit tout haut : « Vraiment, André, mon fils, tu es le loup que j'ai songé. » A ces paroles, André vint à sa mère, et dit : « Que dites-vous, maman ? comment suis-je un loup ? — Sache, mon fils, dit-elle, que ton père et moi, étant stériles, nous avons fait vœu à la glorieuse Vierge Marie de lui donner le premier de nos enfants, et c'est toi ; sache aussi que j'ai songé que je mettais au monde un loup, mais qui, entrant dans une église, devint un agneau. Ainsi, mon fils, tu n'es à nous que quant à la génération, mais tu es à la Vierge Marie ; je te conjure donc, ne dédaigne pas de servir une si puissante Patronne. » Ces paroles furent pour le jeune André une flèche divine qui pénétra son cœur : toute la nuit il pensait à la très-sainte Vierge, disant : « O Vierge Marie, puisque je suis à vous, je vous servirai de grand cœur nuit et jour ; seulement, priez votre miséricordieux Fils qu'il me pardonne les péchés de ma jeunesse : autant je vous ai déplu, à vous et à lui, en mal vivant, autant je m'efforcerai de vous plaire à tous deux, en changeant de vie. »

Le lendemain il entra de bonne heure dans l'église des Carmes, et, prosterné devant l'image de Notre-Dame-du-Peuple, il faisait cette prière : « Glorieuse Vierge Marie, voici le loup dévorant et

plein d'iniquités qui vous prie humblement que, comme vous avez enfanté l'Agneau sans tache dont le sang nous a rachetés et purifiés, il me purifie de telle sorte et change tellement ma cruelle nature de loup, que je devienne un agneau docile, pour lui être immolé et vous servir dans votre très-saint Ordre. » Il persévéra dans cette prière jusqu'à la neuvième heure, le visage baigné de larmes. Alors il se leva et alla prier le supérieur du monastère, qui était le provincial des Carmes en Toscane, de le recevoir parmi eux. Le provincial répondit : « Dites-moi, mon fils, d'où vous vient cette volonté, puisque vous êtes de race noble et que rien ne vous manque ? André lui dit : C'est l'œuvre du Seigneur et de mes parents, qui ont fait vœu de me consacrer pour toujours en ce lieu à l'honneur de la très-sainte Vierge. — Attendez quelques moments, répondit le provincial, dans peu je vous donnerai une réponse. » Aussitôt il avertit ses parents et assembla ses religieux. Le père et la mère d'André, qui ne savaient ce qu'il était devenu, eurent une grande joie de cette nouvelle ; ils accoururent à l'église, où la mère s'écria : « Voilà mon fils qui de loup, est devenu agneau. » André Corsini reçut donc l'habit de Carme l'an 1318, avec la bénédiction de son père et de sa mère.

Pour éprouver la constance du jeune novice, on lui enjoignit les offices les plus bas, comme de balayer la maison, de garder la porte, de servir à table, de laver les écuelles à la cuisine. André regardait tout cela comme une gloire. Il vaquait surtout au silence et à l'oraison. Tourné en dérision par plusieurs de ses proches et par ses compagnons de plaisir, il le supportait avec patience et sans rien dire. Un jour que, pendant le dîner de ses frères, André gardait la porte, quelqu'un vint y frapper avec grande instance. André, regardant par la petite fenêtre, vit un personnage bien vêtu, accompagné de plusieurs domestiques, qui lui dit d'une voix impérieuse : « Ouvre bien vite, car je suis de tes parents, et je n'entends pas que tu restes avec ces gueux ; et c'est aussi la volonté de ton père et de ta mère, qui t'ont promis pour époux à une fille très-belle. André lui répondit : Je n'entends pas ouvrir parce qu'il m'a été ordonné par l'obéissance de n'ouvrir à personne sans permission : je ne crois pas que vous soyez de mes

parents, car je ne vous ai jamais vu ; et si je sers ~~ici~~ ces humbles Frères, Jésus-Christ lui-même s'est fait homme pour nous servir ; je ne crois pas non plus que ce soit la volonté de mon père et de ma mère que je sorte d'ici, car ce sont eux qui m'y ont voué à Dieu, à la Vierge, service dont je me réjouis souverainement ; je crois au contraire que vous êtes des parents du diable. L'autre reprit : Je te prie, André, ouvre-moi un moment, pour que je cause avec toi de certaines choses, car le prieur ne le verra point. André répliqua : Et quand le prieur ne le verrait pas, il y a Dieu au-dessus de lui, qui scrute les cœurs et de qui personne ne peut se cacher. C'est pour l'amour de lui que je garde la porte, afin qu'il me garde lui-même et me soit en aide. » En parlant ainsi, André se munit du signe de la Croix. Aussitôt le tentateur, qui n'était autre que le malin esprit, disparut comme un éclair fétide. André rendit grâces à Dieu de cette victoire : il en devint plus fort et plus parfait.

Ayant fait profession après un an, avec la bénédiction de tous les religieux et de ses parents, il redoubla de ferveur dans la pratique des vertus, particulièrement de l'humilité. Sa joie était de servir les pauvres et les malades, se souvenant de cette parole du Seigneur : « Ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Jamais il ne manquait aux heures saintes : nuit et jour, il était le premier au chœur ; jamais il ne résistait au commandement des supérieurs ; plus on lui commandait, plus il en avait de joie. Pour ne pas perdre un moment, il était assidu à l'étude des lettres sacrées. Un jour il demanda au provincial, comme une très-grande grâce, d'aller à la Croix tous les vendredis. Ce jour il prenait la discipline jusqu'au sang, et puis, un panier pendu au cou, il allait dans la grand'rue, au milieu des nobles et de ses proches, mendier du pain et des aumônes. Ses proches persuadés que cela se faisait pour leur faire honte, en étaient indignés, et recommandaient à tout le monde de se moquer de lui et de lui dire des injures. Lui, au contraire, s'en allait tout joyeux, disant en lui-même : « Mon Seigneur Jésus-Christ, étant injurié, n'injurait point ; étant accablé de souffrances, il ne s'en irritait point. » André fuyait la société des femmes

et les paroles lascives. Sa récréation était le jardin et la solitude de sa chambre ; son paradis était l'église, l'arbre de vie le Crucifix, la terre sainte la Vierge Marie. Il était d'une abstinence et d'une austérité extraordinaire ; outre les jeûnes de l'Église et de l'Ordre, il jeûnait au pain et à l'eau les lundis, les mercredis, les vendredis et les samedis pour l'amour de la Mère de Dieu. Il domptait sa chair par un très-rude cilice, avec lequel il dormait toujours sur la paille.

Un de ses parents était tourmenté d'un mal de jambe qui lui rongeaient les chairs. Pour faire diversion à ses douleurs, il se livrait au jeu, et sa maison était un rendez-vous de joueurs. Un jour de vendredi, comme André était sorti pour demander l'aumône, il alla le trouver et lui dit : « Mon oncle Jean, voulez-vous être guéri ? Jean lui répondit : « Va-t'en, mendiant, tu penses te moquer de moi. André lui répartit : Ne vous troublez pas, mon oncle ; mais si vous voulez guérir, acquiescez à mes conseils. » Jean revenu à des sentiments plus humbles, dit alors : « Je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que cela soit possible. André dit : Si vous voulez être guéri, je veux que pendant sept jours vous vous absteniez de jouer, que vous en jeûniez six, et pendant sept vous disiez sept *Pater* et sept *Ave*, avec le *Salve Regina*, et je promets que la glorieuse Vierge obtiendra de son Fils votre guérison. » Quoique Jean fût un homme indévot, toutefois, entendant cet agneau et voyant sa simplicité, il prit sur lui de promettre de faire tout cela, et il le fit en effet, quittant le jeu, priant et jeûnant. Le septième jour, qui était le samedi, André alla lui demander comment il se portait. Jean répondit : « Vous êtes vraiment un ami de Dieu, je n'ai plus mal ; je puis marcher comme un jeune homme, tandis que précédemment j'étais toujours couché. André lui dit : Allons au couvent, » et ils vinrent devant l'image de la très-sainte Vierge, et y prièrent ensemble à genoux. Après la prière, André dit : « Mon oncle déliez maintenant votre jambe, car elle est entièrement guérie. » En effet, au lieu d'être rongée jusqu'aux os, les chairs étaient comme celles d'un jeune enfant. Jean devint dès-lors tout à fait pieux et dévot, ne cessant de rendre grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge.

André fut ordonné prêtre l'an 1328. Ses parents avaient déjà tout arrangé pour la célébration de sa première Messe, qu'ils avaient dessein de rendre très-auguste ; mais l'humble religieux déconcerta tous leurs projets. Il se retira dans un petit couvent à sept milles de Florence, où, sans être connu de personne, il offrit à Dieu les prémices de son sacerdoce, avec un recueillement et une dévotion extraordinaires. Aussitôt après la Communion, la très-sainte Vierge lui apparut, disant : « Tu es mon serviteur, je t'ai choisi, et je serai glorifiée en toi. » André n'en devint que plus humble. Après avoir prêché quelque temps à Florence, il fut envoyé à Paris où il étudia trois ans, et prit quelques degrés ; il alla ensuite continuer ses études à Avignon, avec le cardinal Corsini, son oncle : il y guérit un aveugle.

De retour dans sa patrie, il fut élu prieur du couvent de Florence, par un chapitre provincial. Ses exemples et ses sermons produisaient de si merveilleux fruits, qu'il était regardé comme le second apôtre du pays. Outre le don des miracles, il avait celui de prophétie.

Pendant que le Saint édifiait ses frères et les peuples de la Toscane par le spectacle de toutes les vertus, la ville de Fiésole, à trois milles de Florence, perdit son évêque. Le chapitre de la cathédrale choisit, d'une voix unanime, André Corsini pour lui succéder ; mais celui-ci n'eut pas plutôt appris ce qui se passait, qu'il se cacha dans une maison de Chartreux pour éviter un fardeau aussi redoutable. On fit longtemps d'inutiles recherches pour le découvrir, et les chanoines allaient procéder à une nouvelle élection, quand Dieu permit qu'un enfant indiquât la retraite de son serviteur. André donna son consentement dans la crainte de résister à la volonté du ciel, et reçut l'onction épiscopale en 1360. Son changement d'état n'en apporta point dans sa manière de vivre : il redoubla même ses premières austérités. Ce ne fut plus assez pour lui d'un cilice, il y ajouta encore une ceinture de fer. Chaque jour il disait les sept psaumes de la Pénitence, et récitait les litanies des Saints en se donnant une rude discipline. Des sarmements de vigne étendus sur la terre lui servaient de lit. Tout son temps était partagé entre la prière et les fonctions de l'épiscopat.

Il ne se délassait de ses travaux qu'en méditant et en lisant l'Écriture sainte. Il ne parlait que rarement aux femmes, et ne pouvait souffrir ni les flatteurs, ni les médisants. Sa charité pour les pauvres, et surtout pour les pauvres honteux, était incroyable ; il recherchait ces derniers avec un grand soin, et les assistait le plus secrètement qu'il lui était possible. Tous les jendis il avait coutume de laver les pieds aux pauvres, afin de pratiquer plus parfaitement cette charité et cette humilité si recommandées par Jésus-Christ. Un d'entre eux ne voulant pas présenter les siens, parce qu'ils étaient tout couverts d'ulcères, le Saint surmonta sa résistance ; mais à peine les pieds de ce malheureux eurent-ils été lavés, qu'ils se trouvèrent entièrement guéris. L'Évêque de Fiésole, digne imitateur de saint Grégoire le Grand, avait sur une liste les noms de tous les pauvres qu'il connaissait, afin d'être plus en état de pourvoir à leurs besoins. Il n'en renvoyait aucun sans lui avoir fait l'aumône ; et il arriva une fois qu'il multiplia le pain pour avoir de quoi distribuer aux indigents. Il avait un talent singulier pour réunir les esprits divisés ; aussi apaisa-t-il toutes les séditions qui s'élevèrent de son temps, soit à Fiésole, soit à Florence ¹. Le Pape Urbain V, qui en fut informé, l'envoya en qualité de légat à Bologne, pour mettre fin aux factions qui animaient la noblesse et le peuple l'un contre l'autre. Le Saint rétablit la paix dans cette ville, et elle n'y fut plus troublée tant qu'il vécut :

Le saint Évêque de Fiésole se trouva mal, en 1372, pendant qu'il chantait la messe de la nuit de Noël ; la fièvre le prit ensuite, et alla toujours en augmentant. On n'eut bientôt plus aucune espérance de sa guérison. Le malade seul ne fut point alarmé ; il attendait son dernier moment avec tranquillité, et même avec une joie surprenante. Il mourut le 6 janvier 1373, dans la soixante-douzième année de son âge, et la treizième de son épiscopat. Dieu l'ayant honoré de plusieurs miracles, la voix du peuple le canonisa immédiatement après sa mort. Le Pape Eugène IV, informé que l'État de Florence avait souvent éprouvé

¹ Voir les deux vies de saint André Corsini, *Acta SS.*, 30 jan.

les effets de son intercession, permit d'exposer ses reliques à la vénération des fidèles, et le Pape Urbain VIII le mit au nombre des Saints en 1629. Sa fête a été transférée au 4 février¹.

(ROHRBACHER.)

SAINTE JEANNE DE VALOIS,

FONDATRICE DE L'ORDRE DE L'ANNONCIADE, OU DES DIX VERTUS DE NOTRE-DAME.

La bienheureuse Jeanne de Valois eut pour père Louis XI, roi de France, et pour mère Charlotte de Savoie. Elle vint au monde l'an 1464 ou 1465, et fut élevée au château d'Amboise avec son frère, qui fut depuis roi sous le nom de Charles VIII, et Anne, sa sœur aînée, qui fut mariée au comte de Beaujeu. Dès ses plus tendres années elle s'adonna aux exercices de piété ; à peine eut-elle atteint l'âge de cinq ans, qu'elle importunait continuellement la comtesse de Lignères, sa gouvernante, afin qu'elle la conduisit à l'église pour prier Dieu. Le roi, n'approuvant pas ses dévotions, voulut les empêcher. Il se contenta d'abord de lui ordonner de vivre d'une autre manière, et de quitter ces dévotions fréquentes qui ne lui plaisaient pas, la menaçant de la punir si elle continuait ; mais la princesse n'en fut que plus fervente et plus attachée à ses exercices de piété. Cependant comme elle n'avait plus la permission d'aller si souvent dans les églises, cela lui donna tant de chagrin qu'elle ne pouvait s'empêcher de verser des larmes en se plaignant amoureusement à la très-sainte Vierge, qu'elle avait prise pour sa protectrice, de la dureté du roi, son père, qui l'aurait sans doute encore plus affligée si cette Reine des Anges n'eût pris le soin de la consoler ; car un jour qu'elle la priait avec ferveur de lui enseigner la manière de la servir et de lui plaire, elle entendit une voix qui l'assura qu'elle quitterait le monde et qu'elle établirait un Ordre de filles qui s'occuperaient avec elle à chanter les miséricordes du Seigneur. Tous les historiens qui ont écrit la vie de cette princesse ont parlé de cette grâce extraordinaire que Dieu lui fit.

¹ Le Pape Clément XII, qui était de sa famille, lui a fait bâtir à Saint-Jean de Latran une chapelle magnifique.

Elle ne songea plus après cela qu'à quitter le monde et à suivre Jésus-Christ. Son plaisir était de parler aux personnes religieuses, d'entrer dans les monastères, et de s'entretenir du bonheur qu'il y a de vivre dans la solitude, hors des embarras et des inquiétudes du siècle. Cette vie et ces inclinations si peu conformes aux maximes du monde déplurent si fort au roi, que, pour la punir, il fut longtemps sans la voir. Il s'imagina ensuite que les attrait du monde la pourraient toucher ; c'est pourquoi il la faisait aller dans toutes les parties de divertissements et les plus agréables assemblées de la cour ; mais ce fut toujours inutilement ; car la princesse ne relâcha rien pour cela de ses exercices de piété.

Quoique son plus grand attrait fût pour la vie religieuse, et qu'en conséquence de la révélation qu'elle avait eue, que Dieu la destinait à cet état, elle eût résolu de se retirer du monde, elle se vit néanmoins forcée d'y rester ; car dans le temps qu'elle étudiait les moments pour déclarer à son père le dessein qu'elle avait pris d'entrer en religion, il lui déclara qu'il voulait la marier, et qu'elle se préparât à épouser le duc d'Orléans, qui était le premier prince du sang. Cet ordre aussi affligeant qu'imprévu n'ébranla point la constance de cette princesse, et ne la fit point changer de résolution : au contraire, remplie de confiance en Celui qui lui avait inspiré le dessein de quitter le monde, elle alla se jeter aux pieds de son Crucifix qu'elle arrosa de ses larmes, demandant à Dieu qu'il voulût bien lui accorder l'accomplissement de ses desirs, ce qui lui réussit comme elle le souhaitait. Car le jour que le mariage fut conclu, le duc d'Orléans, qui ne l'épousait que par force, protesta de la violence qu'on lui faisait, déclarant qu'il n'y consentait que par contrainte pour sauver sa vie ou sa liberté que le roi lui voulait faire perdre s'il n'exécutait ses volontés ; ainsi bien loin de songer à donner la moindre atteinte à la pureté de cette princesse, il ne s'étudia qu'à lui donner des marques de son indifférence, pour ne pas dire de son mépris et de sa haine, jusqu'à ce qu'enfin, après la mort de Charles VIII, étant parvenu à la couronne, sous le nom de Louis XII, en 1498, et ne craignant personne qui osât s'opposer à ses volontés, il travailla à faire dissoudre son mariage, alléguant pour raison que cette princesse

ne lui avait été donnée que par force, et que le jour de ses nocces il avait protesté en bonne forme et en présence de témoins irréprochables ; qu'il n'avait point eu l'intention de contracter aucun mariage avec elle.

S'étant adressé pour cet effet au Pape Alexandre VI, ce Pontife nomma trois commissaires pour prendre connaissance de cette affaire. Ces commissaires furent Philippe, cardinal de Luxembourg, évêque du Mans ; Louis d'Amboise, évêque d'Albi, qui fut aussi cardinal dans la suite, et Ferdinand, évêque de Ceuta, en Afrique, auxquels il donna tout pouvoir pour la juger en dernier ressort ; et ces trois prélats, après avoir bien examiné les raisons que le roi avait alléguées, déclarèrent le mariage nul. Le cardinal de Luxembourg fut député pour signifier la sentence à la Reine, qui, lorsqu'on l'avertit que ce prélat venait pour exécuter sa commission, se leva de son oratoire où elle était, après avoir baisé les pieds de son Crucifix et imploré l'assistance de la très-sainte Vierge, et alla dans la salle où elle trouva son confesseur avec le cardinal. Un grand nombre de princesses et de dames, et beaucoup de peuple accoururent à ce spectacle. Elle s'assit dans un fauteuil, et le cardinal lui dit que les prélats délégués par le Pape ayant considéré devant Dieu, après une exacte discussion, que le très-puissant et très-chrétien Louis d'Orléans n'avait épousé la sérénissime Jeanne de Valois que par contrainte, déclaraient que le mariage était nul, et laissaient ces deux augustes personnes dans une entière liberté de s'engager comme il leur plairait. A ces paroles, elle fut d'abord frappée comme d'un coup de foudre, mais considérant que ce malheur lui venait de la main de Dieu, elle ne dit autre chose que ce peu de mots : « Dieu soit béni, je suis trop heureuse de souffrir cet affront pour lui, et je suis persuadée qu'il ne permet ceci que pour me donner moyen de le mieux servir à l'avenir que je n'ai fait par le passé. »

La princesse étant ainsi répudiée, le roi Louis XII lui donna pour apanage la ville de Bourges ; mais elle ne voulut pas s'y retirer sans voir ce prince, pour lui donner le dernier adieu ; ce qui lui ayant été accordé, elle lui protesta que bien loin d'avoir du ressentiment contre lui, elle lui était bien obligée de ce qu'il

l'avait délivrée d'une servitude aussi dure que celle du monde, le suppliant de lui pardonner les fautes qu'elle avait faites, et l'assurant qu'elle ne cesserait de prier Dieu pour lui et pour la prospérité de son royaume. Elle se retira ensuite dans la ville de Bourges, où elle passa le reste de ses jours dans les exercices de dévotion et de piété, édifiant toute la France par la sainteté de sa vie. Quand elle entra dans cette ville, elle y fut reçue avec des acclamations et des honneurs extraordinaires. Tous les corps la vinrent complimenter, et il n'y eut personne qui ne donnât des marques d'une joie sincère. Elle voulut descendre d'abord dans l'église cathédrale pour y prier le premier de tous les Martyrs en l'honneur duquel elle est consacrée, et y faire à Dieu un sacrifice de toutes les grandeurs de la terre, en lui offrant tout ce qu'elle avait souffert jusqu'alors, mais principalement la dernière disgrâce par laquelle il avait plu à sa divine Majesté de l'éprouver : elle alla visiter ensuite la sainte chapelle, après quoi elle se renferma dans son palais, qu'elle consacra par ses vertus.

Lorsqu'elle se vit en liberté de pouvoir s'adonner entièrement aux exercices de piété, la première pensée qu'elle eut fut de commencer l'ouvrage qu'elle méditait depuis si longtemps, qui était celui d'établir une nouvelle congrégation de filles en l'honneur de l'Annonciation de la glorieuse Vierge Marie, ne doutant point que si Dieu l'avait fait passer par tant d'épreuves, ce n'était que pour la mettre en état d'exécuter ce pieux dessein. Elle consulta à ce sujet son confesseur qui était pour lors le P. Gilbert Nicolaï, religieux de l'Ordre de Saint-François, qui n'approuvant point son dessein, lui représenta les difficultés et les oppositions qui se trouveraient dans l'exécution de cette entreprise, et lui conseilla d'établir plutôt un monastère de religieuses, à l'exemple de la reine Charlotte de Savoie, sa mère, qui avait fondé les filles de Sainte-Claire de l'Ave Maria à Paris ; mais cette sainte princesse lui fit une réponse pleine de courage et de confiance en Dieu, en lui disant que si c'était la volonté de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère, ils l'assisteraient dans toutes les oppositions et les difficultés qui s'y pourraient rencontrer.

Deux ans s'écoulèrent sans qu'elle exécutât son dessein ; mais

étant tombée malade et ses forces diminuant de jour en jour, elle fut réduite à une telle extrémité, que les médecins jugeant qu'elle ne pourrait vivre longtemps, elle commença à se disposer à la mort par une parfaite et entière ouverture de son intérieur qu'elle fit à son confesseur, auquel elle ne put s'empêcher de déclarer que l'opposition qu'il apportait à l'exécution de son dessein en était la cause. Jusque-là le P. Gabriel Nicolai avait regardé l'entreprise de la princesse comme une chose chimérique ou du moins tellement difficile, qu'il croyait que c'était une témérité d'y penser ; mais voyant par les dispositions de la Sainte qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans l'ardeur qu'elle témoignait pour la réussite de son projet, il se rendit à sa volonté et lui laissa suivre les attraites de la grâce et des inspirations divines dont son cœur était prévenu, ce qui lui donna une si grande joie, qu'elle commença dès lors à se mieux porter et à reprendre peu à peu ses forces. Elle eut de grandes conférences à ce sujet avec ce directeur éclairé, et, après qu'ils eurent fait des prières et des pénitences pour implorer le secours du ciel, ils demeurèrent d'accord que la première chose à laquelle il fallait penser était de trouver des filles qui eussent les qualités nécessaires pour un établissement tel que celui qu'on méditait. Le P. Gabriel s'étant chargé du soin de chercher des personnes propres pour cela, trouva dix jeunes filles qui voulurent embrasser ce nouvel institut. La reine les ayant reçues comme de la main de Dieu, les regarda comme les premières pierres fondamentales de son édifice spirituel. Elle en forma une petite communauté et leur donna une supérieure. Elle les instruisait elle-même des Observances religieuses, en s'entretenant avec elles d'une manière qui les charmait et les édifiait en même temps. Tout était réglé parmi elles, en sorte que toutes les heures de la journée étaient employées à la méditation, au chant, à la lecture ou au travail ; leur vie était très-austère, et leur ferveur si grande, qu'il fallait quelquefois la modérer, principalement dans les exercices de l'humilité et de la mortification, dans lesquels elles s'efforçaient de se surpasser les unes les autres.

Quand la sainte fondatrice jugea que ses filles étaient suffi-

samment disposées, elle leur dressa des règles, et leur prescrivit la forme de vie qu'elles devaient suivre dans ce nouvel Ordre, après en avoir conféré avec son confesseur qui lui fut en cela d'un grand secours. La règle qu'elle composa sous le titre des dix Vertus de la très-sainte Vierge contient dix chapitres dont le premier traite de sa chasteté, le second de sa prudence, le troisième de son humilité, le quatrième de sa foi, le cinquième de sa dévotion, le sixième de son obéissance, le septième de sa pauvreté, le huitième de sa patience, le neuvième de sa piété, le dixième de sa douleur ou compassion; et elle donna à ses religieuses toutes les instructions nécessaires pour imiter la très-sainte Vierge dans ces dix vertus, en se consacrant par le vœu perpétuel de chasteté à son exemple, en gardant le silence à certains temps pour imiter sa prudence, en se soumettant à leur supérieure qui doit porter le nom d'Ancelle ou de servante pour imiter son humilité, en ne recevant point de filles suspectes de quelques erreurs pour imiter sa foi, et ainsi des autres vertus. C'est pourquoi l'on a donné à cet Ordre le nom de la bienheureuse Vierge Marie, autrement de l'Annonciade ou des dix Vertus de Notre-Dame.

L'humilité de cette sainte Fondatrice était si grande que, se défiant de ses propres forces, elle voulut encore consulter saint François de Paul, qui était alors en France, avec lequel elle entretenait un saint commerce de lettres. Ce saint Homme, après avoir lu cette règle, lui écrivit que le dessein qu'elle avait venait de Dieu, qu'il fallait qu'elle achevât son entreprise et qu'elle ne se rebutât point pour les obstacles qu'elle aurait à surmonter. Encouragée par cette lettre, elle ne différa plus l'exécution de cet ouvrage dont elle rapportait toute la gloire à Dieu.

Elle demanda premièrement permission au roi d'établir cet Ordre et de faire bâtir un monastère à Bourges, ce que ce prince lui accorda. Elle envoya ensuite le P. Guillaume Morin, religieux de l'Ordre de Saint-François, à Rome, pour en obtenir l'approbation du Saint-Siège; mais il ne réussit point dans sa commission: car, quoique le Pape, qui était encore Alexandre VI, fût porté à lui accorder sa demande, les cardinaux, prévenus contre

les établissements des nouveaux Ordres, l'en détournèrent. Ainsi le P. Guillaume Morin fut contraint de s'en retourner après avoir inutilement tenté toutes sortes de moyens pour obtenir ce qu'il demandait.

Le P. Gilbert Nicolai, confesseur de la reine, aussi fâché que surpris du mauvais succès de cette entreprise, résolut d'aller lui-même à Rome, où étant arrivé il fit de nouvelles tentatives, mais toujours inutilement, jusqu'à ce qu'enfin par une disposition admirable de la Providence divine, comme il se disposait à retourner en France, le cardinal Jean-Baptiste Ferrier, évêque de Modène, qui était dataire et avait beaucoup d'autorité, l'envoya chercher pour lui dire qu'il voulait prendre sa cause en main, ayant eu sur ce sujet une vision du martyr saint Laurent et de saint François, qui lui avaient ordonné de poursuivre la confirmation de cette sainte règle. En effet le Pape Alexandre apprenant cette vision et étant d'ailleurs édifié de la constance du P. Gilbert Nicolai et de la piété de la reine Jeanne de Valois, confirma sa règle le 14 février de l'an 1501, et accorda aux religieuses qui la devaient observer beaucoup de privilèges et de grâces singulières. Ce Pontife donna au P. Gilbert des marques de son estime et changea son nom en celui de Gabriel-Marie, afin que par ces deux beaux noms on connût la part qu'il avait dans l'établissement de cet Ordre, qui se faisait gloire de porter celui du mystère qui fut accompli par la très-sainte Vierge et par cet Archange.

Ce Père ayant obtenu ce qu'il avait désiré avec tant d'ardeur, partit de Rome peu de jours après et vint en France le plus promptement qu'il put. Quand la reine apprit cet heureux succès, elle en rendit grâce à la divine Majesté à laquelle elle en rapporta toute la gloire ; et voulant achever au plus tôt l'ouvrage qu'elle avait commencé, elle fit bâtir un monastère. En attendant qu'il fût achevé et en état d'y loger, elle donna le voile, le 8 octobre 1502, à cinq filles des plus vertueuses de celles qu'elle avait instruites, et donna ainsi commencement à son Ordre. Elle leur fit faire un habit dont les différentes couleurs fussent capables de rappeler continuellement dans leur mémoire l'esprit de leur état et la sainteté de leurs obligations ; il consistait en une robe grise,

un scapulaire d'écarlate, une simarre bleue et un manteau blanc : la robe leur désignait la pénitence dont elles faisaient profession ; le scapulaire d'écarlate les faisait ressouvenir que la Passion de Jésus-Christ devait être à tout moment gravée dans leur cœur ; la simarre bleue qu'elles avaient au commencement et qui fut depuis changée en un ruban de même couleur d'où pend une médaille d'argent, leur apprenait qu'elles devaient élever leur âme vers le ciel qui était tout leur bien et leur héritage ; leur manteau blanc les avertissait qu'elles étaient obligées d'imiter la pureté de la très-sainte Vierge. Enfin cette sainte Fondatrice leur fit donner un anneau à la profession comme une marque de la fidélité qu'elles devaient garder à Jésus-Christ, leur Époux.

Les cinq premières filles qui reçurent cet habit furent bientôt suivies de plusieurs autres qui renoncèrent à tous les plaisirs du monde pour vivre dans la retraite et dans la solitude ; et cette sainte princesse, voulant leur donner l'exemple du sacrifice qu'elles devaient offrir à Dieu, fut la première à se consacrer à son service par les vœux solennels qu'elle prononça le jour de la Pentecôte de l'an 1503. Elle aurait bien voulu après cela s'enfermer avec ses filles ; mais considérant que son autorité était nécessaire pour soutenir cet Ordre naissant, et qu'il était à craindre que, se réduisant à vivre en simple religieuse, elle ne vît bientôt son ouvrage détruit quand elle n'aurait plus de pouvoir ni de biens, elle jugea qu'il était à propos, de l'avis de son confesseur, de ne point quitter son rang et sa dignité ; c'est pourquoi, restant dans son palais, elle s'y appliqua à tous les exercices de la religion, cachant sous un extérieur pompeux et magnifique l'intérieur et les vertus d'une parfaite religieuse. Tout son plaisir était d'être avec ses filles, auxquelles elle allait très-souvent rendre visite par le moyen d'une porte de communication par laquelle elle entraît de son palais dans leur monastère.

Après qu'elle eut fait ses vœux, et que les premières filles qui avaient reçu l'habit de l'Ordre eurent suivi son exemple, elle ordonna que l'on disposât toutes choses dans le nouveau monastère qui était presque achevé, afin que, le jour de la Présentation de la très-sainte Vierge, elle pût offrir à Jésus-Christ ces nou-

velles épouses : ce qui fut exécuté comme elle l'avait projeté ; car ces saintes filles sortirent de leur ancienne maison et allèrent deux à deux dans le nouveau monastère, avec une modestie admirable, chantant le psaume *In exitu Israel de Ægypto*, et l'archevêque de Bourges, quoique âgé de quatre-vingts ans, voulut y officier pontificalement.

Il ne restait plus à la sainte Fondatrice que de fonder de nouvelles maisons de son Ordre en plusieurs endroits ; mais elle n'en eut pas le temps. Ses austérités et ses mortifications, qu'elle augmentait tous les jours, ayant beaucoup diminué ses forces, et sentant que le temps de sa mort approchait, elle rendit visite pour la dernière fois à ses religieuses, le jour de l'Épiphanie de l'an 1504 ou 1505, comme on comptait dans ce temps-là¹. Elle se trouva mal dans le monastère et en se faisant reconduire à son palais, elle ordonna que l'on bouchât la porte qui lui servait pour entrer dans le monastère, jugeant bien qu'elle n'en aurait plus besoin. Depuis ce jour-là elle n'en passa pas un seul sans recevoir la sainte Communion avec de grands transports d'amour et une piété singulière, jusqu'au 4 février, qu'elle quitta cette vie mortelle pour aller recevoir au ciel la récompense de ses bonnes œuvres.

On trouva, après sa mort, son corps couvert d'un rude cilice, garni de cinq clous d'argent à l'endroit du cœur, et sur ses reins une chaîne de fer qui devait être d'autant plus sensible qu'étant entrée fort avant dans sa chair, elle y avait fait des ulcères en différents endroits. On la revêtit d'un habit de religieuse, comme elle l'avait souhaité, on y ajouta une couronne précieuse et un manteau royal pour marques de sa dignité. Après avoir été exposée pendant quelques jours dans le palais, on la porta dans la Sainte-Chapelle de Bourges, où ses obsèques furent faites avec beaucoup de pompe, et son corps fut ensuite inhumé dans l'église des religieuses, où ce sacré dépôt est resté sans se corrompre jusqu'en l'an 1552, que les hérétiques calvinistes le brûlèrent et en jetèrent les cendres au vent. Mais il arriva auparavant un

¹ L'année commençait à Pâques.

miracle surprenant, qui fut que l'un de ces impies ayant ouvert son tombeau, il entendit la Sainte soupirer, ce qui lui fit prendre la fuite. Deux autres étant revenus entendirent la même chose et furent saisis de frayeur comme le premier, aussi bien qu'un quatrième, qui, ayant été aussi épouvanté par un autre soupir, s'enfuit comme les autres. Enfin il y en vint un plus impie que ceux dont nous venons de parler, qui, tirant son épée, l'enfonça dans le cœur de la bienheureuse princesse ; mais par un prodige plus surprenant que les premiers, l'épée parut toute sanglante, et un moment après il sortit de la plaie du sang en abondance.

Le grand nombre des miracles qui se firent à son tombeau obligèrent les religieuses de son Ordre de s'adresser, l'an 1617, à l'archevêque de Bourges, André Frémot, pour le prier d'en faire les informations : ce qu'il fit ; et le procès-verbal, qui en fut imprimé l'an 1623, fut envoyé à Rome et présenté au Pape Urbain VIII, pour obtenir de Sa Sainteté la béatification de cette sainte Fondatrice. Le roi Louis XIII, l'infante Elisabeth-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, la ville de Bourges, l'Université de la même ville où la bienheureuse Jeanne avait aussi fondé un collège, et celle de Louvain, en écrivirent à ce Pontife, qui adressa un bref à quelques prélats, entre autres à Roland Hébert, archevêque de Bourges et à Eustache de Lys, évêque de Nevers, pour faire, par autorité apostolique, de nouvelles informations. Enfin le Pape Benoît XIV, approuva en 1742 le culte qu'on lui rendait, et permit d'en faire la fête le 4 février, jour de sa mort. (HÉLYOT.)

SAINT PHILÉAS,
ÉVÊQUE,
ET SAINT PHILOROME, MARTYRS.

Saint Philéas était évêque de Thmuis en Égypte. Il fut arrêté dans la persécution de Dioclétien, et ayant été conduit sur la Tribune¹, Culcien, Gouverneur d'Alexandrie, lui dit : « Croyez-vous

¹ C'était un lieu élevé, où l'on faisait monter les criminels, pour être interrogés.

pouvoir enfin devenir sage ? — Philéas lui répondit : Je crois l'avoir toujours été. — Culcien. Sacrifie donc aux dieux. — Philéas. Je ne leur sacrifierai point. — Culcien. Pourquoi ? — Philéas. C'est que l'Écriture sainte me le défend. Quiconque, dit-elle, sacrifie à d'autres Dieux, qu'au seul et véritable, sera exterminé. — Culcien. Eh bien, sacrifiez donc à ce seul et véritable Dieu. — Philéas. Je ne lui sacrifierai pas non plus. Car il est encore écrit : Qu'ai-je affaire de tous vos sacrifices, dit le Seigneur ¹ ? cette multitude de victimes ne me saurait plaire ; je suis rassasié ; je ne veux ni de vos holocaustes, ni de la graisse de vos agneaux, ni du sang de vos boues, ni même de la fleur de froment, quand vous m'en offririez.

« Culcien. Quels sont donc les sacrifices qui sont agréables à votre Dieu ? — Philéas. Ceux où on lui offre un cœur pur, un amour sincère, des paroles de vérité. — Culcien. Sacrifiez, vous dis-je. — Philéas. Je ne sacrifierai point. — Culcien. Paul n'a-t-il pas sacrifié ? — Philéas. Non sans doute. — Culcien. Et Moïse ? — Philéas. Cela était permis aux Juifs, mais seulement dans Jérusalem ; ainsi lorsqu'ils offrent maintenant des sacrifices en d'autres lieux, n'en doutez point, ils pèchent mortellement. — Culcien. Tous ces discours ne servent de rien. Venons au fait, il faut sacrifier. — Philéas. Je ne prétends point souiller mon âme, ni ne la veux point perdre. — Culcien. Est-ce que nous voulons perdre la nôtre ? — Philéas. Oui, vous la perdez, et vous perdez aussi votre corps. — Culcien. Quoi ! ce corps-ci ? — Philéas. Ce corps-là même. — Culcien. Croyez-vous en bonne foi que cette chair ressuscite un jour ? — Philéas. Je n'en doute nullement. — Culcien. Parlons d'autres choses : Paul n'a-t-il pas renoncé celui que vous appelez le Christ ? — Philéas. Non. — Culcien. Oseriez-vous bien en jurer ? — Philéas. Il nous est défendu de jurer : on nous permet seulement de dire : Cela est, cela n'est pas. — Culcien. Paul n'a pas été toute sa vie un persécuteur ? — Philéas. Non. — Culcien. Ce n'était pas un grand génie. Il était Syrien, et il parlait un mauvais syriaque. — Philéas. Vous vous trompez,

¹ *Exod.*, XXII, 20.

il était Hébreu, et il parlait ordinairement grec : du reste, il était très-savant. — Culcien. Ne direz-vous pas qu'il l'était plus que Platon ? — Philéas. Non-seulement plus que Platon, mais plus que tous les philosophes du monde. Et cela est si vrai, qu'il en a converti un grand nombre. Voulez-vous que je vous dise quelque-une de ses maximes ? — Culcien. Sacrifiez. — Philéas. Je vous l'ai dit, je ne sacrifierai point. — Culcien. Craignez-vous les reproches de votre conscience ? — Philéas. Oui. — Culcien. Et vous ne craignez pas qu'elle vous reproche la dureté que vous avez pour vos enfants et pour votre femme ? — Philéas. C'est que l'intérêt de Dieu est préférable à tout autre : car l'Écriture dit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu qui t'a fait. — Culcien. Quel Dieu ? — Philéas levant les yeux au ciel, dit : Le Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent, le Créateur des choses visibles et invisibles, qui est incompréhensible, qu'on ne peut ni définir, ni représenter ; qui seul est, subsiste, et demeure dans tous les siècles. Amen.»

Les autres juges interrompaient souvent Philéas, et lui disaient : « Pourquoi résistez-vous au Gouverneur ? — Philéas leur répondait : Je ne fais que répondre à ce qu'il me demande. — Laissez-là tous ces vains discours, reprit Culcien, et sacrifiez. — Je ne sacrifierai point, répondit Philéas, et je ne ferai point ce tort-là à mon âme. Mais croyez-vous après tout qu'il n'y ait que les chrétiens qui en aient un si grand soin : vos païens ont-ils moins appréhendé de la rendre malheureuse ? Voyez Socrate, on le mène à la mort ; la vue de sa femme et de ses enfants lui fait-elle changer de sentiments ? lui fait-elle demander grâce ? Point du tout. Il boit gaiement le poison. — Culcien. Avouez la vérité, êtes-vous bien convaincu que Christ était Dieu. ? — Philéas. Très-convaincu. — Culcien. Et quelle preuves si convaincantes en avez-vous ? — Philéas. Quelles preuves ? j'en ai mille. La vue rendue à des aveugles, et l'ouïe à des sourds ; des lépreux guéris, et des morts ressuscités ; des muets qui parlent, et une infinité de malades qui recouvrent la santé. Quoi encore ? une femme est guérie en touchant seulement la frange de sa robe. Qui pourrait dire le nombre des miracles qu'il a faits ? — Culcien. Et ce-

pendant tout Dieu qu'il est, il a été crucifié. — Philéas. Oui, il l'a été pour notre salut. Mais il savait bien qu'il devait l'être; et c'est volontairement et de bon gré, qu'il a souffert pour nous. Au reste, tous les Livres saints avaient prédit toutes ces choses. Les Juifs croient en avoir l'intelligence, mais il est certain qu'ils ne l'ont point. Il n'y a cependant rien de plus clair; si quelqu'un en doute, qu'il ouvre le Livre, et qu'il lise. — Culcien. Songez qu'on a eu pour vous de grands égards. Je pouvais vous déshonorer dans votre propre ville, à la vue de vos parents. — Philéas. J'en ai toute la reconnaissance que vous pouvez souhaiter : mais ajoutez une nouvelle faveur à celle-là. — Culcien. Eh bien, laquelle ? — Philéas. C'est d'user de votre pouvoir. Faites donc ce qui vous est ordonné ? — Culcien. Vous voulez donc mourir, et sans en avoir aucun sujet ? — Philéas. Oui, je veux mourir pour mon Dieu et pour la vérité. — Culcien. Apprenez-moi une chose : Paul était-il aussi un Dieu ? — Philéas. Il ne le fut jamais. — Culcien. Qu'était-il donc ? — Philéas. Un homme comme nous. Mais l'Esprit de Dieu était en lui, et opérait par lui tous les miracles qu'on lui attribue. — Culcien. Ecoutez, je veux bien vous laisser vivre à la considération de votre frère. — Philéas. Oserais-je vous prier de faire aussi quelque chose à la mienne; c'est de vous servir contre moi du pouvoir qui vous a été donné. — Culcien. Encore si vous étiez réduit à la dernière misère, et que pour vous en délivrer, vous me demandassiez à mourir, je ne ferais aucune difficulté de vous l'accorder. Mais vous êtes à votre aise, que dis-je ? de vos seuls revenus vous pourriez faire subsister presque toute une province, et vous voulez quitter la vie ! Je ne saurais me résoudre à vous l'ôter : vivez donc, mais vivez pour sacrifier aux Dieux. — Philéas. Je ne me sacrifie point, et en cela je regarde mon intérêt, et je me fais grâce à moi-même. »

Les juges dirent au Gouverneur : Il a déjà sacrifié dans le Phrontistère. — Philéas. Il n'en est rien. — Culcien. Vous allez rendre une femme malheureuse. — Philéas. Jésus-Christ mon Seigneur, est le Sauveur de toutes les âmes ; il m'appelle au par-

tage de son royaume et de sa gloire : il peut aussi, s'il le veut, y appeler ma femme. »

• Les juges dirent au Gouverneur : « Philéas demande un délai. — Culcien se retournant vers Philéas, lui dit : Eh bien je vous l'accorde, pensez à vous. — Philéas. Mon parti est pris ; c'est de souffrir pour Jésus-Christ. » Alors les juges, le procureur de l'empereur, et tous les autres officiers de la justice s'étant joints aux parents et aux amis de Philéas, se mirent à embrasser ses genoux, le conjurant d'avoir pitié d'une famille désolée, et de ne pas abandonner ses enfants dans un âge où sa présence leur était si nécessaire. Mais lui semblable à un rocher qui demeure immobile sans céder jamais à la violence des vagues, rejetait avec mépris leurs prières ; et élevant son cœur à Dieu, il protestait qu'il ne connaissait pour ses parents que les Apôtres et les Martyrs.

Parmi les assistants il se trouva un tribun de l'armée d'Égypte, nommé Philoromus. Cet officier voyant que Philéas résistait avec une fermeté inébranlable aux prières et aux larmes de ses proches, et qu'il se défendait avec beaucoup de sagesse et de présence d'esprit, des demandes captieuses du gouverneur, sans paraître ni attendri, ni embarrassé, s'écria avec quelque sorte d'indignation : « Pourquoi vous opiniâtrer ainsi à vouloir vaincre la généreuse résistance de ce brave homme ? Que vous servira de le rendre infidèle à son Dieu ? Pourquoi vouloir qu'il le renonce par une pure complaisance ? Ne voyez-vous pas que ses yeux sont fermés à vos larmes, et que ses oreilles sont sourdes à vos paroles ? Croyez-moi, on n'est guère touché de quelques pleurs, quand on envisage la gloire du Ciel. » La colère et le dépit que ces justes et vifs reproches excitèrent dans les esprits des juges, hâtèrent la condamnation de Philéas, dans laquelle le généreux Philoromus fut compris. Ils furent condamnés tous deux à perdre la tête. Comme on les conduisait au supplice, le frère de Philéas qui était du nombre des juges, dit : Philéas demande qu'on lui accorde sa grâce. Cela obligea Culcien de le rappeler et de lui dire : Vous demandez votre grâce ? A quoi Philéas répondit : Moi, à Dieu ne plaise ! n'écoutez pas ce malheureux. Bien loin de

souhaiter qu'on révoque l'arrêt qui me condamne à mourir, je n'ai au contraire que de très-humbles remerciements à faire aux empereurs, et à vous, seigneur, de ce que j'entre aujourd'hui en possession d'un royaume que Jésus-Christ veut bien partager avec moi. En disant cela il sortit du palais.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu où il devait être exécuté, il étendit les mains vers l'Orient, et élevant la voix, il dit : « Mes petits enfants, mes bien-aimés, vous qui cherchez Dieu sincèrement, écoutez-moi. Veillez sur votre cœur, parce que l'ennemi rôde sans cesse autour de vous, cherchant sa proie, et quelque cœur à dévorer. Pour nous, nous n'avons encore rien souffert ; mais nous allons commencer à souffrir ; nous commençons à être disciples de Jésus-Christ. Mes chers Frères, observez exactement les commandements de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Joignez-vous à nous, mes chers Frères, prions ensemble cet Être incompréhensible, cet Être pur, sans aucun mélange, et sans aucune imperfection, qui est assis sur les Chérubins, qui a fait toutes choses, qui est le commencement et la fin de toutes choses, et auquel appartient la gloire dans tous les siècles. Amen. » Il finit sa vie avec ce dernier mot, les bourreaux lui ayant aussitôt coupé la tête, aussi bien qu'à Philorome. Et ces deux âmes saintes abandonnant leurs corps, s'allèrent joindre à Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT PHILOROME DE GALATIE.

Ce saint Philorome confessa la foi sous le règne de Julien l'Apostat, qui lui fit donner, à plusieurs reprises, des soufflets en punition de ses réponses courageuses. Toutefois il ne lui enleva pas la vie. Saint Philorome visita ensuite les Saints-Lieux. Il fit deux fois à pied le pèlerinage du Saint-Sépulcre. Il alla à Rome, au tombeau de saint Pierre, et à celui de saint Marc d'Alexandrie. On est incertain sur le jour de sa mort.

SAINT ISIDORE DE PÉLUSE.

Péluse, ville située sur l'embouchure la plus orientale du Nil, a été autrefois une des principales villes d'Égypte après Alexandrie. Selon Strabon elle avait vingt stades (3,700^m) de circonférence. On croit qu'elle reçut l'Évangile dès le temps des Apôtres. On trouve parmi les évêques qui assistèrent au premier concile de Nicée, un Dorothee de Péluse ; et du temps de saint Isidore dont nous allons parler, Eusèbe y avait succédé à l'évêque Ammonius.

Ce fut au voisinage de cette ville que fleurit pendant longtemps saint Isidore ; ce qui l'a fait surnommer saint Isidore de Péluse, ou de Damiette, par l'erreur de ceux qui croient que cette ville a été bâtie sur les débris de l'ancienne Péluse¹.

Il était originaire d'Alexandrie, d'une famille également noble et riche, et alliée à celle du patriarche Théophile et de saint Cyrille son neveu et son successeur dans la chaire de saint Marc. L'éducation qu'il reçut répondit à la distinction de sa naissance. Les Grecs disent qu'il acquit à un très-haut degré les sciences divines et humaines ; et ce que nous savons de ses actions, joint aux monuments qui nous restent de son érudition, justifie parfaitement cet éloge.

Comme la piété régnait dans sa maison, on fit entrer de bonne heure dans son cœur les leçons de la vertu, à mesure qu'on cultivait son esprit par les lettres ; et il sut si bien mettre à profit les vérités de la religion, qu'elles le dégagèrent entièrement du siècle, et le portèrent à se retirer dans la solitude. La légende des Coptes, qui font son office au 10 de leur mois de méchir, ce qui tombe au 4 février, dit qu'ayant été recherché pour être mis sur la chaire d'Alexandrie, il se déroba dans la nuit et s'enfuit au désert de Pherme. Mais cette légende est pleine de fautes ; et les plus sûrs mémoires que nous avons du Saint nous apprennent qu'il était encore jeune lorsqu'il embrassa la vie monastique et

¹ L'ancienne Péluse était située très-près de la mer ; la ville moderne en est à huit kilomètres.

qu'il s'arrêta à une montagne voisine de Péluse et habitée par plusieurs solitaires. C'était apparemment le désert de Lichnos¹, que saint Hilarion, au rapport de saint Jérôme, visita en allant de la Palestine au tombeau de saint Antoine.

Il y a des auteurs qui ont cru qu'il fut abbé de ces solitaires ; mais les anciens ne l'ont point dit. Il est certain qu'il se porta avec tant d'ardeur aux exercices de la vie religieuse et à la pratique des vertus, qu'il se distingua bientôt parmi les Frères et mérita leur confiance. Evagre nous en donne une idée en peu de mots, qui font sentir toute la grandeur de son mérite : « Il macérerait sa chair, dit-il, par les plus rudes travaux de la pénitence ; mais tandis qu'il la desséchait par ses austérités, il engraisait son âme par la contemplation des choses divines, et menait la vie d'un Ange parmi les hommes, se rendant par là une règle vivante de la sainteté de son état, et un modèle d'union avec Dieu par l'oraison et le recueillement, que les autres solitaires pouvaient avoir continuellement devant les yeux. »

Il nous apprend lui-même quels furent les motifs qui le portèrent à se rendre solitaire. Ce fut pour fuir le trouble des villes, pour se renoncer et pour porter sa Croix. Il se proposa de retracer dans son désert la vie austère de saint Jean-Baptiste. En effet il était vêtu d'une robe de poils rudes, et ne se nourrissait que de feuilles et d'herbes. Toute sa richesse consistait dans ce seul habit, et il était si content de sa pauvreté, qu'un de ses amis appelé Zénon, lui en ayant envoyé un neuf en lui demandant son vieux, il le remercia agréablement en le lui envoyant, de lui avoir fourni par là le moyen de se garantir du froid et de pratiquer le conseil de saint Jean, qui ne veut pas qu'on ait deux habits.

Il se sépara d'abord tant qu'il put du commerce des hommes, donnant à son cœur tout le loisir de goûter les douceurs de la contemplation ; et il avoue que c'est à cette retraite si rigide qu'il

¹ Ce désert sablonneux, marécageux, sans végétation, était un de ceux qui imposaient les plus rudes privations aux solitaires. Le nom de Péluse, en égyptien *Pérémoun* (ville de boue), indique assez quelle était la nature de cette contrée.

devait la connaissance des choses de Dieu, que son humilité lui fait appeler médiocre, quoiqu'il paraisse par ses écrits qu'elle était des plus lumineuses.

Quelque soin qu'il eut dès lors de se cacher, l'éclat de ses vertus le trahit ; et en effet, Dieu l'avait donné en ce temps-là à son Église, comme un nouvel Elie brûlant de zèle pour sa gloire, ou un nouveau Jean-Baptiste, qui du fond de son désert, fit retentir sa voix puissante contre les dérèglements des hommes, afin de les ramener à Jésus-Christ.

Il fut élevé au sacerdoce, et l'on peut dire, par la divine ardeur dont son âme fut embrasée en recevant ce sacré caractère, qu'il reçut un esprit de feu avec l'imposition des mains de l'évêque : de ce feu, dis-je, que Jésus-Christ a apporté dans le monde, et qui devait y causer un céleste embrasement. La mission particulière d'Isidore fut de combattre sans considération humaine, les vices et les abus partout où il les trouvait. Tout concourait d'ailleurs à lui donner de l'autorité sur les esprits ; sa naissance distinguée, les richesses qu'il avait quittées, le détachement dont il faisait profession, l'austérité de sa vie, l'érudition qu'il avait acquise, le rare talent de l'employer avec force et avec énergie, et surtout ces brillantes lumières qu'il avait comme puisées dans le sein de la Divinité par son oraison éminente, et qui l'avaient si bien pénétré de la sainteté de Dieu et de ses droits sur les cœurs des hommes, qu'il ne pouvait souffrir qu'il fût offensé, et qu'il poursuivait vigoureusement par sa plume le péché dans les grands comme dans les petits, dans le haut clergé comme dans celui du second ordre, dans les gouverneurs et les magistrats comme dans le peuple.

Nous verrons bientôt qu'il n'épargna pas même le patriarche Théophile, quoique son parent, non plus que saint Cyrille, au sujet de saint Jean Chrysostome dont il défendit la cause, et qu'Eusèbe son évêque n'échappa pas à la juste sévérité de ses avis, ainsi qu'une partie de son clergé. Aussi la conduite de ce prélat était si répréhensible pour ses injustices et ses désordres, qu'on ne peut taxer notre Saint d'avoir excédé de zèle dans ses remontrances ; le scandale qui résultait de ses vices dans l'Église

d'Égypte ne méritant pas un censeur qui fût moins inexorable que lui.

La véhémence de son zèle parut quelquefois trop forte à quelques-uns de ses amis, et lui fit aussi des ennemis. Mais ce grand homme, qui n'avait que Dieu en vue, ne crut pas devoir la modérer pour complaire aux premiers, ni pour la crainte de la persécution des autres. Le témoignage de sa conscience lui suffit, et il était toujours prêt à sacrifier, à la gloire de Celui dont il défendait les intérêts, toutes les amitiés humaines, et à lui sacrifier aussi son repos, sa santé et sa vie même. « Ne croyez pas, dit-il dans une de ses lettres au sophiste Asclèpe, qui lui avait marqué de se modérer un peu, que je change de ton et que je devienne un lâche flatteur. Il faut ou que vous cessiez de me donner de tels conseils, ou que je vous retranche du nombre de mes amis. »

On peut juger par la réponse qu'il fit à l'évêque Théon combien son zèle était pur et désintéressé, et de quelle source il coulait lorsqu'il s'armait si fortement contre le vice : « Nous sommes également coupables, lui dit-il, ou lorsque nous voulons venger nos propres injures, ou lorsque nous ne sommes pas touchés de celles qu'on fait à Dieu. S'il ne s'agit que de nous, à la bonne heure, usons de douceur et d'indulgence quand on nous a offensés ; mais quand c'est Dieu qui est offensé, il ne convient point de le souffrir ; il en faut marquer de l'indignation. Voyez cependant quelle est notre faiblesse ! nous sommes sensibles jusqu'à ne vouloir pas pardonner à nos ennemis, et nous n'avons que de la douceur pour ceux qui s'élèvent contre Dieu. Moïse n'en agissait pas ainsi ; quoiqu'il fût le plus doux des hommes, il ne laissa pas de se mettre en colère contre les Israélites lorsqu'ils firent le veau d'or, et sa colère dans cette occasion fut bien plus sainte que toute la douceur qu'il aurait pu faire paraître. »

Il poursuit sa justification par l'exemple des Saints. « Élie, dit-il, s'éleva contre les idolâtres, Jean-Baptiste contre Hérode, saint Paul contre Elymas. Ce n'était que pour venger l'injure faite à Dieu ; mais ils négligeaient sans peine celles qu'on leur faisait à eux-mêmes. Il est vrai que Dieu est assez puissant pour

se faire justice. Il veut pourtant que les gens de bien détestent le péché et le fassent détester, et c'est dans cette conduite de zèle que les Saints faisaient consister la vertu et la véritable philosophie. »

La pureté de son zèle paraissait encore par les prières devant Dieu dont il accompagnait les exhortations qu'il faisait aux hommes. Et comment eût-on pu attribuer à l'effet d'une chaleur humaine ses vives remontrances, tandis qu'en écrivant à ceux qu'il voulait corriger, il s'affligeait, il pleurait, il gémissait en secret de leurs fautes aux pieds du Seigneur, et tâchait, par tous les efforts de ses oraisons, qu'une ardente charité animait, de leur attirer des grâces de conversion et de faire passer dans leur cœur les puissantes vérités qu'il leur mettait devant les yeux par ses lettres ? Aussi protestait-il souvent à ceux à qui il les adressait, qu'il versait plus de larmes pour eux devant Dieu, qu'il ne leur écrivait de paroles.

Si quelques-uns de ses amis ont en certaines rencontres trouvé que son zèle était trop vif, on peut dire que c'était plutôt parce qu'ils avaient eux-mêmes trop de condescendance, et qu'ils consultaient plus la prudence humaine que les intérêts de Dieu. Aussi saint Isidore était-il justifié par d'autres, qui faisaient moins d'attention aux vains jugements des hommes ; et il a même été quelquefois obligé de se défendre contre quelques-uns qui lui reprochaient d'être trop modéré. Et enfin il est constant d'une part qu'il ne s'éleva jamais que contre le vice connu et bien avéré, et d'autre part que ses écrits ont été loués par les plus grands hommes de son temps, et par ceux qui sont venus après lui, à l'exception de quelques hérétiques dont le jugement doit être méprisé ; encore s'en est-il trouvé que l'évidence de la vérité a forcés de faire son éloge ; tel fut Étienne Gobar le Trithéite, qui le reconnaît pour un homme saint et digne de toute sorte de respects, comme on le peut voir dans Photius.

Ainsi lorsqu'il s'élève fortement contre Eusèbe, évêque de Péluse, il suffit pour concevoir la justice de ses raisons, de dire que ce prélat imposa les mains à Timothée Elure, pour le faire, non pas évêque, mais tyran d'Alexandrie. Eusèbe excluait aussi les

gens de bien du sacerdoce, et n'y élevait que des personnes criminelles. Ceux de son clergé contre lesquels saint Isidore[†] réclame plus fortement, sont Zozime, Maron, Martinien, Pansophe, Luce, Querémon, Eustathe, Pallade. Les uns étaient entrés dans les ordres par la simonie ; les autres vendaient les ordinations. Il y en avait qui s'étaient rendus coupables de crimes pour lesquels ils méritaient d'être punis même par les lois civiles. La plupart avaient été rejetés auparavant par Ammonius, prélat très-saint et prédécesseur d'Eusèbe ; et ce mauvais choix de ministres avait inondé l'église de Péluse des maux que le Saint déplorait.

Voilà donc ce qui excitait son zèle, et ce qui lui donnait une sainte hardiesse pour reprendre hautement les pécheurs de tous les états et de tous les rangs. Aussi, disait-il à un gouverneur qui avait voulu donner atteinte aux asiles sacrés, et qui s'était plaint de sa liberté à le lui reprocher, que c'étaient ses propres actions qu'il devait condamner, et non pas les termes par lesquels on les exprimait telles qu'elles étaient.

Mais autant il était animé pour les intérêts de Dieu et les soutenait avec générosité, autant aussi le faisait-il avec discernement et une prudence toute charitable. Il condamnait également ceux qui n'usaient pas de modération dans la correction fraternelle que l'Évangile prescrit, ou qui osaient la faire sans y être autorisés par leur état ou par leur caractère. C'est dans ce sens qu'il écrit à un officier nommé Léonce, qui avait parlé avec trop de liberté de Zozime prêtre, coupable de simonie et d'une ambition outrée : « Ce que vous avez dit, lui écrit-il, n'est que trop vrai, et personne ne peut vous accuser de calomnie ; mais il ne faut pas que votre langue, qui dans cette rencontre est l'organe de la vérité, se souille par de tels discours. Un homme d'honneur et orné de beaucoup de vertus comme vous, doit ajouter à sa couronne la gloire de la patience. »

Il n'avait point de plus grande joie que quand il voyait que ses charitables avis avaient produit les bons effets qu'il se proposait. Son cœur alors s'épanouissait, et il montrait par là qu'il aimait sincèrement en Dieu ceux dont il avait combattu les vices. Il connaissait tout le prix des âmes ; il était pénétré de douleur lors-

qu'elles se perdaient : il eût voulu tout entreprendre pour les sauver ; et il dit dans une de ses lettres, que sans oser se comparer à Moïse, ou à saint Paul, il avait un extrême désir de contribuer de tout son pouvoir au salut de tout le monde.

« Plût à Dieu, écrit-il aussi à un évêque de ses amis, au sujet d'une âme que Dieu avait retirée par son moyen du danger où elle était de se perdre ; plût à Dieu que vous eussiez été ici pour avoir part à nos travaux et à notre couronne, aux louanges et aux bénédictions que l'on nous donne ! La paresse et la tiédeur avaient relâché notre ami et affaibli son amour pour la céleste philosophie. Nous l'avons remis dans le bon chemin par nos conseils et par nos exhortations, et encore plus par le secours de la grâce de Dieu. Nous en faisons à présent une fête où nous chantons des cantiques de joie pour cette victoire, et où nous régalaons nos amis par des banquets tout spirituels. »

Il eut ainsi la consolation de persuader à beaucoup de personnes, même fort illustres, d'abandonner le vice et d'embrasser la vertu ; mais il eut aussi la douleur de voir que d'autres, principalement ceux d'entre les ecclésiastiques de Péluse dont il avait tâché d'amollir le cœur par ses différentes lettres, tantôt douces et tantôt sévères, n'avaient cessé de continuer de vivre avec un tel scandale, que beaucoup de personnes s'imaginaient qu'on ne pouvait recevoir d'eux le Baptême, ni les autres Sacrements, et aimaient mieux ne les point recevoir du tout, quelque remontrance qu'il leur pût faire sur cela.

Ils en vinrent enfin jusqu'à lui déclarer une guerre ouverte, et on croit même qu'il fut banni ; mais bien loin de s'en affliger, il s'en réjouit comme les Apôtres lorsqu'ils sortirent du conseil des Juifs où ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ : « Vous m'avez couronné malgré vous, marque-t-il au principal auteur de sa persécution, et je puis dire maintenant que Dieu m'a fait la grâce, non-seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui. »

Cela ne ralentit pas son zèle. Il alla toujours en avant malgré la malice de ses ennemis, parce que Dieu ne change point, que la vertu est toujours également belle et le vice odieux, et que le

salut des âmes ne saurait être acheté à un prix trop cher. C'est pour cela qu'écrivant à un de ses amis il dit ces excellentes paroles : « J'aime beaucoup mieux souffrir persécution en faisant le bien, que d'être applaudi pour avoir fait le mal ; car sans parler des récompenses réservées à la vertu dans l'autre vie, et des supplices destinés à l'impiété et au vice, la vertu me semble porter avec elle sa récompense, et le péché son supplice. Quelques calomnies que l'on publie contre la vertu, quelques louanges que l'on donne au vice, elles ne seront point capables de me faire abandonner l'une pour suivre l'autre. J'aimerai toujours la vertu, quoique couverte d'opprobres, et je détesterai de même le vice, fût-il couronné de gloire. »

Ses sentiments à l'égard de ses persécuteurs étaient si chrétiens et si humbles, qu'il se reprochait même de ne pas prier pour eux avec toute la pureté et l'étendue de cœur qu'il eût souhaité. Ce qu'il dit là-dessus dans une de ses lettres a paru si édifiant et si pieux à un savant auteur (Tillemont) dont nous employons ici les Mémoires, qu'il nous en a donné la traduction en entier. Elle mérite d'être rapportée.

« Je sais parfaitement, dit-il, qu'il m'est glorieux dès ce monde, et qu'il me sera encore plus glorieux en l'autre, d'avoir souffert les injures et les injustices. Pour ce qui est de me tenir obligé à ceux qui me maltraitent, lors même qu'ils en font une coutume, et qu'avec cela ils s'en glorifient comme des personnes qui nous procurent un nouvel accroissement de vertu, je ne m'en excuse pas sur ce que je n'aime point à me faire des couronnes du malheur des autres, mais j'avoue que c'est une chose trop grande pour moi et qui surpasse mes forces. Je puis souffrir avec patience tout ce qu'ils me font ; mais je ne suis pas encore arrivé jusqu'à leur en savoir gré et à prier avec une charité pure et ardente pour ceux qui ne cessent point de me faire tout le tort qu'ils peuvent, surtout quand ils ne songent point du tout à s'en repentir et qu'ils se rient même de ce que l'on prie pour eux. Voilà ma disposition ; je veux bien que vous la sachiez. Pour vous, si vous faites ce que je ne puis pas faire, je loue et j'estime extrêmement cette grandeur d'âme ; mais je vous avoue ma faiblesse. J'ai sou-

vent prié avec une cordialité tout entière pour ceux qui s'étaient déclarés mes ennemis en quelques rencontres. Pour ceux qui le faisaient à dessein et par une malice affectée, lorsque j'ai voulu aussi prier pour eux, j'ai bien vu que c'étaient les lèvres qui priaient plutôt que le cœur. Cela ne m'empêche pas de croire que d'autres sont arrivés à ce degré; j'en sens de la joie et je souhaite de les pouvoir suivre; car au moins je ne suis pas comme beaucoup d'autres, qui ne peuvent croire que personne soit arrivé à une vertu dont ils se trouvent incapables, jugeant des autres par eux-mêmes, ou qui, pour ne pas rougir de leur lâcheté, se vantent de faire ce qu'ils ne font pas, ou qui allégorisent les commandements de l'Évangile pour ne se pas croire obligés à des choses qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre, comme je sais que quelques-uns le font à l'égard de la défense d'avoir deux tuniques, parce qu'ils ne peuvent pas la pratiquer à la lettre. Ils feraient mieux, sans tant spiritualiser, d'honorer la vertu de ceux qui le peuvent, et confesser leur faiblesse qui les empêche de les imiter. Pour moi, ceux que j'estime le plus sont ceux qui font ce que je ne puis encore faire. »

Ce n'était que quand il trouvait de la résistance à ses avis et qu'il voyait le mal ou trop grand ou presque incurable, qu'il écrivait avec une sainte véhémence. Autrement il trempait sa plume dans le miel avec une douceur toute chrétienne. « Avec les gens de bien, disait-il, il faut se montrer doux et humble; mais avec des gens fiers et orgueilleux il faut prendre un air élevé. Ceux-là regardent la douceur comme une vertu; c'est pourquoi il faut en user à leur égard pour les consoler. Mais comme ceux-ci n'estiment que la force et le courage, il faut leur marquer de la fermeté pour rabattre leur orgueil. Par cette conduite sage et prudente on soutient les uns et on humilie les autres. On ne gagne pas tout le monde par les mêmes moyens; les mêmes remèdes ne guérissent pas toutes sortes de maladies; autant il y a de différentes maladies, autant y a-t-il de différents remèdes. »

Nous avons remarqué qu'il étendit son zèle sur les personnes de tous les rangs; il écrivit en effet aux premières personnes de l'empire, et même à l'empereur, et on peut dire que ses remon-

trances en furent bien mieux reçues, qu'elles ne l'avaient été par certains personnages en qui l'abus de la sainteté du caractère avait trop endurci le cœur. On avait fait un traité avec les barbares voisins de l'empire, qu'on s'était obligé de garder sous un serment réciproque que le Saint désapprouva, et dont il se plaignit comme capable d'allumer plutôt la colère de Dieu que d'attirer sa bénédiction pour le soutien de la paix et la prospérité de l'empire. On ne sait pas bien en quoi consistait ce serment ; mais on croit que les Romains avaient fait jurér les barbares par la Croix, ou d'autres mystères de notre religion, et qu'ils avaient juré de leur côté par les faux dieux de ces barbares. Ce procédé était contre toutes les règles, et c'est pour cela qu'il se plaint que l'on avait laissé toucher aux païens ce que nous avons de plus saint et de plus sacré, et que les chrétiens y avaient pris part aux abominations sacrilèges des idolâtres, ce qui jusqu'alors avait été sans exemple, et ne pouvait venir dans ceux qui l'avaient fait, que de la faiblesse de leur foi, ou de ce qu'ils ignoraient les principes de la religion. La réponse qu'il reçut à ce sujet de la part de l'empereur répondit si bien à l'intérêt qu'il prenait à la gloire de Dieu, qu'il en eut le cœur comblé de consolation. Il dit même que la joie qu'il en eut ne servit pas peu à le guérir d'une maladie dont il était alors travaillé.

Ce grand Saint appuyait ordinairement les puissantes raisons qu'il employait pour combattre les vices et exhorter à la vertu, des passages de la sainte Écriture, qu'il a expliquée presque tout entière dans les différentes lettres qu'il a écrites. Il employait aussi des exemples, et citait des faits particuliers, qui se seraient perdus par l'oubli des hommes s'il ne nous les avait conservés.

Nous en apprenons entre autres un, qui couvrait de honte le paganisme et faisait sentir toute l'horreur de ses superstitions. Les païens se glorifiaient d'avoir reçu du ciel quelques-unes de leurs idoles, comme la Diane d'Éphèse et beaucoup d'autres ; mais il nous a appris qu'ils n'avaient trouvé le moyen de faire courir ces faux bruits parmi le peuple, qu'en tuant les ouvriers qui avaient fait ces statues. Il rapporte là-dessus qu'un des Ptolémées, roi d'Égypte, avait eu la même folie pour une Diane qu'il avait

fait faire à Alexandrie, et l'avait érigée sous un nom qui signifiait qu'elle n'avait été souillée par la main d'aucun ouvrier. Mais comme ceux qui y avaient travaillé auraient pu découvrir son imposture, lorsqu'ils l'eurent achevée, il leur fit préparer un festin en un endroit qui était creusé exprès, et dans lequel ils furent tous abîmés. Cependant la chose fut sue, et pour couvrir la noirceur d'une action si cruelle, Ptolémée leur fit rendre tous les ans des honneurs funèbres.

Voici encore un exemple de conversion fort édifiant que nous apprenons de lui. Un jeune homme était éperdûment amoureux d'une vierge chrétienne très-sage, et qui n'eut garde d'adhérer à sa passion. Mais soit afin de l'en guérir, soit pour éviter ses poursuites, elle se fit raser les cheveux, se couvrit le visage d'une pâte de cendres, et en cet état elle le fit entrer dans sa chambre. Cette vue le frappa tellement, qu'il en fut changé sur-le-champ ; sa passion se trouva éteinte, et il aima depuis autant la chasteté qu'il avait aimé auparavant la beauté.

Il faut parler à présent de ses travaux pour la foi et de la défense qu'il prit de saint Jean Chrysostome contre Théophile d'Alexandrie et saint Cyrille, dont il était parent. Nous ne le ferons qu'en peu de mots, parce que nous nous proposons principalement de parler de ses vertus et de sa doctrine spirituelle.

Il composa un écrit contre les gentils, pour faire voir la vanité des divinations dont ils se servaient, et il y montra aussi par quelle conduite de Dieu les méchants sont ordinairement heureux en ce monde, et les bons au contraire dans l'affliction. Il renvoie à ce qu'il avait dit dans cet ouvrage, sur la difficulté que lui avait proposée le comte Herminius touchant l'adversité des justes sur la terre et la prospérité des pécheurs. Il montre encore dans plusieurs de ses lettres, que la religion des païens n'a que des caractères de fausseté ; que leurs livres ne contiennent que des fables, des extravagances, des inventions souverainement méprisables, au lieu que la religion des chrétiens a tous les caractères de vérité qui combattent les autres, et que nos livres sacrés ne contiennent que des vérités sublimes qui impriment du respect ; en sorte qu'il suffit de comparer nos Écritures avec celles des païens, pour

sentir aussitôt que la véritable religion ne se trouve que dans celle que nous professons.

Il réfute les Juifs par les prophéties. Il développe les mystères de la Trinité et de l'Incarnation dans un grand nombre de ses lettres, où il combat les ariens, les sabelliens, les nestoriens, les manichéens, les marcionites, les montanistes, les novatiens, les origénistes. On peut dire là-dessus que ses lettres renferment un corps de doctrine dogmatique, qui ne sert pas seulement à confondre les hérétiques qui l'ont précédé et ceux qui ont troublé l'Eglise de son temps, mais il nous a encore prémuni contre les hérésies qui se sont élevées dans la suite, sur la nécessité de la grâce, le baptême des enfants, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'honneur dû à la très-sainte Vierge et aux Saints, le respect qu'on doit aux reliques, les avantages de la virginité sur le mariage, etc.

Il y a des auteurs, particulièrement Nicéphore Calliste, qui ont cru qu'il avait été disciple de saint Jean Chrysostome : cela est fort incertain ; mais s'il n'eut pas le bonheur d'être formé de sa main, il eut celui de rendre justice à sa sainteté et à sa doctrine, et de se déclarer ouvertement et avec force le défenseur de son innocence. Voici ce qu'il dit dans une de ses lettres : « Les écrits de Jean, cet homme d'une sagesse incomparable, ont été répandus partout ; ils ont passé les mers et ils ont été admirés dans tous les pays jusqu'aux extrémités de la terre. Car qui n'en a pas été touché et pénétré en les lisant ? Qui sont ceux qui sont venus après lui, qui n'ont pas cru devoir rendre grâce à la divine Providence d'être nés dans un temps où ils en ont pu profiter, et qui n'ont pas donné à l'harmonie de son éloquence une entière préférence sur tout ce que le paganisme a eu de plus illustre ? Ce ne sont pas sans doute les bêtes qu'il a étonnées par sa musique divine (comme on le rapporte d'Orphée), mais il a adouci les mœurs des hommes barbares ; il les a apprivoisés ; il a changé leur férocité en mansuétude ; il leur a inspiré une politesse et une douceur qu'ils n'avaient jamais eues. »

En parlant de son livre *du Sacerdoce*, il s'exprime en ces termes : « Il n'est personne qui ne soit pénétré d'amour de Dieu en le

lisant ; non-seulement il fait sentir toute la grandeur et la dignité du sacerdoce, et combien il est difficile de s'en rendre digne, mais il fait voir encore combien il importe d'être saint pour oser y aspirer. Ce grand Patriarche, qu'on peut regarder comme l'interprète des secrets de Dieu, et qu'on peut appeler à juste titre l'œil de toutes les Églises, a composé son ouvrage avec tant d'élévation, de sagesse et d'exactitude, que tous les prêtres, tant ceux qui répondent à la sainteté de leur caractère par leur piété, que ceux qui l'avilissent, en quelque façon, par leur négligence et la lâcheté de leur vie, y peuvent trouver, et les vertus qu'ils doivent pratiquer et les défauts qu'il faut qu'ils évitent. »

Enfin, parlant de son *Commentaire de l'Épître de saint Paul aux Romains*, il dit qu'il renferme un trésor de science ; et que si cet Apôtre avait voulu s'expliquer avec quelque élégance extérieure, il aurait choisi pour cela la langue de cette bouche d'or.

Il suffit d'avoir quelque connaissance de l'histoire ecclésiastique, pour ne pas ignorer ce que saint Chrysostome eut à souffrir de la part de Théophile d'Alexandrie, le chef de ses persécuteurs, et la difficulté que fit saint Cyrille, neveu et successeur de Théophile, de mettre dans les sacrés dyptiques ce saint Docteur, par un préjugé dont enfin saint Isidore le fit revenir. Mais il n'est rien de plus fort que ce que celui-ci a écrit à Symmaque sur le procédé de Théophile. Quoiqu'il fût son allié, il ne le ménage point, parce que la gloire de Dieu y était trop intéressée, et qu'il importait que l'innocence de saint Jean fût reconnue et justement vengée. « Vous voulez, dit-il, que je vous apprenne la tragédie de Jean, cet homme divin : je vous avoue mon impuissance ; non-seulement je n'ai point de termes pour cela, mais mon esprit s'y perd. Tout ce que je vous dirai en peu de mots, c'est qu'il semble que l'Égypte ait été dans tous les temps en possession de commettre des méchancetés et de noires injustices, en rejetant Moïse et en suivant les ordres iniques de Pharaon. On y déchirait les faibles à coups de fouets, on les opprimait par le travail, on les forçait à bâtir les villes, et on ne leur donnait point de salaire ; et c'est encore de notre temps qu'on a renouvelé cette horrible vexation ; car on y a vu de nos jours Théophile, homme dévoré

de la passion de bâtir, et avide de l'or qu'il regardait comme sa divinité, s'unir avec quatre autres qu'on peut appeler apostats comme lui : on l'a vu, dis-je, attaquer cet homme si pieux et si éclairé dans les choses divines, pour satisfaire encore plus par cette méchanceté la haine qu'il avait conçue contre celui qui porte le même nom que moi (c'était Isidore dont nous parlons ailleurs). Mais observez en comparant Jean avec Théophile, qu'il en est d'eux comme de la maison de David et de Saül. Celle de ce dernier s'éteint, tandis que comme la maison de David, la réputation de Jean va en croissant, quoiqu'après avoir été agité par les tempêtes de cette vie, il soit enfin heureusement arrivé au séjour de la paix céleste dont il a le bonheur de jouir. »

Saint Cyrille, prévenu contre saint Jean Chrysostome, et trop attaché au sentiment de Théophile, refusait, comme nous avons dit, de mettre après sa mort son nom dans les sacrés dyptiques. Il revint pourtant de son erreur, Dieu ne permettant pas qu'un si saint homme, qui se ressentit dans cette occasion de la faiblesse de ses lumières naturelles et de la fragilité humaine, fût plus longtemps séduit par ses préventions. Saint Isidore lui en écrivit fortement, au rapport de Nicéphore ; et c'est à cette affaire que le cardinal Baronius rapporte ce qu'il lui écrit en ces termes ¹ : « Je suis effrayé par les exemples renfermés dans les divines écritures ; mais je ne suis pas moins obligé, quand il est nécessaire, de dire la vérité. Car, si je suis votre père, puisque vous me donnez ce titre, je ne veux pas être condamné comme Hély, qui négligea de reprendre ses fils lorsqu'ils péchaient ; et si je suis votre fils, comme je le reconnais moi-même, je crains aussi de subir la peine de Jonathas, qui ne détourna pas son père de consulter la Pythonisse : que ce soit donc pour empêcher d'être condamné, ou afin que vous ne le soyez pas vous-même, déposez tout ressentiment ; ne vengez pas vos propres injures sur les morts, de peur de nuire à l'Église vivante, en rendant sous prétexte de piété les disputes éternelles. »

Nous ne finirions jamais si nous entrions dans le détail des

¹ Tillemont veut que ce soit pour un autre sujet, t. XV, p. 112.

travaux de ce grand Saint pour la défense de l'Église. Il suffit de dire en général qu'il employa tous les moyens que son zèle et sa charité lui fournirent pour cela, et qu'il n'épargna, pour une si glorieuse fin, ni les douces exhortations ni les plus vives remontrances. On peut voir dans l'Histoire ecclésiastique ce qu'il écrivit à l'empereur pour la liberté du concile d'Éphèse, ce qu'il écrivit encore contre Nestorius et contre l'hérésie d'Eutychès, et ce qu'il fit enfin pour ramener différents hérétiques à la foi orthodoxe. Nous n'entrons point ici dans cette discussion, nous étant proposé principalement les vertus des saints Solitaires, et non les disputes qui se sont élevées au sujet de la religion, dans lesquelles quelques-uns d'entre eux sont entrés avec succès pour défendre la vraie foi contre les ennemis de l'Église catholique.

Il est temps de venir à son bienheureux décès. Il soupirait depuis bien des années après ce moment qui devait le délivrer des misères de la vie, et lui procurer la couronne de la main de Celui dont la gloire et le service lui avaient tenu tant à cœur. Tout conspirait à lui faire désirer cette dernière heure. D'une part, la ferveur de son amour et le dégagement dans lequel il avait vécu de toutes les choses de la terre ; de l'autre, ce zèle dont il était dévoré et qui ne pouvait que le faire souffrir beaucoup en voyant l'injustice et la malice des hommes, surtout les troubles que les hérétiques causaient dans l'Église ; mais ce qui dut lui faire sentir davantage la rigueur de son exil sur la terre et désirer avec plus d'ardeur de le voir finir, ce fut sans doute les progrès que l'hérésie d'Eutychès fit en Égypte après la mort de saint Cyrille, sous Dioscore, son successeur, qui fut malheureusement infecté de cette erreur et en infecta cette vaste province. Saint Isidore ne put le voir sans s'en plaindre amèrement à Hermogène, évêque de Rhinocorura ¹. Il avait marqué auparavant à un Solitaire, dans une maladie qu'il avait eue, combien il en avait d'abord eu de joie, parce qu'elle semblait le retirer de la tempête du monde ;

¹ Rhinocorura ou Rhinocolura, ville d'Égypte sur la Méditerranée, est près de la frontière de la Palestine. Elle fut ainsi nommée parce que ses premiers habitants étaient des malfaiteurs qu'un roi égyptien avait établis dans ce lieu après leur avoir fait couper le nez. Elle est nommée aujourd'hui *Il Arisch*.

mais que Dieu avait voulu qu'il demeurât au milieu des flots. Enfin, le temps arriva au gré de ses désirs, et ce fut, selon la conjecture de Tillemont, environ l'an 449 ou 450, ce qui suppose qu'il a vécu longtemps; car il était vieux du temps de saint Cyrille qui l'appelait son père, et il eut pourtant la douleur de voir encore les progrès que l'hérésie d'Eutychès fit en Égypte sous Dioscore son successeur.

Nous ne devons pas omettre que Sévère, sectateur d'Eutychès, et qui usurpa le siège d'Antioche, en 513, tenta de décrier le Saint qui s'était déclaré si ouvertement contre les erreurs de cet hérésiarque, et que n'ayant pu réussir à rien produire contre lui de véritable, il avait osé l'accuser d'origénisme. Mais forcé par la vérité et tourmenté apparemment par les remords de sa conscience qui lui reprochait une si odieuse calomnie contre ce saint homme, il s'était enfin rétracté. C'est ce que nous apprenons d'Étienne Gobar le Trithéite, cité par Photius.

Saint Isidore a écrit prodigieusement pour la gloire de Dieu et la défense de l'Église, pour le soutien de ceux qui étaient persécutés injustement, pour le maintien de la discipline et pour l'instruction de tous les fidèles. Il a poursuivi le vice avec une force apostolique partout où il l'a trouvé; il a parlé en faveur de la vertu avec une énergie inimitable, et, comme nous l'avons déjà dit, il a retracé en sa personne celle d'Élie par son zèle ardent et celle de saint Jean-Baptiste par sa voix puissante qu'il fit entendre du fond du désert. Ses lettres sont la principale partie de ses ouvrages. Le *Ménologe* des Grecs et celui de Nicéphore en font monter le nombre jusqu'à dix mille. Suidas en compte trois mille sur l'explication de l'Écriture. Et il y en avait sept mille sur divers sujets. Les Acémètes de Constantinople en recueillirent deux mille, qu'ils distribuèrent en quatre volumes de cinq cents chacun. Ce sont apparemment les mêmes que nous avons aujourd'hui divisées en cinq livres, dont les trois premiers sont de la traduction de l'abbé de Billy, le quatrième de Rittershusius, célèbre jurisconsulte, et le cinquième du Père André Schottus, de la Compagnie de Jésus.

(MARIN.)

SAINT AVENTIN DE TROYES.

Aventin naquit à Bourges sur la fin du cinquième siècle, avant le règne de Clovis, premier roi chrétien. Les vertus et la science de saint Loup, évêque de Troyes, répandaient alors le plus brillant éclat dans toutes les Gaules. Le désir d'une vie parfaite conduisit à Troyes le jeune Aventin, et il se mit au nombre des disciples du saint pontife. Peu de temps après, saint Loup étant mort, saint Camélien monta sur le siège épiscopal. Il connut bientôt le mérite et la vertu d'Aventin, le mit au nombre de ses clercs et le fit économe de ses revenus. Le pieux régisseur s'acquitta de son emploi avec tant de prudence et de sagesse qu'il nourrissait non-seulement le clergé de la cathédrale qui vivait alors en commun, mais encore les pauvres, les veuves et les orphelins. Les Actes de sa vie rapportent même que Dieu opéra des miracles pour faire éclater sa fidélité et sa charité, et que plus il dépensait pour les pauvres et infirmes, plus les biens croissaient entre ses mains.

La réputation de sa sainteté s'étant répandue, Aventin craignit que le démon ne se glissât dans son cœur. Il prit la résolution de fuir le monde et de se retirer dans la solitude pour y vivre sous les yeux de Dieu seul. Il en demanda la permission à l'évêque, qui d'abord la lui refusa pour le retenir auprès de lui, afin d'édifier son peuple. Aventin, persévérant dans son dessein, réitéra ses demandes, et obtint la permission qu'il désirait. Il se retira sous les murs de la ville auprès d'une chapelle déserte ou peu visitée, et y bâtit une chaumière où il vécut en anachorète.

Cette retraite ne fit qu'augmenter sa renommée. Les hommes qu'il fuyait allaient l'y trouver pour jouir de sa conversation et recevoir des instructions sur l'affaire de leur salut. Tant de visites lui firent connaître qu'il n'avait pas encore rempli son objet et qu'il n'était pas assez hors du commerce du monde. Il choisit une retraite plus éloignée, où est aujourd'hui la paroisse de Saint-Aventin-sous-Verrières. Là, il fut appelé aux saints ordres, l'évêque lui conféra le diaconat et enfin la prêtrise. Ministre fidèle, il s'adonna à la prière, à l'étude des saintes Écritures et à la mé-

dition de la science des Saints. Il montrait la piété la plus profonde des saints mystères. La plus sévère austérité était son occupation, la haire était son vêtement, le pain d'orge, les racines et un peu d'eau étaient toute sa nourriture vers le milieu de la semaine après trois jours de jeûne continu; enfin, il n'avait pour lit que des planches couvertes de peaux.

Si nous en croyons ses Actes, un ours furieux et poussant des cris épouvantables se présenta dans la chaumière du Saint pendant la nuit. Aventin effrayé se mit en prière et s'abandonna aux soins de la Providence. A la pointe du jour il ouvrit sa porte, et l'ours doux et abattu de langueur, le lèche et lui présente une de ses pattes où était enfoncée une épine, comme pour le prier de la lui arracher. L'homme de Dieu lui rend ce service, lave la plaie, la frotte avec un peu d'huile et l'enveloppe d'une petite peau. L'animal devint familier, et lorsqu'il fut guéri il se retira dans les bois. Les mêmes Actes rapportent qu'une autre fois une biche, poursuivie par des chasseurs, se retira aussi dans la chaumière du Saint, qui la prit sous sa protection, et lui sauva la vie.

Saint Aventin avait avec lui un religieux qui le servait en ses besoins et apprenait de lui à marcher dans les voies de la justice. Un jour ce religieux ayant pêché quelques petits poissons les porta à son maître, encore vivants. Le Saint les prit et les rejeta dans l'eau en disant : « Allez, petites créatures, retournez en votre élément et y vivez ; pour moi Jésus-Christ est mon élément et ma nourriture, c'est en lui que je veux vivre. »

Saint Aventin a fait encore plusieurs autres prodiges qu'il ne nous est pas possible de rapporter ici. Nous nous contenterons de remarquer qu'il guérissait les malades par ses prières, et qu'il chassait les démons suivant la parole de Jésus-Christ. Il mourut le 4 février 537 ou 540 ¹.

¹ Quelques-uns ont prétendu que saint Aventin dont nous venons de parler est le même que celui qui gouverna le monastère d'Illes (Aumont), en qualité d'abbé, et racheta saint Phile de captivité. Mais il est plus vraisemblable que ce sont deux personnages différents, qui vivaient à peu près dans le même temps. 1° L'un est appelé *sanctus*, *beatus vir*. L'autre n'est jamais nommé ainsi dans les actes de saint Phile. Le premier, a toujours le titre de confesseur et n'avait qu'un seul disciple ; le second est appelé *Dominus abbas*, *memorabilis*

Peu de temps après, frappé des miracles qui s'opéraient au tombeau de ce Saint, saint Vincent, évêque de Troyes, y fit bâtir une église, où il voulut être inhumé lui-même, et qui est devenue l'église paroissiale de Saint-Aventin dans la ville.

SAINT AVENTIN DE CHARTRES.

Selon les traditions de l'Église de Chartres, elle a eu pour évêque au premier siècle un saint Aventin dont nous ne savons aucun détail. Mais vers la fin du cinquième siècle, saint Solenne ou Solennis que le peuple appelle Soulène ayant été élu évêque de Chartres, malgré sa vive résistance, s'enfuit et disparut. On voit dans les Bollandistes, qu'il s'enfuyait par la crainte d'un fardeau qui fait trembler les Anges. Or il y avait à Chartres un saint prêtre nommé Aventin, qu'on élut, aussi malgré lui. Cependant il resta et s'occupa très-dignement des fonctions épiscopales, tout en faisant chercher le pieux Solenne. Au bout de deux ans on découvrit enfin la retraite du fuyard, on le ramena à Chartres, et Aventin fut heureux de lui céder son siège, car son cœur n'ambitionnait rien que le bonheur de vivre pour Dieu. Mais saint Solenne, en se rendant aux instances des Chartrains, voulut qu'Aventin fût son chorévêque et qu'il évangélisât les populations du Dunois qui dépendait de son diocèse. Aventin se soumit et fit un grand nombre de conversions à Châteaudun et dans la

vir Aventinus abbas, et était à la tête d'une communauté, *cum suis fratribus in congregatione sancta*. 2° Le rachat des captifs dont parle Grégoire de Tours peut avoir été exercé par deux personnes du même nom. Les actes rapportés par Camusat ne parlent point de ce rachat. Cet auteur cite seulement, dans une note, le passage de l'évêque de Tours au sujet d'un marché fait avec un homme qui fut puni de sa mauvaise foi, retenant l'argent du Saint sans vouloir donner la liberté aux captifs. 3° Le lieu de la retraite de saint Aventin est différent. Les uns ont prétendu que le Saint se retira d'abord où est son église dans la ville et ensuite à Isles; les autres, que ce fut auprès de Verrières et ensuite à la chapelle d'Oze, auprès de Molesme. Mais en distinguant deux hommes vertueux du même nom, les difficultés disparaissent. Les deux retraites de saint Aventin seront : 1° sous les murs de Troyes, où est l'église paroissiale de son nom; 2° à Saint-Aventin-sous-Verrières. Et les deux autres, Isles et la chapelle d'Oze, ne conviendront qu'au vénérable Aventin, abbé d'Isles, à qui saint Phale dut sa délivrance.

contrée. Il y bâtit des églises et des chapelles ; et après une vie sainte et résignée, il mourut en paix vers l'an 528. Il est très-honoré dans l'arrondissement de Châteaudun ; et on le fête comme saint Aventin de Troyes, le 4 février.

SAINT THÉOPHILE,

LE PÉNITENT.

Théophile, au temps de l'empereur Justinien, remplissait la place importante d'économe dans l'église épiscopale d'Adana en Cilicie. Il avait mérité, dit-on, par sa vertu et sa science d'être élevé sur le siège épiscopal de sa ville, dont l'évêque venait de mourir. Tout le monde le reconnaissait, et les suffrages unanimes du clergé et du peuple l'élurent évêque ; mais il refusa cette dignité. Le métropolitain venu pour le sacrer, ne put obtenir qu'il se soumit, et céda à ses larmes où il voyait une grande humilité. Il lui fallut donc sacrer un autre évêque. Or cet autre, dès le lendemain, ôta à Théophile sa charge d'économe.

Il y a de singulières contradictions dans le cœur humain. Cet homme, qui reculait devant une fonction plus haute, s'indigna de perdre une fonction bien inférieure. Son humilité fit place à l'orgueil, la colère l'envahit ; et ne sachant comment se venger de l'injure qu'on lui faisait, il recourut à un magistrat juif, qui lui promit réparation, s'il voulait se donner à Satan. Il lui fallait pour cela renier Jésus-Christ et sa très-sainte Mère et se priver du signe de la Croix. Il fit cet engagement et le signa. Sans doute que sa colère furibonde l'avait déjà livré au monstre.

Le succès qu'il attendait ne se fit pas attendre. Dès le lendemain matin le nouvel évêque l'avait rétabli dans sa charge. Mais une grâce de Dieu lui envoya bientôt le remords. Il comprit l'énormité de son crime ; et désolé outre mesure, n'ayant d'espoir qu'en la mère de la miséricorde, il passa quarante jours, jeûnant, priant, et versant des larmes dans l'église de la très-sainte Vierge. Il ne quittait pas cette église. Trois jours après sa quarantaine de prières, la très-sainte Vierge lui apparut et lui fit espérer son

pardon. Après une attente de trois autres jours, la même apparition céleste lui annonça que son péché était pardonné. Il réclama en pleurant le pacte qu'il avait signé ; et trois jours encore après, comme il s'éveillait agité, il retrouva cet écrit malheureux sur son estomac. Il courut à l'église ; c'était un dimanche. Après la lecture de l'Évangile, il se jeta aux genoux de l'évêque, lui remit son pacte et confessa publiquement son crime abominable, puis le pacte fut brûlé. Après la messe, le pénitent alla prendre quelque nourriture, donna aux pauvres tout ce qu'il possédait, se mit au lit, et réconcilié avec Dieu et l'Église par le repentir et par les Sacrements, il mourut le troisième jour, 4 février 538.

Le vénérable Roswita, qui florissait au dixième siècle dans le monastère de Gandesheim, a fait de la chute et de la conversion de Théophile le sujet d'un de ses charmants poèmes latins.

SAINTE VÉRONIQUE DE JÉRUSALEM.

Dans le martyrologe du vénérable Pierre Galésini, qui était protonotaire apostolique et ami de saint Charles Borromée, on lit que, sous le règne de Tibère, il vint à Rome une sainte femme de Jérusalem, que l'on ne connaît que sous le nom de Véronique. Elle avait suivi Notre-Seigneur avec d'autres saintes femmes ; et comme il s'avancait, chargé de sa croix pesante, sur le chemin du Calvaire, voyant son visage couvert de sang et de sueur, elle s'agenouilla devant lui et s'empressa d'essuyer avec son voile la sainte face de son divin Maître. Or la figure auguste du Sauveur souffrant s'imprima sur ce voile.

On croit que cette sainte relique guérit Tibère d'une grave maladie. Sainte Véronique la remit ensuite à saint Clément, dont les successeurs ont conservé ce voile miraculeux dans la basilique du Vatican. On ignore l'année de la mort de Véronique. Mais on la fête le 4 février.

SAINT EUTYCHE,

MARTYR A ROME.

L'illustre Pape saint Damase a écrit l'histoire de ce martyr, en vers que l'on a gravés sur sa tombe. On y lit que le pieux Eutyché, accusé d'aimer Jésus-Christ, fut arrêté et conduit devant les juges païens. Leurs flatteries et leurs caresses ne l'ayant pas séduit, ils prirent la voie des menaces, qui n'eurent pas plus de succès. Alors on le livra aux tortionnaires qui espéraient l'abattre par leurs tortures ; ils firent de nombreuses plaies à son corps, mais sans arriver à son âme. On le jeta donc dans un cachot, dont le sol n'était qu'une horrible litière de pots cassés et de cailloux. On le laissa là douze jours, sans lui donner à manger ni à boire. Au bout de ces douze jours, les bourreaux étonnés de le retrouver vivant, le tirèrent de son cachot, dont ils avaient besoin pour d'autres Martyrs, et après l'avoir assommé de coups, ils le jetèrent dans un puits qui était à sec, pour aller à d'autres travaux du même genre. Mais le Saint se retira de ce puits ayant conquis la couronne du martyre ; et il mourut en paix. Son corps est honoré à Rome le 4 février dans l'église de Saint-Laurent *in Damaso*.

SAINT GÉLASE,

ENFANT.

Gélase, né à Plaisance, de parents pieux, n'eut dès son enfance que de bons et saints exemples. Un jour son frère aîné, qui n'était qu'un enfant aussi, mais âgé de quelques années de plus, priait et paraissait s'entretenir avec les Anges, Gélase entra dans sa petite chambre et entendit une voix qui paraissait descendre du ciel et qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux. » Il marcha dès lors dans les voies de la piété et il parcourut si ardemment les sentiers qui mènent à Dieu, qu'avant d'être dans l'adolescence, il avait gagné le ciel. Son corps fut inhumé par saint Maur, évêque de Plaisance, dans l'église de Saint-Savin, et transféré plus tard dans

une petite église consacrée en son nom. — En France, on l'appelle saint Giorz.

Le frère aîné de ce glorieux enfant se nommait Opilio. Il le suivit dans l'éternité bienheureuse. — On l'honore le 13 octobre.

SAINT OBICE,

CONFESSEUR A BRESCIA.

Obice (*Obitius*) était militaire, à une de ces époques où les cités de l'Italie étaient souvent en guerre. Comme Brescia et Crémone se préparaient au combat, Obice fut obligé de monter à cheval et de partir. En traversant un pont de bois sur l'Oglio, rivière qui se jette dans le Pô, le pont se rompit, et le cavalier tomba dans la rivière, qui était profonde et agitée. On ne sut pas ce qu'était devenu son cheval, mais le lendemain on retrouva Obice dans l'eau, la tête sur le sable et paraissant mort, il ne l'était pourtant pas. Quand on l'eut ranimé, il raconta qu'il avait coulé à fond et que son âme avait visité les enfers et vu les supplices éternels. Dès lors il ne s'occupa plus que de son salut, empressé aux bonnes œuvres, ardent aux austérités, défenseur de la foi et soutien de l'Eglise. A sa mort, Dieu l'honora de miracles, et ses reliques sont toujours révérees à Brescia, dans l'église de Saint-Julien.

SAINT LAURENCE L'ILLUMINATEUR,

ÉVÊQUE DE SABINE.

La Sabine est en Italie une province des États de l'Eglise. Son évêque siège à Magliano. Saint Laurence qui la gouverna dans le septième siècle, fut surnommé l'Illuminateur pour avoir rendu la vue à plusieurs aveugles. Il ne doit pas être confondu avec le saint évêque Laurence de Spolète qui, après s'être démis de son siège pour se retirer dans le monastère qu'il avait fondé, fut enlevé de là pour être fait évêque de la Sabine ; car il y a plus d'un siècle de distance entre ces deux Saints.

Ce qui a pu établir entre ces deux Saints une confusion, c'est que l'évêque de Sabine se démit aussi de son évêché pour fonder le célèbre monastère de Farfa, où il mourut très-révéré et très-

regretté au commencement du huitième siècle. Il a été loué par le Pape Jean VI.

SAINT GEMMULE OU GEMBLE.

Saint Gemmule était neveu d'un évêque allemand avec qui il faisait le pèlerinage de Rome. En traversant le Milanais, l'évêque dont Ferrari ne nous donne pas le nom, fut arrêté par des bandits qui lui prirent son cheval, en disant qu'il pouvait aussi bien qu'eux aller à pied. Le bon prélat s'en alla donc en avant, pendant que son innocent neveu, restait, croyant par de douces paroles engager les voleurs à rendre le cheval. L'un des brigands lui dit rudement : — Est-ce que tu serais bien aise de recevoir le martyr ? — Oh ! répondit Gemmule, rien ne pourrait m'arriver de plus heureux. — Eh bien ! riposta le monstre, voilà ce que tu désires. Et il coupa la tête du jeune Saint.

C'était auprès d'une petite source, dont les eaux où le sang de Gemmule avait coulé, furent longtemps rouges. C'est pourquoi Charles Borromée emportait de ces eaux, toutes les fois que ses visites diocésaines l'amenaient dans ces lieux.

Saint Gemmule fut enseveli par son oncle, qui était revenu s'étonnant de ne pas le revoir. Il est honoré à Varèse près de Milan. — En France on l'appelle saint Gemble.

SAINT LIFARD DE GONNELIEU.

Saint Lifard ou Lielfard (*Lielphardus*) vivait au septième siècle ; on croit qu'il était flamand ; mais on sait peu de choses de ses premières années.

Lorsque les Saxons commencèrent leurs invasions en Angleterre, où ils détruisaient et saccageaient les églises chrétiennes, les fidèles à qui saint Augustin de Cantorbéry et ses successeurs avaient apporté la foi, se retirèrent dans les montagnes de Cornouailles et du pays de Galles, où ils se maintinrent, et on dit que saint Lifard, missionnaire ou évêque régional chez les Anglais, était du nombre des prélats qui les conduisaient et les soutenaient dans les voies de l'Évangile. Tous ces transfuges

avaient emporté avec eux les reliques de leurs Saints qu'ils sauvèrent ainsi des profanations.

Vers l'an 660, un prince breton nommé Cadruël et que quelques-uns croient fils du roi Judicaël, voulant, suivant le pieux usage de cette époque, faire le pèlerinage de Rome, emmena avec lui saint Lifard. Ils visitèrent avec bonheur les tombeaux des saints Apôtres et les reliques des Martyrs. Ils s'en revenaient bénis par le Pontife souverain, Vicaire de Jésus-Christ, lorsqu'en traversant dans l'Artois la forêt d'Arouaise, alors infestée de brigands, Lifard et Cadruël, avec leurs suites, furent cruellement massacrés. Ces pieux pèlerins furent enterrés au lieu même où les bandits les avaient immolés pour avoir leurs dépouilles.

Près de trois cents ans après, Fulbert, évêque d'Arras et de Cambray, sachant qu'on avait conservé les souvenirs de ce martyr et que les passants priaient au lieu où les pèlerins de Rome avaient péri, alla lever leurs reliques et les transporta à l'abbaye d'Honnecourt, où elles furent signalées par des guérisons miraculeuses. Dans cette abbaye reposaient déjà les restes vénérés des deux sœurs de saint Liéfard, les bienheureuses Pollène et Valérie. Sous le règne de François I^{er}, ces reliques furent portées à Saint-Quentin, où elles étaient honorées lorsque cette ville fut incendiée en 1557.

Le village d'Honnoncourt a pour patron saint Lifard, et doit posséder encore quelque partie de ses reliques.

SAINT MODAN,

ABBÉ.

Le monastère de Dryburgh, situé auprès de Mailros, et l'un des plus célèbres de l'Écosse, fut celui que Modan choisit pour se consacrer à Dieu, vers l'an 522. Persuadé que l'exercice de la prière et de la contemplation était l'unique moyen de parvenir à la perfection évangélique, il y donnait six ou sept heures par jour. Comme il savait encore que l'esprit de prière a pour fondement cette pureté de cœur qui est le fruit de l'abnégation de soi-même, de l'obéissance et de l'humilité, il saisissait toutes les occasions de mortifier sa chair par la pratique des plus grandes austérités ; il

se rabaissait au-dessous de toutes les créatures par les sentiments qu'il avait de sa propre personne, et se soumettait à la volonté de ses supérieurs avec tant de promptitude et de joie, qu'ils disaient tous n'avoir jamais vu un homme aussi mort à lui-même.

Les Religieux du monastère l'ayant élu abbé, il prouva par sa conduite la vérité de cette maxime que, pour savoir bien gouverner, il faut avoir appris à bien obéir. Son zèle pour le maintien de la discipline n'avait rien de dur ; il fut toujours tempéré par la douceur et la charité. Ses discours avaient tant d'onction, qu'on ne pouvait résister à leur efficacité ; les reproches mêmes perdaient leur amertume en passant par sa bouche.

Il prêcha la foi à Stirling dans le voisinage de Forth, et surtout à Falkirk. De temps en temps il interrompait ses travaux apostoliques, pour se retirer sur les montagnes de Dunbarton, où il passait trente à quarante jours dans la contemplation. Il mourut en paix dans le lieu de sa retraite, au ^{vii}^e siècle, quoique quelques auteurs mettent sa mort plus tard. Ses reliques étaient autrefois à Rosneith dans une église de son nom. Il est encore premier patron de la grande église de Stirling ou Sterling, et honoré d'une manière particulière à Dunbarton et à Falkirk.

SAINT VULGISE,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE.

Saint Vulgise partageait avec saint Ermin ¹, au ^{viii}^e siècle, la dignité d'abbé de Lobbes et d'évêque régional. Il accompagna quelque temps saint Ermin dans ses courses apostoliques en Flandre et en Brabant. Mais on sait peu de choses de ses travaux au milieu de ces populations encore livrées en partie aux plus grossières superstitions. Sa vie tout entière s'est consumée dans les obscurs travaux de l'apostolat et dans la direction du monastère de Lobbes. Il fut enterré dans le lieu destiné à la sépulture des religieux, sur la petite montagne au pied de laquelle était bâtie l'abbaye de Lobbes. Son corps, levé de terre au ^{ix}^e siècle, fut transporté à Binck en 1409, où il a toujours été révérend. On le fête le 4 février ².

¹ Honoré le 25 avril.

² M. l'abbé Destombes, *Vies des saints de Cambrai et d'Arras*.

SAINT RABAN - MAUR,

ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

Saint Raban, fils de Rutard et d'Aldegonde, naquit à Mayence l'an 785, et fut offert à l'âge de dix ou onze ans par ses parents au monastère de Fuld, en Allemagne, le jour même de saint Benoît. Il y reçut l'habit, et y fut élevé pendant quelque temps dans la vertu et les lettres. Mais la vivacité de son esprit, ses beaux talents et la passion qu'il témoigna pour devenir savant, fit qu'on l'envoya à Tours en France pour étudier sous le vénérable Alcuin, qui lui donna le surnom de *Maur*. Il retourna en Allemagne si bien instruit, qu'il fut choisi pour enseigner les lettres dans l'abbaye de Fuld. Ordonné prêtre quelque temps après, et se voyant très-souvent consulté par d'autres religieux prêtres sur les fonctions de leur ministère et les cérémonies de l'Eglise, il fit pour les satisfaire tous à la fois son traité de l'*Institution des clercs* ; puis il travailla sur le *Calendrier ecclésiastique* par un semblable motif. Deux ans après, il fut fait abbé de Fuld ; mais comme il voulut allier ses études ordinaires et la fonction de maître avec l'administration pénible de cette charge, cette double application affaiblit tellement sa santé, qu'il en demeura infirme et valétudinaire le reste de ses jours, pour n'avoir voulu rien relâcher de ses travaux. Toujours occupé du soin de porter le culte divin à sa perfection, autant qu'il lui serait possible, et de maintenir l'observance de la discipline dans la plus grande exactitude, il se rendit le modèle de ses Religieux, dans la prière et le jeûne comme dans les veilles.

Après s'être pénétré des vérités divines par la lecture et la méditation, il travaillait à les répandre, à les imprimer dans l'esprit, et plus encore dans le cœur de ses disciples par ses conférences et ses écrits. Il eut aussi grand soin de l'agrandissement extérieur et de l'ornement de la maison du Seigneur. Il fit bâtir trente églises ou chapelles dans les prieurés ou autres lieux dépendant de l'abbaye de Fuld, et il les enrichit de beaucoup de reliques.

Il se conduisit avec tant de précaution et de sagesse pendant la funeste division qui s'éleva entre Louis le Débonnaire et ses en-

fants, qu'il se conserva la bienveillance des uns et des autres, et fut comme le médiateur de leur réconciliation. Après avoir consolé par une lettre cet empereur, qu'on avait si injustement déposé, il publia un traité sur le respect que les enfants doivent à leurs pères, et les sujets à leurs princes. Il exhorta néanmoins l'empereur à user de clémence à l'égard de ses enfants et de ceux qui avaient suivi leur parti.

Deux ans après la mort de ce prince, il se démit de sa charge d'abbé qu'il avait exercée vingt ans, afin d'avoir plus de loisir et de liberté pour continuer ses Commentaires sur l'Écriture sainte et ses autres ouvrages. Il se retira au mont Saint-Pierre, dont il avait bâti l'église ; il y trouva une solitude telle qu'il la pouvait souhaiter pour ses exercices de piété, pour la contemplation et pour l'étude. Mais cinq ans après il fut élevé sur le siège archiepiscopal de Mayence. Comme on n'avait pas voulu avoir égard à ses infirmités corporelles, qu'il avait alléguées pour s'excuser d'accepter cette grande prélature, il ne crut pas aussi qu'elles dussent le dispenser d'aucun des travaux que demandait le soin d'une Église de si grande étendue, ni même d'aucune de ses austerités et de ses pratiques ordinaires de pénitence.

Il ne mangeait point de viande et ne buvait pas de vin, quoi qu'il fût d'une complexion fort délicate, et qu'il eût en tout temps une assez mauvaise santé.

Trois mois après son sacre, qui s'était fait sur la fin de juin 847, dans la cathédrale de Mayence, en présence du roi Louis le Germanique, il tint un concile dans l'abbaye de Saint-Alban ; il y fit faire de sages règlements pour la réformation des mœurs et de la discipline, aussi bien que pour la conservation des biens ecclésiastiques. L'année suivante il en rassembla un autre contre le moine Gothescalc, sur le sujet de la prédestination ; il fit à ce sujet un livre adressé à Noting, évêque de Brescia en Lombardie, et après avoir censuré son opinion, il le renvoya à son évêque Hincmar.

Il tint un troisième concile deux ans après, veillant toujours avec beaucoup d'activité sur les besoins de son troupeau, et sur ceux de toute l'Église. Il allait lui-même par la campagne prêcher la parole de Dieu et régler la conduite des peuples. Il avait

un soin tout particulier d'instruire les prêtres : et lorsque sa santé ne lui permit plus de le faire de vive voix, il composa un traité des *Ordres sacrés*, qu'il fit enseigner aux ecclésiastiques par son grand-vicaire Thiotmar.

La famine qui désola le territoire de Mayence en l'an 850, fit éclater sa charité. Pendant tout le temps de la misère publique, il se retira à Winzel, village de son diocèse, et y nourrit plus de trois cents pauvres tous les jours, outre ceux qu'il faisait manger à sa table. Il eut beaucoup à souffrir de la part de ses propres vassaux, qui s'élevèrent contre lui, mais il ne leur opposa que sa patience, et il fallut que le roi prit sa protection contre eux. Quoique ses ennemis eussent été convaincus d'une conspiration contre lui, il leur fit grâce et les reçut même dans son amitié.

Il mourut à Winzel le 4 de février de l'an 856, et son corps fut porté au monastère de Saint-Alban, dans la ville de Mayence.

SAINT REMBERT,

ARCHEVÊQUE DE HAMBOURG.

Saint Rembert, disciple, compagnon et successeur de saint Anschaire, était né en Flandre du temps de Louis le Débonnaire. Saint Anschaire étant un jour en son abbaye de Turhoult, le remarqua parmi les autres enfants du lieu qui allaient à l'église comme en jouant. Il fut si touché de sa modestie, du recueillement avec lequel il lui vit faire sa prière, sans donner les marques de la puerilité qui paraissait dans les autres, et de l'air sage et sérieux qui semblait l'élever beaucoup au-dessus de son âge, que, jugeant aussitôt que Dieu l'avait prévenu d'une grâce particulière, il le demanda à ses parents pour l'élever et l'employer au service de l'Eglise. Il lui donna d'abord la tonsure et l'habit clérical, selon l'usage de ces siècles, et il le mit dans Turhoult pour y apprendre la vertu et les lettres. Rembert répondit avantageusement aux espérances d'Anschaire ; il fit des progrès extraordinaires qui le rendirent vertueux et savant en peu de temps.

L'une des maximes de notre religion qui fit le plus d'impression sur son esprit, fut celle qui nous fait souvenir de notre fin dernière et qui veut que nous nous préparions toujours à la mort.

Tout jeune qu'il était, il avait les yeux de l'esprit fixement arrêtés sur ce dernier moment qui devait décider de son éternité ; ce qui contribua beaucoup à le détacher du monde et à l'accoutumer à n'y vivre que comme un voyageur qui passe.

Saint Anschaire l'ayant tiré de Turhout, voulut qu'il fût de tous ses voyages. Il conçut pour son mérite tant d'estime et d'affection, qu'il lui découvrit son cœur et le fit le confident de tous ses secrets. Rembert, de son côté, regardant Jésus-Christ même en la personne d'un si bon maître, tâcha de mériter tant de bienveillance par ses soumissions et par son application à le servir, ce qui le fit regarder comme le plus fidèle de tous ses disciples.

Les travaux évangéliques qu'il eut à essuyer sous lui dans les missions de Danemark et de la Suède, servirent non-seulement à perfectionner ses vertus chrétiennes et religieuses, mais encore à lui procurer les qualités nécessaires à un évêque et à un apôtre. C'est ce qui fit dire à saint Anschaire un peu avant sa mort, que « Rembert était plus digne d'être archevêque que lui d'être sous-diacre. » Aussi fut-il choisi tout d'une voix pour lui succéder, par le clergé et le peuple de Brême, qui obtinrent aisément la confirmation de leur choix de Louis, roi de Germanie. Dès qu'il fut sacré il se souvint d'un vœu qu'il avait fait de se rendre religieux, s'il survivait à saint Anschaire. Pour l'accomplir, il alla, de l'avis même des prélats qui l'avaient sacré, prendre l'habit dans la nouvelle Corbie, où il promit solennellement de garder la règle de Saint-Benoît, autant que les fonctions de sa charge le pourraient souffrir. C'est ce qu'il exécuta si ponctuellement, qu'il ne fut inférieur en ce point à aucun des religieux les plus réformés qui n'avaient pas autre chose à pratiquer que leur règle.

Cette régularité, loin de l'affaiblir, lui donnait de nouvelles forces pour le ministère de son épiscopat. Il ne se contenta pas de maintenir les beaux règlements que saint Anschaire avait faits en faveur des pauvres, il augmenta encore considérablement les fonds destinés à leur subsistance. Sa charité éclata principalement dans le rachat des captifs, qui étaient pour l'ordinaire des chrétiens tombés entre les mains des Normands ou Danois de Norwège. Lorsqu'il se trouvait épuisé d'argent, il mettait tout en

usage pour les délivrer, et on lui vit une fois vendre les vases et les meubles de son église pour cet effet, de quoi il fut obligé de se justifier, et par la raison de la nécessité et par l'exemple de saint Ambroise.

Outre les soins qu'il prit des Églises de Danemark, de Suède et de la basse Allemagne jusqu'en Frise, il entreprit encore la conversion des Slaves ou Vandales, et autres peuples qui occupaient tout le pays que nous appelons la Poméranie. Après avoir souvent exposé sa vie pour Jésus-Christ dans toutes ses périlleuses expéditions, et y avoir épuisé ses forces corporelles et sa santé, il se donna un coadjuteur pour se décharger des affaires dont il se trouvait accablé. Dans sa dernière maladie, il reçut dans les jours de la semaine qui précéda sa mort l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Il mourut très-saintement le 11 juin de l'an 888, jour auquel quelques Églises d'Allemagne célébraient autrefois sa fête. Mais dans le Martyrologe romain et dans plusieurs autres, elle est marquée au 4 février, lendemain de la mort de saint Anschaire, qui avait assisté à son élection épiscopale. On n'osa pas l'enterrer dans son église, parce qu'il l'avait défendu : mais Adalgar, son successeur, fit bâtir une chapelle sur son tombeau.

On a de lui, outre la *Vie de saint Anschaire*, quelques écrits de piété qui l'ont fait mettre parmi les auteurs ecclésiastiques.

SAINT NICOLAS STUDITE,

ABBÉ.

Saint Nicolas naquit à La Canée, dans l'île de Candie, de parents nobles, qui l'envoyèrent de bonne heure, faire son éducation, à Constantinople, dans le monastère appelé de Stude ou de l'Étude, d'où le Saint a pris le nom de Studite. Saint Théodore, directeur de ce monastère, se chargea du jeune Nicolas, et le plaça d'abord dans un quartier séparé, avec d'autres enfants à peu près de son âge. Mais voyant les progrès étonnants qu'il faisait dans la vertu, il l'admit à la profession religieuse, quoiqu'il fût encore fort jeune. On reconnut bien alors qu'il s'était sincèrement donné tout à Dieu.

Il obéissait à tous les Religieux de la maison ; mais il consacrait

à la prière tout le temps que ses supérieurs laissaient à sa disposition. Sa vie exemplaire édifiait tellement, que les Religieux le respectaient comme leur supérieur, et qu'ils prièrent saint Théodore de l'élever au sacerdoce, honneur que saint Nicolas accepta par obéissance pour son maître.

Dans ce temps-là, Léon l'Arménien ayant ôté l'empire à Michel I^{er}, excita une persécution contre les saintes images et ceux qui les honoraient ; il tâchait d'attirer à son parti les évêques et les principaux abbés de ses états. Saint Théodore fut appelé à la cour, et n'étant pas de l'avis du prince, il fut condamné à l'exil. Nicolas ne voulut pas abandonner son saint Abbé, et le suivit dans sa disgrâce.

Arrivés l'un et l'autre au château de Masope, lieu de leur exil, on les renferma dans une obscure prison. On les en sortit après un an pour leur donner cent coups de nerfs de bœuf. Dans ce pitoyable état on les remit en prison, où on les laissait mourir de faim. Ensuite on les transporta au château de Bonite. Là un ministre de l'empereur vint leur demander s'ils n'avaient pas écrit une lettre dans laquelle on traitait d'injuste la guerre que l'empereur faisait au culte des images. Nicolas avoua qu'il en était l'auteur, et sur cet aveu, le ministre fit suspendre en l'air les deux Saints ; on les battit pendant longtemps, et on les exposa nus et meurtris de coups à un froid rigoureux qui devait terminer leur supplice. Mais ils ne moururent pas de ces barbares traitements, et on les reconduisit en prison. Ils y restèrent trois ans encore et y eurent beaucoup à souffrir de la faim, du froid et de toutes sortes d'incommodités. De là on les conduisit dans un autre lieu, à Smyrne, où ils furent encore cruellement fustigés ; leurs pieds furent fixés à un billot, et dans cet état, ils passèrent vingt mois, souffrant des tortures multipliées.

Ces traitements avaient duré sept ans, lorsque l'empereur Michel le Bègue ayant mis à mort Léon l'Arménien, au milieu de l'église, la nuit même de Noël, fit mettre les deux Saints en liberté. Nicolas retourna à son monastère de Stude ; mais il n'y resta pas longtemps. Il voulut se retirer avec saint Théodore dans une île voisine de Chalcédoine, pour y mener une vie solitaire.

Saint Théodore y mourut, et Nicolas comptait y finir ses jours aussi auprès du tombeau de son maître ; mais l'empereur Théophile, successeur de son père Michel, en l'année 849, excita une nouvelle persécution qui obligea le Saint à fuir et errer, jusqu'à ce qu'il trouvât un asile dans la maison de campagne d'une pieuse dame de haute distinction. Il y vécut dans la retraite et les exercices de piété, et y demeura jusqu'à la mort de l'empereur Théophile, arrivée en 842.

Le bienheureux Nancrace, abbé du monastère de Stude, étant mort quelque temps après, les Religieux élurent Nicolas leur supérieur. Il le fut pendant trois ans ; mais ne pouvant se voir à la tête des autres, lui qui aurait voulu en être le dernier, il résilia sa charge à un saint prêtre nommé Sophronius, et s'enfuit à la maison de campagne dont nous avons parlé.

Il ne put rester longtemps dans cette retraite ; car l'abbé Sophronius étant mort au bout de quatre ans, ses Religieux, par leurs instances et par leurs larmes, forcèrent de nouveau saint Nicolas à prendre le gouvernement du monastère. De nouvelles traverses l'attendaient.

Michel III avait associé à l'empire son neveu Bardas, homme si scandaleux, que saint Ignace, patriarche de Constantinople, fut obligé de l'excommunier à cause d'un inceste qu'il avait commis en public. Le saint Patriarche fut chassé de son siège, que le perfide Photius occupa injustement. Nicolas, pour n'avoir aucun rapport avec Photius, alla habiter un hospice appartenant au monastère de Stude. Sa fuite prouva clairement combien il désapprouvait l'expulsion de saint Ignace. L'empereur, jaloux d'apaiser le mécontentement du peuple, se rendit avec Bardas auprès de Nicolas, et tâcha de l'engager à approuver ce qui avait été fait. Au lieu de l'approuver, le Saint reprocha à Bardas ses excès, ce qui irrita les deux princes, et les porta à lui défendre d'habiter aucun lieu dépendant de son monastère. Le Saint se vit en conséquence contraint d'errer de nouveau jusqu'au moment où un pieux personnage lui acheta une petite maison à Constantinople. L'empereur en eut connaissance et continua ses efforts pour le gagner. Le Saint alors s'en alla dans la Chersonèse de

Thrace ; c'est là qu'on le saisit deux ans après, par ordre de l'empereur, qui le fit garder en prison dans le monastère où il avait étudié. Le Saint y passa deux ans entiers, les mains et les pieds liés.

L'empereur Basile succéda à Michel III. Nicolas fut alors mis en liberté, l'impie Photius fut chassé, et saint Ignace rétabli sur son siège. Nicolas fut obligé de reprendre pour la troisième fois le gouvernement de son monastère. Il y mourut enfin en 868, à l'âge de 75 ans, consumé de fatigues et de mauvais traitements reçus pour la défense de la foi et de la justice, et dont il portait encore les cicatrices. On a dit que saint Nicolas, s'il ne fut pas martyr de sang, fut certainement martyr de patience.

LE VÉNÉRABLE THIERRY D'ALSACE.

Thierry d'Alsace, l'un des hommes héroïques des Croisades, était le quinzième des comtes de Flandre. Il fit quatre fois le pèlerinage armé de la Terre-Sainte, y remporta de fréquentes victoires et mérita d'être cité par les historiens comme le plus éminent, après Godefroy de Bouillon, des capitaines du ^{xii}^e siècle. A son dernier retour, le patriarche de Jérusalem lui donna, dans un cristal couvert d'or, le sang adorable de Notre-Seigneur, qu'il rapporta à Bruges. Ce fut pour son pays un trésor inestimable, et on fête à Bruges tous les ans, le 3 mai, dans une splendide chapelle construite pour abriter ce trésor, l'adoration du Saint Sang.

Sibille d'Anjou, sainte épouse de Thierry d'Alsace, accompagna son époux dans ces expéditions glorieuses, et mérite comme son époux nos hommages et nos vénéraisons.

Thierry d'Alsace mourut en odeur de sainteté, à Bruges, le 4 février 1167, âgé de soixante-neuf ans. Sibille repose à Jérusalem.

LE VÉNÉRABLE GEOFFROY DE MONTBRAY,

EVÊQUE DE COUTANCES.

Ce pieux Prélat, qui mérita d'être surnommé le Bon, était le trente-huitième évêque de Coutances. Ordonné en 1048, il siègea

quarante-cinq ans et mourut en odeur de sainteté, le 4 février 1093. Guillaume le Conquérant, qui l'estimait et le révérait, lui avait donné de grands biens ; c'était, suivant les usages de ce temps, deux cent quatre-vingts villages, dont les habitants virent toujours en lui un père généreux. Il embellit sa cathédrale, dont il fit la dédicace avec splendeur. Avec son zèle apostolique et sa charité infatigable, il fut toujours humble autant que pieux, et à sa mort il voulut qu'on l'enterrât sous la gouttière de son église ; ce qui eut lieu. Mais sa tombe n'en fut pas moins honorée.

SAINT GILBERT DE SEMPRINGHAM,

FONDATEUR DES GILBERTINS.

Saint Gilbert naquit en Angleterre vers l'an 1083, du temps de Guillaume le Conquérant. Son père était un gentilhomme de Normandie nommé Jocelin, seigneur de Sempringham et de Tyington, dans le comté de Lincoln ; sa mère, qui était anglaise, eut un songe qui lui présageait l'éclat que devait répandre son enfant.

Il fut envoyé en France pour y faire ses études ; il retourna ensuite chez lui, où il s'appliqua à instruire gratuitement la jeunesse. Mais en enseignant aux enfants les lettres humaines, il les formait en même temps à la vertu, leur prescrivant une règle de vie qui approchait de celle qu'on pratiquait dans les monastères.

Il demeura quelque temps dans le séminaire de Robert Bloës, évêque de Lincoln, et fut promu à la prêtrise par son successeur Alexandre, qui eut bien de la peine à obtenir son consentement, car il résista longtemps au désir de son Prélat, se croyant indigne du sacerdoce. Dès lors, il augmenta ses exercices de piété, son zèle et sa ferveur. Il fit paraître un généreux mépris des richesses et des honneurs dans le refus qu'il fit de l'archidiaconé de l'Église de Lincoln, qui avait de gros revenus et beaucoup de droits honorifiques, disant qu'il ne connaissait point de plus prompte voie pour se perdre. Quoiqu'il eût de gros biens de patrimoine, il ne se regarda plus comme en étant le propriétaire, mais seulement l'économe et le dispensateur, qui devait les ré-

pandre sur les pauvres et les indigents, pour qui il avait beaucoup de tendresse et de compassion, principalement pour les filles qui étaient dans la pauvreté et qui n'osaient la faire connaître.

Il en choisit sept entre les autres, qu'il trouva plus portées à la piété. Il en eut un soin particulier, et elles se consacrèrent ensuite à Dieu par le vœu de virginité. Ce fut ce qui donna commencement à son Ordre ; car, par le conseil et sous l'autorité de l'évêque Alexandre, il les établit dans un monastère qu'il leur fit bâtir dans sa maison paternelle de Sempringham, l'an 1146. Il leur ordonna sur toutes choses un étroit silence, et, afin qu'elles ne fussent point distraites dans leurs exercices spirituels, il prit de pauvres femmes qui avaient soin de leur préparer à manger hors le monastère, et on leur passait par une fenêtre tous leurs besoins.

Celles-ci demandèrent aussi d'être admises à la profession religieuse en qualité de Sœurs converses. Saint Gilbert les instruisit de tous les devoirs de la vie religieuse. Il voulut les éprouver pendant un an, après quoi il leur accorda leur demande, et elles s'engagèrent à cet état par des vœux solennels, ayant été renfermées dans le même monastère avec les religieuses. Il choisit aussi des hommes pour avoir soin des affaires du monastère et faire valoir les terres qui en dépendaient, et ils furent reçus comme Frères convers.

Cet établissement eut l'agrément du roi Étienne, des princes et des grands seigneurs, qui firent de grands dons à ce monastère. Saint Gilbert fut contraint par nécessité de les accepter en partie ; mais il en refusa aussi beaucoup, de peur que les grands biens, comme de méchantes herbes, n'étouffassent le bon grain qu'il avait semé dans ce champ, qui devint si fertile, que des personnes de l'un et de l'autre sexe se rendaient de toutes parts à ce monastère pour embrasser cet institut, ce qui l'obligea de faire de nouveaux établissements.

Ce saint Fondateur, plein d'humilité, voyant un si grand nombre de disciples, crut qu'il n'avait pas assez de capacité pour les conduire ; c'est pourquoi il vint en France l'an 1148, trouver

les religieux de Cîteaux assemblés dans leur chapitre général, où le Pape Eugène III assistait, pour leur mettre entre les mains le soin de ses maisons. Mais ils ne les voulurent pas accepter, disant qu'il ne leur était pas permis d'avoir la conduite des moines d'un autre Ordre que le leur, et encore moins des religieuses. Le Pape, informé de ses vertus, loin de consentir à sa prière, l'exhorta à ne point abandonner son troupeau, et lui témoigna le regret qu'il avait de ne l'avoir pas connu plus tôt, parce qu'il l'aurait encore chargé de l'archevêché d'York, auquel il avait pourvu depuis peu.

Il consulta ensuite saint Bernard, et reçut de lui des avis touchant la conduite qu'il devait tenir dans le gouvernement de son Ordre, et, étant retourné en Angleterre, il mit la dernière main pour le rendre parfait. Sur le refus que les religieux de Cîteaux avaient fait de prendre la conduite de ses religieuses, il établit des Chanoines auxquels il en confia la direction. Il leur donna la règle de saint Augustin, et aux religieuses celle de saint Benoît. Il dressa ensuite des constitutions pour le gouvernement des uns et des autres, et les envoya au Pape Eugène III, pour y retrancher ou augmenter ce qu'il jugerait à propos. Mais ce Pontife n'y trouva rien à redire, et y donna son approbation, ce que ses successeurs Adrien IV et Alexandre III confirmèrent dans la suite.

Il semble que dans l'établissement de son Ordre il ait voulu imiter saint Norbert, dont les monastères étaient communs pour les hommes et les filles, séparés néanmoins d'habitation. Car ceux de saint Gilbert étaient aussi doubles, et, de même que dans l'Ordre de Prémontré, ses religieuses ne pouvaient parler à la grille qu'accompagnées en dedans par deux anciennes, et au dehors par deux religieux. Les uns et les autres n'osaient se regarder. Si les religieux étaient obligés d'entrer dans l'habitation des filles pour quelques nécessités spirituelles, ils ne pouvaient voir le visage découvert de ces vierges, qui devaient toujours avoir le voile baissé en leur présence. Ce Saint exigeait l'âge de quinze ans pour admettre les Frères clercs au noviciat, et vingt ans pour la profession : les Frères convers n'y pouvaient être

reçus avant vingt-quatre ans. Les filles qui demandaient d'entrer dans cet Ordre, devaient avoir douze ans pour être admises dans le monastère, et quinze pour avoir la qualité de novice, et il fallait qu'elles sussent le psautier, les hymnes et les antiennes, avant de faire profession.

Lorsque le Saint visitait ses monastères, il allait toujours accompagné de deux clercs et d'un Frère lai. Il ne s'entretenait pas de discours inutiles, mais il psalmodiait continuellement ou priaient mentalement, et portait toujours de quoi donner suffisamment aux pauvres qu'il rencontrait dans les chemins. Il ne mangeait point de viande, si ce n'était dans les grandes infirmités, et même s'abstenait de manger du poisson pendant l'Avent et le Carême¹. Il ne se servait que de vaisselle de bois; ses austérités et ses mortifications étaient très-grandes, et il n'était pas plus vêtu en hiver qu'en été, quoiqu'il paraisse par ses constitutions qu'il voulait que ses disciples fussent bien vêtus : car, touchant les habits, il ordonne que les Chanoines aient trois tuniques, une pelisse de peau d'agneau, un manteau blanc et un capuce fourré aussi de peau d'agneau. Les religieuses devaient avoir cinq tuniques, savoir : trois pour le travail et deux fort amples, c'est-à-dire, deux coules blanches qu'elles portaient au cloître, à l'église, au chapitre, au réfectoire et au dortoir; une pelisse de peau d'agneau, une chemise ou tunique de gros drap, et leurs voiles étaient aussi fourrés de peau d'agneau. Les Sœurs converses étaient habillées de noir, et, au lieu de coules, elles avaient des manteaux aussi fourrés de peau d'agneau. Enfin les Frères lais avaient trois tuniques blanches, un manteau de couleur tannée, doublé de grosses peaux, une chape aussi tannée et un capuce. On

¹ Butler dit qu'il ne se nourrissait que de racines et de légumes; encore mangeait-il si peu, que l'on ne concevait pas comment il pouvait subsister. Il avait toujours à table un plat qu'il appelait « le plat du Seigneur Jésus. » Il y mettait ce qu'on lui servait de meilleur, puis le faisait donner aux pauvres. Son amour pour les mortifications était insatiable. Il portait habituellement le cilice, ne dormait que fort peu et assis, employant une grande partie de la nuit à la prière. C'était dans ce saint exercice que son âme trouvait ces ailes spirituelles, par le moyen desquelles elle s'élevait jusqu'au trône de la divine Majesté.

leur permettait encore pour le travail une pelisse faite de quatre peaux de bœuf.

Quant à leur manière de vivre, elle était très-austère : ils ne mangeaient point de viande et n'en donnaient pas même aux étrangers, sinon aux prélats, aux archidiaques et aux malades, et si ces personnes en voulaient, ils les devaient faire apprêter par leurs domestiques et non pas par les religieux. Les réfectoires des Chanoines et des Frères convers étaient disposés de telle manière, qu'il y avait des fenêtres ou tours qui répondaient à l'habitation des Sœurs, par où elles leur passaient à manger. Les convers gardaient un exact silence pendant le travail, comme tailleurs, tisserands, cordonniers, peaussiers : les forgerons pouvaient parler. Ils devaient tous faire profession dans le Chapitre des religieuses. Il ne leur était pas permis d'avoir aucun livre. Ils ne devaient savoir que le *Pater*, le *Credo*, le *Miserere mei, Deus*, et quelques autres prières ; et ils disaient certain nombre de *Pater* et d'*Ave*, pour Matines, Laudes et les autres heures, qu'ils récitaient dans un oratoire particulier. La même chose était observée à l'égard des Sœurs converses.

Saint Gilbert ne prit pas d'abord l'habit de son Ordre ; mais, appréhendant que cela ne tirât à conséquence dans la suite pour ceux qui en auraient la conduite, il le prit ; mais il ne voulut plus commander et se soumit entièrement à l'obéissance sous la conduite de Roger, aussi de Sempringham, entre les mains duquel il se démit de la supériorité, après avoir reçu l'habit de son Ordre à Bulington.

La sainteté de sa vie et la pureté de ses mœurs ne le mirent pas à couvert de la calomnie, dont on tâcha de le noircir ainsi que son institut. La première persécution qu'il souffrit fut à l'occasion de saint Thomas de Cantorbéry. On l'accusa faussement d'avoir envoyé de l'argent à ce Saint, qui en passant par les couvents de cet Ordre, lorsqu'il sortit d'Angleterre pour venir en France, y fut reçu avec beaucoup de charité. Comme on connaissait Gilbert pour un homme d'une grande vertu, les juges devant lesquels il fut cité voulurent qu'il affirmât par serment si ce qu'on lui imputait était véritable ; mais il ne le voulut jamais

faire, quoiqu'on le menaçât de renvoyer ses religieux et ses religieuses hors de leurs monastères, et de détruire son Ordre, et que lui-même en souffrit considérablement pendant un assez long temps, jusqu'à ce que le roi Henri II eût ordonné qu'il retournât avec ses religieux dans leurs monastères. Pour lors, il avoua aux juges, sans prêter serment, que ce qu'on lui avait imputé était faux, et qu'il n'avait jamais envoyé d'argent à saint Thomas.

La seconde persécution lui fut d'autant plus sensible, qu'elle lui fut suscitée par les Frères convers, qui avaient à leur tête un pauvre tisserand demandant l'aumône, qu'il avait admis par charité dans son Ordre, aussi bien que quelques autres misérables à qui il avait fait apprendre des métiers. Ces Frères convers, qu'il avait établis en plusieurs lieux pour l'administration du bien de ses monastères, non-seulement s'élevèrent contre lui et voulurent le contraindre par force de les décharger d'une partie de l'observance de leur règle, comme trop sévère, mais ils le diffamèrent encore auprès du Pape Alexandre III par des calomnies atroces, auxquelles il ajouta foi trop facilement. Il décréta contre Gilbert et ses Chanoines ; mais le roi Henri II et les évêques de son royaume ayant écrit à ce Pontife pour lui faire connaître l'innocence du saint Fondateur, il reconnut la vérité, écrivit à Gilbert en lui donnant beaucoup de louanges, et ordonna que ses constitutions ne seraient point changées en aucune manière, si ce n'était de l'avis de la plus grande et de la plus saine partie de tous les religieux de l'Ordre, auquel il accorda beaucoup de grâces et de privilèges.

Enfin ce saint homme, accablé de vieillesse, tomba malade dans un de ses monastères qui était dans l'île de Kadencia. Il y reçut les Sacrements ; mais ses religieux le firent transporter à Sempringham, où il mourut le 4 février de l'an 1189, âgé de cent six ans, ayant vu sept cents religieux dans treize couvents de son Ordre, dont il y avait neuf qui étaient doubles de religieux et religieuses, et quatre seulement de religieux, et il y avait près de douze cents religieuses. Il s'est fait beaucoup de miracles à son tombeau, qui obligèrent le Pape Innocent III,

après plusieurs informations, de le canoniser. Lorsque les monastères furent ruinés au temps que la religion catholique fut bannie de l'Angleterre, il y avait vingt-et-un monastères de cet Ordre dans le royaume. (HÉLYOT.)

SAINT JOSEPH DE LÉONISSA,

FRÈRE MINEUR CAPUCIN.

Tandis que le monde se livre sans réfléchir à la corruption, la vertu, réfugiée dans des retraites consacrées à la religion, reçoit les hommages d'un petit nombre d'âmes privilégiées qui, en suivant les règles de la prudence évangélique, s'y sont mises à l'abri des passions qui agitent la société. En sorte que quelle que soit la dépravation d'un siècle, Dieu permet qu'il y brille de saints personnages, dont la conduite et les œuvres sont autant de traits de sa miséricorde, propres à confirmer les fidèles dans la foi et à ramener ceux que l'ignorance ou la présomption en ont écartés.

Tel on vit paraître saint Joseph, appelé de Léonissa, du nom d'une ville de l'Abruzzi qui l'avait vu naître. Ses parents étaient recommandables par leurs vertus et leur piété, et de si bons exemples ne manquèrent pas de fructifier dans un cœur favorablement disposé à en recevoir les impressions. Dès son enfance, Joseph s'imposait certains jours de jeûne, et le plaisir qu'il prenait à exercer les œuvres de la charité, manifesta de bonne heure sa sainteté future.

Lorsqu'il fut en âge d'être marié, on lui proposa divers partis bien assortis, mais ayant résolu de vivre dans la continence, il préféra embrasser l'Ordre de Saint-François dans l'institut des Capucins, où il se livra, suivant son penchant, à toutes sortes d'austérités. Occupé sans relâche aux travaux de la prédication, il ne mangeait cependant qu'un peu de pain avec quelques fèves et ne buvait que de l'eau, encore s'abstenait-il quelquefois huit jours entiers de prendre aucune nourriture. Aux jeûnes permanents, Joseph de Léonissa ajoutait les plus douloureuses macérations.

Son zèle pour le salut de ses Frères, captifs chez les infidèles,

le conduisit à Constantinople. Il y travailla non-seulement à affermir ceux des chrétiens qui étaient demeurés dans la foi, mais encore à rassurer ceux que la crainte avait ébranlés, et à faire rentrer dans le sein de l'Église ceux qui, par l'espoir frivole d'un meilleur traitement, avaient été assez faibles et assez lâches pour l'abandonner.

Ses succès ayant irrité les mahométans, il en fut cruellement maltraité; mais quels que fussent leurs outrages, son amour pour la religion en triomphait, et il ne repoussait la persécution qu'en prêchant l'Évangile à ses persécuteurs. La piété fervente du saint Prédicateur fut prise pour de l'audace, par ces barbares aveuglés du fanatisme d'une fausse croyance, et la rage que leur inspiraient ses progrès, secondée par une politique cruelle, leur fit prendre la résolution de le perdre. Ils l'élevèrent donc au haut d'une poutre, où un crochet de fer, qui lui perçait la main droite et le pied droit, le tenait suspendu. Un feu étouffé, allumé sous cette espèce de gibet, semblait, par l'épaisse fumée qui en sortait, devoir suffoquer l'homme juste qui en était environné. Du moins, était-ce la dernière ressource de la cruauté de ses bourreaux pour l'arracher à la lumière. Mais Dieu avait réservé cet instant pour faire éclater sa toute-puissance et donner un exemple signalé du pouvoir de la foi.

Joseph de Léonissa, éprouva les horreurs de cet horrible supplice pendant trois jours consécutifs, au bout desquels un Ange vint l'en délivrer à la vue de ses ennemis, et par un second prodige le guérit parfaitement de ses blessures.

Après cet événement, le saint Prédicateur toujours animé du même zèle, repassa en Italie, avec le mérite du martyr qu'il n'avait pas tenu à lui de consommer. Il s'appliqua dans sa patrie à évangéliser les pauvres, et il fit une abondante moisson dans le champ du Seigneur.

L'excellence de ses discours, soutenus par une vie exemplaire, contribua beaucoup à rétablir la tranquillité dans les pays voisins, que des intérêts et d'anciennes haines tenaient depuis longtemps divisés en factions qui s'entr'égorgeaient; et il reprenait avec tant de force l'abus des jeux, des danses et de plusieurs

plaisirs mondains, auxquels les chrétiens se livrent sans honte, qu'il en arrêta la licence. La défaillance de sa santé ne l'empêcha pas de continuer de prêcher, jusqu'à huit fois par jour, sans jamais se plaindre de la faim, ni de la soif, ni de l'intempérie des saisons.

Enfin, après avoir reçu du Ciel le don de pénétrer dans les cœurs, celui de faire des miracles et de lire dans l'avenir et s'être muni des Sacrements de l'Eglise, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le quatrième jour de février 1612, ainsi qu'il l'avait prédit.

Son visage, que ses travaux et ses mortifications avaient défiguré, reprit une beauté merveilleuse après son trépas, et son cœur, conservé sans aucune flétrissure et rendant une odeur très-suave, est un symbole de la pureté où cet excellent Religieux avait vécu. Clément XII avait déclaré authentiquement que Joseph de Léonissa était Bienheureux. Benoît XIV l'a inscrit au catalogue des Saints.

LE BIENHEUREUX JÉAN DE BRITTO,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYR.

Né à Lisbonne, le 1^{er} mars de l'an 1647, Jean de Britto trouva, dans les splendeurs de sa naissance, la matière des premiers sacrifices qu'il fit au Seigneur. Il n'avait que trois ans, lorsque la mort lui enleva son père Don Salvator de Britto, gouverneur de Rio-Janeiro. L'éducation de son enfance resta toute à la charge de sa mère, Dona Beatrix Pereyra, qui en effet lui prodigua ainsi qu'à ses deux frères Christoval et Fernand et à sa sœur Louise tous les soins de la piété la plus forte et la plus profonde.

A une école si sage, Jean de Britto fit de tels progrès dans la vertu, qu'à l'âge de neuf ans il put braver les illusions et les dangers de la cour. Admis avec ses deux frères parmi les pages de Don Pedro, fils du roi Jean IV, il y déploya des qualités d'esprit et de cœur qui le rendirent cher à ce prince et lui attirèrent l'admiration des seigneurs de la cour. Ces honneurs unis au spectacle des vanités mondaines, du luxe et des plaisirs, n'effleurèrent ni son innocence ni sa modestie.

A l'âge de douze ans, il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit jusqu'aux portes du tombeau. Désespéré des médecins, il recourut au secours du ciel. Il l'implora par l'intercession de saint François-Xavier, dont il avait lu la vie merveilleuse, et auquel il avait voué son admiration. Dona Béatrix, secondant à son insu les desseins du Seigneur, promit que son fils porterait pendant un an l'habit de la Compagnie de Jésus, s'il recouvrait la santé par l'intercession de saint François-Xavier. Dieu exauça la confiance du fils et de la mère. Jean de Britto reparut à la cour avec les livrées de la pauvreté religieuse. Il les honora par une conduite angélique, par une profession ouverte de la perfection. Au bout d'un an, il quitta l'habit de la Compagnie, mais avec le désir de le reprendre un jour, pour ne plus s'en dépouiller.

Jean de Britto, à l'âge de quinze ans, entra au noviciat des Jésuites le 17 décembre de l'an 1662. Il y fut pour ses confrères ce qu'il avait été au palais, pour les pages, le modèle de tous.

Après de brillantes et de solides études, il sollicita la grâce d'entrer dans les missions. Il voulait suivre son cher protecteur saint François Xavier. Il reçut le sacerdoce au commencement de l'année 1673. Dès lors, malgré tous les efforts que l'on tenta pour le retenir en Portugal, il se fit adjoindre aux vingt-six missionnaires qui allaient partir pour les Indes et dont il voulait ardemment partager les travaux. Il s'embarqua le 24 mars de cette même année. Arrivé à la ligne, le vaisseau qui portait les Pères resta enchaîné pendant plusieurs jours par un calme opiniâtre, et une épidémie qui s'y jeta brusquement fit du navire un hôpital. Douze des missionnaires y succombèrent. Jean de Britto qui avait prodigué tous ses soins aux malades ne fut pas atteint. Enfin, après avoir subi une tempête affreuse au Cap de Bonne-Espérance, le navire arriva au port de Goa, vers le milieu du mois de septembre.

Le premier soin des missionnaires fut d'aller, à la suite du bienheureux Jean de Britto, déposer sur le tombeau de saint François-Xavier, les témoignages de leur reconnaissance et lui demander par son intercession la grâce de consacrer au salut des infidèles la vie qu'il leur avait deux fois conservée.

Au commencement du mois d'avril de l'an 1674, Jean de Britto partit pour Ambalacate. Cette ville située auprès des Monts Angamala, entre la côte du Malabar et la chaîne méridionale des Gattes était le centre d'une chrétienté nombreuse au milieu de laquelle s'étaient conservés les souvenirs de l'Apôtre saint Thomas et des traces de sa prédication. Les Pères de la Compagnie de Jésus y avaient un collège florissant : là, le Père Jean de Britto se prépara par la retraite aux travaux qui l'attendaient dans la mission du Maduré.

La mission du Maduré ne comprenait pas seulement le royaume de ce nom ; elle s'étendait dans les royaumes de Golconde, de Gingi, de Velour, de Tanjaour, de Marava et dans d'autres petits États que renfermait cette vaste presqu'île. Le pays est arrosé par de grands fleuves, par des canaux que les pluies font souvent déborder dans la plaine. Ces difficultés n'étaient pas les plus redoutables pour des Missionnaires. C'était peu pour eux de souffrir les ardeurs du climat ; de respirer l'air d'une atmosphère embrasée, de voyager sur un sable brûlant ou, dans la saison des pluies, de se frayer une route à travers les torrents qui la fermaient à chaque pas, ou sur un sol boueux et pétri d'épines ; c'était peu pour eux de loger, quand ils n'étaient pas obligés d'errer au milieu des bois, dans des cabanes basses, étroites, étouffées, qu'ils devaient souvent partager avec les fourmis blanches, les rats, les serpents et d'autres animaux venimeux, de ne prendre, pour toute nourriture, une seule fois le jour, que quelques mets insipides, fades, dégoûtants, de condamner leur existence à d'autres privations, à des fatigues dont le seul récit effraie l'imagination. Les obstacles les plus sérieux leur venaient du côté de l'organisation de ces peuples et de leurs préjugés religieux ou nationaux.

Les Indiens sont divisés en quatre castes principales : celle des Brahmes, la première et la plus fière de toutes ; celle des Kchatrias, destinés à la profession des armes ; celles des Veissias, qu'on trouve dans toutes les branches du commerce ; celle des Choutres, livrés aux professions domestiques. En dehors de ces castes sont encore les *Parias*, classe d'êtres avilis que leurs compatriotes re-

gardent comme indignes d'appartenir à la société. Rien n'égale le mépris qu'on a pour eux, si ce n'est celui qu'on porte aux Européens, désignés sous le nom de *Pranguis*. Les Indiens subordonnent leur honneur, leur condition, leurs intérêts, à ceux de leur caste respective; en sorte que celui qui voudrait abandonner les traditions religieuses ou nationales de sa caste s'attirerait la haine, le mépris, la colère de ceux qui la composent. Les superstitions séculaires qu'ils ont reçues de leurs ancêtres sont encore de nouveaux liens qui les attachent au culte des idoles. Les prêtres de leurs idoles, connus sous le nom de Saniassis, de Soamis et de Gouroux, exercent sur eux un incroyable ascendant; ils s'en servent pour les éloigner de la religion chrétienne. Les Brahmes réunissent souvent leurs efforts à ceux de ces faux prêtres, pour paralyser le ministère des missionnaires, soulever contre eux les populations païennes, et exciter le fanatisme des princes gentils, qui n'a pas toujours besoin de ce stimulant.

Tels furent les obstacles qu'eut à vaincre le P. Robert de Nobili, lorsque, vers le commencement du dix-septième siècle, il fonda la mission du Maduré; tels furent encore ceux contre lesquels le P. de Britto et ses collègues durent lutter pour continuer l'œuvre de ce grand homme. Ils en rencontrèrent bien d'autres, dans les guerres incessantes que les princes du pays se faisaient les uns aux autres et dans les fléaux de la famine ou de la peste qui accompagnaient souvent celui de la guerre.

Jusqu'ici nous avons textuellement puisé tous ces détails dans la belle et touchante histoire du B. Jean de Britto, racontée par le R. P. Prat. Mais notre cadre ne nous permet pas de suivre, dans sa longue et pénible carrière, le généreux missionnaire, Depuis 1673 jusqu'au mois de janvier 1693, c'est-à-dire pendant vingt années, le bienheureux Jean de Britto avait parcouru tous les royaumes que nous avons nommés, fait des milliers de conversions, relevé partout les chrétientés défailantes, enduré avec un courage inouï toutes les fatigues, toutes les privations, toutes les peines, donné à Dieu une multitude de ses chers parias, baptisé des chefs, des rois et des personnages de toutes les castes, lorsque le martyre après lequel il soupirait lui fut accordé enfin.

Il avait amené à la foi le prince Tériadéven, dont la famille avait occupé le trône de Marava. Mais en le baptisant il lui avait enjoint de renvoyer quatre de ses femmes et de garder seulement celle qu'il avait épousée la première. Or, parmi les femmes renvoyées se trouvait Cadalei, nièce de Ranganàdadéven. Elle alla aussitôt se plaindre à lui de l'insulte qu'elle prétendait avoir reçue de Tériadéven. Elle n'eut pas de peine à enflammer la colère du roi, beaucoup moins à mettre les brahmes dans son parti. Le roi mande aussitôt Tériadéven, et lui demande si tout ce qu'on dit de lui et du missionnaire européen est bien vrai ? Le prince lui répond avec une noble fierté qu'on ne lui a rien dit de trop : que le saniassi (prêtre) européen est rentré dans le Marava, qu'il y a bâti quatre églises, converti une multitude de païens à la foi de Jésus-Christ, et que Tériadéven lui-même est chrétien.

Ranganàdadéven se souvient, dans sa fureur, qu'il siège sur un trône usurpé ; il pardonne à Tériadéven sa généreuse réponse ; mais il n'a pas les mêmes égards pour le P. de Britto. A son ordre, quatre nombreuses bandes de soldats partent de Ramana-dabouram, la première pour Mouni, chacune des autres pour une des églises signalées. Le P. de Britto avait prévu les ordres de Ranganàdadéven ; il était allé attendre les persécuteurs à Mouni. En y arrivant, il avait eu soin d'ordonner à ses néophytes de se réfugier dans des retraites sûres.

Le Père de Britto fut emmené par des gardes à Oréiour sur les confins du Marava. Il y arriva le 31 janvier 1693. Ranganàdadéven l'avait condamné à mourir. Mais les chrétiens assez nombreux qui étaient là faisaient des démarches pour retarder au moins son supplice, qui eut lieu pourtant le 4 février. C'était, cette année-là, le mercredi des Cendres.

A mille pas de la ville, sur les bords du Pambarou, s'élevait une éminence qui dominait la rivière et la plaine ; c'était là que le Bienheureux allait offrir son sacrifice. En y arrivant, il obtint du chef de la troupe la permission de se retirer un peu à l'écart pour remettre son âme entre les mains de son Dieu. Il tomba aussitôt à genoux ; et, la face tournée vers l'orient, les regards

élevés avec amour vers le ciel, il resta comme ravi en extase.

Une grande multitude entourait le monticule. Tous, païens et chrétiens, avaient les yeux fixés sur l'homme de Dieu; et, confondus dans un même sentiment, ils semblaient tous respecter, par un immense silence, la prière du Martyr. En ce moment arrive, armé d'un large cimenterre, le soldat Péroumal, qui venait de recevoir du ministre l'ordre de trancher la tête au P. de Britto. Ses regards, un instant détournés par sa démarche de dessus le Bienheureux, l'accompagnent sur le monticule, et suivent tous ses mouvements. On le voit hésiter à la vue du P. de Britto en extase : il n'ose l'interrompre dans sa prière. Il prend machinalement une pierre et aiguise son cimenterre. Tout à coup, le fils d'Ouréiardéven arrive à grands pas du côté du palais. — Qu'attendez-vous donc ? crie-t-il au bourreau ; exécutez vos ordres. — Péroumal hésite encore ; mais le P. de Britto fait le signe de la Croix, se lève ; et, le visage resplendissant d'une joie divine, s'avance vers le bourreau, l'embrasse affectueusement, et lui dit : « Mon ami, j'ai prié mon Dieu ; j'ai fait de mon côté ce que je devais faire ; exécutez maintenant l'ordre qui vous est donné. » En prononçant ces derniers mots, il se met à genoux, salue encore une fois de ses regards le ciel où son âme va bientôt s'envoler, et présente la tête aux coups de la mort.

Comme Péroumal se disposait à la lui donner, il aperçoit suspendue par un cordon au cou du bienheureux la bourse qui contenait son reliquaire. Il se souvient alors de tout ce qu'on a débité sur la puissance magique du saniassi européen, et craint, s'il touche à cet objet, d'en être la victime. Il recule d'un pas, décharge un grand coup de cimenterre qui coupe le cordon, et fait au Père, entre la poitrine et l'épaule, une profonde blessure. Levant de nouveau son cimenterre, il l'abat sur le cou du Martyr et lui tranche la tête. Enfin, selon l'ordre qu'il avait reçu, il lui coupe les pieds et les mains, les attache, ainsi que la tête, à la ceinture du buste, et les suspend ensemble au sommet d'un poteau planté à cet effet sur la colline.

À la vue de ces restes informes, vénérables trophées de la victoire du Martyr, un frémissement général court parmi les spec-

tateurs : la multitude, presque silencieuse, s'écoule peu à peu ; les païens, sous l'impression d'une admiration mêlée de stupeur, se demandent quelle est donc cette religion qui inspire à ses disciples un tel héroïsme ; et les chrétiens s'applaudissent de professer une loi qui, publiée sur le Calvaire, est encore scellée du sang de ses apôtres.

La nouvelle du martyre du P. de Britto eut bientôt traversé les mers ; le roi et la reine de Portugal, pleins d'admiration pour ce grand homme, la laissèrent alors éclater sans réserve avec le respect que leur inspirait son dernier sacrifice. Ce n'était point assez pour eux de célébrer, par des bénédictions privées, la mémoire du P. de Britto, ils voulurent encore lui donner, dans la personne de sa mère, des témoignages solennels de leur vénération. Pierre II donna au P. de Magalhaès, son confesseur, la mission de l'annoncer à Dona Béatrix Percyra, et de l'inviter à venir recevoir les félicitations de la cour.

A cette nouvelle, Dona Béatrix, cédant aux inspirations de sa foi, célébra par des actions de grâces le bonheur que son fils avait eu de donner à la gloire de Dieu le plus éclatant de tous les témoignages, celui de sa vie ; elle fit orner sa maison et voulut qu'en public comme en particulier on célébrât, pendant plusieurs jours, par des fêtes aussi brillantes que pieuses, cette chère et glorieuse mémoire. Puis, cédant à l'invitation du souverain, elle se para de ses plus riches vêtements, et se rendit de Portalgère à la cour de Lisbonne. Elle y fut accueillie par le roi, par la reine, par les grands du royaume, avec le respect solennel qu'on voulait témoigner à la mémoire de son fils ; et, pendant plusieurs jours, la mère du Martyr reçut au palais les honneurs réservés à la reine.

Ces sentiments d'amour et de vénération se communiquèrent de la cour au peuple : le nom du Bienheureux retentit dans tout le royaume avec les bénédictions qu'il provoquait. Partout on célébrait ses vertus ; partout on se racontait avec admiration les circonstances et la gloire de son dernier sacrifice.

Tant et de si justes hommages n'étaient que l'écho de ceux que l'Orient rendait à la mémoire du P. de Britto. Depuis que le

bruit de sa mort s'était répandu dans ces vastes contrées, il y avait excité des témoignages universels d'admiration ; tous célébraient par leurs louanges la grandeur de caractère, la force d'âme, la foi vive, la charité ardente, qu'il avait déployées dans les persécutions, dans le dernier de tous les supplices.

Oréiour devint bientôt un but de pèlerinage. La confiance s'accrut avec les faveurs obtenues, et les miracles augmentèrent avec la confiance. Chaque jour éclairait quelques nouveaux prodiges : des infortunés privés de la vue la recouvraient après une fervente prière. D'autres, en proie à des maladies incurables, recouvraient une santé parfaite, après avoir bu de l'eau dans laquelle ils avaient détrempé un peu de poussière teinte du sang du Martyr. Le même remède avait la même efficacité contre toutes sortes d'infirmités ou de maladies, non-seulement sur le théâtre du sacrifice, mais encore en quelque lieu qu'on le prit. Aussi les miracles se multiplièrent-ils à l'infini, soit à Oréiour, soit dans le reste des Indes.

Témoins de tant de prodiges, les évêques de ces contrées lointaines les examinèrent juridiquement ; et, en 1731, la sacrée Congrégation des Rites commença les procédures relatives à la béatification du P. de Britto. Interrompues par la tempête qui un peu plus tard s'éleva, contre la Compagnie de Jésus, elles furent reprises en 1831, et terminées, l'année suivante, par Sa Sainteté Pie IX. Enfin, le 21 du mois d'août de l'an 1852, l'Église a solennellement offert le bienheureux Jean de Britto à la vénération des fidèles.

LE VÉNÉRABLE CHANOINE NICOLAS LAURENT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Nicolas Laurent, était chanoine de Villefranche et aumônier des Ursulines de cette ville ; nous empruntons sa notice à M. l'abbé Pégnegnot, dans son légendaire d'Autun : « Il perdit ses emplois ecclésiastiques en 1794, quand on supprima les chapitres et les cloîtres. Mais il conserva sa foi dans toute sa pureté, ne prit aucune part au schisme constitutionnel, et refusa le serment par lequel l'Assemblée constituante voulait qu'on s'engageât à main-

tenir ce schisme. Pratiquant toutes les vertus de son état, il était un objet de vénération même parmi les révolutionnaires. Cependant lorsque leur fureur devint extrême, vers la fin de 1793, et qu'après le siège de Lyon les proconsuls de la Convention y eurent établi leur odieux tribunal, le chanoine fut arrêté à Villefranche et traîné dans les prisons de Lyon. Il y resta environ deux mois et fut traduit au commencement de février devant la commission révolutionnaire. Quand les juges, suivant leur usage à l'égard des prêtres, lui demandèrent la tradition de ses lettres de prêtrise, il leur répondit avec dignité : « C'est de Dieu que j'ai reçu le caractère sacré du sacerdoce ; c'est à lui seul que j'en dois rendre compte. » On le condamna à mort comme prêtre réfractaire le 4 février 1794. Le même jour, il reçut la palme du martyre. Il avait soixante-huit ans.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame *del Pilar*, ou Notre-Dame-des-Piliers à Saragosse. Tous les chrétiens savent que, pendant que saint Jacques le Majeur évangélisait l'Espagne, la très-sainte Vierge lui apparut sur un pilier qui était là, en l'an 36 de Notre-Seigneur, et qu'elle lui ordonna de bâtir en ce lieu une église. C'était au bord de l'Ebre. C'est, dit-on, la première église qui ait été dédiée à la très-sainte Vierge. Le fragment de colonne sur lequel s'appuya la Mère de Dieu, est entouré d'un petit mur, et se trouve derrière le maître-autel. Une ouverture de petite dimension permet aux fidèles d'avancer la tête pour baiser l'antique et sainte image de la Reine des Apôtres. Il est certain qu'une tradition constante et d'innombrables miracles attestent et l'apparition de la très-sainte Vierge, et l'authenticité de la colonne qui lui sert de piédestal, et l'antiquité de son image. Depuis les premiers siècles, la foule des pèlerins n'a jamais cessé de visiter ce sanctuaire, et de l'enrichir de ses dons, en reconnaissance des grâces que Dieu y prodigue en l'honneur de sa Mère.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Florence, la fête de saint André Corsini, évêque de Fiésolo, décédé le sixième jour de janvier.

A Rome, saint Eutyche qui finit sa vie par un glorieux martyre, et fut enterré dans le cimetière de Calixte : saint Damase, pape, a fait son épitaphe en vers.

A Fossombrone, les saints martyrs Aquilin, Gémine, Gélase, Magne et Donat.

A Thmuis en Egypte, saint Philéas, évêque de cette ville, et saint Philorome, tribun des soldats. Pendant la persécution de Dioclétien, ils ne purent se résoudre à écouter leurs parents et leurs amis, qui les conjuraient d'épargner leur vie ; ils livrèrent tous deux leur tête, et méritèrent de recevoir du Seigneur la palme du martyre. Avec eux une multitude innombrable de fidèles de la même ville, suivant l'exemple de leur pasteur, reçurent la même couronne.

Le même jour, saint Rembert, évêque de Brème.

A Troyes, saint Aventin, confesseur.

A Péluse en Égypte, saint Isidore, solitaire, renommé pour ses mérites et son érudition.

Le même jour, saint Gilbert, confesseur.

PRIDIE NONAS FEBRUARII.

Florentiæ, sancti Andreæ Corsini Episcopi Fesulani, cujus natalis agitur octavo Idus Januarii. — Romæ, sancti Eutychii martyris, qui illustre martyrium consummavit, sepultusque est in cœmeterio Callisti : cujus sepulchrum sanctus Damasus Papa versibus exornavit. — Forosempronii, sanctorum martyrum Aquilini, Gemini, Gelasii, Magni, et Donati. — Thmuis in Ægypto, passio beati Philæ ejusdem civitatis episcopi, et Philoromi, Tribuni militum, qui in persecutione Diocletiani, cum a cognatis et amicis suaderi non possent ut sibi parcerent, ambo datis cervicibus palmas a Domino meruerunt : cum quibus etiam innumera multitudo fidelium ex eadem urbe, pastoris sui sequens exemplum, martyrio coronata est. — Eodem die, sancti Remberti Bremensis episcopi. — Trevis, sancti Aventini confessoris. — Pelusii in Ægypto, sancti Isidori Monachi, meritis et doctrina conspicui. — Eodem die, sancti Gilberti confessoris. — In oppido Amatricis Reatinæ diocesis depositio sancti Josephi a Leonissa, Ordinis Minorum capuccinorum, quem ob fidei prædicationem a Mahumetanis dira perperessum apostolicis laboribus et miraculis clarum Benedictus decimus quartus Pontifex maximus in sanctorum confessorum canonem retulit.

A Amatrice, dans le diocèse de Riéti, saint Joseph de Léonissa, de l'ordre des capucins, à qui les Mahométans firent souffrir de cruelles tortures parce qu'il prêchait la foi parmi eux ; et qui, s'étant rendu célèbre par ses miracles et ses travaux apostoliques, a été mis au nombre des saints par le pape Benoît XIV.

Additions des autres martyrologes.

Les Grecs honorent aujourd'hui la pénitence d'Adam et d'Ève, nos premiers parents. Ce n'est pas ici une fête, mais un jour d'expiation où l'on déplore par des prières publiques, la tache du péché originel dont le genre humain fut souillé, afin de s'exciter à faire pénitence.

Saint Magenoc, évêque régional en Bretagne, contemporain de saint Patrice, dont il suivait les traces.

Saint Cuanne ou Cuannach (*Cuannacheus*), moine de Lismor en Irlande, au septième siècle, puis abbé d'un monastère qu'il avait fondé en Connacie.

Saint Alexandre, sous-diacre à Auxerre, fêté là le 4 février.

Sainte Brigitte, compagne de sainte Ursule, honorée à Cologne.

Sainte Ama, vierge et martyre en Perse, pendant la grande persécution du roi Sapor II.

Saint Jasime, confesseur en Orient, honoré chez les Grecs.

Saint Abrame, évêque d'Arbèle, martyrisé sous Sapor, qui le fit décapiter.

Saint Remessaire, évêque de Nîmes, au septième siècle.

Le vénérable Gislebert, évêque de Paris, mort le 4 février 991.

Le vénérable Barthole d'Urbain, qui florissait au treizième siècle et qui est très-vénéré dans le duché d'Urbain.

Le bienheureux Guaifier, moine du Mont-Cassin, très-estimé du Pape Victor III, au onzième siècle.

En Espagne et en Portugal on honore en ce jour, sous le nom de Anacirard ou Meinard, un saint qui est peut-être saint Meinrad, dont on a lu l'histoire le 21 janvier.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jacques-Raimond Bardanèche, curé du diocèse de Lyon, condamné à mort comme prêchant le fanatisme, exécuté à Lyon, le 4 février 1794.

François Daussun, prêtre du diocèse de Toulouse, envoyé à Bordeaux comme non assermenté pour être déporté, mort à l'hôpital, le 4 février 1794.

Michel Bétron, prêtre, condamné pour refus de serment, guillotiné à Lyon le 4 février 1794.

Pierre Rascles, né en Auvergne, curé dans le diocèse de Lyon, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté le 4 février 1794, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Jean-Baptiste Badin et Joseph Badin, tous deux prêtres du Dauphiné, réfugiés à Lyon pour éviter le serment, condamnés et guillotisés à Lyon, le 4 février 1794.

Jacques Roux, chanoine à Lyon, condamné comme prêtre réfractaire et mis à mort le 4 février 1794. Il avait soixante et un ans.

Soubry, prêtre, mort ce jour à Lyon, 1794, dans la prison, dite des Récluses.

CINQUIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Sainte Agathe, vierge et martyre. — Sainte Agathe de Carinthie. — Les saints Martyrs du Pont. — Les vingt-six Martyrs du Japon. — Saint Abrame, évêque d'Arbelles. — Saint Sylvestre, évêque des Orcades. — Saint Avit, évêque de Vienne en Dauphiné. — Saint Bertulphe ou Bertoul, abbé de Renty en Artois. — Saint Voël, solitaire à Soissons. — Sainte Adélaïde, vierge et abbesse. — Le Bienheureux Pacifique, Frère mineur. — Le Bienheureux Guillaume de Châlons, Frère mineur. — Le Bienheureux Louis de Varca, Frère mineur. — Le Vénérable Oger le Danois. — Le Patriarche Jacob. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE AGATHE,

VIERGE ET MARTYRE.

L'Église a dès le III^e siècle honoré cette grande Sainte, qu'elle invoque tous les jours dans le canon de la messe. Voici ce qu'on connaît de sa vie et de son martyre.

Agathe était née en Sicile, d'une maison opulente et illustre. Elle se consacra à Dieu dès son enfance ; et Dieu qui soutient toujours ceux qui se donnent à lui, fit la grâce à cette jeune fille de sortir victorieuse de tous les combats que lui livra le démon. Quintien, gouverneur de Sicile, homme avare et dissolu, ayant ouï parler de la beauté et des richesses de sainte Agathe, résolut de s'emparer d'elle : les édits que l'empereur Décius avait fait publier contre les chrétiens lui en offraient l'occasion. Il envoya des gens pour la prendre et l'amener à Catane, où il était.

Arrivée à Catane, Agathe fut donnée en garde à une femme de mauvaise vie, nommée Aphrodise. Elle demeura un mois dans cette maison, où son innocence fut attaquée par tous les moyens imaginables ; mais elle se maintint inébranlable et pure, parce qu'elle mettait toute sa force dans son Seigneur bien-aimé, qu'elle invoquait avec des gémissements et des prières continuelles. Quintien, après l'avoir interrogée, la fit conduire en prison ; elle

y entra avec joie, recommandant à Dieu le combat qu'elle allait soutenir encore. Le gouverneur ordonna qu'elle parût devant lui le lendemain, et il lui demanda si elle avait songé à sauver sa vie.

« Jésus-Christ est ma vie et mon salut, » répondit la Sainte.

Il lui demanda alors comment il se faisait qu'étant noble et libre, elle se rabaissât au rang des esclaves, en suivant la vile condition des chrétiens. Agathe lui répondit avec autant de modestie que de générosité, que la véritable noblesse consistait à suivre Jésus-Christ, et non à servir les démons ; et qu'elle n'avait pas honte d'être l'esclave du Dieu éternel.

Quintien mit encore tout en œuvre pour la séduire ; il la pressa de sacrifier aux dieux, et la menaça de l'y forcer par les supplices, si elle ne cédaît de bonne grâce. « Je fais si peu de cas de vos dieux, répondit la Sainte avec une admirable présence d'esprit, que je penserais vous faire affront si je vous comparais à Jupiter, et déshonorer votre femme si je la croyais semblable à Vénus. »

Le gouverneur irrité fit frapper la jeune Vierge au visage, et ordonna qu'on la conduisît en prison.

Le lendemain, croyant que les horreurs d'une nuit si tristement passée auraient fait impression sur son esprit, il lui demanda si elle avait sérieusement songé aux périls qu'elle avait bravés. « Oui, répondit-elle ; mais Jésus-Christ est ma vie et mon salut. Je mourrai pour mon Époux, et vos menaces ne sauront pas m'épouvanter ; car je suis prête à endurer tous les supplices. »

Quintien, sans rien dire de plus, la fit appliquer sur le cheval, et après qu'on l'eut battue de verges, il ordonna qu'on la déchirât avec des ongles de fer et qu'on lui brûlât les côtes avec des lames ardentes.

Malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, Agathe souffrit ce supplice avec tant de constance, que tous les spectateurs en furent stupéfaits. Le juge furieux commanda alors qu'on lui tenaillât les mamelles et qu'ensuite on lui coupât le sein. Cet arrêt fut exécuté avec tant de barbarie, que la jeune Martyre ne put

s'empêcher de s'écrier, en regardant son juge : « Tyran, oses-tu bien tourmenter une jeune fille par la mamelle, et ne te souvient-il plus que tu as sucé ta première nourriture aux mamelles d'une femme?... »

Quintien ordonna aussitôt que l'on reconduisit Agathe en prison, avec ordre de lui refuser toute nourriture et de ne donner aucun soin à ses plaies. Quoiqu'elle semblât à demi morte, elle était encore soutenue par une force plus qu'humaine ; et lorsqu'elle fut renfermée dans son cachot, Dieu lui envoya un vieillard qu'elle reconnut pour saint Pierre, et qui la guérit.

Quatre jours après, Quintien apprenant qu'elle était encore vivante, la fit venir devant lui, et outré de voir ses cicatrices fermées, il s'imagina qu'elle bravait sa puissance par des forces magiques ; il ordonna qu'on la couchât sur un brasier ardent mêlé de pointes de pots cassés.

Mais Dieu ne voulut pas que son persécuteur pût se vanter de lui avoir ôté la vie par les supplices ; car aussitôt qu'elle fut rentrée dans sa prison, elle se mit en prières, les mains tendues au ciel, et elle dit à Dieu. « Seigneur mon créateur, qui m'avez gardée dès mon enfance, qui m'avez ôté l'amour du siècle, qui m'avez donné la patience dans tous les tourments, recevez maintenant mon âme, car il est temps que je quitte la vie présente pour aller jouir de votre miséricorde. »

Dieu l'appela à lui en cet instant, le 5 février 251. Sa mort et sa constance dans les supplices avaient converti un grand nombre de païens qui s'unirent aux chrétiens pour ensevelir son corps et honorer sa mémoire. De nombreux miracles ont été obtenus de Dieu par son intercession ; et la ville de Catane reconnaît qu'elle a été protégée bien des fois par sainte Agathe contre les éruptions de l'Etna.

Tous les ans, le 5 février, on fait à Catane une procession solennelle du corps de sainte Agathe, qui est placé dans une châsse d'argent enrichie de pierreries. Vers l'an 500, le Pape Symmaque fit bâtir une église de son nom sur la voie Aurélienne près de Rome. Saint Grégoire le Grand enrichit de ses reliques une autre église bâtie en 460 par Ricimer, général de l'empire d'Occident.

En 826, Grégoire II en fit élever une nouvelle sous l'invocation de la même Sainte. Clément VIII la donna à la Congrégation de la Doctrine chrétienne. Saint Grégoire le Grand mit des reliques de sainte Agathe dans l'église du monastère de Saint-Etienne ; mais la plus grande partie de ce précieux trésor resta à Catane jusque vers l'an 1040, qu'il fut transféré à Constantinople. On l'a rapporté à Catane, comme nous l'apprenons de Maurice, évêque de cette ville, lequel a écrit l'histoire de cette translation arrivée de son temps. Les éruptions du mont Etna, qui menaçaient Catane d'une ruine prochaine, ont été plusieurs fois arrêtées par le voile de sainte Agathe, que l'on portait en procession. Les Maltais, qui honorent la même Sainte comme leur patronne, furent redevables de leur salut à son intercession, lorsque les Turcs les attaquèrent en 1551.

SAINTE AGATHE DE CARINTHIE.

Sainte Agathe était l'épouse dévouée de Paul de Hildegard, comte de Carinthie. Elle vivait, au ^x^e siècle, dans le château de Stein avec l'époux un peu sauvage à qui sa famille l'avait donnée. Mais elle était pieuse et soumise, résignée à la volonté de Dieu et ne s'occupant que des pauvres et des œuvres de charité. Elle vivait ainsi dans le calme et les exercices d'une piété ardente, lorsqu'une odieuse calomnie, sur laquelle les historiens ne donnent aucun détail, vint lui amener de rudes épreuves. On l'accusait d'une faute dont sa vie pure était incapable. Mais son brutal époux, aveuglé par la jalousie, la crut coupable, et il la renferma dans la tour qui lui servait de prison, sans autre explication qu'une crise de colère.

Il croyait coupable l'innocence même, sans lui permettre un mot qui eût pu l'éclairer.

Sainte Agathe ne voyait dans la perte de sa liberté que le malheur de ne pouvoir plus soulager les pauvres. Vénérant en tout la volonté de Dieu, elle subit sans se plaindre l'outrage qui lui était fait. Elle consolait ceux de ses domestiques qui étaient chargés de lui apporter chaque jour sa nourriture. Elle leur disait :

« Le Seigneur m'avait élevée ; le Seigneur m'a abaissée, que son saint Nom soit béni ! »

Tous les gens du château savaient son innocence. Mais le comte irrité par de perfides insinuations, devenait tous les jours plus sombre, et enfin il monta à la prison de sa femme, qui crut avec joie qu'elle allait pouvoir se justifier. Il l'entraîna sur la plate-forme de la tour, sous prétexte de lui faire respirer l'air ; et en y arrivant il la précipita dans les fossés du château et descendit, pensant bien que cette chute de près de cent pieds avait tué sa victime. Mais les serviteurs, accourus au bruit de cette chute, pleurant déjà sa perte, la trouvèrent à genoux, remerciant Dieu qui l'avait soutenue dans sa chute. Le comte Paul accourut à leurs cris, et, frappé de ce miracle, il demanda à sa femme le pardon de son injure. Elle l'accorda en priant son bourreau de ne pas rechercher ses calomniateurs. L'époux éclairé fit un effort pour le promettre. Et depuis, ce ménage si éprouvé jouit d'un bonheur sans nuage. La Sainte reprit ses œuvres de charité, bâtit des églises, soulagea tous les pauvres, et ne s'en alla devant Dieu que dans un âge avancé, le 3 février de l'an 1034.

Les miracles qui eurent lieu à son tombeau proclamèrent sa sainteté, et dès lors elle devint la patronne de la Carinthie.

LES SAINTS MARTYRS DU PONT.

Dans le tableau qu'il a tracé de la persécution de Dioclétien et de Maximien, Eusèbe décrit ainsi les souffrances qu'endurèrent ces saints Martyrs :

« Qui pourrait, sans frémir d'horreur, entendre raconter les tourments effroyables qu'on exerçait sur les chrétiens dans la province du Pont ? On enfonçait aux uns des éclats de roseaux secs sous les ongles ; on arrosait de plomb fondu les corps des autres ; on ouvrait le ventre et les côtés à ceux-ci, et on portait le fer et le feu jusque dans leurs entrailles. Il y avait parmi ces juges équitables et humains une noble et généreuse émulation, à qui inventerait des supplices plus exquis et plus recherchés ; et comme s'il y eût eu un prix pour celui qui aurait mieux réussi dans cette

recherche, ils s'efforçaient tous, ainsi que font les athlètes au combat de la lutte ou de la course, à se surpasser les uns les autres en inhumanité. Au reste, ces horribles cruautés ne finirent qu'après que les juges désespérant d'en pouvoir ajouter de nouvelles, et se trouvant d'ailleurs las et fatigués de tant de meurtres, le sang des Martyrs dont ils s'étaient rassasiés leur sortant pour ainsi dire par les yeux et par les narines, ils voulurent se délasser dans de moindres supplices ; ce qu'ils eurent grand soin de faire valoir, comme l'effet d'une indulgence extraordinaire. On avait, disaient-ils, assez répandu le sang des citoyens, ils en voulaient arrêter le cours, et ne plus souiller les villes par ces sanglantes exécutions ; il fallait pourvoir à l'honneur et à la réputation des empereurs, qui, quoique les plus doux et les plus cléments de tous les princes, passeraient pour des tyrans dans les siècles à venir ; ils ajoutaient qu'il était juste que chacun se ressentit de la douceur et de la modération du règne présent ; qu'ainsi l'on ne ferait plus mourir aucun chrétien, la peine du dernier supplice étant entièrement abolie et abrogée par l'extrême bonté des très-cléments empereurs.

On commença donc à traiter les fidèles avec beaucoup d'humanité. On ne leur arrachait que l'œil droit, et on ne leur coupait que le jarret gauche. Il est vrai que cette grâce s'étendit à tant de chrétiens, qu'il est impossible de savoir le nombre de ceux qui, après cette double opération, furent envoyés aux mines, moins pour y travailler que pour être exposés aux yeux de toute la terre comme des modèles d'un courage invincible, d'une patience inaltérable, d'une foi vive et d'un amour très-pur ; lesquelles vertus ne pouvaient être que les admirables effets de la puissante protection du Sauveur sur ses fidèles serviteurs.

LES VINGT-SIX MARTYRS DU JAPON.

Le christianisme ayant été introduit au Japon, l'an 1549, par saint François Xavier, y fit des progrès merveilleux même après la mort du Saint.

En 1596, à la suite de révolutions politiques, commença une

persécution sous l'empereur Taïcosama, qui se faisait adorer comme un dieu. Un navire espagnol, allant des Philippines à la Nouvelle-Espagne, et richement chargé, fut battu d'une grosse tempête sur les côtes du Japon. Le roi ou gouverneur japonais de Tosa invita le capitaine du navire à se réfugier dans son port, où le navire toucha et fut confisqué au profit de l'empereur Taïcosama. Le pilote du navire voulut faire peur aux Japonais de la puissance du roi d'Espagne. Ayant aperçu une mappemonde, il leur montra toutes les régions de l'une et l'autre hémisphère qui obéissaient aux Espagnols. Tous les assistants parurent extrêmement surpris qu'un seul homme fût le maître de presque la moitié du monde, et un ministre de l'empereur demanda au pilote de quels moyens on s'était servi pour former une si vaste monarchie. « Rien de plus aisé, répondit le malheureux ; nos rois commencent par envoyer dans le pays des religieux qui engagent les peuples à embrasser notre religion, et quand ils ont fait des progrès considérables, on envoie des troupes qui se joignent aux nouveaux chrétiens et n'ont pas beaucoup de peine à venir à bout du reste. »

Au récit de cette forfanterie, aussi fausse qu'imprudente, Taïcosama entra en fureur. Le 9 décembre 1596, neuf religieux de Méaco et d'Ozaca furent arrêtés : trois Jésuites et six Franciscains. Les premiers étaient tous trois Japonais de naissance : Paul Miki, fils d'un seigneur de la cour de Nobununga, prêchait avec grand fruit depuis plusieurs années. Jean Soan ou de Gotto, né l'an 1578, de parents chrétiens, demeurait chez les Jésuites d'Ozaca, lorsqu'on leur donna des gardes ; il ne tenait qu'à lui de se retirer : il demanda, au contraire, à être reçu dans la compagnie, ce qui lui fut accordé. Diégo ou Jacques Kisai était un bon artisan, qui avait reçu le Baptême dans sa jeunesse, et s'était retiré chez les Jésuites, où il faisait les fonctions de catéchiste.

Les Pères de Saint-François se rencontrèrent au nombre de six, dans les villes d'Ozaca et de Méaco, à savoir : trois prêtres, un clerc et deux laïques. Les trois prêtres étaient les PP. Pierre Baptiste, Martin d'Aguire ou de l'Ascension, et François Blanco. Le clerc se nommait Philippe de Las Casas ou de Jésus. Les deux

laïques avaient nom François du Parilha ou de Saint-Michel, et Gonzalès Garcia.

Le P. Pierre Baptiste était de Castel-San-Stephano, dans le diocèse d'Avila ; il entra jeune en religion, et après y avoir passé par plusieurs charges, il fut envoyé aux Philippines : on le fit d'abord custode à Manille, puis commissaire. Il se démit quelque temps après de cet emploi, pour vaquer à la contemplation dans la solitude ; mais on l'engagea à le reprendre pour aller l'exercer au Japon. Parmi plusieurs choses merveilleuses que l'on rapporte de ce grand religieux, on assure qu'un jour de la Pentecôte, il guérit une fille Japonaise qui était toute couverte de lèpre, et qu'en même temps il parut comme des langues de feu sur la tête de tous ceux qui étaient présents à ce miracle, et dont la plupart eurent depuis l'honneur de confesser Jésus-Christ, les uns par la perte de leurs biens ou de leur patrie, les autres, par celle de leur vie.

Le P. de l'Ascension était natif, suivant les uns, de Vergara, dans la province de Guipuscoa ; suivant d'autres, de Varenguêla, en Biscaye. Il savait assez bien la langue du Japon et prêchait avec un grand zèle et beaucoup de fruit. Le P. Blanco était de Monterey, en Galice. Ils étaient tous deux fort jeunes, quoique le premier eût enseigné la théologie avant de passer au Japon.

Philippe de Jésus était né à Mexico, de parents espagnols ; sa conduite, pendant les premières années de sa jeunesse, ne donna pas lieu d'espérer qu'un jour il serait saint. Il les passa dans un si grand libertinage, qu'il s'attira la haine de sa famille. Les marques qu'elle lui en donna le firent rentrer en lui-même, il changea de vie et prit l'habit de Saint-François. Il ne le porta pas longtemps, et rentra dans le siècle. Ses parents, pour n'avoir pas devant les yeux un objet qui leur causait tant de chagrins, l'envoyèrent trafiquer en Chine ; mais Philippe ne se vit pas plutôt abandonné à lui-même, dans un pays où il pouvait avoir tant d'occasions de satisfaire son penchant pour le plaisir, que le danger où était son salut l'effraya. Il se rappela en même temps les grands exemples de vertu dont il avait été si souvent témoin dans le cloître ; et tout cela fit une si vive impression sur son cœur,

qu'il résolut de reprendre le saint habit qu'il avait si lâchement quitté. Sur ces entrefaites, il fut obligé de se transporter à Manille pour quelques affaires qui regardaient apparemment son commerce, et il ne les eut pas plutôt terminées, qu'il entra au monastère des Anges, occupé par les Franciscains réformés de Saint-Pierre d'Alcantara. Cette nouvelle ayant été portée au Mexique, les parents de Philippe en conçurent une joie extrême, et prièrent instamment le commissaire général de cette Congrégation, qui se trouvait alors dans la Nouvelle-Espagne, de leur donner la consolation de voir leur fils, puisqu'il était rentré dans la voie de la sainteté, l'unique chose qu'ils avaient toujours souhaitée pour lui. Philippe reçut donc ordre de profiter de la première occasion pour revenir au Mexique : il se trouvait pour cela sur le galion espagnol qui fut confisqué dans un port du Japon ; Philippe fut envoyé à Méaco, et s'y trouvait au moment où l'on mit des gardes au couvent de son Ordre.

Gonzalès Garcia était né à Bazain, dans les Indes orientales, de parents portugais ; il avait longtemps trafiqué au Japon. Dans un voyage aux Philippines, ayant eu connaissance des Franciscains réformés, il conçut un si grand mépris des biens de la terre, qu'il renonça aux grandes richesses qu'il avait amassées, et embrassa la pauvreté évangélique. Il soutint cette démarche avec tant de ferveur, que le P. Baptiste le choisit pour l'accompagner au Japon, où Dieu lui préparait quelque chose de plus précieux que ce qu'il avait négocié d'abord. Taïcosama fut, dit-on, extrêmement édifié en apprenant que ce pauvre religieux avait été un riche commerçant, il le prit en affection et le voyait volontiers.

François de Saint-Michel était Castillan, de Padilha, au diocèse de Palencia. Il entra d'abord chez les Cordeliers, parmi lesquels il vécut quelque temps avec une grande réputation de sainteté ; puis le désir d'une plus grande perfection le fit passer dans une province où l'on gardait l'étroite observance. Au bout de quelques années, il fut envoyé aux Philippines, où Dieu récompensa son éminente vertu du don des miracles. Il rencontra un jour une femme indienne qui était près d'expirer, et qui avait déjà perdu

la parole ; il ne fit autre chose que former le signe de la Croix sur la bouche de la malade, et dans le moment elle recouvra la parole ; le premier usage qu'elle en fit fut de demander le Baptême, et il lui fut accordé. Un Indien avait été mordu à la jambe, par un serpent dont la morsure passe pour être incurable, le saint Religieux fit le signe de la Croix sur la plaie, et la jambe, qui était déjà excessivement enflée, revint à son état naturel. Dieu avait encore favorisé son serviteur d'une oraison continuelle et d'un zèle très-ardent pour le salut des âmes¹.

Voilà quels étaient les neufs religieux qui furent arrêtés en vertu des ordres de Taicosama. Ce prince avait encore commandé qu'on dressât une liste de tous les chrétiens qui fréquentaient les églises de Méaco et d'Ozaca, et le nombre en monta si haut, que le ministre chargé de cette affaire en fut effrayé : aussi la fit-il supprimer, disant que l'intention de l'empereur n'était pas de dépeupler son empire, en faisant mourir tous les chrétiens, mais seulement de punir les religieux venus des Philippines, qui contrevenaient ouvertement à ses ordres. Le bruit ne cessa point de se répandre partout qu'on allait faire main basse sur tous les chrétiens qu'on trouverait dans les églises ou avec un missionnaire ; et cette nouvelle excita dans tous les cœurs des fidèles une joie et un désir du martyre qui causèrent l'admiration des idolâtres.

Le premier qui donna ce merveilleux exemple fut un général d'armée, Juste Ucondono, fils de Tacayama. Quelques mois auparavant, il avait vu son illustre père mourir entre ses bras, en louant le Seigneur jusqu'au dernier soupir et le remerciant de ce qu'il l'avait jugé digne de mourir confesseur de Jésus-Christ. Ucondono était chez son ami, le roi de Canga, lorsque, sur la nouvelle de la persécution, il vint à Méaco, auprès du Père Guecchi, Jésuite, afin de mourir avec ce religieux, dont il respectait fort la vertu. Pendant qu'il y était, il vit arriver dans le même but les deux fils du vice-roi de Tense, grand-maitre de la maison de l'empereur.

¹ *Hist. du Japon*, t. IV, l. X.

Un seigneur fort riche et fort puissant, mais baptisé depuis peu, fit publier dans ses terres qu'il punirait sévèrement quiconque, étant interrogé par ordre de l'empereur si son maître était chrétien, dissimulerait la vérité. Un autre, appréhendant qu'on n'osât point venir chez lui pour se saisir de sa personne, alla sans suite avec son épouse, le père conduisant un petit garçon de dix ans, et la mère portant entre ses bras une petite fille qui ne pouvait encore marcher, se présenter à un de ceux qui commandaient à Méaco. Un parent de Taicosama, à qui ce prince avait donné trois royaumes, alla s'enfermer avec quelques Jésuites pour ne pas perdre l'occasion de mourir avec eux. On trouva un jour l'illustre reine de Tango, nommée Grâce au baptême, qui travaillait elle-même avec ses filles à se faire des habits magnifiques, pour paraître avec plus de pompe au jour de leur triomphe, ainsi qu'elles s'exprimaient. Partout on ne rencontrait que des gens de tous les ordres, uniquement attentifs à ne pas laisser échapper le moment favorable de confesser Jésus-Christ devant les officiers de l'empereur. Les femmes de qualité se réunissaient dans les maisons où elles croyaient pouvoir être le plus aisément découvertes, et il y eut à Méaco une jeune dame qui pria ses amies, que, si elles la voyaient trembler ou reculer, elles la traînaient par force au lieu du supplice. En un mot, les moyens de se procurer l'honneur du martyre étaient la grande occupation des fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition.

Ongasayara, gentilhomme du Bungo, ayant su qu'on dressait des listes des chrétiens, dit publiquement qu'on ne pouvait lui disputer l'honneur d'y être inscrit des premiers. On fit ce qu'il souhaitait, et il travailla ensuite à procurer à sa famille le bonheur qu'il croyait s'être assuré à lui-même. Toutefois, pour son vieux père, âgé de quatre-vingts ans et qui n'était baptisé que depuis six mois, il crut plus sage de l'engager à se retirer dans quelque maison de campagne, où l'on ne s'aviserait pas de l'aller chercher. Mais, malgré toutes les représentations, jamais le vieillard ne voulut entendre parler de retraite ; il voulait absolument mourir pour Dieu, mais mourir les armes à la main, comme il convenait à un vieux militaire. Il entre ainsi plein d'émotion dans

l'appartement de sa bru et la trouve occupée à se faire des habits fort propres ; il voit en même temps les domestiques, et jusqu'aux enfants, qui s'empressaient à préparer, l'un son reliquaire, l'autre son chapelet, d'autres leur Crucifix ; il demande la cause de tout ce mouvement, et on lui répond que l'on se prépare au combat. « Quelles armes, et quelle espèce de combat ! s'écrie-t-il. — Il s'approche de la jeune femme. Que faites-vous là, ma fille ? lui demande-t-il. — J'ajuste ma robe, répond-elle, pour être plus décentement lorsqu'on me mettra en croix ; car on assure qu'on y va mettre tous les chrétiens. » Elle dit cela d'un air si doux, si tranquille, si content, qu'elle déconcerta son beau-père. Il demeura quelque temps à la regarder en silence, puis, comme s'il fût revenu d'une profonde léthargie, il quitta ses armes, tira son chapelet et le tenant entre les mains : « C'en est fait, dit-il, je veux aussi me laisser crucifier avec vous. »

Les premiers martyrs de cette persécution furent deux filles esclaves que leurs maîtres égorgèrent en haine du christianisme. L'âge le plus tendre donna des exemples du courage le plus héroïque. Un enfant de dix ans avait un père, lequel, après avoir lâchement abjuré sa foi, entreprit d'engager son fils dans l'apostasie. Il trouva une résistance, à laquelle il ne s'était pas attendu ; mais il fut encore bien plus surpris, lorsque l'enfant, fatigué de ses discours, lui parla en ces termes : « Un père qui est homme d'honneur ne doit avoir rien plus à cœur que de porter ses enfants à la pratique de la vertu. Il est bien surprenant, mon cher père, qu'après avoir, par une insigne lâcheté, renoncé au culte du vrai Dieu, vous preniez à tâche de rendre votre fils complice d'une si grande infidélité. Vous devriez bien plutôt songer à rentrer vous-même dans le sein de l'Église qu'à vouloir m'en faire sortir. Mais vous ferez par rapport à vous tout ce qu'il vous plaira : il n'y a point de loi qui ordonne à un enfant d'être l'imitateur de la perfidie de son père, et j'espère que Dieu me fera la grâce de lui être fidèle jusqu'au bout, malgré tous vos efforts. » Cette déclaration irrita extrêmement le père apostat, et dans le premier mouvement de sa colère, il chassa son fils de chez lui. L'enfant sortit fort content, et, se regardant comme orphelin, sans aucune ressource de

la part de ceux qui lui avaient donné le jour, il se jeta entre les bras de l'Église, qui lui servit de mère, un missionnaire s'étant chargé de lui. Quantité d'autres enfants firent paraître la même fermeté, et une ardeur, pour être inscrits sur les listes, qui jeta tout le monde dans l'admiration.

Toutefois, grâce à divers incidents, ce grand mouvement s'apaisa. Le nombre des prisonniers fut réduit à quinze, puis porté à dix-sept : cinq religieux de Saint-François et douze laïques, la plupart domestiques ou catéchistes de ces Pères. Comme on appelait ceux-ci par leurs noms, il se trouva qu'un d'eux, nommé Mathias, était allé faire des emplettes pour la maison. Un bon artisan du voisinage entendant l'officier qui criait : Où donc est Mathias ? s'approcha et lui dit : « Je me nomme Mathias ; je ne suis point apparemment celui que vous demandez, mais je suis chrétien aussi bien que lui et fort disposé à mourir pour le Dieu que j'adore. — Cela suffit, dit l'officier ; peu m'importe, pourvu que ma liste soit remplie. » Le Martyr Mathias fut donc ajouté aux seize, comme l'Apôtre saint Mathias fut ajouté aux onze. Le 31 décembre, on leur en adjoignit encore sept autres : les trois Jésuites, un religieux de Saint-François et trois séculiers, ce qui portait leur nombre à vingt-quatre.

Parmi ces chrétiens condamnés à mourir, il y avait trois enfants dont la ferveur et la constance étonnèrent les infidèles et attirèrent la compassion de la multitude. L'un se nommait Louis et n'avait que douze ans ; les deux autres se nommaient Antoine et Thomas, et n'en avaient pas plus de quinze : ils servaient à l'autel chez les Pères de Saint-François et avaient été mis des premiers sur la liste. Il n'avait tenu qu'à eux de n'y être pas ; on avait même refusé d'abord d'y mettre le petit Louis ; mais il se mit à pleurer, et jeta de si grands cris, que pour l'apaiser, on fut obligé de l'écrire avec les autres. On ajoute qu'un homme de qualité s'étant un jour rencontré dans le couvent où il était gardé, lui dit qu'il savait un moyen de le délivrer. « Vous feriez mieux, dit l'enfant, de vous faire baptiser, sans cela vous ne pouvez éviter d'être éternellement malheureux, mettez à cela toute votre industrie. »

Enfin, le troisième jour de janvier, on mena les vingt-quatre prisonniers à pied jusqu'à une place du haut Méaco, où on leur coupa à chacun un bout de l'oreille gauche ; Gibonoscio ne put jamais se résoudre à les faire défigurer comme il était porté dans l'arrêt de leur condamnation ; on les fit ensuite monter trois à trois dans des charrettes, et on les promena de rue en rue comme l'empereur l'avait expressément ordonné. C'est assez la coutume au Japon d'en user ainsi à l'égard des criminels condamnés à la mort, et le plus souvent la populace accable d'opprobres ces malheureux, à qui la confusion cause un tourment plus sensible de beaucoup que le supplice qui doit terminer leur déplorable destinée. Ici toutes choses furent changées ; on voyait un peuple infini dans un morne silence, qui n'était interrompu que par des soupirs qu'arrachait la vue de tant de personnes innocentes si indignement traitées ; les trois enfants surtout, dont la joie, la tranquillité et le sang qui coulait sur leurs joues avaient véritablement quelque chose d'attendrissant, excitaient l'indignation des païens mêmes, et de temps en temps on entendait crier : « O l'injustice ! ô la cruauté ! » Quelques chrétiens couraient après les gardes, et leur demandaient en grâce de les faire aussi monter sur les charrettes. Les Martyrs de leur côté s'occupaient de la prière, tandis que le P. Baptiste, digne chef de cette glorieuse troupe, les exhortait tous à la persévérance, et prêchait avec beaucoup de zèle au peuple, dont les rues, les fenêtres et les toits mêmes étaient remplis.

Après bien des tours qu'on fit faire aux prisonniers par la ville, on les reconduisit à la prison, d'où on les avait tirés pour cette première exécution ; le lendemain on les fit monter à cheval, on les mena à Ozaca, et de là à Sacay, où ils furent promenés comme ils l'avaient été à Méaco.

Le 9 janvier, les vingt-quatre prisonniers partirent de Sacay : le voyage par mer eût été bien plus court et plus commode, mais Tayco-Sama, soit pour intimider les peuples, soit pour augmenter les souffrances des confesseurs de Jésus-Christ, voulut qu'on les menât par terre, et l'on peut juger ce qu'ils eurent à endurer de froid et d'incommodités dans le cours d'une si longue route. 11

est vrai que la charité industrieuse des fidèles qui se rencontrèrent sur leur passage, ne laissa pas de leur procurer quelque soulagement ; les gardes mêmes qui les accompagnaient, touchés de compassion, et appréhendant que si quelques-uns venaient à mourir dans les chemins, on ne les en rendit responsables, les assistaient quelquefois dans les plus pressants besoins ; mais tout cela n'empêcha point qu'ils ne souffrissent beaucoup. Le Père Jésuite Organtin, qui l'avait prévu, avait engagé un bon chrétien nommé Pierre Cozaki, à les suivre, et l'avait chargé de plusieurs rafraîchissements pour les leur faire tenir dans l'occasion ; un autre chrétien qui se nommait François, fort affectionné aux Pères Franciscains, s'était joint à Cozaki dans le même dessein ; les gardes les laissèrent faire d'abord ; mais au bout de quelques jours, ils entrèrent en mauvaise humeur contre eux, et les maltraitèrent plusieurs fois ; enfin, ils leur demandèrent s'ils adoraient aussi le Dieu des chrétiens ? Ceux-ci répondirent qu'ils détestaient les idoles du Japon, et les gardes, de leur propre autorité et sans aucune forme de justice, les joignirent aux autres prisonniers. N'ayant pu soulager jusqu'au bout les souffrances des serviteurs de Dieu, ils partagèrent avec bonheur leurs couronnes. L'empereur, à qui on fit le rapport de cet événement, ne put s'empêcher de s'écrier : « Il faut avouer que les chrétiens ont véritablement du courage et de l'amour les uns pour les autres. »

Les Martyrs, de leur côté, prêchaient Jésus-Christ dans tous les lieux de leur passage, surtout le Père de l'Ascension et Paul Miki ; il semblait que l'Esprit-Saint se fût emparé du cœur de ce dernier, dès le moment qu'il fut arrêté : ses gardes disaient qu'il n'était pas possible de ne se pas rendre après l'avoir entendu parler de la religion. Il fit dans les prisons où il fut mis, et dans tous les lieux où il passa, tant de conversions, que les bonzes se plaignaient hautement de ce que l'empereur prenait, pour abolir le christianisme, des moyens qui étaient bien plus capables de l'étendre partout, et qu'il ne fallait pas beaucoup de voyages comme celui de Miki et de ses compagnons, pour ruiner la religion de l'empire.

Le premier jour de février, la troupe partit de Facata et se rendit à Cazaru ; à trois lieues de Nangoya , elle trouva Fazembure qui l'attendait. Ce gouverneur avait autrefois connu particulièrement Paul Miki, et il fut étrangement surpris de le voir au nombre de ceux qu'il était chargé de faire mourir ; mais il ne put que plaindre le sort de son ami et lui donner des larmes inutiles : le saint Religieux les désapprouva, et se plaignit à son tour de ce que son ami semblait être si fâché de son bonheur. Il dit qu'il lui demandait en grâce de leur donner le temps et les moyens de pouvoir communier, et ajouta qu'il souhaitait de mourir un vendredi. Il ne manquait à Miki que cette dernière circonstance pour être semblable en sa mort au Sauveur des hommes. « J'ai l'âge auquel Jésus-Christ est mort, disait-il quelquefois avec un transport de joie inconcevable, je suis condamné à mourir en croix, il ne me reste plus qu'à mourir le même jour que le divin Sauveur. » Fazembure promit d'abord tout ; mais ayant lu les ordres de l'empereur, il ne tint qu'une partie de sa promesse.

Ce gouverneur aperçut parmi les prisonniers le petit Louis, il en eut compassion, et proposa à cet enfant de lui sauver la vie, s'il voulait renoncer à Jésus-Christ ; mais Louis rejeta cette offre avec indignation. Le gouverneur crut venir plus aisément à bout du petit Antoine, parce qu'il le vit environné de ses parents, lesquels, quoique chrétiens, ne laissaient point par leurs larmes de mettre sa constance à une très-dangereuse épreuve. Fazembure s'approcha donc de lui, et après lui avoir représenté la misère de ses parents qu'il était obligé de soulager, il lui promit de lui procurer auprès de l'empereur un établissement fort avantageux. Le courageux enfant, sans se laisser éblouir par une si magnifique promesse, se mit à rire, et demanda s'il pourrait faire part de ce qu'on lui promettait au Père Baptiste et à ses confrères. « Non, répartit Fazembure, cela ne regarde que vous. — Puisque cela est, reprit Antoine, réservez votre crédit pour d'autres. Les biens du monde ne me touchent point, et tant s'en faut que je sois effrayé du supplice qui m'est préparé, qu'au contraire je regarde comme un des plus grands bonheurs qui puissent m'arriver, de mourir en croix pour un Dieu qui est mort le premier pour moi. »

Il se retira en disant cela ; et prenant à part sa mère, il lui fit un petit présent pour l'engager à se souvenir de lui ; il lui dit ensuite que sa douleur n'était ni raisonnable, ni édifiante. « Que diront les infidèles, ajouta-t-il, s'ils voient que vous, qui êtes chrétienne, vous pleurez ma mort, comme si vous ne connaissiez pas le prix du sacrifice que je fais à Dieu. » Après la mort du saint Martyr, on trouva dans ses habits une lettre adressée à ses parents, où il les exhortait à demeurer fidèles à Dieu, en des termes si touchants, qu'on ne pouvait douter que le Saint-Esprit ne l'eût dictée.

Dès que Fazembure eut réglé ce qui concernait le reste du voyage des prisonniers, il écrivit à Nangazaqui qu'on y dressât cinquante croix dans la place publique : comme ce nombre excédait presque de moitié celui des prisonniers, on crut que plusieurs chrétiens de Nangazaqui étaient aussi condamnés à mourir, ce qui causa dans la ville une fort grande joie. Bientôt même, selon la coutume de ces sortes de bruits, on publia, comme une chose certaine, que tous les fidèles allaient passer par la rigueur des lois, et il n'y en eut pas un dans tous le pays, qui ne s'attendît à mourir et qui ne s'y préparât ; il n'y eut pas jusqu'à l'âge le plus tendre qui ne donna dans cette occasion des marques d'une ferveur digne des premiers siècles du christianisme. Un enfant de cinq ans, fils d'un gentilhomme, établi à Nangazaqui, rencontra un jour un missionnaire, et lui demanda s'il était vrai que l'Empereur envoyât des soldats pour martyriser tous les chrétiens : « On le dit ainsi, répondit le Père ; mais que direz-vous, mon fils, ajouta-t-il, quand on vous demandera si vous êtes chrétien ? — Je dirai hardiment que je le suis, répliqua l'enfant d'un ton ferme. — Et si l'on veut vous mettre à mort, reprit le Père, que ferez-vous ? — Je m'y disposerai, repartit l'enfant. — Comment cela ? dit le Père. » Alors l'enfant faisant paraître une contenance assurée et une résolution qui répondait de sa constance : « Je m'écrierai de toute ma force, dit-il : Jésus, miséricorde ! et j'attendrai, sans rien craindre, le coup de la mort. » Tandis qu'il parlait de la sorte, son visage s'enflamma, son cœur soupira, et ses yeux doucement élevés vers le ciel, versèrent quelques larmes, ce qui donna bien à connaître que sa

bouche n'exprimait que faiblement les sentiments de son cœur.

Au reste, dit le P. de Charlevoix, on sera sans doute surpris, et peut-être même paraîtra-t-il peu vraisemblable, que des enfants de cet âge aient été capables des sentiments et des actions que je rapporte de celui-ci, et que je rapporterai dans la suite d'un fort grand nombre d'autres. Mais je suis bien aise d'avertir que tous ceux qui ont écrit du Japon conviennent qu'il y a sur cela quelque chose de particulier pour des Japonais, que parmi ces insulaires, la raison n'attend pas les années pour paraître dans toute sa maturité, et qu'il y a dans le caractère de la nation, et comme dans le sang de ce peuple, un courage et une fermeté d'âme qui souvent préviennent encore beaucoup la raison. Je reviens à mon sujet.

Les prisonniers approchant de Nangazaqui, le P. Baptiste et Paul Miki écrivirent au Père recteur du collège de cette ville pour lui donner avis de leur arrivée, et lui faire le détail de leur voyage. Le recteur n'eut pas plutôt reçu ces lettres, qu'il les communiqua à l'Évêque et au Provincial qui sur-le-champ firent partir le P. François Pasio et le P. Jean Rodriguez, pour aller au-devant des Confesseurs de Jésus-Christ, et leur procurer tous les secours spirituels et temporels dont ils auraient besoin. Les deux Pères se rendirent en diligence à une petite ville de la principauté d'Omura, à neuf lieues de Nangazaqui; et à peine y étaient-ils arrivés, que les prisonniers y arrivèrent aussi; c'était le quatrième jour de février. Les deux Pères avaient compté de dire la Messe en ce lieu-là, et d'y communier les serviteurs de Dieu; mais Fazembure, qui avait pris une autre route pour se rendre à Nangazaqui, avait donné ordre qu'on ne s'arrêtât en aucun endroit, et l'on n'eut que le temps de s'embrasser de part et d'autre. Les deux Jésuites firent aux religieux de Saint-François beaucoup d'honnêtetés de la part du prélat et des supérieurs de la Compagnie. Le P. Baptiste, de son côté, après s'être entretenu quelque temps avec le P. Rodriguez, lui dit d'un air fort touché ces paroles, qui firent bien voir que le charme était levé, que ce saint Religieux était alors bien convaincu qu'on l'avait trompé et prévenu fort mal à propos sur bien des choses, et qu'il envi-

sageait les objets tout autrement qu'il n'avait fait d'abord : « Mon Père, il pourra bien arriver qu'on nous fasse exécuter si promptement que nous n'ayons pas le loisir de faire tout ce que nous souhaiterions : en ce cas-là je vous conjure d'assurer le R. P. Provincial et tous les Pères de votre Compagnie, que je suis très-mortifié de tous les chagrins que nous leur avons causés, et que je les prie instamment au nom de tous mes religieux de nous les pardonner. » Le P. Rodriguez répondit que ni lui, ni aucun de ses confrères n'avaient douté un seul moment de droiture de leurs intentions ; il ajouta que si, de la part de la Compagnie, on leur avait donné quelque sujet de peine, il le conjurait de l'oublier. Après ces civilités et ces excuses réciproques, les deux Pères s'embrassèrent avec beaucoup de larmes.

Le P. Pasio pendant ce temps-là était retourné en diligence à Nangazaqui pour sommer Fazembure de sa parole : ce gouverneur lui dit qu'il aurait bien souhaité donner aux prisonniers toute la satisfaction qu'il leur avait promise, qu'il avait même déjà retenu une maison dans la ville, où ils pussent traiter en toute liberté avec leurs amis ; mais que tout le pays d'alentour s'étant rendu à Nangazaqui sur la nouvelle de ce qui devait s'y passer, il y avait lieu de craindre une sédition, et que s'il arrivait quelque malheur, il en répondrait sur sa tête, que cela même lui avait fait changer de pensée touchant le lieu de l'exécution, qu'elle se ferait hors de la ville ; il choisit effectivement une des collines dont Nangazaqui est environnée, et comme dans la suite un nombre prodigieux de fidèles arrosèrent ce lieu de leur sang, on l'appela le Mont-des-Martyrs ou la Sainte-Montagne. Fazembure dit encore au P. Pasio, que lui et le P. Rodriguez pouvaient se tenir dans un endroit qu'il lui marqua, et qui se trouvait sur le passage des prisonniers, que là il leur serait permis d'entretenir quelque temps Paul Miki et ses deux compagnons, avant qu'on les conduisît au supplice. Le P. Pasio, sans perdre de temps, se rendit avec un domestique de Fazembure au lieu qui lui avait été marqué, et fit avertir le P. Rodriguez de ce que lui avait dit le gouverneur.

Le 5 février, qui était un vendredi, les Serviteurs de Dieu ar-

rivèrent par mer à un port qui n'était pas éloigné de l'endroit où le P. Pasio les attendait, et où ils allèrent à pied. Le P. Rodriguez qui s'était avancé pour leur apprendre qu'ils devaient mourir ce jour-là, ne les quitta point. Ils marchaient avec une allégresse qui étonna Fazembure; il en demanda la cause au P. Rodriguez, et ce Père la lui ayant dite, il répondit qu'il trouvait tout cela fort beau dans la spéculation, mais que la pratique ne lui en paraissait pas aisée.

Dès que les Martyrs furent arrivés au bourg où le P. Pasio les attendait, Paul Miki entra dans une chapelle qui n'en était pas éloignée, et fit au même Père une confession générale de toute sa vie; les deux novices en firent autant, et le Père reçut leurs vœux, non pas les vœux simples qu'on fait dans la Compagnie de Jésus, après les deux années de noviciat, et qui constituent religieux ceux qui les font; mais des vœux de dévotion, tels qu'on permet aux novices Jésuites d'en faire pendant le cours de leur premier noviciat. Ainsi Jean de Gotto et Jacques Kysai moururent novices et non pas religieux, et il en faut dire autant de la plupart des autres dogiques ou catéchistes, que nous verrons dans la suite reçus dans la Compagnie, quelques jours ou quelques mois avant leur martyre, et admis à faire des vœux presque aussitôt après leur réception. Tandis que le P. Pasio était ainsi occupé à préparer à la mort ses trois confrères, les Pères de Saint-François se confessaient les uns aux autres, et le P. Rodriguez disposait au combat les séculiers. Enfin on leur vint dire que Fazembure les attendait sur la colline, ils s'y transportèrent dans le moment, suivis d'un peuple infini, et ils allaient si vite qu'à peine pouvait-on les suivre. Du plus loin qu'ils aperçurent leurs croix, ils coururent embrasser chacun la sienne, ce qu'ils firent avec une ardeur qui causa un nouvel étonnement aux infidèles.

Les croix du Japon ont vers le bas une pièce de bois en travers sur laquelle les patients ont les pieds posés, et une espèce de billot au milieu, sur lequel ils sont assis; on les attache par les bras, les cuisses et le milieu du corps avec des bandes: on ajouta à ceux-ci un collier de fer qui leur tenait le cou fort roide.

Dès qu'on a placé la croix dans son trou, un bourreau perce celui qui y est attaché d'une lance, qui, entrant par le côté, sort par l'épaule ; quelquefois cela se fait en même temps des deux côtés, et si le patient respire encore, on redouble sur-le-champ, de sorte qu'un homme ne languit pas. On allait commencer l'exécution, lorsque Jean de Gotto aperçut son père qui était venu pour lui dire le dernier adieu. « Vous voyez, mon père, lui dit le saint jeune homme, qu'il n'y a rien qu'il ne faille sacrifier pour assurer son salut. — Mon fils, reprit le père, vous dites vrai ; je remercie le Seigneur de la grâce qu'il vous fait, et je le prie de vous continuer jusqu'au bout ces sentiments si dignes de votre état ; soyez persuadé que votre mère et moi sommes disposés à vous suivre au combat, si l'occasion s'en présente. » On attacha ensuite le Martyr à sa croix, et on l'éleva ; son père eut le courage de demeurer à ses pieds, et ne le quitta point qu'il ne l'eût vu expirer. On ajoute même qu'il voulut être arrosé du sang de son fils, et qu'en étant tout couvert, il se retira bénissant le Seigneur, et lui rendant mille actions de grâces de ce qu'il avait donné un Martyr à sa famille.

Presque tous étaient attachés à leur croix, et l'on commençait à les élever lorsque le P. Baptiste, qui se trouva placé au milieu de la troupe avec ses religieux, entonna le cantique de Zacharie, que tous les autres achevèrent, ce qui forma un concert ravissant. Quand ils eurent fini, le petit Antoine, qui était à côté du Père commissaire, l'invita à chanter avec lui le psaume *Laudate pueri Dominum*. Le saint Religieux qui était absorbé dans une profonde contemplation, ne lui répondant rien, l'enfant le commença seul, et comme il était prêt de finir, ayant reçu le coup de la mort, il alla l'achever dans le ciel avec les Anges. Le premier qui mourut fut Philippe de Jésus, et le P. Baptiste fut le dernier. Miki prêcha de sa croix avec une éloquence toute divine, et finit par une fervente prière pour ses bourreaux ; tous les autres firent éclater leur piété et leur joie en plusieurs manières différentes, et ces grands exemples allumèrent dans les cœurs de ceux qui en furent les témoins, une merveilleuse ardeur pour le Martyre.

L'exécution finie, les gardes ne furent plus les maîtres, et quoiqu'à grands coups de bâton ils se fussent d'abord mis en devoir d'écarter la foule, ils furent contraints de céder, ils laissèrent donc les chrétiens contenter leur dévotion, et recueillir tout ce qu'ils purent du sang qui était tombé à terre. Dès qu'on eut commencé à percer les Martyrs, on dit que Fazembure se retira les larmes aux yeux ; sur le soir, l'Évêque du Japon, qui n'avait pu obtenir la permission d'assister à la mort des Serviteurs de Jésus-Christ, et qui de sa fenêtre, avait été témoin de tout, vint avec tous les Jésuites de Nangazaqui se prosterner au pied des croix, et donner à ces sacrées reliques les marques de vénération qu'il croyait leur devoir. Un apostat qui avait contribué à la mort de ces illustres confesseurs, ne put les voir mourir avec tant de joie, sans se reprocher son infidélité. La grâce fut même si pressante, que ce malheureux apercevant un Portugais, il courut à lui, l'embrassa en pleurant amèrement, lui avoua son crime, et prit avec lui des mesures pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Enfin le Ciel fit connaître par quantités de signes sensibles la gloire dont il avait récompensé le courage de ces invincibles soldats de Jésus-Christ.

On remarqua d'abord que leurs corps conservèrent, pendant quarante jours au moins, toute leur fraîcheur, que les oiseaux de proie n'en approchèrent point, qu'ils ne rendaient aucune mauvaise odeur, et que leurs yeux, ou élevés vers le ciel ou tournés vers la terre, inspiraient de la dévotion à tous ceux qui les regardaient. On assure même que le troisième jour après leur mort, quelqu'un ayant coupé un doigt du pied du P. Baptiste, il en sortit du sang ; que deux mois après, le corps du même Saint étant détaché de la croix, fut trouvé aussi blanc que s'il n'eût fait que d'expirer, qu'on le vit trembler jusqu'à trois fois, et qu'il sortit de la plaie de son côté une si grande abondance de sang, qu'on en trempa plusieurs mouchoirs. On ajoute qu'un soldat italien qui était allé au Japon sur un vaisseau portugais, avait reçu dans son chapeau du sang des PP. Baptiste et de l'Ascension, de Paul Miki, et d'un autre qui n'est pas nommé, et l'avait conservé dans une porcelaine, qu'au bout de neuf

mois le Vicaire général de la Chine et du Japon, à qui le soldat montra le vase, le fit rompre en présence de six religieux Franciscains, d'un Dominicain, de deux Jésuites, d'un médecin et de plusieurs autres témoins, et que le sang se trouva liquide, sans odeur, et comme s'il eût été tout frais. Le vendredi qui suivit le triomphe des Martyrs, on aperçut au-dessus de la Sainte-Montagne comme trois colonnes de feu qui brillaient en l'air, et rendaient la nuit presque aussi claire que le jour; ce phénomène dura deux heures, ensuite la colonne du milieu s'avança sous l'église du Collège et disparut. Plusieurs vendredis suivants, on vit encore au-dessus des croix un grand nombre de lumières.

(ROHRBACHER ET CHARLEVOIX.)

Trente ans après, le Pape Urbain VI décerna aux vingt-six Confesseurs de Jésus-Christ les honneurs des Saints Martyrs, et les déclara Bienheureux par un décret du 10 juillet 1627. Le Pape Benoît XIV fit insérer leurs noms au Martyrologe romain en 1749, et le 8 juin 1862, jour de la Pentecôte, le Pape Pie IX les canonisa solennellement en présence d'un très-grand nombre d'évêques accourus de tous les points du monde pour le consoler dans ses douleurs.

SAINT ABRAME,

ÉVÊQUE D'ARBELLE.

Plusieurs villes de l'Asie ont porté le nom d'Arbelle. Celle qui eut saint Abrame pour évêque s'appelle aujourd'hui Irbil. Elle était anciennement la capitale de l'Adiabène. Au temps d'Alexandre le Grand, elle était chère au roi Darius, dont elle conservait les trésors. Alexandre la prit, à la suite d'une victoire qui a porté son nom. Ce fut au milieu du iv^e siècle qu'elle eut pour évêque saint Abrame ou Abramius; et pendant qu'il appelait sur sa ville les bénédictions de Dieu, le roi de Perse Sapor, n'ayant pu l'entraîner au culte du soleil, le fit saisir avec plusieurs de ses fidèles. Après avoir subi de cruelles tortures, le saint Évêque eut la tête tranchée. C'était en l'an 348. Son corps fut transporté à Telman, en Assyrie. Il est honoré le 5 février.

SAINT SYLVESTRE,

ÉVÊQUE DES ORCADES.

On sait que les Orcades sont des îles situées au nord de l'Écosse, et qui font partie de ce royaume dont elles ne sont séparées que par un canal de quatre lieues de large. — Saint Sylvestre, disciple de saint Pallade, qui fut au v^e siècle l'apôtre des Scots, alors sauvages, et dont il avait partagé les travaux, fut ordonné évêque par ce Saint, qui le laissa dans les Orcades.

Evêque de cette pauvre contrée, Sylvestre parvint à y fonder le monastère de Kirkwal, où il fit sa résidence. Il fit faire quelques pas à ces insulaires dans la civilisation chrétienne. Il mourut saintement chez eux ; et la miséricorde divine l'ayant recommandé par des miracles, il en est devenu le patron. Ceux des habitants de ces îles qui ont pu rester unis à la sainte Église romaine le fêtent le 5 février, probablement le jour de sa mort, qui eut lieu à la fin du v^e siècle.

SAINT AVIT,

ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ.

Avit (Akimus-Avitus) était né en Auvergne, d'une famille sénatoriale. Isique, son père et Audence, sa mère, l'avaient élevé très-chrétiennement. Il avait été baptisé par saint Mamert ; et on vit dans ses premières démarches les semences de ces hautes vertus qui furent admirées depuis dans les différentes fonctions de sa vie épiscopale. Il fut élevé sur le siège de l'Église de Vienne l'an 490, à la mort de saint Isique, son père, qui avait succédé à saint Mamert. Ce fut de ce poste sublime qu'il fit éclater tant de rares lumières, qu'il avait en partie acquises par une étude profonde des Livres saints, en partie reçues intérieurement de l'Esprit de Dieu par l'exercice continuel d'une vie très-pure. Il ne garda l'épiscopat que comme une charge très-pénible, qui demandait un homme également actif, éclairé et irrépréhensible. Cette considération lui rendit son ministère plus redoutable, et il se trouvait saisi de frayeur lorsqu'il se voyait ainsi serré entre les deux

étroites obligations qu'il avait d'enseigner les peuples comme leur maître, et d'imiter Jésus-Christ comme son disciple. C'est ce qui le tint continuellement sur ses gardes, et qui le fit veiller sans cesse sur lui-même et sur son troupeau. Il craignait également ses propres fautes et celles des autres, ressentant comme sa propre perte celle des personnes qu'il voyait périr parmi ceux dont il avait la conduite.

Sa charité, qui était exemplaire et pressante pour son peuple, était encore généreuse et magnifique pour les étrangers. Il en donna des preuves, lorsque les Bourguignons enlevèrent de la Ligurie un grand nombre de captifs dans les ravages qu'ils firent au delà des Alpes. Avit se signala par les libéralités et les aumônes qu'il envoya pour racheter ces captifs.

Ses vertus le faisaient respecter des princes même qui n'étaient point de sa religion. Elles lui donnèrent un grand accès près de Gondebaut, roi des Bourguignons, qui d'ailleurs était arien. Elles lui avaient aussi procuré une liaison intime avec Clovis, roi des Francs, avant même qu'il fût converti. Et l'empressement que ce prince fit paraître depuis pour lui donner avis de sa conversion, doit faire juger de la part que le Saint y avait eue, par ses prières auprès de Dieu, et par ses conseils et ses sollicitations, quoiqu'il ne fût pas son sujet.

Il n'eut pas la même consolation du côté de Gondebaut, qui s'obstina dans son hérésie. Mais il fut plus heureux dans les démarches qu'il fit pour la conversion de Sigismond, son fils et son successeur : et ce qui nous doit humilier à la vue des jugements impénétrables et des décrets éternels de Dieu, c'est que le roi Gondebaut trouva fort bon que son fils profitât de la grâce dont il se sentait indigne lui-même. Ce jeune prince partageait déjà pour lors le royaume de Bourgogne avec son père ; et nous avons tout lieu de croire qu'il n'avait pas encore renoncé à l'arianisme, lorsqu'il envoya en exil non-seulement saint Avit et son frère saint Apollinaire évêque de Valence, mais encore les autres prélats assemblés à Lyon par les soins de saint Viventiot, évêque du lieu, et de notre Saint, contre le trésorier de son épargne, nommé Etienne, qui vivait dans un inceste scandaleux. Cet homme, qui

d'ailleurs faisait profession d'être catholique, s'étant engagé publiquement dans un mariage illicite avec la sœur de sa femme qui était morte, avait été retranché de la communion de l'Eglise dans ce synode. Sigismond, animé par cet officier excommunié, ou par ceux de sa cour qui n'aimaient pas les évêques catholiques, regarda cette liberté des prélats du concile de Lyon comme un affront fait à lui-même, les bannit tous en un même lieu, et y fit même éprouver leur constance par des outrages et des tourments qui leur méritèrent la qualité de Confesseurs de Jésus-Christ. Ils furent bientôt rappelés de leur exil et renvoyés à leurs églises.

Saint Avit, depuis son retour, sut si bien ménager la honte et le repentir qu'eut Sigismond de l'injustice qu'il lui avait faite, qu'il entra fort avant dans sa confiance, et que non content de le retirer de l'hérésie, il en fit le protecteur de l'Eglise, de persécuteur des catholiques qu'il avait été auparavant. Le roi Gondebaud son père eut le malheur de mourir quelques années après dans son endurcissement, ou plutôt dans cette mauvaise honte et cette crainte humaine qu'il avait eue de confesser devant les hommes ce qu'il croyait de la divinité du Fils de Dieu. Les divines instructions de saint Avit, de saint Grégoire de Tours, l'avaient entièrement persuadé que les dogmes des hérétiques n'étaient que mensonge, et reconnaissant véritablement que Jésus-Christ était égal à Dieu son Père aussi bien que le Saint-Esprit, il l'avait prié « de lui conférer secrètement l'onction sacrée de la perfection chrétienne. » Mais Avit lui ayant fortement remontré que cette faiblesse était indigne d'un prince, qui étant le maître dans ses états, n'avait rien à craindre de la part du monde, et qu'il aurait dû la surmonter, quand même il aurait été comme les Apôtres et les Martyrs, dépourvu de tout secours humain devant le tribunal des magistrats et des rois, n'avait pas jugé à propos de lui accorder ce sacrement de l'Eglise catholique, qu'il n'eût confessé publiquement la foi qu'il avait dans le cœur. Ce Saint pleura la perte d'un prince si rempli d'ailleurs de bonnes qualités, pour le salut duquel il avait tant travaillé et si inutilement. Mais il pleura comme Samuel pleura Saül, persuadé sur la parole de l'Evangile, que ses travaux et ses pleurs qui avaient été inutiles à Gondebaud, ne

seraient pas perdus pour lui devant Dieu, qui ne laisse pas sans récompense le zèle de ceux qui plantent et qui arrosent dans son Église.

Saint Avit n'était pas seulement regardé comme le prédicateur apostolique de la famille et de la cour arienne du roi de Bourgogne, il passait encore tout publiquement pour l'oracle commun des évêques des Gaules, qui s'adressaient souvent à lui dans leurs doutes. Le peu d'estime qu'il avait pour ses propres lumières lui faisait prendre cette conduite de ses confrères pour un effet de leur vertu. Il leur répondait avec la simplicité d'un cœur humble, ne regardant en ces rencontres que ce qu'il devait à sa charité.

Le concile de Nicée avait ordonné que les évêques de chaque province s'assembleraient tous les ans deux fois ; ce règlement, confirmé par d'autres conciles, avait été jugé très-utile non-seulement pour unir les évêques entre eux par le lien de la charité, mais pour délibérer aussi en commun sur les affaires de leurs églises, faire observer les anciennes ordonnances, ou en établir de nouvelles. Saint Avit ne put souffrir l'interruption d'un usage si louable : il en fit si bien voir l'importance à tous ses collègues, qu'il vint à bout de rétablir la coutume des synodes provinciaux. Le concile qu'il fit assembler en 517, à Épaone, lieu situé sur le Rhône que l'on nomme maintenant Yenne, au pays du Bugey, sur les limites de la Savoie, fut célèbre : aussi fut-il plus que provincial, puisqu'il y convoqua tous les évêques du royaume de Bourgogne, qui renfermait les provinces ou métropoles de Lyon, de Besançon, de Tarentaise, d'Embrun, outre la première et la seconde Viennoise, et la seconde Narbonnaise. Saint Avit y présida comme métropolitain, plutôt que comme primate et que comme diocésain ; il fut suivi dans sa souscription par saint Viventiot, évêque de Lyon, qu'il avait tiré de l'abbaye de Condat, dans les déserts du Jura, pour le sacrer à la place de saint Véran. Il fut l'âme de cette grande assemblée : il y fit faire d'excellents règlements pour la discipline, comme les évêques du royaume de France en avaient fait six ans auparavant à Orléans, peu de temps avant la mort de leur roi Clovis.

Ce zèle qui se répandait sur l'Église universelle et qui en ren-

fermait tous les intérêts dans son cœur, parut encore avec éclat au sujet des schismes qui divisèrent en 502 les Églises de Rome et de Constantinople. Dès le commencement du ^{vi}^e siècle, il avait soutenu avec vigueur l'élection légitime du Pape Symmaque, contre le parti de l'antipape Laurent. Tous les évêques des Gaules l'avaient choisi pour s'opposer en leur nom à l'entreprise des évêques d'Italie, qui s'attribuaient l'autorité de juger de cette élection. Il fit depuis une liaison particulière avec le Pape Hormisdas, successeur de Symmaque, pour faire cesser les troubles qui divisaient Constantinople et Rome, au sujet de la condamnation du fameux patriarche Acace, qui avait été déposé plus de quarante ans auparavant, et excommunié par le Pape Félix III, pour l'hérésie d'Entychès, mais dont on s'obstinait à vouloir toujours retenir le nom dans les diptyques des Églises d'Orient, au grand préjudice de l'honneur et de l'autorité du Saint-Siège. Il eut la consolation, quelque temps après, de voir la paix qu'on avait tant désirée, heureusement rétablie par la fin du schisme et la réconciliation de l'Église de Constantinople.

La joie que saint Avit avait de voir l'état florissant de l'Église et les fruits dont Dieu récompensait déjà les travaux de son ministère, fut troublée par un crime qui scandalisa son Église et toutes celles du royaume de Bourgogne. Le roi Sigismond, qui depuis sa conversion avait donné en toutes rencontres des marques de sa piété et du zèle qu'il avait pour le service de l'Église, fit mourir son fils Sigeric ou Segisric, jeune prince de grande espérance, que saint Avit avait converti à la foi catholique, avec sa sœur mariée depuis à Thierri, roi de France, en Austrasie. Ce crime n'était pas tant l'effet de la malice de Sigismond que de celle de la reine sa seconde femme. Mais cette considération ne diminuait rien de l'horreur d'une action si noire. Saint Avit, comme un autre Nathan, le lui fit concevoir et le porta à en faire une expiation salutaire. Ce prince, touché de l'énormité de son crime, s'humilia devant Dieu, et se soumit à tout ce que le saint évêque de Vienne jugea à propos de lui prescrire pour en obtenir le pardon. Il se retira, de l'avis du Saint, dans le monastère d'Agaune, dont il était le fondateur ou le restaurateur, au dio-

cèse de Sion en Valais. Là, selon saint Grégoire de Tours, il passa beaucoup de temps dans les larmes, dans le jeûne, dans la prière et dans tous les exercices d'une pénitence très-véritable. Il n'eut pas honte de paraître ainsi humilié à la vue de tout son peuple sous le sac et la cendre, pour fléchir la colère du souverain Maître des rois ; et par un si profond abaissement, il donna à tous les fidèles un sujet d'édification proportionné au scandale qu'il avait causé à l'Église.

Ce prince sincèrement contrit ne crut point que sa pénitence serait parfaite si Dieu ne le punissait en ce monde pour le sauver dans l'autre, et s'il ne lui ôtait en expiation de la mort de son fils une vie que la justice des hommes n'osait ôter aux têtes couronnées qu'on croyait au-dessus des lois. Il lui en demanda humblement la grâce ; et Dieu, pour l'exaucer, permit qu'il tombât entre les mains de ses ennemis, qui le firent mourir avec sa femme et ses enfants.

Dieu fit paraître par des miracles combien sa pénitence lui avait été agréable, et l'Église honore sa mémoire comme d'un Saint, le premier jour de mai.

Saint Avit ne survécut que de deux ou trois ans à son roi, dont la mort avait été suivie de la désolation de son diocèse par les troupes des Français, qui y avaient porté la guerre contre les Bourguignons. Il mourut le 3 février de l'an 524, ou plutôt 525, avec la qualité de vicaire du Saint-Siège dans la Gaule Narbonnaise, après avoir passé plus de trente-quatre ans dans les travaux continuels de l'épiscopat, et avoir laissé à la postérité des écrits pleins d'instruction pour les fidèles, et riches de preuves contre les erreurs des ariens ¹.

¹ Saint Avit avait composé plusieurs ouvrages dont il ne nous reste plus qu'une partie. Voici la liste de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous : 1° Un poème à la louange de la virginité, adressé à Fuscine, sœur du Saint, qui était religieuse, et à plusieurs autres vierges, aussi religieuses ; 2° plusieurs lettres ; 3° deux homélies sur les rogations : D. Martène en a publié une troisième sur le même sujet, *Thesaur. anecdot.*, t. V, p. 49 ; 4° des fragments de huit autres homélies ; 5° la conférence contre les ariens, imprimée dans le tome V du Spicilege. Les œuvres de saint Avit se trouvent dans la Bibliothèque des Pères. Le savant P. Sirmond les publia en 1613.

SAINT BERTULPHE ou BERTOUL ¹,

ABBÉ DE RENTY EN ARTOIS.

Dieu trouve ses élus chez tous les peuples du monde et dans toutes les conditions de la vie ; sa grâce, qu'il ne refuse jamais à celui qui la demande avec un cœur simple et droit, se manifeste quelquefois d'une manière éclatante et sensible aux yeux des hommes, et elle leur fait comprendre que sa Providence vient toujours en aide à quiconque aime et recherche la vérité. La vie admirable de saint Berthulphe, vulgairement connu sous le nom de saint Bertoul, nous donnera une nouvelle preuve de cette consolante vérité.

Il naquit dans la Germanie, d'une famille encore païenne et livrée à toutes les superstitions de l'idolâtrie : ses parents, sans être favorisés des biens de la fortune, jouissaient néanmoins d'une honnête aisance. Il ne paraît pas qu'ils en aient profité pour donner à leur fils la connaissance des lettres ; la science d'ailleurs, ainsi que la civilisation, ne devaient pénétrer dans ce pays, comme dans les autres contrées, qu'à la suite des Apôtres de l'Évangile. Toutefois, si le jeune Bertulphe fut privé de cet avantage, auquel il put suppléer dans la suite, il eut du moins celui, bien plus précieux et plus désirable, d'acquérir la science souverainement nécessaire du salut, et de parvenir à la connaissance de la vérité.

Les auteurs ne donnent point de détails sur cette conversion de saint Bertulphe. Avait-il entendu la parole de quelqu'un des missionnaires qui commençaient à pénétrer dans ces contrées sauvages ? ou bien plusieurs de ses compatriotes étaient-ils déjà convertis au christianisme ? C'est ce qu'il ne serait pas possible de déterminer. A s'en tenir aux termes de son biographe, il paraît plus probable que Dieu, pour le récompenser de la droiture et de l'innocence de son cœur, du soin avec lequel il fuyait les désordres et les égarements des jeunes gens de son âge, lui inspira la pensée d'aller habiter un autre pays. Le Seigneur a donné en plus

¹ Par M. l'abbé Destombes.

d'une occasion, et il donne encore tous les jours de semblables témoignages de la bonté toute paternelle avec laquelle il dirige l'homme dans les voies du salut, et le récompense, même en ce monde, de ses efforts vers le bien.

Quoi qu'il en soit de ces opérations intérieures de la grâce dans l'âme de Bertulphe, ce vertueux jeune homme quitta de bonne heure sa famille et sa patrie, et confiant son sort à la Providence du Dieu qui lui avait inspiré ce dessein, il se dirigea vers les contrées du nord de la Gaule que baigne l'Océan, et arriva dans les environs de la ville de Téroüane.

La Morinie, à cette époque, devait avoir déjà entendu la voix de saint Omer, et même, si l'on considère que saint Bertulphe était encore jeune quand il y arriva et qu'il ne mourut qu'en 705 dans sa soixantième année, il est permis de supposer que le pieux étranger fut témoin des travaux immenses de cet illustre Apôtre des Morins et de ses compagnons, saint Mommolin, saint Ebertramme et saint Bertin. Ce dernier lui survivra même de quatre ans. Ces circonstances, rapprochées des faits connus de l'histoire religieuse de nos provinces au vii^e siècle, et des étonnants progrès qu'y faisait le christianisme, nous mettent sur la voie, sinon pour expliquer, au moins pour comprendre plus facilement les événements divers dont se compose la vie de saint Bertulphe. Peut-être des données plus certaines sur son apparition au milieu des Morins feraient-elles connaître les divers incidents qui ont dû signaler sa conversion au christianisme, et ses premiers rapports avec le noble comte Wambert.

Ce seigneur, qui n'avait point d'enfants, vivait avec son épouse Humburge dans la pratique des vertus chrétiennes et des œuvres de charité. Animés de cette ferveur active et généreuse qu'on trouvait si souvent dans l'âme de ces anciens barbares, quand ils embrassaient la foi de Jésus-Christ, on les voyait s'employer continuellement, et avec un dévouement sans bornes, au bien de la religion. Non contents de procurer aux pauvres et aux malheureux les secours que leur triste condition réclamait, ils faisaient encore construire des temples et des oratoires, dans lesquels le peuple fidèle venait entendre la parole de Dieu, et participer aux

Sacrements. Saint Pierre, le Prince des Apôtres, Saint Martin, l'apôtre des Gaules, saint Vaast, le pasteur des Églises d'Arras et de Cambrai, avaient déjà chacun une église dédiée sous leur nom. Une autre s'élevait aussi dans les terres que le noble leude possédait à Renty, sur les rives de l'Aa, et il la consacrait à Dieu sous la protection du Martyr saint Denis. C'est vers cette sainte maison, où tout respirait la foi et la piété, que Dieu dirigea les pas du vertueux Bertulphe, après qu'il eut reçu des mains de quelque disciple de saint Omer, de saint Omer lui-même peut-être, le Baptême après lequel il soupirait avec ardeur.

La renommée des vertus de Wambert et d'Humurge avait déjà attiré les infidèles à Dieu, « car, dit avec raison un ancien auteur, c'est chose facile, aux hommes d'une condition élevée, d'opérer, par l'exemple de leur piété et de leur religion, ce changement heureux dans les âmes. » C'est elle aussi qui détermina Bertulphe à venir se présenter à eux pour obtenir la faveur d'entrer à leur service. Reçu avec une bonté touchante et paternelle, le servent néophyte se livra aussitôt tout entier à la pratique des œuvres chrétiennes, et s'acquitta de ses devoirs avec une fidélité qui excitait l'admiration de tous.

Wambert surtout et sa pieuse épouse ne pouvaient assez admirer la sainteté de ce jeune serviteur et le dévouement qu'il leur témoignait. L'affection qu'ils ressentaient pour lui croissait de jour en jour ; et leur confiance même devint telle à son égard, qu'ils l'établirent économe ou intendant de leur maison, et lui laissèrent la disposition et l'administration de tout ce qui leur appartenait.

Le nouveau Joseph répondit parfaitement aux intentions de ses maîtres. Il semblait que leurs biens, comme autrefois ceux de Putiphar, en Égypte, augmentassent chaque jour entre ses mains. Une bénédiction spéciale du Ciel reposait visiblement sur leur maison. Les aumônes abondantes que faisait le charitable intendant ne diminuaient en rien leurs richesses, et une prospérité continue couronnait toutes leurs entreprises. Aussi, malgré les calomnies et les rapports mensongers de quelques hommes mal intentionnés, il ne fut jamais possible de diminuer dans le cœur

de Wambert et de son épouse la confiance entière qu'ils avaient dans le sage et dévoué Bertulphe.

Une vertu si pure et si éclatante ne pouvait en effet échapper aux traits de l'envie, et notre Bienheureux, comme la plupart des Saints, fut soumis à cette épreuve qui augmenta encore ses mérites, et la haute opinion qu'on avait déjà de sa sainteté.

Sous prétexte donc de défendre les intérêts de leur maître, mais en réalité pour satisfaire leur injuste aversion et leur basse jalousie contre celui qu'ils appelaient un étranger, quelques serviteurs abordèrent un jour Wambert, et, sous les apparences d'un grand zèle, ils cherchèrent à lui rendre odieux son fidèle économe. « Considérez, lui disaient-ils, homme très-prudent, considérez attentivement les biens qui sont à vous, voyez combien vous en avez perdus par les prodigalités de cet étranger. Faites attention à ce que vous lui confiez, comparez ce que vous possédiez autrefois avec ce que vous avez aujourd'hui. » Wambert prêta peu d'attention à ces faux rapports, dans lesquels il pouvait bien alors ne point reconnaître de mauvaise volonté, mais auxquels sa droiture naturelle et sa confiance en Bertulphe refusaient aussi d'ajouter foi. Ces serviteurs jaloux, qui épiaient toutes les occasions de satisfaire leur aveugle passion, ne se crurent point vaincus pour cela, et profitant encore de la présence de Wambert, un jour qu'ils voyaient passer devant lui le charitable intendant, ils renouvelèrent leurs accusations contre lui. « Au moins, en ce moment, maître très-sage, reconnaissez par vous-même si ce que nous vous disons de cet homme est vrai ou faux. Il est plutôt prodigue que libéral dans son administration, et il ne prend pas le soin convenable de vos intérêts. Pour preuve de la vérité de nos paroles, voyez-le, encore en ce moment, porter en fraude, à des étrangers, des biens qui vous appartiennent. »

Dieu, pour donner un témoignage éclatant de l'innocence de son serviteur et confondre en même temps la malice de ses accusateurs, permit cette fois que Wambert se rendit à leurs désirs. Ce seigneur appela Bertulphe et lui demanda avec simplicité ce qu'il portait. Le charitable économe tenait alors cachés sous son manteau des vivres qu'il portait à des pauvres de la contrée.

Au même instant, par un effet de cette aimable et touchante Providence qui ne dédaigne pas quelquefois, pour récompenser ses Saints, de s'abaisser jusqu'aux moindres détails de la vie, et d'accomplir les plus grandes merveilles, il arriva que Wambert ne trouva entre les mains de Bertulphe qu'un peu d'eau et quelques morceaux de bois pour la chauffer. Dieu déjà, comme il le fit aussi pour d'autres Saints, avait mis sur les lèvres de son serviteur les mots qui devaient exprimer le changement qu'il opérait. Ce spectacle, dans lequel sa bonté autant que sa puissance se manifestait clairement, confondit les calomnieurs et augmenta encore, dans l'esprit de Wambert, de son épouse et de beaucoup d'autres personnes qui l'apprirent, la haute opinion qu'ils avaient de la vertu de Bertulphe.

Le noble leude se sentait donc de plus en plus touché de ces marques extraordinaires de sainteté que lui offrait la vie de son fidèle intendant. Son admiration pour lui semblait croître de jour en jour, en même temps que croissaient dans son propre cœur les sentiments de religion dont il était animé pour Dieu. Selon la coutume assez générale à cette époque, il entreprit, par dévotion, avec sa pieuse épouse, un pèlerinage à Rome, au tombeau des Saints Apôtres, après avoir de nouveau confié l'administration de tous ses biens au vertueux Bertulphe. Au retour de ce lointain voyage, il reconnut que ses affaires avaient été gérées avec autant de fidélité que de prudence, et un nouveau témoignage du ciel vint encore augmenter la joie qu'il en ressentait.

Tous ces événements réunis avaient inspiré à Wambert et à son épouse une affection vraiment paternelle pour saint Bertulphe. Plus d'une fois, dans leur pieuse curiosité, ils avaient cherché à connaître les voies admirables dont Dieu s'était servi pour rapprocher d'eux un homme si saint. Une fois surtout, Wambert l'interrogea sur les motifs qui l'avaient porté à quitter son pays et à s'attacher à son service. « Mon âme, répondit le vertueux intendant, avait en horreur les idoles que je voyais adorer dans mon pays, et pour m'en éloigner je n'hésitai point à quitter patrie et famille, et à en chercher d'autres. Au terme de ma

course, j'ai joui dans votre demeure du repos que je désirais... J'ai rencontré dans ces lieux beaucoup d'adorateurs du vrai Dieu, et parmi eux je vous ai reconnu comme un homme dévoué au Seigneur, plein de bénignité pour le prochain ; dès lors tout mon bonheur a été de vous servir et d'accomplir vos commandements. »

A partir de ce jour surtout, ces cœurs si chrétiens et si dévoués à Dieu s'unirent saintement dans les liens de la plus étroite charité, et Bertulphe fut considéré par Wambert et Humburge comme leur fils bien-aimé. Ils le constituèrent héritier d'une partie de leurs biens, en particulier de la terre de Renty et de tout ce qui en dépendait.

Cet acte précéda de peu de jours un dernier pèlerinage qu'ils voulurent faire encore les deux pieux époux. A leur retour, ils tombèrent malade dans le lieu appelé Falkenberg, aujourd'hui la ville de Fanquemburgue, et y moururent saintement. Bertulphe se mit en devoir de faire rendre à leur dépouille mortelle les honneurs de la sépulture, avec toute la pompe et la solennité convenables, et il se consola d'une perte si sensible pour son cœur, par la pensée du bonheur que Wambert et Humburge avaient mérité de trouver dans le ciel pour récompense de leurs œuvres si saintes.

Entièrement libre de suivre désormais les désirs qui le portaient vers la solitude et l'état religieux, il fonda alors un monastère auprès de l'église de Saint-Denis, à Renty. En peu de temps, on y vit se présenter des hommes qui désiraient vivre avec lui et sous sa conduite. Une admirable ferveur régna aussitôt dans la naissante communauté, et, comme plusieurs autres maisons, élevées déjà par des serviteurs de Dieu, elle commença à répandre dans la contrée la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ. Tous les exercices de la vie monastique y étaient pratiqués avec une fidélité constante, et la joie intérieure qui remplissait les âmes faisait surmonter sans peine les difficultés et les obstacles que des hommes, à peine civilisés, devaient rencontrer dans un genre de vie si contraire à leurs habitudes.

La seule présence de saint Bertulphe était pour eux tous un

puissant encouragement et une continuelle leçon que leur amour pour lui rendait encore plus profitable. Ce saint homme était en effet animé de toutes les dispositions intérieures qui font le religieux accompli, et sa qualité d'abbé, qui le mettait en rapport avec les malheureux, lui donnait une grande influence par les bonnes œuvres qu'il opérait sans cesse. « C'était un serviteur de Dieu consommé en toute vertu. Il subvenait avec joie aux nécessités des pauvres, donnant l'hospitalité à ceux qui n'avaient point d'asile, des vêtements à ceux qui étaient nus, des secours à tous ceux qui étaient dans le besoin. Il défendait aussi ceux que poursuivait l'injustice, compatissait aux peines des affligés, visitait les malades et donnait la sépulture aux morts. Assidu à la prière et aux veilles saintes, il vivait devant Dieu et les hommes avec cette continuelle fidélité et ce pieux dévouement qu'il enseignait aux autres. »

Le vénérable Bertulphe avait atteint sa soixantième année, quand il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Sous les yeux des nombreux disciples qui s'étaient réunis autour de lui, il reçut le Corps précieux du Sauveur; puis, leur adressant ses dernières recommandations, il appela sur eux et leurs successeurs toutes les bénédictions du ciel. Quelques moments après il mourut paisiblement, et entra, plein de mérites, dans la céleste Patrie, après laquelle il soupirait depuis longtemps. Cette mort précieuse arriva le cinquième jour du mois de février de l'année 703. Son corps fut déposé dans un tombeau magnifique, que la piété des habitants fit construire, dans la chapelle même de Saint-Denis, à Renty. Les fidèles s'y portèrent bientôt en foule pour réclamer dans le ciel la protection de celui qui s'était montré si charitable et si bienveillant envers eux pendant qu'il était sur la terre. Les guérisons nombreuses, qui s'y opéraient souvent, ne firent qu'augmenter cet empressement des pieux pèlerins.

Ces reliques précieuses restèrent à Renty jusqu'en 898, époque où, à cause des invasions des barbares Erkangar¹, suzerain de

¹ Malbranque, dans son histoire des Morins, l'appelle Hennequin, et le suppose frère de Baudouin Bras-de-Fer.

Boulogne-sur-Mer les sauva, mais elles lui furent volées, dit-on, par un enfant de la Bretagne qui voulait les emporter en Angleterre. Le vol fut découvert et les saintes reliques, pieusement gardées, furent, après les périls passés, transférées à Gand, où elles furent honorées des fidèles.

Lorsqu'au xvi^e siècle les Calvinistes saccagèrent les églises de Gand, ils pillèrent la châsse de saint Bertulphe, mais le corps en avait été enlevé par deux chrétiens, l'un de la paroisse de Saint-Bavon, l'autre de la paroisse de Saint-Pierre. Quand la paix religieuse fut rendue à ces bonnes contrées par l'infante Isabelle, les reliques préservées furent partagées entre l'église de Saint-Pierre et celles de Saint-Bavon.

SAINT VOEL,

SOLITAIRE A SOISSONS.

Saint Vodoal, autrement dit saint Voel ou Voé, surnommé Benoît, solitaire à Soissons, était du pays des Pictes, en Écosse. Il quitta sa patrie, afin de servir Dieu plus librement, et parcourut plusieurs provinces de France, employant à l'instruction des peuples le talent qu'il avait pour la parole. Arrivé à Soissons, il y fixa sa demeure dans une petite maison qui lui fut donnée par l'abbesse du monastère de Notre-Dame ; il y vécut en reclus, ne sortant jamais que pour célébrer la Messe, ou pour rendre service au prochain.

Il se fit un devoir de garder un silence rigoureux, et d'observer toutes les pratiques usitées chez les vrais solitaires. L'abbesse de Notre-Dame, qui pourvoyait à sa subsistance, s'étant laissé prévenir contre lui, il résolut de retourner en Écosse ; mais Dieu ne permit pas que son voyage eût lieu. Il revint donc à Soissons, où il continua son premier genre de vie. Il mourut le 3 février, vers l'an 720, et fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, qui était le cimetière des religieuses. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau : on l'invoquait dans les litanies du viii^e siècle. Il est nommé dans la plupart des martyrologes modernes, au 4 ou au 5 février. Son corps est à Notre-Dame de Soissons. Il y avait quelques parties de ses reliques chez les religieuses du Pont-aux-

Dames dans le diocèse de Meaux, et chez celles du Val-de-Grâce à Paris.

SAINTE ADÉLAÏDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Adèleïde, appelée aussi Adélaïde et Alix, était fille de Mégengor, comte de Gueldres, et de sa pieuse épouse Gerberge. Ses parents avaient eu cinq enfants, dont un garçon et quatre filles qu'ils firent élever à Cologne. Deux des filles épousèrent de grands seigneurs; les deux autres ne se montraient disposées qu'à la vie religieuse. Leur père fonda pour elles deux monastères, l'un à Cologne, l'autre à Vitich sur le Rhin, près de Bonn. Bertrade, la plus âgée des deux vierges, fut abbesse de la maison de Cologne, et Adélaïde de la maison de Vitich, qui était plus humble. Les deux sœurs se sanctifiaient dans leurs cloîtres soumis à la règle de Saint-Benoît, et soulageaient à l'envi toutes les misères. On lit que tous les affamés et tous les pauvres trouvaient une mère à Cologne dans Bertrade, et une mère à Vitich dans Adélaïde.

Bertrade, la première, s'endormit dans le Seigneur, et le bienheureux Hélibert, archevêque de Cologne, voulut qu'Adélaïde succédât à sa sœur dans le gouvernement du monastère de Cologne, qui était sous la protection de la très-sainte Vierge. Elle obéit, mais tout en conservant le monastère de Vitich, où la bonté de Dieu la recommandait par des miracles, surtout dans la guérison des malades.

Le jour où l'on fêtait saint Blaise (3 février), elle ressentit les avant-coureurs de sa fin, par un cruel mal de gorge; elle reçut avec joie les derniers Sacrements. C'était dans la maison de Cologne. Deux jours après elle alla goûter les joies du Paradis, après lesquelles son cœur soupirait depuis longtemps. Les habitants de Vitich supplièrent l'Archevêque de Cologne de leur laisser emporter le corps de leur Sainte, ce qu'ils obtinrent à force d'instances.

Sainte Adélaïde mourut le 5 février de l'an 1015.

LE BIENHEUREUX PACIFIQUE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Pacifique prit naissance dans Ancône, ville d'Italie, au XII^e siècle. On ignore en quelle année précisément il vint au monde et de quelle famille il sortait, mais il fallait qu'il eût un merveilleux talent pour la poésie, car il fut couronné Roi des poètes, par l'empereur Frédéric II.

Au milieu de ces frivoles occupations, Dieu permit qu'il entendit parler de saint François. Ce qu'on en disait fit naître en lui le désir de voir et d'entendre un homme dont on racontait des choses si extraordinaires. Il prit donc le parti de le chercher. Il trouva le saint Patriarche qui prêchait au bourg de Saint-Séverin, et il aperçut deux épées flamboyantes posées en croix, qui le couvraient. Cette vision l'étonna, mais en même temps, elle fit sur son cœur une si profonde impression, qu'à l'instant il renonça au monde pour suivre celui qu'il avait tant de raison de regarder comme un favori du ciel.

Saint François, assuré de la conversion du poète, l'admit au nombre de ses Frères et changea son nom en celui de Pacifique. Venant ensuite à distribuer les Prédicateurs dans toutes les parties du monde, il nomma Pacifique, provincial de la France, l'an 1216. Il fut le premier revêtu de cet emploi, dont il s'acquitta avec tant de prudence et de douceur, qu'il obtint l'estime du saint Fondateur et de ses Frères.

Il quitta cette vie pour passer à une meilleure en l'an 1230, et emporta les regrets de tous les Religieux, qui le regardaient comme un homme bon et saint, ce que Dieu a confirmé par divers miracles. On n'est pas certain sur le lieu de sa sépulture. Gonzague dit qu'il repose au couvent de Lens, dans le diocèse d'Arras, où le fait semble indiqué par l'épithaphe qu'on lit sur un tombeau de ce siècle. Mais cela ne forme pas une preuve sans réplique.

LE BIENHEUREUX GUILLAUME DE CHALONS,
FRÈRE PRÊCHEUR.

En 1273, il y avait dans le couvent des Frères Prêcheurs de Dijon, un jeune religieux nommé Guillaume de Châlons. On ignore de quelle famille il était, mais on sait que les Religieux ajoutaient souvent à leur nom celui de la ville où ils étaient nés. Guillaume était plein de ferveur et d'une éminente sainteté. Malgré sa jeunesse, il avait déjà acquis un trésor de mérites pour le ciel, et Dieu lui préparait sa couronne. Il tomba malade et vit sans effroi les approches de la mort. Le Religieux qui avait soin de l'infirmierie reconnut à son poulx qu'il touchait à ses derniers moments. Il ne craignit pas de l'annoncer au saint jeune homme : « Réjouissez-vous, Guillaume, lui dit-il ; vous irez bientôt à Notre-Seigneur. »

Transporté d'allégresse en apprenant cette nouvelle, si effrayante pour les mondains, Guillaume entonna, en présence de ses Frères, l'hymne que l'on chante le dimanche des Rameaux, à l'ouverture des portes : « Gloire, louange et honneur à vous, Christ, Roi, Rédempteur ¹ ! » Il acheva l'hymne du même ton de voix et avec la même allégresse qu'il l'avait commencée, car la mort était pour lui la porte du ciel ; il chantait son triomphe. Un des Religieux présents, touché de la merveilleuse tendresse de sa dévotion, lui présenta une croix « d'un bois très-saint. » Elle contenait sans doute une parcelle de la Vraie Croix. Guillaume se soulève avec un profond respect, baise tendrement le signe anguste et consolateur de la Rédemption, et il entonne le chant de l'Église : « Je vous salue, ô Croix, notre unique espérance ² ! » Sa voix était si harmonieuse et si douce, qu'elle semblait être plutôt la voix d'un Ange que celle d'un homme. A peine eut-il achevé ce chant, qu'il s'endormit paisiblement dans le Seigneur ³. »

¹ *Gloria, laus et honor tibi sit, Rex Christe, redemptor.*

² *O crux, ave, spes unica !*

³ Emprunté au légendaire d'Autun, de M. Péquégnot.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE VARCA,

FRÈRE MINEUR.

Le temps et le lieu de la naissance du bienheureux Louis de Varca ne nous sont pas connus. Ayant embrassé l'Ordre de Saint-François, il s'appliqua avec tant de succès à la prédication qu'il était obligé de prêcher dans les places publiques, les églises étant trop peu spacieuses pour contenir la foule qui cherchait à l'entendre.

Au reste, l'humilité, la charité et la patience furent trois vertus que Louis posséda dans un degré supérieur. On rapporte de lui que s'il lui arrivait en compagnie de lâcher quelque parole indiscrette, il ne quittait pas les personnes sans leur demander pardon, et que, quand quelqu'un l'injurait, il prenait un visage riant et redoublait d'honnêtetés envers celui qui l'insultait.

Avec des vertus si douces, Louis s'acquit bientôt la réputation d'un Saint; car on savait qu'il était à la fois austère à son propre égard, et qu'il traitait son corps avec beaucoup de rigueurs. Dieu confirma l'opinion que le monde avait de son Serviteur par des miracles, parmi lesquels on en remarque deux principalement. Un marchand pelletier dans un désespoir dont on ignore le sujet, s'était percé la gorge avec un instrument tranchant; revenu à lui, il demande pardon à Dieu de son crime, fait vœu d'aller au tombeau de Louis, et sa profonde plaie se referme aussitôt.

Une femme grièvement malade depuis dix ans, abandonnée des médecins, se fait porter au sépulcre du Bienheureux, et recouvre la santé subitement. Enfin les vœux de toute espèce qui sont suspendus autour de son tombeau, sont autant de marques de son pouvoir auprès du Seigneur et de la reconnaissance des fidèles qui en ont éprouvé les effets salutaires. Ce Bienheureux est mort à Varsovie, en 1470.

LE VÉNÉRABLE OGER LE DANOIS.

Oger, appelé aussi Otger et Autcaire, rendit de grands services à Charlemagne, et fut aussi aimé qu'estimé par ce prince et par

sa cour. Le ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il attira un de ses amis, nommé Benoît. Ils moururent tous deux au ix^e siècle, avec de grands sentiments de piété.

LE PATRIARCHE JACOB.

Jacob, l'un des grands Patriarches, fils d'Isaac et de Rébecca, petit-fils d'Abraham, naquit vers l'an 1836 avant Jésus-Christ. Sa mère avait plus d'inclination pour lui que pour son frère Esaü, à cause de la douceur de son caractère et de son aptitude aux affaires domestiques. Esaü lui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ; et Jacob, en conséquence, lui enleva ensuite la bénédiction de son père. Obligé alors de fuir la colère de son frère, il passa en Mésopotamie, auprès de Laban, son oncle.

Dans la route s'étant arrêté en un lieu favorable pour se reposer, il vit en songe une échelle mystérieuse dont le pied touchait à la terre et le haut au ciel. Les Anges montaient, descendaient, et Dieu paraissait au haut : vision qui exprimait la communication admirable et consolante du ciel avec la terre, celle surtout que Dieu se proposait d'établir avec son peuple choisi, les tendres soins de la Providence et le ministère des Anges employés au salut des hommes.

Le Patriarche étant arrivé chez Laban, s'engagea à le servir sept ans pour avoir Rachel sa fille en mariage. Il la lui promit. Mais à sa place il lui donna Lia, l'aînée de ses filles. Pour avoir la cadette, Jacob s'obligea à servir encore sept autres années. Le Seigneur consola Lia de l'indifférence que son époux avait pour elle en la rendant féconde. Elle eut d'abord quatre enfants, savoir : Ruben, Siméon, Lévi, Juda. Rachel étant jusque-là stérile, et Lia ayant cessé d'avoir des enfants, elles donnèrent leur servantes à Jacob, qui suivant les mœurs de ce temps, les prit comme des épouses du second ordre et eut des enfants de chacune d'elles, savoir de Bala, servante de Rachel, deux fils : Dan et Nephtali ; et de Zelpha, servante de Lia, deux autres fils : Gad et Azer.

Lia donna encore à Jacob deux fils : Issachar et Zabulon, et une fille nommée Dina.

Jacob alors servait depuis vingt ans son beau-père ; et cet homme injuste, après lui avoir promis des récompenses, voulut lui enlever ce qu'il avait acquis à la sueur de son front ; le Patriarche se vit obligé de sortir promptement de chez lui, courant risque d'éprouver toute sa colère ; mais le Seigneur changea bientôt le cœur de Laban, et ils firent alliance.

En regagnant son pays, Jacob lutta contre un Ange, qui changea son nom de Jacob en celui d'Israël, nom qui signifie *Fort devant Dieu*, et qui est resté aux Hébreux : mystérieux combat, qui figurait l'espèce de violence que feraient à la justice de Dieu souvent irrité, les intérêts du peuple d'Israël, la prière de ses chefs et de ses prêtres, et la constance avec laquelle sa Providence en dirigeait la destinée, malgré les obstacles que ce peuple y mettrait lui-même. Jacob, devenu en quelque sorte victorieux de l'Ange, lui demanda pour prix sa bénédiction. *Non dimittam te donec benedixeris mihi.*

Le patriarche, retiré à Bethel, perdit Rachel, qui l'avait fait père de Joseph et qui mourut en accouchant de Benjamin. Il en ressentit une douleur extrême, et cette douleur fut augmentée par la perte de Joseph, le plus chéri de ses enfants, qu'il crut mort, et que ses frères avaient vendu à des marchands madianites. Ayant appris ensuite, comme on le voit dans l'histoire de Joseph ¹, que ce fils si pleuré était premier ministre en Egypte, il l'alla retrouver l'an 1706 avant Jésus-Christ. Il vécut dix-sept ans dans ce pays ; et, sentant approcher la fin de ses jours, il fit promettre à Joseph qu'il porterait son corps dans la sépulture de ses pères ; et il adopta ses deux fils Ephraïm et Manassés. Il donna aussi à ses enfants tous réunis autour de lui, une bénédiction particulière, où perçant dans l'obscurité des siècles futurs, il leur prédit ce qui devait leur arriver.

¹ Honoré le 11 décembre. La vie de Jacob est si longue que nous avons dû nous borner ici à l'excellent résumé du P. François Xavier de Feller, mais cette vie se complète dans celles d'Isaac et de Rébecca (25 mars), de Lia et de Rachel (2 septembre) et de Joseph (11 décembre).

Le saint Vieillard, âgé de cent quarante-sept ans, mourut de la mort des justes l'an 1689 avant Jésus-Christ. Joseph fit embau-mer son corps et obtint du roi la permission de le porter dans la terre de Chanaan, pour l'enterrer dans le tombeau de ses pères.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

LA FUITE EN ÉGYPTE.

Peu après la Purification de la très-sainte Vierge, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, tandis qu'il dormait, et lui dit : « Prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez en Égypte ; vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir. Car Hérode se prépare à chercher l'Enfant pour le faire mourir. »

On croit que le roi Hérode avait été jusqu'alors retenu malade à Jéricho.

Joseph s'étant levé aussitôt, prit l'Enfant et sa Mère, et ils partirent cette nuit-là même, s'éloignant en silence de leurs demeures abandonnées.

« On était encore dans la froide saison, dit saint Bonaventure (c'était au commencement de février). Dans sa terreur la sainte Famille dut traverser la Palestine, en suivant les chemins les plus déserts et les plus rudes. Où se sera-t-elle logée pendant les nuits ? En quel lieu aura-t-elle osé prendre du repos ? Où aura-t-elle rencontré le frugal repas qui devait soutenir ses forces ?... »

De pieux auteurs racontent que, comme la sainte Famille, après une marche pénible, traversait un dangereux passage de la Syrie, un détachement d'Arabes errants lui barra le chemin ; mais leur chef, ému de la détresse de Marie, de l'aspect vénérable de Joseph et des grâces de l'Enfant Jésus, leur donna, loin de leur nuire, l'hospitalité dans son repaire, qui était un petit fort au sommet d'un rocher. On montre encore aujourd'hui, aux pèlerins de la Terre sainte, les ruines de cette retraite.

On croit même, d'après une très-ancienne tradition, que ce bandit fut le même qui plus tard se convertit sur la Croix, à côté

de Notre-Seigneur, et qui est désigné sous le nom du bon larron.

Le P. de Géramb rapporte de ce voyage un autre souvenir :

« Un jour, après midi, Notre-Dame et saint Joseph, étant bien las, se reposèrent à l'ombre d'un palmier chargé de dattes. Notre-Dame en désira. Mais elles étaient si hautes que Joseph ne pouvait les atteindre. Jésus aussitôt élevant ses petites mains, l'arbre abaissa ses branches à la portée de la très-sainte Vierge ; et comme aussi elle avait soif, une claire petite fontaine se mit à sourdre au pied du palmier ¹. »

Il est certain qu'au passage de l'Enfant Jésus, les idoles des temples voisins tombaient et se brisaient. Evagre raconte, dans sa *Vie des Pères*, que lui-même a vu, à Hermopolis, un temple dont toutes les statues de faux dieux avaient été renversées et brisées lorsque Jésus y avait passé.

Mais la sainte Famille s'arrêta peu à Héliopolis. Elle alla, une lieue et demie plus loin, au village de Matarieh, où l'on montre un sycomore qui a plus de six brasses de circonférence, et que les Arabes n'ont jamais cessé d'appeler l'arbre de Jésus et de Marie. On y révere aussi une fontaine d'eau douce dite la fontaine de Marie, où les pèlerins chrétiens et musulmans vont toujours chercher la guérison de leurs maux.

« L'eau de cette fontaine est douce et agréable tandis que celle de toutes les autres est saumâtre et de mauvais goût. D'après la tradition, elle est due à un miracle. Dieu la fit surgir de la terre pour désaltérer Jésus, Marie et Joseph. Sans prétendre qu'un tel fait mérite la même croyance que si je le voyais consigné dans nos Livres saints, dit le P. de Géramb, il me semble qu'il était naturel que Dieu fit pour son Fils, pour Marie, pour Joseph, ce qu'il n'avait pas dédaigné de faire, par l'entremise de Moïse, à la montagne d'Horeb, pour un peuple murmureur et ingrat.

Le brave seigneur d'Anglure, célèbre dans les croisades², ra-

¹ Le P. de Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, lettre 48.

² Il avait été plusieurs années captif de Saladin, qui, admirant sa loyauté, son courage, sa sagesse et ses autres vertus, lui rendit la liberté, à condition qu'il porterait son nom ; et ce seigneur s'est appelé depuis Saladin d'Anglure.

conte, avec la naïveté d'un chrétien des vieux temps, l'origine de cette fontaine ; il l'avait apprise en Égypte même, où il resta longtemps prisonnier :

« Quand Notre-Dame, Mère de Dieu, eut passé le désert et qu'elle vint en ce lieu-là, elle mit Notre-Seigneur à terre et s'en alla cherchant de l'eau par la campagne, mais n'en put trouver. Elle s'en revenait donc bien dolente à son cher Enfant, qui, gisant étendu sur le sable, avait frappé la terre de son petit talon, et il en sourdit une fontaine d'eau excellente. Notre-Dame, bien joyeuse, remercia Notre-Seigneur, lava dans cette eau les drapels de son cher Enfant, les étendit sur la terre pour les sécher ; et de l'eau qui en dégoutta naquirent de petits arbrisseaux qui portent le baume '... »

Ce jour nous rappelle aussi la dédicace de l'église qui fut consacrée à Notre-Dame par saint Pierre dans la ville de Tripoli de Syrie, pendant son voyage à Antioche. Le bienheureux Pierre Canisius rapporte que le Prince des Apôtres y dit ensuite la première Messe.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Catane en Sicile, la fête de sainte Agathe, vierge, qui du temps de l'empereur Dèce, sous le juge Quintien, après avoir été soufflée et mise en prison, après avoir souffert le chevalet et diverses tortures, avoir eu les mamelles coupées, fut roulée sur

¹ La fuite en Égypte est célébrée en Espagne le 26 février.

²

NONIS FEBRUARIJ.

Catanæ in Sicilia, natalis sanctæ Agathæ Virginis et martyris, quæ temporibus Decii imperatoris sub Quinctiano iudice post alapas et carcerem, post equuleum et torsiones, post mamillarum abscissionem, post volutationem in testulis et carbonibus, tandem in carcere Deum precando consummata est. — In Ponto, commemoratio plurimorum sanctorum martyrum, quorum alii in persecutione Maximiani plumbo liquenti perfusi, alii acutis arundinibus in unguibus cruciati, ac multis horrendis tormentis vexati, iisdemque sæpius iteratis, palmas a Domino et coronas illustri passione meruerunt. — Alexandriæ, sancti Isidori martyris, qui in persecutione Decii a Numeriano exercitus duce pro fide Christi capite cæsus est. — In regno Japoniæ, passio viginti sex martyrum, qui pro catholica fide in crucem acti, et lancearum ictibus perfossi, inter

des têts de pots cassés et sur des charbons, et enfin renvoyée en prison, où elle mourut en priant Dieu.

Dans la province du Pont, la mémoire de plusieurs martyrs qui durant la persécution de Maximien, furent les uns arrosés de plomb fondu, les autres percés sous les ongles avec des roseaux très-aigus ; et après plusieurs autres tourments horribles, qu'on réitéra souvent, tous méritèrent par une glorieuse mort de recevoir de Dieu la couronne de gloire.

A Alexandrie, saint Isidore, martyr, qui, pendant la persécution de Dèce, eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, par l'ordre de Numérien, général d'armée.

Au Japon, le trépas de vingt-six Martyrs, qui, pour la foi catholique, furent mis en croix et percés de coups de lance ; suppliciés dans lesquels ils moururent en célébrant les louanges de Dieu, et en prêchant cette même foi.

A Vienne en Dauphiné, saint Avit, évêque et confesseur qui, par sa foi, par son habileté et son admirable doctrine, préserva les Gaules de la contagion de l'arianisme.

A Bressenon, les saints évêques Gémion et Alboin, dont la vie a été éclatante par leurs miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Alboin, dont parle le Martyrologe romain, était évêque de Sabiona ou Seben dans le Tyrol, il mourut en 1015.

Saint Genoin (Ingenus), évêque du même lieu vers 640, fut chassé de son siège par les Lombards ; il est fêté aussi le 5 septembre.

Saint Belatien, dont nous ne savons que le nom, honoré ce jour en Ethiopie.

Saint Domitien et saint Legontien, martyrs dans l'Abruzze.

Sainte Calamande, vierge, compagne de sainte Ursule, martyre.

divinas laudes, ejusdemque fidei prædicationem gloriose occubuerunt. — Viennæ, beati Aviti episcopi et confessoris, ceteras fide, industria, atque admirabili doctrina, ab infestatione Arianæ hæresis Galliæ defensæ sunt. — Brixinone, sanctorum episcoporum Genuini et Albini, quorum vita miraculis extitit gloriosa.

Saint Bétra, abbé en Ethiopie, honoré le 5 février.

Saint Indracht, serviteur de Dieu, assassiné par des bandits, dans le comté de Sommerset, au viii^e siècle ; son corps fut transporté à Glastembury, où il était vénéré.

Saint Polyeucte, patriarche de Constantinople au x^e siècle.

Saint Tuitien, duc de Carinthie, qui a une église de son nom à Milstadt du diocèse de Strasbourg. Son nom était Domitien.

Saint Anuph, solitaire près du Nil.

Saint Abrit, honoré à Soissons.

Sainte Pauline, landgravesse de Thuringe, dont nous ne savons que le nom.

Le vénérable Paul le Solitaire, qui alla visiter saint Anuph, trois jours avant sa mort. Il est loué par Pallade.

Le vénérable Xanthias, qui avait une cellule au désert de Scété, et qui ne se lassait pas d'admirer la profondeur de la sagesse divine dans la perte de Judas et dans la justification du bon larron.

Saint Pégase, évêque de Périgueux, cité par saint Grégoire de Tours comme l'un des plus grands prélats des Gaules, vivait au commencement du v^e siècle.

Sainte Agathe d'Angleterre. Nous manquons de renseignements sur cette Sainte.

Le bienheureux Oger (Odelgerus), prieur de Saint-Riquier, mort vers l'an 1040 ; différent d'Oger le Danois, mentionné aussi en ce jour.

Le vénérable Reginald Agello, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il s'agenouillait à tout instant pour saluer la très-sainte Vierge par un *Ave Maria*.

Saint Martin de Dumes, vénéré ce jour en Espagne, est fêté chez nous le 20 mars.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis-Joseph Chaussy, prêtre du diocèse de Mende, n'ayant pas fait le serment schismatique, fut condamné à mort comme réfractaire par le tribunal criminel du département du Gard, le 5 février 1794.

Sébastien Grange, curé du diocèse de Vienne, condamné aussi comme réfractaire par les proconsuls de Lyon, exécuté le 5 février 1794.

Claude-Joseph Martin, curé du diocèse de Lyon, arrêté sous les mêmes prétextes à Lyon et condamné le même jour, à l'âge de soixante-six ans.

Jean-Laurent Silvestre, curé du diocèse d'Embrun, condamné par les mêmes proconsuls, exécuté le même jour, 5 février 1794.

François Rollet, chanoine de Lyon, arrêté comme contre-révolutionnaire, exécuté le 5 février 1794.

Louis Mondet, curé du diocèse de Bayeux, expulsé de sa cure pour refus du serment schismatique, arrêté à Caen, et condamné par le tribunal criminel de cette ville à la peine de mort, le 5 février 1794.

SIXIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Amand, évêque de Maestricht. — Sainte Dorothée, vierge, et saint Théophile, martyrs. — Sainte Dorothée d'Alexandrie, vierge. — Le Bienheureux André d'Elnon. — Saint Sylvain d'Emèse, martyr. — Saint Vaast, évêque d'Arras. — Saint Barsanuphe, anachorète. — Sainte Julienne, veuve à Bologne. — Sainte Reinile ou Renelle, vierge. — Sainte Hildegonde de Mehren. — Saint Rachis ou Ratchès, roi des Lombards. — Saint Ina, roi de Westsex. — Saint Guérin, cardinal, évêque de Palestrina. — Saint Brinolf, évêque en Suède. — Le Bienheureux Ange de Fourci, de l'Ordre des Ermites de saint Augustin. — Le Bienheureux Antoine de Mondola, de l'Ordre des Ermites de saint Augustin. — Le Bienheureux Chérubin de Bergame, Frère mineur. — La Vénérable Mère Marguerite de Saint-Joseph, carmélite. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

S A I N T A M A N D ,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

Saint Amand naquit le 7 du mois de mai de l'an 594, non loin de Nantes et des bords de la Loire. Ce pays, alors compris dans la troisième Aquitaine, portait encore le nom d'Herbauge, quoique cette ville, d'après une ancienne tradition, eût été autrefois engloutie par les eaux qui forment aujourd'hui le lac de Grandlien. Son père Sérénus était duc ou gouverneur de la contrée, sa mère s'appelait Amantia, et on rencontre dans plusieurs hagiographies le nom de sainte Nonna, qu'on croit être sa sœur. Ces noms de Sérénus et d'Amantia sont gallo-romains : ils indiquent une de ces vieilles familles sénatoriales de la Gaule, qui conservaient toujours, malgré les invasions et les guerres des siècles précédents, un caractère distinctif d'urbanité et de civilisation. Aussi Amand trouva dans la maison paternelle, avec l'exemple des vertus et l'amour de la religion, la science et les connaissances que l'on donnait à cette époque aux enfants des nobles familles.

De bonne heure, il se sentit rempli du désir de servir Dieu et de lui consacrer sa vie, et ce sentiment, qui avait déjà paru se déve-

lopper auprès de ses parents, devint bientôt si puissant dans son cœur, qu'il le porta à tout quitter pour aller vivre dans quelque solitude inconnue. C'est vers l'île d'Oye qu'il dirigea ses pas : il y rencontra des religieux pieux et fervents, saintement empressés de le recevoir et de lui rendre tous les offices de la plus affectueuse charité. On reconnut promptement la vertu du jeune novice, et Dieu permit qu'un fait extraordinaire vint encore la manifester d'une manière plus éclatante.

Un jour le supérieur, pour éprouver l'obéissance de son nouveau disciple, le chargea d'un ordre pour l'accomplissement duquel il devait sortir du monastère. Arrivé dans un endroit solitaire de l'île, Amand aperçoit tout à coup, à quelque distance, un énorme serpent. Effrayé à cette vue, il ne sait s'il doit fuir, ni de quel côté il dirigera sa course ; le monstre peut à chaque instant se jeter sur lui et le dévorer. Mettant alors toute sa confiance en Dieu, il se prosterne le visage contre terre, adresse au Ciel sa prière, puis se relevant, il fait le signe de la Croix contre le monstre et lui ordonne de se retirer dans son repaire. L'animal, obéissant à sa voix, disparaît aussitôt dans les profondeurs de la mer.

Amand rencontra bientôt dans sa solitude même un danger plus terrible ; son père, informé du lieu de sa retraite, vint l'y trouver, et s'efforça par tous les moyens en son pouvoir de ramener dans la famille ce fils unique sur qui il avait fondé de si belles espérances, et à qui il espérait remettre un jour ses biens et ses dignités. Voyant toutes ses instances inutiles, il eut recours à la menace, et déclara à son fils qu'il n'aurait aucune part à son héritage, s'il ne retournait avec lui dans la maison paternelle. Mais Amand lui répondit avec calme et respect : « Mon père, il n'y a qu'une chose que je désire, c'est de servir Dieu ; il est ma portion et mon héritage. Je ne demande rien des biens que vous me promettez ; permettez-moi seulement de me dévouer entièrement dans la milice sacrée de Jésus-Christ. » Peu de temps après, pour éviter de nouvelles poursuites et des instances plus pressantes de la part de ses parents, il se retira auprès du tombeau de saint Martin, à Tours. Là, prosterné sur le pavé du sanctuaire, devant la châsse qui renfermait les reliques de ce grand patron

de la France, il conjura le Seigneur de ne jamais permettre qu'il retournât dans son pays natal, mais que plutôt, sa vie tout entière, consacrée à son service, s'écoulât dans les travaux, les voyages et les fatigues de l'apostolat. « O pontife sacré, dit-il alors, illustre Martin, vous qui maintenant réglez dans les cieux, obtenez de ce Dieu qui est devenu votre éternelle récompense, et aux volontés de qui vous vous êtes toujours si étroitement attaché, obtenez que jamais je ne retourne dans le pays qui m'a vu naître, auprès de mes proches que j'ai quittés. Qu'il dirige lui-même mes pas dans la voie du salut, afin qu'exilé volontaire et pèlerin sur cette terre, j'achève ainsi ma course jusqu'au jour où mon âme, abandonnant mon corps mortel, ira comparaître devant Jésus-Christ. »

Amand ayant été ensuite admis au nombre des religieux de Tours, reçut la tonsure cléricale et commença à goûter la plus douce paix. Mais Dieu, qui avait sur lui de grands desseins, voulut qu'après un court séjour dans cette demeure, il se rendit auprès d'un saint Pontife, pour y commencer une préparation extraordinaire et plus immédiate à sa mission. Il lui fit donc connaître qu'il devait aller à Bourges, auprès de saint Austrégisile, pour apprendre de sa bouche ses volontés. Fidèle à la voix du Seigneur, qui l'appelle, Amand ne balance pas un instant et part à Bourges, où saint Austrégisile et son disciple saint Sulpice le Pieux, le reçurent avec les plus touchants témoignages de la charité chrétienne. Tous ensemble ayant consulté le Seigneur, il fut résolu qu'Amand, renfermé dans une cellule sur les remparts de la ville, y mènerait la vie des reclus jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de l'employer à l'œuvre importante à laquelle il le destinait.

Dans cette nouvelle et plus profonde retraite, la vie de saint Amand était consacrée à tous les exercices de la piété et de la mortification. Un pain d'orge détrempé dans l'eau était toute sa nourriture, encore le saint Pénitent ne semblait-il la prendre qu'à regret. Sur sa chair innocente était appliqué un rude cilice qui retenait son corps dans une contrainte continuelle. Quelques sarments jetés sur la terre nue recevaient pendant la nuit ses membres fatigués ; tout, autour de lui, annonçait la pauvreté, le

dénûment et la mortification. Mais au milieu de ces austérités, le front du jeune reclus était brillant de la joie la plus douce et la plus intime.

C'est pendant ces quinze années de retraite et de pénitence, qu'après avoir reçu successivement les différents ordres de la cléricature, il fut enfin ordonné prêtre. Ce fut aussi dans ce temps qu'il eut une révélation assez extraordinaire, et que l'historien de sa vie rapporte en ces termes : « Un jour, dit-il, Amand était en prière devant le Seigneur, lorsque tout-à-coup il se vit environné d'une grande lumière ; puis, pendant l'espace d'une heure, l'image du monde sembla se dérouler sous ses yeux avec toute sa magnificence et ses splendeurs. ». Dieu peut-être voulait fortifier son serviteur contre les séductions du siècle au milieu duquel il allait l'envoyer, ou bien lui montrer la multitude d'idolâtres et de pécheurs auxquels sa parole devrait se faire entendre. Peut-être aussi fut-ce une dernière initiation à un apostolat de cinquante ans qui allait bientôt commencer.

Saint Amand avait environ trente-trois ans, lorsque Dieu l'appela à Rome, où il allait lui manifester lui-même sa vocation.

Il partit avec un seul compagnon, continuant pendant ce long pèlerinage les œuvres pieuses qu'il avait coutume de faire ; puis, lorsqu'il fut arrivé, il visita toutes les églises, les chapelles et les oratoires consacrés à Dieu ou aux Saints, et parcourut les lieux qui rappelaient le souvenir des Confesseurs, les supplices des Martyrs et les témoignages de la foi des premiers chrétiens. Tous les soirs aussi il se retirait dans l'église de Saint-Pierre pour y adresser à Dieu sa prière. Or, une fois qu'il y était venu selon sa coutume, tandis que tous les fidèles sortaient en silence et que les gardes du temple se disposaient à en fermer les portes, Amand resta seul, croyant n'être pas aperçu et pouvoir ainsi satisfaire le grand désir qu'il avait d'y passer une nuit entière. Il se tenait agenouillé à l'écart, répandant son âme devant le Seigneur, lorsque l'un des portiers le vit, et croyant sans doute que c'était un homme qui cachait quelque mauvais dessein, il le força, avec peu de respect, de sortir de l'église. Cette humiliation ne troubla pas le Bienheureux ; il obéit aussitôt, et se prosternant devant le

portail, il continua sa prière. Tout-à-coup il se sent comme ravi hors de lui-même, et environné d'une lumière éclatante ; à ses yeux se présente un beau et vénérable vieillard, le front calme, majestueux et ceint d'une auréole de gloire. Saint Pierre, le Prince des Apôtres, se fait connaître à Amand et lui déclare les volontés du Ciel. « Au nom de Dieu, il ira prêcher la foi dans les Gaules et y convertir un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. La moisson est abondante, elle croît de jour en jour, il y travaillera comme un bon et vigilant moissonneur. Pour prix de ses travaux une grande récompense lui est réservée dans les cieux. » Amand étonné, interdit par ces paroles, se soumit pleinement à la volonté du Ciel, et reprit, le cœur plein de joie, le chemin de Bourges.

A peine y était-il arrivé, que tous à l'envi demandèrent qu'il fût élevé à l'épiscopat : le roi Clotaire II lui-même, à qui sans doute on avait fait connaître la rare vertu du pieux reclus, désira qu'il fût sacré évêque régional¹. Saint Amand reçut l'onction épiscopale des mains de saint Achaire, et presque aussitôt il s'en alla évangéliser les habitants du pays de Gand. Ce peuple, alors du diocèse de Tournai, était encore en très-grande partie abandonné au culte des idoles et à toutes les superstitions du paganisme : il repoussait avec fureur ceux qui venaient pour lui prêcher la foi et les accablait sans cesse d'outrages et d'injures. Cette nouvelle ne servit qu'à enflammer le zèle de saint Amand. Ayant obtenu de Dagobert, par les soins de saint Achaire, une lettre qui invitait ces peuples à écouter celui qui venait leur annoncer l'Évangile, il partit sans crainte et avec une confiance inébranlable dans le secours de Dieu.

Il serait impossible de s'imaginer tout ce qu'il eut à y endurer

¹ Saint Amand fut d'abord évêque régional ; il n'avait point de siège fixe, mais il allait prêcher la foi dans différentes contrées ; c'est ce qu'exprime son biographe Milon, quand il dit :

Non sedem propriam suscepit pontificalem ;
Sed veluti Paulus, populos aggressus Eoos,
Sic iste occiduas partes transmissus adivit,
Gentibus et sparsis sparsit pia verba salutis.

Boll., vi Feb. — Milo, p. 878.

de leur part : les persécutions et les violences en vinrent à ce point que ses compagnons, regardant la conversion de ces barbares comme impossible, se retirèrent en attendant des temps meilleurs. Amand resta seul, en butte à tous les mauvais traitements, auxquels il opposait la plus héroïque patience. Combien de fois ne fut-il point déchiré, frappé, meurtri de coups ? Combien de fois ne le précipitèrent-ils pas dans les eaux de l'Escaut et des autres rivières qui arrosent ces contrées ?

Cependant Amand, toujours calme et tranquille, conjurait le Ciel de toucher ces âmes rebelles et endurcies dans l'erreur. Parcourant sans cesse les vastes solitudes de la Flandre et du Brabant, il annonçait partout la parole de Dieu et employait toutes les pieuses industries de son zèle pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Un éclatant miracle contribua puissamment à ouvrir les yeux de ces infidèles, et à les amener à la foi.

Un jour que saint Amand était à Tournai, sans doute pour conférer avec saint Achaire touchant les affaires de sa mission, il arriva que Dotton, qui gouvernait la ville au nom du roi des Francs, fit amener devant son tribunal un homme accusé de brigandage, et déjà tellement accablé de coups par le peuple en fureur, qu'il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie. Un cri menaçant sortait de toutes les bouches : « Il mérite la mort, il mérite la mort, qu'il soit condamné à la mort. » Au moment où cette scène horrible se passait sur la place des jugements, l'on voit accourir le saint évêque Amand ; il se hâte, il se presse, il fend la foule et arrive enfin au pied du tribunal où il supplie le comte de lui accorder la vie du voleur. La sentence venait d'être prononcée ; Dotton resta inexorable, et les bourreaux, s'emparant du malheureux condamné, le conduisirent à la potence, où il expira promptement sous les yeux de la multitude. Aussitôt qu'elle fut écoulée, Amand s'empressa de descendre le cadavre du gibet et le transporta sur ses épaules à sa demeure. A un signe qu'il fit, ses disciples se retirèrent ; lui alors se prosternant par terre et versant des larmes en abondance, conjura le Seigneur de rendre ce malheureux à la vie. Tout-à-coup le voleur, sortant comme d'un profond sommeil, ouvre les yeux et se trouve, plein de sur-

prise, en présence du saint Missionnaire, à qui il ne sait comment manifester sa reconnaissance et son bonheur. Il passa le reste de la nuit avec lui. Lorsque le matin fut arrivé, saint Amand appelant quelques-uns de ses disciples, leur demanda de l'eau qu'ils s'empressèrent d'apporter, croyant que c'était pour laver le corps, selon la coutume, avant de l'ensevelir. Mais quel ne fut pas leur étonnement, lorsque, en entrant dans la chambre, ils virent le mort de la veille maintenant plein de vie, et conversant avec leur maître ! Amand lava ses blessures et ses plaies qui se guériront aussitôt ; puis il l'invita à retourner dans sa famille, et à témoigner à Dieu sa reconnaissance pour un si grand bienfait par une conduite honnête et chrétienne.

Il entra dans les vues de la Providence que ce miracle fût pour toute la contrée un nouveau et puissant moyen de salut. En effet, à peine le bruit en fut-il répandu que, de toutes parts, l'on vit les populations accourir vers le Saint pour lui demander le Baptême et lui faire l'aveu de leurs erreurs et de leurs fautes. Les habitants du pays de Gand eux-mêmes en furent promptement instruits, et renonçant en foule à leurs superstitions et à leur culte impur, ils abattirent leurs idoles et vinrent écouter avec docilité la parole de Dieu. En peu de temps, un changement admirable s'opéra dans toute la province, et les deux monastères de Gand et de Blandinberg ne tardèrent pas à s'élever à l'endroit où paraissaient auparavant les statues des faux dieux. Tels ont été les commencements de la religion chrétienne dans cette contrée qui devait dans la suite devenir un des plus beaux apanages de l'Église de Jésus-Christ.

Ce fut vers cette époque (630) que saint Amand, de retour dans l'intérieur du royaume, adressa au roi de sages et courageuses remontrances sur les scandales de sa conduite. Cette démarche paraît avoir été sollicitée et préparée par des prélats, des ministres et de nobles seigneurs du palais, qui gémissaient intérieurement des désordres auxquels se livrait Dagobert. Il ne serait pas invraisemblable de supposer que saint Éloi et saint Ouen, après avoir vainement essayé de ramener ce prince à de meilleurs sentiments, jetèrent de préférence les yeux sur saint Amand, à cause de son

eminente sainteté et de son caractère apostolique, qui devaient lui donner une plus grande autorité sur son esprit.

C'est un dimanche que l'on voit paraître l'homme de Dieu à la cour. Comme autrefois le Prophète Nathan, il vient reprocher à un roi coupable ses prévarications, ses crimes, et lui représenter les malheurs qu'il se prépare à lui-même, à sa race et à ses peuples. Après avoir célébré les divins Mystères dans la chapelle du palais, en présence des officiers, des leudes, des enfants des familles nobles et de Dagobert lui-même, après avoir fait retentir sa voix évangélique dans ce sanctuaire où avaient déjà paru tant d'illustres pontifes, saint Amand aborda avec respect le monarque et le conjura, par toutes les raisons les plus pressantes, de mettre un terme aux désordres qui souillaient sa personne et lui ravissaient cette affection des peuples qu'il avait su gagner par sa vertu au commencement de son règne. Dagobert, à cette heure de la grâce, écouta les mauvaises suggestions de la passion, et au lieu de reconnaître ses fautes à la voix du ministre de Dieu, il s'irrita et chassa hors de son royaume ce saint et intrépide Apôtre. Amand, sans s'émouvoir, se retira du palais en déplorant l'aveuglement des princes abandonnés aux coupables voluptés : quelque temps il eut la pensée d'aller chez les Angles et les Saxons de Bretagne, mais bientôt changeant de dessein, ou peut-être ne trouvant pas les moyens de se rendre dans ce pays, il arriva en Gascogne, dans le royaume d'Aquitaine, que gouvernait alors Aribert, frère de Dagobert. Cette première mission de saint Amand en Gascogne est peu connue : on ne peut guère que rappeler ces paroles de l'hagiographe contemporain, qui nous dit que comme « un véritable Apôtre de Jésus-Christ, il parcourut ce vaste pays, prêchant partout l'Évangile, gagnant des âmes à Dieu et recevant souvent, pour prix de son zèle et de ses travaux, des insultes et des outrages. »

Saint Amand, qui avait connu le jeune seigneur Adalbaud dans ses possessions d'Ostrevent, et en avait même reçu les terres sur lesquelles il éleva les premiers bâtiments du monastère de Marchiennes, le rencontra alors en Gascogne dans une expédition militaire. Il paraît assez certain qu'il eut la consolation de l'unir

aux pieds des autels à la pieuse Rictrude, dont la famille avait accueilli souvent l'Apôtre exilé durant ses voyages, et sur laquelle sa présence avait attiré les bénédictions du Ciel. Les vertus admirables de ces deux époux, la gloire et l'ornement de notre contrée, la sainteté de leurs enfants qui tous méritèrent d'être recommandés à la vénération des peuples, nous disent assez l'influence heureuse qu'y exerça Amand, soit pendant son exil, soit lorsqu'un an plus tard il reprit, dans les provinces du Nord, ses travaux apostoliques.

En effet, Dieu ayant accordé dans ce temps un héritier à Dagobert, qui n'en avait pas encore, ce prince sembla revenir aussitôt à de meilleurs sentiments, et ce ne fut pas sans une grande surprise et une satisfaction inexprimable qu'on le vit rappeler alors saint Amand de son exil.

Le Serviteur de Dieu, qui avait déploré amèrement, dans le secret de son cœur, les scandaleux écarts d'un prince resté sourd à ses avertissements, ne sut plus qu'obéir quand sa volonté le rappela. Quittant donc alors le pays des Gascons, où il avait déjà gagné bien des âmes à Jésus-Christ, il se rendit à la cour. Le roi était dans sa villa de Clichy, près Paris, lorsque le saint Missionnaire l'aborda avec ce calme et cette modeste gravité qui ne l'abandonnaient jamais. A peine Dagobert le voit-il en sa présence, qu'oubliant en quelque sorte sa dignité royale, ou plutôt cédant à un sentiment intérieur qui le domine, il se jette à ses genoux et le conjure de lui pardonner l'outrage qu'il lui a fait dans son aveugle passion. Le monarque continuait d'une manière touchante l'expression de son repentir, lorsque saint Amand s'empressant de le relever, lui déclare avec respect que cette erreur passagère est oubliée, et qu'elle n'a laissé aucun souvenir dans son cœur : « Que j'ai de regret, reprend encore Dagobert, que j'ai de regret d'avoir agi envers vous comme un insensé, et de n'avoir point suivi les sages conseils que votre affection paternelle vous inspirait ! Maintenant, je vous prie, saint Pontife, oubliez entièrement cette injure, et ne dédaignez pas de condescendre à la demande que je vais vous faire. Dieu m'a donné un enfant, quoique je n'ai point mérité cette faveur : j'ai jeté les

yeux sur vous, et vous ai choisi pour que vous purifiez son âme dans les eaux du Baptême, et que vous lui serviez de père spirituel. C'est mon fils, c'est l'héritier de ma couronne, je veux qu'il devienne aussi votre fils, et qu'en imitant un jour vos exemples, il devienne l'héritier de vos vertus ¹. »

Ces paroles jetèrent Amand dans une grande surprise et un extrême embarras : il pria le roi de ne point exiger de lui un semblable ministère. Il lui représenta qu'il y avait dans son royaume une foule d'évêques plus dignes de cet honneur et plus capables de prodiguer, dans la suite, à cet enfant royal, leurs soins et leurs instructions ; que pour lui, uniquement occupé de la prédication, et ayant reçu du ciel la mission d'évangéliser les peuples, il ne pourrait jamais remplir au palais les obligations que lui imposerait sa qualité de père spirituel.

D'autres pensées se présentaient aussi en ce moment à son esprit, et un des biographes du Saint a pris soin de les signaler. « Amand, dit-il, craignait la cour des rois, où la vertu la plus ferme est quelquefois exposée à fléchir, et il ne voulait pas, lui, combattant dévoué pour la cause de Jésus-Christ, s'impliquer dans les affaires du siècle. » D'ailleurs, ennemi du faste et des pompes mondaines, il préférerait avoir pour demeure l'humble chaumière des chrétiens pauvres, l'ombre des sanctuaires et la paisible solitude des monastères. Ayant donc exprimé au roi, avec un profond respect, les motifs de son refus, il se retira.

Dagobert regrettait beaucoup de n'avoir pu déterminer le saint Apôtre à accepter cette invitation, dans laquelle il voyait comme une éclatante réparation de sa faute. D'ailleurs, il désirait ardemment que cet enfant, que le ciel lui avait donné, et sur qui reposaient tous ses affections et ses espérances, fût baptisé par les mains d'un Pontife, dont l'éminente vertu lui donnât comme une assurance que la mort ne viendrait point le ravir à sa tendresse. Il voulut donc faire de nouvelles instances, et ayant appelé ses conseillers intimes, saint Éloi et saint Ouen, encore simples laïques alors, il leur rapporta l'entretien qu'il avait eu avec le saint missionnaire Amand, et leur ordonna d'aller près de lui,

¹ *Acta SS. Belgii*, t. III, vita S. Sig. regis.

et de chercher par tous les moyens possibles à obtenir son consentement.

Ces deux illustres personnages abordèrent donc le bienheureux Amand, avec toute la vénération que leur inspirait sa sainteté ; puis ils le conjurèrent de vouloir bien accorder au roi la faveur qu'il sollicitait. Ils lui représentèrent qu'en acceptant cette charge, il pouvait très-facilement opérer un grand bien dans le palais ; que cet enfant, destiné dans les vues de la Providence, à devenir un jour roi des Francs, avancerait beaucoup l'œuvre de Dieu, au milieu de ses peuples, par les sages leçons qu'il recevrait de sa bouche, et la conduite vertueuse qu'il lui inspirerait. Au reste, ajoutaient-ils, ce consentement, qui comblera de joie Dagobert, vous laissera, si vous le désirez, toute liberté pour prêcher l'Évangile dans le royaume et dans les contrées voisines.

Cette dernière parole ne pouvait manquer de faire impression sur Amand, surtout dans la bouche de deux hommes si religieux et si puissants à la cour. Ils avaient trouvé le point sensible, en mettant devant les yeux du saint Missionnaire tous les avantages que lui procurerait la faveur de Dagobert, soit pour les Francs, son peuple chéri, soit pour les idolâtres, au milieu desquels il travaillait avec une égale ardeur. Amand céda donc, et aussitôt on ordonna tous les préparatifs de cette cérémonie, à laquelle le roi voulait donner une magnificence et une pompe extraordinaires.

La ville d'Orléans fut choisie pour sa célébration : toute la cour et une multitude de seigneurs et de guerriers s'y transportèrent. A côté de Dagobert paraissait son frère Aribert, roi d'Aquitaine ; il devait avec saint Amand tenir l'enfant sur les fonts de Baptême. Un auteur grave et contemporain rapporte, et d'autres ont répété après lui, que, comme saint Amand finissait une des oraisons du Baptême, l'enfant, qui n'avait alors que trente ou quarante jours au plus, répondit très-distinctement : *Amen*, ce qui remplit tous les assistants d'étonnement et d'admiration ¹.

¹ Ce miracle, dit un très-judicieux auteur, *Acta SS. Belgii*, t. IV, p. 253, n. 12, est rapporté par Baudemon, auteur contemporain, et répété par beaucoup d'autres.

A son retour, après avoir amené à la pénitence saint Bavon, comte de l'Hasbaine, saint Amand résolut de prêcher la Foi sur les rives du Danube, de la Save et de la Drave.

Il partit à travers des pays inconnus, et arriva enfin au milieu d'un peuple grossier, barbare, abandonné à toutes les erreurs et à tous les désordres de l'idolâtrie. Embrassé de ce zèle ardent qui ne fait encore qu'augmenter devant les obstacles et les difficultés, il prêchait Jésus-Christ à ces hommes pour qui ce nom est tout à fait étranger. Il parcourut leurs vastes plaines et leurs camps retranchés qui leur servaient de villes ; partout sa voix se fit entendre et ses mains répandirent avec abondance les bénédictions et les bienfaits.

Malgré tous les efforts de son zèle, Amand ne put amollir ces cœurs farouches, dont les habitudes criminelles et les instincts grossiers, étaient si opposés à la pure morale de l'Évangile. D'ailleurs, comme la plupart des autres barbares, ils trouvaient dans les croyances bizarres de leur culte national les plus puissants motifs d'opposition au christianisme, religion de leurs ennemis et de ceux contre lesquels, depuis tant d'années, ils portaient les armes.

Cependant Amand ne se laisse point abattre par leurs résistances et par les grossiers outrages qu'ils lui prodiguent ; il continue de leur prêcher les vérités saintes, et s'efforce par tous les moyens possibles de les gagner à Dieu. Pour cela il leur parle le langage le plus conforme à leur humeur guerrière et belliqueuse, et fait briller à leurs yeux les images les plus capables de les attirer. Il leur parle de la milice sacrée de Jésus-Christ, le Maître et le Sauveur de tous les hommes, il le leur représente sous les traits d'un puissant conquérant des âmes et les invite à entrer dans son camp, à se revêtir de ses armes, du casque de la foi, de l'épée des saintes paroles, de la cuirasse du salut. C'est sous les étendards du Roi éternel des cieux qu'il veut leur apprendre à combattre, afin de secouer les chaînes de Satan qui les retient depuis longtemps sous le joug honteux de l'erreur et du péché.

Amand avait semé, d'autres moissonneront plus tard les fruits.

de ses travaux et de ses fatigues : pour lui, après avoir enduré avec une inaltérable patience les injures, les outrages et les mauvais traitements, il dut abandonner ces hommes « que leurs crimes rendaient indignes des faveurs du ciel, » et c'est alors apparemment que pour la seconde fois il se rendit à Rome auprès du Souverain Pontife, pour l'instruire des œuvres qu'il avait opérées et rendre en même temps ses hommages aux saints Apôtres. C'est aussi dans cette circonstance, selon la remarque des historiens, qu'il plaça en différents endroits, dans des monastères, les esclaves qu'il avait rachetés et qui témoignaient le désir d'embrasser la vie religieuse. On le voit encore se procurer à Rome, au centre de la catholicité, des livres de la Sainte Écriture, des Saints Pères et d'autres ouvrages pour les Religieux qu'il avait déjà réunis dans plusieurs monastères et particulièrement dans celui d'Elnon.

Pour revenir dans les pays du Nord, saint Amand s'embarqua auprès de Rome, arriva d'abord à Cemtumcelle, aujourd'hui Civita-Vecchia, et de là prit sa direction vers les côtes de France. Pendant cette traversée, il plut à Dieu de manifester d'une manière éclatante la protection toute spéciale qu'il lui accordait et la puissance de ses prières sur son cœur. En effet, un jour que les matelots réunis sur le pont du vaisseau écoutaient avec les passagers les instructions que leur adressait l'Homme de Dieu, ils aperçurent auprès d'eux un énorme poisson qui semblait se jouer sur les flots : jetant aussitôt leurs filets, ils le saisirent et le préparèrent pour tout l'équipage qui prit part à ce regal inattendu. Mais au moment où ils finissaient leur joyeux repas, le ciel se couvre de gros nuages, la mer devient houleuse, les flots se soulèvent, les vents mugissent, une tempête affreuse éclate sur leurs têtes, et le vaisseau ballotté çà et là par les flots irrités menace de s'engloutir à chaque instant. Au milieu des plaintes et des lamentations qu'arrachait la vue d'une mort prochaine, les matelots se prosternent aux pieds d'Amand et le conjurent de prier Dieu afin qu'ils soient délivrés d'un si pressant danger. Le saint Pontife, comme autrefois saint Paul sur le vaisseau qui le conduisait à Rome, console et fortifie ces hommes abattus, et fai-

sant succéder dans leurs cœurs une douce confiance à la frayeur, il les engage à se reposer des fatigues qu'ils ont endurées et à remettre leur sort à la Providence. Il était nuit; tous étendus sur le pont du vaisseau se livrent alors au repos : Amand sommeillait aussi près du gouvernail comme s'il eût voulu en prendre la direction. Tout à coup l'Apôtre saint Pierre se présente à ses yeux : « Ne crains pas, Amand, lui dit-il, tu ne périras pas, ni ceux qui sont avec toi. » Puis se tournant vers les flots irrités, il leur commanda, comme autrefois Jésus-Christ sur la mer de Galilée, et aussitôt il se fit un grand calme. A leur réveil, les matelots étonnés virent leur vaisseau voguer rapidement sur une mer tranquille, et en peu de temps ils abordèrent au rivage, en bénissant Dieu qui les avait délivrés de la mort par les prières de son Serviteur. Bientôt après le saint Apôtre rentrait dans son monastère d'Elnon, d'où il continuait à évangéliser les habitants de toutes les contrées voisines.

C'est ici le lieu de rappeler les relations de saint Amand avec la famille de saint Adalbaud de Douai et de sainte Rictrude, son épouse. C'est par ses conseils et d'après les sages avis de son expérience, qu'Adalbaud et Rictrude dirigent leurs enfants dans la carrière des vertus : c'est dans leur demeure qu'il vient se reposer de temps en temps après ses courses évangéliques, c'est lui qui tient sur les fonts de Baptême la jeune Clotsende, destinée à remplacer un jour sa mère dans la direction du monastère de Marchiennes, c'est lui qui console cette famille éplorée après la mort d'Adalbaud, qui l'aide dans ces circonstances difficiles, et surveille le jeune Mauront à la cour où il fut conduit bientôt après. C'est lui encore qui, après avoir sondé ses dispositions, l'encourage dans sa résolution de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse, pendant que sa mère sainte Rictrude supportait avec une résignation religieuse la mort de la plus jeune de ses filles, et continuait de se sanctifier sous la direction de saint Jonat, l'un des pieux disciples de notre saint Apôtre.

L'évêque de Maastricht, Jean, surnommé l'Agneau, étant mort vers ce temps, saint Amand fut appelé par les suffrages unanimes du clergé et du peuple, et par les sollicitations pressantes de

Sigebert, roi d'Austrasie, à gouverner cette importante Église. Le Bienheureux s'en défendit longtemps, mais enfin il fallut céder à la volonté de Dieu qui se manifestait clairement, et commencer à diriger un peuple au milieu duquel il devait rencontrer de bien grandes difficultés et des oppositions affligeantes. En effet, dans ce diocèse de Maestricht qui avait tant souffert durant les invasions des barbares, et où un grand nombre de tribus diverses s'étaient fixées, il y avait encore alors un grand nombre de coutumes essentiellement opposées à la céleste morale de l'Évangile. Les prêtres qui, à cette époque, devaient être pris en grande partie dans les rangs de ces barbares, ne savaient pas toujours persévérer dans les dispositions qui leur avaient mérité l'entrée du sanctuaire : ils retournaient quelquefois à leurs vieilles habitudes de la Germanie, et se livraient aux excès de l'intempérance si ordinaires chez ces peuples. Saint Amand fit, pour mettre un terme à ces abus, tous les efforts qu'on pouvait attendre de son zèle et de sa sainteté : sans cesse il adressait à ses prêtres les discours les plus capables de les attacher à la pratique de leurs devoirs, et sa vie tout entière leur donnait l'exemple des vertus qui doivent faire l'ornement de la vie sacerdotale. Il obtint de consolants succès auprès de quelques-uns ; mais d'autres restèrent opiniâtrement attachés à leurs désordres et continuèrent, malgré les prières touchantes de leur Pasteur, la vie coupable qu'ils avaient menée précédemment.

C'est alors que saint Amand écrivit une lettre au Pape saint Martin I, pour lui demander quelle conduite il devait tenir à l'égard de ces prêtres qui oubliaient leurs devoirs. Cette lettre n'est point parvenue jusqu'à nous ; mais on connaît ce qu'elle renfermait par les termes mêmes de la réponse qu'y fit le Souverain Pontife. La première partie donnait des règles très-sages touchant les peines à infliger aux clercs qui avaient manqué à la sainteté de leur état.

La seconde concernait l'hérésie des monothélites, au sujet de laquelle le Pape demandait qu'on lui envoyât quelques évêques des Gaules avec les décisions des conciles qui s'y rapportaient. Ce fut entre les mains de saint Amand, que les évêques remirent

les actes des différents conciles, qu'il alla présenter en leur nom au Souverain Pontife¹. Cette nouvelle mission répondait parfaitement aux vues de notre Bienheureux, qui désirait obtenir du Saint-Siège la permission de quitter son évêché de Maestricht pour reprendre le cours de ses missions apostoliques et exercer une plus exacte vigilance sur les nombreux monastères qu'il fondait de toutes parts. Il fit ce troisième voyage en compagnie de saint Humbert, qu'il rencontra au moment où il passait sur les bords de l'Illepre, près des possessions que ce vénérable Serviteur de Dieu venait d'acquérir par la mort de ses parents.

Arrivés à Rome, ils rendirent leurs hommages à Dieu dans les principales églises ou oratoires, avec tous les sentiments de la plus profonde piété. Puis se transportant auprès du Saint-Père, Amand fit connaître les dispositions de l'Église de France, les résolutions prises dans les conciles, et exprima en même temps ses desirs personnels auxquels le Souverain Pontife se rendit avec bonté. Bien plus, afin de l'aider encore dans les travaux évangéliques qu'il allait reprendre, le Pape lui donna de nouveaux compagnons dans la personne de Landoald et de ses pieux amis. Tous ensemble revinrent dans le diocèse de Maestricht où, par le conseil d'Amand, ils s'attachèrent à saint Rémacle, son successeur sur ce siège, tandis que lui continuait ailleurs le cours de ses missions apostoliques.

Ici commencent surtout ses relations avec les familles de Pépin de Landen et saint Mauger. Le premier, déjà uni à saint Amand, depuis le baptême du jeune Sigebert, qui lui avait été confié, était mort laissant pour lui succéder son fils Grimoald, qui ne marcha point sur ses traces, et qui périt avec son fils, victime d'une coupable ambition. Peu de temps avant cette fin tragique, saint Amand avait aidé sainte Gertrude, fille du bienheureux Pépin, et sainte Itta, sa noble veuve, à fonder le monastère de Nivelles, qui produisit bientôt de précieux fruits de salut dans tout le pays. Presque dans le même temps, il assistait avec saint Aubert de Cambrai à la consécration du monastère que saint

¹ La réponse du Pape est rapportée en entier dans l'ouvrage de M. l'abbé Destounbes.

Ghislain venait d'achever à la Celle. C'est là qu'en entendant les pieux discours que prononcèrent les deux saints Evêques, un puissant seigneur de la contrée résolut de se consacrer entièrement à Dieu : c'était saint Mauger, depuis surnommé saint Vincent, époux de sainte Vaudru, la sœur de sainte Aldegonde. Ayant quitté le monde, ce noble leude alla fonder le monastère d'Hautmont, où de temps en temps se réunissaient les principaux Apôtres de la contrée, au milieu desquels Amand faisait retentir la parole sainte. Ce fut là qu'un jour la vierge Aldegonde vint se présenter à lui et à saint Aubert pour recevoir de leurs mains le voile des vierges ; après quoi elle alla par leur conseil fonder, au milieu des bois qui couvraient la Sambre, le monastère qui donna son origine à la ville de Maubeuge.

Malgré les immenses fatigues qu'il avait déjà endurées et l'âge avancé auquel il était parvenu, saint Amand, alors septuagénaire, songea à aller évangéliser les peuples de la Gascogne, encore en partie idolâtres. Il avait entendu parler des pratiques abominables et superstitieuses auxquelles ils s'adonnaient, et leur aveuglement avait excité dans son cœur un ardent désir de les ramener à la foi. Il partit donc et commença, au milieu de ces hommes inconstants et légers, la mission de vérité, de douceur et de charité qu'il avait déjà entreprise en tant d'autres lieux. La grâce couronna ses efforts, et beaucoup de conversions vinrent le consoler des fatigues et des outrages qu'il endura dans plus d'une rencontre.

Une fois, entre autres, que le vicillard missionnaire prêchait devant une grande multitude rassemblée autour de lui, un homme aux habitudes légères et moqueuses, espèce de bouffon, rempli d'un fol orgueil et très-corrompu dans ses mœurs, s'approcha de lui, et l'imitant de la voix et du geste, chercha à provoquer les rires, les sarcasmes et les injures des spectateurs. Amand, sans être ému de cette sacrilège insolence, pardonna dans son cœur à ce misérable qui ne savait pas même respecter ses cheveux blancs et continua son discours au peuple. Mais Dieu, qui voulait venger la personne de son ministre outragée, et donner en même temps une leçon capable de frapper ces es-

prits vains et moqueurs, punit presque au même instant cet homme audacieux. Tout à coup, au milieu de la foule qui l'avait entendu et qui avait été témoin de son impiété, il parut agité des plus violents transports, poussa des cris affreux, se jeta par terre avec rage et y expira dans les plus atroces douleurs. Cette fin tragique fit une profonde impression sur tous les spectateurs et en convertit beaucoup qui étaient restés jusqu'alors infidèles.

Saint Amand parcourut encore pendant quelque temps ces vastes contrées, prêchant partout la foi, et confirmant par de nouveaux miracles la haute opinion que l'on avait de sa vertu.

Un jour il arriva dans une ville que quelques auteurs croient être Limoges : l'évêque du lieu, qui connaissait les travaux apostoliques et la grande sainteté d'Amand, l'accueillit avec respect dans sa maison et lui rendit tous les devoirs de la plus touchante hospitalité. Lui-même offrit au vénérable vieillard l'eau et le bassin pour laver ses mains, selon la coutume ; mais en même temps il recommanda secrètement à un de ses clercs, qui se trouvait près de lui, de conserver cette eau. Quelques moments après, pendant que le Missionnaire se reposait des fatigues du voyage, l'Évêque se dérobe, va prendre le vase qui contient l'eau et se dirige aussitôt vers son église cathédrale. Là, depuis longtemps mendiait un pauvre aveugle bien connu dans toute la cité. Aussitôt qu'il est arrivé près de lui, l'Évêque, plein de confiance en Dieu et dans la vertu de l'Apôtre qu'il venait de recevoir dans sa demeure, lui dit : « Mon fils, si tu as la foi, mouille tes yeux dans cette eau avec laquelle le Serviteur de Dieu, Amand, a lavé ses mains ; j'ai la confiance que par ses mérites tu recouvreras la vue. » L'aveugle obéit sur-le-champ à la parole de son Pasteur ; il frotte ses yeux obscurcis, les mouille et retrouve la vue. A l'instant l'Évêque au comble de la joie et le pauvre aveugle guéri font éclater leurs transports d'allégresse ; le bruit de ce miracle se répand en peu de temps dans toute la ville, où l'on entend retentir de toutes parts des cris de bénédiction et de reconnaissance.

Mais déjà l'humble thaumaturge s'était éloigné : il paraît alors à nos regards sur les confins de l'ancienne province du Bourbon-

nais, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Saint-Amand. Là il rencontre un lieu très-convenable, et y fait bâtir un monastère où il laisse quelques-uns des disciples qui l'avaient accompagné en Gascogne.

C'est apparemment vers cette époque, comme l'indique un diplôme de Childéric II, daté de la seconde année de son règne (666), qu'une nouvelle abbaye fut encore bâtie par saint Amand, à Nant, au pays des anciens Rutheniens, près de l'endroit où la Dourbie se jette dans le Tarn, au diocèse de Rodez ¹.

Il se passa alors un fait étrange, par lequel Dieu voulut manifester à des hommes violents et grossiers, la protection spéciale qu'il accorde à ses Saints, et l'étonnant pouvoir dont il les investit pour l'intérêt de sa gloire et la sanctification de ses élus. Un certain Mummole, seigneur, ou comme d'autres disent, évêque d'une ville voisine, étant jaloux et irrité de ce que le missionnaire Amand avait obtenu de Childéric II, un terrain pour bâtir le monastère de Nant, résolut de s'y opposer. Il ne recula pas même devant la pensée d'un meurtre. Des malfaiteurs à qui il communiqua ses desseins et ses ordres, vinrent donc se présenter à saint Amand avec tous les témoignages du plus profond respect : ils lui adressent des paroles de bienveillance, lui déclarent qu'ils sont arrivés dans l'intention de lui montrer un lieu très-convenable pour l'emplacement du monastère qu'il se propose de bâtir. Eu même temps ils le prient de les accompagner, afin de reconnaître par lui-même la vérité de leurs paroles. Ce projet cachait la plus infâme trahison, et il paraît que Dieu la révéla à son Serviteur. Toutefois, Amand remettant son sort à la Providence, et peut-être aussi poussé intérieurement par l'Esprit de Dieu, suivit ses meurtriers, sans témoigner la moindre défiance.

Déjà on était arrivé sur le sommet de la colline où ils se proposaient de lui trancher la tête, lorsque tout à coup le ciel se couvre

¹ De très-savants auteurs croient que c'est à Nantua, dans le Bugey, que saint Amand éleva ce monastère, ainsi que plusieurs autres. Voir les Bollandistes, VI fév., § xx, xxi.

de gros nuages, le tonnerre gronde, la foudre éclate, des torrents de pluie tombent et les plus épaisses ténèbres se répandent à l'entour. Frappés de ces témoignages éclatants de la justice de Dieu, les assassins se jettent en tremblant aux pieds du Saint, lui demandent le pardon de leur crime, et le conjurent, les larmes aux yeux, de leur laisser la vie. Le Bienheureux, touché lui-même de tout ce qu'il voit, se prosterne la face contre terre et supplie le Seigneur de pardonner à ces hommes l'attentat qu'ils voulaient commettre.

Au même moment le calme renaît, l'obscurité se dissipe, et les meurtriers frappés d'admiration et de crainte, se retirent en demandant pardon au Ciel d'avoir conçu l'horrible projet de faire périr un serviteur de Dieu.

Après qu'il eut, avec sa prudence ordinaire, disposé toutes choses dans cette contrée, et puissamment avancé l'œuvre de Dieu, saint Amand revint de nouveau dans son monastère d'Elmon, le plus important de tous ceux qu'il avait fondés, et où il faisait habituellement sa demeure. Les auteurs les plus anciens font remonter sa fondation à l'an 639, c'est-à-dire à l'époque où saint Amand, après le baptême de Sigebert, et l'heureux changement de Dagobert, commença à jouir d'un grand crédit à la cour. Cette date confirme aussi ce qu'avancent la plupart des chroniqueurs, touchant la cession faite par ce monarque au saint évêque-missionnaire des terres sur lesquelles il fut bâti, des faveurs et des privilèges qu'il daigna lui accorder.

De sa cellule d'Elmon, saint Amand parcourait tous les lieux de la Péwèle, afin de sauver les âmes de ces populations, auxquelles il semblait surtout prodiguer ses soins. De là aussi un facile accès lui était offert, soit vers Valenciennes et Tournai, soit vers Marchiennes et Douai. Si on en croit même un savant auteur, le saint Évêque aurait eu de fréquentes relations avec Lidéric, premier forestier de Flandre, et aurait trouvé près de lui un bienveillant concours pour l'œuvre sainte qu'il avait entreprise.

Ces travaux et ces courses multipliées de saint Amand font connaître, d'une manière générale, les œuvres de salut, qu'il dut

opérer au milieu de nos pères ; mais leur détail, qui nous révélerait tant de faits touchants, n'est malheureusement pas connu. « Ce glorieux Pontife a recueilli à travers toute la France, une abondante moisson dans les greniers du Seigneur, » il tient le premier rang entre tous les missionnaires qui ont évangélisé les peuples durant le VII^e siècle, si fécond en prédicateurs de la foi et en illustres Saints. Il a exprimé, on peut dire, en sa personne, tous les caractères de l'Apôtre : il a été l'homme de toutes les bonnes œuvres et de tous les dévouements, le confident de tous les secrets, le recours de tous ceux qui étaient dans quelque nécessité. Rien ne coûtait à la soif des âmes qui le dévorait, et on aurait dit que Dieu le soutenait par un miracle continu, au milieu de ses immenses travaux, qui nous étonnent. « Vous l'eussiez vu, dit un ancien auteur, tantôt auprès d'un enfant qu'il instruisait avec une douceur de père, tantôt avec un homme auquel il expliquait les articles de notre croyance, comme à son frère : une autre fois, s'il entra dans une église, il y faisait une vive exhortation, échauffant les tièdes en l'amour de Dieu, rappelant les pécheurs à la pénitence, réconfortant et affermissant dans la foi ceux qui chancelaient dans la religion, les obligeant, par ses pressantes raisons, accompagnées de sa douceur ordinaire, à quitter le péché et s'attacher fortement à Jésus-Christ ; ce qu'il faisait d'une manière si touchante, que les plus impies, nonobstant leur endurcissement, avaient de la peine à résister. Un autre jour il s'employait à la visite des malades, pour leur donner la consolation dont ils avaient besoin, tâchant surtout de savoir l'état de leurs âmes et de leurs consciences, afin que s'il leur donnait de la consolation pour le corps, quelquefois même une guérison entière, il faisait toujours en sorte de ne pas laisser leurs âmes dans l'erreur et dans le péché ¹. »

Tel était saint Amand, dans tous les lieux où on le rencontre, sur l'Escaut, sur la Meuse, sur le Rhin et la Seine, jusqu'aux pieds des Pyrénées, et aux vastes solitudes de la Slavonie, traversées par le Danube.

¹ Manuscrit de la Bibliothèque de Cambrai, n° 4001.

Aussi ne doit-on pas s'étonner de cette vénération générale que les peuples lui témoignent, quand on considère les innombrables contrées qu'il a visitées par lui-même, ou dans lesquelles sont retournés des hommes, à qui il avait rendu la liberté avec la grâce de la régénération spirituelle. On sait en effet que, comme saint Eloi et beaucoup d'autres saints personnages de cette époque, notre vénérable missionnaire s'attachait surtout à racheter les nombreux esclaves, que l'on rencontrait alors dans les villes, et jusque sur les places publiques. « Amand, disent les biographes, revêtait d'habits ceux qui étaient nus, et donnait de la nourriture à ceux qui avaient faim. Lorsqu'il rencontrait des captifs ou des petits enfants d'au delà des mers, il les rachetait de ses propres deniers ; puis, après leur avoir enseigné les mystères de la foi, il les régénérait dans les eaux du Baptême, les faisait instruire dans la connaissance des lettres, leur rendait la liberté, et leur permettait de retourner dans leur pays. Que s'ils s'attachaient à lui, il en faisait ses disciples, et les plaçait en diverses églises ou monastères. Plusieurs d'entre eux devinrent dans la suite évêques, prêtres ou abbés. » Beaucoup de ces esclaves, qui pour la plupart étaient étrangers, allèrent au milieu de leurs compatriotes, raconter les vertus et les bienfaits de l'homme de Dieu, qui les avait délivrés de la servitude ¹.

La vie de saint Amand présente encore une foule de traits dans lesquels se révèlent toute la vivacité de sa foi et l'ardeur de sa charité.

Citons-en quelques-uns pour l'édification du pieux lecteur.

Un jour, rapporte Baudemonde lui-même, auteur contemporain, notre Père était au pays de Beauvais, annonçant la parole de Dieu et gagnant les peuples à la foi de Jésus-Christ, lorsque, dans un lieu appelé Ressons, près de la rivière d'Aronde, qui se jette dans l'Oise non loin de là, il entra dans la maison d'une pauvre

¹ N'est-ce pas là la raison de ce culte si longtemps rendu à saint Amand, dans l'Angleterre, où il n'a jamais été ? Son office était très-solennel dans le diocèse de Sarum en particulier, et les leçons propres du jour, au nombre de neuf, rappelaient les circonstances les plus intéressantes de la vie du saint apôtre.... Voir les vies des Saints, annotées et augmentées par M. de Ram, recteur de l'Université de Louvain.

femme, aveugle depuis longtemps. Comme le Saint lui parlait de son infirmité, elle lui fit connaître que Dieu l'avait ainsi punie, sans doute pour avoir rendu des hommages superstitieux à des arbres, selon les erreurs et les coutumes de ses ancêtres. « Je ne m'étonne pas de ce châtiment de Dieu, reprend avec bonté saint Amand, mais plutôt j'admire sa patience et sa miséricorde, qui a attendu votre conversion et votre retour vers lui, après que vous avez indignement rendu à un arbre l'adoration qui n'est due qu'à lui seul. Maintenant suivez mon conseil, prenez une hache et allez abattre vous-même cet arbre : j'ai la confiance que Dieu toujours miséricordieux, vous rendra sa grâce et la lumière. » Cette femme obéit aussitôt, et se faisant conduire par sa fille vers l'arbre désigné, elle le frappa à coups redoublés en sa présence. Saint Amand rempli de l'Esprit de Dieu, et ne doutant point qu'il voulait récompenser la docile obéissance de cette pauvre infirme, lui dit de s'arrêter, et imprimant en même temps le signe de la Croix sur ses yeux éteints, il invoque avec foi le nom de Jésus-Christ, et à l'instant la lumière du Ciel lui est rendue. Un si grand bien-fait excita dans le cœur de cette femme une vive reconnaissance envers Dieu, et depuis lors elle mena une vie simple et exemplaire.

Une autre fois, le saint Missionnaire était au pays de Laon, près de Coucy, et non loin de son abbaye de Barisy-aux-Bois, où son souvenir s'est aussi fidèlement conservé. Des affaires importantes l'appelaient à Clichy, auprès de Dagobert II, fils du saint roi Sigebert, lorsqu'il s'arrêta dans sa route pour consoler une pauvre veuve, dont le fils venait d'être tué par des hommes qui le croyaient appartenir à une bande de voleurs du pays de Beauvais. Le cœur touché de compassion en voyant la douleur de cette mère éplorée et des personnes de sa famille, il ne cessa de prier Dieu avec larmes jusqu'à ce que la vie fût rendue au jeune homme.

Telles étaient la conduite et les œuvres de saint Amand partout où il se transportait, soit pour prêcher l'Évangile, soit pour visiter ses monastères ¹.

¹ Outre ceux dont nous avons déjà parlé, rappelons encore l'abbaye qu'il éleva au territoire d'Alost, non loin de l'endroit où fut martyrisé saint Livin,

Mais le moment approchait où ce père de beaucoup de peuples, ce patriarche de la vie monastique, ce vétéran de la milice sacerdotale allait achever ses longs travaux dans la vigne du Sei-

les abbayes de Renaix, de Thornhout et de Leuze, et celle de Deurne auprès d'Anvers. A Anvers même, centre des peuplades barbares de la contrée, il éleva une église pour maintenir dans la foi ceux qu'il avait convertis à Jésus-Christ. Auprès de Termonde, sur la rive droite de l'Escaut, une autre église et un village qui l'entoure portent son nom; à Condé, au confluent de l'Escaut et de la Haine, s'élevait un monastère sous l'invocation de la très-sainte Vierge, qu'on reporte à saint Amand, et où saint Wasnon, venu dans ces lieux des lointaines montagnes d'Ecosse, apprenait au peuple la doctrine et la morale de l'Evangile. L'église de Calloo, près des bouches de l'Escaut, vénère aussi saint Amand comme son patron et son fondateur. On se rappelle l'abbaye de Nivelles, bâtie par sainte Itta, et sainte Gertrude, sa fille : on pourrait encore ajouter celle d'Andenne, que sainte Begge, seconde fille de Pépin le Vénérable et mère de Pépin d'Héristal, éleva sur les bords de la Meuse. Vers les confins du Brabant et de l'ancien pays des Bataves (Hollande), auprès de l'une des embouchures de cette rivière, on trouve encore l'église de Gertrudenberg ou mont de Gertrude, élevée et consacrée par saint Amand. A Ardembourg, saint Amand joint un monastère à l'église bâtie par saint Eloi. Courtrai, sur la Lys, vénère aussi ces deux grands Apôtres comme ses pères dans la foi. Combien d'autres lieux inconnus pourraient nous offrir de semblables souvenirs ? On se rappelle ce que nous avons dit de sainte Aléna dont la conversion admirable est attribuée par de graves et savants auteurs à saint Amand lui-même, qui mérita ainsi un nouveau titre à la reconnaissance religieuse des habitants du Brabant. A côté de tous ces noms, rappelons encore la Vénérable sainte Gertrude retirée à Hamage, où par le conseil d'Amand, elle fonda un monastère, saint Humbert à Maroilles, sainte Vaudru à Mons, sainte Aldegonde à Maubeuge, saint Mauger à Hautmont et à Soignies : à Lobbes, à Walers en Faigue, à Alne, à Crespin, saint Amand prête ses conseils et son concours à saint Laudelin, le fils pénitent de saint Aubert. Le monastère de Blangy en Ternois, construit par sainte Berthe, épouse de Sigebert, frère d'Adalbaud, présentait aussi son autel dédié à saint Amand, ainsi que celui de Marœul en Artois, fondé par saint Bertille. Nous verrons bientôt les rapports que présente la vie de saint Amand avec celle de saint Mauront, fondateur de l'abbaye de Bruël (Merville) et celle de sainte Rictrude, fondatrice principale de Marchiennes. On pourrait encore citer beaucoup d'autres lieux dans lesquels saint Amand a prêché la foi et fondé des églises ou des monastères, où du moins l'on croit reconnaître des traces de son passage. La province du Bugey en particulier lui a voué un culte depuis les temps les plus reculés et lui attribue la fondation de monastères très-importants, tels que celui de Nant qui aurait donné son origine à la ville de Nantua, ceux de Chézery, de Meyria et de saint Claude. Strasbourg, Worms et Mayence se glorifient aussi de l'avoir vu et possédé, peut-être à l'époque où il se rendait au pays des Slaves. L'Espagne elle-même prétend qu'il a gouverné quelque temps une de ses églises : tant s'était répandue au loin la réputation de saint Amand.

gneur. « Il avait combattu un bon combat, consommé sa course et gardé soigneusement la foi. La couronne de justice lui était réservée, et il l'attendait avec confiance du juste Juge ¹. »

Rentré dans son monastère d'Elnon, pour ne plus le quitter, Amand voulut le consacrer solennellement, et donna à cette fête toute la pompe désirable. A son invitation, des prélats illustres et des abbés se rendirent avec joie et empressement auprès du saint Vieillard, dont l'âme était remplie des plus douces consolations.

Quand la cérémonie fut terminée, tous se réunirent dans la salle du chapitre, et c'est là qu'en leur présence saint Amand lut son testament, écrit peu auparavant sous sa dictée, par Baudemond, son disciple, et l'historien de sa vie ².

Quelques années après, saint Amand rendit paisiblement son âme à Dieu, au milieu de ses nombreux disciples, le 6 février de l'année 684 ; il était alors dans sa quatre-vingt-dixième année. Ses obsèques furent célébrées avec une pompe extraordinaire et au milieu d'un immense concours des populations. Il fut d'abord déposé dans l'oratoire de Saint-Pierre, bâti par ses soins, mais bientôt les guérisons et les miracles qui s'y opéraient rendirent ce lieu trop étroit pour la dévotion des fidèles. On éleva donc, avec les dons des pieux habitants de la contrée, une église plus spacieuse et dans laquelle l'évêque de Tournai et de Noyon transporta le corps saint, qui fut trouvé, après un espace de quinze ans, sans la moindre trace de corruption.

Lors des invasions des Normands, le dépôt sacré fut transporté à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, non loin de Paris. Le monastère d'Elnon fut alors envahi par les barbares, qui massacrèrent les religieux tandis qu'ils étaient dans l'église occupés à chanter les louanges de Dieu.

Cette abbaye ayant été de nouveau détruite par un incendie le 11 février de l'an 1066, les religieux, avec la permission des évêques de la province, portèrent processionnellement les reliques de leur saint Patron dans différentes contrées, pour obtenir des

¹ II Tim., c. II.

² Voir dans l'ouvrage de M. l'abbé Destombes cette pièce très-intéressante.

secours qui les aidassent à la relever de ses ruines. Un grand nombre de miracles furent alors opérés à Cambrai, à Coucy, à Laon, à Chauny, à Noyon et en d'autres lieux. (DESTOMBES.)

SAINTE DOROTHÉE,

VIERGE,

ET SAINT THÉOPHILE,

MARTYRS.

Pendant la persécution suscitée par Dioclétien contre l'Église, il y avait à Césarée en Cappadoce une jeune Vierge nommée Dorothée, aussi remarquable par ses vertus que par ses grâces. Elle fut arrêtée parce qu'elle était chrétienne et parce qu'elle avait déclaré qu'elle ne voulait point d'autre époux que Jésus-Christ. Saprice, gouverneur de Césarée, la fit paraître devant son tribunal ; il lui dit qu'il l'avait fait appeler pour l'engager à sacrifier aux dieux immortels, selon le commandement de l'empereur : « J'ai un autre Maître qui est dans le Ciel, répondit Dorothée ; c'est à celui-là que je dois obéir ; c'est lui seul que je sers. »

Après qu'il eut inutilement employé les séductions et les prières, Saprice voulut recourir aux menaces et à la terreur. Il fit déployer tout l'appareil des supplices. Mais Dorothée, pleine de la force divine que Jésus communique à ses heureuses épouses, ne s'effrayait point des menaces, comme elle ne s'était pas laissé toucher par les promesses. Le gouverneur lui fit subir alors divers tourments sans ébranler cette âme chrétienne.

Il fut lui-même étonné de sa constance, et avant de la condamner à la mort, il entreprit de gagner la jeune Vierge par des efforts nouveaux. Il la fit mettre entre les mains de deux sœurs nommées Christèle et Calliste, qui, ayant été chrétiennes, s'étaient laissé pervertir et étaient retournées à l'idolâtrie. Pendant quelques jours qu'elles furent chargées d'engager Dorothée, par des présents et des caresses, à renoncer Jésus-Christ, elles employèrent tous les moyens imaginables pour la corrompre et la faire tomber comme elles dans l'apostasie. Mais la grâce divine, qui l'avait affermie jusqu'alors, la rendit invulnérable. Loin de se laisser abattre, Dorothée toucha si vivement, par ses

exhortations, ses vertus et ses prières, les deux sœurs qui voulaient la pervertir, qu'elles se laissèrent gagner elles-mêmes et retournèrent à la foi de Jésus-Christ qu'elles avaient abandonnée. Elles expièrent bientôt leur apostasie par une confession publique.

Saprice, irrité d'un succès si opposé à celui qu'il espérait, les condamna toutes deux à être brûlées vives. Il voulut que Dorothée fût présente à ce spectacle, qui ne fit que l'encourager davantage au martyre. On l'étendit sur le chevalet, on la frappa de verges, on lui brûla les côtes avec des torches ardentes. Elle persévéra, au milieu des tortures, à confesser Jésus-Christ et à chanter les louanges du Dieu éternel. Saprice, furieux, condamna la généreuse Vierge à perdre la tête.

Comme on la conduisait au supplice, elle s'écria qu'enfin elle touchait au moment du bonheur, puisqu'elle allait voir son divin Époux. Un jeune avocat nommé Théophile, pensant la railler là-dessus, la pria de lui envoyer des fleurs et des fruits du jardin de cet Époux qu'elle allait trouver. Dorothée le lui promit, sans doute poussée par une inspiration de l'Esprit-Saint. Un moment après, elle leva les yeux au Ciel, fit à Dieu une fervente prière, tendit le cou au bourreau, et son âme bienheureuse s'éleva au séjour des récompenses éternelles.

Mais au même instant, un Ange apparut à Théophile et lui présenta, dans un petit panier, trois pommes fraîchement cueillies et trois roses très-vives, en lui disant : « Voilà ce que vous a promis la vierge Dorothée. » C'était le 6 février. Théophile, frappé de ce prodige et touché de la grâce, embrassa sur-le-champ le christianisme ; et peu de temps après, il eut part à la gloire de Dorothée, en souffrant généreusement le martyre pour le nom de Jésus-Christ.

La ville de Rome possède le corps de sainte Dorothée, dans l'église de son nom, au delà du Tibre. Tous les ans, le 6 février, le jour de sa fête, en souvenir du miracle qui a converti Théophile, on bénit des pommes et des roses, que le Pape envoie aux chrétiens qu'il veut honorer.

Les reliques de sainte Dorothée de Césarée en Cappadoce sont

à Rome pour la plus grande part. Mais celui qui a dit que cette Sainte avait laissé six corps parce qu'on a de ses reliques à Rome, à Bologne, à Arles chez nous, dans l'église de Saint-Honorat, à Lisbonne, à Prague, à la chartreuse de Sirck dans le pays de Trèves, celui-là a dit une stupidité. Tous ces lieux et dix ou douze autres en Allemagne ont des reliques d'une sainte Dorothée. Mais celles de la sainte vierge de Cappadoce sont pour la plus grande partie à Rome; et les autres lieux ne sont fiers que d'avoir quelque portion de ces trésors.

Il y a plusieurs saintes Dorothée : 1^o la vierge martyre de Césarée, fêtée le 6 février; 2^o la vierge d'Alexandrie, aussi appelée Dorothée, fêtée comme la première le 6 février; 3^o sainte Dorothée, martyre d'Aquilée, avec sainte Euphémie et deux autres; 4^o sainte Dorothée de Quidzine en Prusse; 5^o la bienheureuse Dorothée, vierge d'Arles, dont le tombeau est conservé avec honneur dans la célèbre crypte de Saint-Honorat; 6^o et pour l'Allemagne il y a aussi la bienheureuse Dorothée, qui florissait au xv^e siècle, à Underwald en Suisse.

SAINTE DOROTHÉE D'ALEXANDRIE,

VIERGE.

Maximin Daïa, appelé aussi Galère, était au commencement du iv^e siècle l'un des plus cruels ennemis des chrétiens. Il employait, dit-on, des supplices qu'on n'avait jamais imaginés avant lui. Il était en même temps très-dissolu dans ses mœurs. Comme il s'était arrêté à Alexandrie d'Égypte, on lui parla d'une jeune vierge que toute la ville admirait. Outre sa beauté extraordinaire et sa naissance de l'une des plus nobles et des plus riches familles d'Alexandrie, elle était fort savante dans les sciences, principalement dans la philosophie et l'Écriture sainte, qu'on enseignait là publiquement aux filles chrétiennes comme aux hommes, depuis plus d'un siècle. Mais en outre, elle était riche des vertus chrétiennes. Son humilité, sa chasteté et la pureté de son âme la rendaient, dans cet âge tendre, vénérable à tous.

Maximin, à qui l'on citait cette merveille, en devint épris, et il

la fit venir devant lui. Mais il fut tellement intimidé de ses généreuses résolutions, qu'il n'osa lui ôter la vie. Selon Rufin, il la bannit au loin ; selon Eusèbe, elle-même se défilant du tyran, se retira secrètement en un lieu où Maximin ne pût la découvrir. Elle emmenait avec elle une jeune fille qui était la compagne de sa vie pénitente, et qui avait comme elle fait vœu de virginité. Elles passèrent le reste de leur vie dans les austérités, la prière et les bonnes œuvres, au sein d'une solitude ignorée. On pense que sainte Dorothée mourut en paix, et quelques-uns placent le jour de son passage à l'éternité bienheureuse au septième jour de février de l'an 311, quoique plusieurs Églises honorent cette Sainte le 6 du même mois, conjointement avec sainte Dorothée de Cappadoce.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ D'ELNON.

Quand saint Amand, arrivé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sentit que sa fin approchait, il appela près de lui le bienheureux André, l'un des disciples qu'il avait formés, et en qui il avait une confiance toute spéciale. Celui-ci se trouvait alors au monastère de Barisy-aux-Bois, fondé par le saint Missionnaire dans le diocèse de Laon, et dont il lui avait confié la direction. La prudence de sa conduite et la ferveur de sa piété déterminèrent le vénérable vieillard à lui remettre, avant de mourir, le gouvernement de l'abbaye d'Elnon. Il s'acquitta de cette charge pendant dix ans avec un plein succès, et contribua beaucoup à répandre les idées chrétiennes dans toute la contrée, soit par les exemples de sa vie sainte, soit par la parfaite régularité et l'esprit de discipline qu'il entretenait dans sa communauté. On trouve son nom dans plusieurs martyrologes, et en particulier dans celui de Du Saussay.

Son corps, déposé d'abord comme celui de saint Amand dans l'église de Saint-Pierre, fut ensuite transféré dans celle de Saint-Étienne : on rapporte que plusieurs malades ont recouvré la santé auprès de son tombeau ¹.

¹ M. l'abbé Destombes.

SAINT SYLVAIN D'ÉMÈSE,

MARTYR.

Saint Sylvain gouvernait l'Église d'Émèse, en Phénicie, et pendant quarante ans il avait semé la foi dans cette contrée, lorsqu'en l'an 312 Maximin Daïa y envoya Véturius, maître de la milice. Ce féroce tribun fit arrêter le saint vieillard, et avec lui deux autres chrétiens qu'on lui avait désignés comme ennemis des dieux. Il condamna aux bêtes le vénérable Évêque et ses deux compagnons. Les tigres, qu'on avait affamés, se précipitèrent sur les trois Martyrs, qu'ils déchirèrent avec rage en présence de Véturius.

SAINT VAAST,

ÉVÊQUE D'ARRAS.

On croit que saint Vaast était originaire d'Aquitaine, né sur les frontières du Périgord et du Limousin, mais on ne sait rien de sa famille ni de la fortune de ses parents. On juge seulement qu'ils lui procurèrent une éducation chrétienne. Il quitta son pays, ses biens, ses proches et ses amis, pour servir Dieu avec plus de liberté, et il se retira dans le diocèse de Toul, en Lorraine, où il vécut caché pendant quelque temps dans les exercices de la pénitence.

Mais la réputation de sa vertu le fit connaître ensuite à l'évêque du lieu, qui le fit entrer dans son clergé, et l'éleva au sacerdoce. Ce ne fut pas pour le ministère de la seule Église de Toul que Dieu permit qu'il reçût ce sacré caractère. On vit peu après que la divine Providence l'avait destiné pour être le catéchiste de Clovis, notre premier roi chrétien, et pour être l'Apôtre de son royaume avec saint Remi de Reims.

Ce prince, marié à une sainte femme qui le sollicitait d'embrasser la foi de Jésus-Christ, l'avait toujours entretenue d'espérances et de délais, et il était cependant demeuré dans son infidélité. Dieu semblait avoir attaché l'heureux moment de sa miséricorde à une guerre périlleuse qu'il eut contre les Allemands. Ce fut dans un combat sanglant qu'ils lui livrèrent, que se voyant en

danger de périr avec son armée, il recourut à Jésus-Christ, que Clotilde sa femme adorait, et lui promit de le reconnaître et de l'adorer comme elle, s'il lui accordait la victoire. Il fut fidèle à sa promesse. Victorieux et plein de reconnaissance, il se sentit si pressé d'accomplir son vœu, que passant par Toul à son retour, il demanda s'il n'y avait pas dans cette ville un homme éclairé, qui pût l'instruire des mystères de la religion qu'il voulait embrasser. On lui envoya le prêtre Vaast comme le plus capable; aussitôt, il le pria de l'accompagner dans son retour. Saint Vaast faisait sur le chemin à l'égard de Clovis ce qu'avait fait autrefois saint Philippe auprès de l'Eunuque, lorsque passant la rivière d'Aine, il se vit sollicité sur le pont par un aveugle qui le priait à grands cris de lui rendre la vue. L'humilité du Saint le tenait éloigné de penser que Dieu voulût se servir de lui pour opérer aucune de ses merveilles. Mais considérant que la guérison de l'aveugle ne ferait pas tant pour le bien de cet homme que pour le salut de ceux qui étaient présents, il pria avec confiance; puis, faisant le signe de la Croix sur les yeux de l'infirmes, il lui fit recouvrer la vue à l'instant. Ce miracle contribua beaucoup à fortifier le roi dans sa résolution, et disposa les cœurs de plusieurs de ses courtisans à recevoir la semence de l'Évangile.

Clovis ayant été baptisé, laissa saint Vaast à Reims et le recommanda à saint Remi, qui retint ce trésor pour son église. La ville et le diocèse de Reims se trouvèrent édifiés en peu de temps, et charmés de ce saint Ecclésiastique, de qui toute la vie n'était qu'exercices de piété et de charité continuelle. Saint Remi, dont la sollicitude pastorale s'étendait au delà de son diocèse, et qui se trouvait chargé d'une grande province, voyant le besoin qu'avaient les peuples de l'Artois d'être instruits dans la foi et dans les mœurs, ne trouva point d'homme plus capable de défricher ce pays que saint Vaast. Il l'ordonna évêque d'Arras, et l'envoya aussitôt faire les fonctions de son nouvel apostolat dans un pays qui était encore rempli d'idolâtres.

Dieu autorisa sa mission d'abord par la guérison miraculeuse qu'il fit en entrant dans la ville, d'un aveugle et d'un boiteux qui lui demandaient l'aumône; et ce double miracle lui ouvrit la voie

pour prêcher plus efficacement. Il fut accueilli comme un envoyé du Ciel.

La ville d'Arras avait reçu autrefois la lumière de l'Evangile, lorsque les Romains étaient les maîtres du pays. Mais l'église où l'on servait Dieu avait été maltraitée en 406 par les Vandales et les Alains, et ensuite entièrement désolée comme plusieurs autres par les ravages effroyables qu'Attila avait faits dans les Gaules en 450. Le paganisme s'était rétabli sur ces ruines, et saint Vaast ne put découvrir aucune trace qui fût restée du culte de Dieu que dans la mémoire de quelques anciens du pays, qui lui montrèrent hors de la ville la place de l'église où les fidèles s'assemblaient autrefois.

Il soupira et gémit à la vue des ronces et des immondices qui couvraient ce saint lieu devenu une espèce de cloaque, retraite des bêtes farouches. Ce spectacle lui tira des larmes des yeux, et s'étant mis à genoux pour implorer la miséricorde de Dieu sur la ville, il vit sortir du fond de ces ruines un ours qui avait coutume de s'y retirer. La confiance qu'il avait en Dieu fit que sans se troubler il conjura l'animal de se retirer dans les bois et de ne plus repasser la Scarpe : et ce qui parut surprenant, il en fut mieux obéi que de la plupart des hommes pour lesquels il avait été envoyé.

Quoique la véritable religion fût celle de la cour et des grands du pays, depuis que Clovis s'était fait chrétien, et que saint Vaast eût beaucoup de crédit auprès de ce prince, il éprouva que le changement des cœurs dépendait de Dieu, et que la lumière de la foi était un don qu'on ne devait attendre que du Père des lumières. L'attachement opiniâtre que son peuple fit paraître pour les superstitions du paganisme, donna de grands exercices à sa patience et à sa charité.

Parmi les moyens qu'il jugeait les plus efficaces, il employait la douceur des paroles, les bons offices, le ménagement des occasions favorables, la familiarité, jusqu'à ne refuser pas même de se trouver à des festins, pour faire goûter plus facilement la nourriture céleste de la Parole de Dieu, et tâcher de réduire doucement des esprits si rebelles.

Il passa quarante ans dans les fonctions continues d'un si pénible ministère, ayant été, pour surcroît de travail, chargé encore des soins de l'Église de Cambrai, par saint Remy, dès l'an 510.

L'histoire ne nous a point donné le détail de tout ce qu'il a fait et souffert durant le cours de cette longue mission, dans une si grande étendue de pays. Elle nous représente en général qu'il rendit son Église florissante en bonnes œuvres, aussi bien que dans la pureté de la foi. Avec la consolation qu'il eut de la laisser en cet état, Dieu lui accorda encore celle de prévoir l'heureux moment de la récompense éternelle qu'il préparait à ses travaux.

La mort de ce saint homme qui arriva, comme nous le croyons, le 6 février de l'an 539, fut accompagnée et suivie de plusieurs miracles, comme sa vie. Il avait ordonné qu'on enterrât son corps dans un petit oratoire qu'il avait construit sur le bord du ruisseau le Crinchon hors de la ville. Mais quoiqu'il eût souvent recommandé de son vivant qu'on n'enterrât personne dans la cité, et surtout dans les églises qui, selon lui, n'étaient point pour les morts, on l'inhuma dans l'église de Notre-Dame, sa cathédrale, parce qu'on le regardait comme toujours vivant au milieu de son peuple. Il y demeura jusqu'au temps de saint Aubert, qui fut le septième évêque d'Arras et de Cambrai après lui.

Ce saint prélat, accompagné de saint Omer, évêque de Térouanne, le transporta solennellement de cette église dans le petit oratoire qui était devenu une chapelle du nom de Saint-Pierre, cent vingt-huit ans après la mort du Saint. Il changea cette chapelle en une église du nom de saint Vaast, et y jeta les fondements d'un célèbre monastère qui fut achevé par son successeur Vindicien. Lorsque cette église fut achevée, Vindicien en fit la dédicace et l'élévation du corps le 21 février de l'an 852.

SAINT BARSANUPHE,

ANACHORÈTE.

Saint Barsanuphe passa quelques années dans le monastère de Saint-Séridon, situé près de Gaza, en Palestine, où vécurent en même temps que lui S. Jean le Prophète, le bienheureux Dorothee et saint Dosithée. L'amour de la contemplation le porta en 540, à

se renfermer dans une cellule écartée, afin de n'avoir plus de commerce qu'avec Dieu. Ce fut là qu'il écrivit un traité contre les moines qui étaient tombés dans l'origénisme. Les Grecs avaient tant de vénération pour sa mémoire, qu'ils mirent son image dans la grande église de Constantinople, près de celles de saint Antoine et de saint Ephrem.

Saint Barsanuphe est honoré le 6 février, avec la qualité de premier patron, à Oria près de Siponto en Italie, où ses reliques furent transférées dans le neuvième siècle. Son office se trouve au même jour dans les synaxaires des Grecs ¹.

SAINTE JULIENNE,

VEUVE, A BOLOGNE.

Julienne, née d'une grande famille de Bologne, mariée à un homme de haut rang, brillait à la fin du quatrième siècle. Devenue veuve avec cinq enfants, elle demanda à Dieu la grâce de ne plus vivre que pour lui. Elle éleva si pieusement son fils et ses quatre filles, que sa maison semblait un monastère où les heures s'écoulaient dans la prière et les bonnes œuvres.

Elle était riche, mais tout ce qui dépassait les modestes besoins de sa maison était distribué tous les jours aux pauvres. Ses quatre filles consacrèrent à Dieu leur virginité; et on dit que c'est pour elles que saint Ambroise écrivit son livre des Vierges. Son fils entra dans le clergé.

Alors Julienne vendit ses biens, et de leur produit elle bâtit l'église des Saints Vital et Agricole, qui fut consacrée par saint Pétrone. Riche enfin de vertus et de bonnes œuvres, la pieuse veuve rendit son âme à Dieu, à l'âge de soixante-douze ans, vers le milieu du cinquième siècle. — Ses reliques sont vénérées à Bologne, dans l'église de Saint-Étienne.

On l'appelle dans quelques martyrologes sainte Julienne de Côme, parce qu'elle est honorée dans cette ville.

¹ Les synaxaires des Grecs sont des recueils abrégés de la vie des Saints.

SAINTE REINILE,

VIERGE.

Sainte Reinile appelée aussi Renule et Renelle, naquit d'une famille distinguée des environs de Liège, vers le temps de Charles Martel. Elle fut élevée dans la piété chrétienne, par des parents vertueux, qui la consacrèrent au service de Dieu avant qu'elle eût respiré l'air corrompu du siècle. La jeune vierge répondit parfaitement aux vœux de son père et de sa mère; elle fit les plus grands progrès dans l'amour de la retraite et de la prière, et dans toutes les vertus chrétiennes.

Ses parents bâtirent pour elle et pour sa sœur sainte Herlinde le monastère d'Eike sur la Meuse, où elles se retirèrent après avoir pris le voile à Valenciennes; saint Willibrord, évêque d'Utrecht, et saint Boniface, évêque de Mayence, établirent les deux sœurs abbesses de ce monastère. Elles le dirigèrent avec une si grande réputation de vertu et de sagesse, qu'elles se virent bientôt entourées d'un grand nombre de vierges chrétiennes qui vinrent se ranger sous leur conduite. Elles étaient en tout les modèles de leurs religieuses, par leur pureté, leur humilité profonde et leurs mortifications.

Sainte Herlinde ayant heureusement achevé sa carrière, vers l'an 743, Reinile fut chargée seule de gouverner la maison, et elle s'en acquitta avec tant d'exactitude et de prudence, qu'on ne s'aperçut de la perte qu'on avait faite que parce qu'il y avait une personne de moins dans le monastère.

Après avoir édifié ses sœurs, consolé l'Eglise et étonné le monde, sainte Reinile mourut vers le milieu du huitième siècle. Dieu récompensa ses vertus et ses travaux par d'éclatants miracles qui s'opérèrent à son tombeau. Son corps est conservé avec vénération au diocèse de Liège.

SAINTE HILDEGONDE DE MEHREN.

Hildegonde, fille d'un comte Herman de Lidberg, fut mariée toute jeune au comte Lothaire, dans le pays de Cologne. Elle

eut de cet époux deux fils, dont l'un fut appelé Herman, comme son grand père maternel, l'autre fut nommé Thierry. Elle en eut ensuite une fille qui eut le nom d'Hedwige.

Son mari étant mort presque subitement, et, peu après, Thierry ayant eu le même sort, elle vit avec bonheur son autre fils Herman se retirer dans le monastère de Cappenberg. Alors, après avoir fait le pèlerinage de Rome avec sa fille, elle fonda à Mehren, près de Neuss, un monastère qu'elle soumit à la règle de Prémontré. C'était en 1166. Elle y prit le voile avec Hedwige, et fut élue abbesse par toutes les religieuses.

Mais quoique supérieure et fondatrice, elle ne voulut être distinguée en rien de toutes ses sœurs, Elle passa de ce monde devant Dieu le 6 février de l'an 1183, et ce fut son fils Herman qui fit la cérémonie de ses funérailles. Sainte Hildegonde est la patronne de Mehren et de toute la contrée, où son nom est très-vénéré.

SAINT RACHIS OU RATCHÈS,

ROI DES LOMBARDS.

Rachis, l'un des derniers rois des Lombards, fut converti à la foi et à l'église chrétienne par le saint Pape Zacharie, au milieu du huitième siècle. Il abdiqua aussitôt sa couronne, et se fit moine dans l'Ordre de Saint-Benoît. La reine, sa femme, suivit son exemple et prit le voile, avec Rotrudes, sa fille.

L'Hagiologium italicum compte ces trois convertis au nombre des Saints. Le même livre place aussi à ce jour le roi de Westsex Ina, dont nous allons parler.

SAINT INA,

ROI DE WESTSEX.

Ina, roi de Westsex en Angleterre, se rendit célèbre par ses diverses expéditions contre la plupart de ses voisins, qui troublaient la tranquillité de ses États. Il donna à son peuple des lois pleines de sagesse. En l'an 726, après un règne glorieux de trente-sept ans, il s'en alla à Rome en pèlerinage avec la reine son épouse. Il y bâtit un collège anglais, et il assigna pour son

entretien un sou par année sur chaque maison de son royaume. Cette taxe, appelée *Romescot*, fut étendue depuis, par Offa, roi de Mercie, sur toutes les maisons de la Mercie et de l'Estanglide; et comme l'argent qu'elle produisait se délivrait à Rome, le jour de la fête de saint Pierre, on donna à cette taxe le nom de *Denier de Saint-Pierre*. Il fut aboli par Henri VIII, lorsque ce prince déserta l'Eglise et la foi.

Ina ne voulut plus quitter Rome; et à la sollicitation de sa pieuse épouse, il abdiqua. Le roi et la reine de Westsex embrasèrent la vie monastique, et achevèrent de se sanctifier dans la retraite. Le nom de saint Ina est marqué en ce jour aux *Acta sanctorum*.

SAINT GUÉRIN,

ÉVÊQUE DE PALESTRINA.

Né dans la dernière moitié du onzième siècle, d'une noble famille de Bologne, Guérin fut une des gloires du clergé de son temps. Ses parents voulaient lui faire dans le monde ce qu'on appelle un grand établissement, mais tout jeune qu'il était, il repoussa les splendeurs passagères, pour ne courir qu'après les biens éternels. Entré, contre le gré de sa famille, dans l'Ordre des Chanoines réguliers, il en choisit les emplois les plus humbles. Il avait toujours présente à la pensée cette parole de Notre-Seigneur : Apprenez de moi que je suis humble de cœur. Mais sa sainteté éclatant, il fut élu évêque de Payic. En l'apprenant, il se cacha si bien qu'on ne put le découvrir; et il ne reparut que lorsqu'il sut qu'on avait reçu un autre évêque à sa place.

Quelque temps après, le Pape Lucius II le fit venir à Rome, le créa cardinal et le sacra évêque de Palestrine. Ces dignités ne l'empêchèrent pas de continuer les austérités de la vie monastique. Le Pape lui ayant fait don d'un équipage, il le vendit et en distribua le prix aux pauvres. L'exemple de ce saint prélat, ses exhortations et sa mansuétude amenèrent beaucoup de chrétiens à une vie plus parfaite. Lorsque, accablé par les travaux et les années, il vit s'avancer l'heure de la mort, il recommanda à son

clergé, réuni autour de lui, le soin des âmes et de la gloire de Dieu, à qui il rendit son âme le 6 février 1159.

Il fut inhumé dans l'église du saint martyr Agapet, où Dieu signala sa sainteté par des miracles. Il fut canonisé par le Pape Alexandre III.

SAINT BRINOLF,

ÉVÊQUE EN SUÈDE.

Brinolf, né dans la partie occidentale de la Suède, qu'on appelait la Westrogothie, sortit d'une grande famille de cette région, vint faire ses études à Paris, dont l'université naissante répandait beaucoup d'éclat. Il resta dix-huit ans dans cette ville, où il se fit vénérer par ses vertus et admirer par sa science. A la suite de ce long séjour, il retourna dans son pays. Il y rapportait les dons de l'esprit et du cœur que saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand et d'autres hommes prodigieux en science et en sainteté prodiguaient à nos pères. Il était prêtre ; il fut dans son pays chanoine, puis doyen de Lincopen, et ensuite évêque de Skar, capitale de sa province. Il y remplit avec zèle tous les devoirs d'un bon pasteur et y mourut le 6 février 1317.

Les Bollandistes citent à son honneur un petit fait que voici : — Sainte Brigitte se trouvant, le jour de la Purification, dans l'église cathédrale de Skar, sentit tout-à-coup une odeur très-suave, sans comprendre d'où elle pouvait s'exhaler. Pendant qu'elle s'en inquiétait, elle fut ravie en extase, et vit la très-sainte Vierge accompagnée d'un homme plein de majesté et vêtu d'habits pontificaux. « Voyez, ma fille, dit Marie, la gloire de cet évêque qui m'a honorée toute sa vie, et que Dieu récompense. C'est de lui que vient ce parfum qui vous charme. » — C'était saint Brinolf, dont les reliques se trouvaient en effet dans cette église.

LE BIENHEUREUX ANGE DE FOURCI,

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN.

Le bienheureux Ange naquit au ^{xiii}^e siècle, à Fourci dans les Abruzzes, de parents honnêtes et pieux. Ils étaient avancés en

âge, mais leur dévotion au Chef de la Milice céleste saint Michel, leur obtint cet enfant qu'ils appelèrent Angelo, et qui devait mener constamment une vie angélique. Il fut élevé chez les religieux Bénédictins, et il devint un de leurs plus brillants élèves, tout en menant la vie la plus sainte.

Lorsque son père se vit à l'article de la mort, il le fit venir et lui raconta que sa naissance était due à sa dévotion pour deux grandes puissances du ciel, qu'il avait longtemps invoquées, saint Michel parmi les Anges de Dieu et saint Augustin. Le jeune Ange alla dès lors compléter ses études de théologie à Naples, où il entra chez les Augustins. Il fonda bientôt après un couvent de cet Ordre. On l'élut alors, à cause de son mérite éclatant, évêque de Cerra et en même temps évêque de Melfi. Mais il refusa ces dignités redoutables et mourut saintement dans son monastère, le 6 février 1327.

LE BIENHEUREUX ANTOINE DE MONDOLA,

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN.

Le bienheureux Antoine, né à Mondola, dans la Marche d'Ancone, de parents pieux et honnêtes, eut le bonheur d'être élevé par un savant de vie sainte. Aussi, dès qu'il fut adolescent, il entra dans l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. La renommée de la sainteté et des miracles de saint Nicolas de Tolentino se répandait partout alors. Antoine le prit pour modèle ; à son exemple il jeûnait le mercredi et le vendredi. Les autres jours il ne se nourrissait que de pain et de légumes. Il portait un cilice ; il couchait sur la paille, et tous les instants qu'il ne donnait pas à la prière, il les consacrait à retirer les pécheurs de leurs mauvaises voies, à visiter les malades et les prisonniers, à consoler les affligés, à quêter des aumônes pour les pauvres.

Il fut assailli de beaucoup de tentations, mais le démon ne parvint jamais à l'ébranler. Ayant toute sa vie, sans s'arrêter, combattu les bons combats, il mourut dans la grâce de Dieu, âgé de quatre-vingt-quinze ans, le 6 février 1350. — Il a été béatifié par Clément XIII.

LE BIENHEUREUX CHÉRUBIN DE BERGAME,

FRÈRE MINEUR.

Plusieurs particularités de la vie du bienheureux Chérubin ne sont pas venues jusqu'à nous. Il paraît qu'il tirait son origine de Bergame, ville épiscopale de l'état de Venise. Il fit profession de la règle de Saint-François dans la province de Saint-Ange, célèbre par la piété qu'ont fait éclater un grand nombre de ses Religieux.

Sans entrer dans le détail des vertus de Chérubin, on nous apprend qu'il était parvenu à un si haut degré de perfection, que Dieu lui accordait toutes ses demandes, tant ses ferventes prières étaient agréables à sa divine Majesté. Un seul trait suffit pour justifier ce que les historiens rapportent de l'efficacité de ses prières.

Tandis qu'il était gardien à Nocera, dans le duché de Spolète, Brigitte, femme du gouverneur de la Pouille, voyant son fils malade à l'extrémité, le recommanda au Serviteur de Dieu. Chérubin assemble ses religieux ; tous se mettent en prières et après cette pieuse cérémonie, il fait dire à Brigitte que son fils ne mourra pas de sa maladie, mais qu'une autre personne satisfera pour lui. A peu de jours de distance, cette dame étant venue pour remercier Chérubin, il lui déclara ce qu'il en était, et les conditions auxquelles son fils avait recouvré la santé. « Rendons grâces à Dieu vous et moi, lui dit-il, vous de ce qu'il a délivré votre fils de la mort, moi, de ce que la mienne va arriver. Je dois même cette faveur à votre enfant, qu'ayant prié le Seigneur qu'il agréât ma mort pour la sienne, j'ai été exaucé. Je vous prie donc, ajoutait-il, de me prêter une mule pour me porter au couvent de Campo-Basso où je dois mourir dans peu de jours, et où je ne peux me rendre à pied, à cause de l'extrême faiblesse où je suis. »

Brigitte, pénétrée de douleur et de reconnaissance, fit donner une mule au saint Homme, au sacrifice duquel elle devait le salut de son fils, et il se rendit à sa destination.

En arrivant au couvent, il dit au gardien le sujet de sa venue ;

et l'ayant assuré que sa mort était prochaine, il s'y disposa par la réception des Sacrements.

Après avoir rempli tous ses devoirs de chrétien et de parfait religieux, il mourut dans une grande tranquillité d'âme et d'esprit, le sixième jour de février 1513. Il était dans un âge fort avancé, et il fut inhumé à Campo-Basso. Aussitôt après sa mort, plusieurs miracles signalèrent sa béatitude. Diverses personnes recouvrèrent la santé, et d'autres reçurent du soulagement dans leurs peines par son intercession.

LA V. MÈRE MARGUERITE DE SAINT-JOSEPH,

CARMÉLITE.

Le couvent des Carmélites de Mâcon fut fondé en 1626, par Marguerite de Saint-Joseph. C'était une jeune femme, veuve d'un sieur Chandon, conseiller en cette ville. Quand elle perdit son époux, elle n'avait que vingt-et-un ans et point d'enfants. Riche, douée des plus beaux talents, d'un esprit soutenu, d'un jugement solide, elle fut recherchée dans son veuvage par des partis avantageux. Mais animée par l'exemple de Madame Acarie, aujourd'hui béatifiée, et par les conseils du cardinal de Berulle, elle partit de Mâcon, accompagnée de M. de Boyé, son beau-frère, sans dire adieu à ses parents, et fut reçue dans le couvent des Carmélites à Paris, où elle prit le nom de Marguerite de St-Joseph.

Quand elle y entra, elle fut si violemment tentée de renoncer à sa vocation, que si sa mère eût été présente, elle serait retournée dans sa patrie. Elle souffrait, comme sainte Thérèse, une séparation totale de toutes ses affections. Mais Dieu calmant cet orage, elle reprit sa première ferveur. Elle soutint même la vue de sa mère et de sa sœur, venues à Paris, à dessein de la retirer du couvent, et remporta la victoire sur leurs efforts. Elle reçut le saint habit en 1606, et fit profession l'année suivante. La prieure Madeleine de Saint-Joseph avait en elle une si grande confiance, qu'en moins de quatre ans, elle la jugea capable de l'accompagner pour diverses fondations.

Après son retour, M. de Bérulle l'envoya à Nevers, où elle fut élue prieure. Quand elle eut fini ses deux triennaux de supériorité,

rité, elle fut chargée de rétablir le couvent des Carmélites de Bourges. Le prince de Condé et son épouse lui firent un très-bon accueil : car l'un et l'autre avaient fondé cette maison. La princesse la vénérât tellement qu'elle se fit bâtir une cellule auprès de la sienne pour y faire de temps en temps des retraites. Elle daignait même la soigner de ses propres mains dans ses maladies. Six ans après, Marguerite quitta cette maison qu'elle laissa en bon ordre. Élue prieure à Orléans, elle y eut le même zèle et le même succès. Une seconde élection la rappela à Bourges.

Cependant le prince de Condé passa du gouvernement du Berry à celui de la Bourgogne. Dieu, qui avait destiné Marguerite à dilater l'Ordre, lui inspira de profiter des bontés et des affections du prince et de la princesse. Elle les pria donc de lui permettre de fonder à Mâcon un couvent de Carmélites, et de lui obtenir des lettres patentes, avec l'agrément de la ville. L'un et l'autre entrèrent dans ses desseins. Les lettres patentes furent obtenues ; l'assemblée de ville donna son agrément le jeudi 16 septembre 1621. La mère Marguerite vint à Mâcon au mois de mars 1626, accompagnée de cinq religieuses, dont une était de Châlon. Le bâtiment n'étant pas encore achevé, elles prirent pour logement la maison maternelle de la prieure, qui était celle de M. Chalmet, conseiller. Elles y passèrent vingt mois, après lesquels elles entrèrent dans leur monastère, aux acclamations de toute la ville, avec les cérémonies et solennités ordinaires.

Cette communauté ainsi établie, Marguerite fut obligée de quitter sa patrie pour aller remplir à Bourges, et ensuite à Dijon, les fonctions de prieure. Dans ce dernier voyage, elle passa par Mâcon pour y voir ses chères filles. Elle n'y séjourna que huit jours ; toute sa famille vint la visiter. La ville ravie de la posséder une seconde fois y vint aussi, ce qui surprit agréablement les personnes qui l'accompagnaient de Bourges à Dijon. Enfin, après avoir propagé avec tant de zèle l'Ordre de Sainte-Thérèse, et soutenu dans la ferveur les monastères qui furent tour à tour confiés à sa vigilance, elle mourut à Bourges en odeur de sainteté, l'an 1653. Il se fit à son tombeau des miracles attestés par plusieurs historiens.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame de Louvain, illustré par des miracles depuis l'an 1141.

Une pieuse jeune fille de Rome, Constance Tondini, dévouée à la Mère de Dieu, malade depuis onze mois, se vit condamnée par les médecins. Le 3 février 1827, on lui administra le Saint-Viatique. Ayant eu autrefois la sainte coutume de prier la très-sainte Vierge devant sa statue, si chère au peuple de Rome, et qu'on vénère dans l'église de Saint-Augustin, elle demanda à ses amies d'aller prier pour elle devant cette chère image. Elles le firent, et le 6 février la malade parfaitement guérie vint remercier la très-sainte Vierge, à genoux devant sa statue et s'écriant : « La Madone de Saint-Augustin m'a guérie ! ! »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Césarée en Cappadoce, la fête de sainte Dorothee, vierge et martyre, qui, par l'orde de Saprice, gouverneur de la province, fut d'abord tourmentée sur le chevalet, puis longtemps souffletée et enfin condamnée à perdre la tête. Un jeune avocat nommé Théophile, qui se trouvait à son martyre, s'étant converti, fut aussitôt étendu sur le chevalet, où il souffrit de très-rigoureuses tortures, et enfin périt par le glaive.

¹ Voyez le récit de ce miracle dans les légendes des saintes images.

²

OCTAVO IDUS FEBRUARII.

Cæsareæ in Cappadocia, natalis sanctæ Dorotheæ Virginis et Martyris, quæ sub Saprício illius Provinciæ Præside primum equulei extensione vexata, dehinc palmis diutissime cæsa, ad ultimum capitali sententia punita est : in cujus confessione Theophilus quidam scholasticus ad Christi fidem conversus, et mox equuleo acerrime tortus, novissime gladio cæsus est. — Eodem die, sanctorum Martyrum Saturnini, Theophili, et Revocatæ. — Emessæ in Phœnicia, sancti Silvani Episcopi ; qui cum eidem Ecclesiæ annis quadraginta præfuisset, sub Maximiano imperatore una cum duobus aliis objectus feris, membratimque discerptus, martyrii palmam accepit. — Arvernus in Gallia, sancti Antholiani Martyris. — Eodem die, sanctorum Episcoporum Vedasti et Amandi, quorum vita et mors plurimis miraculis extitit gloriosa : e quibus prior Atrebatensium, alter vero Trajectensium rexit Ecclesiam. — Bononiæ, sancti Guarini Episcopi cardinalis Prænestini, vitæ sanctitate conspicui.

Le même jour, les saints Martyrs Saturnin, Théophile et Révo-cate.

A Êmèse en Phénicie, saint Silvain, évêque, qui, après avoir gouverné quarante ans cette Église, fut, sous l'empereur Maxi-mien, exposé aux bêtes avec deux autres chrétiens, eut tous les membres arrachés, et reçut ainsi la palme du martyre.

A Clermont en Auvergne, saint Antholein, martyr.

Le même jour, saint Waast et saint Amand, dont la vie et la mort ont été illustrées par un grand nombre de miracles. Le pre-mier gouverna l'Église d'Arras, l'autre, celle de Maestricht.

A Bologne, saint Guérin, cardinal, évêque de Palestrine, re-commandable par la sainteté de sa vie.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Agriculus, qui succéda en 384 à saint Servais sur le siège épiscopal de Maestricht.

Saint Elric, porcher d'un monastère voisin de Zulpich (Tolbiac) dans le duché de Juliers.

Saint Amance, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, au v^e siècle.

Saint Limine, martyr des Allemands idolâtres qui, au m^e siècle, envahirent l'Auvergne sous la conduite du féroce Crocus. Ses reliques sont vénérées à Clermont dans l'église de Saint-Allyre.

La bienheureuse Francisquine, du tiers-ordre de Saint-Fran-çois, morte ce jour en 1253, honorée de plusieurs miracles par la bonté de Dieu.

Le bienheureux André de Jérusalem, ainsi nommé parce qu'il en avait fait le pèlerinage. Honoré en Anjou.

Sainte Claire ou Clarie (*Claria*), patronne d'une église voisine de Clermont.

Saint Didace (*Didacus*) ou Diégo, évêque d'Osma, mort le 6 fé-vrier 1207.

Sainte Dorothée d'Arles. Le marquis de Paulmy rapporte, dans ses *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. XXXVII, p. 153, que parmi les tombeaux des évêques d'Arles on voit celui de « sainte

Dorothée, vierge et martyre d'Arles. » Nous n'en savons pas autre chose.

Le diocèse du Mans honore aujourd'hui saint Constantien, qu'on trouvera le 1^{er} décembre.

Martyrologe de la dernière persécution.

Christophe Laurent, curé de Saint-Genis-les-Ollières, dans le Lyonnais, ayant fait le serment révolutionnaire sans en comprendre la portée, se rétracta en reconnaissant qu'il menait au schisme. Il fut donc arrêté comme prêtre réfractaire et fanatique, condamné à mort et guillotiné le 6 février 1794.

Étienne Brunet, prêtre à Grézieu-la-Varenne, refusant le serment, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Lyon et exécuté le 6 février 1794.

Jean-Pierre Alingrin, prêtre de Laval, au département du Tarn, recherché comme réfractaire, condamné et mis à mort le 6 février 1795.

SEPTIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Romuald, abbé, fondateur de l'Ordre des Camaldules. — Saint Apollinaire, évêque d'Héracle. — Saint Chrysote ou Chryseuil, apôtre et patron de Commines. — Saint Théodore d'Héraclée, dit le Stratélate ou Grand-Martyr. — Saint Adaucte et les habitants d'une ville entière de Phrygie, martyrs. — Saint Moïse, apôtre des Sarrasins. — Saint Trésain, curé de Mareuil. — Saint Laurent, évêque de Siponto. — Saint Richard, roi de Westsex. — Sainte Lioubette, vierge. — Sainte Calamande, vierge et martyre. — Saint Luc le Jeune, solitaire. — Le Bienheureux Antoine de Stronconio, Frère Mineur. — Le Bienheureux Jean Peccan, archevêque de Cantorbéry. — Le Vénérable Père Jacques Salez, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — Zacharie, fils de Joïada. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ROMUALD,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES.

Saint Romuald naquit à Ravenne, de l'illustre famille des ducs d'Honesti, et dans sa jeunesse, cédant au penchant de l'âge et abusant de la commodité des richesses, il s'abandonna à l'impureté. Toutefois, ayant la crainte de Dieu, il s'efforçait souvent de se relever, et se proposait de faire quelque chose de grand. Quand il était à la chasse, s'il trouvait dans le bois un endroit agréable, il disait en lui-même : « Que des ermites seraient bien ici ! qu'ils y seraient en repos et à couvert des agitations du siècle ! » Son père, nommé Sergius, était homme du monde et fort attaché à ses intérêts. Il avait pris querelle avec un de ses parents pour un pré qu'ils se disputaient ; voyant que son fils Romuald mollissait dans cette affaire et avait une extrême horreur de faire mourir ce parent, il le menaça de le déshériter. Enfin on en vint aux mains, et le parent fut tué de la main de Sergius. Quoique Romuald n'eût eu d'autre part au meurtre que d'y avoir été présent, il voulut en faire pénitence pendant quarante jours, et se retira pour cet effet au monastère de Saint-Apollinaire de Classe.

Là, touché par les exhortations d'un Frère convers, il résolut de se donner entièrement à Dieu et demanda l'habit monastique. Mais les moines, craignant la dureté de son père, n'osaient le lui accorder. Romuald s'adressa donc à Honestus, archevêque de Ravenne, qui avait été abbé de Classe. Ce prélat l'exhorta à suivre son saint désir, et commanda aux moines de le recevoir sans hésiter, ce qu'ils firent, appuyés d'une telle autorité. Romuald avait alors vingt-quatre ans, et Honestus était entré dans le siège de Ravenne l'an 974, d'où il suit que Romuald ne pouvait être né plus tôt que vers l'an 947. Il demeura environ trois ans au monastère de Classe; mais voyant que l'observance y était relâchée, il commença à reprendre sévèrement les moines, leur mettant la règle devant les yeux. Indignés de la hardiesse de ce jeune homme, ils résolurent sa mort, et comme il se levait la nuit avant les autres pour prier, ils voulaient le précipiter d'une terrasse; mais étant averti par un des complices, il évita le péril.

Comme il avançait de plus en plus dans le désir de la perfection, il y apprit qu'il y avait près de Venise un ermite nommé Marin, d'une haute spiritualité. Ayant donc demandé le consentement de l'abbé et des moines de Classe, qui lui fut facilement accordé, il s'embarqua pour l'aller trouver et se mit sous sa conduite. Marin était un homme d'une grande simplicité et d'une grande pureté, mais qui n'avait point eu de maître dans la vie solitaire. Il récitait tous les jours le psautier; et comme Romuald ne savait rien quand il quitta le monde, à peine pouvait-il encore lire en ce temps-là. Marin lui donnait des coups de baguette sur la tête du côté gauche pour le corriger; et Romuald, après l'avoir longtemps souffert, lui dit enfin : « Mon maître, frappez-moi, s'il vous plaît, du côté droit, car je n'entends presque plus du côté gauche. » Marin admira sa patience et radoucit son indiscrète sévérité.

Pierre Urséole, alors duc ou doge de Venise, était monté à cette dignité par le crime. Vital Candidien, son prédécesseur, étant devenu suspect aux Vénitiens, ils conspirèrent contre lui et résolurent de l'attaquer dans son palais et de le tuer avec toute sa famille; mais comme il se tenait sur ses gardes, ils s'avisèrent de

brûler la maison de Pierre Urséole, contiguë au palais, et l'y firent consentir en lui promettant de le faire duc, ce qui fut exécuté. Pierre, ayant ainsi satisfait son ambition, fut touché du remords de son crime et demanda conseil à un abbé nommé Guérin, qui était venu des Gaules, allant en divers lieux faire des pèlerinages de dévotion ; il consulta aussi Marin et Romuald, et tous trois convinrent que Pierre devait renoncer, non-seulement à sa dignité mal acquise, mais encore au monde, et embrasser la vie monastique. Il se déroba donc secrètement à sa femme et à sa famille, avec un de ses amis nommé Jean Gradenic ; ils allèrent joindre les trois autres, et s'étant embarqués tous cinq, ils arrivèrent dans les Gaules, au monastère de Saint-Michel de Cusan, que Guérin gouvernait dès l'an 973. Pierre Urséole et Gradenic s'y firent moines ; mais Marin et Romuald demeurèrent près du monastère, continuant à mener la vie érémitique à laquelle ils étaient accoutumés, et au bout d'un an les deux autres se joignirent à eux.

Comme autrefois saint Antoine, Romuald eut à souffrir bien des assauts de la part des malins esprits ; mais, comme Antoine, il les vainquit par la foi, l'humilité et la confiance en Dieu. Il se distingua tellement entre ses compagnons par son zèle, qu'il devint bientôt leur maître ; et Marin lui-même se soumit à sa conduite. Pendant un an, Romuald ne prit pour nourriture, par jour, qu'une poignée de pois chiches ; et pendant trois ans, lui et Gradenic vécurent du blé qu'ils recueillaient en labourant à la main, redoublant ainsi par leur travail la rigueur du jeûne. Romuald ayant lu dans la vie des Pères que quelques-uns jeûnaient toute la semaine, hors le samedi et le dimanche, entreprit de les imiter, et vécut ainsi plus de quinze ans. Ensuite il remit au jeudi le soulagement qu'il prenait le samedi, tant pour se conformer à l'usage de l'Église romaine, que pour rendre le jeûne plus supportable, n'étant que de deux ou trois jours de suite. Il fit depuis la règle des ermites de jeûner tous les jours, hors le jeudi et le dimanche, auxquels ils pouvaient manger des herbes et user de toute sorte de boisson ; mais pendant les deux carêmes de l'année, ils jeûnaient toute la semaine. Il défendait aux autres de passer

un jour entier sans manger, quoiqu'il le fit souvent lui-même, et disait que quiconque aspire à la perfection doit manger tous les jours, en sorte qu'il ait tous les jours faim.

Le comte Oliban, à qui le monastère de Cusan avait appartenu, était un seigneur des Gaules, chargé de grands péchés. Il vint un jour voir saint Romuald et lui raconta toute sa vie comme en confession ; après quoi le saint homme lui dit qu'il ne pouvait se sauver qu'en embrassant la vie monastique. Le comte en fut surpris, et dit que les hommes spirituels à qui il s'était déjà confessé ne lui avaient jamais conseillé une si rude pénitence. Il fit venir des évêques et des abbés qui l'avaient accompagné ; et, après avoir délibéré tous ensemble, ils se rangèrent à l'avis de Romuald, avouant que la crainte les avait empêchés jusque-là de donner au comte ce conseil. Alors Oliban convint avec Romuald d'aller au mont Cassin, sous prétexte de pèlerinage, et d'y embrasser la vie monastique.

Cependant Sergius, père de Romuald, touché lui-même de la grâce de Dieu et de l'exemple de son fils, se fit moine au monastère de Saint-Sévère, près de Ravenne ; mais, quelque temps après, il s'en repentit et voulut retourner au monde. Les moines en donnèrent aussitôt avis à Romuald, qui résolut d'aller au secours de son père, et chargea l'abbé Guérin et Jean Gradenic de conduire le comte Oliban au Mont Cassin. Les habitants de cette partie des Gaules qu'habitaient Romuald et ses compagnons, et qui était probablement sur les frontières d'Espagne, apprenant que le saint homme songeait à quitter leur pays, en furent extrêmement affligés ; et, après avoir cherché un moyen de prévenir cette perte, ils n'en trouvèrent point de plus sûr que d'envoyer des gens le tuer, afin d'avoir au moins ses reliques pour la protection du pays. Romuald, en étant averti, se rasa entièrement la tête ; et comme les meurtriers approchaient de sa cellule, il se mit à manger de grand matin, comme par gourmandise. Eux crurent qu'il avait perdu l'esprit, et se retirèrent sans lui faire aucun mal. S'étant ainsi sauvé de leur dévotion brutale, il partit du fond des Gaules, nu-pieds, un bâton à la main, et arriva à Ravenne, où, trouvant son père résolu à retourner au siècle, il lui

mit les pieds dans les entraves, le chargea de fers et le frappa rudement jusqu'à ce que, maltraitant son corps, il eût guéri son âme et l'eût fait revenir à sa première résolution. Il y persévéra et mourut saintement quelque temps après.

Pour le comte Oliban, ayant laissé ses terres à son fils, il partit pour l'Italie avec l'abbé Guérin, Jean Gradenic et Marin; car Pierre Urséole, autrefois duc de Venise, était déjà mort, et saintement: son nom a été inséré dans le Martyrologe romain par le Pape Benoît XIV, au 10 janvier. Oliban menait avec lui quinze mulets chargés de son trésor; mais, arrivé au Mont Cassin, il renvoya ses gens fort surpris et fort affligés. Marin s'en alla peu de temps après en Apulie, et y demeura dans la solitude, où il fut enfin tué par des coureurs Arabes. L'abbé Guérin, accoutumé aux pèlerinages, résolut d'aller à Jérusalem, et Joan Gradenic avec lui; mais Oliban l'ayant appris, les pria avec larmes de ne pas l'abandonner, puisque Romuald le leur avait recommandé. Ils partirent toutefois; mais à peine entraient-ils dans la plaine, que le cheval de Guérin rompit la jambe à Gradenic, qui fut ainsi obligé de revenir au Mont Cassin, et, s'étant fait bâtir une cellule près du monastère, y vécut près de trente ans et y finit saintement sa vie.

Saint Romuald, après la mort de son père, se retira dans les marais de Classe et se renferma dans une cellule écartée. Le démon l'y suivit, comme il fit jadis à saint Antoine, et lui livra de nouveaux assauts. Il essaya de le vaincre par la tristesse de la mélancolie, et il le battit même un jour cruellement. Romuald, plein de confiance en celui qui nous a tous sauvés, s'écria au fort de ses peines : « O mon doux Jésus ! pourquoi m'avez-vous donc abandonné ? M'avez-vous donc entièrement livré à la puissance de mes ennemis ? » A peine eut-il prononcé ces paroles que les démons prirent la fuite. Non-seulement le Saint recouvra sa première tranquillité, mais il goûta encore des délices et des consolations qui le ravirent hors de lui-même. Uni à Dieu par l'amour le plus tendre et le plus fort, il bravait les esprits de ténèbres qui lui apparaissaient sous diverses formes d'animaux : « Me voici, leur disait-il, je suis prêt ; venez, faites voir si vous avez

quelque force. Quoi ! êtes-vous déjà à bout ? êtes-vous déjà vaincus ? Vous n'avez plus de machine contre un pauvre Serviteur de Dieu ? » Les démons, ainsi mis en fuite, suscitèrent contre lui ses propres disciples. Ayant construit à Sarsaine un monastère en l'honneur de saint Michel, il demeurait auprès dans une cellule. Les moines du nouveau monastère étaient peu dociles à ses avis. Un jour le marquis Hugues envoya au Saint sept livres d'argent. Romuald en envoya soixante pièces à un monastère qui venait d'éprouver un incendie, et réserva le reste pour des occasions semblables. Ses propres moines de Saint-Michel trouvèrent mauvais qu'il donnât ainsi aux autres, au lieu de réserver tout à eux.

Irrités d'ailleurs des reproches qu'il leur faisait, ils s'en viennent à sa cellule, armés de pieux et de perches, l'accablent de coups, lui prennent tout ce qu'il avait et le chassent du territoire. Le démon, ne pouvant l'empêcher de travailler à son salut, voulut au moins l'empêcher de travailler au salut des autres. Et de fait, Romuald pensa quelque temps ne s'occuper plus que de lui-même ; mais cette pensée le jeta dans un si grand trouble, qu'il en serait mort s'il ne l'avait repoussée. De leur côté, ses mauvais moines ne tardèrent point à ressentir les châtimens du ciel. Pour célébrer leur honteuse victoire, ils voulurent faire un festin. L'un d'eux, qui s'était montré le plus violent, alla acheter du miel pour en faire un des mets les plus délicats ; mais, en passant sur un pont de planches, il tomba dans la rivière et se noya. Les autres dormant au milieu de la nuit, comme à l'ordinaire, il tomba une si grande quantité de neige, qu'elle enfonça le toit, que la maison s'écroula sur eux et qu'ils furent tous meurtris ou estropiés. C'était vers l'an 993. C'est ainsi que Dieu préparait son Serviteur à devenir le père de plusieurs Saints et d'une Congrégation utile à l'Eglise, qui produit encore de nos jours de savants et grands personnages, tels que le cardinal Zurla et le Pape Grégoire XVI. Nous avons la vie de saint Romuald, très-bien écrite par un autre Saint de son temps et de son pays, saint Pierre Damien. Car le x^e siècle, que l'on a tant décrié, produisit non-seulement des

Saints en grand nombre, mais encore des hommes capables d'écrire leurs vies d'un style convenable ¹.

L'empereur Othon III, voulant réformer l'abbaye de Classe, donna aux Moines le choix de tel abbé qu'ils voudraient; ils choisirent tout d'une voix Romuald; et l'empereur, craignant que le saint homme ne voulût point venir à la cour, alla le trouver lui-même, coucha sur son lit, et le lendemain l'amena à son palais, où il le pressa d'accepter cette abbaye. Romuald s'appliqua à rétablir en ce monastère l'observance exacte de la règle, sans donner aucune dispense en faveur de la noblesse ou de la doctrine. Cette sévérité fit repentir les Moines de l'avoir choisi. Ils commencèrent à murmurer fortement contre lui; en sorte que, voyant qu'il ne pouvait les convertir, et se sentant lui-même déchoir de la perfection, il vint trouver l'empereur devant Tibur, et, en sa présence et celle de l'archevêque de Ravenne, il jeta le bâton pastoral et renonça à l'abbaye.

Il semblait que la Providence l'eût envoyé pour sauver les habitants de Tibur, qui s'étaient révoltés contre l'empereur et avaient tué Mazolin, leur duc; car il les fit convenir de se rendre à l'empereur, faisant abattre une partie de leurs murailles et lui donnant des otages, et de livrer le meurtrier du duc à sa mère, qu'il obligea à lui pardonner. Ce fut aussi à Tibur qu'il convertit Thamme, qui avait trompé Crescentius. Il lui représenta si fortement l'énormité de sa supercherie et de son parjure, qu'il lui persuada de quitter le monde; et l'empereur, qui aimait l'ordre monastique, lui en accorda volontiers la permission.

L'empereur lui-même, s'étant confessé de ce crime à saint Romuald, fit, par pénitence, nu-pieds, le pèlerinage de Rome à Saint-Michel du Mont Gargan. Il demeura dans le monastère de Classe pendant tout le Carême suivant de l'an 999, jeûnant et psalmodiant autant qu'il le pouvait, portant un cilice sur la chair, quoique par-dessus il fût vêtu d'or et de pourpre, et, ayant un lit de parade, il couchait sur une natte de jonc. Enfin il promit à

¹ *Acta SS.*, 7 febr.; *Act. Bened.*, sect. v.

saint Romuald de quitter l'empire et de prendre l'habit monastique ; mais il n'accomplit pas cette promesse ¹.

En l'an 1000, l'empereur Othon III passa les Alpes et fit quelque séjour à Pavie. Alors, par le conseil de saint Romuald, il fonda près de Ravenne un monastère en l'honneur de saint Adalbert de Prague. Et comme saint Romuald le pressait d'embrasser la vie monastique, suivant la promesse qu'il lui en avait faite à l'autre voyage, l'empereur lui assura qu'il le ferait après qu'il aurait soumis Rome révoltée contre lui, et qu'il serait revenu victorieux à Ravenne. Mais saint Romuald dit : « Si vous allez à Rome, vous ne verrez plus Ravenne. » Il lui déclara nettement que sa mort était proche, et, ne pouvant le détourner de son entreprise, il se retira à Parenzo, ville située dans une péninsule de l'Istrie, et y demeura trois ans ; la première année il fonda un monastère, les deux autres il demeura reclus. Là Dieu l'éleva à une si haute perfection, qu'il connaissait l'avenir et pénétrait plusieurs mystères de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il y reçut tout d'un coup le don des larmes, auxquelles auparavant il s'excitait inutilement, et il lui dura tout le reste de sa vie.

Il sortit de cette retraite, cédant aux instances des Frères de ses autres monastères ; mais l'évêque de Parenzo l'ayant appris, en fut si affligé, qu'il fit publier que quiconque donnerait une barque à Romuald pour repasser en Italie, ne rentrerait plus à Parenzo. Il arriva deux barques du dehors, dont les mariniers le reçurent avec joie, s'estimant heureux de porter un si grand trésor ; mais, dans le passage, il survint une si violente tempête, que tous se crurent près de périr : les uns se dépouillaient pour nager, les autres s'attachaient à une planche. Romuald ayant abaissé son capuce et mis sa tête entre ses genoux, pria quelque temps en silence ; puis il dit à l'abbé Anson, qui était près de lui, de déclarer aux mariniers qu'ils n'avaient rien à craindre ; et, peu de temps après, ils arrivèrent heureusement à Caorle.

Romuald vint à son monastère de Bifolco ; il y trouva les cellules trop magnifiques et ne voulut loger que dans une qui n'avait

¹ *Vit. S. Romuald.*; *Act. Bened.*, sect. vi; *Acta SS.*, 7 febr.

guère que quatre coudées. N'ayant pu persuader à ses Moines de se soumettre à la conduite d'un Abbé, il les quitta et envoya demander une retraite aux comtes de Camérino. Ils lui offrirent avec grande joie toutes les terres de leur État, désertes ou cultivées ; et il choisit un lieu nommé Val-de-Castro, qui est une plaine fertile et bien arrosée, entourée de montagnes et de bois. Il y avait déjà une petite église et une communauté de pénitentes, qui lui cédèrent la place. Romuald commença donc à y bâtir des cellules et à y habiter avec ses disciples, et il y fit des fruits incroyables. On venait à lui de tous côtés chercher la pénitence ; les uns donnaient leurs biens aux pauvres, les autres quittaient le monde entièrement et embrassaient la vie monastique. Le saint homme était comme un Séraphin, tellement embrasé de l'amour de Dieu, qu'il l'allumait dans le cœur de tous ceux qui l'écoutaient.

Ceux qu'il reprenait avec le plus de sévérité, c'étaient les clercs séculiers ordonnés par simonie, leur déclarant qu'ils étaient perdus s'ils ne renonçaient volontairement aux fonctions de leurs ordres. Ce discours leur parut si nouveau, qu'ils voulurent le tuer ; car la simonie était tellement établie en tout ce pays, que, jusqu'au temps de Romuald, à peine y avait-il quelqu'un qui sût que c'était un péché. Il leur dit : « Apportez-moi les livres des canons et voyez si je vous dis la vérité. » Les ayant examinés, ils reconnaissaient leur crime et le déploraient. Le saint homme persuada à plusieurs chanoines et autres clercs qui vivaient comme des laïques, d'obéir à des supérieurs et de vivre en communauté. Quelques Évêques qui étaient entrés dans leurs sièges par simonie, vinrent le consulter, et s'étant mis sous sa conduite, promirent de quitter l'épiscopat et d'embrasser la vie monastique.

Saint Romuald quitta Val-de-Castro, y laissant quelques-uns de ses disciples, et passa au pays d'Orviète, où il bâtit un monastère par le secours principalement du comte Farulfe ; car, ne pouvant contenter son zèle, il formait toujours de nouveaux desseins ; il semblait qu'il voulût changer tout le monde en désert et engager tous les hommes à la vie monastique. Il en enleva au siècle

près d'Orviète, un grand nombre qu'il répandit en différents monastères. Plusieurs enfants de nobles quittaient leurs parents pour s'attacher au saint homme. Parmi eux fut le fils du comte Guido, qui embrassa la vie monastique et mourut saintement dans une grande jeunesse.

Ayant appris le martyre de saint Boniface, son disciple, tué par les Russes l'an 1009, il sentit un si grand désir de répandre son sang pour Jésus-Christ, qu'il résolut aussitôt d'aller en Hongrie. Ayant obtenu plus tard la permission du Saint-Siège, il partit avec vingt-quatre disciples, dont deux avaient été sacrés archevêques pour cette mission ; car ils avaient tous un si grand zèle pour le salut du prochain, qu'il lui était impossible d'en mener moins. Mais lorsqu'ils furent entrés dans la Pannonie, qui est la Hongrie actuelle, Romuald fut attaqué d'une maladie qui l'empêcha de passer outre. Elle fut longue, et sitôt qu'il avait résolu de revenir sur ses pas, il se portait mieux ; mais quand il voulait aller plus avant, son visage s'enflait et son estomac ne gardait plus de nourriture. Il rassembla donc ses disciples et leur dit : Je vois que Dieu ne veut pas que je passe outre ; mais parce que je n'ignore pas votre désir, je n'oblige personne à retourner, je vous laisse une entière liberté ; mais je sais qu'aucun de ceux qui demeureront ne souffrira le martyre. En effet, de quinze qui s'avancèrent dans la Hongrie, quelques-uns furent fustigés, plusieurs vendus et réduits en servitude, mais ils n'arrivèrent point au martyre.

Romuald revint à son monastère d'Orviète, dont il trouva que l'abbé ne suivait pas ses maximes ; car il voulait qu'un abbé, comme étant véritablement moine, aimât l'extrême abjection, n'eût point d'affection pour le temporel, et employât les biens du monastère pour l'utilité des Frères, sans faire aucune dépense par vanité. N'étant pas écouté, il quitta ce monastère et alla se loger avec ses disciples près du château de Rainier, qui fut depuis marquis de Toscane. Ce seigneur ayant quitté sa femme sous prétexte de parenté, avait épousé la veuve d'un de ses parents. C'est pourquoi Romuald ne voulut point demeurer gratuitement dans ses terres, afin de ne paraître pas approuver sa conduite ; mais il

lui payait une pièce d'or pour l'eau et une autre pour le bois, et il le contraignit à les recevoir, en le menaçant de se retirer. Rainer disait : « Il n'y a ni empereur, ni homme vivant qui me donne tant de crainte que le visage de Romuald. Je ne sais que dire devant lui et ne trouve point d'excuse pour me défendre. » En effet, le saint homme avait ce don de Dieu, que tous les pécheurs, principalement les grands du siècle, tremblaient devant lui comme en présence de la Majesté divine.

Il changea encore plusieurs fois de demeure, faisant du fruit partout et convertissant plusieurs pécheurs. Ce qui l'obligeait à changer si fréquemment, c'est que partout où il demeurerait, une foule innombrable venait le chercher. Ainsi, quand il avait rempli un monastère, il y mettait un supérieur et se pressait d'en aller remplir un nouveau. Entre autres monastères, il alla habiter la montagne de Sitrie en Ombrie, où il souffrit une calomnie atroce de la part d'un de ses moines nommé Romain ; car comme il voulait le corriger de ses impuretés, non-seulement par des réprimandes, mais par de rudes disciplines, celui-ci l'accusa d'un crime du même genre ; et quoique son âge décrépit et son corps exténué l'en rendissent incapable, la calomnie trouva créance et les disciples du saint homme le mirent en pénitence et lui défendirent de célébrer les Saints Mystères. Il s'y soumit et fut environ six mois sans approcher de l'autel. Enfin Dieu lui commanda, sous peine de perdre sa grâce, de quitter cette simplicité indiscrete et de célébrer hardiment la Messe. Il le fit le lendemain, et, pendant la Messe, il fut longtemps ravi en extase et reçut ordre de donner une exposition des Psaumes, que l'on garde encore à Camaldule, écrite de sa main.

Étant à Sitrie, il demeura sept ans enfermé, gardant continuellement le silence, et toutefois il ne fit jamais plus de conversions et ne renferma plus de pénitents. Il ne relâcha rien, dans la vieillesse, de l'austérité de sa vie. Pendant un carême, il ne vécut que de bouillon fait d'un peu de farine, avec quelques herbes, et il faisait ainsi diverses expériences pour éprouver ses forces. Pendant l'été, de deux semaines, il en passait une jeûnant au pain et à l'eau ; l'autre, il ajoutait quelque chose de cuit le jeudi. S'il

était tenté de manger de quelque mets plus de son goût, il le faisait préparer avec soin; l'approchait de son nez et de sa bouche, et disait : Gourmandise ! gourmandise ! combien ce mets te ferait plaisir ! mais malheur à toi ! jamais tu n'en goûteras ! et il le renvoyait au cellerier. Ces austérités n'empêchaient pas qu'il ne montrât un visage serein et une gaieté continuelle. Il fit plusieurs guérisons miraculeuses, mais évitant autant qu'il était possible qu'on les lui attribuât. Quand il envoyait quelque part ses disciples, il leur donnait un pain, un fruit ou quelque autre chose qu'il avait béni ; et ses disciples guérèrent plusieurs malades en leur en faisant manger.

Les moines de Sitrie vivaient dans une grande perfection. Tous marchaient nu-pieds, pâles, négligés, et toutefois contents dans leur extrême pauvreté. Quelques-uns demeuraient enfermés dans leurs cellules comme en des sépulcres. Personne n'y goûtait jamais de vin. Non-seulement les moines, mais leurs serviteurs et ceux qui gardaient les bestiaux, jeûnaient, observaient le silence, se donnaient la discipline l'un à l'autre et demandaient pénitence pour les moindres paroles oiseuses. Quand Romuald y vit un si grand nombre de moines, qu'à peine pouvaient-ils demeurer ensemble, il leur donna un abbé et se retira à Bifolco, gardant étroitement le silence.

Cependant l'empereur saint Henri étant venu en Italie, envoya prier saint Romuald de venir le trouver, promettant de faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Le saint homme refusait absolument d'y aller et de rompre son silence ; mais ses disciples lui dirent : « Considérez que nous sommes un si grand nombre ici, que nous ne pouvons plus y loger commodément ; demandez, s'il vous plaît, à l'empereur quelque grand monastère. » Le saint homme leur écrivit : « Sachez que l'empereur vous donnera le monastère du mont Amiat ; voyez seulement quel Abbé vous y mettez. » Il vint donc trouver l'empereur, qui se leva aussitôt et dit avec beaucoup d'affection : Plût à Dieu que mon âme fût dans votre corps ! Il le pria de lui parler ; mais il ne put ce jour-là lui faire rompre son silence. Le lendemain, quand Romuald vint au palais, les Allemands vinrent en foule le saluer en baissant la tête et s'em-

pressaient à arracher les poils de sa fourrure pour les emporter en leur pays comme des reliques ; de quoi le saint homme fut si affligé, que sans ses disciples, il serait aussitôt retourné à sa cellule. Étant entré chez l'empereur, il lui parla beaucoup de la restitution des droits des Églises, de la violence des puissants et de l'oppression des pauvres. Enfin, il demanda un monastère pour ses disciples, et l'empereur lui donna le mont Amiat, dont il chassa un abbé coupable de plusieurs crimes. Ce monastère, situé en Toscane, dans le territoire de Clusium, avait été fondé vers l'an 743, par Rachis, roi des Lombards.

Une des dernières fondations de saint Romuald, mais qui dans la suite est devenue la plus célèbre de toutes, fut celle de Camaldule. Ce lieu, nommé alors Campo-Malduli, est situé au milieu des plus rudes montagnes de l'Apennin, dans le diocèse d'Arezzo ; mais c'est une plaine agréable, arrosée de sept fontaines. Saint Romuald le choisit comme propre à ses disciples, et y bâtit une église de Saint-Sauveur et cinq cellules séparées pour autant d'ermites, à qui il donna pour supérieur le vénérable Pierre. C'est de ce monastère que les religieux de saint Romuald ont pris le nom de Camaldules ¹.

Saint Romuald sentant approcher sa fin, revint à son monas-

¹ Le monastère de Camaldoli est situé près d'Arezzo en Toscane, sur les frontières de l'état ecclésiastique, à l'Orient, et à trente milles de Florence, dans une vallée de l'Apennin. Les fondements en furent jetés vers l'an 1009. Cette vallée fut donnée à Romuald par un seigneur appelé Maldoli, et c'est de là que le monastère a pris le nom de Camaldoli. Le Saint adopta la règle de saint Benoît ; mais il y ajouta de nouvelles observances, et voulut que ses disciples fussent tout à la fois ermites et cénobites. Telle est l'origine de l'Ordre dit *des Camaldules*. A quelque distance du monastère est l'ermitage que fit bâtir le Saint ; il est sur une montagne toute couverte de sapins, et arrosée par plusieurs fontaines. La vue seule de ce lieu solitaire porte l'âme au recueillement et à la contemplation. A l'entrée de cet ermitage, on trouve une chapelle dédiée à saint Antoine : le but que l'on s'est proposé en la bâtissant a été que les étrangers y fissent leur prière avant d'aller plus loin. On trouve ensuite les cellules des portiers. On voit à quelques pas de là une grande église, qui est magnifiquement décorée. Au-dessus de la porte de cette église est une cloche dont le son se fait entendre par tout le désert. La cellule où vivait saint Romuald pendant qu'il formait son ermitage, est au côté gauche de l'église. Toutes les cellules sont bâties de pierre, et ont chacune un petit jardin environné d'un mur, et une chapelle où les ermites peuvent dire la messe s'ils le veulent.

tière de Val-de-Castro, et, se tenant assuré qu'il mourrait bientôt, il se fit bâtir une cellule avec un oratoire pour s'y enfermer et y garder le silence jusqu'à sa mort. Vingt ans auparavant, il avait prédit à ses disciples qu'il mourrait en ce monastère, sans que personne fût présent à sa mort. Sa cellule de réclusion étant faite il sentit augmenter ses infirmités, principalement une fluxion sur la poitrine, qui l'oppressait depuis six mois. Toutefois, il ne voulut ni se coucher sur un lit, ni relâcher la rigueur de son jeûne. Un jour, comme il s'affaiblissait peu à peu, le soleil étant vers son coucher, il ordonna à deux moines qui étaient près de lui de sortir et de fermer après eux la porte de la cellule, et de revenir au point du jour pour dire auprès de lui matines, c'est-à-dire laudes. Comme ils sortaient à regret, au lieu d'aller se coucher, ils demeurèrent près de la cellule, et, quelque temps après, écoutant attentivement, comme ils n'entendirent ni mouvement ni voix, ils se doutèrent de ce qui en était; ils poussèrent promptement la porte, et, ayant pris la lumière, ils le trouvèrent mort, couché sur le dos. Il vécut cent vingt ans, dont il passa vingt dans le monde, trois dans le monastère, quatre-vingt-treize dans la vie érémitique. C'est ce que nous lisons dans sa vie, écrite quinze ans après, par saint Pierre Damien. Il mourut l'an 1027, le 19 de juin, et l'Eglise honore sa mémoire le même jour; mais, à Rome, sa fête a été fixée au septième jour de février, jour de la seconde translation. Incontinent après sa mort, il se fit un grand nombre

Il leur est permis d'avoir toujours du feu chez eux, à cause du froid qui règne continuellement sur la montagne. Tous ces solitaires sont gouvernés par un supérieur, qu'ils appellent *Maieur*. L'ermitage est présentement environné de murs, hors desquels ne peuvent sortir ceux qui l'habitent; ils ont seulement la liberté de se promener dans le bois de leur enclos. On leur envoie du monastère, situé dans la vallée, tout ce qui peut leur être nécessaire, afin que rien ne soit capable de les distraire, et qu'ils ne soient point interrompus dans la continuité de leur contemplation. Tous leurs moments sont partagés entre divers exercices, et ils se rendent à l'église pour y réciter l'office divin, sans que la pluie et la neige puissent les en empêcher. Ils ne parlent jamais dans les lieux réguliers; ils gardent aussi un silence absolu en carême, les dimanches et les fêtes, les vendredis et les autres jours d'abstinence. Il leur est encore défendu de parler en tout temps depuis complies jusqu'à primes du lendemain. Saint Romuald établit encore un autre genre de vie parmi ses disciples, celui des reclus, qui s'enfermaient dans une cellule pour n'en plus sortir.

de miracles à son tombeau : ce qui fut cause que, cinq ans après, les moines obtinrent du Saint-Siège la permission d'élever un autel sur son corps ; c'était alors une manière de canoniser les Saints.

L'Ordre de Saint-Romuald, autrement des Camaldules, subsiste encore avec honneur. Il renferme les trois genres de vie, Cénobites, Ermites et Reclus. Leur règle est celle de saint Benoît avec quelques observances particulières. L'Ordre de Saint-Benoît et celui de Saint-Romuald ont donné, de nos jours, à l'Église deux grands Papes : le premier, Pie VII, de glorieuse mémoire ; le second, Grégoire XVI.

(ROHRBACHER.)

LA VIE DE SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE D'HIÉRAPLE.

Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple en Phrygie, a été regardé de tout temps comme l'une des grandes lumières de l'Église primitive, et l'un des principaux appuis de la religion chrétienne contre les païens et les hérétiques. Les éloges extraordinaires qu'il a reçus de quelques saints Prélats de son siècle et de divers anciens auteurs, nous font connaître que sa sainteté n'était pas moins éminente que sa doctrine. Mais comme il vivait dans ces temps heureux de l'Église où l'on s'appliquait bien moins à décrire les vertus qu'à les pratiquer, nous nous trouvons aujourd'hui privés de la connaissance de bien des actes qu'il a faits et de ce qu'il a souffert pour son divin Maître.

Nous savons seulement que toutes ses actions étaient les fruits d'une sagesse consommée, qu'une humilité profonde en était le fondement, qu'on y voyait éclater sa piété et sa charité, que son zèle était toujours accompagné de beaucoup de prudence, qu'il n'avait pas moins de force pour combattre les erreurs et les hérésies que de pénétration et de lumières pour les découvrir, qu'enfin son courage était grand contre les ennemis du nom de Jésus-Christ.

Il gouvernait l'Église d'Hiéraple du temps de l'empereur Marc-

Aurèle, et il eut la douleur de voir naître dans le voisinage de son diocèse l'hérésie des Montanistes appelés autrement Cataphryges, du nom du pays d'où elle sortait ¹.

Les autres hérésies s'étaient établies par le dérèglement des mœurs. Mais celle-ci semblait être un stratagème nouveau qui comptait surprendre l'Eglise par l'hypocrisie, par des austérités affectées, par les artifices d'une sainteté apparente. Saint Apollinaire n'y fut pas surpris. Non content de veiller sur son troupeau pour l'empêcher d'être infecté de cette dangereuse contagion, il porta encore ses soins et sa charité aussi loin qu'il crut que l'hérésie pourrait se répandre.

Il assembla dans sa ville épiscopale un concile de vingt-six Evêques, et là, après la condamnation fulminée des nouvelles erreurs, on retrancha de l'Eglise leur auteur Montan, chef de la secte, avec les prophétesses dont les visions le servaient à séduire les simples.

Apollinaire ne crut pas encore avoir tout fait. Il savait que le génie de l'hérésie ne meurt pas, et il prévoyait que les décisions du concile d'Hieraple ne seraient pas capables d'éteindre le Montanisme naissant. Il continua à le combattre et il ne quitta les armes qu'avec la vie.

Cependant il fallait aussi défendre l'Eglise contre les païens qui cherchaient à la détruire par le fer et le feu. L'ingratitude publique oubliait que la Légion Mélitine, toute composée de chrétiens avait sauvé l'armée de Marc-Aurèle. La faiblesse de ce prince, chez qui la philosophie faisait place à la superstition dès qu'il s'agissait de maintenir l'honneur de ses dieux, fit recommencer la persécution plus cruellement qu'auparavant, après seulement quelques mois de relâche. Ce prince, qui se piquait d'équité, s'était laissé prévenir par les calomnies qui accusaient

¹ Des plus mauvais lieux de la Phrygie. Montan, né dans la Mysie au deuxième siècle, se constituait prophète, il disait que Dieu était descendu en lui par le moyen du Saint-Esprit, qu'il lui avait donné deux prophétesses, qu'on devait écouter. Il professait et exigeait de grandes rigueurs. Mais lui et ses deux prophétesses, Priscille et Maximille, menaient mauvaise vie. Cependant, en effrayant les chrétiens à demi-instruits et leur représentant Dieu implacable, ils avaient surpris des partisans et troublaient l'Eglise.

les chrétiens d'impiétés, de meurtres d'enfants et d'autres crimes odieux, et il croyait faire un acte de justice en punissant avec mille cruautés ceux en qui il voyait des ennemis de la religion et des lois de l'empire. Il laissa donc agir dans les provinces la fureur des magistrats et des populations contre les hommes paisibles qui faisaient profession du christianisme. Alors, parmi les défenseurs de l'Église qui entreprirent d'éclairer l'empereur, les plus considérables furent saint Méliton, évêque de Sardes, en Lydie, Athénagore, philosophe chrétien d'Athènes, et surtout saint Apollinaire, dont l'apologie pour les chrétiens qu'il adressa à Marc-Aurèle, était regardée par saint Jérôme comme une œuvre insigne.

Outre cette apologie, dont il ne nous reste que le souvenir et le regret, il avait écrit d'autres ouvrages, où brillaient également sa piété et son grand style, où il alliait heureusement le charme littéraire et la philosophie à la connaissance des Saintes Écritures, qu'il possédait parfaitement. Photius en trouvait le style digne du fond.

On prétend qu'il avait écrit aussi contre les Juifs. Mais il s'était principalement appliqué à réfuter les hérétiques, qui ne cherchaient qu'à corrompre la pureté de la doctrine de l'Église, et il avait démontré de quelle secte de philosophie païenne chaque hérésie avait tiré ses erreurs. Il avait écrit contre les Encratites, sectateurs de Tatien ¹, et il avait employé les dernières années de sa vie à réfuter les nouveautés de Montan et des Cataphryges, pour arrêter le cours de leurs extravagances et de leurs erreurs dès leur naissance.

Saint Apollinaire mourut vers l'an 180. Du moins on est persuadé qu'il vivait encore en 177, et c'est à tort que quelques-uns ont voulu terminer sa vie dès l'an 163.

Les Grecs l'honorent le 8 janvier, et les Latins le 7 février.

¹ Tatien, dans sa doctrine faisait du Gnosticisme. Lui et ses adhérents admettaient, au dehors du moins, de grandes austérités.

SAINT CHRYSOLE OU CHRYSÉUIL,

APÔTRE ET PATRON DE COMMINES, MARTYR.

Dieu qui fait tout servir à l'accomplissement de ses adorables desseins, permet souvent qu'une persécution suscitée contre une partie de son Église devienne pour d'autres peuples une occasion de salut. C'est ce qui arriva pour nos pères quand les rigueurs dirigées contre les chrétiens d'Asie, déterminèrent saint Chrysole à quitter ces contrées, pour venir, par la permission du Pontife de Rome, prêcher la foi dans le nord des Gaules.

Il était né dans la petite Arménie, d'une très-illustre famille : on dit même que son père gouvernait une partie de ce pays alors divisé en plusieurs États. Ses parents qui étaient chrétiens s'empressèrent de lui procurer le Baptême, et lorsqu'il fut en âge de se livrer à l'étude, ils le confièrent aux maîtres les plus sages et les plus expérimentés. Cet avantage joint à des dispositions naturelles très-heureuses lui firent faire en peu de temps de rapides progrès. Mais ce qu'il y avait encore de plus admirable, c'était de voir avec quelle ardeur il travaillait à se former aux vertus chrétiennes. On eut bientôt une si haute opinion de sa sainteté et de son mérite, qu'il fut jugé digne d'être évêque ou archevêque d'une ville d'Arménie.

Mais une persécution s'alluma dans le même temps et elle sévit surtout dans l'Asie, où il y avait déjà un très-grand nombre de chrétiens. Saint Chrysole, soit pour mettre en pratique la recommandation du Sauveur, qui dit d'aller d'une ville dans une autre afin de fuir la persécution, soit pour satisfaire le désir ardent qu'il avait d'étendre le règne de Jésus-Christ parmi les infidèles, se rendit à Rome auprès du Pape saint Marcel, qui occupait alors le Saint-Siège. Le Souverain Pontife reçut l'illustre étranger avec tous les témoignages du respect le plus profond ; bientôt même, reconnaissant en saint Chrysole l'heureux assemblage de toutes les vertus épiscopales unies aux qualités les plus aimables, il conçut pour lui une affection toute paternelle, et lui donna, pour gage de son amitié, une boîte en argent renfermant des reliques de saint Pierre.

Quelque temps après, saint Chrysole fut envoyé avec d'autres missionnaires pour évangéliser les peuples de la Gaule : il s'arrêta dans cette partie de l'ancienne Belgique inférieure qui se trouve entre l'Escaut et la Lys, dans le pays appelé Mélanthois. Toutefois, il parcourut pendant plusieurs années les contrées environnantes comme les autres Apôtres du pays. Rien en effet ne pouvait l'arrêter, ni la distance des lieux, ni la difficulté des voyages, ni les dangers de tout genre auxquels il était exposé. Sa confiance en Dieu était entière, et selon la parole du divin Maître, « il ne craignait rien de ceux qui ne peuvent tuer que le corps, mais qui n'ont aucun pouvoir sur l'âme. »

Saint Chrysole résidait habituellement, pendant ses courses évangéliques, dans le bourg de Commines, à trois lieues de Lille. Il y construisit un oratoire et un autel pour y célébrer les divins Mystères et réunir, autant que le permettaient les circonstances, les nouveaux chrétiens qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. La persécution commençait à exercer ses ravages dans le nord des Gaules, et la fureur des tyrans ne lui laissa pas longtemps le moyen de confirmer ses néophytes dans la foi. En effet, un jour qu'il prêchait l'Évangile au peuple auprès d'un temple d'idoles, dans le village de Verlinghem, il fut tout à coup surpris et arrêté par des soldats. Le Saint, se rappelant la conduite de Jésus-Christ au milieu de ses bourreaux, ne répondit que par la patience et la douceur aux injures et aux brutalités dont ils l'accablèrent. C'est dans ce lieu que saint Chrysole, après avoir été frappé de verges, eut le sommet de la tête coupé par les soldats païens, qui voulaient insulter de cette manière au caractère sacré dont il était revêtu. Ils le laissèrent gisant par terre et baigné dans son sang.

D'après le récit de plusieurs auteurs, saint Chrysole ne mourut point aussitôt de cette affreuse blessure, mais, aidé du secours de Dieu, il revint à lui, se leva et prenant la partie supérieure de son crâne que les bourreaux avaient abattu, il retourna à Commines où il rendit l'âme au milieu des habitants étonnés. Ils ajoutent que sur la route, le Saint, pressé par une soif dévorante, vit jaillir à ses pieds une source d'eau pure, laquelle n'a pas cessé depuis de couler avec abondance.

Saint Chrysole fut enseveli à Commines, dont il est le patron spécial, et où s'opèrent souvent par son intercession des guérisons extraordinaires. Il est aussi le patron de la paroisse de Verlinghem où il fut arrêté et martyrisé. Celle de Lens, en Artois, possédait une partie de ses reliques, comme l'indique une inscription latine dont le sens est : « Cette église de Lens, dédiée à Marie, possède les reliques de l'illustre Martyr saint Chrysole. »

Une tradition ancienne et constante suppose que saint Éloi, lorsqu'il était évêque de Tournai et de Noyon, leva le corps de saint Chrysole et le renferma dans une chässe, comme il avait fait pour saint Eiat. De Guize, Molanus et Buzelin regardent ce fait comme incontestable. Ce dernier ajoute qu'en 1611 la ville de Bruges, où l'on avait transporté la chässe, à cause des guerres continuelles qui désolaient le pays, envoya à l'église de Tournai quelques parcelles de ces reliques de saint Chrysole, et reçut en retour des morceaux de celles de saint Éleuthère. Ces restes vénérés furent reçus à Tournai avec une pompe et une magnificence extraordinaires, le 7 octobre de cette même année.

« Puissance merveilleuse d'une foi antique ! s'écrie un docte et religieux écrivain ; Commines est célèbre pour avoir vu naître le fameux historien de Louis XI et Auger de Bousbecque, illustre négociateur du xvi^e siècle. Eh bien, à Commines, le peuple se souvient à peine de l'habile chroniqueur et du grand diplomate, mais il garde fidèle mémoire de saint Chrysole, qu'il honore d'un culte toujours vivace, et les familles se plaisent à perpétuer son nom vénéré, en l'imposant, comme un signe de bénédiction, aux enfants nouveaux-nés ¹.

SAINT THÉODORE D'HÉRACLÉE,

DIT LE STRATELATE OU GRAND MARTYR.

Saint Théodore, natif d'Euchaïtes dans la province de Pont, qui selon quelques auteurs fut depuis appelé Théodorophe de son nom, est l'un de ces célèbres Martyrs, comme saint Georges, saint Demètre et saint Pantaléon, que les Grecs ont qualifié Grands

¹ Emprunté à M. l'abbé Destombes.

Martyrs pour les distinguer des autres. Il est même l'un des quatre principaux avec saint Demètre, saint Procope et saint Théodore d'Amasée, dit le Tiron. Les Grecs lui ont destiné en particulier deux jours de l'année, le 7 février auquel il souffrit le martyre dans la ville d'Héraclée, et le 8 juin, auquel son corps fut transporté comme il l'avait souhaité dans la bourgade d'Euchaïte, où étaient sa famille et le tombeau de ses ancêtres, à une journée de la ville d'Amasée, métropole du Pont. Ces deux fêtes étaient d'obligation, mais seulement jusqu'à midi. Celle du 7 février s'est trouvée dans la suite remise au lendemain, jour auquel elle se célèbre maintenant dans toute la Grèce. Mais les Latins en ont retenu la mémoire au même jour qu'auparavant dans leurs martyrologes.

Il est honoré surtout à Venise, qui avait une église de son nom dès le vi^e siècle, bâtie par Narsès. Ce culte s'y était établi, ou maintenu principalement par le commerce que les Vénitiens avaient depuis l'origine de leur ville avec celle de Constantinople et l'Orient ; et saint Théodore était, avec saint Marc, le patron de Venise. Cette grande dévotion excita dans la suite les Vénitiens à rechercher le corps de ce saint Martyr. Les historiens de la République rapportent que Jacques Dandolo étant entré vers l'an 1236 dans la mer Noire ou le Pont-Euxin, se rendit maître de Mesembrie, ville maritime de la Thrace ou Romanie ; qu'il y trouva le corps de saint Théodore dans l'église de Sainte-Sophie et le fit transporter à Constantinople, d'où Marc Dandolo l'apporta ensuite à Venise, et le fit mettre dans l'église de Saint-Sauveur.

Il serait bien à souhaiter que nous puissions parler de l'histoire de notre saint Martyr, aussi sûrement que de son culte. Mais nous sommes obligés de reconnaître qu'il en est de lui comme de plusieurs autres Martyrs illustres de Jésus-Christ, que Dieu semble n'avoir destinés que pour l'exemple de l'église de leur temps et de leur pays, et dont il a enlevé presque toute la mémoire de dessus la terre après eux, ne laissant à la postérité que le souvenir de leur nom et du dernier combat qui leur a mérité la gloire dont ils jouissent.

Nous ne pouvons dire autre chose de lui, sinon qu'étant officier dans les armées de Licinius et gouverneur du pays des Mariandins entre la province du Pont et la Paphlagonie, il demeurait ordinairement à Héraclée, que les modernes appellent Penderachi, avec les troupes qu'il commandait; que ce fut dans cette ville qu'il rendit un témoignage public à la vérité de la religion de Jésus-Christ par un glorieux martyre, et qu'il souffrit la mort le 7 février de l'an de Jésus-Christ 319.

SAINT ADAUCTE,
ET LES HABITANTS D'UNE VILLE ENTIÈRE DE PHRYGIE,
MARTYRS.

Saint Adaucte, nommé par quelques-uns saint Adauque, était d'une des meilleures familles de l'Italie; il avait paru avec beaucoup de distinction dans toutes les charges qu'il avait eues à la cour des empereurs à Rome et en diverses autres villes de l'empire. Il exerçait celle de procureur général, c'est-à-dire d'intendant des finances et du domaine impérial dans une province, avec toute la réputation d'un homme d'honneur et d'intégrité, lorsque la foi qu'il avait en Jésus-Christ fut éprouvée par le feu de la persécution. On reconnut alors que sa piété était encore au-dessus de toutes les autres qualités qui lui attiraient l'estime et l'admiration publique. Il confessa plusieurs fois le nom de Jésus-Christ, et les combats qu'il soutint pour sa défense lui furent toujours glorieux. Il remporta enfin la couronne du martyre dans les premières années de la persécution de Dioclétien.

Eusèbe a parlé de ce Saint immédiatement après avoir rapporté le martyre du peuple entier d'une ville de Phrygie. C'est ce qui fait croire à Rufin et à d'autres après lui, que saint Adaucte avait été le chef de cette illustre troupe: et nous le voyons marqué en cette qualité dans le Martyrologe romain au 7 février. C'était déjà une rareté singulière de voir au milieu des Gentils une ville composée toute de chrétiens sans exception, en un temps où les païens étaient encore les maîtres: et c'en fut une autre encore plus extraordinaire de voir que dans toute cette multitude d'appelés à la foi et au royaume des cieux, il n'y en eut pas un

qui ne fût élu et prédestiné à la gloire. On n'a vu, ce semble, dans toute la chrétienté qu'une seule ville qui ait pu empêcher que celle-ci n'ait été l'unique exemple d'une telle communauté de Saints ; c'est celle d'Oxiringue, en Haute-Egypte ou en Basse-Thébalde, où tout le monde vivait si saintement vers le milieu du *iv^e* siècle, qu'on ne considérait toute son enceinte que comme un grand temple où Dieu était adoré en esprit et en vérité, et où l'on comptait jusqu'à dix mille religieux et vingt mille vierges. Mais celle-ci a eu au-dessus de l'autre l'avantago de faire de tous ses habitants autant de Martyrs ; de servir de bûcher à leur holocauste, et d'en préparer une colline céleste par l'heureuse transmigration qui les transporta en un seul jour dans la Cité de Dieu.

Pour donner en abrégé une idée des divers combats que les Martyrs répandus par toute la terre soutinrent contre les ennemis de Jésus-Christ qui les attaquèrent à main armée, il suffit, dit Eusèbe, de représenter l'assaut que l'on donna à une ville de Phrygie. Les soldats qui l'assiégèrent y mirent le feu, et y réduisirent en cendres les hommes, les femmes, les enfants, parce que personne ne voulut s'en garantir aux dépens de sa foi, et que tous les habitants depuis le premier des magistrats jusqu'au dernier de la populace, se déclarant chrétiens d'une voix commune, refusèrent aussi tous d'un commun accord de sacrifier aux idoles. Lactance qui enseignait alors la rhétorique à Nicomédie dans le voisinage de la Phrygie, a parlé de ces saints Martyrs dans ses Institutions : et sur ce qu'il dit que l'église de la ville fut brûlée avec le reste, on conjecture que cet accident arriva dès le commencement de la persécution, avant que l'on eût pu exécuter l'édit qui portait que tous les temples seraient rasés. Ainsi on peut le rapporter à l'année 303, ou à la suivante au plus tard, lorsque Galère Maximien qui en fut le principal auteur, n'était encore que César.

Le nom de cette heureuse ville qui méritait de demeurer dans la mémoire de tous les chrétiens, s'est effacé avec elle : et ce n'est que par de faibles conjectures que quelques-uns jugent que c'était celle d'Antandre sur la côte de Mysie, qui regarde la pointe septentrionale de l'île de Lesbos ou Metelin.

Les Grecs qui font mémoire de ces saints Martyrs en ce jour, semblent n'avoir point connu saint Adaucte, à moins que ce ne soit celui qu'ils honorent le troisième jour d'octobre, et qu'ils témoignent être né en Italie. Ce n'est qu'en ces derniers siècles que leur culte, conjointement avec celui de saint Adaucte, s'est répandu en Occident.

SAINT MOÏSE,

APÔTRE DES SARRASINS.

Moïse, sarrasin d'origine, naquit au temps de Constantin le Grand, dans cette partie de l'Arabie qui touche à la Palestine, et fut de bonne heure converti au christianisme.

Alors, le récit des austérités pratiquées par les pieux solitaires qui peuplaient les vastes solitudes de la Thébàide, enflamma son imagination ; et, résolu de les imiter, il se retira dans un lieu désert, entre l'Égypte et la Palestine, où il se soumit à toutes les rigueurs de la vie pénitente dont il avait l'exemple sous les yeux.

Il parvint en peu de temps à un degré éminent de vertu et de sainteté. Dieu lui accorda le don des miracles, et son nom devint bientôt célèbre ; mais humble et modeste, il était le seul à qui son mérite fût caché, et il n'aspirait qu'à finir ses jours dans la retraite qu'il s'était choisie, lorsque la Providence employa pour l'en arracher un moyen tout à fait extraordinaire.

Les Sarrasins, sous la conduite d'une reine belliqueuse, avaient remporté sur les Romains plusieurs victoires, et les avaient contraints à solliciter une paix humiliante. Les ambassadeurs de ces derniers s'étant rendus auprès de cette princesse nouvellement convertie au christianisme (elle se nommait Mauvie), s'attendaient à la voir leur imposer de dures conditions ; mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils l'entendirent demander seulement que l'empereur lui envoyât le saint homme Moïse, qui vivait dans une retraite obscure entre la Palestine et l'Égypte, et dont la réputation était venue jusqu'à elle !

L'empereur accepta la proposition avec empressement, et pour donner à Moïse un caractère plus imposant, il voulut le faire

sacer évêque des Sarrasins. En conséquence, on conduisit le pieux solitaire à Alexandrie pour le faire ordonner par le patriarche de cette ville. Mais c'était Lucius, un intrus qui avait chassé Pierre, évêque légitime et qui se maintenait par la violence sur le siège de saint Athanase. Moïse refusa courageusement de recevoir une ordination sacrilège ; il reprocha en face à Lucius son usurpation et ses crimes ; et il se fit conduire dans le désert, pour y recevoir l'imposition des mains des évêques exilés. Il se rendit ensuite auprès de la reine Mauvia dont il fut accueilli avec toutes les marques d'une grande vénération. Ce saint homme eut la consolation en peu de temps de faire, parmi ces peuples infidèles, un grand nombre de chrétiens qu'il instruisit et qu'il édifia pendant de longues années.

On ignore l'époque de sa mort ; mais on sait qu'il parvint à un âge très-avancé. L'Église honore sa mémoire le 7 février.

SAINT TRÉSAIN,

CURÉ DE MAREUIL.

Ce Saint, qui était Irlandais, quitta sa patrie, et vint en France, avec saint Gibrien et cinq autres de ses frères, que leurs trois sœurs avaient voulu suivre. Saint Remy les accueillit favorablement, éleva Trésain au sacerdoce et lui donna la cure de Mareuil-sur-Marne, où il se sanctifia. Il mourut dans le vi^e siècle. On garde ses reliques avec beaucoup de vénération à Avenay en Champagne.

Il y avait au Pont-aux-Dames en Brie un ossement de saint Trésain enchâssé dans un reliquaire de vermeil. Cette relique fut autrefois apportée d'Avenay.

SAINT LAURENT,

ÉVÊQUE DE SIPONTO.

Le bienheureux Laurent fut élevé en 490 sur le siège de Siponto, dans le pays de Naples. Il était le troisième évêque de ce diocèse. Il bâtit une basilique à la très-sainte Vierge, une autre à saint Jean-Baptiste, et une troisième à saint Pierre. C'est sous son épiscopat en 493, que saint Michel apparut au mont Gargan,

montagne voisine de Siponto, appelée depuis le mont Saint-Michel et le mont Saint-Ange, comme nous le rapporterons au 8 mai.

Siponto a été détruit, et à sa place s'est élevée Manfredonia. Tout près est comme nous venons de le dire, le mont Gargan qui est très-élevé et au sommet duquel on voit une église, taillée dans le roc et dédiée à saint Michel. Le concours des pèlerins y est toujours très-considérable.

En entrant dans cette église fort curieuse, lorsqu'on a franchi la première porte, on descend cinquante-cinq marches de marbre, au pied desquelles on trouve plusieurs tombeaux de personnages qui ont eu la dévotion de se faire enterrer là; ensuite on entre dans la grotte spécialement dédiée à saint Michel, où il découle sans cesse un liquide auquel on attribue des vertus miraculeuses. On croit que l'autel de cette grotte, devenue un sanctuaire, a été consacré par l'Archange lui-même et on n'y dit la messe qu'à certains jours, avec de grandes cérémonies. D'autres belles chapelles s'élèvent sur la montagne jusqu'à Manfredonia.

Mais revenons au saint évêque Laurent. On voit dans sa vie qu'il fut doué du don de prophétie et qu'il annonça les désastres que Totila et les autres envahisseurs devaient répandre sur l'Italie. On ajoute que lui-même sauva sa ville d'une ruine imminente par ses ardentes prières et ses œuvres saintes. Il mourut le 7 février, dans le premier an du vi^e siècle; et ses reliques, conservées dans la basilique élevée par lui à la très-sainte Vierge, ont été honorées de beaucoup de miracles.

SAINT RICHARD,

ROI DE WESTSEX.

Ce Saint régnait vers le viii^e siècle parmi les Saxons occidentaux qui s'étaient établis en Angleterre. Il fut père de Winebald, de Guilbald et de Walburge, qui sont tous trois honorés comme Saints; mais soit qu'il eût été privé de ses États par quelque révolution, soit qu'il eût abdiqué volontairement la couronne, il fit un pèlerinage à Rome avec ses fils Winebald et Guilbald. S'étant donc embarqué à Amble-Haven il aborda sur les côtes de la Neus

trie et il accompagna quelque temps la mission de saint Boniface, puis il revint dans la Neustrie et se rendit à Rouen. Après avoir fait un assez long séjour dans cette ville, il prit la route de Rome, donnant partout les plus grandes marques de piété. Il ne put aller jusqu'à la ville sainte, et il mourut subitement à Lucques en Italie ; c'était vers l'an 722. On l'enterra dans l'église de Saint-Fridien. Les miracles que Dieu avait accordés à la piété de ce prince avant sa mort, et ceux dont il a depuis honoré ses reliques, lui ont mérité une place parmi les Saints.

Le culte de saint Richard est fort célèbre dans la ville de Lucques, qui fait sa fête le 7 février. Il est aussi nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

On l'appelle dans quelques Martyrologes saint Richard de Lucques.

SAINTE LIUBETTE,

VIERGE.

Cette Sainte est honorée à Poitiers le 7 février. D'après une tradition invraisemblable, elle aurait été chargée par sainte Helène de porter dans les Gaules un morceau de la vraie Croix qu'elle aurait laissé à Poitiers. Or on sait que sainte Radegonde fut au contraire obligée de demander à l'empereur d'Orient la relique de la sainte Croix que l'on vénère dans le monastère de ce nom.

On rapporte aussi que l'église de Saint-Pierre-le-Puellier aurait été bâtie par sainte Lioubette qui y fut enterrée.

Quoi qu'il en soit, sainte Lioubette était honorée à Sainte-Croix de Poitiers.

SAINTE CALAMANDE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette Sainte est très-honorée à Calaffa en Catalogne, où l'on a ses reliques ; et Salazar, dans son Martyrologe espagnol, déclare qu'il n'a pas su trouver son pays ni le genre de son supplice. Mais elle était une des compagnes de sainte Ursule, mises à mort par les Huns, auprès de Cologne, vers l'an 453. L'Espagne n'a donc que ses reliques et son image, qui, dit-on, est fort belle.

La Catalogne l'invoque et porte en procession la chässe de ses reliques pour obtenir de la pluie dans les temps de sécheresse obstinée ; et dans ces circonstances toutes les paroisses des alentours de Calaffa se rendent auprès de cette Sainte en pèlerinage.

SAINT LUC LE JEUNE,

SOLITAIRE.

Saint Luc le Jeune est appelé ainsi pour le distinguer de saint Luc l'Ancien, patriarche des moines de l'Etna, au commencement du ix^e siècle ; saint Luc le Jeune florissait un peu plus tard, dans le siècle suivant. Il était né en 890 dans la Thessalie ; et dès son enfance il s'était signalé par ses dispositions à la solitude et à la vie pénitente. Il ne mangeait que du pain et des légumes, qu'il partageait avec les pauvres. Sa charité pour eux le dépouilla souvent de ses vêtements pour en revêtir ceux qui étaient presque nus. Après avoir gardé les troupeaux pendant quelques années de son enfance, il entra dans un monastère d'Athènes où il fut bien accueilli. Mais il se retira un an après sur une montagne et s'y fit une cabane. Il avait le don de voir l'avenir et de lire dans les cœurs. Il annonça sept ans d'avance les incursions des Bulgares. Il donna un jour l'hospitalité à un homme qui avait commis un meurtre. Il le lui fit avouer et lui imposa une pénitence. Quand les Bulgares arrivèrent comme il l'avait annoncé, il se réfugia à Corinthe ; de là, il alla servir un stylite avec lequel il vécut dix ans ; puis il s'en retourna à sa montagne, où il retrouva sa hutte. Enfin il alla finir ses jours dans un désert de l'Attique. Il y mourut en odeur de sainteté le 7 février 946 ou 947. Il se fit à son tombeau plusieurs miracles.

LE BIENHEUREUX ANTOINE DE STRONCONIO,

FRÈRE MINEUR.

Le père du bienheureux Antoine s'appelait Vili et sa mère Sabelli. Ils habitaient le village de Stronconio, près de Narni dans l'Ombrie, où naquit Antoine vers 1394, et dont il retint le nom,

suivant l'usage des Italiens. Vili et Sabelli étaient tous deux du Tiers-Ordre de Saint-François ; et, comme ils vivaient très-pieusement, leur exemple inspira de bonne heure au jeune Antoine des sentiments de religion qui se perfectionnèrent à mesure que sa raison se développa.

On a dit de lui qu'il avait pratiqué la pénitence avant de connaître le péché. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'âge de douze ans, il se présenta au couvent de Stronconio, pour y demander l'habit de Saint-François. Le supérieur le voyant si jeune, différa d'abord de le lui donner ; mais bientôt après il l'accorda à ses larmes et à ses instantes prières.

La profession d'Antoine étant faite, on l'envoya à Fiésolo, vers son oncle, Frère Jean de Stronconio, afin qu'il le formât dans la perfection religieuse. Celui-ci ressentit un plaisir infini en voyant son neveu, et fut pénétré d'une sainte joie quand il apprit les motifs de sa vocation. Mais comme Antoine, encore jeune et faible, était dans l'impuissance de remplir les travaux auxquels son état l'obligeait, il le mit sous la conduite du bienheureux Thomas de Scarlin, qui l'emmena avec lui en Toscane et à Piombino, où il allait pour extirper l'hérésie des Fratricelles.

Antoine avançant en âge et en perfection, Frère Thomas l'envoya en Corse avec deux autres religieux, pour y établir l'observance. Le Bienheureux demeura quelques années dans cette île, et y bâtit plusieurs couvents, qu'il remplit d'un grand nombre de novices. Il fut ensuite rappelé en Toscane, et enfin renvoyé en l'Ombrie, où il passa le reste de ses jours, préférant toujours les maisons les plus solitaires.

Pour satisfaire son humilité, Antoine s'occupait, de son propre mouvement, aux offices les plus bas de la communauté ; et il lui suffisait d'entendre ce qu'on lui commandait pour l'exécuter sur-le-champ, tant il faisait de cas de la vertu d'obéissance, si nécessaire aux religieux.

Il ne croyait pas qu'une conduite innocente dispensât d'une austère pénitence, et le pain, l'eau et l'absinthe étaient ses aliments les plus ordinaires. On a su de lui qu'il avait été quatorze ans à s'accoutumer à l'amertume de cette plante ; par là on peut

juger de sa persévérance. Aux jeûnes habituels, il joignait en certaines circonstances la privation absolue d'aliments, ne prenant aucune nourriture depuis le Jeudi-Saint jusqu'au jour de Pâques.

Les austérités de sa vie, ni les rigueurs dont il usait à son propre égard, n'influèrent en rien sur son caractère doux et compatissant. Il mettait sa félicité à pourvoir aux besoins de ses frères, et c'était l'obliger que d'exiger de lui les services les plus répugnants.

On a peine à concevoir comment Frère Antoine a pu résister pendant le cours d'une aussi longue vie au genre de conduite qu'il s'était imposé. Il marchait pieds nus durant le froid le plus rigoureux, et par les plus mauvais chemins. Il passait à l'Eglise la plus grande partie de la nuit. Dès que le jour paraissait, il s'occupait au service de ses Frères, ou à faire des croix qu'il plantait sur les grands chemins. Il a vécu l'espace de quatre-vingts ans dans la plus parfaite innocence ; un seul mot capable de blesser la pudeur l'attristait si fort que, sans respect humain, il en faisait les plus vifs reproches à celui qui avait eu la témérité de le prononcer ; et pendant quarante années qu'il a fait la quête, il ne lui est jamais arrivé de jeter les yeux sur aucun objet qui pût altérer la pureté de cette vertu. A une ardente charité pour ses frères, il joignait une patience à toute épreuve, et ne se permettait aucune plainte ni murmure de ce qui lui survenait de plus fâcheux.

Il assistait assidument à l'office divin, et il y était dans un parfait recueillement. Sa dévotion envers le Saint-Sacrement était respectueuse et tendre.

La foi et la piété du Serviteur de Dieu furent récompensées dès cette vie par l'esprit de prophétie et le pouvoir de faire des miracles, qu'on lit dans les actes authentiques de son siècle. Ayant annoncé le jour de sa mort, Antoine s'y prépara par la réception des Sacrements et passa de cette vie à la béatitude, le 7 février 1471, après avoir vécu soixante-huit ans dans l'état religieux.

Il fut enterré dans l'église du couvent de Saint-Damien près

d'Assise. Un an après, on ouvrit son tombeau, et on trouva son corps frais, parfaitement entier, exhalant une agréable odeur. Depuis trois cents ans l'air ne l'a pas altéré, et on le voit encore aujourd'hui dans le même état sur un autel de cette église où on l'a placé. Innocent XI par un bref apostolique qui constate la sainteté de cet excellent religieux, permit en 1617 qu'on en fit l'office semi-double ; et depuis, en 1689, le Pape Alexandre VIII l'a mis double et l'a étendu à tout l'Ordre de Saint-François.

LE BIENHEUREUX JEAN PECCHAN,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Le bienheureux Jean Pecchan était né en Angleterre ; on ignore en quel temps et en quel lieu. Il ne dut point les dignités auxquelles il parvint, à la recommandation d'aïeux illustres ; mais à des talents et à des vertus qui supplèrent en lui ce qui manquait à sa naissance.

Nous ne savons pas précisément où il fit ses premières études ; mais par rapport à la philosophie et à la théologie, il eut saint Bonaventure pour maître à Paris. De retour dans sa patrie, il prit le bonnet de docteur et fut le premier professeur de l'Université d'Oxford.

Étant revenu à Paris, il y enseigna la théologie et s'exerça avec succès à expliquer l'Écriture-Sainte. Dans ce même temps il réfuta, avec beaucoup de savoir et d'éloquence, les nouvelles opinions qui se répandaient. Le silence où il réduisit les novateurs qu'il combattit, lui donna la réputation d'habile savant ; ce qui joint à des mœurs très-pures et à une saine doctrine, le fit choisir pour être le confesseur de la reine Marguerite, douairière de saint Louis, roi de France ; et cette princesse eut pour son vertueux directeur toute l'estime et la considération dont il était digne.

Dans la suite Jean Pecchan fut élu Provincial d'Angleterre, et il se comporta dans cette charge de son Ordre d'une manière qui réunit tous les suffrages. Il était pénétré de cette maxime, qu'un supérieur sur lequel tous les yeux sont ouverts, doit être d'une conduite non-seulement irréprochable, mais encore qui puisse

servir de modèle à ses inférieurs. Ainsi à l'exemple de saint François, il jeûnait sept carêmes, ne se contentait pas de s'abstenir de ce qui est mal, mais évitait aussi ce qui pouvait avoir quelque apparence de mal.

Il parcourut différentes parties de l'Europe à pied et vint ainsi au chapitre général de l'Ordre, qui se tint à Padoue de son temps; parce qu'il croyait que les dispenses attachées à certains emplois, ne s'appliquent pas, à tous les points de la règle, sinon dans les cas où l'on est dans l'impuissance de les remplir.

Une vie si conforme à l'état saint qu'il avait embrassé, répandit également sa réputation en Angleterre, en France, en Italie et dans Rome même, où il fut fait lecteur du sacré Palais. La régularité de ses mœurs, sa science, sa piété étaient une censure continuelle des gens corrompus et ignorants qui, pour s'en venger, lui supposèrent des crimes dont ils l'accusèrent devant saint Bonaventure, alors général de l'Ordre. Ce coup inopiné fut sensible à Pecchan, qui recourut à Celui qui lit dans les cœurs, en se jetant aux pieds d'un Crucifix qu'il arrosa de ses larmes et d'où sortit une voix qui le consola. Bientôt son innocence fut reconnue et ses ennemis couverts de confusion.

Les connaissances qu'il avait fait paraître dans la conduite des parties de son Ordre qui lui avaient été confiées, et la manière d'enseigner en pratiquant le premier ce qu'il enseignait, déterminèrent le Pape Nicolas III à le nommer archevêque de Cantorbéry, en 1279. Jean par humilité, autant que par amour pour ses Frères, fit tout ce qui était en lui pour que sa promotion n'eût pas lieu. Contraint de l'accepter par le devoir de l'obéissance, il a témoigné depuis, en plusieurs occasions, combien il était fâché de n'avoir pas pu refuser l'honneur que lui avait fait le Souverain Pontife, sans sortir des bornes de la soumission que lui imposait son état.

Comme il venait de Rome pour se rendre en Angleterre, il passa par la France, où il trouva le roi Edouard, qui voulut bien lui donner des marques sensibles de la satisfaction que lui causait le choix du Pape, qui avait préféré Pecchan à l'évêque de Bath. Il répondit aux hommétés du prince avec un grand respect,

continua sa route et arriva à Cantorbéry au mois d'octobre de la même année, où il prit possession de son archevêché.

Pecchan tint deux synodes, dans lesquels il fit des règlements très-utiles pour la discipline ecclésiastique ; et quand les circonstances se présentèrent, il soutint avec fermeté les droits de son Église. En qualité de métropolitain il visita la plus grande partie de l'Angleterre et travailla avec succès à la réformation des Églises et des couvents. Il s'employa auprès du roi, pour qu'à l'avenir les bénéfices qui dépendaient de sa collation ne fussent donnés qu'à des sujets capables ; et il engagea ce prince à tenir la main à la résidence des prélats, et à ne point souffrir qu'aucun ecclésiastique possédât plusieurs bénéfices à la fois.

Un gouvernement si scrupuleusement conforme aux saints canons, suscita au vertueux Archevêque de nouveaux ennemis qui portèrent plainte contre lui en cour de Rome. Il en triompha comme de ses anciens calomniateurs ; et se contenta d'implorer la miséricorde divine en leur faveur.

Son élévation ne lui avait pas fait oublier les Religieux ses Frères ; non-seulement il leur donnait toutes sortes de marques d'affection ; mais, plein de confiance en leurs prières, il ne cessait de leur recommander le salut de son troupeau : le Pape pour le mettre plus à portée d'être utile à son Ordre, l'établit conservateur de ses privilèges en Angleterre. La fermeté qu'il mettait dans la défense des droits de son Église ne partait ni d'un principe d'avarice, ni d'un mouvement d'ambition. Quoique la table de l'Archevêque fût délicatement servie, il ne mangeait que des viandes grossières et observait exactement les jeûnes qu'il s'était imposés. Le surplus de ses biens, il le distribuait aux pauvres, ou l'employait à des œuvres pieuses et utiles, comme l'érection d'une chapelle à Oxford, l'établissement d'un collège à Wingham, etc. Il exhorta tous les évêques à suivre son exemple, et pour exciter dans le cœur des Anglais la dévotion à la très-sainte Vierge, dont lui-même était pénétré, il voulut les engager à l'observation d'un Carême de quatre jours avant l'Assomption ; mais son zèle n'eut pas le succès qu'il en attendait.

Pour donner de l'émulation à son clergé, il était le premier à la prière ; et son respect pour le lieu saint, le portait non-seulement à prendre un soin particulier des ornements, mais à s'occuper des ouvrages les plus abjects de son Église : il donnait à tous l'exemple de cette vie laborieuse et pénitente qui convient si bien dans tous les rangs du sacerdoce.

Enfin après avoir rempli dignement sa carrière, Jean Pecchan mourut en odeur de sainteté en l'an 1292, le treizième de son épiscopat. Son corps repose à Cantorbéry, dans l'église de Saint-Thomas, qui en a été aussi archevêque, et où Dieu l'a honoré de plusieurs miracles.

LE VÉNÉRABLE JACQUES SALEZ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Branche, dans sa *Vie des Saints de l'Auvergne*, raconte comment ce Père fut martyr des sectateurs de Calvin. Nous résumons son récit.

Le pieux historien félicite sa province du bonheur qu'elle a eu de posséder l'une des premières les bons Pères de la Compagnie de Jésus, sainte avant-garde de l'Église et de la vraie civilisation. Jacques Salez, né dans la petite ville de Lezoux au département du Puy-de-Dôme, élevé par un père chrétien, « était à dix-sept ans bien versé aux langues hébraïque, grecque et latine et ne l'était pas moins à la vertu. » Il fut reçu dans la Compagnie à Billom, fit son noviciat à Verdun, fut fait prêtre à vingt-neuf ans et à trente-deux ans docteur en théologie.

Nous ne pouvons raconter sa vie austère et sa mansuétude qui le montrait au monde comme un Ange plutôt que comme un homme. Mais nous dirons son ardeur pour la conversion des égarés, si nombreux dans ce xvi^e siècle, que le calvinisme a si largement dévasté. Il était à Tournon, lorsque le seigneur de Montréal vint demander au supérieur de cette maison quelques Pères pour défendre la foi contre les hérétiques qui infestaient Aubenas. Le R. P. Jacques Salez fut chargé de cette mission, et il l'accepta avec la plus vive joie, parce qu'il comprenait qu'elle menait au

martyre et qu'il ne demandait rien de plus que de donner sa vie pour sauver quelques âmes.

Il était accompagné d'un Frère appelé Guillaume, qui partageait son dévouement ; ces deux Saints comblèrent de joie par leur arrivée les catholiques d'Aubenas, parce qu'ils voyaient en eux un appui. Les prédications du Père, qui soutenait la foi, irritèrent ceux qui la désertaient ; et il arriva que, quoiqu'on eût établi une trêve, où les calvinistes s'étaient obligés à respecter les villes fidèles, ils surprirent Aubenas le 6 février 1593. C'était la nuit. Un de leurs capitaines courut, avec deux autres, à la maison des Jésuites pour y demander de l'argent : ils en voulaient beaucoup et il n'y en avait guère. Ils pillèrent la maison ; et deux de leurs chefs, Sarias et Labat, emmenèrent le P. Jacques Salez et le Frère Guillaume sur la place.

Là, après quelques débats, le bon Père qu'on avait cruellement maltraité fut tué d'un coup d'arquebuse, et le fidèle Frère, qui ne voulait pas se séparer de son Père, fut tué d'un coup de dague. Tous deux moururent en priant Dieu de pardonner à leurs meurtriers et de les ramener à lui. C'était le samedi 7 février 1593.

Les bourreaux traînèrent ensuite les deux corps par les rues, et ce ne fut que sept jours après qu'on put les inhumer. Mais ces restes saints furent illustrés par des miracles et ils doivent être encore, en partie du moins, à Avignon, tandis que pas un de ceux qui les martyrisèrent n'échappa à des châtimens dont on peut lire les détails dans le récit de Jacques Branche.

ZACHARIE, FILS DE JOÏADA.

Zacharie, fils du grand-prêtre des Juifs Joad ou Joïada et de Josabeth, fille de Joram, roi de Juda, succéda à son père dans la souveraine sacrificature ; il suivit ses traces, et brûla toujours comme lui d'une sainte ardeur pour la gloire de Dieu.

Après la mort de Joad, qui, par sa piété et sa fermeté avait contenu Joas dans son devoir, ce prince, oubliant lâchement qu'il devait sa vie et son trône à Joad, se laissa séduire aux discours flatteurs de ses courtisans et consentit au rétablissement des

idoles. Zacharie, rempli de l'esprit divin, voulut s'opposer au retour de ce culte sacrilège. Mais la populace corrompue, excitée par Joas lui-même, l'assomma à coups de pierres dans le parvis du temple.

Mais ce n'est pas de ce Saint que Notre-Seigneur a reproché le meurtre aux Juifs, c'est de Zacharie le Prophète, fils de Barachie, dont la mémoire est honorée le 6 septembre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le P. Philippe de Berlagmont, de la Compagnie de Jésus, raconte, à la fin de son *Paradis des enfants*, qu'il y avait en 1350, auprès de Landevenec en Bretagne, un pauvre enfant nommé Salaun, à qui on n'avait pu apprendre et faire retenir que ces deux mots : *Ave Maria* ; il mendia toute sa vie, qui fut courte, en ne prononçant jamais que ces deux mots : *Ave Maria* ; il en comprenait le sens, et il les répétait sans cesse. Il n'avait pas de gîte et couchait au pied d'un arbre. Un jour on le trouva mort au pied de son arbre. On l'enterra là ; et au printemps qui suivit un lys poussa sur sa tombe. La tradition ajoute que les fleurs de ce lys formaient les neuf lettres que le pauvre enfant avait prononcées toute sa vie : *Ave Maria*.

Saint Alphonse de Liguori rapporte aussi plusieurs prodiges par lesquels Dieu a voulu récompenser la sainte habitude de saluer sa très-sainte Mère à chaque instant du jour par les paroles de l'Ange : c'est de cette pieuse coutume que le vénérable Grignon de Montfort disait : *Qui semet in benedictionibus, de benedictionibus et metet* : Celui qui sème des bénédictions, recueillera des bénédictions.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Saint Romuald, abbé, père des Camaldules, dont la fête se célèbre le 19 de juin.

¹

SEPTIMO IDUS FEBRUARIIL.

Sancti Romualdi Abbatis, Monachorum Camaldulensium Patris, cujus dies natalis agitur tertio decimo Kalendas Julii. — Augustæ in Britannia, natalis

A Londres en Angleterre, saint Aule, évêque, qui, ayant terminé le cours de ses années par le martyre, mérita de recevoir la récompense éternelle.

En Phrygie, saint Adauque, qui, étant d'une illustre famille d'Italie, fut élevé par les empereurs à presque toutes les dignités de l'empire, et qui exerçait encore la charge de questeur, lorsque pour la défense de la foi il fut honoré de la couronne du martyre.

Au même lieu, plusieurs chrétiens, habitants d'une ville dont le même Adauque était gouverneur, lesquels, persistant constamment dans la confession de la foi, furent brûlés par ordre de l'empereur Galère-Maximien.

A Héraclée, saint Théodore, général d'armée, qui sous l'empire de Licinius, après divers tourments, fut décapité, et entra victorieusement dans le ciel.

En Egypte, saint Moïse, évêque vénérable, qui passa dans la solitude les premières années de sa vie ; mais, en étant sorti à la prière de Mauvia, reine des Sarrasins, pour être élevé à l'épiscopat, il convertit à la foi une grande partie de cette nation féroce, et mourut en paix, plein de vertus et de mérites.

A Lucques en Toscane, le décès de saint Richard roi d'Angleterre.

A Bologne, sainte Julienne, veuve.

beati Auguli Episcopi, qui ætatis cursum per martyrium explens, æterna præmia suscipere meruit. — In Phrygia, sancti Adauci Martyris, qui ex Italia genere clarus, et omni fere dignitatum gradu ab imperatoribus honoratus, dum adhuc Quæstoris officio fungeretur, martyrii corona pro fidei defensione dignatus est. — Item, plurimorum sanctorum Martyrum urbis unius civium, quorum dux erat idem Adaucus : qui cum omnes Christiani essent, et constanter in fidei confessione persisterent, a Galerio Maximiano Imperatore igne consumpti sunt. — Heracleæ, sancti Theodori ductoris militum, qui Licinio imperante, post multa tormenta truncatus capite, victor migravit in cælum. — In Ægypto, sancti Moysis episcopi venerabilis, qui primum in eremo vitam solitariam duxit ; deinde, petente Mauvia Regina Sarracenorum, Episcopus factus, gentem illam ferocissimam magna ex parte ad fidem convertit, et gloriosus meritis quievit in pace. — Lucæ in Tuscia, depositio sancti Richardi Regis Anglorum. — Bononiæ, sanctæ Julianæ viduæ.

Additions des autres martyrologes.

Saint Amolvin, abbé de Lobbes, en Hainaut, et en même temps évêque régional. Il florissait au VIII^e siècle. On voit dans Molanus que dans ce monastère de fondation royale, la dignité épiscopale fut assez longtemps attribuée à ses abbés. Les reliques de saint Amolvin sont à Binche.

Saint Faustin, martyr à Rome avec quarante-quatre autres.

Saint Paul, deuxième de ce nom sur le siège épiscopal de Brescia, succéda à saint Dominateur, et dirigea son diocèse avec tant de vertus, qu'il mérita d'être mis au nombre des saints évêques de cette ville.

Saint Vedaste, quinzième évêque de Vercell, dans le Piémont.

Saint Meudan, évêque en Irlande au commencement du VI^e siècle. Ses reliques ont été apportées à Péronne par saint Fursy.

Saint Parthène, évêque de Lampsaque dans l'Hellespont au IV^e siècle.

Saint Roman (*Romanus*), évêque en Ecosse au VI^e siècle.

Saint Nivard, frère de saint Bernard, vénéré en Bretagne où il fit aimer l'Ordre de Cîteaux. Vénéré aussi en Espagne où il fonda un monastère de cet Ordre.

Saint Dérien et saint Neventer, apôtres de la Basse-Bretagne au IV^e siècle. Ils avaient fait ensemble le pèlerinage de Jérusalem.

Le vénérable Thomas Sherwood, martyr de la foi catholique sous Elisabeth, le 7 février 1578.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louise Bossan, religieuse de Saint-Pierre de Lyon, s'était retirée, après la suppression des couvents, dans une petite maison modeste, où elle conservait avec soin les saintes habitudes du cloître. Elle fut dénoncée à la féroce commission, établie dans cette ville à la fin de 1793. Elle avait alors soixante ans. On la condamna à la peine de mort, comme fanatique et contre-révolutionnaire. Elle subit son jugement le 7 février 1794.

Marguerite-Aimé-Louis Allard, né en 1750, professeur de droit à Poitiers, fut nommé dans cette ville député à l'Assemblée législative, où il se fit connaître par son esprit de fermeté et de modération. Il était membre du tribunal criminel du département de la Vienne, lorsqu'il fut accusé d'avoir engagé un prêtre, son parent, à refuser le serment exigé des ecclésiastiques ; condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, sur cette dénonciation, il fut exécuté au mois de février 1794.

Jean Laforie, prêtre du diocèse de Cahors, refusa le serment schismatique de 1791 et s'éloigna de son diocèse. Mais il y revint en 1796, fut condamné à la déportation, conduit à Rochefort, emprisonné longtemps, puis embarqué pour Cayenne, quoique malade, et mourut à l'hôpital de Sinnamary, le 7 février 1798.

HUITIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Jean de Matha, fondateur de l'Ordre des Trinitaires pour la rédemption des captifs. — Le Vénérable Père Jérôme du Saint-Sacrement, réformateur des Trinitaires, déchaussés de France. — Saint Etienne de Muret, fondateur de l'Ordre de Grandmont. — Le vénérable Père Charles Frémont, réformateur de l'Ordre de Grandmont. — Saint Juvence, évêque de Pavie. — Sainte Cointe ou Quinta, martyre. — Saint Paul, évêque en Espagne, et ses compagnons Lucius et Cyriaque, martyrs. — Saint Emilien, saint Denis et saint Sébastien, martyrs en Arménie. — Saint Paul, évêque de Verdun. — Saint Cuthman. — Saint Nizier, archevêque de Besançon. — Saint Meingaud, martyr. — Saint Pierre Ignée, cardinal-évêque d'Albano. — La Bienheureuse Jacqueline de Septisoles. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN DE MATHA,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES TRINITAIRES, POUR LA RÉDEMPTION
DES CAPTIFS.

Saint Jean de Matha naquit en 1160, dans un petit bourg appelé Faucon, aux extrémités de la Provence, de parents illustres par leur noblesse. On lui donna le nom de Jean, parce qu'il vint au monde le jour de Saint-Jean-Baptiste. Il commença dès le berceau à donner des marques de sa future sainteté, car il refusait dès lors de prendre le sein à certains jours de la semaine, et même aucun aliment. A peine eut-il quitté le berceau, qu'il méprisa les jeux et les habitudes des enfants ; à l'âge de douze ans, il vint étudier à Aix, capitale de la Provence, où il suivit en même temps les autres exercices ordinaires à la noblesse.

Après avoir achevé ses humanités et fini tous ses exercices, il retourna dans la maison de son père, résolu d'y vivre dans la pratique de la dévotion : en effet il se retira dans un petit ermitage qui n'en était guère éloigné, afin de ne vaquer qu'aux choses du ciel ; mais comme il se vit trop exposé aux visites de ses pa-

rents, qui tâchaient de l'engager dans le monde, il vint à Paris, où il étudia en théologie, afin de se rendre capable d'embrasser l'état ecclésiastique, auquel il aspirait avec une ardeur incroyable. Il se distingua tellement dans cette célèbre Université, qu'on lui fit prendre les degrés et ensuite le bonnet de docteur, malgré les oppositions que son humilité lui fit faire pour ne pas recevoir cet honneur. Il fut ensuite ordonné prêtre, et lorsque l'Évêque, dans l'imposition des mains, lui dit ces paroles : « Recevez le Saint-Esprit, » on vit paraître une colonne de feu sur sa tête.

Cette merveille fut suivie d'une autre quand il célébra sa première Messe dans la chapelle de Maurice de Sully, évêque de Paris, qui y voulut assister avec l'abbé de Saint-Victor, celui de Sainte-Geneviève, et le recteur de l'Université, lesquels furent tous témoins de ce qui s'y passa. Comme le nouveau prêtre élevait la sainte Hostie, un Ange, sous la figure d'un jeune homme, apparut au-dessus de l'autel. Il était vêtu d'une robe blanche avec une croix rouge et bleue sur sa poitrine. Il avait les bras croisés et les mains posées sur deux captifs, comme s'il en eût voulu faire l'échange. L'Évêque et les autres dont nous avons parlé conférèrent ensemble sur cette vision, et ne sachant ce qu'elle pouvait signifier, ils furent d'avis que Jean de Matha, muni des témoignages authentiques de cette apparition, irait à Rome pour en informer le Pape et apprendre de lui ce qu'il devait faire.

Le Saint consentit à faire ce voyage ; mais, considérant que cela ne servirait qu'à le produire davantage dans le monde, où il voulait être caché, il résolut de se retirer dans quelque solitude, jusqu'à ce que Dieu lui eût fait connaître plus particulièrement sa volonté sur cette apparition.

Il y avait alors un saint Ermite nommé Félix de Valois, parce qu'il était de la famille royale des Valois. Il s'était retiré dans un bois au diocèse de Meaux, près du bourg de Gandleu en Brie, et il y menait une vie tout angélique. Jean de Matha alla le trouver pour le prier de le recevoir dans sa compagnie et de l'instruire des voies de la perfection. Il n'est pas possible de dire avec quelle ferveur ils travaillèrent ensemble à la pratique de toutes les vertus, ni les austérités qu'ils exercèrent pour mortifier leur

chair. Leurs veilles et leurs jeûnes étaient presque continuels, leurs entretiens n'étaient que pour s'embraser de plus en plus de l'amour divin, et leur occupation ordinaire était l'oraison et la contemplation.

Un jour qu'ils s'entretenaient auprès d'une grande fontaine, ils aperçurent un cerf d'une grande blancheur, qui portait au milieu de son bois une croix rouge et bleue. Ce prodige les surprit, et ayant rappelé à Jean de Matha la vision qu'il avait eue à sa première Messe, il la raconta à Félix. Ils jugèrent par ces merveilles que Dieu demandait d'eux quelque chose de particulier. Ils redoublèrent leurs jeûnes et leurs prières, afin qu'il lui plût de leur faire connaître sa volonté. Leurs prières furent efficaces, car un Ange leur apparut en songe par trois diverses fois pour leur dire d'aller à Rome trouver le Souverain Pontife, de qui ils apprendraient ce qu'ils devaient faire.

Ils se mirent aussitôt en chemin pour exécuter cet ordre du ciel, et l'ardeur avec laquelle ils firent ce voyage leur fit surmonter les rigueurs de l'hiver durant lequel ils l'entreprirent. Innocent III, qui venait d'être installé sur la Chaire de saint Pierre lorsqu'ils arrivèrent à Rome, en 1198, les reçut avec beaucoup de bonté; après avoir appris d'eux et par les lettres de l'Évêque de Paris, qu'ils lui présentèrent, le sujet de leur voyage, il fit assembler les cardinaux et quelques Évêques à Saint-Jean de Latran pour avoir leur avis sur cette affaire. Il ordonna des jeûnes et des prières pour obtenir de Dieu une entière déclaration, et invita ces Prélats à se trouver à la Messe qu'il dirait le lendemain à son intention.

L'Église solennisait ce jour-là l'octave de sainte Agnès. Le Pape, accompagné de tout son clergé et des deux saints Ermites, se rendit à l'église pour y célébrer les Saints Mystères. Durant le Sacrifice, lorsqu'il éleva la sainte Hostie pour la montrer au peuple, l'Ange parut de nouveau devant cette illustre compagnie, de la même manière et dans la même posture qu'il avait fait à Paris. Le Pape, après ces merveilles, ne pouvant plus douter que Matha et Félix de Valois ne fussent inspirés de Dieu, leur permit d'établir dans l'Église un nouvel Ordre religieux, dont la fin prin-

cipale serait de travailler à la rédemption des captifs qui gémissaient sous la tyrannie des infidèles. Pour cet effet, le 2 février suivant, fête de la Purification de la très-sainte Vierge, il leur donna lui-même l'habit, qu'il voulut être composé des mêmes couleurs sous lesquelles l'Ange leur était apparu, savoir une robe blanche, sur laquelle était attachée une croix rouge et bleue, et donna à ce nouvel Ordre le titre de Sainte-Trinité; il fut aussi nommé de la Rédemption des Captifs, à cause de la fin pour laquelle il a été établi.

Le Pape renvoya en France ces deux saints religieux comblés de bénédictions apostoliques avec des lettres en leur faveur pour l'Évêque de Paris et pour l'abbé de Saint-Victor, à qui il ordonnait de leur prescrire une règle et leur procurer un couvent. A leur arrivée, ils se présentèrent au roi Philippe-Auguste, à qui ils firent le récit de ce qui s'était passé à Rome, le priant d'agréer l'établissement de leur Ordre dans son royaume. Ce prince, non-seulement y donna son consentement, mais il contribua beaucoup à son progrès par son autorité et par ses libéralités. Gauthier ou Gaucher de Châtillon fut le premier qui leur donna un lieu dans ses terres pour y bâtir un couvent : mais ce lieu s'étant trouvé bientôt trop petit, à cause de la multitude des personnes qui embrassèrent ce nouvel Institut, il leur accorda celui où ils avaient eu la vision du cerf, qui pour ce sujet fut nommé Cerfroy, entre Gandleu et la Ferté-Milon, sur les confins de la Brie et du Valois, où l'on a bâti un monastère qui depuis a toujours été reconnu pour chef de tout l'Ordre. Marguerite, comtesse de Bourgogne et femme de Gauthier d'Avesnes en troisièmes noces, y fit aussi des donations pour entretenir vingt religieux.

Entre les personnes qui embrassèrent d'abord cet Institut, on en compte plusieurs distinguées par leur science et par leur mérite, dont quelques-unes avaient été disciples de saint Jean de Matha, tels que Jean Anglic de Londres, Guillaume Scot d'Oxford, Pierre Corbellin, qui fut depuis archevêque de Sens, et Jacques Sournier, qui fut évêque de Todi. Comme le Pape avait renvoyé les saints fondateurs de cet Ordre à l'évêque de Paris et à l'abbé de Saint-Victor, afin qu'ils leur dressassent une règle,

aussitôt qu'elle fut composée, Jean de Matha retourna à Rome pour la faire approuver par Sa Sainteté, qui non-seulement la confirma, mais y ajouta encore de grands privilèges ; outre cela, il lui donna la maison de Saint-Thomas, *della Navicella*, appelée aussi *In formis*, ou *di forma Claudia*, à cause de l'aqueduc de Claude, qui fut rétabli en ce lieu par Antonin, fils de Lucius Septimius Severus ; et pour conserver la mémoire de l'apparition de l'Ange et des captifs, le Pape la fit représenter sur le portail en ouvrage de mosaïque, qui s'est conservé tout entier jusqu'à présent.

Jean de Matha, voyant son Ordre établi, envoya Jean Anglie et Guillaume Scot à Maroc en Afrique, vers le Miramolin, afin de traiter avec lui pour la rançon des pauvres captifs chrétiens : leur négociation fut si heureuse, qu'ils en ramenèrent, en 1200, cent quatre-vingt-six esclaves. La même année, Guillaume de Honscotte fonda, dans sa terre de Honscotte en Flandre, un couvent pour ces religieux, et Jean de Matha ayant résolu d'aller en Espagne, passa par la Provence, où il reçut une autre fondation pour son Ordre, qui fut faite dans la ville d'Arles, par Imbert d'Arguière, qui en était évêque. Il continua ensuite son voyage, et étant arrivé en Espagne, il exhorta avec un si grand zèle les rois, les princes et les peuples à avoir compassion des pauvres chrétiens qui gémissaient dans les fers des infidèles, que plusieurs personnes contribuèrent à la fondation de beaucoup de monastères et d'hôpitaux en ce pays ¹. Il passa ensuite à Tunis, où

¹ Il fut reçu favorablement d'Alphonse IX en Castille, de Pierre II en Aragon et de Sanche V en Navarre. Ces princes contribuèrent eux-mêmes à la fondation de plusieurs monastères dans leurs Etats, et plusieurs seigneurs suivirent aussi leur exemple. Pierre II, roi d'Aragon, était alors à Barcelone. Il fit bâtir un couvent à Aytone au diocèse de Lérida, que Pierre de Belluys, de l'illustre famille de Moncada, dota de gros revenus. Jean de Matha, prêchant en ces quartiers, fit un tel effet sur l'esprit des peuples, que plusieurs personnes, ne se contentant pas de contribuer par leurs aumônes au rachat des captifs, offrirent encore leurs propres personnes en embrassant cet institut. Quelques saintes femmes, voyant qu'elles ne pouvaient pas aller elles-mêmes racheter les captifs et suivre ces saints religieux, demandèrent d'être associées à eux, afin de les seconder dans leurs pieux desseins, au moins par leurs prières. Elles prirent l'habit de l'Ordre, que ce saint fondateur leur donna lui-même, et se retirèrent dans un monastère que ce saint homme leur fit bâtir dans un

il eut beaucoup à souffrir, et d'où il vint à Rome avec cent vingt esclaves qu'il avait rachetés. Ce ne fut pas sans une protection visible du Ciel qu'il s'échappa avec eux des mains cruelles des infidèles ; car quelques-uns ayant fait complot de les lui enlever, leur dessein ne put réussir, et, honteux de tremper leurs mains dans le sang de tant d'innocents, comme ils avaient résolu, ils prirent le parti de les exposer loin d'eux à une mort inévitable. Ils ôtèrent le gouvernail au vaisseau qui devait les transporter en Europe, en déchirèrent les voiles, et les abandonnèrent ainsi au gré des vents. Saint Jean, en cet état, n'eut d'autre ressource que dans sa confiance en la miséricorde divine ; il exhorta sa troupe pour lui inspirer la même confiance, et ayant pris, pour servir de voile, sa chape ou manteau et celles des Frères qui étaient avec lui, il pria Dieu de vouloir être le pilote du vaisseau qui s'exposait en mer sous sa seule Providence. Il se mit à genoux sur le tillac, le Crucifix à la main, chantant des psaumes durant tout le cours de la navigation, et Dieu permit que le vent fût si favorable, qu'en peu de jours ils arrivèrent au port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre.

Tandis qu'il travaillait avec tant de succès en Espagne et en Italie, le bienheureux Félix de Valois ne se faisait pas moins admirer en France, où il procura particulièrement l'établissement d'un couvent à Paris, au lieu où il y avait une chapelle dédiée à saint Mathurin, ce qui a fait donner à ces religieux en France le nom de Mathurins¹ ; ce saint Fondateur ayant eu connaissance

ermitage près d'Aytone, dans une tour appelée Avingavia, que Pierre de Belluys leur donna en 1201.

¹ Cet Ordre possédait environ deux cent cinquante couvents, qui étaient divisés en treize provinces, dont six en France, savoir : France, Normandie, Picardie ou de Flandres, Champagne, Languedoc et Provence ; trois en Espagne, Castille-la-Neuve, Castille-la-Vieille et Aragon ; une en Italie et une en Portugal. L'Angleterre avait quarante-trois maisons ; l'Ecosse neuf ; l'Irlande cinquante-deux ; mais toutes ont été ruinées par les hérétiques, aussi bien qu'un grand nombre en Saxe, en Hongrie, en Bohême et en plusieurs autres provinces. Les provinces de France, de Champagne, de Picardie et de Normandie avaient autrefois seules le droit d'élire le ministre général, dans le chapitre qui se tenait toujours au couvent de Cerfroy, chef de tout l'ordre ; les autres provinces étrangères devaient reconnaître le général ainsi élu par ces quatre provinces.

par révélation, du jour de sa mort, rassembla tous ses religieux pour les exhorter à l'observance des commandements de Dieu et de la discipline régulière; et après leur avoir donné sa bénédiction, muni des Sacrements de l'Eglise, il rendit son âme à Dieu, le 20 novembre de l'an 1212.

Saint Jean de Matha, après son voyage de Barbarie, employa les deux dernières années de sa vie à visiter dans Rome les prisonniers, à consoler et assister les malades, à soulager les pauvres dans leurs besoins, à annoncer la parole de Dieu; ces travaux ayant épuisé ses forces, qui avaient été beaucoup atténuées par ses austérités et ses grands voyages, il mourut dans cette capitale de l'univers, le 21 décembre de l'an 1213, et selon quelques-uns de l'an 1214. Il fut enterré dans l'église de Saint-Thomas *In formis*, que cet Ordre a perdu pour l'avoir abandonnée en 1348, dans un temps de peste : ce monastère fut dès lors donné en commende. Le dernier qui le posséda fut le cardinal Pons des Ursins, qui mourut en 1395, et, après sa mort, le Pape Boniface IX l'unit à l'église de Saint-Pierre avec les revenus qui se montaient à des sommes très-considérables, dont un tiers, conformément à la règle de ces religieux, était pour l'entretien de l'hôpital, un autre pour celui des religieux, et le troisième pour le rachat des captifs. On voit encore à Saint-Thomas *In formis* le tombeau de saint Jean de Matha, dont le corps a été transporté en Espagne.

Sous le pontificat d'Innocent XI, les religieux espagnols firent schisme dans l'ordre, et obtinrent permission d'élire un général entre eux, ce qu'ils firent en 1688, dans un chapitre tenu à Madrid, où ils élurent pour général en Espagne le P. Pigueroles. Mais Philippe V était monté sur le trône d'Espagne, le général de tout l'Ordre en France fit des poursuites pour rentrer dans ses droits, et en vint heureusement à bout, l'affaire ayant été décidée en sa faveur par l'autorité du Pape Clément XI et les ordres du roi d'Espagne. Le R. P. de la Forge, qui avait été élu général par les Français, les Portugais et les Italiens après la mort du R. P. Tissier, assembla en 1705 le chapitre général à Cerfroy, où ayant renoncé à son office, il fut derechef élu par tous les vocaux, du nombre desquels étaient des religieux espagnols. Ainsi il n'y a plus présentement qu'un ministre général universellement reconnu par tous les religieux de l'ordre, si nous en exceptons néanmoins les Déchaussés d'Espagne, qui en ont eu un particulier dès l'an 1636, comme nous le dirons en parlant de leur réforme.

Le Pape Honorius III confirma encore leur règle, qui, ayant été depuis corrigée et mitigée par l'Évêque de Paris et par les abbés de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève, commis à cet effet par le Pape Urbain IV, fut approuvée par son successeur Clément IV, en 1267. Par leur première règle, ils ne pouvaient acheter pour leur nourriture, outre le pain, que des légumes, des herbes, de l'huile, des œufs, du lait, du fromage et des fruits, et jamais de viande et de poisson. Ils pouvaient néanmoins manger de la viande les dimanches, pourvu qu'elle leur fût donnée par aumône ¹. (HÉLYOT.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE JÉRÔME DU SAINT-SACREMENT,

RÉFORMATEUR DES TRINITAIRES DÉCHAUSSÉS DE FRANCE.

La réforme des Trinitaires déchaussés de France est due au zèle du P. Jérôme Halles, dit du Saint-Sacrement.

Il était né en Bretagne, et ayant connu les vanités du siècle, il entra dans l'Ordre des Trinitaires à l'âge de trente-trois ans. Il y reçut l'habit dans le temps que l'on travaillait en France à la première réforme de cet Ordre, et il ne contribua pas peu à l'introduire dans quelques monastères, puisque, deux ans après sa profession, il fut envoyé à Rome en qualité de procureur général, pour en solliciter la confirmation auprès de Sa Sainteté. Ce fut lui qui obtint de Clément VIII, en 1601, un bref par lequel ce Pontife non-seulement confirma la réforme avec la mitigation de la règle, mais l'établit lui-même premier visiteur, afin de donner un plus grand progrès à cette réforme. Le P. Jérôme, donnant à son zèle toute l'étendue possible, ne travailla pas seulement à réformer plusieurs monastères en France où le relâchement s'était introduit, mais il en fonda encore de nouveaux. Renvoyé à Rome, dans la même qualité de

¹ Les ânes étaient les seules montures dont il leur fût permis de se servir dans les voyages; c'est pourquoi on les appelait autrefois les Frères aux ânes, et on trouve dans un registre de la chambre des comptes à Paris, de l'an 1330, que les religieux du couvent de Fontainebleau y sont appelés « les Frères des ânes de Fontainebleau. » Par la seconde règle, il leur fut permis de se servir de chevaux, d'acheter de la viande, du poisson et les autres choses nécessaires à la vie.

procureur général, il y fonda un couvent sous le titre de Saint-Denis l'Aréopagite, obtint du Pape Paul V la séparation des couvents réformés d'avec ceux de l'ancienne observance, et les fit ériger en deux différentes provinces, qui doivent être gouvernées par un vicaire général.

Quoique le succès de cette réforme eût dû satisfaire le zèle du P. Jérôme, il voulut néanmoins le pousser encore plus loin ; car considérant que, malgré les austérités et les mortifications pratiquées dans les deux provinces de sa réforme, les religieux étaient encore bien éloignés de la règle primitive de l'Ordre, il voulut introduire dans l'Ordre une nouvelle réforme où cette règle fût observée dans toute sa pureté. Il en parla au cardinal Baudini, alors protecteur de l'Ordre ; celui-ci la proposa au Pape Grégoire XV, qui approuva cette réforme, et fit expédier un bref le 4 août 1622, par lequel il donna pouvoir au P. Jérôme d'y travailler.

Ce saint Religieux dès lors n'eut plus d'autres pensées que d'exécuter ce qu'il avait projeté, et voulant donner lui-même l'exemple à ses frères, il fit profession de la règle primitive, avec quelques autres religieux, dans le couvent de Saint-Denis à Rome. Il persuada ensuite aux religieux des couvents d'Aix en Provence et de Châteaubriant en Bretagne, de faire la même chose, et il joignit avec l'observance de la règle primitive l'austérité de l'habit et la nudité des pieds, afin que les religieux de cette réforme pussent mener une vie pénitente et conforme à la sainteté de leur état.

Cependant comme les commencements des réformes sont toujours traversés, et que l'ennemi commun des hommes se sert de toutes sortes de voies pour en empêcher le progrès, le P. Jérôme, pour prévenir toutes les difficultés contre sa nouvelle réforme, en demanda la confirmation au Pape Urbain VIII, qui, par un bref du 27 septembre 1629, érigea cette réforme en une province séparée des autres lorsqu'il y aurait un nombre suffisant de couvents. Il voulut être lui-même le porteur de ce bref en France pour le faire recevoir ; mais il y trouva tant d'opposition, soit de la part du général de l'Ordre, soit de celle des religieux

des deux provinces, qui avaient été auparavant réformées, qu'il ne fallut pas moins d'une vertu aussi constante que la sienne pour lever toutes les difficultés qui se rencontraient dans l'exécution de ses bons desseins. Outre les oppositions qu'on y forma, on le chargea, lui et ses frères, d'impostures et de calomnies atroces. Mais comme c'est le partage des justes d'être persécutés, particulièrement lorsqu'ils travaillent pour le bien des âmes et la gloire de Dieu, il souffrit tout ce qu'on voulut lui imposer avec tant de patience et de résignation à la volonté de Dieu, qu'il triompha enfin des ennemis de sa réforme. Le bref d'érection fut enregistré aux parlements de Paris et d'Aix ; et le Saint-Siège imposa silence perpétuel aux parties, particulièrement au général de l'Ordre, qui était le principal auteur des oppositions, parce que le bref d'érection ne lui donnait point d'autre juridiction sur les Déchaussés que celle de pouvoir faire la visite dans leurs couvents, en personne et non autrement, à moins qu'il ne voulût en donner commission à un religieux de la même réforme.

Comme il y avait des religieux espagnols qui avaient établi une réforme pareille à celle des Trinitaires déchaussés de France¹, le P. Jérôme alla à Madrid pour se former dans les pratiques austères de l'observance régulière et des vertus qui étaient en usage parmi ces Déchaussés d'Espagne, afin de les communiquer ensuite à ses frères. Il y demeura onze mois, pendant lesquels, quoique âgé de soixante ans, il s'adonna à tous les exercices de la vie la plus régulière et la plus austère, et s'attira une si grande estime que la reine d'Espagne, Élisabeth de France, et la plupart des personnes distinguées de la cour le voulurent connaître. Mais l'amour de la retraite et de la solitude, et le désir de vivre inconnu, le firent retourner en France, où affaibli par les fatigues qu'il avait essuyées en chemin, il fut sensiblement touché d'apprendre que ses Frères d'Aix étaient tous morts de la peste, à la réserve d'un Frère convers. Sa seule consolation fut d'apprendre que ces religieux, qu'il regardait comme les principaux soutiens et les appuis de sa réforme, étaient morts dans les exercices de la cha-

¹ Voir au 14 février la vie du Bienheureux Jean Baptiste de la Conception, auteur de cette réforme.

rité, en secourant leur prochain. Il fit venir à Aix de nouveaux religieux de Rome et de Châteaubriant, et en ayant été élu ministre, il y reçut des novices auxquels il communiqua tellement son esprit pour le soutien de cette réforme, que les vertus qu'ils ont pratiquées depuis n'ont pas été d'un petit secours pour la défendre contre les attaques multipliées pour la détruire. En effet, comme elle commençait alors à faire quelques progrès, on se servit de toutes sortes de moyens pour la détruire; mais l'odeur des vertus de ces religieux déchaussés se répandant de toutes parts, et les cours de Rome et de France ayant été convaincues de leur vie austère et édifiante, on imposa de nouveau silence au général de l'Ordre et aux religieux des deux provinces auparavant réformées, qui avaient résolu de détruire les Déchaussés.

Après que le P. Jérôme eut remis sur pied le couvent d'Aix, et introduit sa réforme dans celui d'Avignon (que l'on fut pourtant obligé d'abandonner dans la suite ainsi que celui de Châteaubriant), il fut élu derechef ministre du couvent de Saint-Denis à Rome; il continua à y pratiquer beaucoup d'austérités et de mortifications, et à animer ses Frères dans l'observance régulière par son exemple. Il mourut le 30 janvier 1637, et fut enterré dans ce monastère. Son tombeau ayant été ouvert quelque temps après, du consentement du cardinal-vicaire, à la sollicitation d'une personne de considération à laquelle il avait prédit la mort d'un de ses fils, son corps fut trouvé encore tout entier, et rendit même du sang par le nez.

Après sa mort, ses religieux, animés de son zèle, étendirent cette réforme, et fondèrent plusieurs couvents tant en France qu'en Italie. Ils en ont abandonné quelques-uns, par la difficulté d'y pouvoir subsister, mais il leur était resté ceux de Saint-Denis à Rome, d'Aix en Provence, de Seyne, du mont de Saint-Quiris, près de Brignole, de la Palud-lès-Marseille, de Brignole, de Luc et de Marseille. Ils avaient encore ceux de Livourne, de Turin et de Faucon, qui furent érigés en province, en 1705, par le Pape Clément XI, et soumis au général des Déchaussés d'Espagne. Ce ne fut qu'en 1670 qu'ils eurent le nombre de couvents porté par le bref d'Urbain VIII, qui les érigeait en province séparée, et ils

tinrent la même année le premier chapitre formel de la réforme, en présence du cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix, qui en avait reçu commission du Pape Clément X ¹. (HÉLYOT.)

SAINT ÉTIENNE DE MURET,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE GRANDMONT.

L'Ordre de Grandmont eut pour fondateur saint Étienne, que plusieurs nomment de Muret à cause du lieu de sa retraite. Il vint au monde l'an 1046, dans le château de Thiers, ville de la Limagne en Auvergne, appartenant à sa famille en titre de vicomté. Son père se nommait aussi Étienne, et sa mère Candide ; tous deux étaient aussi illustres par leur noblesse que recommandables par leur insigne piété. Après avoir été longtemps sans avoir d'enfants, ils firent des prières, des jeûnes et des aumônes, pour en obtenir de Dieu, et promirent de lui consacrer le premier qu'il leur donnerait. Leur vœu fut exaucé, car Candide, quelque temps après, accoucha d'un fils auquel on donna le nom de son père.

Ses parents, le considérant comme le fruit de leurs prières, prirent un soin tout particulier de l'élever dans la piété. Ce qui leur réussit d'autant plus facilement, qu'il s'y portait de lui-même, car il commença dès ses plus faibles années à s'adonner à la prière et à la retraite. Son père, ayant eu la dévotion d'aller visiter quelques reliques des Saints en Italie, y mena avec lui son fils, qui n'avait que douze ans ; mais, comme il revenait en France, le jeune Étienne étant tombé malade à Bénévent, il fut obligé de l'y laisser sous la conduite de l'archevêque de cette ville, appelé Milon, qui était originaire d'Auvergne. Ce prélat en eut beaucoup de soin, le fit instruire dans les sciences, lui ayant donné pour cet effet d'excellents maîtres, sans parler du soin qu'il voulait bien prendre lui-même de lui donner quelquefois des leçons.

¹ Ces Trinitaires déchaussés étaient gouvernés par un vicaire général, et avaient à peu près les mêmes observances que les Trinitaires déchaussés d'Espagne ; leur habillement était assez semblable ; toute la différence entre celui des Français et celui des Espagnols, c'est que le manteau et le capuce des Espagnols allant par la ville est de couleur tannée, et que celui des Français était blanc, aussi bien que le reste de leur habillement, et qu'ils avaient des sandales de cuir.

Étienne fit de si grands progrès dans la vertu, dans l'intelligence des saintes Écritures et dans tout ce qui regarde la vie spirituelle, que ce saint prélat, qui s'appliquait à le former, particulièrement pour le ministère de l'Église, le jugeant digne de recevoir les ordres sacrés, lui donna le sous-diaconat et enfin le diaconat, le faisant en même temps, selon quelques-uns, son official et archidiaque.

Après la mort du bienheureux Milon, Étienne étant âgé de vingt-quatre ans, alla à Rome, où il s'arrêta chez un cardinal pendant quatre ans, s'instruisant fort soigneusement de la conduite de divers religieux et du gouvernement de toute l'Église. Mais, sentant augmenter en lui de plus en plus le désir qu'il avait eu à Bénévent de se retirer tout à fait du monde, il prit la résolution d'imiter certains moines de Calabre qui vivaient dans une très-grande observance, dont il avait ouï souvent parler avec grande estime à l'archevêque Milon, et qu'il avait fréquentés lui-même. Il s'adressa pour cet effet au Pape saint Grégoire VII, qui l'avait connu dans le temps qu'il était archidiaque de l'Église romaine, et lui demanda la permission de vivre quelque part dans la pénitence, conformément aux coutumes de cette communauté de moines de Calabre. Le Pape différa quelque temps de lui accorder ce qu'il désirait, se défiant de la délicatesse de son tempérament ; mais enfin, pressé par ses continuelles instances, il lui permit de se joindre avec quelques autres saints personnages qui auraient le même dessein de vivre selon les observances de ces moines calabrais, défendant à toutes personnes laïques ou ecclésiastiques de le troubler, lui et ses compagnons, dans le lieu qu'il choisirait pour faire pénitence, comme étant sous la protection du Saint-Siège : ce que Sa Sainteté lui accorda par une bulle qui fut donnée, à Rome, en présence de l'impératrice Agnès et de six cardinaux, le 1^{er} mai 1073, et la première de son pontificat.

Étienne revint alors en France et demeura quelque temps à Thiers près de ses parents, qui n'oublièrent rien pour le retenir dans le monde. Mais, dans le temps qu'ils se flattaient le plus de réussir dans cette entreprise, Étienne disparut et, se laissant conduire par l'Esprit de Dieu, il alla d'abord à Aureil ou Soviat, à

quelques lieues de Limoges, où il demeura quelque temps sous la conduite de saint Gaucher, qui y avait bâti un monastère, occupé présentement par des Chanoines réguliers, et que l'on appelle Saint-Jean-d'Aureille. Mais saint Gaucher ayant fait bâtir aussi aux environs un autre monastère pour des femmes qui avaient été touchées par ses instructions, et auxquelles il prescrivit une règle et une discipline pour mener une vie spirituelle et retirée du monde, Étienne appréhendant que le voisinage de ce monastère ne lui fût nuisible, quitta saint Gaucher et se retira à Muret l'an 1076. C'était une montagne assez près de Limoges, où, dans le milieu de quelques rochers qui étaient couverts de grands bois, il se fit une petite loge avec des branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres. Ce fut là que notre Saint, âgé d'environ trente ans, commença une nouvelle vie par un sacrifice de soi-même, en se vouant à Jésus-Christ d'une manière toute particulière, et en lui consacrant la pureté de son corps et de son âme, qu'il lui avait gardée inviolablement jusqu'alors : ce qu'il fit en prenant un anneau qui était la seule chose qu'il s'était réservée de tout le bien de son père, et en prononçant ces mots : « Moi Étienne, je renonce au diable et à toutes ses pompes, et je m'offre et me donne à Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, seul Dieu vrai et vivant en trois Personnes. » Puis, mettant cet écrit sur sa tête, il ajouta : « O Dieu tout-puissant, qui vivez éternellement et réglez seul en trois Personnes, je promets de vous servir dans cet ermitage selon la foi catholique ; en signe de quoi je pose cet écrit sur ma tête, et mets cet anneau à mon doigt, afin qu'à l'heure de ma mort cette promesse me serve de défense contre mes ennemis. » Ensuite il s'adressa à la très-sainte Vierge par ces paroles : « Sainte Marie, Mère de Dieu, je recommande à votre Fils et à vous-même, mon âme, mon corps et mes sens. »

Ce vœu étant fait, il résolut de ne plus retourner dans le monde pour quelque nécessité que ce fût ; et, s'enfermant dans sa cellule, il y supportait également les chaleurs de l'été et les rigueurs de l'hiver, n'étant pas plus vêtu en une saison qu'en une autre, et se servant en tout temps d'une cotte de mailles pour chemise. Sa nourriture fut d'abord d'herbes et de racines telles qu'il les trou-

vait dans son désert ; mais quelques bergers l'ayant découvert au bout d'un certain temps, et s'étant accoutumé à lui apporter du pain, depuis sa nourriture ordinaire fut de pain et d'eau, y joignant quelquefois un bouillon de farine très-insipide. Son lit ressemblait plutôt au sépulcre d'un mort qu'au lit d'un homme vivant, ne consistant qu'en deux ais enfoncés dans la terre, sans matelas ni paille, ni même de couverture. Outre le grand office de l'Église, il récitait chaque jour celui de la très-sainte Vierge et celui des Morts, aussi bien que celui de la Trinité, à neuf leçons ; et si, pour entretenir ceux qui le venaient voir, il avait manqué à quelques-uns de ces offices, il le disait ensuite avant que de manger : ce qui était cause qu'il passait quelquefois les journées entières sans manger, n'y ayant rien qui le pût détourner d'entretenir ceux qui venaient à lui pour entendre la parole de Dieu. Sa ferveur était si grande, qu'il priait toujours à genoux et la tête nue ; et il se prosternait si souvent le visage contre terre, qu'il en était devenu tout livide, et que les calus paraissaient à ses genoux, à ses coudes, et même à son front et à son nez.

Il demeura seul dans cette solitude pendant la première année, après laquelle il eut deux disciples : mais ils ne furent de longtemps suivis de personne à cause de ses austérités, qui épouventaient tout le monde. Cependant l'odeur de ses vertus y attira enfin un grand nombre de personnes qui se soumirent à sa conduite, persuadées qu'il les mettrait dans le chemin assuré du salut. Le Saint les reçut avec toute la tendresse et toute la charité d'un véritable père, à condition qu'elles ne lui donneraient jamais le nom de maître ni d'abbé, mais seulement l'humble titre de correcteur. Il adoucissait toujours en leur faveur ses austérités, afin de ne les point obliger à passer par un chemin qu'il ne frayait que pour lui. Il prenait garde sur toutes choses de ne leur point imposer un joug trop pesant, qu'elles ne pussent point porter. Il était avec elles comme le dernier de tous, s'exerçant aux offices les plus vils ; et lorsqu'elles étaient assises pour manger, il se mettait à terre, au lieu de s'asseoir avec elles, et leur faisait une lecture spirituelle pendant le repas.

Quoique ce saint fondateur voulût être caché aux hommes, sa réputation ne laissa pas de le faire connaître fort loin ; elle lui attira la visite de deux des premiers cardinaux de la cour de Rome, envoyés en France en qualité de légats, dont l'un était Grégoire de Paperescis, qui fut depuis Pape sous le nom d'Innocent II, et l'autre Pierre de Léon, qui, après l'élection de ce pontife, élu légitimement, fit schisme dans l'Église, et se mit sur la Chaire de saint Pierre, l'an 1130, en prenant le nom d'Anaclet II. Ce furent ces deux cardinaux qui lui demandèrent s'il était moine, chanoine ou ermite, le pressant de leur dire ce qu'il était. Son humilité, qui l'empêchait de s'attribuer aucune de ces qualités, cédant pour lors à l'obéissance qu'il devait à ces princes ecclésiastiques, il leur fit la réponse suivante : « Un mouvement de la grâce a fait chercher dans ces déserts un asile contre les pièges et les périls de ce monde, et la profession de la pauvreté et de l'abaissement que nous avons embrassée nous a été imposée par le Souverain Pontife romain en pénitence de nos péchés, selon la prière que nous lui en avons faite. Notre faiblesse ne nous permet pas d'atteindre à la perfection de ces saints Ermites qui passaient autrefois des semaines entières dans la contemplation sans manger ; mais, en tâchant de suivre l'exemple de nos frères qui servent Dieu si purement dans la Calabre, nous attendons la miséricorde de Jésus-Christ au jour de son dernier jugement. Vous voyez aussi que nous n'avons ni l'habit des chanoines ni celui des moines. Nous n'avons pas la témérité de nous attribuer la puissance des chanoines, qui par leur institut ont le pouvoir de lier et de délier, à l'exemple des Apôtres ; ni la sainteté des moines, dont la profession fait voir l'excellence de leur état. »

Huit jours après le départ des cardinaux, saint Étienne connut par inspiration divine que sa fin était proche : c'est pourquoi il s'appliqua tout entier à la prière et à l'instruction de ses disciples, qui lui demandant, quelque temps avant qu'il mourût, de quelle manière ils pourraient subsister après sa mort, vu qu'ils n'avaient aucuns biens temporels, il leur répondit : « Je ne vous laisse que Dieu, à qui tout appartient, et pour lequel vous avez renoncé à tout et à vous-mêmes. Si vous aimez la pauvreté et vous atta-

chez à lui constamment, il vous donnera par sa Providence tout ce qui vous sera expédient. » Cinq jours après il se trouva mal ; on le porta à la chapelle, où, après avoir entendu la messe, il reçut l'Extrême-Onction et le saint Viatique, et mourut un vendredi 8 de février de l'an 1124, étant âgé de près de quatre-vingts ans.

Son corps fut enterré secrètement dans l'église de Muret, de peur que les peuples n'accourussent à son tombeau et ne troublassent le repos des religieux ; mais les miracles que Dieu fit pour manifester la sainteté de son serviteur, annoncèrent sa mort de tous côtés. On lui donna pour successeur Pierre de Limoges, qui était déjà prêtre avant que d'entrer dans l'Ordre ; mais à peine quatre mois furent-ils écoulés, que les religieux d'Ambazac qui, selon quelques auteurs, étaient des Chanoines Réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, inquiétèrent ceux de Muret sur la possession de ce lieu, quoiqu'il y eût près de cinquante ans qu'ils y fussent établis, prétendant sans fondement que Muret leur appartenait, les menaçant de les en chasser, s'ils n'en sortaient de bon gré. Les disciples de saint Étienne, voulant mettre en pratique les vertus que leur maître leur avait enseignées, résolurent d'abandonner cette montagne, et cherchèrent effectivement un autre lieu où ils pussent servir Dieu en paix et sans trouble. Ils en visitèrent beaucoup ; mais, n'en trouvant pas de propre, ils jugèrent qu'ils le devaient demander à Dieu, qui avait désigné à Abraham celui où il voulait qu'il le servît. Le prieur fut chargé d'offrir pour cela le saint sacrifice de la Messe, et les prières des religieux furent si ferventes et si agréables à Dieu, qu'immédiatement après qu'on eut entonné trois fois l'*Agnus Dei*, une voix se fit entendre qui dit aussi par trois fois : A Grandmont. Plusieurs ayant entendu distinctement cette voix, l'assemblée se persuada aisément que c'était là le lieu que le ciel leur indiquait. Les religieux y coururent sans perdre de temps ; ils bâtirent à peu de frais une chapelle et de petites cellules, après quoi ils retournèrent à Muret, où ils avaient laissé quelques-uns des leurs pour garder le corps de leur bienheureux Père ; s'en étant chargés, ils revinrent dans le désert de Grandmont, et l'enterrèrent

sous le marchepied de l'autel de leur nouvelle chapelle. Cette translation du corps de saint Étienne et la transmigration de cette sainte famille se firent le 25 juin de la même année 1124.

Après la mort de Pierre de Limoges, qui arriva l'an 1139, on élut à sa place Pierre de Saint-Christophe, qui ne gouverna ce monastère que jusqu'en l'an 1141, qu'il mourut. On lui donna pour successeur Étienne de Lisiac, qui mit par écrit ce que l'on avait entendu dire ou vu faire au saint Fondateur. Jusque-là on n'avait presque connu que par conjecture les austérités extraordinaires de la pénitence et de la pauvreté de ces saints Solitaires et de leur chef; mais, lorsque l'on vit ce recueil, on cessa de s'étonner que le nombre de ces religieux pénitents fût si petit.

Sous le gouvernement de cet Étienne de Lisiac, Dieu répandit tant de bénédictions sur cet Ordre, qu'en moins de trente ans l'on fonda plus de soixante maisons en divers lieux, principalement dans l'Aquitaine, qui comprenait le Limousin; dans l'Anjou et dans la Normandie, qui appartenaient pour lors à l'Angleterre, dont les rois firent de grands biens à cet Ordre; il prit le surnom de Grandmont, parce qu'on soumettait à ce monastère, qui avait titre de prieuré, tous ceux que l'on bâtissait, auxquels on donnait le nom de Celles; de même qu'on donnait celui de Bons-Hommes aux religieux de cet Ordre, comme il paraît par les actes des donations de ce temps-là, dans lesquels les bienfaiteurs déclarent qu'ils donnent à Dieu, à la très-sainte Vierge, au prieur et aux Frères ou Bons-Hommes de Grandmont. (HÉLYOT).

Saint Étienne fut canonisé par le Pape Clément III en 1189, à la sollicitation de Henri II, roi d'Angleterre ¹.

La ferveur des premiers disciples de saint Étienne de Grandmont faisait l'admiration de tous ceux qui les connaissaient. Pierre de Celles les appelait des Anges, et disait qu'il avait une entière confiance en leurs prières ². Jean de Salisbury, auteur contemporain, les représente comme des hommes extraordinaires, qui, s'étant élevés au-dessus des choses sensibles, avaient dompté

¹ *Gallia Christ. nova*, t. II, p. 646.

² *Petr. Cellens.*, ep. VIII.

leurs passions et la nature elle-même ¹. Étienne, évêque de Tournai, leur donne aussi les plus magnifiques éloges ². Il nous serait aisé de multiplier ici les glorieux témoignages qui ont été rendus à leur vertu ³.

¹ *Joan. Salisb. Poly.*, t. VII, c. XXIII.

² *Steph. Tornac.*, ep. II.

³ Trithème, Yezep et le Mire ont prétendu que saint Étienne avait composé sa règle sur celle de saint Benoît. Le P. Mabillon avait aussi adopté d'abord ce sentiment, *Præfat.*, in part. II, sect. VI, Bened.; mais il le quitta ensuite, et prouva, *Annal. Bened.*, l. LXIV, n. 37 et 112, que le saint fondateur de l'Ordre de Grandmont n'avait suivi ni la règle de saint Benoît, ni celle de saint Augustin. Ce point de critique est fort bien traité dans la préface que D. Martène a mise à la tête de sa collection des anciens écrivains, t. IV, n. 20, etc. Hélyot, Baillet, etc., ont soutenu sans fondement que saint Étienne n'avait jamais rien écrit, et que la règle qui porte son nom n'était autre chose qu'une compilation des maximes qu'il inculquait, et des diverses observances qu'il faisait pratiquer, compilation qui aurait été rédigée par quelqu'un de ses successeurs. S'ils eussent un peu plus approfondi cette matière, ils ne se seraient pas si facilement déterminés à embrasser cette opinion, et ils auraient vu que les passages mêmes qu'ils citaient pour eux, leur étaient tout à fait contraires. D'ailleurs saint Étienne se donne pour l'auteur de la règle qui porte son nom, et cela en plusieurs endroits. *Prol.*, c. IX, XI, XIV. On peut voir sur ce sujet l'addition faite par le P. Martène aux *Annales de l'ordre de Saint-Benoît*, t. VI, l. LXXIV, n. 91. La règle de Saint-Étienne de Grandmont est divisée en soixante-quinze chapitres. Elle est précédée d'un prologue ou d'une préface, dans laquelle le saint rappelle à ses disciples que l'Évangile est la règle des règles, l'origine de toutes celles qui s'observent dans les monastères, et la vraie source où l'on doit puiser les moyens d'arriver à la perfection. Il leur recommande la pauvreté et l'obéissance, qu'il dit être le fondement de la vie religieuse; il leur défend de recevoir des rétributions pour leurs messes, et d'ouvrir aux séculiers la porte de leur oratoire les jours de fêtes et de dimanches, de peur qu'ils ne prennent de là occasion de manquer aux offices de leur paroisse. Il leur défend aussi toutes sortes de procès (c. XV, voyez Chastelain, *Not. sur le Martyrol.*, p. 578), et l'usage du gras, même en temps de maladie. Il leur prescrit des jeûnes rigoureux pour la plus grande partie de l'année, etc. Urbain III approuva cette règle en 1186. Elle fut mitigée par Innocent IV en 1247, et par Clément V en 1309. Elle a été imprimée à Rouen en 1672. Outre cette règle, on a encore plusieurs instructions de saint Étienne, lesquelles ont été recueillies par ses disciples après sa mort. On les imprima à Paris en 1704, avec une traduction française. Baillet en publia une nouvelle traduction en 1707. On admire dans ces instructions la beauté et la fécondité du génie; elles contiennent aussi d'excellentes choses sur divers points de morale, comme sur les tentations, la vaine gloire, l'ambition, la douceur du service de Dieu, la nécessité de tendre à la perfection, etc. Il pourrait arriver que quelqu'un des disciples de notre saint eût fait des additions au recueil édifiant dont nous parlons. On trouve encore quelques maximes de saint

LE VÉNÉRABLE P. CHARLES FRÉMONT,
RÉFORMATEUR DE L'ORDRE DE GRANDMONT.

L'Ordre de Grandmont s'étant, au xvi^e siècle, relâché de son ancienne observance, dom Charles Frémont, religieux de cet Ordre, fut inspiré de Dieu pour la rétablir.

Il naquit à Tours l'an 1610, de parents distingués parmi les bourgeois de cette ville, et prit l'habit de cet Ordre à l'âge de dix-huit ans. Il fit son noviciat avec une exactitude qui allait au delà de ce qu'on pouvait désirer de lui ; et, étant sur le point de faire profession, il s'y prépara par un renouvellement de ferveur, bien résolu d'observer, après la prononciation de ses vœux, la règle primitive, dont l'inobservance lui était tout à fait sensible, ce qu'il exécuta en effet comme il l'avait résolu, car, à peine fut-il engagé dans cet état de pénitence, qu'il s'étudia à en pratiquer secrètement toutes les austérités, principalement l'abstinence de la viande. Quelque soin qu'il eût de se cacher aux yeux des hommes, l'ennemi du genre humain, jaloux de sa sainteté, fit en sorte qu'on les découvrit et que l'on mit des empêchements à son zèle ; mais Frémont n'en avança pas moins dans le chemin de la perfection, par sa parfaite soumission aux ordres de ses supérieurs et par la pratique de plusieurs autres vertus et mortifications, qu'il substitua à la place de cette inobservance, éludant ainsi tous les efforts de l'ennemi de son salut.

Tous les jours il servait cinq ou six messes avec une modestie angélique ; et, après qu'il eut reçu la prêtrise, dom Georges Barni, qui fut élu général en 1635, le fit prieur de l'abbaye de Grandmont. Il s'acquitta de cet emploi au contentement de tous les religieux ; mais, voyant qu'il ne pouvait dans ce poste entreprendre la réforme, qui occupait son esprit nuit et jour, il demanda permission au général de venir à Paris, sous prétexte d'y étudier en théologie, espérant qu'il trouverait dans cette grande ville quelque moyen de réussir dans son entreprise. Il obtint cette permission,

Etienne dans la plus ancienne de ses vies, intitulée, *S. Stephani dicta et facta*. Cette compilation a pour auteur Etienne de Lisiac. Voyez le P. Marlène, loc. cit., t. VI, p. 1046.

(NOTE DE GODESCARD.)

et le général le fit prieur du collège de Grandmont, où en effet il étudia en théologie, jusqu'à ce qu'enfin, se croyant suffisamment versé dans cette science pour remplir son ministère, il demanda au général la permission de se retirer en quelque maison de l'Ordre pour y observer à la lettre la règle que le Pape Innocent IV avait mitigée, et qui est regardée dans l'Ordre comme la règle primitive. Ce général, bien loin de lui accorder sa demande, s'y opposa fortement ; mais Charles, qui n'avait souhaité aller à Paris que dans l'espérance d'y trouver quelque protection qui lui pût faire surmonter les obstacles qu'il se doutait bien qu'il trouverait à l'exécution de son dessein, et principalement le refus de son abbé, dont il était presque certain, s'adressa au cardinal de Richelieu, qui lui fit obtenir ce qu'il souhaitait : en sorte qu'il commença sa réforme le 4 août 1642, nonobstant l'opposition de ce même abbé, qui lui donna enfin une obédience pour se retirer dans le prieuré d'Epoisse près de Dijon, avec dom Joseph Boboul, religieux du même Ordre, qui fut le premier qui embrassa la réforme. Cette maison, fondée l'an 1189 par Odon, duc de Bourgogne, était presque ruinée ; mais ces religieux y menèrent une vie si sainte et si pénitente, que leur réputation s'étant étendue par toute la Bourgogne, cette maison changea en peu de temps de face par la libéralité de ceux qui étaient les témoins de leurs vertus et de leurs austérités. Il serait difficile d'exprimer ce que ces religieux eurent à souffrir de la part de ceux de l'observance mitigée, et particulièrement le P. Charles Frémont ; mais ce saint religieux ne fit paraître qu'une patience et une douceur admirables, pardonnant de bon cœur les entreprises de quelques religieux malintentionnés contre sa personne.

Mais, dans le temps que les hommes s'efforçaient de le persécuter et de renverser ses desseins, Dieu bénissait son travail : car sa réforme fut augmentée en 1650 par une nouvelle maison, dont les fondements furent jetés le 24 mars dans la ville de Thiers en Auvergne, où saint Etienne, fondateur de cet Ordre, avait pris naissance. Cette maison fut bâtie par les libéralités des habitants, à cause de la dévotion qu'ils portaient à ce saint fondateur, dont les parents étaient vicomtes de ce lieu. Le roi Louis XIV, par les

lettres patentes qu'il accorda pour cet établissement, permit aux religieux réformés de recevoir des novices dans cette maison. Cette même réforme fut introduite en 1668 dans le couvent de Chavanon, au diocèse de Clermont ; dans celui de Saint-Michel de Grandmont, au diocèse de Lodève, en 1679 ; dans celui de Louyes, au diocèse de Chartres, en 1681 ; dans celui de Vieux-Pont, au diocèse de Lens, en 1683, et dans l'abbaye de Macherets, au diocèse de Troyes, en 1687.

Ce fut dans la maison de Thiers, qui est la plus considérable de cette étroite observance, quoiqu'elle ne soit pas la plus riche, que dom Charles Frémont dressa les statuts propres à cette réforme et à l'observance de la règle, qu'il voulait rétablir dans sa pureté. Les points principaux et auxquels tous les autres se réduisent, sont l'assiduité à l'office et à l'oraison, auxquels on emploie plus de huit heures par jour ; l'abstinence de la viande tant au dedans qu'au dehors de la maison, excepté dans les maladies, selon la règle modifiée par Innocent IV ; les jeûnes de près de huit mois de l'année, l'usage des viandes quadragésimales, depuis la fête de tous les Saints jusqu'à Noël, et depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques ; et la solitude, les religieux ne sortant que très-rarement, et jamais pour voir leurs parents et leur rendre visite.

La communauté de la maison de Thiers, où le P. Frémont faisait sa résidence ordinaire, était si bien réglée, que toute la province, édifiée de la sainteté de ces religieux, ne pouvait s'empêcher de donner des louanges et des bénédictions à ce saint réformateur, qui y exerça pendant trente ans l'office de supérieur, animant ses inférieurs et les autres religieux de la réforme, par ses exemples et ses exhortations, à maintenir cette réforme. Enfin, dans ses dernières années, il était si rempli de la pensée de sa dernière fin, que, pour s'y disposer plus particulièrement, quoique toute sa vie eût été une préparation presque continuelle à la mort, on le vit plus assidu à l'oraison et à ses autres exercices de piété et de mortification. Ne se contentant pas des instructions qu'il avait faites à ses religieux, il voulut encore leur en donner par écrit, en composant un livre de piété qu'il leur

adressa, dans lequel entre autres avis qu'il leur donne pour bien remplir les devoirs de leur solitude, il les exhorte à être dans une continuelle méditation des mystères de la très-sainte Trinité et de Jésus-Christ en sa vie cachée à Nazareth, mystère qui le ravissait, et il disait souvent qu'il devait être un modèle particulier aux religieux de la réforme de Grandmont, qui, par leur état pauvre, caché, humble, pénitent, et uniquement attaché à Dieu, devaient représenter celui de Jésus-Christ à Nazareth, souhaitant qu'ils y fussent unis. Enfin il inspire dans ce livre une dévotion singulière à la sainte Famille de Jésus, Marie et Joseph, pour laquelle il avait une si grande dévotion et un amour si parfait, qu'il en faisait les délices de son âme : ce qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, qu'il termina dans la prière et l'oraison, et avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu, en 1689, à l'âge de près de soixante-dix-neuf ans. Sa mort ayant été divulguée dans la ville de Thiers, il y eut une si grande foule de peuple qui accourut au monastère, que l'on brisait tout pour le voir et pour en approcher. (HÉLYOT.)

SAINT JUVENCE,

ÉVÊQUE DE PAVIE.

Juvence, amené d'Aquilée à Pavie par son maître saint Sire, y fut accueilli avec joie, car on savait que le maître et le disciple avaient converti à la foi beaucoup de païens dans la Ligurie. Ils continuèrent dans cette ville leur mission d'apôtres, et bientôt saint Sire fut élevé sur le siège épiscopal. Juvence était son principal auxiliaire. A la mort de saint Sire, un digne missionnaire qui se nommait Pompée lui succéda et convertit une grande partie des idolâtres qui restaient encore dans Pavie. Mais son dernier jour vint aussi. C'était au ^{iv} siècle.

Pour succéder à saint Pompée, dont les funérailles avaient été accompagnées de miracles, le clergé et le peuple de Pavie élurent Juvence, qui, à cette nouvelle prit la fuite. Mais les chrétiens le poursuivirent, l'arrêtèrent et le ramenèrent à la ville où, malgré sa résistance, il fut acclamé évêque. Élevé à cette dignité, il se

montra la Providence des pauvres, des veuves et des orphelins.

Voici entre autres un fait de sa vie qu'on ne peut oublier. — Un avare avait prêté à une veuve un petite somme d'argent, sur gages sans doute; et il réclamait beaucoup plus qu'il n'avait prêté. La veuve recourut à l'Évêque qui fit venir l'avare. Comme il ne put le décider à se contenter de ce qui lui était dû, il lui compta ce qu'il réclamait; mais en recevant cet argent l'avare tomba mort.

Dieu recommanda son fidèle Serviteur par beaucoup de miracles, et lorsqu'il fut retiré de ce monde, après trente-neuf ans d'épiscopat, il fut enseveli dans l'église qui depuis a pris son nom.

SAINTE COINTE OU QUINTA,

MARTYRE.

Dans la persécution qui éclata à Alexandrie, la dernière année de l'empereur Philippe, les Actes sincères des Martyrs rapportent que la foule des païens se saisit d'une chrétienne appelée Quinta. Excitée par un prophète qui faisait de la magie, le peuple mena la chrétienne au temple d'une idole et voulut la contraindre à l'adorer. Mais bien loin de se laisser aller à cette impiété, Quinta chargea de mépris et d'horreur cette odieuse image, ce qui rendit les assistants si furieux qu'ils la lièrent par les pieds et la traînèrent sur le pavé de la ville, qui n'était fait que de cailloux pointus, et après lui avoir meurtri tout le corps de coups de bâton, ils l'achevèrent dans le faubourg et la firent expirer écrasée sous un monceau de pierres. Son martyre eut lieu le 8 février 248.

SAINT PAUL,

ÉVÊQUE EN ESPAGNE,

ET SES COMPAGNONS LUCIUS ET CYRIAQUE,

MARTYRS.

Paul, né dans cette partie de l'Espagne qui tenait à la Gascogne, eut le bonheur d'embrasser la foi de Jésus-Christ; sa piété et sa

science le firent nommer évêque dans la contrée qu'on appelle le royaume d'Aragon. Évêque régional d'abord, il établit bientôt son siège dans la ville de Jacca et y fit beaucoup de conversions. Il voulut ensuite aller à Rome visiter le tombeau des Apôtres ; il emmenait avec lui deux de ses prêtres. Ces trois fervents chrétiens, après avoir eu la joie de satisfaire leur dévotion et d'être bénits par le Pape, furent découverts par les païens. Décius venait de s'emparer de l'Empire. On mit la main sur l'évêque Paul et sur ses deux prêtres, et on les enferma dans la prison dure (*Ergastulum*), en les sommant d'abandonner leur foi et de brûler l'encens devant les faux dieux. Sur leur refus on les éprouva par la faim et les opprobres, on les jeta dans un cachot empesté, on usa de tous les moyens atroces que les idolâtres imaginaient, et lorsqu'on eut tout épuisé vainement pour les vaincre, on délivra enfin les trois Martyrs par une mort violente, le 8 février de l'an 251 ou 252.

SAINT ÉMILIEN, SAINT DENIS ET SAINT SÉBASTIEN,

MARTYRS EN ARMÉNIE.

Décius ayant envoyé une armée pour combattre les Perses, Émilien, Denis et Sébastien, qui faisaient partie de ces troupes furent reconnus chrétiens en traversant l'Arménie. Leurs compagnons, idolâtres, les ayant dénoncés, ils furent jetés sur-le-champ dans une prison. Valérien, qui commandait ces troupes et qui avait toute l'autorité de l'empereur, les fit comparaître devant lui, il leur fit d'abord des caresses et leur promit de l'avancement, des dignités et de la fortune s'ils voulaient renoncer à leur religion. Comme les flatteries échouaient devant ces cœurs fermes, il employa les menaces, sans réussir à leur enlever même leur sérénité. Ils professèrent hautement leur foi, en déclarant que la mort était pour eux la béatitude. Alors Valérien rendit la sentence, et ils furent massacrés à coups d'épée par leurs camarades, le même jour 8 février 252.

SAINT PAUL,
ÉVÊQUE DE VERDUN.

Saint Paul naquit au vi^e siècle dans la partie de la France, que l'auteur de sa vie appelle *inférieure*. Élevé avec soin dans les lettres et la vertu par ses parents, il s'engagea dans les emplois de la vie civile. Mais à peine fut-il entré dans le monde, qu'il en découvrit la corruption et les dangers. La crainte de s'y perdre l'en retira aussitôt, et rappelant les sentiments qu'on lui avait inspirés dans l'éducation chrétienne qu'il avait reçue, il ne crut pas pouvoir mieux assurer son salut qu'en se donnant tout entier au service de Dieu. Il commença à mener une vie retirée chez lui, se contentant de visiter les églises et les monastères. Il joignit l'aumône et le jeûne à la prière, et après avoir pris le nécessaire de son bien pour sa nourriture et ses habits, il employait le reste en actions de charité. Mais comme il sentait de jour en jour augmenter l'ardeur qu'il avait pour se perfectionner dans la vertu, il crut qu'il lui serait moins difficile de parvenir à la sainteté hors de son pays. Il le quitta donc avec le dessein de se retirer parmi les ermites des Vosges, qui habitaient dans des cellules séparées, à l'exemple des anachorètes de l'Orient et de l'Égypte, et qui ne se voyaient ensemble que le samedi ou le dimanche.

Il s'arrêta d'abord à l'entrée des montagnes du pays de Trèves, où il demeura quelque temps avec les solitaires retirés autour du mont Gebenne, assez près de cette ville, et ce fut son séjour qui fit donner à cette montagne le nom de Paulberg.

Ne trouvant pas que cette solitude suffit à ses desseins, il partit de ce lieu pour s'enfoncer dans les déserts les plus reculés de ces montagnes. Mais la Providence qui le destinait à la conduite des âmes, en disposa d'une autre manière, et pour le préparer au ministère sans qu'il s'en aperçût, elle lui ménagea des engagements dans les exercices de la société religieuse. Passant par Tholey qui se trouvait sur sa route, il entra dans cette abbaye pour y coucher une nuit. L'abbé et les religieux le reçurent sans le connaître, comme ils auraient reçu Jésus-Christ même, et comme ils avaient coutume d'en user à l'égard des

•

étrangers. Le voyant encore fatigué le lendemain, ils le prièrent avec instance de se reposer quelques jours dans leur maison, et l'y firent consentir.

Les conférences qu'ils eurent avec lui, leur firent bientôt connaître que leur hôte était un homme de piété qui fuyait le monde, ce qui porta l'Abbé à lui proposer de se faire religieux. Il lui parla souvent des avantages de la vie cénobitique, où plusieurs personnes consacrées à Dieu le servent dans une sainte union sous le joug évangélique de l'obéissance, et s'excitent à la perfection par l'émulation sainte de leurs exemples réciproques. Paul ne se rendit point d'abord à ces conseils. Mais il se laissa enfin persuader par cet Abbé, qui était un homme également vertueux et éclairé, et il se mit sous sa discipline au nombre de ses religieux. Dès qu'il en eut reçu l'habit, il s'acquitta de tous les devoirs prescrits par la règle avec une exactitude merveilleuse. Il joignit une charité sans mesure et une humilité profonde à la mortification continuelle, et par une conduite si exemplaire aussi bien que par l'intelligence particulière qu'il avait pour les choses spirituelles, il acquit en peu de temps l'affection de tous ceux de sa communauté. Ils le consultaient ordinairement dans leurs doutes et se trouvaient fort bien de ses conseils.

Ce qui contribua encore beaucoup à le rendre comme l'oracle de la maison de Tholey, ce fut la commission qu'il eut d'enseigner les saintes lettres dans ce monastère. La réputation qu'il acquit dans cette profession, lui attira un grand nombre de disciple du dehors, dont le plus célèbre fut Grimon surnommé Adalgise, neveu ou cousin du roi Dagobert, qui devint en peu de temps égal à son maître pour l'intelligence des Saintes Écritures, et qui s'étant consacré à Dieu, reçut l'ordre du diaconat avant de retourner à la cour, suivant l'usage de ces temps-là.

Il y avait plusieurs années que saint Paul édifiait les Frères de Tholey, lorsque, vers l'an 630, la mort de Godon, évêque de Verdun, qui avait succédé à Ermenfroï, fit jeter les yeux sur lui pour le remplacer. On s'adressa au roi Dagobert, qui, voyant que ce n'était pas seulement tout le clergé et le peuple de ce diocèse, mais encore les officiers de sa cour et les ministres d'État qui de-

mandaient que Paul fût évêque, donna ordre à Grimon, son parent, d'amener le Saint à la cour. Paul fut le seul qui voulut résister à sa promotion. Il fit ce qu'il put pour montrer qu'elle ne serait pas légitime ni conforme aux canons, parce qu'il était étranger et peu connu dans le diocèse de Verdun. Cette défaite ne fut pas mieux reçue que toutes les autres raisons qu'il voulut alléguer pour se défendre de l'épiscopat. Le roi prit plaisir à combattre son humilité, et commanda enfin qu'on le tirât par force de son monastère pour le conduire à Verdun.

Lorsqu'il fut ordonné, et qu'il voulut entrer dans les fonctions de son nouveau ministère, il trouva l'église de Verdun dans un état pitoyable. On n'y faisait point le service divin comme dans les autres cathédrales, parce qu'il n'y avait pas de quoi entretenir des chanoines pour y chanter l'Office. On se contentait d'y faire venir un prêtre pour y dire la Messe et réciter les heures canoniales.

Le Saint eut recours aux libéralités du roi pour remédier à ces défauts, et son disciple Grimon le prévint, en lui donnant une terre considérable pour y entretenir des chanoines. Il voulut bien encore en considération d'un maître qu'il honorait tant, soumettre à l'Église de Verdun l'abbaye de Tholey, qui avait été bâtie sur un fonds appartenant à sa famille.

Saint Paul ayant pourvu par ces moyens à l'entretien du clergé, eut soin de ne donner que de bons ministres à son Église, et fit en peu de temps refleurir le service divin dans sa cathédrale et la discipline dans tout son diocèse.

Dieu l'honora du don des miracles, et on vit bientôt toute la face de son Église renouvelée. Sa réputation le mit fort avant dans l'estime des rois Dagobert et Sigebert son fils, des maires du palais, des ministres et des grands de la cour ; il n'y eut point d'évêque un peu célèbre en sainteté, quoiqu'on puisse dire à la gloire de la France que le nombre en était grand alors par tout le royaume, qui ne fût lié d'amitié avec lui. Citons seulement saint Didier, évêque de Cahors, saint Arnould, évêque de Metz, saint Amand, évêque de Maëstricht, saint Pallade, évêque d'Auxerre, saint Cunibert, évêque de Cologne, saint Modoald,

évêque de Trèves, qui l'avait sacré, saint Goëric, évêque de Metz, saint Omer, évêque de Téroouanne, saint Éloi, saint Ouen, et plusieurs autres.

Il mourut peu de temps après s'être trouvé à la translation de saint Arnould faite en 648, de Remiremont à Metz, ce qui ne peut être arrivé plus tôt que l'an 649. Les miracles que Dieu opéra par son intercession, attirèrent les peuples en foule à son tombeau.

SAINT CUTHMAN.

Ce Saint, issu du sang des Anglo-Saxons, naquit au ix^e siècle, dans la partie méridionale de l'Angleterre. Ses parents le formèrent de bonne heure à la piété, et il se fit dès l'enfance un devoir de leur obéir avec la plus parfaite ponctualité. Sa première occupation fut de garder les troupeaux de son père, et il la sanctifiait par une prière continuelle. L'habitude qu'il avait contractée d'être toujours uni à Dieu, purifia tellement toutes ses affections, qu'il ne tenait plus à la terre. Sa prière était d'autant plus efficace, qu'elle avait pour fondement l'esprit de simplicité, d'abnégation, de douceur, d'humilité et d'obéissance.

Après la mort de son père, il pourvut par le travail de ses mains à la subsistance de sa mère, qui était fort âgée; il ne rougit pas même de mendier pour avoir de quoi l'assister, ce qui l'obligea à changer souvent de demeure. Il souffrit en esprit de pénitence tout ce que son état avait de pénible et d'humiliant. Étant à Steninges, il y bâtit une petite cabane pour s'y loger avec sa mère. La vie qu'il y mena était plus angélique qu'humaine. A peine eut-il achevé sa cabane, qu'il traça le plan d'une église, à laquelle il se mit aussitôt à travailler. Les habitants du pays, touchés de sa piété et de son zèle, lui fournirent de quoi exécuter son projet.

Le saint homme travaillait tout le jour, et donnait à la prière une partie considérable de la nuit. « Seigneur, disait-il, c'est ici le lieu de mon repos, c'est ici que je viendrai chaque jour vous rendre mes hommages. » Dieu glorifia son serviteur par un grand nombre de miracles, tant de son vivant qu'après sa mort. Les

reliques de saint Cuthman étaient autrefois honorées à Steninges. Saint Édouard le Confesseur les donna à l'abbaye de Fécamp. Hickes compte la chässe de saint Cuthman parmi celles que les Anglais vénéraient avant leur séparation de l'Église romaine.

SAINT NIZIER,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

Saint Nizier (*Nicetius*) fut élevé sur le siège de Besançon dans les dernières années du vi^e siècle, et presque aussitôt (en 594), il bénit l'église du monastère de Luxeuil, ce qui lui fit connaître et admirer saint Colomban. Il se fit respecter et chérir par son zèle pour le maintien de la foi, que diverses hérésies s'efforçaient d'altérer. Il eut la grâce d'en triompher, et il en fut félicité par le Pape saint Grégoire le Grand, avec qui il était en correspondance.

Il visita avec grande satisfaction les monastères de Luxeuil, d'Anegray et de Fontaines, qui devaient à saint Colomban leur éclat. Mais ce saint Abbé ayant osé reprendre Brunehaut et sa cour des désordres qui s'y commettaient, fut expulsé de Luxeuil, et dut prendre le chemin de l'exil. Saint Nizier, informé de cette iniquité, reçut Colomban dans sa maison épiscopale et le garda chez lui. C'était en l'an 610. Déjà le saint Archevêque avait appris par révélation que sa mort était proche et qu'il allait bientôt recevoir la récompense des bons serviteurs. La veille de sa mort, il rassembla autour de lui son clergé pour le remercier du concours qu'il lui avait donné. Il recommanda à tous ses prêtres l'attachement inébranlable à la foi et la constance dans le devoir. Il les bénit et s'endormit dans le Seigneur, le 29 janvier 611.

On fête saint Nizier le 8 février.

SAINT MEINGAUD,

MARTYR.

Saint Meingaud était au ix^e siècle, comte de Huy, au diocèse de Liège. Il était fils de Hugon, l'un des rois de l'Heptarchie anglaise et d'une mère de la race des Francs ; il était neveu de saint Oswald, roi des Northombres, et de l'empereur Arnould, qui lui avait donné pour épouse Gisla, veuve d'un comte Guillaume, dans

le Hainaut, lequel Guillaume (*Wilhelmus*) avait été assassiné par un autre seigneur nommé Albéric.

Meingold, quoique bon chrétien, devait, comme chef de famille, réclamer les possessions de son épouse, envahies et pillées par Albéric et par un autre duc ou comte Baudoin, plus généralement appelé Bevin. Or, dans la guerre qu'il lui fallut faire pour recouvrer ses biens, il eut le malheur de tuer le duc Baudoin qui avait quatre fils.

Après cet événement, il eut horreur de la guerre et des batailles, déposa ses armes et se condamna à une pénitence rude, où il expia sept ans ce qu'il appelait ses homicides, puis il se retira dans l'oratoire des saints Martyrs Timothée et Symphorien, situé au confluent de la petite rivière de Huyeux dans la Meuse. Il était là dans ses propriétés. Or, les quatre fils de Baudoin avaient grandi; Inghelfred, l'un d'eux, vint un jour surprendre Maingold et le tua comme il entraît à l'église. Mais Dieu proclama sa sainteté par des miracles, et il est, depuis lors, l'un des patrons de la jolie ville de Huy.

Saint Maingaud fut martyrisé vers l'an 892.

SAINT PIERRE IGNÉE,

CARDINAL-ÉVÊQUE D'ALBANO.

On sait quelle lutte le Saint-Siège eut à soutenir contre ceux des évêques du XI^e siècle qui s'étaient élevés à prix d'argent. Le Pape Alexandre II ayant assemblé un concile pour condamner la simonie, les bons prêtres, et surtout les religieux, redoublèrent d'ardeur pour éteindre cette peste. A Florence, les disciples de saint Jean Gualbert offrirent même de passer au milieu d'un feu ardent pour confondre les simoniaques.

Or, l'évêque de Florence, nommé Pierre, n'ayant point été condamné au concile de Rome, persécutait violemment ceux de son clergé, qui continuaient avec les moines à se séparer de lui comme simoniaque, en sorte que l'archiprêtre et plusieurs autres furent obligés de sortir de la ville et de se réfugier au monastère de Septime. Ce monastère était de la Congrégation de Val-lombreuse, et il était ainsi nommé, parce qu'il était à sept milles de

Florence. Saint Jean Gualbert les reçut avec charité et leur donna tout le secours qui lui fut possible, mais le parti de l'Évêque était protégé par Godefroi, duc de Toscane, qui menaçait de mort les moines et les clercs qui lui étaient opposés, ce qui leur attira une grande persécution.

Le Pape vint alors à Florence, et vit le bois préparé pour le feu où les moines voulaient entrer, afin de prouver que l'Évêque était simoniaque. Mais le Pape ne voulut pas alors permettre cette épreuve et se retira, laissant le clergé et le peuple dans la même division. Il arriva ensuite, que tout le clergé et le peuple de Florence étant assemblés, le clergé commença à se plaindre à l'évêque Pierre de ce qu'il avait chassé plusieurs prêtres, entre autres l'archiprêtre leur chef, dont ils avaient ainsi perdu le conseil et le secours, et de ce qu'une bonne partie des citoyens voyant les autres prêtres aller vers l'Évêque, leur disait : « Allez, hérétiques, aller trouver votre hérétique. C'est vous qui ferez abîmer cette ville, c'est vous qui en avez chassé Jésus-Christ et saint Pierre, et y avez fait entrer Simon le Magicien pour l'adorer. » Les clercs conclurent en priant l'Évêque de les délivrer de ce reproche, et ils ajoutèrent : « Si vous vous sentez innocent et si vous l'ordonnez, nous voilà prêts à subir pour vous le jugement de Dieu, ou si vous voulez recevoir l'épreuve que les moines ont voulu faire ici et à Rome, nous allons les en prier instamment. »

L'Évêque refusa l'un et l'autre ; au contraire, il obtint un ordre de mener prisonnier au gouverneur, quiconque ne le reconnaîtrait pas pour évêque et ne lui obéirait pas : que si quelqu'un s'enfuyait de la ville, ses biens seraient confisqués, et les clercs qui s'étaient réfugiés à l'église de Saint-Pierre, se réconcilieraient avec l'Évêque ou seraient chassés sans espérance d'être écoutés. En exécution de cet ordre, le soir du samedi après les Cendres, vraisemblablement l'an 1067, comme les clercs répétaient les leçons et les répons du dimanche suivant, on les tira hors de la franchise de l'église de Saint-Pierre. Alors il se fit un grand concours de peuple, et principalement de femmes qui jetaient les voiles de leurs têtes et marchaient les cheveux épars, se frappant la poitrine et jetant des cris pitoyables. Elles se pros-

ternaient dans les rues pleines de boue, en disant : « Hélas ! hélas ! Jésus, on vous chasse d'ici, on ne vous permet pas de demeurer avec nous ! Vous le voudriez bien, mais Simon le Magicien ne vous le permet pas. O saint Pierre ! comment ne défendez-vous pas ceux qui se réfugient chez vous ? Êtes-vous vaincu par Simon ? Nous croyions qu'il était enfermé en enfer, et nous le voyons lâché à votre honte. » Les hommes se disaient l'un à l'autre : « Vous voyez clairement que Jésus-Christ se retire d'ici, parce que suivant sa doctrine on ne résiste point à celui qui le chasse. Et nous aussi, mes frères, brûlons cette ville, afin que le parti hérétique n'en jouisse pas, et nous en allons avec nos femmes et nos enfants partout où Jésus-Christ ira. Suivons-le, si nous sommes chrétiens. »

Ces discours touchèrent les clercs qui tenaient le parti de l'évêque Pierre ; ils fermèrent les églises et n'osèrent plus sonner les cloches ni chanter publiquement l'Office ou la Messe. Ils s'assemblèrent, et par délibération du conseil, ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux aux moines de Saint-Sauveur de Septime, les priant de leur faire connaître la vérité, et promettant de la suivre. Ils prirent jour au mercredi suivant, qui était celui de la première semaine de Carême. Le lundi et le mardi ils firent des prières particulières pour ce sujet. Le mercredi matin, un de ces clercs alla trouver Pierre de Pavie, c'est ainsi qu'ils nommaient l'Évêque, et lui dit : « Au nom de Dieu, si ce que les moines disent de vous est vrai, avouez-le franchement, sans tenter Dieu et fatiguer inutilement le clergé et le peuple. Si vous vous sentez innocent, venez avec nous. » L'évêque Pierre dit : « Je n'irai point, et vous n'irez point non plus, si vous m'aimez. » Le clerc répondit : « Assurément j'irai voir le jugement de Dieu, puisque tout le monde y va, et je m'y conformerai, en sorte qu'aujourd'hui, ou je vous honorerai plus que jamais, ou je vous mépriserai entièrement. »

Sans attendre ce député, tout le clergé et le peuple courut au monastère de Saint-Sauveur. Les femmes ne furent point effrayées par la longueur et l'incommodité du chemin rempli d'eaux bourbeuses. Des enfants ne furent point retenus par le

jeûne, car ils l'observaient alors. Il se trouva environ trois mille personnes à la porte du monastère. Les moines leur demandèrent pourquoi ils étaient venus. Ils répondirent : « Pour être éclairés et connaître la vérité. — Comment voulez-vous être éclairés ? dirent les moines. » Les clercs répondirent : « Que l'on prouve par un grand feu ce que vous dites de Pierre de Pavie. » Les moines reprirent : « Quel fruit en retirerez-vous et quel honneur en rendrez-vous à Dieu ? » Tous répondirent : « Nous détesterons avec vous la simonie et rendrons à Dieu des grâces immortelles. »

Aussitôt le peuple dressa deux bûchers l'un à côté de l'autre, chacun long de dix pieds, large de cinq, haut de quatre et demi, entre les deux était un chemin large d'une brasse, semé de bois sec. Cependant on chantait des psaumes et des litanies ; on choisit un moine nommé Pierre pour entrer dans le feu, et par ordre de l'Abbé il alla à l'autel pour célébrer la Messe, qui fut chantée avec grande dévotion et avec quantité de larmes, tant de la part des moines que des clercs. Quand on vint à l'*Agnus Dei*, quatre moines s'avancèrent pour allumer les bûchers ; l'un portait un Crucifix, l'autre l'eau bénite, le troisième douze cierges bénits et allumés, le quatrième l'encensoir plein d'encens. Quand on les vit, il s'éleva un grand cri, on chanta *Kyrie eleison* d'un ton lamentable. On pria Jésus-Christ de venir défendre sa cause ; on demanda les prières de la très-sainte Vierge, de saint Pierre, de saint Grégoire.

Alors le moine Pierre ayant communiqué et achevé la Messe, ôta sa chasuble, gardant les autres ornements et portant une Croix, il chantait les litanies avec les Abbés et les Moines, et s'approcha ainsi des bûchers déjà embrasés. Le peuple redoubla ses prières avec une ardeur incroyable. Enfin on fit faire silence pour entendre les conditions auxquelles se faisait l'épreuve. On choisit un abbé qui avait la voix forte, pour lire distinctement au peuple l'oraison contenant ce que l'on demandait à Dieu. Tous l'approuvèrent, et un autre abbé ayant fait faire silence, éleva sa voix et dit : « Mes frères et mes sœurs, Dieu nous est témoin que nous faisons ceci pour le salut des âmes, afin que désormais vous évitiez la simonie, dont presque tout le monde est infecté. Car vous devez sa-

voir qu'elle est ici abominable, que les autres crimes ne sont presque rien en comparaison. »

Les deux bûchers étaient déjà réduits en charbon pour la plus grande partie, et le chemin d'entre d'eux en était couvert, en sorte qu'en y marchant on en aurait eu jusques aux talons, comme on vit depuis par expérience. Alors le moine Pierre, par ordre de l'Abbé, prononça à haute voix cette oraison, qui tira les larmes de tous les assistants : « Seigneur Jésus-Christ, je vous supplie que, si Pierre de Pavie a usurpé par simonie le siège de Florence, vous me secouriez en ce terrible jugement, et me préserviez de toute atteinte du feu, comme vous avez autrefois conservé les trois enfants dans la fournaise. » Après que tous les assistants eurent dit *Amen*, il donna le baiser de paix à ses frères, et on demanda au peuple : « Combien voulez-vous qu'il demeure dans le feu ? » Le peuple répondit : « C'est assez qu'il passe gravement au milieu. »

Le moine Pierre faisant le signe de la Croix, et portant une Croix sur laquelle il arrêta sa vue sans regarder le feu, y entra gravement nu-pieds avec un visage gai. On le perdit de vue tant qu'il fut entre les deux bûchers, mais on le vit bientôt paraître de l'autre côté sain et sauf, sans que le feu eût fait la moindre impression sur lui. Le vent de la flamme agitait ses cheveux, soulevait son aube et faisait flotter son étole et son manipule : mais rien ne brûla, pas même le poil de ses pieds. Il raconta depuis, que comme il était prêt à sortir du feu, il s'aperçut que son manipule lui était tombé de la main, et retourna le reprendre au milieu des flammes. Quand il fut sorti du feu, il voulut y rentrer ; mais le peuple l'arrêta, lui baisant les pieds, et chacun s'estimait heureux de baiser la moindre partie des habits. Le peuple s'empressait tellement autour de lui, que les clercs eurent bien de la peine à l'en tirer. Tous chantaient à Dieu des louanges, répandant des larmes de joie : on exaltait saint Pierre, et on détestait Simon le Magicien.

Ce récit est tiré de la lettre que le clergé et le peuple de Florence en écrivirent aussitôt au Pape Alexandre, le suppliant de les délivrer des simoniaques. Le Pape y eut égard, et déposa de

l'épiscopat Pierre de Pavie, qui se soumit à ce jugement et se convertit si bien, qu'il se réconcilia avec les moines et se fit religieux dans le même monastère de Septime. Il eut pour successeur un autre Pierre, que l'on nomme le Catholique, pour le distinguer du simoniaque.

Quant au moine Pierre, qui s'exposa au feu avec tant de foi, il était Florentin, de la famille des Aldobrandini : s'étant fait moine à Vallombreuse, il y garda les vaches et les ânes par ordre de saint Jean Gualbert ; puis il fut prévôt de Passignano, monastère de la même Congrégation. Après le miracle du feu, le comte Bulgare pria saint Jean Gualbert de le faire abbé de Ficicle, et l'obtint. Il fut ensuite cardinal et évêque d'Albano, et le nom de Pierre Ignée ou de feu, en latin *igneus*, lui demeura.

Il mourut le 8 janvier de l'an 1089, et sa fête fut transférée au 8 février, jour où son nom est marqué au Martyrologe romain.

LA BIENHEUREUSE JACQUELINE DE SEPTISOLES.

Saint François ayant prêché deux fois à Rome, en l'an 1219, s'y acquit entre autres deux disciples, l'un appelé Zacharie, qui était de cette capitale, et un Anglais nommé Guillaume. Celui-ci remplaça Jean Capelle, lequel ayant déserté l'Ordre, s'était livré comme Judas, au désespoir, et avait péri comme lui.

Parmi les auditeurs du saint Patriarche se trouva la bienheureuse Jacqueline, veuve illustre par sa naissance et par sa piété, qui possédait de grandes richesses et dont la famille avait occupé les principales charges de Rome. Elle fut si touchée du sermon qu'elle entendit, qu'elle souhaita ardemment un entretien avec saint François. Le Saint y consentit, quoique avec quelque peine, parce qu'il fuyait toute familiarité avec les femmes.

Les instructions que le saint Patriarche donna à Jacqueline, furent si salutaires, que prenant aussitôt la résolution de ne vivre que pour Dieu, elle abandonna à ses enfants le soin de toutes ses affaires, pour s'occuper uniquement de la prière et de la méditation. Le Seigneur lui accorda le don des larmes, et elle pleura

sans relâche la négligence qu'elle avait apportée à son salut, par le passé.

On a remarqué que Jacqueline de Septisoles et sainte Claire, furent les seules personnes de leur sexe avec lesquelles saint François ait eu quelques liaisons intimes, qui avaient pour objet unique leur sanctification.

L'attachement de cette Bienheureuse pour celui qui la conduisait dans le chemin de la perfection, fut marqué par tous les bons offices qu'elle rendit à lui et à ses frères. Ceux d'entre eux qui allaient à Rome, étaient logés et nourris chez elle ; s'ils manquaient d'habits, elle leur en fournissait, et soit qu'ils fussent malades ou en santé, elle avait pour eux les bontés d'une mère tendre et compatissante. Ce fut par son crédit que les Frères Mineurs obtinrent des Bénédictins de Saint-Côme, au delà du Tibre, une demeure dans l'hôpital de Saint-Blaise, qui leur fut cédé en entier, l'an 1229, et qui est aujourd'hui le couvent de Saint-François-de-Ripa.

Ainsi c'est aux disciples de saint Benoît que les Franciscains doivent leur premier établissement à Rome, aussi bien que la première maison de l'Ordre, appelée Sainte-Marie-des-Anges.

Peu de jours avant sa mort, le saint Patriarche voulut en avertir l'illustre veuve, en disant qu'il était juste qu'en mourant il donnât cette consolation à une personne qui lui en avait procuré tant d'autres pendant sa vie. On a conservé le fragment d'une lettre qu'il dicta pour elle, le dimanche 28 septembre. On y lit : « Sachez, ma très-chère fille, que Jésus-Christ, béni à jamais, m'a fait la grâce de me révéler la fin de ma vie ; elle est fort proche. C'est pourquoi, si vous voulez me trouver en vie, partez dès que vous aurez reçu cette lettre, et hâtez-vous de venir à Sainte-Marie-des-Anges ; car, si vous arrivez plus tard que samedi, vous me trouverez mort. Apportez avec vous de l'étoffe ou plutôt un cilice pour couvrir mon corps, et de la cire pour mon enterrement. Je vous prie aussi d'apporter de ces pâtes, que vous me faisiez prendre à Rome, quand j'étais malade... »

A cet endroit de la lettre, saint François ayant élevé les yeux

vers le ciel, dit qu'il n'était pas nécessaire de terminer cette lettre, ni de l'envoyer, attendu que Jacqueline arrivait. On la vit paraître en effet un moment après, apportant tout ce que le malade lui demandait. Les Religieux, surpris de son arrivée, la prièrent de s'expliquer sur la manière dont elle avait été avertie, et elle leur avoua qu'un ordre du Ciel l'avait instruite de tout ce qu'elle devait faire.

L'éloge de cette pieuse veuve se tire du désir qu'eut saint François qu'elle assistât à sa mort, qui arriva, comme il le lui prédit en la voyant, à quatre jours de distance de son arrivée.

Aussitôt qu'il eut rendu l'âme et qu'elle eut donné à sa perte les larmes que leur union spirituelle exigeait, elle retourna à Rome, et après avoir mis ordre à ses affaires, elle se retira à Assise, où elle passa auprès du tombeau du saint Patriarche, le reste de ses jours.

Aux pratiques de la pénitence, Jacqueline de Septisoles joignit les œuvres de la charité et de la miséricorde, pendant les vingt dernières années de sa vie, et mourut saintement à Assise, le huitième jour de février 1239. Son corps fut inhumé auprès de celui de saint François, en l'église de Saint-Georges, et lors de la translation du corps du bienheureux Patriarche dans l'église de son nom, à Assise, les dépouilles de cette pieuse veuve y furent aussi transportées. On les plaça près de la chaire, où dans la suite ses enfants eurent leur sépulture.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En 1645, M^{sr} Claude de la Magdeleine de Ragny, évêque d'Autun, ordonna que l'on célébrât le 8 février la fête du très-saint Cœur de Marie. Le P. Eudes avait écrit pour faire connaître et propager cette dévotion. En plusieurs diocèses, les évêques avaient érigé un grand nombre d'associations en l'honneur de ce Cœur immaculé. Les Souverains Pontifes Clément IX et Clément X les approuvèrent. Leurs successeurs continuèrent de les favoriser, et, en 1743, déjà quatre-vingt-quatre associations avaient été par eux enrichies d'indulgences. Détruites par la Révolution, elles ont été rétablies avec l'autorisation du Pape Grégoire XVI, qui

leur a donné pour centre commun l'archiconfrérie érigée à Paris dans l'église de Notre-Dame des Victoires ¹.

Cette dévotion, qui a plus de deux siècles d'existence et qui est approuvée par le Chef de l'Église, n'a pas besoin de justification. Son objet est saint ; il est juste que nous rendions à Marie un culte de vénération et d'amour. De même que nous adorons le Sacré-Cœur de Jésus, parce qu'il est celui d'un Dieu, il convient aussi que nous honorions le Cœur de Marie ; car après celui de son divin Fils, c'est le plus digne sanctuaire que Dieu ait habité. La gloire de la Fille du roi, disent les Livres saints, est toute intérieure et cachée, elle est toute en son Cœur. Là se trouvent toutes les perfections des Anges et des hommes dans un tel degré d'excellence que rien n'y peut être comparé ; là se trouvent les perfections de Dieu même, aussi fidèlement retracées qu'elles peuvent l'être dans une simple créature.

Il est glorieux pour l'Église d'Autun que l'un de ses plus illustres Évêques ait le premier ordonné la célébration solennelle d'une fête qui semble être maintenant le dernier effort de la grâce pour toucher et ramener les pécheurs. La très-sainte Vierge ne tarda pas à montrer combien cette dévotion lui était agréable ; car ce jour-là même un miracle fut opéré par son intercession dans le monastère de Saint-Jean le Grand, qui lui était dédié dès le ^{vi}^e siècle. Le récit en est tiré d'une lettre du P. Eudes à la vénérable Catherine de Bar, appelée en religion Melchitide du Saint-Sacrement, fondatrice de l'Institut des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle. Nous le reproduisons textuellement ² :

« Pendant une grande mission que nous faisions à Autun, en 1648, durant laquelle nous fîmes, dans l'église cathédrale, la fête du très-saint Cœur de la Reine du ciel, ce qui alluma le feu de cette dévotion dans beaucoup de cœurs, il arriva qu'une religieuse bénédictine de l'abbaye de Saint-Jean le Grand d'Autun,

¹ Présentement une direction spéciale de ce culte est établie à Issoudun, dans la chapelle des missionnaires du Sacré-Cœur. — Nous empruntons la notice de cette dévotion, établie par M^{re} de la Magdeleine de Ragny, au Légendaire d'Autun, publié par M. l'abbé Péquégnot.

² Vie du P. Eudes, par le P. de Montigny, cité par M. l'abbé Péquégnot.

nommée Françoise Durey, âgée de dix-huit ans, étant malade de la rougeole, qui lui avait ôté la vue et causé une fluxion violente sur les yeux, éprouvait des douleurs continuelles et très-aiguës. Elle appela son infirmière et la pria de se mettre à genoux auprès de son lit, et de lui faire dire par cœur la salutation au très-saint Cœur de la Mère de Dieu, *Ave, cor sanctissimum*, etc., imprimée dans un petit livre. Ce qu'ayant fait, elle demanda ce petit livre qu'elle appliqua sur ses yeux, environ l'espace d'un *Misere*, suppliant la très-sainte Vierge de lui rendre la vue et la santé, par les mérites de son très-saint Cœur. Ensuite, ayant ôté le livre de dessus ses yeux, et n'y sentant plus aucune douleur, elle les ouvrit sans difficulté, et commença à voir aussi clairement et aussi parfaitement que jamais. »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

La fête de saint Jean de Matha, confesseur, instituteur de l'Ordre de la très-sainte Trinité de la Rédemption des Captifs,

1

SEXTO IDUS FEBRUARIJ.

Sancti Joannis de Matha Confessoris, Ordinis sanctissimæ Trinitatis Redemptionis Captivorum Institutoris, qui sextodecimo Kalendas Januarii obdormivit in Domino. — Item sancti Hieronymi Æmiliani confessoris, Congregationis Somaschæ fundatoris, qui sexto idus februarii obdormivit in Domino, et a Clemente Decimo tertio inter sanctos fuit relatus, ejus festo assignato tertio decimo kalendas Augusti. — Romæ, sanctorum Martyrum Pauli, Lucii, et Cyriaci. — In Armenia minori, natalis sanctorum Martyrum Dionysii, Æmiliani, et Sebastiani. — Alexandriæ, passio sanctæ Cointbæ Martyris sub Decio Imperatore : quam Pagani correptam, ad idola perducentes, adorare cogeant ; quod cum illa execrans recusaret, pedes ejus vinculis innectentes, et eam per plateas civitatis trahentes, horrendo supplicio discerpserunt. — Constantinopoli, natalis sanctorum Martyrum Monachorum Monasterii Dii, qui ob defensionem fidei Catholicæ, cum ferrent litteras sancti Felicis Pape adversus Acacium, dirissime cæsi sunt. — In Perside, commemoratio sanctorum Martyrum, qui sub Cabade Rege Persarum ob Christianam fidem diversis suppliciis necati sunt. — Papiæ, sancti Juventii Episcopi, qui strenue in Evangelio laboravit. — Mediolani, depositio sancti Honorati Episcopi et Confessoris. — Viroduni in Gallia, sancti Pauli Episcopi, miraculorum gloria illustris. — Apud Muretum in agro Lemovicensi, natalis sancti Stephani Abbatis, Ordinis Grandimontensis Institutoris, virtutibus et miraculis clari. — In Monasterio Vallisumbrosæ, beati Petri Cardinalis, cognomento Ignei, qui per ignem illæsus transivit.

III.

28

qui s'endormit dans le Seigneur, le dix-septième jour de décembre.

Saint Jérôme Emiliani, confesseur, fondateur de la Congrégation des Somasques, qui s'endormit dans le Seigneur le 8 février, et fut mis au nombre des Saints par Clément XIII; sa fête se célèbre le 20 juillet.

A Rome, les saints martyrs Paul, Lucius et Cyriaque.

Dans la basse Arménie, la fête des saints martyrs Denis, Émilien et Sébastien.

A Alexandrie, sous l'empereur Dèce, sainte Cointe martyre : les païens l'ayant arrêtée, la menèrent devant les idoles pour la contraindre à les adorer; mais ayant refusé de le faire, en les détestant, ils lui lièrent les pieds, la traînèrent par les rues de la ville, et la mirent en pièces par cet horrible supplice.

A Constantinople, les saints Martyrs religieux du monastère de Die, lesquels ayant été trouvés porteurs des lettres du Pape saint Félix contre l'hérétique Acace, furent cruellement mis à mort pour la défense de la foi catholique.

En Perse, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, que le roi Cabades fit mourir par divers genres de supplices, en haine de la foi chrétienne.

A Pavie, saint Juvence, évêque, qui travailla avec zèle pour l'Évangile.

A Milan, saint Honorat, évêque et confesseur.

A Verduo, saint Paul, évêque, illustre par les miracles qu'il a opérés.

A Muret, dans le diocèse de Limoges, saint Étienne, abbé, fondateur de l'Ordre de Grandmont, dont la vertu n'a pas été moins éclatante que les miracles.

Au monastère de Vallombreuse, le bienheureux Pierre, cardinal-évêque d'Albano, de la Congrégation de Vallombreuse, Ordre de Saint-Benoît, surnommé le cardinal Igné, parce qu'il passa par le feu sans en avoir aucune atteinte.

Additions des autres martyrologes.

Saint Luce, martyr à Rome, sous Décius, avec saint Paul et saint Cyriaque. Saint Paul était évêque de Jacca, dans l'ancien royaume d'Aragon. Il était venu à Rome en pèlerin avec ses deux compagnons.

Saint Ampèle, archevêque de Milan. Après cinq ans d'épiscopat, il mourut le 8 février de l'an 672.

Saint Commun, martyr à Toscanelle, en Italie, où l'on vénère ses reliques.

Saint Eusée, cordonnier, à Serra-Valle en Piémont, mort au ^{xiv}^e siècle, en odeur de sainteté. Ses reliques sont honorées dans une église qui porte son nom.

Saint Honorat, archevêque de Milan, mort à Gênes, le 8 février de l'an 572. Il avait relevé sa métropole saccagée par les Lombards.

Le bienheureux Isaïe Boner, chanoine augustin à Casimirie, en Pologne, mort le 8 février 1171 ; très-vénéré des Polonais.

Saint Jacut ou Jagu (corruption de Jacques), fils de saint Fragan, frère de saint Guénolé et de saint Guétenoc, au ^v^e siècle, honoré ce jour en Bretagne, où plusieurs églises portent son nom.

Saint Victor, évêque de Naples, qui fonda deux églises, l'une dédiée à saint Étienne, l'autre à sainte Euphémie. Il mourut à la fin du ^v^e siècle, et on l'a toujours fêté le 8 février.

Les Grecs honorent en ce jour le roi Salomon, fils de David.

Sainte Eanfède, reine de Northumberland, en Angleterre, et mère de sainte Elflède, abbesse de Strénéchal, au diocèse d'Yorck.

Saint Evence (*Eventus*), premier évêque de Cénéda, dans la Marche de Trévis.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste Blin, prêtre, condamné à mort pour refus de serment, par la commission révolutionnaire de Lyon, guillotiné le 8 février 1794, à l'âge de soixante-quatre ans.

Le P. Siméon, capucin à Nîmes, ne fit pas le serment schismatique et fut saisi dans sa cellule, le 8 février 1790, par des envoyés armés de fourches, de piques et de baïonnettes ; il fut tué là en haine de la religion, à l'âge de quarante-quatre ans.

Le 8 février 1794, on conduisait au supplice un saint prêtre, Jean-Baptiste Raclot, resté en vénération dans l'arrondissement de Mirecourt, où l'on voit en lui un martyr. Comme il allait à l'échafaud dans l'odieuse charrette, une femme, qui se faisait un plaisir d'insulter les prêtres, et qui, disait-on, aurait bu de leur sang, accourut sur son passage et dit en l'injuriant :

— Voyons si celui-ci parlera.

Le prêtre, en la regardant d'un air indéfinissable, comme elle le dit plus tard, lui répondit :

— Oh ! priez pour moi, madame !

— Qui ? moi, prier pour toi ! reprit-elle.

— Oui, madame, dites seulement un *Ave Maria* pour mon âme, qui va paraître devant Dieu.

— Oui, oui, répondit-elle, je le dirai.

Sa voix tremblait ; un changement prodigieux s'était opéré en elle. Elle joignit les mains et suivit le Martyr, priant et pleurant, jusqu'à l'échafaud. Elle était redevenue chrétienne ; et elle a persévéré, faisant à pied tous les ans le pèlerinage de Notre-Dame des Ermites, et réparant son passé par de bonnes œuvres ¹.

¹ Légendes des vertus théologiques.

NEUVIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Sainte Apolline, vierge et martyr. — Saint Nicéphore, martyr. — Saint Maron, anachorète, patron des Maronites et saint Jacques le Syrien, son disciple. — Saint Donat et saint Prime, martyrs. — Saint Athénodore, évêque de Césarée. — Saint Nébriide, évêque d'Egare. — Saint Braque ou Brachio, solitaire. — Saint Théliau ou Téliau, évêque de Landaffe. — Saint Ansbert, évêque de Rouen. — Saint Ehrard ou Eberhard, moine. — Saint Pierre, évêque de Salerne. — Le Bienheureux Erizzo, deuxième général de la Congrégation de Vallombreuse. — Saint Marien l'Ecoissais, abbé de Saint-Pierre près Ratisbonne. — Saint Sabin, évêque de Canosa. — Le Bienheureux Julien de Spire, Frère Mineur. — Le Bienheureux Bernardin de Caymis, Frère Mineur. — Le Bienheureux Bernard de Scammaca, Frère Prêcheur. — La Vénérable Sœur Anne-Catherine Emmérich. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE APOLLINE,

VIERGE ET MARTYR.

La paix que Dieu avait donnée à l'Eglise, après la persécution d'Alexandre-Sévère, ne fut troublée dans les provinces de l'Empire que par l'édit de Décius contre les chrétiens. Mais néanmoins, un an auparavant, on commença à les poursuivre à Alexandrie, et plusieurs y souffrirent le martyre. Saint Denis, évêque de cette ville, nous a conservé l'histoire de ces cruautés, dans une lettre qu'il écrivit à Fabius d'Antioche. L'auteur de cette persécution particulière fut un misérable poète qui se mêlait aussi de deviner et de prédire les choses futures. Il anima tellement le peuple d'Alexandrie contre les chrétiens, que dans le soulèvement de toute cette ville on pouvait croire qu'il y avait une conspiration générale pour les exterminer. On pillait et on saccageait leurs maisons. Les enfants du Christ ne furent pas ébranlés par ces désordres ; ils se retirèrent où ils purent et se déroberent à la fureur des idolâtres par la fuite. Ils abandonnè-

rent leurs biens pour sauver leur foi ; ils firent même cette perte avec joie.

Plusieurs tombèrent entre les mains des séditeux, qui les mirent à mort après les avoir cruellement tourmentés ; et saint Denis assure que, de tous ceux qui furent pris, il n'en savait qu'un seul qui eût été assez malheureux pour renoncer le nom de son Dieu.

Pendant cette tourmente, les païens se saisirent d'une admirable vierge, sainte Apolline ou Apollonie ; elle était déjà avancée en âge et tous les chrétiens la révéraient ; les païens la frappèrent de coups si violents sur les joues, qu'ils lui brisèrent toutes les dents. Ils l'emmenèrent ensuite hors de la ville, où, ayant allumé un grand feu, ils la menacèrent de la brûler vive, si elle ne prononçait avec eux des paroles impies contre Jésus-Christ. Elle demanda un moment pour respirer, et, quand ils l'eurent laissée un peu plus libre, elle s'élança d'elle-même dans le feu, où elle consumma son sacrifice.

Quoiqu'il soit contraire à la loi de Dieu de contribuer volontairement à sa propre mort, l'Église, néanmoins, a toujours honoré cette Sainte comme une martyre, persuadée que son action a été l'effet d'un mouvement extraordinaire de l'Esprit-Saint et de l'ardent désir qu'elle avait de donner sa vie pour Jésus-Christ. Dieu, qui est l'auteur de la loi, en dispense qui lui plaît et comme il lui plaît, sans qu'il nous soit permis ni de blâmer ceux que son Esprit conduit par ces voies extraordinaires, ni de nous les proposer en ce point pour exemple.

SAINT NICÉPHORE,

MARTYR.

Il y avait à Antioche un prêtre nommé Saprice et un laïc appelé Nicéphore, qui étaient unis par une amitié de plusieurs années, en sorte qu'on disait dans la ville : « Deux frères s'aiment moins que Saprice et Nicéphore. Ils avaient passé toute leur vie dans cette douce union, lorsque l'ennemi des hommes la vint troubler. Une haine si forte et si envenimée lui succéda, qu'ils se

fuyaient l'un l'autre avec un soin extrême, et évitaient même de se rencontrer dans les assemblées publiques.

Cela dura quelque temps, mais enfin Nicéphore revenant à lui et faisant réflexion que toute haine est l'ouvrage du démon, résolut de se raccommode avec Saprice. Il pria leurs amis communs de l'aller trouver de sa part, de lui offrir toute sorte de satisfaction, les chargeant expressément de l'assurer de la grandeur de son repentir et du désir sincère qu'il avait de se réconcilier avec lui. Ces amis s'acquittèrent de leur commission, mais ils trouvèrent un homme extrêmement aigri et qui leur parut déterminé à ne point pardonner. Nicéphore auquel ils firent leur rapport, en renvoya d'autres qui firent de nouveaux efforts sur ce cœur endurci; Saprice ne voulut pas seulement les écouter. Nicéphore ne se rebuta pas, et il dépêcha vers cet ennemi inflexible, qu'il voulait regagner à quelque prix que ce fût, de nouveaux négociateurs, mais cette troisième tentative ne réussit pas mieux que les deux précédentes. Saprice ferma l'oreille, non-seulement aux sollicitations, mais à la voix même du Sauveur, qui lui criait : « Pardonnez et l'on vous pardonnera ¹. Si vous ne remettez à votre frère l'offense qu'il vous a faite, votre Père céleste ne vous remettra pas celles que vous aurez commises contre lui. »

Enfin le bon Nicéphore voyant qu'il n'avait pu rien obtenir de sa dureté par l'entremise d'autrui, crut que s'il allait lui-même le trouver, il le toucherait infailliblement par cette démarche et par une marque si extraordinaire d'humilité et de confiance. Il courut donc au logis de Saprice, et se jetant à ses pieds, il lui dit fondant en larmes : « Pardonnez-moi, mon Père, au nom de Notre-Seigneur. » Mais cet homme implacable demeura endurci dans cette horrible aversion qu'il avait conçue de son ami, il ne se rendit, ni à ses prières, ni à ses larmes, ni à cette posture de suppliant, lui, qui comme prêtre de Jésus-Christ, comme chrétien, devait le prévenir.

Pendant la persécution s'alluma tout à coup ². Saprice fut

¹ *Matth.*, xviii.

² On croit que c'était vers l'an 260.

arrêté et conduit devant le Gouverneur qui d'abord lui demanda son nom. Je m'appelle Saprice, répondit-il. — De quelle profession êtes-vous ? poursuivit le Gouverneur ? — Je suis chrétien, répliqua Saprice.

Le Gouverneur : Êtes-vous ecclésiastique ?

Saprice : J'ai l'honneur d'être prêtre.

Le Gouverneur : Nos augustes maîtres les empereurs Valérien et Gallien, ont ordonné que tous ceux qui se disent chrétiens aient à sacrifier aux dieux immortels, et que sur le moindre refus qu'ils en feront, ils soient d'abord appliqués à la torture ; s'ils persistent, qu'ils soient punis du dernier supplice.

Saprice : Nous autres chrétiens, nous reconnaissons pour notre Seigneur et pour notre Maître, Jésus-Christ qui est Dieu, le seul et véritable Dieu, qui a créé le ciel et la terre. A l'égard des dieux des nations, ce ne sont que des démons. Puissent-ils périr aux yeux de l'univers, eux qui n'ont ni le pouvoir de protéger ceux qui les adorent, ni la force de nuire à ceux qui les méprisent !

Le Président choqué de cette réponse, commanda qu'on le mit dans une machine faite en forme de vis de pressoir, que les tyrans avaient inventée pour tourmenter les fidèles. L'excessive douleur que causait cette affreuse machine ne fit rien perdre à Saprice de sa confiance ; il disait au juge : « Mon corps est en votre puissance, mais vous n'en avez aucune sur mon âme. Il n'y a que Jésus-Christ, mon Seigneur, qui en soit le maître. »

Le Président voyant cette longue résistance, et que rien ne pouvait ébranler le Martyr, prononça contre lui cette sentence : « Saprice, prêtre des chrétiens, et ridiculement entêté de l'espérance de ressusciter, pour avoir refusé avec mépris d'obéir à l'édit des empereurs et de sacrifier aux dieux, sera livré à l'exécuteur de la justice pour avoir la tête coupée. »

Dès que Saprice eut entendu prononcer cette sentence, il se hâta de se rendre au lieu où elle devait s'exécuter, dans l'espérance d'y recevoir une couronne de la main de Dieu même. Nicéphore l'ayant su, courut au-devant de lui et vint se jeter à ses pieds, en lui disant : « Martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi,

parce que j'ai péché contre vous. » Saprice ne lui répondit rien. Nicéphore se relevant, gagna une rue par où Saprice devait passer et l'y alla attendre. Lorsqu'il le vit approcher, il fendit la presse et se jetant une seconde fois à ses pieds, il le pria encore de lui pardonner la faute qu'il avait commise contre lui, plutôt par fragilité que par un dessein formé de l'offenser. « Je vous en conjure, lui disait-il, par cette glorieuse confession que vous venez de faire de la divinité de Jésus-Christ. » Saprice, dont le cœur s'endurcissait de plus en plus, ne voulut pas seulement le regarder.

Les soldats qui le conduisaient, lassés d'entendre répéter toujours la même chose à Nicéphore, lui dirent : « Nous n'avons jamais vu un plus sot homme que toi ; il va mourir, et tu lui demandes pardon. » Mais Nicéphore leur répondit : « Vous ne savez pas ce que je demande au saint Confesseur ; il me suffit que Dieu le sache. » Enfin lorsqu'on fut arrivé au lieu du supplice, Nicéphore redoubla cette même prière avec encore plus d'empressement et d'ardeur, et l'inflexible Saprice, ainsi qu'un aspic qui n'écoute pas la voix de l'enchanteur, bouchait ses oreilles et fermait son cœur aux humbles et pressantes supplications de son ami.

Il faut avouer que si Dieu est fidèle et infiniment libéral dans l'accomplissement de ses promesses, il n'est pas moins rigoureux ni moins exact dans l'exécution de ses menaces. « Si vous ne pardonnez, dit le Sauveur, on ne vous pardonnera pas ¹. » Cette vérité ne parut que trop dans le sort du malheureux Saprice. Car comme Dieu vit qu'il demeurerait inexorable envers son prochain, il devint à son tour inexorable envers lui. Il lui ôta d'abord le secours de sa grâce, et ensuite il le priva pour toujours de sa gloire. Et Dieu ne se souvint plus de ce que Saprice venait d'endurer pour son nom, parce que Saprice ne voulut pas oublier l'injure que son ami lui avait faite. Les bourreaux dirent donc à Saprice : « Mets-toi à genoux, qu'on te coupe la tête. »

¹ *Matth.*, XVIII.

Saprice leur dit : « Et pourquoi me couper la tête ? »

Les bourreaux lui répondirent : « Et c'est parce que tu ne veux pas sacrifier aux dieux, et que tu refuses d'obéir aux ordres de l'Empereur, pour l'amour de cet homme qu'on appelle le Christ. »

L'infortuné Saprice dit aux bourreaux : « Arrêtez, mes amis, et ne me faites pas mourir, je ferai tout ce qu'on voudra, je sacrifierai, je sacrifierai. »

Voilà à quel excès d'infidélité et d'avenglement le porta l'aversion qu'il avait conçue contre son ancien ami ; voilà dans quel abîme de malheurs elle le précipita.

Nicéphore qui était resté auprès de Saprice, dans l'espérance que sa persévance et sa soumission amolliraient enfin cette étrange dureté de son ami, fut affligé de l'entendre parler de la sorte. « Que faites-vous, lui dit-il, mon frère ? Ah ! gardez-vous bien de renoncer Jésus-Christ, notre bon Maître ! Quittez, quittez cette pensée, et ne vous laissez pas arracher par une lâche désertion, la couronne que vous venez de gagner par une confession généreuse et par tant d'horribles tourments. Elle vous coûte assez cher pour ne la pas perdre si aisément. »

Saprice le regarda de travers, et courant aveuglément à sa perte, il méprisa également et les avis salutaires de son ami, et même ces divines maximes de l'Évangile, sorties de la bouche du Fils de Dieu. « Si lorsque vous présentez votre don à l'autel, dit cet adorable Sauveur en un endroit, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don ¹. » Et ailleurs, répondant à saint Pierre, qui lui demandait : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? il lui dit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois mais jusqu'à septante fois sept fois ². » Et le malheureux Saprice ne put se résoudre à pardonner une seule fois à son frère, et à un frère qu'il voyait à ses pieds, priant, pleurant, repentant, et le conjurant de lui remettre sa faute.

¹ *Matth.*, v. — ² *Matth.*, xviii.

Cependant le bienheureux Nicéphore pleurant amèrement la chute de Saprice, dit aux bourreaux : « Je suis chrétien, et je crois en Jésus-Christ, que ce malheureux vient de renoncer. Me voilà prêt à mourir à sa place, frappez hardiment. » Cette déclaration si peu attendue surprit tout le monde, mais les bourreaux n'osèrent passer outre sans un ordre du Gouverneur. Un d'entre eux courut au palais, et lui raconta la chose. « Seigneur, je viens vous dire que Saprice promet de sacrifier aux dieux, mais il y a un autre homme qui veut mourir à toute force pour un certain Christ, qu'il appelle son Dieu et son Seigneur. Il ne cesse de dire qu'il est chrétien, qu'on ne l'obligera jamais de sacrifier à des idoles, et qu'il n'obéira point aux édits des empereurs. » Le Gouverneur ayant ouï ce rapport, rendit ce jugement : « Si l'on ne peut faire résoudre cet homme à sacrifier aux dieux immortels, qu'il meure par le glaive. » Le licteur ¹ étant de retour, montra l'ordre dont il était porteur. Et sur le refus de Nicéphore, on lui trancha la tête.

Ainsi mourut le bienheureux Nicéphore, qui reçut de la main de Jésus-Christ, avec la palme du martyre, trois couronnes immortelles : la couronne de la foi, celle de l'humilité et celle de la charité.

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINT MARON,

ANACHORÈTE, PATRON DES MARONITES,

ET SAINT JACQUES LE SYRIEN,

SON DISCIPLE.

Saint Maron doit être regardé comme un des principaux Pères de la solitude du diocèse de Cyr. Théodoret, qui ne nous a donné son éloge qu'en peu de mots, nous fait comprendre pourtant qu'il excellait en mortification, en amour de Dieu et en dons célestes. Il nous le représente comme un admirable jardinier qui cultiva au Seigneur des arbres de vertus et de vie parfaite : et saint Jacques, surnommé le Syrien, qu'il forma à la vie religieuse,

¹ Officier qui portait les haches et les faisceaux devant les Juges, et qui exécutait les sentences de mort.

suffit pour nous donner une très-grande idée de son mérite.

Saint Maron se retira sur le haut d'une montagne, où les idolâtres avaient dédié autrefois un temple aux démons, qu'il consacra au Dieu vivant, et où depuis il faisait assidûment ses prières. Il bâtit une petite cellule tout auprès; mais il ne s'en servait que très-rarement, passant ordinairement sa vie à découvert, comme faisaient la plupart des anachorètes de ces pays. Non content de les imiter dans ce genre de vie très-rude, il inventa, dit Théodoret, de nouvelles austérités pour accroître de plus en plus dans son âme les trésors de la sagesse évangélique.

Le souverain Maître, pour l'amour duquel il souffrait ces grands travaux, l'en dédommagea dès cette vie, par les grâces dont il le favorisa. Il lui accorda avec tant de plénitude le don de guérir toutes sortes de maladies, que de quelque nature qu'elles fussent, on en était délivré par la vertu de ses oraisons. Sa réputation s'étendit ainsi partout, et chacun s'empressant de recourir à lui, aucun de ceux qui imploraient son secours auprès de Dieu ne retournait frustré dans son attente.

Mais s'il était donné de Dieu comme un médecin pour les maladies corporelles, il ne réussissait pas moins à guérir les maladies spirituelles. Il parlait avec force contre les vices, et donnait d'excellentes instructions pour la pratique des vertus chrétiennes, et la grâce de Notre-Seigneur accompagnant ses paroles de son onction divine, il eut la consolation de convertir quantité de personnes. « Par cette sainte agriculture, dit Théodoret, il éleva plusieurs plantes dans la vertu, et fit, pour l'offrir à Dieu, cet admirable jardin que l'on voit maintenant dans le diocèse de Cyr. » Cela nous apprend que saint Maron fut comme le père de presque tous les moines qui florissaient du temps de cet historien dans les solitudes de ce diocèse et des environs, et entre plusieurs monastères qu'il fonda, il y en eut un dans le territoire de cette ville.

Théodoret n'avait point vu ce Saint; mais il connaissait beaucoup saint Jacques, son principal disciple. Il ne nous dit pas aussi l'âge qu'il avait quand il mourut. Il nous fait pourtant entendre qu'il était très-vieux, puisqu'il termine son éloge en di-

sant qu'une maladie de peu de jours, qui fit connaître la défaillance de sa nature, trancha le fil de sa vie; mais il conserva la vigueur de son esprit jusqu'à la fin.

Comme il avait été en grande vénération pendant qu'il vivait, les habitants des environs se disputèrent le bonheur de posséder son saint corps, mais ceux d'un bourg voisin qui était extrêmement peuplé, étant accourus en plus grand nombre, forcèrent les autres de se retirer et emportèrent chez eux ce précieux trésor. Ils bâtirent sur son tombeau une grande église, où depuis on célébrait sa fête fort solennellement. Ainsi, quoiqu'il eût vivement désiré d'être enseveli avec saint Zébinas, la Providence en disposa autrement, sans doute afin qu'il fût honoré d'un culte particulier dans cette église.

Saint Jacques, surnommé le Syrien ou de Cyr, et qu'on peut distinguer par là plus aisément de quelques autres solitaires du même nom, était le plus ancien de ceux qui vivaient du temps de Théodoret, les autres dont il parle étant déjà morts. « Après avoir, dit-il, marqué en peu de mots les combats de ces généreux athlètes dont Dieu a couronné la vertu, je viens à ceux qui sont encore sur la terre, et qui s'efforcent même de surpasser par leurs travaux ceux qui les ont devancés, et je commence par Jacques, ce grand personnage, puisqu'il précède en âge et surpasse par sa vie laborieuse ceux qui s'efforcent de l'imiter dans un genre de vie si merveilleux et si extraordinaire. » Cet historien n'est pas le seul qui lui donne le titre de grand; d'autres le lui donnent également, ainsi que celui de Thaumaturge : il a mérité l'un et l'autre tant par son éminente vertu que par les prodiges qu'il opéra, et qui furent, comme le dit le même historien, dignes des Apôtres.

Il vécut d'abord sous la discipline de saint Maron; et comme ce Saint avait ajouté de nouvelles austérités à celles que d'autres anachorètes avaient pratiquées avant lui, il surpassa aussi les siennes, et se condamna à de plus rudes travaux dans le désir ardent qu'il avait de s'immoler à Dieu par la pénitence. Il ne se livra pourtant pas d'abord à toute son ardeur; mais il se prépara peu à peu aux plus laborieuses pratiques par de moindres, et

qu'il pouvait supporter plus facilement. Ainsi il commença par s'enfermer dans une petite cellule, où éloigné du bruit et du tumulte du monde, il s'occupait avec plus de liberté d'esprit et de cœur à la contemplation de Dieu, et se disposait par là à la vertu parfaite qui faisait l'unique objet de son émulation.

Quand il se sentit assez de force et de courage pour entrer dans de plus grands combats, il alla sur une haute montagne à trente stades, ou une lieue et demie de Cyr, et y fixa sa demeure. Il y avait trente-huit ans qu'il y pratiquait la pénitence, quand Théodoret écrivait son histoire. Elle était telle, cette pénitence, que ce célèbre écrivain ne fait pas difficulté de la mettre au-dessus de celle de son père spirituel : « Car, dit-il, si celui-ci n'eut pour maison que laasure d'un vieux temple auparavant consacré aux démons, et pour habit que des peaux de chèvres qui le garantissaient de la pluie et de la neige, Jacques n'avait ni maison, ni toit, ni cabane. Il n'avait que le ciel pour couverture, de sorte qu'exposé à toutes les injures de l'air, il était tantôt trempé de la pluie, tantôt transi par la neige ou la gelée, tantôt brûlé par les rayons ardents du soleil, et il le soutenait avec tant de courage, qu'il semblait qu'il souffrait dans un corps différent du sien.

« Il s'efforçait, dit encore son historien, pour mieux nous représenter son grand courage dans une vie si pénible, il s'efforçait de surmonter la faiblesse de la nature par la force de son esprit. Il agissait, quoique dans une chair mortelle et passible, comme s'il eût été impassible ; et bien qu'il fût chargé du poids de son corps, il vivait comme s'il n'en avait point. Ainsi il pouvait dire comme saint Paul : « Nous sommes dans un corps mortel et terrestre, mais nous ne combattons pas selon les inclinations de la chair. Nos armes ne sont point charnelles ; et Dieu les rend fortes et puissantes pour renverser tous les obstacles, pour dissiper tous les desseins de ses ennemis, pour abaisser tout ce qui s'élève contre son ordre et sa volonté, pour réduire tous les esprits sous son obéissance ¹. »

¹ II Cor., I.

Théodoret nous fait remarquer une circonstance particulière de sa vie austère, et qui ne pouvait que lui être très-pénible ; c'est que n'ayant, comme nous avons dit, ni toit, ni mur, ni haie pour se garantir, il était toujours à même d'être vu de tous ceux qui venaient sur sa montagne ; ce qui était presque continuel et le gênait extrêmement. Le même auteur le comprit encore plus dans une grande maladie dont il fut atteint, et où la modestie et la décence religieuse ne purent que le faire souffrir étrangement. Son mal était un débordement de bile accompagné de la dyssentérie et de la fièvre, qui l'avait réduit presque à l'extrémité.

Il était ainsi exposé à la vue de tout le monde, sans que personne pensât à se retirer pour lui laisser la liberté de se décharger de cette humeur maligne et piquante qui lui déchirait les entrailles. Théodoret, qui se trouvait présent, s'en aperçut, et dit tout ce qu'il put au peuple pour l'obliger à le laisser seul ; mais après bien des prières et des menaces, il fit tant enfin qu'on se retira sur le soir. Le Saint ne céda pourtant pas encore à la violence de la nature, et attendit pour cela que la nuit fût si obscure qu'il ne restât plus personne auprès de lui.

Le lendemain Théodoret vint le trouver, et ayant remarqué que la chaleur de l'air, qui était extrême, augmentait celle de sa fièvre, car on était alors au fort de l'été, voulut lui procurer de l'ombre, et sans le lui proposer directement, connaissant sa mortification, il lui dit qu'il ne pouvait soutenir lui-même l'ardeur du soleil et qu'il voudrait bien pouvoir s'en garantir un peu. Le Saint fit aussitôt enfoncer trois roseaux dans la terre et mettre dessus deux peaux. Il le pria ensuite de se mettre dessous ce petit couvert ; mais Théodoret lui répondit : « Il serait bien honteux pour moi, mon Père, qu'étant jeune et vigoureux je recusse ce soulagement, tandis que dans l'ardeur de la fièvre qui vous brûle, vous n'en prenez point vous-même. Si vous voulez donc que je sois à l'ombre, prenez en aussi votre part, je vous en supplie, puisque la grande chaleur ne me permet pas de demeurer où vous êtes, et que je ne veux pas vous quitter. »

Le Saint y consentit par considération pour lui, et quand ils eurent pris ce petit soulagement à l'ombre de ces peaux, Théo-

doret, qui voulait l'obliger de se coucher afin qu'il souffrit moins par cette situation, lui témoigna qu'il ne pouvait non plus demeurer toujours assis comme lui sans être trop gêné, et que s'il le voulait bien il se coucherait contre terre et lui aussi pour pouvoir parler plus commodément. Le Saint y acquiesça encore, et dans cette situation Théodoret sentit qu'il avait sous son habit de grandes chaînes de fer à l'entour de son cou et de ses reins, et lui dit : « Mon Père, la fièvre que vous avez doit vous tenir lieu à présent de pénitence, et vous ferez bien, dans l'accablement où elle vous réduit, d'ôter vos chaînes, que vous pourrez reprendre quand elle aura cessé. » L'humble Jacques ne résista point à la volonté de son évêque, et avec ce soulagement il se trouva guéri peu de jours après. Ceci arriva au commencement de l'épiscopat de Théodoret, puisqu'il dit qu'il était alors encore jeune et robuste.

Le Saint tomba depuis dans une maladie plus dangereuse, et comme on croyait qu'il n'en relèverait point, il s'assembla un grand nombre de paysans des environs pour enlever son corps dès qu'il aurait expiré. Il était tombé en défaillance, et n'avait aucune connaissance, quand ces paysans s'attroupèrent autour de lui ; quelques-uns même le crurent mort, et lui arrachèrent des cheveux, apparemment pour les garder comme des reliques, et il n'en avait rien senti. Mais les habitants de Cyr accoururent avec des soldats armés qui tirèrent quantité de traits, non pas pour blesser, mais pour faire écarter les paysans, et ayant mis le Serviteur de Dieu sur un lit, ils le portèrent à la ville, dans un monastère proche de l'église d'un Prophète.

Théodoret se trouvait alors à Bérée, avec Acace qui en était évêque. On vint l'avertir de l'état du Saint, et on lui dit même qu'il était mort. Il partit sur-le-champ et arriva au point du jour, ayant marché toute la nuit. Il le trouva sans parole et sans connaissance ; et comme il l'eut salué et lui eut dit qu'Acace, qu'il estimait tant, se recommandait à lui, il ouvrit les yeux ; mais il les referma après lui avoir seulement demandé comment il se portait et quand il était arrivé.

Il fut trois jours dans le même état, et enfin revenant à lui, il

demanda où il était : on le lui dit et cela l'affligea ; il fallut le reporter sur la montagne, car il témoigna le désirer beaucoup. Le lendemain, Théodore étant auprès de lui, voulut lui faire prendre de la tisane, et lui dit d'en user comme d'une pénitence propre au temps de la maladie. Saint Polychrone était présent, et l'engagea aussi à la prendre. On vit dans cette conjoncture en ce grand Solitaire quelle est la droiture du cœur des Saints, et combien ils sont éloignés d'agir par des vues humaines. Un de ceux qui l'assistaient voulut couvrir d'un panier le vase où était la tisane ; saint Jacques lui en demanda le sujet : et sur ce qu'il lui répondit que c'était afin que ceux qui le viendraient visiter ne la vissent pas, il lui dit ces belles paroles :

« Gardez-vous bien, mon fils, de cacher aux hommes ce qui est connu de Dieu, créateur de toutes choses, puisque ne voulant vivre que pour lui seul, je me mets peu en peine de la gloire et de l'estime des hommes. Car quel avantage recevrai-je que ceux qui viennent ici crussent mes austérités plus grandes que Dieu ne voit qu'elles sont, puisque c'est lui et non pas eux, qui récompense les travaux qu'on entreprend pour son service ? » Théodore admire avec raison cette réponse qui montrait dans ce Saint un esprit élevé au-dessus de toutes les louanges humaines.

Cet évêque voulant nous donner encore une preuve de son extrême patience dans la vie pénitente qu'il menait, dit qu'il arrivait qu'étant couché par terre, la neige qui, sur sa montagne, tombait quelquefois trois jours et trois nuits de suite, le couvrait de telle sorte que ses habits mêmes ne paraissaient pas, et il l'endurait avec une admirable douceur d'esprit, jusqu'à ce que des paysans du voisinage survenant, le retiraient de dessous ce tas de neige en l'écartant avec des bèches et des hoyaux. La même chose lui arrivait aussi tandis qu'il priait Dieu, sans qu'il se détournât de son oraison.

Ce ne fut pas seulement contre lui-même qu'il combattit en traitant son corps avec une si grande sévérité ; il eut à lutter contre les puissances des ténèbres qui lui déclarèrent la guerre, même dès le commencement de son engagement dans la vie so-

litaire. Le démon se présenta à lui sous la figure d'un Éthiopien hideux qui jetait du feu par les yeux, et pendant dix jours il lui apparut ainsi lorsqu'il voulait prendre sa nourriture, ce qui lui causait un extrême dégoût. Mais méprisant ses illusions, il s'efforça de manger ; ce qui irrita si fort cet esprit immonde, qu'il le menaça de le frapper avec un bâton. « Frappe, lui dit alors le Saint, si le Créateur de l'univers t'en a donné le pouvoir, et je recevrai les coups avec joie, non pas comme venant de ta main, mais plutôt de la sienne ; mais s'il ne te le permet pas, tu ne le pourras point, quand ta rage te porterait mille fois à l'entreprendre. » Ce défi obligea le fantôme de s'évanouir, mais il ne laissa pourtant pas de lui tendre d'autres pièges.

On lui apportait de l'eau deux fois la semaine pour sa provision, et il arriva que le démon prenant sa figure sous un corps fantastique, alla au-devant de celui qui lui portait l'eau et la prit de ses mains. Il fit la même chose trois fois de suite ; ce qui fut cause que le Serviteur de Dieu souffrit extrêmement de la soif pendant tout ce temps-là. Il demanda enfin à celui qui lui fournissait l'eau pourquoi il avait laissé passer quinze jours sans lui en apporter. « Hélas ! lui dit celui-ci, je n'y ai point manqué, et je vous l'ai remise à un tel endroit. » Le Saint comprit l'artifice du démon, et dit à cet homme : « Quand vous me verriez mille fois à cet endroit-là, ne me remettez l'eau que dans celui-ci. »

Le démon ainsi découvert vint l'attaquer de nouveau dans la nuit, et lui cria d'une voix forte : « Je détruirai si bien ta réputation, qu'on te regardera comme un homme perdu d'honneur, et dont on ne doit plus faire aucun cas. » — « Tant mieux, lui répondit le Saint, tu me rendras un très-grand service malgré toi-même ; parce que ne voyant plus personne et ayant tout mon temps à moi, je pourrai l'employer à contempler sans cesse les beautés éternelles. » Le démon tâcha en effet de le faire, en apparaissant avec un autre malin esprit sous la forme de deux femmes qui allaient à la montagne, comme si le Saint les eût attirées. Il était midi, et le Saint disait son office lorsqu'elles parurent venir à lui. Son cœur en fut d'abord un peu troublé comme d'une chose extraordinaire, ce qui fait voir qu'il ne permettait

point aux femmes de le venir voir dans sa retraite. Il pensait déjà de leur jeter des pierres pour les écarter ; mais se souvenant de la menace du démon, et comprenant qu'il voulait l'exécuter dans ce moment, il dit : « Quand elles viendraient se mettre sur mes épaules je ne les chasserai point, mais j'emploierai contre elles les armes de la prière. » Cette ferme détermination déconcerta les démons et les mit en fuite.

Une autre fois ils lui firent entendre dans la nuit, tandis qu'il priait, le bruit d'un chariot et d'un nombreux cortège, comme si c'eût été le gouverneur du pays et sa suite. Il pensa en lui-même que ce ne pouvait être ce seigneur, qui se trouvait pour lors absent, et que la saison même était trop mauvaise pour que les chariots pussent aller par les chemins de la montagne. Il reconnut encore mieux l'ouvrage du démon, à mesure qu'il entendit ce bruit de plus près, et lui dit avec intrépidité : « Jusques à quand, malheureux esprit, useras-tu de tous ces artifices, et oseras-tu mépriser la bonté de Dieu ? » Il se tourna ensuite du côté de l'Orient et se mit à prier, ce qui obligea le malin esprit de se retirer ; mais en disparaissant, il le poussa comme s'il l'eût voulu renverser par terre, ce qu'il ne put faire, parce que la grâce de Dieu le soutint.

Théodoret avait appris ceci de la bouche du Saint, qu'il appelle très-véritable, et avec qui il parlait avec toute confiance. Nous avons remarqué en donnant l'abrégé de la vie de ce prélat, combien ses prières lui attirèrent de secours du Ciel dans le soin qu'il se donna pour purger son diocèse des Marcionites, dont plusieurs bourgs étaient infectés ; nous ajouterons à ce que nous avons dit, comment Dieu avait fait connaître à saint Jacques la protection qu'il devait donner à sa mission contre ces hérétiques. C'est Théodoret lui-même qui le rapporte en ces termes : « Ayant résolu d'aller dans le principal de ces bourgs, et étant arrêté par de grandes difficultés, j'envoyai à mon Isaïe (saint Jacques) pour obtenir le secours de Dieu par ses prières, et il me répondit ainsi : « Ne craignez rien ; Dieu m'a fait voir cette nuit, non point en songe, mais par une vision réelle, que tous les obstacles se dissiperont comme des toiles d'araignées. Car, lorsque j'ai voulu com-

mencer à chanter les Psaumes, j'ai aperçu du côté de ces bourgs un serpent de feu porté dans les airs, de l'orient à l'occident. Après que j'ai eu dit trois psaumes, j'ai vu ce même serpent replié en cercle, en sorte que sa tête touchait à sa queue ; et après avoir dit huit psaumes, je l'ai vu coupé en deux morceaux et il s'est réduit en fumée. »

Les effets justifèrent la vérité de cette vision et en développèrent le mystère ; car, dit Théodoret : « Dès le matin, les hérétiques vinrent d'abord contre nous du côté de l'occident, l'épée à la main : environ la troisième heure du jour, ils s'assemblèrent et se rangèrent en forme de cercle, comme pour penser à leur propre sûreté ; et enfin à la huitième heure, ils se dispersèrent tous deçà et de là, et nous laissèrent libre l'entrée du bourg, où nous trouvâmes un serpent d'airain qu'ils adoraient. » Le même auteur rapporte encore deux autres visions que le Saint avait eues, l'une du patriarche Joseph, l'autre de saint Jean-Baptiste. Enfin, parlant des miracles qu'il fit, car il guérit plusieurs malades, et délivra aussi plusieurs possédés par sa bénédiction et par ses prières, il assure comme une chose connue de tout le monde, qu'il ressuscita un enfant qu'on était près d'ensevelir, et voici comme il le raconte : « Qui ne sait qu'un enfant, dont le père et la mère demeurent encore dans le faubourg de la ville, a été ressuscité par ses prières ? Ils avaient eu déjà plusieurs autres enfants qui étaient morts jeunes, quand celui-ci naquit. Le père voulant se le conserver, vint prier le Saint de lui en obtenir de Dieu la grâce, et promit, s'il avait cette consolation, de le consacrer au Seigneur. Cela n'empêcha pas que l'enfant ne mourût lorsqu'il eut quatre ans. Son père était alors absent, et trouva à son retour qu'on le portait en terre. « Puisque j'ai promis, dit-il, de consacrer mon fils à Dieu, je veux le lui présenter par les mains de son serviteur Jacques, pour m'acquitter de ma promesse autant que je le puis dans l'état où il est. Il le retira donc du cercueil et le porta aux pieds du Saint, qui, se prosternant aussitôt, fit sa prière pour lui et en attendit l'effet avec confiance. Sur le soir, l'enfant revint au monde et appela son père, à qui le saint Homme le rendit après avoir remercié le souverain Arbitre de toutes choses,

qui se rend avec tant de miséricorde aux vœux de ceux qui ont sa crainte gravée dans leur cœur. » Théodoret avait appris ces circonstances du père, et avait vu l'enfant même.

Le Saint avait de la peine qu'on vint l'interrompre pendant qu'il priait, et il y était exposé à tout moment ; parce que n'ayant ni cellule, ni mur, ni couvert, il ne pouvait se dérober à la vue de ceux qui le venaient voir, et qui s'empressaient de l'approcher dès qu'ils étaient à sa montagne ; au lieu que les autres anachorètes étant enfermés dans leurs cellules, y demeuraient en repos autant qu'il leur plaisait, et n'en ouvraient la porte que quand ils voulaient. C'était donc pour lui un grand sujet de peine, de ne pouvoir prier sans qu'on vint le détourner ; cela faisait qu'il en témoignait quelquefois du mécontentement à ces personnes, qui s'en plaignirent à Théodoret.

Il prit occasion de lui en parler, et lui dit : « Plusieurs ont été fâchés de ce que vous les avez contraints de se retirer sans recevoir votre bénédiction. Il me paraît qu'après qu'ils ont fait un si long chemin par le seul désir d'obtenir cette grâce de vous, il eût été bon de les renvoyer avec la consolation de l'avoir reçue. » A quoi il répondit : « Je ne suis venu sur cette montagne que pour mon propre salut ; et ayant mon âme couverte de plaies que mes péchés lui ont faites, j'ai besoin de prier beaucoup Notre-Seigneur afin qu'il daigne me les guérir. Or, si je servais un maître, je ne m'amuserais pas, lorsque l'heure de dresser la table et de lui présenter les plats serait venue, à parler avec mes compagnons ; et allant aussi demander justice à un magistrat pour quelque tort qu'on m'aurait fait, je ne le quitterais pas au milieu du discours pour parler à quelqu'un. Pourquoi donc voudriez-vous que, tandis que je parle au Maître du monde et au souverain Juge, j'interrompe mes prières pour m'engager à de longs discours avec des hommes qui sont ses serviteurs et ses clients aussi bien que moi ? » Théodoret entra dans son sens, et fit goûter ces raisons à ceux qui lui avaient fait leurs plaintes.

L'extrême vénération qu'on avait pour lui fit qu'on s'y mit à l'avance pour déposer avec honneur ses saintes Reliques quand il serait mort, et qu'on bâtit pour cela dans le bourg le plus

proche de sa montagne, une grande chapelle où on voulait les placer ; et Théodoret de son côté lui fit faire un tombeau dans l'église des Saints-Apôtres. Il l'apprit, et pour éviter cet honneur, dont il se jugeait indigne, il conjura plusieurs fois Théodoret de l'enterrer sur la montagne.

Ce prélat voulut le détourner de cette pensée, en lui disant qu'ayant méprisé jusqu'alors tout ce qui est de cette vie, il ne devait pas se mettre en peine de ce qu'on ferait de son corps après sa mort. Le Saint ne se rendit pourtant pas à cette raison, son humilité souffrait trop de la distinction qu'on lui préparait, et il pria instamment Théodoret de lui accorder sa demande ; et celui-ci voulant enfin le satisfaire, fit porter sur la montagne le tombeau qu'il avait préparé, et fit bâtir autour une petite chapelle, qui garantit le tombeau des impressions trop vives de l'air.

Cela ne suffit pourtant pas à l'humble Saint, il craignit encore qu'on ne dit dans la suite, quand on l'y aurait enseveli, que c'était là son tombeau. Comme il n'avait jamais travaillé que pour posséder Dieu dans le ciel, il ne voulait point qu'il restât sur la terre de monument qui servit à conserver son souvenir dans l'esprit des hommes : « Je ne souffrirai jamais, dit-il, qu'on appelle ceci le tombeau de Jacques ; mais je désire qu'il porte le titre des saints et victorieux Martyrs, et que l'on me mette auprès d'eux dans un autre cercueil, comme un pauvre à qui ils font la grâce de le recevoir. »

Il rassembla donc pour cela de tous côtés des reliques des Saints, qu'il fit mettre dans le tombeau que Théodoret lui avait préparé, s'estimant infiniment heureux d'occuper un petit coin dans un lieu où reposaient ces ossements sacrés, afin de ressusciter un jour avec eux et de participer à leur bonheur dans la jouissance éternelle de Dieu. Théodore le Lecteur assure qu'on le mit dans le même tombeau ; et ce fut après la mort de Théodoret, car le Saint lui survécut. Saint Zébinas lui avait donné son premier cilice, et ayant aussi reçu une tunique de peau, il l'envoya à saint Polychrone, le compagnon de ses travaux ; mais celui-ci l'ayant trouvée trop belle pour lui, comme nous l'avons dit, il s'excusa de s'en servir.

Nous ne devons pas oublier que l'empereur Léon écrivit en particulier à saint Jacques, en même temps qu'à saint Siméon Stylite et à saint Baradat, pour savoir son sentiment sur le concile de Chalcédoine et sur Timothée Élure, qui avait usurpé le siège d'Alexandrie, et qu'il lui fit une réponse, ainsi que ces deux Saints, dans laquelle il lui témoigna autant d'horreur du procédé de Timothée, que de respect pour le concile. Il écrivit aussi pour le même sujet à Basile, évêque d'Antioche, une lettre d'un style simple, mais pleine de l'esprit de Dieu. Cela fait voir en quelle estime ce Saint était de son vivant. Aussi, Théodoret ayant été obligé d'écrire à deux magistrats en faveur de ses diocésains que l'on opprimait par des tributs excessifs, leur représente que le très-saint homme Jacques leur demandait conjointement avec lui la même grâce pour eux, et que s'il ne leur écrivait point, c'est que ce n'était point sa coutume, à cause de l'amour qu'il avait pour le silence et la contemplation.

Comme on ne croit pas que Théodoret ait vécu au delà de 457, il s'ensuit que saint Jacques, qui ne mourut qu'après lui, vivait encore dans ce temps-là. Les Grecs font sa fête le 26 novembre.

(MARIN.)

Quant à son maître saint Maron, Théodoret, qui fut fait évêque de Cyr quatorze ou quinze ans après sa mort, témoigne que sa fête était déjà toute établie, et qu'elle se célébrait avec grande solennité.

On ne sait pas, dit Baillet, si cette grande église où reposait le corps de saint Maron, était aussi celle du célèbre monastère dont les religieux dans la suite des temps ont donné le nom de Maronites à tous les moines orthodoxes, et plus tard aux autres fidèles catholiques du pays. Ce fut après le concile de Chalcédoine, après la mort même de Théodoret, ou sur la fin du v^e siècle, que l'on donna ce nom aux moines de la seconde et de la troisième Syrie, c'est-à-dire des provinces de l'Euphrate et du Liban jusqu'en Arabie, et généralement à tous ceux de ces contrées qui soutenaient les décrets de ce concile contre les Eutychiens, les Sévériens, les Acéphales, et ceux qui depuis furent appelés Monothélites.

Ces Maronites se sont joints depuis aux Melchites ou catholiques d'Égypte, jusqu'au schisme des Grecs qui les a séparés. Car ces derniers, bien qu'ennemis également des Eutychiens et des Nestoriens, ont quitté la communion de Rome et de l'Église latine, au lieu que les Maronites y sont demeurés fidèlement attachés. Ils ont toujours solennisé la fête de saint Maron comme de l'un de leurs principaux patrons au 9 février, qu'ils croient être le jour de sa mort. Cependant les Grecs l'ont mise au 14 du même mois dans leurs *Menées*.

SAINT DONAT ET SAINT PRIME,

MARTYRS.

Donat et Prime étaient deux saints diacres attachés à l'église du château de Lemlé, en Afrique, où Donat sanctifiait le nom que l'hérétique Donat, chef des Donatistes, avait profané. Or les partisans du déserteur de l'Église résolurent de détruire l'autel que les fidèles diacres Donat et Prime desservaient saintement. Mais les deux saints veillaient; et lorsqu'ils apprirent qu'une bande de Donatistes arrivait avec des intentions hostiles, ils barricadèrent leurs portes si solidement que les ennemis de la foi catholique ne purent pénétrer dans le lieu saint. Inspirés par l'esprit de ténèbres, les schismatiques grimpèrent sur le toit de l'église, y firent une ouverture, et lancèrent sur l'autel une grêle de tuiles qui écrasèrent les deux saints Martyrs.

SAINT ATHÉNOÏORE,

ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE.

Athénodore était frère de saint Grégoire le Thaumaturge, né ainsi que lui au commencement du III^e siècle, dans la ville dont plus tard il devait être évêque. Élevé dans le paganisme, il fut amené à la lumière en assistant aux leçons d'Origène.

Un peu plus tard, les deux frères se sentirent attirés au Dieu unique qu'Origène leur avait fait connaître. On sait l'histoire de saint Grégoire le Thaumaturge, mais on sait peu de choses de saint Athénodore, sinon qu'il assista au concile d'Antioche où Paul de Samosate fut condamné; qu'il eut beaucoup à souffrir

dans les persécutions, comme chrétien et comme évêque, et qu'il reçut la récompense de ses travaux sous l'empire d'Aurélien. Il est fêté généralement le 9 février, et en quelques lieux le 18 octobre.

SAINT NÉBRIDE,

ÉVÊQUE D'EGARE.

Egare était, dans le Bigorre (aujourd'hui département des Hautes-Pyrénées), un siège épiscopal, qui a disparu ou qui a changé de nom. Au sixième siècle, Egare appartenait à l'Espagne. Des parents distingués dans cette contrée eurent quatre enfants élevés dans la foi chrétienne; Nébridius, l'un d'eux, frère de saint Juste d'Urgel, se montra si accompli en sciences et en vertus, que ses concitoyens l'acclamèrent évêque d'Egare. Peu après Clovis I^{er}, roi des Francs, et Alaric, qui régnait en Espagne, se firent la guerre. Nébride fit éclater alors sa charité, secourant les pauvres sans relâche, soignant les blessés, consolant les désolés, visitant continuellement son troupeau. Il brilla dans les Conciles et se montra ferme dans la foi romaine. Au bout de sa vie assez longue et constamment angélique, il s'en alla devant Dieu, béni de tous, recevoir les récompenses éternelles le 9 février de l'an 545.

SAINT BRAQUE OU BRACHIO,

SOLITAIRE.

Saint Braque était d'une bonne maison de la Touraine. L'éducation des enfants ne consistait guère alors qu'à s'exercer dans les violents exercices de la chasse ou de la guerre. Saint Braque s'engagea donc au service de Sigivald, comte de Clermont en Auvergne, vers l'an 528. Sigivald était parent de Thierry, roi d'Austrasie. L'exercice habituel de ses serviteurs était la chasse, dans laquelle saint Braque devint fort habile.

Un jour qu'avec ses chiens il poursuivait à outrance un sanglier, l'animal se réfugia dans la cabane de saint Emilien, qui vivait là en solitaire, uniquement occupé de gagner le ciel. Le jeune Braque entra à sa suite dans l'ermitage et fut bien surpris

de voir son sanglier au repos et ses chiens ne lui jeter aucun aboi, ce qui lui parut un prodige.

Le Solitaire le reçut avec affabilité, et le jeune homme, surpris de voir les bêtes farouches chercher asile auprès des Saints, interrogea Emilien qui lui fit comprendre la vanité de ses occupations. La grâce de Dieu toucha ce jeune cœur, au point qu'il voulut dès lors se consacrer à lui. Il s'attacha au saint Ermite, apprit à lire et à prier, et devint le compagnon du Saint. Sa famille eut beau le réclamer, il resta ferme dans les voies qui mènent au salut.

Saint Emilien étant mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il lui succéda dans son ermitage et bâtit le monastère de Menat, où il s'éteignit pour le monde, riche de mérites devant Dieu. Il est honoré le 9 février, jour de sa mort en 576.

SAINT THÉLIAU OU TÉLIOU,

ÉVÊQUE DE LANDAFF.

Théliau naquit près de Monmouth dans le pays de Galles; il était frère d'Anaumède, qui épousa, en 490, Budic, roi des Bretons armoricains. Il fut élevé sous la conduite de saint Dubrice, évêque de Landaff. Quelque temps après l'année 500, il fit un pèlerinage à Jérusalem avec saint David et saint Patern, deux de ses condisciples. Il refusa l'évêché de Dol, que le clergé de cette ville et le roi Budic voulaient absolument lui donner. De retour en Angleterre, on l'éleva, malgré lui, sur le siège épiscopal de Landaff, après la translation de saint Dubrice à celui de Caërléon.

Il fit fleurir son Église par sa science, sa piété, son zèle et son attention à ne recevoir dans le clergé que des hommes éclairés et vertueux. Son autorité seule suffisait pour décider sans appel tous les différends.

Il donna des preuves de la charité la plus généreuse durant une maladie contagieuse qui désola le pays de Galles; et il mourut vers l'an 580, dans une solitude où il s'était retiré pour se préparer au passage de l'éternité.

Les archives de Landaff comptent parmi ses plus célèbres dis-

ciptes, saint Oudocée son neveu et successeur, saint Ismaël qu'il sacra évêque, saint Tyfhei martyr ¹.

SAINT ANSBERT,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

Ansbert naquit dans le village de Chaussy en Vexin, contrée qui faisait partie de l'Île de France. Fils d'un grand seigneur, il reçut une éducation distinguée et montra de bonne heure un grand entraînement à la sainteté. A mesure qu'il avançait dans l'adolescence il se donnait à Dieu et ne s'attachait qu'à lui. Or son père voulait le marier pour l'avancer dans le monde. Il lui proposait une jeune fille de grande maison, pieuse comme lui. Elle s'appelait Angadrème et on l'admirait. Mais au moment où l'on se préparait à les flancer, Angadrème fut tout à coup atteinte de la lèpre.

Elle se fit religieuse; et Ansbert s'en alla à la cour de Clotaire III, dont il fut bientôt le chancelier. Les dignités de ce monde et leurs charmes n'atténuèrent pas sa piété. Il ne désirait que la vie solitaire. Il résolut donc de quitter secrètement la cour pour aller s'enfermer dans l'abbaye de Fontenelle.

Après les épreuves ordinaires, saint Vandrille le reçut au nombre de ses religieux. Il devint bientôt là un modèle accompli de toutes les vertus. On remarquait surtout en lui une humilité profonde, une obéissance sans réserve et une patience admirable. Son abbé lui ayant ordonné de se préparer à la réception du sacerdoce, il se rendit à Rouen, où il fut ordonné prêtre par saint Ouen; il s'appliqua ensuite avec ardeur à l'étude des Livres sacrés, sans se dispenser toutefois du travail des mains.

Un jour qu'il travaillait à une vigne, plantée à quelque distance du monastère, le prince Thierry, qui prenait de ce côté-là le divertissement de la chasse, s'avança pour avoir la satisfaction de le voir. Le Saint lui donna quelques avis, lui prédit qu'il règnerait, mais après avoir eu beaucoup à souffrir de la part de ses ennemis.

¹ Emprunté à Godescard.

Ayant été élu abbé de Fontenelle, il marcha sur les traces de saint Vandrille et de saint Lambert ses prédécesseurs. Pour s'exciter à remplir ses devoirs, il en considérait sans cesse l'étendue et la difficulté. Ses exemples ajoutaient une nouvelle force aux instructions qu'il donnait à ses disciples. Il avait pour les pauvres une charité singulière : il bâtit trois hôpitaux, où il en nourrissait un grand nombre. Son exactitude à maintenir la règle n'avait rien d'austère ni de dur, et sa grande maxime était qu'un supérieur doit moins chercher à se faire craindre qu'à se faire aimer. Les fidèles des environs venaient en foule le consulter sur l'affaire de leur salut; il entendait la confession de leurs péchés, et leur prescrivait de sages réglemens pour la conduite de leur vie.

Après la mort de saint Ouen, arrivée en 683, il fut élevé sur le siège épiscopal de Rouen, et sacré par saint Lambert à Clichy, où Thierry III avait convoqué les États du royaume. Son élection fut fort agréable au roi, qui l'estimait singulièrement à cause de son éminente sainteté, et qui l'avait choisi pour son confesseur.

Le nouvel évêque s'appliqua tout entier à la prédication de la parole de Dieu, au soulagement des pauvres et à la réparation des églises. Il faisait souvent la visite de son diocèse.

Ansbert accorda aux religieux de Fontenelle le droit d'élire leur abbé; et ce privilège fut confirmé par le Concile qui se tint à Rouen en 689.

Quelque temps après, des ennemis du saint Evêque le calomnièrent auprès de Pépin qui le relégua dans le monastère d'Hau-mont en Hainaut. Ansbert ne vit là qu'une grâce, celle de se préparer à la mort. Son innocence fut bientôt reconnue. Dieu alors, l'appela à lui le 9 février de l'an 698. On l'enterra comme il l'avait demandé, dans l'abbaye de Fontenelle, et des miracles proclamèrent sa sainteté.

SAINT ERHARD OU EBERHARD,

MOINE.

Eberhard, enfant de l'Ecosse, reçut le jour à la fin du septième siècle ou aux premières années du huitième. Il fut pieusement

élevé, et ses études, qui avaient pour fondement les saintes Écritures, le préparèrent, ainsi que ses deux frères, à embrasser la vie de missionnaire, pour se sanctifier en sanctifiant les autres. Ils partirent ensemble à la conquête des âmes.

Ayant traversé les contrées belges, où les Saints étaient déjà nombreux, ils gagnèrent l'Allemagne, tout en prêchant l'Évangile partout où ils passaient. Ils s'arrêtèrent à Trèves, où saint Hidulphe occupait le siège épiscopal. Le bon Prélat les reçut avec joie, et ils l'aidèrent à répandre la foi dans cette contrée. Mais en l'an 753, saint Hidulphe s'étant démis de son évêché pour se préparer à la mort dans la solitude, Eberhard et ses frères se séparèrent avec le même projet. Eberhard s'en alla à Ratisbonne, où la bonté de Dieu illustra par des miracles ses travaux et ses œuvres; il y fonda un monastère et y mourut dans la seconde moitié du huitième siècle.

SAINT PIERRE,

ÉVÊQUE DE SALERNE.

Ce Prélat, premier du nom de Pierre à Salerne, avait siégé d'abord à Canosa; mais les troubles du neuvième siècle où il vivait l'avaient obligé de fuir; et réfugié à Salerne, il s'y était vu acclamé évêque de cette ville. Il y éleva devant sa demeure épiscopale la belle église de Saint-Jean-Baptiste.

On rapporte qu'étant tombé malade d'une grande fièvre, saint Sabin lui apparut, le guérit, et lui prescrivit de faire rendre à leurs vrais maîtres les serviteurs enlevés par des seigneurs rapaces; ce qu'il fit. Après avoir siégé dix ans à Salerne, il mourut le 9 février de l'an 844, et des miracles signalèrent sa sainteté.

LE B. ERIZZO,

DEUXIÈME GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE VALLOMBREUSE.

Erizzo fut le premier disciple qui s'attacha à saint Jean Gualbert, fondateur de la Congrégation de Vallombreuse. Le Saint reconnut en lui tant de vertus, qu'il l'établit doyen de son monastère, ce qui est dans cet Ordre la première dignité après celle

de l'Abbé. Il remplit admirablement le poste qui lui était confié et s'occupa trente-six ans, dans la campagne de Fiesole, sans jamais quitter son monastère pour aller à la ville ou pour visiter le voisinage.

A la mort de saint Jean Gualbert, les religieux le choisirent pour lui succéder dans le Généralat; deux ans après il s'endormit dans le Seigneur, le 9 février 1094, et il fut inhumé auprès des religieux de son Ordre qui l'avaient précédé devant Dieu.

SAINT MARIEN L'ÉCOSSAIS,

ABBÉ DE SAINT-PIERRE, PRÈS RATISBONNE¹.

Le bienheureux Marien², né en Ecosse, s'associa deux jeunes gens de son pays, et vint avec eux en Allemagne, sous le règne de l'empereur Henri IV, pour visiter les monastères de cette contrée. Les pieux voyageurs s'arrêtèrent à Bamberg, et selon toute apparence, ils prirent l'habit religieux dans le célèbre monastère de Saint-Benoît au Mont-Michel. Après un séjour de peu de durée dans cette maison, ils se rendirent à Ratisbonne, où Willa, abbesse d'un couvent de religieuses, leur offrit l'hospitalité.

Marien demanda ensuite à être reçu à l'abbaye de Saint-Pierre, bâtie à quelque distance des murs de la ville; et sa demande lui ayant été accordée, il s'y fixa et consacra dès lors son temps à la prière et à l'étude de l'Écriture sainte. On a conservé pendant

¹ Voyez les Bollandistes, 9 febr., pag. 34. Andræas Félix Offelius, *Rerum Boicorum scriptores*, t. I, p. 478.

² Il ne faut pas confondre ce saint abbé avec l'historien Marien, dit également l'Écossais (*Marianus scotus*), qui fut à la fois son contemporain et son compatriote. En effet, ce dernier, né en Ecosse en 1028, fut d'abord religieux à Cologne en 1046, puis à Fulde en 1052, et à Mayence, où il mourut en 1086. (Selon quelques auteurs, ce fut dans l'abbaye de Fulde qu'il mourut.) Il était parent du vénérable Bède, et il a laissé les ouvrages suivants, qui sont encore estimés aujourd'hui : 1° Une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1083 de Jésus-Christ; elle a été continuée jusqu'en 1200 par Dodechin, abbé au diocèse de Trèves; 2° un livre des concordances des quatre Évangélistes; 3° des observations sur les épîtres de saint Paul; 4° un traité sur les mathématiques, telles qu'on les cultivait alors; 5° enfin, plusieurs discours et un recueil de lettres. Il était un des hommes les plus savants de son temps.

longtemps en manuscrit un commentaire qu'il composa sur les psaumes, et plusieurs livres de piété qu'il dédia aux habitants de Ratisbonne. Plus tard il devint abbé de son monastère, qu'il administra avec sagesse, et dans lequel il attira un grand nombre d'Ecoissais. Sa mort arriva le 9 février 1088. (GODESCARD.)

SAINT SABIN,

ÈVÊQUE DE CANOSA.

Dès son enfance, Sabin montra une grande piété. On admirait sa compassion pour les pauvres, pour les malades, pour tous ceux qui souffraient. Ses vertus grandirent avec lui et lui acquirent tant d'estime que, ses études terminées, le clergé et le peuple l'élurent évêque de Canosa, ville de la Pouille, où il paraît qu'il était né. Il gouverna si dignement son évêché, et ses enseignements faisaient tant de bien, qu'il fut chéri et vénéré de tous les principaux personnages de l'Italie; il était l'ami de saint Germain, évêque de Capoue.

Il fut envoyé par le Saint-Siège à Constantinople pour combattre le patriarche Antime, qui favorisait la secte des Acéphales¹. Il fut très-bien reçu par l'empereur Justinien.

Lorsqu'il fut devenu vieux, son archidiacre, qui voulait lui succéder, lui fit servir par un esclave un verre de vin empoisonné. Le Saint, qui était doué de l'esprit de prophétie, prit le vase, fit dessus le signe de la Croix et but sans hésiter. Après quoi il dit à l'esclave : « Annonce à ton maître que j'ai bu le vin empoisonné et qu'il ne sera pourtant pas évêque. » L'archidiacre mourut le même jour.

Saint Sabin de Canosa s'endormit dans le Seigneur en 1166, après un épiscopat de cinquante-deux ans.

LE BIENHEUREUX JULIEN DE SPIRE.

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Julien, originaire de Spire, ville impériale et épiscopale du Bas-Palatinat, reçut une excellente éducation dans

¹ Hérétiques qui n'avaient pas de chef.

ses premières années; et sa réputation l'ayant fait désirer en France, il y vint et y exerça assez longtemps la charge de maître de la musique du roi saint Louis. Sa piété, autant que ses talents, le fit estimer de ce religieux prince, et il ne tint qu'à Julien de faire une grande fortune; mais plus touché des vérités éternelles que des grandeurs de ce monde, il abandonna toutes ses espérances, et prit l'habit de Saint-François.

La dévotion singulière qu'il avait pour ce bienheureux Patriarche, et pour saint Antoine de Padoue, le porta à les prendre pour patrons et à les imiter. Pour s'exciter à suivre ces grands modèles, et encourager les autres à entrer dans la glorieuse carrière qu'ils ont parcourue, il recueillit leurs actions les plus éclatantes, et en forma un livre, où il montra beaucoup d'érudition et de sagacité.

Pour laisser une nouvelle preuve de l'attachement qu'il portait à saint François et à saint Antoine, il mit leur office en musique, à l'exception de deux antiennes, et ce fut sans doute la maladie ou la mort qui l'empêcha de terminer ces ouvrages.

Après avoir enseigné plusieurs années à Paris, il y mourut et y fut enterré le neuvième jour de février de l'an 1285.

Beaucoup de modestie et de retenue, une chasteté inaltérable, une charité ardente et une entière soumission à sa règle, avaient acquis à Julien de Spire, la réputation de sainteté pendant qu'il était sur la terre, et dès qu'il fut hors de ce monde, la béatitude dont il jouissait dans l'autre, éclata par plusieurs miracles, qui eurent pour témoins tous les habitants de Paris.

LE BIENHEUREUX BERNARDIN DE CAYMIS,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Bernardin de Caymis était originaire de Milan. Il se distingua dans l'Ordre de Saint-François par ses vertus, par ses talents pour la chaire, et par son zèle pour l'amour de Dieu.

Son mérite éminent le fit élire gardien du mont de Sion, à Jérusalem; place des plus distinguées de l'Ordre, et que l'on ne

confie qu'à des personnages d'une piété et d'une prudence consommées.

De retour en Italie, Bernardin désira ardemment de trouver un lieu convenable pour y représenter au naturel les principaux Mystères de la vie de Jésus-Christ. C'était une suite de l'impression qu'avait faite sur son esprit la vue des saints Lieux à Jérusalem.

Après avoir cherché de différents côtés, il jeta les yeux sur une petite montagne, près de Varalli au diocèse de Novare, dont la situation, semblable à celle du Calvaire, lui parut propre à l'exécution de son dessein.

Pour obtenir ce terrain, il fit aux habitants du canton, un discours dont ils furent si touchés, qu'ils s'accordèrent d'abord à lui bâtir un petit couvent au pied de la montagne, et quelques chapelles sur la cime. Le Pape Innocent VIII, en l'an 1486, autorisa Bernardin à accepter la donation qui lui était faite de la part des habitants, par Emilien Scarognini et deux autres particuliers fondés de leurs pouvoirs. En 1493, on le mit en possession. Les chapelles du Saint-Sépulcre, de Notre-Dame-de-Pitié et de l'Ascension de Jésus-Christ se trouvaient déjà achevées, et peu de temps après, toute la montagne se trouva couverte de chapelles où les mystères de la Rédemption sont représentés par d'excellents ouvrages de peinture et de sculpture ; de sorte que Varalli, qui n'était qu'un petit bourg, est devenu une belle ville.

Scarognini avait fait bâtir la chapelle du Saint-Sépulcre, celle du massacre des Saints-Innocents fut due à la magnificence de Charles-Emmanuel de Savoie et de Catherine d'Espagne, sa femme. Elle renferme de grandes richesses.

La chapelle appelée du Mont-du-Calvaire est assise sur le lieu le plus élevé de la montagne. On y voit une Croix, faite avec du bois pris sur le mont du Calvaire, elle est demeurée quarante heures au lieu même où fut plantée celle sur laquelle Jésus-Christ expira.

Depuis l'érection de ces chapelles, il s'en est construit beaucoup d'autres sur le mont Varalli, et la dévotion des princes et des peuples envers ce lieu y en ajoute fréquemment de nouvelles.

Aux preuves éclatantes que Bernardin de Caymis donna de son zèle pour l'avancement de la religion, il joignit une vie pure et une conduite irréprochable. Sa foi était aussi vive qu'éclairée, et quoiqu'il s'appliquât avec ardeur à la prière et à la méditation, et qu'il apportât une parfaite régularité dans ses devoirs religieux, il n'en fut pas moins propre aux affaires ; car nous voyons que le Pape Sixte IV l'envoya en qualité de Nonce, vers Ferdinand, roid'Espagne, et que le chapitre général des Frères Mineurs, tenu à Aquila en 1493, le chargea de terminer les différends survenus à l'occasion des dégâts faits par les Turcs, dans les provinces de Croatie et de Bosnie, et qu'il se comporta dans ces diverses négociations d'une manière qui fut également applaudie de la part de tous les intéressés.

L'accord de ces deux provinces fut à peu près le dernier acte de la vie de Bernardin. De retour au mont Varalli, il tomba malade et y termina saintement ses jours, le 9 février 1496. Il y fut inhumé, et son chef s'y conserve comme une relique vénérable, dans la chapelle du Saint-Sépulcre.

LE BIENHEUREUX BERNARD DE SCAMMACA,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Né à Catane en Sicile, d'une famille riche et distinguée, Bernard s'était abandonné à toute la fougue de ses passions et ne s'était refusé aucun plaisir ; mais Dieu l'arrêta au milieu de ses désordres, en lui envoyant une maladie qui, le forçant de rester en chambre pendant longtemps, lui donna occasion de faire de sérieuses réflexions sur le malheureux état de son âme. Eclairé alors d'une lumière céleste, il résolut d'abandonner un monde dont il ne connaissait que trop, par sa propre expérience, la corruption et la vanité, et dans le commerce duquel il n'avait recueilli que des mécomptes et des disgrâces. Lorsqu'il fut guéri de son infirmité, il se présenta au couvent des Dominicains, et sollicita son admission avec tant d'instances, qu'elle lui fut accordée. Bientôt on put aisément se convaincre que ce n'était pas le feu d'une ferveur passagère qui avait porté ce pécheur converti à embrasser l'état religieux, mais qu'il s'était véritablement et en-

tièrement dépouillé du vieil homme, pour se revêtir du nouveau. Son obéissance, son humilité, sa douceur, sa modestie et ses autres vertus montrèrent quelle perfection un chrétien est capable d'atteindre lorsqu'il revient à Dieu dans la sincérité de son cœur.

Bernard n'ignorait pas que le but principal de l'institut des Frères Prêcheurs est de travailler au salut des âmes. Il se dévoua donc au service du prochain, afin de l'assister dans toutes ses nécessités spirituelles. Mais, comme il craignait de négliger sa propre sanctification en cherchant à procurer celle des autres, non content de supporter les peines et les fatigues attachées à la vie apostolique, et voulant d'ailleurs expier les péchés de sa jeunesse, il se livrait à diverses pratiques de pénitence, déchirait son corps par de sanglantes disciplines et menait la vie la plus austère. Etranger désormais aux choses de la terre, il ne suspendait ses œuvres de zèle que pour s'adonner avec ardeur à la méditation des choses célestes. Le Seigneur voulut récompenser d'une manière sensible la vertu de son serviteur. On assure que les religieux du couvent qu'habitait le Bienheureux le virent plusieurs fois, pendant son oraison, élevé de terre et entouré d'une lumière surnaturelle.

Ce saint homme, après avoir fourni, dans l'état religieux, une carrière pleine de mérite devant Dieu, par la fidélité avec laquelle il observa la règle, mourut de la mort des justes, l'an 1486. A peine eut-il expiré, que le peuple de Catane se porta en foule au couvent des Dominicains pour honorer son corps, tant on avait une haute idée de sa sainteté. Ce corps vénérable ayant été exhumé au bout de quelques années, fut trouvé entier, sans corruption, et il se conserve encore dans cet état. Le Pape Léon XII, informé du culte qu'on rendait de temps immémorial au bienheureux Bernard Scammaca, approuva ce culte le 5 mars 1825, et permit à l'Ordre des Frères Prêcheurs, ainsi qu'au clergé du diocèse de Catane, d'en faire l'office ¹.

(M^{SR} DONEY.)

¹ Godescard, 9 février.

LA VÉNÉRABLE SŒUR ANNE-CATHERINE EMMERICH.

Anne-Catherine Emmerich, fille de Bernard Emmerich et d'Anne Hillers, pauvres et pieux paysans, naquit dans le hameau de Flamske, à une petite demi-lieue de Coesfeld, ville de l'évêché de Munster, le 8 septembre 1774 : elle fut baptisée dans l'église de Saint-Jacques à Coesfeld. Son enfance eut beaucoup de rapport avec celle de la vénérable Anne Garzias de Saint-Barthélemi, de Domenica del Paradiso et de quelques autres contemplatives de la classe des paysans. Son Ange gardien lui apparaissait sous une forme enfantine : le bon Pasteur venait aider la pauvre petite bergère, à laquelle il se montrait lui-même comme un petit berger.

Elle eut, dès ses premières années, un don particulier qu'on retrouve dans les histoires de sainte Sybiline de Pavic, d'Ida de Louvain, d'Ursule Benincasa et de quelques autres âmes pieuses : le don de distinguer ce qui est bon ou mauvais, saint ou profane, béni ou maudit, dans les choses matérielles ou spirituelles. Elle reconnaissait les reliques des Saints au point de raconter non-seulement des particularités inconnues de leur vie, mais encore l'histoire de la relique qui lui était présentée et les divers lieux où elle s'était trouvée. Elle eut toute sa vie un commerce intime avec les âmes du Purgatoire : toutes ses actions, toutes ses prières étaient en vue de ces âmes ; elle se sentait souvent appelée à leur secours, et recevait quelque avertissement frappant lorsqu'elle les oubliait.

Elle ne se permettait que le plus strict nécessaire en fait de sommeil et de nourriture : elle passait plusieurs heures en prière chaque nuit, et l'hiver elle allait quelquefois en plein air s'agenouiller sur la neige. Elle couchait par terre sur des planches disposées en forme de croix. Elle mangeait et buvait ce dont les autres ne voulaient pas : les meilleurs morceaux étaient réservés pour les pauvres et les malades, et quand elle ne savait à qui les donner, elle les offrait à Dieu avec une foi enfantine, le priant d'en faire part à quelqu'un qui en eût plus besoin qu'elle.

Dans sa dix-huitième année, elle alla à Coesfeld en apprentissage chez une couturière, et, y ayant passé deux ans, elle revint chez ses parents. Elle demanda à être reçue chez les Augustines de Borken, chez les trappistines de Darfeld et chez les Clarisses de Munster ; mais sa pauvreté et celle de ces couvents y mirent obstacle. Elle resta quelques années à Coesfeld dans le travail, les bonnes œuvres et la prière, ayant toujours la même direction intérieure. C'était un enfant docile et silencieux dans la main de son Ange gardien.

Quoique dans cette esquisse de sa vie, nous laissions de côté beaucoup de circonstances intéressantes, il en est une que nous ne devons pas passer sous silence. Vers sa vingt-quatrième année elle reçut une grâce que le Seigneur a accordée sur cette terre à plusieurs personnes dévouées à un culte plus spécial de sa douloureuse Passion, à savoir : la souffrance corporelle et visible des douleurs de sa sainte tête dans le couronnement d'épines.

Le 13 novembre 1802, elle fut enfin reçue au noviciat des Augustines de Dulmen, et fit sa profession l'année suivante à l'âge de vingt-neuf ans. Elle continua dans le cloître à travailler au jardin et dans la maison, tandis que ses souffrances spirituelles allaient toujours croissant, en sorte qu'il n'est pas étonnant qu'elle fût fréquemment malade ; mais ses maladies avaient encore une autre cause. M. Brentano a su par des observations exactes, prolongées pendant quatre ans, et aussi par des aveux timides qu'elle ne put se refuser à faire, que, toute sa vie durant, une grande partie de ses maladies et de ses douleurs vint de ce qu'elle prenait pour elle les souffrances des autres. Tantôt elle demandait la maladie de quelque personne qui ne savait pas souffrir patiemment, et l'allégeait de tous ses maux ou d'une partie en les prenant elle-même ; tantôt, voulant expier quelque péché, elle se livrait à Dieu, et le Seigneur, acceptant son sacrifice, lui permettait cette expiation en union aux mérites de sa Passion, sous la forme de quelque maladie correspondante au péché qu'elle voulait effacer. Elle avait donc à supporter des maladies qui lui étaient propres, des maux qu'elle prenait à autrui, certaines dou-

leurs pour expier les fautes des autres, et très-fréquemment des souffrances satisfaisantes fort diverses pour les âmes du Purgatoire. Toutes ces souffrances se présentaient en elle comme une maladie propre, avec les symptômes les plus opposés et les plus variables, et sous ce rapport, elle était livrée au médecin qui, avec sa science terrestre, s'efforçait à guérir des maux qui étaient sa vie. « Si j'avais bien connu mon état, et que j'eusse eu le temps et la faculté de l'expliquer, il n'y avait là personne qui eût pu me comprendre. Un médecin surtout m'aurait regardée comme tout à fait folle, et aurait redoublé ses coûteux et pénibles remèdes. J'ai aussi beaucoup souffert toute ma vie, et surtout au couvent, par des remèdes donnés hors de propos. Souvent, quand ils m'avaient mise à l'agonie, Dieu prenait pitié de moi et m'envoyait quelques secours surnaturels qui me guérissaient. »

Le 3 décembre 1811, le couvent fut supprimé et l'église fermée. Les religieuses se dispersèrent chacune de son côté. Anne-Catherine resta pauvre et malade. Une servante compatissante du monastère la servit par charité. Un vieux prêtre émigré, qui disait la messe dans le couvent, resta aussi avec elle. Ces trois personnes ne quittèrent la maison conventuelle qu'au printemps de 1812. Elle était encore malade, et ce ne fut qu'avec peine qu'on put la transporter. Le prêtre trouva un petit logement chez une pauvre veuve de l'endroit : elle eut dans la même maison une mauvaise petite chambre au rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur la rue. Elle vécut là, toujours malade, jusqu'à l'automne de 1812. Ses ravissements dans la prière et le commerce spirituel qu'elle entretenait avec le monde invisible, étaient devenus plus fréquents encore. Il plut au Seigneur, vers ce temps, de marquer son corps virginal des stigmates de sa Croix et de son crucifiement ; scandale pour les Juifs, folie pour les païens, et l'un et l'autre pour bien des gens qui se nomment chrétiens. Elle avait, dès son jeune âge, prié le Sauveur de lui imprimer fortement sa sainte Croix dans le cœur, afin qu'elle ne pût jamais oublier son amour pour les hommes ; mais elle n'avait jamais pensé à un signe extérieur. Repoussée dans le monde, elle priaït plus ardemment que jamais à ce sujet.

Un jour qu'elle faisait cette prière, elle tomba en extase, et vit venir à elle un jeune homme resplendissant, tel que son flancé céleste lui apparaissait ordinairement. Il lui présenta une petite croix, qu'elle saisit avec vivacité et serra fortement contre sa poitrine. Peu de temps après, étant allée avec la petite-fille de son hôtesse visiter un vieil ermitage près de Dulmen, elle tomba tout-à-coup en extase et perdit connaissance. Puis, étant revenue à elle, elle fut ramenée à sa demeure par une paysanne. Comme la douleur cuisante qu'elle ressentait à la poitrine augmentait chaque jour, elle vit l'apparence d'une croix de trois pouces de long, qui semblait appliquée sur l'os de la poitrine, et se dessinait en rouge à travers la peau. Cette croix rendait du sang à certains intervalles, au point qu'on pouvait en prendre l'empreinte sur du papier. En 1814, cette sueur de sang fut plus rare ; seulement la croix était, tous les vendredis, d'un rouge de feu. Toutefois elle rendit encore du sang plus tard, notamment tous les vendredis-saints. Le 30 mars 1821, M. Brentano vit cette croix, d'un rouge très-vif et rendant du sang par tous les points. D'autres extatiques ont reçu de semblables empreintes de la Croix, entre autres Catherine de Raconis, Marina d'Escobar, Emilie Bichieri, etc.

Sa stigmatisation s'accomplit dans les derniers jours de l'année 1812. Le 29 décembre, vers trois heures de l'après-midi, elle était dans sa petite chambre, fort malade et couchée sur son lit, mais les bras étendus et en état d'extase. Elle méditait sur les souffrances du Sauveur et demandait à souffrir avec lui. Elle dit cinq *Pater* en l'honneur des cinq plaies, redoubla de ferveur, et se sentit très-affamée de souffrir avec Jésus : son visage était rouge et enflammé. Elle vit alors une lumière qui s'abaissait vers elle et y distingua la forme resplendissante du Sauveur crucifié : ses blessures rayonnaient comme cinq foyers lumineux. Son cœur était ému de douleur et de joie à la vue des saintes Plaies, son désir de souffrir avec le Seigneur devint d'une violence extrême. Alors, des mains, des pieds et du côté de l'apparition partirent de triples rayons d'un rouge sanglant, qui se terminaient en forme de flèches et qui vinrent frapper ses mains, ses pieds et son côté droit. Les trois rayons de côté finissaient en fer de lance. Aussi-

tôt qu'elle en fut touchée, des gouttes de sang jaillirent aux places des blessures. Elle resta encore longtemps sans connaissance ; et lorsqu'elle reprit ses sens, elle ne sut pas qui avait abaissé ses bras étendus. Elle vit avec étonnement le sang qui coulait de la paume de ses mains, et ressentit de violentes douleurs aux pieds et au côté. La jeune fille de son hôtesse étant entrée dans sa chambre, avait vu ses mains saignantes et l'avait raconté à sa mère. Celle-ci, tout inquiète, lui demanda ce qui était arrivé, et Anne-Catherine la pria de n'en point parler. Elle sentit après la stigmatisation qu'un changement s'était opéré dans son corps : le cours du sang semblait avoir pris une autre direction, et il se portait avec force vers les stigmates. Elle disait elle-même : « Cela est inexprimable. »

Anne-Catherine, ne pouvant plus marcher ni se lever de son lit, en vint promptement à ne plus manger ; bientôt elle ne put prendre que de l'eau avec un peu de vin, puis que de l'eau seule ; quelquefois, mais plus rarement, le jus extrait d'une cerise ou d'une prune : elle vomissait immédiatement toute nourriture plus consistante, fût-elle prise en très-petite quantité. Cette impossibilité de prendre de la nourriture, ou plutôt cette faculté de vivre longtemps sans autre aliment que de l'eau, n'est pas sans exemple chez les malades, au dire des médecins instruits. Les théologiens trouveront souvent dans la vie des ascètes contemplatifs, et notamment des extatiques et des stigmatisés, que plusieurs restaient longtemps sans prendre d'autre nourriture que le pain de la sainte Eucharistie. Nous citerons, entre beaucoup d'autres, saint Nicolas de Flue, sainte Lidwine de Schiedam, sainte Catherine de Sienne, sainte Angèle de Foligno, sainte Louise de l'Ascension, etc.

Tous les phénomènes qui se manifestaient dans Anne-Catherine restèrent cachés à ceux qui l'approchaient de plus près, jusqu'au 25 février 1813, où le hasard les fit connaître à une ancienne compagne du couvent de la malade : à la fin de mars, toute la ville en parlait. Le 23 mars, le médecin de l'endroit la soumit à un examen ; il se convainquit de la vérité contre son attente, dressa un procès-verbal de ce qu'il avait vu, devint son médecin et son ami, et resta tel jusqu'à sa mort. Le 28 mars, l'autorité

spirituelle envoya de Munster, près d'elle, une commission d'enquête. La malade gagna à cette occasion la bienveillance de ses supérieurs et l'amitié de feu le doyen Overberg, qui depuis ce temps lui faisait chaque année une visite de plusieurs jours, et qui resta le directeur de sa conscience et son consolateur. Le conseiller médical de Druffel, présent à cette enquête comme médecin, ne cessa jamais de la vénérer ; il donna en 1814, dans le *Journal de médecine de Salzbourg*, une relation détaillée des phénomènes observés chez Anne-Catherine, à laquelle nous renvoyons.

Le 23 octobre 1813, on la porta dans un autre logement qui avait vue sur un jardin. L'état de la pauvre religieuse devenait de jour en jour plus pénible. Ses stigmates furent pour elle, jusqu'à sa mort, une source de douleurs indicibles : elle n'arrêtait pas sa pensée aux grâces dont ils étaient les témoins ineffaçables, mais les faisait tourner au profit de son humilité, en les considérant comme une croix pesante dont elle était chargée à cause de ses péchés. Son pauvre corps lui-même devait prêcher Jésus crucifié. Il était difficile d'être pour tous une énigme, un objet de suspicion pour la plupart, de respect mêlé de crainte pour plusieurs, sans tomber dans l'impatience, l'irritation ou l'orgueil. Elle se serait volontiers cachée au monde ; mais l'obéissance l'obligea bientôt de se soumettre aux jugements divers d'un grand nombre de curieux. Souffrant les douleurs les plus cruelles, elle avait en outre perdu à peu près la propriété d'elle-même, et elle était devenue comme une chose que chacun croyait avoir le droit de regarder et de juger, souvent sans profit pour personne, mais au grand préjudice de son corps et de son âme, à cause du repos et du recueillement dont on la privait.

M. Brentano alla la voir en septembre 1818, muni de recommandations de l'illustre comte de Stolberg et du respectable doyen Overberg. Elle lui permit de passer chaque jour quelques heures chez elle, et lui témoigna tout d'abord une pleine confiance. Pour lui, il mettait tous les jours sur le papier ce qu'il observait en elle, ou ce qu'elle lui racontait de sa vie intérieure et extérieure. Le 22 octobre, le pieux Sailer, évêque de Ratis-

bonne, vint la visiter. Leur entrevue fut touchante : il était beau de voir ces deux cœurs, brûlants de l'amour de Jésus-Christ et conduits par la grâce selon des voies si diverses, se rencontrer au pied de la Croix. Le vendredi 23 octobre, Sailer vit le sang jaillir de sa tête, de ses mains et de ses pieds : il lui recommanda instamment de tout communiquer sans réserve à M. Brentano, et s'entendit à ce sujet avec son directeur ordinaire. Il la confessa, lui donna la communion le samedi 24, et continua son voyage. Il fut son ami jusqu'à sa mort, pria toujours pour elle et lui demanda ses prières quand il se trouva dans des circonstances difficiles. M. Brentano resta jusqu'en janvier 1819; il revint au mois de mai et continua ses observations presque sans interruption jusqu'à la mort d'Anne-Catherine.

La pieuse fille priait Dieu constamment de lui retirer les stigmates extérieurs, à cause du trouble et de la fatigue qui en résultaient pour elle, et sa prière fut exaucée au bout de sept ans. Vers la fin de 1819, le sang coula plus rarement de ses plaies, puis cessa tout à fait de couler. Le 25 décembre, des croûtes tombèrent de ses pieds et de ses mains, et on vit des cicatrices blanches qui devenaient rouges à certains jours; quant aux douleurs, elles étaient restées. L'empreinte de la Croix et la blessure du côté droit furent souvent visibles comme auparavant, mais irrégulièrement. Elle eut toujours, à jours fixes, la douloureuse sensation d'une couronne d'épines autour de la tête. Elle ne pouvait alors appuyer sa tête nulle part, elle ne pouvait pas même y porter la main, et restait de longues heures, quelquefois des nuits entières, assise dans son lit, soutenue sur son séant par des coussins, pâle, gémissante, comme une effrayante image de douleur. Cet état se terminait toujours par un flux de sang plus ou moins abondant autour de la tête : quelquefois sa coiffure seule en était imbibée, quelquefois le sang coulait jusque sur son visage et sur son cou. Le Vendredi-Saint, 19 avril 1819, toutes ses plaies se rouvrirent et saignèrent, puis se refermèrent les jours suivants.

Il y eut sur son état une enquête rigoureuse faite par des médecins et des naturalistes. On la porta à cet effet dans une maison étrangère, où elle resta du 7 au 29 août : cet examen ne paraît

pas avoir amené de résultats positifs. On la rapporta dans sa demeure le 29 août ; depuis ce temps on la laissa en repos jusqu'à sa mort, sauf quelques tracasseries privées et quelques insultes publiques.

Le Vendredi-Saint, 30 mars 1820, sa tête, ses pieds, ses mains, sa poitrine et son côté rendirent du sang. La même chose arriva en 1821 et 1822. Les 27 et 28 mars 1823, Jeudi et Vendredi-Saint, elle eut des visions sur la Passion, pendant lesquelles toutes ses plaies saignèrent, non sans lui causer de vives douleurs. Ce fut la dernière fois que son sang rendit témoignage de son union aux souffrances de Celui qui s'est donné tout entier pour nous.

D'étranges réactions de l'esprit sur le corps se rencontrent souvent dans la vie des personnes sujettes à l'extase et ne sont pas étrangères à la foi. Sainte Paule, si l'on en croit saint Jérôme, visita les Saints Lieux en esprit comme si elle les eût visités corporellement : la même chose arriva à sainte Colombe de Rieti et à sainte Lidwine de Schiedam, dont le corps porta les traces de ce voyage spirituel : ce fut comme si elle eût réellement voyagé. Elle éprouva toutes les fatigues d'une marche pénible, se blessa aux pieds, y eut des marques qui semblaient causées par des pierres ou par des épines, enfin se donna une entorse dont elle souffrit longtemps. Conduite à ce voyage par son Ange gardien, elle lui entendit dire que ces blessures corporelles étaient un signe qu'elle avait été ravie en corps et en esprit. De semblables lésions matérielles se voyaient aussi chez Anne-Catherine peu d'instants après quelques-unes de ses visions. Lidwine commença son voyage extatique en suivant son bon Ange, à la chapelle de la Sainte-Vierge devant Schiedam. Anne-Catherine commençait les siens par suivre aussi son Ange soit à la chapelle voisine de sa demeure, soit sur le chemin de la croix de Coesfeld. Ses voyages à la Terre-Sainte se faisaient d'après ses récits par les chemins les plus opposés ; quelquefois même elle faisait le tour de la terre quand sa tâche spirituelle l'exigeait. Dans le cours de ses voyages depuis sa demeure jusqu'aux pays les plus éloignés, elle portait secours à bien des gens, et exerçait envers eux des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles : ceci se faisait fréquem-

ment en paraboles. Au bout d'un an, elle refaisait le même chemin, revoyait les mêmes personnes et racontait leur avancement spirituel ou leur rechute. Tout ce travail se rapportait toujours à l'Église et au règne de Dieu sur la terre. Le but de ces pèlerinages journaliers qu'elle faisait en rêve était toujours la Terre promise, qu'elle observait dans le plus grand détail, et qu'elle voyait, tantôt dans son état actuel, tantôt dans celui où elle se trouvait aux diverses époques de l'histoire sainte ; car ce qui la distinguait des autres personnes de la même catégorie, c'était la grâce inouïe d'une intuition directe de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, des personnages de la Sainte Famille et de tous les Saints vers lesquels se dirigeait l'œil de son esprit. Elle voyait la signification de tous les jours de fête de l'année ecclésiastique sous le point de vue du culte et sous celui de l'histoire. Elle vit et raconta jour par jour, en décrivant avec détails et nommant les lieux, les personnes, les fêtes, les mœurs et les miracles, les années de la prédication de Jésus jusqu'à l'Ascension, et l'histoire des Apôtres pendant plusieurs semaines après la descente du Saint-Esprit. Elle ne regardait pas toutes ses visions comme des jouissances spirituelles de son âme, mais elle y voyait en quelque sorte des champs fertiles pleins des mérites de Jésus-Christ, et qui n'avaient pas encore été mis en rapport : elle était souvent occupée en esprit à réclamer pour l'Église le fruit de telle ou telle peine du Seigneur ; elle suppliait Dieu d'appliquer à son Église les mérites du Sauveur, qui étaient son héritage, et dont elle semblait prendre possession en son nom d'une manière naïve.

Jamais elle ne traduisait ses visions dans la vie chrétienne extérieure, et elle ne leur attribuait aucune authenticité historique. Hors de là, elle ne connaissait autre chose que le catéchisme, l'histoire populaire de la Bible, les Évangiles des dimanches et des fêtes, et le calendrier, qui apparaissait à ses regards de voyante comme le livre le plus riche et le plus profond. Elle n'avait jamais lu l'Ancien et le Nouveau Testament ; quand elle était fatiguée de raconter ses visions, elle disait : « Lisez cela dans la Bible, » et s'étonnait beaucoup d'apprendre que cela ne s'y trouvait pas, puisque tout, disait-on, devait s'y trouver.

La véritable tâche de sa vie fut la souffrance pour l'Église et pour quelques-uns de ses membres dont la détresse lui était montrée en esprit, ou qui lui demandaient des prières, sans savoir que cette pauvre religieuse malade eût quelque chose de plus à faire pour eux que de dire quelques *Pater noster*, ignorant que toutes ses souffrances spirituelles et corporelles se rapportaient à eux, et qu'elle devait lutter patiemment contre les plus terribles douleurs sans être secourue, comme les contemplatives d'un autre temps, par les prières sympathiques d'une communauté religieuse. Quand elle luttait ainsi contre des souffrances pour lesquelles elle s'était substituée à autrui, elle tournait souvent ses regards vers les douleurs correspondantes de l'Église, et souffrant pour un malade, elle offrait encore ses peines pour l'Église entière.

Au commencement de l'Avent, ses douleurs furent un peu adoucies par d'aimables visions sur les préparatifs de voyage de la très-sainte Vierge, et plus tard sur tout son voyage à Bethléem avec Joseph. Cela lui arrivait ainsi tous les ans à la même époque ; mais cette année il y eut plus de fatigue et moins de consolations. Ainsi, à l'heure de la naissance du Sauveur, qui était ordinairement pour elle un moment de joie enivrante, elle se traina péniblement en esprit vers l'Enfant Jésus dans sa crèche, et ne lui porta d'autre présent que la myrrhe, d'autre offrande que sa Croix, sous le poids de laquelle elle tomba à ses pieds comme mourante. Il semblait qu'elle terminât son compte terrestre avec Dieu, et qu'elle se dévouât une dernière fois pour une multitude d'hommes affligés spirituellement et corporellement. Le peu que l'on put connaître de cette substitution à diverses douleurs d'autrui touche à l'incompréhensible. Elle disait avec raison : « L'Enfant Jésus ne m'a apporté cette année qu'une Croix et des instruments de martyre. »

Elle se concentra chaque jour davantage dans sa souffrance, ne parla presque plus, et quoiqu'elle continuât à voir les voyages de Jésus pendant sa prédication, elle indiquait tout au plus en quelques mots la direction de sa route.

Son état empira de jour en jour : elle, qui ordinairement souff-

frait en silence, poussait maintenant des gémissements étouffés, tant ses douleurs étaient affreuses. Le 15 janvier elle dit : « L'Enfant Jésus m'a apporté à Noël de grandes douleurs ; je me suis trouvée de nouveau près de sa crèche à Bethléem : il avait la fièvre et me montrait ses souffrances et celles de sa mère : ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient qu'un mauvais morceau de pain pour toute nourriture. Il m'a donné des douleurs encore plus grandes et m'a dit : « Tu es à moi, tu es ma fiancée : souffre comme j'ai souffert et ne demandes pas pourquoi. » Je ne sais ce que ce sera ni si cela durera longtemps ; je m'abandonne aveuglément à mon martyre ; soit qu'il faille vivre, soit qu'il faille mourir, je désire que la volonté cachée de Dieu s'accomplisse en moi. Du reste, je suis calme et j'ai des consolations dans mes peines. Ce matin encore j'étais très-heureuse. Béni soit le nom du Seigneur ! »

Ses douleurs augmentèrent encore, s'il est possible : assise sur son séant, les yeux fermés, elle gémissait d'une voix éteinte et elle tombait de côté et d'autre : si on la couchait, elle menaçait d'étouffer ; sa respiration se précipitait, tous ses nerfs et ses muscles tremblaient et tressaillaient de douleur : après de violents efforts pour vomir, elle souffrit horriblement des entrailles. On craignit qu'il n'y eût de la gangrène. Son gosier était altéré et brûlant, sa bouche enflée, ses joues étaient rouges de fièvre, ses mains pâles comme l'ivoire : les cicatrices des stigmates brillaient comme l'argent à travers sa peau tendue. Son pouls donnait cent soixante à cent quatre-vingts pulsations par minute. Le 27, à deux heures de l'après-midi, elle reçut l'Extrême-Onction, au grand soulagement de son corps et de son âme. Le soir, son ami, l'excellent curé de H., pria près de son lit : ce fut une grande consolation pour elle. Elle lui dit : « Combien tout ici est bon et beau ! » Et encore : « Dieu soit mille fois loué et remercié ! »

Les jours suivants elle fut plus mal. Le 7 au soir, étant un peu plus calme, elle dit : « Ah ! Seigneur Jésus, mille remerciements pour toute la durée de ma vie ; Seigneur, que votre volonté se fasse et non pas la mienne. » Le 8 février au soir, un prêtre priait près de son lit : elle lui baisa la main avec reconnaissance, le

pria de l'assister à sa mort et dit : « Je vis pour vous, je meurs pour vous ; Seigneur, soyez loué ; je ne vois plus, je n'entends plus ! » Comme on voulait la changer de posture pour la soulager, elle dit : « Je suis sur la Croix, ce sera bientôt fini, laissez-moi. » Elle avait reçu tous les Sacrements, mais elle voulait se confesser encore d'une faute légère qu'elle avait déjà confessée bien des fois. Le prêtre lui donna une absolution générale : elle fit un mouvement pour s'étendre et l'on crut qu'elle passait. Il vint près de son lit une personne qui croyait lui avoir souvent fait de la peine et qui lui demanda pardon. Elle la regarda d'un air surpris et dit avec un accent de vérité très-expressif : « Il n'y a personne sur la terre contre qui j'aie quelque chose. »

Dans ces derniers jours, comme on s'attendait à tout moment à la voir mourir, il y avait souvent des amis dans la pièce qui précédait sa chambre ; comme ils parlaient très-bas, et croyant qu'elle ne pouvait pas les entendre, de sa patience, de sa foi et de ses autres vertus, ils entendirent tout à coup sa voix mourante qui disait : « Ah ! pour l'amour de Dieu, ne me louez pas ; cela me retient ici, parce qu'il me faut souffrir le double. O mon Dieu ! voilà bien des fleurs nouvelles qui tombent sur moi ! » Elle voyait toujours les fleurs comme un symbole et une annonce de douleur. Puis elle rejeta les louanges avec une profonde conviction, disant : « Dieu seul est bon ; tout doit être payé jusqu'à la dernière pièce de monnaie ; je suis pauvre et pleine de péchés, je ne puis payer cette louange que par des souffrances unies à celles de Jésus-Christ. Ne me louez pas, laissez-moi mourir dans l'ignorance avec Jésus sur la Croix. »

Peu d'heures avant sa mort, qu'elle implorait souvent par ces mots : « Seigneur, secourez-moi ; venez donc, Seigneur Jésus ! » une louange parut l'arrêter, et elle protesta contre avec énergie par l'acte d'humilité suivant : « Je ne puis pas mourir si tant de braves gens pensent du bien de moi par erreur : dites donc à tous que je suis une misérable pécheresse ! Ah ! si je pouvais crier, de manière à être entendue de tous les hommes, quelle pécheresse je suis ! Je suis bien au-dessous du bon larron qui était en croix près de Jésus, car celui-là et tous ceux d'alors n'avaient

pas un compte aussi terrible à rendre que nous qui avons toutes les grâces données à l'Église. » Après cette déclaration, elle parut tranquilisée, et dit au prêtre qui la consolait : « J'ai maintenant autant de paix et de confiance que si je n'avais jamais commis un péché. » Son regard se dirigeait avec amour vers la Croix placée au pied de son lit : sa respiration était pénible et bruyante ; elle buvait souvent, et quand le petit Crucifix lui était présenté, elle ne baisait que les pieds par humilité.

Huit heures sonnèrent, elle respira plus péniblement pendant quelques minutes, et cria trois fois en gémissant : « Seigneur, secourez-moi ; Seigneur, Seigneur, venez. » Le prêtre fit entendre sa sonnette et dit : « Elle est morte. » Plusieurs parents et amis qui étaient dans la pièce voisine entrèrent dans la chambre et s'agenouillèrent pour prier : elle avait dans sa main un cierge allumé que le prêtre soutenait. Elle poussa encore quelques légers soupirs, et son âme pure s'échappa de ses chastes lèvres dans sa parure de fiancée, pour se précipiter, pleine d'espérance, au-devant de l'Époux céleste et se joindre au chœur des Vierges qui accompagnent l'Agneau partout où il va. Son corps inanimé s'affaissa doucement sur les oreillers, à huit heures et demie du soir, le 9 février 1824.

Nous ajouterons à ces détails l'extrait suivant d'un récit imprimé en décembre 1824, dans le *Journal de Littérature catholique* de Kerz : ce récit provient d'une personne qui ne s'est pas nommée, mais qui paraît bien informée : « Environ six ou sept semaines après la mort d'Anne-Catherine Emmerich, le bruit s'étant répandu que son corps avait été dérobé, le tombeau et le cercueil furent ouverts secrètement par ordre supérieur, en présence de sept témoins. Ils virent avec une surprise mêlée de joie que la corruption n'avait pas encore eu de prise sur le corps de la pieuse fille. Les traits de son visage étaient riants comme ceux d'une personne qui fait un rêve agréable ; il semblait qu'elle vint d'être enterrée, et elle n'exhalait aucune odeur cadavéreuse. « C'est un devoir de garder le secret du Roi, dit Jésus, fils de Sirach ; mais c'est un devoir de révéler au monde la grandeur des miséricordes de Dieu. »

(E. DE CAZALÈS.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Octave de la Purification de la très-sainte Vierge. Le docteur André de Saussay raconte, dans son *Martyrologe gallican*, que cette octave est instituée depuis des siècles dans la cathédrale de Saintes, parce que, dit-il, dans la nuit du 9 février on entendit les cloches sonner d'elles-mêmes très-harmonieusement, ce qui ayant obligé les sacristains de courir à l'église, ils y virent plusieurs personnages inconnus, qui, tenant à la main des cierges allumés, chantaient mélodieusement des hymnes en l'honneur de la très-sainte Vierge, honorée dans cette église sous le nom de Notre-Dame des Miracles. Les sacristains s'approchant peu à peu, prièrent le dernier de ces inconnus de leur donner son cierge ; ce qu'il voulut bien faire, et ce cierge a été conservé dans cette église en témoignage de cette merveille.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Alexandrie, sous l'empereur Dèce, sainte Apolline, vierge, à qui les persécuteurs firent d'abord sauter toutes les dents ; puis, ayant dressé et allumé un bûcher, comme ils la menaçaient de la brûler toute vive, si elle continuait à refuser de blasphémer avec eux ; cette courageuse fille, ayant un peu délibéré en elle-même,

¹ QUINTO IDUS FEBRUARIJ.

Alexandriæ, natalis sanctæ Apolloniæ Virginis, cui persecutores sub Decio dentes omnes primum excusserunt : deinde constructo ac succenso rogo, cum comminarentur vivam se eam incensuros, nisi cum eis impia verba proferret ; illa paululum intra semetipsam deliberans, repente se de manibus impiorum proripuit, et in ignem, quem paraverant, majori sancti Spiritus flamma intus accensa, sponte prosilivit, ita ut perterrerentur etiam ipsi crudelitatis auctores, quod promptior inventa esset ad mortem femina quam persecutor ad pœnam. — Romæ, passio sanctorum Martyrum Alexandri, et aliorum triginta octo Coronatorum. — Soli in Cipro, sanctorum Martyrum Ammonii et Alexandri. — Antiochiæ, sancti Nicephori Martyris, qui sub Valeriano Imperatore capite cæsus, martyrii coronam accepit. — In Africa, in Castello Lemelensi, sanctorum Martyrum Primi et Donati Diaconorum, qui cum altare in Ecclesia tutarentur, a Donatistis occisi sunt. — In Monasterio Fontanellæ, sancti Ansberti Rhotomagensis Episcopi. — Canusii in Apulia, sancti Sabini Episcopi et Confessoris.

s'échappa tout à coup des mains de ces impies, et, tout embrasée d'un feu sacré que l'Esprit-Saint avait allumé dans son cœur, elle se jeta au milieu des flammes ; en sorte que les auteurs de cette cruauté demeurèrent comme interdits de ce qu'une femme avait paru plus zélée à souffrir la mort, que les bourreaux n'avaient été prompts à la lui préparer.

A Rome, le martyre de saint Alexandre et de trente-huit autres Saints, qui furent couronnés en même temps.

A Sole en Chypre, les saints martyrs Ammone et Alexandre.

A Antioche, saint Nicéphore, qui ayant eu la tête tranchée sous l'empereur Valérien, reçut la couronne du martyre.

En Afrique, au château de Lémélé, les saints diacres Prime et Donat, martyrs, qui furent mis à mort par les Donatistes dans une église dont ils défendaient l'autel.

Au monastère de Fontenelle, saint Ansbert, évêque de Rouen.

A Canosa dans la Pouille, saint Sabin, évêque et confesseur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Philagre, disciple de l'apôtre saint Pierre, évêque en Chypre et martyr, avec deux autres Saints.

Le bienheureux Philagre le Solitaire près de Jérusalem, lequel ayant trouvé une bourse de mille pièces d'argent et l'ayant portée aussitôt à celui qui la faisait chercher, n'en voulut rien recevoir et s'enfuit, de crainte d'entendre louer son désintéressement.

Saint Émilien, saint Lassus, saint Ammon, saint Didyme, saint Poema et vingt-neuf autres à Membrese, en Afrique.

Sainte Bebnuda, honorée chez les Cophtes et les Éthiopiens.

Saint Cadelubec, évêque de Cracovie.

Saint Félix, martyr, avec Victor et Janvier, en Afrique.

Saint Alton, abbé en Bavière. Dans le *Bavaria sancta* de Raderus, il est représenté faisant jaillir une fontaine du pied d'un arbre.

Saint Jacques de Cyr, qui vivait en plein air sur une montagne voisine de Cyr en Syrie, ne se nourrissant que de lentilles trempées dans de l'eau. Théodoret raconte qu'il ressuscita un enfant de quatre ans, et qu'il tenait le fait du père de cet enfant.

Saint Victor de Mouson, massacré par un misérable qu'il reprenait d'avoir fait crever les yeux à sa sœur parce qu'elle n'avait pas cédé à ses poursuites criminelles. Les reliques de ce Saint sont conservées dans l'église de Mouson, entre Sedan et Sténay, en Champagne.

Saint Reginald ou Raynauld, évêque de Nocéra en Ombrie, célèbre par son humilité, sa charité et ses miracles, mort en 1223, et patron de sa cathédrale.

Saint Ruffin, évêque de Canosa, où il succéda à saint Probe ; il mourut en 499.

Saint Memore, successeur de saint Ruffin, mort en l'an 514 ; ces deux saints évêques ont partagé la sépulture de saint Sabin, sont honorés le même jour, et leurs reliques sont vénérées à Bari.

Saint Sabin, évêque d'Avellino, et saint Romule, diacre. Un autre saint Sabin et saint Eunomio, évêques régionnaires dans la Pouille. Leurs actes sont perdus.

Saint Félix le Jeune, évêque de Nole, mort saintement en 484.

Saint Souplex (*Supplicius*), évêque de Maestricht, mort le 9 février 506.

Saint Paul, martyr à Alexandrie, honoré chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

François-Bernard Martelet, prêtre congréganiste des Missions de Saint-Lazare, dans leur maison de Paris, refusa le serment schismatique de 1791, et sortit de France, lors de la loi de déportation de 1792. Il y retourna en 1794, croyant que les fureurs se calmaient. Il fut dénoncé au commencement de l'année 1798, conduit à Besançon, condamné à mort comme émigré rentré, par une commission militaire, et fusillé le 9 février.

Simon Lemasson, prêtre du diocèse de Saint-Pol-de-Léon, refusa le serment schismatique, ne quitta pas son pays, fut arrêté et condamné à la déportation ; il mourut dans les prisons de Saintes, le 9 février 1793.

Anna Bonon, religieuse carmélite de Paris, chassée de son cloître par les décrets de 1791, condamnée à mort comme fana-

tique, par le tribunal révolutionnaire, guillotinée le 9 février 1794.

Louise Collin-Biochet, religieuse carmélite de Paris, comme la précédente, rejetée dans le monde par les réformes qui fermaient les monastères, s'était retirée dans une petite chambre où elle pratiquait sa religion avec la même ferveur que dans le cloître. Sans autre cause que sa piété, le tribunal révolutionnaire la condamna à mort comme fanatique, le 9 février 1794. Sa tête tomba le même jour sur l'échafaud.

Thérèse-Julienne-Hélène Chenet, religieuse de la Visitation à Paris, condamnée à mort comme fanatique, par le tribunal révolutionnaire de cette ville, guillotinée le 9 mars 1794.

Marie-Élisabeth-Éléonore Carvoisin, religieuse carmélite à Paris, condamnée à mort sous le même prétexte, guillotinée le même jour.

DIXIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Sainte Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste. — Sainte Sotère, vierge et martyre. — Sainte Scholastique, vierge, patronne du Mans. — Sainte Austreberte, vierge, abbesse de Pavilly. — La Bienheureuse Claire de Rimini. — Saint Zénon le Courrier, solitaire. — Saint Protade, évêque de Besançon. — Saint Trouvin, évêque des Pictes. — Saint Erluphe, évêque de Werden. — Saint Sigon ou Sigues, évêque de Clermont. — Saint Guillaume de Malaval, ermite. Le Bienheureux Hugues de Cambray, disciple de saint Norbert. — Le Bienheureux Sostegno et le Bienheureux Uguccone, fondateurs de l'Ordre des Servites. — Saint Arnald, abbé des Bénédictins de Padoue. — Le Bienheureux Pierre Técialin. — La Vénérable Marie Garcias, fondatrice des religieuses de l'Ordre de Saint-Jérôme. — Les Vénérables Guillaume Strauf et Christian Sue, Frères mineurs, Confesseurs de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE ÉLISABETH, MÈRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Élisabeth, épouse de Zacharie, vivait en paix avec son mari en pratiquant la loi de Dieu. Ils n'avaient qu'une peine, mais très-grande pour les Juifs, c'est qu'ils étaient avancés en âge sans avoir eu d'enfants, et qu'Élisabeth était stérile.

Or, un jour que Zacharie, faisant au temple les fonctions du sacerdoce, offrait les parfums, un Ange du Seigneur lui apparut à la droite de l'autel. Il en fut troublé ; mais l'Ange lui dit :

« Ne craignez point, Zacharie, car votre prière a été exaucée. Élisabeth votre épouse enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jean. Vous en serez dans la joie, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance. »

Comme Zacharie hésitait à croire ce qui lui était annoncé, parce qu'il était vieux et que sa femme était stérile, l'Ange lui dit qu'en raison de son incrédulité il allait devenir muet jusqu'à la naissance du fils qui lui était promis.

Six mois passèrent, au bout desquels l'Ange Gabriel ayant, dans

l'Annonciation du Sauveur, appris à la très-sainte Vierge qu'Élisabeth sa cousine était enceinte, Marie alla la visiter. Et lorsqu'elle l'eut saluée, Elisabeth s'écria :

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter ? Vous êtes heureuse d'avoir cru, car tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur aura son accomplissement. »

Marie resta trois mois avec Élisabeth, qui mit au monde son fils, et ses voisins vinrent la féliciter. Lorsqu'il fallut, le huitième jour, soumettre l'enfant à la circoncision, on hésitait sur le nom qu'il convenait de lui donner. Zacharie, que l'Ange avait condamné à être muet jusque-là, demanda des tablettes et il écrivit :

« Jean est le nom qu'il doit avoir. »

Aussitôt sa langue se délia et il parla en bénissant Dieu. Il fut alors inspiré du Saint-Esprit et il prophétisa, comme on le voit dans son cantique : *Benedictus Dominus Deus Israel*.

Deux ans après la naissance du jeune Saint qui devait être le Précurseur du Messie, Élisabeth, pour le sauver de la persécution d'Hérode, alla se cacher avec lui dans une caverne où il échappa au massacre des Innocents.

On lit dans saint Pierre d'Alexandrie et dans le protévangile de saint Jacques, que les soldats qui cherchaient le fils de Zacharie, ne l'ayant pas trouvé, mirent la main sur son père en lui demandant : « Où as-tu caché ton fils ? — Par le Dieu que je sers, répondit Zacharie, je ne sais pas où est mon fils. » Et ils le tuèrent dans le temple.

On ajoute qu'Élisabeth mourut quarante jours, suivant les uns, deux ans, suivant les autres, après cette recherche, et qu'elle laissa son fils à la garde des Anges de Dieu, qui l'emmenèrent dans le désert.

Nous ne saurions dire si quelques églises chrétiennes possèdent des reliques de la mère de saint Jean-Baptiste. Mais les pèlerins de la Terre-Sainte visitent sa maison, devenue un sanctuaire, à une lieue de ce qu'on appelle le désert de Saint-Joan. Ils vont

prier dans l'espèce de grotte où la très-sainte Vierge exhala son bonheur et sa reconnaissance dans le beau chant du *Magnificat*. On croit aussi que la mère du Précurseur se cacha dans cette grotte pendant la persécution d'Hérode contre les enfants.

Elle est honorée le 10 février, qu'on croit être le jour de sa mort.

SAINTE SOTÈRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Sotère naquit à Rome dans le iv^e siècle, d'une famille consulaire. Mais ce n'est pas l'éclat de sa naissance qui l'a illustrée. C'est cette noblesse que les chrétiens acquirent par l'humilité et la foi.

Son ardent amour pour la chasteté était d'autant plus admirable que, par une naissance illustre, une beauté remarquable et de grandes richesses, elle n'était pas, dit saint Ambroise, de ces personnes qui, faisant profession de chasteté, n'oublient pas de travailler à entretenir la beauté de leur visage et à se parer avec ces soins recherchés qui ne peuvent convenir aux épouses de Jésus-Christ. Elle négligeait entièrement les agréments qui pouvaient plaire au monde, et foulait aux pieds les vains ornements pour acquérir cette pureté de l'âme qu'elle savait seule capable de plaire à l'Époux des vierges. Disposée par les austérités de la pénitence, les jeûnes, la prière, la retraite et les exercices d'une piété vive, Sotère se trouva toujours prête à marcher au-devant de son divin Époux, et ne fut ni troublée ni surprise lorsque Dieu permit que sa fidélité fût éprouvée devant les persécuteurs.

Vers l'année 304, les bourreaux chargés d'exécuter les édits cruels des empereurs Dioclétien et Maximien firent arrêter Sotère et voulurent l'obliger de renoncer à Jésus-Christ pour le culte des idoles. Sotère méprisa ces ordres infâmes et répondit qu'elle ne connaissait qu'un Dieu, créateur de l'univers. Elle célébra en même temps la clémence ineffable de Jésus-Christ, qui s'était immolé pour le salut du genre humain, et elle reprocha aux païens leur lâcheté d'adorer des dieux de bois et de pierre.

Les magistrats, honteux de se voir confondus par une jeune

filles, commandèrent qu'on la frappât au visage, espérant qu'elle céderait à la douleur de ce traitement ou à l'humiliation de se voir outragée comme une servante. Mais la Sainte, se trouvant heureuse de subir un supplice que le Sauveur du monde avait enduré, découvrit et présenta aux tourments ce visage qu'elle avait eu tant de soin de cacher aux regards des hommes. Elle sacrifia généreusement cette beauté qui lui était si peu chère, contente de pouvoir sauver le double trésor de la foi et de la virginité, aux dépens d'une chose si périssable.

Les juges, étonnés de la constance d'une jeune fille à qui ils ne pouvaient arracher aucune plainte, la condamnèrent à divers autres supplices qu'elle souffrit avec la même fermeté. Alors, confus de voir que la faiblesse d'une vierge triomphait de la puissance et de la cruauté, ils ordonnèrent que la Sainte eût la tête tranchée ; et Sotère reçut la couronne du martyr le 10 février de l'an 304. On présume que c'est dans la ville de Rome. Le corps de la Sainte est honoré dans cette ville, et quelques églises de France possèdent diverses parties de ses reliques.

SAINTE SCHOLASTIQUE,

VIERGE, PATRONNE DU MANS.

Sainte Scholastique naquit à Norcia en Italie, sur la fin du v^e siècle ; et, comme saint Benoît son frère, elle reçut de Dieu, dès son enfance, assez de lumières pour découvrir la vanité des choses de ce monde, et assez de force pour mépriser les biens et le rang que lui offrait sa famille. Dès sa plus tendre enfance elle se consacra à Jésus-Christ, et se montra doublement sœur de saint Benoît par les liens du sang et par la conformité des qualités de l'âme.

Dans le dessein qu'elle avait formé de mener la vie solitaire, elle fit vœu de virginité perpétuelle, et se retira dans un monastère qu'elle fit bâtir auprès du Mont-Cassin. Sa piété exemplaire, ses grandes vertus, la pureté de sa vie, amenèrent auprès d'elle plusieurs autres jeunes vierges qu'elle dirigea dans la pénitence et les œuvres de la vie religieuse. Mais elle se gouvernait elle-même par les lumières et les avis de son bienheureux frère.

Parmi les leçons que sainte Scholastique donnait à ses filles, elle leur recommandait surtout de fuir la conversation des gens du dehors, même des personnes les plus pieuses, étant persuadée qu'il leur était plus avantageux de demeurer en silence dans leur cellule, que de rechercher des entretiens où l'on peut se dissiper. Elle leur donnait elle-même l'exemple; et quoiqu'elle eût pu recevoir de grandes consolations en conversant fréquemment avec saint Benoît son bien-aimé frère, qui demeurait au Mont-Cassin, elle se contentait néanmoins de le voir une seule fois chaque année.

Le jour de l'entrevue, elle sortait de son monastère, accompagnée de quelques-unes de ses religieuses; le Saint venait à sa rencontre avec quelques-uns des Frères; et afin que ni l'un ni l'autre ne s'éloignât trop de son monastère, ils partageaient le chemin entre eux, et se voyaient au pied de la montagne, dans une métairie de l'abbaye du Mont-Cassin, où l'on a depuis élevé une chapelle en mémoire de ces saintes visites.

Ces pieux entretiens étaient d'autant plus désirés qu'ils étaient moins fréquents. C'est là que sainte Scholastique et saint Benoît, comme deux citoyens du ciel qui se trouvaient étrangers sur la terre, s'entretenaient, non des choses inutiles et terrestres, mais uniquement de leur salut et de la gloire de Dieu. Ils s'entraidaient par des conseils mutuels dans leurs soins et leurs peines; et les solitaires du Mont-Cassin, aussi bien que les vierges du monastère de Plumpariele, que conduisait Scholastique, offraient aux regards de Dieu et à l'admiration du monde l'assemblage de toutes les vertus chrétiennes.

Enfin le temps arriva où il plut au divin Sauveur d'appeler à lui Scholastique, son épouse fidèle. Elle apprit par une révélation miraculeuse que le terme de ses récompenses était proche, et son cœur en fut rempli de joie; car ses pénitences, ses prières et ses jeûnes l'avaient sanctifiée; et malgré sa profonde humilité, elle avait le cœur si pur qu'elle ne redoutait pas de paraître aux pieds du souverain Juge.

Avant de quitter la terre, elle voulut voir son frère encore une fois. Saint Grégoire nous a conservé sur cette dernière entrevue

des détails qui font juger combien la foi de sainte Scholastique était vive. C'était le 7 février. Ils ne s'ontretinrent plus des exercices de la mortification et de la pénitence ; ils ne s'occupèrent que de la gloire éternelle promise aux justes, et passèrent une partie de la journée à chanter les louanges de Dieu.

Sur le soir, ils prirent ensemble quelques aliments. Comme ils étaient encore à table et qu'il se faisait tard, Scholastique fit à saint Benoît cette prière : « De grâce, ne me quittez point cette nuit, afin que nous parlions de la joie céleste jusqu'à demain matin. — Il répondit : Que dites-vous, ma sœur ? Je ne puis en aucune façon demeurer hors du monastère. » Le temps était fort serein. La Sainte, affligée de ce refus, mit ses mains jointes sur la table, et appuya sa tête dessus ; puis, fondant en larmes, elle pria le ciel de s'intéresser en sa faveur. Sa prière était à peine finie, qu'il survint une pluie d'orage accompagnée d'éclairs et de grands coups de tonnerre ; en sorte que ni saint Benoît, ni ses religieux ne purent sortir de la maison. L'homme de Dieu s'en plaignit, en disant : « Que Dieu vous le pardonne, ma sœur ! qu'avez-vous fait ? — Elle répondit : Voilà que je vous ai prié, et vous n'avez pas voulu m'entendre ; j'ai prié mon Seigneur, et il m'a exaucée. Maintenant, quittez-moi si vous pouvez, et retournez à votre monastère. »

Le serviteur de Dieu, voyant dans ce miracle évident la volonté toute-puissante de Jésus-Christ, comprit qu'il devait se rendre aux prières de sa sœur, et continua de l'entretenir toute la nuit de la félicité des élus, dont elle devait bientôt jouir. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, l'orage étant entièrement apaisé, ils se quittèrent pour ne plus se revoir ici-bas ; le Saint retourna au Mont-Cassin, et Scholastique rentra dans son monastère, qu'elle ne devait plus quitter que pour monter au ciel.

Elle eut bientôt ce bonheur ; car trois jours après, le 10 février, elle fit venir ses filles, leur recommanda avec sa douceur ordinaire de continuer à servir Dieu, et bénissant le Seigneur dans l'effusion d'un cœur plein d'amour et d'allégresse, elle rendit sa belle âme à Celui qui l'avait créée, sans maladie et sans souffrance.

Au même instant, saint Benoît, qui priait en contemplant le ciel à la fenêtre de sa cellule, aperçut l'âme de Scholastique qui, sortant de son corps, s'envolait à la demeure des bienheureux, sous la forme d'une colombe environnée de lumière. Benoît, ravi de cette vision miraculeuse, chanta des hymnes à la louange de Jésus-Christ, et se hâta d'envoyer quelques-uns de ses disciples enlever le corps de la Sainte, qu'il fit ensevelir dans un tombeau préparé pour lui, afin que le même sépulcre réunît les corps de deux personnes dont les cœurs avaient été si étroitement unis.

La mort de sainte Scholastique eut lieu vers l'an 543. Son corps fut apporté en France l'an 689, et donné à la ville du Mans, qui regarde la Sainte comme sa patronne. On y honorait encore ses reliques avant la révolution, avec une vénération particulière, le 10 février, et le 11 juillet, jour de la translation de ces vénérables restes, qu'un historien raconte ainsi :

« Le monastère du Mont-Cassin, où reposaient les corps de saint Benoît et de sainte Scholastique, avait été depuis longtemps ruiné par les Lombards, lorsque saint Béraire, évêque du Mans, suivant une inspiration divine, envoya quelques membres de son clergé au Mont-Cassin pour y recueillir le corps de sainte Scholastique et le transférer au Mans. Ces envoyés, passant par le monastère de Saint-Florent, se joignirent aux moines que l'abbé envoyait pour prendre le corps de saint Benoît; et ils se rendirent ensemble à Rome, sans qu'ils se fissent connaître mutuellement l'objet de leur voyage. Après avoir visité les Lieux saints, ils se dirigèrent, chacun de leur côté et secrètement, vers le but qu'ils s'étaient proposé; mais, par un effet particulier de la divine Providence, ils arrivèrent le même jour au Mont-Cassin. Frappés de cette coïncidence, et persuadés que la volonté de Dieu se manifestait ainsi à eux, ils recherchèrent d'un commun accord les saintes reliques qu'ils désiraient : ils adressèrent d'abord à Dieu leurs vœux et leurs prières, et un vieillard vénérable les conduisit sur les lieux. Ils aperçurent le tombeau environné d'une lumière éclatante, et ils reconnurent ainsi le trésor si ardemment désiré. Chargés d'un si précieux fardeau, ils s'empressèrent de

revenir en France ; et avec l'aide de Dieu ils parvinrent heureusement au monastère de Saint-Florent.

« A l'entrée des saintes reliques dans la ville d'Orléans, la vue fut rendue à un aveugle de naissance ; un paralytique fut guéri, et un autre aveugle recouvra la vue. Les Manceaux ayant obtenu le corps de sainte Scholastique, malgré la résistance de l'abbé et des moines de Saint-Florent, il surgit une grande difficulté pour reconnaître les ossements de l'un et de l'autre parmi ces deux Saints. Suivant la tradition, un double miracle fit cesser l'embarras. On apporta deux enfants qui venaient de mourir : le garçon fut ressuscité au contact des ossements de saint Benoît, et la fille au contact de ceux de sainte Scholastique. Les envoyés de l'évêque du Mans se mirent en route au milieu des louanges et des actions de grâces de tous les spectateurs : saint Béraire assisté de ses prêtres et de tous les ordres de son clergé, et d'une immense multitude de fidèles, vint à leur rencontre, et reçut avec le plus religieux respect les précieuses reliques de sainte Scholastique. Ils rentrèrent en ville, le 11 juillet, en chantant des hymnes et des psaumes ; et saint Béraire déposa les saintes reliques dans un monastère de religieuses qu'il avait établi dans l'intérieur de la ville.

« La mémoire de cette translation se célèbre chaque année au Mans le jour même où elle se fit. Le monastère où saint Béraire avait placé les reliques de saint Scholastique ayant été brûlé par les Normands vers la fin du neuvième siècle, la châsse, soustraite à leur fureur impie, fut transférée dans l'église collégiale de Saint-Pierre, dans la ville, au commencement du dixième siècle. Ce ne fut pas sans une merveille moins grande et sans une protection toute providentielle, que cette même châsse d'argent échappa aux dévastations des calvinistes qui, l'an 1562, furent introduits au Mans par la trahison de quelques habitants, et après avoir pillé les monuments civils et religieux, saisis subitement de crainte, s'enfuirent le jour même de la fête de la Translation de sainte Scholastique, sans que personne songeât même à les poursuivre. Les Manceaux attribuèrent cette grâce à la protection de la Sainte qu'ils regardèrent comme la patronne et la pro-

tectrice de la ville. Plus tard, à la Révolution, si le corps entier ne fut pas préservé des nouveaux iconolastes, une partie cependant des saintes reliques fut conservée, et elle est déposée dans l'église paroissiale de Saint-Benoit. »

SAINTE AUSTREBERTE,

VIERGE, ABBESSE DE PAVILLY.

On voit dans la vie de saint Omer et de ses infatigables compagnons les fruits de salut opérés par leur zèle dans le pays des Morins. Déjà avaient été élevés de nombreux monastères dans lesquels se formaient les missionnaires destinés à continuer l'œuvre de leurs devanciers : la virginité elle-même commençait à briller de tout son éclat aux yeux de ce peuple fier et intraitable. C'est encore à saint Omer que se rattache le nom de la vierge qui a laissé dans toute la contrée les plus doux et les plus impérissables souvenirs : nous voulons parler de sainte Austreberte, de Térouane.

Elle naquit dans ce pays, vers la fin du règne de Clotaire II, d'une noble et puissante famille : son père Bedefroi portait le titre de comte d'Hesdin, et remplissait des charges importantes à la cour : on croit même qu'il fut maire du palais, sous Childéric II ; sa mère Framechilde ou Frameuse descendait d'une maison illustre du pays des Allemands. Tous deux vivaient dans une grande piété, et se distinguaient par leurs vertus et leurs bonnes œuvres entre tous les habitants de la contrée. Dieu les récompensa de différentes manières, et surtout par la naissance de la jeune Austreberte, sur qui il avait de grands desseins. Il en donna même aussitôt des témoignages, en faisant connaître, dit-on, à sa vénérable mère, ce que serait dans la suite l'enfant qu'elle allait mettre au monde, et en lui indiquant, par le ministère d'un Ange, le nom qu'elle devait lui imposer.

Sous ces heureux auspices Austreberte reçut le jour : sa première éducation fut dirigée avec la plus grande sollicitude et la plus religieuse vigilance. Aussi la voyait-on croître en vertu chaque jour, et bien qu'elle ne fût encore que dans un âge très-tendre, on pouvait déjà reconnaître à son langage et à sa con-

duite qu'elle n'aurait jamais sur la terre d'affection que pour Jésus-Christ, et qu'elle se consacrerait à lui. Pourtant les jours de l'épreuve approchaient, et comme plusieurs autres jeunes vierges de son âge, Austreberte allait avoir à lutter contre tous les sentiments de l'amour filial pour ne pas se rendre infidèle à la promesse qu'elle avait faite à Dieu d'une chasteté perpétuelle. Elle s'entretenait volontiers dans cette pensée qui faisait ses délices, et elle soupirait après le moment heureux, où, renonçant pour toujours aux biens et aux affections de la terre, elle pourrait se retirer dans quelque solitude et y vivre entièrement pour son Dieu. Austreberte aimait surtout à se rappeler une circonstance de sa vie, où il lui semblait que Dieu avait voulu lui faire connaître qu'il la choisissait pour son épouse.

Un jour, en effet, que la jeune enfant s'amusait sur le bord de l'eau avec d'autres filles de son âge, elle s'inclina pour y considérer ses traits et crut apercevoir, au même moment, un voile semblable à celui des vierges suspendu sur sa tête. Cette vue fit sur son cœur une impression profonde et qui ne s'effaçait jamais.

Cependant Badefroi et Framèchilde, excités par ce désir si naturel de voir leur fille contracter une heureuse alliance, acceptèrent des propositions qui leur furent adressées, et, soit qu'ils ne se crussent pas tenus d'y avoir égard, ils prirent en son nom des engagements pour un mariage prochain.

Austreberte, informée de ce dessein, en conçut une vive douleur, et dans la crainte que la violence ne la contraignît de se soumettre à un acte que sa volonté repoussait, elle résolut de s'éloigner de la maison paternelle, pour ne point consentir à son union avec le noble et puissant seigneur auquel on la destinait. Ayant donc pris avec elle son plus jeune frère, qui était encore en bas âge, elle se dirigea avec lui vers Térouane. Rien ne put l'arrêter dans sa marche ni les fatigues du chemin, ni les débordements des eaux qui semblaient vouloir s'opposer à son passage. Fortifiée par sa foi et son amour de Dieu, elle traversa hardiment, avec son frère qu'elle rassurait elle-même, un pont déjà couvert par les flots, et arriva enfin dans la cité épiscopale. Là, elle se

jette aux genoux de saint Omer, et lui expose avec une confiance toute filiale les désirs de son cœur, et l'opposition qu'elle commence à y rencontrer au sein de sa famille. Elle lui demande ensuite de la recevoir au nombre des épouses dévouées de Jésus-Christ et de placer sur sa tête le voile sacré des vierges.

Le vénérable Pontife, touché de ce langage et de ces sentiments si religieux, rassure la jeune Austreberte et lui promet que Dieu, en qui elle se confie, ne permettra point que ses désirs soient frustrés. Il l'interroge alors sur les dispositions les plus intimes de son cœur, sur les motifs qui ont déterminé sa résolution, et qui lui font faire aujourd'hui cette démarche si grave et si importante. L'humble servante de Jésus-Christ répondait à toutes ses questions avec une sainte modestie et une imperturbable assurance. On voyait que sa détermination était fixe, et que depuis longtemps Jésus-Christ l'avait préparée par sa grâce à cette épreuve. Aussi saint Omer ne balança plus sur le parti qu'il devait prendre devant toutes les manifestations de la volonté de Dieu, et, pour se conformer aux sollicitations de la jeune vierge et aux intentions du ciel, il donna à Austreberte le voile sacré qu'elle avait tant désiré.

Le digne évêque ne se borna pas là. Afin de calmer l'inquiétude des parents et de les préparer à recevoir leur fille avec bonté, et à lui accorder un consentement qui devait faire son bonheur, il se transporta aussitôt lui-même dans cette famille. Sa parole douce, bienveillante et religieuse eut promptement gagné tous les esprits : saint Omer rappela alors tout ce que la vierge Austreberte lui avait dit, les témoignages étonnants de la protection de Dieu sur elle, et les prodiges mêmes par lesquels il lui avait plu de la fortifier dans sa résolution. Framéchilde était déjà alors une femme de la plus éminente vertu ; Badefroi suivait dignement ses traces, et faisait comme elle bénir son nom par ses œuvres de charité et de bonté. Toutefois les affections naturelles de la famille sont si vives et si profondes dans les cœurs, qu'il faut peu s'étonner de la résistance que rencontraient alors surtout ces promesses héroïques et encore peu connues d'une virginité perpétuelle.

D'un autre côté, le langage de la foi était puissant sur ces âmes énergiques des barbares, lorsqu'ils embrassaient généreusement le Christianisme, et malgré les frémissements intérieurs d'une nature encore peu habituée aux sacrifices qu'inspire l'Évangile, il était rare qu'ils ne cédassent pas à l'ascendant presque irrésistible des Serviteurs de Dieu qui leur parlaient au nom du Ciel. Ce spectacle s'offrit encore en cette circonstance : à la vue de saint Omer, et en entendant ses paroles, tous les esprits se calmèrent et retrouvèrent pour Austreberte les témoignages de leur première affection. Le père et la mère embrassèrent leur fille chérie, les frères leur sœur, et tous ensemble glorifièrent le Seigneur sous les yeux du Pontife, qui unit ses transports à ceux de cette religieuse famille.

Dès ce moment le sacrifice fut accompli, et peu de temps après Badefroi et Framéchilde conduisaient eux-mêmes leur fille vers les bords de la Somme, dans le monastère de Port, que dirigeait alors avec une admirable sagesse la vénérable Burgoflède. Elle reçut avec bonheur la nouvelle postulante, apprit avec édification les différentes circonstances de sa vocation à la vie religieuse, et admira les progrès que déjà, au milieu du monde, elle avait faits dans la vertu.

La fervente novice, maintenant au comble de ses vœux, étonna davantage encore sa supérieure et ses compagnes par les touchants exemples de vertu qu'elle leur donna bientôt dans toute sa conduite. On eût dit que les faveurs particulières dont Dieu l'avait honorée, excitaient sans cesse en elle un zèle plus ardent pour son avancement dans la perfection. Expérimentée déjà dans les voies spirituelles, et reconnaissant que l'humilité, base de toutes les vertus, est aussi la gardienne la plus fidèle des grâces surnaturelles de Dieu, elle travaillait à l'acquérir avec un soin tout particulier. Aussi, non contente des respects et de la soumission filiale qu'elle témoignait à la vénérable Burgoflède, elle se mettait encore au-dessous de toutes les autres sœurs, et se jugeait indigne d'être associée à tant de saintes âmes depuis longtemps consacrées à Dieu. Et comme quelques-unes d'entre elles ne voulaient point recevoir les services que son extrême humi-

lité la portait à leur rendre, elle leur disait avec une douce modestie : « Pourquoi, mes sœurs, n'aurais-je point pour vous ce respect : vous êtes bien plus avancées que moi dans la carrière de la perfection, où je ne fais que d'entrer. N'y a-t-il pas longtemps déjà que vous portez l'aimable joug du Sauveur ? Moi, au contraire, je suis encore toute remplie de l'esprit du monde. Je ne suis qu'une pécheresse, indigne de vivre au milieu de vous : vous êtes les épouses de Jésus-Christ, et moi je ne suis qu'une misérable esclave, toujours attachée à sa chaîne. Mes sœurs, je ne saurai jamais vous témoigner assez de respect, aussi, je vous en prie, ne vous opposez point à ce que je m'humilie devant vous. »

Des grâces et des bénédictions plus abondantes furent la récompense de ces sentiments d'humilité et de mépris pour elle-même dont était remplie la pieuse Austreberte. Autant elle cherchait à s'abaisser, autant semblait s'élever dans les esprits la haute opinion que l'on avait de son mérite : aussi, lorsqu'il s'agit, peu de temps après, de nommer une prieure dans la communauté, toutes les voix se réunirent en sa faveur pour lui confier cette charge importante. Burgoflède, heureuse de cette conformité des sentiments et des volontés, fit cesser toutes les résistances d'Austreberte, qui commença à remplir, par obéissance et avec un zèle prudent, les nouvelles fonctions qu'on lui imposait. Son caractère bienveillant et charitable lui donnait une admirable adresse pour diriger ses compagnes : elle savait fortifier les esprits timides et pusillanimes, modérer les âmes ardentes ou présomptueuses, inspirer à toutes le calme, la constance et l'amour généreux des sacrifices. Plus d'une fois le Seigneur récompensa d'une manière prodigieuse les efforts qu'elle faisait pour sa propre perfection et la perfection des autres. Ses vertus, déjà reconnues par toutes ses compagnes le furent encore davantage par ces manifestations toutes providentielles. Entre autres marques d'une protection spéciale de Dieu sur elle, on rapporte qu'un jour, on la vit sortir, sans la moindre blessure, du milieu des flammes, où la vivacité de sa foi et sa ferme confiance en Dieu la portèrent à s'élancer pour le service du prochain.

Pendant quatorze ans, sainte Austreberte édifia par cette con-

duite admirable les religieuses du monastère de Port, et aida puissamment à les diriger dans les voies de la sainteté. Ce fut alors que son mérite éclatant inspira au vénérable Philibert, l'un des personnages les plus saints et les plus illustres de cette époque, la pensée de la choisir pour abbesse du monastère de Pavilly.

Cette maison avait été fondée, depuis peu de temps, par un seigneur du pays nommé Amalbert, dont la fille Auréc, d'un âge encore peu avancé, désirait embrasser la vie religieuse. Saint Philibert, à qui il communiqua son projet, l'aida beaucoup pour le mettre à exécution : lui-même s'était chargé de la direction dans les commencements ; mais reconnaissant bientôt qu'il ne pourrait plus suffire à la multitude de vierges qui venaient servir Dieu dans cette communauté, il songea à lui proposer une personne d'un grand mérite qui pût mener à bonne fin cette œuvre heureusement commencée. Ayant entendu parler de la rare sagesse de sainte Austreberte, il conçut le projet de l'attacher à cet établissement, et envoya deux personnes de confiance pour lui en faire la proposition. L'humble religieuse refusa ces honneurs et cette charge qu'on lui offrait, et malgré toutes les raisons que l'on put lui présenter, elle resta ferme et inébranlable dans sa résolution. Mais Philibert ne renonça point pour cela à son dessein, il voulut revenir à la charge et se rendit lui-même au monastère de Port. Les religieuses devinèrent aussitôt le motif de cette visite, et toutes ensemble lui dirent alors avec l'accent de la crainte et de la douleur : « Vénérable Père, pourquoi nous surprendre ainsi aujourd'hui ? Pourquoi nous enlever notre lumière et nous laisser dans les ténèbres ? Qui saura mieux qu'Austreberte concilier les esprits, fortifier les faibles, inspirer l'ardeur aux pusillanimes et nous donner à toutes les exemples de la vie la plus régulière ? Ne nous l'enlevez pas, mais laissez-la au milieu de nous. » Philibert leur répondit « qu'elles ne devaient pas empêcher les autres d'avoir part à cette lumière, mais plutôt, dans un esprit de charité, chercher à la communiquer à celles qui l'attendaient. »

Les pieuses filles du monastère de Port comprirent ces raisons,

et le profond respect que leur inspirait la sainteté de Philibert ne leur permit plus de s'opposer au départ d'une prieure à qui elles étaient très-attachées. Seule, Austreberte essayait de résister encore ; mais enfin il fallut céder, et se rendre à Pavilly, où l'attendaient de grandes épreuves, et où devait surtout éclater sa vertu.

Les religieuses la reçurent avec des transports de joie, et lui témoignèrent, ainsi qu'aux deux Sœurs qui l'avaient accompagnée, la satisfaction que leur faisait éprouver l'heureuse issue de cette affaire. Toutes encore réitérèrent en sa présence leur adhésion pleine et entière au choix si sage et si heureux de Philibert, et peu de jours après cette nouvelle élection, Austreberte reçut des mains de saint Ouen, archevêque de Rouen, la bénédiction abbatiale.

Dès ce moment, elle s'appliqua, avec un soin et une persévérance admirables, à établir une régularité parfaite dans cette communauté naissante qui jusqu'alors n'y avait été que faiblement soumise. Obligées de rompre avec des habitudes que ne pouvait comporter la discipline d'une maison religieuse, quelques-unes des Sœurs de Pavilly, que l'esprit de sacrifice et de mortification n'avait pas encore bien pénétrées, firent entendre des plaintes et des murmures. Austreberte, qui ne cherchait en tout que la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, s'efforça, par la douceur et la raison, de calmer ces mécontentements qui ne paraissaient pas l'étonner beaucoup de la part de ces filles, chez lesquelles l'esprit fier et indépendant des premiers Francs était toujours facile à reconnaître.

Malheureusement Amalbert, qui avait fondé le monastère de Pavilly pour l'avantage de sa fille, se laissa tromper par de faux rapports. Ce leude puissant, malgré son attachement à la religion, conservait toujours cette dureté de caractère, cette fougue et cette précipitation qu'on rencontrait dans presque tous les hommes de sa race. Pour un instant il crut à la calomnie, et un jour qu'il se trouva en présence d'Austreberte, il lui adressa les paroles les plus terribles et les plus menaçantes.

La vertueuse abbesse l'écouta en silence et sans s'émouvoir :

mais ce calme même ne fit que redoubler la colère d'Amalbert. Oubliant dans sa fureur sauvage le respect dû à la religion et à la faiblesse, il tire son glaive et s'avance sur Austreberte comme pour la frapper. Elle, en ce moment, détache son voile, baisse la tête, et croisant les mains sur son sein, attend le coup fatal. Honteux de son emportement et comme vaincu par une force surnaturelle, Amalbert rentra peu à peu en lui-même. Bientôt il reconnut son erreur et l'innocence de la sainte Abbesse de Pavilly, pour laquelle il conçut dès lors la plus profonde vénération. Les religieuses elles-mêmes, que l'esprit de jalousie ou de mécontentement avait pu égarer un moment, revinrent à de meilleurs sentiments, qui ne firent que se développer de plus en plus dans leurs cœurs.

Aussi cette communauté devint-elle en peu de temps une des plus édifiantes de toute la contrée : une généreuse émulation enflammait tous les courages, et leur faisait surmonter avec joie des difficultés qui les eussent autrefois rebutées. Déjà le bruit de l'excellent esprit, de la concorde parfaite, de l'admirable ferveur qu'on trouvait dans le monastère que dirigeait Austreberte s'était répandu au loin, et, de toutes parts, on voyait venir de pieuses postulantes qui demandaient à vivre sous sa conduite.

Témoin de ces bénédictions et de ces faveurs célestes, le bienheureux Philibert ne cessait d'en remercier le Seigneur, et de rechercher les moyens qui pouvaient assurer la prospérité et l'avenir de cette maison qui lui était si chère. Par son conseil et sous sa surveillance, une nouvelle église fut alors construite et dédiée solennellement à la très-sainte Vierge.

Sainte Austreberte, de son côté, ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à l'avancement spirituel de ses chères religieuses. Ses exemples, plus encore que ses discours, entretenaient dans les âmes une douce et constante émulation qui témoignait tout à la fois et de la docilité des esprits et de la sage direction qui leur était imprimée. Autant la sainte Abbesse était sévère pour elle-même, autant elle se montrait bienveillante envers les autres : elle savait allier à une juste fermeté cette douceur de caractère et cette aménité de manières qui rendent

l'obéissance agréable, alors même que la nature y répugne. Un trait surtout, que les historiens de sa vie ont rapporté, manifesta d'une manière bien sensible ces dispositions admirables de son cœur.

Une nuit que les Sœurs après l'office s'étaient retirées dans le dortoir pour prendre leur repos, la sainte abbesse voulut s'assurer par elle-même si tout y était dans l'ordre. Le bruit de sa marche réveilla la prieure qui, croyant entendre une des Sœurs, lui ordonna d'aller faire sa prière devant la Croix du cloître. Cette Croix, que l'on rencontrait dans beaucoup de monastères à cette époque, était le lieu où l'on envoyait les religieux ou les religieuses qui avaient manqué en quelque chose au règlement de la communauté.

L'humble Austreberte y alla aussitôt en silence, remerciant Dieu de l'occasion qu'il lui offrait de pratiquer cette obéissance religieuse à laquelle elle formait les autres. Le matin venu, on l'aperçut continuant sa pénitence devant la Croix, où toutes les Sœurs allèrent la trouver. La prieure, confuse de l'erreur qu'elle avait commise, en fit aussitôt des excuses, auxquelles Austreberte répondit par des paroles où se révélaient toute la modestie et l'admirable simplicité de son âme.

Ces vertus et ces œuvres saintes allaient, sous peu de jours, recevoir leur récompense dans le ciel ; mais auparavant le Seigneur voulut leur donner encore un nouvel éclat en y ajoutant le don des miracles. Tous ceux qu'opéra cette humble Servante de Jésus-Christ ne sont point connus, mais les auteurs en ont rappelé quelques-uns, qui suffisent pour nous faire reconnaître la puissance de sa prière. Une nuit que, selon la coutume, sainte Austreberte était restée en oraison dans l'église, elle fut bien étonnée de voir tout à coup une religieuse du monastère s'avancer vers elle, et lui dire qu'une voix lui avait fait entendre ces paroles : « Levez-vous et allez en toute hâte dire à l'abbesse d'appeler sur-le-champ les Sœurs à l'œuvre de Dieu. » La Sainte, à qui peut-être Dieu avait fait une semblable révélation, ordonna aussitôt de sonner l'office, auquel toutes les religieuses se rendent avec promptitude. Le premier psaume des Matines était à

peine achevé, qu'un horrible fracas se fait entendre : le dortoir d'où venaient de sortir toutes les Sœurs s'était écroulé entièrement et ne présentait plus qu'un amas de décombres.

A la vue de ces ruines, sainte Austreberte remercie le Seigneur de la protection visible qu'il vient d'accorder à sa communauté, et se met aussitôt à rechercher, avec une inquiétude mêlée de confiance, deux petites filles élevées dans le monastère. Elle eut la joie de les trouver sans blessures, l'une cachée sous une table, l'autre dans l'embrasure d'une fenêtre qui paraissait comme suspendue en l'air.

Malgré la défense faite par l'abbesse, une des religieuses, qui était parente d'une de ces petites filles, voulut sortir de l'église où les autres continuaient tranquillement l'office ; mais, en ce moment, un pan de muraille s'écroula sur elle et la renversa toute mutilée. Au cri qu'elle poussa, on se hâta d'accourir à son secours, et on la transporta à l'infirmerie presque sans vie. L'abbesse se rendit aussitôt auprès d'elle et jetant sur son corps de l'eau bénite : « Ma sœur, lui dit-elle, levez-vous ; Dieu vous a assez punie de votre désobéissance : reconnaissez que ce n'est pas en vain que l'on transgresse, même en chose légère, un vœu prononcé à la face des autels. » Cette guérison subite, et d'autres faits de même nature, signalèrent surtout les dernières années de la vie de sainte Austreberte.

Lorsqu'elle sentit les premières atteintes de la maladie, elle appela auprès d'elle toutes les religieuses du monastère et leur annonça que, dans sept jours, Dieu l'appellerait à lui. A ces mots, des gémissements et des sanglots éclatèrent de toutes parts, et dans leur douleur, plusieurs conjuraient la Sainte de demander à Dieu qu'il prolongeât sa vie et la laissât encore avec elles. Sainte Austreberte s'efforça de calmer l'expression de cette amère tristesse qui la touchait jusqu'au fond de l'âme, et elle leur parla, avec une touchante onction, « du royaume de Dieu, du mépris du monde, de la gloire des justes et des châtiments des pécheurs. Surtout elle leur recommanda de resserrer toujours de plus en plus, les liens de la charité et de la concorde, déclarant que Jésus-Christ ne peut faire sa demeure dans un cœur où

« règne la jalousie. » Après ces paroles, elle embrassa toutes ses filles spirituelles avec affection, leur souhaita la paix, puis se plaça, revêtue de son cilice, sur la couche d'où elle ne devait point se relever.

Déjà le bruit de cette maladie de sainte Austreberte et de sa mort prochaine qu'elle avait annoncée s'était répandu au loin. Beaucoup de prêtres et de clercs, d'abbés et de religieux, ainsi qu'une multitude d'habitants de la contrée venaient pour voir une fois encore la sainte abbesse de Pavilly, avant qu'elle quittât la terre. Quand elle eut reçu le Viatique sacré du corps adorable du Sauveur, elle adressa ces paroles aux religieuses réunies auprès d'elle : « Mes sœurs et mes filles très-chères en Jésus-Christ, voilà que je vais entrer dans la voie de toute chair : si vous avez pour moi une affection véritable, souvenez-vous toujours de mes avertissements, et n'abandonnez jamais l'œuvre sainte que vous avez entreprise. Je confie au tout-puissant Jésus le soin de ce troupeau : il sera votre pasteur et votre perpétuel gardien. » A ces paroles, de nouvelles larmes s'échappèrent de tous les yeux, et sainte Austreberte, émue elle-même par tout ce qu'elle voyait et entendait, adressa au ciel une touchante prière. Quand elle eut fini, les dernières défaillances de la nature devinrent plus sensibles, et les prêtres et les religieux présents commencèrent à réciter pieusement les Litanies des Saints ¹. « Mes frères, cessez un instant, leur dit-elle tout à coup, ne voyez-vous pas quelle procession triomphante vient au-devant de moi ? Les voilà qui se présentent, ceux dont vous invoquez les noms. » Un moment après, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le dixième jour de février de l'an 704. Elle était alors dans la soixante-quatorzième année de son âge, et la quarante-huitième de sa profession : on l'enterra avec honneur dans l'église du monastère ².

¹ *Interim cunctis qui adstabant psallentibus et Sanctorum nomina seriatim subnectentibus...* Dom Mabillon fait remarquer, dans ses notes sur ce passage, la pratique de l'invocation des Saints rapportée par un auteur contemporain. *Ergo*, dit-il, *tunc temporis mos erat, ut Litanie Sanctorum, pro iis qui in extremo agone positi erant, recitarentur.* *Acta SS. Belgii*, t. V, p. 444, not. C.

² Cette belle vie est empruntée au savant abbé Destombes, dans ses *Vies des Saints du nord de la France*.

LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE RIMINI.

Rimini, que la très-sainte Vierge devait illustrer de nos jours par un des plus éclatants prodiges de ce siècle, vit naître dans ses murs la bienheureuse Claire, dont nous allons raconter la vie.

Son père s'appelait Chiarello ; on croit qu'il appartenait à la noble famille des Agolanti, chassée de Florence par les troubles civils. Sa mère s'appelait Gaudiana, et mourut lorsque Claire n'avait encore que sept ans. Chiarello se remaria à une veuve qui avait un fils ; et pour unir davantage les deux maisons, on donna ce jeune homme à Claire pour époux, mais il mourut au bout de peu d'années, ainsi que sa mère.

Rimini, comme toutes les autres villes d'Italie, était alors partagée en deux factions, des Guelfes et des Gibelins. C'était à la fin du XIII^e siècle ; le parti auquel appartenait Chiarello fut chassé de Rimini, et lui-même, dépouillé de ses biens, s'enfuit en exil avec sa fille et ses deux fils.

Claire était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ; mais la grâce de Dieu n'avait point encore touché ce cœur épris des charmes du monde : elle vivait avec une mollesse, un oubli de la religion qui devait lui coûter plus tard des larmes amères.

Son père, cependant, rentra à Rimini avec ses frères, mais pour leur malheur ; car il eut peu après la tête tranchée, ainsi que l'un de ses fils, par une cruelle vengeance politique. Claire supporta ce coup avec une sorte d'indifférence plutôt que de résignation ; elle était entraînée par les plaisirs ; elle aimait le luxe, la bonne chère, les vins délicats ; elle allait se marier à un jeune homme dont elle était passionnément éprise. Ce mariage augmenta encore son amour des aises de la vie. Ce nouvel époux était noble et riche ; il tenait aux premières familles de Rimini. Claire vécut ainsi jusqu'à l'âge de trente-quatre ans. Dieu, qui la destinait à être l'exemple et le modèle de tant d'âmes, voulait qu'elle connût bien ce monde dont elle devait les dégoûter. Il la suivait des yeux dans ses égarements, veillant sur elle, se tenant à la porte de son cœur : un jour enfin il se résolut à frapper.

Claire entra dans l'église de Saint-François ; il lui sembla entendre une voix qui lui disait de réciter dévotement l'Oraison dominicale. Étonnée de cet avertissement, ignorant le langage de la grâce, Claire la récita cependant, machinalement d'abord ; puis sentant son cœur inondé d'un bonheur qu'elle ne connaissait point, elle se plut à une religion qui donnait des joies si différentes de celles du monde, et dont la douceur était sans remords. Elle prit en horreur ses divertissements d'autrefois, ses conversations profanes, les assemblées tumultueuses ; elle se retira dans ses jardins, dans les lieux les plus solitaires, au grand étonnement de sa famille surprise d'un si brusque changement.

C'est là que la miséricorde divine l'attendait. Un jour que Claire était retournée dans cette même église de Saint-François, la très-sainte Vierge lui apparut environnée d'une multitude d'AnGES, et s'étant tournée vers elle, elle lui dit : « Claire, à quoi servirent à ton premier mari, que tu aimais tant, et ses grandes richesses, et sa forte jeunesse, le secours des médecins, la grandeur de sa maison, ses palais superbes, puisqu'un peu de fièvre le menant à la mort, l'a à la fin de toi séparé ? »

Ces paroles furent comme un glaive qui pénétra le cœur de Claire jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit ; elles éteignirent en elle tout amour du monde, et y allumèrent les flammes de l'amour de Dieu. Elle renonce à tout, consacre à la pénitence le reste de sa vie ; elle ne veut plus aimer que la Croix de ce bon Maître qu'elle a tant outragé, et pleurer à ses pieds ses erreurs et ses fautes.

Elle revient à son palais, raconte à son époux l'apparition de la très-sainte Vierge, et le supplie avec larmes de lui permettre de se donner toute à Dieu. Son mari y consentit enfin. Elle prit alors l'habit de pénitence que portaient quelques pieuses dames de ce temps, et renonça au monde, mais sans s'engager dans aucun Ordre religieux.

Elle vécut ainsi deux années, au bout desquelles son mari mourut. De ce jour, elle choisit Notre-Seigneur pour unique Époux et se dévoua à la plus austère pénitence. Elle portait un méchant habit de laine grise, marchait pieds nus ; au lieu des

joyaux et des perles qui ornaient son corps délicat, elle entourait ses bras et ses genoux de cercles de fer et se revêtit d'une lourde cuirasse qui pesait trente livres ; elle ne coucha plus que sur de grosses planches. Elle vivait d'un peu de pain et d'eau, et ses compagnes avaient grand'peine à obtenir d'elle qu'elle usât d'un peu de légumes. Pendant le carême, elle se privait de pain, ne mangeant plus que des herbes crues.

Son corps perdit ainsi peu à peu toute sa vigueur et devint souple aux inspirations de l'esprit. Mais le démon, furieux de voir échapper une si belle proie, lui représentait souvent les délicatesses et les joies de sa vie passée. Il lui rappelait le souvenir des festins délicieux où elle s'était pluë. Alors la servante de Dieu se jetait à genoux et s'écriait : « Seigneur, tournez vers moi vos yeux ; Seigneur, aidez-moi ; vous êtes notre soutien, ô Fils de David ! » Cette prière lui rendit quelque courage, et sur la fin du jour étant sortie de sa cellule, elle pria une de ses compagnes de lui allumer du feu : puis, cherchant un animal immonde, elle le fit rôtir, et en mangea avec courage, en se disant : « Prends donc ces mets délicats ; prends-les et manges-en. » Elle vainquit ainsi toutes les tentations de la bonne chère. Mais afin qu'elles ne revinssent plus, elle se résolut d'augmenter ses austérités.

Elle ajouta deux carêmes à celui de l'Église ; le premier, qui commençait depuis la fête de saint Martin jusqu'à Noël, et le second depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques, quelquefois même depuis l'octave de Noël. Pendant tout ce temps, elle ne mangeait ni fruit, ni légumes cuits ou amollis dans l'eau. Elle jeûnait encore quinze jours avant la Pentecôte, la veille des fêtes des Apôtres et de saint Jean-Baptiste, et tous les samedis de l'année. Or, en ce siècle, le jeûne durait jusqu'à l'heure de none, c'est-à-dire jusqu'à trois heures après midi.

La nuit, qui est un temps de repos, était pour elle un moment de plus rude pénitence ; pendant le carême elle la passait dans une petite retraite qu'elle avait trouvée dans les murs de la ville ; elle y priait debout, afin de ne point succomber au sommeil, exposée au vent, au froid et à la pluie. Quand elle ne pouvait plus résister à la rigueur de la saison, elle se couvrait la tête d'un

méchant morceau de drap et continuait son oraison, qu'elle accompagnait de ses larmes et des actes du plus fervent amour de Dieu.

Elle pratiqua ces austérités pendant environ trente ans, sans que ses compagnes parvinssent à l'en détourner. Quelque temps après la mort de son mari, son frère, qui était du parti gibelin, fut encore une fois chassé de Rimini; il se retira à Urbino, qui appartenait aux comtes de Monte-Feltro, et là il tomba gravement malade. Sa sœur, l'ayant appris, accourut à Urbino; elle le soigna avec la charité d'une mère, et quand il fut hors de danger, elle le pourvut de domestiques, afin de se livrer de nouveau à tous ses exercices de piété.

Il y avait auprès de la cathédrale d'Urbino une tour solitaire et abandonnée; c'est là que la servante du Seigneur se retira, n'ayant d'autres relations qu'avec quelques personnes pieuses et un saint chanoine qu'elle choisit pour son directeur. Le chapitre de cette Église avait conservé l'antique coutume de chanter les matines pendant la nuit. La bienheureuse Claire obtint la permission d'ouvrir une petite porte sur un des côtés de la cathédrale et d'assister aux offices de nuit. Elle y restait jusqu'à l'heure de none, priant et pleurant. Elle allait ensuite demander à quelques portes un peu de pain pour soutenir sa vie, et partageait avec les pauvres ce qu'on lui donnait de trop. Puis elle visitait son frère, aidait la domestique aux soins les plus grossiers du ménage. De là elle allait consoler les prisonniers, secourir les pauvres, pour lesquels elle mendiait volontiers, soulager les malades dont elle pansait avec bonheur les plaies souvent infectes. Sur le soir elle visitait les églises, et rentrait enfin dans sa tour, où elle passait la meilleure part de la nuit à pleurer ses péchés. Quelquefois, dans l'excès de sa douleur, elle s'écriait : « Mon Dieu, aidez-moi ; mon Dieu, secourez-moi ; vous êtes notre seul appui, ô Fils de David. » Ses cris étaient si violents qu'ils réveillaient les voisins et troublaient les chanoines. Il fallut l'en avertir. Alors elle se tut et se contenta de pleurer en silence.

Lorsque la paix se fit entre les Guelfes et les Gibelins, la bienheureuse Claire revint à Rimini avec son frère et ses serviteurs.

Elle ne quitta point sans regret sa chère retraite d'Urbino ; mais elle se fit une nouvelle solitude de la maison de son frère, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé dans une antique muraille des remparts de Rimini, une espèce de petite cellule, sans toit, dont elle fit ses délices : « C'est donc là, mon Dieu, dit-elle en y entrant, que je pourrai enfin vous trouver. »

Elle partageait son temps, à Rimini, à peu près de la même sorte qu'à Urbino. Elle récitait l'office divin et priait jusqu'à none. Elle visitait les pauvres, nobles ou plébéiens, qu'ils fussent de la ville ou de la campagne ; elle les consolait, les soignait, demandait à la charité ce dont ils avaient besoin ; elle implorait pour eux avec tant de grâce qu'on ne savait rien lui refuser. Sa prévoyance s'étendait à tout.

Dans une de ces guerres terribles qui désolèrent l'Italie au ^{xiii}^e siècle, les religieuses de Begno furent chassées de leur monastère, et forcées de se réfugier à Rimini. Les pauvres malheureuses étaient sans pain, presque sans asile, et seraient mortes de misère si la bienheureuse Claire ne fût venue à leur secours. Elle les alla trouver, pleura avec elles, leur rendit un peu de courage ; puis, parcourant toutes les maisons de la ville, des bourgs et les pays voisins, ramassa tout ce qu'elle put et le leur envoya.

On était en hiver et il faisait froid ; tout en cheminant, la Bienheureuse se demandait à elle-même comment elle pourrait leur procurer du bois, lorsqu'elle trouva un tronc d'arbre. Il paraissait abandonné sur la route, elle le charge sur ses épaules et se dirige vers la maison de ses chères religieuses, presque écrasée sous le faix. En passant devant le palais de Dino de Rossi, cet homme, qui était son parent, l'aperçut et voulut faire porter ce fardeau par un de ses domestiques ; mais la Bienheureuse servante des pauvres le remercia en souriant, et sans aucun respect humain traversa ainsi la ville, heureuse du bonheur qu'elle allait donner à ses protégées.

Un pauvre de Rimini avait le plus pressant besoin d'expédier un messenger à Urbino ; c'était encore pendant l'hiver, la neige tombait avec abondance, il ne put trouver personne. Témoin de

ses angoisses, la bienheureuse Claire se met en chemin, ses pieds gonflés par le froid se fendent et jettent du sang. Ceux qui la rencontraient disaient : « Voilà une femme désespérée, et qui cherche la mort; » mais la charité la soutenait. Elle fit ce voyage avec une vitesse extraordinaire, et rentrée chez elle, ne voulut pas même changer sa tunique toute couverte de glaçons. Le feu qui brûlait son cœur la préserva des atteintes du froid.

Quand il venait à Rimini quelques pèlerins, la plupart attirés par la renommée de sa sainteté, elle les logeait, les nourrissait de ses aumônes, mendiait pour payer les dettes qu'elle contractait à leur occasion, et quand ces pauvres gens s'en allaient tout reconnaissants de ses soins, elle seule s'accusait de les avoir mal reçus. « Ah ! disait-elle, que n'ai-je pu leur donner ce qu'il fallait ? Que je regrette de n'avoir pas seulement un lieu convenable pour les recevoir ! »

Voici encore un trait de sa charité qui n'est pas le moins admirable.

La Bienheureuse apprit un jour qu'une pauvre femme mendiait dans Rimini pour racheter son mari qui venait d'être condamné à avoir la main coupée. Remplie de douleur, elle s'achemine vers la place publique, monte sur la pierre aux enchères et se met elle-même en vente. Le peuple se rassemble autour d'elle, pendant qu'elle criait : « Qui veut m'acheter, qui veut m'acheter, pour payer la main de ce pauvre homme ? » Toute la ville s'émut ; le bruit en arriva aux oreilles des Malatesta, seigneurs de la ville. Émus eux-mêmes de cette charité, ils firent grâce au coupable, et le rendirent sans rançon à la bienheureuse Claire.

C'est ainsi qu'elle secourait toutes les misères ; elle réconciliait les ennemis, apaisait les factions, réunissait les familles divisées, convertissait les pécheurs.

Il y avait dans la ville une veuve de haute naissance qui s'abandonnait au luxe et à tous les plaisirs de la vie. Claire le sait d'une de ses compagnes, elle se rappelle le malheureux état d'où la grâce de Dieu l'avait tirée elle-même. Elle court chez cette comtesse, et lui parle avec tant de tendresse du bonheur d'avoir Jésus-Christ pour époux, que cette femme, touchée de la grâce,

s'évanouit dans ses bras. Les domestiques accourent, et la Bienheureuse se retire, mais la comtesse la fait rappeler, lui dit qu'elle ne veut plus d'autre époux que Notre-Seigneur, et qu'elle renonce à jamais au monde. Claire lui coupa les cheveux de sa main, la revêtit d'un cilice, lui donna une robe de grosse laine brune, la ceignit d'une corde, et sous cet habit, la comtesse vécut et mourut saintement.

La Bienheureuse remporta encore une grande victoire sur un des hommes les plus durs de ce temps, Bolognino, tyran de Mercatello. Elle remua si fortement ce cœur farouche, qu'il abandonna ses domaines pour embrasser la vie érémitique. Sa mère, sa femme et sa sœur suivirent son exemple, et devinrent les compagnes de la Bienheureuse.

Voici une autre conquête, non moins difficile peut-être. Un savant passant par Rimini pour aller à Venise au célèbre pardon de l'Ascension, voulut voir notre Bienheureuse ; à peine l'eut-elle entretenu que, dans la plus grande fougue de ses passions, il quitta tout pour se donner à Dieu.

Une pauvre mère était inconsolable de ne pouvoir réunir la dot nécessaire à sa fille pour entrer dans un couvent. Celle-ci s'était présentée et avait été refusée. Elle eut recours à la Bienheureuse, qui, par sa douce éloquence, la fit enfin recevoir.

Rien ne pouvait arrêter sa charité. Elle fit le voyage de Venise pour revoir une de ses filles spirituelles qu'elle aimait tendrement, et savoir si elle persévérerait dans la grâce du Seigneur. Malgré le soin qu'elle prenait de se cacher, la nouvelle de son arrivée se répandit, on ne sait comment, parmi le peuple, et une foule nombreuse accourut à sa maison. La Bienheureuse les accueillit gracieusement, les écouta tous avec bonté, surtout les pécheurs, et elle eut la joie de gagner parmi eux beaucoup d'âmes à Jésus-Christ. Des joueurs, des débauchés, des nobles qui menaient une vie indigne de leur naissance, touchés par ses paroles ardentes, renoncèrent au vice et firent une sainte pénitence jusqu'au jour où ils reposèrent dans la paix du Seigneur Jésus.

Telle était la force de son éloquence toute divine, ou plutôt de la grâce qui débordait en elle et que Dieu accordait à sa sainte

vie. Mais par quels actes héroïques n'avait-elle pas acquis la puissance de ses paroles ? Un jour que sa langue avait prononcé un mot peu mesuré, elle se retire tout éplorée dans sa cellule, entoure de fer cette langue coupable et la tient ainsi enchaînée pendant une semaine. Quand elle la délia, le sang et l'humeur l'avaient tellement grossie, qu'elle ne put la faire rentrer dans sa bouche : elle en resta longtemps muette.

Comment le cœur de Dieu, ce cœur si rempli de bonté et de tendresse, aurait-il résisté à tant de courage, à de si vives marques d'amour ? Lui aussi l'aimait tendrement, et bientôt il lui donna plus de preuves d'affection qu'il n'en avait reçues. Il descendit dans son cœur, il l'embrasa de flammes si ardentes qu'il en était comme dévoré ; il donna à sa servante une part de son pouvoir souverain sur les créatures, il multiplia les prodiges ; il ne comptait plus avec elle : on eût dit que ce grand Dieu ne croyait plus pouvoir assez s'acquitter.

Nous ne pouvons raconter tant de merveilles : nous en dirons seulement quelques-unes.

Un jour qu'elle allait à Assise pour gagner l'indulgence de Sainte-Marie-des-Anges, ou de la Portioncule, en passant par Gubbio, un gentilhomme qui était gravement malade, la fit prier de venir le visiter, au nom de leur commun Seigneur et Père. A ce nom si cher, Claire y alla. Elle consola le malade, l'engagea à avoir confiance en Dieu, qui nous frappe afin de nous guérir, et le touchant de la main, lui rendit la santé. Elle voulait cacher ce miracle, mais le peuple immense qui était accouru pour la voir, en avait été témoin. Elle se déroba de son mieux aux applaudissements, se retira dans son auberge et passa la nuit dans les larmes et dans les macérations, pour éviter la vaine gloire.

Au point du jour toute la ville l'attendait à la porte de son auberge. Ce spectacle la remplit de douleur. « Vous voulez voir une malheureuse femme, une pécheresse publique, crie-t-elle au peuple : eh bien ! regardez-la ! » Elle partit ainsi à la hâte, et ses compagnes la retrouvèrent sous un arbre presque évanouie, par suite de ses austérités de la nuit et d'une pluie violente qui était tombée tout le jour.

Ils arrivèrent ensuite à une villa qu'on appelle Baroncello, et qui est sur la route de Gubbio à Assise. Sur la porte, la Bienheureuse rencontra un pauvre enfant aveugle ; elle le prit dans ses bras, le caressa, et comme elle mettait sa main sur la tête de l'enfant, il recouvra la vue.

Le matin du 2 août, impatiente de gagner l'indulgence, elle réveilla ses compagnes, et sortit avec elles d'Assise pour se rendre à l'église de la Portioncule, qui en est éloignée d'environ un mille. Pendant qu'elle descendait la colline, ses compagnes qui la suivaient avec peine, virent, non sans admiration, que ses pieds ne touchaient point le sol ; les Anges la portèrent ainsi jusqu'à l'église de leur Reino. A la vue de ces murs bénis, elle tomba en extase, et ne revint à elle que pour verser un torrent de larmes.

Lorsqu'elle alla trouver ces religieuses qui refusaient d'admettre une pauvre fille dans leur couvent, une femme de la campagne, rongée par un cancer que les médecins jugeaient incurable, était par hasard au couvent et s'évanouit en sa présence. L'abbesse et les sœurs, touchées de compassion, supplièrent à genoux la Bienheureuse de poser sa main sur la plaie. Vaincue par leurs prières, elle le fit, et le mal disparut. Les sœurs en se levant reconnurent le miracle, elles l'en remercièrent vivement, mais elle s'en défendit. « C'est Dieu, mes sœurs, leur dit-elle, qu'il faut remercier, c'est sa bonté infinie qui a accordé cette grâce à vos prières. »

Un jour que ses compagnes alarmées de ses grandes austérités et craignant de perdre leur bonne maîtresse, l'avaient enfermée à clé dans sa cellule, afin qu'elle ne pût retourner à sa chère retraite des murs de la ville, où elle avait coutume de se livrer à la plus rigoureuse pénitence, quel fut leur étonnement quand elles s'aperçurent qu'elle avait disparu, quoique la porte restât fermée, et lorsqu'elles la retrouvèrent dans son mur chantant des psaumes et offrant ses prières au Seigneur ! Il leur fallut bien alors céder à la volonté de Dieu.

J'ai oublié de raconter par quel ordre mystérieux la Bienheureuse les avait réunies dans un couvent. Dieu lui apparut une nuit qu'elle était en oraison et lui dit qu'il voulait qu'elle ras-

semblât le plus d'âmes qu'elle pourrait pour le servir. Il lui fit voir en esprit une lampe ardente, qui courait par les rues de la ville. Cette lampe s'arrêta sur la maison d'un homme qui s'appelait Lasso, puis retourna dans sa cellule. La Bienheureuse comprit que c'était le lieu destiné pour la fondation du monastère. En effet, le lendemain, voici Lasso qui arrive, et lui offre spontanément de lui vendre sa maison. Claire n'avait pas un sou, mais elle avait confiance en Dieu ; elle acheta la maison, et bientôt d'abondantes aumônes lui permirent de la payer et de la transformer en monastère.

En ce temps-là, passa par Rimini, le cardinal Napoléon Orsini, que Clément V envoyait comme légat pour pacifier les États de l'Église. Ce grand personnage touché des vertus de la Bienheureuse, lui permit de faire célébrer les divins Mystères dans son église par un prêtre qui avait la direction spirituelle de la petite communauté. Ainsi se trouva achevée, avec l'aide de la Providence, la fondation du monastère.

Les épreuves ne lui manquèrent point, cependant, non plus qu'à tous les autres amis de Dieu. Elle fut traitée un jour en pleine chaire de *patarine*, d'hérétique infâme, ce qui était la plus cruelle injure de ce temps, et le prédicateur trompé sur sa vertu, égaré par un faux zèle, s'emporta jusqu'à la signaler à la vengeance du peuple. En effet, au sortir du sermon, la populace l'accueillit à coups de pierre, en l'accablant d'injures. La Bienheureuse endura ces outrages avec une patience admirable, ne répondant rien, ne se plaignant pas, calme, contente en son cœur de ressembler à son bon Maître, si bien que le peuple, étonné de ce courage héroïque, finit par la laisser, tout confus de ce qu'il avait fait.

Ce jour si triste fut un jour de bonheur pour Claire, qui ne souhaitait rien tant que de s'unir à la Passion de Notre-Seigneur. Elle la méditait sans cesse ; c'était sa plus chère occupation dans sa petite retraite des murs de la ville. Elle ne pouvait contempler les souffrances de son doux Jésus sans les éprouver en quelque sorte elle-même dans tous les membres. Le jour de la fête du grand patriarche saint Dominique, étant entrée dans l'église des

Frères Prêcheurs avec une de ses compagnes, nommée Drudula, les douleurs de la Passion lui revinrent à l'esprit plus vives que jamais. Elle commence à trembler ; ses dents claquent d'effroi ; elle pâlit, sa respiration s'altère et elle tombe comme morte. Le peuple s'assemble autour d'elle croyant qu'elle avait cessé de vivre ; mais le prieur du couvent, Frère Jérôme des Fisici, qui était son confesseur et qui devint plus tard évêque de Rimini, se rappelant qu'elle lui avait quelquefois parlé en confession de ces évanouissements, et sachant combien elle avait de dévotion au très-saint Sacrement de l'autel, prit la sainte Hostie, et comme il l'approchait de ses lèvres, la Bienheureuse sortit de ce sommeil de mort pour recevoir son cher Seigneur, vérifiant ces belles paroles du Sauveur : « Celui qui me reçoit, moi qui suis le pain de vie, encore qu'il fût déjà mort, il vivra. »

Cet amour de la Passion allait si loin dans le cœur de la Bienheureuse qu'elle voulut la représenter dans sa personne. Une année, le vendredi saint, après avoir visité l'église cathédrale, elle se mit une corde au cou, se fit lier les mains derrière le dos, et dans cet état elle se fit traîner dans les rues de la ville par deux hommes du peuple, comme Notre-Seigneur l'avait été autrefois dans les rues de Jérusalem. On l'attacha ensuite à une colonne, et elle y resta jusqu'à l'heure de none du samedi saint, endurant les railleries, les mépris de la foule, comme Notre-Seigneur les avait endurés dans le prétoire, attaché pareillement à une colonne. Le samedi saint, après avoir été déliée, on la revêtit d'une robe blanche, et les mains toujours attachées, elle visita les églises de la ville et des faubourgs, frappée cruellement à coups de verges par les deux hommes robustes qui l'avaient déjà traînée la veille.

Elle répéta plusieurs années ce touchant spectacle, et ses compagnes eurent grand'peine à l'en dissuader sur la fin de sa vie. Mais Notre-Seigneur la récompensa magnifiquement de son courage ; il lui fit voir tous les détails de ces souffrances auxquelles elle désirait si passionnément s'associer. Cette vision merveilleuse dura quinze jours. Elle contempla de ses yeux son Jésus crucifié ; elle compta ses plaies ; elle vit couler son sang divin. D'autres,

avant elle, avaient déjà eu ce bonheur douloureux ; et d'autres l'ont eu depuis. En Dieu, il n'y a point de passé : la Passion de son Fils est toujours présente devant ses yeux ; s'il daigne entr'ouvrir le voile du temps qui nous la cache, elle nous apparaît aussitôt telle qu'elle s'accomplit à Jérusalem.

La Bienheureuse eut encore une autre vision sur la vie de Notre-Seigneur. Elle venait de méditer l'Évangile de la multiplication des cinq pains, qui était probablement l'Évangile du jour ; elle entra dans le jardin avec ses compagnes ; les yeux de son âme s'ouvrirent, et elle aperçut Notre-Seigneur multipliant les pains et les poissons pendant que ses Apôtres les distribuaient à la foule. Aussitôt elle tomba à genoux, et elle y resta longtemps ravie en extase.

Quand Notre-Seigneur voulait l'attirer à lui, il l'appelait de ces douces paroles du Cantique : « Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée, et viens. » La veille de la fête de sainte Marie-Madeleine, elle fut élevée à une si haute contemplation qu'elle perdit l'usage de la parole ; elle resta cinq jours entiers dans cet état d'extase, ainsi que l'ont assuré ses deux fidèles compagnes, Amata et Viola, de la ville de Gubbio.

Un jour qu'elle priait dans l'église de Saint-Matthieu, qui appartenait aux religieuses Humiliées, après qu'elle eut reçu la sainte Communion, une main invisible lui posa sur la tête une couronne si pesante qu'elle ne pouvait faire aucun mouvement. Elle voulut en vain retourner à sa cellule ; mais deux Anges l'y transportèrent par l'ordre de Dieu.

Une nuit qu'elle s'était livrée à plus d'austérités encore que de coutume, elle tomba dans un demi-sommeil. Elle entendit alors une voix qui lui disait doucement : « N'ouvre pas tes yeux à cause de la trop grande clarté ; » et elle vit en esprit un trône d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses. Sur ce trône Notre-Seigneur était assis avec une majesté incomparable, entouré de ses Apôtres et de saint Jean-Baptiste. Il daigna montrer à sa servante la plaie de son côté, et comme si cette plaie eût été la source des grâces, il lui dit qu'elle pouvait demander avec assurance tout ce qu'elle désirait. La Bienheureuse toujours humble, ne demanda

en versant des larmes, que miséricorde et pardon pour ses péchés. Cependant elle recommanda à son bon Maître ses compagnes, ses bienfaiteurs et ses filles spirituelles. Alors le divin Rédempteur remit à saint Jean un livre écrit en lettres d'or, en lui disant de le donner à la Bienheureuse. Claire, pleine de joie, se jeta à genoux, le prit et le baisa avec respect ; puis Notre-Seigneur lui dit amoureusement : « Je te donne ma paix, je te laisse ma paix, » et il disparut.

Il lui montra encore dans de mystérieuses visions tout l'avenir de son Institut, ses accroissements, les obstacles qu'il devait rencontrer. La Bienheureuse se voyait alors elle-même bâtissant un pont sur lequel beaucoup de personnes devaient passer pour arriver au ciel.

Elle priait souvent au pied des saints autels pour ses compagnes et ses bienfaiteurs : « Seigneur, disait-elle, autant que j'en ai de force, je vous prie de vouloir bien entrer dans le cœur de ces créatures, de leur faire sentir combien votre service est suave et doux, de les purifier des souillures du siècle et de les délivrer des perfides lacets du monde. »

Il y avait sur l'autel un petit tableau où était peinte l'image de Notre-Seigneur, et un jour qu'elle répétait cette prière, elle entendit sortir de cette image une voix qui lui dit : « Je ne puis me refuser à tes instances ; sois assurée que les personnes que tu aimes, nous les inscrivons au livre de vie. »

Les concitoyens de la bienheureuse Claire ont toujours tenu pour certaine cette promesse de Notre-Seigneur, et non contents d'honorer ses reliques le jour de sa fête, ils ont coutume de temps immémorial, de se porter en foule à son église pendant l'octave de sa dédicace, pour y obtenir par son intercession un ample pardon de leurs péchés. C'est pour cela qu'on appelle cette fête « le pardon de la bienheureuse Claire, qui obtient de Dieu cette indulgence, » ainsi que le rapporte une inscription du grand autel placée en l'an 1568. Dieu a, du reste, confirmé cette pieuse tradition par de grandes grâces et plusieurs miracles.

Jaloux de tant de faveurs divines, les démons essayèrent mainte et mainte fois d'exercer leur rage sur la Bienheureuse. Ils en-

traient dans sa cellule en poussant des hurlements affreux et ils lui disaient pour l'épouvanter : « Tu ne pourras nous échapper, nous nous emparerons de toi ; tu ne te sauveras pas de nos coups. » A toutes ces menaces Claire répondait : « Vous ne le ferez que si Dieu le permet, et s'il le permet, ce ne sera pas sans raison : je ne l'ai que trop mérité ; que la volonté de mon Seigneur s'accomplisse. » Les démons s'enfuyaient alors en jetant des cris désespérés. Mais furieux de ne pouvoir remporter sur elle le plus petit avantage, ils revenaient dans sa cellule, et la trouvant prosternée en oraison, ou chantant des hymnes, ou couchée sur la dure, ils la jetaient par terre ou la chassaient violemment de son lit. Leur rage s'exaspéra jusqu'à oser l'attaquer en plein jour : ils la renversaient dans le jardin, et une fois l'ayant fait tomber sur un escalier de pierre, elle boita de cette chute pendant longtemps. Une autre fois elle perdit un doigt en tombant.

Loin d'affaiblir son courage, ces épreuves lui donnèrent une nouvelle vigueur, parce qu'après chacune d'elles Notre-Seigneur la consolait par de douces visions. En méditant sur le jeûne rigoureux du Sauveur dans le désert, elle résolut de se priver de toute boisson. Elle résista longtemps à la soif ; mais enfin réduite à l'extrémité et se sentant mourir, elle rassembla ses dernières forces et dit à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, vous savez que c'est pour vous que je souffre, aidez-moi. Je suis une pécheresse, il est vrai ; mais c'est pour les pécheurs que vous avez été attaché à la Croix. » A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle vit une multitude de personnes accourant avec des vases pleins d'eau et de vin ; elle sentit s'approcher de ses lèvres une de ces tasses d'or, et en ayant bu, sa soif disparut entièrement.

Le soir de ce même jour, les Sœurs l'allant visiter dans sa cellule remarquèrent avec admiration que son visage, la veille encore tout exténué de ses longues abstinences, était calme, coloré et presque brillant. Dans la nuit Notre-Seigneur lui apparut et lui fit boire une liqueur si suave qu'elle ne put plus désormais supporter le goût d'aucun breuvage de la terre, pendant les onze années qu'elle vécut encore. Elle éprouvait pourtant une soif ardente et que rien ne pouvait apaiser, si ce n'est le précieux sang

de Jésus-Christ. Elle aurait voulu que l'eau de toutes les fontaines et de tous les fleuves se pût changer en ce sang divin. Quand elle avait communiqué, cette soif cessait aussitôt.

Inquiète de cet état, la Bienheureuse consulta Frère Jérôme, son confesseur, qui était alors évêque de Rimini ; elle lui demanda si l'on ne trouvait point dans l'Écriture quelque lumière sur cette soif extraordinaire. Le savant prélat réfléchit un instant ; puis il lui rappela ce passage du Prophète Jérémie : « Il y aura des personnes qui ne pourront plus boire de vin, ni d'eau, et qui n'auront soif que de l'Agneau sans tache. »

Dans les derniers temps de cette longue et belle vie, après une extase qu'elle eut le jour de sainte Lucie, il sembla qu'elle était revenue à la simplicité de l'enfance. Elle ne prenait plus souci des choses de ce monde et vivait toute en Dieu. Elle resta six mois ainsi, comme privée de sentiment. La connaissance lui revint plus tard, mais elle ne recouvra point la vue, et elle ne pouvait plus s'entretenir avec personne.

Enfin sentant que l'heureux jour était proche, elle réunit autour d'elle ses sœurs bien-aimées ; elle les exhorta à la paix, à la charité, à la pensée continuelle du salut ; elle leur laissa, comme un dernier souvenir, de saintes maximes et d'utiles conseils. Elle parlait avec tant de calme, son visage était si joyeux que l'on n'eût pu supposer qu'elle allait mourir. Quand le moment fut venu, elle leva les yeux vers le ciel : « Seigneur, dit-elle, je remets mon âme entre vos mains. » En prononçant ces paroles, elle entra dans l'éternité bienheureuse, le 10 février de l'an 1346.

Aussitôt qu'elle eut expiré, sa figure devint resplendissante, et tout son corps répandit une suave odeur. Ses concitoyens accoururent en pleurant lui faire leurs adieux : on n'entendait que des sanglots et des cris déchirants. Les pauvres perdaient leur mère, les affligés leur consolation, les malades leur espoir. Tous regrettaient cette grande lumière, ce modèle des plus héroïques vertus, cette gloire et ce soutien de leur cité. De ce jour ils l'honorèrent comme une Sainte, et de nombreux miracles ont depuis cinq siècles attesté sa puissance. Pie VI a, le 12 décembre 1784, approuvé le culte qu'on lui rendait.

(E. DARAS.)

SAINT ZENON LE COURRIER,

SOLITAIRE.

Ce chrétien, né dans la province du Pont, reconnu tout jeune la vanité des biens et des jouissances de ce monde. Il abandonna, en faveur des pauvres et des églises, ses possessions qui étaient considérables, et désirant ne vivre que pour Dieu, il s'occupa de ce qui pouvait lui acquérir la vie éternelle. Il passa en Cappadoce, où il désirait se mettre sous la conduite de saint Basile le Grand, mais ce Saint ne put s'occuper de sa direction; et voulant pourtant ne vivre que devant Dieu, il accepta l'emploi de courrier sous l'empereur Valens. Il trouvait dans cet emploi le bonheur de se livrer à la contemplation des œuvres et des grandeurs de Dieu.

La mort de Valens le dépouilla de sa fonction. Alors il se retira dans un sépulcre abandonné, sur une montagne voisine d'Antioche. Il étendit quelques herbes desséchées sur les pierres, et ce fut son lit. Il se procura deux cruches; et ce fut tout son mobilier. Un chrétien du voisinage lui apportait tous les deux jours un pain qui faisait sa nourriture, avec l'eau d'une source, dont il emplissait ses cruches.

Zénon n'était vêtu que de vieux habits, et sa chaussure n'était qu'une paire de souliers usés. Il était heureux ainsi; et on admirait sa douce et ferme persévérance. Théodoret, dans ses courses à la recherche des solitaires, vint à lui sans le connaître et lui demanda où demeurait l'admirable Zénon. L'Anachorète lui répondit : Je ne connais pas de solitaire qui se nomme ainsi. Théodoret le reconnut à cette réponse; et il s'entretint assez longtemps avec lui de matières spirituelles. Il a ensuite écrit sa vie. Et Zénon mourut de la mort des Saints, vers l'an 445, le 10 février.

SAINT PROTADE,

ÉVÊQUE DE BESANÇON.

Saint Protade était fils ou du moins très-proche parent de Protade, maire du Palais des Rois de Bourgogne. Il se consacra

de bonne heure au service des autels. Ses lumières, sa science, sa haute intelligence et sa vive piété lui gagnèrent l'affection de saint Nicet ou Nizier, évêque de Besançon; et il lui succéda en 612 ou 613.

Il maintint la discipline avec autant d'habileté que de douceur. Il expulsa les simoniaques et parvint à préserver les fidèles de son diocèse des hérésies et des erreurs qui infestaient quelques pays voisins. Le roi Clotaire II avait pour ce Prélat une grande vénération, et il le consultait souvent.

Pour fixer les cérémonies dans les paroisses de son évêché, il composa un rituel, qui a continué d'être cité sous son nom, malgré les nombreux changements qui y ont été apportés depuis.

Saint Protade mourut le 10 février 624, et la plus grande partie de ses reliques sont conservées dans l'église de Saint-Pierre à Besançon.

SAINT TRONVIN,

ÉVÊQUE DES PICTES.

Tronvin ou Trumvinn, évêque des Pictes en Ecosse, brillait par sa science et ses vertus dans la seconde moitié du septième siècle. Il assista en 680 à un Concile rassemblé à Hellsfeld par saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, contre les Eutychiens et les Monothélites; et à un autre tenu à Twiford, où saint Cuthbert fut élu évêque de Lindisfarne. Mais, par un excès d'humilité, saint Cuthbert s'étant enfui devant le fardeau de l'épiscopat, on chargea saint Tronvin de vaincre sa résistance. Il y alla, accompagné du pieux roi Egfrid et de plusieurs saints personnages, qui tous, ayant rejoint Cuthbert, se jetèrent à ses pieds.

Là l'envoyé du Concile déclarant au Saint que son humilité était excessive et que tous ceux qui venaient le supplier d'avoir compassion de Lindisfarne ne se relèveraient que quand il se serait rendu à leurs instances, Cuthbert ne put résister et il céda.

Nous ne savons pas autre chose de saint Tronvin, sinon que, longtemps après sa mort, il était honoré à Streneschal.

SAINT ERLULPHE,
ÉVÊQUE DE WERDEN, MARTYR.

Plusieurs missionnaires écossais étant allés prêcher l'Évangile dans l'ouest de l'Allemagne, après la conquête de la Saxe par Charlemagne, saint Erlulphe, brûlant du désir de les imiter, quitta sa patrie pour aller cultiver le champ où ils avaient planté la foi. Les succès de cette mission furent proportionnés au zèle de celui qui l'avait entreprise.

Ayant été ensuite élevé sur le siège de Werden en Westphalie, il remplit tous les devoirs de l'épiscopat en digne successeur de ces hommes apostoliques que Dieu avait suscités pour la conversion des infidèles.

Ceux d'entre les barbares qui ne voulaient pas ouvrir leurs yeux à la lumière, furent outrés de rage à la vue de l'accroissement merveilleux du règne de Jésus-Christ; ils résolurent donc de défaire leur pays d'un homme qui décréait de jour en jour leurs anciennes superstitions, et qui menaçait les temples de leurs faux dieux d'une désertion générale. Ils le massacrèrent, en 830, dans un lieu nommé Eppokstorp ¹.

SAINT SIGON OU SIGUES,
ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Signon ou Sigues, quarante-huitième évêque de Clermont en Auvergne, succéda à saint Stable. Il gouverna son diocèse sous le règne de Charles le Chauve; et il réparait avec un grand zèle les dégâts horribles que les Normands avaient faits dans cette contrée, lorsqu'Étienne, comte d'Auvergne, l'expulsa de son siège, pour le remplacer par un clerc qu'il protégeait et qui se nommait Adon.

Le Saint s'adressa au Pape Nicolas I^{er}, qui écrivit au comte Étienne qu'il devait réparer l'injure faite à l'Église, et que, s'il la maintenait, il serait frappé d'excommunication. Lorsqu'il reçut

¹ Un autre Erlulphe, apôtre de l'Irlande, florissait en l'an 890.

cette lettre, Étienne, revenu d'ailleurs des préventions qu'on lui avait inspirées contre saint Sigon, le remit sur son siège, où il continua à édifier son clergé et son peuple.

Il assista au Concile de Soissons, ouvert le 18 août 866, et il mourut en odeur de sainteté le 10 février 872. Il fut inhumé dans l'église de Notre-Dame-du-Port, qu'il avait relevée de ses ruines.

SAINT GUILLAUME DE MALAVAL,

ERMITE.

Il y a plusieurs Saints du nom de Guillaume que les historiens ont confondus entre eux.

Le premier est saint Guillaume I^{er}, duc d'Aquitaine, contemporain de Charlemagne, qui mourut dans l'abbaye de Gellone en Languedoc ; désabusé des grandeurs de la terre, il s'y était fait moine avec l'agrément de ce prince, qui crut devoir son consentement à l'amitié qu'il avait toujours eue pour le duc, aussi bien qu'à la reconnaissance des grands services qu'il lui avait rendus par les victoires qu'il avait remportées sur les Sarrasins, dont il avait délivré la France.

Le second était Guillaume IX, duc de Guyenne et d'Aquitaine, qui, étant converti par saint Bernard, fut si repentant d'avoir persécuté l'Église, et de la vie scandaleuse qu'il avait menée pendant sa jeunesse, que, renonçant à toutes choses, il entreprit le voyage de Saint-Jacques en Galice, où il mourut en 1137, après avoir fait son testament, par lequel il laissait ses Etats à Louis le Jeune, roi de France, surnommé le Débonnaire, à condition qu'il épouserait sa fille Aliénore.

Enfin, le troisième est celui qui se retira dans la vallée de Malaival, où il eut pour disciple et pour compagnon Albert, entre les bras duquel il mourut en 1157, après avoir vécu quatre ans dans ce désert, où il donna le commencement à l'ordre des Guillelmites, comme il est facile de le voir par sa vie, que je rapporte telle que nous l'avons reçue d'Albert, qui, en ayant été témoin, doit nous convaincre de la différence qu'il y a entre saint Guil-

laume de Malaval et tous les autres de ce nom, et que cet Ordre n'a point eu d'autre fondateur que lui.

Nous ne dirons rien de sa naissance; le peu de connaissance qu'on en a eu aussi bien que de sa famille, des occupations de sa jeunesse et de tout ce qu'il a fait dans le monde jusqu'à sa conversion, est cause qu'on lui a attribué une partie des dérèglements de Guillaume IX, duc de Guyenne. On croit, mais sans aucune certitude, que ce Saint était un gentilhomme français qui, après avoir vécu avec beaucoup de licence dans la profession des armes, fut touché de Dieu et se consacra à son service par le conseil de quelques solitaires. Il entreprit quelques pèlerinages, soit à Saint-Jacques en Galice, soit dans la Terre-Sainte : ce qui est encore traité confusément par les historiens de sa vie, les uns prétendant que ce fut à Saint-Jacques qu'il alla, et d'autres que ce fut le voyage de Jérusalem qu'il entreprit par les ordres du Pape Eugène III, auquel il s'adressa étant à Rome, où il alla d'abord pour y chercher quelque désert dans lequel il pût servir Dieu, éloigné du commerce des hommes. L'île de Lupocavio, dans les terres de Pise, lui parut favorable à son dessein; il y fixa sa demeure, et y commença un genre de vie si édifiant et si saint, qu'en peu de temps plusieurs personnes se joignirent à lui pour vivre sous sa conduite. Mais leur ferveur se ralentit peu de temps après, et leur piété se changea en un si grand dégoût pour les choses spirituelles, que, ne voulant plus écouter ses exhortations ou suivre ses avis, ils l'obligèrent par leur indévotion et leurs mauvaises manières à quitter cette première solitude et à les abandonner.

Il se retira sur le mont Pruno, où il bâtit une petite cellule au milieu d'un bois fort épais. La sainteté de sa vie lui attira encore quelques nouveaux disciples, qui, après avoir demeuré quelque temps avec lui, ne se gouvernèrent pas mieux que les autres à son égard : car, ayant conçu de l'envie contre lui, ils le chassèrent honteusement de ce lieu, et l'outragèrent de paroles, ce qu'il souffrit avec une modération véritablement chrétienne et religieuse. Il retourna dans l'île de Lupocavio, où n'ayant pas trouvé ses premiers disciples disposés à le recevoir, il fixa enfin sa de-

meure dans une vallée déserte, et dont le seul aspect faisait horreur aux hommes. Elle s'appelait alors l'*Etable de Rhodes*, et on lui a donné depuis le nom de *Malaval* ou *Maleval*. Cette vallée est située dans le territoire de Sienne au diocèse de Grosseto, à une lieue et demie ou environ de distance presque égale, entre les villes de Châtillon, de Pescaire, de Buriano et de Scarino.

Ce fut en 1155 qu'il se renferma dans cette solitude, n'ayant d'abord qu'un trou dans la terre pour se mettre à couvert des injures de l'air, jusqu'à ce que le seigneur de Buriano, ayant pitié de lui, lui fit faire une cellule. Il ne vécut pendant quatre mois que d'herbes et de racines, n'ayant point d'autre compagnie que celle des bêtes; mais, au commencement de l'année 1156, il reçut un disciple nommé Albert, qui vint se renfermer avec lui et qui écrivit les dernières circonstances de sa vie, dont il fut le témoin. Ce Saint pratiquait des austérités surprenantes, il jeûnait tous les jours, même les fêtes; trois fois la semaine il ne prenait qu'un peu de nourriture et buvait un peu de vin, mais si trempé d'eau, qu'il n'y restait que la couleur de vin; et les autres jours il jeûnait au pain et à l'eau, y ajoutant quelquefois des herbes crues. Il avait un petit plat qui lui servait à mesurer son manger, et un petit vase de bois pour mesurer sa boisson, et quelque appétit ou quelque soif qu'il eût, il ne passait jamais ces mesures : encore en retranchait-il le plus souvent. Il portait continuellement un cilice, et n'avait point d'autre lit que la terre nue. Il fut doué sur la fin de sa vie du don de prophétie. Son compagnon Albert en eut une preuve en sa personne : car, le voyant près de mourir et se plaignant à lui-même de ce qu'il le laissait seul, il lui dit de se consoler, et qu'avant qu'il lui rendit les derniers devoirs, Dieu lui enverrait une personne pour remplir sa place et lui tenir compagnie dans cette solitude. Albert avait peine à ajouter foi aux paroles du Saint; mais il ne tarda guère à en voir l'accomplissement : car, sortant de sa cellule, il vit arriver un nommé Renaud, médecin de profession, qui apprenant d'Albert l'extrémité de la maladie de saint Guillaume, lui témoigna le chagrin qu'il en avait, parce que, voulant renoncer au monde, il était venu dans le dessein de vivre sous sa conduite. Albert, craignant

que cette circonstance de la mort du Saint ne fit quelque changement dans son cœur, se jeta à ses pieds, le priant de ne point changer de dessein; et, afin de le mieux engager à persévérer dans son bon désir, il lui dit qu'il se soumettrait à lui, et lui conseilla de se donner au Saint avant qu'il rendit l'âme. Guillaume le reçut avec beaucoup de joie, et lui dit de retourner chez lui pour mettre ordre à ses affaires, et de revenir au plus tôt; mais, pendant que Renaud y était allé, saint Guillaume mourut entre les bras d'Albert, le 10 février 1157, après avoir reçu les Sacraments de l'Eglise, que lui apporta un prêtre de Châtillon qui avait été averti de sa maladie.

Renaud revint à l'Etable de Rhodes, comme il l'avait promis, et aida à enterrer le corps du Saint dans son petit jardin. Après la mort de ce saint homme, dont ils conservèrent l'esprit de pénitence et de mortification qu'il leur avait inspiré pendant sa vie, ils tâchèrent de suivre ses maximes et ses exemples, et donnèrent ainsi l'origine à l'Ordre des Guillemites. Ils bâtirent un petit ermitage avec une chapelle sur le tombeau de saint Guillaume, et ils commencèrent en ce lieu une vie si exemplaire et si sainte, qu'ils y attirèrent plusieurs personnes, qui abandonnant le monde venaient s'y consacrer à Dieu et à la pénitence. La bénédiction que Dieu versa sur cette congrégation naissante fut si grande, qu'elle se trouva répandue presque par toute l'Italie, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne, dès le siècle suivant. Ils ne vécurent d'abord que selon les instituts de saint Guillaume, qui étaient les exemples de ce Saint dont Albert avait été le fidèle dépositaire. Leurs jeûnes étaient presque continuels, et ils allaient nu-pieds. Mais le Pape Grégoire IX modéra leurs austérités, leur permit de se chauffer, et leur donna la règle de Saint-Benoît. On les appelait Ermites de Saint-Guillaume, ou Guillemites, du nom du solitaire que l'on peut regarder comme leur fondateur.

(HÉLYOT).

LE BIENHEUREUX HUGUES DE CAMBRAI,**DISCIPLE DE SAINT NORBERT.**

L'histoire présente le bienheureux Hugues de Cambrai comme le premier compagnon de saint Norbert. Lors de la visite que fit saint Norbert au vénérable Burchard, évêque de Cambrai, ce fut le bienheureux Hugues, chapelain du Prélat, qui l'introduisit. Il se sentit dès cette entrevue tellement entraîné à suivre le fondateur des Prémontrés, qu'il ne le quitta plus.

Après l'avoir accompagné dans ses courses apostoliques, il le suivit à Reims, où il vénéra le Pape Calixte II, et de là à la forêt de Coucy où naissait l'Ordre des Prémontrés; et il fut chargé sur-le champ de la direction du monastère, dont saint Norbert était le premier abbé.

Mais lorsque le Saint fut nommé évêque de Magdebourg, en quittant ses religieux, il les pria d'élire leur second abbé. Il vit avec joie tous les suffrages se réunir sur le bienheureux Hugues de Cambrai.

Il gouvernait saintement et heureusement ses Frères, lorsqu'ils apprirent que Dieu avait appelé à lui saint Norbert. Hugues se mit à genoux et pria Dieu humblement de lui faire entrevoir où était son maître vénéré. La nuit suivante, dans une douce vision, le Saint lui apparut éclatant de gloire et de bonheur.

Le bienheureux Hugues de Cambrai mourut en 1164, trente ans après saint Norbert. On l'honore le 10 février.

LE B. SOSTEGNO ET LE B. UGUCCIONE,**FONDATEUR DE L'ORDRE DES SERVITES.**

Parmi les sept fondateurs de l'Ordre des Servites de Marie, qui s'étaient fixés sur le mont Sénario et qui étaient tous des familles patriciennes de Florence, nous en devons mentionner deux aujourd'hui, le bienheureux Uguccione et le bienheureux Sostegno, honorés comme leurs Frères de l'appui de la très-sainte Vierge et soutenus par Elle dans l'établissement de leur Ordre, comme on l'a vu au 1^{er} janvier dans la vie du bienheureux Bonfilio.

Ces deux Servites dévoués, après avoir achevé leur course ici-bas, s'en allèrent, le même jour, 10 février, recevoir la couronne que la Vierge Immaculée leur réservait. Les corps de ces Bienheureux sont conservés, avec des couronnes de fleurs à leurs têtes, sous le maître-autel de leur chapelle, au mont Sénario.

SAINT ARNALD,

ABBÉ DES BÉNÉDICTINS DE PADOUE.

Arnald, fils d'une grande famille de Padoue, méprisa dès son jeune âge les vanités de ce monde et prit de bonne heure l'habit de Saint-Benoît, dans le célèbre monastère de Sainte-Justine à Padoue. Ses vertus et sa solide instruction dans les sciences chrétiennes le firent élire abbé de son monastère, dont il agrandit les bâtiments. C'était au premier tiers du treizième siècle.

Alors l'effroyable tyran Ezzelino épouvantait l'Italie. Il vint à Padoue avec ses troupes de bandits; il y dépouilla les riches; il fit ou fit faire, comme partout, des meurtres et des brigandages. Il régna plus que despotiquement sur Vérone, Padoue et quelques autres villes.

On lit dans l'histoire de ce monstre que la ville de Padoue, ayant tenté plusieurs fois de secouer son joug, il y fit mourir plus de onze mille citoyens de toute condition. Le Saint-Siège l'excommunia, mais il ne s'en émut pas; et cet homme, qui avait perdu la foi, était si superstitieux qu'il ne faisait rien sans avoir consulté ses quatre astrologues.

Pendant cette domination, le saint abbé Arnald, qu'Ezzelino avait fait rechercher vainement, s'était réfugié dans une grotte inconnue, non loin de Padoue; personne ne l'ayant trahi, il attendait le jour de la délivrance, qui parut enfin.

L'empereur Frédéric II arrivait; il alla à sa rencontre et fut rétabli par lui dans son monastère. Mais cette paix ne fut pas longue. Ezzelino revint et plongea le pieux abbé dans un cachot, où, exténué par la douleur et les fatigues, il rendit son âme à Dieu. On vit en ce moment deux colonnes de lumière descendre du ciel et s'arrêter sur le lieu où le Saint quittait la terre, et on jugea à ce signe qu'il recevait la couronne du martyr.

Les reliques de ce bienheureux sont honorées dans son église de Sainte-Justine.

● LE BIENHEUREUX PIERRE TÉCELIN.

Le bienheureux Pierre Têcelin tirait son origine d'un lieu nommé Champi, à six milles de Sienné, en Toscane. Il était marié, et sa femme et lui mettaient toute leur application à exercer les œuvres de charité. Ils visitaient les hôpitaux où ils consolaient les affligés, pensaient les malades, et autant que leurs moyens pouvaient le leur permettre, fournissaient les choses nécessaires à leur subsistance. Le Seigneur récompensa leurs vertus par les douceurs qu'ils goûtaient à les pratiquer.

Dans la suite, Pierre Têcelin, voulant régler sa piété, embrassa le Tiers-Ordre de Saint-François, du consentement de sa femme ; alors il se défit de ce qu'il avait de biens, le distribua aux pauvres, et il assistait d'honnêtes familles indigentes avec le produit du travail de ses mains.

On rapporte que le démon, jaloux de sa vertu, lui livra de rudes combats ; qu'il en sortit victorieux par l'efficacité de la prière, qu'il faisait avec tant de fervour, qu'elle lui a procuré des ravissements dans lesquels on l'a vu, à diverses fois, soutenu en l'air, au milieu d'un globe de lumière.

La pureté et l'innocence de sa vie lui ont mérité aussi le don de prédire les choses futures, et jamais l'événement n'a démenti ce qu'il avait annoncé.

Après la mort de sa femme, Pierre Têcelin, désirant se donner plus particulièrement au service de Dieu, demanda aux religieux de Saint-François une cellule dans leur couvent : ils la lui accordèrent, et il les édifia par sa conduite. Se regardant comme un grand pécheur, il ne pouvait réfléchir sur lui-même, sans répandre un torrent de larmes. Son humilité et sa patience lui faisaient endurer les plus violentes injures, sans jamais répliquer. Il observa un silence exact pendant quatorze ans ; et comblé de mérites et de bonnes œuvres, il mourut saintement en l'an 1289. Les Religieux lui firent d'honorables obsèques.

LA VÉNÉRABLE MARIE GARCIAS,

FONDATRICE DES RELIGIEUSES DE L'ORDRE DE SAINT-JÉRÔME ¹.

Marie Garcias naquit à Tolède, et, jeune encore, elle se montrait embrasée du plus ardent amour pour Dieu. Plus heureuse que la plupart des jeunes personnes riches, elle eut des parents qui, loin de la détourner des pratiques de la piété pour lui donner le goût des plaisirs et des vanités du monde, l'offrirent au contraire au Seigneur, et firent vœu de la consacrer à son service.

Afin de préparer leur fille à accomplir ce vœu elle-même, ils secondèrent son inclination pour la vie spirituelle, et, par leurs leçons, leurs conseils et leurs exemples, ils lui en aplanissaient les voies, et lui montraient sans cesse le but où doivent tendre les soupirs du chrétien. Aussi à peine avait-elle atteint l'âge de raison, que comprenant toute l'étendue de la promesse que ses parents avaient faite à Dieu, elle la renouvela solennellement, et prit la résolution de demeurer vierge et de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Dès ce moment, Marie Garcias conçut un mépris encore plus grand pour le monde et pour les pompes, les vanités et les divertissements que recherchent ordinairement les personnes de son sexe. Elle les fuyait avec empressement, et, dans le but de ne pas se laisser éblouir par les illusions de la terre, elle soupirait avec ardeur après la solitude, véritable et unique port où elle pensait que son innocence pût être en sûreté. Bientôt même, elle se retira dans un monastère appelé Saint-Paul-de-Las-Duennas, dont sa sœur était prieure, et où un grand nombre de religieuses travaillaient de concert à l'œuvre de leur sanctification. Mais Dieu qui, dans ses vues impénétrables, réservait Marie à une autre destinée, ne permit pas qu'elle fit profession dans ce monastère. Néanmoins docile et régulière, comme si elle en eût embrassé l'Institut, elle apprit, plus par l'obéissance que par toute applica-

¹ Emprunté aux Vies des fondatrices d'ordres religieux, par M. J. M. N. Jubin.

tion d'esprit, les observances qu'elle devait imposer un jour à une nouvelle communauté.

La ville de Tolède ne tarda pas à connaître la sainteté de cette servante de Dieu ; sa réputation pénétra aussi jusqu'au monastère de Sainte-Claire-de-Tordesillas ; les religieuses de ce couvent lui écrivirent pour l'inviter à embrasser leur Règle, et la prier de venir les gouverner. Mais son humilité la porta à refuser, dans cette rencontre, la dignité de Supérieure.

Lorsqu'elle eut passé quelques années à Saint-Paul-de-las-Duennas, Marie revint à la maison de ses parents, et bientôt une pieuse veuve, nommée Mayore Gomez, se réunit à elle pour pratiquer ensemble toutes sortes de bonnes œuvres. Pleines d'aversion pour le monde, et peu intimidées des railleries des hommes, elles parcouraient chaque jour les rues et les places, demandant de porte en porte l'aumône pour les prisonniers et pour les pauvres qui rougissaient d'étaler leur misère. Les parents de Marie la blâmèrent de ce genre de vie ; mais fidèle au précepte de l'humilité et jalouse de mortifier ainsi les mouvements de l'orgueil et de l'amour-propre, elle continua toujours cette œuvre de miséricorde. On la voyait même, les dimanches et les fêtes, demeurer toute la journée dans l'église cathédrale, et solliciter la charité des fidèles en faveur des pauvres. Enfin sa persévérance toucha ses parents, qui ne cherchèrent plus à la détourner de sa sollicitude pour les malheureux ; et dans la suite, ce qu'ils avaient regardé comme un affront devint même pour eux un sujet de gloire.

A cette époque, don Pèdre vint à Tolède. Pour se soustraire aux dangers où elle pouvait être exposée de la part de ce roi cruel et fourvoyé, Marie se retira secrètement, avec sa compagne, à Talavara, dans une terre qui appartenait à ses parents. Toutefois, cette retraite ne fut pas impénétrable ; don Pèdre y envoya des gens pour enlever les pieuses auxiliaires des pauvres, mais elles gagnèrent à la hâte l'ermitage de la Sysla, qui leur offrait un abri assuré contre les poursuites du roi. Charmées de la beauté de cette solitude, elles y firent un assez long séjour, s'efforçant de suivre la vie pénitente et contemplative des anachorètes

d'Égypte, et elles y demeurèrent jusqu'à la mort de don Pèdre.

Durant leur absence, plusieurs filles pieuses de Tolède s'étaient réunies pour suivre ensemble, sous la conduite d'une supérieure, la même Règle, se livrer aux mêmes exercices et pratiquer les mêmes vertus. Marie Garcias et Mayor Gomez, que Dieu semblait avoir faites l'une pour l'autre, résolurent d'entrer dans cette communauté, et furent constamment un sujet d'édification par leur obéissance et leur humilité. Bientôt la mort frappa la supérieure de cette Congrégation, et Marie perdit en même temps son père et sa mère. Libre alors d'elle-même et maîtresse d'une fortune considérable, elle acheta dans Tolède une vaste maison, où elle rassembla, avec Mayor Gomez, quelques filles de cette première Communauté, qui s'étaient trouvées dispersées après la mort de leur supérieur.

Les membres de cette Congrégation naissante s'imposèrent aussitôt des observances sévères, et se déterminèrent à garder une clôture perpétuelle. Cet établissement reçut des développements rapides et heureux; le nombre des religieuses augmentait chaque jour, les observances régulières s'y établissaient peu à peu et trouvaient parmi les Sœurs des cœurs souples et dociles aux préceptes de la perfection évangélique.

Bientôt Marie Garcias en fut nommée supérieure; sa prudence, ses lumières, sa fermeté, sa douceur justifèrent pleinement ce titre, qu'elle n'avait accepté qu'à regret. Tels furent les commencements du célèbre monastère de Saint-Paul de Tolède, le premier des religieuses de Saint-Jérôme, où elles ont pris naissance en Espagne. Néanmoins ce ne fut que longtemps après qu'elles s'engagèrent par des vœux solennels.

Sous la conduite de Marie Garcias, elles marchaient sans cesse et d'un commun accord vers leur avancement spirituel. La prière, les austérités, la pénitence occupaient tous leurs moments, et elles trouvaient un puissant aiguillon dans l'exemple de leur supérieure, qui mourut le 10 février 1426, après avoir toujours été la première à pratiquer chacune des observances et avoir engagé ses Sœurs à persévérer dans la voie où elles étaient entrées.

•

LES VÉNÉRABLES GUILLAUME STRAUF ET CHRISTIAN SUE,
FRÈRES MINEURS, CONFESSEURS DE LA FOI.

On lit, dans le supplément d'Arnold de Raisse à Molanus, qu'en l'an 1579, deux religieux de Saint-François, le Père Guillaume Strauf et le Frère Christian Sue, passant leur chemin à peu de distance d'un gros bourg de la Flandre, furent aperçus par un gueux de la secte de Calvin, qui d'un coup d'escopette les tua tous les deux.

Au bruit de la détonation, un bourgeois, qui était capitaine du lieu, accourut avec sa carabine. Ce bourgeois était catholique. En voyant les deux victimes, il dit à l'assassin, à la fois hérétique et bandit : « Puisque tu as tué ces bons religieux, reçois ta récompense; » et d'un coup de sa carabine, il le mit hors d'état de tuer d'autres saints ¹.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le 10 février 1638, Louis XIII reconnaissant de la protection que la très-sainte Vierge lui avait accordée pour la pacification de son royaume et la gloire de sa couronne, se rendit en grande pompe à l'église métropolitaine de Notre-Dame, où il déposa son sceptre et sa couronne sur l'autel, faisant hommage de toute sa grandeur à la Reine du Ciel.

Le même jour, il donna le célèbre édit, d'où date, dit un historien, la prééminence de la France entre les états de l'Europe. Le roi, plein de foi et de dévotion en l'auguste Mère de Dieu, y disait : « Nous vouons et consacrons d'une manière toute particulière notre personne, notre sceptre, notre diadème et tous nos sujets à la bienheureuse et à jamais glorieuse Vierge Mère de Dieu, que nous prenons aujourd'hui pour la Patronne spéciale de notre royaume. Et afin que la mémoire ne s'en efface jamais parmi nos descendants les plus reculés, nous ordonnons que tous les ans, le

¹ Un autre religieux de Saint-François fut massacré le même jour dans une forêt près de Bruxelles par un peloton de Gueux, il s'appelait Guillaume Holt et il était de Bruges. •

jour de l'Assomption, à l'issue des vêpres, il se fera une procession avec la plus grande solennité qu'il sera possible, dans toutes les églises, soit cathédrales, soit paroissiales, soit conventuelles de chaque ville, bourg et village de notre domination; ordonnons de plus aux premiers corps de justice, et aux principaux des lieux de n'y pas manquer. Que les évêques aient encore soin de porter nos peuples à honorer la bienheureuse Vierge avec une piété toute particulière, et à l'implorer avec toute la ferveur dont ils sont capables, afin que nos États, protégés par une Patronne si puissante, soient à couvert de tous les pièges de nos ennemis, qu'ils jouissent d'une paix inaltérable, et que le Tout-Puissant y soit si bien servi que nous et tous nos sujets tendions invariablement et parvenions sûrement à la fin bienheureuse pour laquelle nous avons été créés. »

Quelle ordonnance digne d'un roi très-chrétien ! et qu'elle méritait bien d'être récompensée par le don de tous les grands hommes que la Reine du Ciel accorda à la France pour l'élévation d'un royaume qui lui était consacré !

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

Au mont Cassin, sainte Scolastique, vierge, sœur de saint Benoît, abbé, qui vit l'âme de cette Sainte sortir de son corps sous la forme d'une colombe, et monter au Ciel.

A Rome, les saints martyrs Zotique, Irénée, Hyacinthe et Amance.

Au même lieu, sur la voie Lavicane, dix soldats martyrs.

¹

QUARTO IDUS FEBRUARIJ.

Apud montem Cassinum, sanctæ Scholasticæ Virginis, sororis sancti Benedicti Abbatis, qui ejus animam instar columbæ migrantem e corpore, in cælum ascendere vidit. — Romæ, sanctorum martyrum Zotici, Irenæi, Hyacinthi, et Amantii. — Ibidem via Lavicana, sanctorum decem Militum Martyrum. — Item Romæ via Appia, sanctæ Soteris Virginis et Martyris, quæ (ut scribit sanctus Ambrosius) nobili genere nata, parentum Consulatus et Præfecturas ob Christum contempsit; jussaque immolare, non acquiescens, graviter et diutissime alapis cæsa est; et cum cætera quoque poenarum genera vicisset, percussa gladio, læta migravit ad sponsum. — In Campania, sancti Silvani Episcopi et Confessoris. — In Stabulo Rhodis in territorio Senensi, sancti Guilielmi eremitæ. — In pago Rhotomagensi, sanctæ Austrebertæ Virginis, miraculis celebris.

De plus, à Rome, sur la voie Appienne, sainte Sotère, vierge et martyre, qui, comme l'écrivit saint Ambroise, étant d'une noble extraction, méprisa pour l'amour de Jésus-Christ les consulats et les préfectures de ses ancêtres. Ayant refusé d'offrir de l'encens aux idoles, elle fut longtemps et rudement souffletée ; enfin, après avoir passé par d'autres supplices, elle eut la tête tranchée, et alla avec joie se réunir à son Époux dans le Ciel.

En Campanie, saint Silvain, évêque et confesseur.

A Maleval, près de Sienne, en Toscane, saint Guillaume, ermite.

Dans un bourg du diocèse de Rouen, sainte Austreberte, vierge, célèbre par ses miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Le bienheureux Aimery, premier du nom, quarante-sixième évêque de Chartres, mentionné le 10 février dans le Martyrologe du monastère de Saint-Avit ; mort à la fin du ix^e siècle.

Saint Caralampe, martyr à Antioche de Pisidie, avec saint Bapte, saint Porphyre et trois femmes.

Saint Sylvien ou Sylvain (Sylvianus), évêque de Vellétri, au temps du Pape Symmaque.

Saint Péregrin ou Pèlerin, évêque de Plaisance, en Italie.

Saint Léonard de Foligno, franciscain, mort en odeur de sainteté à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 10 février de l'an 1290.

Saint Guillaume de Zucca, qui employa son héritage à la construction d'une église et aux œuvres de charité, et passait sa vie dans la prière et la visite des pauvres. Dieu l'honora de quelques miracles, surtout en augmentant ses ressources pour les œuvres de charité. Il mourut à Alexandrie en 1387.

Saint Paschase, abbé au Val-de-Sainte-Croix, près de Naples, mort le 10 février de l'an 1598. Son corps est honoré au Mont-Saint-Michel.

Sainte Gobnate, abbesse de Bornic, en Mommonie (Irlande). Elle florissait au vii^e siècle.

Saint Sauf, ou Salve, ou Salf (Salvus), abbé d'Albaïde, au royaume de Navarre, et auteur de quelques hymnes.

La bienheureuse Gerardesca, veuve, du Tiers-Ordre des Camaldules, inhumée à Saint-Étienne-de-Pise où elle est honorée comme Sainte, le 29 mai, et ailleurs le 10 février.

Saint Annibal, martyr, de qui nous ne savons rien de précis, mais qui est honoré à Auxerre, où l'on possède de lui quelques reliques.

Saint Garius, confesseur, enseveli auprès de saint Sigon, dans l'église de Notre-Dame-du-Port.

Saint Eusèbe le Camaldule, ermite, auprès de Venise, mort en 1501.

Le bienheureux Guillaume, anachorète de vie très-austère, qui fonda en Hainaut le monastère d'Olive, près de Marimont. Il mourut le 10 février de l'an 1240, âgé de quarante-six ans.

Le vénérable Guillaume Dongelbert, moine de Villers, qui, noble de race, fut le plus humble des religieux.

Le bienheureux Godefroid de Cortebèke, autre moine de Villers, modèle d'humilité et de pureté.

Martyrologe de la dernière persécution.

Marguerite Gouanne, religieuse hospitalière de Feurs en Forez, guillotinée à Lyon, à l'âge de vingt-six ans, le 10 février 1794, pour n'avoir pas voulu renier sa foi.

Vincent Martin, prêtre né en Provence, pour éviter le serment schismatique, se réfugia à Lyon, où il fut arrêté, condamné à mort comme prêtre réfractaire et exécuté le 10 février 1794.

Élisabeth Châtaignier et ses deux sœurs, Louise et Jacqueline, vivaient pieusement à Lyon, et conservaient leur foi pure au milieu des scandales de l'impiété. Souvent elles entendaient la sainte Messe, dont le sacrifice auguste ne pouvait plus alors se célébrer qu'en secret. Dans une visite domiciliaire, comme il s'en faisait sans cesse en ce temps-là, l'oratoire des sœurs Châtaignier fut découvert, profané, et les pieuses vierges livrées à la commission révolutionnaire, qui les condamna à la peine de mort, comme fanatiques et coupables d'avoir reçu chez elles des prêtres réfractaires. Le martyre de ces trois vertueuses filles eut lieu le 10 février 1794.

ONZIEME JOUR DE FÉVRIER.

Les Saints Martyrs d'Abitine. — Saint Lucius, évêque d'Andrinople, et ses compagnons, martyrs. — Saint Séverin, abbé d'Agaune. — Saint Calocer, évêque de Ravenne. — Saint Hippolyte d'Avellino, saint Sabin et saint Romule, martyrs. — Saint Lazare, archevêque de Milan. — Saint Désiré ou Désirat, évêque de Clermont. — Saint Ehoarn, solitaire et martyr. — Saint Odon, évêque de Beauvais. — Saint Eutice, abbé de Baume. — Saint Ardaing ou Ardan, abbé de Tournus. — Saint Gaudin, évêque de Soissons, martyr. — Saint Adolphe, évêque d'Osnabruck. — Sainte Théodora, impératrice. — Le Bienheureux Martin de Lobéra. — Le Bienheureux Jean de Saint-Damase, de l'Ordre des Carmes. — Le Vénérable Hugues de Saint-Victor, chanoine régulier. — Le Vénérable Père Jean Troye, Franciscain. — Jephthé. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LES SAINTS MARTYRS D'ABITINE.

Ici commencent les Actes des saints Martyrs Saturnin, prêtre, Félix, Datif, Ampélius et autres qui sont nommés plus bas, lesquels répandirent leur sang en divers temps et en différents lieux, pour avoir confessé la divinité de Jésus-Christ, et pour n'avoir pas voulu livrer aux infidèles les saintes Écritures, Anulin étant alors proconsul d'Afrique.

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, le démon fit la guerre aux chrétiens d'une manière toute nouvelle. Il mit dans l'esprit de ceux qui gouvernaient, la pensée de détruire entièrement le culte du vrai Dieu, et les moyens qu'il suggéra, et qu'il croyait infaillibles, furent de faire saisir et brûler tous les livres de l'un et l'autre Testament, de démolir les églises, et de défendre les assemblées des fidèles. L'armée du Seigneur eut horreur de ces desseins sacrilèges, et résolut de n'obéir jamais à des ordonnances si injustes et si pleines d'impiété. On arme donc parmi les chrétiens ; on se prépare à combattre, non contre les hommes, mais contre les démons. Et quoiqu'il y en eût quelques-

uns qui furent assez malheureux ou assez lâches pour remettre les Livres Saints entre des mains profanes, il y en eut incomparablement davantage qui, pour les sauver de la fureur des idolâtres, s'y exposèrent eux-mêmes, et conservèrent ce dépôt sacré aux dépens de leur vie. Il y en eut un très-grand nombre qui, animés de ce feu divin qui fait aimer tout ce qui appartient à Dieu, foulèrent aux pieds le diable et ses ministres, et chargés de palmes teintes de leur sang, signèrent de ce même sang la condamnation des traditeurs et de leurs complices, et souscrivirent à la sentence qui les chassait de l'Église, laquelle ne peut renfermer dans un même sein des Martyrs et des traîtres.

On voyait donc arriver de tous côtés des troupes de confesseurs qui se rendaient au camp des fidèles, pour avoir part au péril et à la victoire. On s'y fortifiait contre l'ennemi, et on s'y préparait à le bien recevoir. Abitine, ville d'Afrique, de la province proconsulaire, devint un des principaux théâtres de cette guerre, et la maison d'Octavius Félix fut un des quartiers d'assemblée. Au premier son de la trompette, tous les Martyrs y accoururent. Un dimanche, comme on y célébrait les divins Mystères, les magistrats en ayant eu avis, y vinrent avec main-forte, et y ayant trouvé quarante-neuf chrétiens, ils les arrêtrèrent et les remirent entre les mains d'un officier de la garnison. Voici les noms de ces quarante-neuf Saints :

Le prêtre Saturnin avec ses quatre enfants, savoir : le jeune Saturnin et Félix, tous deux lecteurs ; Marie, religieuse, et Hilarion, qui n'était encore que dans l'enfance ; le sénateur Datif, Félix, un autre Félix, Éméritus, Ampelius, Rogatien, Quintus, Maximien, Théllica, un autre Rogatien, Rogat, Janvier, Cassien, Victorien, Vincent, Cécilien, Restituta, Eve, Prima, un troisième Rogatien, Givalius, un autre Rogat, Pomponie, Seconde, Janvière, Saturnine, Martin, Dante, un troisième Félix, Marguerite, Majeur, Honorata, Regiola, Victorin, Peluse, Fauste, Dacien, Matrone, Cécile, Victoire, Hérectine, une autre Seconde, une autre Matrone, une autre Janvière.

Datif, l'ornement du sénat d'Abitine, et que son heureuse naissance destinait à être un jour un des principaux sénateurs du

ciel, marchait à la tête de ce bataillon sacré. Saturnin, prêtre du Seigneur, était à côté de lui. Il était environné d'une illustre famille, dont une partie devait être associée à la gloire de son martyre, et l'autre réservée pour perpétuer dans l'Eglise son nom et sa mémoire. Tous les autres suivaient en silence. Cette troupe choisie, et que le Seigneur regardait comme l'élite des siennés, était couverte d'armes célestes, du bouclier de la foi, de la cuirasse de la justice, du casque du salut, et chacun avait à la main l'épée à deux tranchants, la parole de Dieu. Avec de si bonnes armes, si brillantes et si fortes, ils étaient comme sûrs de la victoire. On les conduisit d'abord à l'audience du magistrat, ils y confessèrent Jésus-Christ, et méritèrent par cette sainte hardiesse que leurs juges mêmes fissent leur éloge. Il est vrai qu'ils y trouvèrent les esprits en quelque sorte disposés en leur faveur par un événement qui tient du miracle, et par lequel le Ciel semblait avoir voulu marquer qu'il se déclarait hautement pour les Livres divins. Car Fundanus, ancien évêque de cette ville, les ayant livrés au magistrat pour les brûler, comme il était prêt de les mettre au feu, il survint, l'air étant fort serein, une grosse pluie qui l'éteignit et qui fut suivie d'une grêle si horrible qu'elle ravagea toute la campagne voisine, laissant partout des marques de la colère de Dieu contre ces incendiaires sacrilèges.

Cependant les juges d'Abitine ne laissèrent pas de faire mettre aux fers nos quarante-neuf confesseurs, et de les envoyer à Carthage. Ils partirent pleins de joie et de consolation de se voir enchaînés pour Jésus-Christ; ils lui en rendaient grâces par des hymnes et des cantiques qu'ils ne cessaient de chanter durant tout le chemin. Ils furent en arrivant introduits à l'audience du proconsul Anulin, où ils eurent de nouveaux combats à soutenir contre le démon; mais la grâce du Seigneur combattant pour eux, il ne put remporter sur eux aucun avantage. Voyant donc qu'ils étaient invincibles tous ensemble, il les attaqua séparément. Je rapporterai tous ces combats particuliers, et je n'emploierai le plus souvent dans mon récit que les propres paroles de ces Saints, afin que dans la description que je ferai des tourments que le démon inventa contre eux, on puisse connaître jus-

qu'où peut aller sa rage contre les hommes, et qu'en même temps on adore la puissance et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les soutient, les fortifie, et les rend victorieux et des tourments et de l'ennemi même.

Après donc qu'ils eurent été présentés au proconsul par l'officier de la garnison d'Abitine, et qu'on lui eut fait entendre que c'étaient des chrétiens accusés d'avoir célébré le dimanche et la collecte ¹ contre les défenses expresses des empereurs et des Césars, le proconsul interrogea d'abord Datif; il lui demanda de quelle condition il était, et s'il avait assisté à la collecte des chrétiens; et quand il eut répondu qu'il était chrétien, et qu'il s'était trouvé à la collecte, le proconsul lui dit d'indiquer celui qui y présidait, et chez qui elle s'était faite; et sans attendre sa réponse il le fit étendre sur le chevalet, et déchirer avec des ongles de fer. Mais comme les bourreaux commençaient à exécuter cet ordre avec cette promptitude et cette allégresse que leur naturel féroce leur inspire, et qu'ils avaient déjà enfoncé leurs ongles de fer dans les côtés du Martyr, l'intrépide Thélica perce la foule, s'avance, et se présentant aux bourreaux, il s'écrie : « Nous sommes tous chrétiens, et nous avons tous assisté à la collecte. » Cette action hardie et imprévue mit le trouble dans l'âme du proconsul, il entra en fureur; et faisant diversion, il abandonna Datif pour Thélica. On le battit, on l'étendit sur le chevalet, on lui déchira les côtés; le Martyr ne disait autre chose que ces paroles : « C'est pour vous, Seigneur, c'est pour vous, ô Jésus, Fils du Dieu vivant, venez au secours de vos Serviteurs. »

« Je veux, lui dit le proconsul, que tu me nommes tout d'abord celui chez qui la collecte s'est tenue. » Il répondit d'une voix forte et distincte, quoique dans le moment les bourreaux ne l'épargnassent pas : « Saturnin, mais nous y étions tous. — Le proconsul lui dit : Montre-le-moi. — Le voilà, » lui dit-il en montrant Saturnin. Qu'on ne pense pas, au reste, que Thélica en usât ainsi pour livrer Saturnin à la cruauté du proconsul; il savait bien que ce saint Prêtre brûlait d'impa-

¹ Par le dimanche, ils entendaient la célébration des Saints Mystères; et par la collecte, toutes sortes d'assemblées.

tience d'entrer au combat ; mais il agissait encore par un autre motif. Il voulait par là faire connaître au gouverneur que cette collecte avait eu tout ce qui pouvait la rendre complète et solennelle, et qu'on y avait célébré les sacrés Mystères, puisque le prêtre y était présent. Des ruisseaux de sang coulaient cependant de ses côtés jusque sur la terre. Alors, se ressouvenant du précepte de l'Évangile, il éleva la voix, et demanda grâce au Ciel pour ceux qui le tourmentaient. Puis s'adressant à eux et au proconsul même : « Malheureux que vous êtes, leur dit-il, hélas ! que faites-vous ? Vous vous en prenez à Dieu. Dieu très-haut, arrêtez leur cruauté, et je sais, Seigneur, que vous n'y consentez pas. » Puis un moment après il reprenait : « Vous offensez Dieu, misérables ; c'est contre lui que se tourne votre fureur ; vous faites périr des innocents. Sommes-nous des homicides ? nous accuse-t-on d'avoir fait injustice à quelqu'un ? Seigneur, ayez pitié d'eux. Je vous rends grâces, Seigneur, fortifiez-moi, accordez-moi la patience dans les douleurs que j'endure. Délivrez vos Serviteurs, Seigneur, affranchissez-les de la servitude du siècle. Je vous rends grâces, Seigneur, mon Dieu, je ne saurais vous rendre assez d'actions de grâces. »

Et comme dans ce moment les bourreaux redoublaient leurs efforts, et que son sang continuait à couler avec abondance, le proconsul lui dit : « Tu commences à ressentir ce qu'il te faut endurer. — Thélica ajouta aussitôt : Oui, mais c'est pour la gloire. Je rends grâces au Dieu des royaumes, j'entrevois déjà le royaume du ciel, ce royaume éternel, ce royaume qui ne sera jamais détruit ; je le vois, j'y touche déjà. Seigneur Jésus, nous sommes vos Serviteurs. Vous êtes toute notre espérance, vous êtes toute l'espérance des chrétiens : Dieu très-haut, Dieu très-saint, Dieu tout-puissant. »

Le proconsul l'interrompit : « Tu devais aussi obéir aux ordres des empereurs et des Césars. — Thélica répondit d'un ton de voix ferme et assuré, quoique son corps épuisé de sang eût perdu une partie de ses forces : Je n'obéis qu'aux ordres de mon Dieu, je ne connais point d'autres lois que la sienne, cette loi adorable pour laquelle il me serait doux de mourir. Loi de mon Dieu, je vous

sacrifie volontiers ma vie. » Ces paroles étaient autant de traits enflammés qui portaient le feu et la douleur dans l'âme d'Anulin. « C'en est assez, dit-il, qu'on le remène en prison. »

Cependant Datif rentre dans le champ de bataille. Il était toujours demeuré étendu sur le chevalet durant le combat de Thélica, et de là, comme d'un théâtre élevé, il avait souvent applaudi à la généreuse résistance de ce vaillant athlète ; et toutes les fois même que Thélica disait qu'il était chrétien, Datif répétait : « Je suis chrétien. » Cela impatienta Fortunatien, qui était encore alors étrangement prévenu contre la religion chrétienne, quoique d'ailleurs ce fût un homme d'une grande probité, et digne du rang qu'il tenait dans le sénat de Carthage. Ce qui l'aigrissait contre Datif, c'est qu'il croyait que ce sénateur d'Abitine avait inspiré à sa sœur d'embrasser le christianisme. C'était l'illustre Victoire que l'on voyait là parmi les quarante-neuf Martyrs.

Fortunatien donc s'adressant au proconsul : « Seigneur, lui dit-il, voilà un scélérat qui, durant l'absence de mon père, s'étant je ne sais comment, insinué chez nous, a séduit par ses beaux discours ma sœur Victoire ; et lui ayant persuadé de se faire chrétienne, l'a emmenée à Abitine avec Seconde et Restituta. »

Victoire ne put souffrir qu'un homme d'honneur, et son compagnon de martyre, fût pour l'amour d'elle exposé à la calomnie ; et sans considérer que son propre frère était le calomniateur, elle prit la parole et dit au proconsul avec cette liberté chrétienne : « Non, seigneur, il n'est pas vrai que je sois sortie de Carthage à la persuasion de qui que ce soit, et il l'est encore moins que ce soit lui qui m'ait emmenée à Abitine ; j'y suis allée de mon bon gré ; je n'en veux point d'autre témoignage que celui des habitants mêmes de l'une et de l'autre ville. Et si j'ai assisté à la collecte, si j'ai célébré avec les Frères le saint jour de dimanche, c'est que je suis chrétienne. »

Fortunatien continuait à accuser Datif ; Datif du haut du chevalet se justifiait ; mais le proconsul, sans le vouloir écouter, le fait reprendre par les bourreaux. Ces hommes, nourris de sang humain, volent au premier commandement qu'ils reçoivent, leurs mains cruelles s'acharnent sur les côtés du Martyr ; ils les

lui entament, la peau en est enlevée, les entrailles commencent à paraître, et les secrets ressorts que la nature a couverts de la poitrine vont bientôt être exposés aux yeux des spectateurs. Le courage du Martyr ne s'affaiblit point. On le déchire, on le perce, on le découpe, et il demeure inébranlable. Toutefois, craignant de faire ou de dire quelque chose qui fût indigne de la dignité de sénateur et de chrétien, il répétait souvent ces paroles : « Seigneur Jésus, que je ne sois point confondu ! » Il obtint sur-le-champ l'effet de cette courte prière, car le proconsul se sentit troublé de je ne sais quelle terreur, et dans ce mouvement il cria aux bourreaux : « Arrêtez, cela suffit. »

Cependant Pompéien, un infâme délateur, produisit contre le Saint une nouvelle accusation, aussi peu fondée que la première. Le Saint ne témoigna que du mépris pour cet homme et repoussa seulement sa calomnie par ces paroles : « Mauvais démon, que fais-tu ici ? Viens-tu encore employer tes détestables artifices contre les Serviteurs de Dieu ? Sache que je ne crains ni ta malice ni l'injuste puissance qui te protège. Un sénateur, un chrétien triomphera toujours de l'une et de l'autre. »

Mais comme il lui était avantageux de souffrir pour Jésus-Christ, et que dans le second interrogatoire il persistait toujours à dire qu'il avait assisté à la collecte, le proconsul reprit sa première fureur, et les bourreaux leur première férocité. On lui enfonce tout de nouveau les ongles de fer dans les côtés, et le Saint, recourant aussi à son unique et puissant protecteur, redisait les mêmes paroles : « Seigneur, que je ne sois jamais confondu ! Qu'ai-je fait ? Saturnin est notre prêtre. »

Mais tandis que les bourreaux forment sur sa chair de sanglants sillons, le prêtre Saturnin se présente pour combattre. Il avait quelque honte de n'avoir encore rien fait pour signaler son zèle, lorsqu'il venait à penser que ses compagnons avaient déjà donné de si éclatantes marques de leur amour pour Jésus-Christ et de la noble et sainte ambition qu'ils avaient de conquérir le royaume du ciel. Il sentit donc une extrême joie, lorsque le proconsul lui dit : « Vous avez eu la hardiesse d'assembler ceux-ci dans votre logis, contre les défenses formelles des empereurs et

des Césars. — Oui, je l'ai fait, répondit-il, il est vrai, mais l'Esprit de Dieu me l'avait ordonné, et sous cette puissante protection nous avons célébré le saint jour du dimanche. — Le proconsul lui dit : Et que ne différiez-vous ? — Saturnin répondit : Il ne nous est pas permis de différer cette solennité. » Le proconsul, irrité de la fermeté de cette réponse, commanda qu'on le mît avec Datif. Cependant celui-ci regardait son corps déchiré, et les lambeaux de sa chair pendants de tous côtés ; mais il contemplait ces ruines et ces débris de son corps avec toute l'indifférence d'un homme que cela ne touche pas. Son esprit, appliqué uniquement à Dieu, détournait le sentiment de la douleur. Cependant on l'entendait de temps en temps faire cette prière : « Venez, Seigneur, à mon secours ; conservez mon âme pour vous ; que je ne sois jamais confondu ! mon Dieu, donnez-moi la force de souffrir avec patience, avec joie. »

Le proconsul lui dit : « Étant ce que vous êtes, ne deviez-vous pas donner aux autres l'exemple d'une parfaite soumission aux ordres des empereurs et des Césars, au lieu de leur inspirer, comme vous avez fait, cet esprit de révolte et de désobéissance ? »

Comme le proconsul lui faisait ce reproche, il s'écria d'un ton de voix encore plus éclatant : « Je suis chrétien. » Cette parole, prononcée avec cette sainte audace qui est propre aux Saints, fut comme un coup de foudre qui acheva d'atrouter le démon et le proconsul son fidèle ministre. Ce dernier fut contraint de se rendre, et il cria à ses bourreaux : « C'en est assez pour à présent, qu'on l'ôte de là ; mais qu'une étroite prison me réponde de lui. »

Ainsi il le réserva à de nouveaux tourments, qui devaient être dignes d'un tel Martyr.

Cependant le prêtre Saturnin était étendu sur le chevalet. Le sang de Datif, mêlé avec celui de Thélica, dont cette machine fumait encore, l'avertissait de persévérer comme eux dans la foi, pour laquelle l'un et l'autre venaient de verser le leur. Le proconsul lui demanda s'il n'était pas celui chez qui s'était tenue la dernière assemblée des chrétiens : « Celui que vous cherchez,

s'écria Éméritus ¹, en fendant la presse, et se jetant entre le proconsul et Saturnin, le voici ; c'est moi-même : oui, c'est mon logis qui a servi à célébrer la collecte. »

Le proconsul, qui avait été déjà vaincu tant de fois, frémît à la vue d'Emeritus. Il ne fit donc pas semblant de le voir ni d'avoir entendu ce qu'il avait dit ; mais cachant son trouble secret sous un extérieur tranquille, il continua d'interroger Saturnin. « D'où vient, lui dit-il, que vous avez fait cette assemblée au préjudice de l'édit des empereurs ? — C'est, répondit Saturnin, que la solennité du dimanche ne se remet point ; le commandement du Seigneur y est formel : la loi de Dieu l'ordonne. — Nulle loi, répliqua le proconsul, ne peut autoriser une désobéissance aussi criminelle que la vôtre. Faites votre devoir, dit-il, en se tournant vers les bourreaux. »

Ces hommes, animés au carnage par la vue du sang que la rage des tyrans leur faisait répandre tous les jours, n'attendirent pas un second ordre ; ils se jetèrent avec toute la vivacité des oiseaux de proie sur le corps du saint Vieillard ; ce corps ne se soutient plus, les membres tiennent à peine les uns aux autres, les nerfs qui les joignaient sont rompus, les os découverts montrent à nu leur blancheur marquée de rouge. Cette vue fait horreur. Le Martyr même en est ému. Il s'adresse à Jésus-Christ : « Exaucez-moi, ô Jésus, lui dit-il ; Seigneur, je vous rends grâces ; commandez qu'on me coupe la tête : Jésus, ayez pitié de moi ; Fils de Dieu, accourez à mon secours. »

Le proconsul, le voyant en cet état, lui dit : « Pourquoi aussi n'avez-vous pas obéi ? — Le prêtre répondit : La loi le défendait ; la loi ordonnait le contraire. » O réponse admirable ! ô prêtre qu'on ne peut pas assez louer ! Saint docteur de la plus sainte des lois ! Il annonce, il publie, il prêche la loi au milieu des tourments. A ce mot de loi, Anulin pâlit, se déconcerte, tremble, et arrête tout court les bourreaux. Il envoie le prêtre en prison, résolu d'en faire un exemple dans la suite.

¹ Il était lecteur.

Eméritus est mis à sa place. « Ton logis lui dit le proconsul, a donc servi à ces impies pour célébrer leur collecte ? — Oui, répondit Eméritus, nous y avons fait la solennité du saint dimanche. — Le proconsul lui dit : Pourquoi leur en permettais-tu l'entrée, puisque tu savais bien que cela était contre l'intention des empereurs ? — Eméritus répliqua : Moi, leur défendre l'entrée de mon logis ! ils sont mes frères, pouvais-je ne les pas recevoir ? — Le proconsul poursuivit : Mais tu le devais. — Cela ne se pouvait pas, répondit Eméritus ; le dimanche est parmi nous d'une obligation indispensable. »

Il fut aussitôt étendu sur le chevalet, et des bourreaux tout frais se présentèrent pour le tourmenter. Dans le plus fort de ses douleurs, il s'écriait : « O Jésus ! venez à mon secours : malheureux, vous vous rendez coupables d'un grand péché. — Le proconsul, l'interrompant, lui dit : Il ne fallait pas les recevoir chez toi. — Il répondit : Je n'aurais pas reçu mes frères chez moi ! — Mais, dit le proconsul, la volonté des empereurs devait prévaloir à toutes ces considérations. — Ah ! que dites-vous ? repartit le Martyr. C'est celle de Dieu qui doit prévaloir. Jésus, écoutez ma prière, je vous loue, Seigneur ; Seigneur Jésus, donnez-moi la patience. »

Le proconsul, l'interrompant encore, lui dit : « N'as-tu pas chez toi de ces livres que vous autres chrétiens appelez les *Écritures* ? — Eméritus répondit : Oui, j'en ai, mais je les conserve dans mon cœur. — Réponds-moi juste, reprit le proconsul : ces *Écritures* sont-elles chez toi, ou n'y sont-elles pas ? — Je vous ai déjà dit, répliqua le Saint, que je les ai dans mon cœur. Je vous loue, ô Jésus, écoutez ma prière, exaucez-moi, délivrez-moi ; je souffre en votre nom, je souffre bien moins que je ne voudrais souffrir, je souffre avec joie ; Seigneur, que je ne sois pas confondu ! »

O Martyr incomparable, vous vous souveniez de ce que l'Apôtre disait de lui-même, lorsqu'il assurait qu'il avait la loi du Seigneur gravée non sur des tables de pierre, mais sur celles de son cœur ; non avec une plume trempée dans l'encre, mais avec le doigt du Saint-Esprit, en caractères de feu ! O fidèle gardien de la loi di-

vine, l'horreur que vous aviez des traditeurs¹, et la crainte de tomber dans un pareil sacrilège, vous faisaient conserver avec soin cette loi au fond de votre cœur !

Le proconsul ne pouvant tirer de lui autre chose, dit : « Eh bien ! qu'on le détache, et qu'on écrive ses réponses avec celles des autres. Chacun aura son tour, et on aura soin que tous reçoivent le prix qui est dû à leur désobéissance et à leur impiété. »

La fureur rassasiée de sang, commençait à se ralentir, lorsque Félix entra dans le champ de bataille, et la retira de cette espèce de langueur. Le tyran paraissait affaissé, sa voix basse et enrouée marquait son abattement, et son âme, remplie de l'idée affreuse de tant de tourments, avait communiqué au corps sa lassitude et son dégoût. Il parla donc aux confesseurs d'une manière un peu plus radoucie qu'à l'ordinaire : « J'espère, leur dit-il, que vous prendrez enfin le bon parti, c'est de conserver votre vie en obéissant de bonne grâce aux ordres des empereurs. »

Mais il fut interrompu par un cri qui s'éleva du milieu de ces généreux hommes, qui s'écrièrent tous à la fois : « Nous sommes chrétiens, nous sommes chrétiens, nous garderons les commandements de notre Dieu au péril de notre vie, et nous défendrons sa loi jusqu'à la dernière goutte de notre sang. » Ces paroles, prononcées avec chaleur et d'une même voix, réveillèrent la fureur dans l'âme du tyran ; car s'adressant particulièrement à Félix, il lui dit d'un ton bien différent de celui dont il venait de parler : « Je ne te demande pas si tu es chrétien, mais si tu as assisté à la collecte et célébré le dimanche, et si tu as chez toi des livres de ta religion ? — Oui, répondit-il, nous l'avons célébré ce saint jour du dimanche, le plus solennellement que nous avons pu, et nous n'en avons laissé passer aucun sans nous assembler pour entendre la lecture de l'Ecriture Sainte. »

Anulin ne se souvint plus de sa lassitude, cette réponse la lui fit oublier ; il fit battre d'un bâton nouveau si longtemps et si cruellement ce saint lecteur, qu'il l'envoya au ciel dans le moment

¹ Ceux qui livraient les Saintes Ecritures.

même. Une autre Félix suivit immédiatement ce premier. Ayant comme lui confessé, il fut comme lui roué de coups de bâton, il expira comme lui au milieu de cet horrible supplice, et il entra presque au même instant que lui en possession de la même gloire.

Ampélius, garde des Livres saints, et fidèle conservateur de la loi du Seigneur, parut sur les rangs ; le proconsul lui demanda s'il avait été à la collecte, il répondit sans hésiter : « Oui, j'ai été avec mes frères à la collecte, j'ai célébré le dimanche, et j'ai les Livres sacrés que vous demandez, mais c'est dans mon cœur que je les ai. Jésus-Christ, mon Seigneur, je vous loue, je vous bénis, exaucez-moi, ô Jésus ! » Cette réponse lui coûta plusieurs coups sur la tête, que le gouverneur lui fit donner par un soldat armé d'un gantelet de fer, et il fut ensuite conduit en prison, où il entra comme dans une tente royale. Rogatien vint après, il confessa le nom de Jésus-Christ, et sans qu'on lui fit autre chose, on le mit en prison avec les autres. Quintus confessa pareillement, et ayant reçu plusieurs coups de bâton, il suivit ses compagnons dans la prison.

Après Quintus, Maximien se présenta ; il confessa, il combattit, il triompha comme ceux qui l'avaient précédé. Le jeune Félix n'attendit pas qu'on l'interrogeât, il prévint le juge, et dit tout haut : « Le saint dimanche est l'espérance, le salut et le bonheur des chrétiens. » Cet aveu lui valut comme aux autres force coups de bâton. Pendant qu'on les lui donnait, il ne cessait de dire : « J'ai fait la collecte avec mes frères, parce que je suis chrétien. J'ai célébré le saint dimanche, je suis chrétien, j'ai assisté à la collecte le plus dévotement qu'il m'a été possible, je veux bien qu'on le sache. » Cette généreuse confession lui mérita d'être enchaîné avec les autres chrétiens.

Le jeune Saturnin, digne du nom et de la qualité de fils du vieux Saturnin, ce saint Prêtre et ce fidèle Martyr de Jésus-Christ, se pressa de remplir la place de Félix ; il brûlait du désir d'égaliser par quelque acte héroïque la vertu de son père. Le proconsul lui demanda comme aux autres s'il avait assisté à la collecte. Saturnin ne répondit autre chose, sinon : « Je suis chrétien. —

Il n'est pas question de cela, dit le gouverneur, mais si vous avez célébré le dimanche. — Oui, répartit Saturnin, je l'ai célébré pour honorer Jésus-Christ, qui est le Sauveur des hommes. »

A ce mot de Sauveur, Anulin entre en fureur, et fait préparer pour le fils le même chevalet qui avait servi à tourmenter le père. Lorsque Saturnin y fut étendu, le gouverneur lui dit : « Regarde où tu es, et songe à me répondre juste. As-tu quelques-uns de ces livres que vous appelez, vous autres chrétiens, l'Écriture ? — Saturnin répondit : Je suis chrétien. — Le gouverneur insista : Je te demande si tu as été à la collecte, si tu as de ces livres ? — Saturnin répondit encore : Je suis chrétien ; après le nom sacré de Jésus-Christ, le plus saint est celui de chrétien. — Puisque tu ne veux pas faire d'autre réponse, dit le gouverneur, il faut voir si les tourments ne te feront point parler d'une manière plus raisonnable. Dis donc si tu as de ces Écritures ? » Et en même temps il fit signe aux bourreaux de faire leur devoir. Ces hommes, déjà las d'avoir tourmenté le père, ne laissent pas de reprendre leurs instruments tout rouges encore de son sang, qu'ils ont bientôt mêlé avec celui du fils. Mais ce mélange ne sert qu'à rendre le fils plus fort et plus courageux. Ce sang chéri d'un père si respectable est comme une liqueur salubre, comme un baume précieux qui charme les plaies du fils, et en ôte tout sentiment de douleur. En sorte qu'il s'écrie d'une voix ferme et haute : « Tyran, j'ai les Écritures que tu demandes, mais c'est dans le cœur ; viens, et arrache-les de là si tu peux. Seigneur Jésus, donnez-moi la grâce de souffrir patiemment, toute mon espérance est en vous. — Anulin lui dit : Pourquoi as-tu agi contre les ordres des empereurs ? — Saturnin répondit : Parce que je suis chrétien. — Arrêtez, dit le proconsul aux bourreaux, qu'il aille dans la prison attendre sa sentence. »

Cependant le jour se précipitait insensiblement avec le soleil et les heures dans le sein de la nuit, et la cruauté des bourreaux languissait faute d'avoir de nouveaux tourments à mettre en œuvre qui la réveillaient. L'armée du Seigneur, au contraire, à qui Jésus-Christ fournissait sans cesse des armes célestes, animée par la présence invisible de son Chef, n'en était que plus disposée

à combattre et à vaincre. C'est pourquoi le proconsul, déjà vaincu lui-même tant de fois, abandonné de la lumière du jour et surpris par la nuit, ne pouvant plus d'ailleurs faire aucun fond sur la vigueur de ses ministres, qui n'était pas moins émoussée que leurs instruments, n'osant plus se hasarder dans des combats singuliers qui lui avaient si mal réussi, le proconsul, dis-je, ayant tant de motifs de souhaiter du moins une trêve, aima mieux entrer en une espèce de négociation avec cette troupe invincible¹, que d'exposer encore sa réputation et son honneur, et il parla à tous les confesseurs qui restaient, en ces termes : « Vous avez été témoins, leur dit-il, des tourments que nous avons fait souffrir à ceux qui ont eu la témérité de nous résister, et vous pouvez jeter les yeux sur les nouveaux supplices que nous leur préparons en cas qu'ils persistent toujours dans leur impiété et leur désobéissance. C'est à vous autres de voir si vous voulez courir la même fortune, ou si vous n'aimez mieux avoir recours à notre clémence, pourvu toutefois que..... »

Plus de quarante voix, qui n'en faisaient qu'une, interrompirent le proconsul en cet endroit de sa harangue. Ces Saints pleins des pensées de l'éternité, et plus animés encore par l'impulsion du Saint-Esprit que par les paroles du proconsul, s'écrièrent . « Nous sommes chrétiens. » Ce fut pour Anulin un coup de tonnerre qu'il étourdit, l'abattit, et lui ôta la parole. Il ne put dire autre chose; mais plein de confusion et de rage il les envoya tous en prison, les destinant tous dès ce moment à la mort.

Le sexe faible ne se signala pas moins en cette rencontre que le sexe né pour la guerre, et l'illustre chœur des vierges ne le voulut pas céder en courage à la vaillante troupe des confesseurs. Victoire combattit, et la gloire qu'elle remporta fut la gloire de toutes les femmes : Victoire, la fleur des vierges, d'un sang noble, d'une piété exemplaire, d'une pureté de mœurs incomparable ; Victoire, de qui le front toujours couvert d'une honnête pudeur semblait être le trône de la chasteté, et dont l'extrême beauté n'était qu'un léger épanchement et qu'un échantillon de celle de

¹ Ils étaient encore plus de quarante.

l'âme. Dès sa plus tendre jeunesse, une chaste sévérité paraissait déjà dans ses actions, et était en quelque sorte le présage du martyre qu'elle devait endurer un jour. Enfin, lorsqu'elle fut parvenue à cet âge que la nature a marqué pour le mariage, comme ses parents la voulaient contraindre à s'y engager, et que l'époux qu'ils lui avaient choisi la pressait de donner son consentement à leur union, elle aima mieux se jeter entre les bras de la mort, car elle se précipita d'une fenêtre en bas; mais les vents, par l'ordre de leur Créateur, la recurent sur leurs ailes, et la posèrent doucement à terre. Ainsi celle qui devait mourir pour Jésus-Christ, le Roi et l'Époux des Vierges, fit comme un essai du martyre en s'exposant à une mort presque certaine pour conserver sa virginité. Elle se préparait dès lors à cueillir un jour de nouveaux lauriers arrosés de son sang. Cependant, se trouvant sans blessure, et se voyant délivrée de la fumée incommode du flambeau nuptial, et de l'empressement importun de ses parents et d'un mari, elle courut à l'église, l'asile de la pureté, le refuge des vierges, le port où la pudeur est en sûreté; et là, par un vœu de chasteté perpétuelle, elle consacra à Dieu cette beauté que tous admiraient ¹.

Se hâtant donc maintenant d'arriver à la mort qu'elle souhaitait avec passion, elle portait d'une main la palme de la virginité, et tendait l'autre pour recevoir celle du martyre. Car le proconsul lui ayant demandé quelle était sa religion : « Je suis chrétienne, répondit-elle. » Le sénateur Fortunatien son frère se présenta, et s'offrit de faire preuve que sa sœur avait l'esprit aliéné; mais elle fit paraître tant de sagesse dans ses réponses, qu'il n'en fallut pas davantage pour détruire cette vaine et injurieuse accusation. C'est ce qui obligea le proconsul à lui demander si elle voulait retourner avec son frère.

« Non, dit-elle, parce que je suis chrétienne, et que ceux-là seuls sont mes frères, qui gardent les commandements de Dieu. »

¹ Les Vierges de Carthage, d'Italie et des Gaules, en se consacrant à Dieu, ne coupaient pas leurs cheveux; mais celles d'Égypte et de Syrie se faisaient raser.

Enfin, le proconsul, se dépouillant pour quelque temps de sa qualité de juge, voulut bien descendre jusqu'à celle de suppliant; il employa donc les prières auprès de Victoire; mais cette généreuse fille lui répondit avec une fermeté qui lui fit bientôt reprendre sa férocité naturelle. « Vous vous abaissez en vain, lui dit-elle, pour obtenir de moi une chose que je n'ai point résolu de vous accorder. Je vous l'ai déjà dit, je suis chrétienne, j'ai assisté à la collecte, et j'ai célébré le saint dimanche. »

Alors Anulin, se revêtant de sa cruauté qui lui séyait mieux que cette humanité feinte et forcée, envoya en prison la sainte Martyre de Jésus-Christ, pour y attendre avec les autres le jugement de mort qu'il prononça peu de jours après contre tous.

Il ne restait plus que le petit Hilarion, qui, dans un âge très-tendre, faisait paraître une piété qui n'avait rien de l'enfance. Il était le dernier des fils du prêtre Saturnin. Il avait vu son père et ses frères sortir victorieux du combat, et il aspirait à la même gloire. Il témoigna donc bien moins de crainte que de mépris pour les menaces du tyran. Et lorsqu'il lui demanda s'il n'avait pas suivi à la collecte son père et ses frères, on entendit une voix enfantine publier l'unité d'un Dieu et la vérité de sa religion.

« Je suis chrétien, dit-il; j'ai été, il est vrai, à la collecte, mais ç'a été de mon gré, et sans y être forcé. »

Vous eussiez cru ouïr la voix du père sortir de la bouche du fils, et celles des deux frères aînés emprunter l'organe de leur cadet, et toutes quatre se réunir en une seule pour confesser la divinité de Jésus-Christ; mais le proconsul, ne comprenant pas que c'est Dieu lui-même qui combat dans les Martyrs, et qui élevait l'âme d'un enfant au-dessus des faiblesses de son âge, le menaça de ces petits supplices dont on a coutume de châtier les enfants. Celui-ci ne fit qu'en rire. « Je vous ferai couper le nez et les oreilles, lui dit le proconsul, et je vous renverrai en cet état. » Le petit Martyr répondit à cela froidement : « Vous le pouvez, mais je suis chrétien. » Le proconsul, dissimulant son dépit, l'envoya en prison; en y entrant, Hilarion dit d'un air gai : « Seigneur, je vous rends grâces. »

Voici la liste de tous ces saints Martyrs : Ampelius, Cassien, Cecile, Cecilien, Dacien, Dante, Datif, Eméritus, Eve, Fauste, Félix (trois de ce nom), Hérectine, Hilarion, enfant, Janvier, Majeure, Marguerite, Marie, Martin, Matrone, Maximien, Péluse, Pomponie, Prime, Quintus, Restitute, Rogat (deux de ce nom), Rogatien, Saturnin père, Saturnin fils, Saturnine, Seconde (deux de ce nom), Thélisa, Victoire, Victorien, Victorin, Vincent.

Ceux de ces confesseurs qui n'étaient pas morts par les supplices attendaient tous l'arrêt qui devait les condamner. Anulin cependant et le conseil de la province étant détournés par d'autres affaires, les Saints moururent l'un après l'autre dans la prison, de faim et de misère. Martyre d'autant plus glorieux devant Dieu, qu'il était en même temps et plus cruel par la longueur du supplice et moins éclatant aux yeux des hommes¹.

SAINT LUCIUS,

ÉVÊQUE D'ANDRINOPLE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Lucius, dont nous ne connaissons ni la famille ni le pays, fut élevé sur le siège épiscopal d'Andrinople sous le grand Constantin. Plusieurs ont cru qu'il avait succédé à saint Eutrope, dont saint Athanase a laissé de grands éloges à la postérité, et qui ayant été appelé des Gaules pour gouverner cette église, avait soutenu la foi, premièrement contre les païens dans le temps des persécutions, et ensuite contre les Ariens, par la faction desquels il fut banni, en sorte qu'il mourut dans son exil avec le titre de confesseur de Jésus-Christ. Les catholiques d'Andrinople n'osaient presque pas espérer qu'on leur donnât un pasteur de leur communion après qu'on leur avait enlevé saint Eutrope. Mais Dieu accorda Lucius à leurs prières.

Lucius se montra sur-le-champ animé de l'esprit catholique et constamment disposé à combattre l'arianisme. Les Ariens qui avaient des protecteurs auprès du prince, ne pouvant supporter la généreuse liberté avec laquelle il s'opposait à leurs dogmes,

¹ Tiré des Actes sincères.

se saisirent de lui et le firent bannir, chargé de chaînes au cou et aux mains. Rien ne pouvait être plus glorieux pour Lucius ; mais c'était une tache pour le règne du grand Constantin de voir qu'après avoir acquis le titre de libérateur de l'Eglise, il se laissât surprendre aux artifices des ennemis de la divinité du Fils de Dieu contre les plus saints pasteurs de son troupeau. Lucius revint néanmoins de son exil après la mort de ce prince ; et il fit bientôt voir que ses souffrances n'avaient servi qu'à le fortifier et à redoubler son courage contre les ennemis de l'Eglise. C'est ce qui porta les Ariens à le persécuter plus cruellement qu'auparavant. Ils publièrent, par une calomnie horrible, que depuis son rétablissement il avait jeté aux chiens la sainte Eucharistie qui avait été consacrée par des prêtres d'une piété exemplaire. Ils entendaient par là les gens de leur secte. Comme ils avaient de l'empire sur l'empereur Constance, et que fiers de leur crédit ils s'élevaient publiquement au-dessus des lois, il ne se trouva personne qui osât les obliger à prouver une accusation si atroce ; et sans autres procédures ils le firent chasser de nouveau de son siège, comme s'il avait été convaincu du crime dont ils l'avaient chargé. Lucius ne crut pas que ce serait assez pour son devoir envers l'Eglise de souffrir paisiblement comme il avait fait dans son premier exil les violences des Ariens. Il sentit que Dieu demandait autre chose de lui pour la défense de la vérité, et il s'en alla à Rome, l'asile des Prélats persécutés pour la vérité ou la justice. Il y trouva saint Paul, évêque de Constantinople, et saint Athanase qui s'y étaient réfugiés, et il assista au synode que le Pape tint dans Rome à ce sujet. Il eut la consolation d'y voir saint Athanase absous, et il y contribua lui-même de son suffrage, ayant été l'un des Pères de ce Concile qui était composé de plus de cinquante évêques considérables par leur piété et leurs lumières. Il y fut rétabli sur son siège, et l'on a tout lieu de croire qu'il retourna dès l'année suivante à Andrinople.

Les Ariens n'oublièrent rien pour y troubler encore le repos dont il avait besoin. Mais ils ne purent empêcher que le Saint ne se montrât toujours le même à l'égard de la vérité orthodoxe et de l'impiété arienne, toujours inviolablement attaché à l'une et

opposé de toutes ses forces à l'autre. Cependant comme le Concile de Rome n'avait pas eu assez d'autorité pour soutenir ses réglemens contre la puissance de l'empereur Constance qui appuyait ouvertement les Ariens, les Prélats d'Italie firent presser ce prince par l'empereur Constant, son frère, de faire assembler dans la ville de Sardique en Thrace un Concile général où les évêques de l'Orient et de l'Occident pussent se trouver. Lucius y parut avec tous les autres, et à l'imitation de quelques-uns de ses confrères il y porta les chaînes de fer dont il avait été chargé pour la défense de la foi orthodoxe, afin de confirmer par ces marques la violence et les impiétés des Ariens. Mais quoique cette sainte assemblée eût condamné et déposé tous les auteurs de tant d'excès, l'avantage qu'ils avaient d'être soutenus par l'empereur Constance les mit à couvert des effets que devaient produire les anathèmes du Concile. Cette protection du prince rendit les Ariens plus insolents que jamais. Ils obtinrent que Philagre, homme politique et cruel, dévoué à toutes leurs passions, fût envoyé à Andrinople où il répondit bien à leurs espérances. Il suivit exactement les mémoires qu'ils lui donnèrent contre plusieurs des principaux et des plus saints ecclésiastiques d'Andrinople. Il les fit juger contre toutes sortes de lois par des officiers de la fabrique des armes et des boucliers, dont il y avait un grand nombre dans la ville : et il ordonna ensuite qu'on leur tranchât la tête comme s'ils avaient été des criminels.

Le peuple eût aussi à souffrir de cette persécution ; mais les persécuteurs n'avaient garde d'épargner le Pasteur d'un si saint troupeau, qu'ils regardaient comme leur principal ennemi. Ils chargèrent Lucius de chaînes, comme ils avaient déjà fait autrefois, et ils le firent bannir en un lieu où l'on croit qu'ils avancèrent ses jours par une mort violente.

C'est ce qui a porté l'Eglise à honorer sa mémoire le 11 février, avec celle des saints ecclésiastiques de son clergé qui avaient eu la tête coupée par les ordres de Philagre, comme martyrs de Jésus-Christ ¹.

¹ Extrait d'Adrien Baillet.

SAINT SÉVERIN,

ABBÉ D'AGAUNE.

L'abbaye de Saint-Maurice-en-Valais, appelée d'abord Agaune, fut fondée au commencement du sixième siècle par saint Sigismond, roi de Bourgogne, sur l'emplacement de quelques cellules séparées, habitées par des Ermites, aux environs du bourg de Tarnace dans le territoire d'Agaune. C'est là que se réfugiaient les chrétiens de cette contrée, qui désiraient mener une vie plus parfaite.

Séverin, issu d'une illustre famille de Bourgogne, naquit vers le milieu du cinquième siècle, et quoique l'arianisme régnât alors dans ce royaume, gouverné par Gondebaud, il eut le bonheur de rester attaché à la foi catholique et de la pratiquer avec une grande ferveur. Dieu, qui l'appelait à une haute perfection, lui inspira le généreux dessein de quitter le monde. Séverin obéit à la voix du Seigneur ; il se rendit à Agaune, du diocèse de Sion en Valais, où les solitaires joignaient tous les avantages de la vie cénobitique à ceux des anachorètes, et suivaient des constitutions qui leur étaient particulières, et qui ont passé depuis dans la fameuse abbaye de Saint-Maurice, sous le nom de la *régle de Tarnat*.

Le Saint sut si bien profiter de ces avantages, qu'il parut en peu de temps surpasser les autres en humilité, en modération, en abstinence et en charité : et comme les solitaires se reconnaissaient bien inférieurs à lui par l'esprit, la sagesse, la connaissance particulière des saintes Ecritures, ils le choisirent malgré qu'il en eût pour gouverner leur communauté. Il remplit parfaitement tous les devoirs de cette charge difficile, ne se regardant pas comme un supérieur préposé pour commander à ceux qui s'étaient ainsi soumis à sa conduite, mais comme un ministre destiné pour les servir. Il marchait le premier dans le chemin du ciel, qu'il faisait prendre aux autres, persuadé que son exemple était encore plus nécessaire à ses Frères que ses instructions, et qu'il n'était pas moins obligé de travailler à sa propre sanctification qu'à la leur. Ainsi il leur apprenait l'humilité par les humiliations où il se réduisait, la patience, la modération, la

sobriété, la continence et toutes les autres vertus qui leur étaient nécessaires, par la mortification générale de tous les sens où ils le voyaient. La prière était le principal moyen qu'il employait pour entretenir une communication perpétuelle entre Dieu et ceux qui étaient sous sa conduite, et pour obtenir du ciel ce qu'il était obligé de leur donner. Il était tout pénétré lui-même des vérités saintes qu'il répandait sur les autres. Il avait le cœur toujours ouvert et rempli de charité pour ceux qui venaient chercher de la consolation et du soulagement à leurs peines, et qui demandaient des remèdes à leurs maux.

Il y avait plusieurs années qu'il gouvernait ainsi cette sainte communauté dans la paix et dans les exercices de la pénitence et de la charité : et il semblait se préparer à y mourir dans l'obscurité comme il y avait vécu, lorsque Dieu fit naître une occasion de l'en tirer. Clovis, premier roi chrétien des Français, tomba malade d'une fièvre qui lui dura près de deux années, avec de continuelles douleurs, sans que les médecins les plus habiles, ni les remèdes les plus souverains pussent y apporter du soulagement. Les officiers de ce prince, après une si longue épreuve, furent convaincus de l'inutilité de tous les secours humains pour un mal qui augmentait par les choses mêmes qui auraient dû l'arrêter. Ils lui parlèrent de Séverin comme d'un serviteur de Dieu, favorisé de grâces extraordinaires, dont la sainteté faisait grand bruit dans le monde. Ils lui firent espérer que s'il pouvait l'engager à le venir voir, il obtiendrait infailliblement la guérison de son mal par la vertu de ses prières. Tranquillinus, l'un des médecins du roi, homme habile dans sa profession, et sage dans sa conduite, appuya encore cet avis, n'appréhendant point de confesser l'impuissance de son art. Il représenta au roi plus fortement encore que n'avaient fait tous les autres, le besoin qu'il avait de recourir à des remèdes surnaturels pour un mal où il paraissait quelque chose de divin, et il lui conseilla d'implorer l'assistance d'un si saint Homme, qui était déjà en grande vénération par tout son royaume sur le bruit de ses miracles.

Clovis, au récit des merveilles que Dieu opérait par le saint Abbé, dépêcha un exprès pour l'aller trouver en diligence dans

les états du roi de Bourgogne Gondebaud , oncle de la reine sa femme, et faire en sorte de l'amener à la cour de France. L'express, parfaitement instruit de ce qu'il avait à faire dans sa commission, alla se jeter aux pieds de Séverin dès qu'il fut arrivé à Tarnade. Il lui exposa de la manière la plus humble et la plus engageante qu'il lui fut possible, le sujet de son voyage, le besoin pressant que le roi avait d'être secouru, la confiance qu'il avait en ses prières, et la considération du mérite d'un prince chrétien qui était le seul catholique d'entre les souverains qui régnaient alors dans l'univers.

L'auteur de la vie du Saint raconte que l'Ange du Seigneur l'avait déjà préparé à cette nouvelle, et qu'en le disposant à quitter le monastère d'Agaune pour aller faire éclater la puissance de Dieu à la cour d'un roi, il lui avait fait connaître qu'il ne reverrait plus ses Frères, mais qu'au retour il devait mourir en un lieu étranger.

Quelque peine qu'il eût de quitter une solitude qui lui était si chère, et des disciples qu'il aimait si tendrement, saint Séverin partit sans hésiter pour aller où la divine Providence l'appelait. Passant par Nevers, il entra dans l'église où était le peuple pour faire sa prière, et surpris de n'y avoir point vu l'évêque du lieu, il demanda de ses nouvelles. On lui dit qu'Eulale, c'était le nom du Prélat, ayant été frappé de la peste l'année précédente, en était demeuré sourd et muet, et qu'il y avait déjà plus d'un an qu'il ne faisait plus de fonctions; qu'il était de plus tombé dans une si grande infirmité, qu'il ne pouvait plus quitter le lit, et qu'il y paraissait souvent plutôt mort que vif. Séverin touché de voir un Prélat d'un si grand mérite en cet état, et un peuple si nombreux privé de son pasteur, se fit conduire à la maison épiscopale; il y fit sa prière à Dieu, et en obtint pour Eulale le recouvrement de ses yeux, l'usage de sa langue et la guérison de toutes ses infirmités.

En entrant dans Paris, il guérit un lépreux de sa salive, après lui avoir donné un baiser pour marquer qu'il n'avait point horreur de son mal. Ce miracle attira le peuple de cette ville autour de lui. Mais Séverin pour détourner de lui la gloire de ces mi-

racles et la rapporter à Dieu à qui elle était due, alla droit à l'église rendre ses actions de grâces. Lorsqu'il fut entré dans la chambre où était le roi, il se prosterna sans s'arrêter aux honneurs qu'on voulait lui rendre, et il pria Dieu qui l'avait fait venir, avec une humilité et une ferveur qui eurent leur effet. S'étant levé de terre, il mit sa robe sur la tête du prince, qui fut en un instant rétabli dans une santé parfaite.

S'il semble aux incrédules que Dieu eût pu guérir Clovis, il est bon de leur rappeler la conduite d'Elisée à l'égard de Naaman, et celle de Jésus-Christ même qui aurait pu faire d'une parole les miracles qu'il n'opérait souvent qu'en se transportant sur les lieux, ou en employant des moyens dont il n'avait nul besoin pour exercer sa puissance. On doit considérer aussi qu'encore que les états du roi et la ville de Paris ne fussent pas dépourvus de Saints, puisque sainte Geneviève était encore vivante, Dieu avait voulu donner plus d'éclat et plus de poids à la grâce qu'il voulait faire à Clovis, pour affermir les nouveaux chrétiens de sa cour et de son royaume, pour achever de convertir ceux des Français qui étaient restés dans l'idolâtrie, à quoi contribuèrent beaucoup sans doute la guérison miraculeuse de leur roi, et divers autres miracles que saint Séverin fit à Paris durant son séjour près de ce prince. La reconnaissance porta Clovis non-seulement à lui ouvrir son cœur, mais encore ses trésors, afin qu'il en disposât en faveur des pauvres, et il accorda en la même considération la grâce et la liberté à divers criminels.

Saint Séverin ayant ainsi accompli le dernier ouvrage auquel Dieu l'avait destiné, se retira pour achever sa course dans le repos de quelque solitude. Il quitta Paris comme s'il eût eu dessein de s'en retourner en son pays ; et lorsqu'il fut entré sur les terres du diocèse de Sens, il s'arrêta sur la montagne de Château-Landon. Il y avait eu là autrefois une ville, sur les ruines de laquelle on avait construit une petite chapelle. Il y trouva deux saints Prêtres, Pacase et Ursicin, qui s'y étaient retirés pour servir Dieu dans la solitude. Il leur demanda l'hospitalité pour lui et pour les deux compagnons qu'il avait amenés d'Agaune. Ils le reçurent et l'admirent dans leur société avec toute la charité dont

étaient capables de vrais disciples de Jésus-Christ envers celui qu'ils regardaient comme un grand serviteur de Dieu. Depuis ce moment il se tint continuellement dans l'attente du jour du Seigneur, qui lui avait été marqué avant son départ de son monastère d'Agaune ; et il reconnut bientôt que ce lieu était cette terre étrangère où l'Ange l'avait averti qu'il devait laisser sa dépouille mortelle. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il recommanda ses deux disciples à la charité des deux saints hôtes qui l'avaient si généreusement accueilli, et il passa heureusement des misères de cette vie dans la gloire, le 11 février de l'an 507.

Pascase et Ursicin, qui avaient assisté leur hôte par toutes sortes de bons offices jusqu'au dernier moment de sa vie, rendirent avec la même charité les derniers devoirs à son corps, qu'ils enterrèrent dans leur chapelle même, afin d'avoir la consolation de pouvoir offrir leurs prières à Dieu sur son tombeau. Dieu voulut bien l'honorer par plusieurs miracles ; ce qui rendit ce lieu célèbre par la dévotion des peuples, qui commencèrent à le fréquenter. Après la mort de Clovis, le roi Childeberr son fils, en reconnaissance de la grâce que son père avait reçue, fit bâtir à la place de cette chapelle où il était enterré, une grande église qu'il enrichit de présents considérables, et qu'il pourvut de revenus pour l'entretien des ecclésiastiques qui devaient la servir. Le concours des peuples y augmenta de telle sorte dans la suite des temps, qu'on fut obligé de distribuer en quatre paroisses le grand nombre des maisons que les particuliers y construisirent, et ainsi la réputation de saint Séverin fit rétablir l'ancienne ville de Château-Landon, qui a toujours subsisté depuis dans le Gâtinois.

Les ecclésiastiques attachés au tombeau de saint Séverin servirent en qualité de pasteurs ou ministres ces quatre paroisses, dont la principale s'assemblait dans la première et la plus ancienne église bâtie par Childeberr. Ils y formèrent une communauté, dont le directeur porta le nom d'abbé plutôt que celui de doyen. Mais dans le douzième siècle, ils firent profession avec leur abbé Garnier d'embrasser la règle de saint Augustin, sous le nom de *Chanoines réguliers*. L'église de Saint-Séverin, que la

longueur des temps avait ruinée, fut rebâtie alors ¹ et dédiée par les soins de saint Thomas archevêque de Cantorbéry, qui était réfugié en France. La ville et l'abbaye de Château-Landon furent ruinées par les Anglais au quinzième siècle. Mais l'abbaye et l'église furent rebâties ensuite par l'abbé Jacques d'Aubusson, qui y introduisit la réforme de Windesheim en Gueldre, vers l'an 1480.

A l'égard du corps de saint Séverin, il paraît qu'il demeura dans son premier cercueil jusqu'au septième siècle, et qu'alors saint Eloi, orfèvre du roi, qui fut depuis évêque de Noyon, lui fit une châsse d'argent, comme nous l'apprenons de saint Ouen. On rapporte que dans une irruption de barbares, que quelques-uns appellent Saxons, et que l'on croit assez probablement n'avoir été autres que les Normands, cette châsse fut brisée et emportée, mais que les reliques du Saint en avaient été retirées auparavant, par la prévoyance de ceux qui avaient jugé qu'on ne pourrait sauver la châsse. On en fit une autre depuis du même métal, qui aurait été enveloppée et fondue dans l'embrasement de l'église de l'abbaye lorsque les Anglais y mirent le feu, sans la résolution hardie d'un religieux qui passa au travers des flammes pour la déplacer et la traîner jusqu'à la brèche du mur de l'église. Là il la fit prendre par des gens qui étaient dehors, et fut lui-même suffoqué de la fumée et consumé dans l'incendie. Les reliques rétablies dans leur ancienne situation, furent visitées l'an 1505 par Tristan, archevêque de Sens, qui en augmenta le culte.

Durant les guerres civiles causées dans le même siècle par les différends de la religion, les soldats du prince de Condé s'étant rendus les maîtres de Château-Landon en 1568, entrèrent de force dans l'abbaye, tuèrent deux religieux qui y étaient restés pendant que tous les autres avaient pris la fuite, pillèrent le trésor, emportèrent toute l'argenterie, les vases sacrés et les meubles les plus précieux, brûlèrent les reliques de saint Tugal, dont on ne sauva que quelques ossements.

Ils cherchèrent celles de saint Séverin pour les traiter de la même

¹ Vers l'an 1165.

manière. Ne les ayant pu découvrir, ils déchargèrent leur fureur sur trois Chanoines réguliers de l'abbaye qui se trouvèrent malheureusement à leur rencontre sur le chemin d'Etampes ; ils les mirent à une torture si cruelle, qu'ils y seraient morts si on ne leur avait racheté la vie de l'argent de la châsse du Saint, dont il fallut donner comptant la valeur à ces brigands, qui avaient le chevalier du Boulay à leur tête. Ce fut alors que la plus grande partie des reliques de saint Séverin se trouva dispersée, et l'on n'en put sauver que quelques ossements épars. Mais après ces troubles le culte du Saint se rétablit en son premier lustre. Son nom se trouve le 11 février dans presque tous les martyrologes ; quelques-uns l'ont mis au 17 sans qu'on en sache la raison. Il est bon de remarquer que saint Séverin d'Agaune est le patron titulaire d'une célèbre paroisse de Paris, et non pas saint Séverin solitaire près de cette ville, dont le corps est conservé dans la cathédrale de Notre-Dame, et dont on fait la fête le 24 novembre, quoique son nom soit rapporté au 27 du même mois dans le martyrologe Romain, et au 23 dans celui d'Usuard. Ce Saint vivait du temps des enfants de Clovis. On croit que ce fut lui qui forma saint Cloud, fils du roi Clodomir, dans les exercices de la piété chrétienne.

SAINT CALOCER,

ÉVÊQUE DE RAVENNE.

Le bienheureux Calocer, grec d'origine, étant venu à Jérusalem, peu après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fut saisi d'apprendre tout ce qui se racontait alors de cette mort si prodigieuse dans ses circonstances, de la Résurrection de l'auguste Victime, de son Ascension et de la descente du Saint-Esprit. Il fut témoin en même temps des miracles que Dieu accordait aux Apôtres, notamment à saint Jacques, aux pas duquel il s'attachait. Bientôt éclairé par lui, il se fit chrétien.

Quand saint Jacques passa en Espagne, Calocer ne voulut pas se séparer de lui, et il l'accompagna avec onze autres disciples. Mais lorsque saint Jacques, rappelé par la très-sainte Vierge, retourna à Jérusalem, Calocer fut chargé de visiter et d'instruire

les habitants de la contrée dont Tolède devint plus tard la capitale. Il parcourut toute cette région, y fit des conversions très-nombreuses ; et un peu plus tard il passa en Italie, où il voulait saluer saint Apollinaire, disciple de saint Paul, et alors évêque de Ravenne. Il apprit là que saint Jacques, son maître bien-aimé, venait d'être mis à mort à Jérusalem. Il courut au-devant de ceux qui ramenaient en Espagne ses saintes Reliques.

Après avoir vénéré le corps de saint Jacques, il retourna à Ravenne, où saint Apollinaire, accablé par les années et les travaux, allait quitter ce monde. Il reçut ses dernières bénédictions, et fut témoin des miracles dont le divin Maître glorifiait les funérailles de ce bon et fidèle serviteur.

Apollinaire fut remplacé sur le siège de Ravenne par saint Adérite, vieillard riche en bonnes œuvres, qui ne siégea pas longtemps, car il était mûr pour le Ciel. Le bienheureux Marcien lui succéda, mais pour peu de temps aussi. Alors on convoqua le clergé pour élire le successeur de Marcien. Calocer entra dans cette assemblée, et aussitôt une colombe, éclatante de blancheur, se posa sur sa tête. Un cri unanime acclama Calocer, qui dut se soumettre à ce signe divin.

Évêque de Ravenne, il eut le bonheur d'occuper ce siège plusieurs années, dans des temps de paix ; c'était sous le règne de l'empereur Adrien. Il profita de ces précieuses circonstances pour semer la foi, épurer les mœurs et faire fleurir la piété. Il était plus que centenaire lorsqu'il alla recueillir les récompenses éternelles, le 11 février de l'an 430.

SAINT HIPPOLYTE D'AVELLINO,

SAINT SABIN ET SAINT ROMULE,

MARTYRS.

Hippolyte, prêtre d'Antioche, vint à Avellino en Italie vers le milieu du III^e siècle, pour travailler à la propagation de la foi. Ses prédications, appuyées de miracles, arrachèrent un grand nombre d'habitants de la ville et de ses environs au culte des idoles.

Dans une seule conférence, il convertit huit mille païens. Des

hommes de familles sénatoriales, Firmius, Fortuné et Faustin se firent même ses auxiliaires.

Un jour qu'il avait réduit au silence l'oracle d'un temple dédié à Jupiter Capitolin, le démon qui y donnait des réponses déclara que la présence d'Hippolyte le rendait muet. Les prêtres de l'idole se jetèrent sur lui et le maltraitèrent cruellement, pour l'obliger à sacrifier aux idoles ; et, n'ayant pu s'y résoudre, ils le firent traîner par des taureaux indomptés, avec Sabín et Romule, ses fidèles compagnons. A la suite de ce supplice, ils décapitèrent les trois serviteurs de Dieu.

Ferrari ajoute que les corps de ces trois Saints furent ensevelis par les chrétiens, dans un sépulcre de marbre.

SAINT LAZARE,

ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Ce saint Prélat succéda en 432 à saint Glicérius sur le siège de saint Ambroise. De grandes calamités éprouvant son peuple, il établit des prières publiques, qui se firent trois jours de suite pour implorer la miséricorde de Dieu et l'intercession de tous les Saints du Ciel. On faisait ces invocations dans les processions qui parcouraient les lieux habités et les campagnes, et on les appelait les grandes Litanies. Ces pieux exercices, dans les jours de désastres, commencèrent donc dans le diocèse de Milan. Saint Mamert, archevêque de Vienne en Dauphiné, contemporain de saint Lazare, les établit en même temps chez nous sous le nom de Rogations, et fixa ces processions suppliantes aux lundi, mardi et mercredi qui précèdent la fête de l'Ascension. Elles se font depuis lors, chaque année, dans toute l'Eglise.

Saint Lazare mourut le 11 février 430.

SAINT DÉSIRÉ ou DÉSIRAT,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

« Désiré, dit J. Branche, fut élevé au siège épiscopal d'Auvergne, après le décès de saint Avit, premier du nom, environ l'an 594, ainsi qu'on peut le lire dans l'histoire du même Saint,

tirée des œuvres de saint Grégoire de Tours et de saint Fortunat, évêque de Poitiers.

« Bien que ses actions, enfants de sa vertu, n'aient pas été mises en lumière, le Martyrologe de France nous assure que la sainteté s'unissait en lui à la prudence pour enrichir sa vie d'œuvres saintes.

« Le diocèse de Clermont le met au nombre des Saints, et l'honore le 11 février. Il fut enterré en l'église qui est maintenant de Saint-Allyre ; et longtemps après, on lui en bâtit une qui porte son nom. »

Saint Désirat (Desideratus), mourut en l'an 602, après six années d'épiscopat. Son successeur fut saint Avole.

SAINT EHOARN,

SOLITAIRE ET MARTYR.

Saint Ehoarn menait, vers l'an 1020, la vie solitaire près du monastère de Saint-Gildas, au diocèse de Vannes. Une nuit, des voleurs l'arrachèrent de sa cellule, qui était contigue à l'église. L'un d'eux, nommé Léopard, prenant une hache, lui brisa la tête sur le seuil même de l'église. Aussitôt cet homme fut possédé du démon. Il se jeta par terre, et s'enfonça son couteau dans la poitrine. Il se serait tué, si ses compagnons n'eussent retenu son bras. Ils le lièrent, et le ramenèrent chez lui. Mais jamais il ne recouvra la raison. Pendant vingt ans il erra çà et là entièrement nu, mettant en pièces les vêtements que la charité lui offrait.

SAINT ODON,

ÉVÊQUE DE BEAUVAIS.

Après avoir porté les armes, saint Odon s'était converti et avait embrassé la vie monastique à Corbie, sous la direction de saint Paschase, auquel il succéda. Après avoir réformé et sanctifié son monastère, qu'il défendit courageusement contre les Normands, il fut élu évêque de Beauvais. Il ne fut pas moins utile à son Église, qu'il sauva également des fureurs des barbares. Il assista à plusieurs conciles, fit rendre au Saint-Siège le respect et l'obéissance qui lui sont dûs, et usa de son crédit auprès des rois pour

le salut des âmes et le bien du royaume. Il avait coutume, en toute affaire importante, de ne donner son avis ou sa décision que « sauf le jugement du Siège apostolique, » dont il défendit les droits par ses écrits. Aussi mérita-t-il d'être appelé par le grand Pape Nicolas : « L'évêque fidèle entre tous. » Il mourut, déjà vieux, en l'an 880, et fut enterré à Saint-Lucien de Beauvais.

Notre Saint-Père Pie IX a approuvé son culte pour tout le diocèse.

SAINT EUTICE,

ABBÉ DE BAUME.

Les Bollandistes et Dom Mabillon pensent que saint Eutice, réformateur de l'abbaye de Baume, est le même que saint Benoît d'Aniane, honoré le 12 février. Benoît était fils d'Aigulfe, comte de Maguelonne, diocèse de Montpellier. Après avoir servi avec distinction dans le palais et dans les armées de Pépin et de Charlemagne, il s'enferma dans un monastère dont il devint abbé. Il se retira ensuite dans une terre de son patrimoine, où il fonda l'abbaye d'Aniane. Ses réformes et son zèle lui firent un nom dans la France. Louis le Débonnaire l'établit chef et supérieur général de tous les monastères de son empire.

En cette qualité, le Saint gouverna avec l'abbaye de Baume le monastère de Moutier-en-Bresse, que l'on présume avoir été fondé par saint Luthéin d'Autun, mort en 547. Dans le testament de Bernon, ce monastère est appelé *Cænobium Æticense*.

Eutice mourut saintement à Aix-la-Chapelle, le 11 février 821, dans la soixante-dixième année de son âge. Trois jours après ses funérailles, on ouvrit son tombeau pour mettre son corps dans un cercueil de pierre que l'empereur avait envoyé, et on lui trouva le teint plus vermeil qu'il ne l'avait eu pendant sa vie. « Il fut dans la Gaule, dit le Père Longueval, la gloire de l'état religieux, le restaurateur de la discipline monastique, et comme un nouveau Patriarche des moines d'Occident. Il avait le zèle et l'esprit aussi bien que le nom du grand saint Benoît, dont il était un digne fils : il en eut les vertus et l'autorité. »

SAINT ARDAING OU ARDAN,

ABBÉ DE TOURNUS.

Saint Ardaing ou Ardan (Ardagnus), gouverna vingt-huit ans le monastère de Tournus, au XI^e siècle. Il fut élu abbé en l'an 1208. « Peu après son élection, arriva l'horrible famine dont on a parlé dans les vies de saint Guillaume de Dijon et de saint Odilon (1^{er} janvier). On ne peut exprimer, disent les contemporains, la douleur qu'éprouvèrent alors les évêques et les abbés. Ils pleuraient sur l'extrême misère qui faisait périr les corps et la dureté de ces âmes perverties qu'une si grande calamité ne pouvait ramener au Seigneur. Il y avait peu de personnes qui eussent recours à la prière et qui élevassent leurs cœurs à Dieu, pendant qu'il les châtiât si sévèrement. Saint Ardan se distingua par sa charité, durant cette famine. Pierre de Saint-Julien-de-Balleure nous apprend que « ce bon Abbé fit merveilleux secours aux pauvres et racheta infinies personnes de la faim. »

« Dieu répandit sa bénédiction sur les biens d'un monastère qui partageait si libéralement ses richesses avec les pauvres dans les calamités publiques. Saint Ardan reçut, peu après, deux donations considérables : l'église de Saint-Julien, au diocèse du Puy, et celle de Saint-Ferréol, au diocèse de Vienne, avec les dîmes et les domaines qui en dépendaient ¹. »

On ne sait guère autre chose de ce bon Saint, qui mourut le 11 février 1056. Ses reliques, honorées d'un grand nombre de miracles, ont été profanées et jetées au vent par les Calvinistes, qui pillèrent l'abbaye de Tournus en 1562 et brûlèrent la bibliothèque, riche de manuscrits et de livres précieux.

SAINT GAUDIN,

ÉVÊQUE DE SOISSONS, MARTYR.

Au commencement du VIII^e siècle, plusieurs évêques, entraînés par leur goût pour la solitude, renoncèrent à leurs sièges pour se dévouer aux austérités de l'état monastique. L'Église, quoique

¹ Légendaire d'Autun, par M. F. E. Péquignot, curé de Rully.

sensible à cette perte, se consola ; mais un autre sujet de douleur vint l'affliger. La licence et la dépravation des mœurs furent plus funestes à la religion que les persécutions des païens. Saint Lambert, évêque de Maestricht, fut mis à mort d'une manière lâche et infâme par un nommé Dadon, seigneur puissant à la cour de Pépin, parce qu'il avait osé reprendre la vie criminelle de deux frères, Gal et Rilod. La même fureur atteignit de même saint Gaudin, évêque de Soissons. Comme un autre Jean-Baptiste, il avait eu le courage de reprendre avec une liberté vraiment apostolique plusieurs de ses diocésains, coupables de graves désordres. Fatigués des remontrances que le vertueux Prélat leur avait faites, ils méditèrent une vengeance aussi atroce qu'indigne de gens d'honneur : s'étant placés dans un endroit où devait passer le Saint, ils se jetèrent sur lui, l'entraînèrent et le précipitèrent dans un puits. Ensuite, s'applaudissant de leur crime comme d'un triomphe, ils s'enfuirent.

Les fidèles, instruits de cette perfidie, retirèrent du puits leur évêque ; mais il avait cessé de vivre. Le Ciel attesta la sainteté de son serviteur par de nombreuses guérisons obtenues à son tombeau. Son nom se trouve dans plusieurs Martyrologes.

(M^{re} DONEY.)

SAINT ADOLPHE,

ÉVÊQUE D'OSNABRUCK.

Saint Adolphe naquit auprès de Cologne, d'une famille riche et illustre. Aux heureuses dispositions qu'il montra, ses parents jugèrent qu'il leur ferait honneur et lui firent donner une brillante éducation. Mais le saint jeune homme, ne voyant dans le peu de temps que nous passons sur la terre, qu'une préparation à une vie plus longue et plus sûre, se consacra à l'Église, et fut nommé chanoine de l'Église de Cologne. Il faisait fréquemment des retraites dans le monastère de Camp, qui était peu éloigné de la ville. Là, après une vision que Dieu lui envoya, s'étant décidé à prendre un genre de vie plus austère, il entra dans l'Ordre de Citeaux.

L'admiration de ses vertus et de sa sainteté le fit élire évêque

d'Osnabruck, par le vœu unanime du clergé et du peuple.

Il s'efforça vainement de refuser cette dignité. Ses supérieurs, heureux de donner un prélat si saint à l'Église, calmèrent ses scrupules. Il fut donc sacré évêque d'un siège alors très-important. Son immense charité y trouva les moyens de s'exercer : il employa tout son patrimoine et tous ses revenus au soulagement des pauvres. Il visitait les hôpitaux et les demeures des indigents ; il consolait ceux qui souffraient, relevait ceux qui tombaient, réchauffait les tièdes, ranimait en tous la foi et la charité.

Ce saint Evêque, ayant siégé trente-cinq ans, mourut le 11 février 1224 ; et les fidèles l'invoquèrent aussitôt après sa mort.

Son culte est très-répandu en Allemagne.

SAINTÉ THÉODORA,

IMPÉRATRICE.

Théodora naquit en Paphlagonie vers le commencement du ix^e siècle, et fut élevée dans la piété dès sa plus tendre enfance. Elle fut amenée à la cour de Constantinople du temps de l'empereur Michel II dit le Bègue. Le fils de cet empereur, Théophile, qui lui succéda depuis, ne put voir la rare beauté et les éminentes vertus de Théodora sans concevoir pour elle une passion fondée sur l'estime. Il épousa donc la jeune Sainte, et il sembla bientôt que la Providence avait présidé à ce choix qu'on n'attribua d'abord qu'au hasard, et que Dieu voulait favoriser l'Église et l'empire en donnant à Théophile une épouse qui, par son esprit et ses vertus, devait modérer ses emportements, arrêter son impiété et rétablir la foi catholique.

Elle eut beaucoup à souffrir de l'humeur inégale et bizarre d'un tel époux, surtout lorsqu'il fut parvenu à l'empire. Mais elle regarda ses afflictions comme des épreuves que Dieu imposait à sa patience et à son humilité. Elle obtint même, à force de prudence et de douceur, mais plus encore par ses prières et ses larmes, que Théophile devint plus modéré, moins avare, et menât une conduite moins scandaleuse.

Elle eut aussi le crédit de faire élever dans la religion catholique les six enfants qu'elle eut de lui ; elle en confia la conduite

à sa mère Théoctiste, afin qu'elle leur procurât la même éducation qu'elle en avait reçue.

Cependant, l'empereur son mari, dont le salut lui eût été si cher, retournait continuellement à ses impiétés contre les images de Jésus-Christ et des Saints, qu'il faisait abattre dans tout l'empire. Jamais il ne parut plus emporté contre le culte des images et des saintes reliques que sur la fin de son règne; et l'impératrice, ne pouvant opposer à cette persécution que des efforts inutiles, se vit contrainte de vivre dans une profonde retraite et de laisser passer la tempête, qui ne s'apaisa qu'à la mort de ce prince.

Dès lors, Théodora fut proclamée impératrice régente, par les soins des tuteurs de son fils Michel III. Aussitôt le désordre et l'impiété ne ravagèrent plus l'empire. L'impératrice possédait l'affection et le respect de ses peuples. Les factions qui s'étaient formées contre l'Église catholique et contre le gouvernement de Théophile se dissipèrent également. Elle rappela de l'exil tous les confesseurs qui avaient été bannis pour la cause des saintes images. Elle désarma avec prudence l'hérésie des iconoclastes, et sut lui ôter adroitement les moyens de s'étendre, en gagnant ses chefs.

Elle fit nommer saint Méthode patriarche de Constantinople, pour travailler avec elle à consolider la religion attaquée. Dieu favorisa si ouvertement toutes ces entreprises, que, pour en renouveler tous les ans la mémoire, les Grecs instituèrent la fête du rétablissement des saintes images, sous le nom d'Orthodoxie, que l'on célébra le premier dimanche du carême.

Théodora n'eut pas moins de zèle pour entretenir l'union et la charité parmi les catholiques, qu'elle en avait montré pour la pureté de leur foi. Ce zèle alla même au delà des bornes de son empire, car elle travailla fortement à la conversion des Bulgares, et elle eut le bonheur de conquérir une multitude d'étrangers au royaume de Jésus-Christ.

Elle entreprit aussi de ramener les manichéens dans le sein de l'Église; et quoique ses succès ne fussent pas aussi heureux qu'auprès des Bulgares, elle n'en acquit pas moins un grand mérite devant Dieu.

Cependant, sous l'administration de cette sage princesse, les affaires de l'empire étaient aussi florissantes que celles de l'Église ; et l'empereur Michel III son fils fut heureux tant qu'il suivit ses conseils. Mais au bout de douze ans de règne, il se lassa de lui obéir ; et soit que son mauvais naturel eût été réprimé jusqu'alors, soit qu'il se fût laissé corrompre, il changea tout à coup de conduite, s'abandonna à toutes sortes d'excès, et changeant le respect qu'il avait eu pour sa mère en un mépris insolent, il ne chercha plus qu'à la mortifier et à se délivrer de sa présence. Il ne se contenta pas de l'avoir dépouillée de toute autorité, il la chassa du palais avec les jeunes princesses ses sœurs, les relégua dans un monastère et leur fit raser les cheveux.

Théodora ne travailla plus dès lors qu'à sa sanctification particulière, après avoir fait tant de bien à l'Église. Elle passa dans la pénitence et la prière tout le temps de sa retraite, qui finit le 11 février 867, par une mort tranquille et précieuse devant Dieu.

LE BIENHEUREUX MARTIN DE LOBÉRA.

Le bienheureux Martin, de l'illustre famille de Lobéra, naquit en Espagne dans la ville de Léon. Jean de Lobéra, son père, et sa mère Eugénie ne négligèrent rien pour faire de lui un chrétien ferme. Leurs efforts ne furent pas vains, car dès ses plus tendres années il ne se préoccupait que des œuvres de piété, de charité et de zèle pour la gloire et l'amour de Dieu. Dès qu'il fut en âge de se conduire, son père et sa mère se consacrèrent à la vie monastique. Lui-même ne tarda pas à s'en aller rejoindre son père, dans le couvent de Saint-Martial, où il exerça les fonctions d'acolyte. Lorsqu'il eut perdu son père, qui mourut saintement, on le fit sous-diacre. Devenu prêtre, il fit le pèlerinage de Compostelle ; de là il se rendit à Rome où il vénéra les Lieux Saints et baisa les pieds du Pape Urbain III. C'était en l'an 1186. De Rome, il s'embarqua pour la Terre-Sainte et se logea à Jérusalem, dans l'hôpital que Charlemagne avait fait bâtir pour les pauvres.

Après avoir satisfait sa dévotion au Saint-Sépulcre et aux stations consacrées par les souvenirs toujours vivants de la vie de Notre-Seigneur, il s'embarqua pour Constantinople. Là, il eut à subir une tentation de l'antique serpent. Des misérables l'accusèrent d'avoir volé une chasuble, et on le jeta dans une prison, mais ses Actes disent qu'un Ange, comme il était arrivé à saint Pierre, vint lui ouvrir les portes, et qu'aussitôt, il partit de là pour regagner l'Espagne. Ce voyage qu'il fit le plus souvent à pied et sans autre ressource que la charité, le ramena enfin à Léon, où il vendit ses biens et distribua aux pauvres leur produit. Il avait peu étudié la théologie, et il lui fallait reprendre ses fonctions de prêtre. Saint Isidore, qu'il vénérât beaucoup et qu'il invoquait fréquemment, lui apparut la nuit pendant qu'il dormait, et lui présentant un livre, lui dit : « Prends ce livre et dévore-le. Tu posséderas la science sacrée et l'intelligence des Saintes-Écritures. » Il lui sembla dans cette vision qu'il saisissait le livre, le portait à sa bouche et l'avalait. Il s'éveilla et se sentit plein de science infuse. En effet, il produisit des écrits remarquables, fit de grandes conversions, et honoré de plusieurs miracles, il s'en alla à Dieu le 11 février 1221.

La vénérable Anne de Lobéra, de cette même famille, est fêtée le 26 février.

LE BIENHEUREUX JEAN DE SAINT-DAMASE,

DE L'ORDRE DES CARMES.

C'était un pieux enfant du Carmel, dont la mémoire est honorée aujourd'hui. Un décret apostolique ayant suspendu un jour les indulgences du Carmel, Jean se rendit à Rome pour obtenir que le Saint-Siège confirmât, par une nouvelle bulle, l'indult particulier accordé à l'Ordre du Carmel pour la délivrance des âmes des religieux et des associés, le premier samedi qui suit leur mort. Il obtint ce qu'il désirait.

Les religieux et les associés du Carmel ne doivent-ils pas espérer de voir la ratification de ce décret accordé à la Mère de Dieu par son divin Fils, puisque Marie leur a toujours donné des preuves du plus tendre amour ?

Les Pères du Carmel firent une fois une procession dans la ville de Chester en Angleterre, et lorsqu'ils passèrent devant une statue de bois représentant la très-sainte Vierge, un grand nombre d'entre eux la salua par ces paroles : *Ave Maria*. On vit alors cette statue non-seulement incliner la tête pour rendre ce salut, mais aussi montrer de la main les religieux du Carmel en disant : « *Ecce isti sunt fratres mei*. Ceux-ci sont mes frères. »

Une autre fois, dans le couvent de Bologne, les religieux de cet Ordre ayant salué Marie en disant le *Salve Regina*, ils méritèrent d'en recevoir une faveur signalée. La très-sainte Vierge leur apparut et leur adressa ces paroles : « Continuez vos chants pieux, car je vous ferai voir, en cette vie et en l'autre, Jésus, mon Fils bien-aimé. » En disant ces mots, elle leur montra le saint Enfant.

LE VÉNÉRABLE HUGUES DE SAINT-VICTOR,

CHANOINE RÉGULIER.

Hugues de Saint-Victor, appelé l'Augustin de son siècle, était originaire de Lorraine; les autres disent d'Alberstadt en Saxe. On croit qu'il se consacra à Dieu, dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, et qu'il fut attiré à Paris par la réputation de Guillaume de Champeaux, qui venait d'y établir une abbaye du même nom. Il y apporta des reliques de saint Victor, patron commun des deux abbayes, et pendant près de cinq cents ans celle de Paris a célébré, le jour de sa réception, une messe solennelle en action de grâces du double trésor qu'elle y avait reçu. Ses talents, qui étaient éminents, le firent distinguer bientôt. Ceux qui s'étaient plaints de trouver dans Champeaux une sécheresse et un faux brillant plus propre à avilir les matières qu'il expliquait qu'à les faire comprendre, n'eurent rien à désirer dans le théologien qui le remplaçait. Également insinuant et persuasif, sans en être ni moins perçant ni moins sublime, il fournissait de quoi nourrir l'amour de la science et le goût de la dévotion. Sa vie était simple et unie, sans relation considérable au dehors, sans autre

emploi au dedans que de prier, d'étudier et d'enseigner. Il profita de cet heureux repos pour acquérir une tendre union avec Dieu, qu'il préférerait à toutes les richesses de son esprit et de sa plume. Aussi occupé de son intérieur qu'il l'était, et n'ayant vécu que quarante-quatre ans, on ne conçoit pas aisément qu'il ait pu tant savoir et tant composer ; car ce qu'il produisait était réfléchi et médité. Sa mort, qui arriva le 11 février 1142, eut des circonstances édifiantes, que nous apprenons de son infirmier même, dans la relation qu'il en fit à un autre Chanoine régulier. « Je ne vous manderai pas, lui écrivit-il, avec quelle vivacité de contrition et quelle abondance de larmes le maître Hugues se confessa au seigneur Abbé et à moi, ni avec quelle effusion de cœur il remerciait Dieu de sa maladie : je viens à ce qu'il a fait ou dit peu de temps avant de mourir. La veille, me voyant le matin chez lui, et m'ayant dit que tout irait bien pour l'âme et pour le corps, il me demanda si nous n'étions que nous deux dans la chambre. Je lui répondis que j'étais seul. — Avez-vous célébré aujourd'hui la Messe ? continua-t-il. — Oui, lui dis-je. — Soufflez-moi donc sur la bouche en forme de croix, me répliqua-t-il, afin que je recouvre l'Esprit-Saint ; ce qu'il souhaitait que je fisse par la véhémence de sa foi sur le mystère du corps et du sang de Jésus-Christ, et sur la puissance promise aux prêtres dans l'Évangile. » L'auteur de la relation expose ensuite les sentiments admirables où le saint homme se laissa transporter après cette action. Puis il poursuit : « Comme le mal augmenta pendant la nuit, je lui demandai si nous lui donnerions l'Extrême-Onction, et il me pria de ne la lui pas différer. Quand il l'eut reçue, je lui demandai encore s'il voulait recevoir le corps du Seigneur, l'ayant reçu deux jours auparavant. — Recevoir mon Dieu ! me répondit-il avec émotion ; courez vite à l'église et apportez-moi incessamment le corps du Seigneur. Je le fis, et m'approchant de son lit, le Pain de la vie éternelle dans les mains, je l'exhortai à le reconnaître et à l'adorer. — Je l'adore, dit-il en se levant par respect, je l'adore devant vous tous, et je le reçois comme mon salut. Il pria ensuite qu'on lui donnât la Croix ; il la baisa tendrement, et tint sa bouche collée sur les

pieds du Crucifix, paraissant vouloir sucer le sang qui était peint, et qu'il se représentait couler des sacrées plaies. »

Ce qu'ajoute l'auteur, qu'on eût dit que le malade, après avoir mangé la Chair du Fils de l'Homme, voulait aussi tâcher de boire son Sang, montre qu'il n'avait communie que sous l'espèce du pain. Il se maintint quelque temps dans ces pieuses dispositions, prononça pour dernières paroles les noms de la très-sainte Vierge, de saint Pierre et de saint Victor, et rendit doucement son âme à son Créateur.

Hugues fut enterré dans le cloître, près de la porte qui mène à l'église; il a depuis été transféré derrière le maître-autel, sous une tombe plus élevée. C'est, dit-on, l'usage que le diacre à certaines fêtes aille y donner de l'encens; léger, mais précieux indice de la vénération que l'on a conservée pour sa mémoire. Ses ouvrages, que nous avons en trois volumes in-folio, sont le monument qui la justifie à meilleur titre.

Le premier volume contient différentes notes avec des explications littérales et allégoriques sur les principales difficultés qui se rencontrent dans la plupart des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et une espèce de commentaire pour l'intelligence du livre de la Hiérarchie céleste, de saint Denis l'Aréopagite. Hugues cependant n'est pas constamment reconnu pour auteur de ce commentaire, du moins entier, à cause de la mention qu'on y fait de Philippe-Auguste, qui ne régna qu'après sa mort.

Le deuxième volume, sous le titre général d'*Instructions monastiques*, renferme une courte exposition du Décalogue, un commentaire sur la règle de saint Augustin, un traité intitulé du *Cloître de l'Âme*, un traité ascétique de l'âme, en quatre livres, un abrégé de l'histoire profane, de l'histoire sainte et de l'histoire naturelle avec environ cent sermons.

Le troisième volume comprend les Connaissances instructives et les Mélanges d'érudition théologique, le Miroir des Mystères, les Offices de l'Eglise, le Canon de la Messe, la Somme des Sentences. Mais ce qu'on a le plus estimé de Hugues de Saint-Victor, ce sont deux livres sur les Sacrements, qu'il divise, l'un en douze, et l'autre en huit parties. Quoiqu'il y insère, comme dans le reste,

bien de différentes matières, on y aime, et on y loue toujours sa clarté, sa pénétration, sa méthode, la sagesse et la solidité de ses décisions.

(LONGUEVAL.)

LE VÉNÉRABLE PÈRE JEAN TROYE,

FRANCISCAIN.

C'était un modèle de piété ardente. Il couchait sur une croix faite de deux planches, avait au-dessus de sa tête une couronne d'épines et les bras étendus, pour rappeler continuellement à son esprit la Passion de Notre-Seigneur.

Ses austérités égalaient sa sainteté et son obéissance. Un jour qu'on l'avait envoyé d'Anvers, où était son couvent, prêcher la foi dans un village, il se trouva arrêté tout à coup par une sorte d'étang, qui s'était formé sur le chemin, comme il arrive assez souvent dans les polders ou marécages qui affligent les contrées voisines de l'Escaut. Il suspendit sa méditation et fut un moment stupéfait devant cet obstacle. Puis il recourut à Dieu et il lui dit : « Seigneur, je dois l'obéissance, et comment ferai-je pour remplir ma mission ? »

Aussitôt, il entendit le bruit d'un chariot qui venait droit à lui. Le conducteur lui cria : « Montez ici ; » il monta, passa l'étang, et quelques pas plus loin, comme il venait de descendre sur le sol ferme, en vue du village qu'il devait évangéliser, il se retourna pour remercier l'inconnu qui l'avait tiré de peine. Mais le chariot, les chevaux et le personnage qui les conduisait avaient disparu.

Ce bon Frère Mineur s'en alla avec joie au Paradis le 11 février 1597.

JEPHTÉ.

Jephté, successeur de Jaïr, dans la judicature des Hébreux, tourna ses armes contre les Ammonites, vers l'an 1187 avant Jésus-Christ. Pour obtenir la victoire, il fit vœu de sacrifier la première tête qui se présenterait à lui après le combat. Ce fut sa

filles unique, que Philon nomme Séïla. Il accomplit sa promesse deux mois après.

Les Saints Pères sont partagés sur le droit et sur le fait de ce vœu si extraordinaire de Jephté. Plusieurs l'ont condamné comme téméraire, et son exécution comme impie et cruelle. Ils prétendent qu'il est contre la loi naturelle et contre la loi divine d'immoler un homme comme une victime : de là ce jugement laconique et sévère d'un Saint Père : *Imprudens vovit, crudelis implevit.*

Quelques-uns disent, pour justifier ce vœu, que le maître de la vie et de la mort l'avait inspiré à Jephté pour éprouver sa fidélité, et en avait exigé l'accomplissement, pour donner aux peuples une grande idée des engagements contractés avec Dieu, sans qu'on puisse lui demander raison de cet ordre isolé et extraordinaire, ni en tirer aucune conséquence. D'autres enfin, et c'est l'opinion la plus vraisemblable, croient que l'immolation de la fille de Jephté ne fut que spirituelle, que Jephté consacra la virginité de sa fille au Seigneur, et qu'il l'obligea de passer le reste de ses jours dans la continence. Cette explication est favorisée par le texte sacré, portant que la jeune fille pleura sa virginité, parce qu'elle ne pouvait plus espérer d'être la Mère du Messie : *Cumque abiisset cum sociis ac socialibus suis, flebat virginitatem suam in montibus* (JUDIC., II); et elle est confirmée par ce passage du II^e livre des Machabées, chap. III : *Sed et virgines quæ conclusæ erant, procurrebant ad Oniam*; qui prouve l'existence de vierges renfermées au moins passagèrement, pour servir Dieu. C'est ainsi que la Mère du Messie, dont la fille de Jephté était une figure, fut elle-même élevée dans le Temple.

Jephté mourut l'an 1181 avant Notre-Seigneur.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE LOURDES.

Trois ans après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par le grand Pontife qui gouverne l'Église, le 11 février 1858, vers deux heures de l'après-midi, Bernadette Soubi-

rans, âgée de quatorze ans, née à Lourdes, d'une famille pauvre, ramassait du bois sec sur le bord de la rivière du Gave, en compagnie d'une de ses sœurs âgée de onze ans et d'une autre jeune fille de treize ans. Elle était arrivée devant la grotte de Massavielle, lorsqu'au milieu du silence de la nature, elle entend un bruit semblable à un coup de vent ; elle regarde et bientôt un nouveau bruit frappe ses oreilles ; elle se tourne vers la grotte et aperçoit sur le bord du rocher dans une espèce de niche, à côté d'un buisson qui s'agite, une dame qui lui fait signe d'approcher. Son visage était d'une beauté ravissante, elle était vêtue de blanc avec une ceinture bleue, un voile blanc sur la tête et une rose jaune sur chacun de ses pieds.

A cette vue Bernadette se trouble, tombe instinctivement à genoux et récite son chapelet. Cette prière terminée, l'apparition s'évanouit. Bernadette révèle à ses compagnes ce qu'elle a vu et retourne à la grotte le dimanche et le jeudi suivant, et chaque fois la même apparition se renouvelle. Le dimanche, pour s'assurer de la nature de l'être mystérieux, elle lui jette de l'eau bénite et en reçoit un regard plein de douceur et de tendresse. Le jeudi, la dame parle à Bernadette, lui dit de revenir pendant quinze jours, de boire, de se laver à la fontaine et de manger une herbe qu'elle y trouvera.

L'enfant ne voyant pas d'eau, se dirigeait vers le Gave, lorsque la dame la rappelle en lui disant d'aller au fond de la grotte, dans l'endroit qu'elle lui désigne du doigt. Elle obéit, et ne trouvant qu'une terre détrempée, elle pratique de ses mains un petit creux qui se remplit d'eau bourbeuse ; elle boit, se lave et mange une espèce de cresson qu'elle aperçoit là.

Dès que cet acte d'obéissance est accompli, la dame parle à Bernadette, la charge d'aller dire aux prêtres qu'elle veut qu'une chapelle lui soit bâtie dans l'endroit où elle s'est montrée, et l'enfant s'empresse de remplir auprès du curé de la paroisse la mission qu'elle a reçue.

La jeune fille répond fidèlement à l'appel qui lui a été fait, et tous les jours, pendant une quinzaine, à l'exception de deux, elle contemple le même spectacle en présence d'une foule innombrable

accourue sur ses pas et se pressant devant la grotte, mais sans rien voir ni entendre. Pendant ces quinze jours la dame invita plusieurs fois Bernadette à aller boire et se laver dans l'endroit déjà indiqué, lui recommanda de prier pour les pécheurs et renouvela la demande de l'érection d'une chapelle. Bernadette se hasarda à demander à la dame qui elle était ; elle ne reçut pour toute réponse qu'un gracieux sourire.

Pendant l'apparition il s'opérait dans Bernadette une transformation visible, sa physionomie prenait une expression nouvelle, son regard s'enflammait, elle voyait des choses qu'elle n'avait pas vues, elle entendait un langage qu'elle n'avait pas entendu, dont elle ne comprenait pas toujours le sens et dont elle conservait cependant le souvenir.

Après la quinzaine des visites, deux apparitions eurent encore lieu, l'une le 23 mars, jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge, et l'autre le 5 avril. Le 25 mars, Bernadette demanda trois fois à l'être mystérieux qui il était ; alors la dame relève les mains, les joint à la hauteur de la poitrine, lève les yeux au ciel et s'écrie d'un air souriant : « Je suis l'Immaculée Conception. »

L'apparition raconté par la jeune fille a produit des effets surnaturels et divins. A peine connue, la nouvelle s'en répandit avec la rapidité de l'éclair, et pendant les quinze jours où Bernadette devait aller à la grotte, toute la contrée s'ébranle, des flots de peuple se précipitent vers le lieu de l'apparition, on attend avec une religieuse impatience l'heure solennelle, et pendant que la jeune fille est ravie, hors d'elle-même, et absorbée par l'objet qu'elle contemple, les témoins de ce prodige, émus, attendris, se confondent dans un même sentiment d'admiration et de prière.

Les apparitions cessent, mais le concours continue ; les pèlerins, venus des contrées lointaines comme des pays voisins, accourent à la grotte ; on voit s'y presser tous les âges, tous les rangs, toutes les conditions. Ils prouvent par leur attitude recueillie qu'ils sentent comme un souffle divin qui anime ce rocher devenu désormais célèbre. Des âmes déjà chrétiennes se fortifient dans la vertu, des hommes glacés par l'indifférence reviennent aux pratiques de la religion, des pécheurs obstinés se

réconcilient avec Dieu, après qu'on a invoqué en leur faveur Notre-Dame de Lourdes. Voilà les effets surnaturels qui se sont produits pour le salut des âmes ; d'autres prodiges ont éclaté pour la santé des corps. Des malades, à l'exemple de Bernadette, essayèrent de l'eau de la grotte et ce ne fut pas sans succès. Plusieurs, dont les infirmités avaient résisté aux traitements les plus énergiques, recouvrèrent subitement la santé, selon le témoignage des hommes de l'art. Cette eau de Massavielle, privée de toute qualité naturelle curative, au rapport d'habiles chimistes qui en ont fait une rigoureuse analyse, opère instantanément ou après l'usage deux ou trois fois répété qui en est fait soit en boisson, soit en lotion, la guérison sur des malades de tous les pays, abandonnés et déclarés incurables ; et leur état de santé, redevenu normal, se maintient. La très-sainte Vierge ne semble-t-elle pas vouloir consacrer ainsi par un monument l'oracle infailible du successeur de saint Pierre ? Et en quel lieu ? Au pied de ces Pyrénées où de nombreux étrangers de toutes les parties du monde accourent chaque année demander la santé. Elle semble ainsi convier les fidèles de toutes les nations à venir l'honorer sous le titre d'*Immaculée dans sa Conception*, dans le nouveau temple qui lui est bâti.

L'opinion publique s'étant émue sur ce fait, l'autorité civile crut devoir, pour un temps, interdire les visites à la grotte. Dans cette circonstance aucun conflit n'a surgi, et, à la voix de leur Évêque, les populations se sont soumises avec docilité à cette mesure, refoulant ainsi dans leurs cœurs les sentiments inspirés par le spectacle qui avait si vivement frappé leurs yeux pendant la quinzaine des apparitions.

L'autorité diocésaine ne pouvait elle-même rester indifférente. Il s'est formé, sous les yeux et par ordre de M^r l'Évêque, une commission de prêtres pieux, instruits, expérimentés, et chargée d'informer sur l'apparition et sur les faits qui s'y rattachent. Cette commission a interrogé Bernadette qui, dans ses réponses, n'a cessé de révéler un esprit droit, une imagination calme, un bon sens au-dessus de son âge. Le sentiment religieux n'a jamais présenté en elle aucun caractère d'exaltation ; on n'a constaté

dans la jeune fille aucun désordre intellectuel, ni altération des sens, ni bizarrerie de caractère, ni affection morbide, qui aient pu la disposer à des créations imaginaires. La commission a invoqué l'autorité de la science dont le témoignage écrit ne laisse aucun doute sur le fait de l'apparition en elle-même et sur les guérisons obtenues par l'invocation de Notre-Dame de Lourdes et par l'emploi de l'eau de la grotte de Massavielle.

Toutefois le vénérable évêque de Tarbes a cru prudent de résister pendant quatre ans aux instances de son chapitre, du clergé du diocèse et des âmes pieuses qui pressaient l'autorité ecclésiastique de se prononcer. Le pieux Pontife a cédé enfin, et voulant satisfaire aux vœux de plusieurs de ses collègues dans l'épiscopat et d'un grand nombre de personnages distingués de France et de l'étranger, le 18 janvier 1862 il a publié un mandement dans lequel il déclare solennellement que l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, a réellement apparu à Bernadette Soubirans le 11 février 1858 et les jours suivants, au nombre de dix-huit fois, dans la grotte de Massavielle près de la ville de Lourdes; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que les fidèles sont fondés à la croire certaine. Il soumet toutefois sa décision au jugement du Souverain Pontife chargé de gouverner l'Église universelle. Il autorise dans le diocèse de Tarbes, le culte de Notre-Dame de Lourdes, et fait appel à la charité des fidèles en faveur de l'église que, conformément à la volonté de la très-sainte Vierge, plusieurs fois exprimée lors de son apparition, il se propose de construire sur le terrain de la grotte, devenu la propriété des Évêques de Tarbes.

Le 2 février, fête de la Purification de Marie, le pieux Pontife s'est rendu à Lourdes pour proclamer lui-même son jugement sur l'apparition. Une foule immense de fidèles remplissait l'église; deux prêtres ont dû simultanément donner la communion, tant le nombre des communicants était considérable. Après la messe, le prélat s'est rendu en procession à la grotte, à la tête du clergé, suivi d'une foule immense. (L'abbé PUGEOIS.)

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

En Afrique, les saints Saturnin, prêtre, Datif, Félix, Ampèle et leurs compagnons, qui, s'étant assemblés selon la coutume pour le saint Sacrifice, furent pris par une troupe de soldats, et martyrisés sous le proconsul Anulin, durant la persécution de Dioclétien.

En Numidie, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, qu'on arrêta dans la même persécution, et qui, n'ayant pas voulu livrer les saintes Écritures, comme l'ordonnait un édit de l'empereur, perdirent la vie par de très-cruels supplices.

A Andrinople, les saints Lucius, évêque, et ses compagnons, martyrs. Ce saint Pontife, après avoir beaucoup souffert par la haine des ariens, consumma son martyre dans les fers, sous l'empereur Constance : tous les autres, dont la plupart étaient les plus considérables de la ville, refusant de recevoir les ariens, qui venaient d'être condamnés au concile de Sardique, furent décapités par sentence du comte Philagre.

A Lyon, saint Didier, évêque de Vienne et martyr.

A Ravenne, saint Calocer, évêque et confesseur.

A Milan, saint Lazare, évêque.

A Capoue, saint Castrense, évêque.

1

TERTIO IDUS FEBRUARII.

In Africa, natalis sanctorum Martyrum Saturnini Presbyteri, Dativi, Felicis, Ampelii et sociorum, qui convenientes ad Dominicum ex more celebrandum, in persecutione Diocletiani a militibus comprehensi, sub Anulino Proconsule passi sunt. — In Numidia, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum, qui in eadem persecutione comprehensi, cum juxta Imperatoris edictum divinas Scripturas tradere noluissent, gravissimis excruciatii suppliciis, occisi sunt. — Hadrianopoli, sanctorum Martyrum Lucii Episcopi et sociorum ejus, qui sub Constantio ab Arianis multa perpessus, in vinculis martyrium consummavit : ceteri vero nobiliores civium, cum Arianos in Sardicensi Concilio tunc damnatos recipere noluissent, a Philagrio Comite capitalem sententiam exceperunt. — Lugduni, sancti Desiderii Episcopi Viennensis et Martyris. — Ravennæ, sancti Caloceri Episcopi et Confessoris. — Mediolani, sancti Lazari Episcopi. — Capuæ, sancti Castrensis Episcopi. — In Castro Nantoniensi, sancti Severini Abbatis Monasterii Agaunensis, cujus precibus cultor Dei Rex Clodoveus a diutina infirmitate liberatus est. — In Ægypto, sancti Jonæ Monachi, virtutibus clari.

A Château-Landon en Gâtinois, saint Séverin, abbé du monastère de Saint-Maurice d'Agaune, par les prières duquel le roi Clovis, alors adorateur du vrai Dieu, fut délivré d'une longue et fâcheuse maladie.

En Egypte, saint Jonas, moine, célèbre par son éminente vertu.

Additions des autres martyrologes.

Saint Cémon, chantre d'un monastère de bénédictins à Witby, mort vers la fin du vi^e siècle. Est-ce le même que Céimon, dont le vénérable Bède a écrit la vie, qui a laissé des cantiques spirituels, et de qui son historien raconte que pendant son sommeil il composait des fragments sublimes et les écrivait à son réveil ? Il est honoré le 11 février.

Saint Secondin, évêque de Troia, dans la Pouille, connu seulement par la découverte de son corps, dans une fouille qui fut faite au xi^e siècle. Avec ce corps était une épitaphe qui portait son nom et sa dignité. Honoré le 11 février.

Saint Ecain ou Etcain (Etchenus), évêque de Cluenforth en Irlande, mort le 11 février de l'an 600.

Saint Bégon, vingt-sixième évêque du Puy, mort le 11 février à la fin du x^e siècle.

Saint Simplide (Simplicidas), évêque de Vienne en Dauphiné, mort le 11 février 278.

A Alger, saint Jules, saint Paul et leurs compagnons, martyrs.

Saint Martin, de Léon en Espagne, Chanoine régulier, mort saintement le 11 février 1221.

Saint Avole, vingtième évêque de Clermont. Ses reliques sont honorées dans l'église de Saint-Allyre, avec celles de saint Désirat.

Saint Dieul, solitaire près d'Hamptoncourt, honoré le 11 février en Angleterre.

Saint Jonas, mentionné au Martyrologe romain, était l'un des disciples dévoués de saint Pacôme, dans la Thébàide. Pendant quatre-vingt-cinq ans, il fit dans son monastère les fonctions de jardinier sans manger jamais aucun fruit.

Saint Ruffin, évêque des Marses, venu en Italie pour prêcher la foi sous Maximin, martyrisé avec ses compagnons Cœsidius, Silon et Alexandre, honorés le 11 février à Pistoie et à Riéti.

Saint Conteste, évêque de Bayeux.

Martyrologe de la dernière persécution.

Charles-Dominique Ferry, né à Monaco, prêtre de la Compagnie de Jésus, s'était réfugié à Lyon. Il y fut arrêté et condamné à mort comme fanatique et contre-révolutionnaire ; exécuté le 11 février 1794.

Modeste de la Morandière, religieuse de Vezins au diocèse d'Angers, arrêtée à Angers à la fin de 1793, morte de misère dans un cachot, privée de sépulture après sa mort et jetée sur un fumier le 11 février 1794.

DOUZIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Benoît d'Aniane, abbé, réformateur de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint Méléce, Patriarche d'Antioche. — Saint Modeste et saint Julien, Martyrs. — Saint Antoine Caulée, Patriarche de Constantinople. — Sainte Julienne de Turin. — Saint Biabile, abbé. — Sainte Eulalie de Barcelone, Vierge et Martyre. — Saint Rioc. — Saint Gibert, abbé de Luxeuil, Martyr. — Saint Quintilien de Paris, abbé. — Saint Julien le Pauvre. — Saint Goslin, abbé dans l'Ordre de Saint-Benoît. — Sainte Constance de Brescia. — Saint Ludans le Pèlerin. — Saint Alexis, Métropolitain de Kiew. — Le Bienheureux Ulphon, prince de Néricie. — Le Bienheureux Alexandre Newski. — Le Bienheureux Nicolas de Longobardi, Minime. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT BENOÎT D'ANIANE,

ABBÉ, RÉFORMATEUR DE L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

Il y avait dans les armées de Charlemagne un jeune seigneur, fils du comte de Maguelonne, et issu d'une noble famille de Goths établie dans la Gaule. Benoît était son nom. Il fut élevé à la cour de Pépin, qui le fit son échanson. Il le fut également de Charlemagne ; et ces deux princes le comblèrent tous deux de richesses et d'honneurs. A l'âge de vingt ans, éclairé de la grâce divine et touché de l'amour du Ciel, ce jeune seigneur résolut de quitter le monde. Il y demeura toutefois encore trois ans, plus de corps que d'esprit, ne parlant de son projet qu'à Dieu seul, et s'essayant dans le monde même à toutes les vertus de la solitude : garder une chasteté parfaite, réprimer sa langue, se priver de nourriture et de sommeil. Il examinait quel genre de vie il voulait embrasser : ou prendre l'habit de pèlerin, ou se louer comme domestique pour garder les troupeaux, ou se faire cordonnier dans une ville pour avoir de quoi donner aux pauvres.

L'an 774, il se trouva avec un de ses frères à la conquête que Charlemagne fit du royaume de Lombardie. Son frère ayant voulu

inconsidérément passer une rivière, fut en danger de se noyer. Alors Benoît, n'écoutant que sa tendresse, poussa son cheval dans l'eau et prit son frère par la main ; mais, en voulant le sauver, il se mit lui-même en un péril plus grand encore que celui dont il voulait tirer son frère. Dans cette extrémité il eut recours à Dieu, et fit vœu de consacrer à son service le reste de sa vie, s'il daignait le délivrer du danger où il était de la perdre. Il fut à l'instant exaucé, et la reconnaissance ne lui permit pas de différer ce que d'ailleurs il désirait depuis longtemps. Mais pour éviter les obstacles, étant de retour dans son pays, il ne découvrit son dessein qu'à un saint religieux aveugle, nommé Vitmar. Par son conseil, Benoît feignit de faire un voyage à Aix-la-Chapelle, où était la cour, et en y allant, il entra dans le monastère de Saint-Seine en Bourgogne, d'où il renvoya ses gens, et il y embrassa la vie monastique, l'an 774.

Il y passa deux ans et demi dans une abstinence presque continuelle. Il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain et d'eau, et craignait le vin comme un poison. Lorsque accablé de sommeil, il était quelquefois obligé de prendre un peu de repos, il se couchait sur la terre nue. Souvent il passait la nuit en prières, nu-pieds, par le plus grand froid, et demeurait plusieurs jours sans rompre le silence. Il portait les plus méchants habits de la communauté, et ne changeait de tunique que rarement. Il aimait tant l'humilité que, si sa cuculle était déchirée, il y mettait des pièces d'une autre couleur, pour s'attirer la raillerie des autres religieux qui crachaient sur lui, l'insultaient et le traitaient d'insensé. L'Abbé voulut l'obliger à modérer cette vie rigoureuse ; mais il ne put rien gagner sur son esprit : ce Saint lui répondait que la Règle de Saint-Benoît était faite pour les commençants et les faibles, et il s'efforçait de remonter à celles de Saint-Pacôme ; mais il avait néanmoins un grand soin d'observer celle de Saint-Benoît, pour laquelle il eut toujours de plus en plus de l'estime et de la vénération, et à laquelle il s'efforça de ramener tous ses frères.

On lui donna la charge de cellierier, dont il s'acquitta si parfaitement, que l'Abbé étant mort cinq ans et huit mois après, il fut

élu tout d'une voix pour remplir sa place ; mais ses mœurs ne s'accordant pas avec celles de ses religieux, il les quitta secrètement et retourna en son pays, où il se retira dans une terre de son patrimoine, sur un ruisseau nommé Aniane, près d'une chapelle de Saint-Saturnin. Il y bâtit un petit monastère avec quelques autres solitaires, dont le principal fut ce Vitmar dont nous avons parlé, qui lui avait conseillé de se faire religieux. Benoît fit ce premier établissement vers l'an 780. Il y passa quelques années dans une grande pauvreté, demandant à Dieu, jour et nuit, le rétablissement de la discipline monastique.

Il y avait dans le voisinage trois hommes de grande vertu, Attilion, Nibride et Annien, qui vivaient fort religieusement sans avoir connaissance des observances régulières. Benoît les consultait dans ses afflictions, lorsqu'il avait quelque peine d'esprit, principalement Attilion, qui était le plus voisin. Tels furent les commencements du célèbre monastère qui prit le nom du Sauveur du Monde, parce qu'il lui fut dédié, et celui d'Aniane, à cause de sa situation sur cette petite rivière.

Plusieurs personnes se présentèrent d'abord pour vivre sous la conduite de Benoît : mais la nouveauté de son genre de vie les décourageait, quand on les obligeait à prendre le pain au poids, et le vin par mesure, et ils abandonnaient leur bon dessein et retournaient dans le monde. Benoît fut troublé de leur peu de ferveur, et désespérant du succès de son entreprise, il voulut retourner à son monastère de Saint-Seine. Attilion, qu'il consulta sur cela, lui fit connaître que c'était une tentation, et l'encouragea à poursuivre son dessein : Il continua donc dans le même lieu avec un petit nombre de moines que sa réputation lui attira, auxquels il montrait l'exemple de tout ce qu'il leur faisait pratiquer. Ils travaillaient de leurs mains, et ne vivaient ordinairement que de pain et d'eau, ne buvant du vin que les dimanches et les grandes fêtes, et mangeant seulement quelquefois du lait que les femmes du voisinage leur apportaient. Ils ne possédaient ni terres, ni vignes, ni bétail, ni chevaux, et n'avaient rien de toutes les commodités de la vie.

Cependant les disciples de Benoît augmentaient tous les jours : sa

réputation se répandait de tous côtés, et la vallée où il s'était établi d'abord étant fort étroite, il commença à bâtir un peu plus loin un monastère nouveau dans un lieu plus étendu. Le monastère fut grand et spacieux, mais les bâtiments fort pauvres, et convenables à des personnes religieuses. L'église fut dédiée à la très-sainte Vierge ; mais il observa en toute chose la simplicité religieuse, ne voulant pas qu'on s'y servit ni de calices d'argent, ni de chasubles de soie. On donna beaucoup à ce monastère : Benoît recevait les terres, mais il ne voulut point accepter les serfs qu'on y voulait donner ; ou bien, s'il les recevait, il leur rendait aussitôt la liberté.

L'exemple de Benoît excita plusieurs autres saints personnages, non-seulement dans le même pays, mais encore aux environs, à assembler des moines et à former leur vie sur ses instructions. Le Saint leur servait de père et les assistait, non-seulement de ses conseils, mais encore de ses libéralités ; il les visitait aussi quelquefois pour les encourager et les soutenir : ainsi se formèrent plusieurs monastères dans le pays, dont Aniane devint chef, aussi bien que de quelques autres dans des lieux plus éloignés. De ce nombre furent ceux de Gelone, d'Inde, de Belcelle, de Maurmonster, et plusieurs autres dont nous parlerons. Benoît fut beaucoup aidé par les trois solitaires qu'il trouva d'abord, Attilion, Nibride et Annien. Attilion fut abbé de Saint-Tibéri, Nibride de Crasse, et Annien fut fondateur et abbé de deux autres monastères, savoir : de Saint-Jean d'Exter, et de Saint-Laurent d'Olliberge.

Celui d'Aniane croissait toujours, et Benoît, aidé par les libéralités de plusieurs seigneurs, pour détacher du monde par la beauté de la maison du Seigneur plusieurs personnes qui méprisaient sa pauvreté et sa simplicité, commença à y bâtir une église plus magnifique, l'an 782. Il renouvela aussi le cloître, mettant des colonnes de marbre dans les galeries, et faisant couvrir les bâtiments de tuiles, au lieu que jusqu'alors la couverture n'avait été que de paille. Cette église fut dédiée au Saint-Sauveur. Les ornements étaient par sept : sept chandeliers à sept branches sur le modèle de celui du tabernacle de l'ancienne loi, sept lampes devant l'autel et sept autres dans le chœur : en sorte qu'aux

grandes solennités, l'église était magnifiquement éclairée. Il y avait de grands calices d'argent, des habits précieux et tout ce qui était nécessaire pour le service divin. La communauté d'Aniane s'accrut tellement, qu'on vit en même temps plus de trois cents religieux sous la conduite de saint Benoît, qui fit faire des bâtiments fort vastes, longs de cent coudées et larges de vingt, qui depuis contenaient plus de mille personnes ; il établit même encore en divers lieux des petits monastères ou prieurés, auxquels il donna des supérieurs particuliers.

Des évêques dans la suite lui demandèrent de ses religieux pour servir d'exemple aux autres. Il en envoya plusieurs à Leidrade, archevêque de Lyon, pour rétablir le monastère de l'île Barbe. Théodulfe, évêque d'Orléans, en demanda aussi pour le monastère de Mici ou de Saint-Mémin. Alcuin, qui était lié d'amitié avec notre Saint, en obtint vingt religieux par le moyen desquels il fonda l'abbaye de Cormeri. Mais la plus illustre colonie d'Aniane fut le monastère de Gelone, fondé en 804, par les libéralités de Guillaume duc d'Aquitaine, qui s'y retira lui-même : ce qui lui a fait donner le nom de Saint-Guillem-du-Désert.

La réputation de Benoît étant venue jusqu'à la cour, il alla trouver le roi Charles, et afin que ses parents ou d'autres n'inquiétassent pas ses successeurs, et ne prétendissent rien après sa mort au bien de son abbaye, il la mit sous la protection de ce prince, dont il obtint un privilège ou immunité, suivant l'usage de ce temps-là. Le roi donna encore à Benoît des terres autour de son monastère, le renvoya avec honneur, et lui fit présent de quarante livres d'argent, que le Saint distribua aux monastères du pays, étant proprement le nourricier de tous les monastères de Provence, de Gothie et de Novempopulanie, c'est-à-dire de Languedoc et de Gascogne. Le grand soin qu'il prenait des pauvres faisait que chacun lui portait ce qu'il voulait leur donner. Il nourrissait dans son monastère des clercs et des moines de divers lieux, auxquels il donnait un maître pour les instruire dans les choses saintes. Sa charité était sans borne ; il avait la confiance de tous ses disciples, dont il était le recours dans leurs tentations. Il avait beaucoup diminué de cette grande austérité,

jugeant impossible de la soutenir ; mais il ne laissait pas de travailler avec les autres à fouir la terre, à labourer et à moissonner. Nonobstant la chaleur du pays, à peine permettait-il à personne de boire un verre d'eau avant l'heure du repas ; ils n'osaient cependant en murmurer, parce qu'il était encore moins indulgent pour lui-même que pour les autres. Soit pendant le travail, soit en y allant ou en revenant, on n'ouvrait la bouche que pour chanter des psaumes. Depuis le jour de sa conversion, jamais il ne mangea de grosse viande ; mais dans ses maladies il prenait du bouillon de volaille, la croyant plus permise comme n'étant pas défendue par la Règle.

Le voisinage de la Catalogne exposant la province de Languedoc au danger d'être infectée de l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel, saint Benoît empêcha les prélats de son pays de s'y laisser surprendre. Félix soutenait que Jésus-Christ n'était Fils de Dieu que par adoption. Le roi Charles ayant fait assembler, au sujet de cette hérésie, un concile à Ratisbonne, l'an 792, Félix y fut convaincu d'erreur, et ayant été envoyé par ce prince à Rome, vers le Pape Adrien I, il confessa et abjura son hérésie ; mais étant retourné à Urgel, il la soutint de nouveau : ce qui fit que Charles fit assembler un concile à Rome, l'an 799, où Félix fut encore condamné. Ce prince lui envoya Leidrade, archevêque de Lyon, Benoît, abbé d'Aniane, et plusieurs autres évêques et abbés, pour lui persuader de renoncer à son erreur et de se soumettre au jugement de l'Église. On l'invita à venir trouver le roi, et on lui donna parole qu'il y aurait toute liberté de produire les passages des Pères qu'il prétendait favorables à son opinion. Il vint à Aix-la-Chapelle, où le roi était : il produisit, dans une assemblée qui fut tenue en présence de ce prince, ses autorités, qui furent combattues par les prélats, et, convaincu, il se rendit une seconde fois et abjura son erreur : ce qui n'empêcha pas qu'à cause de ses rechutes il ne fût déposé de l'épiscopat, et relégué à Lyon, où l'on trouva après sa mort, entre ses écrits, une formule de foi contraire à celle qu'il avait prononcée dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle, ce qui fait croire qu'il est mort hérétique.

Louis, dit le Débonnaire, dernier fils de l'empereur Charle-

magne, et roi d'Aquitaine, voulant travailler à rétablir dans son royaume la discipline monastique, en commit le soin à saint Benoît d'Aniane. Il y avait quelques monastères qui étaient entièrement déchus de la discipline primitive ; l'on n'y connaissait plus la Règle, ni les pratiques si saintes que l'on avait admirées autrefois, les religieux se contentant de vivre en chanoines, sans beaucoup de régularité. Le Saint les réforma tous ; mais un si heureux succès lui suscita l'envie de quelques ecclésiastiques et de quelques seigneurs de la cour, qui tâchèrent de le rendre suspect à l'empereur. Il fut obligé d'aller à la cour de ce prince pour se purger des accusations qu'on avait formées contre lui ; mais quoique, pour le détourner d'y aller, on l'eût assuré que l'empereur était fort prévenu contre lui, il ne reçut cependant de ce prince que des marques d'estime et d'affection.

L'abbaye d'Aniane, ne pouvant plus nourrir tous les religieux qui y étaient, et dont le nombre se multipliait chaque jour, Louis le Débonnaire lui donna les trois monastères de Menat, en Auvergne, de Saint-Savin, dans le diocèse de Poitiers, et de Massai, dans le Berri. Le Saint mit encore, outre cela, douze de ses religieux dans un prieuré de la dépendance de Menat ; et Dieu donna tant de bénédiction à cet établissement, que cette communauté se grossit par la conversion de soixante et dix personnes qui y prirent l'habit de religion : de sorte qu'on fut obligé de les envoyer dans le monastère même de Menat, qui était plus grand et plus commode, à la réserve d'un petit nombre qui resta dans ce prieuré.

Louis, ayant succédé à son père Charlemagne à la couronne de France et à l'empire, fit venir en France saint Benoît, et lui donna, en Alsace, le monastère de Maurmonster, près de Saverne, où il mit plusieurs religieux de son observance, tirés d'Aniane. Mais comme ce lieu était trop éloigné d'Aix-la-Chapelle, qui était la résidence ordinaire de l'empereur, et que saint Benoît lui était nécessaire pour plusieurs affaires, il l'obligea de mettre un autre abbé à ce monastère, et de se rendre auprès de lui avec quelques-uns de ses religieux. A deux lieues de là il y avait une

vallée qui plut au saint Abbé ; et l'empereur, par complaisance pour ce saint homme, y fit bâtir un monastère que l'on nomma Inde, d'un ruisseau qui y coule. Ce prince assista à la dédicace de l'église, qui fut faite sous le titre de saint Corneille, Pape et Martyr. Il y donna plusieurs terres, et voulut qu'il y eût trente religieux, qui furent tirés de différentes maisons. Ainsi quelque amour qu'eût le Saint pour la retraite, il ne put se dispenser de fréquenter la cour. Il recevait les requêtes que l'on présentait au prince, et de peur de les oublier, il les mettait dans ses manches ou dans le manipule que les prêtres portaient encore ordinairement à la main. L'empereur le fouillait souvent pour prendre ces papiers et les lire, et le consultait non-seulement sur les affaires particulières, mais encore sur le gouvernement de l'État. Il lui donna l'inspection sur tous les monastères de ses États, et ce fut par son ordre qu'il travailla à une réforme générale avec plusieurs autres abbés qui, après avoir longtemps conféré ensemble, trouvèrent que la principale cause du relâchement de la discipline monastique était la diversité des observances. Quoique l'on fit profession de suivre la Règle de Saint-Benoît dans la plupart des monastères, il y avait néanmoins bien de la variété dans la pratique de ce qui n'y est pas écrit : d'où il arrivait que l'on faisait passer les relâchements pour d'anciennes coutumes autorisées par le temps, que l'on avait bien de la peine à réformer. On crut donc que le plus sûr était d'établir une discipline uniforme par des constitutions qui expliquassent la Règle : ce qui s'exécuta par les règlements du concile d'Aix-la-Chapelle qui se tint l'an 817. Dans ce concile, les évêques et les clercs dressèrent des règlements pour les chanoines, et les abbés et les moines des statuts et des constitutions qui expliquaient la Règle de Saint-Benoît, et qui devaient être observés dans tous les monastères pour y établir une observance uniforme. Saint Benoît d'Aniane, à qui l'empereur avait donné la même autorité sur tous les monastères de France qu'il avait eue auparavant sur ceux de Languedoc et d'Aquitaine, de sorte qu'il en était comme le chef et le général, présida à l'assemblée des abbés, où l'on dressa ces statuts ou

constitutions, divisés en quatre-vingts chapitres, selon quelques éditions, et selon d'autres en soixante-douze ¹.

Comme la Règle de Saint-Benoît en est le fondement, on ordonna d'abord que les abbés présents à cette assemblée liraient toute la Règle avec attention et en pèseraient sagement toutes les paroles pour en savoir parfaitement l'esprit, et que tous les moines qui le pourraient seraient obligés de l'apprendre par cœur.

On ordonna ensuite que l'on réciterait tous les jours l'office divin, comme il est prescrit par la Règle de Saint-Benoît ; que tous les religieux travailleraient eux-mêmes à la cuisine, à la boulangerie et à tous les autres offices de la maison, et laveraient et nettoieraient eux-mêmes leurs habits ; qu'on ne se ferait point raser dans le cours de l'année que tous les quinze jours, et point du tout pendant le carême, si ce n'était le Samedi-Saint, parce que les pénitents de ce temps-là, suivant la remarque du P. Mabillon, ne rasaient point leur barbe et ne coupaient point leurs cheveux, et que les moines, qui étaient dans une profession continuelle de mortification et de pénitence, devaient les imiter. Par cette même raison il n'était pas permis de se faire saigner régulièrement en certaines saisons, mais seulement dans un vrai et pressant besoin ; toutefois ces saignées réglées pour les saisons passèrent depuis en Règle dans les Congrégations plus modernes, qui ont même fait insérer dans les calendriers de leurs Bréviaires les jours auxquels il était permis de se faire saigner. Il était permis d'user du bain à la discrétion du Supérieur, mais non pas fréquemment, comme il était d'usage parmi les séculiers. Ils devaient se laver les pieds les uns aux autres par un esprit d'humilité, principalement pendant le carême, en chantant des antiennes et des psaumes de pénitence.

Il était défendu de faire loger aucun séculier dans l'intérieur du monastère, à moins qu'il ne voulût prendre l'habit et se consacrer à Dieu ; les religieux même étrangers devaient loger dans un dortoir séparé. Aucun ne pouvait voyager sans avoir un compagnon pour témoin de sa conduite. On ne devait point recevoir

¹ Nous avons cru devoir conserver le résumé qui va suivre, et qui fait bien connaître la réforme accomplie par saint Benoît d'Aniane.

facilement un novice sans l'avoir éprouvé par les exercices de la piété et de l'humilité, en lui faisant servir les hôtes dans leur logis pendant plusieurs jours. Il devait se reposer entièrement, pour l'administration de ses biens, sur ses parents, sans s'en inquiéter aucunement ; et, après l'année de sa probation, il pouvait en disposer suivant l'esprit de la Règle. Il ne devait prendre l'habit qu'en faisant son vœu d'obéissance, qui était le seul qu'on faisait en ce temps-là, et dont on trouve encore quelques formules.

Il était permis aux pères et aux mères d'offrir leurs enfants aux monastères et de faire pour eux la demande publique au pied des autels ; mais si ces enfants étaient offerts si jeunes qu'ils ne fussent pas en état de comprendre la grandeur de leur engagement, l'oblation ne devait point être censée valable, à moins qu'elle ne fût ratifiée par celui qui avait été offert lorsqu'il était parvenu à l'âge de discrétion. Il ne devait point y avoir d'autre école dans le monastère que pour ces enfants qui, pour leur grande jeunesse, avaient encore besoin d'éducation et d'instruction ; car, pour les écoles qui étaient extérieures et publiques, elles étaient uniquement pour les personnes du dehors.

Conformément à ces règlements, l'abbé devait se contenter de la portion ordinaire des religieux pour sa nourriture, avoir le même habillement, n'être pas mieux couché que les autres, et travailler comme eux aux offices de la maison, pour donner l'exemple. Il ne pouvait point manger avec les hôtes à la porte du monastère, mais seulement dans le réfectoire, et il pouvait augmenter de quelque chose les portions à leur considération. Il semble qu'en cela ces statuts aient dérogé à la Règle, qui ordonne que la table de l'abbé sera toujours avec les hôtes et les étrangers. Le Père Mabillon n'est point sur cela du sentiment du Père Hugues Ménard, qui a prétendu que cela devait s'entendre du réfectoire commun, et dit que, si l'on confère ce chapitre des règlements d'Aix-la-Chapelle avec le quarante-deuxième, où il est défendu d'introduire un laïque au réfectoire pour y boire ou manger, on demeurera d'accord que ces règlements ont prétendu parler premièrement des moines, peut-être même des clercs qui pouvaient être introduits au réfectoire, mais non pas des sécu-

liers. L'abbé ne devait point non plus visiter les métairies sans nécessité, ni y laisser aucun religieux pour les garder. S'il y avait des prieurés de la dépendance de son monastère, il devait y mettre six religieux au moins, ou des chanoines, c'est-à-dire des ecclésiastiques qui vécussent en commun. On devait user de punition corporelle pour les religieux qui s'écartaient de leur devoir et qui ne voulaient pas se reconnaître ; mais on ne pouvait les fustiger nus à la vue des Frères, comme il avait été pratiqué longtemps ; et ceux qui étaient en pénitence pour de grandes fautes devaient avoir un logement séparé, avec une cour où ils pussent travailler à quelque ouvrage qu'on leur imposait, n'ayant de relâche que les dimanches, qu'ils devaient employer à la prière.

Pour l'habillement, ces statuts accordaient à chaque religieux deux chemises de serge, deux tuniques, deux chapes, deux cucules, deux paires de caleçons, quatre paires de souliers pour le jour, des pantoufles pour la nuit, deux paires de chaussons, un roc, deux pelisses qui devaient descendre jusqu'aux talons, deux bandelettes dont ils se servaient dans les voyages, des gants en été, des moufles en hiver, aussi bien que des sandales de bois et du savon. Ainsi ces statuts leur en accordèrent beaucoup plus qu'il n'est porté par la Règle de Saint-Benoit, où il n'est point fait mention de chemises, de chapes, de rocs, de pelisses, de bandes, de gants, de moufles, de sandales de bois, de savon, ni d'aucune autre onction.

Les sandales de bois étaient autrefois en usage parmi les moines de France. Les chapes étaient des habillements qui descendaient jusqu'aux talons. La cucule dont il est parlé dans ces règlements n'était autre que le scapulaire qui n'avait point de manches et qui entourait le corps jusqu'aux reins ; il était quelquefois fendu par les côtés : il y en avait aussi qui ne l'étaient pas ; ils ne devaient avoir que deux coudées, ou tout au plus ils devaient descendre aux genoux. Le roc était un vêtement de lin pour les clercs, et de laine pour les moines, qui entourait les épaules ; et les bandes servaient à lier les hauts-de-chausses ou caleçons et les bas.

Quant à la nourriture, ils devaient faire deux repas les jours de fête ; et aux grandes solennités, c'est-à-dire à Noël et à Pâques, quatre jours durant, on pouvait manger de la volaille, mais elle était défendue dans tout le reste de l'année. On ne mangeait ni fruits ni herbes hors les repas. On devait distribuer dans le réfectoire les eulogies, parce que c'était la coutume dans les monastères que tous les religieux offraient à la messe conventuelle des pains, dont on consacrait une partie pour communier quelques Frères ; et les autres étaient seulement bénits pour être distribués au réfectoire à ceux qui n'avaient pas communie, et qui devaient commencer par manger ce pain avant que de prendre leur repas, ce qui fut encore ordonné dans ce concile d'Aix-la-Chapelle. On permettait la graisse dans la nourriture des Frères. La livre de pain portée par la Règle devait peser trente sous, le sou étant de douze deniers ; ce qui pouvait revenir à quatorze onces étant cuit, en ne prenant que la livre commune, et seize à bon poids, conformément à la Règle qui dit : *Panis libra una propensa sufficiat in die*. Au lieu de l'hémine de vin on donnait aux Frères le double de bière, dans les pays où le vin était rare. Le Vendredi-Saint on ne devait prendre que du pain et de l'eau ; si le travail y obligeait, on pouvait boire après le repas du soir, même en carême.

Ce règlement, qui ordonnait qu'on ne mangerait de la volaille qu'aux fêtes de Noël et de Pâques, fut fait parce qu'il y avait plusieurs religieux qui croyaient que la Règle permettait d'en manger, ayant seulement parlé de l'abstinence de la viande d'animaux à quatre pieds, et n'ayant point désigné celle de la volaille ; et comme il y en avait même parmi les plus savants qui étaient de ce sentiment, ce fut par une espèce de condescendance que le concile accorda qu'on en mangerait dans ces deux fêtes quatre jours durant, et modéra l'indulgence de ceux du Mont-Cassin, qui le permettaient ces deux fêtes pendant huit jours : ce qui fait voir, dit le P. Mabillon, que les Pères de ce concile n'accordèrent cette grâce que malgré eux, comme croyant cet usage contraire à la Règle, et laissèrent à l'abbé et aux religieux la liberté de s'en abstenir s'ils le voulaient.

Tels furent les principaux articles des règlements faits pour

l'Ordre de Saint-Benoît. Ils furent approuvés dans le concile d'Aix-la-Chapelle en présence de l'empereur, qui envoya dans tous les monastères des visiteurs pour les faire observer, et qui établit saint Benoît d'Aniane, comme nous avons dit, chef et général de tous les monastères de France. Ces statuts ou règlements furent depuis en si grande vénération, même au Mont-Cassin, qu'on les y gardait presque aussi exactement que la Règle même.

Saint Benoît d'Aniane, voyant que quelques-uns employaient des prières et des présents pour tâcher d'obtenir les abbayes qui servaient de retraite aux moines, et qu'après en être pourvus ils appliquaient à leur usage particulier les revenus destinés à la subsistance des religieux, ce qui avait causé la ruine de plusieurs monastères et en avait fait passer d'autres dans les mains des clercs séculiers, obtint de l'empereur que l'on ne mettrait que des abbés réguliers dans tous les monastères qui étaient encore en état d'en avoir. Ce prince accorda aussi au saint Abbé que les monastères qui étaient obligés de faire des présents à l'empereur, et d'entretenir des gens de guerre, et qui n'avaient pas suffisamment de revenus pour nourrir les religieux et s'acquitter entièrement de ces charges, s'en acquitteraient seulement selon leur pouvoir, et sans que, pour y satisfaire entièrement, on fût réduit à rien retrancher de ce qui était nécessaire pour la nourriture des religieux. Ce Saint s'étant entremis auprès de l'empereur pour le soulagement de ces pauvres communautés, on dressa dans le même concile d'Aix-la-Chapelle un état des monastères de l'obéissance de ce prince pour marquer les devoirs dont ils étaient chargés envers lui, et on en fit trois classes : les uns devaient des dons et le service de guerre, d'autres des dons seulement, et les derniers ne devaient que des prières. Ainsi tous les monastères avaient un protecteur en la personne de saint Benoît d'Aniane, qui régla si bien son monastère d'Inde, près d'Aix-la-Chapelle, que les religieux qui y venaient de divers pays s'instruisaient, sans qu'on leur dit mot, à voir seulement l'habit, la démarche, et toute la conduite de ceux de cette maison, tant on y observait exactement les règlements faits au concile d'Aix-la-Chapelle. Pour aider davantage les moines, saint Benoît fit un recueil de

toutes les Règles monastiques, connu sous le nom de *Code des Règles*, et divisé en trois tomes, dont le premier contient les Règles des moines d'Orient, le second celles des moines d'Occident, le troisième celles des religieuses. Il fit aussi la Concorde des Règles, où elles sont toutes rapportées au chapitre de celle de Saint-Benoît pour lui servir de commentaire.

Ses grandes austérités, ses travaux continuels, ses jeûnes et ses veilles, et enfin la vieillesse l'ayant rendu très-infirmes, il fut attaqué de diverses maladies qui servirent à éprouver encore sa vertu et à exercer sa patience. Il ne laissait pas de s'occuper continuellement à la prière ou à la lecture ; on lui trouvait même toujours le visage baigné de larmes ; c'était un don de Dieu qui marquait bien l'esprit de pénitence qui l'avait animé toute sa vie. Quatre jours avant sa mort, il était encore au palais, où il donnait à son ordinaire des avis pleins de sagesse à l'empereur. La fièvre l'ayant pris, il se retira au logis qu'il avait dans la ville, et le lendemain il fut visité par tous les grands. Il s'y trouva tant d'évêques et d'abbés, et un si grand nombre de moines, qu'à peine les siens pouvaient en approcher pour le servir. L'abbé Hélisacar, chancelier de l'empereur, qui était de l'Ordre des Chanoines réguliers, y vint le premier et demeura auprès du malade jusqu'à sa mort. L'empereur envoya, le soir, un de ses chambellans avec ordre de le reporter à son monastère : il écrivit encore à ce prince pour lui donner quelques avis, il se recommanda aux prières de Nébride, archevêque de Narbonne, et à Georges, abbé d'Aniane, auxquels il écrivit pour ce sujet ; enfin il mourut le 11 février 821, étant âgé de soixante-dix ans, et fut enterré dans son abbaye de Saint-Corneille d'Inde, où l'on conserve ses reliques. (HÉLYOT.)

On fait sa fête à Aniane le 11 février ; mais la plupart des Martyrologes n'en font mémoire que le 12 du même mois, qui fut le jour de sa sépulture ¹.

¹ Outre ses traités contre Félix d'Urgel, publiés par Baluze dans ses *Miscellanea*, nous avons encore de saint Benoît : 1° *Un Code de règles* qu'il écrivit étant simple moine à Saint-Seine ; ce code a été imprimé à Rome en 1661 sous ce titre : *Codex regularum collectus a S. Benedicto Anianæ, auctus a Luca Holste-*

SAINT MÉLÈCE,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Issu de l'une des principales familles de la petite Arménie, Mélèce montra dès sa jeunesse un grand fonds de piété et d'heureuses dispositions pour l'étude. Une conduite irréprochable, un caractère doux et affable, un cœur sincère et ami de la paix le firent aimer à la fois des catholiques et des ariens. Eustathe qui était semi-arien ayant été déposé par les ariens complets, Mélèce fut élu pour lui succéder. C'était en l'an 360. Mais n'ayant trouvé qu'une résistance opiniâtre dans le peuple qu'il devait ramener à la foi vraie, il abandonna la place pour aller vivre dans la solitude ; puis il se retira à Bérée en Syrie.

L'église d'Antioche était alors dans l'état le plus déplorable. Depuis l'exil de saint Eustathe, arrivé en 331, elle n'avait eu pour évêques que des intrus ou des ariens. Après la déposition d'Eudoxe, l'un d'entre eux, les catholiques et les ariens se réunirent dans le choix de son successeur, qui tomba sur Mélèce. L'empereur n'en fut pas plutôt informé, qu'il envoya des ordres pour l'installation du nouveau patriarche. Quelques catholiques refusèrent cependant de reconnaître Mélèce, sous prétexte que les Ariens ayant eu part à son élection, elle devait être censée irrégulière.

Les hérétiques qui s'étaient flattés d'attirer Mélèce dans leur parti, reconnurent leur erreur pendant le séjour de Constance à Antioche. Ce prince ordonna aux évêques qui avaient de la réputation, d'expliquer en sa présence ces paroles, qui doivent s'entendre de la Sagesse éternelle : « Le Seigneur m'a créée au commencement de ses voies. » Georges de Laodicée, qui parla le premier, donna une explication arienne ; celle d'Acace renfermait

nio, etc. ; 2° un livre d'*Homélies* pour l'usage des moines, tirées des ouvrages des saints Pères selon la coutume de ce temps-là ; 3° un *Pénitentiel*, imprimé dans les suppléments aux capitulaires ; 4° une *Concorde des Règles monastiques*. On y trouve le commentaire de la règle de saint Benoît, avec celui des règles des autres patriarches de la vie monastique. Le but de l'auteur était de montrer l'uniformité de ces grands hommes dans les exercices qu'ils prescrivaient. Dom Ménard a fait imprimer cette *Concorde* à Paris en 1638. (NOTE DE GODESCARD.)

aussi le venin de l'hérésie, mais d'une manière plus couverte. Quand le tour de Méléce fut venu, il établit la consubstantialité du Verbe, et prouva qu'il s'agissait dans ce passage, non d'une création proprement dite, mais de ce nouvel être que la Sagesse éternelle a pris dans son incarnation. Ce témoignage éclatant rendu à la vérité, confondit les ariens, et les pénétra de douleur. Ils s'en vengèrent, en engageant l'empereur à exiler le Saint dans la petite Arménie, un mois après son installation. On mit sur son siège l'impie Euzoïus, qui, n'étant encore que diacre, avait été déposé et chassé d'Alexandrie avec Arius. Ce fut cet Euzoïus qui baptisa l'empereur Constance à son retour de la guerre de Perse. Les orthodoxes de la communion de Méléce ne voulurent pas communiquer avec les ariens ; ils s'assemblèrent donc, avec leurs prêtres, dans une des églises des faubourg, dédiée sous l'invocation des Apôtres. Ils tâchèrent de s'unir avec les eustathiens ; mais ceux-ci le refusèrent, prétextant toujours qu'ils ne reconnaîtraient jamais pour évêque légitime un homme à l'élection duquel les ariens avaient concouru : ainsi ils continuèrent de s'assembler à part, comme ils l'avaient fait depuis l'exil de saint Eustathe.

La permission que l'empereur Julien avait accordée aux évêques exilés de retourner à leurs sièges, rendit saint Méléce à l'église d'Antioche. Il fut accablé de douleur en voyant le schisme qui divisait son troupeau. En effet, les eustathiens persistèrent à ne pas vouloir le reconnaître ; ils élurent même Paulin pour leur évêque. Il fut sacré par Lucifer de Cagliari, qui passa par Antioche en revenant du lieu de son exil. Cette ordination précipitée ne fit qu'aigrir les esprits de plus en plus.

Peu de temps après, Méléce eut un nouveau sujet de douleur dans le rétablissement du paganisme par Julien l'apostat : il s'y opposa avec une vigueur vraiment épiscopale, ce qui le fit exiler une seconde fois ; mais il fut rappelé en 363 par l'empereur Jovien. Les ariens rabattirent beaucoup de leur insolence sous un prince attaché à la foi de Nicée, plein d'estime pour saint Méléce, et qui dans les affaires ecclésiastiques se conduisait par les avis de saint Athanase. Les plus modérés d'entre eux ayant à leur

tête Acace de Césarée en Palestine, vinrent à Antioche où le Saint avait assemblé un concile de vingt-sept évêques, et y souscrivirent une confession de foi orthodoxe. Malheureusement l'empereur, qui avait les meilleures intentions pour le rétablissement de la paix dans l'Eglise, mourut après un règne de huit mois ; il eut pour successeur Valens, d'abord catholique, puis arien déclaré. La protection ouverte qu'il accorda aux hérétiques ne fut pas capable de ralentir le zèle de saint Mélèce ; il continua toujours à défendre la saine doctrine contre ceux qui l'attaquaient.

Valens étant venu à Antioche en 372, mit tout en œuvre pour attirer Mélèce dans le parti des ariens ; mais il eut la honte de voir tous ses efforts inutiles. Il s'en vengea en condamnant le saint patriarche à un troisième exil. Le peuple, furieux de voir qu'on lui enlevait son pasteur, s'assembla en tumulte, et fit pleuvoir une grêle de traits sur l'officier qui l'emmenait dans son char ; et cet officier aurait infailliblement perdu la vie, si Mélèce ne l'eût couvert de son manteau. Il montrait par là, dit saint Chrysostome, de quelle manière les disciples de Jésus-Christ doivent se venger de l'injustice des hommes. On le conduisit dans la petite Arménie, où il fixa sa demeure près de Nicopolis, dans une terre de sa famille nommée Gétase. La persécution ne se borna pas à l'exil du patriarche ; les fidèles furent chassés d'Antioche et de tous les lieux où ils tenaient leurs assemblées. Il y en eut qui périrent dans les tourments ; d'autres furent précipités dans l'Oronte. Il fallait être arien pour plaire à l'empereur. Sa haine contre les catholiques alla si loin, qu'il permit aux païens mêmes de célébrer leurs fêtes impies, et d'offrir des sacrifices à leurs idoles. Cette persécution dura jusqu'à la mort du persécuteur.

Gratien publia aussitôt plusieurs édits, tant pour le rappel des évêques exilés, que pour le rétablissement de la foi catholique en Orient. Le Saint revint donc à Antioche ; mais il trouva, en y arrivant, que le schisme, au lieu de diminuer, avait fait de nouveaux progrès. Plusieurs évêques d'Occident tenaient pour Paulin ; saint Athanase même communiquait avec lui, quoique d'abord, il eût désapprouvé son ordination précipitée. Quant à

Mélèce, il comptait parmi ceux de son parti, saint Basile, saint Chrysostome, les deux saints Grégoire, et plusieurs autres évêques qui étaient alors regardés comme les plus brillantes lumières de l'Église.

L'empereur Théodose ayant envoyé le général Sapor à Antioche, pour presser l'exécution d'une de ses lois, qui portait que les églises tenues par les hérétiques seraient remises entre les mains des catholiques, le Saint prouva, de la manière la plus évidente, qu'il n'avait que des vues pacifiques. En effet, il dit à Paulin dans une assemblée qui se tint en présence de Sapor : « Puisque nos brebis ont la même religion, et professent la même foi, rassemblons-les dans une seule bergerie, et terminons enfin toutes les disputes. Je suis prêt à partager avec vous le gouvernement de l'Église d'Antioche ; promettez-moi seulement que celui des deux qui survivra à l'autre sera seul Pasteur de tout le troupeau. » Cette proposition souffrit d'abord de grandes difficultés ; mais à la fin elle fut acceptée, et Sapor mit saint Mélèce en possession des églises qui le reconnaissaient pour évêque avant son exil, ainsi que de celles dont les ariens s'étaient emparés. Pour Paulin, il continua de gouverner les eustathiens.

Saint Mélèce ne s'occupait plus que des moyens de corriger les désordres introduits par le schisme et par l'hérésie ; et comme le choix des ministres est d'une extrême conséquence, il n'en donna que de très-bons à son église.

Il présida, en 379, au concile d'Antioche, qui condamna les erreurs d'Apollinaire, sans nommer toutefois cet hérésiarque ; il présida aussi au second concile général de Constantinople, qui se tint par l'ordre de Théodose en 381. Il mourut dans cette ville pendant la tenue même du concile, et il fut extrêmement regretté de tous les prélats et de l'empereur, dont il s'était fait aimer par ses vertus, et surtout par cette douceur inaltérable qui lui gagnait tous les cœurs. Tous les fidèles d'Antioche avaient autrefois sa mémoire en grande vénération ; ils ne prononçaient son nom qu'avec respect, et le faisaient porter à leurs enfants ; ils gravaient aussi son image dans leurs maisons, sur leurs cachets

et sur leur vaisselle. C'est de saint Chrysostôme que nous apprenons ces particularités.

Tous les Pères du concile assistèrent aux funérailles de saint Méléce, qu'on célébra avec la plus grande magnificence. L'un d'entre eux prononça son panégyrique en plein concile ¹, et saint Grégoire de Nysse fit son oraison funèbre dans l'église de Sainte-Sophie, en présence de l'empereur. Le corps du saint patriarche fut déposé dans l'église des Apôtres, d'où on le transporta à Antioche, par l'ordre de Théodose, avant la fin de la même année. On l'enterra dans l'église qu'il avait fondée sous l'invocation de saint Babylas, et auprès des reliques de ce saint Martyr. Cinq ans après, saint Chrysostome, qu'il avait ordonné diacre, prononça son panégyrique le 12 février, jour auquel il est nommé dans les Menées et dans le Martyrologe romain depuis Baronius. Il serait difficile de décider si ce jour fut celui de sa mort, ou de la translation de son corps à Antioche. Saint Jean Damascène lui donne le titre de martyr, à cause de son triple bannissement, et de tout ce qu'il eut à souffrir pour la foi ².

SAINT MODESTE ET SAINT JULIEN,

MARTYRS.

Saint Julien et saint Modeste étaient deux frères de noble famille ; mais ils la rehaussaient grandement, car ils étaient chrétiens dévoués ; et leur exemple, leurs entretiens et toute leur vie prêchaient aux infidèles la foi en Jésus-Christ.

Quoique sous le règne de Marc-Aurèle, Carthagène alors avait un gouverneur féroce qui persécutait les chrétiens ; il fit arrêter Modeste et Julien par ses satellites, et comme ils se refusaient à brûler l'encens devant les idoles, il les fit jeter dans une prison infecte où la faim et la puanteur les exténuaient ; mais Dieu soutenant leur courage, ils ne s'ébranlèrent pas et lorsqu'on leur envoya des bourreaux, ils leur tendirent le cou en bénissant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils gagnèrent la couronne, le 12 février de l'an 160.

¹ Il est probable que ce fut saint Amphiloque d'Icône.

² Emprunté à Godescard.

SAINT ANTOINE CAULÉE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Saint Antoine Caulée, dont la sainteté est honorée dans l'Église latine comme dans l'Église grecque, parut au ix^e siècle. Il était issu de parents nobles, dont les aïeux avaient servi honorablement à la cour et dans les armées. Il naquit près de Constantinople dans une terre qui venait de sa mère, et où la crainte des iconoclastes avait fait retirer sa famille pour servir Dieu dans la paix de la solitude. Il fit paraître dès l'enfance l'inclination qu'il avait à la vertu, et l'éloignement où il était de tous les passe-temps qui font les plaisirs ordinaires de ceux de son âge. Ce qui porta son père à se charger lui-même de son éducation après la mort de sa femme, ne jugeant pas à propos de l'envoyer aux écoles publiques, et d'exposer ainsi son innocence au danger de se corrompre par le mauvais exemple. L'enfant n'aimait pas d'autre étude que celle de l'Écriture-Sainte, ni d'autre récréation que les cérémonies qu'il voyait pratiquées à l'église.

Pour suivre les mouvements de la grâce qui l'avait si heureusement prévenu, il entra dans un monastère à l'âge de douze ans, et il en pratiqua si parfaitement la règle dès les commencements qu'il semblait que la nature l'avait formé pour tous les exercices d'une si sainte discipline. Il réduisit son corps de si bonne heure sous le joug de la pénitence en le mortifiant dans tous ses sens, qu'il fut toujours le maître de ses passions et les fit servir à la pratique des vertus, surtout de l'humilité, de l'obéissance, de la continence et de la charité, dans les exercices desquelles il fit admirer les grâces qu'il avait reçues de Dieu.

Après avoir longtemps donné l'exemple à ses frères, il fut contraint de recevoir la prêtrise, malgré les sentiments qu'il avait de son indignité, et qui lui faisant appréhender toute élévation, l'avaient toujours porté à servir les autres dans les offices les plus bas de la maison. Mais ceux même au-dessous desquels il s'était toujours abaissé, ravis de le voir au-dessus d'eux par son sacerdoce, ne furent pas contents de recevoir ses instructions, s'ils ne se soumettaient encore à son autorité. Aussi ne délibérèrent-ils pas

longtemps à la mort de leur abbé pour le mettre à sa place. Il fit voir dans ce poste ce que la sagesse d'une conduite fort éclairée est capable de produire, lorsqu'elle est soutenue des exemples d'une sainte vie. Il fit des biens infinis non-seulement au dedans, mais encore au dehors de son monastère : et ses grandes aumônes envers les pauvres portèrent sa réputation fort loin dans les provinces de l'empire.

Il eut la consolation dans cet intervalle de son administration de recevoir son père sous sa direction et de lui rendre le prix de l'éducation qu'il en avait reçue.

Le peuple et le clergé de Constantinople témoignèrent, pour le voir sur le siège patriarcal, une ardeur pareille à celle que ses religieux avaient fait paraître pour le faire leur abbé, chacun s'estimant heureux de pouvoir marcher dans les voies du salut sous la conduite d'un si grand serviteur de Dieu. Aussi lorsque le patriarche saint Etienne, frère de l'empereur Léon VI, surnommé le Sage ou le Philosophe, passa de cette vie à la gloire des Bienheureux, tout le monde d'une commune voix demanda l'abbé Antoine pour remplir sa place. L'empereur fut fort aise de confirmer le choix qu'on avait fait d'un homme en qui il espérait trouver de quoi se consoler lui-même, et dédommager l'Église de Constantinople de la perte de son frère.

Antoine n'ayant pu se défendre d'une si légitime vocation, fut obligé de se laisser élever sur le trône patriarcal ; et ce fut pour y faire éclater davantage toutes les vertus qu'il avait pratiquées dans l'obscurité de sa retraite, et qui y montèrent avec lui. Son humilité en devint encore plus profonde, sa vigilance plus grande, sa charité plus étendue. Il remplit exactement tous les devoirs d'un excellent pasteur, en nourrissant son peuple du pain de vie, en guérissant ses maux par les remèdes les plus efficaces, et en même temps il s'appliqua si particulièrement au soulagement de tous les besoins corporels de ceux que Dieu avait soumis à sa conduite, qu'il fut regardé comme le père des pauvres, le médecin des malades, l'appui des faibles, le protecteur des veuves et des orphelins.

Mais ce qui rendit le temps de son épiscopat plus remarquable

dans l'Église, ce fut la société sainte qu'il fit avec l'empereur Léon VI, pour procurer la paix à toute l'Église d'Orient, alors déchirée par le schisme de Photius, usurpateur du siège patriarcal, mort depuis peu. Antoine seconda puissamment les bonnes intentions de ce sage prince qui semblait n'être monté sur le trône que pour faire reflourir les lois et travailler à la félicité des peuples. Il présida au concile que Léon convoqua pour cet effet à Constantinople, et il y condamna et réforma tout ce que Photius avait fait depuis l'an 878 jusqu'en l'an 885.

Le Saint ne survécut pas beaucoup à ce concile, dont les actes se sont perdus par la malice des Grecs qui ont renouvelé le schisme de Photius, et qui se sont entièrement séparés de l'Église romaine. Il mourut au grand regret de tout son peuple le 12 février, l'an 895, âgé d'environ soixante-sept ans, dont les sept derniers avaient été employés dans l'épiscopat ¹.

SAINTE JULIENNE DE TURIN.

Cette pieuse dame ayant découvert le corps de saint Soluteur, de la légion Thébéenne, martyrisé auprès de Turin, apprit que deux autres soldats de cette légion, Adventeur et Octave, avaient été pareillement mis à mort dans les environs. Elle fit chercher les bourreaux, que l'on invita de sa part à un bon diner ; elle sut tirer d'eux le secret du lieu où ils avaient enterré les deux autres chrétiens.

Elle y alla aussitôt avec son quadrigé, qu'elle avait fait atteler ; et pendant que ses convives dormaient après boire, elle put mettre les corps des trois Martyrs en sûreté. Après leur départ, elle les cacha, jusqu'au jour où, la persécution s'arrêtant, elle put élever sur leur tombe un oratoire qui est devenu une belle église. — Sainte Julienne de Turin est fêtée le 12 février, et les trois saints Adventeur, Octave et Soluteur sont honorés le 20 novembre.

¹ Extrait d'Adrien Baillet

SAINT BIABILE,

ABBÉ.

Les Bretons célèbrent ce même jour la mémoire de saint Biabile, disciple de saint Guénolé à Landévénec. Il fit profession et remplit diverses fonctions dans ce monastère avec une admirable exactitude. En 403, il assista aux funérailles de Grallon, roi d'Armorique et fondateur de Landévénec, où il fut inhumé. Albert le Grand donne le titre d'abbé à saint Biabile. Il est donc possible qu'il ait été chargé de la direction de ses frères. Mais comme il avait fui le monde et ses vanités et ses plaisirs, il voulut aussi fuir les honneurs de son Ordre, et il se retira avec saint Martin d'Armorique. Le Seigneur, qui avait accordé des prodiges nombreux à leurs prières, pendant qu'ils étaient sur la terre, les a multipliés plus encore, depuis qu'ils sont au ciel les intercesseurs zélés de tous ceux qui restent dans l'exil ¹.

SAINTE EULALIE DE BARCELONE,

VIERGE ET MARTYRE.

Lorsque Dacien faisait ressentir aux chrétiens d'Espagne la cruauté de ses maîtres et qu'il s'efforçait de gagner les bonnes grâces des empereurs Dioclétien et Maximien, en cherchant à étouffer l'Évangile dans l'Occident, il y avait à Barcelone une jeune Vierge d'illustre famille, nommée Eulalie ². Elle avait été élevée dans le christianisme, et quoique dotée d'une rare beauté qui lui promettait les hommages du siècle, elle avait pris la ferme résolution de passer sa vie dans la retraite et de consacrer à Dieu sa virginité. Elle n'avait que quatorze ans lorsque l'amour divin remplissait déjà toute son âme.

Ayant entendu parler des cruautés de ces persécuteurs, et poussée d'une ardente passion de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ, Eulalie se déroba de la maison de son père et se présenta

¹ Vies des Saints de Bretagne, par M. de Garaby, régent de rhétorique au collège de Saint-Brieuc.

² On l'appelle aussi Olaire, Aulaire, Olaïre, Aulazie, etc.

devant le tribunal de Dacien, à qui elle reprocha avec zèle ses affreuses barbaries. Dacien, étonné de voir une jeune fille lui parler de la sorte et le blâmer de ce qu'il faisait au nom des empereurs, lui demanda qui elle était et pourquoi elle parlait avec si peu de révérence de la majesté romaine. « Je suis Servante de Jésus-Christ, répondit Eulalie, et je vous parle au nom du Roi des rois. » Dacien, transporté de fureur, la fit sur-le-champ battre de verges ; il ordonna ensuite qu'on l'appliquât sur le chevalet, qu'on lui brûlât les chairs avec des torches ardentes et de l'huile bouillante. Mais ces supplices ne purent altérer la sérénité d'Eulalie, et au milieu des plus cruelles tortures elle ne cessa de chanter les louanges de Dieu qui la soutenait de sa grâce.

On raconte même qu'un miracle de la colère céleste frappa d'une mort soudaine et terrible les bourreaux qui tourmentaient la Sainte.

Cependant le cœur de Dacien ne s'amollit point ; et pour ajouter les opprobres aux tourments, il fit traîner la jeune Vierge, nue et à demi-brûlée, par les rues de la ville, après quoi il la condamna à mort. Quelques-uns prétendent qu'elle eut la tête tranchée sur la place publique ; mais le Martyrologe romain rapporte qu'elle fut crucifiée, et que les fidèles virent son âme monter au ciel sous la forme d'une colombe. Son corps fut enlevé par les chrétiens, caché dans la neige et ensuite enseveli avec honneur.

SAINT RIOC.

Les Bretons vénèrent trois Saints du nom de Rioc. Le premier, saint Rioc, ou Riou, ou Riauc était un solitaire. Le second, saint Rioc ou Rieu (*Rivius*) était fils du petit roi Elorn. Il fut élevé par saint Guénolé à Landévénec. On raconte que le jeune Rioc, apprenant que sa mère était dangereusement malade, obtint la permission de l'aller voir. Son saint Abbé savait qu'elle était morte, mais cachant cette fâcheuse nouvelle au bon Religieux, il se contenta de lui donner de l'eau bénite et le laissa partir.

En entrant dans la chambre de sa mère, qu'il croyait vivante, le jeune Saint jeta sur son lit de l'eau bénite que saint Guénolé

lui avait donnée et il dit : « Que le Sauveur, au nom de qui mon maître fait tant de merveilles, vous rende la santé. »

Les assistants plaignaient tout bas l'erreur du bon Religieux. Mais, à leur grande surprise, la mère, comme si elle fût sortie d'un profond sommeil, se dressa sur son lit en essuyant la sueur dont elle était baignée. Tous alors rendirent grâces au Dieu tout-puissant. Et heureux d'avoir rendu la vie à celle de qui il la tenait, Rioc rentra dans son monastère, où il fit des progrès dans la sainteté jusqu'à son dernier soupir.

Ces deux Saints sont honorés le 12 février. Le troisième saint Rioc ou Riocat, fils du roi Conan, est fêté le 1^{er} août.

SAINT GIBERT,

ABBÉ DE LUXEUIL, MARTYR.

Saint Gibert ou Gibard (*Gibardus*), gouvernait saintement son abbaye de Luxeuil, lorsqu'il apprit que les hordes du Nord, qu'on appelait toujours les Huns, quoique ce fût un mélange de peuplades diverses, mais sauvages, faisaient invasion dans l'Austrasie. Il crut devoir abandonner son monastère, qu'il savait dévoué au pillage, et il s'éloignait de la ville de Luxeuil avec ses moines, lorsque le torrent de barbares qui se répandait dans la contrée, le joignit, lui et ses bons religieux.

Ces bandits le sommèrent de renoncer à Jésus-Christ. Comme il repoussait cette lâcheté, il fut percé de flèches, et ceux de ses moines qui avaient pu s'échapper, l'ensevelirent en un lieu appelé Martinvelie.

SAINT QUINTILIEN DE PARIS,

ABBÉ.

Plusieurs martyrologes ont oublié ce bienheureux, dont l'histoire est moins connue que la sainteté. C'était, au VII^e siècle, un saint Prêtre qui dirigeait à Paris la communauté de Saint-Martial, dont sainte Aure était abbesse. Saint Ouen, qui le mentionne avec éloge, lui donne le titre d'abbé. Il mourut le 12 février de l'an 669. Quelques grâces obtenues à ses funérailles firent qu'on

l'enterra dans l'église de Saint-Paul au Marais, où son corps a été longtemps conservé.

On honore sa mémoire le 12 février.

SAINT JULIEN LE PAUVRE.

Saint Antonin, archevêque de Florence, rapporte que saint Julien était un noble chevalier qui, poursuivant un cerf à la chasse, entendit une voix qui semblait venir de l'animal, et qui lui dit : « Pourquoi me poursuis-tu, toi qui ôteras la vie à ceux qui te l'ont donnée ? » Étonné de ce prodige, et voulant éviter un tel malheur, Julien quitta sa famille et s'enfuit dans un pays étranger, où après avoir gagné sa vie de diverses façons, il se mit au service d'un riche seigneur. Celui-ci l'ayant pris en affection, lui fit épouser une jeune veuve, et lui donna la direction d'une partie de ses biens.

Pendant son père et sa mère, désolés de son absence, résolurent de se mettre à sa recherche. Ils parcoururent divers pays, et vinrent enfin demander l'hospitalité dans la maison même qu'il habitait. Comme il était alors en voyage, ce fut sa femme qui les reçut. Ayant interrogé ces deux bons vieillards, elle reconnut à leurs discours que ce devaient être les parents de son mari. Elle les traita donc de son mieux, leur donna son propre lit, qui était le meilleur de la maison, et après avoir pris un peu de repos, s'en alla de grand matin à l'église selon sa coutume.

Peu après son mari rentra. Voyant son lit occupé, il crut que sa femme le trompait ; il prit son couteau et tua ses parents, croyant frapper deux adultères. En sortant il rencontra sa femme qui revenait de la Messe. Cette courageuse femme l'aida aussitôt à expier son crime. Elle lui fit vendre son bien, et se retira avec lui sur le bord d'une rivière dont le passage était fort dangereux. Ils y bâtirent un hôpital pour les pèlerins, et se mirent au service des pauvres, que Julien passait par charité et que sa femme soignait. Une nuit, au milieu de l'hiver, une voix l'appela ; il sortit de son lit et alla passer un pauvre lépreux tout malade, qu'il rapporta chez lui. Ne pouvant le réchauffer, il le mit dans son lit. Alors le lépreux parut tout brillant de clarté, et dit à

Julien qu'il avait enfin expié son crime par sa charité. A quelque temps de là, il mourut, et Dieu fit éclater sa sainteté par beaucoup de miracles. Sa fête est marquée par Ferrari au 12 février.

Suivant la tradition, saint Julien, quoique gentilhomme et chevalier, était musicien, et ses talents en musique le faisaient vivre dans sa fuite. Aussi est-il le patron des musiciens ambulants. L'église de Saint-Julien des Ménestriers avait été bâtie en son honneur à Paris, dans la rue Saint-Martin. La statue du Saint jouait du rebec. Dans les nombreuses églises qu'on a élevées sous son patronage, les vitraux le représentent en chevalier combattant pour le bon seigneur qui l'hébergea et le maria. Quelques écrivains ont donné à son épouse le nom d'Yolande. Enfin, on appelle aussi ce Saint saint Julien le Pauvre, et la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Paris lui est consacrée sous ce nom.

Mais il y a d'autres Saints du nom de Julien : 1° saint Julien de Cilicie, qui après un long martyre, jeté à la mer, fut recueilli par les chrétiens qui portèrent son corps à Antioche ; 2° saint Julien l'Hospitalier, qui avec son épouse sainte Basilisse soignait les pauvres malades en Orient. Le corps de ce Saint (fêté le 9 janvier), fut apporté à Paris du temps de la reine Brunehaut ; 3° saint Julien Sabas, dont saint Jean Chrysostome a fait le panégyrique ; 4° saint Julien, l'apôtre du Béarn et le premier évêque de Lescar, dont les Calvinistes brûlèrent les reliques en 1569.

SAINT GOSLIN,

ABBÉ DANS L'ORDRE DE SAINT-BENOÎT.

Goslin, issu d'une grande et antique famille, méprisait, tout adolescent, les vaines préoccupations du siècle. Il prit l'habit de Saint-Benoît au monastère des Bénédictins de Turin, et se signala, dès son début dans la vie religieuse, par cette humilité sincère qui est le prélude de la sainteté. Par les jeûnes, le travail et les veilles, il vainquit les émotions de la chair, et son âme se purifia de plus en plus dans la prière et les saints offices. Sa douceur et son mérite le firent élire abbé du monastère qu'il édifiait, et après avoir rempli très-dignement les devoirs de la charge qui lui était

imposée, il alla recevoir la couronne qui ne se flétrit pas, le 12 février de l'an 1061.

Son corps relevé quatre cent onze ans après, fut honoré de miracles si fréquents, que tous les infirmes réclamèrent son intercession. Il est honoré dans son église qui est sous le patronage de saint Soluteur.

SAINT CONSTANCE DE BRESCIA.

Constance, né comte et fait chevalier, conservait son cœur pur et droit. Ayant entendu un jour ces paroles de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres, » il ne les médita pas longtemps, mais il se soumit au conseil donné de si haut. Il distribua ses richesses aux indigents, vendit ses propriétés, bâtit à dix milles de Brescia, où il était né et où il vivait, un monastère avec son église dédiée à l'auguste Mère de Dieu, et ne s'occupa plus qu'à servir Dieu et à secourir les misères des pauvres gens.

Après avoir mené jusqu'au bout cette vie de dévouement à Dieu et aux autres êtres souffrants, il en alla chercher récompense. Son corps est honoré à Brescia, dans l'église de Sainte-Catherine.

SAINT LUDANS LE PÈLERIN.

Ludans, né en Écosse au xii^e siècle, appartenait à une riche famille qui lui laissa une grande fortune. Il consacra ses richesses aux bonnes œuvres, bâtit des hospices pour les voyageurs, des asiles pour les pauvres et soulagea toutes les infortunes qu'il voyait autour de lui. Après quoi il prit le bâton de pèlerin et s'en alla à pied visiter les sanctuaires de son pays ; puis il s'embarqua et partit pour Rome où il voulait prier aux tombeaux des saints Apôtres. De Rome, il visita les monastères et les sanctuaires célèbres de l'Italie et du Tyrol.

Comme il pratiquait dans ses voyages de grandes austérités, en arrivant aux bords du Rhin, il sentit qu'il s'affaiblissait. Mais il était prêt à paraître devant Dieu, si Dieu le voulait bien. Et le 12 février de l'an 1202, il tomba épuisé au pied d'un arbre, sur

la route qui va de Colmar à Strasbourg. Il rendit là son âme à Dieu. On trouva sur lui un écrit qui donnait son nom, son pays, les motifs de son pèlerinage. Plusieurs grâces, obtenues par des infirmes qui venaient le visiter, firent reconnaître sa sainteté. Peu après on bâtit sur sa tombe une église qui fut détruite dans les guerres de 1632, mais relevée ensuite, elle est toujours un pèlerinage très-fréquenté par les catholiques de l'Alsace.

SAINT ALEXIS,

MÉTROPOLITAIN DE KIWOW.

Kief ou Kiow était autrefois la capitale de la petite Russie. Ses habitants, au ^{xiv}^e siècle, n'étaient pas alors séparés de Rome par le schisme grec. Alexis, né de pieux parents dans cette ville, avait reçu au baptême le nom d'Éleuthère, qui veut dire libre. En se consacrant à Dieu, il prit le nom d'Alexis, qui veut dire combattant, et il embrassa la vie monastique à l'âge de seize ans. Sa piété, sa charité, sa vie exemplaire, son dévouement lui conquirent une vénération universelle, et à l'âge de trente ans, il fut élevé par un choix unanime à la dignité d'évêque métropolitain de Kiow. Iwan, prince de ces contrées, dont l'histoire est si obscure au moyen âge, admirateur des vertus et de la sagesse d'Alexis, le chargea d'un message de paix auprès d'un roi de Scythie, qui est la Tartarie d'aujourd'hui. Ce roi ou kan était la terreur de ses voisins, le fléau de ses sujets et le tyran de sa propre famille. Le souverain des Russes le redoutait. Alexis parvint, non peut-être à réveiller, mais à faire entrer quelques sentiments d'humanité dans le cœur de ce sauvage, qui laissa les Russes en paix.

Aussi la réputation d'Alexis s'étendit au loin, et les historiens rapportent que le Sultan des Turcs, Orkan, père d'Amurat I^{er}, fit prier Alexis de venir au secours d'une fille qu'il aimait tendrement et qui était aveugle. Alexis rendit la vue à cette princesse, qui de ce jour fut chrétienne. On croit que si Orkan ménagea dès lors les chrétiens, ce fut en reconnaissance de ce miracle.

Saint Alexis mourut très-regretté en 1364. Il est le patron de la Lithuanie.

LE BIENHEUREUX ULPHON,

PRINCE DE NÉRICIE.

La Néricie était, au quatorzième siècle, une province de la Suède, entre l'Ostrogothie et la Westrogothie. Ulphon, prince de cette contrée, épousa à dix-huit ans sainte Brigitte, princesse royale de Suède, alors dans sa seizième année. Les historiens font remarquer que, dès la première année de leur vie conjugale, leur maison était réglée comme un monastère. Aux saints offices et aux autres exercices de piété s'entremêlaient le soin des pauvres, la visite aux malades et les autres œuvres de charité. Le pieux ménage s'était affilié au Tiers-Ordre de Saint-François-d'Assise.

Le ciel bénit cette maison, en lui accordant huit enfants, parmi lesquels l'Église vénère sainte Catherine de Suède.

Riches d'une famille si nombreuse, les deux époux dès lors firent le vœu, qu'ils remplirent fidèlement, de vivre dans la continence et de ne s'occuper plus que de sanctifier les jours qu'il leur restait à vivre. Ils fondèrent deux hôpitaux, l'un pour les femmes que dirigeait Brigitte, l'autre pour les hommes que présidait Ulphon. Tous les jours il visitait ses malades et les servait de ses propres mains. Il répandait aussi ses revenus dans les mains des pauvres; et pourtant il était attaché à la cour d'Eric II.

Il quitta ses emplois pour faire avec sainte Brigitte le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, voyage lointain, qu'ils firent à pied, s'arrêtant à tous les sanctuaires.

Comme les deux saints époux traversaient la France pour regagner leur pays, Ulphon tomba malade à Arras, où l'on crut qu'il allait mourir, si bien que l'évêque d'Arras, Pierre Bertrand, lui administra les derniers Sacrements. Mais Brigitte pria si ardemment pour obtenir sa guérison, qu'elle l'obtint, et que les deux saints époux rentrèrent en Suède. Ulphon, peu après, se retira dans le monastère d'Alvastre de l'Ordre de Cîteaux, où l'on croit qu'il prit l'habit; et c'est là, que, mûr pour le ciel, il rendit son âme à Dieu, le 12 février de l'an 1344.

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE NEWSKI,

Le bienheureux Alexandre Newski, grand-duc des Russes, était né en 1218. Après avoir régné sagement et vaillamment, il voulut ne s'occuper plus que de son salut. Il se retira dans un monastère, changea son nom en celui d'Alexandre et mourut saintement en 1281. Les Russes disent qu'il opéra beaucoup de miracles après sa mort, et ils révèrent en lui un Saint. — Les Bollandistes font observer à ce sujet qu'il ne faut pas rejeter les anciens Saints des Russes; que le schisme de ces peuples ne fut condamné que longtemps après celui des Grecs; qu'ils ont été autrefois zélés catholiques, ayant reçu la foi sous saint Ignace patriarche de Constantinople. Ajoutons que nous devons demander à Dieu leur rentrée dans l'unité.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE LONGOBARDI,

MINIME.

Nicolas naquit à Longobardi en Calabre, le 6 janvier 1649, de parents pieux, mais pauvres. Il ne reçut d'éducation que ce que les gens de la campagne apprennent ordinairement à leurs enfants. Mais la religion dont il aimait beaucoup les pieuses pratiques, lui tint lieu de tout, et le dédommagea par ses sublimes consolations de ce qui lui manquait du côté de l'esprit: Une grande vigilance exercée sur toutes ses actions devint pour ce saint jeune homme la source de ces grâces extraordinaires qu'il obtint plus tard. Ayant été reçu dans l'Ordre des Minimes, il s'efforça d'acquérir toutes les vertus nécessaires à un bon religieux, et quoiqu'il n'ait pas été admis aux ordres sacrés, il n'aspira pas moins à la perfection. Il était d'une piété angélique, et pratiquait l'obéissance d'une manière admirable. Ses austérités étaient très-rigoureuses, son silence absolu, sa charité sans bornes. Il obtint des supérieurs de son ordre la permission de visiter Rome et Notre-Dame de Lorette, ce qui ne contribua pas peu à augmenter encore sa ferveur. Il parvint ainsi, après mille combats livrés à ses passions, à une haute perfection, et devint l'objet de la vénération publique. Grands et petits, riches et pauvres, tous le

regardaient comme un ami de Dieu, et lui donnaient dans toutes les occasions des témoignages de leur respect. Loin de se prévaloir de la bonne opinion qu'on avait de lui, Nicolas n'en devint que plus humble à ses propres yeux, et chercha à dérober à la connaissance des hommes les faveurs spéciales que le Seigneur lui prodiguait. Il aurait manqué quelque chose à une vertu aussi pure, si elle n'eût été éprouvée par des souffrances corporelles. Plusieurs cruelles maladies causèrent à Nicolas des douleurs longues et aiguës, sans que sa patience en fût altéré. Des prédictions et des miracles apprirent aux fidèles de quel crédit ce saint Homme jouissait auprès du Seigneur. Sa dernière maladie mit le sceau à sa gloire, et révéla dans son entier cette belle âme, si digne de jouir du bonheur des élus. Ce pieux Frère mourut le 12 de février 1709, après une courte agonie. Au moment d'expirer, il lança vers le ciel un regard brûlant en s'écriant : Au Paradis ! au Paradis ! Lorsqu'il eut rendu son âme entre les mains du Créateur, on vit la joie empreinte sur sa figure, et on crut lire dans ses traits qu'il jouissait du bonheur céleste. Nicolas avait soixante ans. Pie VI le béatifica le 12 septembre 1786.

(M^{sr} DONEY.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Consécration de Notre-Dame d'Argenteuil, près Paris, église bâtie en 501, par Clovis le Grand.

Consécration, le 12 février 1121, de la cathédrale d'Auch, qui fut dédiée à la très-sainte Vierge.

Le 12 février 1700, un navire normand fut sauvé par Notre-Dame de la Délivrande, miracle qui convertit trois protestants.

Rapportons encore un exemple des prodiges que Marie opère en faveur de ceux qui l'honorent.

Le bienheureux Marien ou Mariano, avait, dit le savant Muzarelli, une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge dont il portait le nom. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages en l'honneur de la Reine du ciel ; et dans le désir de propager le culte de Marie, il les distribuait charitablement aux fidèles serviteurs de cette Vierge sainte. Marie montra, par le prodige suivant, com-

bien cette œuvre lui était agréable : Marien écrivait une fois pendant la nuit, lorsque, par la négligence du domestique chargé du soin d'entretenir les lampes, il manqua tout à coup de lumière. Marien ne suspendit pas pour cela son travail, et le ciel lui envoya une clarté miraculeuse. Dieu permit que trois doigts de sa main droite devinssent si resplendissants qu'ils répandaient la lumière de trois torches allumées, de sorte qu'il put continuer à écrire.

Cependant le domestique se ressouvint qu'il n'avait pas fourni à Marien la lumière nécessaire : il se leva aussitôt, alla doucement à la cellule de l'abbé, et, par la fente de la porte, regarda s'il travaillait encore. Mais il fut grandement étonné lorsqu'il vit que les trois doigts de l'abbé brûlaient comme trois flambeaux : saisi de frayeur, il retourna à sa chambre.

Le bruit de cette merveille se répandit ensuite parmi le peuple et le clergé de Ratisbonne, où elle accrut singulièrement et la réputation du Saint et la dévotion envers Marie.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Barcelone en Espagne, sainte Eulalie, vierge, qui, sous l'empereur Dioclétien, ayant enduré le chevalet, les ongles de fer et le feu, fut enfin attachée à une croix, où elle obtint la palme glorieuse du martyre.

En Afrique, saint Damien, soldat et martyr.

A Carthage, les saints martyrs Modeste et Julien.

A Bénévent, saint Modeste, diacre et martyr.

¹

PRIDIE IDUS FEBRUARIJ.

Barcinone in Hispania, sanctæ Eulaliæ Virginis, quæ tempore Diocletiani imperatoris equuleum, ungulas, flammæque perpessa, demum cruci affixa, gloriosam martyrii coronam accepit. — In Africa, sancti Damiani militis et Martyris. — Carthagine, sanctorum Martyrum Modesti et Juliani. — Apud Beneventum, sancti Modesti Levitæ et Martyris. — Alexandriæ, sanctorum Modesti et Ammonii infantum. — Antiochiæ, sancti Meletii Episcopi, qui pro fide catholica sæpe exilium passus, demum Constantinopoli migravit ad Dominum : cujus virtutes sancti Joannes Chrysostomus et Gregorius Nyssenus summis laudibus celebrarunt. — Constantinopoli, sancti Antonii Episcopi, tempore Leonis sexti imperatoris. — Veronæ, sancti Gaudentii Episcopi et Confessoris.

A Alexandrie, les saints Modeste et Ammône, jeunes enfants.

A Antioche, saint Mèlece, évêque, qui fut souvent exilé pour la foi catholique, et mourut enfin à Constantinople. Saint Jean Chrysostôme et saint Grégoire de Nysse ont célébré ses vertus par de magnifiques éloges.

A Constantinople, saint Antoine, évêque, du temps de l'empereur Léon VI.

A Vérone, saint Gaudence, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Modeste de Sardasque, diacre, à la sainteté duquel Dieu accorda plusieurs miracles, torturé sur le chevalet et martyr par le feu sous Dioclétien.

Saint Vèle (Basilius), moine du cinquième siècle, vénéré dans l'île de Ré.

Saint Loudain, confesseur à North près de Strasbourg, mort en 1202.

Saint Posinne, martyr à Carthage.

Sainte Régiole, martyr à Carthage avec les martyrs d'Abitine.

Sainte Gerasine, que l'on croit tante de sainte Ursule, martyre avec elle. Ses reliques sont vénérées dans l'église des Machabées.

Saint Givale (Givalius), martyr à Carthage avec les martyrs d'Abitine.

Saint Thelvoid (Edilvaldus), quatrième évêque de Lindisfarne après saint Cutbert.

Saint Sédule, abbé d'un monastère, près de Dublin.

Sainte Honorée, martyre avec saint Saturnin et les autres martyrs d'Abitine.

Sainte Suzanne, martyre chez les Grecs, citée par saint Jérôme.

Saint Bénédet (Benedictus), évêque d'Albenga dans l'état de Gènes, mort en l'an 900.

Sainte Orbaine (Urbana), martyre.

Les bienheureux Jean et Benoît, Camaldules, élèves de saint Romuald, tués par des voleurs de Pologne, avec les deux jeunes Frères qui les servaient, vers l'an 1000.

Le bienheureux Eric ou Erigue (Erricus), pèlerin dont le corps est honoré à Pérouse dans l'église de Saint-André.

Saint Vincent, prêtre africain, envoyé de Rome dans les Gaules par le Pape, succéda à saint Domin sur le siège de Digne, avant la fin du quatrième siècle.

La vénérable Alix, comtesse de Mâcon, ayant conquis le ciel par son immense charité et par sa piété ardente, mourut à l'abbaye de Manbuisson en odeur de sainteté, le 12 février 1260.

Le vénérable Georges Haydock, martyr de la foi catholique, exécuté à Tyburn, en Angleterre, le 12 février 1584.

Martyrologe de la dernière persécution.

Antoine Ducrocq, curé du diocèse d'Arras, ne prêta pas le serment de 1791 et passa en Belgique; il revint dans l'Artois en 1794, fut arrêté et condamné comme émigré rentré, à la peine de mort, par le tribunal du Pas-de-Calais, exécuté le 12 février 1796.

Gaspard Vézian, prêtre d'Albi, n'avait pas fait le serment et n'était pas sorti de France, lorsque la loi de la déportation publiée en 1792 l'effraya, ainsi que quatre autres prêtres ses amis. Ils se dirigèrent ensemble vers la frontière la plus voisine; mais ces cinq prêtres, rencontrés par des volontaires armés, furent massacrés, comme prêtres réfractaires, le 12 février 1794.

René Servet, prêtre du diocèse de Vannes, guillotiné à Lorient, comme prêtre réfractaire, le 12 février 1794.

Louis Allard, né en 1750, professeur de droit à Poitiers, fut nommé dans cette ville député à l'Assemblée législative, où il se fit connaître par sa fermeté et sa modération. Il était membre du tribunal criminel du département de la Vienne, lorsqu'il fut accusé d'avoir engagé un prêtre, son parent, à refuser le serment exigé des ecclésiastiques; il fut condamné à mort sur cette dénonciation, par le tribunal révolutionnaire de Paris, et guillotiné le 12 février 1794.

TREIZIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Grégoire II, Pape. — Saint Martinien, ermite. — Saint Polycôte, martyr. — Sainte Fusque et Sainte Maure, martyres. — Saint Etienne, évêque de Lyon. — Saint Etienne, abbé de Riéti. — Saint Stéphane, abbé de Raté. — Saint Lézin, évêque d'Angers. — Saint Domnin, premier évêque de Digne. — Saint Pierre II, évêque de Vercell. — Le Bienheureux Aaron, évêque d'Auxerre. — Saint Fulcran, évêque de Lodève. — Saint Gilbert de Ham, évêque de Meaux. — Saint Agabus, Prophète. — Saint Castor de Cardon. — Saint Aymond et saint Vérémond, Frères. — Saint Riocat, évêque. — Sainte Erménilde, reine de Mercie. — Sainte Catherine de Ricci, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique. — Le Bienheureux Bonaventure de Vellétri, Frère Mineur. — Le Vénérable Père Jean Triors, Frère Mineur, confesseur de la Foi. — Le Vénérable Prêtre Paul Liéou, confesseur de la Foi. — Le Miracle de Marcigny. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GRÉGOIRE II,

PAPE.

Le 19 mai 715, après la mort du Pape Constantin, l'on ordonna Pape saint Grégoire II, natif de Rome, qui tint le Saint-Siège quinze ans huit mois et vingt-quatre jours. Il avait été élevé dès sa jeunesse dans la maison patriarcale de Latran, sous le Pape Sergius, et fut sous-diacre, sacellaire ou trésorier, bibliothécaire et enfin diacre. Il suivit à Constantinople le Pape Constantin, et s'y distingua par la sagesse de ses réponses, l'étendue de son savoir, l'éloquence de ses paroles, la pureté de ses mœurs et la fermeté de son courage. Dès son entrée au pontificat, il commença à réparer les murs de Rome ; mais plusieurs obstacles qui survinrent l'empêchèrent d'achever l'entreprise. Il répara diverses églises ruinées. Jean, patriarche de Constantinople, lui adressa une lettre synodique, à laquelle il fit réponse. Le Patriarche mourut peu après, et ne fut point déposé par le Pape, comme Godescard le dit par erreur.

En 716, il envoya trois légats en Bavière, un évêque, un diacre et un sous-diacre, afin d'organiser des évêchés avec un archevêché dans ce pays, où les populations se convertissaient en foule, et d'y pourvoir à l'enseignement de la sainte doctrine. La même année, il sacra évêque saint Corbinien, qui fixa depuis son siège à Frisingue, en Bavière. L'an 719, il donna ordre au prêtre anglais Winfrid, plus connu sous le nom de saint Boniface, d'aller prêcher l'Évangile aux nations encore infidèles de la Germanie, la Thuringe, la Frise, la Hesse, la Saxe. Le 30 novembre 723, l'ayant fait revenir à Rome, il l'ordonna évêque pour les peuples qu'il avait convertis, et changea son nom de Winfrid en celui de Boniface. Dans la cérémonie de l'ordination, ou immédiatement après, le nouvel évêque et apôtre de l'Allemagne prêta au Pape le serment suivant, qu'il avait signé de sa main, et qu'il mit ensuite sur le corps de saint Pierre :

« Au nom du Seigneur, notre Dieu et Sauveur Jésus-Christ. La sixième année du règne de l'empereur Léon, la quatrième de son fils Constantin, indiction sixième. Moi Boniface, évêque par la grâce de Dieu, promets à vous, bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, et à votre Vicaire, le bienheureux Pape Grégoire, aussi bien qu'à ses successeurs, par l'indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, et par votre sacré corps ici présent, que je conserverai toujours la pureté de la foi catholique dans l'unité d'une même créance, à laquelle il est hors de doute que le salut de tous les chrétiens est attaché ; que je ne me laisserai jamais aller à rien entreprendre contre l'unité de l'Église universelle, mais que j'aurai toujours une entière fidélité, un sincère attachement pour vous et pour les intérêts de votre Église, à qui le Seigneur a donné la puissance de lier et de délier, ainsi que pour votre susdit Vicaire et ses successeurs ; que je n'aurai jamais aucune communion avec les évêques que je verrai s'écarter des routes anciennes tracées par les Saints Pères ; que, si je puis, je les empêcherai ; sinon, je les dénoncerai au Pape, mon seigneur. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, je fais ou attente quelque chose contre cette promesse, que je sois trouvé coupable au jugement de Dieu, et que je reçoive le châtiment d'Ananie et de Saphire, qui ont voulu

vous en imposer ! Moi Boniface, petit évêque, ai signé de ma main le formulaire de cette promesse, et, la mettant sur le sacré corps du bienheureux Pierre, comme il est prescrit, ai prêté ce serment en la présence de Dieu, qui est témoin et juge, et je promets de le garder ¹. » Tel est le serment solennel que l'Apôtre de l'Allemagne prêta au Pape Grégoire II. C'est sur cette base apostolique que sont fondés et l'épiscopat et l'église d'Allemagne. Puissent les évêques et les peuples de l'Allemagne ne l'oublier jamais !

Le Pape Grégoire, en congédiant saint Boniface, lui donna un recueil des canons qui devaient lui servir de règle, et deux lettres de recommandation. La première est adressée à Charles, duc des Francs, avec cette inscription : « Au seigneur, notre glorieux fils, le duc Charles. » Le Pape lui donne avis qu'il a ordonné évêque, Boniface, dont il fait l'éloge, et qu'il l'envoie prêcher la foi aux peuples de la Germanie. « C'est pourquoi, dit-il, nous le recommandons très-particulièrement à votre glorieuse bienveillance, et nous vous prions de l'aider dans tous ses besoins et de le défendre contre tous les ennemis sur lesquels le Seigneur vous donne la victoire. »

La seconde lettre était adressée aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux ducs, aux gouverneurs des villes, aux comtes et à tous les chrétiens. Après leur avoir recommandé, dans les termes les plus pressants, de protéger Boniface et de pourvoir à tous ses besoins : « Si quelqu'un, dit le Pape, ce qu'à Dieu ne plaise, vient à s'opposer à ses travaux et à le troubler dans son ministère, lui et ses successeurs dans l'apostolat, qu'il soit frappé d'anathème par la sentence divine, et demeure sujet à la damnation éternelle ! » La lettre est datée du 1^{er} décembre, c'est-à-dire du lendemain de l'ordination de saint Boniface.

Grégoire II écrivit une troisième lettre du même jour au clergé et au peuple de la Thuringe, par laquelle, en leur marquant qu'il a ordonné Boniface pour être leur évêque, suivant leurs désirs, il leur notifie les ordres qu'il leur a donnés pour le gouverne-

¹ Labbe, t. VI, p. 1438.

ment de cette Église, afin d'autoriser sa conduite sur ces articles.

En l'année 726, saint Grégoire II répondit à plusieurs questions de saint Boniface, sur les difficultés qui se rencontraient dans le gouvernement de ces nouveaux chrétiens. Dès 718, le même Pape envoya l'abbé Pétronax, avec quelques religieux du monastère de Latran, rétablir le monastère du Mont-Cassin, ruiné par les Lombards environ cent quarante années auparavant. Saint Grégoire rétablit encore à Rome les monastères qui étaient près de l'église de Saint-Paul, réduits en solitudes depuis longtemps, et il y établit des moines pour chanter les louanges de Dieu jour et nuit. Il fit encore un monastère d'un hôpital de vieillards qui était derrière l'église de Sainte-Marie-Majeure, et rétablit le monastère de Saint-André, dit de Barbara, tellement abandonné qu'il n'y restait pas un moine. L'une et l'autre communauté venaient chanter l'office tous les jours et toutes les nuits dans l'église de Sainte-Marie. Après la mort d'Honestà, sa mère, le saint Pape donna sa propre maison à Dieu, et y bâtit de fond en comble un monastère en l'honneur de sainte Agathe, auquel il assigna des maisons dans la ville et des terres à la campagne ¹. En rétablissant ainsi les monastères, surtout le monastère du Mont-Cassin, ce grand Pape fondait pour les siècles du moyen âge, non-seulement des retraites à la piété, mais des asiles aux lettres, aux arts et aux sciences. Car, pendant les siècles du moyen âge, les monastères furent les seules écoles en Occident. Sans eux et sans l'épée de Charles-Martel, l'Europe, asservie aux Mahométans, en serait, pour les sciences, les lettres et les arts, où en est l'Afrique sous les Maures et les Bédouins.

Non moins vigilant à réprimer les désordres qui se glissaient parmi les fidèles, qu'à rétablir les monastères, le saint Pape Grégoire II tint, le 5 avril 721, un concile à Rome, où assistèrent vingt-deux évêques, avec tout le clergé romain. Parmi les évêques de ce concile, il y en avait trois étrangers : Sedulius, Écossais de la Grande-Bretagne ; Fergust, Picte d'Écosse ; et Sindered d'Espagne, qui avait quitté l'archevêché de Tolède, à l'in-

¹ Anast., *In Greg. II.*

vasion des Sarrasins. Centre de l'unité, Rome était un asile toujours ouvert aux fugitifs ¹.

En résumé, les Pontifes romains continuaient à civiliser l'Angleterre, ils commençaient à civiliser l'Allemagne; ils élevaient partout aux sciences, aux lettres et aux arts, des sanctuaires inviolables dans les monastères, ils engageaient les princes à protéger ces foyers de civilisation et à repousser l'invasion sanglante du mahométisme, qui, de fait, devait abrutir le genre humain; en un mot, les Pontifes romains étaient les sauveurs de l'Occident, et par là même du monde. L'Orient lui-même ne leur fut pas moins redevable à cette époque; car il leur dut de conserver non-seulement la foi chrétienne, mais encore le bon sens, avec le goût des lettres et des arts.

La foi chrétienne et le bon sens couraient grand risque à Constantinople et dans l'empire grec. Un marchand de bestiaux devenu soldat, puis empereur, Léon l'Isaurien, entreprit comme Mahomet de réformer la religion à coups de sabre. Il décréta donc l'an 726, que l'honneur rendu aux images saintes était une idolâtrie, que tous les chrétiens étaient des idolâtres, et que, depuis des siècles, l'Église du Christ était retombée dans le paganisme. La grossière hérésie du ci-devant marchand de bestiaux fut solidement réfutée par saint Germain, patriarche de Constantinople, et par saint Jean Damascène, qui vivait sous la domination des Sarrasins. Pour toute réponse, Léon l'Isaurien persécuta l'un et l'autre.

Il s'emporta surtout contre saint Grégoire II, qui lui résista plus fortement que tout autre, et lui démontrait par ses lettres la grossièreté de son erreur. D'abord l'empereur iconoclaste tenta plusieurs fois de faire perdre la vie au Pape et d'en faire élire un autre. Un capitaine nommé Basile, Jourdain, cartulaire, et Jean, sous-diacre, surnommé Laurion, ayant résolu ensemble de tuer le Pape Grégoire, Marin, écuyer de l'empereur et duc de Rome, envoyé de Constantinople, approuva ce dessein par ordre de l'empereur; mais Marin, étant tombé en paralysie, fut obligé

¹ Labbe, t. VI, p. 1455.

de se retirer : ce qui fit manquer l'entreprise. Le patrice Paul, envoyé ensuite en Italie en qualité d'exarque, reprit ce même complot ; mais les Romains le découvrirent et firent mourir Jourdain et Jean Laurion. Basile se fit moine et s'enferma pour le reste de ses jours. Après Marin, l'empereur envoya un autre écuyer pour faire déposer le Pape, et l'exarque Paul ayant tiré quelques troupes, tant de Ravenne que de l'armée qu'il avait dehors, les envoya vers Rome. Mais les Lombards se joignirent aux Romains pour la défense du Pape, et empêchèrent les troupes de l'exarque d'approcher de Rome. Convaincu de l'attachement des Romains pour leur pasteur, l'exarque Paul mit tout en œuvre pour soulever contre lui les Vénitiens et la Pentapole ; ce pays contenait les villes de Rimini, Fano, Pésaro, Ancône et Humana. Tous ces peuples, de concert, rejetèrent les sollicitations de l'exarque et protestèrent que, loin de se prêter à aucun complot contre le Pape, ils étaient prêts à le défendre de toutes leurs forces. On prononça de toutes parts anathème contre l'exarque, contre celui dont il était le ministre, contre tous leurs partisans, et, au mépris de l'empereur, chaque ville choisit un gouverneur, auquel elle donna le titre de duc. Cet exemple mit en mouvement l'Italie entière. On proposait d'élire un empereur et de le conduire à main armée à Constantinople ; mais le Pape saint Grégoire empêcha l'exécution de ce projet et apaisa les esprits, espérant toujours que l'empereur reviendrait à de meilleurs sentiments.

Cette modération du saint Pontife ne désarma pas les ministres de Léon. Exhilaratus, duc de Naples, ayant séduit les peuples de la Campanie, se mit à leur tête, avec son fils Adrien, pour aller attaquer Rome. Les Romains ne l'attendirent pas ; ils sortirent tous en armes, marchèrent à sa rencontre, lui livrèrent bataille et le tuèrent avec son fils. Ayant découvert que leur duc Pierre écrivait à l'empereur contre le Pape, ils le chassèrent de la ville. A Ravenne tout était dans le trouble ; les habitants, divisés entre eux, tenaient les uns pour l'empereur, et voulaient détruire les images, les autres pour le Pape, et s'efforçaient de les conserver. On en vint aux mains, et l'exarque Paul fut tué dans le tumulte.

Voilà ce que l'empereur Léon gagnait en Italie par ses imprudences.

Luitprand, roi des Lombards, en profita pour s'agrandir. Il assiégea Ravenne et la prit par intelligence. Il s'empara également de Classe, de Bologne, ainsi que de plusieurs autres villes et châteaux. Les Lombards de Spolète agissaient de concert, quoique séparément : ils prirent Narni, dans leur voisinage, et Sutri, dans le duché de Rome ; mais ils ne gardèrent cette dernière place que cent quatre-vingt-trois jours. A la sollicitation du Pape, accompagnée de grands présents, le roi Luitprand en fit sortir les Lombards après l'avoir pillée ; il en fit même une donation aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, c'est-à-dire à l'Église romaine.

L'empereur, obstiné dans le dessein de se défaire de Grégoire, n'eut pas plus tôt appris la mort de l'exarque Paul, qu'il envoya, pour remplir sa place, l'eunuque Eutychius, et lui donna les mêmes ordres. C'était pour la seconde fois qu'Eutychius était revêtu de cette dignité. Dès qu'il fut arrivé à Naples, il dépêcha un courrier aux principaux de Rome, qu'il croyait attachés sans réserve au service de l'empereur. Il les exhortait à faire périr le Pape et ses partisans, et leur promettait des forces suffisantes pour les mettre à couvert de la vengeance du peuple. Ces lettres furent interceptées, et le courrier eût été mis en pièces, si le Pape ne lui eût sauvé la vie. On chargea l'exarque de malédictions et d'anathèmes ; tous les habitants, grands et petits, s'engagèrent par serment à défendre, au péril de leur vie, la personne du Pontife. L'exarque prodigue en vain les présents pour détacher le roi et les ducs lombards de la cause du Pape, ils rejettent ses offres avec mépris et se liguent avec les Romains pour mettre à couvert de toute violence le zélé défenseur de l'Église. Quand ils virent, dit le biographe du saint Pontife, quand ils virent, par les lettres de l'exarque Eutychius, qu'il ne cherchait qu'à les détacher du Pape, afin de tuer celui-ci, les Romains et les Lombards se liguèrent ensemble comme des frères prêts à subir une mort glorieuse pour la défense du Pontife, et résolus à le garantir de toute atteinte, lui qui combattait pour la vraie foi et le salut des

chrétiens. Le Pape, de son côté, pour s'attirer un plus grand secours de la part de Dieu, répandait de très-grandes aumônes, s'appliquait à la prière et au jeûne, et faisait tous les jours des litanies ou processions publiques. Et quoiqu'il espérât en Dieu plus qu'aux hommes, il ne laissa pas de remercier le peuple de son dévouement, exhortant tout le monde, par d'affectueuses paroles, à servir Dieu de plus en plus par de bonnes œuvres et à persévérer dans la foi, les engageant en même temps à ne point se départir de l'amour et de la fidélité de l'empire romain. Voilà comme il adoucissait les cœurs de tous, voilà comme il calmait les douleurs continuelles ¹.

L'admirable Pontife ne s'en tint pas là. Il trouva moyen de faire rentrer la ville de Ravenne sous la puissance de l'empereur. L'exarque Eutychius s'était retiré à Venise ; il n'avait aucun secours à espérer de Constantinople. Le Pape écrivit au duc ou doge Ursus et au peuple de Venise des lettres pressantes, pour les engager à chasser les Lombards de Ravenne et à rétablir l'exarque. A la sollicitation du Pape, les Vénitiens font partir une flotte chargée de troupes, qui débarquent aux portes de la ville. Hildebrand, neveu du roi, en était gouverneur ; il présente la bataille, est vaincu et fait prisonnier. Les Lombards abandonnent Ravenne, et Eutychius s'en remet en possession ; un grand corps de troupes que Luitprand envoyait au secours de la ville est taillé en pièces près de Rimini. Ce succès causa dans le pays une révolution générale. Les villes de la Pentapole chassent les garnisons lombardes et rentrent sous l'obéissance de l'empire. Voilà comment le Pontife romain se vengea de l'empereur et de l'exarque.

En reconnaissance de ce bienfait, l'exarque Eutychius s'unit au roi Luitprand pour venir assiéger Rome, s'en rendre maître et exécuter l'ordre qu'il avait reçu de tuer le Pape. Dans cette extrémité, Grégoire II eut recours aux Francs dans la personne de Charles-Martel, à qui déjà précédemment nous lui avons vu donner le titre de Patrice. D'ailleurs, déjà plus d'un siècle avant, l'empe-

¹ Anast., *In Greg. II.*

reur Maurice avait conseillé aux Papes de recourir à l'alliance et à l'assistance des Francs, pour se mettre à l'abri des attaques des Lombards¹. On ne sait quelle fut la réponse de Charles-Martel. Cependant, après avoir soumis les ducs de Bénévent et de Spolète, le roi des Lombards et l'exarque Eutychius étaient aux portes de Rome, et les deux armées campaient dans les prairies de Néron, entre le Tibre et l'église Saint-Pierre. L'admirable Pontife trouva dans son magnanime cœur un secours inattendu. Il sortit de Rome, se fit présenter au roi des Lombards, lui parla avec tant de force et de douceur, que, touché jusqu'au fond de l'âme, le roi se prosterna à ses pieds et promit de ne faire de mal à personne. En vain l'exarque, plus dur et moins généreux, le sommait d'accomplir leur indigne traité, le roi, sans l'écouter, pria le Pape de le conduire à la Basilique du Vatican. Là, fondant en larmes, à genoux devant la confession de saint Pierre, il se dépouilla de ses habits royaux et les déposa avec son baudrier, son épée, sa couronne d'or et sa croix d'argent devant le corps du saint Apôtre. Après y avoir fait sa prière, il supplia le Pape de vouloir bien recevoir aussi à la paix l'exarque même. Le Pape y consentit, et les deux armées s'étant retirées, Luitprand reprit le chemin de Pavie.

L'exarque Eutychius, enfin réconcilié avec le Pape et le peuple de Rome, y était rentré sans opposition, quand on apprit qu'une partie de la Toscane s'était révoltée. Tibère, surnommé Petasius, dont l'histoire ne parle pas jusqu'à ce moment, avait soulevé plusieurs villes; elles lui avaient donné le titre d'empereur et prêté serment de fidélité. L'exarque, qui était un eunuque plus propre à tramer des complots qu'à faire la guerre, fut prodigieusement alarmé de cette nouvelle. L'intrépide Pontife lui redonna du cœur, fit prendre les armes aux habitants de Rome, et envoya avec lui les principaux de l'Église. Ils arrivèrent à Manture, où Petasius fut tué. Sa tête fut envoyée à Constantinople.

Voici comment l'empereur Léon sut reconnaître ce service du Pape et des Romains. Comme le Pape l'exhortait à revenir au bon

¹ Zonar, l. XV, t. II, p. 105.

sens et à la foi chrétienne touchant le culte des saintes images, l'empereur le menaça de le traiter comme Constant avait traité le Pape Martin, et d'envoyer à Rome abattre l'image de saint Pierre.

Le Pape saint Grégoire II lui répondit en 731 : « Nous gardons soigneusement vos lettres dans la sainte Église, près de la confession de saint Pierre, Prince des Apôtres, avec les lettres de vos prédécesseurs. Dans dix de ces lettres vous avez promis, comme le doit un prince qui gouverne des chrétiens, d'observer fidèlement toutes les instructions de nos Pères et docteurs. Ce qu'il y a de plus remarquable, ces lettres sont scellées de votre sceau et souscrites de votre main avec du cinnabre : vous y confessez notre sainte foi dans toute sa pureté, et vous y déclarez maudit quiconque ose contrevenir aux décisions des Pères. En les recevant, nous rendions grâces à Dieu de ce qu'il vous avait donné l'empire. Qui donc vous oblige maintenant à regarder en arrière, après avoir si bien marché dix années ? Pendant tout ce temps, vous n'avez point parlé des saintes images ; et maintenant vous dites qu'elles tiennent la place des idoles, et que ceux qui les vénèrent sont des idolâtres ! Vous ordonnez de les abolir entièrement ; et vous ne craignez point le jugement de Dieu, en scandalisant non-seulement les fidèles, mais les infidèles ? Jésus-Christ vous déclare que, si vous scandalisez un seul des petits, vous serez précipité en enfer ; et vous scandalisez le monde entier ! Pourquoi, comme empereur et chef des chrétiens, n'avez-vous pas interrogé des hommes savants et pleins d'expérience ? Ils vous auraient appris quels sont ces ouvrages dont Dieu parle, et pourquoi il défend de les adorer ; et vous n'auriez pas jeté le trouble parmi les humbles populations. Mais vous avez répudié nos saints Pères et nos docteurs, après avoir promis par écrit de les suivre. Notre écrit à nous, notre lumière et notre salut, ce sont nos Pères et nos docteurs guidés de Dieu : les six conciles nous ont laissé cette tradition, et vous ne recevez pas leur témoignage. Nous sommes obligés, parce que vous êtes grossier et ignorant, de vous écrire des discours grossiers, mais pleins de sens et de la vérité de Dieu. Nous vous conjurons de quitter

votre présomption et votre orgueil, et de nous écouter humblement.

« Dieu a ainsi parlé à cause des idolâtres qui habitaient la terre promise et qui adoraient des animaux d'or, d'argent et de bois, des oiseaux et toutes sortes de créatures, et disaient : Voilà nos dieux, il n'y en a pas d'autres ! Tels sont les ouvrages nuisibles et maudits, inventés par le démon, que Dieu a défendu d'adorer. Car il y a certains ouvrages faits de main d'hommes, pour le service et la gloire de Dieu. Lui-même n'a-t-il pas inspiré deux ouvriers, Bezeléel et Ooliad, pour faire les Tables de la loi, l'Arche, les Chérubins, l'Autel ? Ne sont-ce pas là des ouvrages de main d'hommes, mais pour la gloire et le service de Dieu ? Et quand Moïse, à qui Dieu montrait le modèle de ces ouvrages, demanda à le contempler lui-même dans sa gloire, il lui fut répondu qu'il ne pouvait le voir en face sans mourir, mais qu'il le verrait peu après, et Dieu lui fit connaître, dans une vision, le mystère caché aux siècles et aux générations. Ensuite, Dieu s'est manifesté complètement à nous dans son Fils, qui s'est incarné, a paru dans Jérusalem, a fait plusieurs actions sensibles. Ceux qui l'avaient vu, l'ont peint comme ils l'avaient vu. On a peint de même saint Jacques, parent du Seigneur, saint Étienne et les autres Martyrs. Ces images s'étant répandues par tout le monde, on a cessé d'adorer le démon pour adorer ou vénérer ces images, non d'un culte de latrie, mais d'un culte relatif. » Pour s'en convaincre, le Pape renvoie l'empereur à Edesse, où, de temps immémorial, on honorait une image de Notre-Seigneur, que, d'après la tradition des Grecs, Notre-Seigneur lui-même avait envoyée au roi Abgar avec une lettre.

« Mais pourquoi ne peignons-nous pas le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? parce qu'il est impossible de peindre la Nature divine. Si nous l'avions vu comme son Fils, nous le peindrions de même, dussiez-vous encore l'appeler une idole. Vous dites que nous adorons des pierres, des murailles et des planches. Il n'est pas ainsi, seigneur ; c'est pour nous faire souvenir de ceux dont ce sont les noms et les images, et pour élever en haut notre esprit rampant et grossier. Nous ne les regardons pas comme des

dieux, ainsi que vous le dites; à Dieu ne plaise! nous n'y mettons pas notre espérance. Mais si c'est l'image de Notre-Seigneur, nous disons : Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, secourez-nous, sauvez-nous ! Si c'est celle de sa sainte Mère, nous disons : Sainte Mère de Dieu, priez votre Fils qu'il sauve nos âmes ! Si c'est d'un Martyr : Saint Etienne, qui avez répandu votre sang pour Jésus-Christ, et qui avez auprès de lui tant de crédit comme premier Martyr, priez pour nous.

« Nous avons voulu, comme en ayant la puissance et l'autorité de saint Pierre, prononcer des peines contre vous. Mais puisque, dans vos précédentes lettres signées de votre main, vous vous êtes donné vous-même la malédiction, qu'elle vous demeure, ainsi qu'à ceux dont vous suivez les conseils ! Il vaudrait mieux que l'on vous nommât hérétique que persécuteur et destructeur des saintes images ; cela supposerait une question difficile, et vous seriez moins coupable. Mais vous combattez ouvertement ce qui est clair comme le jour, et vous avez dépouillé les églises que les saints Pères avaient ornées.

« Dieu nous en est témoin, toutes les lettres que vous nous avez écrites, nous les avons communiquées aux rois de l'Occident, pour vous concilier leur paix et leur bienveillance ; nous vous louions, nous vous exaltions, en vue de la conduite que vous teniez alors. Aussi recevaient-ils vos images, comme il convient que des rois honorent des rois. Mais quand ils eurent appris par des Romains, des Francs, des Vandales, des Maures, des Goths, et d'autres Occidentaux qui étaient à Constantinople, ce que vous avez fait en leur présence à l'image du Sauveur, ils ont foulé aux pieds vos images, ont déchiré votre face ; les Lombards et les Sarmates, avec d'autres peuples du Nord, ont envahi la Pentapole, occupé Ravenne, chassé vos magistrats auxquels ils en ont substitué d'autres. Voilà ce que vous a valu votre imprudence.

« Mais vous nous effrayez et vous dites : J'enverrai à Rome, je briserai l'image de saint Pierre ; je ferai amener dans les chaînes le Pontife Grégoire, comme Constant a fait de Martin. Vous devez savoir que les Pontifes de Rome, médiateurs entre l'Orient et

l'Occident, sont les arbitres et les modérateurs de la paix. Quant à vos menaces, nous n'avons pas besoin de combat pour nous y soustraire ; le Pontife romain n'a qu'à faire une lieue ou deux, et il est hors de vos domaines. Notre prédécesseur Martin travaillait à la paix ; Constant, au contraire, asservi à d'hérétiques prélats, le fit enlever par ses satellites, traîner tyranniquement à Byzance, et, après l'avoir abreuvé d'outrages, l'envoya en exil. Il en fit de même au moine Maxime et à son disciple Anastase. Mais ce même Constant fut tué et mourut dans son péché ; l'intendant de la cour ayant su des évêques de Sicile qu'il était hérétique, lui donna la mort ; tandis que Martin est proclamé bienheureux par la ville de Chersone, où il a été relégué, et par les peuples du Nord, qui accourent à son tombeau et y trouvent la guérison.

« Plût à Dieu de nous faire marcher dans la voie de Martin, encore que, pour l'utilité publique, nous souhaitions de vivre ; car tout l'Occident a les yeux tournés sur notre humilité, et, quoique nous ne le méritions pas, ils ont en nous une grande confiance ; et celui dont vous vous vantez de détruire l'image, saint Pierre, tous les royaumes de l'Occident le regardent comme un Dieu terrestre. Si vous voulez en faire l'épreuve, ils sont tout prêts à venger de vos outrages, même ceux de l'Orient. Toutefois, nous vous en conjurons par le Seigneur, cessez vos extravagances de jeune homme. Ce qui nous afflige, c'est que les Barbares s'adoucissent, et que vous devenez barbare. Tout l'Occident offre au glorieux Prince des Apôtres les fruits de la foi. Il y a peu, nous avons reçu du fond de l'Occident les lettres de celui qu'on appelle Septet, qui demande à nous voir, pour recevoir de nous le Baptême. Et, pour n'être pas un jour accusé de négligence, nous nous disposons à faire le voyage. Dieu veuille que nous recevions au plus tôt de vos lettres, nous annonçant votre conversion ! »

L'empereur Léon écrivit encore au Pape, qui lui répondit en ces termes : « Nous avons reçu la lettre de Votre Majesté et de Votre Fraternité, par Rufin, votre ambassadeur ; et la vie m'est

¹ Labbe, t. VII, p. 7-22.

devenue insupportable en voyant que, loin de vous repentir et de suivre nos saints Pères et nos docteurs, vous demeurez dans vos mauvaises dispositions. Vous dites : Je suis empereur et pontife ! Vos prédécesseurs pouvaient le dire, eux qui, pleins de zèle pour la foi orthodoxe, ont fondé et orné les églises, et les ont protégées, de concert avec les évêques. Vous, au contraire, vous n'avez point gardé les définitions des Pères : de plus, ayant trouvé les églises magnifiquement décorées, vous les avez dépouillées et défigurées. Car que sont nos églises, sinon des ouvrages d'hommes, des pierres, du bois, de la chaux, du mortier ? Ce qui en fait l'ornement, ce sont les peintures et les histoires de Jésus-Christ et des Saints. Les chrétiens y emploient leurs biens. Les pères et les mères tenant entre les bras leurs petits enfants nouveaux baptisés, leur montrent du doigt les histoires ; ils les montrent de même aux jeunes gens ou aux Gentils convertis de différentes nations. Ainsi ils les édifient, et élèvent leur esprit et leur cœur à Dieu. Mais vous, vous en avez détourné le simple peuple ; et au lieu des actions de grâces et des louanges de Dieu, vous l'avez jeté dans l'oisiveté, les chansons, les fables, le son des lyres et des flûtes, et d'autres frivolités.

« Écoutez notre humilité, seigneur ; cessez de persécuter l'Église, suivez-la telle que vous l'avez trouvée. Les dogmes ne regardent pas les empereurs, mais les Pontifes ; car nous avons l'Esprit du Christ. Autre est la constitution de l'Église, autre celle du siècle. La massive intelligence que vous avez pour la guerre ne saurait administrer les dogmes spirituels.

« Les pieux empereurs ont été soumis aux Pontifes des églises et ne les ont point vexés ; mais vous, depuis que vous êtes perverti, depuis que vous avez encouru la malédiction que vous avez prononcée vous-même dans vos lettres contre celui qui renverse les bornes des Pères, depuis que vous vous êtes condamné par votre propre jugement et que vous avez éloigné de vous l'Esprit-Saint, vous nous persécutez et nous tyrannisez par la main de vos soldats et par les armes de la chair. Pour nous, nous sommes nus et sans armes ; nous n'avons point d'armées terrestres, mais nous invoquons le Généralissime de tout l'univers, le Christ,

assis dans les cieux au-dessus de toutes les armées des Puissances célestes, afin qu'il vous livre à Satan, comme dit l'Apôtre, pour la perte de la chair et le salut de l'âme. » En un mot, le Pape ex-communie formellement l'empereur.

« Quant à nous, ainsi que nous l'avons écrit, nous partons pour l'extrémité de l'Occident, vers ceux qui demandent le saint Baptême. Car depuis que j'y ai envoyé des évêques et des clercs de notre Église, leurs princes n'ont pu encore être amenés à se laisser baptiser, parce qu'ils désirent que je sois leur parrain. C'est pourquoi nous nous mettons en route de peur qu'un jour on ne nous demande raison de notre négligence. Dieu veuille vous donner la prudence et le repentir, pour revenir à la vérité dont vous vous êtes écarté, et ramener les peuples à l'unique bercail des églises orthodoxes; et qu'enfin le Seigneur notre Dieu accorde à l'univers entier la paix, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Il n'est guère probable que le Pape saint Grégoire ait eu la consolation de baptiser les princes d'Occident dont il parle, et qui sans doute avaient été convertis par saint Boniface et ses compagnons; car cet excellent Pape mourut le 11 février 731, après un glorieux pontificat de quinze ans huit mois et vingt-quatre jours, dont il est à regretter que nous ne connaissions pas mieux les détails ¹.

(ROHRBACHER.)

¹ Une question importante, c'est de savoir si le Pape saint Grégoire II détacha de l'empire de Constantinople, au moins pour un temps, la ville de Rome et les provinces environnantes, et s'il leur défendit de lui payer les tributs accoutumés. Un auteur qui vécut et écrivit dans le même siècle, saint Théophane l'atteste, et, après lui, tous les historiens grecs et latins. Pour bien apprécier la conduite du saint Pape Grégoire II en cette affaire, plusieurs circonstances sont à remarquer. Nul historien ne dit que Grégoire II dépouilla Léon de l'empire, mais seulement qu'il lui retira Rome et l'Italie; nul ne dit que cette sentence dût regarder son fils; nul ne dit qu'à l'égard même de Léon, cette détermination dût être irrévocable. On voit, au contraire, par la longanimité du Pape, que son unique but était de défendre la foi catholique d'une part, et d'y ramener de l'autre le malheureux prince. Dans ce double dessein, il crut assez de détacher de son empire, ne fût-ce que pour un temps, la capitale du monde chrétien et les provinces environnantes. Et encore comment détacha-t-il de l'empire grec et Rome et l'Italie? Comment leur défendit-il de lui payer les tributs? Ce fut en déclarant, comme directeur suprême des consciences,

SAINT MARTINIEN,

ERMITÉ.

Il y a, auprès de Césarée en Palestine, une montagne appelée le lieu de l'Arche, qui était habitée dès le temps de l'empereur Théodose le Grand par plusieurs saints ermites. Ce fut là que Martinien, natif de cette ville, se retira à dix-huit ans pour ne vaquer qu'au soin de son âme. Il entreprit avec tant de ferveur l'ouvrage de sa perfection, qu'il y fit de très-grands progrès en peu de temps, et le bruit de ses vertus se répandant de tous côtés, on venait à lui pour être guéri par ses prières de différentes maladies, et pour recevoir des avis de salut.

Le démon ne put souffrir longtemps dans un jeune homme une vertu si éminente. Il l'attaqua par différentes tentations, tantôt dans l'imagination, tantôt dans les sens, et d'autres fois par des prestiges, afin de l'obliger d'abandonner le désert ; mais il lui résistait courageusement par la force de l'oraison et le chant des Psaumes, sans que les bruits qu'il faisait autour de sa cellule ou les spectres qu'il présentait à ses yeux, l'empêchassent de continuer sa prière et la psalmodie.

Ces efforts n'ayant point réussi au tentateur, il employa un autre moyen qui mit Martinien à une terrible épreuve. Quelques personnages conversant ensemble dans une place de Césarée, s'entretenaient de lui et admiraient comment il était parvenu à une si éminente piété. Tandis qu'ils en discourent, une mauvaise femme se trouva à portée de les entendre, et s'avancant effrontément, elle leur dit que Martinien n'était pas moins fragile que les autres hommes, qu'il ne se soutenait dans la piété que parce qu'il vivait comme les bêtes sauvages loin des occasions qu'on a dans les villes, et que la preuve la plus sûre d'une vertu constante, était de résister au mal quand on se trouvait

que les peuples d'Italie n'étaient point obligés d'envoyer leurs tributs à un empereur de Constantinople, qui ne s'en servait que pour leur faire perdre la foi chrétienne ; mais qu'ils pouvaient employer ces tributs en Italie même, pour se défendre tout à la fois et contre les Grecs et contre les Lombards.

(ROHRBACHER.)

dans le danger de le commettre. « Je ne le croirai véritablement digne d'admiration , ajouta-t-elle , non-seulement devant les hommes, mais aussi devant les Anges du ciel, que quand je me serai présentée devant lui et qu'il aura néanmoins persévéré dans sa vie actuelle. » Ceux qui l'écoutaient entrèrent malheureusement dans sa pensée et convinrent qu'elle irait mettre sa vertu à l'épreuve.

Cette créature, suscitée par le démon, alla donc se couvrir de haillons, mit dans un sac les instruments de vanité dont elle se servait pour perdre les âmes, et partit le soir de la ville pour arriver dans la nuit à la montagne, où était la cellule de Martinien. Le temps était mauvais, et cela favorisa encore son artifice ; car quand elle fut à portée d'être entendue, elle affecta une grande frayeur, et s'écria d'une voix lamentable : « Ayez pitié de moi, serviteur de Dieu, et n'exposez pas par un si mauvais temps une pauvre femme à être dévorée par les bêtes. Je me suis égarée ; je ne sais où aller ; donnez-moi du secours ; bien que je sois une pécheresse, je suis pourtant une créature de Dieu. »

Elle fut quelque temps à crier et à feindre de pleurer et de se lamenter ; et Martinien, ne voulant pas se reprocher de lui avoir refusé son concours dans un danger qui paraissait pressant, la reçut dans sa cellule, lui fit du feu, lui donna des dattes à manger, et lui recommanda enfin de se retirer quand le jour paraîtrait. Pour lui, il se retira dans une autre cellule intérieure, dont il ferma la porte, et après avoir chanté les psaumes selon sa coutume, il s'endormit sur la terre, qui lui servait ordinairement de lit. Mais dans ce temps-là cette méchante créature tira du sac les habits qu'elle y avait cachés, s'en revêtit et s'ajusta comme elle avait accoutumé de faire, afin de consommer son mauvais dessein. Le saint homme s'étant levé le matin et ayant chanté encore des psaumes, sortit de sa cellule secrète dans l'intention de la congédier si elle ne s'était pas retirée. Mais il fut bien surpris de la voir dans un état si différent du soir d'auparavant. Il ne la reconnut pas d'abord, et lui demanda d'où elle était, comment elle était entrée dans la cellule et ce que signifiaient ces ornements diaboliques.

« Je suis, lui répondit cette misérable, celle que vous reçûtes hier au commencement de la nuit. — Comment donc avez-vous changé d'habit ? lui demanda le Saint. Vous n'êtes venue qu'avec des haillons, et vous voilà couverte des ornements que l'orgueil a fait inventer aux personnes de votre sexe. » La question était hors de propos et dangereuse, et la femme en profita pour entrer en discours avec lui et pour lui tenir de mauvais propos. Elle s'y prit avec tant d'artifice qu'elle arracha de ce cœur, qui jusqu'alors avait triomphé si généreusement des puissances des ténèbres, un consentement intérieur.

Martinien, renonçant à renvoyer immédiatement cette femme, lui dit d'attendre un peu, parce que c'était à cette heure-là qu'on venait quelquefois pour recevoir sa bénédiction, et qu'il allait observer du haut du rocher s'il ne paraissait personne, de peur qu'on ne fût scandalisé si on le voyait avec elle. La séductrice triomphait déjà dans son âme ; mais Dieu ne voulut pas que ce solitaire fût privé du fruit des travaux qu'il avait soufferts pour son amour depuis sa jeunesse. Tandis qu'il était à découvert sur la cime du rocher, il fit luire la lumière de sa grâce dans son cœur, qui lui montra la profondeur de l'abîme où il allait se précipiter et lui en fit sentir toutes les horreurs.

Alors, pénétré d'un vif regret, il rentra dans sa cellule, où, en présence de cette femme, il alluma un grand feu et se mit au milieu de ce brasier les pieds nus, jusqu'à ce qu'ils fussent si brûlés, que ne pouvant plus se soutenir il tomba par terre. Quelques moments après il se releva du mieux qu'il put, et se jeta encore dans le feu, se disant à lui-même avec des larmes et des gémissements : « Que t'en semble, Martinien, de ce feu ? Est-il comparable à celui de l'enfer que le diable te prépare ? Si tu veux y tomber, écoute cette femme, c'est le moyen d'y être précipité. » Il n'en sortit qu'après s'être beaucoup brûlé, et puis se prosterna la face contre terre et implora le secours de Dieu avec beaucoup de larmes, se reprochant sa faiblesse et sa facilité à écouter la tentation.

Cette femme effrayée d'une si terrible pénitence, conçut à son tour un grand repentir. Elle jeta au feu tous les ajustements

qu'elle avait pris pour séduire le serviteur de Dieu ; reprit les haillons qu'elle avait portés, et dans cet état elle se prosterna aux pieds de Martinien, lui demanda pardon, pleurant beaucoup du mauvais dessein qui l'avait attirée dans sa cellule, et le conjura de lui montrer la voie de la pénitence.

Martinien lui dit d'aller à Jérusalem et de là à Bethléem au monastère de sainte Paule, qui vivait alors, et qu'elle y trouverait son salut. Il lui donna quelques avis en peu de mots, qui tendaient à la fuite des occasions, et à nourrir dans son cœur les sentiments de pénitence que Dieu y avait mis par sa grâce : ce qu'elle écouta avec beaucoup de contrition. Elle marcha tout le reste du jour pleurant ses péchés, et pressée d'un saint désir de s'en purifier par la pénitence ; et lorsque la nuit la surprit dans cette vaste solitude, la terre lui servit de lit. Elle reprit son chemin lorsque le jour parut, continuant à pleurer et à gémir. Enfin, elle arriva auprès de sainte Paule, à qui elle raconta tout ce qui lui était arrivé. La Sainte en rendit gloire au Seigneur, dont elle admira la miséricorde envers cette âme pénitente. Elle l'admit dans son monastère, et ne cessa de l'instruire de ce qu'elle devait faire pour se sanctifier.

Ses avis ne furent pas inutiles. Zoé (c'était le nom de cette femme) embrassa la pénitence avec une ferveur extraordinaire ; car elle ne vivait que de pain et d'eau, encore ne se rassasiait-elle jamais. Elle mangeait seulement le soir, et quelquefois elle passait deux jours sans rien prendre. Elle couchait sur la terre nue, et enfin elle menait une vie si austère, que sainte Paule crut devoir y mettre des bornes et l'exhorter à épargner un peu son corps si elle voulait qu'il la soutînt jusqu'à la fin. Dieu fit connaître à cette Sainte par un miracle qu'il avait agréé sa pénitence. Une femme, atteinte d'une très-vive douleur aux yeux, vint au monastère pour obtenir de Dieu sa guérison par les prières de ses religieuses. La Sainte ordonna à Zoé de prier pour elle, désirant connaître si Dieu lui avait pardonné ses péchés. En effet, s'étant mise en oraison pour cela, la malade fut guérie et ne voulut point sortir du monastère. Zoé vécut dix ans dans le monastère, après quoi elle mourut dans la paix du Seigneur.

Pour revenir à Martinien, il fut durant quelques mois très-incommodé de sa brûlure ; et après qu'il fut guéri il conçut le dessein de se retirer dans quelque endroit si caché, qu'il ne fût plus exposé à une occasion semblable à celle qui lui avait fait verser tant de larmes. Il implora pour cela le secours du Seigneur par une humble prière, et s'étant muni du signe de la Croix, il sortit de sa cellule pour chercher l'asile qu'il désirait. Le démon lui voyant quitter ce lieu, lui cria avec insulte : « J'ai triomphé, Martinien, et je te chasse de ta cellule ; sache que je te poursuivrai et que je te chasserai de partout. »

Saint Martinien lui répondit que ce n'était pas par ennui, ni par son pouvoir qu'il quittait sa cellule ; que s'il avait eu de l'avantage sur lui, il avait triomphé à son tour en lui enlevant une âme qu'il tenait captive. Le démon s'évanouit, et Martinien entonna ces paroles du Prophète : « Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés. »

Il prit, en continuant ce psaume, le chemin de la mer, et il y trouva heureusement le patron d'un navire, homme craignant Dieu, qu'il pria de lui dire s'il ne saurait pas quelque petite île assez avant dans la mer qui ne fût pas habitée. « Pourquoi me demandez-vous cela ? lui répondit cet homme. — Je voudrais, répliqua le Saint, trouver un endroit où je sois entièrement séparé du monde, et à couvert des pièges de l'ennemi du salut. — Je connais bien, dit le patron, un rocher escarpé fort éloigné de terre, et dont les abords vous effraieront peut-être ; mais de quoi y vivrez-vous ? — C'est précisément, repartit le Saint, ce que je cherche, et quant à ma nourriture j'y pourvoirai en travaillant des mains. Il me suffira que quatre fois l'année vous m'apportiez des branches de palmier dont je ferai des ouvrages que vous vendrez, et du produit vous me porterez aussi ma provision de pain et d'eau, ce qui me suffira pour mon entretien. »

Le patron reconnut à ces propositions que celui qui les lui faisait était un saint personnage, et s'offrit avec plaisir de le seconder dans son dessein. Il le conduisit donc à cette île, où il aborda heureusement le soir. C'était tout ce qu'il pouvait désirer de plus favorable à son dessein : aussi en rendit-il à Dieu de grandes ac-

tions de grâces, ainsi qu'au patron qui l'avait servi si bien à son gré. Celui-ci lui offrit de lui porter du bois pour construire une cellule, mais il l'en remercia, et voulut rester sur ce rocher exposé à toutes les injures de l'air pour rendre sa pénitence encore plus rigoureuse.

Martinien fut six ans dans ce lieu terrible à la nature, privé de toutes les consolations humaines ; mais comblé de joie dans son cœur d'être séparé des créatures, et de pouvoir s'occuper sans obstacles des vérités de la sainte Écriture. Le démon tentait bien quelquefois de le troubler, et même une nuit qu'il faisait un grand orage , il lui fit paraître les vagues si élevées, qu'il semblait qu'elles allaient engloutir tout le rocher ; mais il était aguerri contre ces prestiges, et sa prière dissipa celui-ci.

Enfin, après ces six ans de solitude, Martinien éprouva qu'il n'y a de ferme assurance pour notre âme que quand nous sommes arrivés au port de l'éternité. Un vaisseau fut surpris par une horrible tempête à peu de distance de son île, et vint s'y briser. Il y avait des passagers de tout sexe, et tout périt à la réserve d'une fille âgée d'environ vingt-cinq ans, qui fut assez heureuse pour s'accrocher à la roche, et qui implora son secours avec de grands cris. Il fut donc obligé de l'aller tirer de l'eau ; mais craignant que ce ne fût un nouveau piège que le démon lui tendait, il dit à cette fille : « Nous ne pouvons rester ici tous les deux ; vous y demeurerez seule ; vous avez du pain et de l'eau suffisamment pour vous nourrir jusqu'à ce que le patron, qui doit venir dans deux mois, arrive. Vous lui ferez le récit de votre naufrage ; il vous prendra à son bord et vous ramènera à votre pays. » Ensuite ayant fait le signe de la Croix, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, à qui les eaux et les vents obéissent, regardez-moi des yeux de votre miséricorde, et ne souffrez pas que je périsse. Je me confie en votre saint Nom, et c'est dans l'espérance de votre secours que je m'abandonne à la merci des flots pour empêcher, en restant ici, que mon âme ne se perde. »

En même temps il se jeta dans la mer, et Dieu lui envoya un dauphin qui le reçut sur son dos et le conduisit jusqu'à la terre ferme. La jeune fille fut témoin de cette merveille, et le suivit des

yeux jusqu'à ce qu'elle le perdit de vue ; et nous verrons bientôt les impressions que ce prodige fit sur son âme.

Il rendit à Dieu des actions de grâces en abordant à terre, et ensuite faisant réflexion aux pièges que le démon lui tendait partout, il ne voulut plus se fixer en aucun lieu, mais il se détermina à vivre en pèlerin sur la terre ; ainsi il allait de bourg en bourg et de ville en ville, et lorsqu'il arrivait à quelque endroit, il s'informait s'il y avait quelque grand serviteur de Dieu, prenait chez lui un léger repas et se retirait ensuite dans quelque lieu solitaire, pour y vaquer à la prière et à ses exercices monastiques.

Il parcourut ainsi pendant deux ans plusieurs pays, jusqu'à ce qu'il arrivât à Athènes, où Dieu lui fit connaître qu'il mourrait bientôt. Son premier soin fut d'aller à l'église ; là sentant sa dernière heure approcher, il pria quelqu'un de faire appeler l'évêque. C'était un saint prélat à qui Dieu avait aussi révélé sa prochaine arrivée, et il en attendait le moment. On vint lui dire qu'un étranger le demandait dans l'église, mais qu'on ne savait pas s'il était dans son bon sens, jugeant par sa pauvreté et l'épuisement de ses forces que sa tête n'était pas tout à fait libre ; mais l'évêque éclairé d'en haut sur le mérite du Saint, redressa leur jugement et se hâta de se rendre à l'église. Il l'y trouva étendu à terre, n'ayant pas la force de se lever pour lui rendre ses respects et recevoir sa bénédiction, qu'il lui demanda en étendant seulement les bras. L'évêque la lui donna ; et dans le moment faisant le signe de la Croix, il montra un visage riant et rendit doucement son âme à Dieu. Ce fut vers le commencement du v^e siècle.

Parlons maintenant de la fille qui était restée dans l'île. Elle attendit l'arrivée du marinier, comme le Saint le lui avait promis, et cet homme fut bien étonné de trouver une fille au lieu du saint Solitaire. Il crut d'abord que c'était un spectre et prit la fuite ; mais la jeune fille le rassura en lui criant qu'elle était chrétienne et en faisant sur soi le signe de la Croix. Elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et comment saint Martinien lui avait cédé la place. Là-dessus le patron lui offrit de la ramener à la ville ; mais l'exemple de la vertu de saint Martinien et le miracle

que Dieu avait fait en sa faveur, comme nous l'avons dit, l'avait tellement touchée du désir de se sanctifier qu'elle voulut imiter sa pénitence. Ainsi elle pria le patron de lui apporter une robe pour se mieux couvrir, et de la laine pour travailler, avec du pain et de l'eau pour sa nourriture, comme il avait fait pour saint Martinien.

Le patron le fit avec joie, et amena sa femme avec lui lorsqu'il revint pour lui apporter ses provisions. Depuis ce temps-là ils continuèrent de la venir voir tous les trois mois, ce qui dura six ans. Au bout de ce temps le nautonnier et sa femme étant revenus, ils la trouvèrent morte. Elle était étendue sur la terre, ayant les yeux et la bouche fermés et les bras croisés sur sa poitrine, et elle paraissait si modeste qu'ils crurent qu'elle dormait ; mais ayant reconnu qu'elle était morte, ils portèrent son corps à Césaire, et en donnèrent avis à l'évêque, qui, sur le rapport qu'ils lui firent de tout ce qui s'était passé, lui fit des funérailles fort honorables et l'ensevelit dans un lieu distingué. Ses Actes portent qu'elle faisait douze oraisons par jour et vingt-quatre dans la nuit, et qu'elle ne mangeait en deux jours qu'une livre de pain. Métaphraste l'appelle Photine.

L'histoire de saint Martinien a été écrite par un auteur contemporain qui l'avait connu. (MARIN.)

SAINT POLYCOËTE,

MARTYR.

C'était un enfant de la Gaule méridionale qui, ayant appris l'arrivée de saint Jacques-le-Majeur en Espagne et la doctrine céleste qu'il enseignait, passa les Pyrénées, vint entendre les paroles du saint Apôtre, et, bientôt devenu chrétien, se mit à prêcher partout la bonne nouvelle du salut. Il allait la publier dans les villes, dans les villages, dans les hameaux ; et il amena au culte du Sauveur un grand nombre d'infidèles.

Mais les idolâtres s'irritèrent des effets de cette propagande qui entraînait beaucoup de cœurs droits et d'âmes honnêtes. Les gouverneurs l'arrêtèrent et le plongèrent dans un cachot infect, d'où

on ne le retira que mourant de faim, et on acheva son martyre en coupant son corps en deux.

Cette glorieuse mort eut lieu en l'an 61 de l'ère chrétienne. Salazar, dans son *Martyrologe espagnol*, a consigné une hymne remarquable qui expose sommairement les travaux de ce vaillant chrétien.

SAINTE FUSQUE ET SAINTE MAURE,

MARTYRES.

On célèbre, surtout à Ravenne, la mémoire de sainte Fusque et de sainte Maure, dont l'histoire a été un peu altérée. Nous nous contenterons d'en rapporter les circonstances qui paraissent certaines.

Fusque, fille d'un père idolâtre, était née à Forcello, dans l'état de Venise. A l'âge de quinze ans, elle fut touchée de la grâce et se sentit brûlée d'un ardent désir d'embrasser le christianisme. Elle fit part de sa résolution à Maura, sa nourrice, qui, pénétrée des mêmes inspirations, voulut recevoir le Baptême avec elle.

Saint Hermolaüs les instruisit et les fit entrer dans le sein de l'Eglise, qu'elles édifièrent par leur piété et leurs vertus. C'était sous l'empereur Décus.

Le père de sainte Fusque n'eut pas plutôt appris que sa fille était chrétienne, qu'il employa tout, promesses, menaces, violences, pour la ramener à l'idolâtrie. Mais ses efforts étant inutiles contre cette âme généreuse, que l'Esprit-Saint se plut à soutenir, ce père barbare livra sa fille aux persécuteurs, aimant mieux la perdre que de la voir chrétienne.

Fusque et Maura se présentèrent devant les juges avec une constance inébranlable. On les fit battre de verges, on les éprouva par divers tourments ; et comme les souffrances ne pouvaient les abattre, le président Quintien les fit égorger. Les corps de ces deux Saintes, dans les invasions du moyen âge, furent enlevés la nuit et emportés à Tripoli ; mais les chrétiens les ont ensuite reconquis, et ils sont vénérés à Ravenne.

SAINT ÉTIENNE,

ÉVÊQUE DE LYON.

Saint Étienne succéda à saint Rustique sur le siège de Lyon, à la fin du v^e siècle. Il seconda avec un grand zèle les efforts que faisait saint Avit, archevêque de Vienne, pour ramener les ariens à la foi catholique. Il présida en 499 les Conférences qui eurent lieu en présence de Gondebaud, roi des Burgondes, à ce sujet, et il eut la joie de voir rentrer dans l'Église un grand nombre de ces égarés.

Pour la même cause, il se lia d'une grande amitié avec saint Ennode, évêque de Pavie.

Ce digne prélat mourut le 13 février (jour où l'Église de Lyon honore sa mémoire,) en l'année 512. — Il eut pour successeur saint Viventiole, autre ami de saint Avit de Vienne.

SAINT ÉTIENNE,

ABBÉ DE RIÉTI.

Étienne vivait aux jours de saint Grégoire le Grand. Il était abbé d'un monastère qui s'élevait près des murailles de Riéti. On admirait, entre ses vertus, sa patience inaltérable et le soin avec lequel il s'échappait des vaines causeries pour aller dans sa retraite s'entretenir avec Dieu. Comme saint François d'Assise, il avait en quelque sorte épousé la pauvreté, tant il l'aimait, en songeant au Sauveur qui, dans son passage parmi nous, n'avait pas eu où reposer sa tête. Il aimait aussi le travail.

Un jour qu'il avait de ses mains recueilli et mis en gerbes la petite moisson de son couvent, un homme pervers, poussé par le démon, y mit le feu. Un bon moine vint lui annoncer cette nouvelle en disant : « Malheur ! malheur ! Père Étienne, voilà ce qui vous arrive ! » Il répondit paisiblement : « Malheur plutôt au coupable ! »

Saint Grégoire le Grand raconte que quand on sut que le vénérable abbé Étienne était à l'article de la mort, plusieurs personnes vinrent à lui pour se recommander à ses prières. Mais au moment suprême où son âme sortait de ce monde, les assistants

virent la cellule se remplir d'Anges, ce qui fit qu'aucun des assistants n'osa rester debout et que la foule, frappée d'admiration, se répandit au dehors en proclamant la gloire du Saint.

SAINT STÉPHANE,

ABBÉ DE RATÉ.

Stéphane naquit dans la Galicie de parents pieux. Voyant l'Espagne envahie par l'arianisme, il s'attacha plus vivement encore à la doctrine orthodoxe, et s'enfuit devant ces iniquités, cherchant de toutes parts un monastère où la foi et les mœurs fussent conservées pures. Ce monastère, il le trouva à Raté, en Portugal.

Il en baisa le seuil et les murailles, et demanda à y être reçu. Dès qu'il eut fait sa profession de la vraie foi, il fut accueilli ; et la vie angélique qu'il mena dans cette retraite, le fit tellement chérir, qu'à la mort du saint Abbé il fut unanimement élu pour lui succéder. Sa résistance fut vaine ; il dut accepter le fardeau que ses vertus lui attiraient.

Peu après, Dieu eut compassion de l'Espagne en touchant de sa grâce le roi Récarède, qui abjura l'arianisme et rentra dans la foi de l'Eglise. Stéphane dès lors put assister aux divers conciles qui s'assemblèrent, et il y fit briller sa science et sa sagesse. Il mourut saintement dans sa soixante-douzième année, le 13 février de l'an 598.

SAINT LÉZIN,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Saint Lézin naquit vers l'an 540 ; sa famille était alliée à celle des rois de France. La nature l'avait doué de beaucoup de talent, et Dieu pour comble de bonheur lui donna une forte inclination pour la vertu. Il avait le visage fort beau, la taille très-bien faite, l'esprit vif, aisé, agréable, avec une heureuse mémoire, l'humeur fort douce, une candeur d'âme qui le rendait aimable à tout le monde. Avec ces qualités naturelles il se conduisit de telle sorte dès son enfance, qu'il fut facile de juger dès lors qu'il arriverait un jour à un haut degré de perfection, car il faisait paraître beaucoup d'aversion pour tous les vices ordinaires à ceux de son

âge ; il était modéré dans le jeu, sobre dans le manger, discret dans les paroles, retenu dans les mouvements ; de sorte que l'on pouvait en plusieurs choses remarquer dans cet enfant une force et une maturité d'esprit qui ne se rencontrent d'ordinaire que dans les hommes les plus avancés. Il fut instruit de bonne heure dans les lettres ; et son père, pour ne point abuser de tant de belles dispositions, lui donna les meilleurs maîtres du pays, surtout pour lui apprendre les saintes Écritures. Lézin se distingua bientôt de ses compagnons par la facilité qu'il eut à comprendre et à retenir ce qu'on lui enseignait, et beaucoup plus encore par la pureté de ses mœurs et par la modestie, à quoi il joignait une piété déjà pleine de foi et de charité.

Son père le voyant à la fin de ses études, où il avait fait des progrès très-considérables à cause de l'affection singulière qu'il avait pour les sciences, le retira des livres pour le mettre à la cour où l'on prétend qu'il tenait l'un des premiers rangs et par sa qualité, et par sa charge qu'on croit avoir été l'un des principaux offices de la couronne. Il présenta son fils au roi Clotaire, dont on dit qu'il était parent, et il en fut reçu très-favorablement. Plusieurs se sont persuadés que ce prince était Clotaire II, fils de Chilpéric, mais il n'est pas aisé de résister à la force des raisons qui nous en dissuadent. De sorte que si ce n'était point Chilpéric lui-même, nous sommes obligés de remonter à Clotaire I, et de reconnaître que saint Lézin vint à la cour sur la fin de son règne, vers l'an 560, auquel il était âgé d'environ vingt ans. Le roi fut charmé de son extérieur et plus encore des belles qualités de son âme. Il fut si satisfait de ses conversations et de sa conduite, que la charge de grand écuyer étant venue à vaquer, il la lui conféra beaucoup plus par la vue de son rare mérite que parce qu'il avait l'honneur de lui appartenir. Lézin ne fut pas en moindre considération près des rois ses enfants. L'engagement où le mettaient ses emplois de se consacrer au service de l'État, le fit paraître dans les armées avec beaucoup de réputation. On n'admira pas moins sa valeur et sa prudence que son bonheur dans les combats et dans la conduite des troupes. On le vit souvent forcer le camp des ennemis, et faire plier lui seul des bataillons entiers.

Mais en quelque rencontre qu'il se trouvât, il demeura partout tellement attaché à Dieu qu'on voyait bien que c'était lui qu'il avait intention de servir en la personne de son prince. Il était doux et affable à tout le monde, civil, modeste et bienfaisant, libéral et très-charitable envers les pauvres, assistant de ses conseils ceux qu'il ne pouvait secourir d'une autre manière, s'affligeant du mal des autres et se réjouissant de leur bonheur comme du sien propre, tâchant de servir tout le monde avec une bonté admirable auprès du roi et de ses amis ; fidèle et discret dans la confiance qu'on avait en lui, éloquent et judicieux dans ses discours, équitable dans toute sa conduite, chaste et humble, inspirant l'amour de la vertu à tous ceux qui le voyaient. Il vécut ainsi plusieurs années à la cour, employé dans les plus grandes affaires de l'état, ménageant sa faveur avec une modération et une sagesse admirables. Mais au milieu de ses grandes occupations et de tous les honneurs et les applaudissements qu'il recevait, il avait toujours le cœur élevé vers Dieu, se soutenant continuellement par la prière, par les jeûnes fréquents, et par une assiduité grande à lire l'Écriture sainte ; il vivait à la cour comme aurait fait le religieux le plus mortifié dans son cloître.

Il demandait sans cesse au Seigneur, non-seulement qu'il le garantît de l'infection de cet air corrompu qu'il était obligé de respirer, mais qu'il le délivrât encore du trouble et des embarras du siècle. Cependant Dieu qui avait ses desseins sur lui sans les faire encore connaître, permit que le roi Chilpéric voulant reconnaître ses services, lui donna le gouvernement d'Anjou avec la qualité de comte. Ce nouvel engagement au monde fut sur le point d'être augmenté par d'autres chaînes encore plus fortes. Ses proches et ses amis ne pouvant souffrir qu'une personne qui tenait un rang si considérable dans l'État, qui possédait de très-grands biens tant de son patrimoine que de la libéralité du roi, ne laissât point d'héritier après lui pour soutenir la gloire de sa maison, le pressaient extrêmement de se marier. Il avait pendant plusieurs années éludé honnêtement les propositions qui lui en avaient été faites, par le désir qu'il avait toujours eu de demeurer dans le célibat et de se retirer même du monde. S'étant vu réduit enfin à

ne pouvoir plus résister aux instances qu'on lui faisait sur ce sujet, il consentit, vers l'an 578, à épouser une fille de très-grande condition qu'on lui présenta. Mais elle se trouva frappée de la lèpre dans le temps qu'on avait fixé pour les noces. Cet incident dégagea Lézin de sa parole : il y reconnut les marques de la volonté de Dieu sur lui-même. Pour ne pas abuser de la grâce qu'il lui faisait de le laisser libre, et pour ne point s'exposer à de nouvelles tentations, il résolut de ne point différer plus longtemps d'exécuter sa première résolution. Il se retira de la cour, renonça entièrement au siècle, et quitta tout pour suivre Jésus-Christ. Il se consacra ensuite au service de Dieu dans la cléricature, et il se mit dans une communauté d'ecclésiastiques. Il vécut en leur compagnie sans aucune distinction, ravi de se trouver dans un état d'humiliation et de pauvreté évangélique, ne trouvant son plaisir que dans les exercices de la piété, dans les austérités de la pénitence, dans la méditation des saintes Écritures et dans l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Cependant le siège de l'Église d'Angers vint à vaquer par la mort de l'évêque Audouin, en l'an 586 ; et les peuples qui se souvenaient de la douceur et de l'équité avec laquelle il les avait gouvernés, moins comme leur juge et leur seigneur que comme un véritable père, alors qu'il était leur gouverneur, voulurent l'avoir pour pasteur. Le clergé de la ville s'y joignit, et ce choix fut fort approuvé et confirmé à la cour où le jeune roi Clotaire II, âgé de deux ans, régnait sous la tutelle et la régence de sa mère Frédégonde. Mais tandis que tout conspirait d'une voix commune à l'élire évêque, il s'y opposa, alléguant qu'il n'avait pas quitté les dignités séculières pour prendre celles de l'Église. Sa résistance fut grande et fort longue, mais inutile néanmoins contre la volonté de Dieu qui se déclarait si visiblement, et dont les hommes n'étaient que les exécuteurs.

Lorsqu'il se vit ordonné, il crut qu'il se devait tout entier au peuple que Dieu confiait à ses soins. C'est pourquoi il s'appliqua à répandre sur lui toutes les grâces qu'il en avait reçues : mais ce fut toujours de sa plénitude qu'il lui donna, ayant été rempli dès sa jeunesse de la science des Saints. Il travaillait à guérir les

âmes de leurs maladies, et prenait aussi soin des corps, sur lesquels il n'appliquait la vertu des miracles qu'il reçut de Dieu dans la suite de son épiscopat, que pour procurer la santé spirituelle. C'était dans la même fin qu'il rachetait les prisonniers, et qu'il nourrissait les pauvres. En quoi néanmoins il fit paraître une si sage dispensation, qu'encore qu'il en vint en foule des provinces même les plus éloignées, et qu'il n'en refusât aucun, il se trouva toujours en état de fournir à ses aumônes. Il portait lui-même à manger aux pauvres, les servait, leur lavait les pieds. Dans les visites de son diocèse, il faisait toujours succéder l'aumône à la prédication, sachant que les œuvres donnent un grand poids aux paroles, et que l'éloquence la plus vive perd sa force si elle ne reçoit une nouvelle efficace par la charité. Aussi l'on peut dire que c'était la miséricorde accompagnée de la douleur qui faisait le principal caractère de sa conduite épiscopale. Car encore qu'il fit paraître beaucoup de fermeté pour faire observer la discipline, il semblait être toujours plus porté à l'indulgence qu'à la rigueur, ayant devant les yeux l'exemple de la conduite que le divin Sauveur avait tenue à l'égard des pécheurs, pour le salut desquels il était venu dans le monde.

Mais l'indulgence qu'il avait pour les autres n'était point pour lui. Il se traitait avec une rigueur inexorable dans les austérités de sa pénitence. Souvent après avoir passé trois et quatre jours sans prendre de nourriture, il croyait faire un repas délicieux en mangeant du pain d'orge et buvant de l'eau. Il portait continuellement un cilice sur sa chair atténuée par les jeûnes et desséchée par les veilles. Mais son corps s'affaiblissant de la sorte, donnait d'autant plus de lieu à son âme de se fortifier, soit par le soutien des vérités divines, soit par la nourriture divine du Corps de notre Sauveur. Car il offrait toujours le saint Sacrifice avec de grands sentiments de componction ; et il exhortait son peuple à se nourrir comme lui de ce pain de vie venu du Ciel, avec la même avidité et dans les mêmes sentiments, accompagnant cette sainte nourriture de celle de la parole de Dieu, qu'il distribuait dans le ministère de la prédication avec une assiduité infatigable.

L'odeur d'une si grande sainteté jointe à l'exemple d'une vertu

si parfaite, se répandit bien au delà des limites de son diocèse. Elle vint jusqu'à la cour de Clotaire II, où elle eut la force d'attirer beaucoup de personnes de qualité à Dieu, en les retirant des engagements du siècle. Elle fit encore une telle impression sur l'esprit de ce jeune roi et des personnes de son conseil, qu'après la mort de Frédégonde, en l'an 597, on lui donna la préfecture ou l'intendance du palais, si l'on en croit le premier auteur de sa vie. Mais quoique la charge de maire du palais ne fût pas encore au degré de l'autorité où on la vit depuis, et qu'elle parût moins éloignée alors de la profession ecclésiastique, en ce que les soins de la guerre n'y étaient pas encore attachés, nous ne voyons nulle apparence à croire que saint Lézin eût voulu accepter une charge si séculière après s'être si parfaitement dépouillé des siennes. Il ne laissa point d'aller encore quelquefois à la cour, lorsque quelque motif de charité l'y poussait, et il n'en revenait point qu'il n'eût fait quelque nouvelle conquête en gagnant des âmes à Jésus-Christ.

Ce qui lui facilitait la conversion des cœurs de ceux à qui Dieu avait préparé ses miséricordes, était non-seulement la conduite exemplaire de toute sa vie, mais encore l'efficacité de sa parole et la vue des merveilles dont il confirmait sa doctrine. Sa profonde humilité le tenait toujours fort réservé quand il s'agissait d'opérer quelque miracle : et lorsqu'il ne pouvait plus s'en défendre, il tâchait au moins d'en prévenir l'éclat et de le tenir secret. Ces expédients ne réussissant pas à son gré, et se voyant troublé par le grand nombre des malades et des aveugles qui venaient demander leur guérison, il disparut de la vue des hommes et se renferma avec un ecclésiastique et deux personnes qui le servaient, s'occupant dans sa retraite à la prière et à la lecture. Il ne put y demeurer longtemps caché. Le déplaisir de se voir découvert et poursuivi partout, le fit résoudre enfin à quitter son évêché, afin qu'il pût se retirer dans un désert et éviter par ce moyen les importunités de ceux qui demandaient des miracles. Mais il fallait pour cela le consentement des évêques qui l'avaient ordonné, du roi et du peuple qui l'avaient choisi, et il ne l'eut de personne. Les évêques lui représentèrent que c'était Dieu même qui l'avait

engagé, et que c'était à lui à le dégager, qu'il demeurerait toujours responsable des âmes que la divine Providence avait confiées à ses soins ; et qu'il ne pouvait les abandonner sans s'exposer à perdre les fruits de sa fidèle administration. Il se rendit à leurs raisons, et Dieu le voyant si soumis à ses ordres, continua de le rendre puissant en œuvres et en paroles.

Mais ni l'éclat de tant d'actions surnaturelles, ni l'estime des grands, ni l'amour des peuples ne furent capables de l'attacher à cette vie. Quelque ardeur qu'il eût pour servir son prochain, il soupirait encore plus ardemment après la jouissance de Dieu, et il se regardait dans le monde comme dans un lieu d'exil. Il fut éprouvé durant les dernières années de sa vie, par de longues et de fâcheuses maladies : et souvent Dieu le trompa dans l'espérance qu'il avait d'en mourir, pour le perfectionner davantage et pour augmenter la mesure de ses récompenses. Il fit admirer sa patience et sa grandeur d'âme dans les douleurs les plus aiguës, dans les souffrances desquelles il se représentait vivement Jésus-Christ crucifié, afin de pouvoir être bientôt glorifié avec lui. Tous les mouvements de son cœur se réunissaient à ce point : et ses desirs furent enfin comblés par une mort tranquille qui le délivra des misères de la vie. Elle arriva selon l'opinion la plus probable, le premier jour de novembre de l'an 605, lorsqu'il était âgé d'environ soixante-cinq ans, dont il avait passé dix-neuf et près de cinq mois dans l'épiscopat.

Dieu fit éclater la sainteté de son serviteur par un grand nombre de miracles, qui donnèrent lieu à l'Église de faire honorer publiquement sa mémoire par un culte religieux qui fut établi dès le ^{vii}^e siècle. Il fut enterré dans l'église de son monastère de Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait fondé dans le dessein de s'y retirer, s'il lui eût été permis de quitter son évêché. L'établissement de la fête de tous les Saints au premier jour de novembre fut cause qu'on transféra celle de saint Lézin au 13 février, jour auquel le martyrologe Romain en fait mention sous ce nom. Quelques auteurs estiment que ce jour fut celui de sa canonisation, qu'ils croient avoir été faite par le Pape Vitalien, près de soixante ans après sa mort. Ce que l'on ne doit entendre que

d'une permission de rendre un culte public à sa mémoire, et non des procédures de béatification et des autres formalités que l'on a introduites dans les siècles postérieurs pour la canonisation des Saints.

On fait encore une autre fête de saint Lézin le 8 juin, que l'on croit être le jour de son ordination. L'an 1169, dans le temps que le comte d'Anjou était sous la puissance de Henri II, roi d'Angleterre, on fit la translation des reliques du Saint, qui ne fut autre chose que leur élévation de terre. Elles furent visitées par trois évêques de la province de Tours, savoir ceux d'Angers, de Rennes et de Léon, portées en grande pompe dans une procession solennelle, puis honorablement placées dans le lieu où elles étaient auparavant, sans qu'il s'en soit fait aucune distribution jusqu'à présent. La mémoire de cette translation est marquée au 21 juin, jour auquel quelques-uns ont écrit qu'il avait été sacré évêque d'Angers contre l'opinion que nous venons de rapporter touchant son ordination. (BAILLET.)

SAINT DOMNIN,

PREMIER EVÊQUE DE DIGNE.

Domnin ou Donnis, né en Afrique, quitta ses parents et son pays pour venir à Rome, avec saint Vincent, son maître dans la foi, et saint Marcellin. Il passa ensuite par Verceil, d'où il se rendit à Embrun, tout enflammé du désir de gagner des âmes à Jésus-Christ. Il fut, pour saint Marcellin, un compagnon infatigable ; il le seconda de toutes ses forces jusqu'à ce que la semence de la foi eût été répandue dans tout le pays d'Embrun, et qu'elle y eût poussé de puissantes racines. Alors le saint évêque d'Embrun (saint Marcellin) envoya Domnin et Vincent à Digne, pour amener au culte du vrai Dieu cette ville presque tout entière idolâtre. Les hérauts de Jésus-Christ arrivent à Digne, et là, dans une prédication continuelle, ils font connaître les dogmes de la foi chrétienne, réussissent à anéantir les rites impies du paganisme, aussi bien qu'à extirper les vices qui régnaient dans cette cité.

Les infidèles objectaient la vie misérable des Apôtres et la mort

ignominieuse du Christ, mais les prédicateurs évangéliques leur firent comprendre la vertu et la puissance cachées sous cette abjection volontaire, et leur expliquèrent le Mystère du salut. Ils confirmèrent aussi leurs paroles par des miracles. Il fut convenu avec les idolâtres qu'on rassemblerait un certain nombre de malades et de possédés ; et tous à la fin, à la prière de Vincent et au commandement de Domnin, furent délivrés de leurs maux. Frappés d'un prodige si étonnant, et accompli sur tant de personnes, les peuples accouraient de toutes parts se purifier dans le bain salulaire de la pénitence.

Une église fut construite en l'honneur de la Mère de Dieu, et saint Marcellin, qui était venu pour la consacrer, donna l'onction épiscopale à Domnin, qu'il établit premier évêque de Digne, charge dont le Serviteur de Dieu s'acquitta très-saintement le reste de sa vie. Enfin, sentant sa fin approcher, il fut averti d'en haut de désigner Vincent pour son successeur, et il mourut en paix le 13 février 363. Le Seigneur a daigné opérer de nombreux miracles à son tombeau, devenu l'objet de la vénération publique.

SAINT PIERRE II,

EVÊQUE DE VERCEIL.

Ce Saint, évêque de Vercel, en Piémont, voulut aussitôt après son élection faire le pèlerinage de Jérusalem. Dans la route qu'il devait suivre, il traversa la Babylonie. C'était à l'aurore du xi^e siècle. Mais il fut pris par les Sarrasins et jeté dans une prison dure, avec les compagnons de son pèlerinage. Il y fût mort si saint Bonone, abbé du monastère de Lucède, n'eût passé là et ne l'eût délivré. Il le conduisit à Jérusalem, lui fit visiter les Saints Lieux et le ramena à Vercel, où il se livra tout entier à ses devoirs d'évêque, et où il termina sa vie sainte par une sainte mort.

LE BIENHEUREUX AARON,

EVÊQUE D'AUXERRE.

On sait peu de chose de cet évêque, qui a le titre de Bienheureux. Il accompagna Charlemagne à Rome où il assista à son

couronnement comme empereur, par le Pape saint Léon III. Aaron profita de cette circonstance pour représenter au prince qu'il restait encore quelques églises à restituer à l'évêché d'Auxerre ; et il obtint qu'on lui rendit l'abbaye de Saint-Marien.

Le bienheureux Aaron mourut le 13 février 813, après avoir siégé treize ans, et il fut enterré auprès du vénérable Maurin, son prédécesseur.

SAINT FULCRAN,

ÉVÊQUE DE LODÈVE.

Saint Fulcran, né de parents nobles et qualifiés dans le territoire de Lodève, en Languedoc, parut dans le x^e siècle comme une lumière céleste que Dieu produisait pour dissiper l'ignorance et le vice, qui semblaient régner alors plus que jamais. Sa mère, qui était de la famille des comtes de Soustancion près de Montpellier, ayant eu des présages de sa sainteté future, avant que de le mettre au monde, eut grand soin de le faire élever dans la piété et dans les lettres, et prit toutes les précautions nécessaires pour conserver l'innocence de ses mœurs. En quoi elle ne fit que suivre les impressions de la grâce dont Dieu avait prévenu l'enfant. Il avait les dispositions de l'esprit très-heureuses pour les sciences : la pudeur et la modestie qui lui étaient naturelles ne diminuèrent rien de la vivacité de son esprit. Quoiqu'il se rendit plus habile que tous les maîtres qu'on lui donna, il eut toujours beaucoup plus de vertu que de savoir. Il aimait la chasteté jusqu'à frémir à la moindre parole libre et à la vue des objets qui pouvaient donner atteinte à la pureté. Pour la conserver plus sûrement, il embrassa les mortifications dès sa jeunesse, et se macéra le corps par les jeûnes, les veilles, les cilices et l'étude. Par toutes ces austérités, il prévint si heureusement les premiers mouvements de ses passions, qu'il en fut entièrement le maître dans tout le temps de sa vie.

L'évêque de Lodève, Thierry, qui l'avait élevé près de lui, le fit passer par tous les degrés de l'ordination, et l'ayant fait prêtre malgré sa résistance, il le mit à la tête de son clergé et lui fit prendre part à la conduite de son église, jugeant que Dieu le des-

tinait à être son successeur. En effet, le clergé, la noblesse et le peuple jetèrent tous la vue sur Fulcran après la mort de leur évêque, et ils le demandèrent pour leur pasteur d'un consentement universel. Il fut le seul qui s'y opposa. Voyant qu'on ne voulait avoir aucun égard à ses excuses, il prit la fuite et se cacha. Mais il fut découvert et conduit sous une garde fidèle à Narbonne, où il fut sacré le 4 février de l'an 949, par le métropolitain Émery.

Fulcran ainsi engagé à se sacrifier pour la sanctification de son peuple, comprit qu'il ne suffisait pas de lui donner l'exemple de l'humilité, de la charité et des autres vertus qu'il avait apportées avec lui sur le siège épiscopal. L'obligation où il se vit de le nourrir des vérités évangéliques, de guérir ses maux spirituels, et de le renouveler entièrement, fit qu'il commença par la visite générale de son diocèse. Il la continua tout le temps de son épiscopat avec une assiduité infatigable. Il déclara partout la guerre au vice, qui ne put tenir en présence. Il s'opposa avec fermeté aux grands du pays qui menaient une vie scandaleuse, et les obligea presque tous à changer de conduite, par la force de ses remontrances et par l'effet de ses prières. Il réprima fortement le vicomte de Lodève qui tyrannisait son peuple, et il rendit son église victorieuse de tous les efforts de ceux qui osèrent attaquer ses droits ou son honneur. Mais autant il paraissait sévère et inexorable contre ceux qui voulaient persister dans leurs désordres, autant il était doux et compatissant envers ceux qui témoignaient vouloir rentrer dans les voies de la justice.

Fulcran n'était pas moins admirable dans ses œuvres de miséricorde. Ses libéralités continuelles envers les pauvres l'épuisaient tellement, qu'il était toujours dans un état de pauvreté pour lui-même, quoique par sa prévoyance il se trouvât à toute heure en état de soulager l'indigence des autres. C'est ce qui parut principalement dans le temps d'une grande famine qui affligea son diocèse et les provinces voisines ; après avoir employé son revenu et vendu ses meubles, il engagea son fonds et fit de grands emprunts ; il acheta tous les troupeaux de son évêché et fit venir du blé des pays étrangers. Sa charité ne s'étendit pas moins sur les

malades, aux besoins desquels il faisait pourvoir jusqu'aux extrémités de son diocèse, comme s'ils eussent tous été de sa maison. Il les visitait assidûment et les consolait par des discours pleins de bonté, en leur procurant tous les secours possibles.

Aux jours de dimanche, de fêtes et pendant tout le Carême, il lavait les pied à un grand nombre de pauvres avec une humilité et une tendresse qui touchait les plus indifférents.

Les personnes consacrées à Dieu lui étaient aussi très-chères. Il bâtit et fonda le monastère de Saint-Sauveur, il en répara quelques autres et rétablit dans toutes les autres maisons régulières de son diocèse la discipline religieuse dans sa pureté. Il fit aussi de grands biens à plusieurs autres églises et aux hôpitaux. Il était si bienfaisant qu'il était quelquefois inconsolable d'apprendre qu'il était arrivé du mal à quelqu'un, à quoi il eût, sans y songer, donné quelque occasion, ce qui parut au sujet d'un évêque qui était tombé dans le judaïsme. Lorsqu'on lui en apporta la nouvelle, il se laissa aller dans le premier mouvement de son affliction à dire que cet apostat mériterait le feu. Il sut depuis qu'en effet le peuple l'avait brûlé vif. La crainte qu'il eut d'y avoir contribué par le discours inconsidéré qu'il avait tenu, le jeta dans de si grands scrupules, qu'il se crut coupable de la mort de ce malheureux Prélat. Non content de s'être imposé chez lui une très-rude pénitence pour l'expiation de sa faute, il alla à Rome en demander l'absolution, et lorsqu'il fut aux portes de la ville, il se fit fustiger le long des rues jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Il fit le même voyage trois fois pour cette faute, donnant à tous les pèlerins qui y abordaient des divers endroits de l'Europe le spectacle édifiant d'une pénitence publique et d'une humiliation qui n'avait pas encore eu d'exemple.

Il continua de servir Dieu et son troupeau pendant plusieurs années, avec une telle uniformité dans ses mortifications et dans les différents exercices de sa charité, qu'on pouvait regarder cette persévérance comme la plus admirable de ses vertus. Ce fut elle qui le conduisit au Ciel par une mort aussi sainte, aussi exemplaire qu'avait été sa vie, le mercredi 13 février de l'an 1006, après cinquante-sept ans d'épiscopat.

Le deuil de sa mort fut général dans toute la ville et le diocèse de Lodève, et il fut si grand et si sincère, que chacun, en pleurant son pasteur, crut avoir perdu son propre père. Ce qui parut principalement dans la pompe funèbre qu'on fit deux jours après son convoi, et il plut à Dieu de confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté par divers miracles dont il honora son tombeau. Le peuple, dans la passion où il était d'avoir de ses reliques, mit en pièces son cercueil et les draps dont on avait enveloppé le corps, qu'il n'épargna que par une frayeur respectueuse. Il fut enterré dans la chapelle de Saint-Michel de l'église cathédrale de Saint-Geniez. Cent vingt ans après environ, il fut trouvé presque aussi entier que le premier jour. On le leva de terre le cinquième jour de mai, pour l'exposer à la vénération publique d'une manière plus honorable, et l'on consacra la mémoire de cette translation par une fête qu'on mit au jeudi avant l'Ascension. Ce qui nous fait juger que cette cérémonie se fit l'an 1127.

Ce saint corps demeura sans corruption jusqu'en 1572, où les Huguenots s'étant emparés de la ville de Lodève, le retirèrent de sa chässe avec une impiété sacrilège et le jetèrent au feu. La même vertu qui l'avait conservé depuis tant d'années, le garantit de l'activité des flammes, si l'on s'en tient au rapport de ceux du temps. Une si grande merveille ne fut néanmoins pas capable de toucher les hérétiques, qui eurent la barbarie de traîner ce saint corps par les rues, et de le hacher ensuite en pièces. Les catholiques n'en purent retrouver qu'un bras et quelques autres petites parcelles, que l'on conserve précieusement dans la ville qui l'a choisie pour son second patron, ayant le martyr saint Geniez d'Arles pour le premier, quoiqu'elle reconnaisse saint Flour pour son apôtre et son premier évêque ¹.

¹ Emprunté à Baillet.

SAINT GILBERT DE HAM,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

On distingue ce Saint des autres Gilbert, en adjoignant à son nom celui du lieu où il était né.

Il fut élevé à Saint-Quentin, où ses vertus et sa science le firent nommer chanoine. Il conquît les bonnes grâces d'Albert, comte de Vermandois, et l'évêque de Meaux, Erchenrad ayant eu l'occasion de le connaître, l'appela à Meaux où il le fit son archiprêtre.

Peu après, Erchenrad étant mort en paix, Gilbert fut élu avec un applaudissement universel pour lui succéder. Il refusa vivement et sincèrement cette dignité. Mais son clergé et son peuple firent tant d'instances qu'il céda. Il ne changea rien à sa simple manière de vivre, fut le père des pauvres et le père de ses prêtres. Il fut, dit-on, le premier évêque qui partagea sa mense épiscopale avec ses chanoines, et cela par un acte formel du 12 mars 1004.

Il dirigea vingt ans son diocèse, avec une mansuétude et un désintéressement qui le firent bénir de tous. Il eut la mort d'un Saint, et fut inhumé dans l'église de Saint-Étienne de Meaux, au pied du grand autel, « honoré des peuples, dit un de ses biographes, et illustré par quantité de miracles. »

Sa mort eut lieu le 13 février 1009.

SAINT AGABUS,

PROPHÈTE.

* Il est indiqué très-sommairement, comme l'un des Prophètes du Nouveau Testament, et le trente-quatrième dans la liste des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, attribuée à Dorothee, évêque de Tyr. Il prédit la prison de saint Paul et la famine qui désola la terre sous l'empereur Claude.

Selon d'anciennes traditions, un jeune israélite, nommé Agabus, s'était mis sur les rangs des prétendants à la main de la très-sainte Vierge et comme les autres il avait déposé son bâton. Mais lorsqu'il vit que le ciel avait signalé celui de Joseph en le

couvrant de feuilles et de fleurs, il brisa le sien et se retira parmi les ermites du Carmel. Raphaël n'a pas oublié cette scène dans son tableau du mariage de la très-sainte Vierge et de saint Joseph. Cet Agabus serait-il le même qui plus tard suivit Notre-Seigneur comme disciple et qui fut doué du don de prophétie ? Nous ne saurions le dire.

Les Grecs rapportent qu'Agabus le Disciple couronna sa vie à Antioche, par le martyre, et ils le fêtent le 13 février, aussi bien que l'Église romaine.

SAINT CASTOR DE CARDON.

Castor était un jeune franc du iv^e siècle, époque où la monarchie française n'était pas assise encore. Fils de parents qui devaient avoir quelque distinction et qui étaient chrétiens, il étudia à l'école de Trèves, mais ne s'appliqua dans ses études qu'aux enseignements qui mènent à Dieu. L'évêque de cette ville déjà célèbre, saint Maximin, l'éleva au sacerdoce, malgré sa résistance, car il s'en jugeait indigne. Aussi se déflant de lui-même, lorsqu'il se vit prêtre, il se retira aux abords de la Moselle, dans une solitude qui est connue sous le nom de Cardon ; et il resta là assez longtemps, menant la vie des ermites et heureux de contempler et d'admirer les vérités éternelles. Aussi le nomme-t-on comme le premier des solitaires de l'Occident.

Mais sa sainteté le fit remarquer, et plusieurs chrétiens vinrent le prier de les admettre auprès de lui, afin de profiter de ses exemples et de ses instructions. Il se vit obligé de les recevoir. Ils se bâtirent des cabanes à côté de la sienne, et bientôt une église s'éleva au milieu de ces cellules isolées. Ce prélude d'un monastère fit fleurir la sainteté dans les alentours ; et saint Castor de Cardon mourut dans la grâce de Dieu, le 13 février de l'an 389.

SAINT AYMOND ET SAINT VÉREMOND,

FRÈRES.

Ces deux jeunes chrétiens, que nous appelons aussi Ayme et Bermond, étaient les fils d'une grande famille dont les biens étaient

situés entre Côme et Milan. Ils florissaient au ^{viii}^e siècle, en des temps où les hommes se livraient généralement aux exercices corporels.

Comme la plupart des jeunes Seigneurs de ce temps, ils avaient la passion de la chasse. Un jour qu'ils s'y livraient tout entiers, ils se séparèrent de leur suite et se trouvèrent seuls devant un taillis, d'où il sortit deux énormes sangliers qui, avec d'horribles grognements, labouraient le chemin et laissaient voir leurs défenses dures comme le fer.

Fatigués comme ils étaient, Aymond et Véremond comprirent qu'ils ne pouvaient lutter seuls contre les deux monstres ; agiles encore ils se mirent à fuir vers une petite chapelle dédiée sur une colline à saint Victor, Martyr. Mais elle était fermée, et les deux sangliers étaient presque sur leurs talons.

Par bonheur, il y avait de chaque côté de la petite chapelle un grand laurier devenu arbre. Ils grimpèrent à ces refuges, le cœur très-agité. Leur terreur redoubla quand ils virent les deux sangliers avec leurs pieds et leurs défenses déraciner les deux arbres. Dans ce danger pressant, ils comprirent que Dieu seul pouvait les sauver, et aussitôt tous deux firent vœu à Dieu, s'il daignait les tirer du péril, de vendre leurs biens et d'en consacrer les produits à fonder un monastère et une église, sous le patronage de saint Victor le Martyr. Ils n'eurent pas plutôt formé ce vœu, d'un cœur sincère, que les deux sangliers baissant la tête, s'enfuirent et disparurent dans la forêt.

Les deux frères rassurés rentrèrent à leur manoir, et, sans perdre un jour, ils vendirent leurs terres, bâtirent le monastère et l'église de Saint-Victor, se donnèrent à Dieu sans réserve. Puis après une vie sainte, ils gagnèrent cet autre monde où il y a paix et sécurité éternelles. Saint Charles Borromée en 1581 visita leurs reliques dans l'église du monastère de Saint-Victor.

SAINT RIOCAT,

ÉVÊQUE.

Saint Rioc, appelé aussi saint Riocat et saint Rieu reçut le jour dans la petite Bretagne, du roi Conan et de sainte Daréria. Son

éducation fut dirigée par saint Guénolé, à Landévénec. Saint Caradec, abbé de Lancarvan, dit que Conan eut vingt-quatre fils, tous braves dans les combats. Ainsi Riocat signala, comme ses frères, sa bravoure contre les barbares qui venaient attaquer l'Armorique. Quand il eut payé sa dette au pays et contribué efficacement à sa prospérité matérielle, il voulut concourir à son bonheur moral par les vertus et les bonnes œuvres de tout le reste de sa vie. Il se consacra à Dieu dans l'abbaye où il avait appris à le connaître, et rivalisa de ferveur avec les plus sages religieux.

Riocat fut le fidèle compagnon des courses apostoliques et de la prédication de saint Patrice. On admirait la beauté de son corps et de son âme, ses talents et ses vertus ; pour lui, il ne cherchait que la gloire du Très-Haut et la sanctification des âmes. Il eut souvent un emploi qu'on ne confie qu'à des personnes d'une discrétion bien connue ; c'était de porter les dépêches importantes et de remplir des missions délicates.

Saint Patrice le sacra évêque d'Inisbofinde. Le nouveau pontife déploya un zèle infatigable. Il était lié avec saint Fauste, né comme lui en Basse-Bretagne. Il visita le célèbre évêque de Riez, revint par Clermont pour revoir un ami, Sidoine Apollinaire.

Ce Saint écrivait à Fauste : « Nous avons lu vos volumes, que Riocat, moine et prélat, porte de votre part à vos chers Bretons. Ce vénérable personnage est demeuré dans notre ville, apaisant les nations soulevées ; mais, après deux mois, il est parti. »

Il paraît que c'était à Eusèbe, évêque de Nantes, que Fauste envoyait ses œuvres. Le saint poète présente Riocat comme doublement exilé ; parce que s'étant fait moine il s'était volontairement banni du siècle, et que les barbares l'avaient forcé de quitter son diocèse. Son absence put venir d'un mouvement des Goths et des autres étrangers, jaloux des Bretons ou ennemis de la foi. Le Saint montra une patience exemplaire et profita de sa vie errante pour édifier et faire du bien partout où il passa. La mort le trouva tout occupé de ces bonnes œuvres.

Saint Rioc est patron primitif de Lanriec, il l'est aussi d'une commune du diocèse de Saint-Brieuc : elle s'appelait autrefois

Saint-Rieu. Le nom et le patronage de saint Rieul, premier évêque de Senlis, y ont prévalu.

SAINTE ERMÉNILDE,

REINE DE MERCIE.

Dans le temps où l'Angleterre avait autant de rois que de provinces, au VII^e siècle, Erménilde, fille d'Ercombert, roi de Kent, et de la reine sainte Sexburge, fut donnée pour femme à Wulfère, roi de Mercie, un peu féroce, mais qui promit à sa fiancée de se faire chrétien. Sa grossièreté et ses colères firent souffrir beaucoup sa jeune épouse. Quoiqu'il eût pris la forme de chrétien il n'en avait pas le fond ; car il fit mettre à mort ses deux fils Wulfade et Rufin, parce qu'ils étaient plus prompts à obéir à Dieu qu'à leur père. Sa fille, sainte Wéréburge, échappa à ses emportements en prenant le voile dans le monastère d'Ely. Wulfère mourut peu regretté, en 675. La veuve se retira dans le même monastère, où elle trouva aussi ses deux tantes sainte Withburge et sainte Audry ; et pour comble de joie, sainte Sexburge sa mère vint la rejoindre aussi. La vie de ces Saintes se passa dans la douce paix des âmes qui se donnent à Dieu, et sainte Erménilde ne quitta ce monde qu'au commencement du VIII^e siècle. Elle est fêtée le 13 février.

Wulfade et Rutin sont considérés comme martyrs.

SAINTE CATHERINE DE RICCI,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Cette Sainte naquit à Florence en 1522. Pierre de Ricci son père, et Catherine Bonza sa mère, étaient de familles très-distinguées dans la Toscane. Elle fut nommée Alexandrine au baptême ; mais elle prit le nom de Catherine, lorsqu'elle se consacra à Dieu par la profession religieuse. Au défaut de sa mère, qu'elle avait perdue en bas âge, sa marraine, dame riche et pieuse, se chargea du soin de son éducation. On ne fut pas longtemps à s'apercevoir des heureuses dispositions que Dieu avait mises dans son âme. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de six à sept ans, son père la mit en pension dans le couvent de Monticelli à Florence, où

Louise de Ricci sa tante était religieuse. La solitude, qui d'ordinaire n'offre rien que de triste à un enfant, devint pour elle un lieu de délices. Eloignée du bruit et du tumulte du monde, elle se livra tout entière aux attraita qu'elle sentait pour les exercices de la sainte piété.

Son père l'ayant rappelée dans le monde quelques années après, elle suivit, autant qu'il lui fut possible, le plan de vie qu'elle s'était formé dans le monastère, mais le danger de la dissipation, inséparable de l'état des personnes de son rang, lui inspira bientôt le mépris du siècle ; elle résolut de le quitter, afin d'aller s'ensevelir pour toujours dans la retraite. Elle s'en ouvrit à son père, qui, après bien des difficultés, donna enfin son consentement.

Catherine ne différa plus l'exécution de son dessein, et son choix fut bientôt fait par rapport au monastère. Elle se retira chez les Dominicaines de la ville de Prato en Toscane, dont le père Timothée de Ricci, son oncle, était le directeur ; elle y prit le voile à l'âge de quatorze ans.

Dieu, qui voulait faire de Catherine une épouse digne de son Fils crucifié, mit sa patience aux plus rigoureuses épreuves. Il l'affligea pendant deux ans de plusieurs maladies compliquées, qui lui causaient des douleurs très-vives, et que les remèdes ne faisaient qu'aigrir. La Sainte, loin de murmurer, se réjouissait d'être associée aux souffrances de Jésus-Christ, dont elle faisait le sujet continuel de ses méditations. La santé lui fut enfin rendue comme par miracle ; mais elle ne s'en servit que pour se dévouer à tout ce que la pénitence a de plus pénible. Ses austérités avaient quelque chose d'extraordinaire : elle jeûnait au pain et à l'eau deux ou trois fois la semaine ; elle châtiail son corps et se meurtrissait les reins par une chaîne de fer. A cet amour de la mortification, elle joignait une obéissance parfaite, une douceur inaltérable, et surtout une humilité profonde ; de là cette horreur des louanges et des distinctions, ce désir d'être totalement inconnue aux hommes.

Son empressement à rechercher ce qui était agréable à Dieu, lui fournissait des occasions fréquentes de pratiquer les plus hé-

roïques vertus. Elle puisa dans la ferveur de l'oraison le goût sublime des vérités célestes, l'esprit d'abnégation et de détachement, l'ardeur de charité pour Jésus-Christ pauvre et souffrant, vertus qui rejaillissaient jusque sur sa conduite extérieure.

Catherine fut élue, encore fort jeune, maltresse des novices, puis sous-prieure ; enfin, on la fit prieure perpétuelle à l'âge de vingt-cinq ans. La haute réputation de sainteté et de prudence dont elle jouissait, attira à son monastère un grand nombre de princes, d'évêques et de cardinaux. Elle était en relation de lettres avec saint Philippe de Néri, et il arriva à l'un et à l'autre quelque chose de semblable à ce que saint Augustin rapporte de saint Jean d'Égypte. Comme ils avaient tous deux un extrême désir de se voir, Dieu leur accorda cette satisfaction par le moyen d'une vision, où ils s'entretinrent longtemps ensemble. Saint Philippe de Néri, qu'on n'accusera pas d'une excessive crédulité en matière de visions, attesta depuis la réalité de celle-là.

Il n'y a que Dieu qui connaisse tous les ravissements dont il favorisa sa servante, surtout lorsqu'elle méditait sur la Passion de Jésus-Christ, qu'elle avait coutume d'honorer spécialement certains jours de la semaine.

L'exemple des plus grands Saints nous apprend que la contemplation ne doit jamais être séparée de l'action. Il est ordonné dans les instituts monastiques d'allier toujours l'une à l'autre. C'est que l'esprit a besoin de relâche, et qu'il faut nécessairement de l'exercice au corps. Nous avons d'ailleurs certains devoirs à remplir par rapport au prochain, et par rapport à nous-mêmes ; y manquer, sous prétexte de vaquer à la prière, ce serait une illusion. Il est vrai que nous sommes citoyens du ciel ; mais cette qualité n'exclut pas les devoirs dont je viens de parler. L'ordre établi de Dieu veut donc que la contemplation et l'action soient unies ensemble par des liens indissolubles. Ainsi la vraie, la solide dévotion consiste dans une sainte habitude de vaquer à toutes ses occupations extérieures en la présence de Dieu, de ne le jamais perdre de vue, et de s'en approcher souvent par des aspirations secrètes. Sainte Catherine de Ricci possédait ce grand art dans le degré le plus éminent. Cela ne l'empêchait pas d'a-

voir des heures réglées pour l'exercice de la contemplation, qui faisait toujours ses plus chères délices. Elle s'élevait alors au-dessus des sens, pour appliquer tout son esprit à la considération des grandeurs et de la bonté de Dieu, et par là elle s'excitait de plus en plus à le louer, à l'adorer, et à l'aimer de toute l'étendue de son cœur ¹.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE VELLÉTRI,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Bonaventure naquit à Vellétri, ville de la campagne de Rome, autrefois la capitale des Volsques. Il entra dans l'Ordre de Saint-François en qualité de Frère-lai ; et, parmi les vertus qu'il pratiqua toute sa vie, la charité fut celle qui le distingua plus particulièrement.

Dès cette vie, Dieu couronna son innocence par le don de prévoir l'avenir et d'opérer des miracles. On rapporte que ce Bienheureux, ayant demandé par ses prières qu'une femme stérile eût un enfant, le Seigneur l'exauça, mais cet enfant étant venu à mourir quelque temps après sa naissance, Bonaventure adressa au Ciel des vœux si ardents, qu'il lui rendit la vie.

Frère Bonaventure, après avoir reçu de Dieu plusieurs grâces particulières, mourut en odeur de sainteté dans le couvent de l'Ara-Coeli, à Rome, où on l'inhuma le 13 février 1526.

LE VÉNÉRABLE PÈRE JEAN TRIORA,

FRÈRE MINEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean Triora, généreux Franciscain, dont nous ne connaissons pas les débuts dans la vie religieuse, s'en alla Missionnaire en Chine. Il y fut arrêté le 28 juillet 1815 et, chargé de chaînes, il se vit détenu six mois dans une prison où tous les jours on aggravait ses peines par de constantes privations et par de mauvais traitements, en lui promettant grâce s'il apostasiait. Mais il restait inébranlablement fidèle à sa foi. On le transporta à la ville de Chang-Cha, où ses tortures redoublèrent. On voulait qu'il

¹ Extrait de Godescard.

foulât aux pieds le Crucifix. Ses tourments furent bien longs, car ce ne fut que le 13 février 1816 qu'il put en voir la fin. On le condamna à mourir étranglé en place publique. Il marcha à la délivrance avec une joie qui consterna ses stupides bourreaux.

LE VÉNÉRABLE PRÊTRE PAUL LIÉOU,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Les saints Missionnaires, dont nous baisons les pieds au moment où ils vont combattre l'ennemi et lui enlever sa proie, ont peuplé le Ciel d'un grand nombre d'abandonnés qu'ils ont fait entrer dans les voies du salut. Paul Liéou fut une de leurs conquêtes. Rendu chrétien par les envoyés de la sainte Propagande, Paul Liéou fut élevé à la dignité de prêtre ; et il se montra digne d'un si grand honneur.

Il fit lui-même de nombreuses conversions, et il s'enrichissait d'âmes sauvées par ses soins depuis quatre ans, lorsque satan souleva contre lui la persécution. Il fut arrêté un jour, au moment où il montait à l'autel pour célébrer la sainte Messe. Entraîné en prison, il y souffrit durant dix mois beaucoup de tortures et d'outrages ; mais comme rien ne le ramenait à l'idolâtrie, ses bourreaux se lassèrent, et le saint Prêtre fut étranglé le 13 février 1818.

Il avait trente ans, quand le Ciel s'ouvrit ainsi pour lui.

LE MIRACLE DE MARCIGNY.

Marcigny est une jolie petite ville du département de Saône-et-Loire. Comme tant d'autres qui l'oublient, elle doit son origine à une de ces maisons religieuses qui, avec nos évêques, ont fait la France « comme les abeilles font leurs ruches. » C'est une expression de Gibbon.

L'origine de Marcigny est donc la fondation, en 1036, du monastère de ce nom, qui était de l'Ordre de Cluny. C'était une maison de religieuses qui observaient régulièrement la clôture. Reingarde, la vénérable mère de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, voulut y mourir. Son fils Pierre a fait un grand éloge de sa piété et des vertus qui régnaient dans cette maison.

La clôture y était si exacte, que les religieuses, après leur profession, ne pouvaient plus franchir, non-seulement l'enceinte du monastère, mais les lieux réguliers où elles demeuraient. Elles auraient mieux aimé mourir que violer cette défense. Elles le prouvèrent dans un violent incendie qui eut lieu en 1095. Les secours prodigués par le peuple de Marcigny, qui s'intéressait plus à la conservation des religieuses qu'à la sienne, étaient inutiles. Un vent violent activait la flamme et la jetait au visage des défenseurs du monastère.

Par un heureux hasard Hugues de Die, que le Pape Urbain II, connaissant sa sainteté, avait nommé son légat dans les Gaules et qui fut un peu plus tard archevêque de Lyon, Hugues de Die était là au moment de ce désastre. Le peuple de Marcigny le conjurait de faire sortir les religieuses. Il entra dans le cloître et les exhorta, avec de vives instances, à céder au danger. Elles répondirent qu'elles ne pouvaient manquer à leurs engagements.

Hugues leur dit alors : « Par l'autorité du bienheureux Pierre et de notre seigneur le Pape, de qui je tiens ici la place, et en vertu de l'obéissance promise à votre Abbé, je vous ordonne de sortir sur-le-champ et de ne pas vous laisser brûler avec vos demeures. »

Alors une Sœur nommée Gisla, dont Pierre le Vénérable admire la grande sainteté, animée d'une foi vive et remplie de l'esprit de Dieu, répondit au légat :

« Père, la crainte de Dieu et l'ordre de notre Abbé nous ont enfermées jusqu'à la mort dans cette enceinte, afin que nous évitions le feu éternel. Quelque grand que soit le danger, il nous est impossible de sortir sans la permission de celui qui nous a cloîtrées ici au nom de Dieu. Au lieu donc de nous commander de nous éloigner des flammes, commandez aux flammes de s'éloigner de nous. »

Le prélat, frappé d'une foi si ferme, éleva les mains vers les flammes et s'écria :

« Au nom du Seigneur, et par la vertu de la foi de cette femme qui vient de parler, retire-toi, feu maudit, de l'habitation des servantes de Dieu, et cesse tes ravages. »

A ces mots, sans aucun secours, sans une goutte de pluie, le feu s'éteignit tout à coup et le couvent fut sauvé.

Ce miracle magnifique, selon l'expression de Pierre le Vénérable, eut lieu le 13 février 1073.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On voit sans doute encore, suspendue au toit de l'oratoire de Notre-Dame de Rocamadour, la cloche sans corde, qui a tinté d'elle-même soit pour honorer un miracle, soit pour annoncer un naufrage. On cite un grand nombre de ces derniers cas et spécialement celui du 13 février 1385, où les naufragés qui se recommandaient tous à Notre-Dame furent sauvés.

Voici un autre trait de la bonté de la très-sainte Vierge envers ceux qui la prient ou l'honorent. Dans un tremblement de terre du siècle dernier, dit saint Alphonse de Liguori, une pauvre femme fut ensevelie sous les ruines d'une maison. Quand on eut déblayé les décombres, on la trouva pleine de vie, tenant ses enfants dans ses bras, et attribuant sa miraculeuse préservation à l'habitude qu'elle avait de réciter chaque jour le Rosaire, et de visiter la chapelle de la très-sainte Vierge.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Antioche, la fête de saint Agabe, prophète, dont saint Luc fait mention dans les Actes des Apôtres.

A Ravenne, sainte Fusque, vierge, et sainte Maure sa nourrice,

¹

IDIBUS FEBRUARII.

Antiochiæ, natalis sancti Agabi Prophetæ, de quo beatus Lucas in Actibus Apostolicis scribit. — Ravennæ, sanctarum Fuscæ Virginis, et Mauræ nutricis ejus, quæ, Decio imperante, multa sub Quinctiano Præside perpressæ, demum gladio transfixæ, martyrium consummarunt. — Melitinæ in Armenia, sancti Polyeucti Martyris, qui in persecutione ejusdem Decii multa passus, martyrii coronam adeptus est. — Lugduni, sancti Juliani Martyris. — Tuderti, sancti Benigni Martyris. — Romæ, sancti Gregorii Papæ Secundi, qui Leonis Isaurici impietati acerrime restitit, et sanctum Bonifacium ad prædicandum Evangelium in Germaniam misit. — Andegavi, depositio sancti Lucinii Episcopi, venerabilis sanctitatis viri. — Lugduni, sancti Stephani Episcopi et Confessoris. — Reate, sancti Stephani Abbatis, miræ patientiæ viri : in cujus transitu (ut refert beatus

lesquelles, après avoir souffert plusieurs tourments sous l'empereur Dèce et le juge Quintien, furent percées d'une épée, et achevèrent ainsi leur martyre.

A Mélitine, en Arménie, saint Polyeucte, qui, ayant passé par de rigoureuses épreuves durant la même persécution, parvint à la couronne du martyre.

A Lyon, saint Julien, martyr.

A Todi, saint Bénigne, martyr.

A Rome, le saint Pape Grégoire II, qui s'opposa à l'empereur Léon l'Isaurien avec une invincible fermeté, et envoya saint Boniface en Allemagne pour y prêcher l'Évangile.

A Angers, saint Lézin, évêque, d'une éminente sainteté.

A Lyon, saint Étienne, évêque et confesseur.

A Riéti, saint Étienne, abbé, homme d'une patience admirable. Le Pape saint Grégoire assure que les Anges assistèrent à sa mort, et furent vus de ceux qui y étaient présents.

A Prato, en Toscane, sainte Catherine de Ricci, vierge, native de Florence, de l'Ordre de Saint-Dominique, remarquable par l'abondance des dons célestes dont elle fut favorisée. Le Pape Benoît XIV l'a mise au rang des saintes Vierges. Elle mourut pleine de vertus et de mérites le 2 février ; mais sa fête se célèbre en ce jour.

Additions des autres martyrologes.

Saint Bénigne, prêtre, à Todi, qui dans la persécution de Dioclétien, ne cessa pas de prêcher et de défendre la foi chrétienne contre les idolâtres, et termina son sacerdoce généreux par la couronne du martyre. Il est nommé en ce jour au Martyrologe romain.

Saint Hypoliste ou Hypoliste, martyr, honoré au pays de Naples. Il a une église à Tripalda.

Gregorius Papa) sancti Angeli, cæteris etiam videntibus, adfuerunt. — Prati in Etruria, Sanctæ Catharinæ de Ricciis Virginis florentinæ, Ordinis Prædicatorum, cælestium donorum copia insignis, quam Benedictus Decimus quartus Pontifex Maximus sanctarum virginum fastis adscripsit. Obiit virtutibus et meritis plena quarto Nonas Februarii, sed ejus festum hodie celebratur.

Saint Cylline, évêque de Fréjus, prédécesseur de saint Léonce, aux premières années du v^e siècle.

Saint Colombain, qui mena longtemps à Gand la vie de reclus auprès de l'église de Saint-Bavon. Il vivait au x^e siècle, et il est honoré le 2 et le 13 février.

Le bienheureux Guillaume de Cardaillac, évêque de Saint-Papou, en Languedoc, mort le 13 février 1347.

Saint Julien, martyr, à Lyon, où il est honoré ce jour.

Saint Guimer, évêque de Carcassonne au vi^e siècle.

Saint Modonoc, confesseur, en Irlande, au vi^e siècle.

Sainte Julienne de Nicomédie, martyre avec saint Pasteur et six autres chrétiens dans la persécution de Dioclétien.

La bienheureuse Eustochie de Padoue, vierge Bénédictine, qui fut possédée et cruellement tourmentée par le démon pendant plusieurs années. Sa vie a été écrite par le P. Salicario. Mais malgré de longues et rudes épreuves, elle se maintint dans la paix de Dieu et mourut saintement le 13 février 1469.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Jean Aubert, curé du diocèse de Chartres, amené à Paris, condamné à mort comme conspirateur, exécuté le 13 février 1794.

Alexis Lecore, jeune prêtre du diocèse de Rennes, accusé de fanatisme, déporté à Cayenne, mort dans le désert de Sinnamary le 13 février 1799.

Claude Thizy, curé de Grigny, près de Lyon, condamné à mort comme réfractaire le 12 février, exécuté le 13, à Lyon, en 1794.

Pierre Sicard, prêtre du diocèse de Grasse, ayant refusé le serment schismatique, fut condamné à mort à Toulon, et fusillé le 13 février 1799.

QUATORZIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Auxent ou Auxence, abbé. — Saint Valentin, prêtre et martyr. — Saint Valentin, évêque de Terni, martyr. — Saint Vital, saint Zénon et sainte Felicule, martyrs. — Saint Eleucade, évêque de Ravenne. — Saint Abraham, évêque de Carres en Mésopotamie. — Saint Conran, évêque des Arcades. — Saint Antonin, abbé de Sorrente. — Saint Paulien, évêque du Puy. — Saint Ragnobert ou Rachon, évêque d'Autun. — Saint Sabas, archevêque de Pech. — Le Bienheureux Nicolas Pullia de Giovenazzo, Frère Prêcheur. — Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Conception, fondateur de l'Ordre des Frères déchaussés de la Très-Sainte Trinité pour la rédemption des captifs. — La Bienheureuse Christine Visconti, vierge. — Le Bienheureux Gentil, Frère Mineur, confesseur de la Foi. — Le Bienheureux Louis de Pierre-Latin, Frère Mineur. — Le Vénérable Père Cornélis Poldermans, confesseur de la Foi. — Le vénérable Dom Pierre Talmeuf, religieux de Cluny, confesseur de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT AUXENT OU AUXENCE,

ABBÉ.

Saint Auxent ou Auxence était Persan d'origine. Son père, nommé Abdas, quitta la Perse, où le roi Sapor persécutait les chrétiens, et vint dans les terres des Romains sous l'empereur Constance, avec un de ses cousins nommé Vincent. Vincent s'engagea malheureusement dans la secte des Macédoniens, et fut prêtre dans un village près de Chalcédoine. Il eut néanmoins le bonheur, vers l'an 392, de se réunir à l'Eglise.

Abdas se maria et eut pour fils saint Auxent, qui naquit en Syrie. Il l'éleva dans la piété et dans les sciences, et sa jeunesse, auprès de ce digne père, se passa dans l'intégrité des mœurs. Il vint à Constantinople sous le règne de Théodose le Jeune pour y voir son oncle, qui avait une charge dans les gardes du prince ; mais l'ayant trouvé mort, il s'attacha pourtant à la cour et y eut un emploi dans la quatrième compagnie des gardes. Ce poste fit

encore mieux connaître ses talents et son mérite. Il était bien fait, adroit, robuste et vigoureux, et ces qualités corporelles jointes à celles de son esprit, le firent aimer et estimer de l'empereur et de toute la cour, où il posséda des charges très-considérables. C'est ce que nous certifie Sozomène, qui écrivait son histoire dans le même temps et avant que le Saint eût quitté le monde. Il ajoute qu'il fut recommandable par sa piété envers Dieu, par son zèle pour ses amis, par la pureté de ses mœurs, par son érudition dans les sciences profanes et ecclésiastiques, par sa politesse et sa douceur.

Auxence se préserva par cette conduite de la contagion du monde, et attira sur son âme de si grandes bénédictions, qu'avant qu'il abandonnât le siècle, il reçut de Dieu le don des miracles. Il se lia avec les personnes de piété qu'il connut les plus propres à l'aider dans le service du Seigneur ; mais surtout avec un solitaire nommé Jean, qui vivait en reclus vers l'Hebdonion, faubourg de Constantinople. Il le visitait fort souvent, accompagné de Marcien et d'Anthime, tous deux alors laïques comme lui, et depuis prêtres.

L'historien du Saint parle d'Anthime comme d'un homme admirable. Il composa des hymnes et des cantiques, qu'on chantait dans l'église en différents chœurs durant les veilles de la nuit. Il passait avec saint Auxent les jours dans le jeûne et la prière, et les nuits dans les veilles ou couché à terre. Ils allaient aussi d'ordinaire prier ensemble dans l'église de la Paix, qui était au bord de la mer. Telle était donc la vie que menait saint Auxent, quoiqu'il fût encore laïque et distingué dans la cour de l'empereur. Mais quelque vertu qu'il y pratiquât, il crut devoir quitter le monde pour éviter les louanges des hommes, surtout depuis qu'il avait reçu de Dieu le don de faire des miracles ; ce qu'il exécuta probablement vers l'an 446. Son historien dit aussi qu'il prévint dès lors l'orage dont l'Église était menacée par les hérétiques qui allaient paraître ; ce qui ne le détermina pas moins de prendre le parti d'une retraite entière.

Il se retira pour cela dans la Bithynie, sur le Mont-Oxie, à quatre lieues de Chalcedoine, où il espérait vivre inconnu aux

hommes. Son habit consistait en une peau où le poil était encore. Il n'avait d'autre couvert que le ciel, et quand il voulait prier, il montait sur une roche, où, élevant ses yeux et ses mains vers le ciel pour le contempler avec plus de liberté, son cœur se dilatait de joie d'être dégagé du siècle et de pouvoir dire à Dieu avec le Prophète : « Vous m'avez mis, Seigneur, dans un état où je n'ai d'autre espérance qu'en vous seul. »

Mais il n'y eut pas demeuré un mois qu'il y fut découvert par de jeunes bergers, dont les troupeaux s'étaient perdus dans ce désert. Ces enfants les cherchaient partout en pleurant, et apercevant le Saint avec sa robe hérissée de poils, ils crurent que c'était un fantôme ou une bête sauvage, et s'enfuirent tout effrayés. Il les rassura en leur criant qu'il était un homme comme eux, et il leur demanda pourquoi ils pleuraient. Ils lui en dirent le sujet ; touché de compassion, il se mit en prières durant quelque temps, après quoi il leur dit : « Passez à la gauche de la montagne et vous trouverez vos brebis. » — « Nous y avons été, lui répondirent-ils, et nous ne les avons point vues. » — « Allez-y pourtant encore au nom du Seigneur, répliqua-t-il, et vous les y trouverez indubitablement. »

Il en arriva comme il leur avait dit, et ces enfants fort contents le rapportèrent à leurs parents, qui ne doutèrent point que ce ne fût un grand Serviteur de Dieu, et vinrent le voir accompagnés de leurs voisins en grand nombre. Ils le trouvèrent en oraison sur la roche où il avait coutume de prier. Leur cœur en fut si touché, qu'ils le supplèrent de monter sur le sommet de la montagne pour prier pour eux, et lui bâtirent une petite cellule, dont il voulut qu'ils fermassent la porte, se contentant de prendre du jour d'une petite fenêtre, par où il parlait depuis à ceux qui le venaient voir.

Ces bonnes gens le faisaient souvent pour profiter des instructions qu'il ne manquait point de leur donner et pour recevoir sa bénédiction. Mais bientôt sa réputation s'étendit au loin, et Dieu qui, selon la remarque du cardinal Baronius, voulait le placer sur un lieu élevé auprès de Chalcédoine, afin que tout le monde voyant ses vertus et ses miracles, pût juger quelle était la vraie foi

qu'on devait suivre, qu'il autorisait par les prodiges de son Serviteur ; Dieu dis-je, lui donna le pouvoir d'en faire un si grand nombre, qu'on eût dit que sa cellule était comme une vive source de grâces qui en versait avec abondance.

Le premier qu'il y fit fut en faveur d'une dame de grande considération dans Nicomédie qui était aveugle, laquelle entendant parler de lui, se fit conduire devant sa cellule, où s'étant prosternée, elle lui cria : « Serviteur du Très-Haut, ayez pitié de moi. » Le Saint lui répondit : « Je ne suis qu'un pécheur comme les autres hommes ; mais si vous croyez que Jésus-Christ, qui éclaire l'aveugle-né, peut aussi vous rendre la vue, prions tous ensemble et espérez qu'il vous exaucera. » Tous ceux qui étaient présents et qui se trouvaient en grand nombre, se mirent à prier avec lui ; après quoi, faisant approcher l'aveugle de sa fenêtre, il lui toucha les yeux et lui dit : « Que Jésus-Christ, qui est la véritable lumière, vous guérisse ; » et sur-le-champ elle vit clair. Cette grâce combla son âme de joie et de reconnaissance. Elle fit de larges aumônes à beaucoup de pauvres qui se trouvaient sur le lieu, et retourna en son pays, rendant à Dieu des louanges et des actions de grâces. Il délivra aussi beaucoup de démoniaques ; et les miracles qu'il faisait étaient en si grand nombre qu'on accourait à lui de toutes parts.

L'historien de sa Vie rapporte aussi la guérison de deux lépreux. Le Saint leur dit en les voyant : « Quel péché avez-vous commis, qui vous a attiré cette maladie ? » Ils se prosternèrent en terre en lui disant : « Serviteur de Jésus-Christ, priez pour nous afin qu'il nous guérisse. » Mais il leur répondit : « Sachez que vous avez été frappés de sa main à cause de vos jurements ; pensez tout de bon à vous corriger et n'irritez plus Dieu par vos crimes. » Il dit à ceux qui étaient présents de prier avec lui ; car son humilité était si grande, que pour empêcher qu'on n'attribuât les miracles qu'il faisait à l'efficacité de ses prières, il voulait ordinairement que les autres unissent les leurs aux siennes ; et ayant ensuite frotté le corps de ces lépreux avec une huile qui brûlait devant les Saintes Reliques, il leur dit : « Jésus-Christ

vous guérit, et quant à moi je ne suis qu'un pécheur, » et ils se trouvèrent guéris.

Tandis qu'il était d'un si grand secours aux autres par la vertu de ses prières, il soutenait beaucoup de combats, et contre lui-même par l'exercice d'une mortification entière, et contre les esprits des ténèbres qui lui déclaraient une guerre cruelle. Mais toujours invincible par sa patience, il ne se relâchait jamais de la rigueur de sa pénitence, et il triomphait ainsi de la malice du démon.

Cet ennemi du salut suscita contre lui un homme, qui l'attaqua par des calomnies, mais qui tournèrent à sa confusion. Voici comment le rapporte l'historien de sa vie. Un personnage qui lui était fort attaché et le visitait souvent, dit à un de ses amis : « Je dois aller voir demain Auxent, venez-y avec moi et je suis persuadé que vous profiterez beaucoup de son entretien. » Celui-ci, bien loin de se rendre à son invitation, se mit à dire qu'Auxent n'était qu'un fourbe et un imposteur, qui pour tromper le monde donnait quelques oboles à des misérables, qui feignaient ensuite d'être possédés du démon, et d'être délivrés par ses prières.

Ce discours scandalisa son ami, qui lui persuada enfin, malgré son incrédulité, de l'accompagner dans cette visite. Dieu fit connaître au Saint la mauvaise disposition de son cœur, de sorte que quand il parut devant lui il ne lui parla point, et adressa toujours le discours à l'autre dont il connaissait la foi et la piété. Après l'entretien des choses de Dieu, ils retournèrent chez eux, et dans le chemin l'incrédule vit venir à lui en diligence un de ses domestiques qui déchirait ses habits et faisait de grandes lamentations, et il ne put lui dire d'abord autre chose que ces paroles : « Ah ! mon maître, quel malheur vous est arrivé ! — Hé quoi donc ? lui demanda l'incrédule, m'a-t-on volé ? ou le feu a-t-il pris à ma maison ? — Non, répondit le domestique, mais votre fille est possédée du démon, qui la tourmente cruellement. »

A ces mots cet homme rentrant en lui-même, pressé par les remords de sa conscience, se frappa le visage, s'arracha les cheveux et se reprocha hautement son incrédulité. Son ami lui dit

alors, comme le Sauveur à Jaïre : « Croyez seulement et votre fille sera guérie. » L'état déplorable où il la trouva, changea bientôt ses mauvais sentiments. Il la conduisit au Saint, témoignant un vif regret de sa faute. Auxent lui reprocha son incrédulité, en lui représentant qu'il n'avait point donné d'obole à sa fille pour feindre d'être possédée du démon, que ce n'était qu'à Dieu et non point à lui qu'il devait attribuer les miracles qu'il faisait, et que c'était pour punir son peu de foi que Dieu avait permis que ce malheur fût arrivé à sa fille, et enfin il la délivra du malin esprit et la lui rendit parfaitement guérie ; mais il recommanda à l'un et à l'autre d'être plus assidus à l'Eglise qu'ils n'avaient fait jusqu'alors.

Nous avons dit qu'une des raisons qui avaient déterminé saint Auxent à renoncer au monde, fut les maux qu'il prévoyait par l'Esprit de Dieu que les hérétiques devaient faire dans l'Eglise. L'hérésie de Nestorius était extrêmement odieuse à la cour quand il la quitta en 446 ; mais celle d'Eutychès n'était pas encore connue. Il put même se faire qu'il y eût eu quelque liaison avec lui, parce qu'avant que cet hérétique manifestât ses erreurs, il passait pour un grand Serviteur de Dieu. Enfin, l'empereur Théodose le Jeune étant mort, et le concile de Chalcédoine ayant été assemblé sous Marcien, à qui sainte Pulchérie avait remis l'empire, on craignait apparemment que le Saint ne se laissât aller aux sentiments d'Eutychès, ce qui aurait été un grand scandale dans l'Eglise ; ainsi l'empereur et quelques évêques du pays jugèrent à propos de l'appeler, afin qu'il rendit compte de sa foi.

On envoya pour cela à sa cellule, comme si l'on eût voulu autoriser la foi contre Eutychès par son témoignage ; et il répondit que ce n'était pas aux moines à instruire, et qu'ils devaient plutôt être instruits par les évêques. Mais on lui fit ensuite entendre qu'on voulait être assuré de sa foi ; c'est pourquoi l'empereur lui envoya de nouveau quelques ecclésiastiques et quelques moines avec des soldats pour lui persuader de venir ou pour l'emmener de force. Comme il faisait toujours difficulté de sortir, ils s'emportèrent contre lui par des injures jusqu'à le traiter d'insensé. Ils ne purent pourtant jamais ouvrir sa porte, quoique les ser-

ruriers qu'ils avaient amenés y eussent travaillé toute la nuit. Quand il fut jour, il leur dit avec douceur : « Mes Pères et mes Frères, je vous prie de me dire de quelle erreur on m'accuse, après quoi Dieu fera que vous n'aurez point de difficulté d'ouvrir ma porte. » Ils lui répondirent que le très-pieux empereur Marcien ayant fait venir les évêques de toutes les parties du monde pour décider sur la foi orthodoxe, il était étonnant qu'il ne voulût pas venir, étant appelé; qu'il n'ignorait pas les troubles que Nestorius avait causés dans l'Église en refusant de croire que la très-sainte Vierge fût véritablement Mère de Dieu, et qu'après lui Eutychès renouvelait les erreurs d'Apollinaire et niait que Jésus-Christ eût pris une chair véritable, et disait qu'il n'a été homme que par une apparence extérieure.

Saint Auxent déclara à cela, que pour lui il croyait très-sincèrement que le Verbe a véritablement et réellement pris une chair humaine de la très-sainte Vierge, sans qu'elle ait cessé d'être vierge; qu'il l'adorait comme Fils unique de Dieu son Père, et qui est comme lui sans commencement et sans principe quant à la divinité, quoique sur la fin des temps il se soit revêtu de l'humanité, et que c'était une impiété de ne reconnaître dans le Fils de Dieu que la seule humanité, ainsi que quelques-uns l'osent dire.

Cette réponse fait voir que le Saint n'était pas instruit de ce qui se passait au concile de Chalcédoine touchant l'hérésie d'Eutychès, parce qu'il aurait parlé là-dessus plus clairement pour la condamner, comme il fit quand on lui eut fait lire les décisions de ce concile. Voyant donc que cela n'empêchait pas que ces députés n'insistassent à le presser de sortir, il éleva les mains vers le ciel et leur dit de se mettre en prières; et comme ils continuaient de faire d'inutiles efforts pour ouvrir la porte, il dit par trois fois : « Dieu soit béni, » et alors ils l'ouvrirent sans peine. Ils furent effrayés de le voir, tant ses austérités l'avaient exténué. Son corps était couvert de plaies, et il en sortait du pus et des vers. Dans ce temps-là même un ongle lui tomba du pied; quelqu'un de la compagnie, nommé Théophile, qui avait plus de foi que les autres, le ramassa aussitôt. L'humilité du Saint en souffrit, et il dit

avec douleur : « Ne suis-je pas un homme comme vous ? Je vous en conjure, épargnez-moi cette peine. »

Comme il était trop faible pour aller à cheval, on le fit monter sur un chariot ; mais les bœufs qu'on y avait attelés furent immobiles, quoiqu'on les piquât avec l'aiguillon, jusqu'à ce qu'il leur eût fait signe avec une croix qu'il tenait à la main de marcher. Il chassa dans le chemin les démons du corps de plusieurs possédés, et entre les autres de la petite fille du comte Dorothée, qu'on croit être celui qui gouvernait la Palestine en 432 et 453. On vit accourir aussi à son chariot grand nombre de paysans qui pleuraient et se lamentaient beaucoup de le voir partir, parce que les démons étaient entrés dans le corps de leurs bestiaux, et il les en délivra par sa seule parole. Ceux qui le conduisaient étaient dans un étonnement extraordinaire de voir ces prodiges. Ils avaient de la peine à croire ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux ; et Dieu, qui voulait se servir d'eux pour lui faire pratiquer la patience, tandis qu'il le relevait par ces prodiges, permit qu'ils continuassent de se défier de sa vertu, jusqu'à lui dire que les miracles qu'il faisait n'étaient que des prestiges par lesquels il trompait le monde. Mais il leur dit avec humilité, qu'il ne voulait tromper personne ; qu'il mettait toute sa gloire à être Serviteur de Jésus-Christ, et qu'il croyait en la très-sainte Trinité, et que la très-sainte Vierge était véritablement Mère de Dieu. On voit par là qu'il condamnait l'hérésie de Nestorius ; mais il ne parlait point de celle d'Eutychès, qu'il ignorait encore.

Les pauvres qu'il nourrissait sur le mont Oxie des aumônes que les personnes de piété lui apportaient, le suivirent en pleurant jusqu'à ce qu'il fût arrivé près de l'église de Saint-Thalalée. Les soldats qui le conduisaient s'en irritaient, et le Saint leur dit de s'en retourner en paix, assurant que, quoiqu'il ne fût plus de corps auprès d'eux, il continuerait de l'être d'esprit ; ce qui les apaisa.

On le conduisit au monastère de Philie, où, à peine fut-il arrivé, qu'un jeune homme nommé Isidore, qui était possédé du démon, se mit à crier après lui se plaignant qu'il avait sanctifié les lieux par où il avait passé, et chassé ses compagnons de partout. Mais

le Saint lui dit : « Cesse de parler, toi qui ne te réjouis que du mal que tu fais. » On l'introduisit dans le monastère sans le laisser parler davantage, et on l'enferma dans une chambre comme un criminel ; mais du dedans de cette honnête prison, il délivra par ses prières ce démoniaque. Cela n'empêcha pas qu'on ne continuât de se défler de sa vertu. On ne permettait même à personne de lui parler, et l'historien de sa vie remarque qu'on le refusa à une dame dont il avait guéri miraculeusement la fille, et qui, ne l'ayant pas trouvé à sa montagne, vint se présenter à ce monastère, ce qui l'affligea extrêmement, de sorte qu'elle retourna à sa maison en versant beaucoup de larmes, et raconta à son mari les mauvais traitements qu'on lui faisait.

Quelques personnes de qualité eurent pourtant la liberté de le voir, entre autres le général Constantin et le comte Artace, qui tous deux assistèrent au concile de Chalcédoine. Ils avaient le bonheur de le connaître beaucoup, l'ayant visité souvent à sa montagne. Ils l'exhortèrent à ne point donner occasion aux mauvais sentiments qu'on avait de lui, et à procurer l'union de l'Église ; à quoi il répondit seulement : « Que la volonté de Dieu soit faite, sur la terre comme dans le Ciel. » Ensuite ils lui présentèrent quelques pièces d'or ; mais il leur dit qu'il ne manquait de rien, et les pria de les faire distribuer aux pauvres du mont Oxie, et aux monastères qui étaient dans le besoin. Les religieux de Philée auraient souhaité qu'il les eût retenues pour le leur, et furent fort fâchés contre lui ; mais ces seigneurs firent exactement la distribution comme il le leur avait recommandé.

Il passait ordinairement plusieurs jours sans prendre aucune nourriture, et quoiqu'il fût enfermé dans une chambre obscure, les religieux se déflaient de son abstinence et voulurent le mieux éprouver. Ils mirent donc dans cette cellule une corbeille pleine de racines, de dattes et d'autres choses dont les Solitaires se nourrissaient, allumèrent une chandelle à cause de l'obscurité du lieu, et enfermèrent un jeune enfant avec lui pendant toute la semaine, avec ordre d'observer tout ce qu'il ferait. Ils entrèrent au bout de ce temps, et trouvèrent qu'il n'avait touché à rien et que la chandelle brûlait sans être diminuée. Ils interrogèrent beaucoup l'en-

fant, mais il ne put leur répondre autre chose, si ce n'est qu'il avait vu en dormant plusieurs personnages qui louaient Dieu avec lui, et une colombe qui lui apportait de quoi manger. Il ajouta qu'il avait remarqué encore que le saint homme ramassait les vers qui tombaient de ses plaies et les y remettait. Saint Auxent avait défendu à cet enfant de rien dire de ce qu'il avait vu, et Dieu punit sévèrement sa désobéissance ; car il mourut le lendemain.

On transporta le Saint peu de temps après au monastère de l'abbé Hypace, près le palais de Rufin ou du Chêne, au voisinage de Chalcédoine, et il y fut reçu par ce saint Abbé et par ses religieux bien différemment que par ceux de Philée. Leur joie fut grande en le voyant, connaissant la piété éminente et les dons que Dieu avait mis en lui, et quoiqu'ils eussent ordre de ne le laisser parler à personne, ils ouvrirent leurs portes à tous ceux qui le voulurent voir, et exercèrent même envers eux les devoirs de l'hospitalité. Il y guérit une dame de grande considération, qui était possédée du démon, et plusieurs autres malades.

L'empereur Marcien lui envoya un de ses vaisseaux, et le fit amener au palais d'Hebdomon, près de Constantinople, pour lui faire approuver les décrets du concile de Chalcédoine. Quand il le vit dans l'état de faiblesse où ses austérités l'avaient réduit, il en fut fort touché et respecta la rigueur de sa pénitence : « Je sais, lui dit-il, que vous êtes un grand serviteur de Dieu, et vous devez approuver ce que le saint Concile œcuménique a ordonné, afin que vous ne soyez pas un sujet de scandale pour ceux qui refuseraient de le recevoir. — Qui suis-je, lui répondit Auxent, sinon un chien mort ? et comment Votre Majesté vient-elle me mettre au rang des pasteurs de l'Église, moi qui ai plutôt besoin d'être instruit, que d'instruire les autres ? » L'empereur l'entretint encore longtemps, et lui dit enfin : « Considérez ce que vous avez à faire et ne nous affligez point par votre résistance ; car nous n'avons eu d'autres vues en rassemblant le saint Concile, que de travailler à ce qui était le plus avantageux pour le bien et la paix de la sainte Église. » Après quoi il le congédia en se recommandant à ses prières.

Il trouva à son retour au monastère d'Hypace, beaucoup de monde qui l'attendait. Il leur donna pour avis de ne point aller aux spectacles, de renoncer à toute action impure, aux faux témoignages et à toutes sortes de crimes. Il les exhorta encore à avoir une foi pure, à croire fermement en la très-sainte Trinité ; à reconnaître que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de Marie toujours Vierge et véritablement Mère de Dieu ; et à assister exactement aux Psaumes et aux saints Cantiques qui se chantent dans l'église. Il y avait parmi la foule de ceux qui l'environnaient plusieurs personnes affligées de différentes maladies, qui s'empressèrent de lui baiser les mains, et furent guéries. Il en fut de même d'une femme, mariée depuis peu de temps, qui avait une légion de démons dans le corps.

L'empereur le fit appeler une seconde fois, et lui demanda s'il n'approuvait point ce qui avait été ordonné dans le saint concile de Chalcédoine. « Comment puis-je l'approuver, répondit-il, s'il ne reconnaît pas que la très-sainte Vierge Marie est Mère de Dieu ? » Cette réponse prouve que non-seulement le Saint ne s'était point trouvé au concile, mais encore qu'il ignorait ce qu'on y avait décidé contre Eutychès, et qu'il craignait qu'on n'y eût donné atteinte aux décisions du concile général d'Éphèse assemblé contre Nestorius, comme les eutychiens s'efforçaient de le faire croire à ceux qu'ils voulaient attirer à leur parti. « Mais, lui dit l'empereur, s'il vous est prouvé que le saint concile n'a rien fait que pour détruire les hérésies, ne serez-vous pas de son sentiment ? » A quoi il répondit : « Si le concile n'a rien décidé de contraire à celui de Nicée, et s'il a déclaré que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est véritablement incarné et que la très-sainte Vierge est Mère de Dieu, en ce cas je communiquerai avec lui, j'entrerai dans ses sentiments et j'en rendrai grâces à Dieu et à votre piété. » Le prince, très-satisfait de cette réponse, l'embrassa et commanda qu'on le conduisît avec beaucoup d'honneur dans la grande église. Il envoya dire aussi au patriarche de Constantinople, de lui faire lire tout ce qui avait été arrêté dans le concile de Chalcédoine touchant la foi contre les erreurs d'Eutychès.

Le Saint s'y rendit suivi de tout le peuple. Il y lut avec attention les Actes du concile; après quoi il déclara qu'il se soumettait très-sincèrement à ces saints décrets. On croit que ce fut alors qu'il fut ordonné prêtre, quoique son historien ne marque point en quel temps il reçut cet Ordre sacré. Il retourna au monastère d'Hypace et pria qu'au lieu de le conduire au mont Oxie, on le menât sur la montagne de Siope, qui était plus proche de Chalcedoine. Il n'en pouvait choisir de plus propre à seconder son attrait pour la pénitence. Cette montagne était plus haute que toutes celles des environs; mais elle était très-rude et très-froide, et il fallait, pour avoir de l'eau, l'aller chercher à une demi-lieue loin, au bas de la montagne, par un chemin très-difficile. Les religieux du monastère de Saint-Hypace l'y conduisirent en chantant des Hymnes et des Cantiques, et lui bâtirent dans une caverne une petite cellule de bois, qui n'avait d'autre ouverture qu'une fenêtre, par où il parlait à ceux qui avaient recours à ses prières, ou venaient recevoir ses avis.

Ce fut de cette montagne que cet homme incomparable éclaira l'Église par l'éclat de ses vertus, de sa doctrine et de ses miracles, qu'il continua de faire en grand nombre. Il y combattit aussi avec force les impiétés d'Eutychès et de Dioscore. Il y était souvent visité par les religieux de Saint-Hypace et par grand nombre d'autres personnes, à qui il donnait de saintes instructions. Il conseillait de ne point travailler le vendredi à cause de la Passion de Notre-Seigneur, comme on le faisait le dimanche pour honorer sa Résurrection, et que l'on passât le premier dans le jeûne et la prière, comme on passait l'autre dans une joie sainte et dans la participation des Sacrements. On voit ici l'usage de communier le dimanche.

Le Saint avait souffert de grands combats de la part des démons sur le mont Oxie; il n'en eut pas moins à soutenir dans sa nouvelle demeure. Ils lui apparurent une nuit en grand nombre sous différentes figures, toutes capables de lui causer de la terreur s'il eût été moins aguerri contre eux. Ils faisaient autour de lui des bruits épouvantables, et ils le battirent cruellement, en lui criant : « Que viens-tu faire dans ce désert? Sors de ce lieu qui

nous appartient. » Mais le Saint leur opposa la prière et le signe salutaire de la Croix, et demeura victorieux.

Cependant ils l'avaient si couvert de plaies, qu'il eut beaucoup de peine le matin à ouvrir sa fenêtre aux religieux du monastère de Saint-Hypace et à d'autres personnes qui le vinrent voir. Ils crurent d'abord qu'il était malade, ce qui les mit beaucoup en peine ; mais il leur dit que ce n'était qu'un vacarme que les esprits malins avaient fait dans sa cellule, et les rassura. Ce qu'il éprouvait de la part de ces esprits de ténèbres, ne le rendait ni triste, ni d'un abord difficile. Il se soutenait dans la douceur et la patience, et dans la paix de l'âme qui vient de la bonne conscience. Il recevait toujours avec la-même affabilité ceux qui venaient à lui, de quelque condition qu'ils fussent, grands ou petits, riches ou pauvres, justes ou pécheurs, parce qu'il était animé de la charité de Jésus-Christ. On y accourait de Constantinople et de tous les endroits voisins ; on y venait aussi des pays étrangers, et même de bien loin, pour chercher auprès de lui la consolation dont on avait besoin, et on la trouvait toujours, ou dans ses exhortations, ou dans ses miracles. Quoiqu'on lui portât souvent des présents, il ne recevait rien qu'un peu d'huile et de cire, et faisait distribuer le reste aux pauvres.

Il retenait ceux qui venaient le matin jusqu'à l'heure de Tierce, après quoi il les congédiait ; et ceux qui venaient après jusqu'à l'heure de Sexte, et les renvoyait de même. Il voulait qu'ils priassent avec lui, ou il leur faisait la lecture. Il composa plusieurs cantiques qu'il faisait chanter à plusieurs chœurs ; ce que tout le monde faisait avec allégresse, y étant excité par son zèle pour leur faire rendre gloire à Dieu. Il les animait en chantant lui-même à son tour celui des trois enfants de la fournaise, qui invite toutes les créatures à louer le Seigneur. Les paroles de ses cantiques étaient ordinairement celles-ci : « Le pauvre vous bénit, Seigneur, dans la pauvreté : Gloire à vous, Père céleste, gloire soit à votre Fils, gloire soit au Saint-Esprit qui a parlé par les Prophètes. Nous nous unissons aux Esprits célestes pour vous louer sur la terre comme ils font dans le Ciel, en chantant : Saint, Saint, Saint, le Seigneur notre Dieu. Les Cieux et la terre sont

pleins de votre gloire. O Créateur de l'univers ! vous avez dit et tout a été fait ; vous l'avez voulu et tout a été créé ; vous nous avez donné une loi, elle sera invariable. Dieu notre Sauveur, nous vous rendons nos très-humbles actions de grâces. Seigneur, Dieu des vertus, vous avez souffert pour nous, vous êtes ressuscité et vous vous êtes fait voir à vos disciples. Vous êtes monté au Ciel, vous en reviendrez pour juger le monde ; ayez pitié de nous et sauvez-nous. Nous nous prosternons à vos pieds avec une entière soumission dans nos misères et nos peines, et nous implorons votre miséricorde, vous qui êtes notre Sauveur ; car vous êtes véritablement le Dieu de ceux qui recourent à votre bonté avec un cœur sincèrement pénitent. Vous qui êtes assis sur les Chérubins et qui avez ouvert les Cieux, ayez compassion de vos créatures et conduisez-les au salut. Que les justes se réjouissent en vous, Seigneur, et qu'ils intercèdent pour nous auprès de votre divine Majesté. Jésus Notre-Seigneur, qui êtes le Dieu des Saints, à vous soit tout honneur et gloire. »

Telle était la matière de ses saints Cantiques, et tels étaient les sentiments qu'il tâchait d'inspirer à ce monde si nombreux qui s'assemblait auprès de lui en les lui faisant chanter ; et tous sans exception s'empressaient de les chanter, les uns jusqu'à Tierce, les autres jusqu'à Sexte, comme nous l'avons dit, et ils se retiraient ensuite, ayant le cœur comblé de consolation et de ferveur.

Ses exhortations roulaient beaucoup sur la fuite du péché, sur le bon usage de notre liberté, sur la nécessité de rétablir dans notre âme par la pénitence et par la pratique des vertus, l'image de Dieu que le péché y a défigurée, et aussi sur le détachement des choses de ce monde, et pour mériter le Ciel par nos bonnes œuvres.

« Nous ne devons pas tellement nous livrer, leur disait-il, aux soins de la terre, que nous manquions de donner au service de Dieu le temps que nous devons, afin que Jésus-Christ dirige par là toutes nos œuvres, et sanctifie toute notre conduite. Notre esprit est bouché et notre cœur est insensible. Nous avons besoin de nous délivrer de ces ténèbres, et de la dureté de ce cœur par

la piété et la crainte de Dieu. Si nous voulons nous conduire avec sagesse, au lieu de nous attacher aux choses passagères de ce monde qui font illusion à notre âme, élevons-nous par la prière au-dessus de ces objets sensibles aux objets spirituels, et portons vers ceux-ci toutes nos affections. Tout ce qui est de ce monde passe avec le temps ; et en nous y attachant nous n'éprouverons que mensonge et agitation d'esprit. C'est une grande erreur de préférer ce qui ne sert qu'à nous égarer, à ces biens spirituels que la foi nous propose et nous présente. Ceux-là sont assurément bien aveugles qui, se livrant à l'avarice, à la gourmandise et aux plaisirs des sens, se privent de ces biens inestimables.

« Relevons-nous de cette première chute qui nous a rendus tout terrestres ; portons nos affections aux choses divines, et rendons-nous dignes par là des biens de l'éternité. Quoique nous tombions, ce n'a pas été une nécessité en nous ; car nous n'avons pas perdu notre libre arbitre, et Dieu ne nous a pas créés mauvais dès le commencement, mais le mal vient de nous-mêmes. Voyez comment le soleil éclaire tous ceux qui ont les yeux ouverts ; mais ceux qui ferment leurs yeux ne doivent s'attribuer qu'à eux-mêmes s'ils sont dans les ténèbres. Abandonnons donc le péché qui défigure notre âme formée à l'image de Dieu, et ôtons cette malheureuse rouille qui la couvre et la rend difforme. Rendons-lui sa première beauté par le renoncement à tout ce qui est du péché, et par les œuvres de la pénitence. Alors elle sera belle des beautés de la grâce, et nous verrons le royaume de Dieu. Nous n'avons pas besoin de nous séparer de nous-mêmes, ni d'aller loin pour trouver ce royaume de Dieu ; Jésus-Christ nous a dit qu'il est dans nous. Mais il nous est caché par la fascination des choses de ce monde qui nous empêchent de le connaître, et nous le trouverons enfin, si nous cessons de nous livrer aux vains amusements du siècle. C'est là la drachme dont il est parlé dans l'Évangile, que nous avons perdue, et qu'il faut chercher avec soin si nous voulons la recouvrer. Le péché est comme une ordure sur notre âme qui nous cache ce trésor perdu ; ôtons cette ordure et nous trouverons ce trésor.

« Puisque c'est le péché qui nous a chassés du Paradis, tâchons

d'y entrer par des œuvres toutes contraires. C'est la volupté qui nous a trompés ; que la pureté de la vie et la sainteté de nos œuvres nous rétablisse dans notre premier état. Le Ciel n'est point la demeure des hommes charnels, ni de ceux qui sont morts par le péché ; mais il est la patrie des vivants et le séjour des vertus. Conduisons-nous donc de telle sorte, que quand la mort viendra nous n'ayons pas sujet de craindre de perdre les biens éternels qui nous y sont préparés. »

Outre ces avis généraux qu'il donnait à tout le monde, il recommandait à ceux qui aspiraient à la pratique des conseils évangéliques, de travailler avec grand soin à leur réformation, et de renoncer à tout pour embrasser la pauvreté religieuse ; mais il ne voulait point qu'ils s'y engageassent sans avoir bien mûrement examiné devant Dieu leur vocation, de peur que le faisant trop légèrement et par une ferveur passagère, ils ne se repentissent ensuite de l'avoir entrepris, et ne retournassent à leurs anciennes habitudes.

Ces discours et d'autres semblables qu'il faisait tous les jours, pénétraient de telle sorte le cœur de ceux qui le venaient voir, que plusieurs le prièrent de les revêtir de l'habit monastique, et se retirèrent en divers lieux pour y vivre en solitude, et d'autres demeurèrent auprès de sa cellule. Il y en eut un surtout nommé Basile, qui, touché de ce qu'il avait dit du néant de cette vie, et du bonheur de ceux qui renoncent aux biens de ce monde pour acquérir ceux du ciel, le conjura de le revêtir du même habit que le sien. Le Saint lui donna la peau de brebis qu'il portait, et Basile se retira à huit lieues de là sur une montagne où il se bâtit une cellule. Les démons l'y attaquèrent par différentes tentations, et lui donnèrent tant de coups, qu'il demeura sans mouvement et sans parole. Quelques personnes étant survenues pour se recommander à ses prières et recevoir sa bénédiction, crurent qu'il était mort, le mirent sur un chariot et le menèrent au Saint, qui le fit revenir à lui, et lui dit ces paroles : « Recevez la puissance contre le tentateur, et ne craignez plus sa malice. » Basile se leva à l'instant ; le Saint lui fit recevoir le Corps et le Sang de Notre-Seigneur, et lui ordonna de retourner dans sa cellule. Il y

passa encore trois ans dans une grande perfection, sans que les démons osassent le tenter, et il alla ensuite jouir dans l'éternité du fruit de ses bonnes œuvres.

Comme le Saint disait une nuit l'office de Matines, et que ceux qui étaient hors de sa cellule priaient aussi, il ouvrit sa fenêtre, et cria trois fois à haute voix : « Dieu soit béni. » Ensuite il baissa la tête et dit en jetant un profond soupir : « Mes enfants, la grande lumière de l'Orient est éteinte. Siméon, notre cher père, vient de mourir. » On ne put entendre ce qu'il disait, parce qu'on chantait fort haut de saints cantiques; et il répétait donc en versant des larmes : « Notre saint père Siméon, qui était la colonne et l'appui de la vérité, repose en paix, et son âme toute pure n'a pas dédaigné de me faire savoir son heureux passage, quoique je ne sois qu'un pêcheur et inutile au monde. » On marqua le temps auquel il le dit, et quelques jours après l'empereur Léon, qui avait succédé à Marcien, reçut la nouvelle de la mort de ce grand saint Stylite. Alors on reconnut qu'elle était arrivée au moment même que le Saint l'avait annoncée.

Plusieurs femmes qui venaient entendre ses discours, voulurent aussi renoncer au monde et embrasser la vie religieuse. On nomme des premières Eleuthère et Cosmie, qui avaient eu de grandes charges auprès de l'impératrice Pulchérie. Le Saint les éprouva assez de temps avant que de le leur permettre. Il leur remontra qu'elles pouvaient servir Dieu avec fidélité dans l'état où elles étaient; mais voyant leur persévérance et l'amour qu'elles avaient de la mortification à laquelle elles s'exerçaient avec une grande ferveur, il acquiesça à leurs pieux désirs. Elles furent suivies bientôt d'une troisième, que son historien ne nomme point. Il leur donna des règles de conduite très-parfaites, et pour habit un cilice et un manteau long. Plusieurs autres de leur sexe, que le Saint avait dégoûtées du théâtre et des vanités du monde par ses exhortations, ou qui voulurent consacrer à Dieu leur virginité, se joignirent à elles, et leur nombre monta dans peu jusqu'à soixante-dix.

Il leur fit construire des cellules avec un oratoire, en attendant qu'on leur bâtît un monastère dans un endroit appelé

Gyrette, à une demi-lieue de sa caverne, au bas de sa montagne. Ce fut là l'origine du monastère des filles de Bithynie qu'on nomme *Trychinaire*, soit à cause des chemins difficiles qui y menaient, soit à cause de l'habit rude qu'elles portaient. Elles ne manquaient point, tandis qu'on bâtissait leur monastère, de se rendre le mercredi à la caverne du Saint pour y entendre ses exhortations, et le dimanche aussi pour recevoir la sainte Eucharistie ; ce qui montre qu'il y célébrait les saints Mystères.

Il leur recommandait de se conserver dans une grande pureté d'esprit et de corps ; de reconnaître par leur fidélité à l'Époux céleste, la grâce qu'il leur avait faite d'être dégagées des sollicitudes qu'on a dans l'état du mariage, de veiller sur leurs sens avec une grande attention, afin que la paix de leur âme ne fût point troublée par les objets qui viennent des sens, et de dompter la chair par la pénitence pour empêcher qu'elle ne se révoltât contre l'esprit. C'est en substance ce que son historien rapporte d'un long discours qu'il leur fit, par lequel on peut juger des autres avis qu'il leur donnait.

Enfin, quoiqu'il ne fût point sorti de sa cellule depuis qu'il s'y était enfermé au retour de Chalcédoine, il en sortit dans les derniers jours de sa vie pour aller visiter le monastère de ces religieuses qu'on bâtissait encore. Il y adressa à Dieu des prières ferventes pour attirer ses bénédictions sur cette sainte maison et celles qui devaient l'habiter, et retourna à sa caverne suivi d'une foule de monde qui l'avait accompagné. Trois jours après il fut atteint d'une maladie qui l'emporta au bout de dix jours. Ce fut le 14 de février, qui est le jour auquel l'Église grecque et l'Église latine honorent sa mémoire ; mais on n'en sait point l'année. Il est sûr que ce fut après celle de saint Siméon Stylite qui mourut l'an 459, et avant celle de l'empereur Léon, et par conséquent avant l'an 474. Il s'assembla une grande foule, tant du clergé que des différents monastères, pour honorer ses funérailles. Les religieux de Saint-Hypace ne manquèrent pas de s'y trouver, et désirèrent qu'on déposât son saint corps dans l'église des Saints-Apôtres. D'autres le demandèrent pour celle de Saint-Zacharie ; mais on ne put le refuser aux larmes de ses religieuses. Ainsi on

l'ensevelit dans leur oratoire, et on l'appela depuis le cimetière de Saint-Auxent. L'auteur de sa vie la termine en l'appelant notre saint père Auxent, prêtre et Archimandrite ; ce qui prouve qu'il fut élevé au sacerdoce, et qu'il devait y avoir auprès de sa caverne une communauté de moines qu'il gouvernait. Les Grecs disent qu'on faisait sa fête à Constantinople dans le monastère de Callistrate.

Celui des religieux subsistait encore trois cents ans après, et la caverne du Saint fut successivement habitée durant ce même temps par de saints personnages qui y demeurèrent reclus comme lui, savoir : par Serge, Bendimien, Grégoire, Jean et le célèbre saint Étienne le Jeune. C'est de Serge que l'auteur de la vie de saint Auxent avait appris une partie de son histoire ; il ne pouvait que la lui raconter fidèlement, ayant été son disciple : il fut aussi l'imitateur de ses vertus. Il était originaire de Mésie, et conservait encore le langage barbare de son pays ; mais il n'avait rien de barbare dans son esprit. Depuis qu'il se mit sous la conduite du Saint, il n'usa ni de vin, ni d'huile, ni de fruits. Sa nourriture était de pain et d'eau, et quelques légumes qui n'étaient point cuits, et il ne s'en rassasiait jamais. Il passait presque toute la nuit en prière, et s'occupait le jour à faire de petites croix qu'il donnait à ceux qui venaient le voir, et qui les recevaient comme une bénédiction du ciel. Bendian ou Bendimien fut aussi disciple du Saint. Il demeura quelque temps dans sa cellule, et en bâtit ensuite une autre dans un espace fort étroit qui séparait deux montagnes, dont il ferma l'entrée de part et d'autre, pour être plus séparé des créatures. Il passa dans cette cellule quarante-deux ans. Il est honoré dans l'Église grecque le 1^{er} février.

Saint Auxent eut encore d'autres disciples également recommandables par leur grande piété. (MARIN.)

SAINT VALENTIN,

PRÊTRE ET MARTYR.

Saint Valentin était prêtre de l'Église romaine. Ayant été pris, il fut chargé de chaînes et mis dans les entraves (compèdes). Il

fut amené à l'empereur Claude, devant qui il confessa généreusement sa foi. Claude le mit entre les mains du préfet Calpurnius, qui le donna en garde à Astère, son premier officier.

Le Saint en entrant chez Astère se mit en prières et commença à prêcher Jésus-Christ comme la véritable lumière du monde. Astère, qui avait une fille adoptive aveugle depuis deux ans, voulut éprouver cette vérité en la manière qu'il la concevait, et amena cette aveugle au Saint, qui la guérit aussitôt en invoquant le nom de Jésus-Christ. Astère fut en même temps éclairé dans l'âme : et saint Valentin lui ayant ordonné de briser ses idoles, de pardonner à tous ceux qui l'avaient offensé, et de jeûner trois jours, le baptisa le dimanche suivant, avec sa femme et toute sa maison, ce qui faisait environ quarante-six personnes, et l'évêque Calliste les vint confirmer. Astère avait plusieurs chrétiens en sa garde, qu'il mit aussitôt en liberté.

Quelque temps après, Claude ayant su la conversion d'Astère, l'envoya prendre chez lui, avec tous ceux qui y étaient, et saint Valentin se trouva du nombre. Claude fit battre ce saint prêtre à coups de bâtons, et le condamna à avoir la tête tranchée ; ce qui fut exécuté le 14 février, sur la voie Flaminia. Il y fut enterré, et y fit depuis beaucoup de miracles.

Saint Valentin doit avoir souffert en 270, selon la suite des actes de saint Maris. Son nom est célèbre dans Bède, Usuard, Adon, Raban, Notker, et dans tous les autres Martyrologes, qui en parlent le 14 février. Il y a un saint Valentin, martyr, marqué ce jour-là dans le Sacramentaire de saint Grégoire, dans le calendrier du P. Fronto, dans celui d'Allatius, et dans le Missel romain de Thomasius.

Les Actes que Bollandus donne de lui en particulier ajoutent que la Pape Jules fit bâtir une église au lieu de son martyre. Néanmoins plusieurs bréviaires lisent Théodore au lieu de Jules. Elle peut avoir été bâtie par Jules, et rebâtie par le Pape Théodore vers 645. Anastase dit que le Pape Jules fit bâtir une église sur la voie Flaminienne, et sur le même chemin un cimetière, que l'on croit avoir porté premièrement le nom de ce Pape et puis celui de saint Valentin. Il dit aussi que le Pape Théodore éleva

une célèbre église en ce même lieu près de Ponté-Molé sous le nom de saint Valentin. Elle fut ornée et rebâtie par divers Papes, et a aussi porté le titre d'abbaye. Toute l'Église romaine y allait autrefois en procession aux grandes Litanies ; et même la porte appelée aujourd'hui del Popolo, a été quelque temps nommée de Saint-Valentin, comme nous l'apprenons de Guillaume de Malmesbury. Cette église est tout à fait ruinée. Le corps de saint Valentin en a été transporté à Sainte-Praxède, et son chef dans une église appelée de Saint-Sébastien et Saint-Valentin.

On croit avoir de ses reliques en divers autres endroits, tant à Rome même qu'en plusieurs villes de l'Italie, dans le Pays-Bas et à Melun en France. Baudri qui était archevêque de Dol du temps de saint Bernard, a écrit l'histoire de la translation du chef de saint Valentin, Martyr, apporté de Rome à Jumièges. Il en rapporte divers miracles, de quelques-uns desquels il avait été témoin. Il l'appelle prêtre de Terni, de sorte qu'on ne sait si c'est de celui dont nous venons de parler, qui était prêtre, mais de Rome, à ce qu'on prétend ; ou de saint Valentin, évêque de Terni, qu'on célèbre le même jour 14 de février. (TILLEMONT.)

SAINT VALENTIN,

ÉVÊQUE DE TERNI, MARTYR.

Les grandes vertus et le mérite de Valentin frappèrent tellement saint Félicien, évêque de Foligno, qu'il le consacra évêque de Terni, en Ombrie. Valentin déploya aussitôt tout le zèle et toute la sollicitude pastorale qu'on devait attendre de lui. Etant allé à Rome, il fut accueilli par Craton, qui le connaissait et qu'il trouva dans la tristesse, parce qu'il avait un fils dont tous les membres étaient contractés. Il le guérit et ce miracle convertit Craton avec toute sa famille et trois de ses disciples, Procule, Ephèbe et Apollone, qui embrassèrent la foi chrétienne. C'était dans les jours de persécution. Le saint Évêque paya de sa vie le salut de leurs âmes. Il fut arrêté. On le conduisit au préfet Placide qui, n'ayant pu l'ébranler, le fit battre de verges et jeter ensuite dans une prison, où la nuit suivante les bourreaux lui coupèrent la tête.

Les restes du Martyr furent enlevés par les disciples de Craton,

Procule, Éphèbe et Apollone, qui emportèrent leur saint dépôt à Terni, où ils l'ensevelirent. Peu après, la piété de ces trois jeunes hommes fut récompensée: Comme ils veillaient auprès du corps de saint Valentin, ils furent arrêtés par ordre du Consulaire Léonce et périrent par le glaive.

On les honore le même jour què celui qui les avait fait chrétiens.

SAINT VITAL, SAINT ZÉNON ET SAINTE FÉLICULE,

MARTYRS.

Salazar, dans son Martyrologe espagnol, raconte l'histoire de ces saints Martyrs des premiers temps. Vital descendait de l'illustre famille des Marcellus, qui avait des rameaux en Espagne. Il fit ses études à Athènes et y fut un des élèves de saint Denys l'Aréopagite ; il fut fait chrétien comme son maître par la prédication de saint Paul, qui apportait aux Athéniens la connaissance du Dieu pour eux inconnu. Il accompagna quelque temps saint Denys, dans ses courses évangéliques. Après qu'il se fut séparé de lui, il se rendit auprès du Pape saint Clément, qui lui donna les ordres sacrés ; de là il traversa la France et s'en alla en Espagne avec un autre chrétien nommé Zénon et une vierge chrétienne qui s'appelait Félicule. Ils s'arrêtèrent à Arles, où ils s'adjoignirent d'autres compagnons avant d'entrer en Espagne.

Ils la parcoururent semant partout la foi ; et Dieu appuya leur prédication de plusieurs miracles. Nommé par le Saint-Siège archiprêtre de Tolède, Vital passait rarement une année sans faire dans cette ville un séjour notable.

Il retourna plusieurs fois à Rome, où il rendit compte de ses travaux au Saint-Siège.

Ce fut dans un de ses voyages que saint Vital, saint Zénon et sainte Félicule, signalés aux magistrats, furent livrés aux bourreaux. Ils subirent le martyre sous le règne de Trajan, le 14 février de l'an 103 de notre ère.

SAINT ELEUCADE,**ÉVÊQUE DE RAVENNE.**

Saint Eleucade, philosophe grec et païen, fut converti par saint Apollinaire, qui, lorsqu'il le vit solide et instruit dans la foi, le fit son diacre.

A la mort de saint Apollinaire, saint Adérîte le remplaça sur le siège de Ravenne ; saint Eleucade, prêtre alors, continua à prêcher l'Évangile et à lutter à la fois contre les païens et contre les Juifs.

Au commencement du 1^{re} siècle, saint Adérîte fut aussi retiré de ce monde ; et le prêtre Eleucade fut élu unanimement par le clergé et le peuple, évêque de Ravenne. On dit ce qui s'est vu quelquefois, qu'une colombe blanche se posa sur sa tête au moment des suffrages. Ce qui est certain, c'est qu'il occupa très-dignement le siège épiscopal, qu'il possédait si bien les saintes Ecritures qu'il combattit les hérésies naissantes, avec des succès qui le firent surnommer la terreur des hérétiques.

On croit qu'il est le premier qui ait adjoint, dans l'office divin, les passages prophétiques de l'Ancien Testament aux témoignages du Nouveau. On croit qu'il mourut en l'an 112, après un épiscopat de douze années. Ses reliques ont été plus tard transportées à Pavie, où elles sont vénérées dans l'église de Saint-Michel.

SAINT ABRAHAM,**ÉVÊQUE DE CARRES EN MÉSOPOTAMIE.**

Saint Abraham naquit à Cyr, où il fut élevé, et où il mena ensuite la vie solitaire ; mais ses longs jeûnes, ses mortifications, ses veilles, et l'habitude qu'il prit de se tenir toujours debout, l'affaiblirent au point qu'il fut longtemps sans pouvoir marcher. Dieu qui voulait lui donner par là une patience capable de supporter les travaux qu'il lui destinait, lui rendit enfin la santé ; et Abraham résolut de la consacrer entièrement à son service. Ce fut dans cette intention qu'ayant appris qu'il y avait un bourg au Mont-Liban, où l'impiété régnait avec le culte des idoles, il cacha avec quelques-uns de ses compagnons sa qualité de moine

sous l'extérieur d'un marchand, et se rendit dans ce bourg, feignant de vouloir acheter des noix, qui étaient le principal commerce du pays.

Il loua une maison comme s'il eût voulu y établir son négoce ; mais après trois ou quatre jours qu'il s'y tint en silence, on l'entendit qui chantait, quoique d'un ton assez bas, le divin office. Il fut reconnu pour chrétien à ce saint exercice, et il n'en fallut pas davantage pour mettre ces idolâtres en humeur contre lui. Le crieur public rassembla aussitôt le peuple : chacun accourut ; les hommes, les femmes, les enfants se rassemblèrent en foule autour de sa maison ; ils montèrent sur le toit qu'ils découvrirent et jetèrent dedans une quantité prodigieuse de poussière, afin de l'étouffer avec ses compagnons.

Bien loin de penser à se défendre et à témoigner du ressentiment d'un si mauvais traitement, ils ne formèrent pas une seule plainte et continuèrent à prier Dieu. Leur patience étonna les plus vieux de ceux qui étaient présents ; ils commencèrent à s'adoucir, et empêchèrent les autres par leurs remontrances de les maltraiter davantage. On leur ouvrit donc les portes ; mais on leur commanda de sortir au plus tôt du bourg. Sur ces entrefaites des officiers arrivèrent pour faire payer la taille aux habitants, dont ils frappèrent quelques-uns et en enchaînèrent d'autres. Abraham fit alors un acte de charité chrétienne, qui fut pour ces idolâtres un nouveau sujet de l'admirer ; car oubliant les injures qu'on lui avait faites, il sollicita ces officiers de ne pas user de rigueur dans leur commission, et s'offrit de payer en peu de jours cent pièces d'or qu'ils demandaient. Cette générosité acheva de lui gagner leurs cœurs ; et comme ils n'avaient point eu jusqu'alors de seigneur, ils voulurent qu'il fût le premier ; mais Abraham leur fit comprendre qu'il était venu uniquement pour leur salut, et ayant emprunté de quelques personnes qu'il connaissait dans la ville d'Emesse, l'argent qu'il avait promis, il le remit aux officiers, et exigea des habitants pour reconnaissance, qu'ils bâtissent une église. Leurs cœurs furent alors si touchés par la grâce du Seigneur, qu'ils s'offrirent d'y mettre la main sur-le-champ, et ils le conduisirent pour cela dans les lieux circonvoisins, afin qu'il

en choisit un à son gré. Il marqua donc celui qu'il trouva le plus propre à son pieux dessein, et l'édifice fut bientôt conduit à sa perfection.

Abraham ayant ainsi heureusement réussi, et voyant ce peuple dans de si bonnes dispositions, leur proposa de demander un prêtre pour être leur pasteur et desservir la nouvelle église, mais ils lui protestèrent tous qu'ils n'en voulaient point d'autre que lui, en conséquence il reçut le sacerdoce.

Il remplit pendant trois ans auprès d'eux tous les devoirs qu'ils pouvaient se promettre de sa charité, après quoi les voyant suffisamment instruits et affermis dans la religion, il mit un de ses compagnons à sa place et retourna dans son monastère. Mais la sainteté de ses mœurs et le zèle de la gloire de Dieu dont il avait donné de si grandes preuves, le firent juger digne de l'épiscopat, et on lui confia le diocèse de Carres. Il ne fallait pas moins que sa patience et son courage invincible pour gouverner cette Église; car, dit Théodoret, c'était une ville plongée dans l'impiété, et dont les habitants étaient attachés aux superstitions de l'idolâtrie avec une passion qui allait jusqu'à la fureur. Il eut donc des obstacles sans nombre à surmonter, aussi ne s'épargna-t-il pas dans le travail; et enfin Dieu bénit ses soins avec tant de miséricorde, que ce champ hérissé de ronces et d'épines, comme dit le même historien, fut défriché par cet ouvrier infatigable, et produisit, par la semence céleste qu'il y jeta, une moisson très-abondante.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce saint évêque, c'est que bien loin de prendre occasion des peines de son ministère pour diminuer les austérités qu'il pratiquait auparavant, il les augmenta plutôt; puisque Théodoret assure que tout le temps qu'il fut évêque, il ne mangea point de pain, ne but pas même d'eau, mais que sa nourriture était des fruits en automne, et des laitues ou de la chicorée et du persil dans les autres saisons, et il n'en prenait qu'une fois le jour, sur le soir, après avoir dit Vêpres. Il n'allumait jamais du feu pour lui; il n'avait point de lit; il veillait beaucoup et récitait dans la nuit quarante psaumes, qu'il entrecoupait par quatre-vingts oraisons, après quoi il fermait les

paupières sur une chaise et dormait quelque peu de temps.

Autant il était dur envers lui-même, autant il était charitable envers les autres. Quoique ses austérités l'affaiblissent beaucoup, il ne comptait le travail pour rien dans les soins qu'il se donnait pour le service du prochain. Il recevait avec une charité qu'on pourrait appeler saintement prodigue, tous les survenants, à l'exemple du saint Patriarche dont il portait le nom ; car ce saint homme qui n'avait ni lit, ni feu, ni pain, ni vin pour lui-même, les couchait dans de bons lits, leur dressait la table, leur présentait de très-bon pain, d'excellent vin, du poisson, des légumes, et tout ce qu'il pouvait se procurer pour les bien traiter, et se trouvait à midi à leur dîner pour les servir, les excitant à manger, leur présentant à boire, et faisant auprès d'eux, par une humilité et une charité sans égales, les fonctions d'un serviteur.

Il passait souvent les journées entières à donner audience à son peuple, apaisant les différends, conciliant les esprits, exhortant les uns à céder quand la raison et la droiture le demandaient, et usant de l'autorité que son rang et son caractère lui donnaient, quand la douceur et les sollicitations ne suffisaient pas à l'égard des esprits obstinés dans leurs injustes prétentions. Car il ne souffrait point qu'on vexât injustement les faibles, et il se rendait leur protecteur contre ceux qui voulaient les opprimer.

Tant de vertus, tant de charité, tant de sollicitudes qu'il prenait, enfin tant de sainteté lui concilièrent tellement l'affection de son peuple, et lui acquirent un si grand empire sur le cœur de tous, qu'ils écoutaient ses avis avec la plus respectueuse attention, et exécutaient avec joie tout ce qu'il leur prescrivait. Sa réputation s'étendit aussi de tous côtés. L'empereur le voulut voir, c'était Théodose le Jeune ; et quand il parut en sa présence, ce prince l'embrassa avec une singulière affection, et témoigna faire plus de cas du pauvre habit dont il était couvert, que de sa pourpre impériale. D'autre part, les princesses ne lui donnèrent pas de moindres marques de leur vénération, car elles lui baisèrent les mains, embrassèrent ses genoux, et se recommandèrent instamment à ses prières.

Le Saint mourut dans ce voyage ; et dès que l'empereur en eut

avis, il ordonna qu'on le déposât dans une église, en attendant qu'il fût porté dans son diocèse. Il voulut être au convoi funèbre avec les princesses. Les magistrats et les officiers de guerre s'y trouvèrent. On le reçut dans Antioche avec une dévotion qui marquait l'estime générale qu'on avait eue jusqu'alors de sa sainteté. On le conduisit ainsi avec pompe jusqu'à l'Euphrate, où les habitants des villes, des campagnes et des provinces voisines étaient venus en foule, pour participer aux bénédictions qu'ils espéraient en recevoir. Il fallut le faire escorter par des licteurs pour écarter ceux qui voulaient prendre de ses habits par dévotion. Et enfin, il fut transporté dans ce cortège jusqu'à sa ville épiscopale, les uns chantant des cantiques, et les autres mêlant leurs larmes aux louanges qu'on lui donnait, et se plaignant d'avoir perdu leur pasteur, leur protecteur, leur appui et leur père.

(MARIN.)

Saint Abraham mourut en 422. L'empereur Théodose le Jeune garda un de ses vêtements, qu'il portait à certains jours par respect pour sa mémoire.

SAINT CONRAN,

ÉVÊQUE DES ORCADES.

Conran, évêque des îles Orcades, vivait au ^{vii}^e siècle. L'innocence de ses mœurs était admirable ; sa bonté sans bornes et sa compassion active à toutes les misères ne l'empêchèrent jamais de remplir saintement ses devoirs d'évêque.

Avant les ruines que sema partout la réforme, le culte de saint Conran était aussi répandu dans les îles Britanniques, que celui de saint Kentigern.

On l'honore le 14 février.

SAINT ANTONIN,

ABBÉ DE SORRENTE.

Saint Antonin, l'un des patrons de la ville archiépiscopale de Sorrente, au royaume de Naples, vint au monde dans le ^{viii}^e siècle, et fut religieux dans un monastère qui suivait la Règle du Mont-Cassin. Durant la guerre que les Lombards, conduits par Sicon,

prince de Bénévent, firent aux Napolitains, il se réfugia auprès de saint Catel, évêque de Stabi, qui le reçut avec beaucoup de charité, et l'employa au ministère de son église, après avoir remarqué en lui une grande pureté de mœurs jointe à une haute sagesse. Il le fit même son grand-vicaire, partageant avec lui les fonctions et le poids de son épiscopat.

Ce saint Évêque, attiré ensuite par les charmes de la vie solitaire et contemplative, quitta son évêché pour se retirer dans des montagnes désertes. Antonin l'y suivit, après avoir soutenu seul pendant quelque temps le fardeau du diocèse qui lui était demeuré. Leur conduite, surtout celle de Catel, ne manqua pas d'être blâmée des hommes, mais s'étant persuadés sur une vision que Dieu ne la désapprouvait pas, ils bâtirent dans leur désert une chapelle en l'honneur de saint Michel, que la dévotion des peuples rendit depuis fort célèbre.

Saint Catel avait laissé dans le monde quelques ennemis qui, après avoir condamné sa sortie, l'accusèrent encore d'une hérésie très-dangereuse, entre les chefs de laquelle on comptait qu'il osait dire la messe dans un désert qui n'avait été habité jusque-là que par des bêtes sauvages. Il fut conduit en prison à Rome, et pendant son absence les habitants de Sorrente engagèrent Antonin à venir s'établir dans leur ville. Mais lorsqu'il y fut arrivé il se mit dans la communauté de Boniface, abbé de Saint-Agrippin, pour servir Dieu selon la Règle de cette sainte maison, et il en devint lui-même le modèle en peu de temps. De sorte que les religieux l'élurent pour leur Supérieur après la mort de Boniface, qui leur avait marqué, avant d'expirer, qu'ils ne pouvaient faire un meilleur choix.

Antonin fut obligé de céder, après que son humilité lui eut fait longtemps contester son élection. Sa conduite fit bientôt voir que sa répugnance et son aversion ne tombaient que sur la charge de Supérieur et non sur les personnes. Car en s'acquittant à leur égard de tous les devoirs prescrits par la Règle, il se montra toujours leur père, par son affection et par la vigilance avec laquelle il pourvut à tous leurs besoins. On remarque de lui qu'il était toujours occupé, et qu'il tâchait de faire en sorte que ses

religieux le fussent aussi continuellement, parce que, suivant l'esprit de saint Benoît, il regardait l'oisiveté comme l'un des plus dangereux ennemis de l'âme. On croit qu'il mourut vers l'an 830.

Il avait ordonné à ses disciples qu'on ne l'enterrât ni au dedans ni au dehors de la ville. Pour accomplir cette dernière volonté, on ne trouva point d'autre expédient que de l'enterrer dans la muraille même de Sorrente. Ce qu'on prétend avoir été salutaire à la ville, qui se crut défendue miraculeusement par les mérites du Saint contre les armes de Sicard, prince de Bénévent, successeur de Sicon, qui l'avait assiégée en 835. On bâtit depuis une église sur son tombeau à la place de la chapelle qu'on y avait dressée après la levée de ce siège : et cette église fut donnée aux Théatins dans le siècle dernier.

Les Turcs ayant pris et pillé la ville de Sorrente l'an 1558, outre une statue d'argent de saint Antonin qu'ils firent fondre, emportèrent aussi un bras de même métal où étaient renfermés quelques os d'un bras du Saint, et l'exposèrent en vente dans Constantinople. Personne ne parut tenté de l'acheter, quelque bonne composition qu'on en offrit. De sorte qu'un homme de Sorrente même, qui avait été fait prisonnier de guerre, ayant payé sa rançon et étant sur le point de revenir en Europe, le retira et le rapporta à Sorrente.

Ce n'est pas seulement à la ville et au diocèse de Sorrente que le Saint a fait sentir de temps en temps les effets de sa protection : Dieu a encore accordé d'autres grâces à sa considération en divers lieux du royaume de Naples ; ce qui y a rendu son culte célèbre. On le fête le 14 février, jour de sa sépulture ¹.

SAINT PAULIEN,

ÉVÊQUE DU PUY.

Saint Paulien gouverna l'Église du Velay à la fin du iv^e siècle et au commencement du v^e. Il eut pour successeur saint Evory, qu'on appelle aussi saint Vozy, et qui mourut en 448. Son trou-

¹ Emprunté à Baillet.

peau ayant été presque entièrement dispersé par les persécutions et par les troubles de l'arianisme, saint Paulien ranima la foi parmi ceux qui étaient demeurés fidèles, ramena les égarés au bercail, et surtout convertit un très-grand nombre de païens, car le culte des idoles était encore très-répandu dans ces montagnes. Après avoir ainsi rétabli son Église, il s'endormit saintement dans le Seigneur, et donna son nom à la ville de Vetula, où il fut enseveli. Ses reliques furent profanées à la Révolution, et son église détruite. On sauva pourtant un de ses ossements qu'on honore dans l'église de Saint-Georges. La fête de saint Paulien se célèbre le 14 février.

SAINT RAGNOBERT OU RACHOU,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Saint Ragnobert succéda à Ferréol sur le siège d'Autun, au milieu du ^{vii}^e siècle. Il engagea le clergé de sa cathédrale à suivre dans le monde la vie religieuse, dont il était lui-même un parfait modèle. Après avoir gouverné saintement son troupeau, il mourut en paix et reposa dans une petite église, près des murs d'Autun. Il fut en 1530 transféré dans la cathédrale dédiée à saint Nazaire et à saint Celse, puis dans l'église de Saint-Lazare, sur la fin du siècle suivant. Son corps ayant été jeté durant la Révolution dans les caveaux de cette église, on parvint à sauver sa tête et la plus grande partie de ses ossements, qui après un examen canonique, furent rendus à l'église de Saint-Lazare, avec ceux de son saint Patron, le 3 septembre 1803.

SAINT SABAS,

ARCHEVÊQUE DE PECH.

Pech était au ^{xiii}^e siècle la métropole de la Servie. Elle avait pour souverain un prince nommé Étienne, à qui le Pape Honorius III avait donné le titre de roi, parce qu'il s'était réuni avec son peuple à l'Église catholique.

Or ce roi Étienne avait un frère nommé Sabas, qui était moine au Mont-Athos. Sa sagesse et ses vertus firent que le peuple le

demanda pour son prélat. Il sortit avec regret de son monastère pour revenir à Pech, dont il fut le premier archevêque.

Dans le royaume de son frère, qui réunissait à la Servie l'ancienne Mésie et la Dardanée, il fonda douze évêchés ; et il sut établir la bonne harmonie entre les chrétiens, différents de races, de rites et de langage.

Honoré de l'estime générale et de l'affection de tous, il croyait que sa dignité était bien au-dessus de son mérite. Regrettant son premier état de moine, il sollicita vivement du Saint-Siège la permission de retourner au Mont-Athos ; il l'obtint enfin, se recueillit devant Dieu avec bonheur, et mourut d'une mort toute sainte le 14 février 1250.

LE BIENHEUREUX NICOLAS PULLIA DE GIOVENAZZO,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Ce bienheureux serviteur de Dieu naquit l'an 1197, dans la ville de Giovenazzo, au royaume de Naples, dans la province de Bari. Son père, appelé Blaise Pullia, gentilhomme fort recommandable par sa piété, l'éleva avec beaucoup de soin dans la crainte de Dieu, et il eut le plaisir si doux de voir que toutes les inclinations du jeune Nicolas le portaient à la vertu et à l'amour de la religion. Dès sa plus tendre enfance, il donna de si belles preuves de ce qu'il ferait un jour, que l'attention de ses maîtres, aussi bien que celle de ses pieux parents, était moins à lui apprendre ce qu'il fallait faire, qu'à modérer sa ferveur ou son attrait particulier pour toutes les pratiques de pénitence et de mortification. Croissant en âge et en sagesse, il allia si heureusement l'étude des belles-lettres avec tous les exercices de la piété chrétienne, qu'il se mit en état de remplir les desseins que Dieu avait sur lui et de répondre à la grâce de sa vocation. Il la connut plus distinctement lorsque, dans sa vingt-unième année, il entendit prêcher saint Dominique. La parole de Dieu fit de vives impressions sur un cœur toujours docile aux mouvements du Saint-Esprit ; en descendant de la chaire, Dominique vit ce jeune homme à ses pieds, qui demandait avec autant d'empressement que d'humilité d'être admis au nombre de ses enfants.

Malvenda dit que le bienheureux Fondateur, lui ayant donné l'habit, l'envoya d'abord à un couvent qu'il venait de faire bâtir à Canova, ville de la même province de Bari, qui a été depuis détruite par un tremblement de terre. Caché dans sa chère retraite, le fidèle disciple de Jésus-Christ ne pensa qu'à se sanctifier de plus en plus, allant sans cesse de vertu en vertu, et ne mettant point de bornes au désir de se perfectionner. Dieu ne tarda point à faire connaître combien cette âme pure lui était agréable. Nous passons sous silence bien des faits extraordinaires, dont parlent les auteurs de sa vie, parce que de toutes les choses merveilleuses qu'on lui attribue, celle qui lui fait le plus d'honneur, et qui nous doit édifier davantage, c'est la constance qu'il a toujours fait paraître pour s'avancer continuellement dans la perfection chrétienne, par la pratique de toutes les vertus propres à son état. Sa fidélité à la grâce ne s'est jamais démentie. L'innocence et la candeur, qui le faisaient aimer de tout le monde, le rendirent particulièrement cher à saint Dominique, qu'il accompagnait quelquefois dans ses Missions, afin de commencer à son école et sous ses yeux le ministère de la prédication.

Ayant été envoyé l'an 1223 dans sa patrie, pour y annoncer la parole de Dieu, sa modestie et la haute idée qu'on avait de sa sainteté, contribuèrent plus que les discours à toutes les conversions qu'il y fit. Le succès de son ministère ne fut pas moins glorieux l'année suivante, qu'il prêcha le Carême dans la métropole de Trani. L'archevêque et le peuple ne crurent pas pouvoir lui donner des marques plus sensibles de leur satisfaction, qu'en s'offrant de faire bâtir à leurs dépens une église et un couvent, pour les religieux de son Ordre. Il n'eut pas plutôt accepté leurs offres, avec l'agrément des Supérieurs, que les citoyens y travaillèrent comme à l'envi. On donna le nom de Sainte-Croix au nouveau monastère, où on voit encore aujourd'hui le tableau de ce saint Religieux, avec cette inscription : *Beatus Nicolaus de Juventio hujus conventus sanctæ Crucis de Trano fundator.*

Élu Provincial de la province de Rome, il remplit avec une admirable prudence cet emploi qui semblait au-dessus de son âge. La douceur de son gouvernement faisait aimer tout ce qu'il com-

mandait, et le Seigneur répandit tant de bénédictions sur ses travaux, que le grand nombre de sujets qu'il attira à l'Ordre fleurirent longtemps en doctrine et en piété. Ils s'établirent dans plusieurs villes, qui voulant profiter de leurs prédications et de leurs exemples, n'épargnaient point les dépenses les plus considérables pour leur procurer de nouvelles églises. Celle que les habitants de Pérouse firent construire l'an 1233, pendant que le bienheureux Nicolas exerçait parmi eux son ministère, est devenue particulièrement célèbre pour avoir été le lieu où le Pape Grégoire IX, deux ans après, voulut faire la cérémonie de la canonisation de sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie (1235), et Innocent IV, celle de saint Pierre, Martyr (1233). Clément IV en fit la Dédicace en l'honneur de saint Dominique (1265), et le bienheureux Pape Benoît XI y a été enterré (1304). On y conserve précieusement ses reliques. •

La même année que le Père Nicolas fonda ce sanctuaire de piété, il assista à la translation du corps de saint Dominique à Bologne. Témoin et prédicateur des merveilles que Dieu opérait tous les jours par l'intercession de ce grand Saint, il se servit avec avantage de la permission qu'avait donnée le Pape de les publier partout, pour renouveler les sentiments de piété parmi les fidèles ; pendant qu'il combattait avec zèle l'incrédulité des juifs et l'opiniâtreté des hérétiques. Selon le témoignage de plusieurs historiens, le nombre des conversions que Dieu accorda aux prédications ou aux prières de son Serviteur, fut très-considérable, surtout dans la province de Bari, dans la Pouille et dans les principales villes du royaume de Naples. Après avoir ainsi travaillé pendant plus de quarante ans au salut des âmes, il voulut passer ses dernières années dans le silence et dans la prière, pour s'unir plus étroitement à Dieu et se préparer ainsi à la mort, qui le retira des misères de cette vie le jour même qu'il avait prédit, c'est-à-dire le 11 février 1265.

Le peuple commença dès lors à l'invoquer comme un ami de Dieu et à faire des vœux sur son tombeau. On assure qu'il est encore en vénération dans l'église de Saint-Dominique, à Pérouse. Son image fut placée dans le cloître avec l'inscription suivante :

Beatus Nicolaus de Juvenatio discipulus sancti Dominici hujus cœnobii fundator.

Le Pape Léon XII approuva, le 22 mars 1828, le culte qu'on lui rendait, et permit à l'Ordre de Saint-Dominique d'en faire l'office. Sa fête se célèbre le 14 février. (TOURON.)

LE B. JEAN-BAPTISTE DE LA CONCEPTION,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES DÉCHAUSSÉS DE LA SAINTE-TRINITÉ
POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

L'illustre sainte Thérèse de Jésus passait un jour dans un petit village de la Castille, nommé Almodovar del Campo ; elle accepta l'hospitalité chez un riche seigneur du pays, Marco Garcia, et ayant aperçu un de ses enfants, elle lui dit en fixant sur lui un regard prophétique : « Étudie, Jean ; tu m'imiteras un jour. » Quelque temps après elle repassa encore dans ce village, et une seconde fois elle alla loger chez Marco Garcia ; au moment de le quitter, et après l'avoir remercié de sa gracieuse hospitalité, elle demanda à voir ses enfants. On les lui présenta tous les huit ; la Sainte les regarda attentivement, et posant les mains sur la tête de Jean, elle dit à sa mère, dona Elisabetta Lopez : « Vous avez là un fils qui deviendra un grand Saint ; il sera le père et le directeur de beaucoup d'âmes, et le réformateur d'une grande œuvre, que l'on connaîtra en son temps. »

Ce fils de bénédiction, dont Dieu voulait se servir pour la réforme des Pères de la très-sainte Trinité, s'appelait Jean-Baptiste. Il était né le 10 juillet de l'an 1561, sous le pontificat de Pie IV et le règne de Philippe. Il avait donné dès son enfance des signes évidents de sa sainteté future. Il était pieux, réservé, ami du silence et de la solitude ; il ne fréquentait que les églises, l'école, l'hôpital et les monastères ; il ne sortait guère que pour accompagner le Saint-Viatique quand on le portait aux malades ; il faisait son bonheur de l'oraison et de la lecture de la Vie des Saints. Il aimait la très-sainte Vierge d'un ardent amour ; tout petit, quand on voulait apaiser ses pleurs ou ses cris, on lui présentait une image de cette bonne Mère ; aussitôt ses larmes s'arrêtaient,

et il la regardait en souriant. Tous les jours il récitait en son honneur le Saint Rosaire ; et ayant lu, quand il n'avait encore que neuf ans, qu'une sainte jeune fille avait à cet âge consacré à Dieu sa virginité, il courut aussitôt se jeter au pied d'un autel de la Reine des vierges, et la pria avec tant d'amour de le garder toute sa vie sans tache, que cette demande lui fut accordée.

Mais aussi dès lors commença-t-il à mâter son corps et à le traiter rudement. Il portait une chemise de grosse laine et un cilice ; il se donnait chaque jour la discipline ; il dormait peu et sur quelques brins de sarment ; une grosse pierre lui servait d'oreiller. Son père, craignant qu'il ne tombât malade, le fit un jour coucher avec lui ; mais à peine fut-il endormi que le saint enfant courut s'étendre sur ses chers fagots : ses frères alors les jetèrent au feu ; il coucha sur le plancher, et il fallut lui les rendre.

Il se retranchait tout ce qu'il pouvait sur sa nourriture pour le donner aux pauvres qu'il aimait avec passion. Il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait un peu de viande que le dimanche ou aux jours de fête. Tout son bonheur était de distribuer aux pauvres ce qu'il épargnait. Il leur portait du bois l'hiver sur ses épaules. Quand il en rencontrait, il les emmenait à la maison, et pendant qu'une de ses sœurs raccommodeait leurs habits, il les nettoyait, leur lavait les pieds, pansait leurs plaies, changeait de vêtements avec eux, et ne les quittait point sans leur avoir humblement baisé les pieds.

Dieu prenait tant de plaisir à la charité de ce saint jeune homme, qu'il lui plut un jour de la récompenser par un miracle. Il avait donné sa propre chemise à un pauvre, attaqué d'une grave maladie ; à peine cet homme eut-il mis cette chemise, qu'il recouvra la santé.

Cependant une vie si austère, dans un âge aussi tendre, avait compromis la santé de Jean-Baptiste. A force de coucher sur la dure, de maltraiter son corps, il gagna une maladie qui lui dura deux ans, et que les médecins ne purent guérir. Sa famille lui reprocha ses pénitences indiscretes : on voulut qu'il cessât au moins ses austérités ; mais le Bienheureux leur répondait avec un grand calme : « Si la pénitence m'a rendu malade, c'est elle qui

me guérira. » Et en effet, au bout de deux années de souffrances, il fut tout d'un coup guéri miraculeusement.

Il alla alors étudier la théologie dans l'université de Baëza. Il pensait dès cette époque à entrer dans l'Ordre des Carmes Déchaussés, par lesquels il avait été instruit dans son enfance ; mais Dieu, qui le destinait à d'autres desseins, le conduisit à Tolède pour y achever ses études. Il y logea chez un saint prêtre qui recevait quelques étudiants dans sa maison. Parmi ces jeunes gens, les uns admiraient sa vertu, les autres en faisaient le sujet de leurs railleries. Ceux-ci la mirent un jour à une dangereuse épreuve ; ils introduisirent dans sa chambre une fille perdue qui essaya de le séduire ; mais le Bienheureux lui crachant à la face, s'enfuit dans la cathédrale de Tolède où se trouvait une image miraculeuse de la très-sainte Vierge, sous la protection de laquelle il s'était mis dès son arrivée dans la ville. Là, considérant avec effroi les dangers du monde, il revint à sa première résolution de se réfugier dans un cloître. Seulement son cœur hésitait entre les Carmes Déchaussés, et les Trinitaires vers lesquels il se sentait également incliné. Dans un doute de si grande importance pour son salut, il eut recours au jeûne, à la pénitence, implorant surtout la protection de la très-sainte Vierge.

Cette bonne Mère ne lui manqua pas. Un jour qu'il priait avec larmes devant son image miraculeuse, il entendit une voix qui lui disait : « Si tu ne veux pas te tromper, choisis l'Ordre des Trinitaires. » A ces mots, craignant une illusion ou une surprise des sens, il répéta humblement sa prière, et jusqu'à trois fois il entendit intelligiblement la même réponse. Il en parla à ses directeurs ; ceux-ci ayant approuvé son dessein, il le mit sur-le-champ à exécution.

Les Pères Trinitaires avaient à Tolède un magnifique couvent fondé par saint Jean de Matha ; c'est là que le Bienheureux prit l'habit religieux le 29 juin 1580, dans la dix-neuvième année de son âge.

Je ne raconterai que deux traits de son noviciat. Le maître des novices le voulant éprouver lui fit un jour une réprimande sévère, quoique le Bienheureux eût parfaitement répondu à ses

questions. Au lieu de s'excuser, le saint novice se jette humblement à ses pieds et le prie de lui pardonner. Le maître lui tourne le dos et s'éloigne. Trois heures après, repassant par là, il trouva le Bienheureux toujours prosterné et attendant son pardon.

Il y avait un pauvre religieux dévoré d'un ulcère si fétide, que l'on ne voulait plus le panser. Jean-Baptiste se charge de ce malheureux, le soigne avec amour ; mais, emporté par la douleur, le malade le querellait souvent. Une fois qu'il lui faisait de durs reproches, pour toute réponse le Bienheureux se mit à lécher doucement la plaie. Peu après cet acte d'héroïque charité, l'ulcère disparut ; et depuis ce jour le Bienheureux n'éprouva plus aucun dégoût pour les maladies les plus repoussantes.

Après avoir fait profession à la fête de Saint-Pierre, en l'an 1581, on le consacra pendant quatre années à l'étude de la théologie. Dieu l'avait doué d'un si rare talent, que Lopez de Véga l'appelait le plus beau génie de l'Espagne. Mais ses succès ne purent le détourner de l'étude bien plus importante de la sainteté. Il se plaisait à balayer les chambres, faire les lits ; c'est lui qui distribuait la soupe aux pauvres à la porte du couvent ; il quêta pour eux, les secourait de toute façon ; aussi ne le nommait-on dans Tolède que le « Père des Pauvres. »

Pour donner plus de force encore à sa vertu, Dieu l'éprouva en ce temps par de longues et cruelles maladies. Il dut subir de douloureuses opérations : « Taillez, brûlez, disait-il ; pourvu que je reste tout à vous, ô mon Dieu, pendant l'éternité, je suis content. » On l'envoya passer quelques mois dans sa famille à Almodovar, et lorsque les médecins désespéraient le plus, Dieu le guérit miraculeusement. Il revint à Tolède ; mais la fièvre l'y reprit. Ses supérieurs alors, voyant qu'il avait besoin d'un climat plus doux, l'envoyèrent à Séville.

Il n'y put recouvrer la santé, car il garda cette fièvre pendant douze ans ; mais il y trouva l'occasion d'exercer son zèle, et il devint l'apôtre de l'Andalousie. Il la parcourut presque entière, tout malade qu'il était, remuant les populations de son ardente parole, convertissant les pécheurs par milliers. On ne pourrait citer tous les faits extraordinaires de son apostolat. Un jeune homme de

noble famille, emporté par une passion sacrilège, s'apprêtait à violer la clôture d'un couvent. Il se rend par hasard à la prédication du Père Jean-Baptiste. Le sermon était commencé. A sa vue, le Serviteur de Dieu, éclairé intérieurement sur l'état de cette pauvre âme, change le sujet de son discours, et représente avec force les horreurs du sacrilège et les terribles punitions que Dieu lui réserve. Le jeune homme comprend que le Père a deviné son dessein ; il ne peut résister à l'entraînement de sa parole, et va se jeter à ses pieds avouant sa faute et versant des torrents de larmes.

Une malheureuse femme s'était donnée au démon ; elle entend le Bienheureux et se convertit. De retour chez elle, le démon lui apparaît et veut la séduire de nouveau ; mais la grâce était entrée trop avant dans son âme : elle résiste, le démon furieux la prend à la gorge ; alors elle invoque avec confiance le doux nom de Jésus, et son terrible ennemi s'enfuit aussitôt.

Que de femmes abandonnées aux plaisirs ou à la débauche reprirent à sa voix le sentier de la vertu ! Rien ne lui résistait. Quand il montait en chaire, sa voix devenait tonnante, son visage s'illuminait ; des paroles de feu sortaient de ses lèvres. Ses Frères lui demandaient un jour dans quel livre il puisait tant d'éloquence : « Dans le livre de la charité, » répondit-il ; et il montrait son Crucifix.

Le démon irrité de ses succès chercha plusieurs fois à le perdre. Une nuit qu'il allait administrer un malade, il le précipita dans un puits profond ; mais son Ange gardien l'en tira aussitôt sain et sauf.

Le Bienheureux avait évangélisé les Mores de Séville et en avait converti un grand nombre. Ceux qui résistèrent à la grâce, voulant se venger de ses conquêtes, lui envoyèrent des mets empoisonnés. Le bienheureux Père fit sur eux trois fois le signe de la Croix, et ils se remplirent de vers immondes. Cette tentative n'ayant pas réussi, ils l'attendirent une fois à quelque distance de la ville pour l'assassiner. Mais Dieu qui le gardait, le fit passer au milieu d'eux sans qu'ils pussent l'apercevoir.

En l'année 1590, une peste horrible ravagea l'Espagne ; le Bien-

heureux se trouvait alors à Arcos. Il se consacre au soin des malades ; pendant quarante jours, il exerce avec un zèle infatigable l'office de prêtre et de médecin. Il apprend qu'un village voisin est privé de tout secours ; il s'y rend en hâte et se dévoue à ces pauvres malheureux atteints presque tous de la peste. Dieu le multipliait en quelque sorte pour qu'il pût suffire aux besoins des malades ; il se transportait en un instant d'un lieu à un autre. Une de ses pénitentes se mourait, et dans ce moment-là même le démon lui livrait un furieux assaut. Le Bienheureux lui apparaît, quoiqu'elle habitât un pays éloigné de quarante milles ; il la console, l'encourage, lui donne les derniers Sacrements, et disparaît après avoir assuré l'éternel salut de son âme.

Après la peste, il se consacrait à la conversion des Mores de Jaën, lorsqu'il fut envoyé en Afrique pour y racheter trois cents esclaves ; il s'acquitte de sa mission, convertit en outre dix musulmans, qui se cachent dans son vaisseau, et qu'il ramène en triomphe avec les chrétiens qu'il avait délivrés.

Mais le moment était arrivé où Dieu devait se servir de lui pour la grande œuvre à laquelle il le destinait. En quatre siècles d'existence, les Trinitaires s'étaient peu à peu relâchés de l'observance rigoureuse de la règle de leur bienheureux Père, Jean de Matha. Une réforme était nécessaire ; les religieux zélés la désiraient mais n'osaient l'entreprendre. Au chapitre général de Valladolid, tenu en 1594, on avait résolu de choisir dans chaque province deux ou trois couvents où l'on observerait la règle dans toute sa rigueur. Ce projet n'avait point réussi. En ce temps-là le marquis de Sainte-Croix conçut le dessein d'établir sur ses terres un couvent de Frères Déchaussés et réformés. Il en parla par hasard à un Trinitaire, qui l'engagea à donner ce couvent à son Ordre. Le marquis y consentit ; on envoya des religieux, que le peuple reçut avec joie. Les paysans rétablirent l'ermitage de Valdepegnas, qui devait servir de premier établissement, et par une permission de la Providence, c'est le Bienheureux qui y célébra la première Messe. Les religieux étaient venus, vêtus comme de coutume et chaussés. Le peuple qui savait les desirs du marquis, exigea qu'ils allassent pieds nus et qu'ils prissent l'habit grossier des an-

ciens Pères de l'Ordre. Après de longs délais il fallut y consentir. Ce jour était précisément le 28 janvier, anniversaire de la fondation de l'Ordre, trois cent quatre-vingt-dix-neuf ans auparavant.

Le P. Jean-Baptiste n'était point avec eux. Il rencontra un de ses anciens maîtres, religieux de l'Ordre des Carmes Déchaussés et Réformés, qui lui reprocha d'avoir préféré à cet Ordre austère un Ordre relâché dans sa discipline. Ce reproche pénétra le cœur du Bienheureux. Cependant il se consola de ne s'être point encore réuni aux religieux de Valdepegnas en songeant à sa faible santé et au peu de chances de succès qu'avait la réforme. Que de fois il se reprocha depuis cette faiblesse, et que de larmes il versa pour l'effacer !

Un jour qu'il était sorti pour aller au-devant du commissaire général de son Ordre, qui arrivait à Séville, un orage épouvantable éclate au-dessus de sa tête ; la foudre gronde, les éclairs l'enveloppent de leurs traits de feu ; le vent s'élève, déracine les plus grands arbres et menace de le jeter dans quelque précipice. Son âme s'effraie ; il se voit en présence de la mort, examine sa conscience, et se repent alors d'avoir hésité à se rendre à Valdepegnas. Il prend la résolution d'embrasser la réforme, espérant apaiser ainsi la colère divine ; mais l'orage redouble. Alors un cri lui échappe : « Mon Dieu, je vous en fais le vœu ! » Aussitôt le tonnerre cesse de gronder, le vent tombe, le soleil reparait.

Fidèle à sa promesse, le P. Jean-Baptiste demanda au commissaire général la permission de se rendre à Valdepegnas. Le général s'y refusa et l'emmena avec lui à Madrid. Là le Bienheureux eut recours à sa bonne protectrice, la très-sainte Vierge. Comme il sortait de l'église, le général vint à lui : « Père Jean-Baptiste, lui dit-il, je pensais en moi-même que si vous embrassiez la réforme, votre exemple en entraînerait beaucoup. » Le Père tout joyeux raconte ce qu'il vient de demander à l'instant même à la très-sainte Vierge. Le général attendri l'embrasse en lui disant : « Allez donc avec l'aide de Dieu, et accomplissez courageusement son œuvre. »

Il arriva à Valdepegnas le 9 février 1597, et prit l'austère habit de la Réforme. La nuit suivante il se vit en songe transporté dans

un pays barbare, une croix s'élevait, sur laquelle on voulait l'attacher ; mais Notre-Seigneur y était déjà et pendant qu'on clouait les membres du Père, lorsque les clous, après avoir traversé sa chair arrivaient à la chair de Notre-Seigneur, il sentait une douleur extraordinaire. Ses pieds et une de ses mains étaient déjà percés, lorsque le juge dit aux bourreaux : « Laissez-le, vous en avez bien assez d'autres à attacher. » Et en effet il vit s'élever d'autres croix, sur lesquelles on cloua ses autres compagnons. Il comprit alors les peines qui l'attendaient, et tous ceux qui embrasseraient avec lui cette réforme.

Au chapitre général qui eut lieu cette année-là à Séville, et auquel il assistait, il fut élu supérieur de Valdepegnas. Aussitôt il mit son œuvre sous la protection de sa bonne Mère, prit le nom de Jean Baptiste de la très-sainte Conception, rétablit les anciens jeûnes dans son couvent et y ajouta la vigile de toutes les fêtes de la très-sainte Vierge. Une vie si austère émerveillait les peuples ; mais elle dura peu. Ses religieux soutenus par le provincial l'abandonnèrent presque tous. Le général refusant de lui venir en aide, le ciel le soutint. Un jour qu'il était en oraison, il entendit une voix du ciel qui disait : « Ne crains rien, Jean, poursuis ton œuvre ; je t'aiderai. » Une autre fois sa bonne Maîtresse lui apparut : « Je te serai propice, lui dit-elle ; je te ferai surmonter tous les obstacles ; avec moi tu réussiras enfin. »

Alors assuré de la protection divine, il résolut de se rendre à Rome et partit de son couvent avec Frère Étienne de la très-sainte Trinité, son compagnon et son ami, le 24 août 1597. Ils n'avaient que trente écus pour un si long voyage, et encore, arrivé à Alicante le jour de la Nativité de Notre-Dame, le Bienheureux en donna-t-il une partie pour faire dire des messes en l'honneur de cette bonne Mère. Quelques jours après il s'embarquait sur un navire qui faisait voile pour Gènes.

Que de travaux et de peines ce bon religieux dut endurer avant d'arriver à Rome ! Le premier navire sur lequel il s'embarqua, fit presque naufrage au sortir du port, et fut obligé d'y rentrer. On lui en offrit un autre ; mais Dieu le dissuada d'accepter cette offre, et en effet ce navire périt sur les côtes de Gènes. Il perdit

son premier compagnon et en prit un d'un caractère si fantasque qu'il eut beaucoup à souffrir de lui pendant tout le voyage. Plusieurs fois le démon essaya de le faire périr. Enfin il arriva à Rome, mais pour passer par les plus cruelles épreuves.

Les supérieurs de son Ordre essayèrent d'abord de le faire enfermer, et ils y auraient réussi si le Bienheureux n'eût eu le soin de faire demander une sauvegarde par un de ses parents qui habitait Rome. Ils envoyèrent ensuite un neveu du commissaire général, qui le décria auprès du secrétaire de la Congrégation de la Réforme. On l'accusait de s'être enfui de Valdepegnas avec cinq mille écus. Presque tout le monde l'abandonna. L'ambassadeur d'Espagne qui lui voulait du bien, reçut de sa cour l'ordre de le poursuivre. Clément VIII, qui gouvernait alors l'Église, et qui avait accueilli ses projets avec bienveillance, parut l'oublier. Le Bienheureux, accablé de chagrin, tomba malade, et si Dieu ne l'eût soutenu, il eût succombé à tant de traverses. Après son rétablissement, il se retira chez les Carmes déchaussés et réformés, qui s'intéressaient à une œuvre qu'eux-mêmes venaient d'accomplir pour leur Ordre. Ils le reçurent donc comme un frère, et lui donnèrent de grands témoignages d'affection ; mais voyant que son projet de réforme était bien aventuré, ils l'engagèrent à se réunir à eux. Ce ne fut pas la moins difficile épreuve du bienheureux Jean-Baptiste. Vaincu par leurs douces importunités, il consentit, pour leur donner une sorte de satisfaction, à entrer au noviciat. C'était tout ce que désirait le démon. Il lui apparut un jour vêtu en Carme déchaussé, et lui dit : « Frère Jean, si tu ne prends pas cet habit, tu mourras dans trente jours. » Mais aussitôt Dieu lui montra une multitude innombrable de Trinitaires, rayonnant d'une lumière céleste, qui semblaient demander à Dieu quelque grande grâce, et il entendit sortir de leurs lèvres un cri d'angoisse qui l'avertit du péril où il était.

Dieu ne l'abandonnait donc pas, et il eut la bonté de se faire voir à lui pendant quelques jours, sous la forme d'un Crucifix devant lequel il avait prié, l'accompagnant partout et le protégeant.

Les grands serviteurs que Dieu avait en ce siècle ne l'aban-

donnèrent pas non plus. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, qu'il avait visitée à Florence en venant à Rome, l'avait appelé par son nom dès qu'elle l'avait aperçu. Elle lui avait prédit les épreuves qui l'attendaient, ajoutant qu'il prit courage, que Dieu le ferait triompher.

Saint Camille de Lellis l'avait aussi encouragé dans ses projets de réforme, et saint François de Sales venant à Rome pour y passer ses examens d'évêque devant Clément VIII, les avait approuvés. Il n'avait pas même laissé parler le Bienheureux ; avant qu'il pût lui ouvrir son âme, il l'arrêta en lui disant qu'il savait tout et que ses desseins étaient bénis de Dieu.

Cependant humainement tout semblait perdu. Il y avait près de deux ans qu'il était à Rome et ses amis n'espéraient plus rien. La fièvre le reprit : il recommanda son œuvre à Dieu, et pour changer d'air il s'en alla à Gaëte, dont il connaissait l'évêque. Il le croyait riche, et pensait qu'il pourrait facilement lui donner l'hospitalité. Il sut en arrivant que ses revenus suffisaient à peine à ses besoins. « Monseigneur, lui dit-il, j'ai été obligé de quitter Rome pour conserver ce peu qui me reste de vie. Voulez-vous bien m'admettre au nombre de vos pauvres, et m'abandonner un tout petit coin dans votre palais ? »

En voyant une humilité si profonde, le bon évêque se mit à pleurer : « Restez avec moi, lui dit-il, vous partagerez ma table, et comptez que je suis tout à vous. » Il le retint en effet à force d'instances pendant deux mois entiers. Sa santé se rétablit ; les forces lui revinrent ; il se mit à prêcher les Espagnols qui se trouvaient à Gaëte et en convertit un grand nombre.

Alors un vif désir le prit de retourner à Rome : là une heureuse nouvelle, la plus heureuse de toutes, l'attendait. Dieu avait terminé tout seul la grande affaire pour laquelle les hommes s'étaient en vain agités : Clément VIII allait rendre un *Motu proprio* pour la réforme des Trinitaires. Le 20 août 1599 parut cet acte si longtemps désiré du Bienheureux, et qui commençait par ces mots : *Ad militantis ecclesie regimen*. Les Trinitaires déchaussés et réformés y étaient autorisés à fonder un nouvel Ordre, avec des

supérieurs séparés, des constitutions distinctes et conformes à la Règle antique et primitive.

Le Bienheureux avait donc enfin atteint le but de toute sa vie ; mais ses épreuves n'étaient pas près de finir encore. Le démon essaya de l'engloutir dans les flots ; il faillit être empoisonné dès son arrivée en Espagne, et il eut une grande peine à faire exécuter le *Motu proprio* de Clément VIII. Quand on le mit en possession du couvent de Valdepegnas, quelques-uns des anciens religieux, transportés de fureur, s'emparèrent de lui et délibérèrent de le jeter dans une citerne. Peu à peu ces orages s'apaisèrent. Quelques Trinitaires zélés se réunirent à lui. Le nonce leur nomma un visiteur apostolique ; il choisit pour cette mission le Général des Carmes déchaussés, vieil ami du Bienheureux, et il permit que l'on ouvrit le noviciat. Cette faveur fut accordée le jour même de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, en qui le Bienheureux avait une si grande confiance, et sous la protection de laquelle il avait mis son œuvre. Enfin le 10 décembre de l'an 1600, les premiers vœux furent prononcés, et la réforme se trouva ainsi accomplie.

De nouveaux couvents se fondèrent ; ils étaient pauvres, mais la bonté de Dieu pourvoyait à tout. Un jour que les religieux d'Alcala n'avaient pas même un morceau de pain, le bienheureux Père les encourageait à passer ce jour avec patience dans un jeûne parfait, lorsqu'on sonne à la porte. Le portier accourt et trouve deux beaux jeunes hommes qui lui remettent des mets tout apprêtés. Il demande avec instance de qui venait ce don : « Prenez, prenez, lui disent ces jeunes gens, et remerciez le Seigneur. »

Un dimanche, où l'on pouvait selon la Règle manger de la viande, le dîner fut plus maigre que de coutume ; il n'y avait presque rien au couvent. Les religieux supportent avec joie cette petite mortification et leur Père les en loue avec amour. Le soir un domestique du chanoine Hagnez arrive, porteur de viandes et de vin. Son maître l'avait envoyé chez les Franciscains déchaussés, il s'était trompé et était allé aux Trinitaires. Le chanoine ne

sut la méprise que quand les Trinitaires le vinrent remercier ; mais apprenant la disette où ils étaient le matin, il remercia avec eux la Providence du changement de destination qu'elle avait fait à son aumône.

Quelquefois le Bienheureux mendiait par la ville : un jour qu'on lui avait donné douze pains, il en distribua dix aux pauvres qu'il rencontra, et revint au couvent avec les deux seuls pains qui lui restaient. « Père, dit le réfectoirier, que ferons-nous de si peu de pain ? — Coupez les portions plus petites, et la bénédiction divine y pourvoira. » En effet, les portions s'accrurent ; chacun eut abondamment ce qu'il lui fallait ; il restait encore assez de pain pour le soir.

Au bout de trois ans, le Bienheureux désira ajouter un quatrième vœu aux trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; c'était celui de ne rechercher ni directement, ni indirectement quelque dignité que ce fût, et de n'en accepter aucune sans un commandement exprès de l'autorité légitime. Il eut la joie de voir approuver cette addition aux règles de son Ordre par le Pape Paul V. Il prononça le premier ce vœu avec un bonheur extraordinaire, et se ferma volontairement l'entrée des dignités auxquelles le roi et le duc de Lerme, son ministre, voulaient l'élever.

Quand il y eut huit couvents de l'Ordre, le visiteur apostolique, selon le *Motu proprio* de Clément VIII, assembla le chapitre général pour l'élection d'un Supérieur. Il se tint à Valladolid, et le Bienheureux y fut élu ministre provincial de tout l'Ordre. Mais il résigna quelque temps après cette dignité : plusieurs de ses religieux le trouvaient trop sévère ; ils se plaignaient hautement de lui, et demandaient au nonce un visiteur pour tempérer les rigueurs de la Règle. Ce fut un terrible coup pour le Bienheureux. Il assembla ses enfants ; il se mit à genoux devant eux, découvrit ses épaules et leur dit en pleurant : « Si je suis cause de cette tempête, jetez-moi à la mer, j'y consens ; frappez ces épaules nues, je les abandonne à vos coups ; mais soutenez, je vous en conjure, mais sauvez la réforme. »

Ces touchantes paroles les attendrirent. Un visiteur fut nommé

cependant, et rendit au Bienheureux une éclatante justice. Il reprit donc pour un peu de temps ses fonctions de Supérieur ; arrivé à sa troisième année, il les résigna, heureux de rentrer dans l'obéissance et de se soumettre à l'autorité du provincial qui fut élu.

Je ne dois pas oublier ici une charmante leçon d'obéissance qu'il donna à ses novices pendant qu'il était provincial. Il se promenait avec eux dans les jardins du couvent ; il demanda ce que c'était que l'obéissance. On lui répondit aussitôt que c'était une vertu d'un prix inestimable et d'une merveilleuse efficacité. En ce moment il leva les yeux, et vit un petit oiseau qui se vint poser en chantant doucement sur une branche voisine.

« Eh bien , dit-il au novice qui lui avait répondu , si vous croyez à l'efficacité de l'obéissance, montez sur cet arbre, prenez l'oiseau et apportez-le moi. »

Sans hésiter, le jeune homme s'élance sur l'arbre. L'innocent oiseau ne s'émeut pas ; il semble oublier qu'il a des ailes ; il se laisse prendre et le novice l'apporte tout joyeux à son Supérieur.

Le Bienheureux passa le reste de ses jours dans les austérités, les souffrances que Dieu lui envoyait, et le zèle du salut des âmes. Il fonda plusieurs couvents et vit son Ordre s'agrandir par des religieuses Trinitaires déchaussées.

De pieuses dames de la cour de Madrid ayant le désir de se consacrer à Dieu, avaient demandé l'autorisation de se mettre sous la discipline des supérieurs de l'Ordre des Trinitaires. Cette demande fut d'abord rejetée, et elles allaient prendre un autre habit, lorsque Dieu leur manifesta par un miracle la volonté où il était qu'elles se réunissent au Bienheureux. Les obstacles furent levés. Le 9 novembre 1612, leur maison fut érigée en monastère, et on y ouvrit le noviciat.

Le dernier couvent que fonda le Bienheureux fut celui de Cordoue. On y montait une pierre énorme, lorsque le maçon perdit l'équilibre et tomba avec la pierre. Le Père Jean-Baptiste se trouvait en ce moment sur la place. « Au nom de la très-sainte Trinité, s'écrie-t-il en étendant la main, arrête-toi. » La pierre s'arrête, le maçon reste comme suspendu dans sa chute ; tous deux descendent doucement et arrivent à terre sans se faire aucun

mal. Le peuple criait au miracle, et le Bienheureux s'enfuyait au plus vite dans son couvent.

Un gentilhomme de Cordoue avait perdu son fils ; il rencontre le Père Jean-Baptiste et le prie d'entrer dans son palais pour dire à sa femme, qui était désespérée, quelques paroles de consolation. « Je le veux bien, répond-il, mais entrons dans l'église faire un peu d'oraison. » Ils vont ensuite au palais. La mère accourt et se jette à ses genoux en pleurant. Le Bienheureux s'émeut : « Conduisez-moi, » dit-il. Il place son scapulaire sur la tête de l'enfant : « Au nom de la très-sainte Trinité, ajoute-t-il, lève-toi. » L'enfant ouvre les yeux, se lève, appelle sa mère qui le serre avec passion dans ses bras.

Mais l'heure approchait où Dieu allait donner enfin à son serviteur la couronne qu'il avait acquise au prix de tant de travaux. Au mois de juin 1613, il tomba malade en arrivant de San-Lucar à Cordoue. Le médecin, qui était son ami, désespérant de le sauver, l'avertit de sa fin prochaine. Aussitôt le Bienheureux s'écria : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Je me suis réjoui des paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Puis se tournant vers le médecin : « Frère, ajouta-t-il, pourquoi aviez-vous regret de m'annoncer une si bonne nouvelle ? Il y a si longtemps que je l'attends ! Comment un ami si cher a-t-il pu mettre quelque retard à me donner une si douce consolation ? »

Il demanda le saint Viatique. Quand Notre-Seigneur s'approcha de sa cellule, il se jeta au bas de son lit et se prosterna. On le força de se relever, mais quand il eut reçu son bon Maître, il pria qu'on le laissât seul avec lui. On l'entendit lui parler doucement : « Seigneur, disait-il, vous savez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour exécuter vos ordres. » Il sortait en ce moment de sa chambre une odeur toute divine.

Il reçut l'Extrême-Onction, se fit lire la Passion de Notre-Seigneur et dit : « Je mourrai à trois heures ; quelle belle heure ! C'est celle où Notre-Seigneur expira sur la Croix. » Il essaya d'achever l'Office divin en répétant *Complices* avec un de ses religieux ; mais les forces trahirent son courage.

Il prit alors son Crucifix et lui adressait de tendres paroles. Les religieux entrèrent en pleurant : « Pourquoi pleurez-vous ? leur dit le Bienheureux. Je vais au Ciel où je vous serai plus utile qu'ici. » Le voyant près de mourir, ils se jetèrent à genoux et lui demandèrent sa bénédiction. Il la refusa d'abord, parce que le Supérieur était là. Il fallut que celui-ci en donnât l'ordre en pleurant. Il les bénit alors, embrassa le Supérieur avec une grande tendresse, et leur demanda à tous pardon des fautes qu'il avait pu commettre envers chacun d'eux.

Il leur dit ensuite ces paroles de Notre-Seigneur : « Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à mon Père de vous donner son royaume. » Un des religieux s'écria : « Et pourquoi, cher Père, nous abandonnez-vous ? » Le Bienheureux, touché de tant de regrets, prit son Crucifix et dit à Notre-Seigneur : « Si je suis encore nécessaire à la réforme, je ne refuse pas le travail : que votre volonté soit faite ; » mais il ajoutait malgré lui : « J'attends le Seigneur : *Expectans, expectavi Dominum.* »

Ses religieux voyant que le dernier moment était venu, entonnèrent le *Credo*, et comme ils chantaient ces paroles : *Et incarnatus est*, il rendit son âme à son Rédempteur, le 14 février 1613. Il avait cinquante et un ans et sept mois, dont dix-neuf s'étaient écoulés dans le siècle, dix-sept dans l'Ordre des Trinitaires, et seize dans la réforme qu'il avait établie. Il se fit un très-grand nombre de miracles à son tombeau, et sa gloire se répandit dans toute l'Espagne, en Italie, en France, en Allemagne.

Il a été béatifié le 25 septembre 1819, par le Pape Pie VII.

(E. DARAS.)

LA BIENHEUREUSE CHRISTINE VISCONTI,

VIERGE.

Issue de la race impériale et du sang royal de France, fille des Visconti ducs de Milan, Christine reçut une éducation digne de sa naissance ; mais elle reçut du ciel des grâces qui devaient la rendre bien autrement illustre. Précocité pour l'intelligence et pour le cœur, elle se mit, dès l'âge de cinq ou six ans, à mener une vie pénitente. Cette enfant aimait la prière, dont elle faisait

ses délices ; commençait de jeûner, autant qu'on le permettait, sachant se priver dans ses goûts, et même essayait d'affliger son petit corps par de douloureuses disciplines : elle avait ouï lire la Vie des Saints, qui était alors l'aliment de toutes les familles.

Son père et sa mère voulurent empêcher ces pénitences qui auraient pu lui nuire à un âge si tendre, et cela sans doute avec raison ; mais ils allèrent trop loin. Le père, surtout, prétendit qu'une princesse devait avoir un autre train de vie ; songeant à l'établir dans le monde, il voulait lui faire prendre goût aux choses du monde, en observant, comme on aime à le dire, les bienséances chrétiennes : c'est le piège où succombent tant d'âmes innocentes. Une chose cependant effraya la jeune Christine, c'est que ce père, qui l'aimait trop pour lui-même, pas assez pour Dieu, selon la misère de trop de parents, même des plus chrétiens en apparence, songea de bonne heure, — à peine avait-elle dix ans, — à lui donner un époux : une alliance avantageuse s'étant offerte, il avait engagé sa parole de prince pour l'avenir de sa fille.

La jeune Christine avait déjà au cœur un sentiment fort différent : elle avait par la grâce du Seigneur, compris l'honneur et le prix de la virginité, qui lie une âme aux espérances d'une union toute divine ; elle manifesta, quand l'heure en fut venue, ses répugnances à la fois et ses désirs, sans aucun détour. On ne tint nul compte de ses paroles : la promesse était faite, et en ce cas que reste-t-il à une fille, à une princesse surtout, sinon d'obéir ? Telle est la liberté que sait donner le monde. Ici, la jeune chrétienne ne crut pas manquer à l'obéissance filiale en résistant sur un point qui ne dépendait pas uniquement de la volonté paternelle, mais aussi de la sienne, et surtout de celle de Dieu, le Père des pères et des rois. Elle eut le courage de lutter deux années entières, avec une énergie passive, respectueuse, inébranlable : elle avait promis à son Dieu de vivre dans la continence.

Le duc cependant n'avait voulu rien entendre, et le moment était venu de prendre une résolution. Rester au palais paternel,

c'était céder et accepter l'époux auquel on l'avait promise. En cette conjecture si pressante, la pauvre princesse eut recours à la prière, qui peut tout sur le cœur de Dieu : un Ange du ciel descendit à ses pleurs, et lui dit de fuir dans la solitude. Elle obéit. Ayant mis dans sa confidence une compagne pieuse comme elle, qui devait la rejoindre au bout de quelques jours, elle prit la fuite pendant la nuit, et alla se cacher au fond d'une forêt, où elle demeura sans boire ni manger, en attendant sa fidèle suivante. Dieu la nourrit des délices qu'il sait faire goûter aux âmes dévouées à son amour. Elle et sa compagne se vêtirent d'un simple habit noir, en signe de renoncement au monde, et, de peur d'être découvertes, s'enfoncèrent le plus avant possible au fond de la solitude.

Ces brebiettes du bon Dieu, sous la protection céleste, vécurent ainsi l'espace de dix ans, au milieu des bois, parmi les bêtes fauves sans que jamais aucune ait cherché à leur nuire. Elles vivaient d'herbes et de racines, étanchant leur soif avec l'eau des fontaines ou des ruisseaux. Non contentes de ces austérités, elles y joignirent de rudes disciplines, des jeûnes et des veilles remplies d'oraisons et de prières vocales. Les bons Anges de ces jeunes Vierges les gardèrent avec une vigilance extrême, et Dieu ne permit pas que l'intempérie des saisons nuisit à leurs corps, que ne flétrirent nullement les inconvénients du désert.

Ces dix ans écoulés, Christine eut l'inspiration d'aller en pèlerinage au tombeau des Apôtres : elle avait alors vingt-deux ans. Elle y fut comblée des faveurs célestes. De là elle voulut aller à Assise, dans l'intention de gagner l'indulgence de la Portioncule, en visitant l'église de Notre-Dame-des-Anges. La pieuse princesse eut la douleur d'y perdre la compagne de son exil ; mais le Seigneur la dédommagea, en lui procurant l'amitié d'une bonne dame de Spolète, nommée Galicie. Au retour d'Assise, cette nouvelle amie l'emmena à Spolète, et voulut l'avoir en sa maison. Christine, craignant tout ce qui pourrait lui donner trop d'aise en ce monde, alla se réfugier à l'hôpital, où elle servit les pauvres et les malades. Elle s'y nourrissait de pain et d'eau, couchait toute vêtue sur le plancher, dans sa robe rapetassée et son rude cilice,

passait une partie des nuits et des jours en oraison, à deux genoux, se confessait et communiait fréquemment. Son exercice le plus cher était de méditer la Passion du Sauveur, qui la plongeait dans une extase de douleur et d'amour.

La sainte Fille, après un séjour de six mois à Spolète, se disposait à retourner à Rome pour y passer le carême et assister aux cérémonies de la semaine sainte, quand elle reçut avis du ciel que le terme de sa carrière approchait. La bonne Galicie la pressant de nouveau d'accepter une chambrette en sa maison, Christine finit par accepter : elle y fut bientôt prise d'une fièvre qui l'étendit malade sur un grabat, où les Anges et leur auguste Reine vinrent la visiter. Elle reçut les derniers Sacrements avec une ferveur séraphique, et s'envola doucement au Paradis, pour y célébrer avec le Fiancé de son âme des noces éternelles. Ce fut le 14 février de l'an 1453.

(CHAPIA.)

LE BIENHEUREUX GENTIL,

FRÈRE MINEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Matélica, dans la Marche d'Ancône, vit naître le bienheureux Gentil. Il était fort jeune quand il embrassa l'Ordre de Saint-François, et ses études étant finies, il demeura plusieurs années au Mont-Alverne, où les bons exemples, la sainteté du lieu et ses dispositions favorables, l'élevèrent à la pratique des plus sublimes vertus. Son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, lui fit concevoir le dessein d'aller porter l'Évangile en Egypte et dans la Perse. Dans cette vue, il passa les mers et donna toute son application à apprendre la langue arabique : son espérance fut trompée ; il ne fit aucun progrès dans cette étude ; de sorte qu'après bien des peines inutiles, il prit la résolution de repasser en Italie. Mais comme il était sur le point de partir, le Seigneur lui apparut et lui dit : « J'ai mis mes paroles dans ta bouche, tu iras où je t'enverrai et tu diras à ces peuples tout ce que je t'ordonnerai. »

Après ce miraculeux événement, il se trouva qu'il possédait si parfaitement la langue persane qu'il se vit en état de prêcher avec une grande facilité, et Dieu couronna ses travaux par la

conversion de dix mille infidèles, par celle de toute une famille juive à Cafa, et par des prodiges capables de convaincre les esprits les plus opiniâtres.

De Perse, il passa en Arabie, et alla avec Marc Cornaro, duc de Venise, alors en ambassade auprès du Sophi, visiter le tombeau de sainte Catherine, au Mont-Sinaï.

Après avoir satisfait à sa dévotion, ce zélé Missionnaire reprit le cours de ses travaux apostoliques. Il annonça la foi à Trébizonde, à Salmastre et dans les environs de ces villes; il opérait de nombreuses conversions parmi les infidèles, et justifiait sa doctrine par des prodiges frappants, lorsqu'il fut massacré à Toringie en l'an 1340.

On cite parmi les vertus de ce Confesseur de Jésus-Christ, son grand amour pour la pauvreté et sa charité envers les malheureux, auxquels il donnait tout ce qu'il avait, se bornant lui-même au plus étroit nécessaire.

Nicolas Quirini, noble vénitien, acheta ses reliques et les fit apporter à Venise. Cornaro, qui avait tant de raisons de lui porter de la vénération, obtint la tête du Martyr, dont depuis il a gratifié les Frères-Mineurs. Dans la suite les familles de Quirini et de Cambernard, s'unirent pour faire bâtir en son honneur une chapelle au couvent de Saint-Jérôme : ils y déposèrent ses reliques, qui sont un objet de vénération pour les fidèles, à cause des grâces qu'ils reçoivent du ciel par l'intercession du Bienheureux.

LE BIENHEUREUX LOUIS DE PIERRE-LATIN,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Louis de Pierre-Latin s'est distingué dans l'Ordre de Saint-François par son zèle pour la gloire de Dieu, zèle qui lui faisait entreprendre les choses les plus difficiles. Une humilité profonde, lors même qu'il occupait les premières places de l'Ordre, ne l'empêchait pas de s'occuper sans répugnance des fonctions les plus abjectes dans les communautés où il se trouvait, elle mit le sceau de la perfection aux vertus dont il était orné.

La réputation de sainteté qu'il s'était acquise attira beaucoup de sujets dans la province de Toscane, dont il fut quatre fois vi-

caire et dans laquelle il établit plusieurs couvents. Il gouverna cette province pendant onze années consécutives, et ses Frères lui rendaient ce témoignage, que jamais il n'était sorti de sa bouche aucune parole qui démentit la douceur et la modestie dont il faisait profession. Ses actions portaient le même caractère de candeur. Cependant son amour et son respect pour la règle de Saint-François, ne lui permettaient pas de souffrir qu'on la transgressât en aucun point ; mais il n'employait pour corriger les infractions, que des moyens propres à consoler, et il évitait dans ses reproches tout ce qui pouvait aigrir les coupables. Avec tant de bonté, il en imposait néanmoins, et inspirait tant de respect aux religieux relâchés, qu'ils évitaient avec soin sa présence. Ce qu'il faut attribuer à la force des bons exemples qu'il ne cessait de donner.

Dans sa vieillesse, Louis de Pierre-Latin ressentit une grande douleur, de côté qui lui fit connaître que sa fin'approchait. Alors il fit appeler ses religieux, leur fit un discours très-sage sur la nécessité de travailler à se rendre parfaits comme leur saint Fondateur, dans la vue des récompenses promises à ceux qui persévèrent ; puis, en qualité de supérieur, il leur donna sa bénédiction ; et muni de tous les secours que la religion offre aux mourants, il rendit paisiblement son âme à Dieu le 14 février 1468, au couvent de Capriola, près de Sienne.

Quarante-cinq ans après son décès, sa tête parfaitement conservée, fut placée dans la sacristie de ce couvent, où elle est toujours en grande vénération.

LE VÉNÉRABLE P. CORNELIS POLDERMANS,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Il y avait à Ziericzee, dans la Zélande, un monastère de l'Ordre de Citeaux qu'on nommait l'abbaye de Saint-Sauveur : *Monasterium Sancti Salvatoris*. Il avait pour prieur Cornelis Poldermans, homme d'une grande piété et d'une grande sagesse. Mais le calvinisme ayant fait invasion dans cette paisible contrée, y attaqua le catholicisme par le fer et le feu. Le monastère fut pillé, les moines qui ne furent pas tués furent expulsés ; et les bandits

ne quittèrent les lieux qu'après n'y avoir laissé que des ruines.

Cependant, dès qu'ils se furent éloignés, le vénérable prieur Cornelis Poldermans vint pleurer sur les débris de cette maison du Seigneur et ne voulut plus les quitter. En apprenant cette nouvelle, une troupe de réformateurs furieux vint achever l'œuvre en tuant cruellement (*immaniter*) le saint Solitaire qui priaït pour eux.

Ce martyre eut lieu le 14 février 1572.

LE VÉNÉRABLE DOM PIERRE TALMEUF,

RELIGIEUX DE CLUNY, CONFESSEUR DE LA FOI.

Pierre Talmeuf, religieux de Cluny, et procureur de ce monastère, ne retourna pas dans son pays natal, Clermont-Ferrand, après la suppression des cloîtres. Il resta dans le Mâconnais. Les révolutionnaires le haïssaient, parce qu'il n'avait pas prêté serment à la constitution civile du clergé, et surtout parce qu'il était invinciblement attaché aux devoirs du sacerdoce. Lors de l'explosion de leur plus grande fureur, au mois de septembre 1792, Dom Talmeuf crut prudent pour les apaiser, de prêter le serment de *liberté, égalité*, prescrit à cette époque.

Mais cet acte de faiblesse n'étant point de sa part un acte d'impiété, les persécuteurs n'en furent que plus irrités contre lui. Ils l'emprisonnèrent en 1793. Vers la fin de cette année, les autorités du département le firent trainer à Rochefort pour y subir la peine mortelle d'une déportation maritime.

Il fût embarqué sur le navire les *Deux-Associés*, et, malgré ses soixante ans, il soutint si bien les cruelles fatigues de cette navigation, que lorsqu'on débarqua les déportés sur les côtes de la Saintonge, le 5 février 1795, Dom Talmeuf vivait encore ; mais il portait le germe de la mort. Déjà il avait rétracté le serment de *liberté, égalité*. On l'enferma dans les prisons de Saintes. Peu de jours après, il apprit, ainsi que ses confrères, que leur captivité cessait, et qu'il pouvait retourner dans ses foyers. Cette liberté venait trop tard ; Dom Talmeuf était à la veille de sa mort. Il expira le 14 février 1795, à l'âge de soixante et un ans. Ses ossements reposent à Saintes.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage, le 14 février, à Notre-Dame de Bourbourg, près de Dunkerque. Bzovius rapporte qu'en 1383, la sainte image frappée par un hérétique, rendit beaucoup de sang, et que le coupable tomba mort.

On célébrait aujourd'hui en plusieurs pays la fête de la Pureté de Marie, selon ces paroles de l'Esprit-Saint : « Vous êtes toute belle, ô ma Bien-aimée, et il n'y a pas de taches en vous ; *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te*. Le Saint-Esprit appelle encore Marie : « Le lys entre les épines, » parce que, dit Denis le Chartreux, les autres Vierges sont des épines pour elles-mêmes ou pour ceux qui les voient, tandis que cette très-pure Vierge n'inspire que des sentiments purs et saints à ceux qui lèvent les yeux sur elle pour l'invoquer. Le Docteur évangélique dit que ces images éteignent les feux impurs en ceux qui les contemplent avec dévotion ; et le bienheureux Jean d'Avila raconte que beaucoup de personnes ont conservé la chasteté dans les tentations par la dévotion à la très-sainte Vierge. Saint Alphonse de Liguori ajoute que le nom de Marie a surtout une vertu très-grande pour assurer la victoire à ceux qui le prononcent et l'invoquent avec confiance. C'est pourquoi les fidèles ont depuis longtemps honoré la pureté de Notre-Dame comme un moyen d'acquérir cette belle vertu. Mais la sainte Église romaine célèbre maintenant cette fête le troisième dimanche d'octobre.

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Rome sur la voie Flaminienne, la fête de saint Valentin, prêtre et martyr qui, après avoir donné des preuves éclatantes de sa science profonde, et du pouvoir qu'il avait de guérir les

¹

SEXTODECIMO KALENDAS MARTII.

Romæ via Flaminia, natalis beati Valentini Presbyteri et Martyris, qui post multa sanitatum et doctrinæ insignia fustibus cæsus et decollatus est sub Claudio Cæsare. — Item Romæ, sanctorum Martyrum Vitalis, Feliculae, et Zenonis.

malades, fut meurtri de coups de bâton, puis décapité sous l'empereur Claude.

A Rome encore les saints Vital, Félicule et Zénon, martyrs.

A Terni, saint Valentin, évêque et martyr qui, après une longue flagellation, fut mis en prison ; étant demeuré inébranlable, on l'en tira au milieu d'une profonde nuit, et il eut la tête tranchée par l'ordre de Placide, préfet de la ville.

Au même lieu, les saints Procule, Ephèbe et Apollone, martyrs, qui, ayant été arrêtés par l'ordre du consulaire Léonce, comme ils priaient pendant la nuit auprès du corps de saint Valentin, eurent la tête tranchée.

A Alexandrie, les saints martyrs Bassus, Antoine et Protolique, qui furent jetés dans la mer.

De plus, les saints martyrs Cyrion, prêtre ; Bassien, lecteur ; Agathon, exorciste ; et Moïse qui, ayant tous souffert le supplice du feu, s'envolèrent au ciel.

Au même lieu, les saints Denis et Ammone, décapités pour la foi.

A Ravenne, saint Eleucade, évêque et confesseur.

En Bithynie, saint Auxence, abbé.

A Sorrente, saint Antonin, abbé, qui après la dévastation du monastère du Mont-Cassin par les Lombards, se retira près de cette ville, dans une solitude, où il mourut en grande odeur de sainteté. Son corps opère encore tous les jours des miracles, et

— *Interamnæ, sancti Valentini Episcopi et Martyris, qui post diutinam cædem custodiæ mancipatus, cum superari non posset, mediæ noctis silentio ejectus de carcere, decollatus est jussu Placidi urbis Præfecti. — Ibidem, sanctorum Proculi, Ephebi et Apollonii Martyrum, qui cum ad corpus sancti Valentini vigiliis agerent, jussu Leontii Consularis comprehensi, gladio cæsi sunt. — Alexandria, sanctorum Martyrum Bassi, Antonii et Protolici, qui demersi sunt in mare. — Item, sanctorum Martyrum Cyrionis Presbyteri, Bassiani Lectoris, Agathonis Exorcistæ, et Moysis, qui omnes igne combusti evolaverunt ad cælum. — Ibidem, sanctorum Dionysii et Ammonii decollatorum. — Ravennæ, sancti Eleuchadii Episcopi et confessoris. — In Bithynia, sancti Auxentii Abbatis. — Apud Surrentum, sancti Antonini Abbatis, qui e Monasterio Cassinensi a Longobardis devastato in solitudinem ejusdem urbis secedens, ibidem sanctitate celebris obdormivit in Domino : cujus corpus multis quotidie miraculis, et præsertim in liberandis energumenis effulget.*

son crédit auprès de Dieu éclate surtout par la délivrance des possédés.

Additions des autres martyrologes.

En Pologne, aux confins de la Prusse, de la Mazovie et de la Polaquie, le martyr de saint Brun, archevêque, et de ses dix-huit compagnons.

Saint Modestin, évêque en Orient, et avec lui saint Florent, prêtre et saint Flavien, diacre, après avoir beaucoup souffert pour la foi, vinrent chercher un peu de repos à Avellino, entre Bénévent et Salerne. Ferrari dit que cette ville possède leurs actes, mais qu'ils ne sont pas suffisamment exacts. C'est aussi l'avis des Bollandistes. Cependant on honore leur mémoire dans cette contrée de l'Italie.

Saint Protolique, saint Basse ou Bassus et saint Antoine, martyrs d'Alexandrie, qui, après divers tourments, furent jetés dans la mer.

Saint Lée (Léo), florissait au ^{vii}^e siècle à Montefeltro. Il est honoré dans le Ferrarais et le duché d'Urbain.

Saint Paulien, sixième évêque du Velay. Le siège de l'évêché était alors Ruessium, localité qui a perdu son nom pour s'appeler Saint-Paulien. Saint Evode, son successeur, transporta le siège épiscopal au Puy, dans la seconde moitié du ^{vi}^e siècle.

La bienheureuse Christine de Visconti, vierge du tiers-ordre de Saint-Augustin, qui dès l'enfance s'exerça aux austérités et traita rudement son corps pour ne vivre que de l'esprit. Elle mourut en 1458. Spolète la fête le 14 février.

Saint Valère, roi d'Angleterre, selon les vieilles traditions ; on dit qu'il était le protecteur de sainte Ursule et de ses compagnes dans leur fuite, et qu'il fut martyrisé avec elles.

Les Bretons honorent en ce jour, le bienheureux André, prêtre de Fontevrault, qui fut le directeur du bienheureux Robert d'Arbrissel, et qui vécut en ermite dans une forêt du Poitou.

Sainte Sévérine, sous le patronage de laquelle est une métropole du royaume de Naples. •

Saint Morillon, évêque de Cahors, célèbre par ses grandes au-

mônes. Grégoire de Tours lui applique ces paroles de Job : « J'étais la consolation des veuves, l'œil des aveugles, le pied des boiteux, le père des invalides. »

Le vénérable Imbert de Vergy, évêque de Paris, nommé par le roi Robert. Sa sainteté a été très-admirée. Il mourut en 1060, après avoir siégé trente ans.

Saint Abias, cité par saint Epiphane comme patron d'une église d'Alexandrie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Baille, curé du diocèse d'Aix, pour avoir refusé le serment, accusé de fédéralisme, condamné à mort, exécuté à Marseille le 14 février 1799.

Jacques Florent Pâris, prêtre d'Orléans, pour la même cause envoyé à Blaye, d'où il devait être déporté, enfermé dans un souterrain de l'île du Pâté, mort dans ce souterrain le 14 février 1794. Il avait soixante-sept ans.

François Doazan, prêtre de Poitiers, pour le même refus de serment, déporté à Cayenne, mort à Sinnamary le 14 février 1794.

Etienne Saignemorte, prêtre de Lyon, pour la même cause, condamné comme prêchant le fanatisme, c'est-à-dire la foi ; exécuté à Lyon le 14 février 1794.

QUINZIÈME JOUR DE FÉVRIER.

Saint Faustin et saint Jovite, Frères et martyrs. — Le Bienheureux Pierre Thomas, de l'Ordre des Carmes, Patriarche de Constantinople et martyr. — Saint Sévère, prêtre. — Saint Fauste, compagnon de saint Maur. — Saint Quinide ou Quiniz, évêque de Vaison. — Saint Aquilin, évêque d'Evreux. — Saint Silvin, évêque régional. — Saint Valfrid, abbé de Palatiole. — Saint Sigefride, apôtre de la Suède. — Sainte Georgie, vierge. — Le Bienheureux Achard, évêque d'Avranch. — Le Bienheureux Jourdain de Saxe, second général de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — Le Bienheureux Henri d'Utrecht, compagnon du Bienheureux Jourdain. — Le Bienheureux Reginald ou Renaud d'Orléans, Frère Prêcheur. — Le Bienheureux Jean de Gandie, Frère Mineur. — Le Vénérable Père Augustin Castagnarès, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la Foi. — Le Vénérable Père Claude de la Colombe, de la Compagnie de Jésus. — Mémoire de la Très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE,

FRÈRES ET MARTYRS.

Les bienheureux Faustin et Jovite, issus d'une des plus nobles familles de Brescia, prêchaient avec un grand zèle la foi de Jésus-Christ, qu'ils avaient reçue avec une pieuse avidité. Unis en effet, moins encore par les liens du sang que par la vertu de l'Esprit-Saint qui les animait, ces deux frères travaillaient ardemment de concert à faire connaître partout le nom du Christ ; et tels étaient leurs succès qu'ils attiraient au culte du vrai Dieu tous les habitants de la contrée. La ville de Brescia avait alors pour évêque Apollonius, qui se tenait caché par crainte de la persécution. Témoin de la ferveur de ces serviteurs de Dieu pour la prédication de l'Évangile, il les fit venir auprès de lui et les éleva aux ordres de la hiérarchie de l'Église. A Faustin qui était l'aîné il conféra le sacerdoce, et il enrôla Jovite le plus jeune parmi les diacres du Christ. Ainsi revêtus d'un caractère sacré, les deux Saints se livrèrent encore avec plus d'ardeur à la prédication.

Comme chaque jour ils conquéraient à la foi du Christ un peuple nombreux, et que personne ne s'opposait à leur enseignement, le bruit de leur prédication se répandit bientôt dans les provinces voisines.

Or, à cette époque, les peuples des Rhéties avaient pour gouverneur le comte Italicus, païen zélé et dévoué tout entier au culte des démons. S'enveloppant dans les ténèbres de son aveuglement, il ne se contentait pas de rejeter pour lui-même la lumière de la foi, il s'efforçait encore de l'éloigner de sa province. C'est pourquoi, lorsque l'empereur Adrien visita la Ligurie, Italicus vint au-devant de lui jusqu'à l'Adda, et d'une voix sacrilège lui adressa ces plaintes : « Grand empereur, triomphateur invincible, sauve la république romaine, prends en main la défense des divinités sacrées que nous honorons. Il y a dans la ville de Brescia deux hommes qui annoncent je ne sais quel Christ, et déjà ils ont détourné un grand nombre de citoyens du culte de nos grands dieux. Si la puissance divine de ta parole ne les arrête, il est certain que par leur funeste influence notre culte va disparaître de ces contrées. » A ces paroles, l'empereur Adrien, qui connaissait le zèle emporté du gouverneur pour ses idoles, lui donna, par un écrit signé de sa main sacrée, tout pouvoir pour ramener aux divinités de l'empire, ou exterminer dans les supplices, tous les chrétiens, quelque part qu'il les trouvât.

Le comte Italicus, investi, comme il l'avait désiré, de cette puissance de sévir contre les chrétiens, se rendit aussitôt à Brescia, selon les ordres d'Adrien. A peine arrivé dans cette ville, il envoya son conseiller Libérius notifier à Faustin et à Jovite la volonté de l'empereur ; mais ils demeurèrent immobiles dans leur foi ; alors Italicus les fit arrêter par ses soldats, et ordonna qu'on les lui présentât. Quand ils eurent été amenés devant son tribunal, il leur adressa la parole en ces termes : « Le très-invincible empereur a décrété par sa volonté sacrée que tous les chrétiens devaient embrasser la religion de nos dieux, et que ceux qui refuseraient d'obéir à ses ordres expieraient dans les supplices le crime de leur révolte. Il est donc juste, Faustin et toi Jovite, que vous vous soumettiez à ces conseils salutaires, et que,

renonçant aux erreurs d'une superstition nouvelle, vous reveniez à l'ancien culte de nos dieux que la république a consacré.» Les bienheureux Faustin et Jovite répondirent : « C'est maintenant pour nous le temps de nous livrer à la joie et non à de vaines frayeurs. Sache donc que, initiés à la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous ne pouvons en aucune manière l'abandonner ni obéir à tes ordres. » A cette réponse, le comte Italicus ordonna qu'on les gardât en prison jusqu'à l'arrivée de l'empereur, qu'on espérait revoir bientôt.

En effet, cinq jours après l'empereur fit son entrée à Brescia. Alors le comte Italicus lui annonça que les bienheureux Faustin et Jovite avaient méprisé ses ordres, et qu'il les avait en conséquence fait jeter en prison pour les lui présenter. L'empereur Adrien dit : « Et quelle est leur famille, pour qu'on leur accorde d'être entendus devant notre majesté ? » Le comte Italicus répondit : « Ils sont issus d'une race illustre, et leurs parents, qui occupent les premières places du sénat dans notre cité, ont montré pour nos dieux un si grand respect, que partout où ils ont pu découvrir des chrétiens, ils les ont poursuivis avec le plus grand zèle. Quant aux deux coupables, je ne sais quelle folie les a aveuglés et leur a fait rejeter notre culte avec obstination et blasphème, pour adorer le Christ qu'ils disent avoir été attaché sur une croix par les Juifs. » Adrien dit : « Ces hommes me sont très-nécessaires ; leur supplice en ramènera un grand nombre aux dieux de l'empire. » Il ordonna donc qu'on les tirât de prison, se les fit amener et leur dit : « Vous qui abandonnez le culte du soleil. Est-il un autre dieu plus grand que lui, et à qui vous deviez de préférence le tribut de vos hommages ? » Le bienheureux Jovite répondit : « Nous adorons le vrai Dieu, le Dieu du ciel et de la terre et de toute créature, celui qui a fait le soleil et lui a donné pour mission de nous éclairer pendant le jour, comme il a ordonné à la lune et aux innombrables légions d'étoiles d'éclairer les ténèbres de la nuit. »

Adrien reprit : « Vous seriez plus prudents et plus sages d'obéir à notre volonté ; vous pourriez vous assurer par là les premières places dans notre palais, au lieu qu'en persévérant dans

cette folie, vous vous condamnez vous-mêmes à la mort la plus cruelle. » Les très-saints Martyrs Faustin et Jovite répondirent : « Jamais nous ne commettrons ce crime infâme, qui nous conduirait à la mort éternelle. » Adrien dit : « Votre crime, c'est de vous déclarer chrétiens, et de refuser de jouir en paix de nos faveurs auprès de notre trône, préférant ainsi voir attacher à vos personnes la note d'infamie. » Jovite répondit : « C'est un devoir pour nous de nous dire chrétiens et de le proclamer hautement ; car, tes faveurs, nous devons les fuir pour mériter les bonnes grâces du Roi éternel. » L'empereur Adrien dit : « Il faut que votre cœur soit bien dur pour n'être pas touché de nos paroles ; car notre amour pour vous est grand, et notre plus ardent désir serait de vous faire renoncer à vos erreurs, afin que vous pussiez jouir près de nous d'un rang honorable dans nos armées. » Le bienheureux Faustin reprit : « Ce rang honorable nous l'avons dans la milice où notre Christ nous a enrôlés ; car votre milice finira avec le temps, puisque le temps doit t'emporter toi-même ; la nôtre, au contraire, demeurera durant l'éternité. »

Adrien dit : « Il suffit ; ma patience a supporté assez longtemps vos outrages. Ou sacrifiez au soleil, le dieu invincible, ou je vous châtierai, et vous périrez dans de nombreux supplices. » Faustin et Jovite répondirent : « Nous sacrifions au Dieu vivant qui a fait le soleil pour l'ornement de la création ; et le soleil que tu veux nous faire adorer, Dieu nous l'a donné pour servir à nos besoins. » Alors l'empereur enflammé de colère, les fit conduire devant le temple du soleil, où le dieu avait une statue entièrement dorée, et dont la tête était ornée de rayons de l'or le plus pur. Là, il dit aux saints Martyrs : « Vous voyez la gloire de l'invincible soleil. Approchez du dieu et sacrifiez-lui, si vous voulez être trouvés dignes de jouir de sa présence, et délivrés des tourments qui vous sont réservés. » Le bienheureux Faustin répondit : « Tu vas voir éclater tout à l'heure la gloire de notre Dieu, et tu apprendras combien est impuissant celui que tu honores. » En même temps tous deux dirent d'une commune voix : « Le soleil connaît le terme de sa carrière ; vous avez, Seigneur, étendu sur lui les

ténèbres, et la nuit a été faite ¹. » Adrien dit : « Quelles sont ces paroles que vos lèvres murmurent ? Approchez davantage et sacrifiez au soleil, le dieu invincible. »

Alors Jovite se tournant vers la statue du soleil, dit : « Nous adorons le Dieu qui règne au ciel et qui a établi le soleil pour nous éclairer. Toi donc, statue, vaine image de ce soleil, change de nature et parais à nos yeux comme une poix vile, pour la confusion de ceux qui t'adorent comme un Dieu. » Il dit, et aussitôt la statue, aux yeux de tout le peuple, devint noire comme de la suie ; les rayons dont sa tête était ornée tombèrent à terre, semblables à des charbons éteints. A ce prodige, Adrien s'écria : « Qu'est-ce que je vois ? » Le comte Italicus lui dit : « Ordonnez à vos ministres d'essuyer la statue avec des éponges et de lui rendre son premier éclat. » Adrien ordonne alors à ses officiers de monter à la statue, et avec des éponges d'enlever la suie qui la couvre. Mais tandis qu'ils font de vains efforts pour exécuter ses ordres, la statue tout entière s'évanouit comme une étincelle, en sorte qu'il n'en reste pas une trace. Le bienheureux Faustin dit à l'empereur : « Vois-tu ce qu'est devenu le dieu que tu honores, et comment il a été réduit à néant ? »

L'empereur furieux condamna les Martyrs aux bêtes ; et lorsqu'on les eut amenés au milieu du cirque, il dit à Italicus : « Qu'on lance contre eux les plus cruelles, afin qu'à leur seul aspect ces insensés sentent leur courage défaillir. » Puis se tournant vers les Martyrs : « Faustin et Jovite, leur dit-il, voyez la mort qui va vous saisir ; encore un instant et votre carrière touche à son terme. Croyez donc à mes conseils, et sacrifiez au dieu Saturne ou à Diane, pour échapper à la dent des bêtes. » Faustin répondit : « Celui que vous appelez Saturne était un homme souillé des infamies les plus monstrueuses, et qui dévora, dit-on, la chair de ses fils. Quant à Diane, ce fut une femme de mœurs trop libres, qui, abjurant la pudeur de son sexe, rattachait, à la façon des chasseurs, ses vêtements avec sa ceinture, afin de poursuivre, dit-on, les bêtes sauvages. Et ce sont là les dieux que tu nous

¹ *Psalm.*, CIII, 19.

ordonnes d'adorer, pour nous faire outrager le Dieu Très-Haut ! » L'empereur Adrien reprit : « La mort déjà vous saisit, et vous persévérez dans vos blasphèmes ? »

Alors il se tourna vers ses gardes, et leur ordonna de lancer quatre lions contre les athlètes du Christ ; ce qui fut aussitôt exécuté. Les yeux de ces bêtes sauvages lançaient des flammes, et leur aspect inspirait la terreur. Mais on les vit accourir d'un bond rapide et se rouler aux pieds des Saints, en poussant d'affreux rugissements qui glaçaient de terreur la foule des païens. Ils abaissaient à terre leurs têtes superbes, et léchaient avec respect les endroits que les Saints avaient foulés. A cette vue, Adrien ordonne à ses officiers de lancer les léopards. Mais ceux-ci, arrivés au lieu où se tenaient les serviteurs de Dieu, se roulèrent également à leurs pieds. Alors les spectateurs s'écrièrent : « Qu'on enlève du milieu de nous les magiciens, afin que nous puissions librement adorer nos dieux. » Adrien, de plus en plus irrité, dit à ses officiers : « Envoyez contre eux les ours ; mais auparavant, afin d'exciter par la douleur ces bêtes féroces à dévorer les martyrs, qu'on leur applique autour des flancs des torches ardentes. » Les officiers exécutèrent l'ordre de l'empereur et lancèrent les ours. Arrivés à leur tour près des serviteurs de Dieu, comme de concert avec les lions et les léopards, ils se jetèrent tous ensemble sur les officiers et les déchirèrent de leurs morsures ; pas un seul n'échappa.

Quant aux élus de Dieu, ils se tenaient sans crainte au milieu des bêtes. Adrien leur dit : « Vous voyez, Faustin et Jovite, de quelle miséricorde use à votre égard le dieu Saturne, que vous avez insulté ; il a défendu aux bêtes de vous toucher. » Faustin répondit : « Rougis de honte, odieux tyran des chrétiens ! Ce n'est point, comme tu le peuses, ton Saturne qui nous a arrachés à la fureur des bêtes, mais bien plutôt le vrai Dieu que nous servons, et qui règne au Ciel. Où sont donc ces menaces dont tu cherchais à nous épouvanter ? Les bêtes dont tu as déchaîné contre nous la fureur sauvage, les voilà qui, oubliant leur férocité, adorent notre Dieu et se prosternent à nos pieds ! Si donc il te reste contre nous quelques moyens plus puissants, hâte-toi de

les employer, afin que sur tous les points tu reconnaisse ta défaite. » Adrien reprit : « Soyez moins empressés, j'ai fait préparer des tourments plus terribles, et tout à l'heure j'ordonnerai qu'on vous les fasse subir. »

A ce moment, un prêtre nommé Orphetus dit à l'empereur, dont il était le parent : « Si votre clémence l'ordonne, nous prendrons avec nous Saturne, le dieu invincible, et nous irons à ces malheureux pour les délivrer des bêtes et essayer de gagner leurs âmes ? » Adrien lui dit : « Faites comme vous le croirez convenable. »

Orphetus donc, avec les autres prêtres et le comte Italicus, prennent la statue de Saturne et se dirigent vers le lieu où les Saints se tenaient au milieu des bêtes. Mais à peine s'en étaient-ils approchés que, se jetant aussitôt sur cette troupe de païens, ces animaux furieux les mirent tous en pièces, malgré les prières des spectateurs qui criaient : « Dieu Saturne, secours tes ministres. » La statue elle-même, foulée aux pieds des bêtes, resta à terre, souillée du sang de ses prêtres.

Quand la femme d'Italicus, nommée Afra, eut appris que son mari venait d'être dévoré par les bêtes, elle se hâta d'accourir au théâtre, et se mit à crier à haute voix devant l'empereur : « Quels sont donc, Adrien, ces dieux que tu honores, s'ils n'ont pu ni sauver leurs prêtres, ni se délivrer eux-mêmes ? Et moi, malheureuse, victime de leur impuissance et de ta perfidie, je perds aujourd'hui mon époux ! » Enfin la foule, témoin de ce qui venait de se passer, glorifiait le Dieu de Faustin et de Jovite ; un grand nombre crurent au Seigneur, entre autres un ministre de l'empereur, Calocérus, avec presque tous les officiers. Afra elle-même, l'épouse d'Italicus, renonçant aux erreurs de l'idolâtrie, s'associa à ces nouveaux fidèles.

L'empereur Adrien dit alors aux Martyrs : « Si le Dieu que vous honorez est le véritable, délivrez-vous de ces bêtes et sortez du cirque. » Les bienheureux athlètes répondirent : « Oui, sur ce point encore nous te montrerons la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Alors, se retournant vers les bêtes, ils leur dirent : « Au nom du Seigneur, nous vous commandons de sortir de la

ville, sans faire de mal à personne. » Aussitôt ces bêtes sauvages, comme d'innocentes brebis, s'éloignent, sortent des portes de la ville et gagnent les déserts des montagnes. Adrien donna ordre de reconduire en prison les généreux soldats du Christ.

Le lendemain, il fait dresser son tribunal au Capitole ; et là, se faisant amener les Saints de Dieu, il les pressait de sacrifier à Jupiter. Comme rien ne pouvait ébranler leur foi, Adrien fit allumer un vaste bûcher, et ordonna qu'on les jetât au milieu du brasier. Les soldats du Christ, environnés de flammes de tous côtés, demeuraient debout, immobiles ; et les mains étendues vers le ciel, ils chantaient un hymne au Seigneur. Alors l'empereur, saisi plus que jamais d'une violente fureur, répète à grands cris que ce sont des magiciens et des scélérats ; il ordonne qu'on les ramène en prison, que personne ne soit admis à les visiter, et qu'on les laisse mourir de faim. Mais au milieu de la nuit, les Anges du Seigneur descendirent vers les Martyrs. A la présence des Esprits célestes les ténèbres se dissipèrent, et la prison fut éclairée comme par les rayons d'un brillant soleil. Cette lumière ne disparut qu'après avoir fortifié le courage de ces bienheureux athlètes de Jésus-Christ.

Après ce nouveau prodige, l'empereur fit préparer son tribunal devant le temple de Mars, et ordonna qu'on amenât de nouveau les bienheureux Faustin et Jovite. Calocérus, chargé de cette mission, vint avec tous ses gardes chercher les saints Martyrs ; et jusqu'au temple de Mars, ils les comblèrent de témoignages d'honneur. Lorsque Adrien vit tous ses gardes d'un commun accord traiter les Saints avec tant de respect, il poussa un profond soupir, et, vaincu par la douleur, il se retira dans son palais où il ordonna qu'on lui amenât à l'insu du peuple Faustin et Jovite, et leur dit : « Croyez-vous, par vos maléfices, m'avoir réduit à l'impuissance moi et mon peuple ? Si vous ne sacrifiez aux dieux, je vous ferai traîner chargés de chaînes par les nombreuses villes de l'empire, jusqu'à ce qu'enfin je termine vos jours au milieu des supplices. » Le bienheureux Faustin répondit : « Quelque part que tu nous fasses conduire, sache que partout, au nom de Notre-Seigneur, tu seras confondu ; car il nous pro-

tège et il est toujours avec nous. » Adrien dit : « C'est ce que vous nous montrerez, quand je vous aurai appliqués à des supplices plus terribles. » Le bienheureux Jovite reprit : « Quels que soient ces supplices, la douleur ne nous effraiera pas ; car le Seigneur nous soutiendra. » Adrien les fit encore conduire en prison pour y rester jusqu'au jour de son départ, avec l'ordre de ne permettre à personne de les voir ; et il fit sceller la porte de la prison avec le sceau de son anneau impérial.

Cependant la foule du peuple qui avait cru, et avec eux Calocérus et ses officiers, cherchèrent Apollonius, qui se tenait caché par crainte des infidèles. Ils le trouvèrent non loin de la ville de Brescia. Quand Apollonius eut appris par eux tout ce qui s'était passé, il bénit le Seigneur, et les conduisit au pied d'une montagne, dans un lieu plus écarté. Là, après leur avoir exposé, selon la coutume, l'ensemble des dogmes de la foi, il les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, les confirma dans le Christ et les congédia. Mais on avait annoncé à l'empereur que Calocérus et ses gardes avaient embrassé la foi ; aussitôt, plein de colère, il ordonna qu'on les prit et qu'on les lui amenât chargés de chaînes au cirque. Là, s'adressant à Calocérus : « Malheureux ! quelle est donc cette folie qui s'est emparée de toi et qui t'a rendu le plus abject de tous les officiers de mon palais ? » Puis, se tournant vers les gardes : « Et vous, misérables victimes que la mort se prépare, dites par quel excès de démence vous abandonnez nos dieux, sans craindre les châtimens qui frappent les grands coupables ? » Ils répondirent : « Nous ne craignons point la mort de ce monde, parce que le Dieu qui règne au Ciel est notre appui. » Alors Adrien, dans un violent accès de fureur, les fit envelopper et décapiter au même lieu. Quand Apollonius l'eut appris, il vint avec des chrétiens, enleva les corps des martyrs, et les ensevelit avec honneur, le 13^e des calendes de décembre.

Pour Calocérus, Adrien le fit charger de chaînes ainsi que Faustin et Jovite, et ordonna qu'on les trainât à sa suite jusqu'à Milan, où il était sur le point de se rendre. Lorsque les bienheureux Martyrs eurent quitté les portes de la ville, les chrétiens en foule, avec leur saint évêque Apollonius, vinrent les accompagner

jusqu'au fleuve Mella. Puis, après s'être fortifiés mutuellement dans la foi, ils se donnèrent la paix et se séparèrent en versant d'abondantes larmes. Le peuple rentrait à Brescia ; et les bienheureux athlètes Faustin et Jovite, avec Calocérus, tous trois chargés de chaînes, étaient conduits sous bonne escorte à Milan, où ils arrivèrent après trois jours de marche. Aussitôt Adrien donne ordre de dresser son tribunal dans les thermes d'Hercule, et fait comparaître devant lui les généreux Martyrs du Christ, épuisés par les fatigues de la route. Il espérait, le barbare, qu'affaibli par les douleurs d'un long voyage, le courage des soldats du Très-Haut céderait enfin, et qu'ils obéiraient à ses ordres. Avec l'accent d'une orgueilleuse indulgence, il leur dit : « Malheureux, vous savez comment vous avez été arrachés à votre ville ! au moins, aujourd'hui, revenez aux sacrifices de nos grands dieux ; vous pourrez encore échapper aux supplices et arriver même aux premiers rangs parmi les officiers de notre palais ? » Les bienheureux Martyrs répondirent : « Nous offrons des sacrifices à notre Dieu, qui en toute occasion nous donne son secours. Cesse de t'agiter pour nous séduire ; tes promesses ne sont pour nous que comme un vil néant ; jamais nous ne sacrifions aux démons que tu adores. »

Adrien, enflammé de fureur à ces paroles, ordonne qu'on les renverse à terre, qu'on les y tienne fortement attachés, puis qu'à l'aide de tubes on verse dans leur bouche du plomb fondu, qui, pénétrant dans leur gosier, leur arrachera en même temps la parole et la vie. Les bourreaux exécutent ses ordres ; mais bientôt le plomb, rejaillissant sur ceux qui le versaient, se répand de tous côtés, et ses ardeurs brûlantes respectent encore les Saints. A la vue de tels prodiges, Adrien frémissait de plus en plus dans sa rage ; il les fit étendre sur le chevalet et soumettre à la torture, ordonnant qu'on appliquât autour de leurs flancs des lames de fer rougies au feu. Les bourreaux obéirent ; alors Calocérus s'écriant à haute voix : « Bienheureux Martyrs, dit-il, priez pour moi ; car je suis cruellement brûlé par ces flammes. » Saint Faustin lui répondit : « Calocérus, attends un instant avec patience ; voilà l'Ange du Seigneur qui t'apporte du secours ; » et presque

aussitôt le secours du Seigneur se fit sentir. Calocérus fut fortifié, il commença à rendre grâces au Christ, assurant qu'il n'éprouvait plus aucune douleur. Adrien lui dit : « Est-il vrai, Calocérus, que tu ne sens pas le feu qui te brûle ? — Non, répondit Calocérus, les ardeurs de tes flammes n'arrivent pas jusqu'à moi. » Alors l'empereur dit aux bourreaux : « Qu'on apporte des étoupes, de la résine, de l'huile, qu'on allume un grand feu autour des chevaux, et que tout soit brûlé en même temps, et les instruments du supplice et leurs victimes. » Quand ces ordres eurent été exécutés, Adrien, voyant les flammes s'élargir et s'étendre autour des chevaux, ne douta point que les Saints de Dieu n'en ressentissent cruellement les atteintes, et il leur fit crier : « Au moins maintenant vous éprouvez la toute-puissance des dieux ? » Mais les bienheureux Martyrs bénissaient le Seigneur, et dans leurs traits était peinte la joie la plus vive, en sorte qu'il était clair pour tous que le feu les avait respectés. Le peuple, témoin de tant de merveilles, se mit à crier : « Il est vraiment grand, le Dieu des chrétiens ! » Et beaucoup crurent au Seigneur.

Adrien, confondu et ne sachant plus à quel moyen avoir recours, fit promptement reconduire les Martyrs en prison. Quelques jours après, il partait pour Rome, traînant à sa suite, de ville en ville, les invincibles témoins du Christ chargés de chaînes ; il espérait par ce spectacle effrayer les chrétiens, en même temps que les fatigues du voyage finiraient par épuiser les Martyrs. Pour Calocérus, il le livra au gouverneur des Alpes Cottiennes, nommé Antiochus, avec ordre de le contraindre à sacrifier aux dieux, ou, s'il ne pouvait triompher de son obstination, de le faire mourir dans les supplices. Antiochus, ayant donc reçu Calocérus, se prépara à regagner son gouvernement, et fit partir devant lui son prisonnier chargé de chaînes. Peu après, ayant été forcé de suivre Adrien, il envoya aux Alpes Cottiennes, en qualité de son lieutenant, un certain Fabricius. Celui-ci, après avoir fait souffrir mille tourments au bienheureux Calocérus, le ramena enfin à Milan, où le généreux chrétien consumma son martyre.

Cependant les bienheureux Faustin et Jovite étaient conduits à Rome, et partout sur la route ils entraînaient les peuples à la foi

du Christ par leurs prédications. Déjà ils étaient près de la ville, quand un certain Calimérus, qui était chrétien, vint au-devant d'eux, les fit monter sur son char à ses côtés et entra avec eux dans Rome. Touchés d'une foi si vive, les saints Martyrs obtinrent de leurs gardes de voir le Pontife romain, qui se tenait alors caché près des catacombes ; ils lui demandèrent d'élever Calimérus aux honneurs de l'épiscopat, et de l'envoyer à Milan pour gouverner et fortifier dans la foi les fidèles de cette cité ; ce qui en effet leur fut accordé. Enfin, car il serait trop long de raconter, dans tout leur détail, les souffrances et les miracles des bienheureux Martyrs du Christ Faustin et Jovite, hâtons-nous de dire quel en fut le glorieux dénouement. Aux portes de la ville, l'empereur Adrien avait voulu les forcer de sacrifier à ses idoles ; mais avec le secours de Dieu, toujours fidèle à ses Martyrs, ils avaient résisté avec une constance généreuse ; même par le courage de leur foi, autant que par leur parole, ils avaient conquis à Jésus-Christ un peuple nombreux. Alors l'empereur les livra au comte Aurélien, en disant : « Prenez ces contempteurs de nos dieux, reconduisez-les à Brescia, et là, s'ils ne veulent pas sacrifier, mettez-les à mort. »

Aurélien, prenant donc les bienheureux Martyrs, les chargea de chaînes et les fit reconduire à Brescia. Les chrétiens de la ville avec Apollonius leur évêque vinrent au-devant d'eux. Ils se réjouissaient, hélas ! trop tôt de les revoir. Car le comte Aurélien se fit amener les bienheureux Martyrs, et, quand il voulut les forcer à sacrifier à ses dieux, ils lui répondirent : « Nous sommes prêts à mourir pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, plutôt que d'obéir à tes ordres. » A ces paroles, Aurélien ordonna qu'on les conduisît hors de la ville et qu'on leur tranchât la tête. Les généreux Martyrs du Christ furent donc trainés hors des murs, sur le chemin de Crémone. Ils se mirent à genoux, et des gladiateurs leur tranchèrent la tête ; c'est ainsi que par une mort d'un moment ils gagnèrent la vie éternelle.

Ceci se passait sous l'empire d'Adrien, Ils consommèrent leur martyre le 15 des calendes de mars, Notre-Seigneur Jésus-Christ régna.

(BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

LE BIENHEUREUX PIERRE THOMAS,

DE L'ORDRE DES CARMES, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE ET MARTYR.

Pierre Thomas, la gloire et l'ornement de l'Ordre du Mont-Carmel, naquit dans un village du diocèse de Sarlat, en Périgord, vers le commencement du ^{xiv}^e siècle, de parents pauvres mais chrétiens. Dès l'âge le plus tendre, il eut une dévotion particulière envers l'auguste Mère de Dieu, et tous ses amusements, pendant les années de son enfance, consistaient à orner un petit oratoire dédié à la très-sainte Vierge, devant l'image de laquelle il faisait ses prières. Son père, qui voyait dans son fils de si heureuses dispositions, aurait bien voulu lui faire faire des études ; mais sa fortune ne le lui permettant pas, il s'adressa à quelques personnes charitables qui vinrent à son secours. Pierre Thomas étudia d'abord à Montpensier, puis à Agen, et partout on le vit donner l'exemple du travail et de l'application la plus soutenue, jointe à la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il ne vivait que d'aumônes, et ses progrès dans les sciences humaines n'étaient surpassés que par ceux qu'il faisait dans les voies de la sainteté. Aussi le prieur des Carmes de Lectoure qui le remarqua, le prit en amitié et l'emmena avec lui pour lui faire achever son éducation dans son couvent.

La vie régulière et édifiante que menaient alors les Carmes, fit une vive impression sur l'esprit de Pierre, et lui inspira le désir d'entrer dans leur Ordre. Mais il savait que tout don parfait vient du Père des lumières, et pour s'assurer que la volonté de Dieu l'appelait à la vie religieuse, il passa plusieurs jours dans de ferventes prières, après lesquels il n'hésita pas à communiquer ses désirs au prieur qui s'y rendit avec empressement. On l'envoya tout de suite à Condom pour y faire son noviciat. Après une année d'épreuves, il fut admis à la profession, et chargé d'instruire les jeunes Frères, fonctions qu'il remplit avec zèle, d'abord à Condom, puis à Agen ; mais il ne négligeait pas pour cela ses exercices de piété ; il s'y appliquait au contraire avec d'autant plus d'ardeur qu'il se préparait à recevoir bientôt la prêtrise.

La grâce du sacerdoce donna un nouveau lustre à sa vertu, et

les fidèles, touchés de sa ferveur et de sa piété dans la célébration des Saints Mystères, témoins de sa régularité, de sa vie austère et pénitente, commencèrent dès lors à le regarder comme un Saint. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge. Il avait mis en elle, après Jésus-Christ, toute sa confiance ; il n'entreprenait rien qu'il n'eût imploré son secours par une oraison particulière. La Salutation angélique était sa prière favorite, et lui servait comme de prélude à toutes les autres. Dans ses sermons et ses entretiens, il ne manquait jamais de communiquer à ceux qui l'entouraient, sa pieuse tendresse pour Marie, et le premier ouvrage qu'il donna au public fut un excellent traité sur l'Immaculée Conception.

Cependant Pierre ayant enseigné successivement la philosophie et la théologie à Bordeaux, à Alby, à Agen et à Cahors, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris pour y prendre le grade de docteur. Le jeune religieux y était précédé par une réputation brillante, et l'Université dérogea en sa faveur à ses statuts, en lui donnant le bonnet doctoral au bout de trois ans ¹. Peu de temps après, Clément VI le fit venir à Avignon en qualité de théologien du Pape.

Ses talents pour la chaire ne le cédaient en rien à son habileté dans l'école. Il prêchait avec tant d'éloquence et d'onction, qu'après un sermon qu'il prononça à Avignon contre le luxe des femmes, on vit une réforme générale dans l'habillement des dames les plus distinguées de la ville. Dans le tribunal de la pénitence, il opéra des conversions plus nombreuses et plus difficiles encore, et grâce à son zèle, la ville entière parut bientôt changer de face, par la cessation des scandales et des désordres dont elle était malheureusement le théâtre. Ses succès ne se bornèrent pas à la seule ville d'Avignon. Le Pape Clément VI, mort le 6 décembre 1352, avait ordonné que ses restes fussent transportés sans pompe à l'abbaye de la Chaise-Dieu en Velay. Pierre, choisi pour accompagner le cercueil, prêcha dans toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, et partout ses exhortations produisirent les effets les plus salutaires.

¹ Les statuts de l'Université exigeaient cinq ans d'études dans ses cours.

Innocent VI, successeur de Clément dans la Chaire de saint Pierre, qui avait su apprécier aussi le mérite extraordinaire de l'humble et modeste Serviteur de Dieu, l'employa dans plusieurs missions également difficiles et délicates ; entr'autres, il l'envoya auprès des Vénitiens et des Génois, qui avaient eu recours à sa médiation pour régler les différends qui existaient entre eux depuis longtemps. Par sa prudence et sa haute intelligence des affaires, Pierre aplanit toutes les difficultés d'une manière qui surpassa l'attente et les vœux du Souverain Pontife. Ces deux républiques puissantes purent réunir leurs forces contre les Turcs, dont les progrès alarmants menaçaient toute la chrétienté. Presque immédiatement après, il fut envoyé auprès d'Étienne, roi de Russie, en qualité de légat, avec le titre d'évêque de Patri et Lipari en Sicile.

Celui-ci, qui prenait le titre d'empereur des Bulgares, avait fait témoigner au Pape, par des ambassadeurs, le désir qu'il avait de renoncer au schisme des Grecs, et de rentrer dans le sein de l'Église romaine. Il reçut le légat avec la plus grande distinction ; mais il pensait beaucoup moins à la réunion des deux églises, qu'à obtenir des secours contre les Hongrois ; et toute l'habileté du saint Prélat échoua contre la perfide dissimulation de ce prince hypocrite. Cependant Pierre, malgré le désir ardent qu'il avait de réussir dans l'objet de sa mission, ne laissa pas que de montrer beaucoup de fermeté contre les injustes exigences d'Étienne. Ainsi il refusa de lui baiser les pieds, de crainte d'avilir la dignité d'évêque et de légat dont il était revêtu, et il ne cessa d'adresser au peuple, qui accourait en foule à ses discours, les exhortations les plus pathétiques et les plus efficaces, malgré les défenses que le roi avait faites à ses sujets d'entendre la messe du Saint, sous peine d'avoir les yeux crevés.

On rapporte que Dieu manifesta la sainteté de ce grand homme, durant cette légation, d'une manière miraculeuse. Un jour, la barque légère sur laquelle il était monté, fut attaquée par un vaisseau turc. Elle était sans défense, et l'issue du combat ne pouvait être un instant douteuse, quand l'homme de Dieu s'étant mis en prières, il s'éleva subitement, entre la barque et le cor-

saire, une nuée si épaisse, que celui-ci fut forcé de lâcher prise. Dans la même navigation, il fut tout-à-coup assailli par une violente tempête qui ne lui laissait presque aucun espoir de salut ; mais Pierre ayant de nouveau imploré l'assistance du Tout-Puisant, la barque se trouva ballottée doucement, et aborda dans une rade paisible où elle put attendre que les vents fussent apaisés.

Mais la plus célèbre de toutes les ambassades dont notre Saint fut honoré, est celle qu'il eut à remplir auprès de la cour de Constantinople, lorsque le Pape eut appris que Jean Paléologue, empereur d'Orient, manifestait quelque désir de faire cesser le schisme, et de rentrer dans l'union de la sainte Église catholique. C'était une tâche difficile, déjà essayée à plusieurs reprises, et de grands hommes y avaient échoué. Cependant la négociation de Pierre commença d'abord sous les plus heureux auspices, et fit concevoir de grandes espérances. Il conduisit les choses avec tant de prudence et d'habileté, que malgré les obstacles de tout genre qu'il rencontra et qu'on lui suscitait à dessein, il parvint à obtenir une profession de foi orthodoxe et une promesse d'obéissance au Saint-Siège de la part de l'empereur. On ne saurait décider aujourd'hui si toutes ces démonstrations du prince grec furent bien sincères, ou si, comme beaucoup d'historiens l'ont cru, il ne voulait par là qu'obtenir du Pape et des puissances chrétiennes de l'Occident, des secours contre les Turcs qui le pressaient et les ennemis intérieurs qui agitèrent tout son règne. Quoi qu'il en soit, les malheurs de ce monarque ne lui permirent pas d'accomplir ses promesses, si jamais il en eut l'intention ; et forcé, plusieurs années après, de céder la couronne à son fils, il termina dans l'oubli, en 1391, sa misérable existence.

Pierre, étant sur le point de quitter Constantinople, reçut du Pape l'ordre de passer par le royaume de Chypre, où il fut reçu avec de grands honneurs par le roi Hugues IV ; mais le saint Évêque se déroba à ces pompes mondaines, qui étaient pour lui de véritables supplices, se réfugia dans un couvent où il vécut comme un simple religieux pendant tout le temps que dura sa mission dans cette île.

Peu de temps après, le Souverain Pontife voyant toutes les bénédictions que Dieu répandait sur les travaux et les efforts du saint Evêque, révoqua tous les légats qu'il avait en Orient, et nomma Pierre légat général pour toute la Thrace, en le faisant passer du siège de Patri à celui de Vierport et de Cotone. Le Saint retourna donc à Constantinople avec une nombreuse armée navale, que plus d'une fois il anima dans les combats, de ses exemples et de ses exhortations.

Mais c'est surtout dans l'exercice des devoirs d'évêque qu'il se montra admirable. On ne saurait raconter toutes les conversions éclatantes qu'il opéra pendant les quatre ans qu'il passa en Orient. Il parcourut, à diverses reprises, souvent seul, presque toujours à pied, toutes les provinces de sa légation, prêchant, réformant les mœurs, rétablissant la discipline dans le clergé, toujours prêt à répondre à toutes les questions qui lui étaient soumises, et à résoudre tous les doutes qu'on lui proposait. Pendant qu'il était dans l'île de Chypre, il sacra Pierre de Lusignan roi de cette province, corrigea les abus qui s'étaient introduits parmi les clercs, et fit enfin rentrer dans le sein de l'Eglise romaine le Patriarche des Grecs qui avait jusque-là résisté à tous les efforts et à toutes les exhortations des princes et des évêques. Il se rendit aussi dans l'Achaïe où était situé son évêché. En faisant la visite de son diocèse, il recueillit comme ailleurs le fruit de tant de soins. Il fit reflourir la piété parmi les chrétiens, convertit un grand nombre de schismatiques à la véritable Eglise, et réforma les mœurs des Latins.

Nous avons peu parlé jusqu'ici de ses miracles nombreux. On en cite plusieurs qu'il opéra dans le cours de ses voyages et de ses prédications. Ainsi il obtint par ses prières un fils à l'un des principaux seigneurs de sa province, que le chagrin de n'avoir point d'héritier de son nom et de sa fortune, réduisait presque au désespoir ; il apaisa sur mer une furieuse tempête en présentant un Crucifix aux flots et aux vagues mugissantes qui étaient près d'engloutir le vaisseau ; il fit cesser subitement le fléau de la peste qui désolait l'île de Chypre, en ordonnant des pénitences publiques, et en assistant lui-même à une procession générale,

vêtu d'un sac et d'un cilice, la tête couverte de cendre, les pieds nus et la corde au cou.

Pierre, sur le point de revenir en Europe, persuada au roi de Chypre de l'accompagner et de se rendre à Avignon, afin de solliciter, auprès du Pape Urbain V et des princes chrétiens, des troupes et des secours pour recouvrer la Terre-Sainte. Ils s'embarquèrent ensemble ; mais le roi s'étant arrêté à Gènes, Pierre arriva seul à Avignon, où il fut reçu par le Pape et les Cardinaux avec toutes les marques d'estime et de vénération qui étaient dues à ses vertus et à ses succès.

Sur ces entrefaites, le Pape ayant appris qu'Urse, archevêque de Candie, autrefois légat du Saint-Siège à Smyrne, était mort, promut le bienheureux Pierre à ce siège métropolitain, sans avoir égard à ses humbles refus et à la vive répugnance qu'il lui manifesta. Puis il l'envoya à Bologne, pour régler la contestation qui existait entre le Saint-Siège et le duc de Milan sur la possession de cette ville. Pierre profita du séjour qu'il fut obligé d'y faire, pour protéger cette célèbre université, qui, depuis si longtemps, y subsiste avec un succès qui ne s'est jamais démenti. Ce fut encore dans le même temps qu'il eut, au rapport de ses historiens, cette consolante vision où la très-sainte Vierge lui révéla combien l'Ordre des Carmes lui était cher, et lui promit qu'elle en serait toujours la protectrice et la Mère.

Pendant que ces choses se passaient à Bologne, la croisade fut résolue contre les infidèles. Le Pape nomma pour chef de cette expédition, Jean, roi de France, et pour légat, le cardinal de Périgord ; mais le roi et le légat étant morts la même année, il remplaça le cardinal par le bienheureux Pierre, qu'il nomma légat du Saint-Siège dans toutes les provinces de l'Orient, avec le titre de patriarche de Constantinople. On voit, dans la bulle de légation, combien le Souverain Pontife avait une haute estime pour notre Saint. Il lui donne les titres « d'Homme selon le cœur de Dieu, éclatant par la pureté de sa vie, éminent en science, encore plus admirable par sa profonde humilité, très-savant dans la loi du Seigneur, animé d'une vraie foi, héros véritablement chrétien, doué d'une prudence consommée, d'une intrépidité

héroïque, et d'une douceur qui lui gagne tous les cœurs. »

Pierre ayant reçu la bénédiction du Pape Urbain V, se rendit d'abord à Venise où il devait attendre le roi de Chypre. Pendant son séjour dans cette ville, il ne resta pas oisif. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit en prières, entendait des confessions et prêchait avec tant de succès, qu'il engagea un grand nombre de gentilshommes à prendre la croix contre les infidèles. De là il passa avec le roi dans l'île de Rhodes qui était le rendez-vous général de l'armée des Croisés. Là, il prêcha encore en présence de toute l'armée avec tant de chaleur et d'onction, qu'il fit pénétrer le remords et la crainte de Dieu dans les cœurs de ces hommes endurcis. Le roi, ses officiers et un grand nombre de soldats, dont plusieurs ne s'étaient pas confessés depuis bien des années, se purifièrent de leurs péchés par le Sacrement de la Pénitence, et voulurent être communies de sa main. Tous se sentant animés d'un nouveau courage après l'accomplissement de ce pieux devoir, la flotte mit à la voile, et en quatre jours elle arriva devant Alexandrie.

A la vue de l'armée chrétienne, les Sarrasins, au nombre d'environ cinquante mille, tous bien armés et intrépides, sortirent de la ville, se rangèrent en bataille sur le rivage et y passèrent la nuit. De son côté le Saint la consacra à la prière, et dès l'aube du jour, sans autres armes qu'un Crucifix à la main, il se mit à la tête de l'armée chrétienne. A cette vue, chefs et soldats, tous se sentirent animés d'un tel courage, qu'ils dissipèrent les ennemis, malgré leur opiniâtre résistance. Ceux-ci se retirèrent en bon ordre et rentrèrent dans la place ; mais ils ne purent y tenir longtemps, et les chrétiens, qui les suivaient de près, s'en emparèrent après avoir perdu très-peu de monde. Cependant Pierre Thomas, qui allait de rang en rang pour exciter le courage des soldats, reçut plusieurs blessures, dont heureusement aucune ne fut mortelle. Son ardeur fut si grande, qu'il ne voulut pas même se retirer pour y faire appliquer un appareil.

Malheureusement ce succès ne fut pas de longue durée. Les chrétiens, pressés par les musulmans, abandonnèrent la ville quatorze jours après. Ainsi échoua une entreprise qui avait coûté

à ce Saint tant de travaux, et dont il attendait les plus grands résultats pour la gloire de Dieu et de son Église. Ramené dans l'île de Chypre, il se retira dans un couvent de la ville de Famagouste, où il se livra à une profonde tristesse. Bientôt il y fut atteint d'une fièvre violente qui lui annonça le terme de sa carrière terrestre et de ses travaux apostoliques. Dès lors il prédit le jour de sa mort, et ne songea plus qu'à s'y préparer. Il voulut que tous ses domestiques communiasent à la Messe qu'il entendit, n'étant plus en état de la dire lui-même ; puis il les exhorta à persévérer dans la crainte de Dieu, et leur recommanda à tous une dévotion tendre envers la très-sainte Vierge. Ensuite il leur distribua une somme d'argent, et demanda qu'on lui apportât le Saint Viatique, qu'il voulut absolument recevoir couché sur la dure, la corde au cou, couvert d'un sac et d'un cilice. Sa dévotion n'éclata pas moins que son humilité dans cette circonstance ; rien ne pourrait peindre la joie et la sainte confiance dont son cœur était pénétré. Dieu permit néanmoins que ce calme si pur fût troublé pendant quelques instants par des mouvements de frayeur que le démon chercha à lui inspirer ; mais ils furent bientôt dissipés par sa vive confiance en Marie. Enfin on lui administra l'Extrême-Onction, cérémonie pendant laquelle il voulut être couché sur la terre nue, disant « qu'un chrétien ne devait mourir que sur la cendre et le cilice. » Les derniers moments de sa vie se passèrent dans un recueillement profond et une intime communication avec Dieu. Sans cesse on l'entendait prononcer les Saints Noms de Jésus et de Marie ; tous ses traits brillaient d'une joie si pure et si vive, qu'on eût dit déjà qu'il jouissait par anticipation du bonheur de élus. Comme on voulut lui offrir quelque chose à prendre, il montra le Crucifix qu'il tenait entre ses mains en disant : « Voilà le seul aliment qui me convienne, et duquel je puisse désormais attendre quelque soulagement. » Peu d'heures après il expira dans ces saintes dispositions, le jour de l'Épiphanie, l'an 1366.

Après sa mort, les fidèles accoururent en foule à l'église des Carmes pour contempler ses précieux restes. La mort, bien loin d'altérer ses traits, semblait au contraire leur avoir rendu toute

la vivacité de la jeunesse. Pendant six jours que son corps fut exposé, on n'y remarqua pas la moindre trace de corruption.

Pierre avait ordonné, par humilité, qu'on l'enterrât à l'entrée du chœur, afin, disait-il, qu'il fût plus souvent foulé aux pieds; mais ses vœux furent trompés. Les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau lui attirèrent longtemps le respect des fidèles, qui venaient en foule pour l'honorer et l'invoquer. Au xv^e siècle son nom fut inséré dans les calendriers, et le Pape Paul V permit aux Carmes de célébrer sa fête dans leur Ordre, et même de la transférer au 29 janvier, parce que le jour de sa mort est occupé déjà par la solennité de l'Épiphanie.

L'une des plus éclatantes vertus dont fut doué le bienheureux Pierre Thomas, fut sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge : *Incredibili erga eam exarsit devotionis affectu*, dit le célèbre Luc de Wadding, de l'Ordre de Saint-François, dans l'éloge qu'il a fait de ce Saint. Il s'était fait une loi de ne rien omettre de tout ce qui pourrait l'honorer. Il composa, ainsi que nous l'avons déjà dit, un excellent traité de son Immaculée Conception, dans lequel il rapporte les privilèges singuliers de cette divine Mère de Dieu. L'éloge de la très-sainte Vierge se trouvait dans toutes ses prières, dans ses sermons et jusque dans ses entretiens. Il n'apercevait jamais son image qu'il ne s'inclinât profondément. Enfin cette pieuse dévotion l'inspirait, le suivait, le guidait dans ses moindres actions. Elle remplissait son cœur, et le plongeait souvent dans de délicieuses extases. On sait au reste que la dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie a été celle de presque tous les Saints. Saint Jean Damascène la regarde comme une armure puissante que Dieu donne à ses élus pour les défendre contre toutes les attaques de l'ennemi du salut; et tous les maîtres de la vie spirituelle s'accordent à dire qu'un fidèle Serviteur de Marie ne saurait périr. (M^{sr} DONEY.)

La fête de saint Pierre Thomas a été depuis transférée au 14 février pour l'Ordre des Carmes de l'ancienne observance, et au 15 février pour l'Ordre des Carmes Déchaux. Le Martyrologe des religieux lui donne le titre de Martyr, parce qu'il mourut des suites de blessures reçues pour la défense de la Foi.

SAINT SÉVÈRE,

PRÊTRE.

Sévère était prêtre dans une vallée des Abruzzes. Un jour qu'il était occupé des soins matériels de sa maison, on le pria de venir confesser un malade qui allait mourir, il répondit :

— Allez le rassurer et lui dire que je vous suis dans quelques instants.

Les voisins du malade s'en retournèrent et annoncèrent cette nouvelle au moribond, qui avait sans doute trop différé son message, car moins d'une demi heure après, il expira.

Le prêtre qui eût dû tout laisser pour aller au plus vite au malade, fut retenu par d'autres visites et n'arriva chez son pénitent qu'une heure après qu'il était mort.

Sa conscience s'épouvanta. Se regardant comme le meurtrier de cette âme, il tomba à genoux en se frappant la poitrine avec des sanglots, et demanda à Dieu, dans une ardente prière, en couvrant le défunt de ses larmes, de le châtier lui, et d'accorder au mort un quart d'heure de vie pour lui donner le bonheur de se purifier par la confession.

Pendant longtemps il pleura et pria.

Enfin la divine miséricorde, touchée de sa douleur, voulut bien faire ce miracle. Le mort ouvrit les yeux et se souleva. Il fit sa confession, à la suite de laquelle une pénitence de sept jours lui fut imposée ; et il ne s'endormit de nouveau qu'après ces sept jours.

Ce miracle est rapporté par saint Grégoire le Grand.

SAINT FAUSTE,

COMPAGNON DE SAINT MAUR.

Fauste à l'âge de sept ans, fut offert à saint Benoît, abbé du Mont-Cassin, pour être élevé suivant les règles de cette maison. Il profita tellement des avis et des exemples de ce grand Saint, qu'il fut remarqué de tous par le soin qu'il mettait à l'imiter.

Le bienheureux Père, voyant que Fauste s'occupait si vivement de son salut et qu'il était si prompt à obéir, se servit de lui pour

établir avec saint Maur, un monastère dans les Gaules. Ce fut l'origine de Saint-Maur-des-Fossés près de Paris.

Après que saint Maur eut quitté ce monde, Fauste retourna en Italie, où il écrivit la vie de son saint Compagnon et conserva le souvenir de ses vertus.

Fauste mourut au monastère de Latran, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

SAINT QUINIDE OU QUINIZ,

ÉVÊQUE DE VAISON.

• Saint Quinide (Quinidius), qu'on appelle aussi Quiniz, était né d'une mère qui, comme une autre Anne, l'avait offert au Seigneur avant même de l'avoir mis au monde. Dès qu'il put parler, elle le confia à de pieux ecclésiastiques, afin qu'ils lui donnassent une éducation chrétienne. Ils s'en acquittèrent si bien, qu'il conserva toujours l'innocence de ses mœurs sous leur discipline. Il était modeste, doux, humble, chaste, et avait dans un âge encore tendre, la sagesse et la gravité d'un vieillard. Sa principale occupation était la prière et l'étude de l'Écriture sainte : on lui voyait pratiquer toutes les vertus convenables à un chrétien et à un saint dévoué déjà au ministère des autels.

Il s'attira l'estime et le respect de ceux qui avaient à vivre avec lui, et l'affection de son évêque saint Théodose, qui le fit diacre de son église, après l'avoir fait passer par les autres degrés de l'ordination, selon les canons ecclésiastiques.

Ce rang servit beaucoup à faire éclater le mérite de Quinide : sa réputation le fit connaître jusqu'aux extrémités de la France, et à Rome même, non-seulement comme ministre fidèle de son évêque, mais encore comme un rare exemple de vertu que Dieu proposait à toute son Église.

Il assista au cinquième concile d'Arles, tenu l'an 552, comme député de son évêque, et il y souscrivit pour lui. Ce saint Prélat bénissant Dieu des talents et des grâces qu'il avait départis si libéralement à son diacre, ne dissimulait pas le désir où il était de l'avoir pour successeur, dans la vue des avantages que l'église de Vaison en retirerait. C'était aussi à quoi aspiraient son clergé

et son peuple ; il le choisit donc pour son coadjuteur, et se déchargea sur lui du fardeau que sa grande vieillesse ne lui permettait plus de porter. Ce choix fut reçu aux applaudissements de toute la ville, et agréé par le roi Childebert.

Quinide fut sacré par l'évêque d'Arles. Théodose étant mort quelque temps après, le nouvel évêque gouverna seul son peuple pendant plusieurs années, avec toute la vigilance et toute la charité que Jésus-Christ demande d'un pasteur zélé, fidèle et éclairé, à qui il confie un troupeau aussi cher que celui pour la conservation duquel il a répandu son sang.

La douceur et l'humilité de Quinide, deux qualités dont l'exemple faisait de grandes impressions sur son peuple, reçurent une rude épreuve de la part du patrice Mommol, comte d'Auxerre, général de l'armée française, l'un des plus grands capitaines de son siècle. Ce général, tout fier de la victoire qu'il avait remportée en Dauphiné sur les Lombards, avait été reçu à son retour par le saint Évêque d'une manière honnête et respectueuse autant que la dignité d'évêque le pouvait souffrir. Mommol, qui croyait qu'on lui devait tous les honneurs d'un triomphe, trouva mauvais que l'évêque ne fût pas sorti des portes de la ville pour venir au-devant de lui, et qu'il n'eût pas fait de plus grands appareils pour le recevoir. Non content de s'en plaindre, il maltraita le Saint d'une manière outrageuse. Quinide endura ses injures avec toute l'humilité et toute la patience d'un vrai disciple de Jésus-Christ ; et pour faire cesser le scandale que cette indignité causait à son peuple, il se retira chez lui et se renferma pour prier Dieu.

Mommol ne fut pas plutôt sorti de Vaison qu'il se sentit attaqué d'un mal violent et imprévu, qui se trouvant joint à l'épuisement des forces qu'il avait perdues dans les fatigues de la guerre, le mit aux portes de la mort. Ses gens le voyant condamné par le médecin et par lui-même, eurent recours au saint Évêque, et l'apportèrent tout mourant à ses pieds. Quinide plein de charité et de compassion, pria pour sa guérison et l'obtint sur l'heure.

Confus d'une bonté si généreuse, touché de repentir, Mommol ne se contenta pas de lui faire satisfaction, et de lui promettre de

respecter dorénavant Jésus-Christ dans ses ministres : mais étant arrivé à Arles, il lui envoya encore de riches présents, que le Saint distribua aussitôt aux pauvres.

Ce ne fut pas la seule merveille qu'il plut à Dieu d'opérer en faveur d'un serviteur si fidèle, qui travaillait d'une manière infatigable à le faire servir par son peuple, comme il le servait lui-même. Il assista au quatrième concile de Paris, tenu peu de temps après l'affaire qu'il eut avec Mommol, et se montra partout très-zélé pour le bien de l'Église.

Il mourut saintement comme il avait vécu le 13 février, vers l'an 578 ou 579, regretté et pleuré longtemps de toute la ville de Vaison, qui ressentit vivement sa perte.

Elle lui rendit des honneurs extraordinaires à ses funérailles, et ne recevant pas moins les effets de sa protection après sa mort qu'elle avait fait de son vivant, elle le choisit pour son second patron, dans le culte qu'elle lui a toujours rendu depuis ¹.

SAINT AQUILIN,

ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

Saint Aquilin, né à Bayeux en Normandie, d'une famille opulente, reçut une éducation conforme à son rang. Il obtint dès sa jeunesse une place à la cour du roi Clovis II. Ce prince le mena avec lui à la guerre contre les barbares qui ravageaient ses États. Après trois ans d'absence, il revint à Bayeux, où, par les pieuses sollicitations de son épouse, il fit vœu d'une continence perpétuelle.

Le peuple d'Évreux, qui entendit faire l'éloge de la sainteté d'Aquilin, voulut l'avoir pour évêque. Il refusa longtemps cette dignité, mais enfin il fut obligé de se laisser sacrer l'an 653.

La vie édifiante qu'il avait menée à la cour de Clovis ne fut qu'une ébauche de celle qu'il mena dans l'épiscopat ; c'est dire qu'il eut le zèle et la vigilance d'un apôtre et pour lui toute l'austérité d'un anachorète.

En l'an 688, il se rendit à Rouen où il assista au concile qu'on y

¹ Emprunté à Baillet.

avait assemblé. Quelques années après, il perdit la vue. Bien loin d'en témoigner de l'affliction, il en remercia Dieu, comme d'une grâce qu'il lui avait faite, pour le délivrer des objets capables de le détourner de lui.

Il mourut en 695, à l'âge de soixante-quinze ans, après quarante-deux ans d'épiscopat. La ville d'Évreux célèbre sa fête le 15 février et le 19 octobre.

SAINT SILVIN,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE.

Silvin, réclamé par Têrouane et par Toulouse, est né, croit-on, à Doesbourg dans la Gueldre. On dit qu'il fut élevé par saint Bertin, dans le dernier tiers du VII^e siècle. Décidé à la vie religieuse, il fit le pèlerinage de Jérusalem, d'où il revint en passant par Rome. Là il fut ordonné évêque régional et se consacra à la conversion des peuples idolâtres, alors encore très-nombreux.

M. l'abbé Destombes ¹ a traduit le portrait que fait de lui son biographe :

« Humble et modeste dans ses discours comme dans ses œuvres, Silvin attirait à lui les pauvres et les malheureux, auxquels il ne refusait jamais le don de la charité. Jamais les affligés ne lui exposaient le sujet de leurs peines ou de leurs douleurs sans éprouver les effets de sa bonté ; il leur procurait, avec un généreux empressement, les choses nécessaires, dont il se privait lui-même pour leur venir en aide. Aussi tous le chérissaient, tous étaient remplis pour lui d'une profonde vénération. Les riches et les grands ne s'approchaient pas de lui sans entendre sortir de sa bouche quelques sages conseils ; il les donnait à tous indistinctement et sans acception des personnes. En toutes choses enfin, il ne s'occupait que de se rendre agréable aux yeux de Dieu ². »

Pépin d'Héristal fut très-heureux de voir saint Silvin au baptême de son fils Charles-Martel ; et Silvin bénit cet enfant, en qui Dieu lui montra le fléau des Sarrasins.

¹ Dans les Vies des Saints du diocèse de Cambrai.

² Bollandistes, tome VI, et les Vies des Saints du diocèse de Cambrai.

Il ne passait jamais en vue d'une église, sans y entrer pour prier Dieu et en saluer les saints Patrons. Il faisait comprendre aux chrétiens tièdes combien le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau léger. Il leur disait : « Rien n'est plus sûr que de servir Dieu, puisqu'il donne un royaume éternel à ceux qui l'aiment de tout leur cœur et de toutes leurs forces. Rien au contraire de plus insensé que de marcher avec satan, qui ne promet à ceux qui le suivent qu'une peine et un feu éternels. »

Après une vie constamment sainte et pure, saint Silvin sentit venir le jour de son repos. Il s'en retourna au monastère d'Auchy-les-Moines, où il se retirait souvent, dans le diocèse de Téroüane ; et là il sourit aux approches de la mort, en disant tout haut : « Voilà les Anges du Seigneur qui viennent à nous. » Ce qu'il répéta deux ou trois fois, et aussitôt son âme les suivit.

Sa mort eut lieu le 15 février de l'an 720, dans le monastère d'Auchy, où ses funérailles furent célébrées par un grand nombre de prêtres et de religieux, accompagnés d'une foule de pieux laïcs. Elles furent honorées aussi de beaucoup de miracles.

Ses restes vénérés furent conservés dans l'église d'Auchy-les-Moines.

SAINT WALFRID,

ABBÉ DE PALATIOLE.

Pendant le règne d'Astolphe, roi des Lombards, au milieu du VIII^e siècle, saint Walfrid, natif de Pise, se fit remarquer par une piété insigne. Non-seulement il accomplissait tous ses devoirs de chrétien, mais il enrichissait son âme par d'abondantes aumônes. Il avait cinq enfants, qu'il élevait dans les sciences qui mènent au salut et non dans les sciences que recherche le monde. Aussi il eut la consolation de les voir marcher fidèlement dans la crainte du Seigneur et le chemin de la vertu.

Après qu'il eut terminé leur éducation, il se regarda comme déchargé des soins d'ici-bas et se décida à finir ses jours dans la solitude. Deux de ses amis, animés du même désir s'unirent à lui, et ils firent construire, sur une montagne dite *Mons viridis*,

un monastère qui depuis reçut le nom de Palatiole. Plus tard, ils en firent élever, à quelque distance du premier, un autre qui fut destiné à recevoir des femmes.

Walfrid, retiré dans son nouvel asile, pratiqua de grandes austerités pour vaincre ses passions et résister aux assauts de la chair rebelle. Bientôt la réputation de ses vertus s'étendit au loin et attira dans son monastère un grand nombre d'hommes pieux. Cette maison devint très-florissante, et l'un de ses fils lui succéda en qualité d'abbé de Palatiole, après sa mort qui arriva le 15 février 764.

SAINT SIGEFRIDE,

APÔTRE DE LA SUÈDE.

Saint Anscaire avait prêché l'Évangile aux Suédois dans le premier tiers du ix^e siècle. Mais ces peuples étaient, après son départ, retombés dans leurs idolâtries. Olaüs Scobecong leur roi, qui voulait rétablir la religion chrétienne dans ses états, s'adressa à l'Angleterre pour avoir des missionnaires, et pria le roi Edred de lui en envoyer. Ce prince jeta les yeux sur un saint prêtre d'Yorck, nommé Sigefride, et le succès justifia la bonté du choix.

Sigefride ne fut pas plus tôt arrivé en Suède, qu'il se mit à combattre le paganisme avec un zèle merveilleux. Il prêcha d'abord à Wexiow dans la Gothie méridionale, où il fonda un siège épiscopal ; il parcourut ensuite le Sud-Gothland, le Westro-Gothland, et plusieurs autres provinces qu'il gagna toutes à Jésus-Christ.

Jamais missionnaire ne se montra plus fidèle imitateur des Apôtres. Il était d'une charité et d'un désintéressement qui faisaient honorer son ministère des païens mêmes. Voici un trait qui prouvera jusqu'où il portait ces deux vertus.

Trois de ses neveux qu'il avait laissés à Wexiow, pendant qu'il annonçait l'Évangile dans d'autres provinces, furent inhumainement assassinés par des idolâtres. Le roi, indigné d'une action aussi noire, et qui pouvait avoir de dangereuses suites si elle restait impunie, résolut de condamner les meurtriers à mort. Le

Saint, informé de ce qui se passait, intercédait pour eux, et le fit avec tant d'instance, qu'il obtint qu'on leur laisserait la vie. Le prince les condamna toutefois à une grosse amende au profit de Sigefride; mais il ne fut pas possible de déterminer le Saint à rien recevoir, quoiqu'il fût dans une extrême pauvreté, et qu'il eût un très-pressant besoin d'argent pour assurer la fondation de la nouvelle église.

On ajoute que cette générosité du Saint frappa si vivement les meurtriers qu'ils se convertirent à Jésus-Christ.

Saint Sigefride, que quelques-uns appellent Sifroy, mourut vers l'an 1002, et fut enterré dans la cathédrale de Wexiow, où son tombeau devint célèbre par un grand nombre de miracles.

Le Pape Adrien IV, qui avait lui-même travaillé avec beaucoup de zèle à la conversion de la Norwège, et de plusieurs autres contrées du Nord, le canonisa vers l'an 1158. Les Suédois ont honoré saint Sigefride comme leur apôtre, tant qu'ils ont été catholiques.

SAINTE GÉORGIE,

VIERGE.

Contentons-nous ici de reproduire Jacques Branche, historien des Saints de l'Auvergne et du Velay.

« Saint Grégoire de Tours, aussi véritable en ses écrits qu'il était fidèle en ses mœurs, dit que, de son temps, une sainte fille de Clermont appelée Géorgie, pour n'être pas détournée de la fidélité qu'elle avait promise à Dieu, par le mariage que ses parents lui proposaient, se retira dans une solitude assez voisine de la ville, où toute son occupation était de jeûner tous les jours de sa vie, de vaquer sans cesse à l'oraison, se mortifier et purifier son corps pour en faire un reliquaire de la virginité, d'employer son esprit à la méditation des perfections divines et des biens inouis de la vie céleste.

« Après avoir consommé ses ans en cet emploi, qui est seul digne d'une âme chrétienne, pendant qu'on portait son corps, plus pur qu'un beau lis, en terre, une grande troupe de colombes,

plus blanches que la blancheur du cygne, l'accompagnèrent à l'église et se posèrent sur le toit jusqu'à ce qu'on eut achevé l'office divin et mis cette relique virginale dans le sein de sa mère ; et après, elles reprirent leur vol, à travers l'air et les nuages, si haut qu'on les perdit de vue. C'était sans doute une légion d'Ange descendus du ciel pour honorer les obsèques de cette vierge, épouse de Jésus-Christ, qui avait vécu dans une pureté semblable à la leur. Son tombeau est à Clermont. »

LE BIENHEUREUX ACHARD,

ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

Achard, issue d'une bonne famille de Normandie, alla faire ses études en Angleterre, où l'on admira ses merveilleuses dispositions et sa piété. Ému de tous les désordres qui avaient lieu dans le monde, et craignant de s'y exposer, il prit le parti le plus certain en se consacrant à Dieu. Il embrassa donc l'état ecclésiastique ; et il fut bientôt regardé comme le modèle des prêtres.

Mais il aspirait à une vie plus retirée. Il reprit le chemin de la France, revit sa famille quelque peu de temps et gagna Paris où il voulait visiter l'abbaye de Saint-Victor, qui déjà était célèbre. Il y reçut l'habit monastique. C'était au ^{xii}^e siècle.

Il eût aimé à vivre là en simple religieux ; mais son mérite et ses vertus frappèrent les Chanoines réguliers de Saint-Victor, de sorte que le vénérable Gilduin, leur premier abbé, étant mort dans la grâce de Dieu en 1153, ils élurent pour lui succéder le bienheureux Achard.

Son élection était tellement unanime qu'il ne put décliner ce fardeau, et il en remplit si bien les devoirs, que six ans plus tard Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, le nomma à l'évêché d'Avranches. Il ne put résister à la volonté de ce monarque, qui était son souverain.

Son humilité s'effrayait devant les devoirs de l'épiscopat. Mais il les remplit si bien que le roi Henri II lui témoigna toute son estime. Il voulut que ce fût lui qui baptisât sa fille Aliénor, qui devait être dans la suite reine de Castille ; et il maintint toujours au bienheureux Achard sa vénération, sa confiance et son af-

fection, quoiqu'il fût l'ami intime de saint Thomas de Cantorbéry.

Après dix années d'épiscopat, Achard mourut en odeur de sainteté l'an 1171. Il a laissé quelques ouvrages de piété.

LE BIENHEUREUX JOURDAIN DE SAXE,

SECOND GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Le bienheureux Jourdain de Saxe a toujours été compté parmi les hommes illustres de son siècle, et ses vertus lui ont mérité un rang distingué parmi les plus saints personnages de l'Ordre de Saint-Dominique. Sponde l'appelle un homme fort célèbre par sa doctrine, sa prudence, sa piété et par les miracles que Dieu a opérés, ou par son ministère pendant sa vie, ou par son intercession après sa mort ¹.

Quelques historiens ont cru qu'il était né dans la Palestine, où ils supposent que, selon la dévotion commune dans le XII^e siècle, ses parents étaient allés visiter les Lieux Saints; de là ils concluent qu'on lui donna le nom de Jourdain, parce qu'il avait été baptisé dans le fleuve dans lequel le Fils de Dieu voulut recevoir le Baptême de la main de son Précurseur. Mais ce fait n'est point prouvé, et les auteurs Allemands, cités par les éditeurs des Actes des Saints, assurent positivement que le bienheureux Jourdain naquit en Saxe, dans le cercle de Westphalie, au diocèse de Paderborn, dont l'évêché, suffragant de l'archevêque de Mayence, fut fondé par l'empereur Charlemagne, après la célèbre victoire qu'il remporta l'an 775 sur les Saxons qui lui disputaient le passage de la rivière appelée Wezer.

Le bienheureux Jourdain était issu des comtes d'Ebernestein ²; il eut le bonheur d'être élevé fort chrétiennement dans le sein d'une famille que la noblesse et la piété rendaient également re-

¹ B. Jordanus primus post S. Dominicum Ordinis Prædicatorum Generalis, vir scientia, prudentia, pietate valde insignis, ac miraculis tam in vita, quam post mortem clarus, etc.

² Gelenio assentitur Bern. Mallinchrodt Ecclesiæ Cathedralis Monasteriensis decanus, omnigenæ antiquitatis peritissimus, suggeritque B. Jordanum fuisse illustrem genere, ex familia comitum de Ebernstein.

commandable, et ses premières inclinations parurent toutes portées à la vertu. Plein de modestie, charitable envers les pauvres, il les assistait toujours avec plaisir et il s'était fait comme une loi de donner chaque jour l'aumône au premier mendiant qui se présentait à lui.

Envoyé à Paris pour continuer les études qu'il avait commencées en Allemagne, le bienheureux Jourdain fit de grands progrès dans les sciences. En s'éloignant de la maison de ses parents, il ne perdit rien des semences de vertu qu'avaient produites dans son âme les exemples domestiques. La lecture des bons livres et la conversation des gens de lettres, occupaient tout le temps qui lui restait après la prière. Il avait dès lors un si grand attrait pour la psalmodie, qu'il ne manquait point de se trouver toutes les nuits à l'Office de Matines dans l'église Notre-Dame. S'il arrivait quelquefois que sa ferveur prévint la diligence du portier, il faisait sa méditation devant les portes de l'église, attendant qu'on les vint ouvrir. Ni l'horreur des ténèbres, ni la rigueur des saisons, ni les autres inconvénients qu'il était naturel de craindre, ne le détournèrent jamais d'une si louable coutume, tout le temps qu'il étudia à Paris. Un inconnu s'étant une fois présenté à lui pour demander la charité, Jourdain, qui était sorti du logis avec précipitation parce qu'il appréhendait de ne point se trouver au commencement de Matines, fut affligé de n'avoir pas de quoi soulager les besoins de ce pauvre, et ne pouvant se résoudre à congédier un homme qui le conjurait au nom de Jésus-Christ de ne pas lui refuser l'aumône, il ôta sa ceinture, la donna à cet inconnu, et étant entré dans l'église pour faire sa prière, devant une image du Sauveur, il éprouva aussitôt combien cette action de charité avait été agréable à Dieu.

Ses études, ainsi sanctifiées par la piété, eurent tout le succès qu'on pouvait désirer. En peu de temps il se rendit habile dans la philosophie, et on rapporte qu'il avait déjà composé quelques petits ouvrages de mathématiques avant de s'appliquer à l'étude de la théologie. La solidité et l'utilité de cette science divine modérèrent dans la suite son ardeur pour les beaux-arts, parce que la connaissance de la religion et la lecture des Saintes

Écritures lui parurent plus propres, non-seulement à nourrir sa piété, mais aussi à le mettre en état de travailler au salut de ses frères. La compagnie d'un jeune chanoine d'Utrecht, que la nature et la grâce avaient enrichi des plus belles qualités, servit encore à affermir Jourdain dans ses bonnes résolutions et à le faire persévérer dans le plan de vie qu'il s'était déjà prescrit. L'union de ces deux amis était sainte, leur amitié tendre, et le même désir de la perfection les portait également l'un et l'autre à tout ce qu'il y avait d'honnête et de beau. Les moments qu'ils auraient pu donner à la promenade ou à quelque autre amusement propre à divertir l'esprit fatigué par l'étude, ils les employaient à visiter les malades et les autres personnes affligées, dans les prisons ou dans les hôpitaux. On avait le plaisir de voir dans les écoles de Paris, deux étudiants qui, dans la fleur de l'âge, faisaient paraître la maturité, la retenue et toute la sagesse dont les hommes parfaits peuvent se faire honneur. Cette conduite pouvait servir de modèle aux personnes de leur rang ou de leur profession, et si leur exemple ne fut pas toujours assez fort pour arrêter la légèreté de ceux que des inclinations contraires portaient à des plaisirs moins innocents, la contagion et le scandale eurent encore moins de pouvoir pour les détourner eux-mêmes du chemin de la vertu.

Jourdain étant bachelier en théologie et engagé par le sous-diaconat dans l'état ecclésiastique, redoublait la ferveur de ses prières, soit pour acquérir de nouvelles lumières, soit pour connaître en particulier l'usage qu'il devait faire de ses talents, selon la volonté de Dieu et pour sa plus grande gloire. La Providence fit arriver en ce même temps saint Dominique à Paris, et le jeune étudiant fut un des premiers qui se procurèrent l'honneur d'entrer en conversation avec lui, d'entendre ses prédications et de recevoir ses avis. Dès lors il donna toute sa confiance au saint Fondateur, il se confessa à lui, et par son conseil il prit le diaconat. Ne doutant point que le Seigneur eût écouté sa prière, il crut avoir trouvé dans un Ordre naissant de prédicateurs, un chemin assuré pour le salut, tel qu'il l'avait souvent imaginé avant même que de connaître ces religieux. Il continua cepen-

dant ses études et ses pratiques ordinaires de piété, sans expliquer encore sa résolution, jusqu'à ce que saint Dominique étant arrivé à Bologne, l'an 1219, et le bienheureux Renaud de Saint-Gilles commençant bientôt après de prêcher à Paris, Jourdain fit vœu entre ses mains d'embrasser son état ¹, auquel il eut la consolation d'attirer d'abord deux de ses compagnons d'étude. Ce furent comme les heureuses prémices d'un nombre presque infini de religieux, que le zèle dont il était animé, et la bénédiction que Dieu donnait à ses paroles, gagnèrent depuis à l'Ordre de Saint-Dominique.

Après avoir persévéré avec tant de fidélité dans la crainte du Seigneur, au milieu de la corruption du siècle, Jourdain n'eut garde de négliger les moyens de perfection qu'il trouvait dans la compagnie des Saints. Les longues veilles, les jeûnes rigoureux, l'assiduité à l'oraison, à la lecture ou à l'étude, les autres pratiques de pénitence et d'humilité dont ces véritables disciples de Jésus-Christ faisaient leurs délices, n'eurent rien de nouveau pour lui, rien qui pût lui paraître difficile, parce qu'il s'y était déjà exercé et qu'il cherchait Dieu dans la plénitude de son cœur. Son avancement dans la piété répondit à l'ardeur de ses désirs. Nous pouvons juger des rapides progrès qu'il fit dans la pratique des vertus par toute la suite de sa vie et par les emplois qu'il remplit avec honneur presque dès son entrée dans l'Ordre.

On a remarqué ailleurs que dans ces premiers commencements, par une permission spéciale du Saint-Siège, il y en avait qui faisaient leur profession ou le jour même qu'ils étaient reçus ou peu de temps après. Le fervent novice voulut profiter de cette grâce, et il n'y avait pas trois mois qu'il portait l'habit de Saint-Dominique, lorsqu'on l'appela au premier chapitre général qui se tint à Boulogne aux fêtes de la Pentecôte 1220. Les supérieurs le chargèrent du soin d'expliquer l'Écriture Sainte aux jeunes reli-

¹ Cet usage était fort commun dans le treizième siècle : « Quelques auteurs modernes, pour n'y avoir pas fait assez d'attention, ont cru que Jourdain avait reçu l'habit des mains du Père Renaud ; mais il nous apprend lui-même, qu'il n'était pas encore religieux, lorsque ce saint homme mourut : *Ipsa nocte, qua spiritus sancti viri, Reginaldi, evolavit ad Dominum, visum est mihi, nondum quidem secundum habitum Fratri, sed in ipsius manibus jam professo, etc.* »

gieux dans le couvent de Saint-Jacques, et à cette occupation il ajouta celle d'annoncer la parole de Dieu aux fidèles, emploi qu'il exerça le reste de ses jours avec ce succès dont parlent tous les historiens de sa vie. Comme la méditation de la loi du Seigneur et l'exacte observance de toutes ses règles faisaient sa principale étude, ses exemples ne prêchaient pas moins efficacement que ses discours les plus pathétiques. Il avait reçu de la nature le don de la parole, et la grâce, répandue sur ses lèvres, était ordinairement puissante pour toucher les cœurs ou pour les persuader. Ce qu'il a écrit de son illustre ami, le P. Henri d'Utrecht, nous pouvons sans aucune exagération le dire de lui-même; également aimé du clergé et respecté du peuple, la parole de Dieu dans sa bouche avait une telle force, qu'il était comme impossible de ne point se rendre à une si douce violence.

On vit non-seulement des pécheurs scandaleux qui abandonnèrent les routes de l'iniquité, pour commencer à vivre selon les lois de l'Évangile, mais aussi des personnes illustres par leur vertu et par leur doctrine, qui renonçant généreusement aux plaisirs ou aux honneurs du siècle par le désir d'une plus grande perfection, se mirent à la suite de Jésus-Christ par la profession de la pauvreté volontaire et d'une vie vraiment apostolique. Pendant que le saint Prédicateur recueillait ainsi le fruit de son travail ou de ses prières dans le diocèse de Paris, le second chapitre général de son Ordre le choisit, quoique absent, pour gouverner la province de Lombardie. Évrard, autrefois archidiaacre de Langres et alors Dominicain, voulut le suivre dans son voyage d'Italie, par le désir de voir saint Dominique. Mais cette consolation lui étant réservée pour une meilleure vie, il mourut saintement entre les bras du P. Jourdain, lorsqu'ils furent arrivés à Lausanne, à peu près dans le temps que saint Dominique quittait cet exil dans la ville de Bologne. Le Provincial ayant rendu les derniers devoirs à son illustre défunt, continua son chemin pour se rendre incessamment en Lombardie, où, donnant toutes ses attentions aux besoins de ses Frères sans négliger ceux des autres fidèles, il édifia les uns par l'éclat de ses vertus et se concilia si bien la confiance des autres par la douceur et la sa-

gesse de son gouvernement, qu'ils le considérèrent d'abord comme le digne successeur du bienheureux Patriarche.

Ils ne se trompèrent point ; les provinciaux et les députés des maisons s'étant assemblés à Paris dans le mois de mai 1222 pour donner un supérieur général à tout l'Ordre, les suffrages se trouvèrent réunis en faveur du P. Jourdain. Il était encore jeune, et il n'y avait pas deux ans et demi qu'il portait l'habit des Frères Prêcheurs, parmi lesquels on comptait déjà un grand nombre d'excellents religieux. Les uns avaient enseigné avec réputation dans de célèbres universités, quelques autres étaient à la tête de leurs chapitres lorsqu'ils s'étaient rendus les disciples de saint Dominique. L'âge, les talents, l'expérience, une vertu éprouvée et la confiance particulière dont le saint Fondateur avait honoré quelques-uns qu'il avait plus ordinairement auprès de lui ; tout cela les faisait paraître bien dignes d'occuper la place qu'il fallait remplir. Ces considérations cependant firent moins d'impression que la connaissance qu'on avait du mérite supérieur du P. Jourdain. Malgré le génie différent des nations et les intérêts des particuliers, il n'y eut qu'une même voix pour le placer à la tête de tout l'Ordre. Et pendant quinze ans qu'il le gouverna, on eut le plaisir de se convaincre de plus en plus que ce choix venait de Dieu. Non-seulement il conserva toujours parmi ses Frères la régularité, la paix, cet esprit de zèle et de ferveur qui les rendaient si respectables à tous les peuples, mais il augmenta beaucoup la gloire de son Ordre et le rendit toujours plus utile à l'Eglise en multipliant le nombre de religieux, de Maisons, de Provinces, et ne se lassant pas de donner à tous l'exemple d'une vie véritablement apostolique, sanctifiée par la pénitence et toute consacrée à la conversion des âmes.

Peu content d'avoir renouvelé tous les sages règlements que saint Dominique avait déjà établis, son digne successeur s'étudia à les observer le premier avec une scrupuleuse fidélité, et à faire en sorte qu'ils fussent observés de même par tous ses religieux. Il ne manqua jamais d'assembler une fois l'année le chapitre général, soit pour prévenir les abus que l'infirmité humaine aurait pu faire naître, soit pour les proscrire dès leur naissance,

soit pour envoyer continuellement des missionnaires dans les pays des infidèles, soit enfin pour prendre les moyens les plus sûrs et les plus propres à rendre utiles à la religion les travaux de ceux qui s'appliquaient sans relâche à combattre par le glaive de la parole, l'hérésie, le dérèglement des mœurs ou les malheureuses divisions, qui régnaient presque partout et qui désolaient particulièrement les villes d'Italie. Le zélé Général visitait lui-même toutes les Maisons de son Ordre, allant de Province en Province, faisant tous ses voyages à pied et prêchant dans tous les lieux où il faisait quelque séjour. Instruire les uns, reprendre charitablement les autres, consoler les affligés, soulager les malheureux, réconcilier les ennemis, faire entrer les coupables dans les voies de la justice, tel était le but et le fruit ordinaire de ces courses qu'il ne finit qu'avec la vie.

Aussi recueilli dans le voyage que le solitaire le plus intérieur le pourrait être dans le secret de sa cellule, il accoutumait ses compagnons à ne parler qu'à Dieu ou de Dieu, à souffrir avec joie ou du moins avec patience la faim, la soif, la lassitude, les humiliations, les contretemps, et à bénir le Seigneur lorsque tout semblait leur manquer. Ce qu'il avait vu pratiquer à saint Dominique, il l'apprenait par sa propre conduite à ceux qu'il recevait dans son Ordre. Pauvre lui-même par état et par inclination, la charité lui faisait trouver le moyen de continuer encore ses aumônes jusqu'à se dépouiller quelquefois pour couvrir ceux qui étaient nus et à donner à ceux qu'il voyait souffrir ce dont il avait lui-même un besoin actuel. Plus d'une fois il mérita de recevoir d'une manière non moins consolante que sensible, la récompense de sa charité. Allant de Lombardie en Allemagne, avec deux autres religieux et un jeune ecclésiastique qui reçut depuis l'habit de l'Ordre, il arriva dans un village des Alpes, où n'ayant trouvé dans la maison de son hôte que deux petits pains que celui-ci avait gardés pour lui et pour sa famille, Jourdain se les fit présenter, et aussitôt il commença à les distribuer à une foule de pauvres qui gémissaient à la porte. Ceux qui avaient moins de charité ou moins de confiance que lui, ne voyaient qu'avec peine la distribution de ce peu de nourriture qui ne pa-

raissait pas même suffisante pour eux-mêmes et qui était si nécessaire à la famille qui les avait reçus ; le saint homme les rassura et le Seigneur bénissant sa foi, après que trente pauvres eurent mangé avec actions de grâces de ce pain, les quatre voyageurs et tous ceux de la maison en eurent encore pour se rassasier. Ce qui fit dire au maître du logis, témoin de cette multiplication miraculeuse : « Cet homme est véritablement un Saint. » *Tunc hospes viso miraculo, dixit : Vere hic homo sanctus est.*

Toutes ses actions étaient en effet marquées au coin de la sainteté. Dès qu'il arrivait dans un couvent, après avoir rendu ses actions de grâces au Seigneur, et fait sa prière devant le saint autel, son premier soin était de visiter les malades, de porter la joie et la paix dans l'âme de ceux qui se trouvaient dans l'affliction ou dans quelque tentation. Ses discours, ou les larmes qu'une tendre charité faisait couler de ses yeux, avaient toujours leur effet. Un jeune homme, qui s'était fait religieux dans le couvent de Bologne, sans avoir assez éprouvé ses forces (ou qui n'avait pas été assez fidèle à la grâce), se trouvait si effrayé des rigueurs de son état, qu'il ne pensait qu'à reprendre celui qu'il venait de quitter. La retraite, l'étude, la prière, les mortifications du cloître, qui paraissent légères à ceux que la grâce de Jésus-Christ anime, étaient pour lui un poids accablant, une croix qui lui devenait tous les jours d'autant plus insupportable, que le démon lui rappelait continuellement le souvenir des joies et des plaisirs qu'il goûtait autrefois dans la maison de son père. Quoiqu'il fût d'un naturel fort doux, et qu'il eût reçu une éducation digne de sa naissance, il s'irritait contre quiconque voulait lui parler des maximes de l'Évangile. En vain essayait-on de lui faire comprendre que toutes ses peines étaient un effet de la malice de satan, une tentation qui se dissiperait dès qu'il voudrait la mépriser, et se faire quelque violence pour mériter de sentir la consolation que l'âme fidèle goûte dans le service de Dieu. L'esprit de ce pauvre Religieux n'était plus capable d'entendre un tel langage. Les marques que l'ennemi du salut se jouait de lui (parce qu'il ne pouvait ni prier, ni combattre), n'étaient point équivoques, et les Supérieurs craignaient de se rendre coupables

de sa perte, en consentant trop facilement à ses désirs. Sa situation cependant devenait toujours plus triste, et le mal paraissait sans remède, lorsque la Providence fit arriver à propos le bienheureux Jourdain à Bologne. Informé d'abord de l'état du jeune novice, il le prévint avec la tendresse d'un père et la sagesse d'un médecin habile : Je veux, lui dit-il, vous remettre entre les mains de vos parents, si vous continuez à le demander après que nous aurons fait une courte prière ensemble ; me refuseriez-vous de passer un quart d'heure avec moi devant le Saint Sacrement ? Le novice se rendit volontiers à une demande si juste. Ce léger commencement de docilité, mais encore plus la piété et la foi d'un homme selon le cœur de Dieu, attirèrent sur lui des regards de miséricorde ; une prière de quelques moments n'était pas encore finie, qu'il vit ses peines et toutes ses inquiétudes se dissiper ; la paix succéda dans son cœur au trouble qui l'agitait, et la joie prit la place d'une profonde tristesse. L'ancien auteur ajoute que la fidélité de ce novice, désormais persévérante, le rendit utile au prochain et à son Ordre ¹.

Un autre Religieux, vivement pénétré de la crainte des jugements de Dieu, et agité par de violentes tentations, se présenta à ce sage Supérieur pour lui faire connaître son état et recevoir la consolation qu'il plairait à Dieu de lui donner par son moyen. L'ayant trouvé lorsqu'il récitait des psaumes pour les morts, il se mit à prier avec lui, espérant qu'après la prière, il pourrait lui communiquer ce qui affligeait son esprit. Mais ce fut pendant cette prière même qu'il reçut avec abondance le secours qu'il désirait ; car lorsqu'il eut prononcé ces paroles du Prophète : *Credo videre bonu Domini in terra viventium* : Je crois fermement que je verrai un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants, le bienheureux Jourdain, pesant beaucoup toutes les paroles, continua ce qui suit : *Expecta Dominum, viriliter agè, confortetur cor tuum, et sustine Dominum* ² : Attendez donc le Seigneur ; agissez avec courage ; que votre cœur prenne une nouvelle force, et

¹ Remansit autem adeo consolatus et fervens, ut multos labores sustinuerit in Ordine, et plura utiliter fecerit in eodem.

² *Psalm.*, xxvi, 19 et 20.

soyez ferme dans l'attente du Seigneur. Ces divines paroles, dans la bouche d'un homme qui en était tout pénétré, portèrent dans le moment la joie et la tranquillité dans l'âme de ce Religieux : il se retira parfaitement consolé et délivré dès lors de toutes ses tentations.

Mais le démon ne se retirait, ce semble, de l'un, que pour en persécuter plusieurs autres. Les austérités, le zèle, l'innocence de ces serviteurs de Dieu, la ferveur avec laquelle ils travaillaient à se purifier eux-mêmes, à gagner des âmes à Jésus-Christ par leurs prédications et par leurs exemples ; tout cela était si odieux à cet ennemi du salut, que pour les dégoûter de leur vocation ou pour contenter du moins sa malice, il ne cessait de les fatiguer en mille différentes manières. Il effrayait les uns par des spectres et des visions horribles ; quelquefois il frappait cruellement les autres. Et, Dieu le permettant sans doute ainsi, ou pour confondre cet ange superbe, ou pour augmenter les mérites de ses serviteurs, et multiplier leurs couronnes, l'enfer semblait renouveler contre eux tout ce qu'au rapport de saint Athanase, il avait fait souffrir autrefois à saint Antoine et à plusieurs de ses disciples dans leur désert. Mais c'est ordinairement dans les grandes épreuves qu'on reçoit les plus grands secours. Dieu est fidèle, et il ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Aussi remarqua-t-on que la dévotion, la régularité, l'exactitude des Religieux à tous les points de leur Règle, ne furent jamais plus grandes que pendant ces trois jours de tentation et d'épreuve. Jamais ils ne veillèrent avec une plus scrupuleuse attention à la garde de leur cœur ; jamais ils ne prêchèrent avec plus d'assiduité et de force ; et ils ne firent jamais de plus grandes conversions. Pour en arrêter le cours, satan, par la bouche d'un démoniaque, dit au Père Jourdain qu'il mettrait fin à toutes ses vexations, si lui-même voulait s'engager à ne plus prêcher et à interdire la prédication à tous ses Religieux. Le piège était trop grossier, et le Serviteur de Dieu n'avait garde de faire un pacte avec l'enfer. Mettant au contraire toute sa confiance dans la grâce de Jésus-Christ, il soutint le courage de ses Frères, et par son exemple il leur apprit le véritable secret de triompher

du démon, en rendant leurs prières toujours plus ferventes, leurs veilles plus longues, leurs prédications plus continuelles ; mais surtout leur humilité plus profonde, et leur confiance en Dieu plus parfaite.

Nous l'avons dit déjà, et il ne sera jamais inutile de le répéter, une dévotion tendre et filiale envers la très-sainte Mère de Dieu, était une des vertus qui avaient le plus éclaté en saint Dominique, et celle qu'il recommandait le plus souvent à ses disciples ; ils se faisaient tous un devoir de lui obéir et une gloire particulière de l'imiter en cela. Jourdain de Saxe avait eu le bonheur de sucer comme avec le lait la même dévotion ; souvent il avait ressenti les doux effets de la protection de la glorieuse Vierge. Mais cette protection toujours favorable aux âmes chastes comme aux pécheurs pénitents, ne parut peut-être jamais avec plus d'éclat que dans cette occasion. A peine le pieux Général eut-il ordonné que tous les soirs après Complies les Religieux chanteraient l'Antienne *Salve Regina*, que tous les spectres disparurent. Comme si satan eût été enchaîné au commandement de Celle qui a écrasé la tête du dragon, les serviteurs de Marie jouirent dès lors de toute la douceur du repos dans leurs exercices de piété et dans les fonctions de leur ministère. Ceux dont ces effrayantes visions avaient altéré la santé ou troublé l'imagination, furent parfaitement rétablis : et les plus forts, sans se ralentir de la vigilance sur eux-mêmes, continuèrent à faire la guerre au démon et à ses œuvres, par la faveur de leurs prédications.

L'usage de chanter avec solennité le *Salve Regina*, s'étendit bientôt à toutes les maisons des Frères-Prêcheurs dans la province de Lombardie, ensuite à tout l'Ordre, et enfin à toute l'Eglise. L'auteur de la *Vie de Grégoire IX* dit que ce Pape ordonna que le vendredi, après tout l'office achevé, on chanterait cette Antienne ; et il le rapporte avec ce que le Pape fit en l'année 1238 ; d'où l'on peut inférer, dit M. Fleury, que Sa Sainteté établit cette dévotion à l'imitation de ce qui se pratiquait dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. La date de ce Décret apostolique autorise la réflexion de l'historien ; car il est certain qu'avant

l'année 1238, l'usage de chanter le *Salve Regina* était déjà commun dans tous les couvents des Dominicains.

Le bienheureux Jourdain les avait fort multipliés, ces couvents, non-seulement dans les différents royaumes de l'Europe, mais encore dans l'Asie, principalement dans la Palestine. Aux huit premières provinces qui partageaient l'Ordre de Saint-Dominique en 1221, il en avait ajouté quatre autres dans le Chapitre tenu à Paris l'an 1228, savoir celles de Pologne, de Danemark, de Grèce et de Terre-Sainte. Quelque attention qu'il eût à faire fleurir la régularité et l'étude dans toutes les maisons de son Ordre, il donnait particulièrement ses soins pour procurer de bons sujets à ces dernières provinces, parce que les Missionnaires trouvaient par là plus de facilité pour porter au loin l'Évangile de Jésus-Christ chez les infidèles. L'instruction ou la conversion de ces peuples étaient le principal motif qui lui faisait souhaiter la multiplication des ouvriers évangéliques. Aussi pouvons-nous assurer qu'il n'est point de Supérieur qui ait reçu un si grand nombre de sujets. Les auteurs contemporains assurent qu'il donna l'habit de ses mains à plus de mille, parmi lesquels nous comptons de grands Saints, des Docteurs célèbres, quelques-uns qui ont été honorés de la pourpre romaine ; plusieurs autres qui ont rempli de grands sièges ou qui lui succédèrent dans le gouvernement de tout l'Ordre. Tels sont saint Raymond de Pegnafort, saint Telme, le bienheureux Albert le Grand, le bienheureux Gilles de Saint-Irène, Hugues de Saint-Cher, premier cardinal de l'Ordre, Robert Kilvardeby, archevêque de Cantorbéry, depuis cardinal, évêque de Porto, Jean Colonna, romain, archevêque de Messine, le Père Humbert de Romans, le prince Garcia, fils du roi de Navarre, et plusieurs autres illustres personnages.

Comme la réputation des écoles de Paris et de Bologne attirait les plus beaux esprits qui venaient de toutes parts pour y puiser une doctrine saine et lumineuse, Jourdain passait ordinairement le Carême dans l'une ou dans l'autre de ces deux villes. C'était comme deux séminaires d'où il envoyait des Religieux aux diverses provinces ; et quand il arrivait dans l'une de ces deux

maisons, il faisait faire un grand nombre d'habits, dans la confiance que Dieu lui enverrait des sujets ; le succès bien souvent surpassait son attente. Se trouvant une année dans le couvent de Saint-Jacques, il avait fait préparer ce qui était nécessaire pour vingt postulants, qu'il devait habiller le jour de la Purification de la très-sainte Vierge, second de février ; un jeune écolier allemand ¹ que sa grande jeunesse avait fait refuser, se mêla adroitement parmi les autres, et fut reçu des premiers. Le Père Jourdain ne s'aperçut de la fraude que lorsqu'il fallut habiller le dernier. Il se contenta alors de dire avec sa douceur habituelle : « Quelqu'un de vous nous dérobe l'habit. » Cependant le jeune novice le porta toujours avec honneur, s'étant rendu bon prédicateur et habile théologien.

Pour acquitter les dettes de ceux qui se faisaient recevoir, le bienheureux Jourdain employait volontiers les pieuses libéralités que des personnes charitables pouvaient lui faire ; et quelquefois il engageait la Bible, ou ses autres livres, pour y satisfaire. Parmi ce grand nombre d'écoliers qui entraient dans l'Ordre, il ne pouvait pas se faire qu'il n'y en eût dont les talents ou les qualités ne semblaient point promettre beaucoup. Thomas de Cantimpré rapporte que, dans un Chapitre général, les définiteurs se plaignirent au Père Jourdain même de sa trop grande facilité ; ils lui représentèrent que parmi soixante sujets qu'il avait reçus en même temps, on en voyait plusieurs en qui on ne remarquait pas les dispositions nécessaires pour remplir les fonctions de leur état. Le modeste et zélé Supérieur répondit ainsi à ces plaintes ² : « Laissez, laissez croître ces jeunes plantes, et gardons-nous bien de mépriser aucun de ces petits que Dieu nous envoie ; je vous

¹ « Quidam juvenis Theoticus, quem Magister pluris repulerat propter nimiam juventutem, etc., » dit un auteur du treizième siècle. Le Père Feuillet s'est donc trompé quand il a écrit que ce jeune homme était natif d'Agen sur la Garonne.

² Spiritu Sancto repletus, dixit : Sinite istos, ne contemnatis unum ex his pusillis. Dico vobis quod multos, et fere omnes prædicatores videbitis gloriosos ; per quos Dominus super multos lucidiores, et litteratiores, in salutem operabitur animarum. Quod nos veridico ore dictum usque in hodiernum diem vidimus, et videmus.

promets que tous, ou presque tous, prêcheront un jour avec fruit et travailleront plus utilement pour le salut du prochain, que quelques-autres dont nous estimons cependant les talents et le mérite. » Nous avons vu, ajoute Thomas de Cantimpré, et nous voyons encore avec plaisir l'accomplissement de ce qu'avait prédit l'homme de Dieu.

Cette douceur pleine de sagesse et de charité, qui était son véritable caractère, le faisait généralement aimer et respecter des grands et des petits. Le Pape Grégoire IX et tout le sacré Collège l'honoraient d'une confiance si parfaite, qu'il lui était toujours facile d'obtenir du Saint-Siège tout ce qu'il jugeait à propos de demander, parce qu'on était persuadé qu'il ne demandait jamais que ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu et au bien spirituel des âmes. Ses Religieux recevaient toujours ses avis ou ses corrections comme si Jésus-Christ même leur avait parlé par sa bouche. Et les séculiers, surtout les étudiants, n'apprenaient jamais qu'avec joie son arrivée dans une ville. Ils ne pouvaient se lasser de l'entendre, soit dans les sermons, soit dans les conférences spirituelles ; c'est pourquoi quand il était à Paris, c'était toujours lui qui prêchait aux Frères ; et lorsque quelqu'autre Religieux avait fait une exhortation dans l'église de Saint-Jacques, si le Père Jourdain se trouvait présent, les écoliers avaient peine à se retirer qu'il n'eût aussi dit quelque chose après les autres. Ses discours et ses manières avaient une force particulière pour leur faire embrasser la vertu ou pour les retirer du vice. Et l'idée qu'ils avaient de ses lumières faisait que toutes ses paroles étaient pour eux comme autant d'oracles. « Maître Jourdain l'a dit ; » c'était ordinairement toute la réponse qu'ils donnaient, ou pour s'en tenir toujours à ce qu'il leur avait prescrit, afin de vivre chrétiennement dans le siècle, ou pour se déterminer sur le choix d'un état de vie.

Il est vrai qu'ils avaient de grandes preuves que l'Esprit du Seigneur agissait en lui ; ce qui parut plus visiblement dans la vocation de deux jeunes gentilshommes allemands, qu'il reçut à l'habit de son Ordre, l'un à Paris, et l'autre à Padoue. Celui-ci, plus recommandable encore par l'innocence de ses mœurs que

par sa naissance, ayant entendu quelquefois les prédications de cet homme apostolique, résolut de se faire son disciple, pour apprendre de lui le chemin du Ciel, par le mépris des grandeurs de la terre. Son gouverneur et ses compagnons d'étude, sous prétexte d'éprouver sa vocation, firent tout ce qui pouvait paraître permis et ce qui ne l'était pas. Ils employèrent enfin les moyens les plus criminels ; mais ils furent inutiles. La sagesse de ce jeune seigneur le fit heureusement triompher de la malice de ses faux amis et des dangereux appas d'une femme, qui avait moins de pudeur que de beauté. La même main qui avait soutenu le disciple daigna relever aussi le gouverneur ou précepteur, qui suivit enfin son exemple et fut reçu avec lui. Mais le père du jeune homme, qui, avec de très-grands biens, n'avait point d'autre enfant, ayant appris sa retraite, partit promptement d'Allemagne et se rendit à grandes journées en Italie, résolu ou de ramener avec lui son fils unique, ou de faire tomber toute sa colère sur celui qu'il accusait de le lui avoir enlevé. Dieu permit qu'il le rencontrât sur son chemin ; mais ne le connaissant point, il se contenta de lui demander brusquement, où est-ce qu'il pourrait trouver Maître Jourdain de Saxe ? « C'est moi-même, » répondit sans se troubler le Serviteur de Dieu. Il n'en avait pas dit davantage, lorsqu'il vit ce seigneur descendre aussitôt de cheval et se jeter à ses pieds, confessant avec beaucoup de larmes le mauvais dessein qui l'avait fait venir de si loin ; et peu satisfait de faire à Dieu dans ce même moment le sacrifice de ce cher fils qu'il aimait uniquement, il déclara que pour l'expiation de ses péchés il allait faire encore le sacrifice de sa vie, en passant les mers, pour se joindre aux Croisés qui combattaient en Orient contre les ennemis du nom chrétien : ce qu'il exécuta.

Etant venu un jour trouver l'empereur Frédéric II, après qu'ils eurent été longtemps assis ensemble en silence, Jourdain dit : « Seigneur, je vais en diverses provinces pour le devoir de ma charge : c'est pourquoi je m'étonne que vous ne me demandiez pas les bruits qui courent. L'empereur répondit : — J'ai mes envoyés dans toutes les cours, et je suis exactement informé de tout ce qui se passe dans l'Empire. Je n'ignore pas ce qui se dit dans les autres

royaumes. Jourdain reprit : — Jésus-Christ savait tout, puisqu'il était Dieu ; et cependant il demandait à ses disciples ce qu'on disait de lui. Vous n'êtes qu'un homme, et vous ignorez beaucoup de choses que l'on dit de vous et qu'il serait fort à propos que vous sussiez ; or on dit que vous opprimez les églises, que vous méprisez les évêques et les censures ecclésiastiques, que vous croyez aux augures, que vous favorisez les Juifs et les Sarrazins, préférablement aux chrétiens, et que vous n'honorez point le Vicaire de Jésus-Christ. Assurément, seigneur, tout cela n'est point digne de vous : permettez à votre serviteur de vous représenter combien il importe pour votre gloire, et pour votre salut, d'arrêter ces bruits populaires, par une conduite qui puisse vous mériter l'approbation de Dieu et l'estime des hommes. »

Quelque peu accoutumé que fût l'empereur Frédéric à entendre des vérités qu'il n'aimait point, il ne laissa pas d'écouter patiemment une correction si chrétienne, et de marquer son estime pour celui qui avait eu le courage de la faire.

L'humilité du B. Jourdain n'était pas moins profonde que son zèle était ardent. On peut le connaître, non-seulement par le refus qu'il fit de toutes les dignités ecclésiastiques qui lui furent offertes, et par son attention à éviter les honneurs qu'on voulait lui rendre, soit à Bologne, soit dans les autres lieux où ses prédications et ses miracles avaient donné une plus haute idée de sa vertu ; mais aussi par la manière dont il se comporta dans toutes les rencontres où sa patience fut mise à l'épreuve. Un homme qui passait pour possédé, dans la ville de Bologne, l'ayant rencontré, le frappa rudement à la joue ; Jourdain lui présenta aussitôt l'autre sans dire un seul mot ni faire paraître aucune émotion. Les pieux excès où le portait quelquefois sa charité pour le prochain, lui attirèrent souvent des reproches de la part des définiteurs, qui n'approuvaient point qu'il donnât en aumônes les choses dont il ne pouvait se passer selon son état : la malice ou la cupidité de quelques personnes, qui se disaient faussement dans la nécessité, l'avait obligé dans quelques occasions à partager ses habits et à leur donner sa propre tunique : lorsqu'il en était ensuite blâmé, il demeurait dans un modeste silence,

et si on le pressait de se justifier, il répondait avec beaucoup d'humilité, qu'un coupable ne mérite pas d'en être cru, lorsqu'il excuse ses fautes. Mais ce silence même édifiait davantage et publiait plus hautement sa sainteté, que ne pouvaient faire les malades qu'il avait guéris par son attouchement, et les muets à qui il avait rendu l'usage de la parole.

Après avoir fait la visite du couvent de Sainte-Sabine et du monastère de Sainte-Sixte à Rome, le pieux général alla prendre congé de Sa Sainteté, pour continuer ses visites dans les autres maisons de l'Ordre : le Pape lui fit l'honneur de l'arrêter à diner et le fit manger à sa table ; ce qui ayant retardé son départ, il n'était pas encore avec ses compagnons à deux lieues de Rome, que la nuit les surprit. Le curé du lieu leur ayant refusé le couvert, une pauvre femme les reçut charitablement dans sa maison, mais elle n'eut d'autre lit à leur présenter qu'un peu de paille. « Voilà, dit le bienheureux Jourdain à ceux qui l'accompagnaient, ce qui me convient parfaitement : il nous est plus avantageux d'être couchés sur le foin dans un taudis, que de nous voir assis à la table du Souverain Pontife. Là on peut être tenté de vaine gloire ; ici nous rentrons dans l'état dont nous faisons profession. »

Ce plaisir innocent, qu'il trouvait dans tout ce qui était capable d'humilier l'orgueil, ou de faire souffrir la nature, naissait de son grand amour pour la pauvreté et du désir de rendre sa vie toute conforme à celle de Jésus-Christ. Ses longs voyages et ses prédications presque continuelles ayant épuisé ses forces, il fut souvent attaqué de dangereuses maladies, dans l'une desquelles il perdit un œil. Ce qui aurait sensiblement affligé un autre, fut pour lui un sujet d'actions de grâces : il exhorta ses Frères à se joindre à lui, pour bénir le Seigneur, de ce qu'il l'avait, disait-il, délivré d'un grand ennemi : *Jam unum perdidit inimicum*. Cependant toutes ses infirmités ne le portèrent jamais ni à diminuer la rigueur de ses pénitences, ni à interrompre la convocation annuelle des chapitres généraux.

Nous n'entrerons point dans un plus grand détail des actions et des vertus de cet homme illustre. Il suffit de dire qu'il marcha

toujours fidèlement sur les traces de saint Dominique et qu'il ne parut pas moins l'héritier de son double esprit de pénitence et de zèle, que son digne successeur dans la conduite de ses Frères. Pendant la vie du saint Patriarche, Jourdain l'avait tendrement aimé, et après son heureux décès un esprit de reconnaissance le porta à lui procurer les honneurs de la canonisation. Mais pour inspirer à tous les religieux les mêmes sentiments de confiance, dont il était rempli et les porter plus efficacement à l'imitation de ce parfait modèle des prédicateurs, il fit comme l'abrégé de sa vie, dans cette longue et dévote oraison qu'on cite encore dans plusieurs maisons de l'Ordre et dont les éditeurs des Actes des Saints ont fait plus d'une fois l'éloge. On lui attribue encore l'office de Saint-Dominique, tel que nous le chantons le jour de sa fête.

Dans le dix-septième chapitre général, qui fut tenu à Paris, le dix-huitième jour de mai 1236, Jourdain établit le bienheureux Albert le Grand, pour vicaire de tout l'Ordre en Europe ; et il se mit sur mer, dans le dessein de visiter les Lieux saints, et ses couvents dans la Palestine ; il y en avait déjà dans les villes de Nazareth, de Bethléem, de Damas, de Ptolémaïde et de Jérusalem. Ayant parcouru dans un esprit de foi, ces lieux si vénérables par tous les Mystères que le Sauveur du monde y a opérés, Jourdain partagea pendant plusieurs mois le travail avec ses religieux, qui s'appliquaient avec zèle à la conversion des infidèles et à la correction des mœurs des chrétiens. Edifié de tout ce qu'il reconnut de ferveur et de régularité dans la conduite de ces dignes ministres de l'Évangile, il les exhorta à la persévérance, leur promit de nouveaux secours, pour rendre plus abondants les fruits de la mission ; et après avoir donné et reçu le baiser de paix, il s'embarqua pour revenir en Europe. On n'était pas encore éloigné des côtes de Galilée, le treizième jour de février 1237, lorsque le vaisseau fut assailli par une si violente tempête, qu'après avoir été longtemps battu des flots et des vents, il s'entr'ouvrit enfin et coula à fond. De près de cent personnes qui étaient dedans, très-peu eurent le bonheur de se sauver : les religieux ne furent point de ce nombre. Mais la mort des Saints est toujours pré-

cieuse aux yeux du Seigneur, en quelque temps et de quelque manière qu'il plaise au souverain Maître de finir leurs jours, pour les appeler à lui. Le Saint-Esprit l'a dit : « Quand le juste mourrait d'une mort précipitée, il se trouverait dans le repos. *Justus autem si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit* ¹. »

On eut en effet des preuves bien consolantes du bonheur dont jouissait déjà le Serviteur de Dieu : son corps et ceux de ses Frères, qui avaient eu le même sort en sa compagnie, ayant été poussés sur le rivage de la mer, on les y enterra, et peu de temps après les Dominicains de Ptolémaïde les transportèrent dans leur église. Les gens du pays et quelques-uns de ceux qui s'étaient échappés du naufrage, attestèrent depuis qu'avant qu'on eût donné la sépulture à ces saints corps, ils avaient vu sur eux toutes les nuits des lumières venant du ciel et qu'on avait senti une odeur très-agréable. Deux pénitenciers de Grégoire IX l'écrivirent ainsi aux Frères Prêcheurs de Paris ; et le provincial de la Terre sainte, qui avait marqué le fait dans ses lettres au Pape, ajoutait que le bienheureux Jourdain par les miracles qui se faisaient à son tombeau, prêchait plus efficacement après sa mort, qu'il n'avait fait par ses discours durant sa vie ².

Ce ne fut pas seulement dans la Palestine, que Dieu fit éclater la sainteté de son Serviteur par des prodiges : en divers autres lieux, il s'en fit plusieurs en faveur des personnes qui réclamaient son intercession dans leurs nécessités. Les Bollandistes parlent d'un jeune enfant qui fut ressuscité dans la ville de Prague en Bohême, après de longues et ferventes prières que sa pieuse mère avait adressées pour cela à cet ami de Dieu.

Depuis cinq siècles entiers le titre de bienheureux lui est donné par les écrivains italiens, français, espagnols, allemands, polonais : et son nom a été écrit avec éloge dans plusieurs Martyrologes, qu'on peut voir cités par les continuateurs de Bollandus.

¹ Sap., iv, 7.

² *Mors ejus in vitam infidelium conversa est : nam sic a multis accepimus qui præsentés fuerunt, et viderunt ; tanta miracula ibi dicuntur demonstrari, quod multo efficacius prædicat mortuus in miraculis, quam vivus prædicaret in verbis.*

Le Pape Léon XII a approuvé le 22 mars 1828 le culte qui lui a été rendu de temps immémorial dans son Ordre.

Le bienheureux Jourdain avait écrit des commentaires sur l'Évangile selon saint Luc et sur le livre de l'Apocalypse ; on avait aussi de lui un tome de sermons et quelques autres ouvrages, dont l'abbé Trithème a fait le catalogue dans son livre des Auteurs ecclésiastiques. Mais de tous ces écrits, il ne nous reste que sa petite chronique ou relation succincte des commencements de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Cet écrit est peut-être ce que nous avons de plus original touchant saint Dominique et ses premiers disciples. Nous voyons en effet que le P. Humbert, saint Antonin et les autres auteurs qui ont entrepris d'écrire l'histoire du saint Fondateur, ou de ce qui s'est passé de plus mémorable dans les commencements de son Ordre, ont tiré de la chronique du bienheureux Jourdain, la plupart des faits dont ils ont fait mention.

Fleury, d'après un ancien auteur, rapporte de lui des paroles remarquables. Un séculier lui fit un jour cette question : « Maître, d'où vient ce que nous disons quelquefois entre nous, que depuis que vos Frères et les Frères Mineurs sont venus, le temps n'a pas été si bon ni la terre si fertile qu'auparavant ? Jourdain répondit : Je pourrais nier le fait et vous faire voir le contraire. Mais soit, je vous montrerai qu'il est juste : car depuis que nous sommes venus au monde nous l'avons instruit et lui avons découvert plusieurs péchés qu'il ne connaissait pas et que néanmoins il ne veut point éviter. Or ces péchés sont aujourd'hui plus grands, étant commis avec connaissance ; voilà pourquoi Dieu envoie de plus grands fléaux et j'ajoute que si vous ne vous corrigez à présent, que vous savez ce que vous devez faire et ce qu'il faut éviter, il vous arrivera encore pis. »

Comme il était dans une abbaye de l'Ordre de Citeaux, plusieurs moines l'environnèrent et lui dirent : « Maître, comment votre Ordre pourra-t-il durer en ne vivant que d'aumônes ? A présent le monde a beaucoup de dévotion pour vous ; mais vous savez qu'il est écrit que la charité se refroidira. » Il répondit avec une extrême douceur : « Je vais vous montrer par vos propres paroles, que votre Ordre manquera plutôt que le nôtre. L'Évangile

nous apprend que la charité se refroidira dans le même temps, où l'iniquité abondera et où s'élèveront des persécutions insupportables. Or vous jugez bien que les persécuteurs vous ôteront vos biens temporels, et comme vous n'êtes point accoutumés à aller d'un lieu à l'autre et à vivre des charités, vous périrez nécessairement. Nos Frères au contraire seront alors dispersés, et feront un plus grand fruit, comme les Apôtres lorsqu'ils furent séparés par la persécution. Je vous dis plus, ceux qui vous pilleront leur donneront volontiers, comme nous avons souvent éprouvé que ces sortes de gens nous donneraient avec plaisir de leur butin, si nous le voulions recevoir. »

On lui demandait pourquoi les maîtres ès-arts entraient dans son Ordre en plus grand nombre que les théologiens. Il répondit : « Les paysans accoutumés à boire de l'eau, s'enivrent plus aisément quand ils trouvent de bon vin, que les nobles ou les bourgeois qui y sont accoutumés. Les philosophes boivent pendant toute la semaine de l'eau d'Aristote : c'est pourquoi quand un dimanche ou une fête ils viennent au sermon et entendent les paroles de Jésus-Christ, ils y sont aisément pris : au lieu que les théologiens ont souvent ouï de semblables discours et ressemblent à un sacristain si accoutumé à passer devant l'autel qu'il le ne salue plus. »

Se trouvant dans une assemblée d'évêques, ils lui demandèrent d'où venait que les prélats tirés de ces deux Ordres si parfaits des Prêcheurs et des Mineurs, n'avaient pas toujours dans l'épiscopat tout le succès qu'on s'était promis de leur vertu. « Vous devez, leur dit le bienheureux Jourdain, vous en prendre à vous-mêmes, puisque ce relâchement qu'on remarque dans la conduite de quelques-uns, ne leur arrive qu'après qu'ils ont passé à votre Ordre ; car tant qu'ils ont été dans le nôtre nous les avons bien corrigés. De plus, il y a longtemps que je suis dans l'Ordre de Saint-Dominique, et je ne me souviens pas que le Pape ni aucun Prélat ou chapitre de cathédrale m'ait jamais demandé ou à quelque autre supérieur un bon sujet pour être évêque. Ils le choisissent eux-mêmes, ou par affection pour leurs parents, ou par quelqu'autre raison peu spirituelle. Ainsi, s'il s'en trouve qui

ne remplissent pas comme il faut tous les devoirs de cette redoutable dignité, ce n'est point à nous qu'on doit porter des plaintes. »

En parlant ainsi, cet homme de Dieu était bien éloigné de souhaiter que ceux de ses Frères qui avaient de plus grands talents et qui les employaient avec fruit pour la conversion des pécheurs, fussent choisis pour les dignités de l'Église. Il s'en expliqua à quelques-uns de ses amis qui faisaient en sa présence l'éloge d'un saint et savant religieux, ajoutant qu'il devait être fait évêque : « J'aimerais mieux, dit Jourdain, le voir porter au tombeau que sur une chaire épiscopale. »

Un Frère lui demandant avec beaucoup d'instance d'être déchargé d'un emploi qu'il exerçait depuis plusieurs années et qui lui paraissait peu propre au parfait recueillement, ce sage supérieur lui dit : « Il y a quatre choses qui peuvent se trouver dans l'exercice de votre emploi, la négligence, l'impatience, le travail et le mérite : je vous décharge des deux premières et je vous laisse les deux autres pour la rémission de vos péchés. » C'était l'instruire et le corriger en même temps ; cette sorte de correction dans la bouche du bienheureux Jourdain avait ordinairement son effet. On connaissait sa prudence ; on n'ignorait point quelle était sa charité, et la douceur de son esprit faisait aimer jusqu'à ses refus.

(TOURON.)

LE BIENHEUREUX HENRI D'UTRECHT,

COMPAGNON DU BIENHEUREUX JOURDAIN.

Pour ne point séparer ceux que l'Esprit de Dieu avait étroitement unis, après avoir écrit succinctement la vie du bienheureux Jourdain, il faut dire quelque chose du P. Henri. L'un nous a laissé le portrait de l'autre et nous a fait connaître ses excellentes qualités, ses talents, ses vertus.

Henri naquit dans la ville d'Utrecht, en Hollande, de parents catholiques et de grande fortune. On le mit dès ses plus tendres années entre les mains d'un chanoine de la même ville, qui vivait dans une haute réputation de sainteté. Les soins que ce pieux ecclésiastique prit de son élève, répondirent parfaitement aux

belles dispositions que la grâce avait déjà mises en lui, et aux justes désirs de ceux qui lui avaient confié son éducation. Sachant « qu'il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse, » il l'associa de bonne heure à tous les exercices de charité, de pénitence et de religion dont il faisait lui-même ses délices, lui apprenant à fréquenter les églises et les hôpitaux, à laver les pieds des pauvres, à mépriser le faste du monde et le luxe des habits, à n'obéir jamais à ses passions, à fuir avec horreur tout ce qui conduit au vice, à aimer le silence, la prière, la pratique des bonnes œuvres et de toutes les vertus qui pouvaient le faire arriver à la parfaite pureté de cœur.

L'excellent naturel du disciple lui faisait trouver son plaisir dans ces sortes d'exercices. Comblé de grâces et toujours docile aux instructions, il croissait en sagesse et en mérites ; on eût dit que l'amour de la vertu et de tout ce qui est honnête, était né avec lui ¹. On admirait particulièrement sa modestie angélique et une gravité qui n'est point ordinaire aux personnes de son âge. Le Chapitre de l'église cathédrale d'Utrecht, connaissant les rares qualités d'un jeune homme qui donnait de si belles espérances, le plaça parmi ses Chanoines. Henri ne refusa point cet honneur ; mais pour se rendre plus utile à l'Église, il crut qu'il devait joindre la science à la piété. Il avait étudié dans son pays les belles-lettres et la philosophie, et il se proposa d'achever ses études dans les écoles de Paris. Jourdain de Saxe, alors étudiant dans cette Université, le fit loger avec lui dans une même maison. La conformité de sentiments, d'inclinations ou de mœurs, que la nature et la grâce avaient mise entre eux, les unit d'abord par les liens d'une sainte amitié qui dura autant que leur vie. « Jamais homme, dit le bienheureux Jourdain, ne mérita plus d'être aimé ; et jamais ami ne me fut plus intimement uni que ce serviteur de Dieu, que je regardais comme un vase d'honneur et de grâce ². Aussi n'ai-je point connu de personne qui possédât

¹ *Iste cum optimæ esset indolis adolescens, in omnibus sese exhibuit ad disciplinam docilem, facilem ad virtutes : sicque dum cresceret ætate, crescebat et moribus, usque adeo, ut si cum ipso conversareris, velut Angelum æstimares, et quasi innatam ei crederes honestatem.*

² *Henricus, postmodum prior Coloniensis, mihi singulari affectu præ cunctis*

autant de belles qualités, beaucoup d'élévation et de justesse d'esprit, un grand ordre en ses raisonnements, autant d'éloquence que de douceur. Et la beauté de tout son extérieur était l'image de celle de son âme. »

La fidélité à la grâce fut égale dans ces deux parfaits amis. Et le désir d'arriver à une plus haute perfection les appliquant à l'étude, sans leur permettre de passer une heure du jour qui ne fût employée, ou à quelque œuvre de piété, ou à la lecture des bons livres, on les voyait avancer également dans la science des Saints et dans la connaissance de tout ce qui peut faire honneur à des savants. Tandis qu'ils se préparaient de la sorte à se mettre en état de remplir un jour les desseins que Dieu avait sur eux, et qui ne leur étaient pas encore connus, le Seigneur commença à les leur manifester par le ministère de saint Dominique. Les prédications de cet Apôtre, pendant le peu de séjour qu'il fit à Paris l'an 1219, portèrent Jourdain de Saxe, comme nous l'avons dit, à lui faire connaître son intérieur et à le prier de lui marquer le genre de vie qu'il devait embrasser, pour travailler sûrement à son salut et se rendre en même temps utile au prochain. Le Saint se contemta alors de le confirmer dans ses heureuses dispositions, et en l'exhortant à continuer ses études et ses prières, il l'assura qu'il ne tarderait pas à connaître distinctement ce que le Seigneur demandait de lui.

Peu de mois après, le Père Renaud d'Orléans, appelé communément de Saint-Gilles, étant arrivé à Paris, Jourdain fut du nombre de ceux qui se rendirent les plus assidus à ses sermons et qui en recueillirent de plus grands fruits. Touché par ses vives exhortations, qui ne tendaient qu'à détacher tous les cœurs de l'amour de la créature pour les porter au service de Dieu, il résolut en lui-même d'entrer dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Tournant dès lors ses pensées vers son ami, il commença à travailler de toutes ses forces à lui faire goûter le même genre de vie, persuadé qu'avec les rares talents que Dieu lui avait donnés

(ut puto) mortalibus in Christo charissimus, tanquam vere vas honoris, et gratiæ, quo gratiosorem creaturam me in hac vita vidiſſe non recolo... habens magnum ingenii naturalis acumen, et ordinatissimam rationem.

pour la prédication, il ne pouvait que faire de grands fruits dans l'Église et beaucoup d'honneur à l'état qu'il embrasserait. Le jeune Chanoine n'était attaché à rien : il ne craignait ni le travail, ni les austérités de la vie religieuse ; mais ce qu'on lui proposait lui paraissait mériter qu'il y pensât plus d'une fois. Bien des raisons se présentaient à son esprit, que son ami tournait toujours en preuve du dessein qu'il avait formé. L'un résistait toujours, et l'autre ne cessait de presser ou de renouveler ses instances, pour obtenir ce qu'il désirait. Henri, pour ne point contrister par un refus trop opiniâtre, une personne qu'il aimait comme lui-même, consentit enfin d'aller trouver le Père Renaud, de se confesser à lui, et de chercher dans ses lumières ce qui devait terminer un combat qu'il coûtait trop à son cœur de soutenir longtemps. Le sage et désintéressé Directeur jugea qu'il fallait laisser à Dieu même la décision de cette affaire. « C'est à nous, dit-il, à prier avec foi, avec humilité, avec persévérance ; et c'est au Seigneur à nous instruire de sa volonté, quand il sera temps. »

Fort satisfait de cette réponse, Henri vint rejoindre le bienheureux Jourdain, et en sa présence il ouvrit le livre d'Isaïe, comme pour consulter Dieu. Le premier passage où il jeta les yeux fut celui-ci : « Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin que je puisse soutenir par la parole celui qui est abattu ; il m'a ouvert l'oreille, afin que je l'écoute comme un Maître, et je ne vais point en arrière ¹. » Jourdain lui expliqua ces paroles comme répondant proprement à son intention, et lui fit remarquer peu après ces autres : « Tenons-nous ensemble : *Stemus simul*, » pour montrer qu'ils ne doivent jamais se séparer en cette sainte société.

La nuit suivante, Henri étant allé à Matines à Notre-Dame, continua de prier jusqu'au jour, demandant à Dieu par l'intercession de la très-sainte Vierge de lui faire la grâce de triompher de lui-même et de ses propres résistances ; car il voulait, et il ne voulait pas. Plein d'estime pour l'état que son ami allait embrasser, il se persuadait que la pauvreté volontaire donnait une grande confiance au jugement de Dieu, et il n'oubliait point ce

¹ Isa., L, 4 et 5.

qu'il avait lu plus d'une fois dans le Prophète Daniel, que ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voie de justice, brilleront comme des étoiles dans toute l'éternité. Mais il sentait en même temps un combat dans son cœur, et une disposition qui l'affligeait. Profondément humilié en la présence du Seigneur, et continuant d'adresser ses prières à Celle qui, après Dieu et son Fils Jésus-Christ, doit soutenir nos espérances, il dit : « Je vois à présent, ô sainte Mère de miséricorde, que je ne mérite pas vos regards, puisque vous ne daignez point écouter la prière de votre serviteur ¹. » Baigné de larmes, il était prêt à se retirer de l'église, quand il se sentit tout-à-coup vaincu et consolé. Toutes ses peines furent dissipées ; reconnaissant dans ce changement le doigt de Dieu, il alla promptement trouver le Père Renaud, fit son vœu entre ses mains, et revint vers son ami pour lui apprendre une nouvelle qui devait lui être si agréable. Ils résolurent cependant de remettre jusqu'au Carême l'exécution de leur dessein. Dans ce court intervalle ils gagnèrent un troisième de leurs compagnons d'étude, nommé Léon, avec lequel, le jour des Cendres, qui cette année 1220 était le 12 février, ils se rendirent à Saint-Jacques, entrèrent dans le chœur pendant que les religieux chantaient l'antienne : *Immutemur habitu*, et changèrent effectivement d'habit, en prenant celui de l'Ordre.

Le chanoine d'Utrecht, qui avait pris soin de l'éducation de Henri, et deux autres vertueux ecclésiastiques de la même église, ayant tous trois une grande affection pour lui, furent affligés de son entrée dans un Ordre dont l'esprit leur était encore inconnu. Comptant pour perdu ce jeune homme d'une si grande espérance, s'ils ne pouvaient réussir à le retirer de son engagement, ils étaient déjà résolus de partir pour Paris ou d'y envoyer quelqu'un

¹ Eadem igitur nocte, cum ad matutinas Ecclesiæ Beatæ Virginis perrexisset, perduravit ibi usque ad diluculum orans, et deprecans Matrem Domini, quatenus ejus voluntas ad hoc propositum flecteretur. Et cum nihil, ut sibi videbatur, orando proficeret, sentiens adhuc cordis duritiem, super se ipso compati cœpit, et parare recessum, dicens intra se : Nunc, o Virgo beata, quod me non digneris, experior ; non est mihi pars in pauperum collegio... Dum jam pene de Ecclesia se ipsum redarguens, et mœstus abscederet, subvertit fundamenta cordis ejus ille, qui humilia respicit ; et obortis lacrymis, ac resolutus spiritu, se totum coram Domino cœpit effundere, etc.

de leur part. Mais un des trois dit aux autres : N'allons pas si vite ; passons ensemble cette nuit en prière : peut-être le Seigneur nous fera-t-il connaître sa volonté. S'étant tous rendus à un avis si sage, leur oraison fut longue et fervente, et un d'eux entendit une voix d'en haut qui disait : « C'est le Seigneur qui a fait ceci, et il ne pourra changer. » Rassurés par cette révélation, ils firent savoir au jeune religieux tout ce qui s'était passé, et l'exhortèrent à répondre par sa persévérance aux desseins que Dieu avait sur lui ¹.

Nous ne faisons que traduire les paroles du bienheureux Jourdain, qui continue ainsi l'histoire et l'éloge de son fidèle ami : « Dès que le Père Henri commença à annoncer la parole de Dieu au clergé et au peuple de Paris, ses discours tout remplis d'onction et de force firent de salutaires impressions sur les cœurs de ses auditeurs. Les ecclésiastiques, ainsi que les simples fidèles, s'empressaient de l'entendre, ne pouvant assez admirer dans un aussi jeune prédicateur tant d'éloquence et de solidité ². Avec toutes les qualités qui peuvent former le parfait orateur, le génie, le goût, l'érudition, le don de la parole, les talents extérieurs de la voix et les agréments qui accompagnaient tout ce qu'il disait, on trouvait encore en lui dans un degré éminent les autres vertus qui conviennent aux Ministres de l'Évangile, l'esprit de pénitence, le zèle, la charité, et la bonne odeur d'une vie passée dans l'innocence, surtout dans un éloignement infini du vice contraire à la chasteté. Jamais on ne vit en lui ni trouble, ni émotion, ni tristesse. La paix de la conscience et cette joie parfaite qu'on

¹ Tunc unus ex eis, non sic, ait, præcipitanter agamus; sed noctem pari voto cum orationibus peragamus, postulantes ut suum nobis super hac re Dominus beneplacitum aperire dignetur. Venit nox; et orantibus eis, vocem de sublimi sonantem unus eorum audivit: « A Domino factum est istud, et non poterit immutari. » Itaque hac revelatione divina facti certissimi, jam non amplius turbabantur; sed scribentes ei Parisiis, ut perseveraret, fiducialiter hortabantur, insinuantes ei revelationis hujus modum, et ordinem. Quas litteras pietate plenas, suaves, et molles ego legi.

² Hic est F. Henricus, cui multam atque mirabilem in verbo suo ad clerum Parisiensem Dominus largitus est gratiam; cujus sermo nimis efficax audientium corda violentissime penetrabat. Non est visus ante ipsum nostræ recordationis temporibus apud Parisios, in audientia omnis cleri, tam juvenis, tam facundus, tam graciosus per omnia prædicator, etc.

gouté au service de Dieu, étaient si vivement peintes sur son visage, qu'il suffisait de le voir ou de converser avec lui pour l'aimer et pour être porté à aimer Dieu : quoiqu'il parût exceller en tout, il ne se glorifiait jamais de rien, parce qu'ayant appris de Jésus-Christ à être humble de cœur, cette vertu cachait à ses propres yeux ce qui le rendait si estimable à ceux du public.

Les conversions qu'il avait faites dans tout le diocèse de Paris et aux environs étaient déjà en grand nombre, lorsque l'obéissance l'appela en Allemagne : les habitants de Cologne voulaient avoir des disciples de saint Dominique ; les préparatifs étaient faits pour un établissement, et les supérieurs choisirent le Père Henri pour accepter cette fondation, c'est-à-dire pour assembler, conduire et former par ses exemples une communauté que le bienheureux Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin rendirent depuis célèbre par l'éclat de leur doctrine. Ce fut l'an 1224 que le couvent de Cologne fut fondé, et pour le remplir d'abord de religieux dont la piété pût servir de modèle à ceux qui viendraient dans la suite des temps, le Père Henri employa avec succès le talent qu'il avait de faire aimer la vertu et rendre aimable le joug de Jésus-Christ. Mais le zèle du salut des âmes ne lui permettant pas de borner ses attentions aux seuls religieux dont la ferveur n'avait besoin que d'être modérée, il continua ses prédications, afin d'embraser les cœurs des fidèles de ce feu que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre.

Selon l'expression du bienheureux Jourdain, il serait difficile de dire combien de pécheurs de toute condition et de tout état il retira de leurs désordres ; combien de vierges chrétiennes, de veuves, de pénitents il fit marcher dans les sentiers de la justice ; combien de malheureux esclaves de l'avarice, de la volupté ou de l'orgueil, il arracha à leurs cupidités pour leur faire mériter par des larmes salutaires la liberté des enfants de Dieu ¹. Les jure-

¹ *Missus autem Coloniam, quam copiosum ibidem et uberem manipulum animarum in virginibus, in viduis, et vere pœnitentibus per assiduam prædicationem lucrificeret Christo : quam etiam diligenter ignem, quem Dominus venit mittere in terram, in cordibus multorum accenderit, et accensum nutrierit, tota adhuc clamat Colonia. Nomen Jesu admonere consueverat omni reverentia cultuque dignissimum, etc.*

ments fréquents, les imprécations et les blasphèmes étaient alors le vice de la nation ; notre saint Prédicateur l'attaqua avec tant de zèle et de force, qu'il en donna de l'horreur à tout le monde. Le changement fut sensible, parce que ses prédications n'étaient ordinairement employées qu'à instruire les peuples du véritable culte que nous devons rendre à Dieu, par son Fils Jésus-Christ, et du profond respect avec lequel il faut toujours prononcer ce nom adorable.

Les fruits si abondants que la grâce lui faisait recueillir parmi un peuple docile à la parole de Dieu, l'arrêtèrent le reste de ses jours à Cologne. Et c'est de là qu'il écrivit ainsi au bienheureux Jourdain : « Où êtes-vous à présent ? Et qu'est devenu ce beau projet qui nous avait si doucement flattés ? Allons ensemble ; ne nous séparons point : *Stemus simul*. Vous êtes tantôt en Italie, tantôt en France ou en Pologne, et mon séjour est toujours en Allemagne. Mais Dieu est partout, et il est donné à ceux qui l'aiment de se retrouver toujours en lui. »

La vie de ce juste pénitent montrait assez que Dieu seul était le grand objet de son amour, et qu'il ne cherchait sa consolation ou sa joie que dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Le désir de se rendre toujours plus agréable au Seigneur, soit en lui gagnant des âmes ou en travaillant à se purifier de plus en plus, le portait à augmenter tous les jours ses austérités, ses prières, ses veilles, ses prédications, et ce fut au milieu de ces travaux qu'il consumma son sacrifice pour se reposer dans le Seigneur. Il regarda la mort comme un gain, il la reçut avec action de grâces ; mais ses Frères, ou plutôt tout le peuple de Cologne, en furent d'autant plus consternés qu'ils espéraient que l'homme de Dieu continuerait longtemps à les édifier et à les instruire.

Lorsque le Père Jourdain, en 1234, écrivait tout ce que nous venons de rapporter, le vénérable P. Henri était déjà mort, dans la quarantième année de son âge. Mais sa mémoire, dit l'auteur, vivait dans le cœur de tous les habitants de Cologne, qui rendaient un témoignage public et de sa sainteté et des fruits merveilleux de ses prédications, qu'il n'avait presque point discontinuées depuis quatorze ans qu'il portait l'habit de saint Dominique.

On assure que Dieu voulut bien faire connaître à quelques personnes d'une éminente piété, la gloire dont il avait récompensé les travaux de son fidèle serviteur¹; mais il me semble qu'il n'est point de témoignage préférable à celui que lui rendent ses œuvres mêmes, « parce qu'elles ont été faites en Dieu. » (TOURON.)

LE B. REGINALD OU RENAUD D'ORLÉANS,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Selon quelques historiens, Renaud était natif d'Orléans, quoique plusieurs autres, après Antoine de Sienne, prétendent que Saint-Gilles, bourg de France dans le bas Languedoc, à trois lieues au-dessus de Beaucaire, entre Nîmes et Arles, fut le lieu de sa naissance; aussi est-il communément appelé Renaud de Saint-Gilles. Il fit ses études avec beaucoup de succès dans l'Université de Paris. La réputation qu'il y acquit lui ayant mérité le titre de docteur, il enseigna pendant plusieurs années le droit Canon dans les écoles de cette capitale. Une application continue à méditer la loi du Seigneur, en même temps qu'il expliquait celles de l'Église, fit que ses progrès dans la vertu, ne furent pas moindres que ceux qu'il faisait tous les jours dans la science des Saints Canons. L'esprit de pénitence, de prière, de retraite, l'amour des pauvres et une solide dévotion envers la très-sainte Vierge, le garantirent des pièges de l'orgueil, du luxe et de l'ambition.

Le chapitre de Saint-Aignan d'Orléans ayant perdu son doyen, les chanoines jetèrent d'abord les yeux sur maître Renaud; on le crut d'autant plus propre à faire honneur à cette dignité, qu'il était plus éloigné de la désirer. François Le Maire, dans son tome II des *Antiquités de l'Église du diocèse d'Orléans*, nous apprend que Renaud était déjà doyen du chapitre de Saint-Aignan en 1212. Attaché par de nouveaux liens au service du Seigneur et de ses autels, on le vit marcher avec une ferveur toute nouvelle dans

¹ Multa quidem de eo mens suggerit; sed ne forte nimis in longum pergat oratio, unum saltem ex iis, quod post mortem ejus, inter plura per veritatem confessionis, et a personis sanctis et fidelibus intellexi, commemorare sufficiat. *B. Jour.*, n° 59.

les sentiers de la justice, dans l'exercice des bonnes œuvres et dans la pratique de toutes les vertus. Mais quelque édifiante que fût sa vie, qu'il avait comme cachée en Dieu avec Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre, il sentait que la charité et sa vocation demandaient de lui quelque chose de plus. Il répandait d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, et il craignait encore les menaces ou les malédictions que le Fils de Dieu a prononcées contre les riches. Le grand nombre de pécheurs qui meurent sans espérance de salut, après avoir vécu sans aucune connaissance de la justice chrétienne et de la loi de Jésus-Christ, lui faisait appréhender le juste reproche qui sera fait au méchant serviteur qui enfouit le talent. Tout occupé de ces pensées et ne connaissant pas encore les desseins de Dieu sur lui, il redoublait la ferveur de ses prières et les rigueurs de sa pénitence pour mériter de les connaître. La Providence, pour les lui manifester, se servit du dessein que l'évêque d'Orléans, Manassès de Seignelai, avait fait de visiter les sanctuaires de Rome et de la Palestine.

Ce Prélat, étroitement uni avec le doyen de Saint-Aignan, dont il aimait la conversation autant qu'il en estimait le mérite, le pria de l'accompagner dans son voyage. Renaud se rendit volontiers aux désirs de son Evêque, espérant que le Seigneur voudrait bien bénir les fatigues auxquelles l'obéissance et la dévotion le pouvaient exposer. Arrivé à Rome vers la fête de Pâques de l'année 1218, il eut quelques conversations familières avec un cardinal auquel il communiqua le dessein où il était d'imiter la vie des Apôtres, c'est-à-dire de renoncer à tout ce qu'il possédait, pour aller partout où l'Esprit de Dieu le conduirait, prêchant Jésus-Christ dans une parfaite pauvreté. « Mais, ajouta-t-il, je ne vois pas encore comment en venir à l'exécution. — Vous avez ici, répondit le Cardinal, ce que vous désirez : il s'élève un nouvel Ordre qui fait profession de prêcher, en pratiquant la pauvreté volontaire, et son fondateur, déjà connu par plusieurs miracles, est actuellement à Rome, occupé à la prédication. » Renaud écouta ces paroles avec une secrète consolation, se persuadant que le Ciel commençait à s'expliquer en sa faveur, pour le mettre enfin en état d'exécuter ce qu'il projetait depuis longtemps. Plein

de joie, il alla aussitôt trouver l'homme de Dieu, et charmé de sa présence, de la douceur et de la solidité de ses discours, il résolut sans différer d'embrasser son Institut.

Mais dans le temps qu'il se proposait d'entrer dans cette nouvelle carrière de travaux apostoliques, il fut attaqué d'une si violente maladie, que les médecins désespérèrent de sa vie. Saint Dominique eut recours à la prière, et le malade recouvra en peu de jours une santé parfaite. L'un et l'autre faisaient profession d'une dévotion très-particulière envers la très-sainte Vierge, et on attribua à sa puissante protection le prompt accomplissement de leurs vœux. Le saint Fondateur et ses premiers compagnons avaient porté jusqu'alors l'habit des Chanoines réguliers. Renaud de Saint-Gilles reçut le premier l'habit de l'Ordre, tel que les Frères Prêcheurs l'ont toujours porté depuis ¹. Ce nouvel engagement ne l'empêcha point d'accompagner l'évêque d'Orléans dans son voyage de la Palestine. Ayant visité tous les Lieux Saints, le Prélat revint à son Église et le P. Renaud se rendit à Bologne en Italie, où il arriva le 21 décembre 1218. Alors il commença à s'adonner tout entier à la prédication, et il s'acquitta de ce difficile emploi avec un zèle si ardent, que les cœurs les plus endurcis, les pécheurs les plus obstinés dans leurs habitudes criminelles, se retirèrent de leurs désordres et embrassèrent la pénitence qu'il leur prêchait encore plus par ses exemples que par ses paroles. L'Esprit de Dieu dont il était rempli, donnait tant de force et d'onction à ses discours, qu'en très-peu de temps il se fit un changement presque universel, dans une grande ville où l'abondance de toutes choses faisait régner le luxe et la volupté, tandis que l'ambition de quelques-uns divisait le peuple et fomentait des inimitiés mortelles.

Le changement ne fut pas moins sensible dans la maison des Frères Prêcheurs ; peu connus jusqu'alors parmi les Bolonais, ils

¹ « Si nous en croyons le Bienheureux Jourdain de Saxe, et Thierry d'Apol-da, lorsque la Très-Sainte Mère de Dieu rendit la santé au Bienheureux Renaud, elle lui fit en même temps connaître la forme d'habit qu'il devait porter. » Suscepit post hæc de manu Sancti Patris Dominici habitum sibi divinitus præmonstratum honorabilis vir, Magister Reynaldus... Huic ore Matris Virginis designatus est habitus Prædicatorum Ordinis.

n'y avaient fait que de médiocres progrès : le mérite éclatant du P. Renaud fit connaître celui de ses Frères ; son exemple anima leur zèle ; ils travaillèrent tous avec succès à la conversion des âmes. Et c'est ici l'époque de l'union très-étroite, qui s'est toujours conservée depuis entre les habitants de Bologno et les enfants de saint Dominique. Parmi ceux que notre nouveau prédicateur gagnait à Jésus-Christ, il y en eut plusieurs qui se joignirent à lui dans la profession de la même règle, de célèbres professeurs de l'université et d'autres citoyens en firent de même, en sorte que le nombre et le mérite des religieux devenant tous les jours plus considérables, il fallut bâtir un nouveau couvent beaucoup plus spacieux que le premier, pour y loger une grande communauté. Raoul, chapelain de l'évêque et curé de Saint-Nicolas-des-Vignes, fut du nombre de ceux qui entrèrent dans l'Ordre des Frères Prêcheurs après leur avoir cédé son église, avec l'agrément de son évêque et selon les désirs du légat-cardinal du Saint-Siège.

Quoique la plupart de ceux qui s'étaient mis sous la conduite du Serviteur de Dieu, fussent déjà recommandables par leur doctrine ou distingués par les emplois qu'ils avaient remplis avec honneur, les uns dans l'Église et les autres dans le siècle, le P. Renaud s'appliquait avec un très-grand soin à les instruire des voies intérieures et à les former au saint ministère de la prédication, afin de les mettre tous en état de faire servir à la conversion des pécheurs, les talents qu'ils avaient reçus de la nature et perfectionnés par l'étude. A beaucoup de charité et de douceur il joignait une sage sévérité dans les corrections, et sans jamais laisser impunies les plus légères fautes, il ménageait si bien les esprits qu'il n'était pas moins aimé de tous ses religieux que respecté des personnes du dehors. Les uns et les autres le regardaient comme un homme de Dieu, d'autant plus capable de les conduire dans la parfaite sainteté qu'ils ne voyaient rien en lui qui ne fût saint. Ses paroles et son silence prêchaient également la vertu : sa vie était des plus austères, son humilité profonde, son recueillement continuel. Et le zèle qui le dévorait pour le salut des âmes ou pour l'avancement spirituel de ceux qu'il avait

sous sa conduite, l'obligeait de prêcher tous les jours et de passer les nuits dans l'exercice de la prière ou dans les pratiques de la pénitence. Le Seigneur bénissant les intentions et les travaux de son fidèle Ministre, en moins de neuf ou dix mois il avait fait du couvent de Saint-Nicolas, un illustre sanctuaire de pieux et savants religieux, qui marchant tous à l'envi sur ses traces et aspirant toujours à une plus grande perfection, semblaient vouloir renouveler en leur personne, le zèle des premiers disciples de Jésus-Christ et toutes les austérités des anciens anachorètes.

Telle était la ferveur admirable de cet ami de Dieu et de ceux qu'il regardait comme ses Frères ou ses enfants en Jésus-Christ, lorsque saint Dominique s'étant rendu à Bologne l'an 1219, fit partir le P. Renaud pour Paris, ne doutant pas qu'il ne fit dans cette capitale du royaume les mêmes fruits qu'il avait faits en si peu de temps parmi les Bolonais. Les désirs du bienheureux Patriarche ne furent accomplis qu'en partie. Il est vrai, selon le témoignage des auteurs contemporains, que les ferventes prédications et les grandes vertus du P. Renaud le firent d'abord considérer des Parisiens comme un homme apostolique, tout rempli de l'esprit de Jésus-Christ. Il eut bientôt attiré à son Ordre trois excellents sujets, le bienheureux Jourdain de Saxe, Henri d'Utrecht et Léon d'Allemagne, mais sa vie était trop pénitente pour être longue. Pour soumettre la chair à l'esprit et remplir tous les moments par quelque action de piété, il se refusait le repos et la douceur du sommeil, mangeait peu, priait presque continuellement, et travaillait avec tant de ferveur que le P. Matthieu, autrefois son disciple dans les écoles de Paris et alors son supérieur dans la maison de Saint-Jacques, ne put s'empêcher de lui demander un jour comment il pouvait soutenir une si grande rigueur, qui étonnait les plus fervents. A quoi l'humble religieux répondit : « C'est à ma confusion, que je fais si peu de pénitence : je sais qu'on ne peut suivre Jésus-Christ qu'en portant sa Croix ; et pour mériter la qualité de son disciple, je voudrais me mortifier en toutes choses, mais ce Dieu de miséricorde me remplit de tant de consolation que parmi ces souffrances mêmes qui vous paraissent grandes, je ne trouve que douceur et plaisir. Aussi n'ai-je peut-

être rien mérité depuis que je suis dans l'Ordre, parce que je fais tout avec trop de complaisance : *Nihil in hoc mereri me reputo, quia nimis in eo mihi semper complacuit.* »

Ce fut dans ces sentiments de reconnaissance et d'humilité que Renaud de Saint-Gilles finit saintement ses jours dans le mois de février 1220 : on ne marque pas dans quelle année de son âge. Jourdain de Saxe qui se trouva présent à son heureux décès, se contente de dire qu'ayant peu vécu il avait rempli la course d'une longue vie. Ce qui nous fait entendre qu'il était bien moins chargé d'années que de mérites. Il n'y avait pas encore deux ans qu'il portait l'habit de saint Dominique, et déjà il avait donné un si grand lustre à cet Ordre naissant que sa mémoire y est encore en bénédiction.

Les Frères Frêcheurs n'ayant point en ce temps-là de cimetière particulier à Paris, le corps du bienheureux Renaud fut enterré à Notre-Dame-des-Champs, prieuré dépendant de l'abbaye de Mar-moutier. On assure qu'il y eut plusieurs malades qui furent guéris à son tombeau, où le peuple allait faire ses prières. Les religieuses carmélites en 1614, ayant été mises en possession de cette église, les reliques du Serviteur de Dieu se trouvèrent enfermées dans l'enceinte du monastère, et la dévotion des fidèles envers leur intercesseur se ralentit dès lors : mais elle se conserva parmi ces religieuses qui employèrent la main d'un peintre pour représenter ses plus belles actions et la plume du P. Senault, général de l'Oratoire, pour écrire sa vie. (TOURON.)

On est en instance auprès du Saint-Siège pour l'approbation du culte immémorial rendu au bienheureux Reginald, et déjà Monseigneur l'Archevêque de Paris a constaté que le culte n'avait jamais été interrompu jusqu'à nos jours.

LE BIENHEUREUX JEAN DE GANDIE,

FRÈRE MINEUR.

Gandie, petite ville d'Espagne, au royaume de Valence, vit naître le bienheureux Jean. Etant entré dans l'Ordre de Saint-François, il édifiait toute la province de Saint-Jacques, par sa piété

et son zèle pour la gloire de la religion. Ses supérieurs ayant reconnu en lui de grands talents, secondés de bonnes études, lui confièrent l'emploi de lecteur en théologie et de prédicateur. Quoique ces deux fonctions lui prissent beaucoup de temps, il ne manquait jamais à la prière, dans laquelle il apportait une ferveur angélique.

On rapporte qu'un jour, comme il était en oraison devant le Saint-Sacrement, un spectre effroyable lui apparut et s'avança pour le fouler aux pieds ; Jean, sans s'étonner, se retira au coin de l'autel, et alors il entendit une voix qui lui criait de saisir ce monstre, de le terrasser, de le tenir sous ses pieds et de ne point le laisser aller, qu'on ne le lui ordonnât. Jean obéit et donna par ce trait une preuve éclatante de la vivacité de sa foi.

Ceci se passa à Léon, ville d'Espagne, capitale du royaume de ce nom. Le religieux quitta ensuite ce lieu, pour se rendre à Orense, dans la Galicie, où il mourut en odeur de sainteté, dans le cours de l'année 1320, et où il fut inhumé avec pompe. Son assistance est surtout favorable à ceux qui sont agités par les illusions du malin esprit, et on rapporte que plusieurs personnes ont été délivrées de ces sortes de tribulations, par l'invocation de ce Bienheureux.

LE RÉVÉREND PÈRE AUGUSTIN CASTAGNARÈS,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Augustin Castagnarès, jésuite et missionnaire espagnol, né à Palta, capitale de la province de Tucuman, dans le Paraguay, le 25 septembre 1687, fut destiné par ses supérieurs, qui remarquèrent en lui un zèle à toute épreuve, aux missions des Chiquites, qui présentaient des obstacles insurmontables pour tout autre que pour des hommes animés de l'esprit de Dieu.

Pour arriver chez cette nation, il fallait parcourir plusieurs centaines de lieues à travers des pays incultes, par des chemins extrêmement périlleux et dans des climats tantôt brûlants, tantôt glacés. Mais un des plus grands obstacles au succès de son entreprise était l'extrême difficulté de la langue de ce peuple. Cepen-

dant, à force de travail, le Père Castagnarès parvint à se la rendre familière.

Il pénétra ensuite dans le pays des Samuques, dans l'intention de découvrir la rivière du Piléomaya, pour faciliter la communication de la mission des Chiquites avec celle de Guaranis ; et il eut le bonheur de convertir les Samuques et de fonder parmi eux une mission à laquelle il donna le nom de Saint-Ignace.

Après avoir appris, non sans de pénibles efforts, la langue barbare de ces peuples, il s'appliqua à les humaniser ; ce qui peut-être n'était guère moins difficile que d'appriivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Cependant par sa douceur, son affabilité, sa prudence et par les petits présents qu'il leur faisait, il gagna entièrement leur amitié.

De nouvelles familles venaient successivement augmenter son habitation, ce qui l'engagea à construire une petite église. Il essaya aussi de défricher des terres, pour les ensemençer ; et il mettait le premier la main à tout pour animer les travailleurs.

Cette mission étant dans le meilleur état possible, toujours occupé de la découverte du Piléomaya, il fit des tentatives pour y réussir, quoiqu'on lui en eût fait apercevoir l'inutilité. Après plusieurs courses infructueuses et très-pénibles, il fut obligé de retourner à l'habitation de Saint-Ignace.

Son repos n'y fut pas de longue durée ; dévoré du désir de répandre l'Évangile, il forma le projet de se rendre chez les Malaguais, malgré les représentations qu'on lui fit sur les dangers qu'il avait à y courir. Il y fut assassiné par un cacique qui l'avait invité à se rendre dans son pays pour l'instruire de la religion chrétienne. Un pieux espagnol, nommé Acozar, qui avait voulu l'accompagner, périt avec lui.

LE VÉNÉRABLE CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Claude de la Colombière naquit en 1641, à Saint-Symphorien, près de Lyon. Il entra dans la Compagnie de Jésus, et devint bientôt célèbre par l'éloquence de ses prédications et l'onction sainte répandue dans ses ouvrages de piété.

Il fut envoyé par son provincial en 1675, à Paray, pour y être Supérieur de la maison que les Jésuites avaient en cette ville. Ce fut là qu'il connut la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, religieuse du monastère de la Visitation. Il devint son confesseur, et, après un examen attentif des révélations de cette sainte religieuse il les jugea surnaturelles, adopta la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et en devint le propagateur le plus zélé. Prédicateur distingué, directeur éclairé des consciences, sa réputation de vertu et de sagesse ne pouvait que donner du crédit aux vues de la bienheureuse Marguerite-Marie. Il publia un office pour cette fête et y ajouta des prières et des instructions analogues.

Ce n'était pas l'amour de la nouveauté, mais l'attrait de la grâce qui le portait à propager cette touchante et salutaire dévotion. Ce saint Religieux, disant la messe de sa communauté dans l'église de la Visitation, sentit son cœur s'embraser d'une ferveur nouvelle et inexplicable pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, en considérant la bonté avec laquelle il se communique à nous dans ce divin Sacrifice. Dès ce moment, il résolut de contribuer de tout son pouvoir à l'établissement d'une dévotion déjà autorisée par tant de miracles, et qui d'ailleurs n'offrait rien de suspect. Il commença par lui-même et voulut être le premier disciple du Cœur de Jésus-Christ, le premier adorateur de son amour. Il se consacra entièrement à lui ; il lui offrit tout ce qui était en lui capable de l'honorer, s'estimant heureux s'il pouvait être la victime de l'amour de Dieu. Il fit cette consécration de sa personne à Notre-Seigneur, le vendredi 21 juin, qui suivait cette année-là l'octave du Saint-Sacrement. Ce fut donc en ce jour que cette dévotion fit sa première conquête.

Le Père de la Colombière reçut depuis tant de grâces, il se sentit si enflammé d'amour pour Jésus-Christ, qu'il fut confirmé de plus en plus, par sa propre expérience, dans l'idée qu'il avait conçue de cette dévotion. Il resta à Paray toute l'année 1675 et une partie de la suivante. Pendant ce temps, il conseilla la dévotion au Sacré-Cœur à beaucoup de personnes qui s'adressèrent à lui, et il leur fit mettre en pratique ce qui avait été prescrit par Notre-Seigneur à sa servante. Ce fut avec un succès qui l'étonna

lui-même. Plusieurs obtinrent par ce moyen la conversion entière de leur cœur ; d'autres y trouvèrent une admirable facilité à s'avancer dans la perfection, par les grâces singulières qu'ils reçurent de Dieu.

Vers le mois de septembre 1676, le Père de la Colombière fut envoyé en Angleterre par ses supérieurs, pour travailler aux missions pénibles de cette contrée. Cette séparation, quoique prévue par Marguerite-Marie, lui fut douloureuse. Elle perdait en ce saint homme le seul directeur qui l'eût consolée et rassurée dans ses troubles intérieurs. Le Père, avant son départ, lui donna ses avis spirituels. Mais Dieu voulut aussi qu'il fût averti par elle de ce qui devait lui arriver en Angleterre, pour le prémunir contre les pièges que le démon devait lui tendre dans cette laborieuse mission. Ce commerce pieux ne fut point interrompu par leur séparation. Marguerite remettait de temps en temps à la Mère supérieure des billets pour les envoyer au Père de la Colombière. Elle lui donnait par ce moyen les avis que réclamaient les circonstances ; et la Mère de Saumaise, par les mains de qui passaient ces billets et les réponses qui venaient d'Angleterre, voyait avec étonnement la vérité de ce qui était révélé à la Sœur, et l'accomplissement de ce qu'elle avait prédit. C'est la Supérieure elle-même qui nous a laissé par écrit ces faits.

Le Père de la Colombière recevait de ses parents une pension assez considérable. Elle pouvait lui être d'un grand secours dans ses missions, et d'ailleurs il avait assez de justes prétextes pour la garder. Cependant l'amour qu'il avait pour la perfection lui fit envisager ce secours avec peine. Il craignit de manquer de détachement et de confiance en Dieu. Il crut que l'esprit de pauvreté ne serait pas consommé dans son cœur, tant qu'il aurait cette ressource temporelle. Tandis qu'il balançait entre le désintéressement et la prudence, un avis, qu'il reçut de Marguerite-Marie, le détermina à faire un généreux sacrifice de ce secours purement humain, et à n'avoir plus d'autre ressource que la divine Providence. On peut juger par cette résolution combien son détachement était pur et sa vertu héroïque.

Il déploya dans sa mission son rare talent pour la chaire : la

cour du roi Charles II l'écouta pendant deux ans avec plaisir et avec fruit. Il fut ensuite impliqué dans une accusation qui n'avait pour base que le faux témoignage de deux insignes scélérats. C'était sans doute la prétendue conspiration du comte de Stafford, qui fut victime de cette odieuse calomnie, au mois de janvier 1681. Les catholiques furent alors chassés de Londres. Le Père de la Colomnière, dont la santé était d'ailleurs fort altérée, revint en France. Ses supérieurs l'envoyèrent de nouveau à Paray, où il rendit à Dieu sa sainte âme, le 15 février 1682.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Nous avons raconté comment le bienheureux Réginald entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Mais l'adversité, qui est l'épreuve de tous les saints projets, ne tarda pas de s'en prendre au sien. Il tomba si gravement malade, que la nature paraissait succomber sous les assauts de la mort, et que les médecins désespéraient de le sauver. Le bienheureux Dominique, affligé de perdre un enfant dont il n'avait pas même joui, se tourna vers la divine Miséricorde avec importunité, la suppliant, ainsi qu'il l'a raconté lui-même aux Frères, de ne pas lui ravir un fils qui était plutôt conçu que né, et de lui accorder la vie au moins pour un peu de temps. Pendant qu'il priait ainsi, la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu et Maîtresse du monde, accompagnée de deux jeunes filles d'une beauté sans mesure, apparut à maître Réginald éveillé et consumé par l'ardeur de la fièvre, et il entendit cette Reine du ciel qui lui disait : « Demande-moi ce que tu veux, et je te le donnerai. » Comme il délibérait en lui-même, une des jeunes filles qui accompagnaient la bienheureuse Vierge lui suggéra de ne rien demander, mais de s'en remettre à la volonté de la Reine des miséricordes, ce qu'il agréa volontiers. Alors celle-ci, étendant sa main virginale, lui fit une onction sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les mains, les reins et les pieds, et elle prononçait en même temps certaines paroles appropriées à chaque onction. Je n'ai pu connaître que les paroles appropriées à l'onction des reins et des pieds. Elle disait donc en touchant les reins : « Que tes reins soient ceints du cordon de la chasteté ; »

et en touchant les pieds : « J'oins tes pieds pour la prédication de l'Évangile de la paix. » Elle lui montra ensuite l'habit des Frères-Prêcheurs, en lui disant : « Voici l'habit de ton Ordre ; » et elle disparut à ses yeux. Réginald se trouva aussitôt guéri, oint qu'il avait été par la Mère de Celui qui a le secret de tout salut. Le lendemain matin, quand Dominique vint le voir et lui eut demandé familièrement de ses nouvelles, il répondit qu'il n'avait plus aucun mal, et lui raconta sa vision. Tous deux en rendirent ensemble et dévotement, comme je le crois, des actions de grâces au Dieu qui frappe et qui guérit, qui blesse et qui panse les blessures. Les médecins admirèrent un retour à la vie, si subit et si inespéré, ne sachant pas la main qui avait donné le remède. »

« Trois jours après, ajoute le Père Lacordaire, Réginald étant assis avec Dominique et un religieux de l'Ordre des Hospitaliers, l'onction miraculeuse fut renouvelée sur lui en leur présence, comme si l'auguste Mère de Dieu eût attaché à cet acte une importance considérable, et qu'elle eût tenu à l'accomplir devant témoins. »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Brescia, la fête des saints Faustin et Jovite, martyrs, qui, sous l'empereur Adrien, ayant soutenu glorieusement plusieurs combats pour la foi de Jésus-Christ, reçurent la glorieuse couronne du martyre.

A Rome, saint Craton, martyr, qui, ayant été baptisé par le

¹

QUINTODECIMO KALENDAS MARTII.

Brixiae, natalis sanctorum Martyrum Faustini et Jovitae, qui sub Adriano Imperatore, post multa praeclara pro Christi fide suscepta certamina, victtricem martyrii coronam acceperunt. — Romae, sancti Cratonis Martyris, qui cum uxore sua et universa domo a beato Valentino Episcopo baptizatus, non multo post una cum illis martyrio consummatus est. — Interamnæ, sanctae Agapis Virginis et Martyris. — Item, natalis sanctorum Martyrum Saturnini, Castuli, Magni, et Lucii. — Vasionè in Galliis, sancti Quinidis Episcopi, cujus mortem in conspectu Domini pretiosam miracula crebra testantur. — Capuae, sancti Decorosi Episcopi et Confessoris. — In Provincia Valeriae, sancti Severi presbyteri, de quo beatus Gregorius scribit, quod fuis lacrymis defunctum revocavit ad vitam. — Antiochiaë, sancti Josephi diaconi. — Arvernus, sanctae Georgiae Virginis.

bienheureux évêque saint Valentin, avec sa femme et toute sa famille, fut peu de temps après martyrisé avec eux.

A Terni, sainte Agape, vierge et martyre.

Le même jour, la fête des saints martyrs Saturnin, Castule, Magnus et Lucius.

A Vaison en Provence, saint Quinz, évêque, dont les fréquents miracles prouvent que sa mort a été précieuse devant Dieu.

A Capoue, saint Décorose, évêque et confesseur.

Dans l'Abruzze Ulérieure, saint Sévère, prêtre, de qui saint Grégoire écrit qu'il ressuscita un mort par ses larmes.

A Antioche, saint Joseph, diacre.

A Clermont en Auvergne, sainte Georgie, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Camille, martyr, avec plusieurs autres, à Rome, en l'an 122, sous le règne d'Adrien. Quelques-uns disent ce Saint descendant des anciens Camille, célèbres dans l'histoire romaine.

Saint Castule, martyr en Syrie, avec saint Avent, saint Xyste, saint Gemelle, saint Gémellien, deux autres du nom de Victor, saint Coturne et d'autres encore.

Saint Phébus et ses compagnons, martyrs à Antioche.

Saint Bérach, abbé, en Irlande, honoré le 15 février.

Saint Capilée, martyr à Antioche, avec saint Phébus et plusieurs autres.

Saint Généreux, martyr en Syrie, avec saint Pompin, saint Artifax et plusieurs autres.

Saint Liberd, solitaire, près de Noirmontier; il est honoré aussi le 18 janvier.

Saint Eusèbe vivait au v^e siècle en Syrie. On n'a pas son histoire; mais il est honoré le 15 février. On l'appelle Eusèbe d'Asigue.

Le bienheureux Guillaume de Cardaillac, évêque de Saint-Papoul.

Saint Majeur, soldat maure et chrétien, martyrisé à Gaza, dans la persécution de Dioclétien.

Le vénérable Jacques de Combort, soixante-sixième évêque de

Clermont, qui siégea trente ans en faisant le bien et fortifiant partout la foi, mort en 1474.

Saint Barocas, serviteur de saint Porphyre de Gaza, puis son diacre, honoré ce jour en Palestine et cité par le Père Théophile Raynaud, de la Compagnie de Jésus, dans sa liste des saints Serviteurs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Matthieu Roiret, jeune prêtre du diocèse de Clermont, qui refusa le serment schismatique et fut condamné à mort par la Commission révolutionnaire de Lyon. Exécuté à vingt-sept ans, le 15 février 1794.

Jean Balot, Cordelier-prêtre, condamné à mort par le tribunal criminel du département de Vaucluse, guillotiné le 15 février 1794.

Louis Bertrandi, Récollet de Condrieux, condamné à Lyon comme fanatique, exécuté ce même jour.

Christophe Richard, religieux prêtre de l'Ordre de Saint-Benoit, condamné à Lyon, exécuté ce même jour à l'âge de soixante ans.

François Bourdely, condamné dans la même ville, exécuté le même jour à l'âge de soixante et un ans.

Claude Briéry, condamné aussi à Lyon comme fanatique, exécuté à l'âge de cinquante-neuf ans, le même jour 15 février 1794.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

1^{er} — 15 FÉVRIER.

PREMIER JOUR DE FÉVRIER.

	Pages.
S. Ignace, évêque d'Antioche, martyr.....	1
S. Pionius, prêtre de Smyrne, martyr, avec S ^{te} Sabine et saint Asclépiade.....	16
S. Ephrem, diacre d'Edesse.....	22
S. Cecilius, premier évêque d'Elvire, martyr.....	46
S. Polycarpe, évêque de Brague, et S. Sérénien, son successeur.	47
S. Pierre le Galate, solitaire.....	48
S. Liène, disciple de S. Hilaire.....	49
S. Sévère, évêque de Ravenne.....	49
S. Sever, évêque d'Avranches.....	50
S. Paul de Trois-Châteaux, évêque.....	52
S. Eubert, patron de Lille.....	55
S ^{te} Galla.....	55
S ^{te} Brigitte de Kildare... ..	56
S ^{te} Brigitte de Fiésolo.....	58
S ^{te} Kenny, vierge d'Irlande.....	59
S. Cartier, ou Chartier, prêtre.....	59
S. Agrève, évêque du Puy, et son diacre S. Ursicin.....	59
S. Sigebert, roi d'Austrasie.....	61
S. Ours, prêtre d'Aost.....	63
S. Clair de Salengestadt.....	63
S. Clair le Martyr.....	64
S. Basile de Crète, évêque de Thessalonique.....	64
S. Aubert.....	64
S. Jean de la Grille, évêque de Saint-Malo.....	64
La B ^{te} Viridiane ou Véridienne, du Tiers-Ordre de S.-François..	65
Le B. Antoine le Pèlerin.....	67

iii.

51

Le B. André, des comtes de Segni, Frère Mineur	67
Marie-Louise de Fumel, comtesse d'Argicourt, martyre.....	68
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	68
Martyrologe romain.....	71
Additions des autres Martyrologes.....	72
Martyrologe de la dernière persécution.....	73

II^e JOUR.

La Purification de la très-sainte Vierge et la Présentation de l'Enfant Jésus au Temple	74
S. Cornille le Centenier, évêque de Césarée.....	81
S. Apronien, martyr	84
S ^{te} Julie, martyre	85
S. Marc, solitaire	85
S. Floscule ou S. Flou, évêque d'Orléans.....	86
S ^{te} Sicaire, vierge	86
S. Laurent, archevêque de Cantorbéry.....	87
S. Goau.....	89
Les Saints Martyrs d'Ebbeckstorp.....	89
S. Adalbad ou Adalbaud, duc de Douai.....	90
S ^{te} Halloie, abbesse.....	91
Le B. Jean Parent, Frère Mineur.....	92
Le B. Théodoric de Munster, Frère Mineur.....	95
Le V. P. Pierre-Ferdinand de Guadalajara, fondateur des Ermites de Saint-Jérôme, ou Hiéronymites d'Espagne	97
Le V. P. François-Antoine, Frère Mineur	103
La V. Jeanne de Lestonac, fondatrice de la Compagnie de Notre- Dame.....	104
Le V. P. Libermann, fondateur de la Société du saint et imma- culé Cœur de Marie	124
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	137
Martyrologe romain.....	138
Additions des autres Martyrologes.....	139
Martyrologe de la dernière persécution.....	139

III^e JOUR.

S. Blaise, évêque et martyr.....	141
S. Blaise d'Espagne, évêque et martyr.....	144
S. Célerin, confesseur, S ^{te} Célerine, S. Ignace et S. Laurentin ..	145
S. Hadelin, abbé de Celles, au diocèse de Liège.....	147
S. Anscaire, archevêque de Hambourg et de Brême.....	150
S ^{te} Wéréburge, abbesse et patronne de Chester..	167
S ^{te} Nonna et S ^{te} Berlende, sœur et nièce de S. Amand.....	170

S. Anatole, évêque d'Adana	174
S. Laurence, évêque de Spolète	174
S. Morbed	174
S. Elinand, moine de Froidmond	175
Le B. Bonocontre, Frère Mineur	176
Le B. Guillaume de Sproncata, évêque	176
Le B. Ubalde, du Tiers-Ordre de Saint-François	177
Le V. P. Henri Loonès, chartreux	178
Le V. prêtre Guillaume Montan, confesseur de la foi	179
Le Prophète Azarias, fils d'Oded	179
Mémoire de la très-sainte Vierge	180
Martyrologe romain	182
Additions des autres Martyrologes	183
Martyrologe de la dernière persécution	183

IV^e JOUR.

S. André Corsini, évêque de Fiésole	185
S ^{te} Jeanne de Valois, fondatrice de l'Ordre de l'Annonciade ou des dix vertus de Notre-Dame	192
S. Philéas, évêque, et S. Philorome, martyrs	201
S. Philorome de Galatie	206
S. Isidore de Péluse	207
S. Aventin de Troyes	223
S. Aventin de Chartres	225
S. Théophile le Pénitent	226
S ^{te} Véronique de Jérusalem	227
S. Eutyché, martyr à Rome	228
S. Gélase, enfant	228
S. Obice, confesseur à Brescia	229
S. Laurence l'Illuminateur, évêque de Sabine	229
S. Gemmule ou Gemble	230
S. Liphard de Gonnellieu	230
S. Modan, abbé	231
S. Vulgise, évêque régional	232
S. Raban-Maur, archevêque de Mayence	233
S. Rembert, archevêque de Hambourg	235
S. Nicolas Studite	237
Le V. Thierry d'Alsace	240
Le V. Geoffroy de Montbray, évêque de Coutances	240
S. Gilbert de Sempringham	241
S. Joseph de Léonissa, Frère Mineur Capucin	247
Le B. Jean de Britto, de la Compagnie de Jésus, martyr	249
Le V. chanoine Nicolas Laurent, confesseur de la foi	256

Mémoire de la très-sainte Vierge.....	257
Martyrologe romain.....	258
Additions des autres Martyrologes.....	259
Martyrologe de la dernière persécution.....	260

V^e JOUR.

S ^{te} Agathe, vierge et martyre.....	261
S ^{te} Agathe de Carinthie.....	264
Les saints Martyrs du Pont.....	265
Les vingt-six Martyrs du Japon.....	266
S. Abrame, évêque d'Arbelles.....	283
S. Sylvestre, évêque des Orcades.....	284
S. Avit, évêque de Vienne en Dauphiné.....	284
S. Bertulphe ou Bertoul, abbé de Renty en Artois.....	290
S. Voël, solitaire à Soissons.....	297
S ^{te} Adélaïde, vierge et abbesse.....	298
Le B. Pacifique, Frère Mineur.....	299
Le B. Guillaume de Chalons, Frère Prêcheur.....	300
Le B. Louis de Varca, Frère Mineur.....	301
Le V. Oger le Danois.....	301
Le Patriarche Jacob.....	302
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	304
Martyrologe romain.....	306
Additions des autres Martyrologes.....	307
Martyrologe de la dernière persécution.....	308

VI^e JOUR.

S. Amand, évêque de Maëstricht.....	310
S ^{te} Dorothee, vierge, et saint Théophile, martyrs.....	335
S ^{te} Dorothee d'Alexandrie, vierge.....	337
Le B. André d'Elnon.....	338
S. Sylvain d'Émèse, martyr.....	339
S. Vaast, évêque d'Arras.....	339
S. Barsanuphe, anachorète.....	342
S ^{te} Julienne, veuve à Bologne.....	343
S ^{te} Reinile ou Renelle, vierge.....	344
S ^{te} Hildegonde de Mehren.....	344
S. Rachis ou Ratchès, roi des Lombards.....	345
S. Ina, roi de Westsex.....	345
S. Guérin, cardinal, évêque de Palestrina.....	346
S. Brinolf, évêque en Suède.....	347
Le B. Ange de Fourci, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.....	347
Le B. Antoine de Mondola, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.....	348

TABLE DES MATIÈRES.

805

Le B. Chérubin de Bergame, Frère Mineur	349
La V. Mère Marguerite de Saint-Joseph, Carmélite.....	350
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	352
Martyrologe romain.....	352
Additions des autres martyrologes.....	353
Martyrologe de la dernière persécution.....	354

VII^e JOUR.

S. Romuald, abbé, fondateur de l'Ordre des Camaldules.....	355
S. Apollinaire, évêque d'Hieraple.....	369
S. Chrysole ou Chryseuil, apôtre et patron de Commines..	372
S. Théodore d'Héraclée, dit le Stratélate ou Grand Martyr....	374
S. Adaucte et les habitants d'une ville entière de Phrygie, martyrs.....	376
S. Moïse, apôtre des Sarrasins.....	378
S. Trésain, curé de Mareuil.....	379
S. Laurent, évêque de Siponto.....	379
S. Richard, roi de Westsex.....	380
S ^{te} Lioubette, vierge.....	381
S ^{te} Calamande, vierge et martyre.....	381
S. Luc le Jeune, solitaire.....	382
Le B. Antoine de Stronconio, Frère Mineur.....	382
Le B. Jean Peccan, archevêque de Cantorbéry.....	385
Le V. Père Jacques Salez, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi.....	388
Zacharie, fils de Joïada.....	389
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	390
Martyrologe romain.....	390
Additions des autres martyrologes.....	392
Martyrologe de la dernière persécution.....	392

VIII^e JOUR.

S. Jean de Matha, fondateur de l'Ordre des Trinitaires pour la rédemption des captifs.....	394
Le V. Père Jérôme du Saint-Sacrement, réformateur des Trini- taires déchaussés de France.....	401
S. Étienne de Muret, fondateur de l'Ordre de Grandmont.....	405
Le V. Père Charles Frémont, réformateur de l'Ordre de Grandmont.....	413
S. Juvence, évêque de Pavie.....	416
S ^{te} Cointe ou Quinta, martyre.....	417
S. Paul, évêque en Espagne, et ses compagnons Lucius et Cyriaque, martyrs.....	417

S. Émilien, saint Denis et saint Sébastien, martyrs en Arménie.	418
S. Paul, évêque de Verdun.....	419
S. Cuthman.....	422
S. Nizier, archevêque de Besançon.....	423
S. Meingaud, martyr.....	423
S. Pierre Ignée, cardinal évêque d'Albano.....	424
La B ^{ne} Jacqueline de Septisoles.....	429
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	431
Martyrologe romain.....	433
Additions des autres Martyrologes.....	434
Martyrologe de la dernière persécution.....	435

IX^e JOUR.

S ^{te} Apolline, vierge et martyr.....	437
S. Nicéphore, martyr.....	438
S. Maron, anachorète, patron des Maronites, et saint Jacques le Syrien, son disciple.....	443
S. Donat et S. Prime, martyrs.....	456
S. Athénodore, évêque de Césarée.....	456
S. Nébride, évêque d'Égare.....	457
S. Braque ou Brachio, solitaire.....	457
S. Théliau ou Téliou, évêque de Landaffe.....	458
S. Ansbert, évêque de Rouen.....	459
S. Ehrard ou Eberhard, moine.....	460
S. Pierre, évêque de Salerne.....	461
Le B. Erizzo, deuxième général de la Congrégation de Vallom- breuse.....	461
S. Marien l'Écossais, abbé de Saint-Pierre, près Ratisbonne....	462
S. Sabin, évêque de Canosa.....	463
Le B. Julien de Spire, Frère Mineur.....	463
Le B. Bernardin de Caymis, Frère Mineur.....	464
Le B. Bernard de Scammaca, Frère Prêcheur.....	466
La V. Sœur Anne-Catherine Emmerich.....	468
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	481
Martyrologe romain.....	481
Additions des autres martyrologes.....	482
Martyrologe de la dernière persécution.....	483

X^e JOUR.

S ^{te} Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste.....	485
S ^{te} Sotère, vierge et martyr.....	487
S ^{te} Scholastique, vierge, patronne du Mans.....	488
S ^{te} Austreberte, vierge, abbesse de Pavilly.....	493

La B ^{re} Claire de Rimini.....	504
S. Zénon le Courrier, solitaire.....	519
S. Protade, évêque de Besançon.....	519
S. Tronvin, évêque des Pictes.....	520
S. Erluphe, évêque de Werden.....	521
S. Sigon ou Sigues, évêque de Clermont.....	521
S. Guillaume de Malaval, ermite.....	522
Le B. Hugues de Cambrai, disciple de saint Norbert	526
Le B. Sostegno et le B. Uguccione, fondateurs de l'Ordre des Servites	526
S. Arnald, abbé des Bénédictins de Padoue.....	527
Le B. Pierre Têcelin.....	528
La V. Marie Garcias, fondatrice des religieuses de l'Ordre de Saint-Jérôme.....	529
Les V. Guillaume Strauf et Christian Sue, Frères Mineurs, con- fesseurs de la foi.....	532
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	532
Martyrologe romain.....	533
Additions des autres Martyrologes.....	534
Martyrologe de la dernière persécution.....	535

XI^e JOUR

Les saints Martyrs d'Abitine.....	536
S. Lucius, évêque d'Andrinople, et ses compagnons, martyrs...	552
S. Severin, abbé d'Agaune.....	555
S. Calocer, évêque de Ravenne.....	561
S. Hippolyte d'Avellino, S. Sabin et S. Romule, martyrs.....	562
S. Lazare, archevêque de Milan.....	563
S. Désiré ou Désirat, évêque de Clermont.....	563
S. Ehoarn, solitaire et martyr.....	564
S. Odon, évêque de Beauvais.....	564
S. Eutice, abbé de Baume.....	565
S. Ardaing ou Ardan, abbé de Tournus.....	566
S. Gaudin, évêque de Soissons, martyr.....	566
S. Adolphe, évêque d'Osnabruck.....	567
S ^{te} Théodora, impératrice.....	568
Le B. Martin de Lobéra.....	570
Le B. Jean de Saint-Damase, de l'Ordre des Carmes.....	571
Le V. Hugues de Saint-Victor, Chanoine régulier.....	572
Le V. P. Jean Troye, Frère Mineur.....	575
Jephté.....	575
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	576
Martyrologe romain.....	581

Additions des autres Martyrologes.....	582
Martyrologe de la dernière persécution.....	583

XII^e JOUR.

S. Benoît d'Aniane, abbé, réformateur de l'Ordre de Saint-Benoît.....	584
S. Méléce, patriarche d'Antioche.....	598
S. Modeste et S. Julien, martyrs.....	602
S. Antoine Caulée, patriarche de Constantinople..	603
S ^{te} Julienne de Turin.....	605
S. Biabile, abbé.....	606
S ^{te} Eulalie de Barcelone, vierge et martyre.....	606
S. Rioc.....	607
S. Gibert, abbé de Luxeuil, martyr.....	608
S. Quintilien de Paris, abbé.....	608
S. Julien le Pauvre.....	609
S. Goslin, abbé dans l'Ordre de Saint-Benoît.....	610
S. Constance de Brescia.....	611
S. Ludans le Pèlerin.....	611
S. Alexis, métropolitain de Kiow.....	612
Le B. Ulphon, prince de Néricie.....	613
Le B. Alexandre Newski.....	614
Le B. Nicolas de Longobardi, Minime.....	614
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	615
Martyrologe romain.....	616
Additions des autres Martyrologes.....	617
Martyrologe de la dernière persécution.....	618

XIII^e JOUR.

S. Grégoire II, pape.....	619
S. Martinien, ermite.....	634
S. Polycoète, martyr.....	641
S ^{te} Fusque et S ^{te} Maure, martyres.....	642
S. Etienne, évêque de Lyon.....	643
S. Etienne, évêque de Riéti.....	643
S. Stéphane, abbé de Raté.....	644
S. Lézin, évêque d'Angers.....	644
S. Domnin, premier évêque de Digne.....	651
S. Pierre II, évêque de Verceil.....	652
Le B. Aaron, évêque d'Auxerre.....	652
S. Fulcran, évêque de Lodève.....	653
S. Gilbert de Ham, évêque de Meaux.....	657
S. Agabus, prophète.....	657

S. Castor de Cardon.....	658
S. Aymond et S. Vérémond, frères..	658
S. Riocat, évêque.....	659
S ^e Erménilde, reine de Mercie.....	661
S ^e Catherine de Ricci, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique.	661
Le B. Bonaventure de Vellétri, Frère Mineur.....	664
Le V. P. Jean Triora, Frère Mineur, confesseur de la foi.....	664
Le V. prêtre Paul Liéou, confesseur de la foi.....	665
Le miracle de Marcigny.....	665
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	667
Martyrologe romain.....	667
Additions des autres Martyrologues.....	668
Martyrologe de la dernière persécution.....	669

XIV^e JOUR.

S. Auxent ou Auxence, abbé.....	670
S. Valentin, prêtre et martyr.....	688
S. Valentin, évêque de Terni, martyr.....	690
S. Vital, S. Zénon et S ^e Félicule, martyrs.....	691
S. Eleucade, évêque de Ravenne.....	692
S. Abraham, évêque de Carres en Mésopotamie.....	692
S. Conran, évêque des Orcades.....	696
S. Antonin, abbé de Sorrentè.....	696
S. Paulien, évêque du Puy.....	698
S. Ragnobert ou Rachon, évêque d'Autun.....	699
S. Sabas, archevêque de Pech.....	699
Le B. Nicolas Pullia de Giovenazzo, Frère Prêcheur.....	700
Le B. Jean-Baptiste de la Conception, fondateur de l'Ordre des Frères Déchaussés de la très-sainte Trinité pour la rédemp- tion des captifs.....	703
La B ^e Christine Visconti, vierge.....	717
Le B. Gentil, Frère Mineur, confesseur de la foi... ..	720
Le B. Louis de Pierre-Latin, Frère Mineur.....	721
Le V. P. Cornélis Poldermans, confesseur de la foi.....	722
Le V. Dom Pierre Talmeuf, religieux de Cluny, confesseur de la foi.....	723
Mémoire de la très-sainte Vierge.....	724
Martyrologe romain.....	724
Additions des autres Martyrologues.....	726
Martyrologe de la dernière persécution.....	727

XV^e JOUR.

S. Faustin et S. Jovite, frères et martyrs.....	728
---	-----

Le B. Pierre Thomas, de l'Ordre des Carmes, patriarche de Constantinople et martyr.....	740
S. Sévère, prêtre.....	749
S. Fauste, compagnon de S. Maur.....	749
S. Quinide ou Quiniz, évêque de Vaison.....	750
S. Aquilin, évêque d'Evreux.....	752
S. Silvín, évêque régional.....	753
S. Valfrid, abbé de Palatiolo.....	754
S. Sigefride, apôtre de la Suède.....	755
S ^{te} Georgie, vierge.....	756
Le B. Achard, évêque d'Avranches.....	757
Le B. Jourdain de Saxe, second général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.....	758
Le B. Henri d'Utrecht, compagnon du B. Jourdain.....	779
Le B. Reginald ou Renaud d'Orléans, Frère Prêcheur.....	787
Le B. Jean de Gandie, Frère Mineur.....	792
Le V. P. Augustin Castagnarès, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi.....	793
Le V. P. Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus...	794
Mémoire de la très-sainte Vierge... ..	798
Martyrologe romain.....	799
Additions des autres Martyrologes.....	799
Martyrologe de la dernière persécution.....	800

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

	Pages.
B. Aaron, évêque d'Auxerre. — 13 février	652
Abitiné (saints Martyrs d'). — 11 f.	536
S. Abraham, évêque de Carres. — 14 f.	692
S. Abrame, évêque d'Arbelles. — 5 f.	283
B. Acharî, évêque d'Avranches. — 15 f.	757
S. Adalbad ou Adalbaud, duc de Douai. — 2 f.	90
S. Adaucte, martyr. — 7 f.	376
S ^{te} Adélaïde, vierge et abbesse. — 5 f.	298
S. Adolphe, évêque d'Osnabruck. — 11 f.	567
S. Agabus, prophète. — 13 f.	657
S ^{te} Agathe, vierge et martyre. — 5 f.	261
S ^{te} Agathe de Carinthie. — 5 f.	264
S. Agrève, évêque du Puy. — 1 f.	59
B. Alexandre Newski. — 12 f.	614
S. Alexis, métropolitain de Kiow. — 12 f.	612
S. Amand, évêque de Maestricht. — 6 f.	310
S. Anatole, évêque d'Adana. — 3 f.	174
S. André Corsini, évêque de Fiésole. — 4 f.	185
B. André des comtes de Segni, Frère Mineur. — 1 f.	67
B. André d'Elnon. — 6 f.	338
B. Ange de Fourci, ermite de Saint-Augustin. — 6 f.	347
V. S. Anne-Catherine Emmerich. — 9 f.	468
S. Ansbert, évêque de Rouen. — 9 f.	459
S. Anscaire, archevêque de Hambourg et de Brême. — 3 f.	150
V. P. Antoine (François), Frère Mineur. — 2 f.	103
B. Antoine de Mondola, ermite de Saint-Augustin. — 6 f.	348
B. Antoine le Pèlerin. — 1 f.	67
S. Antoine Caulée, patriarche de Constantinople. — 12 f.	603
B. Antoine de Stronconio, Frère Mineur. — 7 f.	382
S. Antonin, abbé de Sorrente. — 14 f.	696
S. Apollinaire, évêque d'Hiéraple. — 7 f.	369
S ^{te} Apolline, vierge et martyre. — 9 f.	437
S. Ardaing ou Ardan, abbé de Tournus. — 11 f.	566

S. Apronien, martyr. — 2 f.....	84
S. Aquilin, évêque d'Evreux. — 15 f.....	752
Argicourt (Marie-Louise Fumel, comtesse d'). — 1 f.....	68
S. Arnald, abbé des Bénédictins de Padoue. — 10 f.....	527
S. Asclépiade, martyr avec S. Pionius. — 1 f.....	64
S. Athénodore, évêque de Césarée. — 9 f.....	456
S. Adbert. — 1 f.....	64
V. P. Augustin Castagnarès, confesseur de la foi. — 15 f.....	793
S ^{te} Austreberte, vierge, abbesse de Pavilly. — 10 f.....	493
S. Auxent ou Auxence, abbé. — 14 f.....	670
S. Aventin de Chartres. — 4 f.....	225
S. Aventin de Troyes. — 4 f.....	223
S. Avit, évêque de Vienne. — 5 f.....	284
S. Aymond avec S. Vérémond, frères. — 13 f.....	657
Azarias, fils d'Oded, prophète. — 3 f.....	179

B.

S. Barsanuphe, anachorète. — 6 f.....	342
S. Basile de Crète, évêque de Thessalonique. — 1 f.....	64
S. Benoît d'Aniane, abbé. — 12 f.....	584
S ^{te} Berlande avec S ^{te} Nonna. — 3 f.....	170
S. Bernard de Scammaca, Frère Prêcheur. — 9 f.....	466
B. Bernardin de Caymis, Frère Mineur. — 9 f.....	464
S. Bertoul, le même que S. Bertulphe. — 5 f.....	290
S. Bertulphe, abbé de Renty. — 5 f.....	290
S. Biabile, abbé. — 12 f.....	606
S. Blaise, évêque et martyr. — 3 f.....	141
S. Blaise d'Espagne, évêque et martyr — 3 fr.....	144
B. Bonaventure de Vellétri, Frère Mineur. — 13 f.....	664
B. Bonocentre, Frère Mineur. — 3 f.....	176
S. Brachio, le même que S. Braque. — 9 f.....	457
S. Braque, solitaire. — 9 f.....	457
S ^{te} Brigitte de Fiésole. — 1 f.....	58
S ^{te} Brigitte de Kildare. — 1 f.....	56
S. Brinolf, évêque en Suède. — 6 f.....	347
B. Britto (Jean de), martyr. — 4 f.....	249

C.

S ^{te} Calamande, vierge et martyre. — 7 f.....	381
S. Calocer, évêque de Ravenne. — 11 f.....	561
S. Cartier, prêtre. — 1 f.....	59
V. P. Castagnarès (Augustin), confesseur de la foi. — 15 f.....	793
S. Castor de Cardon. — 13 f.....	658

V. S. Catherine Emmerich. — 9 f.....	466
S ^m Catherine de Ricci, de l'Ordre de Saint-Dominique. — 13 f..	661
Caulée (S. Antoine), patriarche de Constantinople. — 12 f.....	603
S. Cécilius, premier évêque d'Elvire, martyr. — 1 f.....	46
S. Célerin, confesseur. — 3 f.....	145
S ^m Célerine, avec S. Célerin. — 3 f.....	145
V. P. Charles Frémont, réformateur de l'Ordre de Grandmont. — 8 f.....	413
S. Chartier, le même que S. Cartier. — 1 f.....	59
B. Chérubin de Bergame, Frère Mineur. — 6 f.....	349
V. Christian Sue, confesseur de la foi, avec le V. Guillaume Strauf. — 10 f.....	532
B. Christine Visconti, vierge. — 14 f.....	717
S. Chryseuil, le même que S. Chrysole. — 7 f.....	372
S. Chrysole, apôtre et patron de Commines. — 7 f.....	372
S. Clair le Martyr. — 1 f.....	64
S. Clair de Salengestadt. — 1 f.....	64
B ^m Claire de Rimini. — 10 f.....	504
V. P. Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus. — 15 f.	794
S ^m Cointe ou Quinta, martyre. — 8 f.....	417
Conception (B. Jean-Baptiste de la), fondateur des Trinitaires déchaussés. — 14 f.....	703
S. Conran, évêque des Orcades. — 14 f.....	696
S. Constance de Brescia. — 12 f.....	611
S. Corneille le Centenier, évêque de Césarée. — 2 f.....	81
V. P. Cornélis Poldermans, Confesseur de la foi. — 14 f.....	722
S. Cuthman. — 8 f.....	422
S. Cyriaque, martyr, avec S. Paul et S. Lucius. — 8 f.....	417

J

D.

S. Denis, martyr en Arménie, avec S. Emilien. — 8 f.....	418
S. Désirat, le même que S. Désiré. — 11 f.....	563
S. Désiré, évêque de Clermont. — 11 f.....	563
S. Domnin, premier évêque de Digne. — 13 f.....	661
S. Donat, martyr, avec S. Prime. — 9 f.....	455
S ^m Dorothee, vierge et martyre. — 6 f.....	335
S ^m Dorothee d'Alexandrie, vierge. — 6 f.....	337

E.

Ebbeckstorp (les saints Martyrs d'). — 2 f.....	90
S. Eberhard, le même que S. Ehrard. — 9 f.....	460
S. Ehoarne, solitaire et martyr. — 11 f.....	564
S. Ehrard, moine. — 9 f.....	460

S. Eleucade, évêque de Ravenne. — 14 f.....	692
S. Elinand, moine de Froidmont. — 3 f.....	175
S ^e Elisabeth, mère de S. Jean-Baptiste. — 10 f.....	485
S. Emilien, martyr, avec S. Denis et S. Sébastien. — 8 f.....	418
Emmerich (V. S. Anne-Catherine). — 9 f.....	468
S. Eubert, patron de Lille. — 1 f.....	55
S. Ephrem, diacre d'Edesse. — 1 f.....	22
B. Erizzo, 2 ^{me} général de la Congrégation de Vallombreuse. — 9 f.....	461
S. Erluphe, évêque de Werden. — 10 f.....	521
S ^e Erménilde, reine de Mercie. — 13 f.....	661
S. Étienne, évêque de Lyon. — 13 f.....	633
S. Étienne, abbé de Riéti. — 13 f.....	643
S. Étienne de Muret, fondateur de l'Ordre de Grandmont. — 8 f.....	405
S ^e Eulalie de Barcelone, vierge et martyre. — 12 f.....	606
S. Eutice, abbé de Baume. — 11 f.....	565
S. Eutyché, martyr à Rome. — 4 f.....	228

F.

S. Fauste, compagnon de S. Maur. — 15 f.....	749
S. Faustin, martyr, avec S. Jovite. — 15 f.....	728
S ^e Félicule, martyre, avec S. Vital et S. Zénon. — 14 f.....	691
V. P. Ferdinand de Guadalajara, fondateur des Hiéronymites d'Espagne. — 2 f.....	97
S. Floscule, évêque d'Orléans. — 2 f.....	86
S. Flou, le même que S. Floscule. — 2 f.....	86
V. P. François Antoine, Frère Mineur. — 2 f.....	103
V. P. Frémont (Charles), réformateur de l'Ordre de Grandmont. — 8 f.....	413
S. Fulcran, évêque de Lodève. — 13 f.....	653
V. Fumel (Marie-Louise de), comtesse d'Argicourt, martyre. — 1 f.....	68
S ^e Fusque, martyre, avec S ^e Maure. — 13 f.....	642

G.

S ^e Galla. — 1 f.....	55
V. M. Garcias (Marie), fondatrice de l'Ordre des religieuses de Saint-Jérôme. — 10 f.....	529
S. Gaudin, évêque de Soissons, martyr. — 11 f.....	566
S. Gélase, enfant. — 4 f.....	228
S. Gemble, le même que S. Gemmule. — 4 f.....	230
S. Gemmule. — 4 f.....	230
B. Gentil, Frère Mineur, confesseur de la foi. — 14 f.....	720
V. Geoffroy de Montbray, évêque de Coutances. — 4 f.....	240
S ^e Georgie, vierge. — 15 f.....	756

S. Gibert, abbé de Luxeuil, martyr. — 12 f.....	608
S. Gilbert de Ham, évêque de Meaux. — 13 f.....	657
S. Gilbert de Sempringham. — 4 f.	241
S. Goau. — 2 f.....	89
S. Goslin, abbé dans l'Ordre de Saint-Benoît. — 12 f.....	610
S. Grégoire II, Pape. — 13 f.....	619
S. Guérin, cardinal, évêque de Palestrina. — 6 f.....	346
B. Guillaume de Châlons, Frère Prêcheur. — 5 f.....	300
S. Guillaume de Malaval, ermite. — 10 f.....	522
V. prêtre Guillaume Montan, confesseur de la foi. — 3 f.....	179
B. Guillaume de Sproncata, évêque. — 3 f.....	176
V. Guillaume Strauf, Frère Mineur, confesseur de la foi. — 10 f..	532

H.

S. Hadelin, abbé de Celles. — 3 f.....	147
S ^m Halloie, abbesse. — 2 f.....	91
V. P. Henri Loonès, chartreux. — 3 f.....	178
B. Henri d'Utrecht, compagnon du B. Jourdain de Saxe. — 15 f.	779
S ^m Hildegonde de Mehren. — 6 f.....	344
S. Hippolyte d'Avellino, martyr. — 11 f.....	562
B. Hugues de Cambrai, disciple de S. Norbert. — 10 f.....	526
V. Hugues de Saint-Victor, Chanoine régulier. — 11 f.....	572

I.

S. Ignace, évêque d'Antioche, martyr. — 1 f.....	1
S. Ignace, martyr avec S. Célerin et S. Laurentin. — 3 f.....	145
Ignée (S. Pierre), cardinal, évêque d'Albano. — 8 f.....	424
S. Ina, roi de Westsex. — 6 f.....	345

J.

Jacob, patriarche. — 5 f.....	302
B ^m Jacqueline de Septisoles. — 8 f.....	429
V. P. Jacques Salez, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 7 f.....	388
S. Jacques le Syrien, disciple de S. Maron. — 9 f.....	443
Japon (les vingt-six Martyrs du). — 5 f.....	266
B. Jean de Britto, de la Compagnie de Jésus, martyr. — 4 f....	249
S. Jean de la Grille, évêque de Saint-Malo. — 1 ^{re} f.....	64
S. Jean de Matha, fondateur de l'Ordre des Trinitaires. — 8 f...	394
B. Jean de Saint-Damase, de l'Ordre des Carmes. — 11 f.....	571
B. Jean Parent Frère Mineur. — 2 f.....	92
B. Jean Peccan, archevêque de Cantorbéry. — 7 f.	385
V. P. Jean Triora, Frère Mineur, confesseur de la foi. — 13 f...	664

V. P. Jean Troye, Frère Mineur. — 11 f.....	575
B. Jean-Baptiste de la Conception, fondateur de l'Ordre des Trinitaires déchaussés. — 14 f.....	703
V. Jeanne de Lestonac, fondatrice de la Compagnie de Marie. — 2 f.....	104
S ^e Jeanne de Valois, fondatrice de l'Ordre de l'Annonciade, ou des dix vertus de Notre-Dame. — 4 f.....	192
Jephté. — 11 f.....	575
V. P. Jérôme du Saint-Sacrement, réformateur des Trinitaires déchaussés de France. — 8 f.....	401
S. Joseph de Léonissa, Frère Mineur Capucin. — 4 f.....	247
S ^e Julie, martyre. — 2 f.....	85
S. Julien, martyr avec S. Modeste. — 12 f.....	602
S. Julien le Pauvre. — 12 f.....	609
B. Julien de Spire, Frère Mineur. — 9 f.....	463
S ^e Julienne, veuve à Bologne. — 6 f.....	343
S ^e Julienne de Turin. — 12 f.....	605
S. Juvence, évêque de Pavie. — 8 f.....	416

K.

S ^e Kenny, vierge d'Irlande. — 1 ^r f.....	59
---	----

L.

S. Laurence, évêque de Spolète. — 3 f.....	174
S. Laurence l'Illuminateur, évêque de Sabine. — 4 f.....	229
S. Laurent, archevêque de Cantorbéry. — 2 f.....	87
V. chanoine Laurent (Nicolas), confesseur de la foi. — 4 f.....	256
S. Laurent, évêque de Siponto. — 7 f.....	379
S. Laurentin, martyr avec S. Célerin. — 3 f.....	145
S. Lazare, archevêque de Milan. — 11 f.....	563
Lestonac (V. Jeanne de) fondatrice de la Compagnie de Notre-Dame. — 2 f.....	104
V. P. Libermann, fondateur de la Société du Saint et Immaculé Cœur de Marie. — 2 f.....	124
S. Liène, disciple de S. Hilaire. — 1 ^r f.....	49
V. prêtre Liéou (Paul), confesseur de la foi. — 13 f.....	665
S. Lifard de Gonnellien. — 4 f.....	230
S ^e Lioubette, vierge. — 7 f.....	381
V. Loonès (Henri), chartreux. — 3 f.....	178
B. Louis de Pierre-Latin, Frère Mineur. — 14 f.....	721
B. Louis de Varca, Frère Mineur. — 5 f.....	301
S. Luc le Jeune, solitaire. — 7 f.....	382
S. Lucius, évêque d'Andrinople, et ses compagnons, martyrs. — 11 f.....	552

TABLE ALPHABÉTIQUE.

817

S. Lucius, martyr avec S. Paul et S. Cyriaque. — 8 f.....	417
S. Ludans le Pèlerin. — 12 f.....	611

M.

S. Marc, solitaire. — 2 f.....	85
V. M. Marguerite de Saint-Joseph, carmélite. — 6 f.....	350
V. Marie Garcias, fondatrice de l'Ordre des religieuses de Saint-Jérôme. — 10 f.....	529
V. Marie-Louise de Fumel, comtesse d'Argicourt, martyre — 1 ^{re} f.	68
S. Marien l'Écossais, abbé de Saint-Pierre. — 9 f.....	462
S. Maron, anachorète, patron des Maronites. — 9 f.....	443
B. Martin de Lobéra. — 11 f.....	573
S. Martinien, ermite. — 13 f.....	634
SS. Martyrs d'Abitine. — 11 f.....	536
— d'Ebbeckstorh. — 2 f.....	90
— du Japon. — 5 f.....	266
— de Phrygie. — 7 f.....	376
— du Pont. — 5 f.....	265
S ^{re} Maure, martyre avec S ^{re} Fusque. — 13 f.....	642
S. Meingaud, martyr. — 8 f.....	423
S. Méléce, patriarche d'Antioche. — 12 f.....	598
Miracle de Marcigny (le). — 13 f.....	665
S. Modan, abbé. — 4 f.....	231
S. Modeste et S. Julien, martyrs. — 12 f.....	602
S. Moïse, apôtre des Sarrasins. — 7 f.....	378

N.

S. Nébride, évêque d'Égare. — 9 f.....	457
B. Newski (Alexandre). — 12 f.....	614
S. Nicéphore, martyr. — 9 f.....	428
V. chanoine Nicolas Laurent, confesseur de la foi. — 4 f.....	256
B. Nicolas de Longobardi, Minime. — 12 f.....	614
B. Nicolas Pullia de Giovenazzo, Frère Prêcheur. — 14 f.....	700
S. Nicolas Studite. — 4 f.....	237
S. Nizier, archevêque de Besançon. — 8 f.....	423
S ^{re} Nonna et S ^{re} Berlande. — 3 f.....	170

O.

S. Obice, confesseur à Brescia. — 4 f.....	229
S. Odon, évêque de Beauvais. — 11 f.....	564
V. Oger le Danois. — 5 f.....	301
S. Ours, prêtre d'Aost. — 1 ^{re} f.....	63

P.

B. Pacifique, Frère Mineur, — 5 f.....	299
B. Parent (Jean), Frère Mineur. — 2 f.....	92

III.

52

S. Paul, évêque, martyr avec S. Lucius et S. Cyriaque. — 8 f...	417
S. Paul, évêque de Verdun. — 8 f.....	419
S. Paul de Trois-Châteaux, évêque. — 1" f.....	52
V. Paul Liéou, prêtre, confesseur de la foi. — 13 f.....	665
S. Paulien, évêque du Puy. — 14 f.....	698
B. Peccan (Jean), archevêque de Cantorbéry. — 7 f.....	385
S. Philéas, évêque, martyr. — 4 f.....	201
S. Philorome, martyr avec S. Philéas. — 4 f.....	201
S. Philorome de Galatie. — 4 f.....	206
S. Pierre, évêque de Salerne. — 9 f.....	461
S. Pierre le Galate, solitaire. — 1" f.....	48
V. P. Pierre Ferdinand de Guadalajara, fondateur des Hiéronymites d'Espagne. — 2 f.....	97
V. Dom Pierre Talmeuf, religieux de Cluny, confesseur de la foi. — 14 f.....	723
B. Pierre Têcelin. — 10 f.....	528
B. Pierre Thomas, patriarche de Constantinople, martyr. — 15 f.....	740
S. Pierre II, évêque de Verceil. — 13 f.....	652
S. Pionius, prêtre de Smyrne, martyr. — 1" f.....	16
V. P. Poldermans (Cornélis), confesseur de la foi. — 14 f.....	722
S. Polycarpe, évêque de Prague. — 1" f.....	47
S. Polycôte, martyr. — 13 f.....	641
Pont (les saints Martyrs du). — 5 f.....	265
S. Prime, martyr avec S. Donat. — 9 f.....	456
S. Protade, évêque de Besançon. — 10 f.....	519
Présentation de Notre-Seigneur au Temple. — 2 f.....	74
B. Pullia (Nicolas) de Giovenazzo, Frère Prêcheur. — 14 f...	700
Purification de la très-sainte Vierge. — 2 f.....	74

Q.

S. Quinide, évêque de Vaison. — 15 f.....	750
S. Quiniz, le même que S. Quinide. — 15 f.....	750
S" Quinta, martyre, la même que S" Cointe. — 8 f.....	417
S. Quintilien de Paris, abbé. — 12 f.....	608

R.

S. Raban-Maur, archevêque de Mayence. — 4 f.....	233
S. Rachis ou Ratchès, roi des Lombards. — 6 f.....	345
S. Rachon, évêque, le même que S. Ragnobert. — 14 f.....	699
S. Ragnobert, évêque d'Autun. — 14 f.....	699
S. Reginald, Frère Prêcheur. — 15 f.....	787
S" Reinille ou Renelle, vierge. — 6 f.....	344
S. Rembert, archevêque de Hambourg. — 4 f.....	235

B. Renaud d'Orléans, le même que le B. Réginald. — 15 f.....	787
S. Richard, roi de Vestsex. — 7 f.....	388
S. Rioc. — 12 f.....	607
S. Riocat, évêque. — 13 f.....	659
S. Romuald, abbé, fondateur de l'Ordre des Camaldules. — 7 f.	355
S. Romule, martyr avec S. Hippolyte d'Avellino. — 11 f.....	562

S.

S. Sabas, archevêque de Pech. — 14 f.....	699
S. Sabin, évêque de Canosa. — 9 f.....	463
S. Sabin, martyr avec S. Hippolyte d'Avellino. — 11 f.....	562
S ^{te} Sabine, martyre avec S. Pionius. — 1 ^{re} f.....	16
V. P. Salez (Jacques), de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 7 f.....	388
S ^{te} Scholastique, vierge, patronne du Mans. — 10 f.....	488
S. Sérénien, évêque de Brague, successeur de S. Polycarpe. — 1 ^{re} f.....	47
S. Sébastien, martyr avec S. Emilien. — 8 f.....	418
S. Sever, évêque d'Avranches. — 1 ^{re} f.....	50
S. Sévère, évêque de Ravenne. — 1 ^{re} f.....	49
S. Severin, abbé d'Agaune. — 11 f.....	555
S ^{te} Sicaire, vierge. — 2 f.....	86
S. Sigebert, roi d'Austrasie. — 1 ^{re} f.....	61
S. Sigefride, apôtre de la Suède. — 15 f.....	755
S. Sigon ou Sigues, évêque de Clermont. — 10 f.....	521
S. Silvin, évêque régional. — 15 f.....	753
B. Sostegno, un des fondateurs de l'Ordre des Servites. — 10 f.	526
S ^{te} Sostère, vierge et martyre. — 10 f.....	487
S. Stéphane, abbé de Raté. — 13 f.....	644
V. Strauf (Guillaume), Frère Mineur, confesseur de la foi. — 10 f.	532
V. Sue (Christian), Frère Mineur, confesseur de la foi. — 10 f..	532
S. Sylvain d'Emèse, martyr. — 6 f.....	339
S. Sylvestre, évêque des Orcades. — 5 f.....	284

T.

V. Dom Talmeuf (Pierre), religieux de Cluny, confesseur de la foi. — 14 f.....	723
B. Téclin (Pierre). — 10 f.....	528
S. Téliou, évêque, le même que S. Théliau. — 9 f.....	458
S. Théliau, évêque de Landaffe. — 9 f.....	458
S ^{te} Théodora, impératrice. — 11 f.....	568
S. Théodore d'Héraclée, dit le Stratélate ou grand Martyr. — 7 f.....	374
B. Théodoric de Munster, Frère Mineur. — 2 f.....	95

S. Théophile le Pénitent. — 4 f.....	228
S. Théophile, martyr avec S ⁿ Dorothee. — 6 f.....	335
V. Thierry d'Alsace. — 4 f.....	240
B. Thomas (Pierre), patriarche de Constantinople, martyr. — 15 f.....	740
S. Trésain, curé de Mareuil. — 7 f.....	379
V. P. Triora (Jean), Frère Mineur, confesseur de la foi — 13 f.	664
S. Tronvin, évêque des Pictes. — 10 f.....	520
V. P. Troye (Jean), Frère Mineur. — 11 f.....	575

U.

B. Ubalde, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 3 f.....	177
B. Ugucione, un des fondateurs de l'Ordre des Servites. — 10 f.	526
B. Ulphon, prince de Néricie. — 12 f.....	613

V.

S. Vaast, évêque d'Arras. — 6 f.....	339
S. Valentin, évêque de Terni, martyr. — 14 f.....	690
S. Valentin, prêtre et martyr. — 14 f.....	688
S. Valfrid, abbé de Palatiole. — 15 f.....	754
S. Vérémond, frère de S. Aymond. — 13 f.....	658
S ⁿ Véronique de Jérusalem. — 4 f.....	227
S ⁿ Viridiane ou Viridienne, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 1 ⁿ f.....	65
B ⁿ Visconti (Christine). — 14 f.,.....	717
S. Vital, martyr avec S. Zénon et S ⁿ Félicule. — 14 f.....	691
S. Voël, solitaire à Soissons. — 5 f.....	297
S. Vulgise, évêque régonnaire. — 4 f.....	232

W.

S ⁿ Wéréburge, abbesse et patronne de Chester. — 3 f.....	167
--	-----

Z.

Zacharie, fils de Joïada. — 7 f.....	389
S. Zénon, martyr avec S. Vital. — 14 f.....	691
S. Zénon le Courrier, solitaire. — 10 f.....	519

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

922 C69G C001 v.3

Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239880